HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à preſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Diviſions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui repreſentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI
DE CARTES GEOGRAPHIQUES
Nouvellement compoſées ſur les Obſervations les plus autentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME DIXIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ce Volume contienne l'execution de mes dernieres promeſſes, & qu'il ne demande pas d'autre Exorde que les Introductions ordinaires, qui en forment un pour chaque article, il me paroît important d'y joindre quelques obſervations génerales ſur la nature & l'étendue de mon ſujet. Si l'on ſe rappelle que dans un autre Avertiſſement, j'ai comparé les diviſions & les varietés de cet Ouvrage aux détours d'une immenſe Forêt, on ſentira combien l'embarras doit croître, à meſure qu'on s'engage dans ce Labyrinte & que les routes s'y multiplient. L'obſcurité s'y joint quelquefois à l'incertitude, pour le tourment de ceux qui veulent y pénétrer. Avec un fil pour ſe reconnoître, il faut un flambeau pour voir clair autour de ſoi. Il faut auſſi quelques lumieres d'avance, ſur les lieux où l'on peut trouver de l'utilité & du plaiſir à s'arrêter. Enfin, dans un Recueil de Voyages, chaque Lecteur doit ſe regarder comme un Voyageur lui-même, qui a beſoin, non-ſeulement de guides, pour marcher par des routes qu'il ignore, mais encore d'officieux avant-coureurs, pour lui préparer des hoſpices, des ſéjours & d'agréables délaſſemens.

Les Auteurs Anglois, qu'on a fait profeſſion de ſuivre dans les premiers Tomes, n'avoient pas bien meſuré leur carriere. Soit qu'ils en ignoraſſent l'étendue, ou que leur deſſein ne fût pas de s'arrêter aux bornes qu'ils s'étoient impoſées, il eſt certain qu'au lieu d'un petit nombre de Volumes, à la vérité fort épais, mais qui n'en devoient faire que dix de la groſſeur des miens, ils avoient pris un eſſor qui les auroit menés dix fois plus loin. Il auroit fallu ſe conſoler du mécompte, & le regarder même comme une erreur utile, ſi tous les Voyageurs méritoient aſſez également d'être recueillis, pour ne pas faire regretter la longueur, ni par conſéquent le prix du Recueil. Mais j'avouerai librement qu'entre les Relations des premiers Tomes, pluſieurs occupent une place qui pouvoit être mieux remplie. La prévention nationale paroît avoir emporté les Auteurs, juſqu'à leur faire oublier les plus curieuſes Navigations des Etrangers.

Lorſqu'abandonnant leur entrepriſe ils m'ont laiſſé le droit d'en juger ſans interêt, & de conſulter mes propres idées pour la con-

tinuer, j'ai regretté d'abord de me trouver comme enchaîné à leur Plan, & j'y ai fait obſerver quelques défauts eſſentiels. Mais, après l'avoir ſuivi ſi long-temps (*a*), il étoit trop tard pour le réformer. Cependant je me ſuis fait un devoir de ſuppléer à leurs omiſſions, par quantité de Relations importantes. J'ai mis plus de rapport & de dépendance entre les articles, pour les faire ſervir mutuellement, comme dans un tableau bien ordonné, à ſe prêter du jour & des ombres. J'ai ſupprimé les détails inutiles, les ennuieuſes répetitions, & tout ce que je n'ai pas jugé capable de plaire ou d'inſtruire. En un mot, je me ſuis efforcé, autant qu'il eſt poſſible dans un ſujet fort inégal, & dans la néceſſité de s'aſſujétir au Plan d'autrui, de donner à l'Ouvrage un air plus hiſtorique; c'eſt-à-dire, comme je l'ai déja fait remarquer, de le rendre plus digne de ſon titre.

Je n'ai pas moins ſenti le danger d'une exceſſive longueur; & chaque jour me faiſant découvrir quantité de Voyageurs ignorés des Anglois, auſquels il ne m'étoit pas permis néanmoins de fermer abſolument l'entrée de ce Recueil, j'ai cherché quelque moyen de reſſerrer leurs droits ſans les violer. Un peu de réflexion m'en a fait trouver un, dont je m'applaudis: c'eſt de ne les faire paroître que dans le degré de diſtinction qui leur convient. Cette regle, qui auroit épargné, juſqu'à préſent, beaucoup d'inutilités aux Lecteurs, ne demande que d'être expliquée pour être approuvée; & c'eſt le principal but que je me ſuis propoſé dans cet Avertiſſement:

On a dû reconnoître, par des exemples continuels, que tous les Voyageurs ne méritent pas la même eſtime. Mais cette difference ne vient pas ſeulement de celle de l'eſprit & de l'habileté. Il me ſemble même que par rapport à l'objet de cet Ouvrage, elle ne doit être priſe que des occaſions & des facilités qu'ils ont eues pour s'inſtruire. Celui qui n'a fait que traverſer un Pays, ou qui ne s'y eſt pas arrêté long-temps, ne doit pas entrer en comparaiſon avec celui qui s'y eſt familiariſé par un long ſéjour. Le Marchand, qui ne s'eſt pas éloigné du Port où ſon Commerce l'a conduit, qui ſouvent n'eſt pas ſorti de ſon Vaiſſeau, ou du Comptoir de ſa Nation, & qui ne reçoit par conſéquent ſes informations que du témoignage d'autrui, n'a pas droit de s'égaler au Curieux qui s'eſt tranſporté dans tous les lieux qu'il décrit, & qui ne s'en eſt

(*a*) On ſait que feu M. le Chancelier m'aiant engagé à ce travail, je recevois ſous ſon enveloppe, les feuilles Angloiſes, à meſure qu'elles étoient imprimées à Londres, & que je les envoyois de même à la Preſſe, à meſure qu'elles ſortoient de ma plume.

fié qu'à ſes propres yeux. Sans pouſſer le détail plus loin, je me flatte que ſur cette ſeule idée, on approuvera le parti que je prends de ſupprimer tout ce que je nomme Voyageurs ſubalternes ; c'eſt-à-dire, ceux dont les obſervations ſe trouvent comme ſupprimées d'elles-mêmes, par d'autres obſervations plus exactes & plus completes. On doit comprendre, du moins, qu'il eſt impoſſible autrement de réduire cet Ouvrage à de juſtes bornes.

Cependant, pour n'être pas accuſé de renoncer au premier Projet, qui embraſſe toutes les Relations de Voyages, je trouve un autre moyen, auſſi naturel, auſſi ſimple, d'en ſupprimer une partie ſans les exclure ; c'eſt de les renvoyer, dans les Index, à la Table alphabétique que j'ai promiſe : avec cette différence, que celles qui auront paru avec honneur dans le cours de l'Ouvrage, n'y ſeront indiquées que par leurs noms ; au lieu que les autres y ſeront accompagnées de quelques remarques ſur leurs Auteurs, & ſur le fond de leur ſujet, pour ne laiſſer rien ignorer qui appartienne à l'hiſtoire des Voyages, & pour les ſauver du moins de l'oubli dont elles ſont menacées.

Cet éclairciſſement étoit d'autant plus néceſſaire, à la tête du Volume que j'offre au Public, que j'y ai déja mis ma nouvelle regle en uſage. Je me ſuis borné, pour l'Indouſtan (*b*) & pour le Japon (*c*), aux Voyageurs les mieux inſtruits, à ceux qui ont fait

(*b*) La Boulaie, Herbert, Hawkins, le Bruyn, & quantité d'autres, n'ont fait que paſſer légérement dans les Etats du Mogol. Auſſi leurs Remarques ſont-elles fort ſuperficielles. Herbert fera un plus grand rôlle pour la Deſcription de la Perſe, dans les Voyages par Terre.

(*c*) On peut voir, dans la Préface de M. Naudé, Traducteur de Kæmpfer, & dans le neuviéme Tome de la nouvelle Hiſtoire du Japon, combien de Relations, d'Hiſtoires, d'Actes, de Lettres, & d'autres éclairciſſemens, on a publié ſur cette fameuſe Contrée. On y compte peu de Voyageurs, qui méritent proprement ce nom, & la plûpart ont déja paru dans les premiers Tomes de cet Ouvrage. Ceux qui ſeroient tentés de regretter qu'on n'ait pas fait entrer ici les *Ambaſſades mémorables* de la Compagnie Hollandoiſe aux Empereurs du Japon, doivent ſçavoir qu'elles ſont abſolument décriées. Voici le jugement qu'en porte le Traducteur de Kæmpfer : » Ces fameuſes Ambaſſades furent d'abord » décrites en Flamand par Arnoldus Montanus, & publiées à Amſterdam en 1669, *in-fol.* Il en parut une Traduction Angloiſe » de Jean Ogilby, en 1670, & une Françoiſe en 1680, avec quelques changemens » & quelques Additions ; mais les mêmes » Planches ſervirent pour les trois Editions. » Cet Ouvrage ne répond ni aux dépenſes » qu'on fit pour l'imprimer, ni aux promeſſes magnifiques du Titre, ni enfin à l'accueil favorable qu'on lui fit dans le monde ; » outre qu'il eſt plein de longues digreſſions, » ſouvent étrangeres au ſujet. Malgré ce » qu'on avance, qu'il eſt tiré des Mémoires » & des Journaux des Ambaſſadeurs mêmes, » je crois que ſi l'on en retranchoit ce qui eſt » copié des Lettres des Jéſuites, & d'autres » Auteurs, le reſte ſe trouveroit réduit à peu » de feuilles. D'ailleurs, la meilleure partie » des Planches, qui ſont les principaux embelliſſemens, & pour ainſi dire l'ame des » Ouvrages de cette eſpece, ne peut ſervir » qu'à jetter dans l'erreur, parce qu'elles repréſentent les choſes, non comme elles » ſont, mais comme le Peintre les imaginoit. Quant à la Deſcription même, il faut » avouer que le Public a quelque obligation » à l'Auteur d'avoir ramaſſé tout ce qui avoit » été dit ſur ce ſujet, & qui étoit diſperſé

une étude profonde de ces deux fameuſes Régions ; ſurtout, pour le Japon, à Kæmpfer, qui réuniſſant les qualités les plus diſtinguées d'un Voyageur, ne laiſſe à deſirer qu'une meilleure forme pour la perfection de ſon Ouvrage.

Il ſe trouve des Relations uniques, que cette raiſon oblige quelquefois de conſerver, ſans égard pour leur ſéchereſſe & leur peſanteur. Telles ſont celles qui font l'ouverture des Voyages par le Sud-Oueſt. Mais j'ai pris ſoin de les relever par diverſes Deſcriptions, qui leur ſervent d'intermedes, & par l'article du Japon, pour lequel je me promets hardiment tous les ſuffrages. La ſuite des mêmes Voyages doit faire eſperer plus d'agrément, ſi j'annonce qu'elle contiendra les Relations de Drake, de Narborough, de M. Freſier, de M. Anſon, &c. avec leurs Cartes, & tout ce qui peut ſervir à l'illuſtration de la route aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt.

Ne finiſſons pas ſans féliciter nos Lecteurs, des éclairciſſemens que M. de Liſle vient de leur procurer ſur les pages 532 & 547 de la Deſcription du Japon, dans une belle Carte, qui contient les nouvelles découvertes au Nord de la Mer du Sud.

Ajoutons, pour aller au devant des moindres reproches, qu'en nous ſervant des termes de Hierarchie, de Clergé, de Prélats, de Monaſteres, &c. dans l'article qui regarde la Religion du même Pays, nous en connoiſſons une application plus ſainte, pour laquelle notre reſpect eſt tel qu'il doit être. Mais c'eſt un langage reçu, auquel il ne ſeroit pas aiſé de ſuppléer, & qui eſt autoriſé par l'exemple de nos plus religieux Ecrivains.

» en je ne ſais combien de Livres. *Préface du Traducteur.* Le P de Charlevoix ajoute, à cette critique, qu'il n'y a nul ordre dans l'Ouvrage, que tout y eſt plein de redites & de contradictions, & qu'on y défigure preſque toujours ce qu'on a tiré d'ailleurs ; en un mot, qu'il ne peut être d'aucun uſage, que pour quelque points de Géographie. *Hiſt. du Japon, Tome IX. p. 53.*

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le dixiéme Volume des Voyages. A Paris, ce dix Août mil ſept cent cinquante-deux.

BELLEY.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE SECOND.

VOYAGES DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUCTION.

SI c'étoit l'Hiſtoire des Indes Orientales qu'on eût entrepris de traiter dans cet Ouvrage, les Mogols ne ſe préſenteroient pas ſi loin des Tartares, dont ils tirent leur origine; & la liaiſon qu'un Hiſtorien doit obſerver, entre les événemens qui dépendent les uns des autres, auroit fait placer l'Article de l'Indouſtan parmi les Exploits du grand Timur (1), qui joignit dans le cours du quatorziéme ſiécle, cette belle partie de l'Inde à ſes conquê-

(1) Ou Tamerlan. Voyez ci-deſſus ſon Article au Tome VI.

tes. Cet ordre auroit été d'autant plus naturel, qu'elle avoit été peu connue juſqu'alors, & qu'elle n'a dû qu'à ſes Conquérans ſa puiſſance & ſa ſplendeur. Mais ne nous laſſons pas de répeter que l'objet de ce Recueil eſt tout-à-fait différent; & pour Introduction générale à la nouvelle carriere qui va s'ouvrir, rappellons une ancienne remarque (1), ſans laquelle on ne jugera jamais bien de l'entrepriſe dont je donne la continuation.

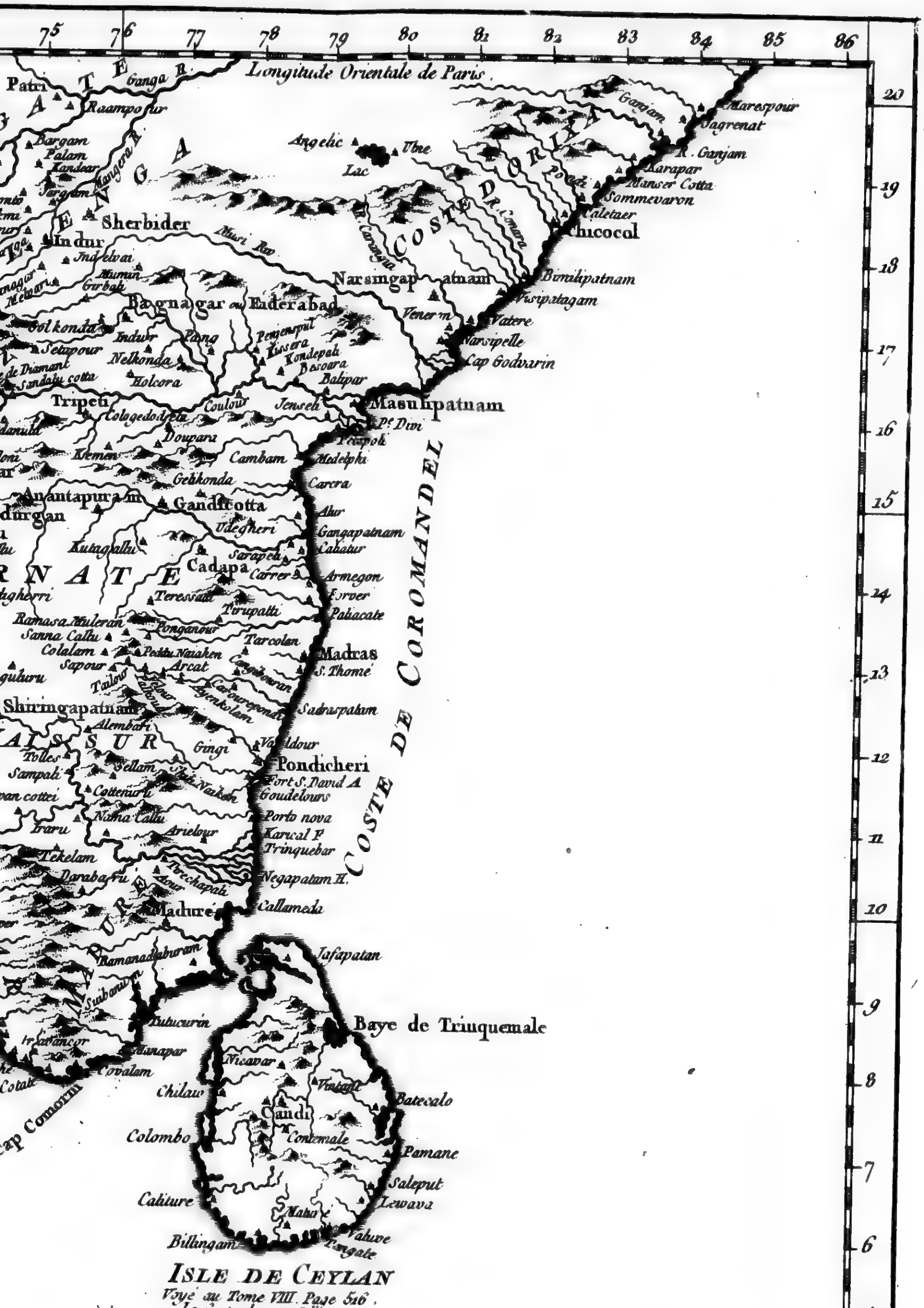
» Les Auteurs Anglois, ai-je dit dans le premier Tome, promettent avec » raiſon, un Syſtême complet d'Hiſtoire & de Géographie moderne. Cepen- » dant ils ne ſont pas aſſez remarquer que leur objet n'eſt pas l'Hiſtoire des » Pays où les Voyageurs ont pénétré, mais ſeulement l'Hiſtoire de leurs » Voyages & de leurs Obſervations; de ſorte que s'il en réſulte effectivement » de grandes lumieres pour la Géographie & l'Hiſtoire en général, c'eſt par » accident, ſi j'oſe employer ce terme, & parce qu'en viſitant divers Pays, » ils n'ont pû manquer de recueillir ce qui s'eſt attiré leur attention. La » plûpart s'en ſont fait une étude, ſuivant les occaſions & leur propre » capacité; mais, par ces deux raiſons mêmes, avec un ſuccès fort inégal. » Ainſi tout ce qui ſe trouve ici d'utile à l'Hiſtoire & à la Géographie, n'eſt » au fond que le réſultat du principal objet, qui eſt de repréſenter le Voya- » geur tel qu'il eſt en lui-même. Enſuite, on tire de tous ceux qui ont voyagé » dans les mêmes Pays, ce qui appartient à l'Hiſtoire & à la Géographie des » mêmes lieux, pour en compoſer un Corps que les Anglois ont nommé Ré- » duction, auquel chaque Voyageur contribue ſuivant ſes lumieres.

Quand l'Ouvrage devroit être encore auſſi long qu'il eſt proche de ſa fin, je n'ai pas d'autre réponſe à faire aux objections, ni d'autre deffenſe contre la critique, dans une entrepriſe dont je répete que je n'ai pas formé le Plan. Qui me condamnera même, ſi j'oſe m'attribuer quelque droit à la reconnoiſſance du Public, pour les petites réparations que je viens d'expliquer dans mon Avertiſſement? Je m'arrête à cette flatteuſe idée. Elle ſoutiendra mon courage juſqu'au terme.

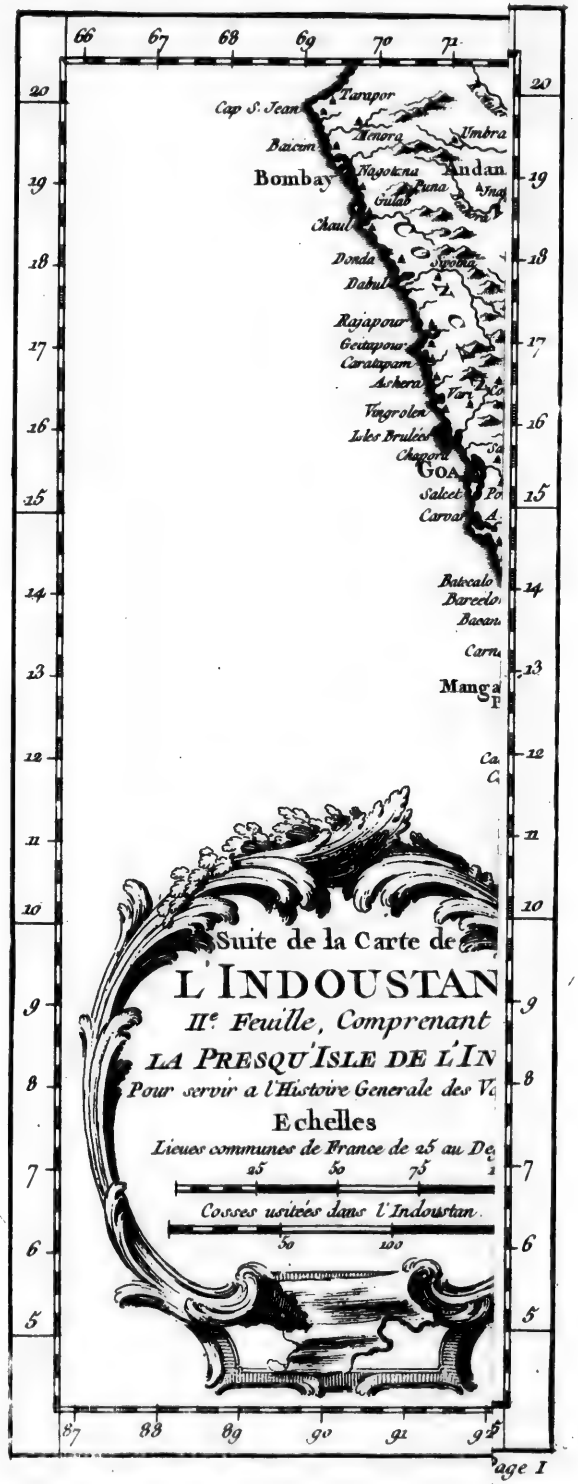
(1) Avertiſſement du premier Tome.

VOYAGE

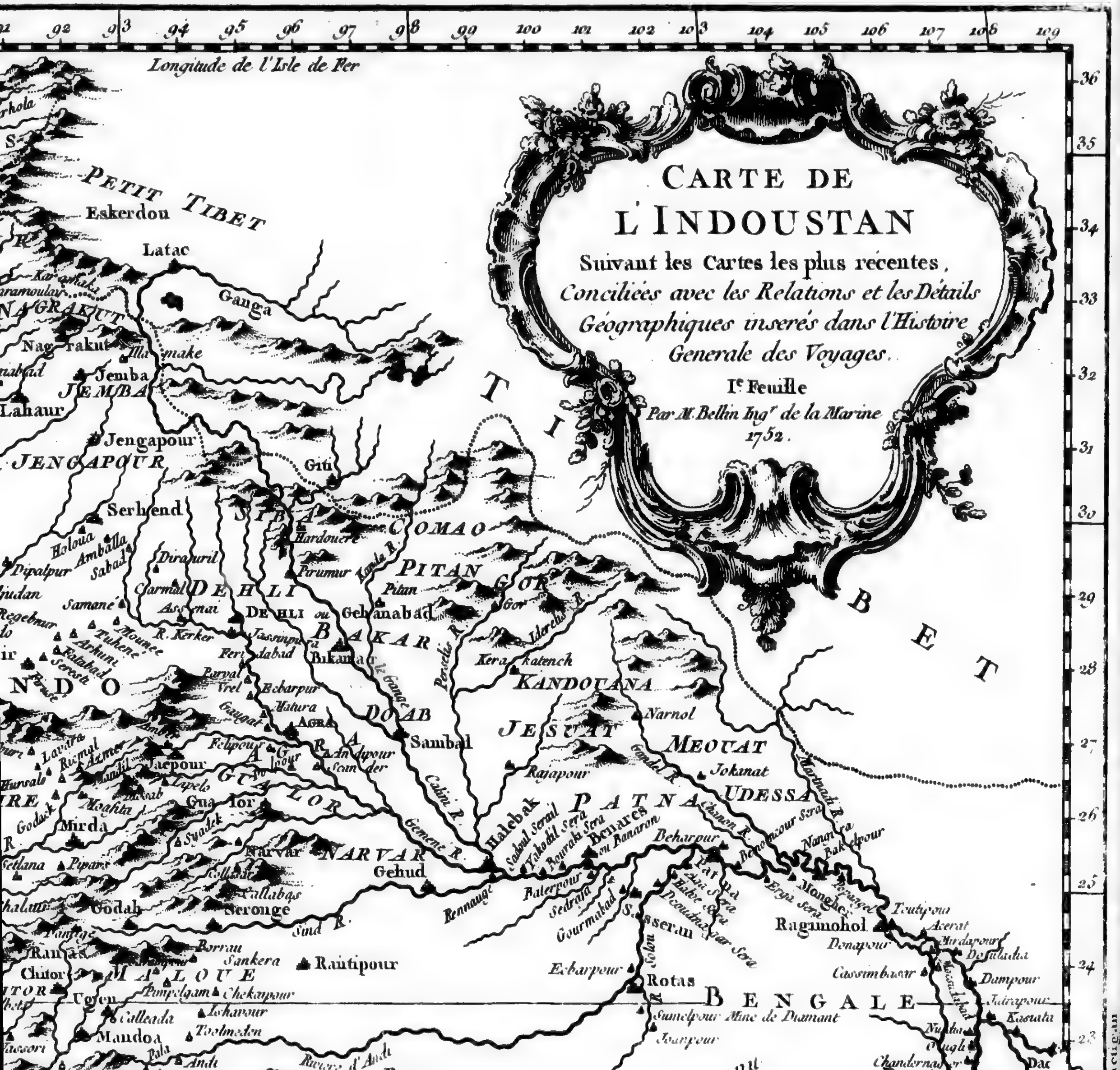
Suite de la Carte de
L'INDOUSTAN
IIe. Feuille, Comprenant
LA PRESQU'ISLE DE L'INDE,
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelles
Lieues communes de France de 25 au Degré
25 50 75 100
Cosses usitées dans l'Indoustan
50 100 150
Doltabad
Patri
Sherbider
Indur
Visapour
Bisnagar
Anantapura
Ramidurgan
Tripetu
Bombay
Mangalor
Mahe
Cochin
Cap Comorin
Colombo
Madure
Tanjor
Tripechapali
Ramanadeburam
Tutucurin
Chilaw
Caliture
Billinga
ISLE
Cap S. Jean
Goa
Carnate
MALABAR
COROMANDEL
CANARA
BALAGAT
GANGA



N°. I. Tome X. Page I


66
67
68
69
70
71
20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
Cap S. Jean
Tarapor
Bombay
Andan
Chaul
Donda
Dabul
Rajapour
Geitapour
Carapatam
Ashera
Vingrolen
Isles Brulées
Chapora
GOA
Salcet
Carvar
Batecalo
Mangal
Suite de la Carte de
L'INDOUSTAN
IIe Feuille, Comprenant
LA PRESQU'ISLE DE L'IN
Pour servir a l'Histoire Generale des V
Echelles
Lieues communes de France de 25 au De
25
50
75
Cosses usitées dans l'Indoustan
50
100
87
88
89
90
91
92

FRONTIERES DE PERSE
SIGISTAN
CANDAHAR
ARROKHAGE
KABOUL
KARES
PETIT TI
KASHMIR
NAGRAKUT
JEMBA
JENGAPOUR
MULTAN
THURAN
BUKOR
BANDO
JESSELMIRE
NEDHOJES
SIND
Desert
SORETTE
GUJARAT
CHITOR
Tropique du Cancer
GOLPHE DU SINDI
ou
DE L INDE
Longitude Orientale de Paris
ECHELLES
Lieues Communes de France de 25 au Degé
Cosses usitées dans l'Indoustan
Mimend
Gour
Khandjan
Bamian
Montagnes de
Balk
Kaboul
Peschauer
Peravé
Dankota
Purhola
Eskerdou
Latac
Ashnagar
Syranakar
Baramoulay
Siabe
Dilaram
Dasskat
Griez
Ghasna
Karabat
Bariabe
Nimla
Ayboné
Taka
Kiemru
Chaour
Novekar
Kandahar
Nagar
Attok
Attok Ratab
Bember
Roupan
Toulapeka
Nagrakut
Jemba
Lahaur
Jengapour
Sirun
Guarura
Bost
Ran
Lendmind
Dertel
Sarvan
Farusor
Karé
Dergasp
Rokhage
Derves
Socotan
Vaihend
Nakguan
Duki R
Kosdar
L. Vaihend
Hajkan R
les Cinq Rivieres ou Panjab
Jalapane
Lenepour
Kerah
Imaabad
Zerabad
Ravy R
Outa che
Buah ou Via R
Multam
Jengian
Sinwaz
Serhend
Holoua
Ambalia
Sabat
Dipalpur
Adjudan
Samané
Regebnur
Bando ou Batnir
Tohene
Arhun
Fotehabad
Serosta
Osvid ou Saul R
Navue
Kouroush
Pisee ou Rasee
Jtal
Pengepour
Kelvé
Perum
Swe
Makeshid R
Serbar
Kidge
Nehente
Karabuz
Mend
Mend R
Ermanil
Cambil R
R. de Haur
Haur
R. d'Arabie
Manhaber
Cambil
Goadel
Riv. de Cambil
Cap Goadel
Malar
Bukor
Bucker ou Peker
Sakor ou Louhri
Kandabil
Tekor
Sind Fl ou Indus
Azour
Kaleri
Balseri
Sarusam
Mansora
Rahemi
Tatta
Nagar
Feirus
Tebat
Lahori
Burakimer
Debit
Jesselmire
Seyora
Puker
Multo
Tourri
Lavara
Rignal
Hursalo
Azmer
Jeypour
Godack
Mirda
Moahita
Jesselmire
Paddar R
Radimpur
Sedlana
Pipara
Godah
Shalauri
Ramgar
Chitor
Ugein
Shitpur
Calleada
Mandoa
Pala
Champour
Serratha
Gudara
Brampour
Amboor
Brodra
Ramapour
Senguchi
Baleypur
Surate
Navapoura
Pipelnar
Damaun
Dieu
Goga
Cambaye
Gujarat
Ahmedabat
Mamadabat
Baroach
Massori
Amboor
Bisantapan
Chaudepour
Emklisser
Baleer
Dislmerdan
Pullegeer
Tapty R
Rajapour
Runkera
Yinpour
Pipane
Balsara
Tarapor
Bekana
Diu
Daman
Longitude Orientale de Paris


CARTE DE
L'INDOUSTAN
Suivant les Cartes les plus récentes,
Conciliées avec les Relations et les Détails
Géographiques inserés dans l'Histoire
Generale des Voyages.
Ie Feuille
Par M. Bellin Ingr de la Marine
1752.
Longitude de l'Isle de Fer
PETIT TIBET
Eskerdou
Latac
Ganga
NAGRAKUT
Nagrakut
Jemba
JEMBA
Lahaur
Jengapour
JENGAPOUR
Giti
Serhend
SIBA
Hardouere
COMAO
PITAN
Pitan
GOR
Gor
DEHLI
Dehli ou Gehanabad
BAKAR
Bikanar
Le Gange
DOAB
Sambal
KANDOUANA
Narnol
JESUAT
MEOUAT
Jokanat
UDESSA
PATNA
Benares ou Banaron
Beharpur
Halebak
Agra
Matura
Jaepour
Gualior
GUALOR
NARVAR
Narvar
Gehud
Seronge
Godah
Mirda
Sind R.
Raütipour
Sankera
Borrau
Ranas
Chitor
MALOUE
Ugen
Mandoa
Chekapour
Rivere d'Andi
BERAR
Schapor dont la position est incertaine
Brampour
DISH
Cet Interieur n'est pas connu
Le Cours de cette Riviere n'est pas connu
Ganga R.
Montagnes d'Oriza
Aurengabat
Sasseran
Rotas
Ecbarpour
BENGALE
Sumelpour Mine de Diamant
Ragimohol
Monghes
Toutipour
Cassimbasar
Dampour
Chandernagor
Ougli
Colcota
Dac
Kasuala
Ramana
Balassor
Catok
Kenka
Harapour
Bouches du Gange
Pte des Palmiers
Fausse Pointe
TIBET
Chatigam
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109
72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87
36 35 34 33 32 31 30 29 28 27 26 25 24 23 22 21 20

CARTE DE
L'INDOUSTAN
Suivant les Cartes les plus recentes,
Conciliées avec les Relations et les Détails
Géographiques inserés dans l'Histoire
Generale des Voyages.
Ie Feuille
Par M. Bellin Ingr de la Marine
1752.
TIBET
COMAO
PITAN
GOR
KANDOUANA
JESUAT
MEOUAT
PATNA
UDESSA
BENGALE
BERAR
Schapor dont la
position est incertaine
Cet Interieur n'est pas connu
Le Cours de cette Riviere n'est pas connu
Montagnes d'Oriva
Ramana
Bala
Sasor
Catek
Harapour
Daca
Colovia
Ragumohol
Rotas
Sasseran
Behar
Benares
Gehud
Sambal
Narnol
Jokanat
Rajapour
Monghir
Jehanabad
Chandernagor
Cassimbazar
Dampour
Kasnata
Nuddea
Hugly
Ramgut
Bouches du Gange
Pte des Palmiers
Pointe Pointe
Ecbarpour
Joanpour
Sumelpour Mine de Diamant
Gehud
Sambal
Jehanabad
Pitan
Gor
Kera
Katench
Narnol
Rajapour
Jokanat
Behar
Benares
Monghir
Ragumohol
Rotas
Sasseran
Ecbarpour
Joanpour
Sumelpour Mine de Diamant
Cassimbazar
Dampour
Kasnata
Daca
Colovia
Ramana
Bala
Sasor
Catek
Harapour
Chandernagor
Hugly
Nuddea
Bouches du Gange
Pte des Palmiers
Pointe Pointe

e X. Page 1.

VOYAGE
DE THOMAS RHOE
DANS L'INDOUSTAN.

CET habile & judicieux Voyageur fut envoyé au Mogol en 1615, avec la qualité d'Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre, mais aux frais de la Compagnie des Indes Orientales, dont le Commerce étoit déja floriſſant. Comme ſon Voyage n'avoit pas d'autre objet que les intérêts de la Compagnie, ſa Relation étoit remplie de diſcuſſions importantes, que Purchas (1), qui l'a publiée dans ſon Recueil, nomme les myſteres de ce Commerce. Elles en ont été retranchées, par la même politique qui porte la Compagnie de Hollande à garder un grand ſecret ſur l'état de ſes affaires dans l'Indouſtan. Mais cette mutilation n'empêche pas que le Journal de Rhoe ne ſoit également eſtimable, & par le caractere judicieux de ſon Auteur, & par mille détails intéreſſans qui font connoître l'ancienne Cour du Mogol.

Motifs du voyage.

La Flotte Angloiſe qui portoit Rhoe, ayant jetté l'ancre au Port de Surate le 26 de Septembre, il ne s'arrêta dans la Ville que pour donner le tems au Capitaine Harris, qui fut nommé pour l'eſcorter, de raſſembler cent Mouſquetaires, dont l'eſcorte devoit être compoſée. On ſe mit en marche. L'Auteur fit peu d'obſervations dans une route de deux cens vingt-trois milles, qu'il compte à l'Eſt de Surate juſqu'à Brampour (2). Le Pays, dit-il, eſt pauvre & peu habité. Ses Villes & ſes Villages ſont bâties de terre. Mais, à deux milles de Brampour, il arriva dans un Village nommé *Baterpore*, qui exerça plus agréablement ſa curioſité. C'eſt l'Arſenal du Mogol. Il y vit des pieces de fonte de divers calibres, quoique géneralement trop courtes & trop minces.

Arrivée de Rhoe à Surate.

Sa route juſqu'à Brampour.

Baterpore, Arſenal du Mogol.

Le Kutual, ou le Magiſtrat de la Police, vint au-devant de lui dans ce lieu, avec une ſuite nombreuſe, & précedé de ſeize drapeaux. Il le conduiſit juſqu'à *Serralia*, où l'on avoit marqué ſon logement. Mais à l'entrée de cette Ville, Rhoe fut ſurpris de voir diſparoître tous les Mogols qui l'avoient conduit, & de ne pas trouver d'autre logement que quatre petites chambres, ou plûtôt quatre fours, dont la voute étoit ſi baſſe qu'elle permettoit à peine d'y être debout. Cette demeure lui parut ſi choquante, qu'ayant recours à ſes propres équipages, il donna ordre que ſes tentes fuſſent dreſſées dans la plaine; & parmi les plaintes qu'il envoya faire au Kutual, il lui fit déclarer

Embarras de Rhoe à Serralia.

(1) Thevenot l'a donnée dans le ſien.
(2) On verra dans les Relations ſuivantes, & dans la deſcription, toutes ces routes mieux obſervées.

RHOE. 1615.

qu'il vouloit partir à l'inſtant. Cet Officier vint le ſupplier, avec beaucoup d'excuſes, de prendre patience juſqu'au lendemain. Sultan *Pervis*, troiſiéme fils de l'Empereur Jehan Guir, réſidoit dans cette ville, avec la qualité de Lieutenant général de ſon pere. Sa Cour occupoit les principaux logemens : ſans compter que Chan-Canna, Général des armées du Mogol, & le plus puiſſant ſujet de l'Empire, gouvernant ſous lui avec une pleine autorité, avoit toujours quatre mille cavaliers à ſa ſuite.

Il s'y preſente au troiſiéme fils du Mogol.

Le 18 d'Octobre, Rhoe ſe fit conduire au Palais du Prince, non-ſeulement pour obſerver les uſages de cette Cour, mais dans la vûe d'obtenir, à la faveur de quelques préſens, la liberté d'y établir un Comptoir. Il avoit reconnu, par ſa propre expérience, que les lames d'épée ſe vendoient bien dans l'armée Mogole. En arrivant à l'audience, il trouva cent cavaliers, qui attendoient le Prince, & qui formoient une haie des deux côtés de l'entrée du Palais. Le Prince étoit dans la ſeconde cour, ſous un dais, avec un riche tapis ſous ſes pieds ; dans un équipage magnifique, mais barbare. Rhoe, qui s'avançoit vers lui, au travers du peuple, fut arrêté par un Officier, qui l'avertit de baiſſer la tête juſqu'à terre. Il répondit que ſa condition le diſpenſoit de cet hommage ſervile ; & continuant de marcher juſqu'à la baluſtrade, il s'y arrêta pour faire une profonde révérence, que le Prince lui rendit par une inclination de corps. Enſuite, il ne fit pas difficulté d'entrer dans la baluſtrade, où il trouva les principaux Seigneurs de la ville, proſternés comme autant d'Eſclaves. Son embarras étoit ſur la place qu'il y devoit prendre ; & dans cette incertitude, il ſe préſenta droit devant le trône. Un Sécretaire, qui étoit aſſis ſur les degrés de la ſeconde eſtrade, lui demanda ce qu'il deſiroit. » Je lui expoſai, dit Rhoe, que le Roi d'Angleterre m'en-

Hardieſſe de l'Ambaſſadeur Anglois.

» voyant pour Ambaſſadeur auprès de l'Empereur ſon pere, & me trouvant » dans une ville où le Prince tenoit ſa Cour, je m'étois cru obligé de lui » faire la révérence. Alors le Prince, s'adreſſant lui-même à moi, me dit » qu'il étoit fort ſatisfait de me voir. Il me fit diverſes queſtions ſur le Roi » mon maître, & mes réponſes furent écoutées avec plaiſir. Mais comme » j'étois toujours au bas des dégrés, je demandai la permiſſion de monter, » pour entretenir le Prince de plus près. Il me répondit lui-même, que le » Roi de Perſe & le grand Turc n'obtiendroient pas ce que je deſirois. Je ré-

Comment elle lui réuſſit.

» pliquai que ma demande méritoit quelque excuſe, parce que je m'étois » figuré que pour de ſi grands Monarques il auroit pris la peine d'aller juſ- » qu'à la porte ; & qu'enfin je ne prétendois pas d'autre traitement que ceux » qu'il feroit à leurs Ambaſſadeurs. Il m'aſſura que j'étois traité ſur le même » pied, & que je le ſerois dans toutes les occaſions. Je demandai du moins » une chaiſe. On me répondit que jamais perſonne ne s'étoit aſſis dans ce » lieu ; & l'on m'offrit, comme une grace particuliere, la liberté de m'ap- » puyer contre une colomne couverte de placques d'argent, qui ſoutenoit le » dais. Je demandai la permiſſion d'établir un Magaſin dans la ville, & » d'y laiſſer des Facteurs. Elle me fut accordée ; & le Prince donna ordre que » les Patentes fuſſent dreſſées ſur le champ (3).

Le Prince s'enivre du vin des Anglois.

Entre pluſieurs preſens, Rhoe lui avoit offert une caiſſe remplie de bou-

(3) *Ibid.* page 8.

teilles de vin. A peine les eut-il reçûes qu'il en fit ouvrir pluſieurs ; & le goût qu'il prit à les boire ayant été juſqu'à s'enivrer, l'Ambaſſadeur, qui s'étoit retiré pour attendre l'expédition des Patentes, reçut bien-tôt des excuſes, par leſquelles on le prioit de remettre la concluſion de cette affaire au lendemain. Il reprit le chemin de ſon logement, où la fievre le ſaiſit & l'arrêta plus de ſix ſemaines. RHOE. 1615.

Après s'être un peu rétabli, il obtint les faveurs qui avoient été différées ; & quittant Serralia, il paſſa la nuit du 6 de Décembre dans un bois qui n'eſt pas fort éloigné du fameux Château de Mandoa. Cette Forteresſe eſt ſituée ſur une Montagne fort eſcarpée, & ceinte d'un mur dont le circuit n'a pas moins de ſept lieues. Elle eſt belle, & d'une grandeur étonnante (4). Le 7, Rhoe fut agréablement ſurpris de rencontrer Edouard *Terry*, Facteur de ſa Nation (5), qui venoit au-devant de lui avec un autre Anglois, nommé *Coriat*, célebre par le courage qu'il avoit eu de faire à pied le voyage d'Angleterre aux Indes. Cinq coſſes plus loin, on lui fit obſerver, ſur une Montagne, l'ancienne ville de Chitor, dont la grandeur éclate encore dans ſes ruines. On y voit les reſtes de quantité de ſuperbes Temples, de pluſieurs belles Tours, d'un grand nombre de colonnes, & d'une multitude infinie de Maiſons, ſans qu'il s'y trouve un ſeul Habitant. Rhoe fut étonné de ne découvrir qu'un endroit par lequel on y puiſſe monter ; encore n'eſt-ce qu'un précipice. On paſſe quatre portes ſur le panchant de la Montagne, avant que d'arriver à celle de la Ville, qui eſt magnifique. Le ſommet de la Montagne n'a pas moins de huit coſſes de circuit ; & vers le Sud-Oueſt, on y découvre un vieux Château, aſſez bien conſervé. Cette ville eſt dans les Etats du Prince Ranna, qui s'étoit ſoumis depuis peu au Mogol, ou plutôt, qui avoit reçu de l'argent de lui pour prendre la qualité de ſon Tributaire. C'étoit Eskbar, pere du Mogol regnant, qui avoit fait cette Conquête (6). Ranna deſcendoit, en ligne directe, du fameux Porus qui fut vaincu par Alexandre le Grand. Rhoe eſt perſuadé que la ville de Chitor étoit anciennement la réſidence de Porus ; quoique Dehly, qui eſt beaucoup plus avancée vers le Nord, ait été la Capitale de ſes Etats. Dehly même n'eſt maintenant fameuſe que par ſes ruines. On voit, proche de la ville, une colonne dreſſée par Alexandre, avec une longue inſcription. Le Mogol regnant, & ſes ancêtres, deſcendus de Tamerlan, avoient ruiné toutes les villes anciennes, avec défenſe de les rebâtir ; dans la vûe, apparemment, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit eu de plus grand & de plus ancien que la puiſſance de leur Maiſon (7).

Château de Mandoa.

Anciennes ruines de Chitor.

Le 25, Rhoe arriva heureuſement à *Aſmire*, où l'on compte, de Brampour, deux cens neuf coſſes, qui font quatre cens dix-huit milles d'Angleterre ; & le 10 de Janvier, il entra dans les murs de cette ville Imperiale. 1616. Aſmire.

L'impatience d'exécuter les ordres de ſa Compagnie le fit aller dès le jour ſuivant, au Durbal, c'eſt-à-dire, au lieu d'où le Mogol, donnoit ſes Audien- Rhoe arrive à la Cour du Mogol.

(4) *Ibid.* page 9.

(5) Voyageur Anglois, dont Purchas a publié auſſi la Relation : mais elle ne contient que des obſervations ſur les mœurs & les uſages ; qui trouveront place dans la deſcription de l'Indouſtan.

(6) Page 9.

(7) *Ibidem.*

ROI. 1616.

ces & ſes ordres pour le gouvernement de l'Etat. L'entrée des appartemens du Palais n'étoit ouverte qu'aux Eunuques ; & ſa Garde intérieure étoit compoſée de femmes, chargées de toutes ſortes d'armes. Chaque jour au matin, ce Monarque ſe préſentoit à une fenêtre tournée vers l'Orient, qui ſe nommoit le *Jarneo*, & dont la vûe donnoit ſur une grande Place. C'étoit-là que tout le Peuple s'aſſembloit pour le voir. Il y retournoit vers le midi ; & quelquefois il y étoit retenu aſſez long-tems, par le ſpectacle des combats d'Eléphans & de diverſes bêtes ſauvages. Les Seigneurs de ſa Cour étoient au-deſſous de lui, ſur un échaffaut. Après cet amuſement, il ſe retiroit dans l'appartement de ſes femmes ; mais c'étoit pour retourner encore au Durbal ou au Jarneo, ſur les huit heures du ſoir. Il ſoupoit enſuite. En ſortant de table, il deſcendoit au Gouzalkan (*), grande Cour, au milieu de laquelle il s'étoit fait élever un trône de pierre de taille, ſur lequel il ſe plaçoit, lorſqu'il n'aimoit pas mieux s'aſſeoir ſur une ſimple chaiſe, qui étoit à côté du trône. On ne reçevoit dans cette Cour que les premiers Seigneurs de l'Empire, qui ne devoient pas même s'y préſenter ſans être appellés. On n'y parloit point d'affaires d'Etat, parce qu'elles ne ſe traitoient qu'au Durbal ou au Jarneo. Les réſolutions les plus importantes ſe prenoient en public, & s'enregiſtroient de même. Pour un Teſton, chacun avoit la liberté de voir le regiſtre. Ainſi le Peuple étoit auſſi-bien informé des affaires que les Miniſtres, & jouiſſoit du droit d'en porter ſon jugement. Cet ordre & cette méthode s'exécutoient ſi réguliérement, que l'Empereur ne manquoit pas de ſe trouver, aux mêmes heures, dans les lieux où il devoit paroître ; à moins qu'il ne fût yvre ou malade : & dans cette ſuppoſition, il s'étoit aſſujetti à le faire ſçavoir au Public. Ses ſujets étoient ſes Eſclaves ; mais il s'étoit impoſé ſi ſolemnellement toutes ces loix, que s'il avoit manqué un jour à ſe faire voir, ſans rendre raiſon de ce changement, le Peuple ſe ſeroit ſoulevé (8). L'Auteur a crû ces éclairciſſemens néceſſaires, pour l'intelligence du détail qui doit les ſuivre.

Uſages qu'il y trouve établis.

Il fut conduit au Durbal. A l'entrée de la premiere baluſtrade, deux Officiers vinrent au-devant de lui, pour le recevoir. Il avoit demandé qu'il lui fût permis de rendre ſes premieres ſoumiſſions à la maniere de ſon pays, & cette faveur lui avoit été promiſe. En entrant dans la premiere baluſtrade, il fit une révérenee. Il en fit une autre, dans la ſeconde ; & une troiſiéme, lorſqu'il ſe trouva dans le lieu qui étoit au-deſſous de l'Empereur. Ce Prince étoit aſſis dans une eſpece de petite galerie, ou de balcon, élevée au-deſſus du rez-de-chauſſée de la cour. Les Ambaſſadeurs, les Grands du pays, & les Etrangers de quelque diſtinction étoient admis dans l'enceinte d'une baluſtrade qui étoit au-deſſous de lui, & dont le plan étoit un peu plus haut que le rez-de-chauſſée. Tout l'eſpace qu'elle renfermoit étoit tendu de grandes pieces de velours, & le plancher couvert de riches tapis. Les perſonnes de

Premiere Audience qu'il reçoit du Mogol.

(*) Le *Durbal*, le *Jarneo*, & le Gouzalkan, ne ſont pas les noms qu'on lira dans Bernier. Chaque Nation repreſente les mêmes choſes ſous des noms différens.

(8) Page 10. Cette Etiquette étoit pouſſée ſi loin, que dans le cas d'une maladie ou de quelque autre néceſſité, le Mogol devoit faire ouvrir les portes du Palais & ſe montrer à quelques-uns de ſes ſujets, pour ſatisfaire les autres. *Ibidem.* Il paroit que Durbal eſt le nom d'une Cour ; & Jarneo, celui d'une Place où le Ro ſe fait voir. Ainſi ce ſont deux lieux différens.

condition médiocre étoient dans la seconde balustrade. Jamais le Peuple n'entre dans cette cour. Il s'arrête dans une cour plus basse, mais disposée de maniere que tout le monde peut voir l'Empereur. Ce lieu a beaucoup de ressemblance avec la perspective générale d'un théâtre, où les principaux Seigneurs seroient placés comme les Acteurs, sur la scene, & le Peuple plus bas, comme dans le parterre (9). RHOE. 1616.

L'Empereur prévint l'Interprete des Anglois. Il félicita Rhoe du succès de son voyage; & dans toute la suite du discours, il traita le Roi d'Angleterre de frere & d'allié. Rhoe lui présenta ses lettres, traduites dans la langue du pays; sa commission, qui fut examinée soigneusement; enfin ses présens, dont le Monarque parut fort satisfait. Ce Prince lui fit diverses questions. Il lui témoigna de l'inquiétude pour sa santé, qui n'étoit qu'imparfaitement rétablie. Il lui offrit même ses Medecins, en lui conseillant de ne pas prendre l'air jusqu'au retour de ses forces. Jamais il n'avoit traité d'Ambassadeur avec tant de marques d'affection, sans excepter ceux de la Perse & de la Turquie (10).

Le Prince Coronne, second fils du Mogol.

Rhoe apprenant que le Prince Sultan Coronne, second fils de l'Empereur, étoit Viceroi de Surate, & que son amitié par conséquent étoit fort importante aux Anglois, lui fit demander audience, quoiqu'on publiât qu'il étoit ennemi des Chrétiens. On lui fit attendre l'honneur de le voir, jusqu'au 22. Mais lorsqu'il s'approcha de son Palais, un Officier considérable vint au-devant lui, & le conduisit dans un Appartement intérieur, qu'on n'avoit jamais ouvert aux Etrangers. Tandis qu'il s'y entretenoit avec son guide, le Prince se fit un plaisir de le surprendre, en se présentant sans s'être fait annoncer. Il ne lui témoigna que de l'inclination à l'obliger; & quelques présens augmenterent si vivement cette disposition, qu'il promit de faire justice aux Anglois, sur tous les sujets de mécontentement qu'ils avoient reçûs dans son Domaine de Surate. Peu de jours après, Rhoe étant retourné au Durbal ne reçut pas des promesses moins flateuses, de la bouche même de l'Empereur. Ce Monarque, l'ayant découvert de loin, lui fit signe de la main qu'il n'avoit pas besoin de faire demander audience, & qu'il pouvoit s'approcher librement. Il lui fit donner une place au-dessus de tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la balustrade; honneur si singulier, que dans la suite il crut devoir employer tous ses soins à s'en conserver la possession (11).

Maison de campagne du Mogol.

Le premier de Février, on lui proposa de visiter une maison de plaisance, qu'Asaph-Kam avoit donnée à l'Empereur. Elle est située à deux mille d'*Asmire*, entre deux roches fort hautes, qui la mettent tellement à couvert du Soleil, qu'à peine y trouve-t-on un seul endroit d'où l'on puisse le voir. Le roc, taillé en quelques endroits, sert de fondement & de muraille. Le reste est de pierre vive; avec un petit jardin, qui a cinq fontaines, & deux grands Etangs, dont l'un est de trente marches plus élevé que l'autre. Le chemin qui conduit à cette maison est si étroit, que deux personnes n'y peuvent passer de front. Il est roide & pierreux. En un mot, ce Château est une solitude très-

(9) Page 10.
(10) *Ibidem.*
(11) Page 11. Les Facteurs Anglois avoient été fort maltraités dans plusieurs Villes, telles que Surate, Amadabath, &c.

RHOE. 1616.

agréable & très-ſûre, où l'on ne trouve pas d'autre compagnie que celle des paons ſauvages, des tourterelles, & d'autres oiſeaux, mais ſur-tout des ſinges, qui ſe montrent de tous côtés ſur les pointes des rochers (12).

Fête du Nouroux.

Le 2 de Mars, on commença, dès le ſoir, la fête qui ſe nomme Nouroux (13), par laquelle les Mogols, comme les Perſans, ſolemniſent le commencement de leur nouvelle année. Elle ſe célebre ordinairement à la premiere Lune. On avoit élevé un Trône, quatre pieds plus haut que la cour du Durbal. L'eſpace, entre ce Trône & le lieu par lequel l'Empereur devoit entrer, étoit une eſtrade de cinquante-ſix pieds de long, & large de quarante-trois, fermée de baluſtrades, & couverte d'étoffes d'or & de ſoie, qui étoient ſoutenues par de groſſes cannes revêtues du même drap. Au bout de cet eſpace, on avoit placé les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Eliſabeth, des Comteſſes de Sommerſet & de Saliſbury, & celui de la femme d'un Bourgeois de Londres. Au-deſſous, on voyoit celui de Thomas Smith, Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales. Sur l'eſtrade, on avoit étendu des tapis de Perſe d'une grande largeur. Cette place étoit pour les perſonnes de qualité, à la réſerve d'un petit nombre qui avoient un autre poſte, enfermé auſſi d'une baluſtrade, vis-à-vis le Trône, pour recevoir de plus près les ordres du Monarque; & dans cette ſeconde baluſtrade, on avoit placé, entre pluſieurs curioſités précieuſes, une maiſon d'argent. Le côté gauche de la même cour offroit le pavillon du Prince Sultan Coronne, dont les piliers étoient revêtus d'argent comme ceux du Trône Impérial. La forme de ce Trône étoit quarrée. Les quatre piliers portoient un dais de drap d'or, dont la frange ou la crépine étoit enfilée de perles fines: & d'eſpace en eſpace, il y avoit des grenades, des poires, des pommes, & d'autres fruits d'or maſſif. L'Empereur étoit aſſis ſur des couſſins, couverts de perles & de pierres précieuſes. Les principaux Seigneurs avoient leurs tentes dreſſées le long de la Cour; les unes de taffetas, d'autres de damas, & d'autres de drap d'or, mais en petit nombre. Ils étallent ordinairement toutes leurs richeſſes dans ces tentes; & l'Empereur y entroit autrefois, pour y prendre tout ce qui flattoit ſon goût: mais il avoit changé cet uſage, & chacun lui portoit ſur ſon Trône les préſens ou les étrennes.

Richeſſe des ornemens.

Deſcription du trône.

Rhoe choiſit le dernier jour de la fête, pour faire ſon préſent. L'Empereur le reçut avec beaucoup de ſatisfaction, & donna ordre qu'on le fit entrer dans ſa baluſtrade. Cependant, comme on ne lui permit pas de monter ſur l'eſtrade du trône, il n'en voyoit d'abord qu'une partie, parce que la baluſtrade qui le fermoit par devant étoit haute & couverte de tapis; mais il ne laiſſa pas de le voir à la fin juſqu'au fond. » On ne peut déſavouer, dit-il, » que le dedans ne fût richement paré: mais il l'étoit de tant de pieces dif» férentes, & qui avoient ſi peu de rapport entre elles, que le mauvais or» dre en diminuoit beaucoup l'éclat. Il ſembloit qu'on n'eût penſé qu'à » raſſembler dans ce lieu tout ce que l'Empire avoit de plus riche, ſans

(12) Page 12.

(13) Rhoe ſe trompe, avec quantité d'autres Auteurs, lorſqu'il prétend que Nouroux ſignifie neuf jours, qui ſont la durée de la Fête. Thevenot rapporte l'origine de ce nom, & s'en ſert pour expliquer une Epoque Perſane dont nos chronologiſtes n'ont pas eu de connoiſſance, & qu'il nomme années Schaliennes. *Voyez ſa Collection, Tome I.*

» consulter aucune regle de goût. L'après midi un jeune Prince, fils de Ranna, nouveau Vassal du Mogol, se présenta devant le Trône avec beaucoup de cérémonie. Il se mit trois fois à genoux, en frappant la terre de sa tête. Il apportoit le présent de son pere. On le fit entrer dans la petite balustrade, & l'Empereur lui pressa la tête entre ses bras pour le remercier. Son présent consistoit dans une grande caisse d'or (14). Quelques Courtisanes finirent la fête par des sauts & des danses. RHOE, 1616.

Le 30, Rhoe se rendit le soir au Gouzalkan, qui lui avoit paru, des trois lieux d'audience, le plus propre à lui donner toute la liberté dont il avoit besoin pour s'expliquer. Malgré les promesses de l'Empereur, ses affaires avançoient si peu, qu'il commençoit à se lasser de cette incertitude. Les difficultés qu'il trouva pour faire entendre ses plaintes, ne donnent pas une trop haute idée de l'ordre qui regnoit autour du Mogol. Ce récit mérite d'autant plus d'être rapporté dans ses termes, que c'est par ces détails mêmes qu'il releve le prix de sa relation. Mais on doit faire observer, que les obstacles dont il se plaint venoient de la faction Portugaise, qui avoit engagé Asaph-Kam, un des plus grands Seigneurs & des premiers Officiers de la Cour, à traverser les prétentions des Anglois. Audience du Gouzalkan.

» On me fit entrer, dit Rhoe, avec mon Agent ou mon Facteur Indien, qui étoit un vieillard : mais on refusa l'entrée à mon Interprete, » par l'adresse d'Asaph-Kam, qui craignoit mes explications. Sa Majesté » me fit faire diverses questions sur la personne du Roi d'Angleterre, & sur » mes présens. Je répondis à quelques-unes : mais enfin je déclarai que je ne » savois pas assez la langue Portugaise pour satisfaire à toutes les demandes de l'Empereur, si l'on n'accordoit à mon Interprete la liberté d'entrer. » On le fit appeller, malgré les oppositions d'Asaph-Kam. Je lui donnai ordre de dire à Sa Majesté que je désirois de m'expliquer sur les affaires qui » me retenoient à sa Cour. Elle répondit qu'elle m'entendroit volontiers. Mais » le fils d'Asaph-Kam tira l'Interprete avec assez de violence, & ne lui » permit pas d'en dire davantage. Ceux de sa faction, s'étant mis aussi-tôt » devant moi, m'empêchoient de me faire voir à l'Empereur, & n'empêchoient pas moins l'Interprete d'approcher (15). Je lui ordonnai d'élever » la voix, & de dire à l'Empereur que je demandois audience. Il eut le courage de m'obéir. L'Empereur l'entendit. Je fus appellé ; & tous mes adversaires furent obligés de me faire place. Cependant Asaph-Kam eut l'audace de s'avancer à l'un des côtés de mon Interprete. J'étois à l'autre ; mais » pendant que je lui faisois entendre ce qu'il devoit dire, ce redoutable Ennemi s'efforçoit de l'embarrasser en m'interrompant. Combien elle cause d'embarras à Rhoe.

» Je ne laissai pas de faire représenter à l'Empereur que j'étois à sa Cour » depuis deux mois, dont j'avois passé l'un dans une fâcheuse maladie : » qu'on m'avoit fait perdre l'autre, en vaines cérémonies ; & qu'on paroissoit » marquer peu d'attention pour les principaux motifs de mon voyage, qui » étoient de conclure une amitié constante entre les deux Nations, d'établir la sureté du commerce, & celle de la résidence des marchands Anglois, qui feroient quelque séjour dans l'Empire. On me répondit que ces

(14) Page 13. (15) *Ibidem.*

ROE. 1616.

» trois points m'avoient été accordés dès la premiere audience. Oui, repli-
» quai-je, mais avec des conditions onéreuſes ou mal expliquées. L'Empereur
» me demanda lui-même quel préſent je lui promettois. Je répondis que
» notre commerce étoit encore naiſſant & mal établi; mais que notre pays
» produiſoit diverſes curioſités, que le Roi mon Maître s'empreſſeroit de lui
» envoyer; & que les marchands en feroient chercher de toutes parts, s'il
» leur accordoit ſa protection. Il me demanda de quelles curioſités je vou-
» lois parler, & ſi c'étoient des diamans ou d'autres pierres précieuſes. Je
» lui dis que des curioſités, qui venoient d'un pays dont il étoit le maître,
» ne me paroiſſoient pas un préſent digne de lui; mais que je m'efforcerois
» de trouver, pour Sa Majeſté, diverſes richeſſes qui n'avoient point encore
» été vûes dans ſes Etats, telles que d'excellentes peintures, de belles ſculp-
» tures, des figures de pierre ou de fonte, des broderies, des étoffes d'or &
» d'argent. Cela eſt bien, me dit-il; mais j'aimerois mieux un cheval An-
» glois. Je lui répondis qu'il étoit impoſſible de le faire venir par mer; &
» que par terre, le Turc ne le permettroit pas. L'entrepriſe, repliqua-t-il,
» n'étoit pas impoſſible par mer. Je lui repréſentai les difficultés des tempê-
» tes & la longueur de la navigation. Il me dit que ſi l'on mettoit ſix che-
» vaux dans un navire, on pouvoit eſperer d'en ſauver un; & que s'il arri-
» voit fort maigre, on trouveroit le moyen de l'engraiſſer. Je continuai de
» l'aſſurer que le ſuccès étoit fort incertain; mais j'ajoutai que pour le ſatis-
» faire j'écrirois dans ma patrie, & qu'on tenteroit l'expérience.

» Alors il me demanda ce que je voulois de lui. Je répondis nettement
» que je déſirois des conditions raiſonnables, qui paroiſſoient néceſſaires
» pour l'établiſſement d'une amitié conſtante, pour la ſureté de nos perſon-
» nes, & pour la liberté de notre commerce; qu'après les mauvais traitemens
» que nous avions eſſuyés, cette précaution étoit indiſpenſable; & que je
» n'entrois point dans le ſujet de nos juſtes plaintes, parce que j'eſperois
» qu'il ſeroit bien-tôt reparé.

» A ces mots, Aſaph-Kam s'avança, pour pouſſer mon Interprete: mais
» oppoſant l'audace à l'audace, je le retins par le bras, & je ne lui laiſſai
» que le pouvoir de marquer ſon reſſentiment par des ſignes. L'Empereur
» qui découvrit quelque chaleur dans mes mouvemens, ſe mit en colere, &
» déclara d'un air ſi furieux qu'il vouloit ſçavoir de qui j'avois à me plain-
» dre, que je ne crus pas devoir l'exciter davantage. J'ordonnai à mon In-
» terprete, en aſſez mauvais Italien, de répondre que je ne voulois pas im-
» portuner Sa Majeſté par le récit de nos peines, mais que je m'addreſſe-
» rois au Prince ſon fils, pour obtenir juſtice, dans la confiance de le trou-
» ver bien diſpoſé pour nous. L'Empereur n'attendit pas que mon Inter-
» prete eut achevé; & lui entendant nommer ſon fils, il ſe figura que je me
» plaignois de ce jeune Prince. *Mio-Figlio*, *Mio-Figlio*, répéta-t-il deux
» fois, dans la langue dont je m'étois ſervi; & ſur le champ il le fit ap-
» peller. Le Prince vint auſſi-tôt. La frayeur & la ſoumiſſion étoient peintes
» ſur ſon viſage. Aſaph-Kam ne trembloit pas moins, & tous les ſpecta-
» teurs paroiſſoient fort étonnés. L'Empereur traita fort mal ſon fils, qui
» s'excuſoit avec beaucoup d'embarras, ſans pénétrer la cauſe de cette que-
» relle. Pour moi, qui compris heureuſement l'équivoque, j'eus recours à la

» bonté

» bonté d'un Prince Perſan, avec lequel j'avois lié connoiſſance, & que je » priai de ſuppléer au défaut de mon Interprete, qui s'étoit mal expliqué. » Il remit l'eſprit de l'Empereur & du Prince, en déclarant que loin d'a- » voir accuſé le Prince, je demandois la permiſſion d'avoir recours à lui, pour » tout ce qui ſe paſſeroit dans les pays de ſon Domaine. L'Empereur conſen- » tit à cette propoſition. RHOE. 1616.

» Le Prince, revenu de ſon trouble, me dit qu'il m'avoit offert un Firman » que j'avois refuſé, & me preſſa d'expliquer les raiſons de ce refus. Je ne » fis pas difficulté de répondre que le Firman renfermoit des conditions que » je ne pouvois accepter. L'Empereur voulut ſavoir quelles étoient ces con- » ditions, auſquelles je refuſois de m'aſſujettir. Je les expliquai; & l'on ſe » mit à diſputer là-deſſus avec beaucoup de chaleur. Un Seigneur, nommé » Mokreb-Kam, déclara qu'il ne pouvoit abandonner l'intérêt de la Na- » tion Portugaiſe; & parlant de la nôtre avec mépris, il ſoutint que Sa Ma- » jeſté ne ſigneroit jamais aucun article à leur déſavantage. Je répondis que » mes propoſitions n'avoient rien de préjudiciable aux Portugais, & que je » n'aurois pas crû la Cour Mogole ſi dévouée à cette Nation. Les Jeſui- » tes & d'autres Partiſans de la même cauſe, inſiſterent avec tant de cha- » leur ſur la déclaration de Mokreb-Kam, que je fus obligé d'entrer dans » d'autres explications. Elles conſiſterent à leur offrir une paix conditionelle, » en témoignant néanmoins que leur haine ou leur amitié nous étoient preſ- » que indifférentes. L'Empereur prit la parole; & reconnoiſſant que mes » demandes étoient juſtes, & ma réponſe généreuſe, il me preſſa de faire » mes propoſitions. Aſaph-Kam, qui avoit été muet pendant tout ce diſ- » cours, & qui étoit impatient d'en voir la fin, repréſenta qu'après les plus » longues diſputes, il faudroit revenir à mettre mes demandes par écrit; » que c'étoit par conſéquent le parti auquel on devoit s'arrêter, & que ſi » le Conſeil les trouvoit raiſonnables, elles ſeroient ſignées du ſceau Impé- » rial. L'Empereur approuva cette ouverture; & je témoignai que j'en étois » ſatisfait, pourvû que le Prince y donnât ſon approbation, qu'il promit » auſſi (16).

Les Anglois s'attirent la haine du Prince Coronne.

Le lendemain, Rhoe envoya chez Aſaph-Kam, pour lui faire comprendre, que l'Empereur s'étoit fâché ſur une équivoque; que c'étoit uniquement la faute de l'Interprête; que les Anglois n'avoient aucune intention de ſe plaindre du Prince ni de lui, mais que ne pouvant ſupporter qu'il déguiſât leurs affaires à l'Empereur, ou qu'il ne l'en informât qu'à demi, ils le prioient de trouver bon, qu'ils n'employaſſent plus déſormais ſon entremiſe à la Cour. Sa réponſe fut, que ni lui ni le Prince n'avoient aucune raiſon de croire que l'Ambaſſadeur Anglois eut voulu ſe plaindre d'eux; que l'équivoque étoit évidente; qu'il avoit toujours aimé la nation Angloiſe, & qu'il conſervoit les mêmes ſentimens. Cependant Rhoe fut averti, deux jours après, que le Prince avoit demandé à l'Empereur pourquoi il recevoit ſi bien les Anglois, & qu'il lui avoit repréſenté que cette préférence éloignoit les Portugais de ſes ports; que leur commerce lui apportoit néanmoins plus d'utilité que celui des Anglois, qui n'y venoient que pour s'enrichir, & qui

(16) Page 15.

RHOE. 1616.

n'avoient que des marchandiſes de peu de valeur, telles que des draps, des épées & des couteaux ; au lieu que les autres apportoient des perles, des rubis, & toutes ſortes de pierres précieuſes. Ce diſcours prouvant aſſez que ce Prince avoit peu d'affection pour l'Angleterre, Rhoe prit la réſolution de ſe tenir ſur ſes gardes & de tourner tous ſes ſoins à ſe conſerver la protection de l'Empereur. Un autre incident lui apprit encore mieux combien ſa défiance étoit juſte.

Avanture d'un jeune Anglois qui ſe livre aux Italiens.

» J'eus le chagrin, dit-il, de perdre un jeune Anglois, qui abandonna mon » ſervice pour ſe retirer chez un Italien ; & les honteuſes raiſons de ſa fuite » firent peu d'honneur à notre Nation. Comme tous les Italiens s'étoient réu- » nis pour le proteger, j'allai demander juſtice au Durbal. L'Empereur don- » na ordre auſſi-tôt que le Déſerteur fût remis entre mes mains. Mais le » Prince, qui n'attendoit que l'occaſion pour me nuire, propoſa de le faire » amener dans l'aſſemblée. Il parut le ſoir au Gouzalkam ; & ſe voyant ap- » puyé du Prince, il eut la hardieſſe de paſſer devant moi, pour ſupplier » l'Empereur de lui accorder la vie. Ce Monarque, touché de compaſſion, per- » dit le deſſein de me le rendre, & réſolut de l'envoyer priſonnier à Surate. Mais » le Prince, dans la ſeule vûe de me braver, le demanda au Roi pour ſon ſer- » vice ; & cette faveur lui fut accordée malgré toutes mes objections. Il lui » donna auſſi-tôt cent cinquante roupies, & la paye de deux chevaux ; & joi- » gnant l'inſulte à l'injuſtice, il me fit défenſe d'entretenir aucun commerce » avec lui.

» Cependant ce jeune homme ouvrit les yeux ſur ſa faute. Il prit le tems » de la nuit pour venir chez moi ; & s'étant jetté à mes pieds, il me de- » manda pardon de ſon extravagance, avec offre de la réparer par toutes » ſortes de ſoumiſſions. Je lui dis que je ne voulois pas le retenir, puiſ- » qu'il étoit au ſervice du Prince ; mais que pour lui faire grace, j'exi- » geois qu'il me fît une ſatisfaction publique. Dès le jour ſuivant, il trou- » va le moyen d'entrer au Gouzalkan, où demandant pardon à l'Empereur, » il retracta toutes ſes impoſtures. Il avoua que c'étoit un nouveau crime, » dont il s'étoit rendu coupable, pour ſe mettre à couvert de mes juſtes châ- » timens. Il ſupplia même Sa Majeſté de me faire appeller, pour lui don- » ner le pouvoir de me demander grace en ſa préſence. L'Empereur étoit » prêt d'y conſentir ; mais le Prince, fort piqué d'un évenement ſi peu » prévu, ſuſcita quelques affaires qui lui firent abandonner cette idée. Je » me rendis le lendemain au Gouzalkan. L'Empereur me proteſta qu'il n'avoit » jamais penſé à proteger contre ma juſtice un Anglois fugitif & criminel, mais » qu'il n'avoit pû ſe défendre de le recevoir lorſqu'il s'étoit jetté comme en- » tre ſes bras. On le fit amener. Il me demanda pardon à genoux. Il jura » devant l'Empereur qu'il n'avoit pas dit un mot de vérité, & qu'il faiſoit » cette déclaration volontairement, ſans aucune eſperance de retourner ja- » mais en Angleterre. Le Prince, qui étoit préſent, s'échauffa beaucoup, & » l'excita vivement à perſiſter dans ſa premiere dépoſition. Mais ayant refuſé » de changer de langage, il eut ordre de ſe retirer. Le Prince, dans un dé- » pit qu'il ne put déguiſer, le rappella publiquement, & lui donna ordre, » avec beaucoup de baſſeſſe, de rapporter les cent cinquantes roupies qu'il » avoit reçues, ſous prétexte que cette ſomme, qui lui avoit été donnée

» pour un autre ſervice que le mien, ne lui appartenoit plus lorſqu'il faiſoit » ſa paix avec moi (17).

RHOE. 1616.

Les Anglois eſſuyerent d'autres mortifications, auxquelles Rhoe fut obligé de paroître inſenſible, parce qu'il ne lui reſtoit aucun moyen de demander ſatisfaction. Il n'avoit plus rien à donner à la Cour ; & l'Empereur ne recevoit jamais une requête avec faveur, lorſqu'elle n'étoit pas accompagnée de quelque préſent. Le Prince faiſoit tourner les circonſtances à l'avantage des Portugais, en les preſſant d'apporter des pierreries, des rubis & des perles. Ils ſe preſenterent devant l'Empereur avec un preſent conſidérable, & un rubis Balais qu'ils lui propoſerent d'acheter. Il peſoit treize rolles, dont deux & demi font une once. Mais au lieu de cinq lecks de roupies, qu'ils avoient eſperé de le vendre, l'Empereur ne leur en offrit qu'un. Cependant ils ſe rendirent ſi agréables à la Cour, que les Anglois n'oſoient plus s'y préſenter. » Juſqu'alors, dit l'Auteur, j'avois jugé de ce pays-là ſur le rapport » d'autrui : mais je commençai à connoître, par une fâcheuſe expérience, » la diſtinction qu'on y mettoit entre les Portugais & nous. Tous les Indiens » couroient après eux. Au contraire, lorſqu'ils achetoient nos marchandiſes, » ils croyoient nous faire l'aumône. Outre l'avantage que les Portugais avoient » dans les Indes, d'être voiſins du Mogol, ils pouvoient empêcher le Com- » merce de la mer rouge. D'ailleurs, le nôtre n'étoit rien en comparaiſon » du leur. Auſſi la crainte de nos Vaiſſeaux étoit-elle l'unique motif qui » portât le Mogol à nous recevoir (18).

Mortifications qu'eſſuyent les Anglois.

Réflexions de l'Auteur.

Le 12 de Juin, Sultan Coronne fut nommé pour commander les troupes qui devoient faire la guerre dans le Decan. On conſulta les Bramines ſur le choix du jour de ſon départ ; & le Prince Pervis reçut ordre de ſe rendre à la Cour. On racontoit aſſez ouvertement que ce jeune Prince avoit écrit à l'Empereur ſon pere, qu'il verroit volontiers le commandement dans les mains de ſon frere aîné, mais qu'il croyoit ſon honneur bleſſé par la préférence qu'on donnoit ſur lui au Sultan Coronne, & qu'il étoit réſolu de s'attaquer à ſa perſonne pour en tirer raiſon. Les principaux Officiers déclarerent auſſi qu'ils demanderoient la permiſſion de ſe retirer, s'ils étoient obligés de ſervir ſous cet odieux Géneral, qui étoit plus redouté que l'Empereur même. Cependant Rhoe prévit que ſon élection ſubſiſteroit, parce que l'Empereur, dit-il, n'avoit pas le pouvoir de la changer. Ce Monarque ſe propoſoit de marcher lui-même à la tête de l'armée ; & les Anglois craignoient beaucoup que s'il exécutoit ce deſſein, avec Sulphekar-kam, ſon favori, on ne leur payât jamais un ſou de l'argent qui leur étoit dû (19).

Différend entre les deux Princes fils du Mogol.

Le 18 un des Neveux du Mogol, qui avoit embraſſé la Foi Chrétienne, eut ordre, de ce Prince, d'aller ſe mettre ſur le cou d'un lion, qu'on avoit amené à la Cour. La crainte l'ayant empêché d'obéir, ſon frere cadet reçut le même ordre, & l'exécuta intrépidement, ſans que le lion lui fît aucun mal. L'Empereur en prit occaſion d'envoyer l'aîné dans un cachot, d'où l'on jugea qu'il ne ſortiroit jamais. Le 24, la Princeſſe femme de Sultan Coronne accoucha d'un fils. Ce nouveau Géneral continuant ſes préparatifs pour la campagne, on lui donna pour appointemens vingt lecks (20) de

Ordre barbare, qui coute la liberté à un de ſes Neveux.

(17) Page 16. (18) Page 17. (19) Page 17. (20) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

roupies, dont il commença génereuſement à faire uſage, pour ſe concilier les cœurs par ſes libéralités. Un des principaux Seigneurs de la Cour avertit l'Empereur que le Prince Pervis, dont l'honneur étoit offenſé par le choix qu'on avoit fait de ſon frere, étoit capable de s'en reſſentir. Qu'ils ſe battent, répondit ce Monarque, j'en ſuis content. Le plus vaillant commandera mes armées.

Adreſſe des ſoldats Mogols à tirer au blanc.

Rhoe crut devoir une viſite à l'Emir Abdalla Haſſan, Lieutenant Général & Treſorier des troupes Mogoles, qui partoit pour ſe rendre au quartier d'aſſemblée. Il en fut reçu avec beaucoup de diſtinction. Ce Seigneur fit tirer ſes ſoldats au blanc devant lui. La plûpart, avec leurs fléches, ou leurs mouſquets chargés d'une ſeule balle, donnerent dans le blanc, qui n'étoit pas plus large que la main.

Incident qui met Rhoe en faveur à la Cour.

Pendant que les Anglois auguroient fort mal du ſuccès de leur Ambaſſade, un leger incident releva tout d'un coup leurs eſpérances. Un jour que Rhoe ſe trouvoit au Durbal, l'Empereur lui fit dire, par Aſaph-Kam, qu'il avoit appris qu'entre les Anglois de ſa ſuite, il avoit un excellent Peintre, & qu'il ſouhaitoit de voir quelqu'un de ſes ouvrages. Je n'avois pas de Peintre, dit Rhoe; mais j'avois amené un jeune Anglois, qui faiſoit, pour ſon amuſement, des figures à la plume, & qui étoit fort éloigné de la perfection d'un bon Peintre. Cette réponſe, que je fis à l'Empereur, lui fit croire que je le ſoupçonnois de vouloir m'enlever mon Artiſte. Il s'efforça de me guérir de cette crainte. Mais je lui proteſtai qu'elle n'avoit point eu de part à ma réponſe, & je lui promis de mener le jeune homme au Gouzalkan, où je lui ferois porter ſes deſſeins, qui pouvoient être quelques figures d'éléphant ou de cerf. A ce diſcours, l'Empereur fit une inclination, & me dit que ſi ma curioſité me faiſoit deſirer un éléphant, ou ſa figure, ou quelque choſe qui pût ſe trouver dans ſes Etats, je ne devois pas faire la dépenſe de l'acheter, ni chercher à me le procurer par une autre voye que la ſienne; qu'il m'offroit tout ce qui pouvoit me plaire; que je pouvois parler librement; qu'il étoit mon ami; enfin qu'il me prioit de revenir le ſoir avec le jeune homme & ſes peintures. Aſaph-Kam prit occaſion de-là pour me preſſer d'aller chez-lui, & d'y mener auſſi le Peintre. Jamais l'Empereur ne m'avoit traité avec tant d'affection. Toute la Cour en fut informée; & je m'en apperçus au changement que je remarquai, auſſi-tôt, dans les manieres que les Courtiſans avoient eues pour moi. Il arriva fort plaiſamment que pour interpréte de ſes careſſes, l'Empereur choiſit un Jéſuite, qui n'avoit cherché que l'occaſion de me nuire (21).

Demoiſelle ſurpriſe avec un Eunuque.

Le même jour, une Demoiſelle de la Princeſſe Nohormal, favorite de l'Empereur, fut ſurpriſe avec un Eunuque, dans le Palais, par un autre Eunuque qui l'aimoit auſſi, & qui perça ſon rival d'un coup de poignard. La jeune fille fut enterrée juſqu'aux aiſſelles, les bras attachés à un poteau, & condamnée à paſſer trois jours & deux nuits dans cette ſituation, ſans recevoir aucune nourriture, la tête & les bras expoſés à la chaleur du Soleil. Sa faute devoit être pardonnée, ſi elle avoit le bonheur de ſurvivre à ce ſupplice; mais, ſans nous apprendre quel fut ſon ſort, l'Auteur ajoute qu'en perles,

(21) Page 18.

en pierreries & en argent, on lui trouva près de deux millions d'or. L'Eunuque, pour qui le coup de poignard n'avoit pas été mortel, fut mis en pieces par les éléphans (22).

RHOE 1616.

Les Anglois se ressentirent bien-tôt de la faveur de Rhoe, par la facilité qu'ils trouverent à se procurer une maison pour leur Commerce dans la Ville de Baroch, avec la liberté d'y vendre toutes sortes de marchandises, & une exemption de droits, dont le profit devoit monter pour eux à la valeur de quinze cens jacobus (23). Rhoe ne cessa plus d'être caressé personnellement à la Cour. Il raconte, avec un détail dont on ne doit rien supprimer, quelques effets de cette heureuse révolution. Le 6 d'Août, je reçus ordre, dit-il, de me rendre au Durbal. Quelques jours auparavant, j'avois fait présent au Mogol d'une peinture, & je l'avois assuré qu'il n'y avoit personne aux Indes, qui fût capable d'en faire une aussi belle. Aussi-tôt que je parus, que donneriez-vous, me dit-il, au Peintre qui auroit fait une copie de votre tableau, si ressemblante, que vous ne la pussiez pas distinguer de l'original? Je répondis que je lui donnerois volontiers vingt pistoles. Il est gentilhomme, repliqua l'Empereur; vous promettez trop peu. Je donnerai mon tableau de bon cœur, dis-je alors, quoique je l'estime très-rare; & je ne prétends pas faire de gageure; car si votre Peintre a si bien réussi, & s'il n'est pas content de ce que je lui promets, votre Majesté a dequoi le récompenser. Après quelques discours sur les Arts qui s'exercent aux Indes, il m'ordonna de me rendre le soir au Gouzalkan, où il me montreroit ses peintures.

Maison accordée aux Anglois dans Baroch.

Défi entre le Mogol & Rhoe sur la peinture.

Vers le soir, il me fit appeller par un nouvel ordre, dans l'impatience de triompher de l'excellence de son Peintre. On me fit voir six tableaux, entre lesquels étoient mon original. Ils étoient tous sur une table, & si semblables en effet, qu'à la lumiere des chandelles, j'eus à la vérité quelque embarras à distinguer le mien; je confesse que j'avois été fort éloigné de m'y attendre. Je ne laissai pas de montrer l'original, & de faire remarquer les differences qui devoient frapper les connoisseurs. L'Empereur n'en fut pas moins satisfait de m'avoir vû quelques momens dans le doute. Je lui donnai tout le plaisir de sa victoire, en louant l'excellence de son Peintre. Hé bien, qu'en dites-vous? reprit-il. Je répondis que Sa Majesté n'avoit pas besoin qu'on lui envoyât des Peintres d'Angleterre. Que donnerez-vous au Peintre? me demanda-t-il. Je lui dis que puisque son Peintre avoit surpassé de si loin mon attente, je lui donnerois le double de ce que j'avois promis, & que s'il venoit chez moi, je lui ferois présent de cent roupies pour acheter un cheval. L'Empereur approuva ces offres; mais après avoir ajouté que son Peintre aimeroit mieux toute autre chose que de l'argent, il revint à me demander quel présent je lui ferois? Je lui dis que cela devoit dépendre de ma discrétion. Il en demeura d'accord. Cependant il voulut savoir quel présent je ferois au Peintre. Je lui donnerai, répondis-je, une bonne épée, un pistolet, & un tableau. Enfin, reprit le Monarque, vous demeurez d'accord que c'est un bon Peintre: faites-le venir chez vous, montrez-lui vos curiosités, & laissez-le choisir ce qu'il voudra. Il vous donnera une de ses copies, pour la faire voir en Angleterre, & prouver à vos Européens que nous sommes moins igno-

Les Indiens entendoient déja la peinture.

(22) *Ibidem.*

(23) Page 19.

RHOE. 1616.

rans dans cet art qu'ils ne ſe l'imaginent. Il me preſſa de choiſir une des copies. Je me hâtai d'obéir. Il la prit, il l'enveloppa lui-même dans du papier, & la mit dans la boete qui avoit ſervi à l'original, en marquant ſa joie de la victoire qu'il attribuoit à ſon Peintre. Je lui montrai alors un petit portrait que j'avois de lui, mais dont la maniere étoit fort au-deſſus de celle du Peintre qui avoit fait les copies; & je lui dis que c'étoit la cauſe de mon erreur, parce que ſur le portrait qu'on m'avoit donné pour l'ouvrage d'un des meilleures Peintres du pays, j'avois jugé de la capacité des autres. Il me demanda où je l'avois eu. Je lui dis que je l'avois acheté d'un Marchand. Hé comment, repliqua-t-il, employez-vous de l'argent à ces choſes-là? Ne ſçavez-vous pas que j'ai ce qu'il y a de plus parfait en ce genre? Et ne vous avois-je pas dit que je vous donnerois tout ce que vous pourriez deſirer. Je lui répondis qu'il ne me convenoit point de prendre la liberté de demander, mais que je recevrois comme une grande marque d'honneur tout ce qui me viendroit de Sa Majeſté. Si vous voulez mon portrait, me dit-il, je vous en donnerai un pour vous, & un pour votre Roi. Je l'aſſurai que s'il en vouloit envoyer un au Roi mon Maître, je ſerois fort aiſe de le porter, & qu'il ſeroit reçu avec beaucoup de ſatisfaction; mais j'ajoutai que s'il m'étoit permis de prendre quelque hardieſſe, je prenois celle de lui en demander un pour moi-même, que je garderois toute ma vie, & que je laiſſerois à ceux de ma Maiſon, comme une glorieuſe marque des faveurs qu'il m'accordoit. Je vois bien, me dit-il, que votre Roi s'en ſoucie peu. Pour vous, je ſuis perſuadé que vous ſerez bien-aiſe d'en avoir un, & je vous promets que vous l'aurez. En effet, il donna ordre ſur le champ qu'on m'en fît un (24).

Le Mogol fait preſent à Rhoe de ſon portrait.

Caractere de Gemaldin-Uſſan, Viceroi de Patane.

Le 12 d'Août, je rendis une viſite d'honneur à Gemaldin-Uſſan, Viceroi de Patane. C'étoit un vieillard de ſoixante-dix ans, Seigneur de quatre Villes dans la Province de Bengale. Mais ſa principale conſidération venoit de la longue expérience qu'il avoit acquiſe dans les affaires. Il avoit été employé toute ſa vie aux plus grandes Ambaſſades & aux plus importantes fonctions de l'Etat. D'ailleurs les Etrangers lui trouvoient plus d'eſprit & de politeſſe, qu'à la plûpart des autres Seigneurs du Pays. Il m'avoit preſſé pluſieurs fois de le voir chez lui. Il me reçut avec de vives démonſtrations d'amitié, juſqu'à m'offrir trente mille piſtoles, & m'aſſurer que je pouvois diſpoſer de ſon crédit à la Cour, me ſervir de ſon conſeil & de tout ce qui dépendoit de lui. En effet, je lui ai connu, depuis, beaucoup d'honneur & de généroſité.

Il avoit compoſé une Hiſtoire de ſon tems.

Il m'entretint fort particuliérement des uſages du Pays, & de l'eſclavage des Habitans. Il ſe plaignit que l'Indouſtan manquoit de loix. En me parlant de la grandeur & de l'accroiſſement de cet Empire, il me dit qu'il avoit ſervi trois Empereurs, auprès deſquels il avoit été dans une haute conſidération. Il me montra un livre de l'Hiſtoire de ſon tems, qu'il avoit compoſé lui-même, avec le ſoin de marquer jour par jour tous les événemens qui étoient venus à ſa connoiſſance. Il m'en offrit une copie, ſi je voulois la faire traduire. Les revenus du Mogol conſiſtoient, me dit-il, en confiſcations, en préſens qu'il exigeoit, & ſur-tout en taxes qui ſe levoient ſur les perſonnes riches. Les Gouverneurs de chaque Province payoient tous les ans

(24) Page 20.

une somme à l'Empereur, comme s'ils n'en étoient que les Fermiers. Il donnoit, pour celle de Patane, un leck (25) de roupies. A cette condition, les Gouverneurs ont le droit de faire des levées arbitraires sur les peuples de leur Province. Gemaldin tiroit, de la sienne, dequoi fournir à l'entretien de 4000 chevaux, c'est-à-dire, 200000 roupies. Outre ce revenu, il recevoit de l'Empereur la paye de 5000 chevaux; & n'en ayant que 1500 sur pied, il profitoit du reste, comme d'autant de morte-payes. Il avoit encore une pension annuelle de mille roupies par jour, & les profits de quelques autres petits Gouvernemens. A l'étonnement que je lui marquai d'un si gros revenu, il répondit qu'il y avoit, à la Cour, plusieurs personnes plus riches du double, & qu'il pouvoit m'en nommer une vingtaine qui ne l'étoient pas moins que lui. Il me parla respectueusement de la Religion Chrétienne; & de Jesus-Christ, comme d'un grand Prophête. Sa conversation étoit solide, & d'un tour fort agréable (26).

RHOE. 1616.

Quelques jours s'étant passés depuis cette visite, je ne croyois pas que sa civilité dût aller plus loin, lorsqu'il me proposa de visiter avec lui une maison de plaisance de l'Empereur, qu'il avoit empruntée dans cette vûe. Elle n'étoit pas à plus d'une demie-lieue de la ville. Il s'y rendit vers minuit, avec un gros équipage, & des tentes, qu'il fit dresser sur le bord d'un étang. Je partis au matin pour le suivre. Il vint au-devant de moi. Il me conduisit dans l'appartement qu'il m'avoit fait préparer. Son cortege étoit composé de vingt personnes de condition, à la tête desquelles étoient deux de ses fils. On me dit qu'il en avoit trente, de diverses femmes. Il me fit voir les endroits du Château, où le Mogol se plaisoit davantage; sur-tout ses cabinets, qui offroient, entre diverses peintures, les portraits des Rois de France & d'autres Princes Chrétiens. Les meubles en étoient très riches. » Pour moi, me dit » agréablement Gemaldin, je ne suis qu'un pauvre esclave de mon Empereur. » J'ai souhaité de vous amuser quelques momens; & je vous ai proposé « ici un mauvais repas, afin que mangeant ensemble du pain & du sel, nous » puissions sceller la promesse d'une mutuelle amitié. Il ajouta qu'il y avoit à sa Cour un grand nombre de personnes puissantes, qui m'auroient pû faire des complimens plus recherchés; mais que la plûpart étoient des orgueilleux ou des fourbes, auxquels il ne me conseilloit pas de me fier: que si j'avois des affaires importantes à traiter avec l'Empereur, soit qu'elles regardassent les Portugais ou d'autres, ceux qui me serviroient d'Interprétes n'expliqueroient jamais fidellement mes idées; que je ne devois compter sur rien, si je n'avois un homme de mon pays qui sçût la langue Persane, & que l'Empereur m'accorderoit volontiers la liberté de prendre un Anglois pour Interpréte: que ce Monarque étoit si bien disposé en ma faveur, qu'ayant reçu la veille, au Gouzalkan, les pierreries du Gouverneur de Lahor, qui étoit mort depuis peu, il s'étoit souvenu de moi à la vûe d'un de ses portraits qu'il avoit trouvé dans cette succession; & que l'ayant jugé fidelle, il l'avoit remis entre les mains d'Asaph-kam, avec ordre de me le porter, & de m'exhorter à le conserver pour l'amour de lui (27).

Rhoe visite avec Gemaldin une maison de campagne de l'Empereur.

Complimens & conseils affectueux de Gemaldin.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, on couvrit la table. Nous étions assis

Repas qu'il donne à Rhoe.

(25) Leck, signifie cent mille. (26) Pages 21 & précédentes. (27) Page 22.

RHOE. 1616.

ſur des tapis. On étendit devant nous une piece de drap, qui fut auſſi-tôt couverte de pluſieurs plats. Plus bas, on ſervit en même-tems une autre table, pour les Gentilshommes du Cortege, avec leſquels Gemaldin alla s'aſſeoir. Je lui dis qu'il m'avoit promis de manger du pain & du ſel avec moi, & que je craignois de manquer d'appétit ſi nous ne mangions point enſemble. Il ne balança point à ſe lever, pour reprendre place auprès de moi, & nous dinâmes à la même table. On ſervit d'abord des raiſins, des amandes, des piſtaches, & d'autres ſortes de fruits. Après le dîner, il ſe mit à jouer aux échets, & je profitai de cet intervalle pour viſiter les jardins. Je revins, dans l'intention de prendre congé de lui: mais il me dit que je lui avois promis de venir manger chez lui; que le repas que nous avions fait n'étoit qu'une collation, & que je ne partirois pas ſans avoir ſoupé. Une heure après, ayant reçu la viſite d'un des Ambaſſadeurs du Roi de Decan, il me le preſenta, pour avoir apparemment l'occaſion de me faire remarquer qu'il lui faiſoit moins de civilités qu'à moi. Enſuite, il me demanda » ſi le Roi « mon Maître ne trouveroit pas mauvais qu'un auſſi pauvre homme que lui, » prît la liberté de lui faire l'offre de ſes ſervices, & s'il lui pardonneroit » celle qu'il vouloit prendre de lui envoyer un préſent. Il ajouta que ſi je l'approuvois, il enverroit en Angleterre un Gentilhomme, pour faire la révérence à Sa Majeſté. En effet, ayant fait appeller ſur le champ un de ſes Gentilshommes, il lui demanda s'il vouloit entreprendre ce voyage. C'étoit un jeune homme, qui me parut plein d'eſprit, & qui ne fit pas difficulté de s'y engager. Gemaldin me le préſenta. Il ſe propoſoit de le charger de diverſes curioſités des Indes, & de le faire partir avec moi (28).

Il veut envoyer un de ſes Gentilshommes au Roi d'Angleterre.

Souper de Rhoe chez Gemaldin.

L'heure du ſouper étant arrivée, on étendit, comme le matin, deux pieces de drap ſur leſquelles on ſervit diverſes ſalades, & quantité de plats de toutes ſortes de viandes, préparées à la maniere du pays. Gemaldin me pria de lui pardonner, ſi les uſages de ſa Patrie l'obligeoient de manger avec ſes gens. Je ſavois que les Indiens font ſcrupule de manger avec nous; & peut-être avois-je déja trop exigé de ſa complaiſance. Nous nous aſſimes, chacun de notre côté; lui, avec quelques Gentilshommes de ſon cortege; moi, avec mon chapelain & un autre Anglois dont je m'étois fait accompagner. L'ordre, avec lequel tous les mets furent ſervis, ne me plut pas moins que la bonne chere. Il me fit préſent, ſuivant l'uſage du pays pour ceux qu'on invite, de cinq caiſſes de ſucre candy, préparé avec du muſc, & d'un pain de ſucre, d'environ cinquante livres, d'une fineſſe extrême, & blanc comme la neige. Il me pria d'avance d'en accepter cinquante autres pour mon départ; & dans la crainte, me dit-il, qu'il n'en eut point alors, il me ſupplioit de les recevoir à l'heure même. Enfin je pris congé de lui, après des complimens fort tendres, dans leſquels nous fimes profeſſion, lui de prendre la qualité de mon pere, & moi celle de ſon fils (29).

Préſens qu'il reçoit.

L'Empereur lui donne ſon portrait en médaille d'or.

Le 16, je me rendis le ſoir au Gouzalkan. Auſſi-tôt que l'Empereur me vit paroître, il appella ſes femmes, & ſe fit apporter ſon portrait en médaille d'or, qui étoit attachée à une chaîne de même métal, & qui étoit enrichie d'une groſſe perle en forme de pendant. Il la mit entre les mains d'A-

(28) Page 22.

(29) *Ibidem.*

ſaph-Kam,

saph-Kam, avec ordre de ne pas m'obliger à d'autres soumissions en la recevant, que celle dont je m'aviserois moi-même. Ceux qui reçoivent quelque faveur du Prince doivent être à genoux, & baisser la tête jusqu'à terre. On avoit exigé cette marque de respect des Ambassadeurs de Perse. Lorsqu'Asaph-Kam s'avança vers moi, je me présentai pour recevoir la faveur qu'il m'apportoit. Il me fit signe d'ôter mon chapeau, & je ne manquai point à le satisfaire. Il mit le portrait à mon cou; & me prenant par la main, il me conduisit devant l'Empereur. Comme j'ignorois son dessein, je commençai à craindre qu'il ne voulût exiger de moi une soumission que les Mogols nomment *Siseda*; & j'étois résolu de rendre plutôt le présent, que de m'assujetir à cette posture. Il me fit signe de remercier le Roi; ce que je fis à la maniere de l'Europe. Quelques Officiers m'avertirent de faire le siseda; mais l'Empereur dit en langue Persane, non, non, non, & me congédia d'un air fort civil. Son présent ne valoit pas plus de trente jacobus. Cependant il étoit beaucoup plus riche que ceux qu'il faisoit ordinairement, & qui passoient pour une extrême faveur. Tous les Seigneurs qui portent sa médaille, ce qui n'est permis qu'à ceux qui l'ont reçûe de sa main, en ont une de la grandeur d'un écu d'or, avec une petite chaîne de la longueur de quatre pouces, pour l'attacher à leur turban. Ils l'enrichissent avec des pierreries, ou la garnissent de pendans de perles, mais à leurs dépens (30). RHOE. 1616.

Le 19, Gemaldin-Ussan fut nommé au Gouvernement de Sinda. Il choisit ce jour même pour aller diner chez l'Ambassadeur Anglois, accompagné de quatre Seigneurs, dont deux étoient ses fils, & suivi d'une centaine de valets. Il mangea de quelques viandes apprêtées par un cuisinier Mahométan; mais quelque envie qu'il eût de toucher à celles qui étoient préparées à la maniere Angloise, il se fit violence par respect pour sa Loi. Cependant il pria Rhoe de lui envoyer chez lui quatre ou cinq plats qu'il avoit choisis, & qu'il vouloit manger en particulier. C'étoient des pieces de four, dont les Mogols n'entendent pas la composition. Après le repas, il offrit aux Anglois la Ville de Sinda, & tout ce qui dépendoit de son autorité (31).

Terribles pluies qui se nomment Olifans.

Rhoe s'étend sur les désordres auxquels tout le pays fut exposé, le 20, par un déluge de pluie, qui passa pour un évenement fort extraordinaire dans une contrée où les grands orages ne laissent pas d'être fréquens. Ils y portent le nom d'*Olifan*. Les plus fortes chaussées de pierre furent entraînées par la violence des torrens, & l'allarme fut si vive dans la Ville, qu'on en craignit la ruine. L'Empereur abandonna son Palais avec toutes ses femmes. Les voisins de Rhoe chargerent tous leurs meubles sur des élephans & sur des chameaux, pour se tenir prêts à fuir dans les montagnes. Le trouble fut d'autant plus grand parmi les Anglois, que n'ayant pas les mêmes ressources pour la fuite, ils ne pouvoient quitter la Ville sans y abandonner leurs marchandises. On leur disoit que l'eau monteroit plus de trois pieds au-dessus du toît de leur maison; & n'étant composée que de terre & de paille, il y avoit peu d'apparence qu'elle fût capable de résister. Quatorze ans auparavant, on y avoit fait une triste expérience des mêmes dangers. Elle étoit située dans un fond, au milieu du courant de l'eau. La moindre pluie formoit un si grand

(30) *Ibidem.*

(31) *Ibidem.*

RHOE. 1616.

torrent à la porte, que l'eau ne court pas plus vite ſous les arches du pont de Londres. Quelquefois on n'y pouvoit paſſer à pied ni à cheval, pendant l'eſpace de quatre heures. L'Empereur fit ouvrir une écluſe, pour débaraſſer l'Ambaſſadeur d'une partie du danger, & ce ſecours donna quelque paſſage à l'eau; mais les murs de la maiſon avoient été lavés, & tellement affoiblis par diverſes breches, qu'à la fin le plus preſſant péril fut celui de ſa chute, avec la peine continuelle des réparations, qui ne pouvoient ſe faire à ſec. L'Empereur prit la réſolution de tranſporter ſon ſéjour au Château de Mandoa, & Rhoe comprit qu'il ſeroit obligé de le ſuivre. Mais comme cette place n'eſt accompagnée d'aucune Ville, c'étoit une dépenſe conſidérable, & de nouveaux embarras pour changer de demeure. Il fallut bâtir une maiſon, pour ſe loger au pied du Château, qui eſt bâti ſur une montagne, & faire un magaſin pour les marchandiſes (32).

La Cour ſe tranſporte au Château de Mandoa.

Les ravages de la pluie n'empêcherent point que le ſecond jour de Septembre, qui étoit celui de la naiſſance du Roi, ne fût célébré avec beaucoup de magnificence. Dans cette fête, l'uſage eſt de peſer le Roi. On le met dans une balance. De l'autre côté, on accumule des pierreries, de l'or, de l'argent, des étoffes, des fruits & divers autres biens; c'eſt-à-dire, un peu de chaque ſorte. Après la cérémonie, tout eſt diſtribué aux Bramines. L'Empereur fit prier Rhoe d'aſſiſter à cette ſolemnité, qui paſſoit pour la plus grande fête des Mogols. Il marqua lui-même la place qu'il devoit occuper; mais le Meſſager ayant mal compris ſes ordres, Rhoe fut averti trop tard, & ne put entrer qu'au tems du Durbal, ce qui lui fit perdre une partie du ſpectacle. L'Empereur étoit ſi couvert de pierreries, que jamais on n'en avoit tant vû enſemble. Le Durbal fut employé à faire paſſer devant lui ſes grands éléphans. Les plus beaux avoient leurs chaînes, leurs ſonnettes, & tout le reſte de la ferrure de leurs harnois, d'or & d'argent. On portoit devant eux des drapeaux. Chacun des principaux éléphans en avoit neuf ou dix autres petits, qui ne paroiſſoient être auprès d'eux que pour les ſervir; leurs couvertures étoient d'étoffes de ſoie, en broderie d'or & d'argent. Il en paſſa douze compagnies, richement harnachées. Le premier étoit un animal d'une prodigieuſe grandeur. Les placques, qui couvroient ſa tête & ſon poitrail, étoient ſemées de rubis & d'émeraudes. En paſſant devant l'Empereur, ils ployerent tous le genouil; & cette eſpece de révérence eſt une cérémonie des plus curieuſes (33).

Fête de la naiſſance de l'Empereur.

Marche des Eléphans au Durbal.

L'Empereur, qui étoit rentré dans ſon Palais après le Durbal, envoya chez Rhoe vers dix heures du ſoir. On le trouva au lit. Le ſujet de ce meſſage étoit de lui faire demander la communication d'une peinture qu'il regrettoit de n'avoir pas encore vûe, & la liberté d'en faire tirer des copies pour ſes femmes. Rhoe ſe leva, & ſe rendit au Palais avec ſa Peinture. Le Monarque étoit aſſis, les jambes croiſées, ſur un petit trône tout couvert de diamans, de perles & de rubis. Il avoit devant lui une table d'or maſſif, & ſur cette table, cinquante placques d'or enrichies de pierreries; les unes très grandes & très riches, les autres de moindre grandeur, mais toutes couvertes de pierres fines. Les Grands étoient autour de lui, dans leur plus éla-

Rhoe eſt appellé le ſoir au feſtin du Roi.

(32) *Ibidem.* (33) Page 25.

tante parure. Il ordonna qu'on bût ſans ſe contraindre, & l'on voyoit dans la ſalle quantité de grands flaccons, remplis de diverſes ſortes de vins.

RHOE. 1616.

Ses embarras pour le portrait de ſa Maîtreſſe.

Lorſque je me fus approché de lui, raconte l'Auteur, il me demanda des nouvelles de la peinture. Je lui montrai deux portraits, dont il regarda l'un avec étonnement. Il me demanda de qui il étoit. Je lui dis que c'étoit le portrait d'une femme de mes amies, qui étoit morte. Me le voulez-vous donner? ajouta-t-il. Je répondis que je l'eſtimois plus que tout ce que je poſſédois au monde, parce que c'étoit le portrait d'une perſonne que j'avois aimée tendrement; mais que ſi Sa Majeſté vouloit excuſer ma paſſion & la liberté que je prenois, je la prierois volontiers d'accepter l'autre, qui étoit le portrait d'une Dame Françoiſe, & d'une excellente main. Il me remercia. Mais il me dit qu'il n'avoit de goût que pour celui qu'il me demandoit, & qu'il l'aimoit autant que je le pouvois aimer; ainſi que ſi je lui en faiſois préſent, il l'eſtimeroit plus que le plus rare joyau de ſon treſor. Je lui répondis alors, que je n'avois rien d'aſſez cher au monde pour le refuſer à Sa Majeſté, lorſqu'elle paroiſſoit le deſirer avec tant d'ardeur; & que je regretois même de ne pouvoir lui donner quelque témoignage plus important de ma paſſion pour ſon ſervice. A ces derniers termes, il s'inclina un peu; & la preuve que j'en donnois, me dit-il, ne lui permettoit pas d'en douter. Enſuite il me conjura de lui dire de bonne foi dans quel pays du monde étoit cette belle femme. Je répondis qu'elle étoit morte. Il ajouta qu'il approuvoit beaucoup la tendreſſe que je conſervois pour elle; qu'il ne vouloit pas m'ôter ce qui m'étoit ſi cher; mais qu'il feroit voir le portrait à ſes femmes, qu'il en feroit tirer cinq copies par ſes Peintres, & que ſi je reconnoiſſois mon original entre ces copies, il promettoit de me le rendre. Je proteſtai que je l'avois donné de bon cœur, & que j'étois fort aiſe de l'honneur que Sa Majeſté m'avoit fait de l'accepter. Il repliqua qu'il ne le prendroit point, qu'il m'en aimoit davantage, mais qu'il ſentoit bien l'injuſtice qu'il y auroit à m'en priver; qu'il ne l'avoit pris que pour en faire tirer des copies; qu'il me l'auroit rendu, & que ſes femmes en auroient porté les copies ſur elles. En effet, pour une mignature, on ne pouvoit rien voir de plus achevé. L'autre peinture, qui étoit à l'huile, ne lui parut pas ſi belle (34).

Il eſt invité à boire par l'Empereur.

Il me dit enſuite que ce jour étoit celui de ſa naiſſance, & que tout l'Empire en célébroit la Fête; ſur quoi il me demanda ſi je ne voulois pas boire avec lui? Je lui répondis que je me ſoumettrois à ſes ordres, & je lui ſouhaitai de longues & heureuſes années, pour leſquelles la même cérémonie pût être renouvellée dans un ſiécle. Il voulut ſçavoir quel vin étoit de mon goût; ſi je l'aimois naturel ou compoſé, doux ou violent. Je lui promis de le boire volontiers, tel qu'il me le feroit donner, dans l'eſpérance qu'il ne m'ordonneroit point d'en boire trop, ni de trop fort. Il ſe fit apporter une coupe d'or, pleine de vin mêlé, moitié de vin de grappe, moitié de vin artificiel. Il en but: & l'ayant fait remplir, il me l'envoya par un de ſes Officiers, avec cet obligeant meſſage; qu'il me prioit d'en boire, deux, trois, quatre & cinq fois à ſa ſanté, & d'accepter la coupe, comme un preſent qu'il me faiſoit avec joie. Je bus un peu de vin; mais jamais je n'en avois bû de ſi

Il boit avec l'Empereur, qui lui donnoit la coupe.

(34) *Ibidem.*

RHOE, 1616.

fort. Il me fit éternuer. L'Empereur ſe mit à rire, & me fit preſenter des raiſins, des amandes, & des citrons coupés par tranches dans un plat d'or, en me priant de boire & de manger librement. Je lui fis une révérence Européenne, pour le remercier de tant de faveurs. Aſaph-Kam me preſſa de me mettre à genoux & de frapper de la tête contre terre : mais Sa Majeſté déclara qu'elle étoit contente de mes remercimens. La coupe d'or étoit enrichie de petites turquoiſes & de rubis. Le couvercle étoit de même : mais les émeraudes, les turquoiſes, & les rubis en étoient plus beaux, & la soucoupe n'étoit pas moins riche. Le poids me parut d'environ un marc & demi d'or (35).

L'Empereur & ſes Convives s'enivrent.

Le Monarque devint alors de fort belle humeur. Il me dit qu'il m'eſtimoit plus qu'aucun Franguis qu'il eût jamais connu. Il me demanda ſi j'avois trouvé bon, un ſanglier qu'il m'avoit envoyé peu de jours auparavant, à quelle ſauce je l'avois mangé, quelle boiſſon je m'étois fait ſervir à ce repas ? Il m'aſſura que je ne manquerois de rien dans ſes Etats. Ces témoignages de faveur éclaterent aux yeux de toute la Cour. Enſuite, il jetta deux grands baſſins pleins de rubis, à ceux qui étoient aſſis au-deſſous de lui ; & vers nous, qui étions plus proches, deux autres baſſins d'amandes d'or & d'argent, mêlées enſemble, mais creuſes & legeres. Je ne jugeai point à propos de me jetter deſſus, à l'exemple des principaux Seigneurs, parce que je remarquai que le Prince ſon fils n'en prit point. Il donna, aux Muſiciens, & à d'autres Courtiſans, de riches pieces d'étoffes pour s'en faire des turbans & des ceintures, continuant de boire, & prenant ſoin lui-même que le vin ne manquât point aux Convives. Auſſi la joye parut-elle fort animée ; &, dans la variété de ſes expreſſions, elle forma un ſpectacle admirable. Le Prince, le Roi de Candahar, Aſaph-Kam, deux vieillards & moi, nous fûmes les ſeuls qui évitâmes de nous enyvrer. L'Empereur, qui ne pouvoit plus ſe ſoutenir, pancha la tête & s'endormit (36). Tout le monde ſe retira. Je m'approchai d'Aſaph-Kam, pour lui demander l'expédition des privileges que j'avois obtenus. Je l'aſſurai que Sa Majeſté ne pouvoit me faire de préſent plus agréable ; & ſentant la néceſſité de le flatter, je ſerois ſans inquiétude, lui dis-je, ſi le ſuccès de mes affaires dépendoit uniquement de vous ; mais je me figure que quelqu'un me traverſe à la Cour, & j'en parlerai demain à Sa Majeſté. Il me répondit que les plaintes n'étoient pas néceſſaires ; que l'Empereur m'aimoit ; qu'il avoit donné des ordres en ma faveur, & que la fête ſeule en avoit retardé l'exécution. Il ajouta que de ſa part, je devois compter ſur toutes ſortes de ſervices.

Infidélité des Courtiſans Mogols.

Mais, peu de jours après, Rhoe fit une nouvelle expérience de l'infidélité des Courtiſans Mogols, & de la difficulté de négocier à cette Cour. Il y avoit déja ſept mois qu'Aſaph-Kam lui promettoit de jour en jour l'expédition de ſes privileges ; & ſes derniers engagemens ſembloient un lien difficile à rompre. Cependant ayant fait réflexion qu'au point où les Anglois avoient conduit leurs affaires, ils pouvoient ſe paſſer du ſecours du Prince, il deſavoua ſa parole avec un extrême emportement de colere & de rage (37), à l'occaſion d'une lettre par laquelle Rhoe le preſſoit d'exécuter ſes promeſſes.

(35) Page 26. (36) *Ibidem.* (37) *Ibidem.*

D'ailleurs il s'étoit rendu comme l'eſclave des Portugais, par les preſens qu'il recevoit continuellement de cette Nation. Rhoe n'oſa rompre avec lui, ni publier ſon manquement de foi. Au contraire, pour ſe tirer adroitement de cet embarras, il prit le parti de la diſſimulation; & feignant de croire que l'ennui d'une longue lecture & d'un mauvais ſtyle avoit été la ſeule cauſe de ſon emportement, il lui écrivit une autre lettre, ſous prétexte d'expliquer mieux ſa penſée. Il y joignit un Mémoire des articles qu'il deſiroit & qui lui avoient été promis, avec la priere de faire dreſſer un Firman ſur ce Mémoire & de le faire ſceller. Il ajoutoit néanmoins que ſi l'on faiſoit difficulté de ſatisfaire à des demandes ſi juſtes, on ne devoit pas trouver mauvais qu'il s'adreſſât à l'Empereur pour obtenir la même grace; ou, s'il la refuſoit, pour lui demander un Paſſe-port & la liberté de ſortir du pays (38). RHOE. 1616.

Aſaph-Kam, devenu plus modéré par ſes réflexions, ſe hâta de répondre que l'affaire des Anglois ne pouvoit avancer plus vite du côté du Roi; mais que ce qu'ils deſiroient regardant le gouvernement du Prince, ils pouvoient attendre de lui plus d'expédition, & que ſes Firmans ſuffiſoient. Enfin, il leur fit comprendre ouvertement qu'ils trouveroient toujours un Ennemi dans le Prince, s'ils ne conſentoient à dépendre abſolument de lui. Rhoe, qui n'avoit attendu ſi longtems à s'y déterminer que par la crainte de trouver d'éternels obſtacles de la part des Portugais, dont il connoiſſoit l'aſcendant ſur l'eſprit du Prince & de ſes Favoris, réſolut d'eſſayer ce qu'il pouvoit attendre de ce côté-là. Il envoya, au Secrétaire du Prince, quatre articles, pour leſquels il demandoit un Firman, dont les Anglois puſſent faire uſage à l'arrivée de leur Flotte, qu'on attendoit de jour en jour au Port de Surate. Après quelques legeres objections, le Firman fut accordé de bonne grace. Le Secrétaire s'ouvrit même à Rhoe du deſir que le Prince avoit toujours eu que les Anglois n'euſſent recours qu'à lui, & qu'ils ne le traverſaſſent point auprès de ſon pere dans les affaires de ſon gouvernement. A cette condition, il leur promettoit plus d'affection & de faveur qu'ils ne ſembloient l'eſpérer. Rhoe ne balança plus à lui rendre viſite, dans la réſolution de ſuivre la même conduite juſqu'à l'arrivée des Vaiſſeaux de la Compagnie, qui lui feroient connoître, par l'accueil qu'ils recevoient à Surate, quel fond il devoit faire ſur ſa nouvelle politique. Il crut découvrir de l'embarras dans l'eſprit du Prince: mais s'il fut bien-tôt aſſuré que ces apparences n'avoient point de rapport à lui. Sultan Corone appréhendoit que ſon frere ne vînt à la Cour. Il ſçavoit que ce Prince n'en étoit éloigné que de huit coſſes, & demandoit inſtamment d'être admis à baiſer les mains de l'Empereur. Cependant Normahal eut aſſez de crédit pour lui faire refuſer cette faveur, & pour obtenir un contre ordre qui l'envoyoit au Bengale (39).

Les Anglois ſe ſoumettent aux volontés du Prince.

Le 10 d'Octobre, Abdalkam, Gouverneur d'Amadabath, qui étoit appellé à la Cour pour rendre compte de la négligence qu'il avoit apportée à l'exécution de quelques ordres du Mogol, ſe preſenta au Jarneo. Il étoit demeuré d'abord ſur ſes gardes, en différant, ſous divers prétextes, d'abandonner ſon gouvernement. Sultan Corone, qui tiroit avantage de toutes ſortes d'occaſions, profita de ſa diſgrace pour s'attacher un homme de haute qualité

(38) Page 27.

(39) Page 28.

JAHOE. 1616.

dont il connoiſſoit le mérite & le courage. Il lui fit dire de ſe rendre hardiment à la Cour, ſûr d'y trouver des amis. Abdalkan prit confiance à ſes offres, & réſolut d'obéir aux ordres de l'Empereur. Mais il partit d'Amadabath en habit de pelerin, accompagné ſeulement de quarante perſonnes. Il fit à pied une partie du chemin, qui étoit de ſoixante milles. A la vérité, il faiſoit marcher après lui deux cens chevaux, pour s'en ſervir dans l'occaſion; mais à la diſtance d'une journée de chemin. Il ſe préſenta devant l'Empereur, entre deux perſonnes de condition qui lui ſervirent d'Introducteurs. Il parut les pieds nuds, & chargés de chaînes, le viſage abbattu, les cheveux négligés, & le turban enfoncé ſur les yeux; n'étant pas capable, diſoit-il, de paroître autrement devant la face irritée de ſon Maître. Après avoir fait ſes ſoumiſſions & répondu à quelques demandes de l'Empereur, il obtint ſon pardon. Ce Monarque lui fit ôter ſes fers, & lui donna, ſuivant l'uſage du pays, une veſte de drap d'or, avec le turban & la ceinture (40).

Factions & différends de la Cour du Mogol.

Corone, qui ſe crut en droit de tout attendre de la reconnoiſſance d'Abdalkan, ne s'occupa plus alors que de ſa propre grandeur & de la ruine de ſon aîné. La guerre du Decan lui offroit l'occaſion d'augmenter ſa puiſſance. Le Prince Coſronroé l'avoit commencée ſans ſuccès; & Cham-Canna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur après lui, Corone ſe promit une gloire qui l'éleveroit au-deſſus de l'un & l'autre. Dans cette eſperance il preſſa ſon pere de lui aſſurer le commandement auquel les mêmes vûes l'avoient fait aſpirer, & de l'ôter à Cham-Canna, non-ſeulement parce qu'il avoit été malheureux, mais parce qu'il étoit juſtement ſoupçonné de favoriſer le Roi de Decan, & d'en recevoir une penſion.

Ce Général fut bien-tôt rappellé par un ordre exprès de la Cour; mais il refuſa d'obéir, ſous prétexte qu'il ne pouvoit quitter l'armée ſans l'expoſer à ſa perte. En même-tems il pria l'Empereur par ſes lettres, de ne pas lui donner Sultan Corone pour ſucceſſeur dans le commandement des armées; & lui conſeillant de faire tout autre choix, il offrit particulierement de remettre ſon pouvoir entre les mains du Prince Pervis. Coronne, vivement offenſé d'une déclaration ſi libre, joignit l'éguillon de la vengeance à celui de l'ambition. Il réſolut de l'emporter ou de périr; & dans ſa premiere fureur ayant nommé d'avance Abdal Kan pour commander ſous lui, il lui promit le gouvernement & toute la dépouille de Cham-Canna. Ce differend jetta tant de trouble dans l'Etat, que l'Empereur en redoutant les ſuites, ne vit pas d'autre moyen pour l'appaiſer, que de faire la paix avec le Roi de Decan. Dans cette vûe, il prit le parti de confirmer Cham-Canna dans ſon gouvernement, & de lui envoyer une veſte, qui eſt, parmi les Mogols, la marque d'une véritable réconciliation. Mais, avant que d'executer ce deſſein, il en informa une des proches parentes du Général, qui étoit dans le ſerail. Cette femme, gagnée peut-être par Sultan Corone, ou picquée du mauvais traitement qu'on avoit fait au chef de ſa famille après tant d'importans ſervices, répondit hardiment qu'elle ne pouvoit croire que Cham-Canna voulût rien porter de ce qui lui viendroit de la part de l'Empereur; qu'il n'ignoroit pas que Sa Majeſté le haïſſoit, & l'avoit voulu faire empoiſonner: qu'en étant ſi certain,

(40) Page 18.

qu'il conſervoit encore le poiſon, après l'avoir détourné adroitement au lieu de le porter à ſa bouche, il étoit impoſſible qu'il reçût ſans défiance un préſent de ſa main. L'Empereur s'engagea, pour lever les ſoupçons, à porter lui-même, pendant l'eſpace d'une heure, la veſte qu'il vouloit envoyer. Elle répliqua que lui ni Cham-Canna, n'en devoient pas venir à de telles épreuves; mais que s'il permettoit au Général d'exercer tranquillement ſes fonctions, elle répondoit qu'il feroit gloire de ſervir l'Etat avec ſon ancienne fidélité. L'inſolence de cette femme força l'Empereur d'abandonner ſes réſolutions. Il reprit auſſi-tôt celles de confier l'armée du Decan à Sultan Corone; & pour donner plus d'éclat à ſes premieres entrepriſes, il publia qu'il vouloit ſuivre ſon fils dans cette expédition, avec d'autres trouppes (41).

RHOE. 1616.

Le Roi de Decam propoſe la paix au Mogol.

Cham-Canna, découvrant de loin la tempête qui ſe formoit contre lui, & qui ne menaçoit pas moins ſa fortune que celle du Roi de Decan, ſe hâta de former de nouvelles liaiſons avec ce Prince, pour ſe garantir de l'oppreſſion. Ce fut par ſon conſeil que cette Cour envoya une Ambaſſade à celle du Mogol, pour y offrir la paix. Les Ambaſſadeurs y porterent de riches préſens; mais cette eſpece d'apanage fut rejettée, & l'Empereur refuſa même de leur accorder audience. Cependant, après les avoir renvoyés à ſon fils, il leur fit dire qu'il ſe remettoit à lui de la réſolution de faire la guerre, ou de conclure la paix. Cette déclaration ayant fait connoître au Prince tout l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon pere, il déclara aux Ambaſſadeurs qu'après les déſavantages paſſés, il ſeroit honteux pour lui de conſentir à la paix: mais ne pouvant diſſimuler que leurs conditions étoient juſtes, & que l'Empereur ſon pere les auroit acceptées, il ajouta pour leur laiſſer quelque eſperance, qu'il attendroit du moins à traiter que ſon armée fût en campagne, & que Cham-Canna ne pût lui diſputer l'honneur d'avoir terminé cette guerre (42).

Pourquoi elle eſt rejettée.

Telle étoit alors la ſituation des affaires. On gémiſſoit de l'ambition de Corone. Mais des raiſons inconnues avoient accoutumé l'Empereur à la ſupporter, quoiqu'il ne penſât point à faire tomber ſa ſucceſſion ſur ce Prince. Il réſervoit l'Empire pour Sultan Coſronroé, l'aîné de ſes fils, qui jouiſſoit de l'eſtime & de la vénération de tout le monde. Il l'aimoit beaucoup; il connoiſſoit tout ſon mérite: mais il s'étoit malheureuſement imaginé que les grandes qualités de ce Prince pouvoient obſcurcir ſa propre gloire, & cette raiſon l'avoit porté depuis longtems à le tenir renfermé dans un appartement du Palais, ſous la garde d'un Officier Raſbout qui commandoit quatre mille chevaux. Il ne s'appercevoit pas, ſuivant la remarque de l'Auteur, que les odieuſes intrigues de Sultan Corone, étoient beaucoup plus capables de nuire à cette réputation dont il étoit ſi jaloux, que les actions vertueuſes de ſon aîné; & ſi la diviſion que cette mauvaiſe politique nourriſſoit entre les deux freres rendoit le cadet redoutable, il ſe flattoit de pouvoir toujours lui ôter une autorité dont il croyoit ne l'avoir revêtu que pour un tems. Mais les plus ſages trembloient pour les ſuites de ce déſordre, & n'enviſageoient dans l'avenir que les horreurs d'une guerre civile (43).

Caractere des Princes fils du Mogol.

La variété des évenemens qui ſont arrivés dans cet Empire, mériteroit bien, ajoute Rhoe, de trouver un hiſtorien fidele: mais peut-être feroit-on peu de cas, en Eu-

Obſervation de l'Auteur.

(41) Page 29. (42) *Ibidem.* (43) Page 30.

RHOE. 1616.

rope, de ce qui s'eſt paſſé dans une région fort éloignée, ou peut-être y trouveroit-on peu de vraiſemblance, dans l'opinion qui nous fait regarder ces peuples comme de véritables barbares. Il aſſure que cette réflexion l'a toujours empêché d'écrire ce qu'il avoit l'occaſion d'apprendre. » Cependant je ne puis » m'empêcher, dit-il, de rapporter ce qui s'eſt paſſé depuis peu ſous mes » yeux, pour faire voir juſqu'où peut aller la patience & la ſageſſe d'un » pere, la fidélité d'un Miniſtre, les fourberies d'un frere, & l'imprudence » d'une faction qui oſe tout entreprendre, & qui abuſe inſolemment de l'autorité ſouveraine, ſans être retenue ni par le frein de la crainte, ni par la » conſidération du bien public (44.

Mœurs intrigues.

» Sultan Corone, Normahal ſa belle ſœur, Aſaph-Kam & Etimon Doulet, pere de Normahal, qui formoient le plus puiſſant parti de cette Cour, » s'étant aſſemblés pour déliberer ſur les moyens de ſe maintenir dans leur » fortune, conclurent qu'ils devoient ſe défaire du Sultan Coſrontoé, parce qu'ils le voyoient aimé des Grands, & qu'ils croyoient leur ſureté fort » incertaine lorſqu'il auroit obtenu la liberté. Il étoit queſtion de le faire paſſer entre leurs mains, pour ſe procurer la facilité de l'empoiſonner ſécretement. Après avoir pris leur réſolution, ils affecterent de ſe traiter froidement, pour éloigner les défiances; & chacun joua le rôle qu'il s'étoit » impoſé. Normahal agît la premiere. Elle n'oublia rien pour s'inſinuer dans l'eſprit de l'Empereur. Enſuite ſe jettant à ſes pieds toute en larmes, elle lui » repréſenta que Sultan Coſrontoé ne changeoit point de ſentimens, & qu'étant toujours poſſedé de la même ambition, il étoit capable de ſe porter » aux dernieres extrémités. L'Empereur feignit de ne pas l'entendre. Mais les » conjurés ne ſe rebuterent pas de ſon ſilence. Ils prirent le jour qu'il étoit » dans l'yvreſſe, pour lui repréſenter par la bouche d'Etimon Doulet & d'Aſaph-Kam qu'il convenoit à la dignité comme à la ſureté de l'héritier du » trône Imperial, que Sa Majeſté le mît ſous la garde & dans la compagnie » du Prince ſon frere, plutôt que de le laiſſer entre les mains d'un Raſbout, dont la fidélité pouvoit être corrompue par des promeſſes ou par des » menaces. Ils le preſſerent de ne pas retarder ce changement. L'Empereur » conſentit à leur demande, & ſe mit à dormir (45).

Auſſi-tôt ils ſe rendirent à l'appartement du Prince, dans la confiance que le nom de Sultan Corone & leur propre conſidération leur en feroient obtenir l'entrée. Aſaph-Kam, ſe préſentant à la tête de quelques [illegible], demanda, par l'ordre de l'Empereur, que le Prince fût remis entre ſes mains. Annarah, c'étoit le nom de l'Officier Raſbout, répondit d'un air ferme qu'il étoit plein de reſpect pour Sultan Corone, mais qu'ayant reçu le Prince des mains de l'Empereur ſon pere, il ne pouvoit obéir à d'autres ordres, & qu'il demandoit juſqu'au lendemain, pour ſe donner le tems de remettre un ſi précieux dépôt à Sa Majeſté même, qui en diſpoſeroit à ſon gré. Cette réponſe éloigna beaucoup leurs eſperances. Annarah rendit compte à l'Empereur de ce qui s'étoit paſſé à la porte du Prince; mais il ajouta qu'il périroit plutôt, avec les quatre-mille chevaux qui étoient ſous ſes ordres, que de le livrer à ſes ennemis. L'Empereur loua ſon honneur & ſa prudence. Il lui ordonna d'en

(44) *Ibidem.*

(45) Page 30.

uſer

uſer de même à l'avenir, ſans s'arrêter aux ordres mêmes qui lui viendroient de ſa part. Je veux feindre, ajouta-t-il, d'ignorer ce qui eſt arrivé, & je vous recommande de n'en faire aucune plainte. RHOE. 1616.

Les amis de Corone n'entendant point parler l'Emgereur du conſentement qu'il avoit donné à leur entrepriſe, ni de la témérité qu'ils avoient eue de ſe préſenter à la porte du Prince, ſe perſuaderent qu'il n'étoit point informé de l'un, & qu'il avoit perdu la mémoire de l'autre. Cependant la défiance ne laiſſa pas de regner dans tous les partis.

Rhoé, qui rapportoit ſes obſervations au ſervice de ſes maîtres, prend occaſion de toutes ces ſemences de haine pour les avertir qu'ils devoient ſe garder d'envoyer leurs Facteurs trop loin dans le pays, & de diſperſer leurs marchandiſes en differens lieux. Il prévoit que bien-tôt l'Empire Mogol ſeroit engagé dans une longue & ſanglante guerre. » Si Coſrouroé, dit-il, em-» porte l'avantage, cette contrée deviendra un azile pour les Chrétiens; car » ce Prince aime & favoriſe les ſciences, la valeur & la diſcipline militaire. » Il a de l'horreur pour l'avarice, & pour les inſultes que ſes ancêtres & les » Grands du pays ont toujours fait eſſuyer aux Etrangers. On doit s'atten-» dre à tous les excès contraires, ſi c'eſt la faction de ſon frere qui prend le » deſſus. Corone eſt ennemi des Chrétiens, ſuperbe, outrageant & de mau-» vaiſe foi (46).

Arrivée de quatre Vaiſſeaux Anglois, & paſſion du Mogol pour les préſens.

Le 30 de Septembre, un courier des Facteurs de Surate apporta la nouvelle de l'entrée de quatre vaiſſeaux Anglois dans la rade de Soualis; & Rhoe apprit par les Lettres des Commandans, qu'ayant rencontré la caraque Vice-Amirale des Indes, ils l'avoient forcée, après un long combat, de s'échouer & de ſe bruler ſous la côte des Iſles de Gazedia. Il ſe hâta d'aller faire un compliment au Mogol, de la part du Roi ſon Maître. Cette civilité fut bien reçue; mais l'Empereur lui parla auſſi-tôt des préſens. Au lieu de répondre à ſes demandes, Rhoe affecta de lui raconter le dernier combat des vaiſſeaux de ſa Nation. Mais il revint toujours à lui parler des préſens. Qu'eſt-ce, lui dit-il, que le Roi d'Angleterre m'envoie? Rhoe répondit que ſon maître lui envoyoit pluſieurs marques de ſon amitié; que ſachant aſſez qu'il étoit maître de la meilleure partie de l'Aſie & le plus riche Monarque de l'Orient, il auroit cru que lui envoyer des préſens conſidérables, c'eût été porter des perles dans l'Ocean d'où elles viennent; mais qu'il lui faiſoit préſent de ſon amitié, avec quelques petites curioſités qui pourroient lui plaire. Il demanda s'il y auroit du moins de la panne, ou du velours de France. Rhoe lui dit que toutes ſes lettres n'étoient pas encore arrivées, mais qu'il avoit déja quelque choſe de ce qu'il deſiroit. Enfin l'Empereur parla auſſi des dogues que l'Ambaſſadeur lui avoit promis. Quelques-uns, lui dit Rhoe, avoient été tués dans le combat, mais on en avoit ſauvé deux pour Sa Majeſté. Il en témoigna de la joie; & ſi l'on pouvoit, répondit-il, lui procurer un grand cheval, de la taille des chevaux d'Allemagne, ce préſent lui ſeroit plus agréable qu'une couronne. Rhoe l'aſſura qu'il n'épargneroit rien pour le ſatisfaire, mais qu'il appréhendoit que tous ſes efforts ne fuſſent inutiles. Si vous m'en procurez un, reprit l'Empereur, je vous en donnerai dix mille Jacobus. Alors Rhoe

(46) Page 31.

RHOE. 1616.

lui demanda un ordre, pour faire venir les preſens à la Cour ſans qu'ils fuſſent ouverts. Il repliqua que le Port de Surate étoit à ſon fils, mais qu'il expliqueroit ſes intentions à ce Prince; & l'ayant fait appeller ſur le champ, il lui donna ordre d'accorder à l'Ambaſſadeur Anglois tout ce qu'il avoit demandé : c'eſt-à-dire, que ſes balles ne fuſſent point ouvertes; que celles qu'il avoit avouées ne payaſſent aucun droit; qu'elles fuſſent promptement expédiées; qu'on ne troublât point le tranſport des préſens, dont la diſtribution ſe feroit enſuite à ſon gré, & que les Marchands de ſa Nation fuſſent bien traités à Surate. Cette faveur néanmoins ne s'étendit pas juſqu'à lui accorder la permiſſion qu'il avoit demandée, de bâtir un Fort. Aſaph-Kam s'y oppoſoit. Mais le Prince s'engagea, devant ſon Pere & toute la Cour, à donner toute ſorte de ſatisfaction aux Anglois : tant l'eſpérance des préſens, ajoute l'Auteur, a de force ſur le cœur & l'eſprit des Mogols (47).

Nouvelles intrigues contre la vie de Coſronroé.

Dans le même-tems ce Prince, qui ſe diſpoſoit à partir pour la guerre, craignant que ſa propre ſureté ne fût en danger ſi Coſronroé demeuroit entre les mains d'Annarah, parce que dans ſon abſence il pourroit faire la paix avec les Ambaſſadeurs du Decan, renverſer tous ſes deſſeins & ſe venger peut-être de tous les outrages qu'il recevoit, fit une nouvelle tentative ſur l'eſprit de l'Empereur. Il lui fit propoſer adroitement de confier la garde du Prince ſon frere, à Aſaph-Kam; & lui voyant prêter l'oreille, il entreprit de lui perſuader que s'il vouloit ſe fier à lui-même de la vie & de la liberté de ce Prince, il étoit certain que Chan-canna & le Roi de Decan le redouteroient beaucoup plus, lorſqu'ils auroient appris que Sa Majeſté lui avoit accordé cette importante faveur; & qu'ils tarderoient moins à ſe ſoumettre. On ne douta point que l'Empereur n'y eût conſenti; car, le même jour, on vit entrer en garde, auprès de Coſronroé, les ſoldats d'Aſaph-Kam, avec deux cens chevaux des troupes de Sultan Corone. Rhoe fait une peinture touchante de l'effet que cette nouvelle produiſit. » Les Princeſſes, dit-il, & la plûpart » des autres femmes du Serrail, déteſtant la cruauté de l'Empereur, refuſent » de manger, & proteſtent que ſi le Prince Coſronroé meurt, elles lui ſacri- » fieront tous les enfans qui ſont dans le Serrail. Elles menacent Nohormal, » que l'Empereur leur envoie pour les appaiſer. En vain proteſte-t-il qu'il » n'arrivera point de mal au Prince, & leur fait-il eſpérer ſa liberté. Le » peuple même commence à s'émouvoir. On dit ouvertement que l'Empe- » reur a livré ſon fils entre les mains d'un Prince ambitieux & ſanguinaire; » qu'on ne ſouffrira point de parricide; que ce n'eſt pas ſeulement à la vie » de ſon aîné que Sultan Corone veut attenter, mais qu'il ſe propoſe d'ar- » river indirectement juſqu'à ſon pere, & que par l'aſſaſſinat de l'un & de » l'autre il veut ſe faire des degrés de leurs corps pour monter ſur le trône. » On s'attroupe déja. On ſéme des bruits de révolte. On crie, de toutes » parts, qu'il faut aſſurer la vie du Prince. Cependant le malheureux Coſ- » ronroé eſt au pouvoir d'un tigre. Il refuſe de manger. Il a déja fait prier » l'Empereur ſon pere de lui ôter la vie, plutôt que de le faire ſervir au » triomphe de ſes Ennemis. Toute la ville en eſt émûe. La triſteſſe eſt peinte » ſur le viſage des Grands, & le Peuple redouble ſes clameurs. Mais il n'y

Effet qu'elles produiſent.

(47) Page 31.

» a ni pied, ni tête. Les ſuites de ces troubles ſont extrêmement redouta-
» bles pour les Etrangers.

RHOE. 1616.

Le 19, un Ambaſſadeur de Perſe, nommé Mahomet Riza-Beg, fit ſon entrée dans la ville Impériale; avec un nombreux cortege, dont la plus grande partie étoit compoſée de Mogols, commandés pour lui faire honneur; mais ſans autres perſonnes de marque, que celles dont l'office eſt d'aller, dans ces occaſions, au-devant des Etrangers. On lui avoit envoyé auſſi la muſique de la Cour, & une centaine d'éléphans. Son propre train conſiſtoit en cinquante chevaux couverts de houſſes de brocard d'or. Les arcs, les boucliers, & les carquois étoient richement garnis. Quarante Mouſquetaires conduiſoient ſon bagage. On l'introduiſit dans un appartement de l'avant-cour du Palais, d'où il fut conduit au Durbal. Rhoe ne manqua point d'y envoyer un de ſes gens, pour obſerver comment il ſeroit reçu. En s'approchant de l'Empereur, il fit, à la premiere baluſtrade, trois *Teſſelims* & un *Sizeda*; cérémonies humiliantes, dans leſquelles il faut ſe proſterner, & frapper la terre du front. Il préſenta la lettre de Scha-Abbas, ſon Maître, que l'Empereur reçut en s'inclinant un peu, & demandant comment ſe portoit ſon frere, ſans le traiter de Roi. Enſuite il fut placé au ſeptiéme rang, vis-à-vis de la porte; tandis que les rangs de deſſus étoient occupés par les principaux Seigneurs de la Cour. Rhoe déclare que cette place étoit indigne du Miniſtre d'un ſi grand Roi; mais que l'Ambaſſadeur méritoit ce traitement, après s'être ſoumis au Sizeda, dont tous ceux qui l'avoient précedé dans le même office avoient eu la fierté de ſe diſpenſer. On diſoit néanmoins, pour l'excuſer, qu'il avoit ordre de ſe ſoumettre à tous les deſirs du Mogol; d'où l'on concluoit qu'il étoit venu lui demander quelque ſecours d'argent contre le Turc. Cependant il aſſuroit lui-même qu'il venoit uniquement pour traiter de paix entre le Mogol & le Roi de Decan, dont Scha-Abbas prenoit la protection, parce qu'il commençoit à s'allarmer de l'accroiſſement des forces Mogoles. L'Empereur fit préſent, ſuivant l'uſage, à Mahomet Riza-Beg, d'un beau turban, d'une veſte & d'une ceinture. Ce Miniſtre le remercia par trois révérences, & par un Riceda, qui eſt une autre révérence juſqu'à terre. Enſuite, il lui fit ſes propres préſens à trois repriſes différentes, à chacune deſquelles il preſenta neuf chevaux, Perſans ou Arabes, parce que le nombre de neuf eſt myſterieux entre les Muſulmans. Il y joignit neuf beaux mulets, ſept chameaux chargés de velours, deux tentures de tapiſſeries, pluſieurs pieces de velours travaillé en or, deux caiſſes de tapiſſeries de Perſe, un cabinet très riche, quatre mouſquets, cinq haches, un chameau chargé de drap d'or des Manufactures de Perſe, huit tapis de ſoie, deux rubis balais, vingt & un chameaux chargés de vin de grappe, quatorze chameaux chargés de diverſes eaux diſtillées, ſept chameaux chargés d'eau roſe, ſept poignards enrichis de pierreries, cinq épées de même, ſept miroirs de Veniſe, ſi riches, que Rhoe avoit honte, dit-il, de les comparer avec les ſiens. Ces préſens ne parurent point à la premiere audience: mais l'Ambaſſadeur en donna le mémoire. Après avoir fait ſoigneuſement obſerver le traitement qu'on lui fit, Rhoe, le comparant avec celui qu'il avoit reçu lui-même, ne trouva point que la Perſe eût été plus diſtinguée que l'Angleterre. Mahomet Riza-Beg avoit occupé, à l'audience, une place fort inférieure à la ſienne. A l'égard des hon-

Réception d'un Ambaſſadeur de Perſe à la Cour du Mogol.

Magnifiques préſens de l'Ambaſſadeur de Perſe.

Rhoe ſe croit préféré à l'Ambaſſadeur Perſan.

RHOE. 1616.

neurs de l'entrée, on ſeroit allé de même au-devant de Rhoe, s'il n'eût point été malade, ou s'il l'eût deſiré. L'Empereur ne reçut point la lettre du Perſan avec autant de reſpect qu'il en avoit marqué pour celle de Rhoe. En parlant du Roi d'Anglererre, il avoit toujours dit, le Roi mon Frere : au lieu qu'il n'avoit traité le Roi de Perſe que de Frere, ſuivant l'obſervation d'un Jéſuite qui ſe trouvoit à l'Audience, & qui entendoit fort bien la langue du Pays (48).

Le 21 d'Octobre, Rhoe ſe rendit chez Sultan Coronne, pour l'entretenir des affaires de la Compagnie Angloiſe. Ce Prince lui parla des préſens, & le preſſa de faire ouvrir les caiſſes. Il répondit que le reſpect qu'il devoit à l'Empereur ne lui permettoit pas d'y toucher, avant que Sa Majeſté lui eût fait l'honneur d'accepter ceux qui lui étoient deſtinés. Coronne lui demanda s'il vouloit lui donner un plumet blanc, qu'il voyoit à ſon chapeau ? Rhoe proteſta que ce qu'il avoit de plus précieux étoit à ſon ſervice, mais qu'il ne pouvoit lui préſenter ſans confuſion une bagatelle qu'il avoit portée. Cependant le Prince n'eut pas honte de la prendre & de lui en démander d'autres, ſous prétexte qu'il n'en avoit pû trouver chez les Marchands, & qu'il en avoit beſoin pour ſe préſenter à la Cour dans ſon équipage de guerre. Abdalla-kam ſurvint. Il étoit vétu, ce jour-là, de l'habit militaire, & ſa ſuite étoit fort leſte. Le ſoir, ce Seigneur fit préſent au Mogol d'un beau cheval blanc, dont la ſelle & le reſte du harnois étoient couverts de mailles d'or. L'Empereur lui donna une épée, avec le baudrier. On portoit, devant Sa Majeſté, divers autres préſens, tels que des gardes d'épées d'argent, avec les fourreaux couverts de pierreries, & des boucliers couverts de velours ; les uns peints, d'autres relevés en or & en argent. Elle en diſtribua pluſieurs à ſes Courtiſans. On voyoit auſſi des ſelles & des harnois d'or, enrichis de pierreries, qui devoient ſervir à ſes chevaux de main ; des bottes en broderie, & toutes ſortes d'habits ſomptueux. Rhoe confeſſe, avec admiration, que la dépenſe des Mogols ſurpaſſe tout ce qu'on a jamais vû de plus magnifique dans le reſte du monde (49). Toute la nuit fut donnée à ces ſpectacles.

Etonnante magnificence de la Cour Mogole.

Le matin, on publia que ſix des Officiers de Sultan Coronne étoient venus pour aſſaſſiner le Prince Coſronroé, mais que les Portiers leur avoient refuſé l'entrée de ſon appartement ; & que l'Impératrice mere, étant allée trouver l'Empereur, lui avoit expliqué le myſtere de cette odieuſe conjuration. Rhoe, qui s'intereſſoit vivement au malheur du Prince, s'efforça d'approfondir la vérité de cette nouvelle ; mais elle demeura incertaine pour lui, parce qu'il s'apperçut qu'on ne pouvoit l'en informer ſans péril (50).

Coſronroé eſt menacé de l'aſſaſſinat.

Vers le ſoir, s'étant rendu au Durbal, il y trouva l'Ambaſſadeur de Perſe, qui ſe diſpoſoit à préſenter toutes les richeſſes, dont il avoit donné le mémoire. Il avoit, au jugement de Rhoe, l'air d'un *Saltinbanque*, plutôt que d'un Ambaſſadeur. Il couroit dans les baluſtrades, il montoit, il deſcendoit ſur les degrés, avec des expreſſions & des geſtes qui deshonoroient ſa dignité. Enfin il donna lui-même ſes préſens, & le Roi les reçut de ſes mains, avec un ſouris & quelques paroles qui marquoient ſa ſatisfaction. C'étoit un extrême avantage, pour l'Ambaſſadeur, d'être entendu dans ſa langue. Il parla

L'Ambaſſadeur de Perſe deshonore ſa dignité par ſes manieres.

(48) Page 33. (49) Page 34. (50) *Ibidem.*

toujours avec tant de soumission & de flatterie, que ses discours ne furent pas moins agréables que ses présens. Il donnoit sans cesse, au Mogol, la qualité d'Empereur du monde ; sans se souvenir que le Roi son Maître avoit aussi ses prétentions à ce fastueux titre. Au moindre mot qui sortoit de la bouche du Monarque, il faisoit des révérences à la maniere du pays. Après avoir fait tous les présens qu'il devoit donner ce jour-là, il se baissa jusqu'à terre, qu'il heurta fort rudement du front. Les présens du jour étoient un carquois, un arc & des fleches ; toutes sortes de fruits de l'Europe, artificiellement imités dans différens plats ; des bottines brodées & couvertes de lames d'or ; de grands miroirs, avec des belles bordures ; une piece de velours quarrée, avec une haute broderie, sur laquelle on voyoit quelques figures humaines. L'Ambassadeur déclara que ces figures étoient les portraits *du Roi & de la Reine de Venise*. Rhoe jugea qu'elles avoient été détachées de quelque tapisserie. Quoiqu'on n'en montrât qu'une piece, on eut soin d'avertir qu'il y en avoit six aunes de la même espece. Ensuite, on fit passer trois petits chevaux & trois petits mulets. Les mulets étoient fort beaux ; mais les chevaux devoient avoir perdu leur embonpoint & leur beauté, s'ils avoient jamais été dignes de paroître aux yeux d'un grand Prince (51). Ce n'étoit que le premier acte des présens, & cette comédie devoit durer plus de dix jours. On ne fit à l'Ambassadeur aucune libéralité de la même nature ; mais l'Empereur donna ordre aux Grands de lui faire toutes sortes de caresses. Le 24, il le fit manger dans sa présence, avec les principaux Seigneurs de la Cour. RHOE 1616.

Ce festin, ou cette débauche, eut des suites funestes pour la plûpart des Convives. Le lendemain, quelqu'un, par imprudence ou par malice, rappella les circonstances de la fête, & dit que plusieurs Grands avoient bû du vin ; liberté qui passe pour un crime, sans la permission de l'Empereur. Ce Monarque, à qui l'yvresse avoit fait oublier que c'étoit par son ordre, demanda qui avoit donné du vin sous ses yeux ? On lui dit que c'étoit l'Officier qui l'avoit en garde, & personne n'eut la hardiesse d'ajoûter qu'il l'avoit ordonné. L'Auteur observe que lorsqu'il faisoit la débauche, il la commençoit ordinairement seul, & que sur la fin, il permettoit aux Seigneurs de prendre des verres. L'Officier, qui avoit le vin en garde, écrivoit les noms de ceux qui avoient la permission d'en boire, & l'usage les obligeoit de faire un Tesselim au Monarque, pour le remercier de cette faveur. Mais il arrivoit souvent que lorsqu'ils faisoient le Tesselim, ce Prince, dans les vapeurs de l'yvresse, ne les appercevoit pas. Il fit appeller l'Officier, & lui demanda s'il avoit reçu ordre de donner du vin à ceux qui en avoient bû. C'étoit un homme timide, à qui la crainte troubla l'esprit, & qui répondit faussement qu'ils avoient bû sans ordre. Aussi-tôt, l'Empereur lui demanda sa liste, & taxa les uns à mille, les autres à deux mille, & quelques-uns à trois mille roupies. Ceux qui s'étoient trouvés près de sa personne furent traités avec beaucoup plus de rigueur. Il leur fit donner trente coups d'une espece de fouet, composé de quatre cordes, dont le bout est armé de petits fers, comme des molettes d'éperon. Ainsi, chaque coup fait ordinairement quatre plaies. Les coupables étant demeurés par terre, étendus & comme morts, il donna

Débauche de l'Empereur, funeste à plusieurs Grands.

(51) Page 34.

RHOE. 1616.

ordre, à ceux qui en étoient le plus près, de leur marcher ſur le corps. Enſuite il fit ſigne aux Portiers de rompre ſur eux leurs bâtons. Après cette cruelle exécution, ils furent portés dehors, tout briſés de coups; & l'un de ces malheureux expira ſur la place. Quelqu'un eut la hardieſſe de dire quelques mots en leur faveur, & de rejetter leur infortune ſur l'Ambaſſadeur Perſan. Mais l'Empereur répondit, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir ordonné qu'on ne donnât que deux ou trois verres de vin à l'Ambaſſadeur même. Quoique l'yvrognerie ſoit un vice fort commun parmi les Mogols, & qu'elle ſoit même l'exercice le plus ordinaire de leurs Empereurs, elle ne laiſſe pas d'être ſi rigoureuſement défendue, que les Portiers du Gouzalkan refuſent l'entrée à ceux qui ſe preſentent, s'ils reconnoiſſent à leur haleine qu'ils ayent bû du vin; & les coupables ſe ſauvent rarement du fouet. Rhoe ajoute que lorſque l'Empereur étoit en colere, un pere n'auroit oſé parler pour ſon fils (52).

Effet du caractere intéreſſé des Mogols.

Mais il ne doit pas oublier, dit-il, un événement qui fera connoître, ou la baſſeſſe d'ame des Mogols, ou l'envie qu'ils avoient de mettre ſa libéralité à l'épreuve (53). L'Empereur avoit condamné à mort pluſieurs voleurs, entre leſquels il ſe trouvoit quelques jeunes garçons. Il donna ordre à Aſaph-Kham, d'en offrir deux aux Anglois pour de l'argent; parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen, pour leur ſauver la vie, que de les acheter pour l'eſclavage. L'Interpréte de Rhoe répondit, ſans ſa participation, que les Chrétiens n'entretenoient point d'eſclaves, & qu'au contraire l'Ambaſſadeur en avoit mis quelques-uns en liberté, quoiqu'il les eût reçus de l'Empereur même. Cependant un peu de réflexion fit ſoupçonner à Rhoe, que l'Empereur vouloit éprouver s'il auroit la généroſité de donner quelque argent pour ſauver la vie à des Miſérables. Au riſque de ſe tromper, dit-il, il crut devoir haſarder une ſomme legere pour faire une bonne action: mais il fit déclarer aux Officiers de la Juſtice qu'il n'achetteroit pas les deux garçons en qualité d'eſclaves, & qu'après avoir payé leur rançon il étoit réſolu de les mettre en liberté (54).

Sultan Coronne ſe rend au Camp.

Le premier de Novembre, Sultan Coronne prit congé de la Cour pour ſe rendre au Camp. L'Empereur étoit au Durbal, lorſque le Prince y parut, ſuivi d'environ ſix cens éléphans, richement équipés, & d'un corps de mille chevaux. Pluſieurs cavaliers de cette eſcorte étoient vétus de drap d'or, avec des bouquets de plume ſur leur turban; & la troupe entiere étoit fort leſte. L'habit de Coronne étoit d'un drap d'argent, brodé de groſſes perles & de diamans. L'Empereur, en l'embraſſant, le baiſa au viſage, & lui témoigna beaucoup d'affection. Il lui donna une épée dont le fourreau étoit d'or, & couvert de perles qu'on eſtimoit cent mille roupies; un poignard, qui en valoit quarante mille; un éléphant, & deux chevaux, dont les ſelles & leurs garnitures étoient revétues de placques d'or, couvertes de pierreries; & un des carroſſes qu'il avoit fait faire, à l'imitation de celui que le Roi d'Angleterre lui avoit envoyé. Sultan Coronne entra dans le caroſſe à la vûe de l'aſſemblée, & commanda au Cocher, qui étoit Anglois, de le conduire au camp. Il étoit aſſis

Magnificence de ſon départ.

(52) Page 36 & précédentes.
(53) *Ibidem.*
(54) La ſomme étoit de cent Jacobus. Mais l'Auteur laiſſe douter ſi la crainte d'être la dupe des Officiers Mogols, ne le fit pas changer de diſpoſition.

au milieu de la voiture, les rideaux ouverts des deux côtés. Quantité de Nobleſſe le ſuivit à pied juſqu'à ſes tentes, qui étoient éloignées de quatre milles. En chemin, il jettoit des quarts de roupies au peuple; & daignant étendre le bras juſqu'au Cocher, il mit dans ſon chapeau une centaine d'écus (55). RHOE. 1616.

Le jour ſuivant, l'Empereur prit la réſolution de viſiter le camp, avec ſes femmes & toute la Cour. Rhoe apprenant qu'il étoit au Jarnao, s'y laiſſa conduire par un mouvement de curioſité, & monta ſur l'échaffaut qui étoit au-deſſous de lui, pour obſerver un lieu qu'il n'avoit pas encore eu l'occaſion de voir. Deux Eunuques, aſſis ſur des tabourets, éloignoient les mouches du viſage de l'Empereur, avec un long éventail de plumes. On voyoit, à côté de lui, les préſens qu'il vouloit faire. C'étoient des étoffes, roulées ſur une piece de bois tournante. Il en fit beaucoup ce jour-là; mais il en reçut auſſi de toutes ſortes de gens. Une vieille & laide matrone prenoit ceux qui lui étoient offerts. Rhoe découvrit, au travers d'une jalouſie voiſine, deux des principales Dames du Palais, qui s'efforçoient d'augmenter les trous de la jalouſie, pour le voir plus facilement. Il apperçut d'abord leurs doigts, qu'elles affectoient de faire paſſer; & les trous devinrent bien-tôt ſi grands, qu'il leur vit tout le viſage. Elles n'étoient pas fort blanches; quoique leur teint dût recevoir plus d'éclat de leurs cheveux, qu'elles avoient auſſi noirs que le jais, & de leurs yeux qui étoient fort vifs. Le lieu d'où elles ſe faiſoient voir n'étoit pas fort éclairé: mais Rhoe les auroit diſtinguées au ſeul éclat de leurs diamans. Après lui avoir laiſſé le tems de les conſidérer, elles ſe retirerent en riant. Il s'imagina qu'elles rioient du plaiſir de l'avoir vû. L'Empereur ſe leva, & toute l'aſſemblée ſe retira au Durbal, pour attendre l'heure à laquelle il devoit ſortir. Il y parut quelque-tems après. Ses femmes monterent, dans l'intervalle, ſur les éléphans qui les attendoient à leur porte. Rhoe compta cinquante éléphans, tous richement équipés, mais particuliérement trois, dont les petites tours étoient couvertes de placques d'or. Les grilles des fenêtres étoient de même métal. Un dais de drap d'argent couvroit toute la tour. L'Empereur deſcendit par les degrés de la tour, avec tant d'acclamations, qu'on n'auroit point entendu le bruit du tonnerre. Rhoe ſe preſſa, pour arriver proche de lui au bas des degrés. Un de ſes Courtiſans lui preſenta, dans un baſſin, une carpe monſtrueuſe. Un autre lui offrit, dans un plat, une matiere auſſi blanche que de l'amidon. Le Monarque y mit le doigt, en toucha la carpe, & s'en frotta le front; cérémonie qui paſſe, dans l'Indouſtan, pour un préſage de bonne fortune. Un autre Seigneur paſſa ſon épée dans les pendans de ſon baudrier. L'épée & les boucles étoient couvertes de diamans & de rubis; le baudrier de même. Un autre encore lui mit ſon carquois, avec trente fleches, & ſon arc, dans le même étui que l'Ambaſſadeur de Perſe lui avoit preſenté. Son turban étoit fort riche. On y voyoit paroître des bouts de corne. D'un côté pendoit un rubis hors d'œuvre, de la groſſeur d'une noix; & de l'autre, un diamant de la même groſſeur. Le milieu offroit une émeraude beaucoup plus groſſe, taillée en forme de cœur. Le bourrelet du turban étoit enrichi d'une chaîne de diamans, de rubis & de groſſes perles,

Comment l'Empereur ſe diſpoſe & s'habille pour ſe rendre au Camp.

(55) Page 37.

RHOE. 1616.

qui faiſoient pluſieurs tours. Son collier étoit une chaîne de perles, trois fois plus groſſes que les plus belles, que Rhoe eût jamais vûes. Au deſſus des coudes, il avoit un triple bracelet des mêmes perles. Il avoit la main nue, avec une bague précieuſe à chaque doigt. Ses gands, qui venoient d'Angleterre, étoient paſſés dans ſa ceinture. Son habit étoit de drap d'or, ſans manches; & ſes brodequins, brodés de perles. Il entra dans ſon caroſſe. Un Anglois ſervoit de cocher, auſſi richement vétu que jamais Comédien l'ait été, & menant quatre chevaux couverts d'or. C'étoit la premiere fois que l'Empereur ſe ſervoit de cette voiture, qui avoit été faite à l'imitation du caroſſe d'Angleterre, & qui lui reſſembloit ſi fort, que Rhoe n'en reconnut la différence qu'à la houſſe, qui étoit d'un velours travaillé avec de l'or qui ſe fabrique en Perſe. Deux Eunuques marcherent aux deux côtés, portant de petites malles d'or, enrichies de rubis, & une queue de cheval blanc pour écarter les mouches. Le caroſſe étoit précedé d'un grand nombre de trompettes, de tambours, & d'autres inſtrumens, mêlés parmi quantité d'Officiers, qui portoient des dais & des paraſols, la plûpart de drap d'or, ou de broderie, éclatans de rubis, de perles & d'émeraudes. Derriere ſuivoient trois Palanquins, dont les pieds étoient couverts de placques d'or, & les bouts des cannes ornés de perles, avec une crêpine d'or d'un pied de hauteur, aux fils de laquelle on diſtinguoit un grand nombre de perles, réguliérement enfilées. Le bord du premier Palanquin étoit revêtu de rubis, & d'émeraudes. Un Officier portoit un marche-pied d'or, bordé de pierreries. Les deux autres Palanquins étoient couverts de drap d'or. Le caroſſe que Rhoe avoit préſenté ſuivoit immédiatement. On y avoit fait une nouvelle impériale, & de nouveaux ornemens; & l'Empereur en avoit fait préſent à la Princeſſe Nohormal, qui étoit dedans. Ce caroſſe étoit ſuivi d'un troiſiéme, à la maniere du pays, dans lequel étoit le plus jeune des fils de l'Empereur, Prince d'environ quinze ans. Quatre-vingt éléphans venoient à la ſuite. Dans le récit de l'Auteur, on ne peut rien s'imaginer de plus riche que l'équipage de ces animaux. Ils brilloient, de toutes parts, des pierreries dont ils étoient couverts. Chacun avoit ſes banderolles de drap d'argent. Les principaux Seigneurs de la Cour ſuivoient à pied (56).

L'Empereur ſe met en marche. Son cortege.

Sultan Coſronroé eſt délivré de ſa priſon.

Rhoe ſuivit de même, juſqu'à la porte de la ville. Les femmes venoient à la diſtance d'un mille, portées ſur leurs éléphans. L'Empereur, paſſant devant l'édifice où Sultan Coſronroé ſon fils, étoit priſonnier, fit arrêter ſon caroſſe, & donna ordre qu'on lui amenât ce Prince. Il parut bientôt, avec une épée & un bouclier à la main. Sa barbe lui deſcendoit juſqu'à la ceinture; ce qui eſt une marque de diſgrace dans ces régions. L'Empereur lui commanda de monter ſur un de ſes éléphans, & de marcher à côté du caroſſe. Il obéit, avec de grands applaudiſſemens de toute la Cour, à qui le retour d'un Prince ſi cher à la Nation fit concevoir de nouvelles eſpérances. L'Empereur lui donna un millier de roupies, pour faire des largeſſes au Peuple. Aſaph-Kam, qui l'avoit gardé, & ſes autres Ennemis, paroiſſoient fort humiliés de ſe voir à ſes pieds.

Rhoe ſe rend au Camp avant la Cour.

Rhoe, ayant pris un cheval pour éviter la preſſe, arriva aux tentes avant

(56) Pages 38 & précédentes.

l'Empereur.

l'Empereur. Il trouva, dans la route, une longue haie d'éléphans, qui portoient chacun leur Tour. Aux quatre coins de chaque tour, on voyoit quatre banderolles de taffetas jaune, & devant la tour un fauconeau, monté sur son affut. Le canonier étoit derriere. Rhoe compta trois cens de ces éléphans armés, & six cens de parade, qui étoient couverts de velours broché d'or, & dont les banderolles étoient dorées. Plusieurs personnes à pied couroient devant l'Empereur, pour arroser le chemin par lequel il devoit passer. On ne permet point d'approcher du caroſſe de l'Empereur, de plus près qu'un quart de mille; & ce fut cette raison qui fit prendre le devant à Rhoe, pour attendre la Cour à l'entrée du camp. Les tentes n'avoient pas moins de deux milles de circuit. Elles étoient entourées d'une étoffe du pays, rouge en dehors, & peinte, en dedans, de diverses figures, comme nos tapisseries. La forme de toute l'enceinte étoit celle d'un Fort, avec ses boulevards & ses courtines. Les pieux de chaque tente se terminoient par un gros bouton de cuivre. Rhoe, perçant la foule, voulut entrer dans les tentes Impériales; mais cette faveur n'est accordée à personne, & les Grands mêmes du pays s'arrêtent à la porte. Cependant quelques roupies, qu'il donna secrettement à ceux qui la gardoient, lui en firent obtenir l'entrée. L'Ambassadeur de Perse, moins heureux ou moins libéral, eut le désagrément d'être refusé.

RHOE. 1616.

Description du Camp Mogol.

Au milieu de la cour de ce Palais portatif, on avoit dressé un trône de nacre de perles, dont le dais, qui étoit de brocard d'or, ne paroissoit soutenu que par deux piliers. Les bours, ou les chapiteaux de ces piliers, étoient d'or massif. Lorsque l'Empereur approcha de la porte de sa tente, quelques Seigneurs entrerent dans l'enceinte, & l'Ambassadeur de Perse obtint la liberté d'y entrer avec eux. L'Empereur, en entrant, jetta les yeux sur Rhoe; & lui voyant faire la révérence, il s'inclina un peu, en portant la main sur sa poitrine. Il fit la même civilité à l'Ambassadeur de Perse. Rhoe demeura immédiatement derriere lui, jusqu'à ce qu'il y fût monté sur son trône. Aussitôt que tout le monde eut pris sa place, Sa Majesté demanda de l'eau, se lava les mains, & se retira. Ses femmes entrerent, par une autre porte, dans l'appartement qui leur étoit destiné. Rhoe ne vit point le Prince Coronsroé dans l'enceinte des tentes; mais il est vrai qu'elles composoient plus de trente appartemens, dans quelqu'un desquels il pouvoit s'être engagé. Les Seigneurs de la Cour se retirerent chacun à leurs tentes, qui étoient de différentes formes, & de différentes couleurs; les unes blanches, les autres vertes, mais dressées toutes dans un aussi bel ordre, que les appartemens de nos plus belles maisons; ce qui forma, pour Rhoe, un des plus magnifiques spectacles qu'il eût jamais vûs. Tout le camp paroissoit une belle ville. Le bagage & les autres embarras de l'armée n'en défiguroient pas la beauté ni la symétrie. Rhoe n'avoit pas de chariot, & ressentoit quelque honte de ne pas se montrer avec plus de distinction : mais c'étoit un mal forcé, dit-il, & cinq années de ses appointemens n'auroient pas suffi pour lui faire un équipage qui approchât de celui des moindres Seigneurs Mogols. Ce qu'il trouva de plus surprenant, c'est qu'ils ont tous de doubles tentes & un double équipage; de sorte que tandis qu'ils sont campés dans un lieu, ils envoyent dans un autre lieu, où ils doivent passer, leurs secondes tentes avec les meubles; & tout se trouve dressé lorsqu'ils y arrivent. La confusion où Rhoe étoit, de se voir en si mau-

Trône de nacre de perles.

L'Empereur y monte.

Magnificence des Mogols dans leurs tentes.

RHOE. 1616.

vais équipage le fit bien-tôt retourner à ſon pauvre logement (56).

Le 5 de Novembre, il admira le même faſte dans la tente du Prince Corone. Son trône étoit couvert de placques d'argent; &, dans quelques endroits, de fleurs en relief d'or maſſif. Le dais étoit porté ſur quatre piliers, auſſi couverts d'argent. Son épée, ſon bouclier, ſes arcs, ſes fleches, & ſa lance étoient devant lui ſur une table. On montoit la garde, lorſque Rhoe arriva. Il obſerva que le Prince paroiſſoit fort maître de lui-même, & qu'il compoſoit ſes actions avec beaucoup de gravité. On lui remit deux lettres, qu'il lut debout, avant que de monter ſur ſon trône. Il ne laiſſoit appercevoir, ni le moindre ſourire, ni la moindre différence dans la réception qu'il faiſoit à ceux qui ſe préſentoient à lui. Son air paroiſſoit plein d'une fierté rebutante, & d'un mépris général pour tout ce qui tomboit ſous ſes yeux. Cependant, après qu'il eut lû ſes lettres, Rhoe crût découvrir quelque trouble intérieur & quelque eſpece de diſtraction dans ſon eſprit, qui le faiſoit répondre peu à propos à ceux qui lui parloient, & qui l'empêchoit même de les entendre. » S'il m'eſt permis d'en juger, ajoute l'Auteur, je me trompe fort ou je crois qu'il avoit laiſſé ſon cœur dans l'entretien qu'il avoit eu avec les femmes de ſon pere. Il lui avoit été permis de les voir. Normal, dont on vantoit beaucoup la beauté, l'étoit venu voir dans ſon caroſſe à l'Angloiſe; & l'on n'ignoroit pas qu'en prenant congé de lui, elle lui avoit fait préſent d'un manteau, tout couvert de broderie, relevé de perles, de diamans & de rubis. Cette viſite étoit cauſe, ſans doute, qu'il manquoit de preſence d'eſprit pour les affaires (57).

Fauſſe tranquillité de Sultan Corone.

Rhoe le croit amoureux de quelque femme de ſon pere.

Le 9, Rhoe trouva le même Prince qui jouoit aux cartes avec beaucoup d'attention. Le ſujet de ſa viſite étoit pour demander des chariots & des chameaux, ſans leſquels il ne pouvoit ſuivre l'Empereur en campagne. Il avoit déja renouvellé pluſieurs fois la même demande. Corone lui fit des excuſes du défaut de ſa mémoire, & rejetta la faute ſur ſes Officiers. Cependant il lui témoigna plus de civilité qu'il n'avoit jamais fait. Il l'appella même, pluſieurs fois, pour lui montrer ſon jeu; & ſouvent, il lui adreſſa la parole. Rhoe s'étoit flatté qu'il lui propoſeroit de faire le voyage avec lui: mais ne recevant là-deſſus aucune ouverture, il prit le parti de ſe retirer, ſous prétexte qu'il étoit obligé de retourner à Aſmire, & qu'il n'avoit pas d'équipage pour paſſer la nuit au camp. Corone lui promit d'expédier les ordres qu'il demandoit; & le voyant ſortir, il le fit ſuivre par un Eunuque, & par pluſieurs Officiers, qui lui dirent, en ſouriant, que le Prince vouloit lui faire un riche preſent, & que s'il appréhendoit de ſe mettre en chemin pendant la nuit, on lui donneroit une eſcorte de dix chevaux. Il conſentit à demeurer. » Ils me firent, dit-il, une auſſi grande fête de ce préſent, que ſi le Prince m'eut voulu donner la plus belle de ſes chaînes de perles. Le préſent vint enfin. C'étoit un manteau de drap d'or, qu'il avoit porté deux ou trois fois. On me le mit ſur les épaules, & ce fut à contre-cœur que je lui en fis mes remercimens. Cet habit auroit été propre à repréſenter, ſur un théâtre, l'ancien rôle du grand Tamerlan. Mais la plus haute faveur que puiſſe faire un Prince dans toutes ces régions, eſt celle de donner un habit après l'avoir quelquefois porté (58).

Il lui rend viſite.

Préſent qu'il en reçoit.

(56) Pages 40 & précédentes. (57) Page 40. (58) Page 41.

Le 16, l'Empereur donna ordre qu'on mît le feu à toutes les Maiſons voiſines du camp, pour obliger le Peuple à le ſuivre. Les flammes ſe communiquerent juſqu'à la ville, qui fut auſſi brûlée. Rhoe ſe vit dans un extrême embarras, & l'Ambaſſadeur de Perſe ne s'y trouvoit pas moins. Les voitures qu'ils avoient demandées ne paroiſſant point, ils prirent la réſolution d'en acheter, parce-qu'à ſi peu de diſtance du camp, & dans une ville en deſordre, ils ſe trouvoient expoſés aux inſultes des voleurs. Cette dépenſe étoit conſidérable; mais on continuoit de leur promettre des chameaux; & ne pouvant ſe diſpenſer de ſuivre l'Empereur, ils trouvoient du moins plus de ſûreté à ſe rendre de bonne heure au camp. Un Jéſuite, que l'Auteur affecte de ne pas nommer, fut obligé d'acheter auſſi des chariots; quoiqu'il eut un ordre, pour en prendre de ceux qui étoient au ſervice de la Cour (59).

RHOE. 1616. Il eſt obligé d'acheter des voitures, pour ſuivre l'Empereur.

Dans l'intervalle, on fut informé de quelques circonſtances qui regardent le Prince Coronſroé. Tout le monde continuoit de prendre part à ſa diſgrace, & gémiſſoit de le voir retombé entre les mains de ſes Ennemis. L'Empereur, qui n'y avoit conſenti que pour ſatisfaire l'ambition de ſon frere, ſans aucun deſſein d'expoſer ſa vie, réſolut de s'expliquer aſſez hautement pour la mettre en ſûreté, & pour appaiſer en même-tems le Peuple, qui murmuroit beaucoup de ſa priſon. Il prit occaſion, pour déclarer ſes ſentimens, d'une incivilité qu'Aſaph-Kam avoit eûe pour ſon priſonnier. Ce Seigneur, qui étoit comme le Geolier du Prince, étoit entré malgré lui dans ſa chambre, & s'étoit même diſpenſé de lui faire la révérence. Quelques-uns jugerent qu'il avoit cherché à lui faire querelle, dans l'eſpérance que le malheureux Coronſroé, qui n'étoit pas d'humeur à ſouffrir un affront, mettroit l'épée à la main, ou ſe porteroit à quelque autre violence, qui ſerviroit de prétexte aux ſoldats de la garde pour le tuer. Mais il le trouva plus patient qu'il ne ſe l'étoit promis. Le Prince ſe contenta de faire avertir l'Empereur, par un de ſes amis, de l'indigne hauteur avec laquelle il étoit traité. Aſaph-Kam fut appellé au Durbal, & l'Empereur lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il n'avoit vû ſon fils. Il répondit qu'il y avoit deux jours. Qu'eſt-ce qui ſe paſſa l'autre jour dans ſa chambre? continua l'Empereur. Aſaph-Kam repliqua qu'il n'y étoit allé que pour lui rendre une viſite. Le Monarque inſiſtant ſur la maniere dont elle avoit été rendue, Aſaph-Kam jugea qu'il étoit informé de la vérité. Il raconta qu'il étoit allé voir le Prince, pour lui offrir ſon ſervice, mais que l'entrée de ſa chambre lui avoit été refuſée; que là-deſſus, étant reſponſable de ſa perſonne, il avoit crû que ſon devoir l'obligeoit de viſiter la chambre de ſon priſonnier, & qu'à la vérité il y étoit entré malgré lui. L'Empereur reprit ſans s'émouvoir; Hé bien, quand vous fûtes entré que lui dites-vous? & quel reſpect, quelles ſoumiſſions rendites-vous à mon fils? Ce Barbare demeura fort confus, & ſe vit forcé d'avouer qu'il ne lui avoit fait aucune civilité. L'Empereur lui dit, d'un ton ſevere, qu'il lui feroit connoître que ſes enfans étoient ſes maîtres, & que s'il apprenoit une ſeconde fois qu'il eût manqué de reſpect à Sultan Coronſroé, il commanderoit à ce Prince de lui mettre le pied ſur la gorge &

Coronſroé remis en priſon.

(59) *Ibidem.*

RHOE, 1616.

de l'étouffer. J'aime Sultan Corone, ajouta-t-il; mais je veux que tout le monde ſache que je n'ai pas mis mon fils aîné & mon ſucceſſeur entre ſes mains, pour le perdre (60).

§ II.

VOYAGE DE RHOE à la ſuite du Grand Mogol.

Rhoe va rejoindre l'Empereur à Goddah.

L'ARMÉE Mogole étant partie avant que Rhoe pût avoir fini ſes préparatifs, il ne ſe vit en état de ſuivre l'Empereur que vers la fin de Novembre. Le premier jour du mois ſuivant, il arriva le ſoir à Brampour, après avoir trouvé en chemin les corps de cent voleurs, qui avoient ſouffert le dernier ſupplice. Le 4, ayant fait cinq coſſes, il rencontra un chameau chargé de trois cens têtes de Rebelles, que le Gouverneur de Candahar envoyoit à l'Empereur comme un préſent (61).

Deſcription de cette ville.

Le 6, il fit quatre coſſes, juſqu'à Goddah, où il trouva l'Empereur avec toute ſa Cour. Cette ville, qui eſt fermée de murailles, & ſituée dans le plus beau pays du monde, lui parut une des plus belles & des mieux bâties qu'il eût vûes dans les Indes. La plûpart des maiſons y ſont à deux étages; ce qui eſt fort rare dans les autres villes. On y voit des rues toutes compoſées de boutiques, qui offrent les plus riches marchandiſes. Les édifices publics y ſont ſuperbes. On trouve dans les places, des réſervoirs d'eau, environnés de galeries dont les arcades ſont de pierres de taille, & revêtus de la même pierre; avec des dégrés qui, regnant à l'entour, donnent la commodité de deſcendre juſqu'au fond, pour y puiſer de l'eau ou pour s'y rafraîchir. La ſituation de Goddah l'emporte encore ſur la beauté de la Ville. Elle eſt dans une grande campagne, où l'on découvre une infinité de beaux villages. La terre y eſt extrêmement fertile en bled, en cotton, en excellens pâturages. Rhoe y vit un jardin d'environ deux milles de long, & large d'un quart de mille, planté de mangos, de tamarins & d'autres fruits, & diviſé régulierement en allées. De toutes parts on apperçoit de petits Temples, que les Habitans nomment Pagodes, des fontaines, des bains, des étangs & des pavillons de pierre de taille bâtis en voute. Ce mélange forme un ſi beau ſpectacle, qu'au jugement de l'Auteur » il n'y a pas d'homme au monde, » qui ne ſe crût heureux de paſſer ſa vie dans un ſi beau lieu. Goddah étoit autrefois plus floriſſante, lorſqu'avant les conquêtes d'Eckbar elle étoit la demeure ordinaire d'un Prince Raſbout. Rhoe s'apperçut même, en pluſieurs endroits, que les plus beaux bâtimens commencent à tomber en ruine, ce qu'il attribue à la négligence des poſſeſſeurs, qui ne ſe donnent pas le ſoin de conſerver ce qui doit retourner à l'Empereur après leur mort (62).

Deſcription du Camp Impérial à Goddah.

Le 9, il vit le camp Imperial, qu'il nomme » une des plus admirables » choſes qu'il eût jamais vûes. Cette grande ville portative avoit été dreſ- » ſée dans l'eſpace de quatre heures. Son circuit étoit d'environ vingt mil-

(60) Page 42. (61) Page 43. (62) Page 44.

» les d'Angleterre. Les rues & les tentes y étoient ordonnées à la ligne, » & les boutiques ſi bien diſtribuées, que chacun ſavoit où trouver ce qui » lui étoit néceſſaire. Chaque perſonne de qualité, & chaque Marchand, » ſait également à quelle diſtance de l'*Ataſikanha*, ou de la tente du Roi, la » ſienne doit être placée. Il ſait à quelle autre tente elle doit faire face, & quel- » le quantité de terrain elle doit occuper. Cependant toutes ces tentes enſem- » ble contiennent un terrain plus ſpacieux, que la plus grande Ville de l'Eu- » rope. On ne peut approcher des pavillons de l'Empereur qu'à la portée du » mouſquet ; ce qui s'obſerve avec tant d'exactitude, que les plus grands » Seigneurs n'y étoient point reçûs s'ils n'étoient mandés. Pendant que l'Em- » pereur étoit en campagne, il ne tenoit point le Durbal après midi. Il em- » ployoit ce tems à la chaſſe, ou à faire voler ſes oiſeaux ſur les étangs. » Quelquefois il ſe mettoit ſeul dans un batteau pour tirer. On en portoit » toujours à ſa ſuite, ſur des chariots. Il ſe laiſſoit voir le matin au Jarnao ; » mais il étoit défendu de lui parler d'affaires dans ce lieu. Elles ſe trai- » toient le ſoir au Gouzalkan ; du moins, lorſque le tems qu'il y deſtinoit » au Conſeil, n'étoit pas employé à boire avec excès (63).

RHOE. 1616.

Le 16, Rhoe, s'étant rendu aux tentes de l'Empereur, trouva ce Monarque au retour de la chaſſe, avec une grande quantité de gibier & de poiſſon devant lui. Auſſi-tôt qu'il eut apperçu l'Ambaſſadeur Anglois, il le preſſa de choiſir ce qui lui plairoit le plus, entre les fruits de ſa chaſſe & de ſa pêche. Le reſte fut diſtribué à ſa Nobleſſe. Il avoit, au pied de ſon trône, un vieillard fort ſale & fort hideux. Ce pays eſt rempli d'une ſorte de Mandians, qui par la profeſſion d'une vie pauvre & pénitente parviennent à ſe faire une grande réputation de ſainteté. Le vieillard, qui étoit de ce nombre, occupoit près de l'Empereur une place que les Princes ſes enfans n'auroient oſé prendre. Il offrit à Sa Majeſté un petit gâteau couvert de cendre & cuit ſur les charbons, qu'il ſe vantoit d'avoir fait lui-même. L'Empereur le reçut avec bonté, en rompit un morceau, & ne fit pas difficulté de le porter à ſa bouche ; quoiqu'une perſonne un peu délicate n'y eut pas touché ſans répugnance. Il ſe fit apporter une centaine d'écus ; & de ſes propres mains non ſeulement il les mit dans un pan de la robe du vieillard, mais il en ramaſſa quelques-uns qui étoient tombés. Lorſqu'on lui eut ſervi ſa collation, il ne mangea rien dont il ne lui offrît une partie ; & voyant que ſa foibleſſe ne lui permettoit pas de ſe lever, il le prit entre ſes bras, pour l'aider lui-même ; il l'embraſſa étroitement, il porta trois fois la main ſur ſa poitrine & lui donna le nom de ſon pere. Nous demeurâmes fort étonnés, dit Rhoe, de voir tant de vertu dans un Mahométan (64).

Chaſſe & pêche de l'Empereur.

Combien il reſpectoit les Mandians.

Le 26, l'armée s'étant miſe en marche, on traverſa des bois & des montagnes couvertes de ronces. Quantité de chevaux périrent dans cette marche. Un grand nombre de ſoldats abandonnerent le camp ; & tout le monde faiſoit retentir ſes plaintes. Rhoe y perdit ſa tente & ſon chariot. Vers minuit, il rencontra l'Empereur, qui s'étoit arrêté deux jours au bas de la montagne pour donner à ſon camp le tems de prendre haleine après cet affreux déſordre. Des milliers de chameaux, de chariots & de caroſſes demeurerent

Paſſages qui jettent l'armée Mogole en déſordre.

(63) *Ibidem.*

(64) Page 44.

RHOE. 1616.

ſans eau & ſans vivres dans ces lieux inacceſſibles. L'Empereur les avoit paſſés ſur un petit éléphant, dont l'adreſſe étoit ſinguliere à grimper ſur des rochers, où les chameaux & les chevaux n'auroient pû le ſuivre (65).

1617. Embarras du Conſeil.

Le 24 de Janvier, on apprit que le Roi de Decan s'effrayoit peu de la marche du Mogol, & qu'après avoir renvoyé ſon bagage dans le ſein de ſes Etats, il attendoit ſes ennemis ſur la frontiere, avec une armée de cinquante mille chevaux; & que le Prince Corone, également ſurpris de cette fermeté & de l'approche de Chan-Canna, n'oſoit entreprendre de paſſer les montagnes. Aſaph Kam & Normahal, qui avoient conſeillé le voyage ſur de fauſſes ſuppoſitions, changerent de ſentiment avec tous ceux que leur crédit avoit entrainés. Ils propoſerent à l'Empereur de faire regarder ſon entrepriſe comme une partie de chaſſe, & de tourner vers Agra; ſous prétexte que les peuples de Decan n'étoient pas des ennemis avec leſquels un ſi grand Monarque pût meſurer honorablement ſes armes. Mais il leur répondit que ce conſeil venoit trop tard; & qu'après avoir été ſi loin, ſon honneur au contraire l'obligeoit d'avancer à toutes ſortes de riſques.

Rhoe rencontre le Prince Coronfroé.

Le 3 de Février, Rhoe s'étant un peu écarté de la route du camp, pour ſe repoſer à l'ombre d'un grand arbre, fut ſurpris de voir paroître Sultan Coronfroé, monté ſur un éléphant qui s'avançoit dans la même vûe. Ce Prince, à qui l'on avoit ouvert encore une fois les portes de la priſon, arrivoit ſans gardes & preſque ſans ſuite. Il avoit laiſſé croître ſa barbe avec tant de négligence, qu'elle lui deſcendoit juſqu'à la ceinture. Ses gens firent ſigne aux Anglois de lui céder la place: mais s'y étant oppoſé avec beaucoup de douceur, il fit à Rhoe pluſieurs queſtions, par leſquelles il fit aſſez connoître qu'il étoit mal informé de ce qui ſe paſſoit à la Cour, & qu'il ignoroit même qu'il y eût un Ambaſſadeur Anglois (*).

Calleade, ancienne réſidence des Rois de Mandoa.

Avanture d'un de ces Rois.

Le 6, vers le ſoir, on arriva ſous les murs de Calleade, petite ville nouvellement rebâtie, où les tentes Imperiales furent dreſſées dans un lieu fort agréable, ſur la riviere de Scepte, à une coſſe d'*Ugen*, principale Ville de la province de Mulwa. Calleade étoit autrefois la réſidence des Rois de Mandoa. On raconte qu'un de ces Princes étant tombé dans une riviere, d'où il fût retiré par un eſclave qui s'étoit jetté à la nage, & qui l'avoit pris heureuſement par les cheveux; ſon premier ſoin, en revenant à lui-même, fut de demander à qui il étoit redevable de la vie. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'Eſclave, dont on ne doutoit pas que la récompenſe ne fût proportionnée à cet important ſervice. Mais il lui demanda comment il avoit eu l'audace de mettre la main ſur la tête de ſon Prince, & ſur le champ il lui fit donner la mort. Quelque tems après, étant aſſis dans l'ivreſſe, ſur le bord d'un bateau, près d'une de ſes femmes, il ſe laiſſa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aiſément le ſauver; mais croyant ce ſervice trop dangereux, elle le laiſſa perir, en donnant pour excuſe, qu'elle ſe ſouvenoit de l'hiſtoire du malheureux eſclave (66).

Sultan Corone ſe ſaiſit des préſens Anglois.

Le 11, tandis que l'Empereur étoit allé dans la montagne d'Ugen, pour y viſiter un Dervis âgé de cent trois ans, Rhoe fut averti, par une Lettre,

(65) Page 45.

(*) On verra dans un autre lieu, que ce malheureux Prince périt enfin par les artifices de ſon frere.

(66) Page 45.

RHOE. 1617.

que Sultan Coronne, malgré tous les ordres & les Firmans de ſon pere, s'étoit ſaiſi des préſens de la Compagnie. On lui avoit repréſenté inutilement qu'ils étoient pour l'Empereur. Il s'étoit hâté de lui écrire qu'il avoit fait arrêter quelques marchandiſes qui appartenoient aux Anglois; & ſans parler des préſens, il lui avoit demandé la permiſſion d'ouvrir les caiſſes & d'acheter ce qui conviendroit à ſon uſage. Mais les Facteurs qui étoient chargés de ce dépôt, refuſant de conſentir à l'ouverture des caiſſes, du moins ſans l'ordre de leur Ambaſſadeur, il employoit toutes ſortes de mauvais traitemens pour les forcer à cette complaiſance. C'étoit un droit qu'il s'attribuoit, de voir, avant l'Empereur ſon pere, tous les préſens & toutes les marchandiſes, pour ſe donner la liberté de choiſir le premier.

Comment Rhoe fait ſes plaintes à l'Empereur.

Rhoe, fort offenſé de cette violence, prit d'abord la réſolution de porter ſes plaintes à l'Empereur par la bouche d'Aſaph-Kam, parce que ce Seigneur auroit pris pour une injure, qu'il eût employé d'autres voyes. Cependant, l'expérience lui ayant appris à s'en défier, il ſe réduiſit à le prier de lui procurer une audience au Gouzalkan. Enſuite les objections augmentant ſa défiance, il ſe détermina par le conſeil de ſon Interprete, à prendre l'occaſion du retour de l'Empereur pour lui parler en chemin. Il ſe rendit à cheval dans un lieu où ce Monarque devoit paſſer; & l'ayant rencontré ſur un éléphant, il mit pied à terre, pour ſe préſenter à lui. L'Empereur l'apperçut, & prévint ſes plaintes. Je ſais, lui dit-il, que mon fils a pris vos marchandiſes. Soyez ſans inquiétude. Il n'ouvrira point vos caiſſes, & j'enverrai ce ſoir l'ordre de vous les remettre. Cette promeſſe, qui fut accompagnée de diſcours fort civils, n'empêcha point Rhoe de ſe rendre le ſoir au Gouzalkan, pour renouveller ſes inſtances. L'Empereur, qui le vit entrer, lui fit dire qu'il avoit envoyé l'ordre auquel il s'étoit engagé, mais qu'il falloit oublier tous les mécontentemens paſſés. Quoiqu'un langage ſi vague laiſſât de fâcheux doutes aux Anglois, la préſence d'Aſaph-Kam, dont ils craignoient les artifices, leur fit remettre le[illegible] explications à d'autres tems; d'autant plus que l'Empereur étant tombé ſur le[illegible] différens de religion, ſe mit à parler de celles des Juifs, des Chrétiens & des Mahométans. Le vin l'avoit rendu de ſi bonne humeur, que ſe tournant vers Rhoe, il lui dit: » Je ſuis le maître; vous ſerez tous » heureux dans mes Etats, Mores, Juifs & Chrétiens. Je ne me mêle point » de vos Controverſes. Vivez tous en paix dans mon Empire. Vous y ſe- » rez à couvert de toutes ſortes d'injures, vous y vivrez en ſureté, & j'em- » pêcherai que perſonne ne vous opprime. Il repéta pluſieurs fois le même diſcours. Enfin, paroiſſant tout-à-fait ivre, il ſe mit à pleurer; & pendant cette ſcene, qui dura juſqu'à minuit, il fut ſucceſſivement le jouet de diverſes paſſions (67).

Indifférence de ce Prince pour les differens de Religion.

Deux jours après, Sultan Corone arriv[illegible] de Brampour. Rhoe étoit déſeſperé qu'on ne parût point penſer à lui rendre juſtice, & l'arrivée du Prince ne ſembloit propre qu'à reculer ſes eſperances. Comme il croyoit l'avoir aigri par ſes plaintes, & que les ménagemens n'étoient plus de ſaiſon, il réſolut de faire un denier effort auprès de l'Empereur. Mais, tandis qu'il en cherchoit l'occaſion, quel fut ſon étonnement d'apprendre que l'Empereur s'étoit fait apporter ſecrettement les caiſſes, & les avoit fait ouvrir! C'eſt dans

(67) Page 46.

ſes propres termes qu'il faut rapporter la ſinguliere concluſion de ce démêlé (68).

RHOE. 1617. Comment Rhoe eſt trompé par le grand Mogol.

» Je formai, dit-il, le deſſein de m'en venger; & dans une audience » que mes ſollicitations me firent obtenir, je lui en fis ouvertement mes « plaintes. Il les reçut avec des flatteries baſſes, & plus indignes encore de » ſon rang que l'action même. Il me dit que je ne devois pas m'allarmer pour » la ſûreté de tout ce qui étoit à moi; qu'il avoit trouvé dans les caiſſes di- » verſes choſes qui lui plaiſoient extrêmement, ſur-tout un verre travaillé à jour, » & deux couſſins en broderie; qu'il avoit retenu auſſi les dogues: mais que » s'il y avoit quelque rareté que je ne vouluſſe pas lui vendre ou lui donner, » il me la rendroit, & qu'il ſouhaitoit que je fuſſe content de lui. Je lui » répondis qu'il y en avoit peu qui ne lui fuſſent deſtinées, mais que c'étoit » un procédé fort incivil à l'égard du Roi mon Maître, & que je ne ſçavois » comment lui faire entendre que les préſens qu'il envoyoit avoient été ſai- » ſis, au lieu d'être offerts par mes mains à ceux entre qui j'avois ordre de » les diſtribuer: que pluſieurs de ces préſens étoient pour le Prince Corone » & pour la Princeſſe Nohormal; que d'autres devoient me demeurer entre » les mains, pour les faire ſervir, dans l'occaſion, à me procurer la faveur de » Sa Majeſté contre les injures que ma Nation recevoit tous les jours; qu'il » y en avoit pour mes amis, & pour mon uſage particulier; que le reſte » appartenoit aux Marchands, & que je n'avois pas le droit de diſpoſer du » bien d'autrui.

» Il me pria de ne pas trouver mauvais qu'il ſe les eût fait apporter. Tou- » tes les pieces, me dit-il, lui avoient paru ſi belles, qu'il n'avoit pas eu la » patience d'attendre qu'elles lui fuſſent préſentées de ma main. Son empreſ- » ſement ne m'avoit fait aucun tort, puiſqu'il étoit perſuadé que dans ma » diſtribution il auroit été ſervi le premier. A l'égard du Roi d'Angleterre, » il ſe propoſoit de lui faire des excuſes. Je devois être ſans embarras du » côté du Prince & de Nohormal, qui n'étoient qu'une même choſe avec » lui. Enfin, ant aux préſens que je deſtinois pour les occaſions où je croi- » rois avoir beſoin de ſa faveur, c'étoit une cérémonie tout-à-fait inutile, » parce qu'il me donneroit audience lorſqu'il me plairoit de la demander, & » que n'ignorant pas qu'il ne me reſtoit rien à lui offrir, il ne me recevroit » pas plus mal lorſque je me preſenterois les mains vuides. Enſuite, pre- » nant les intérêts de ſon fils, il m'aſſura que ce Prince me reſtitueroit ce » qu'il m'avoit pris, & qu'il ſatisferoit les Facteurs pour les marchandiſes » qu'il leur avoit enlevées. Comme je demeurois en ſilence, il me preſſa de » lui déclarer ce que je penſois de ſon diſcours. Je lui répondis que j'étois » charmé de voir Sa Majeſté ſi contente. Il tourna les yeux ſur un Miniſtre » Anglois, nommé *Terry*, dont je m'étois fait accompagner. *Padre*, lui dit-il, » cette Maiſon eſt à vous; vous devez vous fier à moi. L'entrée vous ſera li- » bre, lorſque vous aurez quelque demande à me faire; & je vous accorde- » rai toutes les graces que vous pouvez deſirer.

» Après ces flateuſes promeſſes, il reprit avec moi, du ton le plus familier, » mais avec une adreſſe que je n'ai connue qu'en Aſie. Il ſe mit à faire le » dénombrement de tout ce qu'il m'avoit fait enlever, en commençant par

(68) Pages 46 & ſuivantes.

les

» les dogues, les couſſins, le verre à jour, & par un bel étui de chirurgie. RHOE. 1617.
» Ces trois choſes, me dit-il, vous ne voulez pas que je vous les rende, car
» je ſuis bien-aiſe de les garder. Il faut obéir à Votre Majeſté, lui répon-
» dis-je. Pour les verres de ces deux caiſſes, reprit-il, ils ſont fort communs :
» à qui les deſtiniez-vous ? Je lui dis que l'une des deux caiſſes étoit pour
» Sa Majeſté, & l'autre pour la Princeſſe Normahal. Hé bien, me dit-il, je
» n'en retiendrai qu'une ? & ces chapeaux, ajouta-t-il, pour qui ſont-ils ? Ils
» plaiſent fort à mes femmes. Je répondis qu'il y en avoit trois pour Sa
» Majeſté, & que le quatriéme étoit pour mon uſage. Vous ne m'ôterez pas,
» continua-t-il, ceux qui étoient pour moi ; car je les trouve fort beaux.
» Pour le vôtre, je vous le rendrai ſi vous en avez beſoin ; mais vous m'obli-
» geriez beaucoup de me le donner auſſi. Il en fallut demeurer d'accord. Et
» les peintures, reprit-il encore, à qui ſont-elles ? Elles m'ont été envoyées, lui
» dis-je, pour en diſpoſer ſuivant l'occaſion. Il donna ordre qu'elles lui fuſſent
» apportées ; & faiſant ouvrir la caiſſe, il me fit diverſes queſtions ſur les
» femmes dont elles repréſentoient la figure. Enſuite s'étant tourné vers les
» Seigneurs de ſa Cour, il les preſſa de lui donner l'explication d'un tableau
» qui contenoit une Venus & un Satyre : mais il défendit en même-tems, à
» mon Interpréte, de m'expliquer ce qu'il leur diſoit. Ses obſervations regar-
» doient particuliérement les cornes du Satyre, ſa peau, qui étoit noire, &
» quelques autres propriétés des deux figures. Chacun s'expliqua ſuivant ſes
» idées. Mais l'Empereur, ſans déclarer les ſiennes, leur dit qu'ils ſe trom-
» poient, & qu'ils en jugeoient mal. Là-deſſus, recommandant encore à
» l'Interpréte de ne me pas informer de ce qu'il avoit dit, il lui donna or-
» dre de me demander mon ſentiment ſur le ſujet de cette peinture. Je ré-
» pondis de bonne foi que je la prenois pour une ſimple invention du Pein-
» tre, & que l'uſage de cet art étoit de chercher ſes ſujets dans les fictions
» des Poetes. J'ajoutai d'ailleurs que voyant ce tableau pour la premiere
» fois, il m'étoit impoſſible d'expliquer mieux le deſſein de l'artiſte. Il fit
» faire la même demande à Terry, qui reconnut auſſi ſon ignorance.
» Pourquoi donc, reprit-il, m'apporter une choſe dont vous ignorez
» l'explication ?

» Je m'arrête à cet incident, pour l'inſtruction des Directeurs de la Com-
» pagnie, & de tous ceux qui ſuccéderont à mon office. C'eſt un avis qui
» doit leur faire apporter plus de choix à leurs préſens, & leur faire ſup-
» primer tout ce qui eſt ſujet à de mauvaiſes interprétations, parce qu'il n'y
» a point de Cour plus maligne & plus défiante que celle du Mogol. Quoi-
» que l'Empereur n'eut pas expliqué ſes ſentimens, je crus reconnoître,
» aux diſcours qu'il avoit tenus, que ce tableau paſſoit dans ſon eſprit pour
» une raillerie injurieuſe des Peuples de l'Aſie ; c'eſt-à-dire, qu'il les y
» croyoit repreſentés par le Satyre, avec lequel on leur ſuppoſoit une reſ-
» ſemblance de complexion, tandis que la Venus, qui menoit le Satyre par
» le nez, exprimoit l'empire que les femmes du pays ont ſur les hommes.
» Il ne me preſſa pas davantage d'en porter mon jugement, parce qu'étant
» perſuadé avec raiſon que je n'avois jamais vû ce tableau, il ne le fut pas
» moins que l'ignorance dont je me faiſois une excuſe, étoit ſans artifice.
» Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il conſerva le ſoupçon que je

RHOE. 1617.

» lui attribuois ; car il me dit d'un air froid, qu'il recevoit cette peinture » comme un préſent (69).

» Pour les autres bagatelles, ajouta-t-il ; je veux qu'elles ſoyent envoyées » à mon fils. Elles lui ſeront agréables. D'ailleurs je lui écrirai, avec des » ordres ſi formels, que vous n'aurez plus beſoin de ſolliciteur auprès de lui. » Il accompagna cette promeſſe, de complimens, d'excuſes & de proteſta- » tions, qui ne pouvoient venir que d'une ame fort généreuſe ou fort » baſſe (70).

» Il y avoit, dans une grande caiſſe, diverſes figures de bêtes, qui n'étoient » au fond que des maſſes de bois. On m'avoit averti qu'elles étoient fort » mal faites, & que la peinture même dont elles étoient revêtues s'étoit » écaillée en divers endroits. Je n'aurois jamais penſé à les mettre au nom- » bre des préſens, ſi j'avois eu la liberté du choix. Auſſi l'Empereur me » demanda-t-il ce qu'elles ſignifioient, & ſi elles étoient envoyées pour lui. » Je me hâtai de répondre qu'on n'avoit pas eu l'intention de lui faire un » préſent ſi peu digne de lui ; mais que ces figures étoient envoyées pour » faire voir la forme des animaux les plus communs de l'Europe. Hé quoi ? » répliqua-t-il auſſi-tôt, penſe-t-on, en Angleterre, que je n'aye jamais vû » de taureau ni de cheval ? Cependant je veux les garder. Mais ce que je » vous demande, c'eſt de me procurer un grand cheval de votre pays, avec » deux de vos levriers d'Irlande, un mâle & une femelle, & d'autres eſ- » peces de chiens dont vous vous ſervez pour la chaſſe. Si vous m'accordez » cette ſatisfaction, je vous donne ma parole de Prince que vous en ſerez » récompenſé, & que vous obtiendrez de moi plus de privileges que vous » ne m'en demanderez. Ma réponſe fut que je ne manquerois pas d'en faire » mettre ſur les vaiſſeaux de la premiere Flotte ; que je n'oſois répondre qu'ils » puſſent réſiſter aux fatigues d'un ſi long voyage ; mais que s'ils venoient à » mourir, je promettois, pour témoignage de mon obéiſſance, de lui en » faire voir les os & la peau. Ce diſcours parut lui plaire. Il s'inclina plu- » ſieurs fois, il porta la main ſur ſa poitrine, avec tant d'autres marques » d'affection & de faveur, que les Seigneurs mêmes, qui ſe trouvoient pré- » ſens, m'aſſurerent qu'il n'avoit jamais traité perſonne avec cette diſtinction. » Auſſi ces careſſes firent-elles ma récompenſe. Il ajouta qu'il vouloit répa- » rer toutes les injuſtices que j'avois eſſuyées, & me renvoyer dans ma Pa- » trie comblé d'honneurs & de graces. Il donna même, ſur le champ, quel- » ques ordres qui devoient faire ceſſer mes plaintes. J'enverrai, me dit-il » enſuite, un magnifique préſent au Roi d'Angleterre, & je l'accompagne- » rai d'une lettre, où je lui rendrai témoignage de vos bons ſervices ; mais » je ſouhaiterois de ſçavoir quel préſent lui ſera le plus agréable. Je répon- » dis qu'il me conviendroit mal de lui demander un préſent ; que ce n'é- » toit pas l'uſage de mon pays, & que l'honneur du Roi mon Maître en ſeroit » bleſſé ; mais que de quelque préſent qu'il me fît l'honneur de me charger, » je l'aſſurois que de la part d'un Monarque qui étoit également aimé & » reſpecté en Angleterre, il y ſeroit reçu avec beaucoup de joye. Ces excu- » ſes ne purent le perſuader. Il s'imagina que je prenois ſa demande pour

(69) Page 48. (70) Page 48.

» une raillerie ; & jurant, par ſa tête, qu'il me chargeroit d'un préſent, il » me preſſa de lui nommer quelque choſe qui méritât d'être envoyé ſi loin. » Je me vis forcé de répondre, qu'autant que j'étois capable d'en juger, les » grands tapis de Perſe ſeroient un préſent convenable, parce que le Roi » mon Maître n'en attendoit pas d'une grande valeur. Il me dit qu'il en » feroit préparer de diverſes fabriques & de toutes ſortes de grandeurs, & » qu'il y joindroit ce qu'il jugeroit de plus propre à prouver ſon eſtime pour » le Roi d'Angleterre. On avoit apporté, devant lui, pluſieurs pieces de » venaiſon : il me donna la moitié d'un daim, en me diſant qu'il l'avoit » tué de ſa propre main, & qu'il deſtinoit l'autre moitié pour ſes femmes. » En effet cette autre moitié fut coupée ſur le champ en pluſieurs pieces, » de quatre livres chacune. Au même inſtant, ſon troiſiéme fils & deux fem- » mes vinrent du Serrail, & prenant ces morceaux de viande entre leurs » mains les emporterent eux-mêmes, comme des Mandians auxquels on en » auroit fait une aumône (71).

RHOE. 1617.

» Si des affronts pouvoient être réparés par des paroles, je devois être ſa- » tisfait de cette audience. Mais je crus devoir continuer de me plaindre, » dans la crainte qu'il ne m'eût fait toutes ces avances que pour mettre mon » caractere à l'épreuve. Il parut ſurpris de me voir revenir au ſujet de mes » peines. Il me demanda ſi je n'étois pas content de lui ; & lorſque j'eus » répondu que ſa faveur pouvoit aiſément remédier aux injuſtices qu'on m'a- » voit faites dans ſes Etats, il me promit encore que j'aurois à me louer de » l'avenir. Cependant, ce qu'il ajouta me fit juger que ma fermeté lui dé- » plaiſoit. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire, me dit-il. Quand je ſonge » aux préſens que vous m'avez apportés depuis deux ans, je me ſuis étonné » pluſieurs fois que le Roi votre Maître vous ayant revêtu de la qualité » d'Ambaſſadeur, ils ayent été fort inférieurs, en qualité comme en nom- » bre, à ceux d'un ſimple Marchand, qui étoit ici avant vous, & qui s'eſt » heureuſement ſervi des ſiens pour gagner l'affection de tout le monde. Je » vous reconnois pour Ambaſſadeur. Votre procédé ſent l'homme de condi- » tion. Cependant je ne puis comprendre qu'on vous entretienne à ma Cour » avec ſi peu d'éclat. Je voulois répondre à ce reproche. Il m'interrompit. » Je ſais, reprit-il, que ce n'eſt pas votre faute ni celle de votre Prince, » & je veux vous faire voir que je fais plus de cas de vous que ceux qui » vous ont envoyé. Lorſque vous retournerez en Angleterre, je vous accor- » derai des honneurs & des récompenſes ; & ſans égard pour les préſens que » vous m'avez apportés, je vous en donnerai un pour votre Maître. Mais je » vous charge d'une commiſſion, dont je ne veux pas me fier aux Marchands. » C'eſt de me faire faire dans votre pays un carquois pour des fléches, un » étui pour mon arc, dont je vous ferai donner le modele, un couſſin à ma » maniere pour dormir deſſus, une paire de brodequins, de la plus riche » broderie d'Angleterre, & une cotte de maille pour mon uſage. Je ſais » qu'on travaille mieux chez vous qu'en aucun lieu du monde. Si vous me » faites ce préſent, vous ſavez que je ſuis un puiſſant Prince, & vous ne » perdrez rien à vous être chargé de cette commiſſion. Je l'aſſurai que j'exe-

(71) Page 50 & précédentes.

RHOE. 1617.

» cuterois fidélement ſes ordres. Il chargea auſſi-tôt Aſaph-Kam de m'envoyer » les modeles. Enſuite il me demanda s'il me reſtoit du vin de grappe. Je » lui répondis que j'en avois encore une petite proviſion. Hé bien, me dit-il, » envoyez-le moi ce ſoir. J'en goûterai; & ſi je le trouve bon, j'en boirai » beaucoup (72).

Remarque ſur cette audience.

Ainſi, dans cette audience, qui paſſa pour une faveur extraordinaire, Rhoe ſe vit dépouillé de ſes caiſſes & de ſon vin, ſans emporter d'autre fruit de ſes libéralités, que des promeſſes. Il a cru ce détail ſi important pour l'inſtruction de ſes ſucceſſeurs, que la même raiſon n'a pas permis de le ſupprimer dans cet extrait. Mais il laiſſe à juger quel eſt le chagrin & l'embarras d'un Miniſtre, qui ſe voit continuellement la dupe d'une Cour étrangere, & qui eſt forcé néanmoins par l'intérêt de ceux qui employent ſes ſervices, à ſe payer de fauſſes apparences, dans l'eſpoir incertain de trouver un moment favorable pour obtenir des graces qui ne puiſſent être retractées.

Obſervations ſur la Religion du Mogol regnant.

A l'occaſion de l'entretien du Mogol ſur les differends de religion, il fait les obſervations ſuivantes. Ces peuples juſqu'au tems d'Eckbar, pere du Mogol regnant, n'avoient point entendu parler du Chriſtianiſme. Eckbar étoit un bon Prince, doux, équitable, amateur & curieux de toutes ſortes de nouveautés. Il fit appeller à ſa Cour trois Jeſuites de Goa, dont le principal étoit le Pere Jerome Xavier, du Royaume de Navarre. Après avoir pris plaiſir à l'entendre, il l'obligea de compoſer un Livre pour la défenſe de ſa Religion contre les Mores & les Gentils (73). Il le liſoit ſouvent pendant la nuit. Enfin, l'ayant fait examiner, il accorda par Lettres Patentes, au Pere Xaxier, la permiſſion de bâtir des Egliſes, de prêcher, d'enſeigner, de convertir, & d'exercer toutes les cérémonies de la religion auſſi librement qu'il l'eut fait à Rome. Il lui donna même de l'argent pour bâtir; de ſorte que dans quelques Villes, on vit des Egliſes plutôt que des Chrétiens. Par le même Firman, il permit à tous ſes Sujets d'embraſſer le Chriſtianiſme, ſans en excepter les Princes du ſang Royal. Heureux commencement, dit Rhoe; Printems bien avancé pour une récolte auſſi maigre que celle qui s'eſt faite depuis. Eckbar n'avoit jamais été fort attaché à la Religion Mahometane. Il ne conſideroit dans l'auteur de cette Secte, qu'un homme & un Roi, que la crédulité populaire avoit fait reſpecter; & cette raiſon lui faiſoit croire qu'il pouvoit aſpirer lui-même à devenir auſſi grand Prophéte que Mahomet. Cette entrepriſe néanmoins n'éclata point pendant ſon regne. » Une certaine » bienſéance, ſi l'on en croit Rhoe, le fit mourir dans la profeſſion de ſa foi. » Mais ſon fils mit en execution un plan que ſon pere n'avoit fait qu'i-

Faveurs accordées à la Religion par Eckbar.

Ses motifs & ſon plan.

(72) Page 50.

(73) Ce livre avoit pour titre *Miroir qui repreſente la vérité. Abbedin*, Perſan, y fit une réponſe, où tout ce que les Mahométans objecterent au Chriſtianiſme ſe trouve raſſemblé. Le Pere Guadagnoli répondit au Perſan, & ſa réponſe fut imprimée en Arabe à Rome, par ordre de la Congrégation *de Propaganda fide*. Son livre commençoit par quantité d'imprécations contre Mahomet. Quelques perſonnes, informées des manieres du Levant, lui dirent que c'étoit rendre ſon livre inutile aux Orientaux, puiſque les imprécations empêcheroient qu'il ne fût lû de ceux pour leſquels il étoit compoſé. Il en fit une ſeconde Edition, dans laquelle au contraire il parla ſi bien de Mahomet, que les Supérieurs y trouverent à redire, & lui en firent même une ſévere correction, dont il ſe plaignoit à ceux qui lui parloient de ſon ouvrage. Cette Note eſt tirée du Recueil de Thevenot, Tome I.

maginer. Il ne fut pas circoncis. Il fut élevé ſans aucun principe de religion ; & juſqu'à l'arrivée de Rhoe, il s'étoit ſoutenu dans l'indifférence du plus parfait Athéiſme. Quelquefois il aſſiſtoit au culte des Mores ; mais il obſervoit en même-tems les fêtes des Gentils. Toutes les religions trouvoient auprès de lui la même faveur ; & ſon averſion n'étoit que pour ceux qui abandonnoient les opinions dans leſquelles ils étoient nés. Enfin, prenant le parti de s'attacher ouvertement aux idées de ſon pere, il ſe déclara chef de ſa propre religion ; & pour devenir auſſi grand Prophéte que Mahomet, il fit une nouvelle loi, mêlée de toutes les autres. Quantité de ſes Sujets la reçurent avec tant de ſuperſtition qu'ils ne vouloient prendre aucune ſorte de nourriture avant que d'avoir ſalué le matin leur nouveau Légiſlateur. C'étoit pour entrer dans cette vûe, qu'il ſe préſentoit dès la pointe du jour à une fenêtre qui donnoit ſur une grande Place, devant ſon Palais. Il maltraitoit ceux qui louoient Mahomet. Il écoutoit avec joie ceux qui l'accuſoient d'impoſture. Mais on ne l'entendoit jamais parler qu'avec reſpect de Jeſus-Chriſt & de ſa religion ; ce que Rhoe nomme un effet admirable de la force des vérités divines. Il confirmoit, il augmentoit de jour en jour les privileges des Egliſes Chrétiennes. Depuis deux ans, il employoit ordinairement deux heures de la nuit à ſe faire entretenir du Chriſtianiſme ; & ſouvent, il donnoit de fortes eſperances de ſa converſion.

RHOE. 1617.

Le plan d'Ekbar eſt ſuivi par Gehanguir.

Il mit quantité de jeunes gens entre les mains du Pere François Corſi Jeſuite, qui étoit alors à ſa Cour avec la qualité de Réſident du Roi de Portugal, pour leur enſeigner à lire & à écrire la langue Portugaiſe, & pour les inſtruire dans les Lettres humaines. Ce Pere tint, pendant quelques années, une école ouverte, où l'Empereur envoya deux Princes ſes neveux, qui furent inſtruits dans la religion Chrétienne, & baptiſés avec beaucoup de pompe dans la nouvelle Egliſe d'Agra. Pluſieurs Mogols ſuivirent leur exemple, avec d'autant plus de confiance, qu'ils croyoient l'Empereur peu éloigné des mêmes principes. D'autres, qui le connoiſſoient mieux, s'imaginerent qu'il n'avoit conſulté que ſa politique, pour attirer ſur ces Princes la haine des Mahométans, qui ſont la principale force de l'Empire. Mais les uns & les autres ſe virent également trompés. Auſſi-tôt que les Princes & d'autres enfans eurent appris les principes de la foi Chrétienne, entre leſquels on n'avoit point oublié celui de n'avoir qu'une femme, & de la même religion, l'Empereur fit demander aux Jeſuites, par ces Princes, des Portugaiſes pour femmes. Les Miſſionnaires, qui croyoient cette demande venue d'eux-mêmes, leur firent quelques réprimandes, & ne porterent pas plus loin leurs ſoupçons. Mais comme l'Empereur n'avoit pas eu d'autre vue, en favoriſant le Chriſtianiſme, que de ſe procurer des femmes Portugaiſes, qu'il ſouhaitoit ardemment, les deux Princes, qui connoiſſoient ſes intentions, rendirent aux Jéſuites toutes les marques de leur profeſſion de foi, ſous prétexte qu'on leur refuſoit des femmes chrétiennes, après leur en avoir fait eſperer du Portugal. L'air de confiance, qui accompagnoit cette déclaration, ouvrit les yeux aux Miſſionnaires. Ils firent quelques recherches, qui ne leur laiſſerent aucun doute des intentions de l'Empereur. Cependant ils refuſerent de recevoir les croix des Princes ; & leur répondant qu'elles avoient été données par l'ordre de l'Empereur, ils les prierent de s'addreſſer à Sa

Princes & jeunes Mogols élevés dans le Chriſtianiſme.

Ils demandent des femmes Portugaiſes qu'ils n'obtiennent pas.

RHOE. 1617.

Majesté, afin qu'elle leur fît déclarer ses volontés par la bouche de ceux qu'elle employoit ordinairement à les expliquer. Ils connoissoient assez le caractere de ce Prince, pour se persuader qu'il ne voudroit pas être soupçonné d'un dessein si bas. En effet, quoique vivement picqué du récit des Princes, il dissimula son ressentiment pendant quelques jours : mais ayant pris la résolution de ruiner l'école, il envoya ordre aux Jesuites de venir à la porte du Serail, où il leur fit dire par une de ses femmes, que c'étoit par la volonté que les Princes avoient changé de religion. Ils redevinrent Mahométans ; & toutes les esperances des Missionnaires s'évanouirent avec le fruit de leurs travaux (74).

L'Empereur en prend occasion, de leur faire abandonner la foi.

Etat du Christianisme dans le pays.

Rhoe assure qu'avec beaucoup de recherches, il ne trouva point, dans le pays, un seul Proselite qui méritât le nom de Chrétien, & qu'à la réserve d'un petit nombre de misérables, qui étoient entretenus par la charité des Jesuites, il y en avoit même très peu qui fissent profession du Christianisme. Il ajoute que les Jesuites, connoissant la mauvaise foi de cette nation, se lassoient d'une dépense inutile. Tel étoit suivant son témoignage, le véritable état du Christianisme dans l'Indoustan. Un évenement bizarre, dont il fut témoin, le persuadoit encore plus, qu'on devoit peu se promettre la conversion de l'Empereur.

» Il n'y avoit pas long-tems, dit-il, que l'Eglise & la maison des Jesuites avoient été brulées. Le Crucifix étoit échappé aux flâmes, & sa conservation fut publiée comme un miracle. Pour moi, qui aurois béni tout » accident dont on auroit tiré quelque avantage pour la propagation de l'Evangile, je gardai le silence. Le Pere Corsi me dit de bonne foi qu'il croyoit » cet évenement fort naturel, mais que les Mahométans mêmes l'ayant fait » passer sans sa participation pour un miracle, il n'étoit pas fâché qu'ils en » eussent conçu cette opinion (75).

L'Empereur demande un miracle aux Jésuites.

» L'Empereur, fort ardent pour toutes les nouveautés, appella le Missionnaire, & lui fit diverses questions. Enfin, venant au sujet de sa curiosité, » vous ne me parlez pas, lui dit-il, des grands miracles que vous avez faits » au nom de votre Prophéte. Si vous voulez jetter son image dans le feu en » ma présence, & qu'elle ne brule point, je me ferai Chrétien. Le Pere Corsi » répondit que cette expérience blessoit la raison, & que le Ciel n'étoit pas » obligé de faire des miracles, chaque fois que les hommes en demandoient ; » que c'étoit le tenter, & que le choix des occasions n'appartenoit qu'à lui : » mais qu'il offroit d'entrer lui-même dans le feu, pour preuve de la vérité » de sa foi. L'Empereur n'accepta point cette offre. Cependant tous les courtisans firent beaucoup de bruit ; & demandant que la vérité de notre religion fut éprouvée par cette voie, ils ajouterent que si le Crucifix bruloit, » le Pere Corsi seroit obligé d'embrasser le Mahométisme. Sultan Corone » apporta l'exemple de plusieurs miracles, qui s'étoient faits dans des occasions moins importantes que celle de la conversion d'un si grand Monarque, & conclut que si les Chrétiens refusoient cette expérience, il ne se » croyoit pas obligé de s'en rapporter à leurs discours. L'Empereur entra dans » la dispute. Il dit en faveur du Christianisme, que J. C. étoit un Prophéte

Généreuse réponse du Pere Corsi.

Dispute des Seigneurs Mogols sur les miracles.

(74) Pages 78 & précédentes.

(75) Pages 79 & précédentes.

» plus grand ſans comparaiſon que Mahomet, ſi l'on en jugeoit par ſes mi- » racles; & s'étendant ſur ſa réſurrection, il demanda ſi les autres avoient » été capables d'une opération ſi divine. Le Prince repliqua pour Mahomet, » que d'avoir donné la vue à un aveugle, étoit un auſſi grand miracle que » celui de la réſurrection. Cette queſtion étant vivement agitée, un Seigneur » prétendit que l'Empereur & le Prince avoient également raiſon; que reſ- » ſuſciter ſoi-même, ou rendre la vie aux Morts, étoit ſans contredit le plus » grand des miracles; mais que donner la vûe à un aveugle né, c'étoit la » même choſe, & une eſpece de réſurrection (76). RHOE. 1617.

Ces grands mouvemens n'eurent pas d'autre ſuite. Mais ils ſe renouvellerent bien-tôt, à l'occaſion d'un ſinge merveilleux, dont on ne peut ſe diſpenſer de rapporter l'hiſtoire, ſur l'autorité d'un témoin tel que Rhoe. Un Charlatan de Bengale offrit à l'Empereur un grand ſinge, qu'il donnoit pour un animal divin. On a fait remarquer effectivement, dans d'autres Relations, que pluſieurs Sectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux. Comme il étoit queſtion de vérifier cette qualité par des preuves, l'Empereur tira de ſon doigt un anneau, & le fit cacher dans les vêtemens d'un de ſes Pages. Le ſinge, qui ne l'avoit pas vû cacher, l'alla prendre dans le lieu où il étoit. L'Empereur, ne s'en rapportant point à cette expérience, fit écrire ſur douze billets différens les noms de douze Légiſlateurs, tels que ceux de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, de Mahomet, d'Aly, &c; & les ayant mêlés dans un vaſe, il demanda au ſinge quel étoit celui qui avoit publié la véritable loi. Le ſinge mit ſa main dans le vaſe, & tira le nom du Légiſlateur des Chrétiens. L'Empereur, fort étonné, ſoupçonna le Maître du ſinge de ſçavoir lire les caracteres Perſans, & d'avoir dreſſé l'animal à faire cette diſtinction. Il prit la peine d'écrire les mêmes noms de ſa propre main, avec les chiffres qu'il employoit pour donner des ordres ſecrets à ſes Miniſtres. Le ſinge ne s'y trompa point. Il prit une ſeconde fois le nom de Jeſus-Chriſt, & le baiſa. Un des principaux Officiers de la Cour dit à l'Empereur, qu'il y avoit néceſſairement quelque ſupercherie, & lui demanda la permiſſion de mêler les billets, avec offre de ſe livrer à toutes ſortes de ſupplices ſi le ſinge ne manquoit pas ſon rôle. Il écrivit encore une fois les douze noms; mais il n'en mit qu'onze dans le vaſe, & retint l'autre dans ſa main. Le ſinge les toucha tous l'un après l'autre, ſans en vouloir prendre aucun. L'Empereur, véritablement ſurpris, s'efforça de lui en faire prendre un. Mais l'animal ſe mit en furie, & fit entendre par divers ſignes que le nom du vrai Légiſlateur n'étoit pas dans le vaſe. L'Empereur lui demanda où il étoit donc? Il courut vers l'Officier, & lui prit la main dans laquelle étoit le nom qu'on lui demandoit. Rhoe ajoute: quelque interprétation qu'on veuille donner à cette ſingerie, le fait eſt certain (77). Hiſtoire d'un ſinge.

On regrette ici qu'après avoir repréſenté l'Empereur dans une partie de ſa marche, il n'explique point les raiſons qui lui firent abandonner le deſſein Rhoe ſuit l'Empereur à Mandou,

(76) Page 79. Bernier rapporte à peu près le même fait.

(77) On a vû, dans d'autres Relations, qu'un ſinge bien inſtruit conſulte l'œil de ſon Maître. D'ailleurs étoit-il bien certain que ce ne fut pas une créature humaine, qui avoit beaucoup de reſſemblance avec un ſinge; ce qui n'eſt pas ſans exemple en Europe même.

RHOE. 1617.

de la guerre, pour ſe retirer au Château de Mandoa. Il ne nous apprend pas même ce qui l'obligea tout d'un coup d'interrompre ſa narration. » Le » 3 de Mars, dit-il, j'arrivai à Mandoa. L'Empereur y devoit faire ſon en» trée; mais on ignoroit encore le jour, parce qu'on attendoit que les Aſ» trologues l'euſſent marqué; & nous demeurâmes dehors, pour attendre » ce bienheureux moment. Mes gens, qui étoient chargés de me chercher » un logement, avoient pris poſſeſſion d'une grande enceinte, fermée de » bonnes murailles, qui contenoit un Temple & un Monument. Quelques Seigneurs de la Cour s'y étoient auſſi logés; mais Rhoe ne s'y établit pas moins, comme dans un lieu tranquille, qu'avec un peu de dépenſe on auroit pû rendre agréable. L'air y étoit bon, & la vûe charmante; mais on y avoit l'incommodité d'être éloigné de deux lieues du Palais de l'Empereur. Quelques jours après, les Anglois en reſſentirent une autre, qu'ils n'avoient pas prévûe, & qu'ils partagerent avec tous ceux qui ſuivoient la Cour. Mandoa étant ſitué ſur une hauteur, il ne s'y trouvoit pas de puits, ni même aucun réſervoir d'eau. Les principaux Seigneurs avoient pris poſſeſſion des puits qui étoient diſperſés dans la campagne. Bien-tôt une multitude infinie d'hommes & d'animaux ſe virent en danger de périr de ſoif. On publia ordre à tous les Habitans du pays de quitter leurs habitations, avec leur bétail & leurs chameaux. Ceux qui ſe trouverent ſans faveur furent obligés de chercher des retraites à quatre ou cinq lieues de diſtance, ce qui rendit les vivres fort chers à la Cour. Rhoe fut d'autant plus embarraſſé, qu'il craignoit de ſe voir dans la néceſſité de quitter ſa maiſon, qui étoit fort bonne, quoiqu'éloignée des marchés & de l'eau. Il réſolut d'y demeurer à toutes ſortes de riſques, parce que dans les plus fâcheuſes ſuppoſitions, il eſpéroit d'y être toujours mieux qu'à la campagne, où il auroit fallu camper; & montant à cheval, il entreprit lui-même de chercher de l'eau. Le hazard lui fit rencontrer un puits, qu'on gardoit pour l'uſage d'un Seigneur. Il ne fit pas difficulté de s'adreſſer au Maître, & de lui déclarer le beſoin qu'il avoit de ſon ſecours. Il en obtint quatre charges d'eau, par jour. C'étoit une faveur importante, qui le fit retourner chez lui fort ſatisfait, & qui le ſauva de la miſere publique (78).

Extrême diſette d'eau.

Comment Rhoe s'en garantit.

Le reſte du Journal n'offre plus que des événemens & des obſervations de Commerce, entre leſquels on trouve ſeulement quelques mêlanges hiſtoriques, qui méritent d'en être détachés, quoiqu'ils n'ayent point aſſez de rapport entr'eux pour compoſer une narration ſuivie. Rhoe, par exemple, s'étant rendu à la Cour le 21 de Mars, y offrit à l'Empereur, pour étrennes, deux couteaux & ſix verres. Il craignoit qu'un ſi leger préſent ne fut reçu avec dédain; mais on lui en témoigna au contraire beaucoup de reconnoiſſance; & l'Empereur l'aſſura que n'y conſidérant que ſon affection, il ne pouvoit lui en faire de ſi petit, qu'il ne lui fut très-agréable. C'eſt maintenant à moi, lui dit ce Monarque, de vous donner quelque choſe à mon tour; & ſur le champ il expédia des ordres, pour faire payer aux Marchands Anglois tout ce qui leur étoit dû. Enſuite, il dit à Rhoe de monter ſur les degrés de ſon trône, & de s'approcher de lui. D'un côté étoit l'Am-

Quelques traits hiſtoriques recueillis de la ſuite du Journal de Rhoe.

(78) Page 51.

baſſadeur

baſſadeur de Perſe, & de l'autre le vieux Roi de Candahar. Rhoe prit place auprès du Roi. L'Empereur fit préſent, à l'Ambaſſadeur de Perſe, de quelques pierreries & d'un éléphant, que ce Miniſtre reçut à genoux, en frappant de la tête les degrés du trône. Ce trône étoit d'or, ſemé de rubis, d'émeraudes & de turquoiſes. On voyoit, au ſommet, les portraits du Roi d'Angleterre, de la Reine, de Madame Eliſabeth, & du Directeur général Thomas Smith, avec quelques autres peintures. Le deſſous étoit tendu de deux pieces très fines de tapiſſerie de Perſe. A côté, ſur un petit échaffaut, une troupe de Muſiciens amuſoit l'aſſemblée par le bruit confus de leurs inſtrumens (79). RHOE. 1617.

Origine des fortifications de Surate.

Rhoe découvrit, quelques jours après, qu'on le ſoupçonnoit de vouloir quitter ſecrettement la Cour, & n'eut pas peu de peine à faire prendre une autre idée de ſes intentions. Ce ſoupçon, qui venoit de la malignité de Sultan Corone, lui donne occaſion de rapporter quelle fut l'origine des premieres fortifications de Surate. Dès l'année précédente, Corone avoit fait entendre à l'Empereur que les Anglois avoient des deſſeins ſur cette ville. » A » la vérité, dit Rhoe, la folie de ma Nation y avoit donné quelque ſujet (80). » Dans leurs querelles fréquentes, ils avoient fait deſcendre au rivage deux » cens Mouſquetaires, qui rencontrant quelques gens du pays leur avoient » dit, en raillant, qu'ils marchoient pour prendre la ville. Quoique cette » menace fut ridicule, & qu'il n'y eut point d'apparence qu'une poignée de » gens pût entreprendre de faire douze milles, dans une terre ennemie, » pour attaquer une ville fermée, qui, ſans compter ſes Habitans, étoit » gardée par une garniſon de mille chevaux & de mille hommes d'infanterie; qu'il y eut d'ailleurs une aſſez grande riviere à paſſer, & que peu de » gens euſſent pû la défendre contre une armée nombreuſe; la Cour n'avoit » pas laiſſé de s'en allarmer, & le diſcours des Anglois avoit paſſé du moins » pour injurieux à l'Empire. Sultan Corone, faiſant revivre ce bruit, qui » ſembloit donner plus de vraiſemblance au ſoupçon de la fuite de Rhoe, » s'en ſervit pour faire goûter, à l'Empereur, le deſſein qu'il avoit depuis long-» tems de fortifier la ville & le château. Il commença par quelques ouvra-» ges qu'il fit au port, & qui furent munis d'une bonne artillerie. L'Em-» pereur feignit apparemment de ne pas comprendre, que ces fortifications » pouvoient ſervir un jour au Prince, pour s'aſſurer abſolument de la Place, » & s'ouvrir une porte de derriere, s'il étoit jamais obligé de fuir la van-» geance de ſon frere (81).

L'Ambaſſadeur de Perſe part fort maltraité.

Le 30 d'Avril, on vint faire des excuſes à Rhoe, de la part de l'Ambaſſadeur de Perſe, qui étoit parti ſans lui faire aucune civilité. Il apprit du Meſſager, que ce Miniſtre n'étoit pas malade, comme il avoit pris ſoin de le publier, mais que ne recevant aucune ſatisfaction de la Cour, dans ſes Négociations, il s'étoit retiré bruſquement après avoir fait néanmoins, à l'Empereur, un dernier préſent de trente beaux chevaux. Ce Monarque lui avoit donné, en récompenſe, une ſomme de trois mille écus; mais l'Ambaſſadeur avoit paru peu ſatisfait de cette libéralité. L'Empereur, pour ſe juſti-

(79) Page 52.
(80) *Ibidem.*
(81) *Ibidem.* On verra dans les Relations ſuivantes quels furent les effets de cette haine.

RHOE. 1617.

fier, avoit fait faire deux listes, dont l'une contenoit tous les présens de l'Ambassadeur, au-dessous desquels on avoit marqué leur prix, mais beaucoup moindre que leur valeur. Dans l'autre, on avoit marqué jusqu'aux bagatelles qu'il avoit reçûes de l'Empereur, telles que du vin, des melons, & d'autres fruits, avec leur prix, qui étoit fort exagéré. En lui présentant ces listes, on lui avoit offert le surplus en argent, pour mettre de l'égalité dans les deux comptes. Des procédés si mépriſans lui avoient fait prendre le parti de feindre une maladie considérable, pour se dispenser des visites dont l'usage lui faisoit une loi. Mais, ayant vécu en fort bonne intelligence avec Rhoe, il lui faisoit dire qu'il n'avoit pû traverser la ville pour lui dire adieu, sans découvrir la fausseté de ses prétextes; qu'il ne vouloit pas néanmoins que ses mécontentemens fussent ignorés des Anglois; & qu'il leur promettoit de réparer cette incivilité forcée, par les bons traitemens qu'il feroit en Perse à leur Nation. Son Messager ne ménagea point les plaintes, contre l'Empereur & toute la Cour : mais Rhoe affecta prudemment de ne pas les entendre. La nouvelle qu'il reçut bien-tôt, d'une victoire sanglante que les Turcs avoient remportée sur les armées de Perse, & celle du saccagement de Tauris, servirent à lui faire expliquer la conduite des Mogols, qui régloient leur estime & leurs caresses pour les Puissances voisines, sur la prospérité de leurs affaires, c'est-à-dire, sur les raisons qu'ils avoient de les craindre ou de les mépriser (82).

Baſſeſſe du Grand Mogol.

Sa politique.

Le 14 de Septembre, jour de la naissance de l'Empereur, & celui d'une Fête solemnelle, où l'usage de ce Prince étoit de se faire peser, on eut l'attention de procurer, à Rhoe, un spectacle dont il n'avoit pas encore été témoin. On le mena dans un fort beau jardin, qui offroit, entre divers ornemens, un grand quarré d'eau, bordé d'arbres, au milieu duquel on voyoit, sous un pavillon, la balance où le Monarque devoit être pesé. Les plats étoient d'or massif, enrichis de petites pierreries, de rubis & de turquoises. Ils étoient soutenus par des chaînes d'or; avec des cordons de soye, pour double sûreté. Le fleau de la balance étoit couvert de placques d'or. Les principaux Seigneurs, assis autour du trône, attendoient dans un respectueux silence l'arrivée de leur Souverain. Il parut enfin, chargé de diamans, de rubis & de perles. Il en avoit plusieurs rangs au cou, aux bras, sur son turban, aux poignets, avec deux ou trois anneaux à chaque doigt. Son épée, son bouclier, & son trône même, n'étoient pas moins couverts de pierreries. Rhoe distingua des rubis aussi gros que des noix, & des perles d'une grosseur prodigieuse (83).

Rhoe assiſte à la cérémonie de peſer l'Empereur.

L'Empereur se mit dans un des plats de la balance, assis sur ses talons, comme une femme. On mit de l'autre côté, pour contre-poids, divers balots, qui furent changés jusqu'à six fois. On dit à Rhoe qu'ils étoient remplis d'argent; & que ce jour-là, Sa Majesté pesoit neuf mille roupies, qui font environ quinze mille francs en argent. Ensuite on mit, du même côté de la balance, de l'or, & d[e]s pierreries que Rhoe ne put voir, parce qu'elles étoient enveloppées. On y mit successivement des draps d'or, des étoffes de soye, des toiles, des épiceries, & toutes sortes d'autres richesses. Enfin l'Empereur

Poids de Sa Majesté.

(82) Page 54.

(83) Page 56.

fut pesé contre du miel, du beurre & du bled. Rhoe apprit que tout ces biens devoient être distribués aux Banianes. Cependant, il observa que cette distribution ne se fit point, & que chaque pacquet fut remporté, avec beaucoup d'attention. On lui dit aussi que l'argent étoit réservé pour les Pauvres, & que l'Empereur prenoit le tems de la nuit pour le distribuer de sa propre main.

RHOE. 1617.

Pendant que ce Monarque étoit dans sa balance, il tourna les yeux sur Rhoe, avec un sourire. Après avoir été pesé, il monta sur son trône, où l'on mit devant lui des bassins pleins de noix, d'amandes & de toutes sortes de fruits artificiels, d'or & d'argent. Il en jetta une partie. Les plus grands Seigneurs qui étoient les plus proches de lui, se traînoient par terre pour en prendre. Rhoe ne crut pas que la bienséance lui permît de les imiter. L'Empereur qui s'en apperçut, prit un des bassins, qui étoit presque rempli, & le versa dans son manteau. Ses courtisans eurent l'effronterie d'y porter la main, avec tant d'avidité, que s'il ne les eût prévenus, ils ne lui auroient rien laissé. On lui avoit fait entendre que ces fruits étoient d'or massif; mais l'expérience lui apprit qu'ils n'étoient que d'argent, & si legers, que mille ne pesoient pas la valeur de deux cens francs. Il en sauva pour dix ou douze écus, c'est-à-dire, de quoi remplir un plat de bonne grandeur. Pendant toute la fête, l'Empereur en jetta la valeur de quatre ou cinq cens écus. Il passa la nuit d'un jour si solemnel, à boire avec les principaux Seigneurs de sa Cour. Rhoe y fut invité, mais il s'en excusa, parce que les liqueurs du pays sont si fortes, qu'elles lui paroissoient capables de lui brûler les entrailles (84).

Fruits d'or & d'argent distribués aux Seigneurs.

Le 9, l'Empereur sortit sur un éléphant, pour aller prendre le divertissement du vol des oiseaux, sur la riviere de Dabadar. Rhoe, devant la maison duquel il devoit passer, se hâta de monter à cheval, & de marcher au-devant de lui. L'usage du pays oblige ceux, devant la porte desquels Sa Majesté doit passer, de lui faire un présent, qui se nomme *Moubareck*, c'est-à-dire, bonne nouvelle ou bon succès; & l'Empereur reçoit ces présens comme un favorable augure, pour la premiere affaire qu'il doit entreprendre. Rhoe n'avoit rien à lui offrir. Cependant, comme il ne pouvoit paroître avec honneur sans quelque présent, & qu'il y auroit encore eu plus de honte à s'absenter de son logement dans cette occasion, il prit le parti de porter entre ses bras un Atlas bien relié, & de dire à Sa Majesté que n'ayant rien qui lui parût digne d'un si grand Monarque, il lui offroit le Monde entier, dont il commandoit une si grande & si riche partie. Ce présent fut reçu avec beaucoup de civilité. L'Empereur, portant plusieurs fois la main à la poitrine, l'assura que tout ce qui viendroit de sa part, lui seroit toujours fort agréable. Les jours suivans, il lui fit diverses questions sur son Atlas. Mais l'ayant fait voir aux Savans du pays, qui ne purent y rien comprendre, il le regarda comme un meuble inutile, qu'il prit le parti de lui renvoyer (85).

Rhoe, faute de présens, donne un Atlas au Grand Mogol.

Quelques présens plus agréables, qui arriverent à Rhoe par une nouvelle flotte, disposerent enfin toute la Cour à prendre ses intérêts. Asaph-Kam même devint un de ses plus officieux partisans; jusqu'à résister ouvertement

(84) Page 57.

(85) Pages 57 & 58.

RHOE. 1617.

à Sultan Coronne, qui se trouvant presque le seul ennemi des Anglois, prit aussi le parti de composer avec eux lorsqu'il se vit dans l'impuissance de leur nuire. Ainsi la négociation de Rhoe se termina plus heureusement qu'il ne l'avoit espéré.

Purchas, qui a publié son Journal, avoue que la prudence lui en a fait supprimer diverses parties, qui contiennent les plus importans mysteres du Commerce. Cependant il n'a pas laissé de nous conserver une de ses Lettres, qui paroît capable de réparer cette suppression par les éclaircissemens qu'on y trouve sur les plus profondes vûes de la Compagnie Angloise dans son Ambassade à Surate. Elle paroît mériter d'entrer ici à ce titre ; & Thevenot s'est laissé engager, par la même raison, à la traduire dans son Recueil. On passera seulement sur ce qui n'a point de rapport au but qu'on se propose.

Lettre importante de Rhoe à la compagnie.

MES TRÉS HONORÉS AMIS, Je vous ai marqué mon sentiment sur vos affaires, dans le Journal que je vous ai envoyé. Mais comme, en arrivant à cette Cour, je m'arrêtai à quelques rapports, que j'ai trouvés depuis sans fondement, & que plusieurs points n'ont pas été bien éclaircis dans ma Relation générale, je les parcourerai ici en peu de mots, afin qu'une fois pour toutes vous puissiez entendre l'état de votre Commerce, & comment il faut l'établir & le gouverner, dans la crainte que sur d'autres rapports vous ne vous engagiez à des dépenses inutiles, & vous ne tombiez dans de grosses fautes ou dans des pertes considérables.

L'offre d'aider le Mogol, ou de convoyer ses Sujets jusqu'à la mer rouge, est une offre inutile. Je ne laisserai pas de la faire, pour marquer votre affection. Quand les Habitans de ce pays n'ont pas besoin des services qu'on leur présente, ils les regardent avec dedain. Le Mogol a la paix avec les Portugais. Il ne leur fera point la guerre, que nous ne les ayions chassés de leurs Places. Aussi long-tems que ses Etats seront en paix, il se mocquera de votre assistance. Mais quand la guerre auroit commencé à le presser, il ne se mettroit point sous une protection étrangere, & rien au monde ne l'engageroit à la payer. Il faut se désabuser de toutes les idées que vous auriez pû concevoir, de faire le moindre trafic autre part que dans le Port de Surate. Il suffira que vous soyiez en état de vous y pouvoir défendre. Quelque service que vous puissiez rendre à cette Nation, elle ne vous en sera jamais obligée. Elle vous craindra toujours, & ne vous aimera jamais. Pour ce qui est de l'entretien d'un Résident à la Cour, c'est une dépense qu'il faut continuer, tant que vous serez en guerre avec les Portugais. Les autres dépenses peuvent être retranchées comme inutiles, & peuvent même vous apporter du préjudice.

A l'égard d'un Fort, j'ai cru, à mon arrivée, que c'étoit une chose fort nécessaire ; mais l'expérience m'a fait voir depuis, que c'étoit un grand avantage d'avoir été refusé alors. S'ils me l'offroient à présent, je ne le voudrois pas accepter. Premiérement, aux lieux où l'on a la commodité des rivieres dont on a parlé, le pays est desert, & l'on n'y peut négocier, ni converser. Les passages les plus aisés sont tellement remplis de voleurs, que l'autorité même du Souverain ne les en a pû chasser. La force des montagnes qui leur servent de retraite les assure contre les desseins qu'on peut former contre eux ; & s'il y avoit des lieux propres au Commerce, les gens du pays en auroient pro-

fité. Ces peuples sentent tous les jours l'incommodité qu'ils reçoivent, d'avoir un Havre qui n'est point habité. Cette raison seule me semble assez forte pour faire voir que le lieu qu'on vous a proposé n'est pas convenable; ils ne s'en servent point. Mais quand même le havre auquel vous pensez seroit fermé, il n'est pas aisé de divertir le Commerce, en le tirant d'un lieu où les Marchands sont accoutumés à se rendre, principalement lorsqu'il est question d'un Commerce en détail. L'autre raison, c'est que la dépense seroit plus grande que la qualité de votre Commerce ne la peut porter; & le payement d'une garnison absorberoit tout le profit. Cent hommes ne suffiroient pas, pour défendre ce Fort imaginaire. Les Portugais feroient des efforts extrêmes pour vous en chasser. La guerre & le trafic sont incompatibles, suivant mes idées; & si vous m'en croyez, vous ne vous hazarderez point à la faire autrement que sur mer, où l'on peut aussi-tôt gagner que perdre. C'est ce qui cause aujourd'hui la pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité, des Colonies dans des pays fort riches; mais les garnisons, qu'ils entretiennent pour les conserver, en consument tout le profit, quoiqu'elles soient foibles. En un mot, remarquez, s'il vous plaît, ce que je vous dis; ils ne profiteront jamais des Indes, tant qu'ils seront obligés de soutenir cette dépense.

RHOE. 1617.

Les Hollandois sont aussi tombés dans la même faute, lorsqu'ils ont tâché de s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité de marchandises. Ils sont considérés dans toutes les Places; ils sont même les Maîtres de quelques-unes des meilleures. Avec cela leurs morte-payes consument tout le gain d'un si grand & si riche trafic. Il est certain que s'il y a quelque fortune à faire dans ce Pays-là, vous la devez attendre du côté de la mer & d'un Commerce paisible.

C'est une erreur d'affecter d'avoir des garnisons & des Places de guerre aux Indes. Si vous aviez seulement à faire la guerre à ceux du pays; peut-être cela vous réussiroit-il. Mais la faire à d'autres pour leur défense, ils ne le méritent pas : outre que votre réputation courroit grand risque. Il est plus aisé de faire ici une bonne attaque qu'une bonne retraite. Il ne faudroit qu'un malheur pour vous faire perdre votre crédit, & pour vous engager dans une guerre dont le succès seroit incertain; outre qu'une action aussi sujette au hasard que les événemens de la guerre, ne peut être raisonnablement entreprise, lorsque les lieux, d'où l'on peut tirer du secours & du conseil, sont si éloignés, que cette distance vous expose à des pertes sans remede. Nous voyons tous les jours que ceux mêmes qui ont ces deux avantages fort proche, n'en tombent pas moins dans l'embarras. En mer, vous pouvez prendre ou laisser. On ne publie pas vos desseins, & vous les exécutez suivant l'occasion.

La Rade de Soualy & le Port de Surate sont les deux Places, de toutes celles du Mogol, qui vous conviennent le mieux. C'est une chose que j'ai bien examinée, & je crois qu'on ne désaprouvera jamais ce que je vous en écris. Il n'est pas besoin d'en avoir davantage. Le grand nombre de Ports, de Comptoirs & de Résidences n'augmentera jamais votre Commerce autant qu'il en augmentera la dépense & les charges. On ne trouvera pas, dans un même lieu, un Port si sûr pour vos vaisseaux, & une place plus commode pour les décharger. La Rade de Soualy, dans la saison, est aussi sûre qu'un étang. Cambaye, Baroch, Amadabat & Surate sont les villes du plus grand

RHOE. 1617.

Commerce des Indes & les mieux ſituées. Vous avez deux difficultés ; les Portugais en mer, & le débarquement de vos marchandiſes. Pour ſurmonter la premiere, il faut que la charge de vos vaiſſeaux ſoit dans votre Port, vers la fin du mois de Septembre ; ce qui peut ſe faire aiſément, lorſqu'on aura toujours des marchandiſes devant ſoi, ou qu'on empruntera de l'argent pour trois mois. Ainſi vous pouvez charger, & décharger en même-tems, dans une ſaiſon fort propre pour retourner en Angleterre ; & votre Ennemi n'aura, ni le tems, ni la force de vous nuire ; car à peine pourra-t-il arriver en ce tems-là : ou s'il a pris ſes meſures de plus loin, nous en aurons été ſoigneuſement avertis.

Pour le ſecond point, qui eſt de charger les marchandiſes ſans courir le danger des Fregates, & pour épargner la dépenſe du charoi par terre, il faudroit envoyer une Pinaſſe, de ſoixante tonneaux & de dix pieces de canon, qui prenne ſept ou huit pieds d'eau ; afin qu'elle demeure dans la riviere qui eſt entre Soualy & Surate, pour aſſurer le paſſage de vos marchandiſes. Elles ſeront ainſi en ſûreté à la Douane de Soualy, qui ſervira de Magaſin, dont vous pourrez les faire tranſporter aux lieux convenables. Les marchandiſes, que vous cherchez principalement, ſont l'indigo & les étoffes de coton. Il n'y a point de place auſſi propre pour l'un & pour l'autre. Enfin, la raiſon veut qu'on choiſiſſe les lieux qui offrent le plus d'avantages avec le moins d'inconvéniens. Quelques-uns de vos Facteurs ſeront peut-être d'un avis contraire : mais ſoyez ſûrs que je ne me trompe point. Je n'ai aucun deſſein d'avoir des Facteurs à ma diſpoſition, ni d'avancer ou d'employer mes amis ; encore moins l'ambition d'avoir beaucoup de gens à commander.

Il me ſeroit bien plus facile de faire connoître à la Compagnie toutes les fautes qu'on a commiſes, que d'y remédier. La riviere de Sinda (86), dont vous me parlez, eſt tenue par les Portugais ; & quand même elle ne le ſeroit point, elle n'eſt ni plus propre au Commerce, ni plus ſûre que celle de Surate. Vos Facteurs m'ont envoyé quatre ou cinq articles de vos lettres, qui regardent la Perſe, & le deſſein de faire bâtir un Fort & une Colonie au Bengale ; ce qu'ils jugent tout-à-fait inutile. Ils ne m'ont fait ſçavoir que cette partie de vos projets. Je ferai ce qui dépendra de moi, pour avancer

(86) Rhoe fait remarquer, dans une autre Lettre, la fauſſeté des Cartes que Mercator & les autres Geographes avoient publiées juſqu'alors. Premierement, dit-il, la fameuſe riviere de l'Inde n'entre point dans la mer à Cambaye. Sa principale embouchure eſt à Sinda. En voici la preuve : la ville de Lahor eſt ſur le Fleuve Indus, qui va de-là juſqu'à Sinda. Quand les eaux ſont hautes, les environs de Cambaie ſont couverts d'eau juſqu'à la mer, ce qui a peut-être donné ſujet à l'erreur dans laquelle ils ſont tous tombés. Lahor, dans ces Cartes, eſt mal placée. Elle eſt ſituée au Nord de Surate. La réſidence ordinaire de l'Empereur eſt à Agra, qu'ils n'ont pas marquée dans leurs Cartes, & qui eſt au Nord-Nord-Eſt de Surate, ſur une riviere qui tombe dans le Gange. L'Empereur réſide maintenant dans une ancienne ville, où il n'y a point de maiſons qui ne ſoient bâties de boue, & qui vaillent mieux que les chaumines de nos Payſans. Il n'y a que le Palais de l'Empereur qui ſoit bâti de pierre. Les Grands de ſa Cour vivent autour de lui ſous des eſpeces de tentes ; & l'on bâtit en un moment, avec des roſeaux & du mortier, un appartement qui a quelquefois juſqu'à douze chambres. Cette ville eſt à dix journées d'Agra, du côté du Nord-Eſt. (C'eſt celle que Rhoe a nommée Aſmire.) Elle eſt, dit-il, quatre cent cinquante milles au Nord de Brampour. *Page 71.*

vos affaires à la Cour ; mais je veux que vous voyiez, dans mon Journal & dans mes Lettres, comment ils en uſent avec moi ; ce que je ne puis attribuer qu'à quelque jalouſie que vous avez eûe de ma conduite & qui vous coûtera bien cher. Pour ce qui eſt d'établir ici votre Commerce, je crois avoir aſſez de crédit auprès du Roi pour obtenir tout ce que vous pourrez raiſonnablement ſouhaiter ; & quand il m'aura fait une fois quelque promeſſe, la conſidération de vos vaiſſeaux l'obligera de vous tenir parole. Vous n'avez pas beſoin, à la Cour, d'une auſſi grande faveur que vous vous l'imaginez. Il faut que vous apportiez ici d'autres marchandiſes. Ne vous laiſſez pas tromper par ceux que vous employez. Le drap, le plomb, l'yvoire & le vif-argent ſont les meilleures marchandiſes pour ces quartiers, & le ſeront toujours. J'ai ſouffert, l'année paſſée, beaucoup de traverſes de Sultan Corone, qui a le gouvernement de Surate. Je n'ai pû obtenir que le traité de Commerce fût dreſſé, avec des conditions égales pour les deux Nations. Le défaut de préſens m'a fait perdre une partie de la faveur que j'avois à la Cour. Cependant je n'ai pas laiſſé d'en tirer une grande partie de ce que je deſirois, & quelque ſatisfaction ſur les extorſions & les avanies paſſées. Mais je tâcherai de rendre nos conditions meilleures dans l'abſence du Prince, & de faire un nouveau traité en donnant vos préſens au Mogol.

Embarras du Mogol ſur le ſceau d'une lettre qu'il écrit au Roi d'Angleterre.

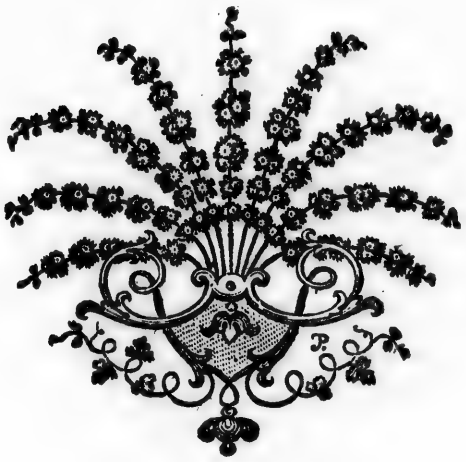
On n'apprend ni dans la Relation de Rhoe, ni dans les remarques qui l'accompagnent, quel fut le tems de ſon retour. Mais Purchas (87) aſſure qu'en partant de la Cour d'Aſmire, il demanda au Mogol une Lettre de recommandation auprès du Roi ſon Maître, & qu'il l'obtint facilement. Cependant

(87) Empruntons ici une autre addition de Purchas. » Je dois ajouter, dit-il, ce que » M. Steel, un de nos premiers Facteurs, » qui étoit alors dans ce pays avec M. Rhoe, » m'a dit des femmes du Serail. Steel avoit » un Peintre à ſa ſuite. L'Empereur eut la » curioſité de ſe faire peindre par un Européen ; mais comme le Peintre ne ſçavoit » pas la langue du pays, Steel, pour lui ſervir d'Interprête, fut introduit dans l'appartement des femmes ; ce qui ne s'accorde jamais aux hommes. A l'entrée, le » chef des Eunuques lui jetta un drap ſur la » tête, pour lui cacher la vûe des femmes » qu'il auroit pû rencontrer. Le hazard, ou » ſa propre curioſité, lui fit trouver l'occaſion » d'en voir quelques-unes : mais l'Eunuque, qui s'en apperçut, ſe hâta de lui jetter » ſur la tête un drap plus épais que le premier.

» Madame Steel avoit les entrées plus » libres chez Chan-Canna. La fille de ce » Seigneur, qui avoit été mariée au plus » âgé des freres du Mogol, étoit alors veuve, & vivoit dans la retraite. Elle eut » la curioſité de voir une femme Angloiſe ; » & ſon pere pria Steel de permettre à ſa » femme de lui rendre une viſite. Madame » Steel y fut menée dans un chariot fermé » de toutes parts, tiré par des bœufs blancs, » & ſuivi de pluſieurs Eunuques. Elle entra » d'abord dans une Cour, au milieu de laquelle il y avoit un grand quarré d'eau. » Pluſieurs femmes de diverſes Nations » étoient aſſiſes ſur des tapis fort riches autour de ce baſſin ; les unes noires, d'autres » blanches, & d'autres brunes ; toutes eſclaves de la Princeſſe Mogole. Elles ſe leverent toutes, & baiſſerent la tête, pour » faire la révérence à Madame Steel. Dans » ce pays, on ne fait pas de viſite qui ne ſoit » accompagnée d'un préſent. Madame Steel » offrit le ſien à la Princeſſe, qui la fit aſſeoir près d'elle. Après un peu de converſation, les Eſclaves ſervirent une collation » fort propre. L'amitié devint très ardente » entre ces deux Dames. Madame Steel la cultiva par de fréquentes viſites ; & la Princeſſe reconnut ſes ſoins par divers préſens, » que Steel fit voir à Purchas après ſon retour en Angleterre. C'étoient des rubis & » d'autres pierres précieuſes. *Ibidem.* p. 68.

RHOE. 1617.

le Mogol ſe trouva fort embarraſſé, ſur l'endroit où il devoit mettre ſon ſceau. En le mettant au bas de la Lettre, il croyoit marquer une ſoumiſſion indigne de lui. D'un autre côté, il craignoit que s'il la mettoit au haut, le Roi d'Angleterre ne pût s'en offenſer. Enfin, il réſolut de prendre un tempéramment, qui fut de donner ſa Lettre à Rhoe ſans être ſcellée, & ſon grand ſceau à part; afin que le Roi d'Angleterre le mit dans l'endroit qu'il jugeroit à propos. Ce ſceau, qui eſt d'argent, contient, dans ſon empreinte, la généalogie des Mogols depuis Tamerlan. On en donne ici la figure.



mettre ſon
une ſoumiſ-
oit au haut,
dre un tem-
lée, & ſon
ndroit qu'il
empreinte,
figure.

OYAGE

SCEAU DES GRANDS MOGOLS

Tel etoit Le Sceau sous Aurengzeb, dont les Armes occupent ici le centre. Voi ci dessous la Succession de ces Monarques, pp. 212. & Suiv.

T. X. N.° XVII.

VOYAGE
DE JEAN ALBERT DE MANDESLO
DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUCTION.

ON nous représente Mandeſlo comme un de ces Voyageurs extraordinaires, dans qui le deſir de parcourir le Globe de la Terre eſt une paſſion, & qui lui ſacrifient juſqu'à l'eſpérance de leur fortune. Il étoit né d'une famille diſtinguée dans le Duché de Mecklenbourg ; & dès l'enfance, il avoit été Page du Duc de Holſtein. Ce Prince ayant pris la réſolution d'envoyer MM. Crucius & Bruyman, en Moſcovie & en Perſe, le jeune Mandeſlo, qui ſortoit de Page, marqua tant d'empreſſement pour viſiter des Régions ſi peu connues dans ſa Patrie, qu'il obtint la permiſſion, non-ſeulement de faire ce voyage à la ſuite des Ambaſſadeurs, en qualité de Gentilhomme de la Chambre du Duc, mais encore de ſe détacher de l'Ambaſſade, auſſi-tôt que la Négociation ſeroit terminée en Perſe, & d'exécuter le deſſein qu'il avoit de viſiter le reſte de l'Aſie (88).

Départ de Bander-Abaſſi.

Il s'embarqua, le 6 d'Avril 1638, à Bander-Abaſſi, ſur un Navire Anglois de trois cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon, avec deux Marchands Anglois, nommés *Hall* & *Mandley*, que le Préſident des Anglois de Surate faiſoit venir d'Iſpahan pour les affaires de leur Compagnie. Un vent contraire les ayant empêchés de lever l'ancre le même jour, ils ne mirent à la voile que le lendemain, pour gouverner vers l'Iſle d'Ormus : mais ſur le ſoir, un grand orage de l'Oueſt leur faiſant craindre de ſe briſer contre terre, ils furent contraints de mouiller à la vûe de l'Iſle. Le jour ſuivant, ils s'efforcerent, avec le même vent, de paſſer à la bouline entre les Iſles d'Ormus & de Kiſmiſch, qui ſont éloignées, l'une de l'autre, d'environ quatre lieues. On laiſſa tomber, dans la mer, le corps d'un jeune Matelot, qui étoit mort de la diſſenterie. Cette cérémonie, que Mandeſlo n'avoit point encore vûe, lui cauſa d'autant plus de frayeur, qu'étant attaqué de la même maladie, il s'imagina que l'exemple d'autrui lui annonçoit ſon ſort. Le lendemain, après avoir découvert la Terre ferme d'Arabie, on gouverna le long de la Côte, parceque la plage eſt ſûre. Le 10 d'Avril, un calme arrêta le Vaiſſeau juſqu'au lendemain, qu'il s'éloigna des Côtes d'Arabie. Il s'avança vers celles de Perſe, qu'on ne perdit point de vûe juſqu'au ſoir du 12. Alors

Navigation juſqu'à Surate.

(88) Edition de Leide, 1718, *in fol.* ; chez Pierre Vander-Aa ; dédiée au Prince héréditaire de Dannemark, avec une Préface de M. de Wicquefort. C'eſt une traduction de l'Allemand, où l'on a conſervé l'Epitre dédicatoire & la Préface des premieres Editions en cette langue, qui ſont d'Olearius, ami de l'Auteur, fameux Voyageur comme lui, & nommé à l'office de ſon Editeur, par un article de ſon Teſtament. On trouvera le caractere de Mandeſlo à la fin de cet Extrait.

MANDESLO. 1638.

un bon vent d'Oueſt-Nord-Oueſt lui fit prendre directement ſon cours vers l'Eſt-Sud-Oueſt, à vingt-cinq degrés cinquante minutes de hauteur. Le 13, on ceſſa de voir la terre; & dix jours d'une Navigation fort tranquille le firent arriver le 25 devant la riviere de Surate (89).

L'ancre fut jettée à deux lieues de la terre, parce que le Capitaine, qui ne ſe propoſoit pas d'y faire un long ſéjour, voulut ſe conſerver le pouvoir de remettre librement à la voile. Le malheur de cette Côte eſt de n'avoir aucune Rade, où les Navires puiſſent mouiller en ſûreté depuis le mois de Mai juſqu'au mois de Septembre, à cauſe des orages continuels & des horribles vents qui regnent dans cet intervalle; au lieu que ſur la Côte Orientale des Indes, dans le Golfe de Bengale, le tems eſt fort ſerain. Le Capitaine ayant fait donner avis de ſon arrivée au Préſident des Anglois, on vit bientôt à bord deux jeunes Marchands de la même Nation, qui apportoient ſes ordres aux Facteurs, & des complimens de ſa part à Mandeſlo, en faveur duquel il avoit reçu des lettres de recommandation de l'Agent d'Angleterre à Hiſpahan. Les Anglois lui devoient des témoignages particuliers de zéle & d'affection, puiſqu'il étoit parti de Perſe, ſans argent, dans la ſeule confiance qu'il avoit à leurs ſervices (90).

Agrémens de la riviere.

Il ſortit du Navire le 29, ſuivi de trois Domeſtiques, & s'engageant dans la riviere ſur laquelle la ville de Surate eſt ſituée, il admira des deux côtés un terroir très fertile & pluſieurs beaux jardins, accompagnés de leurs maiſons de plaiſance, qui étant d'une blancheur éclatante, parce que les Indiens aiment cette couleur, forment un ſpectacle admirable au milieu de la verdure. Cette riviere que les uns nomment *Tafty*, & d'autres *Tynde*, eſt ſi baſſe à ſon embouchure, qu'à peine reçoit-elle des Barques de ſoixante-dix ou quatre-vingt tonneaux (91). Etant deſcendu près de l'Hôtel du Gouverneur, il fut obligé de ſe rendre à la Douane, pour y faire viſiter ſes malles; ce qui s'obſerve avec tant de rigueur, qu'on fouille juſques dans les poches & ſous les habits. Le Gouverneur & les Fermiers mêmes de la Douane obligent les Marchands & les Voyageurs de leur laiſſer, au prix qu'ils y mettent eux-mêmes, les hardes & les choſes qu'ils n'ont apportées que pour leur uſage. » En effet, dit Mandeſlo, le Gouverneur, qui arrivoit à la Douane » dans le même-tems que nous, ayant trouvé dans mon bagage un bracelet » d'ambre jaune & un diamant, voulut que je lui vendiſſe l'un & l'autre. » Je lui repréſentai que je n'étois pas Marchand, & que ces bijoux ne m'étoient précieux que par la main dont je les avois reçus. Il me rendit » le diamant; mais il emporta le bracelet, en me promettant de me le rendre lorſque je lui ferois l'honneur de l'aller voir (92).

Rigueur de la Douane.

Les remarques de Mandeſlo ſur la ville de Surate & ſur l'établiſſement

(89) On étoit le 14, à vingt-trois degrés vingt-quatre minutes; le 15, à vingt-deux degrés cinquante-cinq minutes; le 16, à vingt-deux degrés quarante minutes; le 17, à vingt-un degrés quarante minutes; le 18, à vingt-un degrés huit minutes; le 19, à vingt degrés quarante-deux minutes; le 21, à vingt degrés cinquante minutes; le 22, à quatorze degrés cinquante minutes; le 23, à vingt degrés dix-huit minutes.

(90) C'eſt le Traducteur qui le dit dans ſa Préface, ſans nous apprendre d'où cette circonſtance eſt tirée.

(91) Voyage de Mandeſlo, p. 41.

(92) *Ibid.* p. 42.

des Anglois, n'ajouteroient rien aux premieres Relations du Tome IXe, ſur-tout à celle d'Ovington. Mais pendant quelques ſemaines, qu'il paſſa dans cette ville, il eut l'occaſion de voir, au-delà de la riviere, une ancienne Place minée, qui ſe nomme *Reniel*, & dans laquelle les Hollandois ne laiſſent pas d'avoir un Magaſin. Les Habitans, qui portent le nom de *Naires*, ſont Mahométans; & la plûpart, Artiſans ou gens de Mer. Les rues de la ville ſont étroites. Ses maiſons ont tant d'élévation ſur leurs fondemens, qu'on n'en voit pas une où l'on ne monte par quelques degrés. Mandeſlo, qui étoit en partie de chaſſe avec quelques jeunes Anglois, paſſa le lendemain par un village, nommé *Bodiek*. Entre divers animaux, il vit en chemin plus de vingt cerfs, dont la peau étoit griſâtre, & marquetée de taches blanches, avec un fort beau bois, chargé de pluſieurs andouillers. Il ſe mêloit, parmi eux, certains animaux de la grandeur de nos chevreuils, dont la peau eſt brune, tirant ſur le noir, & tachetée auſſi de blanc. Leurs cornes ſont agréablement façonnées. Quelques-uns les prennent pour ceux qu'Aldrovand nomme *Cervi-Capræ*, & ſont perſuadés que c'eſt d'eux qu'on tire le Bezoard (93). De-là, les Chaſſeurs ſe rendirent dans un autre village, qui ſe nomme Damken, où ils virent quantité de canards ſauvages, dans les moiſſons de riz, dont toute la campagne étoit couverte. Chaque partie de champ eſt environnée d'une petite levée, pour la conſervation de l'eau, dont le riz a beſoin d'être continuellement arroſé. Ils trouverent dans ce village, du *Terri*, liqueur qui ſe tire des Palmiers, & dont on leur offrit à boire dans des taſſes compoſées de feuilles du même arbre. Pour en tirer le ſuc, on monte juſqu'au ſommet de l'arbre, où l'on fait une inciſion dans l'écorce; & l'on y attache une cruche, qu'on y laiſſe toute la nuit, pour la trouver remplie, le matin, d'une liqueur douce & fort agréable. On en tire auſſi pendant le jour; mais elle ſe corrompt auſſi-tôt, & ne s'employe qu'à faire du vinaigre (94).

MANDESLO. 1638.

Ancienne ville de Reniel & ſes Habitans.

Cervi-Capræ d'Aldrovand.

Outre deux Valets Allemands, Mandeſlo avoit pris à ſon ſervice, dans la Capitale de Perſe, un Valet Perſan qui devoit lui ſervir d'Interpréte. Il étoit né de pere & de mere Chrétiens, & du nombre de ceux que Scha-Abas avoit fait transferer de la Georgie à Iſpahan, où ſes freres vivoient avec honneur. Cette conſidération portoit Mandeſlo à le traiter avec d'autant plus de bonté, qu'en entrant à ſon ſervice, il lui avoit fait croire qu'il cherchoit à ſe faciliter l'occaſion de rentrer dans le Chriſtianiſme. Cependant à peine eut-il le tems de faire quelques connoiſſances à Surate, qu'ayant appris que ſon oncle maternel étoit à la Cour du grand Mogol, & qu'il y avoit obtenu l'Office de premier Ecuyer, il ſe flatta de pouvoir s'avancer dans la même Cour. Cette eſpérance lui fit prendre le parti de quitter ſécrettement ſon Maître, & de ſe jetter ſous la protection du Gouverneur de Surate, qui, après l'avoir tenu quelque-tems caché dans ſa maiſon, lui procura le moyen de ſe rendre à Agra. Mandeſlo fut affligé de ſa fuite. Les Allemands avoient eu, dans la Perſe, une querelle ſanglante avec l'Ambaſſadeur du Mogol; & ce Valet, qui n'en ignoroit aucune circonſtance, pouvoit porter la trahiſon juſqu'à livrer ſon Maître à la vangeance des Indiens. Une crainte ſi juſte fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Mandeſlo, que s'il eût ſçu que le Fugitif avoit pris le chemin

Mandeſlo eſt abandonné d'un valet Perſan.

(93) Page 58.

(94) *Ibidem.*

MANDESLO. 1638.

d'Agra, il n'auroit pas eu la hardieſſe de ſuivre la même route. » Mais il parut, » dit-il, par un événement dont je n'avois aucune défiance, que le Ciel l'avoit » envoyé de ce côté-là pour me ſauver la vie (95).

Raiſon qui le porte à voyager dans l'Indouſtan.

Pendant que Mandeſlo ſe réjouiſſoit à Surate, il apprit que les Navires Anglois avec leſquels il s'étoit propoſé de retourner en Europe, ne pouvoient mettre à la voile avant trois mois. Ce changement lui fit prendre la réſolution de pénétrer dans le pays, & de ſe rendre à la Cour du grand Mogol. L'occaſion ſe préſenta dans une Caravane de trente charrettes, qui partoient pour Amadabat, chargées de vif-argent, de *Roenas*, qui eſt une racine dont on ſe ſert pour teindre en rouge, d'épiceries & d'une groſſe ſomme d'argent que les Anglois envoyoient dans cette ville. Le Préſident avoit nommé quatre Marchands de ſa Nation, quelques Banians, douze ſoldats Anglois & autant d'Indiens pour eſcorter ce convoi. C'étoit une ſûreté, ſans laquelle ce voyage auroit été fort dangereux. Les Raſbouts, peuple de Brigands, qui habitent les montagnes de Champenir, entre Brodra & Broitſchia, & qui s'y retirent dans des Places fortes, où ils ſe défendent contre les troupes mêmes du grand Mogol, infeſtoient les chemins par des courſes continuelles.

Il part de Surate.

Mandeſlo partit de Surate, le dernier jour de Septembre, & prit, avec la Caravane, le chemin de Broitſchia. Il paſſa d'abord par le village de *Briou*, ou *Briace*, où l'on traverſe la riviere. Quatre lieues plus loin, il vit les ruines de Cattodera, ville ſituée ſur une riviere de même nom. De-là, nous avançant, dit-il, vers Emkliſſer, nous tirâmes plus de trente canards ſauvages, & pluſieurs autres oiſeaux de riviere. Nous tuâmes auſſi un chevreuil; & nous rencontrâmes tant de ſangliers & de cerfs, que les Facteurs Anglois ne voyageant jamais ſans cuiſinier, nous fumes ſans embarras pour les vivres. Le lendemain, avant que d'arriver à Broitſchia, nous paſſâmes encore une riviere, plus large que profonde.

Briou & Cattodera.

Emkliſſer.

Deſcription de Broitſchia.

Broitſchia eſt ſituée ſur une montagne aſſez élevée, à douze lieues de Surate & huit de la mer (96). La riviere deſcend des montagnes qui ſéparent les Royaumes de Decan & de Balagate. Les murailles de la ville ſont de pierre de taille, & ſi bien bâties, qu'elles la font compter entre les plus fortes Places de l'Inde. Du côté de la terre, elle a deux portes; & deux portereaux ſur la riviere, par laquelle on y amene quantité de bois à bâtir, qu'on n'oſeroit décharger ſans la permiſſion expreſſe du Gouverneur. On y fait une garde exacte, non-ſeulement parce que la Place eſt importante, mais parce qu'on y fait payer deux pour cent de toutes les marchandiſes. La ville eſt fort bien peuplée, ſes deux Fauxbourgs ne le ſont pas moins; quoique la plûpart des Habitans ne ſoient que des Ouvriers, ſur-tout des Tiſſerands, qui font cette ſorte de toiles de coton qu'on appelle Baſtas, les plus fines de la Province de Guzarate. Toute la campagne voiſine eſt plate & fort unie; mais à cinq ou ſix lieues vers le Sud-Eſt, on découvre quelques montagnes, qui ſe nomment *Pindatches*, & qui s'étendent juſqu'au de-là de Brampour. Elles ſont très fertiles, comme le reſte du pays, où l'on recueille en très grande abondance du riz, du froment, de l'orge & du coton. C'eſt de ces montagnes qu'on tire l'agathe, dont on fait de belles coupes, & des manches de couteaux & de poignards, qui ſe vendent à Cambaye.

Montagnes de Pindatches.

(95) Page 56.

(96) A vingt un degrés cinquante-ſix minutes du Nord.

MANDESLO. 1638.

La juriſdiction de Broitſchia s'étend ſur quatre-vingt-quatre villages, dont le Domaine lui appartient. Son territoire comprenoit autrefois trois autres villes, qui ont aujourd'hui leurs Gouverneurs particuliers. A quatre lieues au-deſſous de la ville, ſa riviere ſe ſépare en deux branches, qui forment une Iſle d'une demie lieue de longueur, au-deſſous de laquelle elle ſe jette dans la mer par deux embouchures. Elle n'a point de Port; & ſa Rade eſt fort dangereuſe, parce que les Navires, qui peuvent y mouiller ſur ſept braſſes d'eau, y ſont expoſés à tous les vents. Entre Broitſchia & Cambaye, on rencontre (97) un grand village, nommé *Jambuyſar*, ou *Jambouſer*, dans lequel on fait beaucoup d'indigo. Sur le chemin d'Amadabat, on voit le tombeau de *Pollemedouy*, fameux Saint Mahométan, où les Pelerins Mores ſe rendent avec tant de dévotion, que les uns, portant un cadenat à la bouche pour ſe condamner au ſilence, ne l'ôtent que pour manger; & que d'autres ſe lient les bras avec des chaînes de fer. La crédulité du peuple va juſqu'à ſe perſuader que les cadenats s'ouvrent & que les chaînes ſe détachent par une puiſſance ſurnaturelle, lorſque ces Pelerins ſe ſont acquités de leurs vœux (98).

Agathe qui s'y trouve.

Riviere de Broitſchia & la Rade.

Jambuyſar.

Tombeau de Pollemedouy.

On partit de Broitſchia vers le ſoir, avec le Commis Anglois de la ville, qui étant chargé auſſi de la direction du Comptoir de Brodra, voulut prendre l'occaſion de la Caravane. On marcha toute la nuit, & le matin du jour ſuivant; mais la chaleur devint ſi vive, qu'on fut obligé de camper près d'une mare, où l'on employa le reſte du jour & une partie de la nuit à faire danſer les femmes que les Banians avoient amenées dans la Caravane. On paſſa, le lendemain, par les villages de Caravanet & de Cabol, deux Peages où l'on exige les droits.

Caravanet & Cabol.

A quelques lieues de Brodra, le Commis Anglois prit le devant pour aller préparer des logemens aux Européens de la Caravane. Il revint au-devant d'eux, à peu de diſtance de la ville, où ils entrerent le 7 d'Octobre. Mandeſlo fut conduit dans une fort belle Maiſon de plaiſance, bâtie, pour ſervir de Mauſolée à une perſonne conſidérable du pays. Après lui avoir fait voir les jardins, on ne laiſſa rien manquer à la bonne chere; & les Anglois, cherchant à l'amuſer par toutes ſortes de plaiſirs, firent venir quelques femmes Banianes de la ville, qui s'attacherent fort curieuſement à viſiter ſes habits. Il n'avoit pas quitté ceux de l'Europe; quoique les Anglois & les Hollandois, qui s'établiſſent aux Indes, ſoient ordinairement habillés à la maniere du pays. Ces femmes lui offrirent toutes les complaiſances qu'il pouvoit deſirer de leur ſexe; & ſon refus les offença ſi vivement qu'elles ſe retirerent (99).

On arrive à Brodra.

Modeſtie de Mandeſlo.

La ville de Brodra eſt ſituée dans une plaine ſabloneuſe, ſur la petite riviere de Vaſſet, à trente coſſes, ou quinze lieues de Broitſchia. C'eſt une ville fort moderne, bâtie par Raſia-Ghié, fils du Sultan Mahomet-Begeran, dernier Roi de Guzarate, des ruines de l'ancienne Brodra, qui ſe nommoit autrefois *Radiapor*, & dont elle n'eſt éloignée que d'une demie lieue. Elle eſt revêtue d'une bonne muraille, & de pluſieurs baſtions à l'antique. On y compte cinq Portes, dont l'une eſt murée, parce qu'il n'y a point de grand

Deſcription de Brodra.

(97) A huit lieues ou treize coſſes de Broitſchia.

(98) Mandeſlo, pages 68 & précédentes.

(99) *Ibid.* page 69.

MANDESLO. 1638.

chemin qu'on y ait pû faire aboutir. Ses Habitans, ſur-tout ceux du grand Fauxbourg qui borne la partie Occidentale de la ville, ſont Banians & Ketteriſis, la plûpart Tiſſerands ou Teinturiers. Brodra eſt le lieu de toute la Province où ſe font les plus belles toiles, quoique plus étroites & plus courtes que celles de Broitſchia; & c'eſt à ces différences qu'on les diſtingue. Mandeſlo les nomme; pour jetter du jour, dit-il, ſur les Mémoires qui nous viennent ſouvent de cette contrée (100). La Juriſdiction de Brodra s'étend ſur deux cens dix villages, dont ſoixante-quinze fourniſſent à la ſubſiſtance de la garniſon. Les autres, au nombre de cent trente-cinq, demeurent à la diſpoſition du Grand Mogol, qui aſſigne des penſions, ſur leur revenu, aux Officiers de ſa Cour. Celui qui ſe nomme Sindickera, & qui eſt à huit lieues de la ville, rend chaque année plus de deux cens cinquante quintaux de laque. Mandeſlo fait obſerver que la laque de Guzarate ſe tire d'une eſpece d'arbres qui ne reſſemblent pas mal à nos pruniers. Sa couleur eſt d'un roux brun: mais lorſqu'elle eſt bien ſechée & réduite en poudre, les Indiens lui font prendre, par des mêlanges, la couleur qu'ils deſirent; noire, verte, rouge, jaune, &c. Ils en font des bâtons qui ſervent à cacheter les lettres, ou pour l'ornement de leurs meubles. Ils lui donnent un luſtre, particuliérement pour le noir, auquel nous ne pouvons atteindre en Europe. Le Pays produit auſſi beaucoup d'indigo. Outre le tombeau, dont l'édifice ſervit de logement à Mandeſlo, on en voit un grand nombre hors de la ville, la plûpart magnifiquement bâtis, & quelques-uns accompagnés de grands jardins, qui ſont ouverts à tout le monde (1).

Belles toiles qui s'y font.

Juriſdiction & propriétés de Brodra.

Difficultés à Vaſſet pour le peage.

La Caravane ayant campé de l'autre côté de la ville, au coin d'un bois de palmiers, dont on tire le Terri, breuvage ordinaire de cette région, Mandeſlo la rejoignit le ſoir, & partit le lendemain ſous la même eſcorte, pour ſe rendre à Vaſſet. C'eſt un vieux Château, à demi ruiné, qui ſe préſente ſur le haut d'une montagne, & qui eſt gardé par une garniſon de cent cavaliers. Leur fonction conſiſte à faire payer les droits d'entrée; c'eſt-à-dire, la valeur de quarante-cinq ſous pour chaque charrette. Mais les Marchands Anglois avoient un paſſe-port du Grand Mogol, en vertu duquel ils ſe prétendoient exempts de cette impoſition. Cependant ce ne fut pas ſans difficulté, ni même ſans violence, qu'ils obtinrent la liberté du paſſage, en compoſant, avec la garniſon du Château, pour quelques roupies. Ils ſe logerent dans un village voiſin, après lequel ils trouverent, à deux lieues & demie, celui d'Amennonigy; & trois lieues plus loin, celui de Sepentra, d'où ils ſe rendirent à la petite ville de *Nariad*, que d'autres nomment *Niriaud*, à neuf lieues de Brodra. Ses maiſons ſont aſſez belles. On y fabrique auſſi des toiles de coton, & de l'indigo.

Nariad ou Niriaud.

Mamadebath.

Le 11 d'Octobre, ils arriverent à Mamadebath, petite ville ſituée à cinq lieues de Nariad, ſur une riviere médiocre, mais fort abondante en poiſſon. Ses Habitans ſont Banians, & font un Commerce conſidérable de fil de coton. Cette ville, qui eſt fort agréable, doit ſon origine à deux freres, qui l'ont fortifiée d'un beau Château du côté du Nord.

(100) Des Baſſas, des Nicquamas, des Madaſons, des Cannequins, des Chelas noirs, des Aſſamanis bleus, des Berams & des Tircandias. *Ibid.* page 70.

(1) *Ibidem.*

MANDESLO. 1638.

Le 12, après avoir fait cinq lieues, dans le cours desquelles on passa par Canis, par Barova, & par Issempour, où l'on voit un très-beau Sary (2) pour le logement des Caravanes, on arriva heureusement le même jour aux Portes d'Amadabath. Mandesslo, s'étant avancé avec la charrette qui portoit les vivres, s'arrêta dans un de ces jardins dont les tombeaux des personnes de distinction sont accompagnés. Le Directeur du Comptoir Anglois, qui se nommoit Benjamin *Roberts*, fut informé assez-tôt de son arrivée, pour venir en carosse au-devant de lui. Cette voiture, composée à l'Indienne, étoit toute dorée, & couverte de plusieurs riches tapis de Perse. Deux bœufs blancs, qui la tiroient, sembloient aussi pleins de feu que nos chevaux les plus vifs. Le Directeur faisoit mener en main un beau cheval de Perse, dont le harnois étoit couvert de lames d'argent. Il fit monter Mandesslo avec lui; & laissant à quelques Anglois le soin d'attendre la Caravane, il entra pompeusement dans la ville.

L'Auteur arrive à Amadabath.

Faste du Directeur Anglois.

Le Comptoir Anglois est situé au centre d'Amadabath. Il est composé de plusieurs beaux édifices, & de différentes cours, pour la décharge des marchandises. De la chambre du Directeur, la vûe donne sur une fontaine & sur un petit parterre. Le plancher étoit couvert de tapis; & les piliers, qui soutenoient le bâtiment étoient revêtus d'étoffes de soie, de plusieurs couleurs, avec un crêpon blanc par-dessus, à l'imitation des plus grands Seigneurs du pays. Mandesslo fut logé dans un fort bel appartement. Après y avoir soupé avec les principaux Marchands Européens de la ville, Roberts, qui vouloit faire honneur à la recommandation des Anglois d'Ispahan, lui proposa des plaisirs moins modestes, que diverses raisons lui firent refuser (3).

Il marqua plus de goût pour la proposition que Roberts lui fit le lendemain, de visiter les curiosités de la ville. Son Hôte, dit-il, le fit monter avec lui dans sa voiture, & se fit suivre par deux autres carosses. Il le conduisit d'abord au grand Marché, qui se nomme *Maidan-Schach*, ou le Marché du Roi, & qui a, pour le moins, seize cens pieds de long sur huit cens de large. Cette belle Place est bordée de deux rangs de palmiers & de tamaris, entremêlés de citroniers & d'orangers, dont on voit un grand nombre aussi dans toutes les rues, avec le double agrément d'y former une charmante perspective, & d'y répandre une fraîcheur continuelle, à la faveur de laquelle on se promene sans danger (4).

Mandesslo visite la ville.

Maidan-Schachy

Mandesslo s'attacha beaucoup à voir le Château, qui est vaste & fort bien bâti de pierre de taille. Il passe pour un des plus beaux de l'Empire. On ne passe pas près du Maidan, sans être arrêté par la vûe d'une Maison de brique, qui se nomme le Palais du Roi. Sur la porte regne un corridor, pour la mu-

Château d'Amadabath.

Palais du Roi.

(2) C'est ce que les Turcs & les Persans nomment Caravanseras. Les Caravanes portent, dans l'Indoustan, le nom de Caffilas. *Ibid.* page 74.

(3) » Il fit venir, dans ma chambre, six » danseuses, des plus belles qu'on avoit pû » trouver dans la ville, & me dit que si je » trouvois en elles quelque chose qui m'agréât plus que leur chant & leur adresse, » je n'avois qu'à me déclarer & m'assurer » qu'elles me donneroient tout le divertissement que celles de leur sexe sont capables » de donner & de prendre. Je le remerciai » de sa civilité, tant parce que ma santé n'étoit pas tout-à-fait rétablie, que parce que » je faisois difficulté de recevoir les caresses » d'une Payenne. *Ibid.* p. 76.

(4) *Ibid.* p. 76.

MANDESLO, 1638.

ſique des violons, des haut-bois, & des muſettes, qui s'y font entendre le matin, à midi, le ſoir, & même à minuit, comme en Perſe & dans les autres lieux où la Religion du Prince eſt celle de Mahomet. Tous les appartemens de ce Palais ſont dorés, & peints en détrempe, à la maniere du pays. Mais ils ſont plus capables de plaire à ceux qui aiment la variété des couleurs, qu'à ceux qui cherchent de l'invention dans le deſſein & de la proportion dans les figures (5).

Beauté des murs.

Roberts fit ſortir Mandeſlo de la ville, pour obſerver ſes murailles, qui ſont d'une beauté ſinguliere, & flanquées de pluſieurs groſſes tours. Le foſſé n'a pas moins de vingt-cinq toiſes de largeur; mais il eſt ſans eau, & ruiné dans pluſieurs endroits. Amadabath a douze portes.

Principale Moſquée de Banians.

Ils rentrerent dans la ville, pour voir la principale Moſquée des Banians, qui eſt un bâtiment d'une rare beauté. Le Fondateur, riche Marchand, qui ſe nommoit Santides, vivoit encore. Elle eſt au milieu d'une grande cour, qui eſt fermée d'une haute muraille de pierre de taille, le long de laquelle regne une galerie couverte, aſſez ſemblable à nos Cloîtres. Cette galerie a ſes cellules, dans chacune deſquelles on voit une ſtatue de marbre, blanc ou noir, qui repréſente une femme nue, aſſiſe, & les jambes croiſées ſous elle, à la maniere du pays. Dans quelques cellules, il y a trois ſtatues; une grande entre deux petites.

A l'entrée de la Moſquée, on rencontre deux éléphans de marbre noir, & de grandeur naturelle, ſur l'un deſquels on a placé la ſtatue du Fondateur. Tout l'édifice eſt vouté. Ses murs ſont ornés de pluſieurs figures d'hommes & de bêtes: mais on ne découvre rien de plus dans l'intérieur; & la vûe eſt bornée, au fond, par trois chapelles, ou trois recoins fort obſcurs, retranchés d'une baluſtrade de bois, où l'on diſtingue pluſieurs ſtatues de marbre, avec une lampe allumée devant celle du milieu. Un Prêtre y étoit occupé à recevoir des mains de ceux qui ſe préſentoient, des fleurs, dont il ornoit ſes Idoles; de l'huile, pour les lampes qui pendoient devant la baluſtrade; du bled & du ſel, pour les ſacrifices. Pendant qu'il paroit les ſtatues de fleurs, il avoit la bouche & le nez couverts d'un linge, de peur, apparemment, que l'impureté de ſon haleine ne ſouillât la ſainteté du myſtere; & par intervalles, s'approchant de la lampe, il prononçoit quelques paroles entre les dents, il ſe frottoit les mains ſur la flamme, & ſe les paſſoit quelquefois ſur le viſage. Il continua ſi long-tems cette cérémonie badine, que Mandeſlo n'eut pas la patience d'en attendre la fin (6).

Situation, grandeur, rues, édifices d'Amadabath.

Amadabath, Capitale de l'ancien Royaume de Guzarate, eſt ſituée à vingt-trois degrés trente-deux minutes du Nord, à dix-huit lieues de Cambaye, & quarante-cinq de Surate, ſur une petite riviere qui ſe perd dans l'Indus à peu de diſtance de ſes murs. Cette ville eſt grande & bien peuplée. Sa circonférence eſt d'environ ſept lieues, en y comprenant les fauxbourgs, & quelques villages qui en ſont partie. Ses rues ſont fort larges. Ses édifices ont un air étonnant de grandeur & de magnificence, ſur-tout les Moſquées, & le Palais du Gouverneur de la Province. On y fait une garde continuelle, & la garniſon eſt toujours conſidérable, par la crainte où on eſt des Badures,

(5) Page 77.

(6) Page 78.

peuples

peuples éloignés d'environ vingt-cinq lieues, qui ne reconnoiſſent point l'autorité du Mogol, & qui ſe font redouter de ſes ſujets par leurs incurſions. MANDESLO. 1638.

L'Aſie n'a preſque point de nation ni de marchandiſes, qu'on ne trouve dans Amadabath. Il s'y fait, particuliérement, une prodigieuſe quantité d'étoffes de ſoie & de cotton. A la vérité, les Ouvriers employent rarement la ſoie du pays, & moins encore celle de Perſe, qui eſt trop groſſe & trop chere: mais ils ſe ſervent des ſoies Chinoiſes, qui ſont très-fines, en les mêlant avec celle du Bengale, qui ne l'eſt pas tant, quoiqu'elle le ſoit plus que celle de Perſe. Ils font auſſi des brocards d'or & d'argent; mais ils y mêlent trop de clinquant; ce qui les rend fort inférieurs à ceux de Perſe. Depuis que Mandeſlo étoit arrivé à Surate, ils avoient commencé à fabriquer une nouvelle étoffe de ſoie & de cotton à fleurs d'or, qu'on eſtimoit beaucoup, & qui ſe vendoit cinq écus l'aune. Mais l'uſage en étoit défendu aux Habitans du pays, & l'Empereur ſe l'étoit réſervé, en permettant néanmoins aux Etrangers d'en tranſporter hors de ſes Etats. On faiſoit librement, dans les Manufactures d'Amadabath, toutes ſortes de ſatins, & des velours de toutes couleurs; du taffetas; du ſatin à doubler, de fil & de ſoie; des alcatifs, ou des tapis, à fond d'or, de ſoie & de laine, moins bons à la vérité que ceux de Perſe, & toutes ſortes de toile de cotton (7). Son Commerce.

Les autres marchandiſes qui s'y vendent le plus, ſont le ſucre candi, la caſſonade, le cumin, le miel, le laque, l'opium, le borax, le gingembre ſec & confit, les mirabolans, & toutes ſortes de confitures; le ſalpêtre, le ſel armoniac, & l'indigo, qui n'y eſt connu que ſous le nom d'anil, & que la nature y produit en abondance. On y trouve auſſi des diamans: mais comme on les y apporte de Golkonde & de Viſapour, on peut les avoir ailleurs à moindre prix. Le muſc & l'ambre gris n'y ſont pas des marchandiſes rares, quoique le pays n'en produiſe point.

Un Commerce, des plus conſidérables d'Amadabath, eſt celui du Change. Les Banians font des traites & des remiſes pour toutes les parties de l'Aſie, & juſqu'à Conſtantinople. Ils y trouvent d'autant plus d'avantages, que malgré les dépenſes continuelles du Mogol pour l'entretien d'un grand nombre de ſoldats, dont l'unique office eſt de veiller à la ſureté publique, les Raſbouts & d'autres Brigands rendent les grands chemins fort dangereux. Commerce du change.

D'un autre côté, les Marchandiſes ne payent rien à l'entrée ni à la ſortie d'Amadabath. On en eſt quitte pour un préſent qui ſe fait au Kutual, d'environ quinze ſous par charrette. Les ſeules marchandiſes de contre-bande, pour les Habitans comme pour les Etrangers, ſont la poudre à canon, le plomb & le ſalpêtre, qui ne peuvent ſe tranſporter ſans une permiſſion du Gouverneur: mais on l'obtient facilement avec une legere marque de reconnoiſſance.

Cette riche & grande ville renferme, dans ſon territoire, vingt-cinq gros bourgs, & deux mille neuf cens quatre-vingt-dix-huit villages. Son revenu monte à plus de ſix millions d'écus, dont le Gouverneur diſpoſe, avec la ſeule charge de faire ſubſiſter les troupes qu'il eſt obligé d'entretenir pour le ſervice de l'Etat, & particuliérement contre les voleurs; quoique ſouvent Revenus d'Amadabath.

(7) *Ibidem.* page 8.

MANDESLO. 1638.

il les protege, juſqu'à partager avec eux le fruit de leurs brigandages (8).

Tombeaux d'Amadabath.

Mandeſlo employa les jours ſuivans à viſiter quelques Tombeaux, qui ſont aux environs de la ville. On admire particuliérement celui qui eſt dans le village de Kirkées. C'eſt l'ouvrage d'un Roi de Guzarate, qui l'a fait élever à l'honneur d'un Juge qui avoit été ſon Précepteur, & dont on prétend que la Sainteté s'eſt fait connoître par pluſieurs Miracles. Tout l'édifice, dans lequel on compte juſqu'à quatre cens quarante colomnes de trente pieds de hauteur, eſt de marbre, comme le pavé, & ſert auſſi de tombeau à trois Rois, qui ont ſouhaité d'y être enſévelis avec leurs familles. A l'entrée de ce beau monument, on voit une grande citerne, remplie d'eau, & fermée d'une muraille qui eſt percée de toutes parts d'un grand nombre de fenêtres. La ſuperſtition attire, dans ce lieu, des troupes de Pelerins. C'eſt dans le même village que ſe fait le meilleur indigo du pays (9).

Adreſſe d'un Mahométan pour juſtifier l'inceſte.

Une lieue plus loin, on trouve une belle maiſon, accompagnée d'un grand jardin; ouvrage d'un grand Mogol que l'Auteur nomme Chou-Chimauw, après la victoire qu'il remporta ſur le Sultan Mahomet Begeran, dernier Roi de Guzarate, & qui lui fit unir ce Royaume à ſes Etats. On n'oublia pas de faire voir à Mandeſlo un tombeau, qui ſe nomme *Bety-chuit*, c'eſt-à-dire, *la honte d'une fille*, & dont on lui raconta l'origine. Un riche Marchand, nommé *Hajom-Majom*, étant devenu amoureux de ſa fille & cherchant des prétextes pour juſtifier l'inceſte, alla trouver le Juge Eccléſiaſtique, & lui dit que dès ſa jeuneſſe il avoit pris plaiſir à planter un jardin; qu'il l'avoit cultivé avec beaucoup de ſoin, & qu'on y voyoit les plus beaux fruits; que ce ſpectacle cauſoit de la jalouſie à ſes voiſins, & qu'il en étoit importuné tous les jours; mais qu'il ne pouvoit leur abandonner un bien ſi cher, & qu'il étoit réſolu d'en jouir lui-même, ſi le Juge vouloit approuver ſes intentions par écrit. Cet expoſé lui fit obtenir une déclaration favorable, qu'il fit voir à ſa fille: mais ne tirant aucun fruit de ſon autorité, ni de la permiſſion ſuppoſée du Juge, il la força. Mahomet Begeran, informé de ſon crime, lui fit trancher la tête, & permit que de ſes biens on lui bâtit ce beau monument, qui rend témoignage du crime & de la punition (10).

Montagnes de Marva & Château de Gurchitto.

C'eſt à peu de diſtance d'Amadabath, que commencent à s'élever les effroyables montagnes de Marva, qui s'étendent plus de ſoixante-dix lieues vers Agra, & plus de cent vers Ougen; Domaine de Rana, Prince qu'on croit deſcendu en droite ligne du célebre Porus. Elles contiennent le Château de Gurchitto, que ſa ſituation, dans ces lieux inacceſſibles, a fait paſſer long-tems pour imprénable, & que le Grand Mogol n'a pas eu peu de peine à ſubjuguer. La montagne qui eſt entre Amadabath & Trappe eſt le ſéjour d'un autre Raja, que les bois & les deſerts ont conſervé juſqu'à préſent dans l'indépendance. Le Raja d'Ider eſt Vaſſal de l'Empire; mais, ſa ſituation lui donnant les mêmes avantages, il ſe diſpenſe ſouvent d'obéir aux ordres du Mogol (11).

Un des plus beaux jardins d'Amadabath, eſt celui qui porte le nom de *Schahbag*, ou jardin du Roi. Il eſt ſitué dans le fauxbourg de Begampour,

(8) *Ibid.* page 84. (9) Page 84. (10) *Ibidem.* (11) Page 86.

& fermé d'une grande muraille. On n'en admire pas moins l'édifice, dont les foſſés ſont pleins d'eau & les appartemens très-riches. De-là, Mandeſlo ſe rendit, par un Pont de pierre d'environ quatre cens pas de long, dans un autre jardin qu'on nomme *Nikcinabag*, c'eſt-à-dire Joyau, & qui paſſe pour l'ouvrage d'une femme. Il n'eſt pas remarquable par ſa grandeur, non plus que le bâtiment qui l'accompagne : mais la ſituation de l'un & de l'autre eſt ſi avantageuſe, qu'elle fait découvrir toute la campagne voiſine, & qu'elle forme, ſur les avenues du Pont, une des plus belles perſpectives que l'Auteur eût jamais vûes. Le milieu du jardin offre un grand réſervoir d'eau, qui n'eſt compoſé que d'eau de pluie pendant l'hyver, mais qu'on entretient pendant l'été avec le ſecours de pluſieurs machines, par leſquelles pluſieurs bœufs tirent de l'eau de divers puits fort profonds, qui ne tariſſent jamais. On y va rarement ſans rencontrer quelques femmes qui s'y baignent. Auſſi l'uſage en exclut-il les Indiens. Mais la qualité d'Etranger en fit obtenir l'entrée à Mandeſlo. Tant de jardins dont la ville eſt environnée, & les arbres dont toutes les rues ſont remplies, lui donnent de loin l'apparence d'une grande Forêt. Le chemin, qui ſe nomme Baſchaban, & qui conduit dans un village éloigné de ſix lieues, eſt bordé de deux lignes de cocotiers, qui donnent ſans ceſſe de l'ombre aux voyageurs. Mais il n'approche pas de celui qui méne d'Agra juſqu'à Brampour, & qui ne fait qu'une ſeule allée, dont la longueur eſt de cent cinquante lieues d'Allemagne. Tous ces arbres logent & nourriſſent une incroyable quantité de ſinges, parmi leſquels il s'en trouve d'auſſi grands que des levriers, & d'aſſez puiſſans pour attaquer un homme ; ce qui n'arrive jamais néanmoins, s'ils ne ſont irrités. La plûpart ſont d'un verd-brun. Ils ont la barbe & les ſourcils longs & blancs. Ces animaux, que les Banians laiſſent multiplier à l'infini, par un principe de Religion, ſont ſi familiers, qu'ils entrent dans les maiſons à toute heure, en ſi grand nombre & ſi librement, que les Marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conſerver leurs marchandiſes. » Mandeſlo en compta un jour, » dans la maiſon des Anglois, cinquante à la fois, qui ſembloient s'y être » rendus exprès pour l'amuſer par leurs poſtures & leurs grimaces. Un autre » jour, qu'il leur avoit jetté quelques amandes, ils le ſuivirent juſqu'à ſa » chambre, où ils s'accoutumerent à lui aller demander leur déjeûner tous » les matins. Comme ils ne faiſoient plus difficulté de prendre du pain & du » fruit de ſa main, il en retenoit quelquefois un par la patte, pour obliger » les autres à lui faire la grimace, juſqu'à ce qu'il les vît prêts à ſe jetter ſur » lui (12).

Les mêmes arbres ſervent de retraite à toutes ſortes d'oiſeaux, ſur-tout à quantité de perroquets, dont les plus gros ſe nomment corbeaux d'Inde. On appelle Kakatous ceux qui ſont blancs ou d'un gris de perle, & qui ont ſur la tête une houpe incarnate ; parce que dans leur chant ils prononcent aſſez diſtinctement ce mot. Ces oiſeaux ſont fort communs dans toutes les Indes, & font leurs nids dans les villes, ſous les toits des maiſons, comme les hirondelles en Europe (13).

Le Gouverneur d'Amadabath entretient de ſon revenu, pour le ſervice du

MANDESLO. 1638.

Les Jardins & les Arbres d'Amadabath lui donnent l'air d'une Forêt.

Singes dont les arbres ſont peuplés.

Leur familiarité.

Puiſſance & richeſſes du Gouverneur d'Amadabath.

(12) Page 87.

(13) *Ibidem.*

MANDESLO. 1638.

grand Mogol, douze mille chevaux & cinquante éléphans. Il porte le titre de Raja, ou de Prince. C'étoit alors un homme de ſoixante ans qui ſe nommoit Areb-Kam, & dont on faiſoit monter les richeſſes à cinquante millions d'écus. Il avoit marié, depuis peu, ſa fille au ſecond fils du grand Mogol; & pour l'envoyer à la Cour, il l'avoit fait accompagner de vingt éléphans, de mille chevaux, & de ſix cens charrettes, chargées des plus riches étoffes, & de tout ce qu'il avoit pu raſſembler de précieux. Sa Cour étoit compoſée de plus de cinq cens perſonnes, dont quatre cens étoient ſes Eſclaves. Ils étoient nourris tous dans ſa Maiſon; & l'on aſſura Mandeſlo que ſans compter ſes Ecuries, où il nourriſſoit quatre ou cinq cens chevaux & cinquante éléphans, ſa dépenſe domeſtique montoit chaque mois à plus de cent mille écus. Ses principaux Officiers étoient vétus magnifiquement. Pour lui, négligeant aſſez le ſoin de ſa parure, il portoit une veſte de ſimple toile de cotton, excepté les jours qu'il ſe faiſoit voir dans la ville, ou qu'il la traverſoit pour ſe rendre à la campagne. Il paroiſſoit alors dans l'équipage le plus faſtueux, aſſis ordinairement ſur une eſpece de trône, qui étoit porté par un éléphant couvert des plus riches tapis de Perſe; eſcorté d'une garde de deux cens hommes, avec un grand nombre de beaux chevaux de main, & précédé de pluſieurs étendarts de diverſes couleurs (14).

Viſites que Mandeſlo rend au Gouverneur.

Mandeſlo s'étend ſur quelques viſites qu'il lui rendit, avec le Directeur Anglois, & qui méritent d'être repreſentées dans ſes termes:

Nous le trouvâmes, dit-il, aſſis dans un pavillon qui donnoit ſur ſon jardin. Après nous avoir fait aſſeoir près de lui, il demanda au Directeur, qui j'étois? Roberts lui répondit que j'étois un Gentilhomme Allemand, que le deſir de voir les Pays étrangers & de profiter de mes voyages, avoit fait ſortir de ſa Patrie; & que me trouvant en Perſe, j'avois voulu voir les Indes, comme le plus beau pays du monde. Il loua ma réſolution, en priant le Ciel de la benir. Enſuite il me demanda, ſi pendant le ſéjour que j'avois fait en Perſe, j'avois eu la curioſité d'apprendre la langue Perſane? Je lui dis que j'avois mieux aimé apprendre la langue Turque, & que je la ſavois aſſez pour me faire entendre. Quoique Perſan de naiſſance, il comprit que la langue Turque étoit plus commune à la Cour de Perſe que celle du pays. Quel eſt votre âge? reprit-il; & depuis quand êtes-vous parti d'Allemagne? Je lui dis que j'avois vingt-quatre ans, & qu'il y en avoit trois que je voyageois. Il s'étonna que mes Parens m'euſſent permis de voyager à cet âge, & me demanda ſi je n'avois pas changé d'habit en chemin. Ma réponſe lui apprenant que non, il me dit que j'étois fort heureux, avec cet habit, d'avoir traverſé tant de pays ſans aucun accident, & que les Européens avoient ordinairement la précaution de ſe vêtir à la maniere des Indes.

Après une heure de converſation, nous voulûmes nous retirer; mais il nous propoſa fort civilement de dîner avec lui. On nous préſenta d'abord quelques fruits; pendant qu'on mit la nappe, qui étoit de toile de cotton, & dont on couvrit un grand tapis de maroquin rouge, qu'on étendit ſur le plancher. Le dîner étoit beau. Il fut ſervi à la maniere de Perſe, les viandes couchées ſur du riz de diverſes couleurs, dans des plats de porcelaine, com-

(14) *Ibid.* pages 92 & précédentes.

me je l'avois vû à la Cour d'Iſpahan. Nous nous retirâmes après le dîner mais lorſque je pris congé du Gouverneur, il me dit en langue Turque, *Je vous verrai encore* (15). MANDESLO. 1638.

Nous y retournâmes deux jours après (16); mais je m'étois fait habiller à la maniere du pays, dans le deſſein de faire le voyage de Cambaye, que je ne pouvois entreprendre autrement. Nous le trouvâmes, dans le même appartement où nous l'avions vû la premiere fois. Il étoit vêtu d'une veſte blanche à l'Indienne, ſur laquelle il en avoit une autre, plus longue, de brocard à fond nacarat, & doublée de ſatin blanc, avec un collet de martre zibeline, dont les peaux étoient tellement couſues que les queues lui battoient ſur le dos. Seconde viſite

Il nous fit aſſeoir près de quelques Seigneurs, qui étoient avec lui. Quoiqu'il traitât d'affaires, il eut d'abord l'attention de nous entretenir quelques momens, & je remarquai qu'il prenoit plaiſir à me voir dans un autre habit. Il faiſoit expédier divers ordres. Il en écrivoit lui-même. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir à la bouche, une pipe, qu'un Valet ſoutenoit d'une main, & dont il allumoit le tabac de l'autre. Il ſortit bien-tôt, pour aller faire la revûe de quelques Compagnies de cavalerie & d'infanterie, qui étoient rangées en bataille dans la cour. Après avoir viſité leurs armes, il les fit tirer au blanc, pour juger de leur adreſſe, & pour augmenter la paye des plus habiles, aux dépens de celle des autres, qu'il diminuoit d'autant. Nous penſions à nous retirer; mais il nous fit dire qu'il vouloit que nous dînaſſions avec lui. Dans l'intervalle, on nous ſervit des fruits, dont une bonne partie fut envoyée au Comptoir Anglois par ſon ordre. A ſon retour, il ſe fit apporter un petit cabinet d'or, enrichi de pierreries, dont il tira deux laiettes. Dans l'une, il prit de l'*Opium*, & dans l'autre du *Bengi*, eſpece de poudre, qui ſe fait des feuilles & de la graine de chenevi, & dont les Mogols ſe ſervent pour s'exciter aux voluptés des ſens. Après en avoir pris une cuillerée, il m'envoya le cabinet. Il eſt impoſſible, me dit-il, que pendant votre ſéjour d'Iſpahan vous n'ayez pas appris l'uſage de cette drogue. Vous me ferez plaiſir d'en goûter, & vous la trouverez auſſi bonne que celle de Perſe. J'eus la complaiſance d'en prendre, & le Directeur ſuivit mon exemple, quoique ni l'un ni l'autre nous n'en euſſions jamais pris, & que nous y trouvaſſions peu de goût. Dans la converſation qui ſuivit, le Gouverneur parla du Roi de Perſe & de ſa Cour en homme fort mécontent. Schah-Sefi, me dit-il, a pris le ſceptre avec des mains ſanglantes. Le commencement de ſon regne a couté la vie à quantité de perſonnes, de toute ſorte de condition, d'âge & de ſexe. La cruauté eſt héréditaire dans ſa Maiſon. Il la tient de Schah-Abbas ſon ayeul; & jamais il ne faut eſpérer qu'il ſe défaſſe d'une qualité qui lui eſt naturelle. C'eſt la ſeule raiſon qui porte ſes Officiers à ſe jetter entre les bras du Mogol. Je veux croire qu'il a de l'eſprit; mais de ce côté même, il n'y a pas plus de comparaiſon entre lui & le grand Mogol, qu'entre la pauvreté de l'un & les immenſes richeſſes de l'autre. L'Empereur, mon Maître, a dequoi faire la guerre à trois Rois de Perſe (17).

Bengi, poudre qui excite à la volupte.

Le Gouverneur s'emporte contre le Roi de Perſe.

(15) *Seni daha gureim.* page 94. (16) Le 20 d'Octobre. (17) Page 96.

MANDESLO. 1638.

Je me gardai bien d'entrer en conteſtation avec lui, ſur une matiere ſi délicate. Je lui dis qu'il étoit vrai que ce que j'avois vû des richeſſes de Perſe, n'étoit pas comparable avec ce que je commençois à voir dans les Etats du grand Mogol : mais qu'il falloit avouer auſſi que la Perſe avoit un avantage ineſtimable, qui conſiſtoit dans un grand nombre de Kiſilbachs (18), avec leſquels le Roi de Perſe étoit en état d'entreprendre la conquête de toute l'Aſie. Je lui tenois ce langage à deſſein, parce que je ſavois qu'il étoit Kiſilbach, & qu'il ſeroit flatté de l'opinion que je marquois de cette milice. En effet, il me dit qu'il étoit forcé d'en demeurer d'accord : & ſe tournant vers un Seigneur, qui étoit Perſan comme lui, il lui dit ; » Je crois que ce jeune » homme a du cœur, puiſqu'il parle avec tant d'eſtime de ceux qui en ont.

Compliment flateur de Mandeſlo.

Le dîner fut ſervi avec plus de pompe que le précédent. Un Ecuyer tranchant, aſſis au milieu des grands vaſes dans leſquels on apportoit les viandes, en mettoit, avec une cuilliere, dans de petits plats qu'on ſervoit devant nous. Le Gouverneur même nous ſervit quelquefois, pour nous témoigner ſon eſtime par cette marque de faveur. La ſalle étoit remplie d'Officiers de guerre, dont les uns ſe tenoient debout, la picque à la main, & les autres étoient aſſis près d'un réſervoir d'eau qui s'offroit dans le même lieu. Après le dîner, le Gouverneur, en nous congédiant, nous dit qu'il regrettoit que ſes affaires ne lui permiſſent pas de nous donner le divertiſſement des danſeuſes du Pays.

Dîner ſanglant.

Ce Seigneur étoit homme d'eſprit, mais fier, & d'une ſévérité dans ſon gouvernement, qui tenoit de la cruauté. Dans un autre dîner, il déclara qu'il vouloit donner le reſte du jour à la joye. Vingt danſeuſes, qui furent averties par ſes ordres, arriverent auſſi-tôt, ſe dépouillerent de leurs habits, & ſe mirent à chanter & à danſer nues, avec plus de juſteſſe & de legereté que nos danſeurs de corde. Elles avoient de petits cerceaux, dans leſquels un ſinge n'auroit pas paſſé avec plus de ſoupleſſe. Tous leurs mouvemens ſe faiſoient en cadence, au ſon d'une muſique, qui étoit compoſée d'une timbale, d'un haut-bois, & de quelques petits tambours. Elles avoient danſé deux heures, lorſque le Gouverneur demanda une autre troupe de danſeuſes. On vint lui dire qu'elles étoient malades, & qu'elles ne pouvoient danſer ce jour-là. Il renouvella le même ordre, auquel il ajouta celui de les amener dans l'état où elles étoient ; & ſes gens répétant la même excuſe, il tourna ſon reſſentiment contr'eux. Ces Malheureux, qui craignoient la baſtonade, ſe jetterent à ſes pieds, & lui avouerent que les danſeuſes n'étoient pas malades, mais qu'étant employées dans un autre lieu, elles refuſoient de venir, parce qu'elles ſavoient que le Gouverneur ne les payeroit point. Il en rit. Cependant il ſe les fit amener ſur le champ, par un détachement de ſes gardes ; & lorſqu'elles furent entrées dans la ſalle, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. Elles demanderent la vie, avec des pleurs & des cris épouvantables. Mais il voulut être obéi ; & l'exécution ſe fit aux yeux de toute l'aſſemblée, ſans que les Seigneurs oſaſſent intercéder pour ces Miſérables, qui étoient au nombre de huit (19).

Cet étrange ſpectacle cauſa beaucoup d'étonnement aux Etrangers. Le Gou-

(18) Célébre Milice de Perſe.

(19) Page 99 & précédentes.

verneur, qui s'en apperçut, se mit à rire & leur dit : Pourquoi cette surprise, Messieurs ? Si j'en usois autrement, je ne serois pas long-tems Maître dans Amadabath. Il faut prévenir, par la crainte, le mépris qu'on feroit de mon autorité (20).

MANDELSLO. 1638.

Mandeslo part, pour Cambaye, avec un jeune Facteur Anglois, qui ne faisoit ce voyage que pour l'obliger, & par l'ordre du Directeur. La crainte des Rasbouts lui fit prendre une escorte de huit Pions, c'est-à-dire, de huit soldats à pied, armés de picques & de rondaches, outre l'arc & les fleches. Cette milice est d'autant plus commode, qu'elle ne dédaigne pas de servir de Laquais, & qu'elle marche toujours à la tête des chevaux. Elle se loue d'ailleurs à si bas prix, qu'il n'en couta que huit écus à Mandeslo pour trois jours, pendant lesquels il fit treize lieues. On en compte huit jusqu'au village de Serguntra, dans lequel il ne vit rien de plus remarquable qu'une grande citerne, où l'eau de pluie se conserve pendant toute l'année. Cinq lieues de plus le firent arriver à la vûe de Cambaye. Il s'y logea chez un Marchand More, dans l'absence du Facteur Anglois de cette ville.

Mandeslo se rend d'Amadabath à Cambaye.

Cambaye est situé à seize lieues de Broitschia, dans un lieu fort sablonneux, au fond & sur le bord d'une grande Baye où la Riviere du May se décharge après avoir lavé ses murs. Son Port n'est pas commode, quoique la haute marée y amene plus de sept brasses d'eau, les Navires y demeurent à sec, après le reflus, dans le sable & dans la boue, dont le fond est toujours mêlé. La ville est ceinte d'une fort belle muraille de pierre de taille. Elle a douze Portes, de grandes Maisons, & des rues droites & larges, dont la plûpart ont leurs barrieres, qui se ferment la nuit. Elle est incomparablement plus grande que Surate, & sa circonférence n'a pas moins de deux lieues.

Description de cette ville.

On y compte trois bazars, ou marchés, & quatre belles citernes, capables de fournir de l'eau à tous les Habitans dans les plus grandes sechereſſes. La plûpart sont des Payens, Banians ou Rasbouts, dont les uns sont livrés au Commerce, & les autres à la profession des armes. Leur plus grand trafic est à Diu, à la Mecque, en Perse, à Achem & à Goa, où ils portent toutes sortes d'étoffes, de soie & de cotton, pour en rapporter de l'or & de l'argent monnoyé, c'est-à-dire, des ducats, des sequins & des piastres, avec diverses marchandises des mêmes lieux (21).

Après avoir employé quelques heures à visiter la ville, Mandeslo se laissa conduire, hors des murs, dans quinze ou seize beaux jardins, qui n'approchoient pas néanmoins d'un autre, où son guide le fit monter par un escalier de pierre, composé de plusieurs marches. Il est accompagné de trois corps de logis, dont l'un contient plusieurs beaux appartemens. Au centre du jardin, on voit, sur un lieu fort élevé, le tombeau du Mahométan dont il est l'ouvrage. Il n'y a point de situation d'où la vûe soit si belle, non-seulement vers la mer, mais du côté de la terre, où l'on découvre la plus belle campagne du monde. Ce lieu a tant d'agrémens, que le grand Mogol étant un jour à Cambaye voulut y loger, & fit ôter les pierres du tombeau pour y faire dresser sa tente.

Dehors de Cambaye.

(20) Page 100.

(21) Pages 102 & précédentes.

MANDESLO. 1638.

Mandeſlo voit brûler une femme Indienne de vingt ans.

Tandis que Mandeſlo cherchoit à ſatisfaire ſa curioſité, le Facteur Anglois, qui étoit revenu au Comptoir de ſa Nation, vint lui faire des reproches d'avoir préféré une maiſon Mahométane à la ſienne; & s'offrant à l'accompagner dans ſes obſervations, il lui promit, pour le lendemain, le ſpectacle d'une Indienne, qui devoit ſe brûler volontairement. En effet, ils ſe rendirent enſemble hors de la ville, ſur le bord de la riviere, qui étoit le lieu marqué pour cette funeſte cérémonie. L'Indienne étoit veuve d'un Raſbout, qui avoit été tué à deux cens lieues de Cambaye. En apprenant la mort de ſon mari, elle avoit promis au Ciel de ne pas lui ſurvivre. Comme le grand Mogol & ſes Officiers n'épargnent rien pour abolir un uſage ſi barbare, on avoit réſiſté long-tems à ſes deſirs; & le Gouverneur de Cambaye les avoit combattu lui-même, en s'efforçant de lui perſuader que les nouvelles qui lui faiſoient haïr la vie, étoient encore incertaines. Mais ſes inſtances redoublant de jour en jour, on lui avoit enfin permis de ſatisfaire aux loix de ſa Religion.

Elle n'avoit pas plus de vingt ans. Mandeſlo la vit arriver au lieu de ſon ſupplice, avec tant de conſtance & de gayeté, qu'il s'imagina qu'on lui avoit hebeté les ſens par une doſe extraordinaire d'opium, dont l'uſage eſt fort commun dans les Indes. Son cortege formoit une longue proceſſion, qui étoit précedé de la muſique du pays, c'eſt-à-dire, de hautbois, & de timbales. Quantité de filles & de femmes chantoient & danſoient devant la victime. Elle étoit parée de ſes plus beaux habits. Ses bras, ſes doigts & ſes jambes étoient chargées de braſſelets, de bagues & de carquans. Une troupe d'hommes & d'enfans fermoit la marche.

Le bucher, qui l'attendoit ſur la rive, étoit de bois d'Abricotier, mêlé de ſandal & de canelle. Auſſi-tôt qu'elle put l'appercevoir, elle s'arrêta quelques momens, pour le regarder d'un œil où Mandeſlo crut découvrir du mépris; & prenant congé de ſes Parens & de ſes amis, elle diſtribua parmi eux ſes braſſelets & ſes bagues. Mandeſlo ſe tenoit à cheval auprès d'elle, avec deux Marchands Anglois. » Je crois, dit-il, que mon air lui fit connoître qu'elle me faiſoit pitié, & ce fut apparemment par cette raiſon » qu'elle me jetta un de ſes bracelets, que j'attrapai heureuſement, & que » je garde encore en mémoire d'un ſi triſte événement (22). Lorſqu'elle fut » montée ſur le bucher, on y mit le feu. Elle ſe verſa ſur la tête un vaſe » d'huile odoriferante, où la flamme ayant pris auſſi-tôt, elle fut étouffée en » un inſtant, ſans qu'on lui vit faire aucune grimace. Quelques aſſiſtans » jetterent dans le bucher pluſieurs cruches d'huile, qui, précipitant l'action » des flammes, acheverent de reduire le corps en cendre. Les cris de l'aſſemblée auroient empêché d'entendre ceux de la veuve, quand elle auroit eu » le tems d'en pouſſer dans le feu, qui l'étouffa comme un éclair (23).

Remarque ſur la pointeſſe des Indiens.

Mandeſlo, ayant paſſé quelques jours à Cambaye, partit avec beaucoup d'admiration pour la pointeſſe des Habitans. On ſera ſurpris, dit-il, ſi j'aſſure qu'on trouve peut-être plus de civilité aux Indes, que parmi ceux qui croyent la poſſéder ſeuls. Cette réflexion, qui tombe ſans doute ſur les Allemands, parce que c'étoit alors la ſeule Nation qu'il connût en Europe, le conduit à parler du betel, & des propriétés de cette plante. Il prétend que c'eſt celle

(22) Page 164. (23) Voyez, dans la deſcription de Golkonde, l'origine de cet uſage qu'Avicenne

qu'Avicenne a nommée *Fanfel*. Entre ſes remarques, il en fait une qu'on n'a vûe juſqu'ici dans aucune autre Relation. Dans tous les lieux qui produiſent le betel, il ne donne, dit-il, que des feuilles, qu'on vend un pacquet à la douzaine, & qui ſe conſervent long-tems fraîches; mais, dans le ſeul pays de Malaca, il porte un fruit, qui a la figure d'une queue de lézard, & que les Habitans mangent avec goût (24).

MANDESLO. 1638. Remarques ſur le betel.

En retournant vers Amadabath, Mandeſlo arriva ſi tard à Serquatra, que les Banians, qui ne ſe ſervent point de chandelle, de peur que les mouches & les papillons ne s'y viennent brûler, refuſerent de lui ouvrir leurs portes. A l'occaſion de l'embarras auquel il fut expoſé pour la nourriture de ſes chevaux, il obſerve que dans l'Indouſtan, comme on l'a déja remarqué de pluſieurs autres pays des Indes, l'avoine étant inconnue & l'herbe fort rare, on nourrit les bêtes de ſelle & de ſomme, d'une pâte compoſée de ſucre & de farine, dans laquelle on mêle quelquefois un peu de beurre (25).

Comment les Mogols nourriſſent leurs chevaux.

Le lendemain, après avoir fait cinq lieues juſqu'à un grand village dont il ne rapporte pas le nom, ſa curioſité le conduiſit au jardin de Tſchiebag, le plus beau, ſans contredit, de toutes les Indes (26). Il doit ſon origine à la victoire du grand Mogol ſur le dernier Roi de Guzarate; & de-là lui vient ſon nom, qui ſignifie *Jardin de Conquête*. Il eſt ſitué dans un des plus agréables lieux du monde, ſur le bord d'un grand étang, avec pluſieurs pavillons du côté de l'eau, & une muraille très-haute vers Amadabath. Le corps de logis, & le Carvanſera dont il eſt accompagné, ſont dignes du Monarque qui les a bâtis. Le Jardin offre diverſes allées d'arbres fruitiers, tels que des orangers & des citroniers de toutes les eſpeces, des grenadiers, des dattiers, des amandiers, des meuriers, des tamarins, des mangas & des cocotiers. Ces arbres y ſont en ſi grand nombre, & plantés à ſi peu de diſtance, que faiſant regner l'ombre de toutes parts, on y jouit continuellement d'une délicieuſe fraîcheur. Les branches ſont chargées de ſinges, qui ne contribuent pas peu à l'agrément d'un ſi beau lieu. Mandeſlo, qui étoit à cheval, & qui ſe trouva importuné des gambades que ces animaux faiſoient autour de lui, en tua deux à coups de piſtolet : ce qui parut irriter ſi furieuſement les autres, qu'il les crut prêts à l'attaquer. Cependant, malgré leurs cris & leurs grimaces, ils ne lui voyoient pas plutôt tourner bride, qu'ils ſe réfugioient ſur les arbres.

Fameux Jardin de Tſchiebag.

Singes dont les arbres y ſont chargés.

Un heureux haſard lui fit trouver, dans le Fauxbourg d'Amadabath, une Caravane d'environ deux cens Marchands, Anglois & Banians, qui étoient en chemin, pour Agra, Capitale de l'Empire Mogol. Il profita d'une occaſion, ſans laquelle ſon départ auroit été retardé long-tems. Le Directeur Anglois leur avoit accordé de puiſſantes recommandations; il ſe mit en marche le 29 d'Octobre. Dans le plus beau chemin du monde, on rencontre ſi peu de villages, que le premier, dit-il, qu'il puiſſe nommer eſt celui de Paingat. Le ſixiéme jour, il arriva devant les murs de la ville d'Heribath, après avoir fait cinquante lieues. Cette Place eſt de grandeur médiocre. Elle n'a ni portes, ni murailles, depuis qu'elles ont été détruites par Tamerlan,

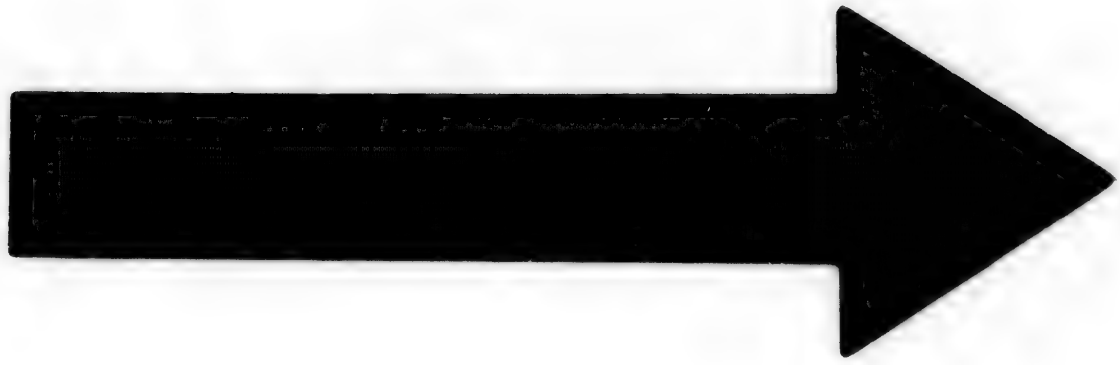
Départ de Mandeſlo pour Agra.

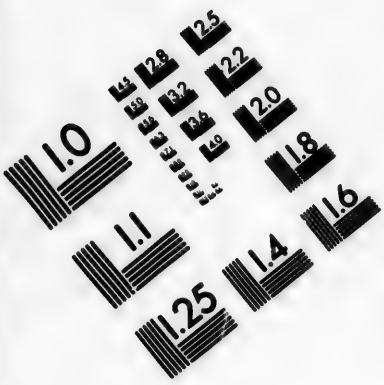
Paingat. Heribath.

(24) Page 68. Il ſe trompe. Carreri donne ce fruit à Manille, où il ſe nomme Tacloué. Tome V. p. 84.

(25) Page 111.

(26) *Ib. Item.*





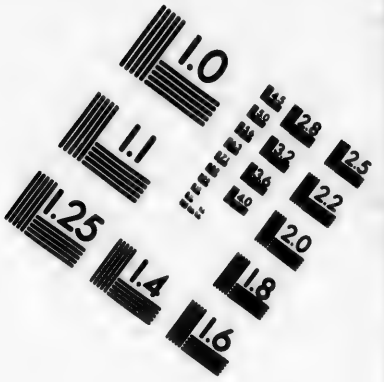
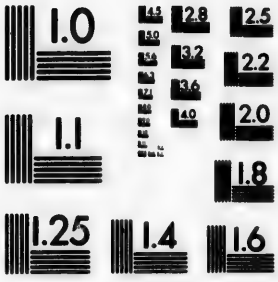
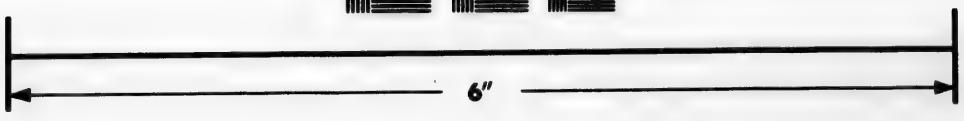
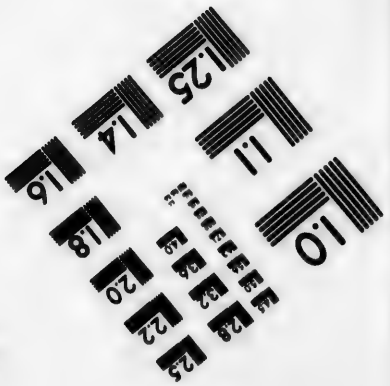


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

MANDESLO. 1638.

On voit encore les ruines de ſon Château, ſur une montagne voiſine.

Dantiges.

Entre cette ville & celle de Dantiges, qui en eſt éloignée de cinquante lieues, on eſt continuellement expoſé aux courſes des Raſbouts. Les Officiers de la Caravane ſe diſpoſerent à recevoir ces Brigands, en faiſant filer leurs charrettes, & les ſoldats de l'eſcorte, dans un ordre qui les mettoit en état de ſe ſecourir ſans confuſion. A cinquante lieues de Dantiges, on arriva près

Sycdek.

d'un village, nommé Sycdek, qui eſt accompagné d'un fort beau Château. Les Raſbouts, qui s'étoient préſentés par intervalles, cauſerent moins de mal aux Marchands que de crainte. On ceſſa de les voir entre Sycdek & Agra, où l'on parvint heureuſement.

Agra.

Le grand Mogol, ou l'Empereur de l'Indouſtan, change ſouvent de demeure. L'Empire n'a pas de ville un peu conſidérable, où ce Monarque n'ait un Palais. Mais il n'y en a point qui lui plaiſe plus qu'Agra; & Mandeſlo

Sa deſcription.

la regarde en effet comme la plus belle ville de ſes Etats. Elle eſt ſituée à vingt-huit degrés du Nord, dans la Province qui porte proprement le nom d'Indouſtan, ſur la riviere de Geminé, qui ſe jette dans celle du Gange au-deſſus du Royaume de Bengale. Agra eſt deux fois plus grand qu'Iſpahan; & l'on n'en fait pas le tour à cheval en moins d'un jour. La ville eſt fortifiée d'une bonne muraille de pierre de taille rouge, & d'un foſſé large de plus de trente toiſes (27).

Rues & Places.

Ses rues ſont belles & ſpacieuſes. Il s'en trouve de voutées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les Marchands & les Artiſans ont leurs boutiques diſtinguées par l'eſpece des métiers, & par la qualité des marchandiſes. Les Meidans & les Bazars (28) ſont au nombre de quinze, dont le plus grand eſt celui qui forme comme l'avant-cour du Château. On y voit ſoixante pieces de canon, de toutes ſortes de calibres, mais en aſſez mauvais ordre & peu capable de ſervir. Cette Place, comme celle d'Iſpahan, offre une groſſe & haute perche, où les Seigneurs de la Cour, & quelquefois le grand Mogol même, s'exercent à tirer au blanc.

Carvaſeras.

On compte, dans la ville, quatre-vingt Carvaſeras pour les Marchands Etrangers, la plûpart à trois étages, avec de très-beaux appartemens, des magaſins, des voutes & des écuries, accompagnés de galeries & de corridors pour la communication des chambres. Ces eſpeces d'Hôtelleries ont leurs Concierges, qui doivent veiller à la conſervation des marchandiſes, & qui vendent des vivres à ceux que leur office eſt de loger gratuitement.

Metſchids ou Moſquées.

Comme le grand Mogol & la plûpart des Seigneurs de ſa Cour font profeſſion du Mahométiſme, on voit, dans Agra, un très-grand nombre de *Metſchids*, ou de Moſquées. On en diſtingue ſoixante-dix grandes, dont les ſix principales portent le nom de *Metſchid-Adine*, c'eſt-à-dire, *Quotidiennes*, parce que chaque jour le Peuple y fait ſes dévotions. On voit, dans une de ces ſix Moſquées, le ſépulcre d'un ſaint Mahométan, qui ſe nomme Scander, & qui eſt de la poſtérité d'Haly. Dans une autre, on voit une tombe de trente pieds de long ſur ſeize de large, qui paſſe pour celle d'un Heros militaire. Elle eſt couverte de petites banderolles. Un grand nombre de Pelerins, qui s'y rendent de toutes parts, ont aſſez enrichi la Moſquée pour la mettre en

(27) Page 114.

(28) C'eſt-à-dire, Places & Marchés.

état de nourrir chaque jour un très-grand nombre de pauvres. Ces Metſchids, & les cours qui en dépendent, ſervent d'azile aux criminels, & même à ceux qui peuvent être arrêtés pour dettes. Ce ſont les *Allacapi* de Perſe, que les Mogols nomment Allades, & qui ſont ſi reſpectés, que l'Empereur même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable (29). On trouve dans Agra, juſqu'à huit cens bains, dont le grand Mogol tire annuellement des ſommes fort conſidérables, parce que cette ſorte de purification faiſant une des principales parties de la Religion du pays, il n'y a point de jour où ces lieux ne ſoient fréquentés d'une multitude infinie de peuple.

MANDESLO. 1638.

Azyles publics.

Bains.

Les Seigneurs de la Cour ont leurs Hôtels dans la ville, & leurs Maiſons à la campagne. Tous ces édifices ſont bien bâtis & richement meublés. L'Empereur a pluſieurs Maiſons hors de la ville, où il prend quelquefois plaiſir à ſe retirer. Mais rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de ce Prince, que ſon Palais, qui eſt ſitué ſur le bord de la riviere. Mandeſlo lui donne environ quatre cens pieds de tour. Il eſt parfaitement bien fortifié, dit-il, du moins pour le pays; & cette fortification conſiſte dans une muraille de pierre de taille, un grand foſſé, & un pont-levis à chaque porte, avec quelques autres ouvrages aux avenues, ſur-tout à la porte du Nord.

Hôtels & Palais.

Palais Impérial d'Agra.

Celle qui donne ſur le Bazar, & qui regarde l'Occident, s'appelle Ciſtery. C'eſt ſous cette porte qu'eſt le Divan, c'eſt-à-dire, le lieu où le grand Mogol fait adminiſtrer la Juſtice à ſes Sujets, près d'une grande ſalle où le premier Viſir fait expédier & ſceller les Ordonnances pour toutes ſortes de levées. Les Minutes en ſont gardées au même lieu. En entrant par cette porte, on ſe trouve dans une grande rue, bordée d'un double rang de boutiques, qui mene droit au Palais Impérial.

La porte, qui donne entrée dans le Palais ſe nomme *Eckbark derwage*, c'eſt-à-dire, Porte de l'Empereur Eckbar. Elle eſt ſi reſpectée, qu'à la réſerve des ſeuls Princes du ſang, tous les autres Seigneurs ſont obligés d'y deſcendre & d'entrer à pied. C'eſt dans ce quartier, que ſont logées les femmes qui danſent & qui chantent devant le grand Mogol & ſa famille.

La quatriéme Porte, nommée *Derſame*, donne ſur la riviere; & c'eſt-là que Sa Majeſté ſe rend tous les jours, pour ſaluer le Soleil à ſon lever. C'eſt du même côté que les Grands de l'Empire, qui ſe trouvent à la Cour, viennent rendre, chaque jour, leur hommage au Souverain, dans un lieu élevé, où ce Monarque peut les voir. Les Hadys, ou les Officiers de Cavalerie, s'y trouvent auſſi; mais ils ſe tiennent plus éloignés, & n'approchent point de l'Empereur ſans un ordre exprès. C'eſt de-là qu'il voit combattre les éléphans, les taureaux, les lions, & d'autres bêtes féroces; amuſement qu'il prenoit tous les jours, à la réſerve du Vendredi, qu'il donnoit à ſes dévotions (30).

La Porte qui donne entrée dans la ſalle des Gardes, ſe nomme *Atteſanna*. On paſſe, par cette ſalle, dans une cour pavée, au fond de laquelle on voit, ſous un portail, une baluſtrade d'argent, dont l'approche eſt défendue au peuple, & n'eſt permiſe qu'aux Seigneurs de la Cour. Mandeſlo rencontra,

(29) Page 116.

(30) C'étoit l'Empereur Cha-Jehan, fils de Jean Guir, & ce même Sultan Corone qui a paru dans la Relation précédente. Le lieu que Mandeſlo décrit eſt apparemment celui que Rhoe a nommé *Jarnao* dans la ville d'Aſmere.

MANDESLO. 1638.

dans cette cour, le Valet Perſan qui l'avoit quitté à Surate. Il en reçut des offres de ſervice, & celle même de le faire entrer dans la baluſtrade; mais les Gardes s'y oppoſerent. Cependant, comme c'eſt par cette baluſtrade qu'on entre dans la chambre du trône, il vit dans une autre petite baluſtrade d'or le trône du grand Mogol, qui eſt d'or maſſif, enrichi de diamans, de perles & d'autres pierres précieuſes. Au-deſſus eſt une galerie, où ce puiſſant Monarque ſe fait voir tous les jours (31) pour rendre juſtice à ceux qui la demandent. Pluſieurs clochettes d'or ſont ſuſpendues en l'air, au-deſſus de la baluſtrade. Ceux qui ont des plaintes à faire doivent en ſonner une : mais ſi l'on n'a des preuves convainquantes, il ne faut pas ſe hazarder d'y toucher, ſous peine de la vie (32).

On montre, en dehors, un autre appartement du Palais qu'on diſtingue par une groſſe tour dont le toît eſt couvert de lames d'or, & qui contient, dit-on, huit grandes voutes pleines d'or, d'argent, & de pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable (33).

Mandeſlo paroît perſuadé que d'une ville auſſi grande, auſſi peuplée qu'Agra, on peut tirer deux cens mille hommes capables de porter les armes. La plûpart de ſes Habitans ſuivent la Religion de Mahomet. Sa Juriſdiction, qui s'étend dans une circonférence de plus de ſix vingt lieues, comprend plus de quarante petites villes & trois mille ſix cens villages. Le terroir eſt bon & fertile. Il produit quantité d'indigo, de coton, de ſalpêtre, & d'autres richeſſes dont les Habitans font un Commerce avantageux.

Danger qui fait partir Mandeſlo d'Agra.

Le deſſein de Mandeſlo étoit de faire un plus long ſéjour dans la Capitale de l'Indouſtan; mais un accident imprévû le fit changer de réſolution, & l'obligea de quitter une ville où ſa vie lui parut en danger. Un jour qu'il s'entretenoit avec le Valet Perſan qui l'avoit quitté à Surate, il vit venir vers lui un Mogol, homme de bonne mine & dont la condition ſembloit au-deſſus du commun, qui lui demanda d'où il venoit & ce qui l'avoit amené dans le pays. Il répondit qu'il étoit Européen; qu'il venoit d'Allemagne, & que le motif de ſon voyage avoit été la ſeule curioſité de voir la Cour du plus puiſſant Monarque de l'Orient. Je crois vous avoir vû à Iſpahan, reprit le Mogol; & vous êtes ſans doute celui qui a tué mon Parent, dans le démêlé que nous y avons eu avec l'Ambaſſadeur d'Allemagne. Mandeſlo fit un effort pour ſe raſſurer, & proteſta que loin d'avoir été en Perſe, il étoit venu par mer d'Angleterre à Surate. Deux Marchands Anglois, dont il étoit accompagné, ſeconderent ce menſonge. Mais le plus grand ſecours qu'il reçut, dans cette occaſion, lui vint du Valet Perſan, qui jura, par Mahomet & Huſſein, que ſon ancien Maître étoit venu d'Angleterre. Le Mogol ſe retira. Cependant il fit connoître qu'il lui reſtoit des doutes; & Mandeſlo, n'oſant ſe fier à la diſpoſition d'un Ennemi ſi redoutable, prit le parti de s'engager dans une Caravane qui partoit pour Lahor, ville à ſoixante-dix lieues d'Agra, dans l'intérieur du pays (34).

(31) C'eſt ſans doute ce que Rhoe nomme le Durbal & Bernier l'Amkas.

(32) Page 108.

(33) On remet, à la deſcription générale de l'Indouſtan, d'autres obſervations de Mandeſlo.

(34) Pages 138 & 139.

Il s'aſſocia particuliérement avec un Marchand Hollandois, qui faiſoit le même voyage. D'Agra juſqu'à Lahor, le chemin n'eſt qu'une allée, tirée à la ligne, & bordée de dattiers, de cocotiers & d'autres arbres, qui défendent les Voyageurs des ardeurs exceſſives du ſoleil. Les belles Maiſons, qui ſe préſentent de toutes parts, amuſoient continuellement les yeux de Mandeſlo; tandis que les ſinges, les perroquets, les paons, lui offroient un autre ſpectacle, & donnoient même quelquefois de l'exercice à ſes armes. Il tua un gros ſerpent, un leopard & un chevreuil, qui ſe trouverent dans ſon chemin. Les Banians de la Caravane s'affligeoient de lui voir ôter, à des animaux, une vie qu'il ne pouvoit leur donner, & que le Ciel ne leur accordoit que pour le glorifier. Lorſqu'ils lui voyoient porter la main au piſtolet, ils paroiſſoient irrités qu'il prît plaiſir à violer en leur préſence les loix de leur Religion; & s'il avoit la complaiſance de leur épargner ce chagrin, il n'y avoit rien qu'ils ne fiſſent pour lui plaire (35).

MANDELSLO. 1638.

Il part pour Lahor.

Chagrin qu'il cauſe aux Banians.

En approchant de Lahor, il admira la fertilité du pays, qui produit du riz, du bled, & toutes ſortes de fruits, plus abondamment qu'aucune autre Province de ce vaſte Empire. La ville eſt ſituée à trente-deux degrés vingt minutes du Nord, ſur la petite riviere de Ravy, qui ſe jette avec quatre autres dans le fleuve de l'Inde : c'eſt ce qui fait donner à ce fameux fleuve le nom de Pangabi, qui ſignifie cinq eaux. La ſituation de Lahor eſt fort agréable, ſur-tout du côté de la riviere, où l'on découvre pluſieurs beaux jardins. Le Palais Impérial, quoique renfermé dans la ville, en eſt ſéparé par une haute muraille. Entre pluſieurs grands édifices, il contient quantité d'autres Palais & d'Hôtels, pour le logement des Seigneurs qui ſuivent la Cour. La plûpart des Habitans de Lahor ayant embraſſé le Mahométiſme, on y voit un grand nombre de Moſquées, & de bains publics.

Deſcription de Lahor.

Mandeſlo eut la curioſité de voir un de ces bains, & de s'y baigner à la mode du pays. Il le trouva bâti à la Perſane, avec une voute plate, & diviſé en pluſieurs appartemens de forme à demi ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant ſa porte particuliere, & deux cuves de pierre de taille dans leſquelles on fait entrer l'eau par des robinets de cuivre, au degré de chaleur qu'on deſire. Après avoir pris le bain, on le fit aſſeoir ſur une pierre de ſept ou huit pieds de long, & large de quatre, où le Baigneur lui frotta le corps avec un gantelet de crin. Il vouloit lui frotter auſſi la plante des pieds avec une poignée de ſable; mais voyant qu'il avoit peine à ſupporter cette opération, il lui demanda s'il étoit Chrétien; & lorſqu'il eut appris qu'il l'étoit, il lui donna le gantelet, en le priant de ſe frotter lui-même les pieds, quoiqu'il ne fît pas difficulté de lui frotter le reſte du corps. Un homme de petite taille, qui parut enſuite, le fit coucher ſur la même pierre; & s'étant mis à genoux ſur ſes reins, il lui frotta le dos avec les mains, depuis l'épine juſqu'aux côtés, en l'aſſurant que le bain lui ſerviroit peu, s'il ne ſouffroit qu'on fît couler ainſi, dans les autres membres, le ſang qui pouvoit ſe corrompre dans cette partie du corps (36).

Bains publics. Mandeſlo va s'y baigner.

Mandeſlo ne vit rien de plus curieux, aux environs de Lahor, qu'un des jardins de l'Empereur, qui en eſt à deux jours de chemin. Mais dans ce petit

(35) Page 140.

(36) Page 141.

MANDESLO. 1638.

Voyage, qu'il fit par amuſement, il prit plaiſir aux différentes voitures, dont on le fit changer ſucceſſivement. On lui donna d'abord un chameau, enſuite un éléphant; & puis, un bœuf, qui trottant furieuſement, & levant les pieds juſqu'aux étriers lui faiſoit faire ſix bonnes lieues en quatre heures (37).

Retour de Mandeſlo à Surate.

Le ſéjour de Lahor lui plaiſoit beaucoup; mais il reçut des Lettres d'Agra, par leſquelles on le preſſoit de retourner à Surate, s'il vouloit profiter du départ de quelques Vaiſſeaux Anglois, ſur leſquels le Préſident, qui avoit achevé le tems ordinaire de ſon emploi, devoit s'embarquer pour retourner en Angleterre. Il ne balança point à ſe mettre dans la Compagnie de quelques Marchands Mogols, qui partoient pour Amadabath. En arrivant dans cette ville, il y trouva des Lettres du Préſident, qui l'invitoit à profiter d'une forte Caravane, que le Directeur d'Amadabath avoit ordre de former le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, pour ſe rendre à Surate avant ſa démiſſion, & pour aſſiſter à la Fête qui devoit accompagner cette cérémonie. Pendant qu'on préparoit la Caravane, il eut le ſpectacle d'un feu d'artifice à l'Indienne. Toutes les fenêtres du Meidan étoient bordées de lampes, devant leſquelles on avoit placé des flaccons de verre, remplis d'eau de pluſieurs couleurs. Cette illumination lui parut charmante. On alluma le feu, qui conſiſtoit en fuſées de différentes formes. Quantité de lampes, ſuſpendues à des roues, paroiſſoient immobiles, quoique les roues tournaſſent inceſſamment avec beaucoup de violence (38).

Feu d'artifice à l'Indienne.

Dangereuſe route de l'Auteur.

Auſſi-tôt que la Caravane fut aſſemblée, Mandeſlo ſe mit en chemin avec le Directeur d'Amadabath & trois autres Anglois, qui devoient aſſiſter auſſi à la Fête de Surate. Ils prirent le devant, ſous l'eſcorte de vingt Pions, après avoir laiſſé ordre à la Caravane de faire toute la diligence poſſible pour les ſuivre. Ils emmenoient quatre charrettes & quelques chevaux. Les Pions, qui portoient leurs armes & leurs étendarts, ſuivoient à pied le train des voitures. Mandeſlo fait obſerver qu'aux Indes, il n'y a point de perſonne un peu diſtinguée qui ne faſſe porter devant ſoi une eſpece d'étendart, qui ſert, dit-il, comme de banniere (39).

Le premier jour, ils paſſerent la riviere de Vaſſet, d'où ils allerent paſſer la nuit dans le Fort de Saſelpour. Pansfeld, Facteur Anglois de Brodra, qui vint au-devant d'eux juſqu'à ce Fort, les traita le lendemain fort magnifiquement dans le lieu de ſa réſidence. Ils en partirent vers le ſoir, pour ſe loger la nuit ſuivante dans un grand jardin; & le jour d'après, continuant heureuſement leur voyage, ils allerent camper proche d'une citerne, nommée *Sambor*. Mais ils y étoient attendus par de fâcheux incidens. Les Habitans du Pays, qui virent arriver en même-tems une Caravane Hollandoiſe de deux cens charrettes, craignirent que toute leur eau ne fût conſumée par un ſi grand nombre d'Etrangers. Ils en défendirent l'approche aux Anglois, qui étoient arrivés les premiers; ce qui obligea le Directeur de faire avancer quinze Pions, avec ordre d'employer la force. Mais, en approchant de la citerne, ils la trouverent gardée par trente Payſans bien armés, qui ſe préſenterent avec beaucoup de réſolution. Les Pions coucherent en joue & tirerent l'épée. Cette vigueur étonna les Payſans, & leur fit prendre le parti de ſe retirer:

Citerne de Sambor, où l'eau coute cher aux Anglois.

(37) Page 142. (38) Page 142. (39) Page 143.

mais pendant que le Directeur faiſoit puiſer de l'eau, ils tirerent quelques fléches & trois coups de mouſquet ; qui bleſſerent cinq de ſes gens. Alors les Pions faiſant feu ſans ménagement, tuerent trois de leurs Ennemis, dont Mandeſlo vit emporter les corps dans le village. Une action ſi vive auroit eu des ſuites plus ſanglantes, ſi l'arrivée de la Caravane Hollandoiſe n'avoit achevé de contenir les Indiens. MANDESLO. 1638.

Cependant ce n'étoit que le prélude d'une avanture plus dangereuſe. Pendant que les Anglois étoient tranquillement à ſouper, un Marchand Hollandois vint leur donner avis qu'on avoit vû, ſur le chemin, deux cens Raſbouts, qui avoient fait pluſieurs vols depuis quelques jours ; & que le jour précédent, ils avoient tué ſix hommes à peu de diſtance de Sambor. La Caravane Hollandoiſe ne laiſſa pas de décamper à minuit. » Nous la ſuivîmes, » raconte Mandeſlo, pour l'inſtruction des Voyageurs : mais comme elle marchoit plus lentement que nous, nous ne fûmes pas long-tems à la paſſer. » Le matin, nous découvrîmes un *Holacueur*, c'eſt-à-dire, un de ces Trompettes qui marchent ordinairement à la tête des Caravanes, en ſonnant » d'un inſtrument de cuivre beaucoup plus long que nos trompettes. Dès » qu'il nous eut apperçus, il ſe jetta dans une Forêt voiſine, où il ſe mit » à ſonner de toute ſa force ; ce qui nous fit prévoir que nous aurions bien» tôt les Raſbouts ſur les bras. En effet nous vîmes ſortir preſqu'en même» tems, des deux côtés de la Forêt, un grand nombre de ces Brigands, armés » de picques, de rondaches, d'arcs & de fléches, mais ſans armes à feu. » Nous avions eu la précaution de charger les nôtres, qui ne conſiſtoient » qu'en quatre fuſils & trois paires de piſtolets. Le Directeur & moi, nous » montâmes à cheval, & nous donnâmes les fuſils aux Marchands qui étoient » dans les voitures, avec ordre de ne tirer qu'à bout portant. Nos armes » étoient chargées à cartouches ; & les Raſbouts marchoient ſi ſerrés, que de » la premiere décharge nous en vîmes tomber trois. Ils nous tirerent quel» ques fléches, dont ils nous bleſſerent un bœuf & deux Pions. J'en reçus » une dans le pommeau de ma ſelle, & le Directeur eut un coup dans ſon » turban. Auſſi-tôt que la Caravane Hollandoiſe entendit tirer, elle ſe hâta » de nous envoyer dix de ſes Pions. Mais, avant qu'ils fuſſent en état de » nous ſecourir, le danger devint fort grand pour ma vie. Je me vis attaqué » de toutes parts, & je reçus deux coups de picque dans mon collet de bu» fle, qui me ſauva heureuſement la vie. Deux Raſbouts prirent mon che» val par la bride, & ſe diſpoſoient à m'emmener priſonnier : mais j'en mis » l'un hors de combat, d'un coup de piſtolet que je lui donnai dans l'épaule ; » & le Directeur Anglois, qui vint à mon ſecours, me dégagea de l'autre. » Cependant les Pions des Hollandois approcherent ; & toute la Caravane » étant arrivée preſqu'en même-tems, les Raſbouts ſe retirerent dans la Forêt, » laiſſant ſix hommes morts, ſur le champ de bataille, & n'ayant pas peu de » peine à traîner leurs bleſſés. Nous perdîmes deux Pions & nous en eûmes » huit bleſſés ; ſans compter le Directeur Anglois, qui le fut legérement. » Cette leçon nous fit marcher en bon ordre, avec la Caravane, dans l'opi» nion que nos Ennemis reviendroient en plus grand nombre : mais ils ne » reparurent point, & nous arrivâmes vers midi à Broitſchia, d'où nous par» tîmes à quatre heures pour traverſer la riviere & pour faire encore cinq

Combat de Mandeſlo contre les Raſbouts.

MANDESLO. 1638.

» coſſes juſqu'au village d'Enclaſſer. Le lendemain, 26 de Décembre, nous » arrivâmes à Surate (40).

Aſſemblée & Fête Angloiſe, pour la démiſſion du Préſident.

Mandeſlo trouva, dans le Comptoir des Anglois, plus de cinquante Marchands de cette Nation, que le Préſident avoit fait venir de tous les autres Comptoirs du Pays, pour rendre compte de leur adminiſtration & pour recevoir ſes adieux. Il leur fit un fort beau diſcours, en remettant ſon autorité à *Tremlin*, qui étoit nommé pour lui ſuccéder. Enſuite toute l'aſſemblée ſe rendit au jardin du Comptoir, qui eſt hors de la ville, & dans lequel Methold avoit fait préparer un magnifique feſtin, avec trois Muſiques, l'une Angloiſe, & les deux autres, Moreſque & Baniane. Les Danſeuſes du pays firent le dernier acte de cette fête, par toutes ſortes de poſtures & de danſes (41). Au moment de la ſéparation, l'ordre fut donné pour raſſembler toutes les proviſions néceſſaires au départ de la Flotte.

Caractere du grand Mogol qui régnoit alors.

Avant que de quitter Surate, Mandeſlo fait obſerver que le grand Mogol qui regnoit de ſon tems, ſe nommoit Scha-Choram, ſecond fils de Jehan Guir, & qu'il avoit uſurpé la Couronne ſur le Prince Pelagi ſon Neveu, que les Ambaſſadeurs du Duc de Holſtein avoient trouvé à Caſwin, en arrivant en Perſe. L'âge de Choram (42) étoit alors d'environ ſoixante ans. Il avoit quatre fils, dont l'aîné, âgé de vingt-cinq ans, n'étoit pas celui pour lequel il avoit le plus d'affection. Son deſſein étoit de nommer le plus jeune pour ſon Succeſſeur au trône de l'Indouſtan, & de laiſſer quelques Provinces aux trois aînés. Les commencemens de ſon regne avoient été cruels & ſanglans; & quoique le tems eut apporté beaucoup de changement à ſon naturel, il laiſſoit voir encore des reſtes de férocité dans les exécutions des criminels, qu'il faiſoit écorcher vifs ou déchirer par les bêtes. Il aimoit d'ailleurs les feſtins, la muſique & la danſe, ſur-tout celle des femmes publiques, qu'il faiſoit ſouvent danſer nues devant lui, & dont les poſtures l'amuſoient beaucoup. Son affection s'étoit particuliérement déclarée pour un Raja, célébre par ſon courage & par les agrémens de ſa converſation. » Un jour que ce Seigneur

Il eſt joué par un Raja qu'il vouloit jouer.

» ne parut point à la Cour, l'Empereur demanda pourquoi il ne le voyoit » point; & quelqu'un répondant qu'il avoit pris médecine, il lui envoya » une troupe de Danſeuſes, auxquelles il donna ordre de faire leurs ordures en ſa préſence. Le Raja, qui fut averti de leur arrivée, s'imagina » qu'elles étoient venues pour le divertir: mais, apprenant l'ordre du Souverain, & jugeant que ce Monarque devoit être dans un moment de bonne humeur, il ne fit pas difficulté d'y répondre par une autre raillerie. » Après avoir demandé aux Danſeuſes ce que l'Empereur leur avoit ordonné, il voulut ſavoir ſi leurs ordres n'alloient pas plus loin. Lorſqu'il fut » aſſuré, par leur propre bouche, qu'elles n'en avoient pas reçu d'autre, il » leur dit qu'elles pouvoient exécuter ponctuellement les volontés de leur » maître commun, mais qu'elles ſe gardaſſent bien d'en faire davantage, » parce que s'il leur arrivoit d'uriner en faiſant leurs ordures, il étoit réſolu » de les faire fouetter juſqu'au ſang. Toutes ces femmes ſe trouverent ſi peu » diſpoſées à riſquer le danger, qu'elles retournerent ſur le champ au Palais,

(40) Pages 146 & ſuiv. (41) Page 147. (42) Page 133. Rhoe l'a nommé Corone.

» pour

» pour rendre compte de leur avanture au Mogol ; & loin de s'en offenſer, » l'adreſſe du Raja lui plût beaucoup (43).

MANDELSLO. 1638.

Son principal amuſement, néanmoins, étoit de voir combattre des lions, des taureaux, des éléphans, des tigres, des leopards & d'autres bêtes féroces ; autre reſte de ſon humeur ſanguinaire, qu'il ſe plaiſoit à nourrir par ce cruel exercice. Il faiſoit quelquefois entrer des hommes en lice, contre ces animaux ; mais il vouloit que le combat fût volontaire ; & ceux qui en ſortoient heureuſement étoient ſûrs d'une récompenſe proportionnée à leur courage. Mandelſlo fut témoin d'un ſpectacle de cette nature, qu'il donna le jour de la naiſſance d'un de ſes fils, dans un Carvanſera voiſin de la ville, où il faiſoit nourrir toutes ſortes de bêtes. Ce bâtiment étoit accompagné d'un grand jardin, fermé de murs, par-deſſus leſquels il fut permis au Peuple de ſe procurer la vûe de cette barbare tragédie (44).

Cruels combats de bêtes féroces.

» Premiérement, raconte l'Auteur, on fit combattre un taureau ſauvage » contre un lion ; enſuite, un lion contre un tigre. Le lion n'eut pas plutôt » apperçu le tigre, qu'il alla droit à lui ; & le chocquant de toutes ſes for- » ces, il le renverſa : mais il parut comme étourdi du choc, & toute l'aſ- » ſemblée ſe figura que le tigre n'auroit pas de peine à le vaincre. Cepen- » dant il ſe remit auſſi-tôt, & prit le tigre à la gorge, avec tant de fu- » reur qu'on crut la victoire certaine. Le tigre ne laiſſa pas de ſe dégager, » & le combat recommença plus furieuſement encore, juſqu'à ce que la laſ- » ſitude les ſépara. Ils étoient tous deux fort bleſſés ; mais leurs playes n'é- » toient pas mortelles.

Trois combats entre des hommes & des bêtes.

» Après cette ouverture, un Seigneur, nommé Allamerdy-Kam, Gou- » verneur de Chiſemer, s'avança vers le Peuple, & déclara au nom de l'Em- » pereur, que ſi parmi ſes ſujets il ſe trouvoit quelqu'un qui eût aſſez de » cœur pour affronter une des bêtes, celui qui donneroit cette preuve de » courage & d'adreſſe obtiendroit pour récompenſe la dignité de Kam & les » bonnes graces du Maître. Trois Mogols s'étant offerts, Allamerdy-Kam » ajoûta que l'intention de Sa Majeſté étoit que le combat ſe fît avec le ci- » meterre & la rondache ſeuls, & qu'il falloit même renoncer à la côte » de maille, parce que l'Empereur vouloit que les avantages fuſſent égaux.

Premier combat.

» On lâcha auſſi-tôt un lion furieux, qui, voyant entrer ſon Adverſaire, » courut droit à lui. Le Mogol ſe défendit vaillamment ; mais enfin, ne pou- » vant plus ſoutenir la peſanteur de l'animal, qui l'accabloit principalement » ſur le bras gauche, pour lui arracher la rondache de ſa patte droite, tan- » dis que de ſa patte gauche il tâchoit de ſe ſaiſir du bras droit de ſon Enne- » mi, dans la vûe apparemment de lui ſauter à la gorge ; ce brave combat- » tant, baiſſant un peu ſa rondache, tira de la main gauche un poignard, » qu'il avoit caché dans ſa ceinture, & l'enfonça ſi loin dans la gueule du » lion, qu'il le força de lâcher priſe. Alors, ſe hâtant de le pourſuivre, il » l'abbatit d'un coup de cimeterre, qu'il lui donna ſur le muſle ; & bien-tôt » il acheva de le tuer, & de le couper en pieces.

» Sa victoire fut célebrée auſſi-tôt par de grandes acclamations du Peuple. » Mais, le bruit ayant ceſſé, il reçut ordre de s'approcher de l'Empereur, qui

(43) *Ibidem.*

(44) Pages 135 & ſuivantes.

MANDESLO. 1638.

» lui dit avec un ſourire amer : J'avoue que tu es un homme de courage, & » que tu as vaillamment combattu : mais ne t'avois-je pas défendu de com- » battre avec avantage, & n'avois-je pas réglé les armes ? Cependant tu as » mis la ruſe en œuvre, & tu n'as pas combattu mon lion en homme d'hon- » neur. Tu l'as ſurpris avec des armes défendues, & tu l'as tué en aſſaſſin. » Là-deſſus, il donna ordre à deux de ſes Gardes de deſcendre dans le Jar- » din, & de lui fendre le ventre. Cette courte Sentence fut exécutée ſur le » champ ; & le corps fut mis ſur un éléphant, pour être promené par la ville » & pour ſervir d'exemple (45).

Second combat.

» Le ſecond Mogol, qui entra ſur la ſcene, marcha fierement vers le ti- » gre qu'on avoit lâché contre lui. Sa contenance auroit fait juger qu'il ſe » croyoit ſûr de la victoire. Mais le tigre lui ſauta ſi legérement à la gorge, » que l'ayant tué tout d'un coup, il déchira ſon corps en pieces.

Troiſiéme combat.

» Le troiſiéme, loin de paroître effrayé du malheureux ſort des deux au- » tres, entra gayement dans le jardin & marcha droit au tigre. Ce furieux » animal, encore échauffé du premier combat, ſe précipita au-devant de » lui : mais il fut abbattu d'un coup de ſabre, qui lui coupa les deux pattes » de devant ; & dans cet état, l'Indien n'eut pas de peine à le tuer.

Récompenſe du vainqueur.

» L'Empereur fit demander auſſi-tôt le nom d'un ſi brave homme. Il ſe » nommoit Geily. En même-tems, on vit arriver un Gentilhomme, qui lui » préſenta une veſte de brocard, & qui lui dit : Geily, prends cette veſte de » mes mains, comme une marque de l'eſtime de ton Empereur, qui t'en » fait aſſurer par ma bouche. Geily fit trois profondes révérences, porta » la veſte à ſes yeux & à ſon eſtomac ; & la tenant en l'air, après avoir fait » intérieurement une courte priere, il dit à voix haute : Je prie Dieu qu'il » de la gloire de Scha Jehan égale à celle de Tamerlan, dont il eſt » ſorti ; qu'il faſſe proſpérer ſes armes ; qu'il augmente ſes richeſſes ; qu'il le » faſſe vivre ſept cens ans, & qu'il affermiſſe éternellement ſa Maiſon. Deux » Eunuques vinrent le prendre, à la vûe du Peuple, & le conduiſirent juſ- » qu'au trône, où deux Kams le reçurent de leurs mains pour le préſenter » à l'Empereur. Ce Prince lui dit : Il faut avouer, Geily Kam, que ton » action eſt extrêmement glorieuſe. Je te donne la qualité de Kam, que tu » poſſéderas à jamais. Je veux être ton ami, & tu ſeras mon ſerviteur (46).

1639. Mandeſlo part avec la Flotte Angloiſe.

Mandeſlo partit de Surate, le 5 de Janvier, ſur la Marie, Vaiſſeau de la Flotte Angloiſe, qui portoit auſſi Methold & quelques autres Marchands de conſidération. Quoique leur embarquement ſe fît pour retourner en Eu-

Route juſqu'à Goa.

rope, ils devoient s'avancer juſqu'à Goa, où Methold avoit à recevoir une groſſe ſomme d'argent, du Gouverneur Portugais. Ils arriverent le ſoir à la vûe de Daman, qui étoit alors aſſiégée par les troupes du Roi de Decan ; mais avec peu de ſuccès, parce que le Port n'étant pas bouché, l'Ennemi ne pouvoit arrêter les ſecours qui entroient à toute heure dans la Place. Auſſi l'embarras du ſiege n'empêcha-t-il pas le Gouverneur d'envoyer des rafraîchiſſemens aux Anglois. Il paroît que Methold étoit appellé auſſi par ſes affaires, à Viſapour, Capitale du Royaume de Decan, & que la confuſion des armes lui fit prendre le parti de s'y rendre par un chemin plus libre.

(45) Page 137.

(46) Page 138.

La Flotte arriva le 7 devant *Baçaïm*, ville du Royaume de Guzarate, ſituée ſur une riviere où les plus grands Vaiſſeaux peuvent remonter depuis le Golfe de Cambaye ; ce qui rend ſon Commerce floriſſant. Les Portugais, qui en étoient les maîtres depuis l'année 1534, l'avoient aſſez bien fortifiée. Le 9, on paſſa devant les Iſles de Bondera & de Bambay, qui s'étendent le long de la Côte, depuis Baçaïm juſqu'au deſſus de Raſiapour. Le 10, on eut, en paſſant, la vûe de Raſiapour, d'où il ne reſte que vingt & une lieues juſqu'à Goa ; & le même jour, après avoir paſſé devant Fingorla, ville à quatre lieues de Goa, où les Hollandois avoient un Comptoir, on découvrit, vers le ſoir, les Iſles voiſines de Goa & les deux Châteaux qui défendent l'entrée de cette Capitale des Indes Portugaiſes (47). MANDESLO. 1639.

On a peine à diſtinguer auſſi, quel tems Methold & Mandeſlo prirent ici pour ſe rendre à Viſapour ; mais ce Voyage eſt d'autant plus curieux, qu'il ſert à faire connoître une grande partie du Royaume de Decan, qui ſe nomme auſſi Viſapour, du nom de ſa Capitale. Route par terre de Goa à Viſapour.

On entre dans cet Etat, après avoir paſſé la riviere de Madre de Dios, qui ſépare l'Iſle de Goa du Continent, & l'on rencontre à trois lieues de la rive, une ville nommée Ditcauly, dont le Gouverneur l'eſt auſſi d'une Forteresſe ſur la même riviere. On compte ſix lieues de Ditcauly juſqu'à Bonda. Cette ville, qui eſt aſſez conſidérable & dont les rues ſont fort belles, eſt ſituée à l'embouchure de la petite riviere de *Dery*, qui entre dans la mer près des Iſles que les Portugais ont nommées *Iſlas Quemadas*. Ses Habitans ſont Banians, & font un grand Commerce à Goa. De Banda juſqu'à la montagne de Gate, le chemin eſt de neuf lieues. On paſſe par les villages d'Amboly & d'Herpoly, & l'on trouve celui d'Amboly au pied de la montagne. Elle s'étend le long du Decan juſqu'à la Côte de Coromandel, & ſes ſommets offrent des plaines auſſi fertiles que les plus belles vallées.

D'Amboly on fait onze lieues, pour entrer au village de *Herenekaſſi*, ſur la riviere du même nom. Une portée de canon plus loin, on paſſe par le village de Berouly, ſitué dans un Vallon, entre les montagnes de Gate. A deux lieues de-là, on trouve le village de Verſeray, & trois lieues plus loin celui d'Outor. A ſix lieues & demie d'Outor, on rencontre celui de Berapour, d'où l'on n'a qu'une demie lieue juſqu'à celui de Maroura, & de-là une lieue juſqu'à celui de Kalingre, à cinq cens pas duquel on paſſe par celui de Kangir. Proche de Kangir, on traverſe un Hameau, qui n'a pas d'autre nom que *Bary*, terme général, par lequel on déſigne tous les lieux qui n'ont pas de nom particulier. Une lieue plus loin, on arrive au village de Worry, à demie lieue duquel eſt celui d'Attrovad, dont le voiſinage offre une fort belle Pagode, ſur une éminence qu'on découvre de fort loin. A deux lieues & demie de cette Pagode, on prend à gauche, par le village de Badalarg, qui conduit à Kervez par deux lieues & demie de chemin. Depuis Kervez, on compte deux lieues juſqu'à Srekary ; & de-là cinq, juſqu'aux tours d'une belle Pagode Baniane. De-là, on découvre la ville & le château de Mirſie, qui en eſt à deux lieues ſur la gauche. Mais laiſſant cette ville, on fait une lieue depuis la Pagode juſqu'à Rajebag, autre ville, fort conſidérable par ſa grandeur & par Noms de pluſieurs villages. Ville & Château de Mirſie. Ville de Rajebag.

(47) Pages 214 & 234.

MANDESLO. 1639.

le Commerce du poivre. Elle eſt du douaire de la Reine de Viſapour, qui la gouverne par ſes propres Officiers. Une lieue au-delà de Rajebag, on trouve un fort beau puits. Deux lieues plus loin, paſſe la riviere de Cugny; après laquelle, faiſant une demie lieue, on laiſſe ſur la gauche une ville nommée Gottevy, pour ſe rendre aux villages de Roëtefy & d'Omgar, qui n'en ſont qu'à cinq cens pas. A demie lieue de ces deux villages, on rencontre la grande riviere de Corſena, qui traverſe tout le Royaume de Viſapour, juſqu'à Maſulipatan. Une lieue & demie plus loin, on arrive au village d'Eynatous, qui eſt ſuivi, à peu de diſtance, de Katerna, de Tangly & d'Erary, après leſquels on trouve la riviere d'Agery, qui n'eſt pas à plus d'une lieue & demie du dernier.

Grande riviere de Corſena.

A trois lieues de la riviere, on paſſe par la ville d'Atteny, marché commun de tout le pays voiſin, d'où l'on y porte chaque jour une grande abondance de vivres. A quatre lieues d'Atteny, on rencontre le village de Bardgie; à trois lieues de Bardgie, celui d'Agger, qui eſt à la même diſtance de la ville de Talſenghe. Celle d'Hounvare eſt auſſi à trois lieues de Talſenghe; & l'on en compte autant d'Hounvare à celle de Tieco, d'où il n'en reſte que ſix juſqu'à Viſapour (48).

Nouraſpour & Sirrapour.

Avant que d'arriver à cette Capitale, on paſſe par deux autres villes, nommées Nouraſpour & Sirrapour, qui lui ſervent comme de Fauxbourg, & dont la premiere étoit autrefois la réſidence ordinaire des Rois du Decan. Elle eſt tombée en ruines; & l'on achevoit de la détruire, pour employer les matériaux du Palais & des Hôtels aux nouveaux édifices de Viſapour.

Deſcription de Viſapour.

La Capitale du Decan eſt une des plus grandes villes de l'Aſie. On lui donne plus de cinq lieues de tour. Sa ſituation eſt dans la Province de Cuncan, ſur la riviere de Mandova, à quarante lieues de Dabul, & ſoixante de Goa. Ses murailles ſont d'une hauteur extraordinaire, & de belle pierre de taille. Elles ſont environnées d'un grand foſſé, & défendues par pluſieurs batteries, où l'on compte plus de mille pieces de canon, de toutes ſortes de calibre, de fer & de fonte.

Palais du Roi.

Le Palais du Roi forme le centre de la ville, dont il ne laiſſe pas d'être ſéparé par une double muraille & un double foſſé. Cette enceinte a plus de trois mille cinq cens pas de circuit. Le Gouverneur étoit alors un Italien, natif de Rome, qui avoit pris le turban, avec le nom de Mehmoud Richan. Son commandement s'étendoit auſſi ſur la ville, & ſur cinq mille hommes dont la garniſon étoit compoſée, outre deux mille qui faiſoient la garde du Château.

Noms des Fauxbourgs.

La Ville a cinq grands Fauxbourgs, qui ſont habités par les principaux Marchands; ſur-tout celui de Champour, où la plûpart des Jouailliers ont leurs Maiſons & leurs Boutiques. Les autres ſe nomment Gurapour, Ibrahimpour, Alapour & Bomnemaly. La Religion des Habitans eſt partagée entre le Mahométiſme, le Culte des Banians & l'Idolâtrie (49).

Après avoir terminé les affaires de la Compagnie à Viſapour, d'autres intérêts, apparemment, conduiſirent Methold à Dabul, où Mandeſlo ne perdit pas l'occaſion de l'accompagner. Il n'en décrit pas moins ſoigneuſement la route.

(48) Page 226 & précédentes.

(49) Page 218 & précédentes.

On reprend le même chemin jusqu'à la ville d'Atenny, d'où l'on se rend au village d'Agello, qui en est éloigné de deux lieues; & de là, dans une ville nommée Areck, à six lieues & demie d'Agelle. D'Areck, on fait trois lieues jusqu'à la ville de Berec; & de Berec, trois autres lieues jusqu'à Myrsie. Route de Dabul.

Myrsie, qui se nomme aussi Mirdsie & Mirisgie, est une grande ville, mal peuplée. Elle a, du côté du Nord, un Château si bien fortifié, que le grand Mogol l'ayant assiegé avec toutes ses forces, fut contraint de lever le siege. On voit, dans cette ville, deux tombeaux qui ont plus de cinq cens ans d'antiquité, & pour lesquels tous les Habitans du pays ont beaucoup de vénération. Grande ville de Myrsie.

De Myrsie, on fait trois lieues jusqu'au village d'Epour; & de-là, trois autres jusqu'à Graen, ville située sur les bords du Corsena. Cette riviere la divise par sa largeur, qui est d'environ huit cens pas, & forme, des deux côtés, deux parties si considérables qu'elles peuvent passer pour deux bonnes villes. Depuis la riviere de Corsena jusqu'au village de Tonck, on compte deux lieues & demie; & de-là une lieue au village d'Astacka, d'où l'on en fait deux pour arriver à la ville d'Asta. On trouve, entre Astacka & cette ville, un Hameau qui s'appelle Barry, nom, comme on l'a fait observer, qu'on donne aux lieux qui n'en ont point. Asta est une ville de Commerce, célebre par son marché, où l'on trouve toutes sortes de vivres. Elle fait la moitié du chemin entre Visapour & Dabul, à quinze lieues de l'une & de l'autre. Les armées du grand Mogol, qui se sont quelquefois avancées jusques dans ce canton, y ont laissé des traces de leurs ravages. Double ville de Graen. Asta.

En sortant d'Asta, on trouve, à trois lieues, une grande ville nommée *Balloua;* & trois lieues plus loin, les villes d'Oeren & d'Isselampour, qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. On laisse la premiere à droite, & l'autre à gauche. Isselampour est défendue par un bon Château. A deux lieues, on trouve le village de Taffet; &, trois lieues au-de-là, celui de Kassegam, d'où l'on compte deux lieues jusqu'à la ville de Calliar, qui est presqu'entiérement ruinée. Deux lieues plus loin, on rencontre un petit village, qui se nomme Galoure, d'où l'on passe par le village de Winge, & de-là par la ville de Qualampour, où il se fait beaucoup de toiles. On se rend ensuite, par celle de Domo, à celle de Tamba, qui est à six lieues de Galoure. Balloua. Oeren & Isselampour.

Tamba est une ville assez grande & fort peuplée. Elle est située sur le bord d'une riviere, dont Mandeslo ne put sçavoir le nom; car celui de Coyna que les Habitans lui donnent, est un nom général qui signifie une grande riviere. Ses Habitans, qui sont Banians ou Gentils, vivent du Commerce ou de l'Agriculture. Depuis Tamba jusqu'au village de Morel, on compte deux lieues; de-là, deux autres à celui de Suppera; quatre de Suppera à celui de Belour, & deux ensuite jusqu'au Bourg de Verad. Ce Bourg est à neuf lieues des montagnes de Gate. On montre, à peu de distance, un village, nommé Patan, retraite d'un insigne Voleur, qui ravagea long-tems le pays avec impunité, parce qu'au moindre avis des desseins qu'on formoit contre lui, il trouvoit sa sûreté dans la montagne. Tamba.

De Verad au village d'Halevecko, & jusqu'à la riviere du même nom, Riviere d'Halevecko, ou de Coyna.

MANDESLO. 1639.

on compte trois grandes lieues. Cette riviere, qui deſcend de la ville de Chaury, à trente-ſix lieues d'Halevecko, porte ordinairement le nom de ce village, quoiqu'on lui donne auſſi celui de Coyna, qui ſignifie grande riviere, parce qu'elle eſt en effet la plus grande du Royaume. Depuis ſes rives juſqu'au village de Gatta-matta, qui eſt dans les montagnes de Gate, on compte trois lieues; & trois encore de-là juſqu'au village de Poly, ſitué au pied de la montagne, dont l'accès eſt très-difficile dans cette partie. On fait enſuite deux lieues juſqu'au village de Camburley; & deux autres, de Camburley juſqu'à celui de Chipolone. Ce dernier village eſt ſitué ſur la riviere du Ghoyhber, qui ſe jette dans celle d'Halevacko, & qui donne la commodité de s'y embarquer juſqu'à Dabul, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de ſeize lieues. Elle ſert auſſi à tranſporter les marchandiſes de toutes les parties du Royaume, en payant un larin & demi du candy, qui fait quatre quintaux & demi de poids (50).

Deſcription de Dabul.

Dabul eſt ſituée ſur la riviere d'Halevacko, à dix-ſept degrés quarante-cinq minutes du Nord. Linſchot s'eſt trompé, en la mettant à dix-huit degrés. C'eſt une des anciennes villes du Decan; mais, aujourd'hui elle eſt ſans portes & ſans murailles. Ses fortifications conſiſtent en deux batteries, dreſſées du côté de la riviere, ſur leſquelles on voit quatre pieces de canon de fer. Le bois qu'on rencontre à gauche, après avoir paſſé la riviere, repréſente un grand Château qui ne ſubſiſte plus. On y découvre ſeulement une tour blanche, qui ſert tout à la fois de Pagode aux Banians, & de Fanal aux Pilotes pour éviter les bancs de ſable, dont l'entrée de la riviere eſt coupée. Celui qu'on rencontre, à l'embouchure même, demeure à ſec après le reflux. L'expérience apprend à tirer toujours vers le midi, parce que dans la baſſe marée on y trouve juſqu'à cinq ou ſix braſſes d'eau; à l'exception néanmoins de l'embouchure, qui n'en a jamais plus de douze ou quatorze pieds. La Rade, quoiqu'aſſez bonne à une lieue de la riviere, l'eſt beaucoup moins que dans la Baye de Zanguizarra, qui en eſt à quatre lieues. On trouve, à douze lieues de-là, celle de Ocutapour, éloignée de Goa d'environ vingt lieues, à dix-ſept degrés dix minutes de hauteur, qui paſſe pour la meilleure de toute la Côte, parce qu'on eſt à couvert de tous les vents derriere l'Iſle qui la couvre. Trois lieues plus loin s'offre la ville de Raſiapour, une des meilleures villes maritimes du Decan. La Baye de Vingurla, qui eſt à dix-neuf lieues de Raſiapour, & à trois des Iſlas Quemadas, ne manque pas non plus de commodités.

Sa Rade.

Autres Rades voiſines.

Raſiapour.

Commerce de Dabul.

Le principal commerce de Dabul eſt celui du ſel, qu'on y apporte d'Oranuhammara; & celui du poivre, que les Habitans tranſportoient autrefois dans le Golfe Perſique & dans la mer rouge. Ils y envoyoient alors un grand nombre de vaiſſeaux : mais ils ſont tombés de cet état floriſſant dans une décadence, qui ne leur permet pas, ſuivant Mandeſlo, d'envoyer chaque année plus de trois ou quatre Bâtimens à Bander-Abaſſy. Les droits, que les marchandiſes payent dans ce Port, ſont de trois & demi pour cent.

Habitans du Decan.

En général les Habitans du Royaume, que l'Auteur nomme les Decanins, ont beaucoup de reſſemblance, dans leurs manieres, dans leurs mariages,

(50) Pages 220 & précédentes.

dans leurs enterremens, leurs purifications & leurs autres uſages, avec les Banians du Royaume de Guzarate. Mandeſlo néanmoins obſerva quelques différences. Les Maiſons des Banians Decanins ſont compoſées de paille; & les portes en ſont ſi baſſes & ſi étroites, qu'on n'y peut entrer qu'en ſe courbant. On y voit, pour tous meubles, une natte ſur laquelle ils couchent, & une foſſe dans la terre, où ils battent le riz. Leurs habits reſſemblent à ceux des autres Banians; mais leurs ſouliers, qu'ils nomment *Alparcas*, ſont de bois; & leur uſage eſt de les attacher ſur le cou-de-pied, avec des courroyes. Leurs enfans vont nuds juſqu'à l'âge de ſept ou huit ans. La plûpart ſont Orfevres, ou travaillent en cuivre. Cependant ils ont des Médecins, des Barbiers, des Charpentiers, & des Maçons, qui s'employent au ſervice du Public, ſans diſtinguer les Religions. Leurs armes ſont à peu près les mêmes que celles des Mogols; & Mandeſlo remarqua, comme dans l'Indouſtan, qu'elles ſont moins bonnes que celles de Turquie & d'Europe (51). MANDESLO. 1639.

Leur principal Commerce eſt en poivre, qui ſe tranſporte par mer en Perſe, à Surate, & même en Europe. L'abondance de leurs vivres les met en état d'en fournir toutes les contrées voiſines. Ils font quantité de toiles, qu'on tranſporte auſſi par mer; ce qui n'empêche pas le Commerce de terre avec les Mogols & les Peuples de Golkonde & de la Côte de Coromandel, auxquels ils portent des toiles de coton & des étoffes de ſoie. Leur Commerce.

On trouve à Viſapour un grand nombre de Jouailliers, & quantité de perles; mais ce n'eſt pas dans cette ville, ni dans le pays, qu'il faut chercher le bon marché, puiſque les perles y viennent d'ailleurs. Il ſe fait beaucoup de lacque dans les montagnes de Gate, quoique moins bonne que celle de Guzarate. Les Portugais font un grand Commerce dans le Decan, ſur-tout avec les Marchands de Ditcauly & de Banda. Ils achetent d'eux le poivre à ſept ou huit piaſtres le quintal, & leur donnent en payement des étoffes ou de la quincaillerie d'Europe. On diſtingue, par le nom de Veneſars, une race de Marchands Decanins, qui achetent le riz & le bled, pour l'aller revendre dans l'Indouſtan & dans les autres pays voiſins, en Caffilas ou Caravanes, de cinq, ſix, & quelquefois neuf à dix mille bêtes de charge. Ils emmenent leurs familles entieres, ſur-tout leurs femmes, qui maniant l'arc & les fleches avec autant d'habileté que les hommes, ſe rendent ſi redoutables aux Brigands, que jamais ils n'ont oſé les attaquer (52). Race des Veneſars.

Outre les monnoies communes de l'Inde, il n'y a point de ville, ni preſqu'aucun village, dans le Decan, qui n'ait ſa monnoie marquée à ſon coin; ce qui rend l'eſtimation des valeurs extrêmement difficile dans le Commerce. Il s'y trouve tant de fauſſe monnoie, que malgré les loix, ſuivant leſquelles un payement doit ſe faire en preſence d'un Cheraf, ou d'un Changeur, on a beaucoup de peine à ſe garantir de l'impoſture. Les Cherafs mêmes contribuent à ce déſordre, en faiſant couler de mauvaiſes pieces avec celles qu'ils font compter, malgré les punitions établies, qui s'exécutent avec beaucoup de rigueur (53). On ſe ſert ici du même poids que dans le pays de Guzarate, excepté que vingt Maons de Surate en font vingt-ſept du Royaume de Decan. Le maon ordinaire, qui eſt de quarante ſers & de ſeize Monnoie particuliere du Decan. Poids.

(51) Page 222. (52) Page 223. (53) Page 224.

MANDESLO. 1639.

peyſes, fait vingt-ſept livres, chacune de deux marres. Les Decanins ont un poids particulier pour le poivre, qu'ils appellent Goeiny, & qui peſe douze maons. Quatre maons font un quintal; & vingt font un candy (54).

Forces du Roi de Decan.

Le Roi de Decan, ou de Cuncan, ou de Viſapour, car il porte ces trois noms, eſt devenu tributaire du grand Mogol, par des révolutions dont on a déja rapporté l'origine (55). Il conſerve néanmoins aſſez de forces pour mettre en campagne une armée de deux cens mille hommes, avec leſquels il ſe rend quelquefois redoutable à la Cour d'Agra, quoiqu'elle poſſéde pluſieurs villes dans les Etats de ce Prince, telles que Chaul, Kerby, & Doltabad. On lit, dans les Hiſtoriens Portugais, qu'Adelkan-Scha, Biſaieul d'Idal-Scha, qui régnoit du tems de Mandeſlo, prit deux fois, en 1586, la ville de Goa ſur leur Nation; mais que ſe trouvant ruiné par cette guerre, il convint avec eux de leur céder la propriété du pays de Salſette avec ſoixante-ſept villages, de celui de Bardes avec douze villages, & de celui de Tiſwary, avec trente villages; à condition, d'un côté, que les Peuples de ſon Royaume jouiroient de la liberté du Commerce dans toutes les Indes, & que de l'autre ils ſeroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas exécuté ſi fidélement, qu'il ne s'élevât quelquefois des différends conſidérables entre les Nations. Quelques années avant l'arrivée de l'Auteur aux Indes, les Portugais, avertis que trois ou quatre vaiſſeaux du Roi de Decan étoient partis chargés de poivre, pour Mocka & pour la Perſe, mirent en mer quatre Frégates, qui ne firent pas difficulté de les attaquer. Le combat fut ſanglant, & les Portugais y perdirent un de leurs principaux Officiers. Cependant la victoire s'étant déclarée pour eux, ils ſe ſaiſirent des quatre vaiſſeaux & les menerent à Goa, où de ſang froid ils tuerent tous les Indiens qui reſtoient à bord. Le Roi de Decan feignit d'ignorer cet outrage; mais on ne doutoit point, à l'arrivée de Mandeſlo, que ſous le voile de la diſſimulation il ne prît du tems pour diſpoſer ſes forces, & qu'il ne déclarât la guerre à la ville de Goa.

Ses guerres & ſon traité avec les Portugais.

L'Inde n'a pas de Prince qui ſoit plus riche en artillerie. On croira, ſi l'on veut, ſur le témoignage de Mandeſlo, qu'entre pluſieurs pieces extraordinaires, » il en avoit une de fonte, qui tiroit près de huit cens livres de » balle, avec cinq cens quarante livres de poudre fine; & qu'en ayant fait » uſage au ſiege du Château de Salpour, le premier coup qu'il fit tirer con- » tre cette Forteresſe abbatit quarante-cinq pieds de mur. Le Fondeur étoit » un Italien, natif de Rome, & le plus méchant de tous les hommes, qui » avoit eu l'inhumanité de tuer ſon propre fils, pour conſacrer par ſon ſang » cette monſtrueuſe piece. Enſuite, il fit jetter dans la fournaiſe de ſa fon- » te un Treſorier de la Cour, qui vouloit lui faire rendre compte de la » dépenſe (56).

Merveilleuſe piece de canon.

Le ſéjour de Mandeſlo, à Goa, & l'hiſtoire de ſon retour en Europe avec la Flotte Angloiſe, n'occupent gueres plus de vingt pages dans ſa propre Relation, & n'offrent rien d'agréable ni d'utile. Mais, dans le deſſein apparemment d'en faire un ouvrage plus épais & plus cher, les Editeurs, ou les

Retour de Mandeſlo en Europe.

(54) *Ibid.*

(55) Voyez la Deſcription de Golkonde, au Tome IX.

(56) Page 232.

Libraires,

Libraires, y ont joint tout ce qu'ils ont pû recueillir des autres Voyageurs, sur différentes contrées de l'Asie, que Mandesso n'avoit pas vûes; de sorte que son récit se trouve noyé dans un grand nombre de descriptions & de recherches historiques, auxquelles il n'a pas la moindre part (57). Il suffira, pour terminer cet article, d'ajouter qu'après avoir essuyé sur la Côte d'Angleterre une affreuse tempête, qui l'effraya plus que tous les périls d'une longue navigation, il débarqua heureusement dans le Comté de Kent (58) le 26 de Novembre; que pendant trois mois que sa curiosité lui fit passer à Londres, il y fit les observations communes à tous les Voyageurs; qu'étant parti le 20 de Mars 1640 (59), il traversa la Flandre & la Hollande, où il s'embarqua le 29 d'Avril pour Hambourg; & que de-là, il se rendit à Gottorp, où il arriva le premier jour de Mai (60).

MANDESLO. 1639.

Comment on a grossi sa Relation.

Olearius, ami de Mandesso & premier Editeur de ses Voyages, nous apprend que peu de tems après son retour des Indes, il se rendit en France pour y demander de l'emploi. Il obtint une compagnie de Cavalerie dans le Régiment du Maréchal de Rantzan; mais il mourut presqu'aussi-tôt de la petite verole à Paris. Entre plusieurs éloges, Olearius déclare qu'ayant examiné soigneusement sa Relation, *il n'y a rien trouvé qui ne soit conforme à la vérité.* Il lui fait un mérite, non-seulement d'avoir distingué les remarques d'autrui de ses propres observations; mais d'avoir pesé les degrés de confiance qu'il devoit à ces récits étrangers, & d'avoir souvent déclaré qu'il n'y ajoutoit aucune foi. Quelques exemples feront connoître la justice de cet éloge.

Mandesso meurt au service de France.

» On dit qu'à Macassar les femmes accouchent souvent d'un alligator, ou » d'un crocodile, avec un enfant. Un Marchand renommé & digne de foi, » qui étoit venu de Macassar à Surate, nous confirma ce prodige, & nous » assura que de son tems on y avoit vû plusieurs de ces monstrueuses pro- » ductions. Il ajoutoit qu'on traitoit avec distinction les enfans nés avec des » crocodiles, & qu'on les estimoit beaucoup; parce qu'on les croyoit capa- » bles de rendre de grands services au pays. Il racontoit aussi qu'il avoit » connu une de ces femmes, qui demeurant proche d'une riviere, avoit nourri » un crocodile né d'elle avec son enfant; que cet animal venoit recevoir cha- » que jour sa nourriture chez elle, & qu'après avoir mangé il retournoit à » la riviere. Mandesso déclare que ce récit lui paroît incroiable; ou s'il est vrai, dit-il, un fait si merveilleux ne peut arriver que par enchantement.

Exemples de son jugement.

» On lui raconta que dans le Royaume de Siam, il se trouve, parmi les bêtes » sauvages, des truies, qui produisent sans le mêlange des mâles. Une sin- » gularité si contraire aux loix de la nature ne lui paroît mériter aucune foi. » Cependant il entendit assurer la même chose par des personnes considé-

(57) Ainsi les trois quarts de l'Ouvrage publié sous son nom ne sont pas de lui. On l'a grossi encore par une très longue Table des matieres, d'une forme & d'un goût sans exemple. Faisons-là connoître, par quelques traits pris au hazard: *Aa*, riviere, où, que fait-elle? *Abobon Godomne*, quel Seigneur, son revenu quel? *Achem*, ville, où, quelle? Ses Forêts quelles; ses habitans quels; leurs habits quels; ses Maisons quelles. *Ada*, quel mot? *Adelle*, village où? *Agery*, riviere où? *Agger*, village où? *Agu rasa*, qui? *Agalle*, ville où? *Ains*, Seigneurie où? *Alia* quoi? *Amboinois* (*les*) quels? Cette Table comique fait le quart, au moins, du second Tome.

(58) Page 723.

(59) Page 754.

(60) Page 808.

MANDESLO. 1639.

» rables, & principalement par un Préſident Anglois, qui avoit vû dans un » Vaiſſeau Hollandois une truie mettre ſes petits bas, après avoir paſſé plus » de ſix mois à bord, ſans être approchée d'aucun mâle.

» Les tigres ſont des animaux très féroces & très cruels, qui n'épargnent » pas plus les hommes que les bêtes. Cependant on aſſure que ceux des In- » des orientales diſtinguent fort bien les hommes blancs d'avec les noirs, & » qu'ils n'attaquent pas facilement un homme blanc. On fit ce récit à Mandeſlo, » qui n'eut pas peu de peine à le croire : Un Européen & un Indien noir » s'étant couchés enſemble ſur quelques broſſailles, il vint un tigre, qui » arracha le Noir du côté de l'Européen, le déchira cruellement & le dévora, » ſans menacer le blanc d'aucun mal.

» On lui dit encore que le tigre ne couvre ſa femelle qu'une ſeule fois dans » toute ſa vie; parce qu'après leur jonction, ſes parties s'enflent comme celles » d'un chien, & le tiennent attaché pendant quelques jours, juſqu'à ce que » venant à ſe pourrir, il ne ſe détache de la tigreſſe que par la perte de ce » qui fait leur différence. On lui dit auſſi que les poils longs & roides qui » croiſſent à la gueule des tigres, comme aux chats, ſont le plus violent » poiſon qu'on puiſſe emploier pour faire mourrir un homme. Enfin, on » voulut lui perſuader qu'il y a dans les Indes un canton où les cornes d'ani- » maux, miſes en terre, y prennent racine, croiſſent, & deviennent auſſi » fermes qu'une production du terroir; de ſorte qu'on ne peut les en déta- » cher qu'avec effort. Il fut ſurpris de lire la même choſe dans Linſchoten, » qui la rapporte d'un lieu pierreux de l'Iſle de Goa, où les Bouchers jet- » tent les cornes de bœufs & de vaches, comme des excrémens inutiles. Ce » Voyageur ſe vante même d'en avoir tiré quelques-unes hors de terre, qui » avoient des racines de deux ou trois empans de longueur. Arthus & de Bry n'ont pas fait difficulté de le répéter ſur ſon témoignage : mais loin d'y ajouter foi, Mandeſlo s'étoit contenté de mettre à la marge de ſon Journal, *Obſervations fabuleuſes*, ſans vouloir qu'elles entraſſent dans ſa narration.

Remarques d'Olearius, Editeur de Mandeſlo.

Remarquons néanmoins, ajoute ſon Editeur, que depuis l'établiſſement des Européens aux Indes, il ne s'y eſt gueres fait moins de changemens dans ce qui regarde la nature, que dans les mœurs & les uſages, & la forme des Gouvernemens. Nous y avons porté, non-ſeulement nos principes de religion & de politique, mais encore nos manieres, nos goûts, nos arts, nos méthodes de culture pour les végétaux, & d'inſtruction pour toutes les créatures capables de diſcipline. Linſchoten & tous les anciens voyageurs ne reconnoîtroient pas aujourd'hui la plûpart des lieux dont ils ont publié d'exactes deſcriptions; & toutes leurs hiſtoires ne leur paroîtroient que des ſonges.

Enfin le zéle d'Olearius, pour la gloire de ſon ami, lui fait ajouter qu'on eſt redevable, à Mandeſlo, de la plûpart des figures qui ſe trouvent dans ſa Relation. Elles ont été deſſinées de ſa propre main; ou, ſous ſes yeux, par divers Peintres qu'il rencontroit dans ſes courſes (*).

Remarques de ſon Traducteur.

Wicquefort, à qui l'on doit cette traduction, remarque auſſi » que Man- » deſlo s'étant fait inſtruire dans l'uſage de l'Aſtrolabe, en avoit acquis aſſez

(*) Préface d'Adam Olearius, qui eſt à la tête de l'Edition.

» de connoiſſance, pour faire les obſervations des longitudes & des latitudes » qui ſont répandues dans ſon Journal. Il ne loue pas moins ſes autres lumie- res. Cependant, à l'occaſion de quelques réflexions injurieuſes, qu'il lui re- proche contre les Hollandois, dont il n'avoit reçu que des bienfaits & des politeſſes, il finit par un trait qui n'eſt pas plus obligeant pour le pays au- quel Mandeſlo devoit la naiſſance : » A n'en point mentir, dit-il, il eſt ri- » dicule qu'un homme, né au milieu des Vandales, & nourri parmi les Cim- » bres, traite d'incivils & de groſſiers ceux qui ont ouvert depuis tant d'an- » nées, pour les Etrangers, l'École de Mars & de Minerve, & qui ſont en » poſſeſſion de porter les arts & les ſciences à leur derniere perfection (*).

MANDESLO. 1639.

(*) Préface de Wicquefort ſur ſa Traduction.

VOYAGE DE BERNIER

AU ROYAUME DE KACHEMIRE.

INTRODUCTION.

UN Médecin célébre, un Philoſophe au-deſſus du commun, un Obſervateur également attentif & judicieux, qui voyage dans le deſſein de s'inſtruire & de ſe rendre utile à l'inſtruction d'autrui, mérite ſans doute un rang diſtingué dans ce Recueil. C'eſt à tous ces titres que les Remarques de Bernier, ſur l'Empire Mogol, ſont eſtimées ſinguliérement.

La curioſité de voir le Monde l'avoit déja fait paſſer dans la Paleſtine & dans l'Egypte, où s'étant remis en chemin, du grand Caire, après s'y être arrêté plus d'un an, il ſe rendit en trente-deux heures à Suez, pour s'y embarquer ſur une Galere qui le fit arriver le dix-ſeptiéme jour à Gedda, Port de la Mecque. De-là, un petit Bâtiment l'ayant porté à Mocka, il ſe propoſoit de paſſer à *Gonder*, Capitale de l'Ethiopie. Mais, effrayé du traitement qu'on y faiſoit aux Catholiques, il s'embarqua ſur un vaiſſeau Indien, dans lequel il aborda heureuſement au Port de Surate, en 1655. Le Monarque, qui occupoit alors le trône des Mogols, étoit encore Schah-Jehan, fils de Jehan Guir, & petit fils d'Eckbar. Bernier ſe rendit à la Cour d'Agra. Diverſes avantures, qu'il n'a pas jugé à propos de publier, l'engagerent d'abord au ſervice du grand Mogol en qualité de Médecin. Enſuite, s'étant attaché à Danneck-Mend-Kam, le plus ſavant homme de l'Aſie, qui avoit été Bakchis, ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit alors un des principaux Seigneurs de l'Empire, il fut témoin des ſanglantes révolutions qui arriverent dans cette Cour, & qui mirent Aurengzeb ſur le trône.

Son premier Tome en contient l'Hiſtoire. Le ſecond n'offre rien, non plus, qui appartienne au Recueil des Voyages. Mais, après avoir paſſé près de neuf ans à la Cour, Bernier vit naître une occaſion, qu'il deſiroit depuis long-tems, de viſiter quelques Provinces de l'Empire, avec ſes Maîtres, c'eſt-à-dire, à la ſuite de l'Empereur, & de Dannek-Mend-Kam, dont l'eſtime & l'affection ne lui promettoient que de l'agrément dans cette entrepriſe.

Cette Relation, ſeule partie de ſes Mémoires qui doive porter le nom de Voyage, compoſe une partie du quatriéme Tome. Le reſte ne convient qu'à la deſcription générale de l'Indouſtan (61).

Départ de la Cour Mogole pour le Royaume de Kachemire.

Aurengzeb conſultant moins la politique, qui ne lui permettoit gueres de s'éloigner, tandis qu'il retenoit Schah-Jehan, ſon pere, priſonnier dans la Forteresſe d'Agra, que l'intérêt de ſa ſanté & le ſentiment des Médecins, prit la réſolution de ſe rendre à Lahor, & de Lahor à Kachemire, pour éviter

(61) L'Ouvrage contient, quatre Tomes in-12, ſous différens titres, les deux premiers publiés en 1670, & les deux autres en 1671, à Paris, chez Claude Barbin.

les chaleurs exceſſives de l'été. Il partit le 6 de Décembre 1664, à l'heure que ſes Aſtrologues avoient choiſie pour la plus heureuſe. La même raiſon l'obligea de s'arrêter à deux lieues de Dehli, dans une de ſes Maiſons de campagne, nommée Chah-limar, où il paſſa ſix jours entiers à faire les préparatifs d'un voyage qui devoit être d'un an & demi. Il alla camper enſuite ſur le chemin de Lahor, pour y attendre le reſte de ſes équipages. BERNIER, 1664.

Il menoit avec lui trente-cinq mille hommes de cavalerie, qu'il tenoit toujours près de ſa perſonne, & dix mille hommes d'infanterie, avec les deux artilleries Impériales, la peſante & la legere. Celle-ci ſe nomme auſſi l'artillerie de l'Etrier, parce qu'elle eſt inſéparable de la perſonne de l'Empereur; au lieu que la groſſe s'en écarte quelquefois, pour ſuivre les grands chemins & rouler plus facilement. La groſſe eſt compoſée de ſoixante-dix pieces de canon, la plûpart de fonte, dont pluſieurs ſont ſi peſantes, qu'on emploie vingt paires de bœufs à les tirer. On y joint des éléphans, qui aident les bœufs, en pouſſant & tirant les roues des charettes avec leurs trompes & leurs têtes; du moins, dans les paſſages difficiles & dans les rudes montagnes. Celle de l'Etrier conſiſte en cinquante ou ſoixante petites pieces de campagne, toutes de bronze, montées chacune ſur une petite charette, ornée de peintures & de pluſieurs petites banderolles rouges, & tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le canonier, qui ſert de cocher, avec un troiſiéme cheval que l'aide du canonier méne en main pour relai. Toutes ces charettes vont toujours courant, pour ſe trouver en ordre devant la tente de l'Empereur, & pour tirer toutes à la fois au moment qu'il arrive (62). Double artillerie qui ſuit le grand Mogol.

Un ſi grand appareil faiſoit appréhender qu'au lieu de faire le voyage de Kachemire, il ne fut réſolu d'aller faire le ſiege de l'importante ville de Candahar, qui étant frontiere de la Perſe, de l'Indouſtan & de l'Uſbeck, Capitale d'ailleurs d'un très riche & très beau pays, a fait de tous tems le ſujet des guerres les plus ſanglantes entre les Perſans & les Mogols. Cependant Bernier, qui n'avoit point encore quitté Dehli, ne put différer plus long-tems ſon départ, ſans s'expoſer à demeurer trop loin après l'armée. Il ſçavoit auſſi que ſon Nabab, Daneck Mend-Kam, l'attendoit avec impatience. » Ce Sei- » gneur, dit-il, ne pouvoit non plus ſe paſſer de philoſopher, tout l'après- » midi, ſur les livres de Gaſſendi & de Deſcartes, ſur le Globe, ſur la Sphère, » ou ſur l'Anatomie, que de donner la matinée entiere aux grandes affaires » de l'Empire, en qualité de Sécretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, & » de grand Maître de la cavalerie (63). Caractere de Daneck Mend-Kam.

Bernier s'étoit fourni, pour le voyage, de deux bons chevaux Tartares (64); d'un chameau de Perſe, des plus grands & des plus forts; d'un Chamelier & d'un Valet d'étable; d'un Cuiſinier, & d'un autre Valet que l'uſage du pays oblige de marcher devant le cheval de ſon Maître, avec un flacon d'eau à la main. Il n'avoit pas oublié les uſtenciles néceſſaires, tels qu'une tente de médiocre grandeur & un tapis de pied; un petit lit de ſangles, compoſé de quatre cannes, très fortes & très legeres, avec un couſſin pour la tête; deux Préparatifs de l'Auteur.

(62) Mémoires de Bernier, Tome IV, pages 10 & précédentes.

(63) *Ibid.* page 11.

(64) Il y étoit obligé, à cauſe de la paye de cent cinquante écus qu'il avoit par mois.

BERNIER. 1664.

couvertures, dont l'une, pliée en quatre, ſert de matelas; un ſoufra, ou nappe ronde de cuir, ſur laquelle on mange; quelques ſerviettes de toile peinte; & trois petits ſacs de batterie de cuiſine ou de vaiſſelle, qui s'arrangent dans un plus grand ſac, comme ce grand ſac ſe met dans un biſſac de ſangle, qui contient toutes les proviſions, le linge & les habits du Maître & des Valets.

Ses proviſions.

Il avoit fait auſſi ſa proviſion d'excellent riz, dans la crainte de n'en pas toujours trouver d'auſſi bon; de quelques biſcuits doux, avec du ſucre & de l'anis; d'une poche de toile, avec ſon petit crochet de fer, pour faire égouter & conſerver du *Days*, ou du lait caillé; & de quantité de limons, avec du ſucre, pour faire de la limonade; car le Days & la Limonade ſont les deux liqueurs qui ſervent de rafraîchiſſement aux Indiens. Toutes ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires dans ces voyages, qu'on y campe & l'on y vit à la Tartare, ſans eſpérance de trouver d'autres logemens que les tentes. Mais l'Auteur ſe conſoloit par l'idée qu'on devoit marcher au Nord, & qu'on partoit après les pluies, vraie ſaiſon pour voyager dans les Indes; ſans compter que par la faveur de ſon Nabab, il étoit ſûr d'obtenir tous les jours un pain frais, & de l'eau du Gange, dont les Seigneurs de la Cour menent pluſieurs chameaux chargés. Ceux qui ſont réduits à manger du pain des marchés, qui eſt fort mal cuit, & à boire de l'eau telle qu'on en rencontre, mêlée de toutes ſortes d'ordures que les hommes & les animaux y laiſſent, ſont expoſés à des maladies dangereuſes, qui produiſent même une eſpece de vers dans les jambes. Ces vers y cauſent d'abord une grande inflammation, accompagnée de fievre. Quoiqu'ils ſortent ordinairement à la fin du voyage, ils s'en trouve auſſi qui demeurent plus d'un an dans la plaie. Leur groſſeur eſt celle d'une chanterelle de violon; de ſorte qu'on les prendroit moins pour des vers que pour quelque nerf. On s'en délivre, comme en Afrique, en les roulant autour d'un petit morceau de bois, gros comme une épingle, & les tirant de jour en jour, avec beaucoup de précautions pour éviter de les rompre (65).

Mauvaiſe qualité du pain & de l'eau.

Quoiqu'on ne compte pas plus de quinze ou ſeize journées de Dehli à Lahor, c'eſt-à-dire, environ ſix-vingt de nos lieues, l'Empereur employa près de deux mois à faire cette route. A la vérité, il s'écartoit ſouvent du grand chemin, avec une partie de l'armée, pour ſe procurer plus facilement le plaiſir de la chaſſe, & pour la commodité de l'eau. Lorſque ce Prince eſt en marche, il a toujours deux camps, ou deux amas de tentes, qui ſe forment & ſe levent alternativement, afin qu'en ſortant de l'un, il en puiſſe trouver un autre qui ſoit prêt à le recevoir. De-là leur vient le nom de *Peiche-Kanés*, qui ſignifie Maiſons qui précédent. Ces deux Peiche-Kanés ſont à peu près ſemblables. On employe, pour en porter un, plus de ſoixante éléphans, de cent chameaux, & de cent mulets, avec un grand nombre d'hommes. Les éléphans portent les plus peſans fardeaux, tels que les grandes tentes, & leurs piliers, qui ſe démontent en trois pieces. Les chameaux ſont pour les moindres tentes; & les mulets, pour le bagage & les cuiſines. On donne aux portefaix tous les meubles legers & délicats, qui ſont ſujets à ſe rompre, comme la porcelaine qui ſert à la table Impériale, les lits peints

Double camp, qui ſe nomme Peiche Kanés.

(65) *Ibid.* pages 18 & précédentes.

& dorés, & les riches Karguais, dont on donnera bien-tôt la deſcription. L'un de ces deux Peiche-Kanés n'eſt pas plutôt arrivé au lieu marqué pour le camp, que le grand Maître des Logis choiſit quelque endroit convenable pour le quartier du Roi, en obſervant néanmoins, autant qu'il eſt poſſible, la ſymétrie & l'ordre qui regarde toute l'armée. Il fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de trois cens pas ordinaires de longueur. Cent Pioniers nettoient cet eſpace, l'applaniſſent, & font des divans de terre, c'eſt-à-dire, des eſpeces d'eſtrades quarrées, ſur leſquelles ils dreſſent les tentes. Ils entourent le quarré général de Kanates, ou de Paravans, de ſept ou huit pieds de hauteur, qu'ils affermiſſent par des cordes attachées à des picquets, & par des perches qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une ſur l'autre. Ces Kanates ſont d'une toile forte, doublée d'Indienne, ou de toile peinte en portages, avec un grand vaſe de fleurs. Au milieu d'un des côtés du quarré eſt la porte ou l'entrée royale, qui eſt grande & majeſtueuſe. Les Indiennes dont elle eſt compoſée, & celles qui forment le dehors de cette face du quarré, ſont plus belles & plus riches que les autres.

BERNIER. 1664.

Forme des Peiche Kanés.

La premiere & la plus grande des tentes, qu'on dreſſe dans cet enceinte, ſe nomme *Am-Kas*. C'eſt le lieu où l'Empereur & tous les Grands de l'armée s'aſſemblent vers neuf heures du matin, du moins lorſqu'on fait quelque ſéjour dans un camp, ou en campagne même; car c'eſt un uſage dont les Empereurs Mogols ſe diſpenſent rarement, de ſe trouver à l'aſſemblée deux fois le jour comme dans leur ville Capitale, pour régler les affaires de l'Etat, & pour adminiſtrer la Juſtice.

Premiere Tente.

La ſeconde tente, qui n'eſt guéres moins grande que la premiere, mais qui eſt un peu plus avancée dans l'enceinte, s'appelle *Goſel-Kané* (*), c'eſt-à-dire, lieu pour ſe laver. C'eſt-là que tous les Seigneurs s'aſſemblent le ſoir, & viennent ſaluer l'Empereur comme dans la Capitale. Cette aſſemblée du ſoir leur eſt très-incommode; mais rien n'eſt ſi magnifique, pour les Spectateurs, que de voir, dans une nuit obſcure, au milieu d'une campagne, entre toutes les tentes d'une armée, de longues files de flambeaux qui conduiſent tous les Omrahs au quartier Impérial, ou qui les ramenent à leurs tentes. Ces flambeaux ne ſont pas de cire, comme les nôtres; mais ils durent très-longtems. C'eſt un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure un vieux linge, que le Maſalk, ou le Porte-flambeau, arroſe d'huile de tems en tems. Il tient à la main, pour cet uſage, un flaccon d'airain, ou de fer blanc, dont le col eſt fort long & fort étroit.

Seconde Tente.

La troiſiéme tente, plus petite que les deux premieres, & plus avancée encore dans l'enclos, ſe nomme *Kaluet-Kané*, c'eſt-à-dire, lieu de retraite, ou ſalle du Conſeil privé, parce qu'on n'y admet que les principaux Officiers de l'Empire, & qu'on y traite les affaires de la plus haute importance. Plus loin ſont les tentes particulieres de l'Empereur, entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, & doublées d'Indiennes au pinceau, c'eſt-à-dire, de ces belles Indiennes de Maſulipatan qui repreſentent toutes

Troiſiéme Tente.

Tentes Impériales.

(*) C'eſt ce que Rhoe nomme *Gouzalkan*. Chaque Nation rapporte ainſi les noms étrangers à ſa prononciation.

BERNIER. 1664.

sortes de fleurs; quelques-unes doublées de satin à fleurs, avec de grandes franges de soie. Ensuite on trouve les tentes des Begums, ou des Princesses, & des autres Dames du Serrail, entourées aussi de riches Kanates, entre lesquelles sont distribuées les tentes des femmes de service, dans l'ordre qui convient à leur office.

Leurs ornemens.

L'Amkas, & les cinq ou six principales tentes, sont fort élevés; autant pour être vûs de loin, que pour résister mieux à la chaleur. Le dehors n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie néanmoins de grandes bandes, taillées de diverses formes assez agréables à la vûe; mais le dedans est doublé des plus belles Indiennes, ou de quelque beau satin, enrichi de broderies de soie, d'or & d'argent, avec de grandes franges. Les piliers qui soutiennent ces tentes sont peints & dorés. On n'y marche que sur de riches tapis, qui ont, par-dessous, des matelas de coton épais de trois ou quatre doigts, autour desquels on trouve de grands carreaux de brocard d'or pour s'appuyer. Dans chacune des deux grandes tentes où se tient l'assemblée, on éléve un théâtre fort riche, où l'Empereur donne audience sous un grand dais de velours ou de brocard. Chaque tente Impériale offre son dais. On y voit aussi des Karguais dressés; c'est-à-dire, des cabinets dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour s'en former une idée, Bernier veut qu'on se représente deux petits quarrés de nos paravents, qu'on auroit posés l'un sur l'autre, & qui seroient proprement attachés l'un à l'autre avec un lacet de soie qui régneroit à l'entour; de sorte néanmoins que les extrémités des côtés de celui d'enhaut s'inclinassent les unes sur les autres, pour former une espece de petit dôme ou de tabernacle. La seule différence est que tous les côtés des Karguais sont d'ais de sapin fort minces & fort legers, peints & dorés par le dehors, enrichis à l'entour de franges d'or & de soie, & doublés d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocard (66).

Ce que c'est que les Karguais.

Dehors de l'enceinte Impériale.

Hors du grand quarré, s'offrent premiérement, des deux côtés de la grande entrée ou de la porte Royale, deux jolies tentes, où l'on voit constamment quelques chevaux d'élite, sellés, richement harnachés, & prêts à marcher au premier ordre. Des deux côtés de la même porte, sont rangées les cinquante ou soixante petites pieces de campagne qui composent l'artillerie de l'Etrier, & qui tirent toutes pour saluer l'Empereur lorsqu'il entre dans sa tente. Au-devant de la porte même, on laisse toujours un espace vuide, au fond duquel les tymbales & les trompettes sont rassemblées dans une grande tente. A peu de distance, on en voit une autre, qui se nomme Tchanky-Kané, où les Omrahs font la garde à leur tour, une fois chaque semaine, pendant vingt-quatre heures. Cependant la plûpart font dresser, dans le même lieu, quelqu'une de leurs propres tentes, pour se donner un logement plus commode.

Tentes des Officiers.

Autour des trois autres côtés du grand quarré, on voit toutes les tentes des Officiers, dans un ordre qui est toujours le même, autant que la disposition du lieu le permet. Elles ont leurs noms particuliers, qu'elles tirent de leurs différens usages. L'une est pour les armes de l'Empereur; une autre, pour les plus riches harnois des chevaux; une autre, pour les vestes de brocard,

(66) *Ibid.* pages 39 & précédentes.

card, dont l'Empereur fait ſes préſens, &c. On en diſtingue quatre, proches l'une de l'autre, dont la premiere eſt pour les fruits, la ſeconde pour les confitures, la troiſiéme pour l'eau du Gange & pour le ſalpêtre qui ſert à la rafraîchir, & la quatriéme pour le betel. Ces quatre tentes ſont ſuivies de quinze ou ſeize autres, qui compoſent les cuiſines & leurs dépendances. D'un autre côté, ſont celles des Eunuques & d'un grand nombre d'Officiers; après leſquelles, on en trouve quatre ou cinq longues, qui ſont pour les chevaux de main, & quantité d'autres pour les éléphans d'importance, avec toutes celles qui ſont compriſes ſous le nom de la Venerie: car on porte toujours, pour la chaſſe, une multitude d'oiſeaux de proie, de chiens, de léopards pour prendre des gazelles, de nilgaus, eſpece de bœufs gris que Bernier regarde comme une ſorte d'élans. On mene par oſtentation, des lions, des rhinoceros, de grands buffles de Bengale, qui combattent le lion, & des gazelles apprivoiſées, qu'on fait battre devant l'Empereur. Tous ces animaux ont leurs Gouverneurs & leurs retraites. On conçoit aiſément que ce grand quartier, qui ſe trouve toujours au centre de l'armée, doit former un des plus beaux ſpectacles du monde.

BERNIER, 1664.

Attirail d'oſtentation.

Auſſi-tôt que le grand Maréchal des Logis a choiſi le quartier de l'Empereur, & qu'il a fait dreſſer l'Amkas, c'eſt-à-dire, la plus haute de toutes les tentes, ſur laquelle il ſe regle pour la diſpoſition du reſte de l'armée, il marque les Bazards, dont le premier & le principal doit former une grande rue droite & un grand chemin libre, qui traverſe toute l'armée, & toujours auſſi droit qu'il eſt poſſible vers le camp du lendemain. Tous les autres Bazars, qui ne ſont, ni ſi longs, ni ſi larges, traverſent ordinairement le premier, les uns en-deçà, les autres au-delà du quartier de l'Empereur; & tous ces Bazars ſont marqués par de très-hautes cannes, qui ſe plantent en terre, de trois en trois cens pas, avec des étendards rouges & des queues de vaches du grand Tibet, qu'on prendroit, au ſommet de ces cannes, pour autant de vieilles perruques. Le grand Maréchal regle enſuite la place des Omrahs, qui gardent toujours le même ordre, à peu de diſtance, autour du quartier Impérial. Leurs quartiers, du moins ceux des principaux, ont beaucoup de reſſemblance avec celui de l'Empereur; c'eſt-à-dire, qu'ils ont ordinairement deux Peiche-Kanés, avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale tente & celles de leurs femmes. Cet eſpace eſt environné des tentes de leurs Officiers & de leur Cavalerie; avec un Bazar particulier, qui compoſe une rue de petites tentes, pour le Peuple qui ſuit l'armée, & qui entretient leur camp de fourrage, de grains, de riz, de beurre, & d'autres néceſſités. Ces petits Bazars épargnent, aux Officiers, l'embarras de recourir continuellement aux Bazars Impériaux, où tout ſe trouve avec la même abondance que dans la ville Capitale. Chaque petit Bazar eſt marqué, comme les grands, par deux hautes cannes, plantées aux deux bouts, dont les étendards ſervent à la diſtinction des quartiers. Les grands Omrahs ſe font un honneur d'avoir des tentes fort élevées. Cependant elles ne doivent pas l'être trop, s'ils ne veulent s'expoſer à l'humiliation de les voir renverſer par l'ordre de l'Empereur. Il faut, par la même raiſon, que les dehors n'en ſoient pas entiérement rouges, & qu'elles ſoient tournées vers l'Am-Kas ou le quartier Impérial.

Camp général.

Bazars Impériaux.

Quartiers des Omrahs.

Bazars particuliers.

Le reſte de l'eſpace, qui ſe trouve entre le quartier de l'Empereur, ceux

BERNIER. 1664.

des Omrahs & les Bazars, eſt occupé par les Manſebdars, ou les petits Omrahs; par une multitude de Marchands, qui ſuivent l'armée; par les gens d'affaires & de Juſtice; enfin par tous les Officiers, ſupérieurs ou ſubalternes, qui appartiennent à l'artillerie. Quoique cette deſcription donne l'idée d'un prodigieux nombre de tentes, qui demandent par conſéquent une vaſte étendue de Pays, Bernier ſe figure qu'un camp formé à l'aiſe, c'eſt-à-dire, dans quelque belle campagne, où ſuivant le plan ordinaire, ſa forme ſeroit à peu près ronde, comme il le vit pluſieurs fois dans cette route, n'auroit pas plus de deux lieues, ou deux lieues & demie de circuit; encore s'y trouveroit-il divers endroits vuides. Mais il faut obſerver que la groſſe artillerie, qui occupe un grand eſpace, précede ſouvent d'un jour ou deux (67).

Eſpace que renferme un camp.

Quoique les étendards de chaque quartier, qui ſe voyent de fort loin & qu'on diſtingue facilement, ſervent de guides à ceux pour qui cet ordre eſt familier, l'Auteur fait une peinture ſinguliere de la confuſion qui regne dans le camp. » Toutes ces marques, dit-il, n'empêchent pas qu'on ne ſe trouve » quelquefois très embarraſſé, même en plein jour, mais ſur-tout le matin, » lorſque tout le monde arrive, & que chacun cherche à ſe placer. Il s'éleve » ſouvent une ſi grande pouſſiere, qu'on ne peut découvrir le quartier de » l'Empereur, les étendards des Bazars, & les tentes des Omrahs, ſur leſ» quelles on eſt accoutumé à ſe régler. On ſe trouve pris entre les tentes » qu'on dreſſe, ou entre les cordes que les moindres Omrahs, qui n'ont pas » de Peiche-Kané, & les Manſebdars tendent pour marquer leurs logemens, » & pour empêcher qu'il ne ſe faſſe un chemin près d'eux, ou que des in» connus ne viennent ſe placer proche de leurs tentes, dans leſquelles ils » ont quelquefois leurs femmes. Si l'on cherche un paſſage, on le trouve fer» mé de ces cordes tendues, qu'un tas de Valets armés de gros bâtons refu» ſent d'abaiſſer. Si l'on veut retourner ſur ſes pas, le chemin par lequel » on eſt venu eſt déja bouché. C'eſt-là qu'il faut crier, faire entendre ſes » prieres ou ſes injures, feindre de vouloir donner des coups & s'en bien » garder, laiſſer aux Valets le ſoin de quereller enſemble & prendre celui de » les accorder; enfin ſe donner toutes les peines imaginables pour ſe tirer » d'embarras & pour faire paſſer ſes chameaux. Mais la plus inſurmontable de » toutes les difficultés eſt pour aller le ſoir dans quelque endroit un peu » éloigné, parce que les puantes fumées du bois verd & de la fiente des » animaux, dont le Peuple ſe ſert pour la cuiſine, forment un brouillard ſi » épais qu'on ne diſtingue rien. Je m'y ſuis trouvé pris trois ou quatre fois, » juſqu'à ne ſçavoir que devenir. En vain demandois-je le chemin. Je ne » pouvois le continuer dix pas de ſuite, & je ne faiſois que tourner. Une » fois particuliérement, je me vis contraint d'attendre que la lune fût levée » pour m'éclairer. Une autrefois je fus obligé de gagner l'*Agacy-dié*, de me » coucher au pied, & d'y paſſer la nuit, mon cheval & mon Valet près de » moi. L'Agacy-dié (68) eſt un grand mât fort menu, qu'on plante vers le » quartier de l'Empereur, proche d'une tente qui s'appelle Nagor-Kané, & » ſur lequel on éleve le ſoir une lanterne, qui demeure allumée toute la

Peinture de ſes embarras.

(67) Pages 53 & précédentes.

(68) Ces deux mots ſignifient lumiere du Ciel, parce que la lanterne paroît de loin comme une étoile.

» nuit : invention fort commode, parce qu'on la voit de loin, & que ſe » rendant au pied du mât lorſqu'on eſt égaré, on peut reprendre de-là les » Bazards & demander le chemin. On eſt libre auſſi d'y paſſer la nuit, ſans y » appréhender les voleurs (69).

BERNIER. 1664.

Pour arrêter les vols, chaque Omrah doit faire garder ſon camp, pendant toute la nuit, par des gens armés qui en font continuellement le tour, en criant *Raberdar*, c'eſt-à-dire, qu'on prenne garde à ſoi. D'ailleurs, on poſe autour de l'armée, de cinq en cinq cens pas, des gardes régulieres, qui entretiennent du feu, & qui font entendre le même cri. Le Kutual, dont l'office eſt celui de nos grands Prévôts, envoie pendant toute la nuit, dans l'intérieur du camp, des troupes dont il eſt le chef, qui parcourent les Bazars en criant & ſonnant de la trompette : ce qui n'empêche pas qu'il n'arrive toujours quelque déſordre.

Précautions contre les Voleurs.

L'Empereur Aurengzeb ſe faiſoit porter, dans ſa marche, ſur les épaules de huit hommes, dans un *Tactravan*, qui eſt une eſpece de trône où il étoit aſſis. Cette voiture, que Bernier appelle un trône de campagne, eſt un magnifique tabernacle peint & doré, qui ſe ferme avec des vitres. Les quatre branches du brancard étoient couvertes d'écarlate, avec de grandes franges d'or & de ſoie ; & chaque branche étoit ſoutenue par deux Porteurs richement vétus, que d'autres ſuivoient pour les relayer. Aurengzeb montoit quelquefois à cheval, ſur-tout lorſque le jour étoit favorable pour la chaſſe. Il montoit quelquefois auſſi ſur un éléphant, en *Mickdember* ou en *Hauze*. C'eſt la monture la plus ſuperbe & la plus éclatante ; car l'éléphant impérial eſt toujours couvert d'un magnifique harnois. Le Mickdember eſt une petite tour de bois quarrée, dont la peinture & la dorure font tout l'ornement. Le Hauze eſt un ſiege ovale, avec un dais à piliers (70). Dans ces diverſes marches, l'Empereur étoit toujours accompagné d'un grand nombre de Rajas & d'Omrahs, qui le ſuivoient immédiatement à cheval, mais en gros & ſans beaucoup d'ordre. Cette maniere de faire leur Cour parut fort gênante à Bernier, particuliérement les jours de chaſſe, où ils étoient expoſés, comme de ſimples ſoldats, aux incommodités du Soleil & de la pouſſiere. Ceux qui pouvoient ſe diſpenſer de ſuivre l'Empereur étoient fort à leur aiſe, dans des Palekys bien fermés, où ils pouvoient dormir comme dans un lit. Ils arrivoient de bonne heure à leurs tentes, qui les attendoient avec toutes ſortes de commodités.

Comment le grand Mogol ſe faiſoit porter.

Le Mickdember & le Hauze.

Cortege Impérial.

Autour des Omrahs du cortege, & même entr'eux, on voyoit toujours quantité de cavaliers bien montés, qui portoient une eſpece de maſſue, ou de maſſe d'armes d'argent. On en voyoit auſſi ſur les aîles, qui précédoient la perſonne de l'Empereur, avec pluſieurs Valets de pied. Ces cavaliers, qui ſe nomment Gourzeberdars, ſont des gens choiſis, pour la taille & la bonne mine, dont l'office eſt de porter les ordres, & de faire écarter le Peuple. Après les Rajas, on voyoit marcher, avec un mêlange de timbales & de trompettes, ce qu'on nomme le *Courſi*. C'eſt un grand nombre de figures d'argent, qui repréſentent des animaux étranges, des mains, des balances, des poiſſons, & d'autres objets myſtérieux qu'on porte ſur le bout de certains

(69) Pages 58 & précédentes.

(70) Page 61.

BERNIER. 1664.

grands bâtons d'argent. Le cours étoit ſuivi d'un gros de Manſepdars, ou de petits Omrahs, beaucoup plus nombreux que celui des Omrahs (71).

Marche des Princeſſes & des autres Dames.

Les Princeſſes & les principales Dames du Serrail ſe faiſoient porter auſſi dans différentes ſortes de voitures; les unes, comme l'Empereur, ſur les épaules de pluſieurs hommes, dans un Tchaudoul, qui eſt une eſpece de Tactravan peint & doré, couvert d'un magnifique rets de ſoie de diverſes couleurs, enrichi de broderie, de franges, & de groſſes houpes pendantes; les autres, dans des Palekis de la même richeſſe; quelques-unes dans de grandes & larges litieres, portées par deux puiſſans chameaux, ou par deux petits éléphans, au lieu de mules. Bernier vit marcher ainſi Rauchenara Begum. Il remarqua, un jour, ſur le devant de ſa litiere, qui étoit ouvert, une petite eſclave bien vétue, qui éloignoit d'elle les mouches & la pouſſiere, avec une queue de paon qu'elle tenoit à la main. D'autres ſe font porter ſur le dos des éléphans, richement équipés, avec des couvertures en broderie & de groſſes ſonnettes d'argent. Elles y ſont comme élevées en l'air, aſſiſes quatre à quatre dans des Mickdembers à treillis, qui ſont toujours couverts d'un rets de ſoie, & qui n'ont pas moins d'éclat que les Tchaudouls & les Tactravans.

Bernier parle, avec admiration, de cette pompeuſe marche du Serrail. Dans ce voyage, il prit quelquefois plaiſir à voir Rauchenara Begum marcher la premiere, montée ſur un grand éléphant du Pegu, dans un Mickdember éclatant d'or & d'azur, ſuivie de cinq ou ſix autres éléphans, avec des Mickdembers preſqu'auſſi riches que le ſien, pleins des principales femmes de ſa Maiſon; quelques Eunuques, ſuperbement vétus, & montés ſur des chevaux de grand prix, marchant à ſes côtés la canne à la main; une troupe de ſervantes Tartares & Kachemiriennes autour d'elle, parées biſarrement & montées ſur de belles hacquenées; enfin pluſieurs autres Eunuques à cheval, accompagnés d'un grand nombre de Valets de pied, qui portoient de grands bâtons pour écarter les curieux. Après la Princeſſe Rauchenara, on voyoit paroître une des principales Dames de la Cour, dans un équipage proportionné à ſon rang. Celle-ci étoit ſuivie de pluſieurs autres, juſqu'à quinze ou ſeize, toutes montées avec plus ou moins de magnificence, ſuivant leur office & leurs appointemens. Cette longue file d'éléphans, dont le nombre étoit quelquefois de ſoixante, qui marchoient à pas comptés, avec tout ce cortege & ces pompeux ornemens, avoit quelque choſe de ſi noble & de ſi relevé, que ſi Bernier n'eût appellé ſa philoſophie au ſecours, il ſeroit tombé, dit-il, » dans » l'extravagante opinion de la plûpart des Poëtes Indiens, qui veulent que » tous ces éléphans portent autant de Déeſſes cachées (72). Il ajoute qu'effectivement elles ſont preſqu'inacceſſibles aux yeux des hommes, & que le » plus grand malheur d'un cavalier, quel qu'il puiſſe être, ſeroit de ſe trouver trop près d'elles. Cette inſolente canaille d'Eunuques & de valets ne cherche que l'occaſion, & quelque prétexte, pour exercer leurs cannes. » Je me » ſouviens, ajoute Bernier, d'y avoir été malheureuſement ſurpris; & je » n'aurois pas évité les plus mauvais traitemens, ſi je ne m'étois déterminé » à m'ouvrir un paſſage, l'épée à la main, plutôt que de me laiſſer eſtropier

(71) *Ibid.* page 65.

(72) *Ibid.* pages 71 & précédentes.

T. X. N. XII.

» par ces Miſérables, comme ils commençoient à s'y diſpoſer. Mon cheval, » qui étoit excellent, me tira de la preſſe, & je le pouſſai enſuite au travers » d'un torrent, que je paſſai avec le même bonheur. Auſſi les Mogols diſent-» ils, comme en proverbe, qu'il faut ſe garder ſur-tout de trois choſes; la » premiere, de s'engager entre les troupes des chevaux d'élite, qu'on mene » en main, parce que les coups de pied n'y manquent pas; la ſeconde, de » ſe trouver dans les lieux où l'Empereur s'exerce à la chaſſe; & la troiſié-» me, d'approcher trop des femmes du Serrail (73).

BERNIER. 1664.

A l'égard des chaſſes du grand Mogol, l'Auteur avoit eu peine à s'imaginer, comme il l'avoit ſouvent entendu, que ce Monarque prît cet amuſement à la tête de cent mille hommes. Mais il comprit, dans ſa route, qu'il en auroit pû mener deux cens mille. Aux environs d'Agra & de Dehli, le long du fleuve de Gemené juſqu'aux montagnes, & des deux côtés du chemin qui conduit à Lahor, on rencontre quantité de terres incultes, les unes en bois taillis, les autres remplies de grandes herbes, de la hauteur d'un homme. Tous ces lieux ont des Gardes, qui ne permettent la chaſſe à perſonne, excepté celle des lievres & des cailles, que les Indiens ſçavent prendre aux filets. Il s'y trouve, par conſéquent, une très grande abondance de toutes ſortes de gibier. Le grand Maître des chaſſes, qui ſuit toujours l'Empereur, eſt averti des endroits qui en contiennent le plus. On les borde de gardes, dans une étendue de quatre ou cinq lieues de pays; & l'Empereur entre dans ces enceintes, avec le nombre de chaſſeurs qu'il veut avoir à ſa ſuite, tandis que l'armée paſſe tranquillement, ſans prendre aucune part à ſes plaiſirs (74).

Chaſſes que l'Auteur vit faire en chemin.

Bernier fut témoin d'une chaſſe curieuſe, qui eſt celle des gazelles, avec des léopards apprivoiſés. Il ſe trouve, dans les Indes, quantité de ces animaux, qui reſſemblent beaucoup à nos Fans. Ils vont ordinairement par troupes, ſéparées les unes des autres; & chaque troupe, qui n'eſt jamais de plus de cinq ou ſix, eſt ſuivie d'un mâle ſeul, qu'on diſtingue à ſa couleur. Lorſqu'on a découvert une troupe de gazelles, on tâche de les faire appercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné ſur une petite charrette. Cet animal ruſé ne ſe livre pas d'abord à l'ardeur de les pourſuivre. Il tourne, il ſe cache, il ſe courbe, pour en approcher, & pour les ſurprendre. Comme ſa legereté eſt incroyable à ſauter, il s'élance deſſus, lorſqu'il eſt à portée, il les étrangle, & ſe raſſaſie de leur ſang. S'il manque ſon coup, ce qui arrive aſſez ſouvent, il ne fait plus aucun mouvement pour recommencer la chaſſe; & Bernier croit qu'il prendroit une peine inutile, parce que les gazelles courent plus vîte & plus longtems que lui. Le Maître, ou le Gouverneur, s'approche doucement de lui, le flatte, lui jette des morceaux de chair; & ſaiſiſſant un moment pour lui jetter ce que l'Auteur nomme des lunettes, qui lui couvrent les yeux, il l'enchaîne & le remet ſur ſa charrette.

Chaſſe des Gazelles avec le Léopard.

La chaſſe des Nilgaus parut moins curieuſe à Bernier. On enferme ces animaux dans de grands filets, qu'on reſſerre peu à peu, & lorſqu'ils ſont réduits dans une petite enceinte, l'Empereur & les Omrahs entrent avec les chaſſeurs, & les tuent ſans peine & ſans danger, à coups de fleches, de demi-

Chaſſe des Nilgaus & des Grues.

(73) Pages 73 & précédentes. (74) Page 76.

BERNIER. 1664.

picques, de ſabres & de mouſquetons; & quelquefois en ſi grand nombre, que l'Empereur en diſtribue des quartiers à tous les Omrahs. La chaſſe des grues à quelque choſe de plus amuſant. Il y a du plaiſir à leur voir employer toutes leurs forces, pour ſe défendre en l'air contre les oiſeaux de proie. Elles en tuent quelquefois: mais, comme elles manquent d'adreſſe pour ſe tourner, pluſieurs bons oiſeaux en triomphent à la fin.

Chaſſe du lion.

De toutes ces chaſſes, Bernier trouva celle du lion la plus curieuſe & la plus noble. Elle eſt réſervée à l'Empereur, & aux Princes de ſon ſang. Lorſque ce Monarque eſt en campagne, ſi les Gardes des chaſſes découvrent la retraite d'un lion, ils attachent, dans quelque lieu voiſin, un âne, que le lion ne manque pas de venir dévorer; après quoi, ſans chercher d'autre proie, il va boire, & revient dormir dans ſon gîte ordinaire, juſqu'au lendemain, qu'on lui fait trouver un autre âne, attaché comme le jour précédent. On l'apaſte ainſi pendant pluſieurs jours. Enfin, lorſque Sa Majeſté s'approche, on attache au même endroit, un âne, à qui l'on a fait avaller quantité d'opium, afin que ſa chair puiſſe aſſoupir le lion. Les gardes, avec tous les payſans des villages voiſins, tendent de vaſtes filets, qu'ils reſſerrent par degrés. L'Empereur, monté ſur un éléphant bardé de fer, accompagné du grand Maître, de quelques Omrahs montés auſſi ſur des éléphans, d'un grand nombre de Gourzeberdars à cheval, & de pluſieurs Gardes des chaſſes armés de demi-picques, s'approche du dehors des filets, & tire le lion. Ce fier animal, qui ſe ſent bleſſé, ne manque pas d'aller droit à l'éléphant; mais il rencontre les filets qui l'arrêtent; & l'Empereur le tire tant de fois, qu'à la fin il le tue. Cependant Bernier en vit un, dans la derniere chaſſe, qui ſauta par-deſſus les filets, & qui ſe jetta vers un cavalier, dont il tua le cheval. Les chaſſeurs n'eurent pas peu de peine à le faire rentrer dans les filets (75).

Troubles à l'occaſion de cette chaſſe.

Cette chaſſe jetta toute l'armée dans un terrible embarras. Bernier raconte qu'on fut trois ou quatre jours à ſe dégager des torrens qui deſcendent des montagnes, entre des bois & de grandes herbes où les chameaux ne paroiſſoient preſque point. » Heureux, dit-il, ceux qui avoient fait quelques » proviſions, car tout étoit en deſordre. Les Bazars n'avoient pû s'établir. Les » villages étoient éloignés. Une raiſon ſinguliere arrêtoit l'armée: c'étoit la » crainte que le lion ne fût échappé aux armes de l'Empereur. Comme c'eſt » un heureux augure qu'il tue un lion, ç'en eſt un très mauvais qu'il le man- » que. On croiroit l'Etat en danger. Auſſi le ſuccès de cette chaſſe eſt-il ac- » compagné de pluſieurs grandes cérémonies. On apporte le lion mort, de- » vant l'Empereur, dans l'aſſemblée génerale des Omrahs. On l'examine. On » le meſure. On écrit, dans les Archives de l'Empire, que tel jour, tel Em- » pereur tua un lion de telle grandeur & de tel poil. On n'oublie pas la me- » ſure de ſes dents & de ſes griffes, ni les moindres circonſtances d'un ſi grand » événement. A l'égard de l'opium qu'on fait manger à l'âne, l'Auteur ajoute qu'ayant conſulté là-deſſus un des premiers chaſſeurs, il apprit de lui que c'étoit une fable populaire, & qu'un lion bien raſſaſié n'a pas beſoin de ſecours pour s'endormir (76).

La mort d'un lion s'écrit dans les Archives.

(75) Pages 85 & précédentes.

(76) Page 87.

BERNIER. 1664.

Outre l'embarras des chaſſes, la marche étoit quelquefois retardée par le paſſage des grandes rivieres, qui ſont ordinairement ſans ponts. On étoit obligé de faire pluſieurs ponts de batteaux, éloignés de deux ou trois cens pas l'un de l'autre. Les Mogols ont l'art de les lier & de les affermir. Ils les couvrent d'un mêlange de terre & de paille, qui empêche les animaux de gliſſer. Le péril n'eſt qu'à l'entrée & à la ſortie, parce qu'outre la preſſe & la confuſion, il s'y fait ſouvent des foſſés où les chevaux & les bœufs tombent les uns ſur les autres avec un deſordre incroiable. L'Empereur ne campa alors qu'à une demie lieue du Pont, & s'arrêta un jour ou deux, pour laiſſer à l'armée le tems de paſſer plus à l'aiſe (77). Il n'étoit pas aiſé de juger de combien d'hommes elle étoit compoſée. Bernier croit, en général, que ſoit gens de guerre ou de la ſuite, il n'y avoit pas moins de cent mille cavaliers; qu'il y avoit plus de cent cinquante mille chevaux, mules ou éléphans; près de cinquante mille chameaux; & preſqu'autant de bœufs & de bidets, qui ſervent à porter les proviſions des Bazars, avec les femmes & les enfans; car les Mogols ont conſervé l'uſage Tartare de traîner tout avec eux. Si l'on y joint le compte des gens de ſervice, dans un Pays où rien ne ſe fait qu'à force de Valets, & où l'Auteur même, qui ne tenoit rang que de cavalier à deux chevaux, avoit trois domeſtiques à ſes gages, on ſera porté à croire que l'armée ne contenoit pas moins de trois à quatre cens mille perſonnes. Il faudroit les avoir comptés, dit Bernier; mais après avoir aſſuré que le nombre étoit *prodigieux & preſqu'incroyable*, il ajoute, pour diminuer l'étonnement, que c'étoit la ville de Dehli entiere, parce que tous les Habitans de cette Capitale, ne vivant que de la Cour & de l'armée, ſeroient expoſés à mourir de faim, s'ils ne ſuivoient pas l'Empereur, ſur-tout dans ſes longs voyages (78).

Embarras au paſſage des rivieres.

Dénombrement de l'armée & de la ſuite.

Si l'on demande comment une armée ſi nombreuſe peut ſubſiſter, Bernier répond que les Indiens ſont fort ſobres, & que de cette multitude de cavaliers, il ne faut pas compter plus de la vingtiéme partie, qui mange de la viande pendant la marche. Le Kichery, qui eſt un mêlange de riz & de légumes, ſur leſquels on verſe du beurre roux après les avoir fait cuire, eſt la nourriture ordinaire des Mogols. A l'égard des animaux, on ſçait que les chameaux réſiſtent au travail, à la faim, à la ſoif; qu'ils vivent de peu, & qu'ils mangent de tout. Auſſi-tôt qu'une armée arrive, on les méne brouter dans les champs, où ils ſe nourriſſent de tout ce qu'ils peuvent trouver. D'ailleurs les mêmes Marchands, qui entretiennent les Bazars à Dehly, ſont obligés de les entretenir en campagne. Enfin la plus baſſe partie du Peuple rode ſans ceſſe dans les villages voiſins du camp, pour acheter du fourage, ſur lequel il trouve quelque choſe à gagner. Les plus pauvres rapent, avec une eſpece de truelle, les campagnes entieres, pour enlever les petites herbes, qu'ils lavent ſoigneuſement, & qu'ils vendent quelquefois aſſez cher (79).

Comment elle ſubſiſte.

Bernier s'excuſe de n'avoir pas marqué les villes & les bourgades, qui ſont entre Dehli & Lahor. Il n'en vit preſque point. Il marchoit preſque toujours au travers des champs, & pendant la nuit. Comme ſon logement n'étoit pas au milieu de l'armée, où le grand chemin paſſe ſouvent, mais fort avant dans l'aîle droite, il ſuivoit la vûe des étoiles pour s'y rendre; au hazard de

(77) Page 88. (78) Page 91. (79) Page 94.

BERNIER. 1664.

se trouver quelquefois très embarrassé, & de faire cinq ou six lieues, quoique la distance d'un camp à l'autre ne soit ordinairement que de trois ou quatre. Mais l'arrivée du jour finissoit son embarras (80).

Observations de l'Auteur à Lahor.

En arrivant à Lahor, il apprit que le pays dont cette ville est la Capitale, se nomme *Penje-ab*, c'est-à-dire, pays des cinq eaux, parce qu'effectivement il est arrosé par cinq rivieres considérables, qui descendant des grandes montagnes dont le Royaume de Kachemire est environné, vont se joindre à l'Indus, & se jetter avec lui dans l'Ocean vers l'entrée du Golfe Persique. Quelques-uns prétendent que Lahor est l'ancienne Bucephale, bâtie, par Alexandre le Grand, à l'honneur d'un cheval qu'il aimoit. Les Mogols connoissent ce Conquérant, sous le nom de *Sekander Filisous*, qui signifie Alexandre fils de Philippe, mais ils ignorent le nom de son cheval. La ville est bâtie sur une des cinq rivieres, qui n'est pas moins grande que la Loire, & pour laquelle on auroit besoin d'une levée, parce que dans ses débordemens elle change souvent de lit. Depuis quelques années, elle s'étoit retirée d'un grand quart de lieue. Les Maisons de Lahor sont beaucoup plus hautes que celles de Dehli & d'Agra; mais, dans l'absence de la Cour, qui n'avoit pas fait ce voyage depuis plus de vingt ans, la plûpart étoient tombées en ruines. Il ne restoit que cinq ou six rues considérables, dont deux ou trois avoient plus d'une grande lieue de longueur, & dans lesquelles on voyoit aussi quantité d'édifices renversés. Le Palais Impérial n'étoit plus sur le bord de la riviere, parce qu'elle s'étoit retirée: mais Bernier le trouva magnifique, quoique fort inférieur à ceux d'Agra & de Dehli (81).

Route de Lahor à Bember.

L'Empereur s'y arrêta plus de deux mois, pour attendre la fonte des neges, qui bouchoient le passage des montagnes. On exhorta Bernier à se fournir d'une petite tente Kachemirienne. La sienne étoit grande & pesante; & les chameaux ne pouvant passer les montagnes, il auroit été obligé de la faire porter par des crocheteurs, avec beaucoup d'embarras & de dépense. Il se flattoit qu'après avoir surmonté les chaleurs de Mocka & de Bab-el-mandel, il seroit capable de braver celles du reste de la terre. Mais ce n'est pas sans raison, comme il l'apprit bien-tôt par expérience, que les Indiens mêmes appréhendent onze ou douze jours de marche, qu'on compte de Lahor à Bember, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée des montagnes de Kachemire. Cet excès de chaleur vient, dit-il, de la situation de ces hautes montagnes, qui, se trouvant au Nord de la route, arrêtent les vents frais, réflechissent les rayons du Soleil sur les voyageurs, & laissent dans la campagne une ardeur brûlante. En raisonnant sur la cause du mal, il s'écrioit, dès le quatriéme jour de marche; » Que me sert de philosopher, & de chercher des raisons de ce qui » me tuera peut-être demain (82).

Son excessive chaleur, & souffrances de Bernier.

Le cinquiéme jour, il passa un des grands fleuves de l'Inde, qui se nomme le *Tchenau*. L'eau en est si bonne, que les Omrahs en font charger leurs chameaux, au lieu de celle du Gange, dont ils boivent jusqu'à ce lieu. Mais elle n'eut pas le pouvoir de garantir Bernier des incommodités de la route. Il en fait une peinture effrayante. Le Soleil étoit insupportable, dès le premier moment de son lever. On n'appercevoit point un nuage. On ne sentoit point

(80) Page 95. (81) Pages 100 & précédentes. (82) Page 104.

un

un souffle de vent. Les chevaux, qui n'avoient pas vû d'herbe verte, depuis Lahor, pouvoient à peine se traîner. Les Indiens, avec leur peau noire, séche & dure, manquoient de force & d'haleine. On en trouvoit de morts en chemin. Le visage de l'Auteur, ses mains, & ses pieds étoient pelés. Tout son corps étoit couvert de petites pustules rouges, qui le picquoient comme des aiguilles. Il doutoit, le dixiéme jour de la marche, s'il seroit vivant le soir. Toute son espérance étoit dans un peu de lait caillé sec, qu'il délayoit dans l'eau avec un peu de sucre; & quatre ou cinq limons, qui lui restoient pour faire de la limonade (83). BERNIER. 1664.

Ville de Bember, à l'entrée des montagnes.

Il arriva néanmoins, la nuit du douziéme jour, au pied d'une montagne escarpée, noire & brûlante, où Bember est située. Le camp fut assis dans un large espace de cailloux & de sable. C'étoit une vraie fournaise: mais une pluie d'orage, qui tomba le matin, eut la force de rafraîchir l'air. L'Empereur, n'ayant pû prévoir ce soulagement, étoit parti, pendant la nuit, avec une partie des Dames & de ses principaux Officiers. Dans la crainte d'affamer le petit Royaume de Kachemire, il n'avoit voulu mener avec lui que ses principales femmes & les meilleures amies de Rauchenara Begum, avec aussi peu d'Omrahs & de Milice qu'il étoit possible. Les Omrahs, qui eurent la permission de le suivre, ne prirent que le quart de leurs cavaliers. Le nombre des éléphans fut borné. Ces animaux, quoiqu'extrêmement lourds, ont le pied ferme. Ils marchent, comme à tâtons, dans les passages dangereux, & s'assurent toujours d'un pied, avant que de remuer l'autre. On mena aussi quelques mules: mais on fut obligé de supprimer tous les chameaux, dont le secours auroit été le plus nécessaire. Leurs jambes, longues & roides, ne peuvent se soutenir dans l'embarras des montagnes. On fut obligé d'y suppléer par un grand nombre de Porte-faix, que les Gouverneurs & les Rajas d'alentour avoient pris soin de rassembler; & l'Ordonnance Impériale leur assignoit à chacun dix écus, pour cent livres pésant. On en comptoit plus de trente mille; quoiqu'il y eût déja plus d'un mois que l'Empereur & les Omrahs s'étoient fait précéder par une partie du bagage & des Marchands. Les Seigneurs, nommés pour le voyage, avoient ordre de partir chacun à leur tour, comme le seul moyen d'éviter la confusion, pendant cinq jours de cette dangereuse marche; & tout le reste de la Cour, avec l'artillerie & la plus grande partie des troupes, devoit passer trois ou quatre mois comme en garde, dans le camp de Bember, jusqu'au retour du Monarque, qui se proposoit d'attendre la fin des chaleurs (84).

Précautions de l'Empereur pour les passer.

Passage de Bernier.

Le rang de Daneck-Mend étant marqué pour la nuit suivante, Bernier partit à sa suite. Il n'eut pas plutôt monté ce qu'il nomme l'affreuse muraille du monde (85), c'est-à-dire, une haute montagne, noire & pelée, qu'en descendant sur l'autre face, il sentit un air plus frais & plus tempéré. Mais rien ne le surprit tant, dans ces montagnes, que de se trouver tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe. En voyant la terre couverte de toutes nos plantes & de tous nos arbrisseaux, à l'exception néanmoins de l'hissope, du thym, de la marjolaine & du romarin, il se crut dans certaines

Admirable changement d'un pays à l'autre.

(83) Page 113.
(84) Pages 122 & précédentes.
(85) Parce qu'il regarde Kachemire comme un Paradis terrestre.

BERNIER. 1664.

montagnes d'Auvergne, au milieu d'une Forêt de ſapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes; & ſon admiration étoit d'autant plus vive, qu'en ſortant des campagnes brûlantes de l'Indouſtan, il n'avoit rien apperçu qui l'eût préparé à cette métamorphoſe (86).

Plantes Européennes.

Il admira particuliérement, à une journée & demie de Bember, une montagne qui n'offroit que des plantes, ſur ſes deux faces; avec cette différence, qu'au midi, vers les Indes, c'étoit un mêlange de plantes Indiennes & Européennes; au lieu que du côté du Nord, il n'en découvrit que d'Européennes, comme ſi la premiere face eût également participé de la température des deux climats, & que celle du Nord eût été toute Européenne. A l'égard des arbres, il obſerva continuellement une ſuite naturelle de générations & de corruptions. Dans des précipices, où jamais homme n'étoit deſcendu, il en voioit des centaines, qui tomboient, ou qui étoient déja tombés les uns ſur les autres, morts, à demi pourris de vieilleſſe; & d'autres, jeunes & frais, qui renaiſſoient de leurs pieds. Il en voyoit même quelques-uns de brûlés; ſoit qu'ils euſſent été frappés de la foudre, ou que dans le cœur de l'été ils ſe fuſſent enflammés par leurs chocs mutuels, dans l'agitation de quelque vent chaud & furieux, ou que, ſuivant l'opinion des Habitans, le feu prenne de lui-même au tronc, lorſqu'à force de vieilleſſe il devient fort ſec. Bernier ne ceſſoit pas d'attacher ſes yeux ſur les caſcades naturelles, qu'il découvroit entre les rochers. Il en vit une, à laquelle il n'y a rien, dit-il, de comparable au monde. On apperçoit de loin, du panchant d'une haute montagne, un torrent d'eau qui deſcend par un long canal, ſombre & couvert d'arbres, & qui ſe précipite tout d'un coup avec un bruit épouvantable, au pied d'un rocher, droit, eſcarpé, & d'une hauteur prodigieuſe. Aſſez près, ſur un autre rocher que l'Empereur Jehan-Guir avoit fait applanir exprès, on voioit un grand Théâtre, tout dreſſé, où la Cour pouvoit s'arrêter en paſſant, pour conſidérer à loiſir ce merveilleux ouvrage de la Nature (87).

Générations & corruptions.

Caſcades naturelles.

Chûte de quinze éléphans dans un précipice.

Ces amuſemens furent mêlés d'un accident fort étrange. Le jour que l'Empereur monta le *Pire-penjale*, qui eſt la plus haute de toutes ces montagnes, & d'où l'on commence à découvrir dans l'éloignement le pays de Kachemire, un des éléphans, qui portoient les femmes dans des Mickdembers & des Embarys, fut ſaiſi de peur & ſe mit à reculer ſur celui qui le ſuivoit. Le ſecond recula ſur l'autre; & ſucceſſivement toute la file, qui étoit de quinze. Comme il leur étoit impoſſible de tourner, dans un chemin fort roide & fort étroit, ils culbuterent tous au fond du précipice, qui n'étoit pas heureuſement des plus profonds & des plus eſcarpés. Il n'y eut que trois ou quatre femmes de tuées; mais tous les éléphans y périrent. Bernier, qui ſuivoit à deux journées de diſtance, les vit en paſſant, & crut en remarquer pluſieurs qui remuoient encore leur trompe. Ce deſaſtre jetta beaucoup de deſordre dans toute l'armée, qui marchoit en file, ſur des côtes, par des ſentiers fort dangereux. On fit faire halte le reſte du jour & toute la nuit, pour ſe donner le tems de retirer les femmes & tous les débris de leur chûte. Chacun fut obligé de s'arrêter dans le lieu où il ſe trouvoit, parce qu'il étoit également impoſſible d'avancer & de reculer. D'ailleurs, perſonne n'avoit

(86) Page 154. (87) Pages 158 & précédentes.

près de soi ses Porte-faix, avec sa tente & ses vivres. Bernier ne fut pas le plus malheureux. Il trouva le moyen de grimper hors du chemin, & d'y former un petit espace commode, pour y passer la nuit avec son cheval. Un de ses Valets, qui eut la fidélité de le suivre, avoit un peu de pain qu'ils partagerent ensemble. En remuant quelques pierres, dans ce lieu, ils trouverent un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol prit dans sa main & pressa sans en être picqué. Bernier eut la même hardiesse, sur la parole de ce jeune homme, qui étoit de ses amis, & qui se vantoit d'avoir charmé le scorpion par un passage de l'Alcoran (88).

BERNIER. 1664.

Scorpion que l'Auteur presse sans en être picqué.

En traversant la montagne de Pire-penjal, il eut, dit-il, trois occasions de se rappeller ses idées philosophiques. Premiérement, en moins d'une heure, il éprouva l'hyver & l'été. Après avoir sué à grosses gouttes, pour monter par des chemins où tout le monde étoit forcé de marcher à pied, & sous un soleil brûlant, il trouva, au sommet de la montagne, des neiges glacées, au travers desquelles on avoit ouvert un chemin. Il tomboit un verglas fort épais, & le vent étoit si froid, que la plûpart des Indiens, qui n'avoient jamais vû de glace ni de neige, couroient en tremblant pour arriver dans un air plus chaud. En second lieu, Bernier rencontra, dans l'espace de moins de deux cens pas, deux vents absolument opposés; l'un du Nord, qui lui frappoit le visage en montant, sur tout lorsqu'il arriva proche du sommet; l'autre, du Midi, qui lui donnoit à dos en descendant, comme si, des exhalaisons de cette montagne, il s'étoit formé un vent, qui acqueroit des qualités différentes en prenant son cours dans les deux vallons opposés.

Prompt passage de l'été à l'hyver.

Vents qui se trouvent tout d'un coup opposés.

La troisiéme rencontre de l'Auteur fut celle d'un vieil Hermite, qui vivoit sur le sommet de la montagne depuis le tems de Jehan-Guir. On ignoroit sa Religion, quoiqu'on lui attribuât des miracles, tels que de faire tourner le vent à son gré, & d'exciter de la pluie, de la neige & des orages. Sa figure avoit quelque chose de sauvage. Sa barbe étoit longue, blanche & mal peignée. Il demanda fiérement l'aumône: mais il laissoit prendre de l'eau dans des vases de terre, qu'il avoit rangés autour de lui. Il faisoit signe de la main qu'on passât vîte, & sans s'arrêter. Il grondoit contre ceux qui faisoient du bruit. Bernier, qui eut la curiosité d'entrer dans sa caverne, après lui avoir adouci le visage par un présent, lui demanda ce qui lui causoit tant d'aversion pour le bruit. Sa réponse fut, que le bruit excitoit de furieuses tempêtes autour de la montagne; qu'Aurenz-zeb avoit été fort sage de suivre son conseil; que Scha-Jehan en avoit toujours usé de même; & que Jehan Guir, pour s'être une fois mocqué de ses avis & n'avoir pas craint de faire sonner les trompettes & donner des timbales, avoit failli de périr avec son armée (89).

Hermite de la montagne.

On lit, dans l'Histoire des anciens Rois de Kachemire (90), que tout ce pays n'étoit autrefois qu'un grand Lac, & qu'un saint Vieillard, nommé Kacheb, donna une issue miraculeuse aux eaux, en coupant une montagne qui se nomme Baramoulé. Bernier n'eut pas de peine à se persuader que cet es-

Description du pays de Kachemire.

(88) Page 152.
(89) Page 166 & précédentes.
(90) Bernier en a traduit, du Persan, un abregé qui avoit été fait par l'ordre de Jehan Guir.

BERNIER. 1664.

pace étoit couvert d'eau, comme on le rapporte de la Theſſalie & de quelques autres Contrées : mais il ne crut pas aiſément que l'ouverture de Baramoulé fut l'ouvrage des hommes, parce que cette montagne eſt très haute & très large. Il ſe figura plus volontiers que les tremblemens de terre, auxquels ces Régions ſont aſſez ſujettes, peuvent avoir ouvert quelque abîme où la montagne s'eſt enfoncée d'elle-même. C'eſt ainſi que, ſuivant l'opinion des Arabes, le Détroit de Bab-el-mandel s'eſt anciennement ouvert, & qu'on a vû des montagnes & des villes s'abîmer dans de grands Bois.

Son origine.

Sa grandeur & ſa ſituation.

Quelque jugement qu'on en porte, Kachemire ne conſerve plus aucune apparence de Lac. C'eſt une très belle campagne, diverſifiée d'un grand nombre de petites collines, & qui n'a pas moins de trente lieues de long ſur dix ou douze de largeur. Elle eſt ſituée à l'extrêmité de l'Indouſtan, au Nord de Lahor, & véritablement enclavée dans le fond des montagnes du Caucaſe, entre celles du grand & du petit Tibet, & celles du Raja-Gamon. Les premieres montagnes qui la bordent, c'eſt-à-dire, celles qui touchent à la Plaine, ſont de médiocre hauteur, revêtues d'arbres ou de pâturages, remplies de toutes ſortes de beſtiaux, tels que des vaches, des brebis, des chevres, & des chevaux. Entre pluſieurs eſpeces de gibier, tel que des perdrix, des lievres, des gazelles, & quelques-uns de ces animaux qui portent le muſc, on y voit auſſi des abeilles en très grand nombre. Mais, ce qui eſt très rare dans les Indes, on n'y trouve preſque jamais de ſerpens, de tigres, d'ours ni de lions : d'où Bernier conclut qu'on peut les nommer » des montagnes innocentes, & découlantes de lait & de miel, comme celles de la Terre de » Promiſſion (91).

Propriétés des montagnes qui l'environnent.

Beauté ſurprenante de la plaine.

Au-delà des premieres, il s'en éleve d'autres, beaucoup plus hautes, dont le ſommet eſt toujours couvert de neige, & ne ceſſe jamais de paroître tranquille & lumineux, au-deſſus de la Région des nuages & des brouillars. De toutes ces montagnes, il ſort de toutes parts une infinité de ſources & de ruiſſeaux, que les Habitans ont l'art de diſtribuer dans leurs champs de riz, & de conduire même par de grandes levées de terre, ſur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruiſſeaux & d'agréables caſcades, ſe raſſemblent enfin, & compoſent une riviere de la grandeur de la Seine, qui tourne doucement autour du Royaume, traverſe la ville Capitale, & va trouver ſa ſortie à Baramoulé, entre deux rochers eſcarpés, pour s'égarer de-là dans divers précipices, ſe charger en paſſant de pluſieurs petites rivieres qui deſcendent des montagnes, & ſe rendre, vers Ateck, dans le Fleuve Indus (92).

Sa fertilité.

Tant de ruiſſeaux, qui ſortent des montagnes, répandent dans les champs & ſur les collines une fertilité admirable, qui les feroit prendre pour un grand jardin, mêlé de Bourgs & de Villages, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pieces de riz, de froment, de chanvre, de ſaffran, & de diverſes ſortes de légumes, entre leſquels on voit ſerpenter des canaux de toutes ſortes de formes. Un Européen y reconnoît par-tout les plantes, les fleurs & les arbres de notre climat; des pommiers, des poiriers, des pruniers, des abricotiers, des noyers, & des

(91) Page 127.

(92) Page 129.

vignes chargées de leurs fruits. Les jardins particuliers ſont remplis de melons, de chervis, de belles raves, de réforts, de la plûpart de nos herbes potageres, & de quelques-unes qui manquent à l'Europe. A la vérité, Bernier n'y vit pas tant d'eſpeces de fruits différentes, & ne les trouva pas même auſſi bons que les nôtres : mais, loin d'attribuer le défaut à la terre, il regrette, pour les Habitans, qu'ils n'ayent pas de meilleurs Jardiniers (93). BERNIER. 1664.

La ville Capitale porte le nom du Royaume. Elle eſt ſans murailles, mais elle n'a pas moins de trois quarts de lieue de long & d'une demie lieue de large. Sa ſituation eſt à deux lieues des montagnes, qui forme un demi cercle autour d'elle, & ſur le bord d'un Lac d'eau douce, de quatre ou cinq lieues de tour, formé de ſources vives & de ruiſſeaux qui découlent des montagnes. Il ſe dégorge dans la riviere, par un canal navigable. Cette riviere a deux Ponts de bois, dans la ville, pour la communication des deux parties qu'elle ſépare. La plûpart des édifices ſont de bois, mais bien bâtis, & même à deux ou trois étages. Quoique le pays ne manque point de belle pierre de taille, & qu'il y reſte quantité de vieux Temples & d'autres Bâtimens, qui en étoient compoſés, l'abondance du bois, qui deſcend facilement des montagnes par les petites rivieres qui l'apportent, a fait embraſſer la méthode de bâtir de bois plus que de pierre. Les maiſons qui ſont ſur la riviere ont preſque toutes un petit jardin, qui borde la rive ; ce qui forme une perſpective charmante, ſur-tout dans la belle ſaiſon, où l'uſage eſt de ſe promener ſur l'eau. Celles, dont la ſituation eſt moins riante, ne laiſſent pas d'avoir auſſi leur jardin ; & pluſieurs ont un petit Canal, qui répond au Lac, avec un petit Bâteau pour la promenade (94). Ville de Kachemire. Ses agrémens.

Un côté de la ville regarde une montagne, détachée de toutes les autres, & d'une vûe très agréable, parce qu'elle offre ſur ſa pente pluſieurs belles maiſons avec leurs jardins, & qu'on découvre au ſommet, une Moſquée, accompagnée d'un Hermitage, & de quantité de beaux arbres verds, qui lui ſervent comme de couronne. Auſſi ſe nomme-t-elle, dans la langue du pays, *Haryperbet*, qui ſignifie montagne de verdure. A l'oppoſite, on en découvre une autre, ſur laquelle on voit auſſi une Moſquée, avec ſon jardin, & un très ancien bâtiment, qui doit avoir été quelque Temple d'Idoles, quoiqu'il porte le nom de trône de Salomon, parce que les Habitans le croyent l'ouvrage de ce Prince, dans un voyage qu'ils lui attribuent à Kachemire (95).

La beauté du Lac eſt augmentée par un grand nombre de petites Iſles, qui forment autant de jardins, toujours verds, parce qu'ils ſont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embraſſés, mais tous d'une hauteur extraordinaire, avec un ſeul bouquet de branches au ſommet, comme les palmiers. Au-delà du Lac, ſur le panchant des montagnes, on ne découvre que des maiſons de plaiſance & des jardins. La nature ſemble avoir deſtiné de ſi beaux lieux à cet uſage. Ils ſont remplis de ſources & de ruiſſeaux. L'air y eſt toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vûe du Lac, des Iſles & de la Ville. Le plus délicieux de ces jardins eſt celui qui porte le nom de *Chahlimar*, ou Jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'eſpace de cinq cens Beauté du Lac. Iſles. Jardins. Jardin du Roi & la deſcription.

(93) Page 134. (94) Page 135. (95) Page 136.

BERNIER. 1664.

pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit au pied d'un grand cabinet, qui eſt au milieu du jardin ; & là commence un autre canal, beaucoup plus magnifique, qui va juſqu'à l'extrêmité de l'enceinte. Ce ſecond canal eſt pavé de grandes pierres de taille. Ses bords ſont en talus, de la même pierre ; & dans le milieu, on voit regner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets d'eau ; ſans en compter un grand nombre d'autres, qui s'élevent, d'eſpace en eſpace, de diverſes pieces d'eau rondes, dont il eſt bordé comme d'autant de réſervoirs. Il ſe termine au pied d'un cabinet, qui reſſemble beaucoup au premier. Ces cabinets, qui ſont à peu près en dômes & bâtis dans l'eau même, c'eſt-à-dire, entre les deux grandes allées de peupliers, ont une galerie qui regne à l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à l'autre ; deux deſquelles regardent les allées, avec deux Ponts pour y paſſer ; & les deux autres donnent ſur les canaux oppoſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand ſallon, au milieu de quatre chambres qui en ſont les quatre coins. Tout eſt peint ou doré dans l'intérieur, & parſemé de ſentences, en gros caracteres Perſans. Les quatre portes ſont très riches. Elles ſont compoſées de grandes pierres, & ſoutenues par des colomnes, tirées des anciens Temples d'Idoles que Scha Jehan fit ruiner. On ignore également la matiere & le prix de ces pierres : mais elles ſont plus belles que le marbre & le porphire (96).

Jugement de Bernier ſur le Royaume de Kachemire.

Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le Royaume de Kachemire, dans une ſi petite étendue. » Il mériteroit, dit-il, de dominer encore toutes les montagnes qui l'en-
» vironnent juſqu'à la Tartarie, & tout l'Indouſtan juſqu'à l'Iſle de Ceylan.
» Telles étoient autrefois ſes bornes. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mogols
» lui donnent le nom de Paradis terreſtre des Indes, & que l'Empereur
» Eckbar employa tant d'efforts pour l'enlever à ſes Rois naturels. Jehan-
» Guir, ſon fils & ſon ſucceſſeur, prit tant de goût pour cette belle portion
» de la terre, qu'il ne pouvoit en ſortir, & qu'il déclaroit quelquefois que
» la perte de ſa couronne le toucheroit moins que celle de Kachemire. Auſſi,
» lorſque nous y fumes arrivés, tous les beaux eſprits Mogols s'efforcerent
» d'en célébrer les agrémens, par diverſes pieces de Poëſie, & les préſen-
» toient à l'Empereur, qui les récompenſoit noblement (97).

Caractere & qualités des Habitans.

Les Kachemiriens (98) paſſent pour les plus ſpirituels & les plus fins de tous les Peuples de l'Inde. Avec autant de diſpoſition que les Perſans pour la Poëſie & pour toutes les Sciences, ils ſont plus induſtrieux & plus amis du travail. Ils font des palekis, des bois de lit, des cabinets, des écritoires, des caſſettes, des cuillieres, & diverſes ſortes de petits ouvrages, que leur beauté fait rechercher de tous les Indiens. Ils y appliquent un vernis, qui leur eſt propre. On admire particuliérement leur adreſſe à ſuivre ou contrefaire les veines d'un certain bois, qui les a très belles, en y appliquant des filets d'or. Mais rien ne leur eſt ſi particulier, & ne leur attire tant d'argent par le Commerce, qu'une eſpece d'étoffes à laquelle ils occupent juſqu'à leurs petits enfans. On les nomme Chales. Ce ſont des pieces d'une aune & demie de long,

Leur induſtrie, & leurs Arts.

Chales, eſpece d'étoffes.

(96) Page 140.
(97) Page 141.
(98) Bernier les appelle quelquefois *Kachemyris*.

BERNIER. 1664.

ſur une de large, qui ſont brodées, au métier, par les deux bouts. Les Mogols & la plûpart des Indiens, de l'un & l'autre ſexe, les portent en hyver ſur leur tête, repaſſées, comme un manteau, par-deſſus l'épaule gauche. On en diſtingue deux ſortes : les uns de laine du pays, qui eſt plus fine que celle d'Eſpagne ; les autres d'une laine, ou plutôt d'un poil qu'on nomme *Touz*, & qui ſe prend ſur la poitrine des chevres ſauvages du grand Tibet. Les Chales de cette ſeconde eſpece ſont beaucoup plus cheres que les autres. Il n'y a point de caſtor qui ſoit plus délicat. Mais, ſans un ſoin continuel de les déplier & de les éventer, les vers s'y mettent facilement. Les Omrahs en font faire exprès, qui coutent juſqu'à cent cinquante roupies ; au lieu que les plus belles de laine du pays ne paſſent jamais cinquante (99). Bernier remarquant, ſur les Chales, que les Ouvriers de Patna, d'Agra, & de Lahor, ne parviennent point à leur donner la molleſſe & la beauté de celles de Kachemire, ajoûte que cette différence eſt attribuée à l'eau du pays ; comme on fait à Maſulipatan ces belles *Chites*, ou toiles peintes au pinceau, qu'on rend plus belles en les lavant.

Taille des Kachemiriens & beauté des femmes.

On vante auſſi les Kachemiriens pour la beauté du ſang. Ils ſont communément auſſi bien faits qu'on l'eſt en Europe, ſans rien tenir du viſage des Tartares, ni de ce nez écaché & de ces petits yeux de porc qui ſont le partage de Kachegar & du grand Tibet. Les femmes de Kachemire ſont ſi diſtinguées par leur beauté, que la plûpart des Etrangers qui arrivent dans l'Indouſtan, cherchent à s'en procurer, dans l'eſpérance d'en avoir des enfans plus blancs que les Indiens, & qui puiſſent paſſer pour vrais Mogols (1).

Fontaine merveilleuſe.

Dans pluſieurs occaſions, que l'Auteur eut de viſiter diverſes parties du Royaume, il fit quelques obſervations qu'il joint à ſon récit. Daneck Mend-Kam, ſon Nabab, l'envoya un jour, avec deux cavaliers pour eſcorte, à trois petites journées de la Capitale, & par conſéquent à l'extrêmité du Royaume, pour viſiter une Fontaine à laquelle on attribuoit des propriétés merveilleuſes. Pendant le mois de Mai, qui eſt le tems où les neiges achevent

(99) Page 147.

(1) Page 149. Rejettons, dans une Note, quelques autres circonſtances du récit de Bernier. » Certainement, dit-il, ſi l'on peut juger de la beauté des femmes cachées & retirées par celle du menu Peuple qu'on rencontre dans les rues & qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très belles. A Lahor, où elles ſont en renom d'être de belle taille, menues de corps & les plus belles brunes des Indes, comme elles le ſont effectivement, je me ſuis ſervi d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui eſt de ſuivre quelque éléphant, principalement quelqu'un de ceux qui ſont richement harnachés ; car auſſi-tôt qu'elles entendent ces deux ſonnettes d'argent, qui leur pendent des deux côtés, elles mettent toutes la tête aux fenêtres. Je me ſuis ſervi, à Kachemire, du même artifice, & d'un autre encore, qui m'a bien mieux réuſſi. Il étoit de l'invention d'un vieux Maître d'Ecole, que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poëte Perſan. Il me fit acheter quantité de confitures ; & comme il étoit connu, & qu'il avoit l'entrée par tout, il me mena dans plus de quinze maiſons, diſant que j'étois ſon Parent, nouveau venu de Perſe, & que j'étois riche & à marier. Auſſi-tôt que nous entrions dans une maiſon, il diſtribuoit mes confitures aux enfans ; & incontinent tout accouroit autour de nous, femmes & filles, grandes & petites, pour en attraper leur part, ou pour ſe faire voir. Cette folle curioſité ne laiſſa pas de me coûter quelques bonnes roupies : mais auſſi je ne doutai plus que dans Kachemire il n'y eût d'auſſi beaux viſages qu'en aucun lieu de l'Europe. *Ibidem.*

BERNIER. 1664.

de se fondre, elle coule & s'arrête réguliérement trois fois le jour; au levet du soleil, sur le midi, & sur le soir, son flux est ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Il est assez abondant pour remplir un réservoir quarré, de dix ou douze pieds de largeur & d'autant de profondeur. Ce phenomène dure l'espace de quinze jours; après lesquels, son cours devient moins reglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paroître de toute l'année, excepté pendant quelque grande & longue pluie, qu'il recommence sans cesse & sans regle, comme celui des autres Fontaines. Bernier vérifia cette merveille par ses yeux. Les Gentils ont sur le bord du réservoir un petit Temple d'Idoles (2), où ils se rendent de toutes parts, pour se baigner dans une eau qu'ils croient capable de les santifier. Ils donnent plusieurs explications fabuleuses à son origine. Pendant cinq ou six jours, Bernier s'efforça d'en trouver de plus vraisemblables. Il considéra fort attentivement la situation de la montagne. Il monta jusqu'au sommet avec beaucoup de peine, en prêtant de tous côtés son attention. Il remarqua qu'elle s'étend en long, du Nord au Midi; qu'elle est séparée des autres montagnes, qui ne laissent pas d'en être fort proches; qu'elle est en forme de dos-d'âne; que son sommet, qui est très long, n'a gueres plus de cent pas dans sa plus grande largeur; qu'un de ses côtés, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au soleil levant, mais que d'autres montagnes opposées n'y laissent tomber ses rayons que vers huit heures du matin; enfin, que l'autre côté, qui regarde le couchant, est couvert d'arbres & de buissons. Après ces observations, il se mit en état de rendre compte, à Danek-Mend, d'une singularité dont il cessa d'admirer la cause (3).

Recherches de l'Auteur pour expliquer ce phenomène.

Achiavel, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire.

En revenant de cette Fontaine, qui se nomme Send-Brary, il se détourna un peu du chemin, pour se procurer la vûe d'*Achiavel*, Maison de plaisance des anciens Rois de Kachemire. Sa principale beauté consiste dans une source d'eau vive, qui se disperse par dehors, autour du bâtiment & dans les jardins, par un très grand nombre de canaux. Elle sort de terre, en jaillissant du fond d'un puits avec une violence, un bouillonnement & une abondance si extraordinaires, qu'elle mériteroit le nom de Riviere plus que celui de Fontaine. L'eau est d'une beauté singuliere, & si froide qu'à peine y peut-on tenir la

(2) Dédié à *Brare*, une des Dentas, ou des Divinités du pays; ce qui a fait nommer la Fontaine *Send-Brary*, c'est-à-dire, Eau de Brare. *Ibid.* p. 169.

(3) Tout cela considéré, dit-il, je jugeai que la chaleur du Soleil, avec la situation particuliere & la disposition intérieure de la montagne, étoit la cause du miracle; que le Soleil du matin venant à donner sur le côté qui lui est opposé, l'échauffe & fait fondre une partie des eaux gelées qui se sont insinuées dans la terre en hyver, pendant que tout est couvert de neiges; que ces eaux venant à pénétrer & coulant peu-à-peu vers le bas, jusqu'à certaines couches, ou tables de roches vives, qui les retiennent & les conduisent vers la Fontaine, produisent le flux du Midi, que le même Soleil s'élevant au Midi, & quittant ce côté, qui se refroidit, pour frapper comme à plomb le sommet, qu'il échauffe, fait encore fondre des eaux gelées, qui descendent peu-à-peu comme les autres, mais par d'autres circuits, jusqu'aux mêmes couches de roches, & font le flux du soir; & qu'enfin le Soleil échauffant aussi le côté Occidental, produit le même effet & cause le troisiéme flux, c'est-à-dire, celui du matin. Il est plus lent que les deux autres, soit parce que ce côté Occidental est éloigné de l'Oriental, où est la Fontaine; soit parce qu'étant couvert de bois, il s'échauffe moins vîte, ou peut-être à cause du froid de la nuit. Toutes les circonstances, ajoute l'Auteur, favorisent cette supposition. *Pages 174 & précédentes.*

main.

main. Le jardin, qui eſt compoſé de belles allées de toutes ſortes d'arbres fruitiers, offre, pour ornement, quantité de jets d'eau de diverſes formes, des réſervoirs pleins de poiſſons, & particuliérement une caſcade fort haute, qui forme une grande nappe de trente ou quarante pas de longueur, dont l'effet eſt encore plus admirable pendant la nuit, lorſqu'on a mis, par-deſſous la nappe, une infinité de lampions, qui s'ajuſtant dans les petites niches du mur, font une curieuſe illumination (4). D'Achiavel, Bernier ne craignit pas de ſe détourner encore, pour viſiter un autre jardin Royal, dans lequel on lui fit voir, avec les mêmes agrémens, un canal rempli de poiſſons qui viennent lorſqu'on les appelle, & dont les plus grands ont au nez des anneaux d'or avec des inſcriptions. On attribue cette ſingularité à la fameuſe Nurmahal, Favorite de Jehan-Guir, ayeul d'Aureng-zeb (5).

BERNIER. 1664.

Poiſſons enmuzelés d'un anneau d'or.

Daneck-Mend, fort ſatisfait du récit de Bernier, lui fit entreprendre un autre voyage, pour aller voir un miracle ſi certain, qu'il ſe promettoit de le voir bien-tôt converti au Mahométiſme. » Va-t-en, lui dit-il, à Baramoulay. » Tu trouveras, dans ce lieu, le tombeau d'un de nos Saints, qui fait des mi» racles continuels pour la guériſon des malades qui s'y raſſemblent de toutes » parts. Peut-être ne te rendras-tu pas à toutes ces opérations miraculeuſes, » quoique tu les puiſſe voir : mais tu ne réſiſteras pas à celle qui ſe renou» velle tous les jours, & qui ſe fera devant tes yeux. Tu verras une groſſe » pierre ronde, que l'homme le plus fort peut à peine ſoulever, & qu'onze » Dervis néanmoins, après avoir fait leurs prieres au Saint, enlevent comme » une paille, du ſeul bout de leurs onze doigts. Bernier ſe mit en chemin, avec ſon eſcorte ordinaire. Il ſe rendit à Baramoulay, où le canton lui parut fort agréable. La Moſquée eſt bien bâtie, & les ornemens ne manquent point au tombeau du Saint. Quantité de Pelerins, dont il étoit environné, ſe diſoient malades. Mais on voyoit, près de la Moſquée, une cuiſine, avec de grandes chaudieres pleines de chair & de riz, fondées par le zéle de dévots, que l'Auteur prit pour l'aiman qui attiroit les malades, & pour le miracle qui les guériſſoit. D'un autre côté, il découvrit le jardin & les chambres des Mullahs, qui vivent dans une heureuſe abondance à l'ombre du Saint, dont ils vantent le pouvoir & les vertus. Toujours malheureux, dit-il, dans les occaſions de cette nature, il ne vit faire aucun miracle pendant le ſéjour qu'il fit à Baramoulay. Mais onze Mullahs, formant un cercle bien ſerré, & vétus de longues robbes qui ne permettoient pas de voir comment ils prenoient la pierre, la leverent en effet, en aſſurant tous qu'ils ne la tenoient que du bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit auſſi legere qu'une plume. L'Auteur, qui ouvroit les yeux & qui regardoit de fort près, s'appercevoit aſſez qu'ils faiſoient beaucoup d'effort, & croioit remarquer qu'ils joignoient le pouce aux doigts. Cependant il n'oſa ſe diſpenſer de crier Karamet, Karamet, c'eſt-à-dire, miracle, miracle, avec les Mullahs & tous les Aſſiſtans. Mais il donna une roupie aux Mullahs, en leur demandant la grace d'être un des onze qui leveroient la pierre. Une ſeconde roupie, qu'il leur jetta, joint à la perſuaſion qu'il affectoit de la vérité du miracle, les diſpoſa, quoiqu'avec peine, à lui céder ſa place. Ils s'imaginerent apparemment que dix d'entr'eux, unis

Miracle de Baramoulay.

(4) Page 176.

(5) Pages 177 & précédentes.

BERNIER. 1664.

ensemble, suffiroient pour lever le fardeau, quand il y contribueroit peu, & qu'en se rangeant avec adresse ils pourroient empêcher qu'il ne s'en aperçût. Cependant ils se virent trompés, lorsque la pierre, que Bernier ne voulut soutenir que du bout du doigt, pancha visiblement de son côté. Tout le monde le regardant de fort mauvais œil, il ne laissa pas de crier Karamet, & de jetter encore une roupie, dans la crainte de se faire lapider. Mais, après s'être retiré doucement, il se hâta de monter à cheval, & de s'éloigner (6).

Ouverture de Baramoulay.

En passant, il observa cette fameuse ouverture qui donne passage à toutes les eaux du Royaume. Ensuite, il quitta le chemin pour s'approcher d'un grand Lac dont la vûe l'avoit frappé de loin, & par lequel passe la riviere qui descend à Baramoulay. Il est rempli de poisson, sur-tout d'anguilles, & couvert de canards, d'oies sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de riviere. Le Gouverneur du pays y vient prendre, en hyver, le divertissement de la chasse. On voit au milieu, de ce grand espace d'eau, un Hermitage, avec son petit jardin, qui paroît flotter sur l'eau. Un ancien Roi de Kachemire fit construire l'un & l'autre sur de grosses poutres, qui soutiennent depuis longtems ce double fardeau.

Fontaine extraordinaire.

De-là, Bernier visita une fontaine, qui ne lui parut pas moins singuliere. Elle bouillonne doucement; elle monte avec une sorte d'impétuosité; elle forme de petites boules remplies d'eau; elle amene à la superficie un sable très fin, qui retourne comme il est venu, parce qu'un moment après, l'eau s'arrête, & cesse de bouillonner: mais ensuite, elle recommence le même mouvement, avec des intervalles qui ne sont pas moins réglés. On prétend que la principale merveille est que le moindre bruit qu'on fasse en parlant, ou en frappant la terre du pied, agite l'eau & produit le bouillonnement. Cependant Bernier vérifia que le bruit de la voix & le mouvement des pieds n'y changeoient rien, & que dans le plus grand silence, le phénomene se renouvelloit avec les mêmes circonstances (7).

Après avoir admiré cette Fontaine, il entra dans les montagnes, pour y voir un grand Lac, où la glace se conserve en Eté. Les vents en abbattent les monceaux, les dispersent, les rejoignent & les rétablissent, comme dans une petite mer glaciale. Il passa de-là dans un lieu qui se nomme *Seng-Safed*, c'est-à dire, pierre blanche, où l'on voit pendant l'Eté une abondance naturelle de fleurs, qui forment un charmant parterre. On a remarqué, dans tous les tems, que lorsqu'il s'y rend beaucoup de monde & qu'on y fait assez de bruit pour agiter l'air, il y tombe aussi-tôt une grosse pluie. Bernier assure que Scha-Jehan fut menacé d'y périr à son arrivée; ce qui s'accorde, dit-il, avec le récit de l'Hermite de *Pire-Penjal* (8).

Congelations.

Il pensoit à visiter une grotte de congelations merveilleuses, qui est à deux journées du même lieu, lorsqu'il reçut avis que Daneck-Mend commençoit à s'inquiéter de son absence. Il regretta beaucoup de n'avoir pû tirer tous les

(6) Page 184 & précédentes.

(7) Il s'imagina que le sable, en retombant, vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source, jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabbatue & resserrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dégager; ou que quelque vent, engagé dans le canal de la source, sortoit à diverses repriſes, comme il arrive dans les Fontaines artificielles. *Ibid.* page 187.

(8) Page 189.

éclairciſſemens qu'il auroit deſirés ſur les montagnes voiſines. Cependant, il apprit que les Marchands du pays vont tous les ans, de montagne en montagne, pour amaſſer ces laines fines qui leur ſervent à faire des chales : & ceux qu'il conſulta l'aſſurerent, qu'entre les montagnes qui dépendent de Kachemire, on rencontre de fort beaux pays. Ils en vantoient un, qui paye ſon tribut en cuirs & en laines, que le Gouverneur envoye lever chaque année, où les femmes ſont belles, chaſtes & laborieuſes. On lui parla d'un autre, plus éloigné de Kachemire, qui paye auſſi ſon tribut en cuirs & en laines, & qui offre de petites plaines fertiles, & d'agréables vallons, remplis de bled, de riz, de pommes, de poires, d'abricots, de melons, & même de raiſin, dont les vins ſont excellens. Ses Habitans ont quelquefois pris droit de leur ſituation pour refuſer le tribut ; mais on a toujours trouvé le moyen de les réduire. Bernier apprit des mêmes Marchands qu'entre des montagnes encore plus éloignées, qui ne dépendent plus du Royaume de Kachemire, il ſe trouve d'autres contrées fort agréables, peuplées d'hommes blancs & bienfaits, mais qui ne ſortent jamais de leur patrie. Un Vieillard, qui avoit épouſé une fille de l'ancienne Maiſon des Rois de Kachemire, lui raconta que dans le tems que Jehan-Guir avoit fait rechercher tous les reſtes de cette malheureuſe race, la crainte de tomber entre ſes mains l'avoit fait fuir, avec trois Domeſtiques, au travers des montagnes, ſans connoître ſon chemin ; qu'après avoir erré dans cette ſolitude, il s'étoit trouvé dans un fort bon canton, où les Habitans, ayant appris ſa naiſſance, l'avoient reçu avec beaucoup de civilités & lui avoient fait des préſens ; que pour ſurcroît de careſſes, ils lui avoient amené quelques-unes de leurs plus belles filles, dont ils lui avoient offert le choix, parce qu'ils ſouhaitoient d'avoir de ſon ſang : qu'étant paſſé dans un autre canton, peu éloigné, on ne l'avoit pas traité avec moins de conſidération, mais que les Habitans lui avoient amené leurs propres femmes, en lui diſant que leurs voiſins avoient manqué d'eſprit lorſqu'ils n'avoient pas conſideré que ſon ſang ne demeureroit pas dans leur maiſon, puiſque leurs filles emporteroient l'enfant avec elles dans celle de l'homme qu'elles épouſeroient (9).

BERNIER. 1664. Montagnes & pays voiſins de Kachemire.

D'autres informations ne laiſſerent aucun doute à Bernier, que le Pays de Kachemire ne touche au petit Tibet. On a déja fait uſage de cette remarque dans l'article du Tibet ; mais une obſervation ſi importante pour la géographie mérite ici plus d'étendue, comme dans ſa véritable ſource (10). Quelques années auparavant, les diviſions de la famille Royale du petit Tibet avoient porté un des Prétendans à la Couronne à demander ſecrétement le ſecours du Gouverneur de Kachemire, qui, par l'ordre de Scha-Jehan, l'avoit établi dans cet Etat, à condition de payer au Mogol un tribut annuel en criſtal, en muſc & en laines. Ce petit Roi ne pût ſe diſpenſer de venir rendre ſon hommage à Aureng-zeb, pendant que la Cour étoit à Kachemire ; & Daneck-Mend, curieux de l'entretenir, lui donna un jour à dîner. Bernier lui entendit raconter que du côté de l'Orient, ſon pays étoit voiſin du grand Tibet ; que ſa largeur étoit de trente ou quarante lieues ; qu'à l'exception d'un peu de criſtal, de muſc & de laine, il étoit fort pauvre ; qu'il n'avoit point de mines d'or, comme on le publioit ; mais que dans quelques parties il pro-

Kachemire voiſin du Tibet.

Comment Bernier en eſt informé.

(9) Pages 194 & précédentes. (10) Page 196.

BERNIER. 1664.

duiſoit de fort bons fruits, ſur-tout d'excellens melons; que les neiges y rendoient l'hyver fort long & fort rude; enfin que le Peuple, autrefois idolâtre, avoit embraſſé la ſecte Perſanne du Mahométiſme. Le Roi du petit Tibet avoit un ſi miſérable cortege, que Bernier ne l'auroit jamais pris pour un Souverain (11).

Le Mogol entreprend la Conquête du grand Tibet.

Il y avoit alors dix-ſept ou dix-huit ans que Scha-Jehan avoit entrepris d'étendre ſes Conquêtes dans le grand Tibet, à l'exemple des anciens Rois de Kachemire. Après quinze jours d'une marche très difficile, & toujours par des montagnes, ſon armée s'étoit ſaiſie d'un Château. Il ne lui reſtoit plus qu'à paſſer cette riviere pour aller droit à la Capitale, & tout le Royaume étoit dans l'épouvante. Mais comme la ſaiſon étoit fort avancée, le Général Mogol appréhendant d'être ſurpris par les neiges, avoit pris le parti de revenir ſur ſes traces, après avoir laiſſé quelques troupes dans le Château, dont il s'étoit mis en poſſeſſion. Cette garniſon, effrayée par l'Ennemi, ou preſſée par la diſette des vivres, avoit repris bien-tôt auſſi le chemin de Kachemire; ce qui avoit fait perdre au Général le deſſein de retourner ſur ſes traces à l'entrée du Printems.

Aureng-zeb en reçoit des Ambaſſadeurs.

Le Roi du grand Tibet, apprenant qu'Aureng-zeb étoit à Kachemire, ſe crut menacé d'une nouvelle guerre. Il lui envoya un Ambaſſadeur, avec des préſens du pays; tels que du criſtal, des queues de certaines vaches blanches, & fort précieuſes (12), quantité de muſc, & du jachen, pierre d'un fort grand prix. Le jachen eſt une pierre verdâtre, dont les veines ſont blanches, & qui eſt ſi dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant. On en fait des taſſes & d'autres vaſes, enrichis de filets d'or & de pierreries. Le cortege de l'Ambaſſadeur étoit compoſé de quatre cavaliers, & de dix ou douze grands hommes ſecs & maigres, avec trois ou quatre poils de barbe, comme des Chinois, & de ſimples bonnets rouges. Le reſte de leur habillement étoit proportionné. Quelques-uns portoient des ſabres, mais le reſte marchoit ſans armes à la ſuite de leur chef. Ce Miniſtre, ayant traité avec Aureng-zeb, lui promit que ſon Maître feroit bâtir une Moſquée dans ſa Capitale, qu'il lui payeroit un tribut annuel, & que deſormais il feroit marquer ſa monnoie au coin Mogol. Mais on étoit perſuadé, ajoute Bernier, qu'après le départ d'Aureng-zeb, ce Prince ne feroit que rire du traité, comme il avoit déja fait de celui qu'il avoit autrefois conclu avec Scha-Jehan (13).

Médecin du Pays de Laſſa.

L'Ambaſſadeur avoit amené un Médecin, qui ſe diſoit du Royaume de Laſſa, & de la Tribu de Lamy ou Lama, qui eſt celle des Prêtres ou des gens de Loi du Pays, comme celle des Bramines dans les Indes; avec cette différence que les Bramines n'ont point de Pontife, & que ceux de Laſſa en reconnoiſſent un, qui eſt honoré dans toute la Tartarie comme une eſpece de divinité (14). Ce Médecin avoit un Livre de recettes qu'il refuſa de vendre à Bernier, & dont les caracteres avoient, de loin, quelque air des nôtres. Bernier le pria d'en écrire l'alphabet: mais il écrivoit ſi lentement, & ſon écri-

(11) *Voyez* le Tome VII de ce Recueil, où l'on a cité cet endroit de Bernier, avec des éclairciſſemens curieux ſur le Tibet.

(12) Elles ſont particulieres à ce Pays, & l'on s'en ſert pour orner les oreilles des éléphans.

(13) Page 101.

(14) Voyez tout ce qui a rapport au grand Lama, dans le VII Tome.

ture étoit si mauvaise en comparaison de celle du Livre, qu'il ne donna pas une haute idée de son savoir. Il étoit fort attaché à la métempsycose, dont il expliquoit la Doctrine avec beaucoup de fables (15). Bernier lui rendit une visite particuliere, avec un Marchand de Kachemire, qui savoit la langue du Tibet, & qui lui servit d'Interpréte. Il feignit de vouloir acheter quelques étoffes que le Médecin avoit apportées pour les vendre; & sous ce prétexte, il lui fit diverses questions, dont il tira peu d'éclaircissement. Il en recueillit néanmoins que le Royaume du grand Tibet étoit un misérable pays, couvert de neige pendant cinq mois de l'année, & que le Roi de Lassa étoit souvent en guerre avec les Tartares : mais il ne put savoir de quels Tartares il étoit question. BERNIER. 1664.

Il n'y avoit pas vingt ans, suivant le témoignage de tous les Kachemiriens, qu'on voyoit partir chaque année de leur pays plusieurs Caravanes, qui traversant toutes ces montagnes du grand Tibet, pénétroient dans la Tartarie & se rendoient dans l'espace d'environ trois mois au Catay, malgré la difficulté des passages, sur-tout de plusieurs torrens très rapides, qu'il falloit traverser sur des cordes tendues d'un rocher à l'autre. Elles rapportoient du musc, du bois de chêne, de la rhubarbe, & du mamiron, petite racine excellente pour les yeux. En repassant par le grand Tibet, elles se chargeoient aussi des marchandises du pays, c'est-à-dire, de musc, de cristal & de jachem; mais, sur-tout, de quantité de laines très-fines; les unes de brebis, les autres qui se nomment *Touz*, & qui approchent plutôt, comme on l'a déja remarqué, du poil de castor que de la laine. Depuis l'entreprise de Scha-Jehan, le Roi du Tibet avoit fermé ce chemin, & ne permettoit plus l'entrée de son pays du côté de Kachemire. Les Caravanes partoient de Patna sur le Gange, pour éviter ses terres; & les laissant à gauche, elles se rendoient droit au Royaume de Lassa (16). Quelques Marchands du pays de Kachegar, ou Kashgar, qui vinrent à Kachemire pendant le séjour d'Aureng-zeb, pour y vendre un grand nombre d'Esclaves, confirmerent à Bernier que le passage étant fermé par le grand Tibet, ils étoient obligés de prendre par le petit, & qu'ils entroient dans le Royaume de Kachemire par une petite ville nommée *Gurtche*, premiere Place de sa dépendance à quatre journées de la Capitale (17).

Anciennes Caravanes de Kachemire.

Interruption de sur route.

Bernier fit de grandes recherches, à la priere du célebre Thevenot, pour découvrir s'il ne se trouvoit pas des Juifs dans le fond de ces montagnes, comme les Missionnaires nous ont appris qu'il s'en trouve à la Chine. Quoiqu'il assure que tous les Habitans de Kachemire sont Gentils ou Mahométans, il ne laissa point d'y remarquer plusieurs traces de Judaïsme (18). On peut suppo-

(15) Voyez le VII Tome.

(16) Relations du VII Tome.

(17) On a donné l'itineraire de Kachemire à Kashgar, & de Kashgar au Catay, dans le VII Tome, p. 409.

(18) Elles sont curieuses, sur le témoignage d'un Voyageur tel que Bernier. La premiere, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, après avoir passé la montagne de *Pire-Penjal*, tous les Habitans qu'il vit dans les premiers villages lui semblerent Juifs à leur port, à leur air; enfin, dit-il, à ce je ne sais quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations. Il ne fut pas le seul qui en prit cette idée. Un Jésuite, qu'il ne nomme point, & plusieurs Européens l'avoient eue avant lui. 2°. Il remarqua que parmi le Peuple de Kachemire, quoique Mahométan, le nom de *Mousa*, qui signifie Moïse, est fort en usage. 3°. Les Kachemiriens prétendent

BERNIER. 1664.

ſer, dit-il, que dans le cours des ſiécles, les Juifs de ce pays ſont devenus Idolâtres, & qu'enſuite ils ont embraſſé le Mahométiſme ; ſans compter qu'il en eſt paſſé un grand nombre en Perſe, & dans l'Indouſtan. Il ajoute qu'il s'en trouve, en Ethiopie ; & quelques-uns ſi puiſſans, que quinze ou ſeize ans avant ſon voyage, un d'entr'eux avoit entrepris de ſe former un petit Royaume, dans des montagnes de très difficile accès. Il tenoit cet événement de deux Ambaſſadeurs du Roi d'Ethiopie, qu'il avoit vûs depuis peu à la Cour du Mogol (19).

Ambaſſade d'Ethiopie à la Cour du Mogol.

Cette Ambaſſade, dont il tira d'autres lumieres, paroît mériter d'être repriſe, après lui, dans ſon origine (20). Le Roi d'Ethiopie, étant informé de la révolution qui avoit mis Aureng-zeb ſur le trône, conçut le deſſein de faire connoître ſa grandeur & ſa magnificence, dans l'Indouſtan, par une célebre Ambaſſade. Il fit tomber ſon choix ſur deux perſonnages, qu'il crut capables de répondre à ſes vûes. Le premier étoit un Mahométan, que Bernier avoit vû à Mocka, lorſqu'il étoit venu d'Egypte par la mer rouge, & qui s'y trouvoit de la part de ce Prince pour y vendre quantité d'Eſclaves, du produit deſquels il étoit chargé d'acheter des marchandiſes des Indes. Le ſecond étoit un Marchand Chrétien de la croyance Arménienne, marié dans Alep, où il étoit né, & connu ſous le nom de Murat. Bernier l'avoit auſſi connu à Mocka ; & s'étant logé dans la même Maiſon, c'étoit par ſon conſeil qu'il avoit renoncé au voyage d'Ethiopie. Murat ſe rendoit tous les ans dans cette ville, pour y porter le préſent que le Roi faiſoit aux Directeurs des Compagnies d'Angleterre & de Hollande, & pour recevoir d'eux celui qu'ils envoyoient à ce Monarque.

Préparatifs & préſens.

La Cour d'Ethiopie crut ne rien épargner pour les frais de l'Ambaſſade, en accordant à ſes deux Miniſtres trente-deux petits Eſclaves des deux ſexes, qu'ils devoient vendre à Mocka, pour en faire le fond de leur dépenſe (21). On leur donna auſſi vingt-cinq Eſclaves choiſis, qui étoient la principale partie du préſent deſtiné au grand Mogol ; & dans ce nombre, on n'oublia point d'en mettre neuf ou dix fort jeunes, pour en faire des Eunuques : préſent, remarque Bernier, fort digne d'un Roi, ſur-tout d'un Roi Chrétien à un Prince Mahométan. Ses Ambaſſadeurs reçurent encore, pour le grand Mogol, quinze chevaux, dont les Indiens ne font pas moins de cas que de ceux d'Arabie ; avec une ſorte de petite mule, dont Bernier admira la peau. Un tigre, dit-il, n'eſt pas ſi bien marqueté ; & les Alachas, qui ſont des étoffes de ſoie rayées, ne le ſont pas avec tant de variété, d'ordre & de proportion. On y ajouta deux dents d'éléphant, d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que l'homme le plus fort n'en levoit pas une ſans beaucoup de peine, avec une prodigieuſe corne de bœuf,

que Salomon eſt venu dans leur pays, & que c'eſt lui qui a coupé la montagne de Baramoulay, pour faire écouler les eaux. 4°. Ils veulent que Moiſe ſoit mort à Kachemire. Ils montrent ſon tombeau à une lieue de cette ville. 5°. Ils ſoutiennent que le très ancien édifice, qu'on voit de la ville, ſur une haute montagne, a été bâti par le Roi Salomon, dont il eſt vrai qu'il porte le nom. *Pages 215 & ſuivantes.*

(19) Page 218.

(20) Mémoires de Bernier, Tome II, pages 39 & ſuivantes.

(21) L'Auteur donne à ſon récit un tour ironique, qui n'en fait point à l'honneur de la Cour d'Ethiopie.

qui étoit remplie de civette. Bernier, qui en meſura l'ouverture à Dehly, lui trouva plus d'un demi-pied de diametre.

BERNIER. 1664.

Avec ces richeſſes, les Ambaſſadeurs partirent de Gonder, Capitale d'Ethiopie, ſituée dans la Province de Dumbia, & ſe rendirent, après deux mois de marche, par de très mauvais pays, à *Belloul*, Port deſert vis-à-vis de Mocka. Diverſes craintes les avoient empêchés de prendre le chemin ordinaire des Caravanes, qui ſe fait aiſément en quarante jours, juſqu'à l'Arkiſta, d'où l'on paſſe à l'Iſle de Maſſouva. Pendant le ſéjour qu'il firent à Belloul, pour y attendre l'occaſion de traverſer la mer rouge, il leur mourut quelques Eſclaves. En arrivant à Mocka, ils ne manquerent pas de vendre ceux dont le prix devoit fournir à leurs frais; mais leur malheur voulut que cette année, les Eſclaves fuſſent à bon marché. Cependant, après en avoir tiré une partie de leur valeur, ils s'embarquerent ſur un Vaiſſeau Indien, pour paſſer à Surate. Leur navigation fut aſſez heureuſe. Ils ne furent pas vingt-cinq jours en mer. Mais ils perdirent pluſieurs chevaux & quelques Eſclaves du préſent, avec la précieuſe mule, dont ils ſauverent la peau. En arrivant au Port, ils trouverent Surate menacée par le fameux Sevagi; & leur maiſon ayant été pillée avec le reſte de la ville, ils ne purent ſauver que leurs Lettres de créance, quelques Eſclaves malades, leurs habits à l'Ethiopienne, qui ne furent enviés de perſonne, la peau de mule, dont le Vainqueur fit peu de cas, & la corne de bœuf, qui étoit déja vuide de civette. Ils exagererent beaucoup leurs pertes: mais les Indiens, naturellement malins, qui les avoient vûs arriver ſans proviſions, ſans argent, & ſans Lettres de change, prétendirent qu'ils étoient fort heureux de leur avanture, & qu'ils devoient s'applaudir du pillage de Surate, qui leur avoit épargné la peine de conduire à Dehli leur miſérable préſent, & qui leur fourniſſoit un prétexte pour implorer la généroſité d'autrui. En effet le Gouverneur de Surate les nourrit quelque-tems, & leur fournit de l'argent & des voitures pour continuer leur voyage. Adrican, chef du Comptoir Hollandois, leur donna, pour Bernier, une Lettre de recommandation, que Murat lui remit, ſans ſavoir qu'il fût ſon ancienne connoiſſance de Mocka. Ils ſe reconnurent, ils s'embraſſerent; & Bernier lui promit de les ſervir à la Cour. Mais cette entrepriſe étoit difficile. Comme il ne leur reſtoit, du préſent qu'ils avoient apporté, que leur peau de mule & la corne de bœuf, & qu'on les voyoit dans les rues, ſans paleky & ſans chevaux, avec une ſuite de ſept ou huit Eſclaves nuds, ou qui n'avoient, pour tout habillement, qu'une mauvaiſe écharpe bridée entre les cuiſſes, & un demi-linceul ſur l'épaule gauche, paſſé ſous l'aiſſelle droite en forme de manteau d'été, on ne les prenoit que pour de miſérables Vagabonds, qu'on n'honoroit pas d'un regard. Cependant Bernier repréſenta ſi ſouvent la grandeur de leur Maître à Daneck-Mend, Miniſtre des affaires étrangeres, que ce Seigneur leur fit obtenir une audience d'Aureng-zeb. On leur donna, ſuivant l'uſage, une veſte de brocard, avec une écharpe de ſoie brodée & le turban. On pourvut à leur ſubſiſtance; & l'Empereur, les dépêchant bien-tôt, avec plus d'honneur qu'ils ne s'y étoient attendus, leur fit pour eux-mêmes un préſent de ſix mille roupies. Celui qu'ils reçurent pour leur Maître conſiſtoit dans un *Serapah* (22) fort riche, deux grands cornets d'argent doré,

Voyage des Ambaſſadeurs.

Leurs infortunes.

Comment ils ſont traités des Mogols.

(22) Veſte de brocard.

BERNIER. 1664.

deux timbales d'argent, un poignard couvert de rubis, & la valeur d'environ vingt mille francs en roupies d'or ou d'argent, pour faire voir de la monnoie au Roi d'Ethiopie, qui n'en a point dans ſes Etats. Mais on n'ignoroit pas que cette ſomme ne ſortiroit pas de l'Indouſtan, & qu'ils en acheteroient des marchandiſes des Indes (23).

Eclairciſſemens qu'ils donnent à Bernier ſur la ſource du Nil.

Pendant le ſéjour qu'ils firent à Dehly, Daneck-Mend, toujours ardent pour s'inſtruire, les faiſoit venir ſouvent, dans la préſence de Bernier, & s'informoit de l'état du gouvernement de leur pays. Ils parloient de la ſource du Nil, qu'ils nommoient *Abbabile*, comme d'une choſe dont les Ethiopiens n'ont aucun doute (24). Murat même, & un Mogol qui étoit revenu avec lui de Gonder, avoient été dans le canton qui donne naiſſance à ce fleuve. Ils s'accordoient à rendre témoignage qu'il ſort de terre, dans le pays des Agans, par deux ſources bouillantes, & proches l'une de l'autre, qui forment un petit Lac de trente ou quarante pas; qu'en prenant ſon cours, hors de ce Lac, il eſt déja une riviere médiocre, & que d'eſpace en eſpace il eſt groſſi par d'autres eaux; qu'en continuant de couler, il tourne aſſez pour former comme une grande Iſle; qu'il tombe enſuite de pluſieurs rochers eſcarpés; après quoi, il entre dans un grand Lac, où l'on voit des Iſles fertiles, un grand nombre de crocodiles, & quantité de veaux marins, qui n'ont pas d'autre iſſue que la gueule pour rendre leurs excrémens (25); que ce Lac eſt dans le pays de Dumbia, à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq de la ſource du Nil, qui en ſort chargé de beaucoup d'eaux, des rivieres & des torrens, qui y tombent principalement dans la ſaiſon des pluies; qu'elles commencent réguliérement, comme dans les Indes, vers la fin de Juillet, ce qui mérite une extrême attention, parce qu'on y trouve l'explication con-

Explication de l'inondation de ce Fleuve.

vainquante de l'inondation de ce fleuve: qu'il va paſſer de-là par Sannar, ville Capitale du Royaume des Funges ou Bakberis, Tributaires du Roi d'Ethiopie, & ſe jetter enſuite dans les plaines de *Meſr*, qui eſt l'Egypte (26).

(23) Auſſi les emploient-ils, dit Bernier, en fines toiles de coton pour faire des chemiſes à leur Roi, & à la Reine; en alachas, en étoffes de ſoie à raies d'or ou d'argent, pour faire au Roi des veſtes & des caleçons d'été; en écarlate d'Angleterre, verte & rouge, pour des veſtes à l'Arabe, & en quantité de toiles plus groſſieres pour les Dames de ſon Serrail & pour les enfans qu'il avoit d'elles. Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, ajoute l'Auteur, trois choſes me firent regretter mes ſervices. Il m'avoit promis de me laiſſer, pour cinquante roupies, ſon fils, qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit pas ce gros nez écaché, ni ces groſſes levres des Ethiopiens. Il me manqua de parole, & me fit entendre qu'il n'en vouloit pas moins de trois cens. Je ne laiſſai pas d'être fort tenté de l'acheter à ce prix, pour la rareté du fait, afin qu'il fût dit qu'un pere m'avoit vendu ſon enfant. En ſecond lieu, je découvris que Murat & ſon Collegue avoient promis aux Mogols d'engager leur Roi à permettre qu'on fît rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Moſquée, ruinée du tems des Portugais, & qu'ils avoient reçu pour cela deux mille roupies d'Aureng-zeb. Enfin, je ſçus qu'ils avoient demandé, de la part de leur Roi, un Alcoran & huit autres Livres, des plus renommés parmi les Mahométans. Ce procédé me parut fort lâche, pour un Roi Chrétien & pour ſes Ambaſſadeurs. Il me confirma ce qu'on m'avoit déja dit, que le Chriſtianiſme d'Ethiopie ſent fort le Mahométiſme, ſur-tout depuis que les Portugais ont été tués ou chaſſés, avec le Patriarche Jéſuite qu'ils y avoient mené de Goa. *Ibidem.* pages 54 & précédentes.

(24) Page 55.

(25) Page 57. Choſe remarquable, dit l'Auteur, ſi elle eſt vraie.

(26) Pages 58 & précédentes.

Bernier,

Bernier, pour juger à peu près du véritable lieu de la source du Nil, leur demanda vers quelle partie du monde étoit le pays de Dumbia, par rapport à Bab-el-mandel (27). Ils lui répondirent qu'assurément ils alloient toujours vers le couchant. L'Ambassadeur Mahométan, qui devoit mieux savoir que Murat la position du monde, parce que sa r[illegible]gion l'obligeoit, en faisant sa priere, de se tourner toujours vers la Mecque, l'assura particuliérement qu'il ne devoit point en douter; ce qui l'étonna beaucoup, parce que suivant leur récit, la source du Nil devoit être fort en-deçà de la ligne, au lieu que toutes nos Cartes, avec Ptolomée, la mettoient beaucoup au-delà (28). Il leur demanda s'il pleuvoit beaucoup en Ethiopie, & si les pluies y étoient reglées effectivement comme dans les Indes. Ils lui dirent qu'il ne pleuvoit presque jamais sur la Côte de la mer rouge, depuis Suaken, Arkiko & l'Isle de Massouva jusqu'à Bab-el-mandel, non plus qu'à Mocka, qui est de l'autre côté, dans l'Arabie heureuse; mais que dans le fond du pays, dans la Province des Agans, dans celle de Dumbia, & dans les Provinces circonvoisines, il tomboit beaucoup de pluie pendant deux mois, les plus chauds de l'Eté, & dans le même tems qu'il pleut aux Indes. C'étoit, suivant son calcul, le véritable tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoutoient même qu'ils savoient très-bien, que c'étoient les pluies d'Ethiopie, qui font grossir le Nil, qui inondent l'Egypte, & qui engraissent la terre du limon qu'elles y portent; que les Rois d'Ethiopie fondoient là-dessus des prétentions de tribut sur l'Egypte; & que lorsque les Mahométans s'en étoient rendus les maîtres, ces Princes avoient voulu détourner le cours du Nil dans le sein Arabique, pour la ruiner & la rendre infertile, mais que la difficulté de ce dessein les avoit forcés de l'abandonner (29).

BERNIER. 1664.

Fausse position de la source du Nil.

La fin de cette Relation ne nous apprenant point le tems ni les circonstances du retour d'Aureng-zeb, on doit s'imaginer qu'après le Voyage de Kachemire, Bernier retourna heureusement à Dehly, pour y faire d'autres observations qu'il nous a laissées dans les différentes parties de ses mémoires, mais dont la plûpart appartiennent à l'Histoire de l'Indoustan plus qu'à celle des Voyages (30).

(27) Bernier, Tome IV. page 270.
(28) *Ibidem.*
(29) *Ibid.* page 272.
(30) On n'a rapporté ce qui regarde le Nil que pour faire honneur aux recherches de Bernier; sans quoi cet article paroîtroit ici déplacé. On sait d'ailleurs, & l'on verra dans un autre lieu, que la source de ce fleuve étoit connue des Européens, dès 1618, par les recherches du Pere Païs, Jésuite.

VOYAGES DE TAVERNIER DANS L'INDOUSTAN.

INTRODUCTION.

QUOIQUE le nom de ce fameux Voyageur ait paru pluſieurs fois, dans les Tomes précédens, tantôt avec honneur, tantôt pour eſſuyer une rigoureuſe cenſure, c'eſt ici qu'on s'eſt propoſé de le produire avec la diſtinction qu'il mérite, & de réunir, dans un même article, tout ce qui peut ſervir à faire prendre une juſte idée de ſa perſonne & de ſes Ouvrages.

C'eſt de lui-même, ou plutôt d'un Ecrivain de ſon tems, dont il avoit emprunté la plume, qu'on tirera des éclairciſſemens ſur ſes premieres années. Une variété extraordinaire de petites courſes & de legeres avantures l'avoit préparé, comme par degrés, au rôle de grand Voyageur, qu'il joua pendant quarante ans. » Si l'éducation, dit-il, eſt une ſeconde nature, il étoit venu » au monde avec le deſir de voyager. Les entretiens que divers Sçavans » avoient tous les jours avec ſon pere, ſur les matieres de Géographie, qu'il » avoit la réputation de bien entendre, lui inſpirerent de bonne heure le » deſſein de viſiter les Pays qu'on lui preſentoit ſur les Cartes. Il ne ſe laſſoit pas d'y jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans, il avoit vû les plus » belles Régions de l'Europe; & par un effet du même panchant, il parloit » la plûpart des langues qui ſont les plus familieres aux Européens.

Naiſſance, fortune & caractere de Tavernier.

Jean-Baptiſte Tavernier étoit né, en 1605, à Paris, où ſon pere, natif d'Anvers, étoit venu s'établir pour y faire le Commerce des Cartes Géographiques. Les curieux qui venoient en acheter chez lui, s'y arrêtant quelquefois à diſcourir ſur les Pays étrangers, l'inclination naturelle du jeune Tavernier pour les voyages, ne fut pas moins échauffée par leurs diſcours que par la vûe continuelle de tant de Cartes. Auſſi commença-t-il à s'y livrer dès ſa premiere jeuneſſe. On apprendra, par ſon exemple, que l'ardeur & l'induſtrie peuvent conduire à la fortune avec fort peu de ſecours. Il gagna, dans ſes Voyages d'Orient, des biens ſi conſidérables, par le Commerce des pierreries, qu'à ſon retour en 1668, après avoir été annobli par Louis XIV, il ſe vit en état d'acheter la Baronie d'Aubonne, au canton de Berne (31), ſur les bords du Lac de Geneve. Cependant la malverſation d'un de ſes Neveux, auquel il avoit confié la direction d'une cargaiſon de deux cens vingt-deux mille livres, dont il eſpéroit de tirer au Levant plus d'un million de profit, jetta ſes af-

(31) Edition de 1681, à Paris chez Clouſier, quatre Volumes *in*-4°. C'eſt la ſeconde. Elle fut revûe & corrigée par l'Auteur, qui demeuroit alors dans ſa Baronnie d'Aubonne. Quelques Genevois m'ont aſſuré qu'étant un jour à Verſailles, Louis XIV lui demanda pourquoi il s'étoit établi hors de ſes Etats. Tavernier répondit qu'il aimoit la liberté. Sur quoi, Louis XIV lui tourna bruſquement le dos.

faires dans un si grand desordre, que pour payer ses dettes, ou pour se mettre en état de former d'autres entrepriſes, il vendit cette terre à M. du Queſne, fils aîné d'un de nos plus grands hommes de mer. Enſuite, s'étant mis en chemin, dans l'eſpérance de réparer ſes pertes par de nouveaux voyages, il mourut à Moſcou, dans le cours du mois de Juillet 1689, âgé de 84 ans (32). INTRODUCTION.

Il avoit recueilli quantité d'obſervations, dans ſix Voyages qu'il avoit faits, pendant l'eſpace de quarante ans, en Turquie, en Perſe & aux Indes : mais un ſi long Commerce, avec les Etrangers, lui avoit fait négliger ſa langue naturelle juſqu'à le mettre hors d'état de dreſſer lui-même ſes Relations (33). Jugement ſur ſes Ouvrages.

(32) Par conſéquent l'Auteur du Mercure du mois de Février 1690 ſe trompe, en donnant alors à Tavernier l'âge de 89 ans.

(33) La premiere Edition parut en 1679, à Paris, en 2 Volume *in*-4°, & fut contrefaite auſſi-tôt en Hollande, *in*-12; comme celle de 1681, dont on ſe ſert ici, le fut auſſi dès la même année. Le troiſiéme Tome fut publié ſeul, après les deux premiers. C'eſt particuliérement dans ce dernier Tome que l'Auteur médit violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la Compagnie Hollandoiſe. Mais citons, un paſſage de la *Défenſe de Samuel Chapuzeau*, contre l'Auteur de la fameuſe Satyre intitulée l'Eſprit de M. Arnauld, dans laquelle il étoit fort mal traité, pour avoir prêté ſa plume à Tavernier. On y va trouver tous les éclairciſſemens qui conviennent à ce ſujet. » M. Tavernier, dit » Chapuzeau, ſe voyant beaucoup de bien » à ſon retour, en 1668, s'aviſa d'acheter la » Baronie d'Aubonne. Il vint à Geneve pour » ce ſujet, & logea quelque-tems chez moi. » L'amitié fut alors renouée; mais à une » condition fort onéreuſe, qui étoit de don- » ner quelque forme à ſon cahos, comme » vous nommez très bien les Mémoires cou- » fus de ſes ſix Voyages, qu'il avoit tirés en » partie d'un certain Pere Raphael Capucin, » qui demeuroit depuis long-tems à Iſpa- » han. Je l'amuſai plus de deux ans, dans » l'eſpérance qu'il eut que je lui prêterois ma » plume : mais enfin perdant patience, & » me trouvant à Paris, où j'étois appellé » pour mes affaires, quelque répugnance que » j'euſſe, pour bien des raiſons, à faire ce » qu'il vouloit, de quoi pluſieurs de mes » Amis ont été témoins, il trouva enfin le » moyen de m'y engager par une force ſupé- » rieure. Il employa pour cela le crédit de » M. le Premier Préſident de Lamoignon, » qui ayant parlé au Roi de cette affaire, à » ce qu'il me fit entendre, me dit que Sa » Majeſté deſiroit de voir les Voyages de Ta- » vernier, & que celui-ci ne pouvant trouver » d'autre homme que moi dont il pût s'ac- » commoder pour ce travail, il ne falloit » pas le reculer davantage. M. de Lamoi- » gnon & M. de Baville, ſon fils, aimoient » à l'entendre parler de ſes voyages, & le » premier étant d'ailleurs curieux de Médail- » les, il en avoit reçu un bon nombre de » Tavernier, comme celui-ci me l'a ſouvent » dit; ce qui l'obligeoit par reconnoiſſance » à prendre ſes intérêts. Ainſi, Monſieur, » ſi vous ſaviez combien j'ai été mortifié, » pour ne pas dire martiriſé, pendant plus » d'un an qu'a duré ce miſérable travail, » par l'eſprit bruſque du mari & par l'eſprit » ridicule de la femme, vous n'auriez ſans » doute pas eu aſſez de cruauté pour m'inſul- » ter ſur une choſe que je n'ai faite qu'à » mon corps défendant, avec une horrible » répugnance & ſans aucun fruit. Vous ſau- » rez d'ailleurs, Monſieur, que lorſqu'il fal- » lut venir au chapitre de la conduite des » Hollandois, en Aſie, les amis à qui Mon- » ſieur Tavernier communiquoit ſes Mé- » moires, qu'il tiroit pour la plûpart de ſa » tête & qu'il me dictoit en ſon patois, ſans » avoir rien d'écrit que ce qu'il avoit eu du » Capucin, le diſſuaderent autant qu'il put » de toucher cette corde. J'en fis de même; » & ni eux, ni moi, n'en ayant pû venir à » bout, je lui déclarai nettement qu'il pou- » voit chercher un autre que moi. Après les » éloges magnifiques qu'avec autant de re- » connoiſſance que de juſtice, je donnai il y » a vingt ans à la Nation Hollandoiſe, dans » le premier Volume de mon *Europe vivan- » te*, aurois-je pû lâchement me démentir? » Sur mon refus donc, qui nous brouilla » quelques jours, & qui faillit à nous brouil- » ler pour jamais, M. Tavernier eut recours » au Sieur de la Chapelle, Secrétaire de M. » de Lamoignon. Il lui prêta ſa plume; &

INTRODUCTION.

Dans les événemens qu'il raconte ſur la foi d'autrui (34), on peut croire, avec Baile, qu'il ſe trouve beaucoup de fables, & qu'on avoit quelquefois pris plaiſir à ſe jouer de ſa crédulité : mais comme on ne l'accuſe point d'avoir manqué de probité ni de bon ſens, les plaintes de ceux qui ſe ſont cru bleſſés par quelques-uns de ſes récits (35), ne prouvent point la fauſſeté de ſon témoignage dans tout ce qu'il a vû de ſes propres yeux ; ſur-tout lorſqu'en le comparant avec les Voyageurs les plus eſtimés, on ne s'apperçoit point, comme on vient de l'obſerver, qu'ils le démentent dans aucun point qui leur ſoit commun (36). Au fond, la facilité qu'on lui attribue à ſe fier au témoignage d'autrui, ſemble marquer un naturel droit & ſimple, qui ne ſoupçonne perſonne d'impoſture, parce qu'il n'en eſt pas capable lui-même. Si cette réflexion eſt juſte, elle doit augmenter la confiance pour Tavernier, ſur tout ce qu'il a fait ou qu'il a vû, à proportion qu'elle peut la diminuer ſur ce qu'il rapporte d'après les autres ; & la difficulté ne conſiſte qu'à faire, dans ſon Ouvrage, un juſte diſcernement de ces deux ſortes de faits. Enfin, ſi Tavernier eſt un impoſteur ; » Que n'a-t-on pris, ſuivant la remarque de » Baile, le parti d'oppoſer Relation à Relation, faits à faits, au lieu d'en» taſſer des injures perſonnelles ? Ce qu'il y a de plus étrange, ajoute le » même Critique, c'eſt qu'en peu de mots, ſon principal Accuſateur a dit » preſqu'autant de mal que lui des Hollandois (37).

§. I.

Premiers Voyages de Tavernier.

SON premier eſſor le conduiſit en Angleterre, où regnoit alors Jacques I, qui ſe fit nommer Roi de la grande Bretagne, pour ſatisfaire les Anglois & les Ecoſſois par un nom commun à ces deux Nations. D'Angleterre, il fit voile en Flandres. Il y vit Anvers, qui étoit la patrie de ſon pere ; & de-là continuant ſon voyage dans les Provinces-Unies, l'inclination qu'il avoit

» c'eſt le même, qui, après mon retour à » Geneve, écrivit le troiſiéme Volume des » Relations dudit Tavernier, où ſe trouve » l'Hiſtoire du Japon. Il m'eſt facile de prou» ver l'Alibi, & que j'étois à Geneve avec » ma famille, & non à Paris, lorſque ce troi» ſiéme Volume fut écrit & imprimé. *Dé» fenſe de Chapuzeau, pages 7 & ſuivantes.* Ce qu'on peut conclure, c'eſt que Chapuzeau n'eut aucune part au troiſiéme Tome de Tavernier ; mais en lui reprochant de l'imprudence, dit-il, ou de la malice, il ne l'accuſe point de fauſſeté.

(34) Comme dans ſa Relation du Tonquin. *Voyez* celle de Baron, au Tome IX de ce Recueil.

(35) Il paroît qu'en effet il n'y a que les plaintes, publiées par d'habiles gens, tels que M. Jurieu & quelques autres, qui ayent décrédité Tavernier.

(36) Ceux qui l'accuſent de Plagiariſme ſont bien éloignés de lui nuire, puiſque c'eſt le décharger au contraire de l'accuſation de fauſſeté. On cite particuliérement *Hyde*, qui lui reproche d'avoir pris un fort long paſſage dans une Relation de Voyage, imprimée à Lyon en 1671. Elle eſt du Pere Gabriel de Chinon, Capucin, qui avoit paſſé trente ans en Perſe. Mais on ne ſauroit prétendre que ce paſſage ſoit devenu fabuleux dans Tavernier. *Hyde*, de Relig. veter. Perſarum, p. 335 & ſeq.

(37) Dictionnaire critique, Tome IV. page 325.

pour les Voyages s'accrut par le concours de cette multitude d'Etrangers, qui se rendent à Amsterdam de toutes les parties du monde. TAVERNIER.

Après avoir visité les dix-sept Provinces, il prit sa route vers l'Allemagne; & s'étant rendu à Nuremberg par Francfort & Ausbourg, le bruit des armées qui marchoient en Bohême pour se remettre en possession de Prague, lui fit naître le dessein d'essayer du métier des armes. En approchant de Nuremberg, il rencontra un Colonel de Cavalerie, nommé *Hans-Brener*, fils du Comte Philippe Brener, Gouverneur de Vienne, qui lui offrit de le conduire en Bohême. Il laisse, à l'Histoire de son siécle, le récit de cette guerre : mais quelques années après, il suivit à Vienne le même Colonel, qui le présenta au Gouverneur de Rahab, son oncle, à qui l'on donnoit la qualité de Vice-roi de Hongrie. Ce Gouverneur, ou ce Viceroi, le retint au nombre de ses Pages. On peut demeurer dans cette condition, en Allemagne, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans; & lorsqu'on la quitte c'est pour obtenir une cornette ou un drapeau. Le jeune Tavernier avoit passé quatre ans & demi à la Cour du Viceroi, lorsque le Duc de Mantoue arriva dans la Capitale de l'Empire d'Allemagne, pour y négocier les intérêts de son pere. Sa politique manqua de succès, & M. de Sabran, Envoyé de France, ne réussit pas mieux dans les sollicitations qu'il étoit chargé de faire en sa faveur. Mais le Viceroi avoit épousé, en secondes Nôces, une sœur du Comte d'Arc, premier Ministre du Duc de Mantoue, qui étoit venu à Vienne avec le fils de son Maître. Le Comte n'ayant pu manquer d'aller voir son beau-frere, Tavernier fut nommé pour le servir, pendant son séjour à Javarin. Vers le tems de son départ, le Comte d'Arc témoigna au Viceroi que le Prince de Mantoue n'ayant personne auprès de lui qui sût la langue Allemande, il lui seroit agréable que Tavernier l'allât servir, pendant le séjour qu'il devoit faire à Vienne. Cette demande fut accordée. Tavernier suivit le Comte à la Cour Impériale. Il eut le bonheur de ne pas déplaire au Prince, qui lui offrit sa protection à Mantoue. C'étoit assez pour lui inspirer le goût d'un voyage en Italie.

Il fit approuver son dessein au Viceroi, qui étant satisfait de ses services lui accorda son congé de bonne grace, en lui faisant présent, suivant l'usage d'Allemagne, d'une épée, d'un cheval, & d'une paire de pistolets. Il y joignit une bourse pleine de ducats. M. de Sabran, qui partoit alors pour Venise, avoit besoin d'un François qui sût la langue Allemande. Tavernier, dont il accepta les offres, le suivit à Venise. Le Comte d'Avaux y étoit alors Ambassadeur de France. Il reçut M. de Sabran avec beaucoup de considération; & la République, qui n'étoit pas moins intéressée aux affaires de Mantoue que la Maison de Gonzague, lui fit présent de huit grands bassins de confitures, avec une chaîne d'or qu'il mit à son cou pendant quelques momens. M. le Duc de Rohan étoit alors à Venise, avec toute sa famille. Tavernier reçut la commission de porter six de ces bassins à Mademoiselle de Rohan, qui les reçut de bonne grace. Pendant le séjour qu'il fit à Venise, il fit ses observations sur cette ville célébre; & comme elle a beaucoup de ressemblance avec Amsterdam, par sa situation, sa grandeur, sa magnificence; par son Commerce, & par le concours des Etrangers; elle ne contribua pas moins à fortifier l'inclination naturelle qu'il avoit pour les voyages.

De Venise, il se rendit à Mantoue avec M. de Sabran; & le Prince, après

TAVERNIER.

lui avoit témoigné quelque joie de le revoir, lui offrit le choix, ou d'un drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc ſon Pere. Tavernier accepta la ſeconde de ces deux offres, pour ſe trouver ſous le commandement de M. le Comte de Guiche, qui étoit alors Capitaine de cette Compagnie, & qui eſt devenu enſuite le Maréchal de Grammont. Un long ſéjour à Mantoue ne s'accordoit pas avec la paſſion qu'il avoit de voyager. Mais, l'armée Impériale ayant aſſiegé la ville, il ſouhaitoit avant ſon départ, de ſe faire quelque réputation dans les armes; & ſa bonne fortune lui en fit naître l'occaſion (38). Quelque-tems après il obtint ſon congé du Prince, qui le lui avoit promis quand il le ſouhaiteroit, & qui l'accompagna d'un Paſſeport honorable, juſqu'à Veniſe. De-là, il ſe rendit à Lorette, de Lorette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant encore par Rome, il alla viſiter Florence, Piſe, Livourne & Vienne. Enſuite s'étant embarqué pour Marſeille, il retourna droit à Paris. Mais il s'y arrêta peu. Le deſſein qu'il avoit de voir la Pologne le fit rentrer en Allemagne par la Suiſſe, après avoir viſité les principaux cantons. Il deſcendit ſur le Rhin, pour ſe rendre à Briſac & à Straſbourg; d'où remontant par la Souabe, il paſſa par Ulme & par Auſbourg pour aller à Munick. Il vit, dans cette Capitale de la Baviere, le magnifique Palais des Ducs, que Guillaume V avoit commencé, & que Maximilien, ſon fils, acheva dans la chaleur des guerres qui troubloient l'Empire. De-là, il alla pour la ſeconde fois à Nuremberg & à Prague; & ſortant de Bohême, il entra dans la Sileſie. Il paſſa l'Oder à Breſlau, d'où il ſe rendit à Cracovie, une des plus grandes villes de l'Europe, ou plutôt un compoſé de trois villes, & l'ancien ſéjour des Rois de Pologne. Il prit enſuite le chemin de Varſovie, ſur la gauche de la Viſtule; & dans cette ville, il admira la Cour du Roi Sigiſmond. De Varſovie, étant retourné à Breſlau, il ſe détourna vers la baſſe Sileſie, pour aller voir un des principaux Officiers de la Maiſon Impériale, avec lequel il étoit lié d'amitié. Mais, à deux lieues de Glogans, il abandonna ſon deſſein, pour céder aux ſollicitations du Colonel Butler, Ecoſſois, qui commandoit un Régiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui tua depuis le fameux Walſtein. Sa femme aimoit les François; & l'un & l'autre ayant preſſé Tavernier de s'arrêter

(38) Voici le témoignage qu'il ſe rend : » Nous réduiſîmes, dit-il, les Impériaux » à lever enfin le ſiege : ce qu'ils firent une » veille de Noel. Je dirai qu'un jour dix-» huit hommes des nôtres, ayant été com-» mandés pour aller reconnoître la hauteur » & la largeur d'un foſſé que l'Ennemi » avoit fait en coupant la digue, pour » la défenſe d'un petit Fort d'où il nous » avoit chaſſés, & huit Cavaliers de no-» tre Compagnie étant de ce nombre, » j'obtins du Prince la permiſſion d'être un » des huit, mais avec beaucoup de peine, » parce qu'il prévoyoit, comme il eut la » bonté de me le dire en particulier, qu'il » faudroit eſſuyer un fort grand feu. En » effet, de dix-huit que nous ſortîmes, il » n'en retourna que quatre; & nous étant » coulés le long de la digue, entre les ro-» ſeaux, les Ennemis firent une ſi furieuſe » décharge dès que nous parûmes ſur le » bord du foſſé, qu'ils ne nous donnerent » pas le tems de nous reconnoître. J'avois » choiſi, dans le Magaſin des armes, une » cuiraſſe fort legere, mais de bonne trem-» pe; ce qui me ſauva la vie, ayant été » frappé de deux bales, l'une à la mammelle » gauche & l'autre au-deſſous; & le fer de » la cuiraſſe s'étant enfoncé, je ſouffris » quelque douleur du coup. Lorſque nous » vînmes faire notre rapport, M. le Comte » de Guiche, qui vit que le étoit la bonté » de ma cuiraſſe, la fit enjoliver, & la gar-» da, ſans que je l'aie vû depuis. *Ibidem*,

près d'eux, il ne put réſiſter aux témoignages de leur amitié. Cependant, après avoir paſſé quelque-tems avec eux, il apprit que l'Empereur alloit à Ratiſbone, avec Ferdinand III ſon fils, pour le faire couronner Roi des Romains. L'ayant vû couronner Roi de Hongrie & de Bohême, il ſouhaita d'aſſiſter à cette troiſiéme cérémonie, qui devoit être plus éclatante que les premieres. En effet, il en admira la magnificence. TAVERNIER.

Mais rien n'attacha tant ſes yeux que les Tournois, où pluſieurs jeunes Seigneurs exercerent leur adreſſe. Vis-à-vis de la Carriere, on avoit dreſſé deux échaffauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Impératrice, avec toutes les Dames de la Cour. L'autre avoit l'apparence d'une grande boutique, qui offroit pluſieurs joiaux de grand prix. Quelques-uns valoient plus de dix mille écus. Il ſe faiſoit des parties de ſept ou huit Cavaliers, qui touchoient, avec une longue baguette, la piece pour laquelle ils vouloient entrer en lice. Elle ne coutoit rien au vainqueur, & ceux qui avoient couru avec lui devoient la payer aux Marchands. Il la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg, premier Miniſtre de l'Empereur; & l'ayant miſe au bout de ſa lance, il alloit la préſenter à l'Impératrice, qui ne l'acceptoit pas; ce qui laiſſoit au Cavalier la liberté de l'offrir à quelque Dame de la Cour.

Après la cérémonie du couronnement, Tavernier apprit que l'Empereur envoyoit un Réſident à la Porte Ottomane. C'étoit aſſez pour lui faire naître l'idée de paſſer à Conſtantinople avec lui. Il lui reſtoit une ſomme conſidérable, des libéralités du Colonel Butler. Mais lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir avec les Allemans, le fameux Pere Joſeph, qui étoit à Ratiſbone, de la part de la France, lui propoſa d'accompagner M. Bachelier, qui étoit envoyé à la Cour de Mantoue, ou M. l'Abbé de Chapes, frere du Maréchal d'Aumont, & M. de Saint Liebau, qui devoient faire le voyage de Conſtantinople & de la Paleſtine. Tavernier, charmé de ces deux offres, ſe détermina pour la ſeconde. Ses deux Protecteurs ne voulurent pas quitter l'Allemagne ſans avoir vû la Cour de Saxe. Ils paſſerent enſemble par Freyberg, petite ville, qui renferme les ſuperbes tombeaux des Electeurs. Ils virent enſuite le Château d'Auguſtebourg, où, parmi diverſes curioſités, on montre une ſalle, qui n'a pour ornement, de haut en bas, qu'une infinité de cornes de toutes ſortes d'animaux (39). De-là s'étant rendus à Dreſde, ils y furent bien reçus de l'Electeur. De Dreſde, ils allerent à Prague, que Tavernier vit pour la troiſiéme fois. Ils traverſerent la Bohême par ſon centre; & touchant un coin de la Moravie, ils entrerent en Autriche, dans le deſſein de s'embarquer bien-tôt, parce que le froid ſe faiſoit déja ſentir. Tavernier avoit acquis en peu d'années tant d'expérience & de crédit, que ſes Protecteurs ſe repoſant ſur lui de la conduite de leur voyage, il leur procura de puiſſantes recommandations auprès du Viceroi de Hongrie, de qui dépendoient les Paſſeports dont ils avoient beſoin. Non-ſeulement ils furent traités civilement à leur départ de Vienne, mais on leur donna deux Bâteaux; l'un, pour leurs perſonnes, avec une chambre à poîle, & l'autre pour leur cuiſine. Ils ſe ren-

(39) On y voioit une tête de lievre avec deux cornes qui avoit été envoyée à l'Electeur, comme une rareté précieuſe, par le Roi de Dannemarck. Le puits de ce Château eſt ſi profond, qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demie-heure. *Ibidem.*

TAVERNIER. dirent d'abord à Breſbourg ; d'où ils allerent paſſer par Altembourg, ville & Comté qui appartenoit au Comte d'Harrach. C'étoit auparavant l'appanage d'une Reine de Hongrie, qui l'avoit donné, en mourant, à ce Seigneur, ſans autre condition que d'entretenir, dans le Château, un certain nombre de paons, qu'elle aimoit beaucoup ; & ſi l'on manquoit à cette loi, le Comté devoit revenir à la Couronne. Les trois Voyageurs deſcendirent d'Altembourg à Sighet, où Tavernier prit un petit bateau, pour arriver le premier à Raab, qui ſe nomme auſſi Javarin. Il y trouva le Viceroi de Hongrie, au ſervice duquel il avoit paſſé pluſieurs années, & qui lui témoigna beaucoup de joie de le revoir. Cette diſpoſition, joint aux Lettres de la Cour de Vienne, porta ce Seigneur à commander le lendemain trois cens cavaliers & deux caroſſes, pour aller au-devant de MM. de Chapes & de Saint-Liebau. Il leur fit un accueil fort civil. Dix jours ſe paſſerent avant qu'il pût recevoir la réponſe du Bacha de Bude, à qui le Gouverneur de Comorre fit demander, par un Exprès, la liberté du paſſage pour deux Gentilshommes François & pour leur ſuite. On prévint les difficultés, en les faiſant paſſer pour deux Parens de M. de Ceſy, Ambaſſadeur de France à la Porte. Enfin, le Bacha paroiſſant diſpoſé à les bien recevoir, ils deſcendirent à Comorre, où le Gouverneur leur donna d'autres bateaux, qui les menerent juſqu'à moitié chemin de Bude. Ils y en trouverent d'autres encore, que le Bacha leur envoyoit pour les prendre. Ces bateaux ſont une ſorte de Brigantins, bien armés & fort commodes, ſur leſquels on avance beaucoup avec les rames, parce qu'ils ſont fort legers. C'eſt entre Comorre & Bude, aux frontieres des deux Empires, que ſe font les échanges des Ambaſſadeurs qui ſont envoyés de part & d'autre, pour renouveller l'alliance ; &, des deux côtés, le nombre des perſonnes doit être égal (40).

De Vienne à Javarin, les François avoient employé trois jours ſur l'eau, parce que les détours du Danube allongent beaucoup une route qui ſe fait en deux heures par terre. De Javarin, on va coucher à Comorre ; & de Comorre, on met près de deux jours pour arriver à Bude. Le chemin ſe fait rarement par terre, de Javarin à Bude. On ſeroit expoſé, ſur cette frontiere, aux Coureurs des deux Etats, qu'il eſt dangereux de rencontrer. Dans la belle ſaiſon, on ſe rend de Bude à Belgrade en moins de huit jours : mais le froid & les neiges ne permettoient point alors d'avancer, & ce tems accompagna les trois Voyageurs juſqu'à Conſtantinople, où ils n'arriverent que vingt-neuf jours après leur départ de Belgrade. L'uſage, en Hongrie, ſurtout dans les lieux peu fréquentés des Etrangers, n'eſt pas d'exiger de l'argent des Etrangers, pour leur logement & leur dépenſe. Un Bourgeois les loge & les traite aux frais de la ville, qui le rembourſe, à la fin de l'année, des deniers publics. Mais Tavernier obſerve que les Hongrois ne ſont pas chargés d'un grand nombre de Paſſans, & que dans leur pays, qui eſt un des meilleurs de l'Europe, les vivres ſont à ſi vil prix, qu'il n'en coutoit pas deux écus par jour, à Belgrade, pour quatorze perſonnes.

Bude eſt ſur la droite du Danube, à la diſtance d'une demie-lieue de ce fleuve. Le Bacha ne fut pas plutôt averti de l'arrivée des François, qu'il leur

(40) C'étoit autrefois de ſix en ſix ans.

envoya

envoya ſon Ecuyer, avec des chevaux menés en main par des Eſclaves, pour les conduire à la ville. Entre ces Eſclaves, il y avoit deux Pariſiens, pour la liberté deſquels MM. de Chapes & de Saint Liebau offrirent en vain juſqu'à huit cens écus. Il ſe paſſa douze jours, avant que le Bacha, qui étoit indiſpoſé, pût recevoir les trois Voyageurs à l'Audience : mais, chaque jour au matin, il leur envoyoit, pour leur proviſion de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du riz, & du pain, avec deux ſequins pour les autres frais. Ils lui firent préſent d'une montre, dont la boete étoit enrichie de diamans. C'étoit un homme de bonne mine, qui les reçut fort civilement le jour de l'Audience ; & les ayant avertis qu'il leur épargneroit le ſoin de chercher des voitures, il leur envoya, pour leur départ, ſix caleches, ſous l'eſcorte de deux Spahis, qui avoient ordre de fournir par-tout à leur dépenſe : mais ils ne voulurent pas ſe prévaloir de cette généroſité.

En arrivant à Belgrade, ils furent conduits dans un vieux Carvanſera, qui ne leur promettoit pas un logement commode. Quatre Marchands de Raguſe vinrent les tirer de cette mauvaiſe Hôtellerie, pour leur fournir une bonne Maiſon. Les Raguſiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire & du vif-argent, qu'on tire de la haute Hongrie & de la Tranſylvanie. Si Tavernier & ſes Compagnons s'étoient loués du Bacha de Bude, ils ne reçurent que des ſujets de plainte du Sangiac de Belgrade, qui commença par leur faire demander, pour le paſſage, un préſent de deux cens ducats par tête. Les repréſentations des Marchands Raguſiens lui firent modérer ſes demandes au quart de cette ſomme. Mais Tavernier, les jugeant encore exceſſives, prit le parti de s'expliquer avec lui par la bouche d'un Interpréte. Après avoir employé des termes civils, qui produiſirent peu d'effet, il le menaça d'envoyer un Exprès à la Porte, pour ſe plaindre de la rigueur avec laquelle deux Parens de l'Ambaſſadeur de France étoient traités. Ce langage lui cauſa tant d'effroi, qu'il réduiſit toutes ſes prétentions à cinquante ducats, qui lui furent portés ſur le champ. Pendant cette négociation, qui dura quinze jours, les François furent conſolés par la bonne chere qu'on fait à Belgrade. Le pain, le vin, la viande, tout eſt excellent & ne coute preſque rien dans cette ville. Comme elle eſt ſituée ſur une pointe de terre, où ſe joignent deux grandes rivieres, le Danube & la Save, on y prend un nombre extraordinaire de grands brochets & de groſſes carpes.

Il fallut prendre des chevaux de ſelle & des chariots, pour faire le chemin d'Andrinople. Chacun pouvant choiſir la voiture qu'il croit la plus commode, Tavernier eut la prudence de prendre un chariot, où s'enfonçant dans la paille, enveloppé d'une bonne fourrure, il fut à couvert du froid. On paſſa par Sophie, grande ville & fort bien peuplée, Capitale des anciens Bulgares & Réſidence du Bacha de Romelie : de-là par Philippopoli, & par Andrinople. Enfin, le quarante-deuziéme jour depuis leur départ de Vienne, les trois Voyageurs arriverent à huit heures du matin aux portes de Conſtantinople. Ils traverſerent la ville, pour paſſer à Galata : l'Ambaſſadeur de France, chez lequel ils ſe crurent à Paris, leur fit préparer un logement chez un Grec, à peu de diſtance de ſon Hôtel. MM. de Chapes & de Saint Liebau prirent deux mois de repos à Conſtantinople, & tinrent table ouverte, avec une aſſez belle dépenſe. Pendant l'hiver, ils firent un petit Voyage aux Dardanelles & aux ruines de Troie, & n'y remarquant que

TAVERNIER.

des pierres, ils conclurent qu'elles méritent peu la curioſité d'un Voyageur. Celle de voir, dans un Palais Turc, une chambre meublée à la Françoiſe, les conduiſit au Serrail de Scutaret. Deux Eunuques, qui le gardent, leur en refuſerent longtems l'entrée & la leur firent payer aſſez cher. Ils n'y virent qu'un lit à la maniere de France, d'une étoffe aſſez riche, avec une tapiſſerie & des chaiſes. Un autre jour, ils prirent trois Barques, avec des amis, pour ſe rendre à Chalcedoine, qui eſt ſur le bord de la mer. On leur fit voir une fort ancienne Egliſe, & la ſalle du Concile, avec les mêmes chaiſes qui ſervirent aux Prélats de l'aſſemblée. Ce n'eſt aujourd'hui qu'un Monaſtere. Ils viſiterent enſuite la colomne de Pompée, à l'embouchure de la Mer noire; & de Serrail en Serrail, nom que Tavernier donne aux Maiſons royales du Grand Seigneur, ils firent une charmante promenade, dans laquelle ils rencontrerent un vieil Eunuque François, qui les combla de careſſes. La ſeule remarque de Tavernier ſur le canal de la Mer noire, c'eſt que ce détroit a deux courans oppoſés; l'un qui regarde l'Europe & qui emporte le vaiſſeau vers la Mer noire; l'autre qui eſt du côté de l'Aſie, & qui coule vers la Méditerranée. Ainſi, dans la promenade qu'on fait ſouvent de Conſtantinople à l'embouchure du canal, on trouve l'eau favorable, en allant comme au retour.

Après l'hiver, MM. de Chapes & de Saint Liebau, ſous l'eſcorte de deux Spahis, prirent un Brigantin pour ſe rendre au Port d'Alexandrete. Tavernier apprit, dans la ſuite, qu'ils avoient vu ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel, & ſur les côtes de la Natolie; que d'Alexandrete ils étoient paſſés à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournés ſur leurs pas ils s'étoient rendus à Damas, & de Damas à Jeruſalem. Pour lui, qui méditoit des voyages plus importans, il s'arrêta près d'onze mois à Conſtantinople, dans l'attente d'une occaſion qu'on lui faiſoit eſpérer pour la Perſe. Il ignoroit, alors, que tous les ans il partoit cinq ou ſix Caravanes de Burſe, & qu'il auroit pû les joindre. On ne l'avoit pas même informé que ſouvent huit ou dix Marchands aſſociés faiſoient avec ſureté le voyage d'Hiſpahan. Cette ignorance lui fit perdre un tems conſidérable; pendant lequel il vit arriver à la Porte M. de Marcheville, qui venoit pour ſuccéder à M. de Ceſi, & qui parut même, à l'audience du grand Seigneur, avec la qualité d'Ambaſſadeur de France. Mais M. de Ceſi, qui n'étoit pas diſpoſé à quitter ſon emploi, fit jouer tant de reſſorts, qu'avec la faveur de la Cour Ottomane, il le mit dans la néceſſité de remonter ſur le vaiſſeau qui l'avoit apporté. Enfin Tavernier ſe mit dans une belle & nombreuſe Caravane, qui partoit de Conſtantinople pour Iſpahan; & c'eſt proprement de ce point qu'il commence l'Hiſtoire de ſes Voyages. Il en compte ſix en Aſie: » J'ai eu le tems, dit-il, » de bien connoître la qualité des Pays & le génie des Peuples. J'ai pouſſé » les trois derniers au-delà du Gange & juſqu'à l'Iſle de Java. Pendant l'eſ» pace de quarante ans, j'ai fait plus de ſoixante mille lieues par terre, n'é» tant revenu qu'une fois d'Aſie en Europe par l'Océan. Ainſi j'ai vû à loi» ſir, dans mes ſix Voyages, toute la Turquie, toute la Perſe & toutes les » Indes, particuliérement les fameuſes mines de diamans, où nul Européen » n'avoit été avant moi (41).

(41) On a vû, au Tome précédent, qu'il ſe trompoit dans cette opinion.

TAVERNIER. 1665.

§ II.

Voyages de Tavernier dans l'Indouſtan.

ON paſſe ſur le voyage de Perſe, pour ſuivre l'ordre qu'on s'eſt propoſé dans toutes les Préfaces de cet Ouvrage ; & renvoyant cet article au Recueil des Voyages par terre, on ſe contente d'obſerver, à l'honneur de Tavernier, que peu de Voyageurs ont rendu plus de ſervice à la Géographie de cette grande Région, par l'exactitude avec laquelle il tient compte des routes & des diſtances. Il décrit, avec le même ſoin, la route d'Iſpahan à Agra, par Candahar ; mais, comme elle appartient particulierement à la Perſe, il eſt tems de le repreſenter au premier terme de ſon voyage, & déja rempli des nouveaux objets qu'il peint ſucceſſivement.

Obſervations ſur les routes de Perſe aux Indes.

C'eſt donc à ſon départ de Perſe qu'on prend ici Tavernier, & prêt à s'embarquer pour l'Indouſtan. En Voyageur exercé, il s'explique d'abord ſur les routes. Quoique les Indes faſſent front à la Perſe l'eſpace de plus de quatre cens lieues, depuis l'Ocean juſqu'à cette longue chaîne de montagnes qui coupe l'Aſie du Couchant au Levant, & que l'antiquité a connue ſous le nom de Mont-Taurus ou de Mont-Caucaſe, il y a bien moins de chemins, pour paſſer de la Perſe aux Indes, que pour aller de Turquie en Perſe, parce qu'entre la Perſe & les Indes on ne trouve que des ſables & de vaſtes deſerts où l'on manque abſolument d'eau. Ainſi, pour ſe rendre d'Iſpahan à Agra, il ne ſe preſente que deux routes ; l'une par Ormus, où l'on prend la mer ; l'autre par Candahar, ſans quitter le continent, & qui appartient par conſéquent au Recueil des Voyages par terre.

Tems pour le départ d'Ormus.

Toutes les ſaiſons n'étant pas propres aux Indes pour la navigation, les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier, de Fevrier & de Mars ſont les ſeuls mois de l'année où l'on s'embarque à Ormus pour Surate, & à Surate pour Ormus ; avec cette différence néanmoins, qu'on ne ſort gueres plus tard de Surate qu'à la fin de Fevrier ; au lieu que pour ſortir d'Ormus, on peut attendre juſqu'à la fin de Mars, & même juſqu'au quinze d'Avril, parce que le vent d'Oueſt, qui amene les pluies aux Indes, commence alors à ſouffler. Pendant les quatre premiers mois, on voit regner d'abord un vent de Nord-Eſt, avec lequel on paſſe de Surate à Ormus en quinze ou vingt jours. Enſuite, ſe tournant au Nord, il ſert également aux vaiſſeaux qui vont à Surate & à ceux qui viennent de ce Port. Dans ce tems, on demeure en mer trente ou trente-cinq jours : mais ſi l'on veut paſſer d'Ormus à Surate, en quatorze ou quinze, il faut s'embarquer au mois de Mars, ou pendant la premiere partie d'Avril, parce qu'alors on a toujours le vent d'Oueſt en pouppe (42).

Les vaiſſeaux qui ſortent d'Ormus vont reconnoître Maſcate, ſur la Côte d'Arabie, pour ne pas s'approcher trop de celle de Perſe ; & ceux qui viennent de Surate ne manquent point de reconnoître l'entrée du Golfe. Mais les uns ni les autres ne touchent point à Maſcate, parce qu'on y paye des

(42) Voyage de Tavernier, Tome IX, page 2.

TAVERNIER. 1665.

droits au Prince Arabe, qui a pris cette Place aux Portugais. D'ailleurs, ſa ſituation, qui eſt au bord de la mer, vis-à-vis de trois rochers, en rend l'accès fort difficile. En allant à Surate, on reconnoît Diu & la Pointe de Saint Jean, d'où l'on va mouiller à la Rade de Souali, c'eſt-à-dire, à quatre lieues au Nord de la riviere de Surate.

Methode de Tavernier, utile à la Géographie.

Tavernier s'arrête peu à la deſcription de cette ville : mais, ſuivant ſa méthode, qui eſt précieuſe pour la Géographie, il s'étend ſur les routes qui conduiſent de Surate aux divers lieux de l'Empire, que ſes affaires ou ſa curioſité lui firent viſiter. On n'en diſtingue que deux pour Agra, qui étoit le premier objet de ſon Voyage. Il les donne toutes deux ſucceſſivement, avec d'autant plus de certitude que dans la ſuite il les fit pluſieurs fois. Mais, il ſe diſpenſe d'en marquer les tems, parce que c'eſt aſſez, dit-il, d'être exact ſur les lieux (43) ; & de-là vient qu'on ſe trouve obligé de marquer ici, pour année courante, au ſommet des colomnes, celle de ſon dernier Voyage, en promettant néanmoins de ſuivre ſes propres dattes pour les obſervations & les événemens.

Voyage de Surate à Agra par Brampour & Seronge.

Des deux Routes de Surate à Agra, l'une eſt par Brampour & par Seronge ; l'autre par Amadabath.

Tavernier, s'étant déterminé d'abord pour la premiere, fit quatorze coſſes juſqu'à Barnoly, gros Bourg, où l'on paſſe une riviere à gué. Pendant cette journée, il eut à traverſer un pays mêlé, qui offre, tantôt des bois, tantôt des champs de bled & de riz. Il fit dix coſſes de Barnoly à Balor, autre gros Bourg, ſur un étang qui a près d'une lieue de circuit, & ſur lequel on voit une bonne Forteresſe dont l'entretien eſt négligé. Trois quarts de lieue en-deçà de Balor, on paſſe un ruiſſeau à gué, mais au travers de quantité de roches & de cailloux, qui expoſent les voitures à quelque danger. Cette ſeconde journée ſe fait preſque continuellement dans les bois.

Carvanſera de la Begum.

De Balor à Kerkoa, qui ſe nomme auſſi le Carvanſera de la *Begum*, ou de la Princeſſe, il fit cinq coſſes. Ce Carvanſera eſt grand & commode. Il fut bâti par les libéralités de Begum-Saheb, fille de Scha-Jehan, à qui l'on avoit repreſenté que la journée de Balor à Navapoura étoit trop grande, & que ce lieu étant frontiere du pays de quelques Rajas, qui refuſent quelquefois d'obéir au grand Mogol, dont ils ſont les Vaſſaux, il y paſſoit peu de Caravanes qui n'y fuſſent maltraitées. Entre le Carvanſera & Navapoura, on paſſe à gué deux rivieres, dont l'une eſt fort proche du ſecond de ces deux Bourgs.

Riz des Grands, qui ſent le muſc.

Navapoura, où l'on arrive à quinze coſſes de Kerkoa, eſt un gros Bourg, rempli de Tiſſerands, quoique le riz faſſe le principal Commerce du canton. Il y paſſe une riviere, qui rend ſon territoire excellent. Tout le riz qui croît dans cette contrée, eſt plus petit de la moitié que le riz ordinaire, & devient, en cuiſant, d'une blancheur admirable ; ce qui le fait eſtimer particuliérement. On lui trouve auſſi l'odeur du muſc, & tous les Grands de l'Inde n'en mangent point d'autre. En Perſe même, un ſac de ce riz paſſe pour un preſent fort agréable. C'eſt de la riviere qui paſſe à Kerkoa, & des autres qu'on paſſe dans cette route, que ſe forme celle de Surate.

(43) *Ibidem.* page 27.

TAB. XXXVII

TAVERNIER. 1665.

De Navapoura, on compte neuf coſſes à Naſarbar; quatorze de Naſarbar à Dol-Medan; ſept de Dol-Medan à Senquera; & dix de Senquera à Tallener, où l'on paſſe une riviere qui ſe rend dans le Golfe de Cambaie par Baroch, où elle eſt fort large. De Tallener à Choupre, il y a quinze coſſes; treize de Choupre à Senquelis; dix de Senquelis à Nabir; & neuf de Nabir à Badelpour. C'eſt dans ce dernier lieu que les voitures, chargées des marchandiſes, paient les droits de Brampour. Le pays offre, de toutes parts, du bled, du riz & de l'indigo.

Ville de Brampour & ſon commerce.

Brampour, qui n'eſt qu'à cinq coſſes de Badelpour, eſt une grande ville ruinée, dont la plûpart des maiſons ſont couvertes de chaume. On voit encore, au milieu de la Place, un grand Château, qui ſert de logement au Gouverneur. Le gouvernement de cette Province eſt ſi conſidérable, qu'il eſt toujours le partage d'un fils ou d'un oncle de l'Empereur. Aureng-zeb, qui regnoit alors, avoit commandé longtems à Brampour, pendant le regne de ſon pere. Mais Tavernier obſerve que depuis qu'on a reconnu les avantages de la Province de Bengale, qui portoit autrefois le nom de Royaume, on en a fait le principal gouvernement de l'Empire. Le Commerce eſt floriſſant à Brampour. Il ſe fait, dans la Ville & dans la Province, une prodigieuſe quantité de toiles fort claires, qui ſe tranſportent en Perſe, en Turquie, en Moſcovie, en Pologne, en Arabie, au grand Caire & dans d'autres lieux. Des unes, qui ſont teintes de diverſes couleurs, à fleurs courantes, on fait des voiles & des écharpes pour les femmes, des couvertures de lit & des mouchoirs. D'autres ſont toutes blanches, avec une raie d'or ou d'argent qui borde la piece & les deux bouts, depuis la largeur d'un pouce juſqu'à douze ou quinze, c'eſt-à-dire, plus ou moins grande. Cette bordure n'eſt qu'un tiſſu d'or ou d'argent, & de ſoie, avec des fleurs dont la beauté eſt égale des deux côtés. Si celles qu'on porte en Pologne, où le commerce en eſt conſidérable, n'avoient aux deux bouts trois ou quatre pouces, au moins, d'or ou d'argent; où ſi cet or & cet argent devenoient noirs en paſſant les Mers de Surate à Ormus, & de Trebizonde à Mangalia, ou dans d'autres Ports de la Mer noire, on ne pourroit ſans défaire qu'avec beaucoup de perte. D'autres toiles ſont par bandes, moitié cotton, moitié d'or & d'argent, & cette eſpece porte le nom d'*Ornis*. Il s'en trouve depuis quinze juſqu'à vingt aunes, dont le prix eſt quelquefois de cent & de cent cinquante roupies; mais les moindres ne ſont pas au-deſſous de dix ou douze. En un mot, les Indes n'ont pas de Province où le cotton ſe trouve avec plus d'abondance qu'à Brampour (44).

Mort tragique du Gouverneur.

En ſortant de la ville, on paſſe une riviere, différente de celle que l'Auteur avoit déja paſſée. Il compte cent trente-deux coſſes de Surate à Brampour; & ces coſſes, qui ſont des plus petites de l'Inde, ſe font en moins d'une heure. Tavernier raconte une étrange ſédition, dont il fut témoin dans la même ville, en revenant pour la premiere fois de la Cour à Surate. Le Gouverneur de la Province, qui étoit neveu de l'Empereur par ſa mere, avoit conçu de criminels ſentimens d'affection pour un de ſes Pages. Ce jeune homme, après avoir réſiſté long-tems aux ſollicitations, réſolut, par

(44) Page 29.

TAVERNIER. 1665.

le conſeil de ſon frere, qui étoit Dervis, de s'armer d'un grand couteau; & ſe voyant preſſé, dans un lieu qui ne lui laiſſoit pas d'autre reſſource, il tua le coupable, de deux ou trois coups. Il ſortit auſſi-tôt, ſans aucune marque d'émotion, & les Gardes de la Porte le crurent chargé de quelque meſſage. Le Dervis, pour le ſauver du ſupplice, en faiſant connoître l'infâmie du Gouverneur, prit auſſi-tôt, avec ſes Compagnons, les Banieres de Mahomet, qui étoient plantées autour de la Moſquée; & ſe mettant à crier que tout ce qu'il y avoit de fideles Mahométans euſſent à les ſuivre, ils aſſemblerent en peu de tems une nombreuſe populace. Ils ſe préſenterent, avec cette ſuite, aux portes du Palais, » en criant de toute leur force (45); » mourons pour Mahomet, ou qu'on nous livre un infâme Gouverneur qui » n'eſt pas digne d'être enterré parmi les Muſulmans, & que nous ferons » manger par les chiens. La garde n'étoit pas capable de réſiſter aux ſéditieux. Il auroit fallu les ſatisfaire, ſi quelques-uns des principaux Seigneurs de la ville n'euſſent trouvé le moyen de les appaiſer, en leur repreſentant qu'ils devoient quelque reſpect au neveu de l'Empereur. Dès la nuit ſuivante, le corps fut envoyé à la Cour, avec le Harem du Gouverneur; & l'Empereur, qui hérite des biens de tous ſes Sujets, apprit tranquillement une nouvelle qui lui apportoit d'immenſes richeſſes. Il affecta même de récompenſer la vertu du Page, par un petit gouvernement qu'il lui donna dans le Bengale (46).

Hôteliers de l'Indouſtan.

Avant que de continuer ſa route, l'Auteur avertit que dans tous les lieux dont le nom ſe termine par *Sera*, on doit ſe repreſenter un grand enclos de murs ou de haies, dans lequel ſont diſpoſées en cercle cinquante ou ſoixante hutes, couvertes de chaume. C'eſt une ſorte d'Hôtellerie, fort inférieure aux Carvanſeras Perſans, où ſe trouvent quelques hommes & quelques femmes, qui vendent de la farine, du riz, du beurre, & des herbages, & qui prennent ſoin de faire cuire le pain & le riz des Voyageurs. Ils nettoyent les huttes, que chacun a la liberté de choiſir; ils y mettent un petit lit de ſangle, ſur lequel on étend le matelas dont on doit être fourni, lorſqu'on n'eſt point aſſez riche pour ſe faire accompagner d'une tente. S'il ſe trouve quelque Mahométan parmi les Voyageurs, il va chercher, dans le bourg ou le village, du mouton & des poules, qu'il diſtribue volontiers à ceux qui lui en rendent le prix.

Ville de Seronge & ſes propriétés.

Vingt lieux différens, que Tavernier nomme juſqu'à Seronge, paſſent ici ſans remarque & ſans deſcription (47). Il obſerve ſeulement qu'on paſſe, à

(45) Page 30.

(46) *Ibid.*

(47) Ces noms feroient une triſte figure dans le texte : mais on ſe gardera bien de les ſupprimer. De Brampour, l'Auteur fit cinq coſſes juſqu'à Piombiſera :

3, de Piombiſera à Pander :
6, de Pander à Balki Sera :
5, de Balki-Sera à Nevelki-Sera :
5, de Nevelki-Sera à Couſemba :
3, de Couſemba à Cheni-pour :
8, de Cheni-pour à Charoua :
8, de Charoua à Bichola :
4, de Bichola à Andy :
4, d'Andy à Onquenas :
5, d'Onquenas à Tiqueri :
5, de Tiquery à Toolmeden :
4, de Toolmeden à Nova-Sera :
4, de Nova-Sera à Ichavour :
5, d'Ichavour à Signor :
3, de Signor à Chekaipour :
3, de Chekaipour à Douray :
3, de Douray à Aterkaira :
4, d'Aterkaira à Telor :
3, de Telor à Sankaira :
12, de Sankaira à Seronge.

Andy, une riviere qui va se rendre dans le Gange entre Banaron & Patna. Seronge lui parut une grande ville, dont les Habitans sont Banians, & la plûpart Artisans de pere en fils; ce qui les porte à se bâtir des maisons de pierre & de brique. Il s'y fait un grand Commerce de ces toiles peintes, qu'on nomme *Chites*, dont tout le bas peuple de Turquie & de Perse aime à se vétir, & qui sert, dans d'autres Pays, pour des couvertures de lit & de nappes à manger. On en fait dans d'autres lieux que Seronge, mais de couleurs moins vives, & plus sujettes à se ternir dans l'eau; tandis que celles de Seronge deviennent plus belles chaque fois qu'on les lave. La riviere, qui passe dans cette ville, donne cette vivacité aux teintures. Pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles, suivant le modele qu'ils reçoivent des Marchands Etrangers; & lorsque les pluies cessent, ils se hâtent de laver les toiles dans la riviere, parce que plus elle est trouble (48) plus les couleurs sont vives & résistent au tems. On fait aussi, à Seronge, une sorte de gazes ou de toiles si fines, qu'étant sur le corps, elles laissent voir la chair comme à nud. Le transport n'en est pas permis aux Marchands. Le Gouverneur les prend toutes, pour le Serrail Impérial & pour les principaux Seigneurs de la Cour. Les Sultanes & les Dames Mogoles s'en font des chemises & des robbes, que l'Empereur & les Grands se plaisent à leur voir porter dans les grandes chaleurs (49).

TAVERNIER. 1665.

Toiles transparentes, pour les femmes.

Les cent & une cosses, que l'Auteur fit de Brampour à Seronge lui parurent beaucoup plus grandes que celles de Surate à Brampour. Il mettoit quelquefois cinq quarts-d'heure à les faire dans sa voiture. Pendant des journées entieres, il traversoit des campagnes fertiles, qui ressemblent beaucoup à la Beausse. On y trouve rarement des bois; & les villages étant fort près l'un de l'autre (50), un Voyageur marche ou s'arrête à son gré, & fait cette route à son aise.

Callabas est un gros Bourg, autrefois la résidence d'un Raja tributaire du grand Mogol. Les Caravanes qui passoient par ses terres étoient, ou volées, ou vexées par des droits excessifs. Aureng-zeb, étant monté sur le trône, fit couper la tête à ce Tyran des Voyageurs & à quantité de ses Vassaux. On a fait élever, proche du Bourg, sur le grand chemin, plusieurs tours percées d'un grand nombre de fenêtres, sur lesquelles on a placé toutes ces têtes, de deux en deux pieds de distance. En 1665, c'est-à-dire, au dernier Voyage de Tavernier, cette exécution devoit être récente, puisque les têtes paroissoient entiéres & jettoient encore une grande puanteur (51).

Collasar est une petite ville, dont tous les Habitans sont Idolâtres. A l'arrivée de Tavernier, dans son dernier voyage, on y faisoit entrer huit grosses pieces d'artillerie, les unes de quarante-huit livres de balle, & d'autres

Malice d'un éléphant.

(48) *Ibidem.* page 32.

(49) Elles dansent avec ces chemises, & c'est apparemment ce qui fait dire à Rhoe & Mandesso qu'elles dansent nues.

(50) De Seronge à Magalki-Sera, on compte six cosses:
2, de Magalki-Sera à Paulki-Sera:
3, de Paulki-Sera à Kasariki-Sera:
6, de Kasariki-Sera à Chadolki-Sera:
6, de Chadolki-Sera à Callabas:
6, de Callabas à Akmate:
8, d'Akmate à Collasar:
6, de Collasar à Sansele:
4, de Sansele à Dongry:
3, de Dongry à Gate.

(51) Page 33.

TAVERNIER. 1665.

de trente-six, tirées chacune par vingt-quatre couples de bœufs. Elles étoient suivies d'un éléphant, qui servoit à les pousser avec sa trompe, dans les passages difficiles, où les bœufs n'auroient pas suffi pour les tirer. Hors de la ville, le long du grand chemin, on rencontre quantité de ces gros arbres qui s'appellent Mangus ; & dans les intervalles, on voit en plusieurs endroits de petites Pagodes, dont chacune a son Idole devant la porte. A mesure que l'éléphant passoit devant ces Pagodes, il enlevoit les statues avec sa trompe, & les jettoit si haut & si loin qu'elles se brisoient en pieces. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'il y étoit porté par quelques signes du Mahométan qui le conduisoit : mais les Banians en paroissoient fort affligés, sans oser se plaindre, parce que l'escorte étoit de plus de deux mille hommes, tous Mahométans, à l'exception des Maîtres-canoniers, qui étoient Franguis, c'est-à-dire, François, Anglois & Hollandois. L'Empereur envoyoit cette artillerie à son armée du Decan, pour faire la guerre à Sevagy, ce fameux Rebelle, qui avoit pillé Surate l'année d'auparavant (52).

Détroit de Gate.

On appelle Gate, un détroit de montagnes, qui dure l'espace d'un demi-quart de lieue, & qu'on descend du côté d'Agra. L'entrée offre encore les ruines de deux ou trois Châteaux ; & le chemin est si étroit, que deux ou trois chariots n'y passeroient pas aisément de front. En venant du côté du Midi, comme de Surate, de Goa, de Visapour, de Golkonde, de Masulipatan & de quantité d'autres lieux, on ne peut éviter ce dangereux chemin qu'en prenant la route d'Amadabath. Les deux entrées du détroit avoient autrefois leur porte ; & celle qui regarde Agra est encore occupée par quelques Maisons de Banians qui vendent de la farine, du beurre, du riz & des légumes. Tavernier, s'y étant arrêté pour attendre les voitures, parce qu'on est obligé de descendre à ce passage, fut témoin d'un spectacle qui dût l'effrayer.

Avanture d'un gros serpent.

Les Banians avoient à peu de distance un Magasin de riz & bled. Une femme, qui alloit prendre du grain, fut picquée par un serpent de treize ou quatorze pieds de long & d'une grosseur proportionnée, qui se trouvoit caché derriere les sacs. Elle revint en poussant de grands cris. On lui lia le bras au-dessus de la picqûre, dans l'espérance d'arrêter le venin. Mais, son visage s'étant enflé aussi-tôt, avec des taches bleues & livides, elle mourut en moins d'une heure. Quatre Ragipous (53), qui passent pour la meilleure Milice des Indes, & qui ne font pas scrupule, quoique Banians, de tuer dans l'attaque & la défense, survinrent à cheval, lorsque cet affreux événement causoit encore l'épouvante à tous les Spectateurs. Ils ne balancerent point à se jetter dans le Magasin, armés du sabre & de la demie-picque. Tavernier n'eut pas la curiosité d'assister au combat ; mais il les vit sortir vainqueurs ; & le serpent, qui fut jetté hors du village, attira tout d'un coup tant d'oiseaux de proie, qu'il fut bien-tôt dévoré.

Horrible chemin.

Une riviere, qui coule au pied de Gate, & que les pluies avoient fait déborder, obligea l'Auteur de passer deux jours dans ce lieu, pour la pouvoir traverser à gué ; sans quoi l'on est forcé de décharger les voitures, & même de les démonter, pour les faire porter à force de bras jusqu'aux barques. Ce chemin, qui est d'une demie-lieue, est couvert de grosses roches, & si pressé

(52) Voyez les premieres Relations du Tome IX.

(53) Page 34.

entre

entre la montagne & la riviere, qu'on ne peut rien s'imaginer de plus dangereux. Les Habitans ne manquent, ni de bois, ni de pierre, pour y faire un pont; mais ils trouvent plus d'avantage à rendre d'autres ſervices aux Paſſans. A quatre coſſes de Gate, on arrive à Nader (54), grande ville, ſituée ſur la pente d'une montagne, au-deſſus de laquelle on découvre une Forteresſe. Toute la montagne en eſt une elle même, par les murailles dont elle eſt environnée. On voit, autour de la ville, pluſieurs grands étangs, qui étoient autrefois revétus de pierre de taille, mais dont on a négligé l'entretien. Une lieue plus loin, on conſerve, avec plus de ſoin, quelques belles ſépultures. La même riviere qu'on a paſſée le jour précédent, & qu'on repaſſe quatre ou cinq coſſes au-delà de Nader, entoure les trois quarts de la ville & de la montagne, dont elle fait une Peninſule, & va ſe jetter dans le Gange après avoir long-tems ſerpenté. On fabrique, à Nader, de belles couvertures piquées, blanches, ou brodées de fleurs d'or, d'argent & de ſoie.

TAVERNIER. 1665.

Nader, grande ville qui forme une Peninſule.

Goualeor eſt une grande ville, mal bâtie, & diviſée par une petite riviere. Une haute montagne, qui la borde au Couchant, eſt entourée d'une muraille flanquée de tours; &, dans cette enceinte, on voit quelques étangs formés par les pluies. Ce qu'on y ſeme réguliérement ſuffit pour la ſubſiſtance de la garniſon. Auſſi cette Place eſt-elle regardée comme une des meilleures de l'Inde. Sur la pente de la montagne au Nord-Oueſt, on découvre une maiſon, bâtie par Scha-Jehan, qui commande toute la ville, & qui tient lieu de Forteresſe. Au bas de cet édifice, Tavernier fut ſurpris de trouver pluſieurs figures de démons, taillées dans le roc en bas-relief. Il en admira une, dont la hauteur eſt extraordinaire. Depuis que les Mogols ſont établis dans cette contrée, Goualeor eſt comme la priſon d'Etat. Scha-Jehan, n'ayant dû la couronne qu'à ſes artifices, faiſoit arrêter ſucceſſivement tous les Princes & les Seigneurs dont il redoutoit le caractere ou la puiſſance, & les envoyoit à Goualeor; mais il leur laiſſoit la vie & l'uſage de leur bien: au lieu qu'Aureng-zeb n'y faiſoit conduire un priſonnier, que pour s'en défaire peu de jours après par le poiſon. Morat-Badke, le plus jeune de ſes freres, y trouva la mort. On lui a fait, dans la ville, un magnifique tombeau, pour lequel on a bâti une Moſquée, avec une grande Place environnée de voutes & de boutiques. C'eſt l'uſage des Indes, de joindre à tous les édifices publics une Place qui ſert de marché, & d'y faire une fondation pour les Pauvres (55).

Forteresſe de Goualeor, Priſon d'Etat.

A cinq coſſes de Goualeor, on paſſe à gué une riviere qui ſe nomme Lantké. On trouve à Paterki-Sera, celle de Quarinadi, qu'on paſſe ſur un pont de ſix grandes arches. Celle de Chamelnadi, qu'on rencontre à Dolpour, ſe paſſe en bateau & va ſe rendre dans le Gemena, entre Agra & Halabas. Celle de Sagounadi, entre Minaski-Sera & Agra, offre un Pont fort long & bâti

Diverſes rivieres.

(54) Quatre coſſes de Gate à Nader :
9, de Nader à Barki-Sera :
3, de Barki-Sera à Try ;
3, de Try à Goualeor :
3, de Goualeor à Paterki-Sera ;
10, de Paterki-Sera à Quarinadi ;
6, de Quarinadi à Dolpour :
6, de Dolpour à Minaski-Sera ;
8, de Minaski-Sera, au Pont de Jaoulkapour :
4, du Pont de Jaoulkapour à Agra.

(55) Page 36.

TAVERNIER. 1665.

de pierre de taille, qui ſe nomme Jaoulkapour. Suivant le calcul de l'Auteur, on compte cent ſix coſſes de Seronge à Agra (56).

Il ſeroit inutile de répéter, après lui, la route par Amadabath, qu'on a déja donnée dans la Relation de Mandeſlo, s'il n'y joignoit les diſtances, & quantité de lieux, qui, n'étant pas nommés dans l'autre, peuvent former du moins une Note utile (57). Quoiqu'il ne marque point le tems de ce Voyage, il mêle, à ſes deſcriptions, quelques remarques échappées à Mandeſlo, qui paroiſſent mériter auſſi d'être conſervées.

Tours incroiables des Charlatans Indiens.

En paſſant à Baroche, il accepta un logement chez les Anglois, qui ont un fort beau Comptoir dans cette ville. Quelques Charlatans Indiens ayant offert d'amuſer l'aſſemblée par des tours de leur profeſſion, il eut la curioſité de les voir. Pour premier ſpectacle, ils firent allumer un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes, dont ils ſe lierent le corps à nud, ſans en reſſentir aucun mal. Enſuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils planterent en terre, ils demanderent quel fruit on ſouhaitoit d'en voir ſortir. On leur dit qu'on ſouhaitoit des Mangues. Alors, un des Charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou ſix fois contre terre. Tavernier, qui vouloit le ſuivre dans cette opération, prit une place, d'où ſes regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul; & ce qu'il raconte ici ſemble demander beaucoup de confiance au témoignage de ſes yeux (58).

(56) En les joignant à cent deux, de Surate à Brampour, & à cent une de Brampour à Seronge, c'eſt trois cens neuf de Surate à Agra.

(57) De Surate à Baroche, on compte 22 coſſes :
22, de Baroche à Brodra :
18, de Brodra à Neriade :
20, de Neriade à Amadabath :
13, d'Amadabath à Panſer :
14, de Panſer à Maſana :
14, de Maſana à Chirpour :
12, de Chirpour à Balambour :
11, de Balambour à Antivar :
17, d'Antivar à Bargant :
15, de Bargant à Bimal :
15, de Bimal à Modra :
10, de Modra à Chalaour :
10, de Chalaour à Cantap :
15, de Cantap à Setlana :
14, de Setlana à Palavaſeny :
21, de Palavaſeny à Pipars :
11, de Pipars à Mirda :
12, de Mirda à Boronda :
18, de Boronda à Coetchiel :
14, de Coetchiel à Bandar-Sonnery :
16, de Bandar-Sonnery à Ladona :
22, de Ladona, ville, à Chaſou :
17, de Chaſou à Nuali :
19, de Nuali à Hindou :
10, d'Hindou à Baniana :
24, de Baniana à Vettapour, ville fort ancienne, où l'on fait des tapis de laine :
22, de Vettapour à Agra : ce qui fait, par cette route, 415 coſſes depuis Surate. On met ordinairement trente-cinq ou quarante jours à faire cette route. *Ibid.* pages 51 & précédentes.

(58) » J'apperçus, dit-il, que cet homme, » ſe coupant la chair ſous les aiſſelles, avec » un razoir, il frottoit de ſon ſang le » morceau de bois. Chaque fois qu'il ſe re- » levoit, le bois croiſſoit à vûe d'œil; & la » troiſiéme, il en ſortit des branches, avec » des bourgeons. La quatriéme fois, l'arbre » fut couvert de feuilles. La cinquiéme on » y vit des fleurs. Un Miniſtre Anglois, » qui étoit préſent, avoit proteſté d'abord » qu'il ne pouvoit conſentir que des Chré- » tiens aſſiſtaſſent à ce ſpectacle : mais lorſ- » que d'un morceau de bois ſec il eut vû » que ces gens-là faiſoient venir, en moins » d'une demie-heure, un arbre de quatre ou » cinq pieds de haut, avec des feuilles & des » fleurs comme au Printems, il ſe mit en » devoir de l'aller rompre, & dit haute- » ment qu'il ne donneroit jamais la Com- » munion à aucun de ceux qui demeure- » roient plus longtems à voir de pareilles » choſes : ce qui obligea les Anglois de » congédier ces Charlatans, après leur avoir » donné la valeur de dix ou douze écus, dont » ils ſe retirerent fort ſatisfaits. *Ibid.* pages 37 & 38.

Dans le petit Voyage qu'il fit à Cambaie, en se détournant de cinq ou six cosses, il n'observa rien dont Mandesso n'ait fait la description ; mais, à son retour, il passa par un village, qui n'est qu'à trois cosses de cette ville, où l'on voit une Pagode, célébre par les offrandes de la plûpart des Courtisanes de l'Inde. Elle est remplie de nudités, entre lesquelles on découvre particuliérement une grande figure, que l'Auteur prit pour un Apollon, dans un état fort indécent. Les vieilles Courtisanes, qui ont amassé une somme d'argent dans leur jeunesse, en achetent de petites Esclaves, qu'elles forment à tous les exercices de leur profession ; & ces petites filles, que leurs Maîtresses menent à la Pagode, dès l'âge d'onze ou douze ans, regardent comme un bonheur d'être offertes à l'Idole (59). Cet infâme Temple est à six cosses de Chid-Abad, où Mandesso visita un des plus beaux jardins du grand Mogol.

TAVERNIER. 1665.

A l'occasion de la riviere d'Amadabath, qui est sans pont, & que les Payssans passent à la nage, après s'être lié, entre l'estomac & le ventre, une peau de bouc qu'ils rempliſſent de vent, il remarque que pour faire passer leurs enfans, ils les mettent dans des pots de terre, dont l'embouchure est haute de quatre doigts, & qu'ils poussent devant eux. Pendant qu'il étoit dans cette ville, un Payssan & sa femme passoient un jour, avec un enfant de deux ans, qu'ils avoient mis dans un de ces pots, d'où il ne lui sortoit que la tête. Vers le milieu de la riviere, ils trouverent un petit banc de sable, sur lequel étoit un gros arbre que les flots y avoient jetté. Ils pousserent le pot dans cet endroit, pour y prendre un peu de repos. Comme ils approchoient du pied de l'arbre, dont le tronc s'élevoit un peu au-dessus de l'eau, un serpent, qui sortit d'entre les racines, sauta dans le pot. Le pere & la mere fort effrayés abandonnerent le pot, qui fut emporté par le courant de l'eau, tandis qu'ils demeurerent à demi-morts au pied de l'arbre. Deux lieues plus bas, un Banian & sa femme, avec leur enfant, se lavoient, suivant l'usage du pays, avant que d'aller prendre leur nourriture. Ils virent, de loin, ce pot sur l'eau, & la moitié d'une tête qui paroissoit hors de l'embouchure. Le Banian se hâte d'aller au secours, & pousse le pot à la rive. Aussi-tôt, la mere, suivie de son enfant, s'approche pour aider l'autre à sortir. Alors, le serpent, qui n'avoit fait aucun mal au premier, sort du pot, se jette sur l'enfant du Baniane, se lie autour de son corps par divers replis, le picque & lui jette son venin, qui lui cause une prompte mort. Deux Payssans superstitieux, se persuaderent facilement qu'une avanture si extraordinaire étoit arrivée par une secrete disposition du Ciel, qui leur ôtoit un enfant pour leur en donner un autre. Mais le bruit de cet événement s'étant répandu, les véritables parens, qui en furent informés, redemanderent leur enfant ; & leurs prétentions devinrent le sujet d'un différend fort vif. L'affaire fut portée devant l'Empereur, qui ordonna que l'enfant fût restitué à son pere (60).

Avanture singuliere d'un enfant.

Tavernier prend plaisir à s'étendre sur diverses Histoires, dont on lui fit le récit dans la même ville : mais le goût de la vérité doit faire mettre quelque différence entre ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, ou sur celui

(59) *Ibidem.* page 39.

(60) Pages 42 & précédentes.

TAVERNIER. 1665.

Danger d'irriter les ſinges.

de ſes propres yeux. Il confirme ce qu'on a lû dans Mandeſlo, de la multitude de ſinges qu'on rencontre ſur la route, & du danger qu'il y a toujours à les irriter. Un Anglois, qui en tua un d'un coup d'arquebuſe, faillit d'être étranglé par ſoixante de ces animaux, qui deſcendirent du ſommet des arbres, & dont il ne fut délivré que par le ſecours qu'il reçut d'un grand nombre de Valets. En paſſant à Chitpour, aſſez bonne ville, qui tire ſon nom du Commerce de ces toiles peintes qu'on nomme chites, Tavernier vit, dans une grande Place, quatre ou cinq lions qu'on amenoit pour les apprivoiſer. La méthode des Indiens lui parut curieuſe. On attache les lions par les pieds de derriere, de douze en douze pas l'un de l'autre, à un gros pieu bien affermi. Ils ont au cou une autre corde, dont le Maître tient le bout à la main. Les pieux ſont plantés ſur une même ligne; & ſur une autre parallele, éloignée d'environ vingt pas, on tend encore une corde, de la longueur de l'eſpace qui eſt occupé par les lions. Les deux cordes, qui tiennent chacun de ces animaux attachés par les pieds de derriere, leur laiſſent la liberté de s'élancer juſqu'à la corde parallele, qui ſert de borne à ceux qui ſont au-delà, pour les irriter par quelques pierres ou quelques petits morceaux de bois qu'ils leur jettent. Une partie du Peuple accourt à ce ſpectacle. Lorſque le lion provoqué s'eſt élancé vers la corde, il eſt ramené au pieu par celle que le Maître tient à la main. C'eſt ainſi qu'il s'apprivoiſe inſenſiblement; & l'Auteur fut témoin de cet exercice, à Chitpour, ſans ſortir de ſon caroſſe (61).

Comment on apprivoiſe les lions.

Le jour ſuivant lui offrit un autre amuſement, dans la rencontre d'une bande de Fakirs, ou de Dervis Mahométans. Il en compta cinquante-ſept, dont le chef, ou le Supérieur, avoit été grand Ecuier de l'Empereur Jehan-Guir, & s'étoit dégoûté de la Cour à l'occaſion de la mort de ſon petit fils, qui avoit été étranglé par l'ordre de ce Monarque. Quatre autres Fakirs, qui tenoient le premier rang après le Supérieur, avoient occupé des Emplois conſidérables à la même Cour. L'habillement de ces cinq Chefs conſiſtoit en trois ou quatre aunes de toile, couleur orangée, dont ils ſe faiſoient comme des ceintures, avec le bout paſſé entre les jambes & relevé par derriere juſqu'au dos pour mettre la pudeur à couvert; & ſur les épaules, une peau de tigre, attachée ſous le menton. Devant eux, on menoit en main huit beaux chevaux, dont trois avoient des brides d'or & des ſelles couvertes de lames du même métal, & les cinq autres des brides d'argent & des ſelles couvertes auſſi de lames d'argent, avec une peau de léopard ſur chacune. L'habit du reſte des Dervis étoit une ſimple corde, qui leur ſervoit de ceinture, ſans autre voile pour l'honnêteté, qu'un petit morceau d'étoffe. Leurs cheveux étoient liés en treſſe autour de la tête, & formoient une eſpece de turban. Ils étoient tous armés, la plûpart d'arcs & de fleches, quelques-uns de mouſquets, & d'autres de demi-picques, avec une ſorte d'arme, inconnue en Europe, qui eſt, ſuivant la deſcription de l'Auteur, un cercle de fer tranchant, de la forme d'un plat dont on auroit ôté le fond. Ils s'en paſſent huit ou dix autour du cou, comme une fraiſe; & les tirant lorſqu'ils veulent s'en ſervir, ils les jettent avec tant de force, comme nous ferions voler une aſſiette, qu'ils coupent

Rencontre de cinquante-ſept Fakirs & de leurs chefs.

Arme inconnue en Europe.

(61) Page 46.

un homme presqu'en deux par le milieu du corps (62). Chaque Dervis avoit aussi une espece de cor-de-chasse, dont ils sonnent en arrivant dans quelque lieu, avec un autre instrument de fer, à peu près de la forme d'une truelle. C'est avec cet instrument, que les Indiens portent ordinairement dans leurs voyages, qu'ils raclent & nettoient la terre dans les lieux où ils veulent s'arrêter, & qu'après avoir ramassé la poussiere en monceau, ils s'en servent comme de matelas pour être couchés plus mollement. Trois des mêmes Dervis étoient armés de longues épées, qu'ils avoient achetées apparemment des Anglois ou des Portugais. Leur bagage étoit composé de quatre coffres, remplis de Livres Arabes ou Persans, & de quelques ustenciles de cuisine. Dix ou douze bœufs, qui faisoient l'arriere-garde, servoient à porter ceux qui étoient incommodés de la marche. TAVERNIER. 1665.

Lorsque cette religieuse troupe fut arrivée dans le lieu où Tavernier s'étoit arrêté, avec cinquante personnes de son escorte & de ses domestiques, le Supérieur, qui le vit si bien accompagné, demanda qui étoit cet Aga, & le fit prier ensuite de lui céder son poste, parce qu'il lui paroissoit commode pour y camper avec ses Dervis. L'Auteur, informé du rang des cinq Chefs, se disposa de bonne grace à leur faire cette civilité. Aussi-tôt la place fut arrosée de quantité d'eau, & soigneusement raclée. Comme on étoit en hyver, & que le froid étoit assez picquant, on alluma deux feux pour les cinq principaux Dervis, qui se placerent au milieu, avec la facilité de pouvoir se chauffer devant & derriere. Dès le même soir, ils reçurent dans leur camp la visite du Gouverneur d'une ville voisine, qui leur fit apporter du riz & d'autres rafraîchissemens. Leur usage, pendant leurs courses, est d'envoyer quelques-uns d'entr'eux à la Quête, dans les habitations voisines; & les vivres qu'ils obtiennent se distribuent avec égalité dans toute la troupe. Chacun fait cuire son riz. Ce qu'ils ont de trop est donné aux Pauvres, & jamais ils ne se réservent rien pour le lendemain (63). Camp des Dervis.

Bargant est le Domaine d'un Raja, dont les Vassaux passent pour des Brigands, redoutables aux Voyageurs : mais quelques présens que Tavernier fit à leurs Chefs lui firent obtenir un traitement fort civil & lui procurerent même une escorte. Le Pays, qui est entre Antivar & Mirda, n'est pas plus sûr. On compte trois journées, par des montagnes qui appartiennent à des Rajas tributaires du grand Mogol, auxquels ce Prince donne en revanche des emplois dans ses armées, qui leur rapportent plus que le Tribut qu'ils lui payent. *Mirda* est une grande ville, mal bâtie, où Tavernier eut le désagrément de trouver tous les Carvanseras remplis, parce que la tante de l'Empereur, femme de Scha-Hest-Kham, y passoit alors avec sa fille. L'Auteur se vit obligé de faire dresser sa tente, sur une digue bordée de grand arbres; & deux heures après, il fut surpris de voir quinze ou vingt éléphans, qui vinrent briser une partie de ces arbres, avec leurs trompes, dont ils cassoient les plus grosses branches comme nous rompons celles du plus petit arbrisseau. Ce ravage étoit ordonné par la Princesse, pour se vanger du mépris des Habitans de Mirda, qui ne lui avoient pas fait l'accueil & les présens qu'ils lui devoient. Nuali & Hindou sont deux villes, où se fait, comme dans le Pays, Vangeance d'une Princesse.

(62) Page 47. (63) Page 48.

TAVERNIER. 1665.

dont elles ſont environnées, l'indigo plat, qui eſt rond, & le plus cher des Indes, parce qu'il paſſe pour le meilleur (64).

Après la deſcription de cette Route, ſuppoſons Tavernier dans la ville Impériale d'Agra. Elle eſt, dit-il, à vingt-ſept degrés trente-une minutes de latitude, dans un terroir ſabloneux, qui l'expoſe pendant l'été à d'exceſſives chaleurs. C'eſt la plus grande ville des Indes, & la réſidence ordinaire des Empereurs Mogols. Les Maiſons des Grands y ſont belles & bien bâties : mais celles des Particuliers, comme dans toutes les autres villes des Indes, n'ont rien d'agréable. Elles ſont écartées les unes des autres & cachées par la hauteur des murailles, dans la crainte qu'on n'y puiſſe appercevoir les femmes ; ce qui rend toutes ces villes beaucoup moins riantes que celles de l'Europe.

Palais Impérial d'Agra.

Les édifices les plus remarquables d'Agra, ſont le Palais Impérial, & quelques belles ſépultures. Le Palais eſt un grand eſpace, environné d'une double muraille, qui dans quelques endroits eſt flanquée d'une terraſſe, ſur laquelle on a bâti de petits logemens pour quelques Officiers de la Cour. Le Gemena coule devant cette enceinte ; mais entre le mur exterieur & la riviere, on a formé une grande Place, où ſe font les combats des éléphans. Tavernier obſerve qu'on a choiſi cette Place proche de l'eau, parce que l'éléphant victorieux ſeroit difficile à gouverner, ſi l'on n'employoit l'artifice pour le pouſſer dans la riviere, en attachant, au bout d'une demie picque, des fuſées & des petards où l'on met le feu. On le chaſſe ainſi vers l'eau, dans laquelle il n'eſt pas plutôt à la profondeur de deux ou trois pieds, que ſa fureur s'appaiſe (65).

Tavernier obtient la permiſſion de le voir.

Du côté de la ville, on trouve une autre Place devant le Palais. La premiere porte, qui n'a rien de magnifique, eſt gardée par quelques Soldats. Lorſque les grandes chaleurs d'Agra forcent l'Empereur de tranſporter ſa Cour à Dehli, ou lorſqu'il ſe met en campagne avec ſon armée, il donne la garde de ſon treſor au plus fidelle de ſes Omhras, qui ne s'éloigne pas nuit & jour de cette porte, où il a ſon logement. Ce fut dans une de ces abſences du Monarque, que Tavernier obtint la permiſſion de voir le Palais. Toute la Cour étant partie pour Dehli, le gouvernement du Palais d'Agra fut confié à un Seigneur qui aimoit les Européens. *Velant*, chef du Comptoir Hollandois, l'alla ſaluer auſſi-tôt, & lui offrir, en épiceries, en cabinets du Japon, & en beaux draps de Hollande, un préſent d'environ ſix mille écus. Tavernier, qui étoit préſent, eut occaſion d'admirer la généroſité Mogole. Ce Seigneur reçut le compliment avec politeſſe ; mais ſe trouvant offenſé du préſent, il obligea les Hollandois de le remporter, en leur diſant que par conſidération & par amitié pour les Franguis, il prendroit ſeulement une petite canne, de ſix qu'ils lui offroient. C'étoit une de ces cannes du Japon, qui croiſſent par petits nœuds. Encore fallut-il en ôter l'or dont on l'avoit enrichie, parce qu'il ne la voulut recevoir que nûe. Après les complimens, il demanda au Directeur Hollandois ce qu'il pouvoit faire pour l'obliger ; & Velant l'ayant prié de permettre, que dans l'abſence de la Cour, il pût voir, avec Tavernier, l'intérieur du Palais, cette grace leur fut accordée. On leur donna ſix hommes pour les conduire.

(64) Pages 51 & précédentes. (65) Page 60.

TAVERNIER. 1665.

La premiere porte, qui ſert de logement au Gouverneur, eſt une voute longue & obſcure, après laquelle on entre dans une grande cour, environnée de Portiques, comme la Place royale de Paris. La galerie qui eſt en face eſt plus large & plus haute que les autres. Elle eſt ſoutenue de trois rangs de colonnes. Sous celles qui regnent des trois autres côtés de la cour, & qui ſont plus étroites & plus baſſes, on a menagé pluſieurs petites chambres pour les Soldats de la garde. Au milieu de la grande galerie, on voit une niche, pratiquée dans le mur, où l'Empereur ſe rend par un petit eſcalier dérobé; & lorſqu'il y eſt aſſis, on ne le découvre que juſqu'à la poitrine, à peu près comme un buſte. Il n'a point alors de gardes autour de lui, parce qu'il n'a rien à redouter, & que de tous les côtés cette place eſt inacceſſible. Dans les grandes chaleurs, il a ſeulement, près de ſa perſonne, un Eunuque, ou même un de ſes Enfans, pour l'éventer. Les Grands de la Cour ſe tiennent dans la galerie qui eſt au-deſſous de cette niche (66).

Premiere Cour & ſes Portiques.

Au fond de la cour, à main gauche, on trouve un ſecond portail, qui donne entrée dans une autre grande cour, environnée de galeries, comme la premiere, ſous leſquelles on voit auſſi de petites chambres pour quelques Officiers du Palais. De cette ſeconde cour, on paſſe dans une troiſiéme, qui contient l'appartement Impérial. Scha Jehan avoit entrepris de couvrir d'argent toute la voute d'une grande galerie qui eſt à main droite. Il avoit choiſi pour l'exécution de cette magnifique entrepriſe, un François, qui ſe nommoit Auguſtin de *Bourdeaux*. Mais, ayant beſoin d'un Miniſtre intelligent pour quelques affaires qu'il avoit à Goa, il y envoya cet Artiſte; & les Portugais, qui lui reconnurent aſſez d'eſprit pour le trouver redoutable, l'empoiſonnerent à Cochin (67). La galerie eſt demeurée peinte de feuillages d'or & d'azur. Tout le bas eſt revêtu de tapis. On y voit des portes, qui donnent entrée dans pluſieurs chambres quarrées, mais fort petites. Tavernier ſe contenta d'en faire ouvrir deux, parce qu'on l'aſſura que toutes les autres leur reſſembloient. Les trois autres côtés de la cour ſont ouverts, & n'ont qu'une ſimple muraille à hauteur d'appui. Du côté qui regarde la riviere, on trouve un Divan, ou un Belvedere, en ſaillie, où l'Empereur vient s'aſſeoir, pour ſe donner le plaiſir de voir ſes Brigantins ou le combat des bêtes farouches. Une galerie lui ſert de veſtibule; & le deſſein de Scha-Jehan étoit de la revêtir d'une treille de rubis & d'émeraudes, qui devoient repreſenter au naturel les raiſins verts & ceux qui commencent à rougir; mais ce deſſein, qui a fait beaucoup de bruit dans le monde, & qui demandoit plus de richeſſes que l'Indouſtan n'en put fournir, eſt demeuré imparfait. On ne voit que deux ou trois ſeps d'or, avec leurs feuilles, comme tout le reſte devoit être; émaillés de leurs couleurs naturelles, & chargés d'émeraudes, de rubis & de grenats, qui font les grappes. Au milieu de la cour, on admire une grande cuve d'eau, d'une ſeule pierre griſâtre, de quarante pieds de diametre (68), avec des degrés, dedans & dehors, pratiqués dans la même pierre, pour monter & deſcendre.

Seconde Cour. Niche de l'Empereur.

Cour Impériale. Riche deſſein.

Autre projet d'une richeſſe ſurprenante.

(66) Page 61. Cette deſcription eſt plus nette que celles de Rhoe & de Mandeſlo; mais Tavernier n'emploie pas les mêmes noms.

(67) Page 62.

(68) *Ibidem.*

TAVERNIER. 1665.

Il paroît que la curioſité de Tavernier reçut ici des bornes ; ce qui s'accorde avec le témoignage des autres Voyageurs, qui parlent des appartemens de l'Empereur comme d'un lieu impénétrable. Il paſſe aux ſépultures d'Agra & des lieux voiſins, dont il vante la beauté. Les Eunuques du Palais ont preſque tous l'ambition de ſe faire bâtir un magnifique Tombeau. Lorſqu'ils ont amaſſé beaucoup de biens, la plûpart ſouhaiteroient d'aller à la Mecque, pour y porter de riches préſens. Mais le grand Mogol, qui ne voit pas ſortir volontiers l'argent de ſes Etats, leur accorde rarement cette permiſſion ; & leurs richeſſes leur devenant inutiles, ils en conſacrent la plus grande partie à ces édifices, pour laiſſer quelque mémoire de leur nom (69). Entre tous les Tombeaux d'Agra, on diſtingue particuliérement celui de l'Impératrice, femme de Scha Jehan. Ce Monarque le fit élever proche du Taſimakan, grand Bazar, où ſe raſſemblent tous les Etrangers ; dans la ſeule vûe de lui attirer plus d'admiration. Ce Bazar ou ce Marché, eſt compoſé de ſix grandes cours, entourées de Portiques, ſous leſquelles on voit des boutiques & des chambres, où il ſe fait un prodigieux Commerce de toiles. Le Tombeau de l'Impératrice eſt au Levant de la ville, le long de la riviere, dans un grand eſpace fermé de murailles, ſur leſquelles on a fait regne. une petite galerie. Cet eſpace eſt une ſorte de jardin en compartimens, comme le parterre des nôtres ; avec cette différence, qu'au lieu de ſable, c'eſt du marbre blanc & noir. On y entre par un grand Portail. A gauche, on découvre une belle galerie, qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le Mufti ſe rend à des heures reglées, pour y faire la priere. Un peu au-delà du milieu de l'eſpace, on voit trois grandes Plate-formes, élevées l'une ſur l'autre, & chacune accompagnée de quatre tours, d'où l'on annonce ces heures. Au-deſſus s'éleve un dôme, qui n'a gueres moins d'éclat que celui du Val-de-Grace. Le dedans & le dehors ſont également revêtus de marbre blanc. C'eſt ſous ce dôme qu'on a placé le tombeau ; quoique le corps de l'Impératrice ait été dépoſé ſous une voute, qui eſt au-deſſous de la premiere Plate-forme. Les mêmes cérémonies, qui ſe font dans ce lieu ſouterrain, s'obſervent ſous le dôme, autour du tombeau ; c'eſt-à-dire, que de tems en tems on y change les tapis, les chandeliers, & les autres ornemens. On y trouve toujours auſſi quelques Mullahs en prieres. Tavernier vit commencer & finir ce grand ouvrage, auquel il aſſure qu'on employa vingt-deux ans, & le travail continuel de vingt mille hommes (70). On prétend, dit-il, que les ſeuls échaffaudages ont couté plus que l'ouvrage entier, parce que manquant de bois on étoit contraint de les faire de brique, comme les cintres de toutes les voutes ; ce qui demandoit un travail & des frais immenſes. Scha Jehan avoit commencé à ſe bâtir un tombeau de l'autre côté de la riviere : mais la guerre qu'il eut avec ſes Enfans interrompit ce deſſein ; & l'heureux Aureng-zeb, ſon ſucceſſeur, ne ſe fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, ſous le commandement d'un Eunuque, veillent ſans ceſſe à la garde du Mauſolée de l'Impératrice & du Taſimakan (71).

Pourquoi les Tombeaux d'Agra ſont magnifiques.

Deſcription du plus beau.

Dépenſe & durée du travail.

Les tombeaux des Eunuques n'ont qu'une ſeule Plate-forme, avec quatre petites chambres aux quatre coins. A la diſtance d'une lieue des murs d'A-

(69) Page 62. (70) Page 63. (71) Page 64.

gra ;

gra, on visite la sépulture de l'Empereur Ekbar. En arrivant du côté de Dehly, on rencontre près d'un grand Bazar, un jardin, qui est celui de Jehan Guir, Pere de Scha-Jehan. Le dessus du Portail offre une peinture de son tombeau, qui est couvert d'un grand voile noir, avec plusieurs flambeaux de cire blanche, & la figure de deux Jésuites aux deux bouts. On est étonné que Scha-Jehan, contre l'usage du Mahométisme, qui défend les Images, ait souffert cette représentation. Tavernier la regarde comme un monument de sa reconnoissance, pour quelques leçons de Mathématiques que ce Prince & son pere avoient reçues des Jésuites. Il ajoute que dans une autre occasion, Scha-Jehan n'eut pas pour eux la même indulgence. Un jour qu'il étoit allé voir un Arménien, nommé Corgia, qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit tombé malade, les Jésuites, dont la maison étoit voisine, firent malheureusement sonner leur cloche. Ce bruit, qui pouvoit incommoder l'Arménien, irrita tellement l'Empereur, que dans sa colere il ordonna que la cloche fût enlevée & pendue au cou de son éléphant. Quelques jours après, revoiant cet animal avec un fardeau qui étoit capable de lui nuire, il fit porter cette cloche à la Place du Kutual, où elle est demeurée depuis. Corgia passoit pour excellent Poëte. Il avoit été élevé avec Scha-Jehan, qui avoit pris du goût pour son esprit, & qui le combloit de richesses & d'honneurs; mais ses promesses & ses menaces n'avoient pû lui faire embrasser la Religion de Mahomet (72).

TAVERNIER. 1665.

Peinture qui represente des Jésuites.

Cloche enlevée à ces Peres, par Scha-Jehan.

Tavernier, toujours indépendant de l'ordre, décrit la route d'Agra à Dehli, sans expliquer à quelle occasion ni dans quel tems il fit ce voyage. Il compte soixante-huit cosses entre ces deux villes (73). A Goudki-Sera, qui n'est qu'à onze cosses d'Agra, il vit une des plus grandes Pagodes des Indes, accompagnée d'un Hôpital pour les singes. Cette Pagode, qui se nomme *Matura*, étoit autrefois beaucoup plus respectée qu'aujourd'hui; & cette différence ne vient que du changement de la riviere de Gemena, qui passoit autrefois au pied du Bourg, & qui ayant pris son cours au Nord, & n'en passant plus qu'à la distance d'une grande cosse, a fait perdre aux Pelerins Banians la commodité de s'y laver, suivant leur usage, avant que d'entrer dans la Pagode.

Route de Dehli.

Dehli est une grande ville, située sur le Gemena, qui coule du Nord au Sud, & qui prenant ensuite son cours du Couchant au Levant, après avoir passé par Agra & Kadiove, va se perdre dans le Gange. Scha-Jehan rebuté des chaleurs d'Agra, fit bâtir près de Dehly une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Jehannabad*, qui signifie ville de Jehan. Le climat y est plus temperé. Mais, depuis cette fondation, Dehly est tombée presque en ruines, & n'a que des pauvres pour Habitans; à l'exception de trois ou quatre Seigneurs, qui, lorsque la Cour est à Jehannabad, s'y établissent dans de grands enclos, où ils font dresser leurs tentes. Un Jésuite, qui suivoit la Cour d'Aureng-zeb, prenoit aussi son logement à Dehly.

Situation de cette ville.

Jehannabad, bâtie par Scha Jehan.

(72) Page 64.

(73) D'Agra à Goudki-Sera, on compte six cosses; cinq de Goudki-Sera à Cheki-Sera; seize, de Cheki-Sera à Kotki-Sera; quinze, de Kotki-Sera à Pelvelki-Sera; dix-huit, de Pelvelki-Sera à Balderpour; & huit de Badelpour à Dehli. *Page* 59 & 60.

TAVERNIER. 1665.

Sa deſcription.

Jehannabad, que le peuple, par corruption, nomme aujourd'hui *Jannabat*, eſt devenu une fort grande ville, & n'eſt ſéparée de l'autre que par une ſimple muraille. Toutes ſes Maiſons ſont bâties au milieu d'autant de grands enclos. On entre, du côté de Dehli, par une longue & large rue, bordée de voutes, dont le deſſus eſt en Plate-forme, & qui ſervent de retraite aux Marchands. Cette rue ſe termine à la grande Place, où eſt le Palais de l'Empereur. Dans une autre, fort droite & fort large, qui vient ſe rendre à la même Place, vers une autre porte du Palais, on ne trouve que de gros Marchands qui n'ont point de boutique extérieure.

Palais de Jehannabad.

Le Palais Impérial n'a pas moins d'une demie-lieue de circuit. Les murailles ſont de belle pierre de taille, avec des creneaux & des tours. Les foſſés ſont pleins d'eau, & revétus de la même pierre. Le grand Portail du Palais n'a rien de magnifique, non plus que la premiere cour, où les Seigneurs peuvent entrer ſur leurs éléphans. Mais, après cette cour, on trouve une ſorte de rue, ou de grand paſſage, dont les deux côtés ſont bordés de beaux Portiques, ſous leſquels une partie de la garde à cheval ſe retire dans pluſieurs petites chambres. Ils ſont élevés d'environ deux pieds; & les chevaux, qui ſont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont leurs mangeoires ſur les bords. Dans quelques endroits, on y voit de grandes portes, qui conduiſent à divers appartemens; ce paſſage eſt diviſé par un canal plein d'eau, qui laiſſe un beau chemin des deux côtés, & qui forme de petits baſſins à d'égales diſtances. Il mene juſqu'à l'entrée d'une grande cour, où les Omhras ſont la garde en perſonne. Cette cour eſt environnée de logemens aſſez bas, & les chevaux ſont attachés devant chaque porte. De la ſeconde cour, on paſſe dans une troiſiéme, par un grand Portail, à côté duquel on voit une petite ſalle, élevée de deux ou trois pieds, où l'on prend les veſtes dont l'Empereur honore ſes Sujets ou les Etrangers. Un peu plus loin, ſous le même Portail, eſt le lieu où ſe tiennent les tambours, les trompettes, & les hautbois, qui ſe font entendre quelques momens avant

Salle d'Audience.

que l'Empereur ſe montre au Public, & lorſqu'il eſt prêt à ſe retirer. Au fond de cette troiſiéme cour, on découvre le Divan, ou la ſalle d'audience, qui eſt élevée de quatre pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & tout-à-fait ouverte de trois côtés. Trente-deux colomnes de marbre, d'environ quatre pieds en quarré, avec leur pied-d'eſtal & leurs moulures, ſoutiennent la voute. Scha-Jehan s'étoit propoſé d'enrichir cette ſalle des plus beaux Ouvrages Moſaïques, dans le goût de la Chapelle de Florence; mais, après en avoir fait faire l'eſſai ſur deux ou trois colomnes, il deſeſpéra de pouvoir trouver aſſez de pierres précieuſes pour un ſi grand deſſein; & n'étant pas moins rebuté par la dépenſe, il ſe détermina pour une peinture en fleurs.

Trône Impérial.

C'eſt au milieu de cette Salle, & près du bord qui regarde la cour, en maniere de théâtre, qu'on dreſſe le trône où l'Empereur donne audience, & diſpenſe la Juſtice. C'eſt un petit lit, de la grandeur de nos lits de camp, avec ſes quatre colomnes, un ciel, un doſſier, un traverſin & la courtepointe. Toutes ces pieces ſont couvertes de diamans: mais lorſque l'Empereur s'y vient aſſeoir, on étend ſur le lit une couverture de brocard d'or, ou de quelque riche étoffe picquée. Il y monte par trois petites marches, de deux pieds de long. A l'un des côtés, on éleve un Paraſol, ſur un bâton

de la longueur d'une demie picque ; & l'on attache à chaque colomne du lit une des armes de l'Empereur ; c'eſt-à-dire, ſa rondache, ſon ſabre, ſon arc, ſon carquois & ſes fleches. TAVERNIER. 1665.

Dans la Cour, au-deſſous du trône, on a ménagé une place de vingt pieds, en quarré, entourée de baluſtres, qui ſont couverts tantôt de lames d'argent, & tantôt de lames d'or. Les quatre coins de ce parquet ſont la place des Secrétaires d'Etat, qui font auſſi la fonction d'Avocat dans les Cauſes civiles & criminelles. Le tour de la baluſtrade eſt occupé par les Seigneurs, & par les Muſiciens ; car, pendant le Divan même, on ne ceſſe point d'entendre une muſique fort douce, dont le bruit n'eſt pas capable d'apporter de l'interruption aux affaires les plus ſérieuſes. L'Empereur, aſſis ſur ſon trône, a près de lui quelqu'un des premiers Seigneurs, ou ſes ſeuls Enfans. Entre onze heures & midi, le premier Miniſtre d'Etat vient lui faire l'expoſition de tout ce qui s'eſt paſſé dans la chambre où il préſide, qui eſt à l'entrée de la premiere cour ; & lorſque ſon rapport eſt fini, l'Empereur ſe leve. Mais, pendant que ce Monarque eſt ſur le trône, il n'eſt permis à perſonne de ſortir du Palais. Tavernier fait valoir l'honneur qu'on lui fit de l'exempter de cette loi (74). Muſique pendant le Conſeil.

Vers le milieu de la cour, on trouve un petit Canal, large d'environ ſix pouces, où pendant que le Roi eſt ſur ſon trône tous ceux qui viennent à l'audience doivent s'arrêter. Il ne leur eſt pas permis d'avancer plus loin ſans être appellés ; & les Ambaſſadeurs mêmes ne ſont pas exempts de cette loi. Lorſqu'un Ambaſſadeur eſt venu juſqu'au Canal, l'Introducteur crie vers le Divan où l'Empereur eſt aſſis, que le Miniſtre de telle Puiſſance ſouhaite de parler à Sa Majeſté. Alors un Sécretaire d'Etat en avertit l'Empereur, qui feint ſouvent de ne pas l'entendre : mais quelques momens après, il leve les yeux ; & les jettant ſur l'Ambaſſadeur, il donne ordre au même Sécretaire de lui faire ſigne qu'il peut s'approcher. Canal qui ſert de borne devant le trône.

De la Salle du Divan, on paſſe à gauche ſur une terraſſe, d'où l'on découvre la riviere ; & ſur laquelle donne la porte d'une petite chambre, d'où l'Empereur paſſe au Serrail. A la gauche de cette même cour, on voit une petite Moſquée, fort bien bâtie, dont le dôme eſt couvert de plomb ſi parfaitement doré, qu'on le croiroit d'or maſſif. C'eſt dans cette Chapelle que Petite Moſquée Impériale.

(74) » Un jour, dit-il, quelques affaires » preſſantes m'obligeant de ſortir, tandis que » l'Empereur étoit au Divan, le Capitaine » des gardes m'arrêta par le bras & me dit » bruſquement que je n'irois pas plus loin. » Je conteſtai quelque-tems avec lui : mais » voiant qu'il me traitoit rudement, je portai la main à mon cangiar, & je l'aurois » frappé dans la colere où j'étois, ſi trois » ou quatre gardes, qui virent mon action, » ne m'avoient retenu. Heureuſement pour » moi, le Nabab, ou le premier Miniſtre, » qui étoit oncle de l'Empereur, paſſa dans » le même-tems, & s'étant informé du ſujet de notre querelle, ordonna au Capitaine des gardes de me laiſſer ſortir. Enſuite, aiant rendu compte à l'Empereur » de ce qui s'étoit paſſé, il m'envoia le ſoir » un de ſes gens, pour me dire que Sa Majeſté vouloit que j'euſſe la liberté d'entrer » au Palais & d'en ſortir à mon gré, pendant qu'elle ſeroit au Divan ; dequoi j'allai faire, le lendemain, mes remercimens au Nabab. *Ibid.* page 87. On eſt en peine, ici, à quel titre un Particulier tel que l'Auteur, qui ne fait dans tout ce Voyage que le rôle de Jouaillier, oſoit violer une loi de l'Empire. La faveur qu'il obtint cauſe moins d'embarras ; elle fait honneur à la bonté d'Aureng-zeb pour les Etrangers.

TAVERNIER. 1665.

l'Empereur fait chaque jour ſa priere, excepté le Vendredi, qu'il doit ſe rendre à la grande Moſquée. On tend, ce jour-là, autour des degrés, un gros rets de cinq ou ſix pieds de haut, dans la crainte que les éléphans n'en approchent, & par reſpect pour la Moſquée même. Cet édifice, que Tavernier trouva très-beau, eſt aſſis ſur une grande Plateforme, plus élevée que les Maiſons de la ville; & l'on y monte par divers eſcaliers.

Ecuries du grand Mogol à Jehannadah.

Le côté droit de la cour du Trône eſt occupé par des Portiques, qui forment une longue galerie, élevée d'environ un pied & demi au-deſſus du rez-de-chauſſée. Pluſieurs portes, qui regnent le long de ces Portiques, donnent entrée dans les Ecuries Impériales, qui ſont toujours remplies de très-beaux chevaux. Tavernier aſſure que le moindre a couté trois mille écus, & que le prix de quelques-uns va juſqu'à dix mille. Au-devant de chaque porte, on ſuſpend une natte de Bambou, qui ſe fend auſſi menu que l'oſier; mais au lieu que nos petites treſſes d'oſier ſe lient avec l'oſier même, celles de Bambou ſont liées avec de la ſoie torſe, qui repréſente des fleurs; & ce travail, qui eſt fort délicat, demande beaucoup de patience. L'effet de ces nattes eſt d'empêcher que les chevaux ne ſoient tourmentés des mouches. Chacun a d'ailleurs deux Palefreniers, dont l'un ne s'occupe qu'à l'éventer. Devant les Portiques, comme devant les portes des Ecuries, on met auſſi des nattes, qui ſe baiſſent & ſe levent ſuivant le beſoin; & le bas de la galerie eſt couvert de fort beaux tapis, qu'on retire le ſoir, pour faire, dans le même lieu, la litiere des chevaux. Elle ne ſe fait que de leur fiente, qu'on écraſe un peu, après l'avoir fait ſécher au Soleil. Les chevaux qui paſſent aux Indes, de Perſe, ou d'Arabie, ou du pays des Uſbecks, trouvent un grand changement dans leur nourriture. Dans l'Indouſtan, comme dans le reſte des Indes, on ne connoît ni le foin, ni l'avoine. Chaque cheval reçoit le matin, pour ſa portion, deux ou trois pelottes, compoſées de farine de froment & de beurre, de la groſſeur de nos pains d'un ſou. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on les accoutume à cette nourriture, & ſouvent on a beſoin de quatre ou cinq mois pour leur en faire prendre le goût. Le Palfrenier leur tient la langue d'une main; & de l'autre, il leur fourre la pelote dans le goſier. Dans la ſaiſon des cannes de ſucre ou de millet, on leur en donne à midi. Le ſoir, une heure ou deux avant le coucher du Soleil, ils ont une meſure de pois chiches, écraſés entre deux pierres & trempés dans l'eau (75).

Maniere d'y nourrir les chevaux.

Tavernier viſite pluſieurs villes de l'Empire, avec Bernier.

Tavernier partit d'Agra le 25 de Novembre 1665, pour viſiter quelques villes de l'Empire, avec Bernier, auquel il donne le titre de Médecin de l'Empereur (76), quoiqu'on ait lû, dans ſa propre Relation, qu'il avoit quitté alors le ſervice de ce Monarque pour s'attacher à Daneck-Mend-Scha, Sécretaire d'Etat pour les affaires Etrangeres. Le Journal de leur route eſt d'autant plus curieux, que les obſervations qu'il contient leur ayant été communes, il peut paſſer pour un ſupplément aux Mémoires de Bernier, dont on a regretté que tous les papiers n'euſſent pas vû le jour (77).

(75) Page 59.
(76) Page 66.
(77) Il dit en finiſſant, que pour ſes autres Avantures, dont M. Thevenot étoit fort curieux, il eſperoit qu'avec le tems il pourroit les débrouiller dans ſes Mémoires. T. II, p. 283.

Le premier jour de leur départ, ils firent trois coſſes, qui les conduiſirent à un mauvais Carvanſera. Le lendemain, ils en firent ſix juſqu'à Beruzadab, petite ville, où Tavernier toucha huit mille roupies, qui lui étoient dûes par un Seigneur Mogol pour le payement de quelques marchandiſes. Les cinq jours ſuivans, ils paſſerent par Morlides, qui eſt à neuf coſſes de Beruzadab; par Eſtanja, à quatorze coſſes de Morlides; par Haji-mal, à douze coſſes d'Eſtanja; par Sekandera, à treize coſſes d'Haji-mal; & par Sankal, à quatorze de Sakandera (78). Le premier de Décembre, ils rencontrerent cent dix charettes, tirées chacune par ſix bœufs, & chacune portant cinquante mille roupies. C'étoit le revenu de la Province de Bengale, qui, toutes charges payées, & la bourſe du Gouverneur remplie, monte à 5500000 roupies. Une lieue en-deçà de Sankal, on paſſe une riviere, nommée *Saingour*, qui va ſe rendre, à demie-lieue de-là, dans celle de Gemena. On la paſſe ſur un Pont de pierre. Ceux qui viennent du Bengale à Seronge & à Surate, peuvent accourcir leur chemin de dix lieues, en quittant celui d'Agra, pour ſe rendre à ce Pont, & paſſer enſuite le Gemena dans un bateau. Cependant on eſt plus porté à ſuivre le chemin d'Agra, parce qu'on trouve dans l'autre cinq ou ſix journées de pierres, & qu'il faut traverſer les terres de quelques Rajas, fameux par leurs brigandages. TAVERNIER. 1665.

Les deux François firent douze coſſes, de Sankal à Cherrurabad. Vers la moitié du chemin, ils rencontrerent une petite ville, nommée Gianabad, près de laquelle ils virent un Rhinoceros, qui mangeoit des cannes de millet. Il les recevoit de la main d'un petit garçon de neuf ou dix ans; & Tavernier en ayant pris quelques-unes, cet animal s'approcha de lui, pour les recevoir auſſi de la ſienne. Le 3, la route fut de douze coſſes, juſqu'à Chagenda; de treize, le lendemain juſqu'à Ataka; & de neuf, le jour ſuivant, juſqu'à Aureng-abad. Ce dernier bourg, qui portoit autrefois un autre nom, eſt le lieu dans lequel Aureng-zeb remporta ſur ſon frere, Sultan-Sujah, la victoire qui ſervit à l'élever ſur le trône. Non-ſeulement il lui donna ſon nom, mais il y fit bâtir, pour monument de ſa gloire, un beau Palais, accompagné d'un Jardin & d'une Moſquée. Rhinoceros familier.

Le 6, après avoir fait neuf coſſes, les deux Voyageurs arriverent à Alcinchan. A deux coſſes de ce bourg, on rencontre le fameux fleuve du Gange. Bernier parut fort ſurpris qu'il ne fut pas plus large que la Seine devant le Louvre. Il y a même ſi peu d'eau, depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Juin ou de Juillet, c'eſt à-dire, juſqu'à la ſaiſon des pluies, qu'il eſt impoſſible aux bateaux de remonter. En arrivant ſur ſes bords, les deux François burent un verre de vin dans lequel ils mirent de l'eau de ce Fleuve, qui leur cauſa quelques tranchées. Leurs Valets, qui la burent ſeule, en furent beaucoup plus tourmentés. Auſſi les Hollandois, qui ont des Comptoirs ſur les rives du Gange, ne boivent ils jamais de cette eau ſans l'avoir fait bouillir. L'habitude la rend ſi ſaine pour les Habitans du pays, que l'Empereur même & toute la Cour n'en boivent point d'autre. On voit continuellement un grand nombre de chameaux, ſur leſquels on vient charger de l'eau du Gange. Effets de l'eau du Gange.

(78) L'Auteur joint, aux quatre premiers de ces lieux, le nom de Serrail, par lequel il entend une Maiſon de plaiſance de l'Empereur.

TAVERNIER. 1665.

Halabas, où l'on arrive à neuf coſſes d'Alranchan, eſt une grande ville, bâtie ſur une pointe de terre, où ſe joignent le Gange & le Gamena. Le Château, qui eſt de pierre de taille & ceint d'un double foſſé, ſert de Palais au Gouverneur. C'étoit alors un des plus grands Seigneurs de l'Empire: ſa mauvaiſe ſanté l'obligeoit d'entretenir pluſieurs Médecins, Indiens & Perſans, entre leſquels étoit un François, né à Bourges, & nommé Claude *Maillé*, qui exerçoit tout à la fois la Médecine & la Chirurgie (79). Le premier de ſes Médecins Perſans jetta un jour ſa femme du haut d'une terraſſe en bas, dans un tranſport de jalouſie. Elle ne ſe rompit heureuſement que deux ou trois côtes. Ses Parens demanderent juſtice au Gouverneur, qui fit venir le Médecin, & qui le congédia. Il n'étoit qu'à deux ou trois journées de la ville, lorſque le Gouverneur, ſe trouvant plus mal, l'envoia rappeller. Alors ce furieux poignarda ſa femme & quatre enfans qu'il avoit d'elle, avec treize filles Eſclaves; après quoi, il revint trouver le Gouverneur, qui feignant d'ignorer ſon crime, ne fit pas difficulté de le reprendre à ſon ſervice.

Halabas & ſon Gouverneur.

Cruauté d'un Médecin.

Le 8, l'Auteur & Bernier paſſerent le Gange dans un bateau; mais ce ne fut pas ſans s'être ennuié beaucoup ſur la rive, pour attendre une permiſſion par écrit du Gouverneur, que Maillé leur apporta. L'Officier, qui fait payer les droits, ne laiſſe paſſer perſonne ſans cet écrit. La journée fut de ſeize coſſes, juſqu'à Sadoul-Serrail; celle du lendemain, de dix coſſes, juſqu'à Yakedil-Sera; & celle du jour d'après, de dix autres coſſes, juſqu'à Bonraki-Sera. Le 11, elle fut encore de dix coſſes, juſqu'à Banarou, grande ville, très-bien bâtie, dont la plûpart des Maiſons ſont de brique ou de pierre de taille, & plus élevées que celles des autres villes de l'Inde. Mais les rues ſont fort étroites. Entre pluſieurs Carvanſeras, on en admire un, pour ſa grandeur & pour la beauté de ſes édifices. Sa cour eſt partagée par deux galeries, où l'on vend des toiles, des étoffes de ſoie, & d'autres marchandiſes. C'eſt de la main des Ouvriers mêmes qu'on les achete. Mais avant que de les expoſer en vente, ils doivent y faire mettre le ſceau Impérial par le Chef de la Ferme, & ceux qui manquent à cette loi ſont punis avec une extrême rigueur. La ville eſt ſituée ſur le bord du Gange, qui baigne le pied de ſes murs, & qui reçoit une grande riviere, deux lieues au-deſſous, du côté du Couchant. Les Banians ont, à Banarou, une de leurs principales Pagodes, que l'Auteur & Bernier viſiterent curieuſement.

Banarou, très belle ville.

Sa forme eſt en croix, comme celle de toutes les autres Pagodes, & les quatre branches ſont égales. Au milieu s'éleve un dôme fort haut, comme une maniere de Tour à pluſieurs pans, qui finit en pointe; & le bout de chaque branche eſt terminé par une autre Tour, où l'on monte par dehors. Aux différens étages de ces dômes ou de ces tours, on trouve quantité de balcons & de niches, qui s'avancent, pour y prendre le frais; & leurs dehors ſont ornés de figures en relief, de toutes ſortes d'animaux, la plûpart aſſez mal faites. Sous le grand dôme, au centre de la Pagode, on voit un Autel en forme de table, de ſept à huit pieds de long, & de cinq à ſix de lar-

Pagode de Banarou.

(79) C'eſt le même apparemment que Tavernier avoit vû au Pays de Carnate, & dont on a lû l'Hiſtoire au Tome IX, dans le Voyage aux Mines de Diamans.

ge, avec deux degrés, qui ſervent de marche-pied, couverts d'un tapis d'or ou de ſoie, ſuivant la ſolemnité du jour. L'Autel eſt revêtu de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque précieuſe toile. De dehors on le voit en face, avec toutes les Idoles qu'il ſoutient; car les filles & les femmes n'ayant pas la liberté d'entrer dans la Pagode, non plus qu'une certaine Tribu de leur Secte, il faut que leurs adorations ſe faſſent en dehors. Entre les Idoles du grand Autel, l'Auteur & Bernier en obſerverent une qui eſt debout & de cinq ou ſix pieds de haut, mais dont on ne voit, ni les bras, ni les jambes, ni le corps. Il n'en paroît que la tête & le cou; & tout le reſte, juſques ſur l'Autel, eſt couvert d'une robbe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche, d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette ſtatue repréſente un ancien perſonnage, nommé Bainmadou, qui s'eſt rendu célebre par ſes vertus, & dont les Banians ont ſouvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'Autel, on eſt ſurpris de trouver la figure d'un animal monſtrueux, qui repréſente en partie, un éléphant, un cheval & une mule. Il eſt d'or maſſif. On le nomme Garou, & ſes Adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorſque ce ſaint Homme viſitoit le monde, pour y faire régner la vertu & les bons exemples. En entrant dans la Pagode, entre la grande Porte & le grand Autel, on trouve à gauche un petit Autel, qui offre une Idole de marbre noir, aſſiſe les jambes en croix, & d'environ deux pieds de hauteur. Tavernier y vit un petit garçon, fils du Grand-Prêtre, à qui le peuple jettoit des pieces de taffetas ou d'étoffes brodées, dont il frottoit l'Idole, & qu'il rendoit enſuite à ceux qui les avoient apportées. D'autres lui jettoient des chaînes de grains, que les Banians ſe mettent au cou, & qui leur ſervent de chapelets pour dire leurs prieres, des chaînes de corail, d'ambre jaune, de fruits & de fleurs, qu'il ſantifioit par la même cérémonie. Cette Idole, qui ſe nomme *Morli-Ram*, ou le Dieu Morli, paſſe pour le frere de celle qui eſt ſur le grand Autel.

TAVERNIER. 1665.

Forme de différentes Idoles.

Bainmadou.

Le cheval Garou.

Sous le grand Portail de la Pagode, un des principaux Bramines, ſe tient aſſis près d'une grande cuve, remplie d'eau, dans laquelle on a délayé quelque matiere jaune. Tous les Banians viennent ſe préſenter à lui, pour recevoir ſur le front une empreinte de cette couleur, qui leur deſcend entre les deux yeux & ſur le bout du nez, puis ſur les bras & devant l'eſtomac. C'eſt à cette marque qu'on reconnoît ceux qui ſe ſont lavés de l'eau du Gange; car lorſqu'ils n'ont employé que de l'eau de puits, dans leurs Maiſons, ils ne ſe croyent pas bien purifiés, ni par conſéquent en état de manger ſaintement. Chaque Tribu a ſon onction de différente couleur; mais l'onction jaune eſt celle de la Tribu la plus nombreuſe, & paſſe auſſi pour la plus pure.

Onction jaune des Banians.

Aſſez près de la Pagode, du côté qui regarde l'Oueſt, Jeſſeing, le plus puiſſant des Rajas idolâtres de l'Empire, avoit fait bâtir un College pour l'éducation de la Jeuneſſe. L'Auteur y vit deux Enfans de ce Prince, dont les Précepteurs étoient des Bramines, qui leur enſeignoient à lire & à écrire dans un langage fort différent de celui du Peuple. La cour de ce College eſt environnée d'une double galerie, & c'étoit dans la plus baſſe que les deux Princes recevoient leurs leçons, accompagnés de pluſieurs jeunes Sei-

College bâti par le Raja-Jeſſeing.

TAVERNIER. 1665.

gueurs, & d'un grand nombre de Bramines, qui traçoient ſur la terre, avec de la craie, diverſes figures de Mathématiques. Auſſi-tôt que Tavernier fut entré, ils envoyerent demander qui il étoit; & ſachant qu'il étoit François, ils le firent prier d'approcher, pour lui faire pluſieurs queſtions ſur l'Europe, & particuliérement ſur la France. Un Bramine apporta deux Globes, dont les Hollandois lui avoient fait préſent. Tavernier leur en fit diſtinguer les parties & leur montra la France. Après quelques autres diſcours, on lui ſervit le betel. Mais il ne ſe retira point, ſans avoir demandé à quelle heure il pouvoit voir la Pagode du College. On lui dit de revenir le lendemain, un peu avant le lever du Soleil. Il ne manqua point de ſe rendre à la porte de cette Pagode, qui eſt auſſi l'ouvrage de Jeſſeing, & qui ſe préſente à gauche en entrant dans la cour. Devant la porte, on trouve une eſpece de galerie, ſoutenue par des piliers, qui étoit déja remplie d'un grand nombre d'Adorateurs. Huit Bramines s'avançerent l'encenſoir à la main, quatre de chaque côté de la porte, au bruit de pluſieurs tambours & de quantité d'autres inſtrumens. Deux des plus vieux Bramines entonnerent un Cantique. Le Peuple ſuivit, & les inſtrumens accompagnoient les voix. Chacun avoit à la main une queue de paon, ou quelque autre éventail, pour chaſſer les mouches au moment que la Pagode devoit s'ouvrir. Cette muſique & l'exercice des éventails durerent plus d'une demie-heure. Enfin, les deux principaux Bramines firent entendre trois fois deux groſſes ſonnettes, qu'ils prirent d'une main; & de l'autre, ils frapperent avec une eſpece de petit maillet contre la porte. Elle fut ouverte auſſi-tôt, par ſix Bramines qui étoient dans la Pagode. Tavernier découvrit alors, ſur un Autel, à ſept ou huit pas de la porte, une grande Idole, qui ſe nomme Ram-Kam, & qui paſſe pour la ſœur de Morli-Ram. A ſa droite, il vit un enfant, de la forme d'un Cupidon, que les Banians nomment Lokemin; & ſur ſon bras gauche, une petite fille, qu'ils appellent Sita. Auſſi-tôt que la porte fut ouverte, & qu'on eut tiré un grand rideau qui laiſſa voir l'Idole, tous les Aſſiſtans ſe jetterent à terre en mettant les mains ſur leurs têtes, & ſe proſternerent trois fois. Enſuite, s'étant relevés, ils jetterent quantité de bouquets, & de chaînes, en forme de chapelets, que les Bramines faiſoient toucher à l'Idole & rendoient à ceux qui les avoient préſentées. Un vieux Bramine, qui étoit devant l'Autel, tenoit à la main une lampe à neuf méches allumées, ſur leſquelles il jettoit, par intervalles, une ſorte d'encens, en approchant la lampe fort près de l'Idole. Après toutes ces cérémonies, qui durerent l'eſpace d'une heure, on fit retirer le Peuple, & la Pagode fut fermée. On avoit préſenté, à Ram-Kam, quantité de riz, de farine, de beurre, d'huile & de lairage, dont les Bramines n'avoient laiſſé rien perdre. Comme l'Idole repréſente une femme, elle eſt particuliérement invoquée de ce ſexe, qui la regarde comme ſa Patrone. Jeſſeing, pour la tirer de la grande Pagode & lui donner un Autel dans la ſienne, avoit employé, tant en preſens pour les Bramines, qu'en aumônes pour les Pauvres, plus de cinq lacres de roupies, qui font ſept cens cinquante mille livres de notre monnoie (81).

Etudes des Mathématiques & de la Géographie.

Pagode du College.

Ce que Tavernier y voit.

(81) *Ibidem.* pages 367 & précédentes.

Dans

TAVERNIER. 1665.

Dans la même rue, & vis-à-vis du College, on voit une autre Pagode, qui s'appelle Richourdas, du nom de sa principale Idole, à laquelle on n'a pas laissé d'en associer une petite, nommée Goupaldas, qui est son frere, & qui reçoit des honneurs proportionnés. De toutes ces figures, on ne voit que la face, qui est de pierre ou de bois fort noir; à l'exception néanmoins de Moli-Ram, qui demeure toujours nue. Ram-Kam, dans la Pagode du Raja Jesseing, a pour prunelle deux diamans, que ce Prince lui a fait mettre au milieu des yeux, avec une grosse chaîne de perles au cou, & un dais sur la tête, soutenu de quatre piliers d'argent.

Pagode de Richourdas.

A huit journées de Banarou, droit au Nord, on entre dans un pays de montagnes, dont les intervalles sont de fort belles Plaines, larges quelquefois de deux ou trois lieues. Ces petits espaces sont très-fertiles en bled, en riz & en légumes : mais les malheurs de leurs Habitans est de les voir souvent ravagés par des troupes d'éléphans sauvages, dont ils ont beaucoup de peine à se défendre. Une Caravane, qui passe dans ces lieux, & qui se trouve forcée d'y camper, parce qu'on n'y rencontre point de Carvanseras, ne sauveroit pas ses vivres, si pendant toute la nuit elle n'allumoit des feux, avec un bruit continuel de mousqueterie & de toutes sortes d'instrumens. On voit, dans le même pays, une belle & fort ancienne Pagode, dont toutes les figures dedans & dehors, ne representent que des femmes & des filles. Aussi n'y vient-il gueres de Pelerins de l'autre sexe. Sur l'Autel, qui est au milieu comme dans les autres Pagodes, on admire une Idole d'or massif, haute d'environ quatre pieds, qui represente une fille debout, sous le nom de *Ram-Marion*. Elle a, du côté droit, un enfant d'argent massif, de la hauteur de deux pieds. Les Banians racontent que cette fille menant une vie fort sainte, on lui amena un enfant, qu'on la pria d'instruire; & qu'après quelques années d'instruction, il devint si sçavant, que tous les Rajas & les Princes portant envie à ses lumieres, il fut enlevé par quelque jaloux, sans qu'on ait jamais entendu parler de lui. Au bas de l'Autel, à la gauche de l'Idole, on voit la figure d'un vieillard, qui servoit Ram-Marion & l'enfant, & qui est particuliérement honoré des Bramines. On ne vient en Pelerinage à cette Pagode qu'une fois l'an, qui est le premier jour de la lune de Novembre, quoique la Pagode ne s'ouvre point avant la pleine lune. Pendant ces quinze jours, tous les Pelerins de l'un & de l'autre sexe observent de rigoureux jeûnes, se lavent trois fois le jour, & ne se laissent aucun poil sur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une espece de terre dont ils se frottent (82).

Montagnes entremêlées de belles Plaines.

Ancienne Pagode de Filles, & ses fables.

A cinq cens pas de Banarou, au Nord-Oueſt, l'Auteur & Bernier visiterent une Mosquée, où l'on montre plusieurs Tombeaux Mahométans, dont quelques-uns sont d'une fort belle Architecture. Les plus curieux sont dans un Jardin fermé de murs, qui laissent des jours par lesquels ils peuvent être vûs des Passans. On en distingue un, qui compose une grande masse quarrée, dont chaque face est d'environ quarante pas. Au milieu de cette plateforme, s'éleve une colomne de trente-quatre ou trente-cinq pieds de haut, tout d'une piece, & que trois hommes pourroient à peine embrasser. Elle

Tombeaux de Banarou.

(82) Page 368.

TAVERNIER. 1665.

eſt d'une pierre griſâtre, ſi dure, que Tavernier ne put la gratter avec un couteau. Elle ſe termine en pyramide, avec une groſſe boule ſur la pointe & un cercle de gros grains au deſſous de la boule. Toutes les faces ſont couvertes de figures d'animaux en relief. Pluſieurs vieillards, qui gardoient le Jardin, aſſurerent Tavernier que ce beau monument avoit été beaucoup plus élevé, & que depuis cinquante ans il s'étoit enfoncé de plus de trente pieds. Ils ajouterent que c'étoit la ſépulture d'un Roi de Boutan, qui étoit mort, dans le pays, après être ſorti du ſien pour en faire la conquête (83).

Pendant deux jours que les François paſſerent à Banarou, ils eſſuyerent une pluie continuelle, qui ne les empêcha point de ſatisfaire leur curioſité, & de paſſer le Gange avec une permiſſion par écrit du Gouverneur. La rigueur eſt extrême pour le payement des droits. Ils firent, le 13, deux coſſes juſqu'à Baterpour; huit, le lendemain, juſqu'à Saoragi-Sera; & neuf, le jour ſuivant, juſqu'à Moniarki-Sera. Dans la matinée du 15, après avoir fait deux coſſes, ils paſſerent une riviere, nommée Carnaſar-Sou, & trois coſſes plus loin, celle de Saode-Sou, qui ſe paſſent toutes deux à gué. Le 16, ils firent huit coſſes juſqu'à Gourmabad, bourg ſitué ſur la riviere de Goudera-Sou, qu'on paſſe ſur un Pont de pierre. Le 17, ils arriverent à Saſeron, après avoir fait quatre coſſes. Saſeron eſt une ville au pied des montagnes, aſſiſe ſur le bord d'un grand étang, au milieu duquel on voit une petite Iſle, qui contient une fort belle Moſquée. C'eſt la ſépulture d'un Nabab, nommé Selim-Kham, ancien Gouverneur de la Province. Le Pont, par lequel on paſſe dans l'Iſle, eſt revêtu & pavé de grandes pierres de taille. Sur un côté de l'étang regne un grand jardin, où l'on voit le Tombeau du fils de Selim-Kham, ſucceſſeur de ſon pere au gouvernement de la Province. Ceux qui vont à la Mine de Soulmelpour quittent ici le grand chemin de Patna, pour tirer droit au Midi par Ekberbourg, & par la fameuſe forteresſe de Rhodas (84).

Ville de Saſeron & ſes ornemens.

Dans la journée du 18, qui fut de neuf coſſes juſqu'à Deoud-Nagar-Sera, les deux Voyageurs paſſerent en bateau la riviere de Son-Sou, qui vient des montagnes du Midi. On y paye des droits pour les marchandiſes. Le lendemain, dix coſſes les conduiſirent à Halva-Sera; d'où s'étant rendus, le 20, à Aga-Sera, qui n'en eſt qu'à neuf coſſes, il ne leur en reſta que dix juſqu'à Patna, une des plus grandes villes de l'Inde (85).

Deſcription de Patna.

Elle eſt ſituée ſur la rive Occidentale du Gange. Tavernier ne lui donne gueres moins de deux coſſes de longueur. Les Maiſons n'y ſont pas plus belles que dans la plûpart des autres villes Indiennes; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont couvertes de chaume ou de bambou. La Compagnie Hollandoiſe s'y eſt fait un Comptoir, pour le Commerce du Salpêtre, qu'elle fait rafiner dans un gros village nommé Choupar, ſitué auſſi ſur la rive droite du Gange, dix coſſes au-deſſus de Patna. La liberté regne avec ſi peu d'exception dans cette ville, que l'Auteur & Bernier ayant rencontré, en arrivant, les Hollandois de Choupar qui retournoient chez eux dans leurs voitures, ils s'arrêterent pour vuider, avec eux, quelques bouteilles de vin de Chipre en pleine rue. Pendant huit jours qu'ils paſſerent à Patna, ils furent témoins d'un événe-

Punition d'un crime honteux.

(83) Page 68. (84) Page 69. (85) Page 70.

ment, qui leur fit perdre l'opinion où ils étoient, que certains crimes étoient impunis dans le Mahométiſme. Un Mioubaki, qui commandoit mille hommes de pied, vouloit abuſer d'un jeune garçon, qu'il avoit à ſon ſervice, & qui s'étoit défendu pluſieurs fois contre ſes attaques. Il ſaiſit, à la campagne, un moment qui le fit triompher de toutes les réſiſtances. Le jeune homme, outré de douleur, prit auſſi ſon tems pour ſe vanger. Un jour qu'il étoit à la chaſſe avec ſon Maître, il le ſurprit à l'écart, & d'un coup de ſabre, il lui abbatit la tête. Auſſi-tôt, il courut à bride abbatue vers la ville, en criant qu'il avoit tué ſon Maître, pour ſe vanger du plus infâme outrage. Il alla faire la même déclaration au Gouverneur, qui le fit jetter d'abord en priſon. Mais, après de juſtes éclairciſſemens, il obtint la liberté; & malgré les ſollicitations de la famille du Mort, aucun Tribunal n'oſa le pourſuivre, dans la crainte d'irriter le Peuple, qui applaudiſſoit hautement à ſon action. TAVERNIER. 1665.

A Patna, les deux Voyageurs prirent un Bateau pour deſcendre à Daca. Ils auroient pû s'embarquer au Port d'Halabas, ou du moins à Banarou, s'ils euſſent trouvé la riviere auſſi forte que dans la ſaiſon des grandes pluies; mais ne l'ayant trouvée navigable qu'à Patna, ils firent quinze coſſes pour aller paſſer la nuit à Benoncour-Sera. Cinq coſſes au-deſſus de ce Bourg, ils trouverent une riviere, nommée *Ponpon-Sou*, qui vient du Midi, & qui ſe jette dans le Gange. Le 30, après avoir fait dix-ſept coſſes, ils arriverent à Erija-Sera. Le jour ſuivant, ils en compterent quatre juſqu'à la riviere de Kao, qui vient auſſi du Midi; & trois coſſes plus bas, ils rencontrerent celle de Chanon, qui tombe du Nord. Quatre coſſes de plus leur firent trouver celle d'Erguga, qui vient du Sud; & ſix coſſes plus loin, ils virent celle d'Arquera, qui deſcend du même côté. Pendant toute cette journée, ils virent au Sud de grandes montagnes, tantôt à dix coſſes du Gange, tantôt à quinze; & le ſoir après en avoir fait dix-huit, ils arriverent à Mongher (86). Diverſes rivieres qui ſe jettent dans le Gange. Ville de Mongher.

Le premier jour de Janvier 1666, ils avoient vogué l'eſpace de deux heures, lorſqu'ils virent entrer dans le Gange une grande riviere qui vient du Nord, & qui ſe nomme *Gandec*. On ne compte que huit coſſes par-terre, de Mongher à Zangira: mais comme le Gange ſerpente beaucoup pendant cette journée, ils n'en firent pas moins de vingt-deux par eau. Le 2, depuis ſix heures du matin juſqu'à onze, ils virent tomber, dans le Gange, trois rivieres, qui viennent toutes trois du Nord; la premiere, nommée Ronovo; la ſeconde, Tak; & la troiſiéme, Chanan. Ils firent dix-huit coſſes, pour aller paſſer la nuit à Bakelpour. Le 3, après trois heures de navigation, ils trouverent le Katare, autre riviere qui vient du Nord. Ils paſſerent la nuit à Pongangel, village au pied des montagnes qui touchent au Gange, où l'on compte dix-huit coſſes depuis Bakalpour. Au-deſſous de Pongangel, ils virent une grande riviere, nommée Martnadi, qui vient du côté du Nord; & le ſoir, après avoir fait ſix coſſes, ils entrerent dans les murs de Ragi-Mohol. C'eſt une ville, qui étoit autrefois la réſidence des Gouverneurs de Bengale; mais la riviere ayant pris un autre cours, & ne paſſant plus qu'à une grande demie-lieue de ſes murs, cette raiſon, joint à la néceſſité de tenir en bride 1666. Ville de Ragi-Mohol & ſes changemens.

(86) Voyez la deſcription & le plan de Mongher & de Ragi-Mohol, au Tome IX, dans la Relation de Graaf.

TAVERNIER. 1666.

le Roi d'Arrakan & plusieurs Bandits Portugais, qui se sont retirés à l'embouchure du Gange, a fait prendre, au Gouverneur & aux principaux Marchands de Ragi-Mohol, le parti de se retirer à Daca, dont le commerce en a reçu beaucoup d'accroissement.

Séparation de Bernier & de l'Auteur.

Le 6 de Janvier, à six cosses de Ragi-Mohol, dans un gros Bourg nommé Donapour, Tavernier eut le chagrin de se séparer du Compagnon de son Voyage, qui devant se rendre à Casambazar, & passer de-là jusqu'à Ougly, se vit forcé de prendre par terre. Un grand banc de sable, qui se trouve devant la ville de Soutiqui, ne permet pas de faire cette route par eau lorsque la riviere est basse. Ainsi, pendant que Bernier prit son chemin par terre, l'Auteur continua de descendre le Gange jusqu'à Toutipour, qui est à deux cosses de Ragi-Mohol. Ce fut dans ce lieu, qu'il commença le lendemain, au lever du Soleil, à voir un grand nombre de crocodiles couchés sur le sable. Pendant tout le jour, jusqu'au Bourg d'Acerat, qui est à vingt-cinq cosses de Toutipour, il ne cessa pas d'en voir une si grande quantité, qu'il lui prit envie d'en tirer un, pour essaier s'il est vrai, comme on le croit aux Indes, qu'un coup de fusil ne leur nuise point. Le coup lui donna dans la machoire, & lui fit couler du sang; mais il ne s'en retira pas moins dans la riviere. Le lendemain, on n'en apperçut pas un moindre nombre, qui étoient couchés sur le bord de la riviere; & l'Auteur en tira deux, de trois balles à chaque coup. Au même instant, ils se renverserent sur le dos, en ouvrant la gueule; & tous deux moururent dans le même lieu (87). Tavernier fit dix-sept cosses pour arriver le soir à Douladia. Le 9, il en fit seize jusqu'à Dampour; & vers deux heures après midi, il rencontra une riviere, nommée Chativor, qui vient du côté du Nord. Le 10, après avoir fait quinze cosses, il passa la nuit dans un lieu éloigné des Maisons. Le lendemain, ayant fait vingt cosses jusqu'à l'endroit où le Gange se divise en trois branches, dont l'une conduit à Daca, il s'arrêta dans un gros village nommé Jatrapour, à l'entrée de ce canal. Ceux qui ont peu de bagage peuvent couper par terre, de Jatrapour à Daca, pour éviter les détours du fleuve. Tavernier, continuant sa navigation, passa, le 12, devant un gros Bourg, qu'on nomme Bargamara, & se rendit le soir à Kasiata, autre Bourg à onze cosses de Jatrapour. Le 13, à midi, il vit à deux cosses de Daca, la riviere de Lakia, qui vient du Nord-Est. Vis-à-vis de la pointe où les deux rivieres se joignent, on a bâti, sur chaque rive du Gange, une Forteresse munie de plusieurs pieces de canon. Une demie cosse plus loin, une autre riviere, nommée Pangalu, qui descend du Nord-Est, offre un beau Pont de brique; & demie cosse au-dessous, on en trouve une autre encore, qui se nomme Cadamtali, & qui est couverte aussi d'un Pont de brique. Des deux côtés du Gange, on voit plusieurs tours, dans lesquelles un grand nombre de têtes humaines sont comme enchassées. Après avoir fait neuf cosses, Tavernier arriva le soir à Daca (88).

L'Auteur essaie si les Crocodiles sentent un coup de fusil.

Division du Gange à Jatrapour.

Description de Daca.

C'est une grande ville, qui ne s'étend qu'en longueur, parce que les Habitans ne veulent pas être éloignés du Gange. Elle a plus de deux cosses; sans compter que depuis le dernier Pont de brique, on ne rencontre qu'une

(87) Page 72. (88) Page 73.

ſuite de Maiſons, écartées l'une de l'autre, & la plûpart habitées par des Charpentiers, qui conſtruiſent des Galéaſſes & d'autres Bâtimens. Toutes ces Maiſons, dont l'Auteur n'excepte point celles de Daca, ne ſont que de mauvaiſes cabanes, compoſées de terre graſſe & de bambou. Le Palais même du Gouverneur eſt de bois : mais il loge ordinairement ſous des tentes, qu'il fait dreſſer dans une cour de ſon enclos. Les Hollandois & les Anglois, ne jugeant point leurs marchandiſes en ſûreté dans les édifices de Daca, ſe ſont fait bâtir d'aſſez beaux Comptoirs. On y voit auſſi une fort belle Egliſe de brique, dont les Peres Auguſtins ſont en poſſeſſion. (89). Tavernier obſerve, à l'occaſion de Galéaſſes qui ſe font à Daca, qu'on eſt étonné de leur viteſſe. Il s'en fait de ſi longues, qu'elles ont juſqu'à cinquante rames de chaque côté, mais on ne met que deux hommes à chaque rame. Quelques-unes ſont fort ornées. L'or & l'azur y ſont prodigués (90).

Viteſſe extrême de ſes Galéaſſes.

Tavernier, dont l'induſtrie s'exerçoit à différentes ſortes de Commerce, ſe crut obligé, en arrivant à Daca, de s'aſſûrer la protection du Nabab. Dans une viſite qu'il ſe hâta de lui rendre, il lui fit préſent d'une couverture en broderie d'or, brodée d'une grande dentelle d'or de point-d'Eſpagne ; & d'une grande écharpe d'or & d'argent du même point, avec une bague d'une fort belle émeraude. Cette libéralité fut reconnue par des politeſſes. Le ſoir, s'étant logé chez les Hollandois, il reçut de la part du Nabab, des grenades, des oranges de la Chine, deux melons de Perſe, & des pommes de trois eſpeces. Le jour d'après, en lui montrant ſes marchandiſes, il fit préſent, au Prince ſon fils, d'une montre à boëte d'or émaillée, d'une paire de petits piſtolets garnis d'argent, & d'un teleſcope. Ces préſens lui revenoient à plus de cinq mille livres (91). Mais il paroît qu'il en fut dédommagé par

Généroſité de l'Auteur.

(89) *Ibidem.*

(90) *Ibidem.*

(91) Page 74. Tavernier ſe fait honneur, dans un autre endroit, d'une généroſité beaucoup plus extraordinaire. En arrivant, dit-il, à Jehannabad, je fis ma révérence à l'Empereur, le 12 de Septembre 1665, & voici le preſent que je lui fis. 1°. Une rondache de bronze, de haut relief parfaitement doré, la dorure ſeule coutant trois cens ducats d'or, qui montoient alors à mille huit cens livres, & la piece entiere à quatre mille trois cens ſoixante-dix-huit livres. Au milieu ſe voyoit repreſentée l'Hiſtoire de Curtius, qui ſe jetta à cheval, & tout armé, dans le gouffre qui s'étoit ouvert à Rome. Le tour de la rondache étoit une naïve repréſentation du ſiege de la Rochelle. C'étoit le chef-d'œuvre d'un des plus excellens Ouvriers de France, à qui il avoit été commandé par M. le Cardinal de Richelieu. Tous les grands Seigneurs, qui étoient alors autour d'Aureng-zeb, furent charmés de la beauté de cet Ouvrage, & lui dirent qu'il falloit mettre une piece ſi riche ſur le grand éléphant qui portoit l'Etendard devant Sa Majeſté. 2°. Je fis préſent, à l'Empereur, d'une maſſe d'armes de criſtal de roche, dont toutes les Côtes étoient couvertes de rubis & d'émeraudes enchaſſées en or dans le criſtal. Cette piece me coutoit 3119 livres. Plus, d'une ſelle de cheval à la Turque, bordée de petits rubis, de perles & d'émeraudes, qui avoit couté 2892 livres. Plus, d'une autre ſelle de cheval avec la houſſe, le tout couvert d'une broderie or & argent, & du prix de 1730 livres. Je fis préſent au Nabab Giafer-Kam, oncle du grand Mogol ; 1°. D'une table, avec dix-neuf pieces qui compoſoient le cabinet ; le tout de pierres de rapport de diverſes couleurs, repreſentant toutes ſortes de fleurs & d'oiſeaux. L'Ouvrage avoit été fait à Florence, & avoit couté 2150 livres. 2°. D'un anneau d'un rubis parfait, qui avoit couté 1170 livres. Au grand Treſorier, je donnai une montre à boëte d'or, couverte de petites émeraudes, du prix de 720 livres. Aux Portiers du tréſor de l'Empereur, & aux Treſoriers, 100 roupies. A l'Eunuque de la grande Begum, ſœur d'Aureng-zeb, une

TAVERNIER. 1666.

la vente de ſes marchandiſes. D'ailleurs le Nabab lui fit expédier un Paſſeport, dans lequel il lui donnoit la qualité de Gentilhomme de ſa Maiſon; faveur qui lui aſſuroit divers privileges, dans tous les Etats du grand Mogol. Les Hollandois lui conſeillerent de prendre le payement de ſes marchandiſes en Lettres de Change pour Caſambazar, parce qu'il y a quelque danger dans cette route, à l'occaſion des petites Barques avec leſquelles on eſt obligé de remonter le Gange juſqu'au Bourg d'Acerat, pour éviter des marais qu'il faudroit traverſer par terre. Ces Barques peuvent être renverſées par le moindre orage; & ſi les Mariniers découvrent qu'on y porte de l'argent, il leur eſt facile de contribuer au déſaſtre, dans l'eſpérance de trouver l'argent au fond de l'eau & de s'en ſaiſir.

Privileges qu'il obtient.

Le 29, jour du départ de Tavernier, tous les Hollandois l'accompagnerent pendant l'eſpace de deux lieues, dans leurs petites Barques armées. Il employa quatorze jours à remonter juſqu'au Bourg d'Acerat, où laiſſant ſes Domeſtiques & ſes marchandiſes dans ſa Barque, il prit un Bateau qui le porta au village de Mirdapour. Le 12 de Fevrier, il ſe procura un cheval pour lui-même; mais n'en ayant pas trouvé d'autre pour ſon bagage, il fut obligé de prendre deux femmes, qui en chargerent leurs épaules. Le ſoir, du même jour, il arriva heureuſement à Caſambazar, où Wacktendonk, Directeur général de tous les Comptoirs Hollandois du Bengale, le reçut avec beaucoup de civilités. Il apprit, le lendemain, que ſes marchandiſes & les gens qu'il avoit laiſſés pour les garder dans ſa Barque, avoient couru beaucoup de riſque ſur le Gange, par la force du vent ou par l'infidélité des Mariniers. Cette allarme fut comme le préſage d'une autre diſgrace, à laquelle il s'attendoit beaucoup moins. Les Hollandois lui ayant prêté un Paleky, pour ſe rendre à Madezon-Barzaki, gros Bourg à trois coſſes de Caſambazar, il fit ce voyage, le 15, dans l'eſpérance d'y toucher l'argent de ſes Lettres de Change. Mais le Receveur du Nabab lui dit, après les avoir lûes, que le ſoir auparavant il avoit reçu ordre de ne pas le paier. Une ſi fâcheuſe déclaration fut éclaircie quelques jours après par une lettre du Nabab, qui ſe plaignoit d'avoir été trompé dans la vente, particuliérement ſur le prix d'une très groſſe perle, & qui prétendoit retrancher vingt mille roupies de la ſomme. Ces défiances lui étoient venues de la Cour, où Tavernier, malgré tous ſes préſens, n'avoit pas eu le bonheur de ſatisfaire trois Officiers, établis par Aureng-zeb, pour l'examen des joyaux qu'on lui préſentoit. Le Nabab offroit d'ailleurs de remettre toutes les marchandiſes qu'il avoit achetées, ſi Tavernier ne conſentoit point à cette diminution. En vain les Directeurs Hollandois repreſenterent » qu'il étoit connu pour honnête homme; qu'il étoit le ſeul qui ap» portât aux Indes les plus précieuſes raretés de l'Europe; que ce traitement » lui feroit perdre l'envie d'y revenir, & qu'il ne manqueroit pas d'inſpi» rer le même dégoût à ceux qui ſe propoſoient d'y venir à ſon exemple. Le

Route de Daca à Caſambazar.

Diſgrace de Tavernier.

montre à boete peinte, de 160 livres. En un mot, tous mes premiers préſens monterent à la ſomme de vingt trois mille cent quatre-vingt ſept livres. L'Auteur ajoute, pour donner de la vraiſemblance à ſon recit, que ceux qui veulent avancer leurs affaires à la Cour des Princes, tant en Turquie qu'en Perſe & aux Indes, ne doivent rien commencer ſans avoir des préſens tout prêts, & la bourſe preſque toujours ouverte pour les Officiers dont ils ont beſoin. *Pages 81 & précédentes.*

Nabab, qui se croioit heureux d'avoir reçu les avis de la Cour avant que sa Lettre de Change eût été paiée, insista sur ses demandes; & Tavernier se vit forcé de lui accorder du moins un rabais de dix mille roupies. On doit juger quel étoit le profit d'un Commerce, dans lequel une perte si considérable & ses présens continuels ne l'empêchoient pas de s'enrichir. Mais il donne son exemple comme un motif de précaution, pour ceux qui traitent avec les Seigneurs de l'Orient (92). TAVERNIER, 1666.

Après s'être consolé de cette injustice, il partit le 17, pour Ougly, dans une Barque à quatorze rames, que les Hollandois lui prêterent. Il passa les deux premieres nuits sur la riviere. Le 19, il s'arrêta dans un gros Bourg, nommé Nandi, jusqu'où remonte le flux de la mer. Un vent furieux & la hauteur de l'eau forcerent les Mariniers d'y mettre la Barque à terre. Le 20, étant arrivé à Ougly (93), les Hollandois lui firent le plus agréable accueil. » Ils avoient, dit-il, pour la bouche, toutes les délicatesses qui se trouvent » dans nos jardins d'Europe; des salades de plusieurs sortes, des choux, des » asperges, des pois, & principalement des feves, dont la graine vient du Ja» pon. Mais jusqu'alors ils n'avoient pû faire venir d'artichaux dans leurs jar» dins (94).

Le grand Mogol fait voir ses joyaux à Tavernier.

Tavernier retourna le 5 de Mars à Casambazar, où il reprit le chemin de Jehannabad. Il supprime toutes les circonstances de ce voyage, qu'il fit apparemment par la même route : mais, comme il s'attache peu à l'ordre de ses courses, on lit, dans une autre partie de sa Relation (95), qu'étant allé au Palais, pour prendre congé de l'Empereur avant que de quitter sa Cour, ce Monarque lui fit dire qu'il ne vouloit pas qu'il partît sans avoir vû ses joiaux. Le lendemain, de grand matin, cinq ou six Officiers vinrent l'avertir que l'Empereur le demandoit. Il se rendit au Palais, où les deux *Courtiers* des joiaux le presenterent à Sa Majesté, & le menerent ensuite dans une petite chambre, qui est au bout de la salle où l'Empereur étoit sur son trône, & d'où il pouvoit les voir.

Précautions qui s'observent.

Akel-Kham, chef du trésor des joiaux, étoit déja dans cette chambre. Il donna ordre, à quatre Eunuques de la Cour, d'aller chercher les joiaux, qu'ils apporterent dans deux grands plats de bois *lacrés* avec des feuilles d'or, & couverts de petits tapis faits exprès, l'un de velours rouge, l'autre de velours vert en broderie. On les découvrit. On compta trois fois toutes les pieces. Trois Ecrivains en firent la liste. Les Indiens observent toutes ces formalités, avec autant de patience que de circonspection; & s'ils voient quelqu'un qui se presse trop ou qui se fâche, ils le regardent sans rien dire, en riant de sa chaleur comme d'une extravagance (96).

Pieces du trésor des joyaux.

La premiere piece qu'Akel-Kham mit entre les mains de Tavernier, fut un grand diamant, qui est une rose ronde, fort haute d'un côté. A l'arrête d'en-bas, on voit un petit cran, dans lequel on découvre une petite glace. L'eau en est belle. Il pese trois cens dix-neuf ratis & demi, qui font deux cens

(92) Pages 77 & suivantes.
(93) Les François n'y avoient point encore de Comptoir. Voyez les Relations de Graaf & de Luillier, au Tome IX.
(94) Page 76.
(95) Même Tome, p. 226.
(96) *Ibid.* page 227.

TAVERNIER. 1666.

quatre-vingt de nos carats (97). C'eſt un preſent que Mirgimola (98) fit à l'Empereur Scha-Jehan, lorſqu'il vint lui demander une retraite à ſa Cour, après avoir trahi le Roi de Golkonde ſon Maître. Cette pierre étoit brute & peſoit alors neuf cens ratis, qui font ſept cens quatre-vingt-ſept carats & demi. Elle avoit pluſieurs glaces. En Europe, on l'auroit gouvernée fort différemment; c'eſt à-dire, qu'on en auroit tiré de bons morceaux, & qu'elle ſeroit demeurée plus peſante. Scha-Jehan la fit tailler par un Vénitien, nommé Hortenſio Borgis, mauvais Lapidaire qui ſe trouvoit à la Cour. Auſſi fut-il mal récompenſé. On lui reprocha d'avoir gâté une ſi belle pierre, qui auroit pu conſerver un plus grand poids, & dont Tavernier ajoute qu'il auroit pû tirer quelque bon morceau, ſans faire tort à l'Empereur (99). Il ne reçut, pour prix de ſon travail, que dix mille roupies.

Après avoir admiré ce beau diamant, & l'avoir remis entre les mains d'Akel Kham, l'Auteur en vit un autre, en poire, de fort bonne forme & de belle eau, avec trois autres diamans à table, deux nets, & l'autre qui a de petits points noirs. Chacun peſe cinquante-cinq à ſoixante ratis; & la poire, ſoixante-deux & demi. Enſuite on lui montra un joiau de douze diamans; chaque pierre, de quinze à ſeize ratis, & toutes roſes. Celle du milieu eſt une roſe en cœur, de belle eau, mais avec trois petites glaces; & cette roſe peut peſer trente-cinq à quarante ratis. On lui fit voir un autre joiau de dix-ſept diamans, moitié table, moitié roſe, dont le plus grand ne peſe pas plus de ſept ou huit ratis; à la réſerve de celui du milieu, qui peut en peſer ſeize. Toutes ces pierres ſont de la premiere eau, nettes, de bonne forme, & les plus belles qui ſe puiſſent trouver.

Deux grandes perles en poire; l'une d'environ ſoixante-dix ratis, un peu plate des deux côtés, de belle eau & de bonne forme. Un bouton de perle, de cinquante cinq à ſoixante ratis, de bonne forme & de belle eau. Une perle ronde, belle en perfection, un peu plate d'un côté, & du poids de cinquante-ſix ratis. C'eſt un préſent de Scha-Abas II, Roi de Perſe, au grand Mogol. Trois autres perles rondes, chacune de vingt-cinq à vingt-huit ratis, mais dont l'eau tire ſur le jaune. Une perle de parfaite rondeur, peſant trente-ſix ratis & demi, d'une eau vive, blanche, & de la plus haute perfection. C'étoit le ſeul joiau qu'Aureng-zeb eut acheté, par admiration pour ſa beauté. Tout le reſte lui venoit, en partie de Daracha, ſon frere aîné, dont il avoit eu la dépouille après lui avoir fait couper la tête, en partie des préſens qu'il avoit reçus depuis qu'il étoit monté ſur le trône. Ce Prince avoit moins d'inclination pour les pierreries que pour l'or & l'argent (1).

Akel-Kan continua de mettre entre les mains de Tavernier, en lui laiſſant tout le tems de ſatisfaire ſa curioſité, deux autres perles, parfaitement rondes & égales, qui peſent chacune vingt-cinq ratis & un quart. L'une eſt un peu jaune; mais l'autre eſt d'une eau très vive, & la plus belle qui ſoit au monde. Il eſt vrai que le Prince Arabe, qui a pris Maſcate ſur les Portugais,

(97) Le ratis fait ſept huitiémes de carat.

(98) Bernier le nomme plus correctement l'Emir-Jemla, dont Mirgimola paroit une corruption. Voyez le Voyage de Tavernier, aux Mines de Diamans. Tome IX.

(99) Page 227.

(1) Pages 77 & 228.

en a une qui passe pour la premiere en beauté. Mais quoiqu'elle soit parfaitement ronde, & d'une blancheur si vive, qu'elle en est comme transparente, elle ne pese que quatorze carats. L'Asie a peu de Monarques qui n'ayent sollicité ce Prince de leur vendre une perle si rare (2). TAVERNIER. 1666.

Tavernier admira deux chaînes; l'une de perles, & de rubis de diverses formes, percés comme les perles; l'autre, de perles & d'émeraudes, rondes & percées. Toutes les perles sont de plusieurs eaux, & chacune de dix ou douze ratis. Le milieu de la chaîne de rubis offre une grande émeraude de vieille roche, taillée au quadran & fort haute en couleur, mais avec plusieurs glaces. Elle pese environ trente ratis. Au milieu de la chaîne d'émeraudes, on admire une Amethiste Orientale à table longue, du poids d'environ quarante ratis, & belle en perfection.

Un rubis balais Cabochon, de belle couleur, & percé par le haut, qui pese dix-sept mescals, dont six font une once. Un autre rubis Cabochon, parfait en couleur, mais un peu glacé, & percé par le haut, du poids de douze mescals. Une Topaze Orientale, de couleur fort haute, taillée à huit pans, qui pese six mescals, mais qui a d'un côté un petit nuage blanc.

Tels étoient les plus précieux joiaux du grand Mogol. Tavernier vante l'honneur qu'il eut de les voir & de les tenir tous dans ses mains, comme une faveur qu'aucun autre Européen n'avoit jamais obtenue (3).

Il rend compte de deux Voyages qu'il avoit faits de Surate à Golkonde, dès l'année 1645, & qui méritent de trouver place dans une Note, en faveur des Géographes (4). Les remarques suivantes regardent quelques Places, où l'Auteur s'arrêta dans cette route. Deux Voyages de Surate à Golkonde.

(2) *Ibidem.*

(3) Page 219.

(4) Tavernier partit de Surate le 19 de Janvier, & fit, le premier jour, 3 cosses jusqu'à Cambari :

De Cambari à Barnoli,	9 cosses.
De Barnoli à Beara,	12
De Beara à Navapour,	16
De Navapour à Kinkula,	18
De Kinkula à Pipelnar,	8
De Pipelnar à Nimpour,	17
De Nimpour à Patane,	14
De Patane à Secoura,	14
De Secoura à Bakela,	10
De Bakela à Disgon,	10
De Disgon à Doltabat,	10
De Doltabat à Aureng-abad,	4
D'Aureng-abad à Pipeli,	8
De Pipeli à Aulear,	12
D'Aulear à Guismner,	10
De Guismner à Asti,	12
D'Asti à Sarver,	16
De Sarver à Lesona,	16
De Lesona à Nadour,	12
De Nadour à Patonta,	9
De Patonta à Kakmi,	10
De Kakmi à Satapour,	10 cosses.
De Satapour à Sitanaga,	12
De Sitanaga à Satanagar,	10
De Satanagar à Melvari,	16
De Melvari à Girballi,	12
De Girballi à Golkonde,	14

Cette route est de 324 cosses, que l'Auteur fit en 27 jours. En 1653, il en prit une autre, depuis Pipelnar; mais il ne marque pas les cosses de Pipelnar à Birgam, le 12 de Mars.

De Birgam à Omberat,	le 13
D'Omberat à Enneck-Tenque,	le 14
D'Enneck-Tenque à Geroul,	le 15
De Geroul à Lazour,	le 16
De Lazour à Aurengabad,	le 17
D'Aurengabad à Pipelgan ou Pipely,	le 18
De Pipelgan à Ember,	le 19
D'Ember à Deogan,	le 20
De Deogan à Parris,	le 21
De Parris à Bargan,	le 22
De Bargan à Palam,	le 23
De Palam à Kandear,	le 24
De Kandear à Gargan,	le 25
De Gargan à Nagouni,	le 26
De Nagouni à Indove,	le 27

TAVERNIER. 1666. Remarques sur diverses Places.

Doltabat est une des meilleures Forteresses des Etats du grand Mogol, sur une montagne si escarpée, que le chemin qu'on y a pratiqué ne peut recevoir à la fois qu'un cheval ou un chameau. La ville, qui est au bas de la montagne, est ceinte de bonnes murailles. Cette Place importante, que les Mogols avoient perdue lorsque les Rois de Visapour & de Golkonde avoient secoué le joug, fut reprise par des ruses fort subtiles sous le regne de Scha-Jehan. On y voit une très belle artillerie, dont le soin est ordinairement commis à des Canoniers Anglois ou Hollandois.

Aurengabad n'étoit anciennement qu'un village, dont Aureng-zeb a fait une ville, en mémoire de sa premiere femme, qui y étoit morte, & pour laquelle il avoit eu d'autant plus d'affection que tous ses enfans venoient d'elle. Elle est enterrée sur le bord d'un Lac, de deux cosses de tour, qui baigne le pied des maisons de la ville. Son tombeau & la Mosquée dont il est accompagné, avec un fort beau Carvansera, ont couté des frais immenses, parce que le marbre blanc, dont ces deux édifices sont revêtus, viennent de Lahor par charroi, & demeurent près de quatre mois en chemin. Tavernier rencontra, près d'Aurengabad, plus de trois cens charettes, chargées de ce marbre, dont la moindre étoit tirée par douze bœufs (5).

On passe, à Nadour, une riviere qui va se jetter dans le Gange, & qui expose les Voyageurs à l'embarras d'obtenir du Gouverneur une permission par écrit; sans compter qu'on y paie quatre roupies, pour le passage de chaque voiture.

C'est à Satanagar qu'on entre sur les terres du Roi de Golkonde.

Enneck-Tenque est une bonne Forteresse, qui porte le nom de deux Princesses des Indes. Sa situation est sur une montagne escarpée de toutes parts, avec un petit chemin, au Levant, qui est le seul côté par lequel on y puisse monter. L'enceinte de la Place contient un étang, & des terres qui peuvent fournir à la subsistance de cinq ou six cens hommes.

Il passe, à Lazour, une riviere dont le bord, à la portée du canon vers le Levant, est orné d'une des plus grandes Pagodes du pays, où l'on voit arriver sans cesse un grand nombre de Pelerins.

Candear est une grande Forteresse, mais commandée par une montagne.

Entre Indelvaï & Regivali, on passe une petite riviere, qui sépare les Etats du grand Mogol des terres du Roi de Golkonde (6).

Lettres de Scha-Est-Kham à Tavernier.

Ce fut pour un de ces Voyages, que Tavernier reçut du Nabab-Scha-Est-Kham, oncle du grand Mogol, un Passeport & diverses lettres, qui lui donnoient la qualité de ce qu'il appelle Gentilhomme de sa Maison, quoique le Passeport ne porte que le nom de *Serviteur*. On rapportera quelques-unes de ces Lettres, dans la même vûe qui les lui fait rapporter toutes; c'est-à-dire, pour faire connoître le stile & la forme de ces faveurs Orientales (7).

D'Indove à Indelvaï,	le 28	
D'Indelvaï à Regivali,	le 29	
De Regivali à Masipkipet,	le 30	
De Masipkipet à Mirel-Nicolapet,	le 31	
A Golkonde,	le 1 d'Avril.	

D'Agra à Golkonde on prend par Brampour, & de Brampour à Doltabat, qui n'en est qu'à cinq ou six journées.

(4) Page 83.

(5) Page 83.

(7) Réponse de Scha-Est-Kham à la demande de l'Auteur. Grand Dieu. Au cheri de la fortune, appui de la vertu, le Sieur

TAVERNIER, 1666.

L'Auteur joint Scha Est-Kham au siege de Choupar.

En arrivant à Aureng-Abab, où les dernieres l'appelloient, il trouva le Nabab parti pour le Decan, à la tête d'une armée, qui avoit déja formé le siege de Choupar, une des villes du fameux Sevagi. Il se rendit au camp, & le Nabab acheta tout ce qu'il avoit apporté. Ce Seigneur envoyoit chaque jour, à Tavernier, quatre plats de différentes viandes, & quatre de fruits, & de confitures, qui tournoient au profit de ses Domestiques, parce qu'on ne lui laissoit gueres la liberté de manger dans sa Tente. Cinq ou six Princes Idolâtres, qui se trouvoient à l'armée, le traitoient tour à tour; mais leurs mets, infectés de poivre, de gingembre & d'autres épiceries, lui faisoient trouver peu de plaisir dans ces fêtes. Pendant son séjour au camp, le Nabab fit jouer une mine; opération si nouvelle pour les Habitans de Choupar, que dans l'effroi qu'ils en conçurent, ils se rendirent à composition. Les brigandages, qui se commettoient par les coureurs des deux Partis, firent souhaiter

Tavernier, François. A mon cher Ami, sachez que votre Lettre m'a été rendue, par laquelle j'ai sû votre retour à Surate, & comme vous avez apporté ce que je vous avois recommandé. J'ai considéré distinctement tout ce que vous m'avez écrit; ce qui m'a donné beaucoup de satisfaction. C'est pourquoi, il faut qu'après avoir reçu cette Lettre, vous veniez en ma présence, avec ce que vous avez apporté, & soiez certain que je vous ferai tous les avantages possibles. De plus, je vous envoie le Passeport que vous m'avez demandé. Le plutôt que vous pourrez venir sera le mieux. Pourquoi écrire d'avantage? Fait l'onziéme du mois Chouval, de l'année de Mahomet 1069.

Ce qui suit étoit de la propre main du Nabab.

Le Fils de mes plus chéris, votre Requête m'a été rendue. Dieu vous bénisse, & vous récompense d'avoir tenu votre promesse. Il faut que vous veniez promptement, & soiez sûr que vous aurez avec moi toutes sortes de contentement & de profit.

Le nom du sceau contenoit, *Le Prince des Princes. Le Serviteur de l'Empereur Conquérant Aurengzeb.*

2e Lettre. Grand Dieu. Au plus expert des Ingénieurs & le plus éclairé des bons esprits, le Sieur Tavernier, François, sachez que je vous tiens au nombre de mes plus chers favoris. Comme je vous avois prié de venir à Jehanabad, & d'apporter avec vous les curiosités que vous avez pour moi, maintenant que par les faveurs & graces de l'Empereur, j'ai été établi son Vicerroi & Gouverneur du Royaume de Decan, je me suis mis en chemin le 15 du mois Chouval. Ainsi, il n'est pas à propos que vous veniez à Jehanabad, mais tâchez de vous rendre au plutôt à Brampour, où, avec l'aide de Dieu, j'arriverai avant deux mois. J'espere que vous ferez ce que je vous écris.

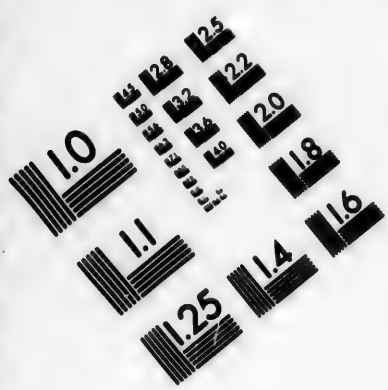
3e Lettre. Grand Dieu. Le plus chéri de mes favoris, le Sieur Tavernier, François, sachez que je vous ai fortement dans ma mémoire. La Lettre que vous m'avez envoiée m'a été rendue. Je l'ai lûe attentivement, mot pour mot. Vous m'écrivez que les pluies & les mauvais chemins vous empêchoient de venir, & qu'après l'hyver vous me viendriez trouver. Maintenant que les pluies sont passées, & que dans vingt-cinq ou vingt-six jours j'espere que je serai à Aureng-Abad, faites diligence pour m'y venir trouver. Je crois que vous n'y manquerez pas.

Ce qui suit étoit de la main du Nabab:

Cher Ami, vous ne manquerez pas d'exécuter ce que je viens de vous écrire.

Réponse de Tavernier, dans le même style. Celui qui prie Dieu pour Votre Alteſſe & pour l'accroiſſement de Votre Grandeur & proſpérité, Jean-Baptiſte Tavernier, François, preſente Requête à votre libérale bénignité, vous qui êtes le Lieutenant de l'Empereur, qui gouverne, comme Parent de Sa Majeſté, tous les Royaumes ſoumis à ſon ſceptre, lequel a remis à votre conduite les plus importantes affaires de ſa Couronne, le Prince invincible Scha-Eſt-Kham, que Dieu tienne en ſa garde.

J'ai reçu l'honneur du commandement dont Votre Alteſſe a voulu augmenter la fortune du moindre de ſes Serviteurs. Salut au Nabab, le Prince des Princes. Je m'étois donné l'honneur, ces jours paſſés, de vous écrire par un Valet de pied de la Maiſon de Votre Alteſſe, que je ne manquerois pas, &c. Maintenant que vous ordonnez que ce ſoit à Aureng-Abab, je ſuivrai vos ordres. Fait le dixiéme du mois Haga.



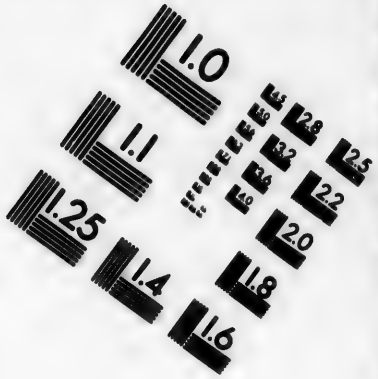
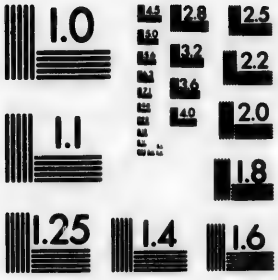
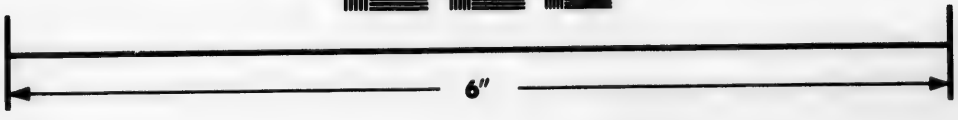
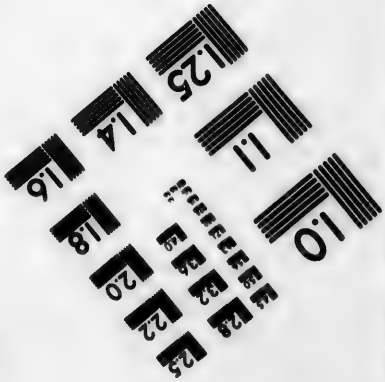


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

TAVERNIER. 1666.

à Tavernier que le prix de ſes marchandiſes lui fût compté à Doltabat; ce que le Nabab lui accorda volontiers; & dès le lendemain de ſon arrivée dans cette ville, il fut ſatisfait avec une exactitude qu'il loue beaucoup dans cette occaſion (8).

Voyage par terre de Surate à Goa.

Deux Voyages que l'Auteur fit de Surate à Goa, l'un en 1641, l'autre en 1648, lui donnent occaſion de tracer le chemin par terre (9). Le chemin eſt fort mauvais, ſur-tout depuis Daman juſqu'à Rejapour. Auſſi la plûpart des Voyageurs le font-ils par mer, dans une de ces Barques à rames qui ſe nomment Almadies, & qui ne perdent gueres la vûe des Côtes. D'un autre côté, cette courte navigation les expoſe à tomber entre les mains des Malabares, Corſaires de profeſſion, & cruels ennemis des Chrétiens. Tavernier vit un Carme, auquel ils avoient donné une ſi rigoureuſe torture, pour en tirer plus promptement ſa rançon, qu'il étoit demeuré fort eſtropié d'un bras & d'une jambe. Il raconte qu'un Capitaine Anglois, nommé Clark, venant de Bantam à Surate, eut le malheur de tomber dans une eſcadre de vingt-cinq ou trente Barques Malabares, dont il fut vigoureuſement attaqué. Dans l'impuiſſance de réſiſter à cette premiere furie, il fit mettre le feu à quelques barils de poudre, qu'il avoit eu le tems de préparer ſous le tillac. Cette ruſe fit ſauter un grand nombre de Corſaires, qui étoient déja montés à bord : mais les autres n'en paroiſſant que plus animés, Clarck, au deſeſpoir, fit deſcendre tous ſes gens dans ſes deux Chaloupes, entra ſeul dans ſa chambre, où il diſpoſa une longue amorce juſqu'à la ſoute aux poudres; & prit le tems où les Corſaires montoient de toutes parts, pour faire jouer cette eſpece de mine. Son adreſſe & ſon intrépidité lui firent trouver le moien de ſe jetter dans les flots; & de rejoindre une des deux chaloupes, tandis que ſes Ennemis voloient en pieces avec un fracas épouvantable. Cependant il en reſtoit aſſez pour arrêter les chaloupes, qui contenoient environ quarante Anglois. Tavernier étoit à déjeûner avec le Préſident de Surate, nommé Fremelin, lorſque le Capitaine Clark informa les Anglois de cette ville, qu'il étoit Eſclave du Samorin, avec tous ſes Compagnons. Ce Prince n'avoit pas voulu les laiſſer entre les mains des Corſaires, parce que plus de douze cens Veuves, qui avoient perdu leurs maris dans cette avanture, demandoient leur vie. Il les appaiſa néanmoins, en leur promettant à chacune deux piaſtres; ce qui montoit à plus de deux mille quatre cens écus, outre leur rançon, pour laquelle on en demandoit quatre mille. Le Préſident ſe hâta de faire tenir cette ſomme; & Tavernier vit revenir tous les Captifs, les uns en bonne ſanté, d'autres accablés de maladies (10).

Sort d'un Vaiſſeau Anglois attaqué par les Malabares.

Mengrela; Bourg, & Rade excellente.

Mengrela, d'où il ne reſte que quatre gos, ou ſeize lieues, juſqu'à Goa, eſt un gros Bourg à demie lieue de la mer, ſur les Terres de Viſapour. C'eſt une des meilleures plages de toutes les Indes. Les Hollandois y prenoient autrefois des rafraîchiſſemens, lorſqu'ils entreprenoient de blocquer Goa, & ne ceſſent pas d'y en prendre encore dans leurs navigations de Commerce. Non-ſeulement

(8) Page 235.

(9) On compte ici les diſtances par gos, qui ſont environ quatre de nos lieues communes. De Surate à Daman, 7 gos; 10 de Daman à Baſſaim; 9 de Bacaïm à Chaul; 12 de Chaul à Daboul; 10 de Daboul à Rejapour; 9 de Rejapour à Mingrela; 4 de Mingrela à Goa. *Ibid.* page 100.

(10) Page 101.

on y trouve d'excellent riz & de très-bonne eau ; mais ce canton eſt renommé pour le Cardamome, que les Orientaux croient la meilleure des épiceries, & qui eſt fort cher aux Indes parce qu'il ne s'en trouve que dans ce lieu. On y fait auſſi de groſſes toiles, qui s'emploient dans le pays ; & une ſorte de treillis, nommé Toti, qui ſert pour l'emballage des marchandiſes. Mais c'eſt moins pour le Commerce que pour les vivres, que les Hollandois y ont établi un Comptoir. Tous les Vaiſſeaux qui ſont voile de Batavia, de Bengale, de Ceylan, des Moluques, du Japon & des autres lieux, pour Surate, la mer rouge, le ſein Perſique, &c, viennent mouiller, en paſſant, à la Rade de Mengrela (11). TAVERNIER. 1666.

Tavernier, entre pluſieurs obſervations ſur Goa, qui lui ſont communes avec les autres Voyageurs, remarque particuliérement (12) que le Port de Goa, celui de Conſtantinople & celui de Toulon, ſont les trois plus beaux du grand Continent de notre ancien monde. Avant que les Hollandois, dit-il, euſſent abbatu la puiſſance des Portugais dans les Indes, on ne voyoit à Goa que de la richeſſe & de la magnificence : mais depuis que les ſources d'or & d'argent ont changé de Maîtres, l'ancienne ſplendeur de cette ville a diſparu. » A mon ſecond Voyage, ajoute l'Auteur, je vis des gens, que j'avois » connus riches de deux mille écus de rente, venir le ſoir en cachete me » demander l'aumône ; ſans rien rabbatre néanmoins de leur orgueil, ſur- » tout les femmes, qui viennent en Palekis, & qui demeurent à la porte, » tandis qu'un Valet qui les accompagne vient nous faire un compliment » de leur part. On leur envoie ce qu'on veut, ou bien on le porte ſoi-mê- » me, quand on a la curioſité de voir leur viſage ; ce qui arrive rarement, » parce qu'elles ſe couvrent la tête d'un voile. Mais elles preſentent ordi- » nairement un billet de quelque Religieux qui les recommande, & qui » rend témoignage de leurs richeſſes paſſées, en expoſant leur miſere preſente. » Ainſi, le plus ſouvent, on entre en diſcours avec la Belle ; & par honneur, » on la prie d'entrer pour faire une collation, qui dure quelquefois juſqu'au » lendemain (13). Il eſt conſtant, ajoute encore Tavernier, que ſi les Hol- » landois n'étoient pas venus aux Indes, on ne trouveroit pas aujourd'hui, » chez la plûpart des Portugais de Goa, un morceau de fer, parce que tout » y ſeroit d'or ou d'argent (14). Jugement de Tavernier ſur Goa.

Le Viceroi, l'Archevêque & le grand Inquiſiteur, auxquels Tavernier rendit ſes premiers devoirs, le reçurent avec d'autant plus de civilité, que ſes viſites étoient toujours accompagnées de quelque preſent. C'étoit Dom Philippe de Maſcaregnas qui gouvernoit alors les Indes Portugaiſes. Il n'admettoit perſonne à ſa table ; pas même ſes enfans : mais dans la ſalle où il mangeoit, on avoit menagé un petit retranchement, où l'on mettoit le couvert pour les principaux Officiers & pour ceux qu'il invitoit ; ancien uſage d'un tems dont il ne reſtoit que la fierté. Le grand Inquiſiteur, chez lequel Tavernier s'étoit preſenté, s'excuſa d'abord ſur ſes affaires, & lui fit dire enſuite qu'il l'entretiendroit dans la Maiſon de l'Inquiſition, quoiqu'il eut ſon Palais dans un autre quartier. Cette affectation pouvoit lui cauſer quelque Dom Philippe de Maſcaregnas Viceroi de Goa. Entretien de Tavernier avec l'Inquiſiteur.

(11) Page 104.
(12) Page 105.
(13) Page 106.
(14) Page 114.

TAVERNIER. 1666.

défiance, parce qu'il étoit Proteſtant. Cependant il ne fit pas difficulté d'entrer dans l'Inquiſition, à l'heure marquée. Un Page l'introduiſit dans une grande ſalle, où il demeura ſeul, l'eſpace d'un quart-d'heure. Enfin, un Officier, qui vint le prendre, le fit paſſer par deux grandes galeries & par quelques appartemens, pour arriver dans une petite chambre où l'Inquiſiteur l'attendoit, aſſis au bout d'une grande table en forme de billard. Tout l'ameublement, comme la table, étoit couvert de drap verd d'Angleterre. Après le premier compliment, l'Inquiſiteur lui demanda de quelle religion il étoit? Il répondit qu'il faiſoit profeſſion de la Religion Proteſtante. La ſeconde queſtion regarda ſon pere & ſa mere, dont on voulut ſçavoir auſſi la Religion: & lorſqu'il eut répondu qu'ils étoient Proteſtans comme lui, l'Inquiſiteur l'aſſura qu'il étoit le bien venu: comme s'il eût été juſtifié par le hazard de ſa naiſſance. Alors l'Inquiſiteur cria qu'on pouvoit entrer. Un bout de tapiſſerie, qui fut levé au coin de la chambre, fit paroître auſſi-tôt dix ou douze perſonnes, qui étoient dans une chambre voiſine. C'étoient deux Religieux Auguſtins, deux Dominiquains, deux Carmes, & d'autres Eccléſiaſtiques, à qui l'Inquiſiteur apprit d'abord que Tavernier étoit né Proteſtant, mais qu'il n'avoit avec lui aucun livre défendu, & que ſachant les ordres du Tribunal, il avoit laiſſé ſa Bible à Mengrela. L'entretien devint fort agréable, & roula ſur les Voyages de l'Auteur, dont toute l'aſſemblée parut entendre volontiers le récit. Trois jours après, l'Inquiſiteur le fit prier à dîner avec lui, dans une fort belle Maiſon qui eſt à demie-lieue de la ville, & qui appartient aux Carmes Deſchauſſés. C'eſt un des plus beaux édifices de toutes les Indes. Un Gentilhomme Portugais, dont le pere & l'ayeul s'étoient enrichis par le Commerce, avoit fait bâtir cette Maiſon, qui peut paſſer pour un beau Palais. Il vécut ſans goût pour le mariage; & s'étant livré à la dévotion, il paſſoit la plus grande partie de ſa vie chez les Auguſtins, pour leſquels il conçut tant d'affection, qu'il fit un Teſtament par lequel il leur donnoit tout ſon bien, à condition qu'après ſa mort ils lui élevaſſent un tombeau au côté droit du Grand Autel. Quelques-uns de ces Religieux lui ayant repreſenté que cette place ne convenoit qu'à un Viceroi, & l'ayant prié d'en choiſir une autre, il fut ſi picqué de cette propoſition, qu'il ceſſa de voir les Auguſtins; & ſa dévotion s'étant tournée vers les Carmes, qui le reçurent à bras ouverts, il leur laiſſa ſon héritage à la même condition (15).

Origine d'une belle Maiſon des Carmes du Goa.

Pendant trois mois que Tavernier paſſa dans Goa, il profita de ſa faveur pour obtenir le congé d'un Gentilhomme François, nommé Du-Belloy. Cette Hiſtoire eſt d'autant plus intereſſante, dans ſon recit, qu'elle ſe trouve mêlée avec celle de quelques autres François, dont les belles actions ne doivent pas demeurer ſans éloge.

Hiſtoire de Du-Belloy & de Saint Amant, Gentilshommes François.

Du-Belloy étoit ſorti de la maiſon de ſon pere, pour ſe former par les voyages: mais ayant fait une dépenſe exceſſive en Hollande, & ne trouvant perſonne qui fût diſpoſé à lui prêter de l'argent, la néceſſité lui fit prendre le parti de paſſer aux Indes. Il entra dans une Compagnie Hollandoiſe, avec laquelle il fut tranſporté à Batavia, dans le tems que les Hollandois faiſoient la guerre aux Portugais de Ceylan. A ſon arrivée, on le mit dans les recrues

(15) Page 105.

qu'on envoioit dans cette Isle. Le Géneral des troupes Hollandoises se voiant fortifié par ce renfort, qui étoit commandé par un Officier François, nommé Saint-Amant, homme de courage & d'expérience, résolut d'assieger Negombo, une des Places Portugaises de l'Isle de Ceylan. On donna trois assauts, dans lesquels tout ce qu'il y avoit de François firent admirer leur valeur, sur-tout Saint-Amant & Jean de Rose, qui furent tous deux blessés. Le Géneral, charmé de se voir si bien servi, promit que si l'on prenoit Negombo, Saint-Amant auroit le gouvernement de cette Place. Il tint parole. Mais un jeune homme, arrivé depuis peu de Hollande & parent du Gouverneur de Batavia, obtint cette dignité au préjudice de celui qui la devoit à son courage, & vint le déplacer avec un ordre du Conseil. Saint-Amant, furieux de se voir indignement supplanté, débaucha quinze ou vingt soldats, la plûpart François, entre lesquels étoient Du-Belloy, des Marets, Gentilhomme en Dauphiné, & Jean de Rose. Il trouva le moyen de se jetter avec eux dans l'armée Portugaise. Ce petit nombre de braves guerriers releva les espérances des Portugais. Ils attaquerent Negombo, d'où ils avoient été chassés, & l'emporterent au second assaut. TAVERNIER. 1666.

Dom Philippe de Mascarenhas étoit alors Gouverneur de l'Isle de Ceylan, c'est-à-dire, de toutes les Places qui dépendoient du Portugal. Il faisoit sa demeure dans la ville de Colombo, où il reçut des Letttes de Goa, qui lui apprenoient la mort du Viceroi, & qu'il étoit nommé pour lui succéder. Avant son départ, il voulut voir Saint-Amant & ses Compagnons, pour récompenser leurs services. Il estimoit la valeur. Aussi-tôt qu'il eut vû cette troupe de Braves, il prit la résolution de les emmener avec lui, soit parce qu'il se promettoit à Goa plus d'occasions de les avancer, soit qu'appréhendant de rencontrer les Malabares, il fût bien aise d'avoir près de lui des gens de résolution. En approchant du Cap de Comorin, une furieuse tempête dispersa sa Flotte & fit perir plusieurs Barques. Le Vaisseau du Viceroi se trouvoit exposé lui-même au dernier danger, & les Matelots faisoient des efforts inutiles pour gagner la terre, lorsque Saint-Amant & ses Compagnons, voyant le naufrage inévitable, se jetterent dans la mer avec des cordes & des pieces de bois, sur lesquelles ils prirent leur nouveau Maître & le sauverent avec eux.

Ce Seigneur fit éclater sa reconnoissance en arrivant à Goa. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de sa dignité, il revêtit Saint-Amant de la charge de Grand-Maître de l'artillerie, & d'Intendant général de toutes les Forteresses, que les Portugais avoient aux Indes. Il lui fit épouser ensuite une fille, qui lui apporta du bien. Tous les autres François se ressentirent aussi de sa générosité. Jean de Rose demanda d'être renvoyé à Colombo, où il épousa une jeune veuve Metive, que son mari avoit laissée fort riche. Dom Philippe, qui avoit conçu des sentimens particuliers d'affection pour des Marets, parce que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de l'avoir chargé sur ses épaules pour le sauver du naufrage, le fit Capitaine de ses gardes.

Du-Belloy demanda la liberté d'aller à Macao. Il avoit appris qu'une partie de la Noblesse Portugaise se retiroit dans cette ville, après s'être enrichie par le Commerce; qu'elle recevoit bien les Etrangers, & qu'elle aimoit fort le jeu, qui étoit la plus forte passion de Du-Belloy. Il passa deux ans, à Macao, dans des amusemens de son goût. Lorsqu'il avoit perdu son argent au jeu, il

TAVERNIER. 1666.

trouvoit des amis assez généreux pour lui en prêter. Mais un jour, qu'après avoir fait un gain considérable, il perdit tout ce qu'il possédoit, avec plus de malheur qu'il n'avoit eu de fortune, un emportement de colere le fit jurer contre un tableau de piété, qui se trouvoit dans le même lieu, en lui reprochant d'avoir été la cause de sa disgrace. Aussi-tôt l'Inquisiteur en fut averti. Toutes les villes Portugaises des Indes ont un de ces redoutables Officiers, dont le pouvoir à la vérité n'est pas sans bornes, mais qui a droit de faire arrêter ceux dont on lui fait des plaintes, d'entendre les témoins, & d'envoyer les coupables, avec les informations, par le premier Navire qui part pour Goa, où le pouvoir de condamner & d'absoudre appartient à l'Inquisiteur général. Du-Belloy fut embarqué, les fers aux pieds, sur un petit Vaisseau de dix à douze pieces de canon. Le Capitaine devoit répondre de sa personne : mais cet Officier étoit un homme civil, qui connoissant son prisonnier pour un François de bonne Maison, lui fit ôter ses fers & le fit manger à sa table, avec l'attention de lui fournir du linge & des habits pendant le voyage, qui fut d'environ quarante jours.

Ils arriverent à Goa, le 19 de Fevrier 1649. Saint-Amant s'étant rendu au port, de la part du Viceroi, sans autre vûe que de prendre les Lettres, & de savoir ce qui se passoit à la Chine, fut extrêmement surpris de reconnoître Du-Belloy, & d'apprendre son infortune. Le Capitaine refusoit de le laisser sortir du bord, avant que le grand Inquisiteur en fût averti. Cependant le crédit de Saint-Amant lui fit obtenir la liberté d'emmener son ami dans la ville, où il n'oublia pas de lui faire prendre ses plus vieux habits, pour le présenter à l'Inquisition. Il plaida sa cause avec toute la chaleur de l'amitié ; & l'Inquisiteur, touché de l'état où il le voioit, lui donna la ville pour prison, à condition qu'il se representât au premier ordre. Tavernier, qui se trouvoit alors à Goa, étant devenu un des principaux Acteurs dans la suite de cette Avanture, c'est dans ses propres termes qu'on doit souhaiter d'en lire le récit.

Tavernier est mêlé dans l'affaire de Du-Belloy.

» Dans ces circonstances, Saint-Amant m'amene Du-Belloy, comme je » sortois de mon logement pour aller voir M. l'Evêque de Mire, que j'avois » connu à Constantinople lorsqu'il y étoit Gardien des Franciscquains de Galata. Je les priai de m'attendre un peu, & de dîner avec moi ; ce qu'ils » m'accorderent : après quoi j'offris ma Maison & ma table à M. Du-Belloy, » qui accepta mes offres. Je lui fis faire trois habits complets, & le linge » nécessaire. Pendant huit ou dix jours que je passai encore à Goa, il me » fut impossible de l'engager à se revêtir de ces habits ; & sans m'apprendre » la cause de son refus, il me promettoit chaque jour de les mettre le lendemain. La veille de mon départ, je lui dis que j'allois prendre congé du » Viceroi. Il me pria instamment d'obtenir aussi le sien. Je le fis avec succès. Nous partîmes sur le soir, dans la même Barque où j'étois venu. Du-» Belloy commença vers minuit à se deshabiller & à prendre ses habits neufs, » jettant les vieux dans la mer & jurant contre l'Inquisition, sans que j'en » fusse encore la cause ; car j'avois ignoré tout ce qui s'étoit passé. Dans la » surprise où j'étois de son emportement, je lui representai qu'il n'étoit pas » encore hors des mains des Portugais, & que nous ne pouvions pas nous » défendre,

» défendre, lui & moi, avec cinq ou ſix perſonnes que j'avois à ma ſuite, » contre quarante hommes qui ramoient dans notre Barque. Je lui demandai » pourquoi il juroit contre l'Inquiſition. Il me promit de me l'apprendre à » Mingrela. Nous arrivâmes heureuſement au rivage, où nous trouvâmes » quelques Hollandois avec leur Commandant, qui buvoient du vin d'Eſ- » pagne en mangeant des huitres. Ils me demanderent auſſi-tôt qui étoit » celui qu'ils voioient avec moi. Je leur dis que c'étoit un Gentilhomme, » qui étant allé en Portugal à la ſuite d'un Ambaſſadeur de France, s'étoit » embarqué pour les Indes avec quatre ou cinq autres François qui étoient » encore à Goa, & qu'aiant pris peu de goût au ſéjour de cette ville & à » l'humeur Portugaiſe, il m'avoit prié de l'aſſiſter pour retourner en Europe. » Il m'inſtruiſit, le ſoir, de toutes les avantures de ſa vie. Trois ou quatre » jours après, je lui achetai une monture du pays, c'eſt-à-dire, un bœuf, » pour aller à Surate; & je lui donnai un Valet pour le ſervir, avec une » Lettre au Pere Zenon, Capucin, par laquelle je le priois de lui faire don- » ner, par mon Courtier, dix écus par mois pour ſa dépenſe, & d'obtenir » pour lui, du Préſident des Anglois, la permiſſion de s'embarquer ſur le » premier Vaiſſeau de leur Nation. Mais le Pere Zenon, qui ſe diſpoſoit à » faire le Voyage de Goa, pour l'affaire du Pere Ephraïm (16), fut bien aiſe ap- » paremment de ne pas partir ſans guide. Il engagea Du-Belloy à l'accompa- » gner, dans l'opinion ſans doute qu'il lui ſuffiroit de ſe repréſenter à » l'Inquiſition, & de demander pardon pour l'obtenir. Du-Belloy l'obtint à » la vérité; mais ce fut après avoir paſſé deux ans à l'Inquiſition, d'où il ne » ſortit qu'avec la chemiſe ſoufrée, & la grande Croix de Saint André de- » vant l'eſtomac, accompagné d'un autre François, nommé Louis, de Bar- » ſur-Seine, qui fut traité avec la même rigueur. Ils avoient été condamnés, » tous deux, à ſuivre quantité d'autres Malheureux qu'on menoit au ſupplice. » Du-Belloy n'avoit pû ſe montrer, à Goa, ſans une extrême imprudence: » mais il en commit une, beaucoup moins excuſable, en retournant à Min- » grela, où les Hollandois, informés par leur Directeur de Surate, qu'il » s'étoit autrefois ſauvé de leur ſervice, ſe ſaiſirent de lui & le mirent ſur » un Vaiſſeau qui partoit pour Batavia. Ils publierent qu'ils l'avoient envoié au » Général de la Compagnie, pour ſe remettre ſur ce chef ſuprême d'une affaire » qui excédoit leur pouvoir. Mais Tavernier apprit, de bonne part, que le Vaiſ- » ſeau s'étant éloigné de la Côte, ceux qui le conduiſoient avoient mis ce » malheureux Gentilhomme dans un ſac, & l'avoient précipité dans les » flots (17).

TAVERNIER. 1666.

L'Hiſtoire de Des-Marets eſt moins funeſte. Il étoit d'une bonne Maiſon du Dauphiné, dans le voiſinage de Lauriol. Après un duel, dans lequel il avoit tué ſon Adverſaire, il étoit paſſé en Pologne, où ſes belles actions lui avoient acquis l'eſtime & l'amitié du Général de la Couronne. Dans le même tems, le Grand-Seigneur tenoit priſonnier, au Château des ſept Tours, deux Princes Polonois, qu'il avoit fait arrêter par des raiſons dont l'Auteur ne pa-

Hiſtoire de Des-Marets, Gentilhomme Dauphinois.

(16) Voyez l'Hiſtoire de ces deux Capucins, au Tome IX de ce Recueil, dans le Voyage aux Mines de Diamans, page 525.

Note 18.

(17) Page 120 & précédentes.

TAVERNIER. 1666.

roit point informé. Le Général, connoiſſant la valeur & l'adreſſe de Des-Marets, qui joignoit à beaucoup de qualités diſtinguées celle de bon Ingénieur, lui propoſa de ſe rendre à Conſtantinople, pour chercher les moiens de rendre la liberté aux deux Princes. Il accepta cette commiſſion ; & vraiſemblablement ſon entrepriſe auroit eu le ſuccès qu'il s'étoit promis, s'il n'eût été découvert par quelques Turcs, qui l'accuſerent d'avoir conſideré les ſept Tours avec trop d'attention & le crayon à la main, pour en lever le plan dans quelque mauvais deſſein. C'étoit aſſez pour le perdre, ſi M. de Ceſi, Ambaſſadeur de France, n'eût étouffé cette affaire par un préſent ; remede ordinaire, en Turquie, pour les plus fâcheux événemens. Ce Miniſtre repreſenta que Des-Marets étoit un jeune Gentilhomme, qui voyageoit dans la ſeule vûe de s'inſtruire, & qui ſe propoſoit de paſſer en Perſe à la premiere occaſion. Cette excuſe le ſauva, mais elle le mit dans la néceſſité de faire en effet le voyage de Perſe. Les deux Princes, auxquels le Grand Seigneur avoit réſolu de ne jamais rendre la liberté, eurent enfin le bonheur de corrompre un jeune Turc, fils du Gouverneur de leur Priſon, à qui ſon pere confioit ordinairement les clefs des principales portes. La nuit deſtinée pour leur fuite, il feignit de les fermer, à la réſerve de celle qui étoit gardée par un détachement de Janiſſaires : mais aiant pris ſes meſures de loin, il avoit eu recours de bonne heure à des échelles de corde, pour paſſer deux murs. Comme les Princes n'étoient pas traités avec la derniere rigueur, on leur permettoit de recevoir quelques plats, de la cuiſine de l'Ambaſſadeur de France ; & les Cuiſiniers, qui étoient dans leurs intérêts, leur avoient envoié pluſieurs fois des pâtés remplis de cordes, dont ils avoient fait des échelles. L'affaire fut conduite avec tant de précaution & de bonheur, que les Princes ſe trouverent libres. Le jeune Turc les ſuivit en Pologne, où il embraſſa le Chriſtianiſme, & les récompenſes qu'il y reçut furent proportionnées à la grandeur du ſervice (18).

Cependant Des-Marets, étant arrivé dans la Capitale de Perſe, s'adreſſa d'abord aux Peres Capucins, qui le conduiſirent chez Tavernier. Il fit quelque ſéjour à Iſpahan, pendant lequel ſon mérite le fit eſtimer des Anglois & des Hollandois de cette ville. Mais ſa curioſité, joint à ſa hardieſſe naturelle, le jetta dans une entrepriſe téméraire, qui faillit de cauſer ſa perte & celle de tous les Européens, qui ſe trouvoient dans Iſpahan. Proche du Carvanſera, dans lequel il étoit logé, on voit un grand bain, où les hommes & les femmes ſe rendent ſucceſſivement, à des jours marqués pour chaque ſexe, & où la Reine de Viſapour, qui avoit pris ſon chemin par Iſpahan, à ſon retour de la Mecque, ſe rendoit ſouvent, pour le ſeul plaiſir de s'entretenir avec les femmes des François ; parce que le Jardin de leur Maiſon touchant au même bain, elles ne faiſoient pas difficulté de s'y rendre auſſi. Des-Marets, dans la folle paſſion de voir ce qui ſe paſſoit entre toutes ces femmes, remarqua une fente dans la voute du bain ; & montant par dehors ſur cette voute, qui eſt plate, comme celles du Serrail, il ſe couchoit ſur le ventre, & jouiſſoit du ſpectacle ſans être apperçu. Tavernier, qu'il prit pour le Confident de ſa bonne fortune, lui repreſenta qu'il jouoit à ſe perdre.

(18) Page 111.

Mais, n'aiant pas profité de cet avis, il fut découvert par une des femmes qui ont ſoin du linge, & qui le font ſécher ſur des perches qui bordent la voute. Dans l'effroi d'y trouver un homme couché, elle ſe ſaiſit de ſon chapeau, en commençant à pouſſer des cris. Des-Marets eut le bonheur de lui fermer la bouche, par quelques pieces d'argent qu'il ſe hâta de lui mettre dans la main. Lorſqu'il revint au Carvanſera, Tavernier, qui remarqua du trouble ſur ſon viſage, lui fit avouer ſa témérité; & les ſuites en pouvant être beaucoup plus dangereuſes qu'il ne ſe l'imaginoit, tous les Européens conclurent que ſon départ ne devoit pas être différé. On lui fournit une mule & de l'argent, pour ſe rendre à Bander-Abaſſi. Le Directeur Hollandois lui offrit des Lettres de recommandation pour le Général de Batavia, qui avoit beſoin, à Ceylan, de gens d'eſprit & de cœur. Mais les careſſes & les preſens n'aiant pû le tenter de prendre des engagemens dont il croioit ſa Religion bleſſée (19), Tavernier lui conſeilla de paſſer à Surate, où le Préſident Anglois, diſpoſé à ſeconder ſes intentions, par le témoignage qu'on lui rendit de ſon mérite, écrivit en ſa faveur au Viceroi de Goa, dont il étoit aimé, & fit valoir l'offre des Hollandois, pour lui procurer plus de conſidération. Des-Marets fut bien reçu du Viceroi. Il demanda la permiſſion de paſſer dans l'Iſle de Ceylan, où le Gouverneur, Dom Philippe de Maſcarenhas, lui donna auſſi-tôt de l'emploi. Il y arriva trois jours après que les Portugais eurent perdu Negomby; & lorſqu'ils la reprirent, il fut un de ceux qui reçurent le plus de bleſſures, & qui acquirent le plus de gloire. Ce fut lui qui contribua le plus auſſi à ſauver Dom Philippe du naufrage. Ce Seigneur, étant devenu Viceroi, ne crut pas lui devoir une moindre récompenſe, que la charge de Capitaine de ſes Gardes, dans laquelle il mourut après trois ou quatre mois d'exercice, fort regretté de ſon Maître, & de tous ceux qui l'avoient connu. Il laiſſa tout ce qu'il poſſedoit, à un Prêtre, avec lequel il s'étoit lié d'une amitié fort étroite; en le chargeant de rendre à Tavernier deux cens cinquante écus, que ce Voyageur lui avoit prêtés en Perſe, & qu'il eut beaucoup de peine à tirer des mains du Légataire, pendant ſon ſéjour à Goa (20).

TAVERNIER. 1666.

Ce fut dans le même Voyage, qu'il apprit chez Saint-Amant, Intendant Général de toutes les Fortereſſes que les Portugais avoient aux Indes, la nouvelle découverte qu'une Caravelle, partie de Liſbonne, avoit faite dans le cours de ſa navigation. En voulant reconnoître le Cap de Bonne-Eſpérance, elle fut ſurpriſe par une tempête qui dura pluſieurs jours, & qui fit perdre aux Matelots la connoiſſance de leur route. Après beaucoup d'agitations, ils furent jettés dans une Baye, que leurs obſervations leur firent juger à trente lieues du Cap, où ils trouverent pluſieurs habitations. A peine eurent-ils mouillé, qu'ils virent le rivage bordé d'hommes, de femmes & d'enfans, qui paroiſſoient fort étonnés d'avoir devant les yeux des gens vêtus, des viſages blancs, & un Bâtiment tel que la Caravelle. Comme de part & d'autre on ne pouvoit ſe faire entendre que par des ſignes, les Portugais leur offrirent du biſcuit & de l'eau-de-vie. Ces préſens furent acceptés; mais les Sauvages s'étant bien-tôt retirés, & n'ayant pas reparu de tout le jour, il ſem-

Découverte d'une Baye inconnue.

(19) Page 124.

(20) Pages 123 & précédentes.

TAVERNIER. 1666.

bloit que la défiance les eut fait diſparoître. Cependant, le lendemain, ils apporterent, ſur le rivage, quantité de jeunes autruches, & d'autres oiſeaux, aſſez ſemblables à de groſſes oies, ſi gras qu'on ne diſtinguoit point leur chair. Les plumes en étoient fort belles, & celles du ventre paroiſſoient excellentes pour des lits. Tavernier acheta un gros couſſin de ces plumes, d'un des Matelots Portugais, qui lui raconta particuliérement tout ce qui leur étoit arrivé dans cette Baye (21). Ils y paſſerent vingt-ſept jours. Dans l'impuiſſance de s'expliquer, ils donnoient de tems en tems, aux Sauvages, des couteaux, des haches, du corail, & de fauſſes perles, pour les exciter au Commerce, & pour découvrir s'ils avoient beaucoup d'or; car ils en voioient, à quelques-uns, de petits lingots, aux oreilles, rabatus des deux côtés comme des cloux de ferrure. Quelques femmes en portoient au bas du menton & même aux narines. Huit ou neuf jours après l'arrivée des Portugais, ces Barbares leur apporterent enfin de petits morceaux d'ambre gris, un peu d'or, & quelques dents d'éléphans, mais fort petites, quelques cerfs & quantité de poiſſon. On n'épargna rien pour apprendre d'eux où ils prenoient l'ambre gris, qui étoit fort beau. Le Viceroi de Goa en fit voir, à l'Auteur, un morceau de demie once, qui lui parut le meilleur qu'il eût jamais vû. Les Portugais s'efforcerent auſſi de découvrir d'où leur venoit l'or. Pour les dents d'éléphans, ils n'avoient pas beſoin d'autre explication que la vûe d'un grand nombre de ces animaux, qui venoient boire, chaque jour au matin, dans une riviere qui ſe jette dans la Baye. Enfin, deſeſpérant de ſe faire entendre & d'obtenir des éclairciſſemens, ils prirent le parti de remettre à la voile. Mais, comme les Sauvages s'étoient rendus ſi familiers qu'il y en avoit tou-

rs quelques-uns dans le Vaiſſeau, ils en retinrent deux, avec leſquels ils p.irent la route de Goa, dans l'eſpérance de leur faire apprendre le Portugais, ou de faire apprendre leur langue à quelque enfant qu'on mettroit auprès d'eux. Lorſque le Vaiſſeau eut commencé à s'éloigner, tous les Sauvages voiant enlever deux de leurs Compagnons, qui n'étoient pas apparemment des moins conſidérables, s'arracherent les cheveux & ſe frapperent l'eſtomac, avec des cris & des hurlemens épouvantables. La Caravelle arriva heureuſement à Goa. On prit ſoin des deux Captifs. Mais on ne put leur rien apprendre de la langue Portugaiſe, ni rien tirer d'eux pour la connoiſſance de leur pays. Dans l'eſpace de quelques mois, ils moururent tous deux de chagrin & de langueur; & les Portugais ne tirerent point d'autre avantage de cette découverte qu'environ deux livres d'or, & trois livres d'ambre gris, avec trente-cinq ou quarante dents d'éléphans (22). Tavernier, ſe trouvant dans la ſuite à Batavia, raconta toutes ces circonſtances au Général Hollandois, qui ne fit pas des efforts moins inutiles pour retrouver la même Baye (23).

Efforts inutiles pour retrouver cette Baye.

Voyage de Tavernier dans l'Iſle de Java.

Le voyage de Batavia, un des plus pénibles que l'Auteur eut entrepris, du moins par les dangers auxquels ſa vie fut expoſée, fait la derniere partie de ſon Journal. Il partit de Mingrela, au Royaume de Viſapour, ſur un Vaiſſeau Hollandois, qui apportoit des ſoies de Perſe, & qui avoit ordre, en faiſant voile à Batavia, de mouiller à Bakanor, pour y prendre du riz. On arriva, dans ce Port, quatre jours après. Le Capitaine étant obligé de deſcen-

Il paſſe à Bakanor.

(21) Page 124. (22) Page 125. (23) Page 415.

dre, pour demander au Roi la permiſſion du Commerce, Tavernier eut la curioſité de l'accompagner. Ils remonterent la riviere près de trois lieues; & lorſqu'ils s'y attendoient le moins, ils trouverent le Roi ſur le bord de l'eau, dans un lieu où ils ne découvrirent que dix ou douze cabanes, compoſées de branches de palmier. Ils jugerent que ce Prince avoit ailleurs quelque logement plus digne de lui, & qu'il n'étoit venu dans ce lieu que pour y jouir de la fraîcheur des arbres & de quelques ruiſſeaux. La cabane dans laquelle il entra, pour recevoir les deux Européens, ne laiſſoit pas d'être ornée de quelques tapis de Perſe, ſur l'un deſquels il s'aſſit, entouré de cinq ou ſix femmes, dont les unes l'éventoient avec des queues de paon, & les autres lui préſentoient le betel ou rempliſſoient ſa pipe de tabac. Les Seigneurs de ſa Cour étoient dans les autres cabanes; & l'Auteur en compta près de deux cens, la plûpart armés d'arcs & de fléches. On voioit deux éléphans, à peu de diſtance. Après avoir accordé, au Capitaine, la permiſſion d'acheter du riz, le Monarque lui envoia, dans ſa Chaloupe, un préſent de douze poules & de cinq ou ſix flacons de vin de palmier. Tavernier obſerve que ce vin étoit beaucoup plus fort que tout ce qu'il en avoit bû de la même eſpece, & qu'en ayant demandé la raiſon à quelques Habitans d'un Hameau dans lequel il paſſa la nuit, ils lui répondirent que cette qualité venoit de l'uſage où l'on étoit, dans le pays, de planter le poivre autour des palmiers (24).

TAVERNIER. 1666.

Dans quel lieu il trouve le Roi.

Vin de palmier très fort, & ce qui lui donne cette qualité.

La nuit du 28 au 29 d'Avril, le vent commençant à changer, on avertit le Capitaine, qui n'avoit point encore pratiqué les Côtes de l'Inde, que la prudence l'obligeoit de ne pas différer plus long-tems à lever l'ancre. Mais comme il regrettoit de partir ſans avoir achevé de charger, il rejetta ce conſeil, ſous prétexte qu'il manquoit d'eau. Le vent, qui avoit été fort violent toute la nuit, s'appaiſa un peu le lendemain, & l'on continua de charger du riz. Le jour d'après, on vit les apparences d'un ſi mauvais tems, que tout l'équipage commençant à murmurer, le Capitaine envoya les deux Chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas plutôt à l'embouchure de la riviere, qu'un vent furieux obligea les Matelots de revenir ſans eau, avec beaucoup de peine & de danger. On ne s'arrête à ce récit, que pour faire honneur à Tavernier de ſa fermeté, dans une de ces terribles ſituations, qui ſont les plus grands embarras des Voyageurs, & qui forment quelquefois auſſi la plus agréable partie de leurs Relations.

Fermeté de Tavernier dans une tempête.

Les Chaloupes étant revenues à bord, on les attacha derriere le Vaiſſeau, ſuivant l'uſage; & l'on mit quatorze hommes dans la grande, pour la retenir, & l'empêcher de ſe briſer par les chocs. Alors, on voulut commencer à lever l'ancre. Mais le vent étant devenu plus fort & plus contraire, douze hommes, de quarante qui étoient autour du moulinet, furent eſtropiés par les barres. Le Capitaine même, qui voulut toucher au cable, eut la main preſqu'entiérement écraſée. Enfin la tempête devint ſi furieuſe, qu'au lieu de lever l'ancre, on fut contraint d'en jetter d'autres, parce que le Vaiſſeau étoit impétueuſement pouſſé vers la terre. Avant minuit, on avoit perdu ſucceſſivement ſept aneres. Il n'en reſtoit plus, & toute autre reſſource étoit vaine. On fit trois fois la priere dans l'eſpace de deux heures. A la fin de la troiſié-

(24) Page 407.

TAVERNIER. 1666.

me, les Pilotes crierent que le Vaiſſeau alloit toucher terre, & que chacun devoit penſer à ſe ſauver. Le Capitaine étoit incapable de s'aider lui-même, dans le miſérable état de ſa main. Tavernier, qui n'eſpéroit pas beaucoup plus de ſes propres efforts, s'accouda ſur le bord du Vaiſſeau, pour y attendre ſa deſtinée; & comme on étoit éclairé par la lumiere de la lune, il ſe mit à regarder triſtement les ondes, qui le pouſſoient vers la Côte. Pendant qu'il étoit dans cette poſture, le Vaiſſeau toucha rudement à terre; & les cris de l'équipage lui firent juger qu'il s'étoit entr'ouvert. Au même inſtant, deux Matelots vinrent lui offrir de le ſauver, à condition d'être généreuſement récompenſés, ſi le Ciel favoriſoit leurs efforts. Il leur promit cinq cens écus, qui les diſpoſerent à riſquer leur vie pour conſerver la ſienne. C'étoient deux Hambourgeois, qui l'avoient vû à Surate, & qui n'ignorant pas que ſon principal Commerce étoit en pierreries, ſavoient qu'il avoit ſur lui toutes ſes marchandiſes. Auſſi-tôt qu'il eut nommé la ſomme, ils ſe ſaiſirent d'un morceau de bois, de la groſſeur de la cuiſſe, & long de dix ou douze pieds, auquel ils attacherent en cinq ou ſix endroits de groſſes cordes, de quatre ou cinq pieds de longueur. Tavernier conſidéroit leur travail, ſans en pouvoir deviner l'uſage, lorſque tournant les yeux vers la terre, il crut remarquer que le Vaiſſeau n'y étoit plus pouſſé directement. Dans la crainte que ce ne fût une illuſion des ténebres, parce que la lune commençoit à ſe coucher, il courut à la bouſſole, pour s'éclaircir. Il vit qu'en effet le vent étoit tout-à-fait changé, & qu'il venoit de terre. Un cri, par lequel il annonça ce changement aux Matelots, leur fit reprendre courage. La joie fut proportionnée à la crainte. On avertit les quatorze hommes de la grande Chaloupe; mais perſonne ne répondit; & le matin, à la pointe du jour, on s'apperçut que leur cable s'étoit rompu. On n'a jamais eu d'autre nouvelle de leur ſort (25).

Perte de quatorze hommes dans une Chaloupe.

Le Pilote ne fut pas long-tems à remarquer que ſon gouvernail s'étoit briſé par le haut; & pour réparer ſur le champ cette diſgrace, il fit tendre une petite voile, qu'on tiroit de divers côtés ſuivant ſes ordres. Enfin le vent devint tout-à-fait Nord-Eſt; & plus la nuit s'obſcurciſſoit par la retraite de la lune, plus il ſe fortifioit du même côté. On en rendit graces au Ciel par des prieres publiques. Cependant le danger n'étoit pas fini, parce qu'on avoit à paſſer trois groſſes roches qui s'élevent au-deſſus des flots, & qu'on ne pouvoit appercevoir dans les ténebres. Les Vaiſſeaux ne s'approchent point ordinairement du Port, juſqu'à ſe mettre dans la néceſſité de les paſſer; mais le Capitaine, preſſé par le tems, avoit fait avancer le ſien le plus près qu'il avoit pû de l'embouchure de la riviere, pour charger avec plus de diligence. Ainſi, pendant le reſte de la nuit, on ſe crut expoſé de ce côté-là au même danger dont on avoit été menacé du côté de la terre. Mais le Ciel permit qu'à la pointe du jour, on ſe trouva, ſans le ſavoir, à trois ou quatre lieues de la Côte. On tint conſeil ſur la route qu'on devoit prendre, parce qu'on étoit ſans ancres. Les uns propoſoient de ſe rendre à Goa, pour y paſſer l'hyver; les autres, d'aller à Point-de-Galle, premiere ville que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais dans l'Iſle de Ceylan. Le chemin étoit égal, & le vent

Changement du vent, qui ſauva le Vaiſſeau.

(25) Page 409.

également favorable. Tavernier repreſenta qu'on ne pouvoit aller à Goa ſans expoſer des Matelots Hollandois à faire, dans l'ivreſſe, quelque excès qui les ſoumettroit aux rigueurs de l'Inquiſition; & que cette ville d'ailleurs, leur offrant diverſes occaſions de débauche, le Capitaine ne retrouveroit pas un homme lorſqu'il penſeroit à ſe remettre en mer (26).

TAVERNIER. 1666. On ſuit le conſeil de Tavernier.

Deux raiſons ſi fortes firent donner la préférence à Point-de-Galle. Cependant elles n'ôtoient pas la crainte d'une tempête, qui pouvoit briſer ſur la Côte un Vaiſſeau ſans ancre. Quelques Matelots, qui ſervoient à bord depuis pluſieurs années, ſe ſouvinrent qu'il y avoit au fond de calle, une ancre fort peſante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. Quoique la quantité de marchandiſes, qui étoit dans le Vaiſſeau, fit craindre beaucoup de difficulté à la retirer, quelques Charpentiers fort experts, qui avoient quitté le Comptoir de Bander-Abaſſi pour ſe rendre à Batavia, s'étant engagés à la mettre en état de ſervir, on entreprit de ſurmonter tous les obſtacles. Il en couta trois ou quatre caiſſes de vin de Chiras, qui furent diſtribuées entre les Ouvriers. Huit jours après, on ſe trouva devant Point-de-Galle; & l'on fut obligé d'abattre toutes les voiles, pour s'approcher du Port, que ſes roches à fleur-d'eau rendent fort dangereux. Auſſi n'arrive-t-il point de Vaiſſeau, que le Gouverneur n'envoie deux Pilotes, pour l'aider à ſe conduire. Tavernier ne trouva rien de plus remarquable, dans cette ville, que les traces des boulets de canon & des mines que les Hollandois avoient fait jouer pendant le ſiege. La Compagnie donnoit alors des champs & des places pour bâtir, à ceux qui vouloient s'y établir ſous ſa protection. Elle avoit formé un nouveau plan, qui, ſuivant l'opinion de l'Auteur, devoit faire, de cette ville, une place très forte (27).

Ses obſervations à Point-de-Galle.

Il y apprit que les Hollandois, avant que d'avoir chaſſé les Portugais de tous les Etabliſſemens qu'ils avoient dans cette Iſle, s'étoient perſuadé que cette conquête deviendroit pour eux une ſource inépuiſable de richeſſes. L'effet, dit-il, auroit pû répondre à leurs eſpérances, s'ils avoient obſervé plus fidellement leur premier Traité avec le Roi de Candi, qui occupe l'intérieur de l'Iſle. Ils s'étoient engagés à lui remettre la ville de Point-de-Galle après le ſiege; & ce Prince devoit leur fournir tous les ans une certaine quantité de canelle. Mais lorſqu'il leur demanda l'exécution de cette promeſſe, ils répondirent qu'ils étoient prêts à le ſatisfaire, quand il leur auroit paié les frais de la guerre, qu'ils faiſoient monter à pluſieurs millions. Trois Royaumes, tels que le ſien, n'auroient pas fourni la moitié de cette ſomme. La canelle & les éléphans ſont le principal Commerce du pays. Les Portugais avoient tiré tout le profit de la canelle, pendant qu'ils avoient été les Maîtres; & quoique les éléphans de l'Iſle ſoient fort eſtimés dans toutes les Indes, il eſt rare qu'on en prenne plus de cinq ou ſix chaque année. Les Hollandois ne furent pas plus fidelles (28) au Roi d'Achem, qui s'étoit en-

Jugement qu'il porte de la conduite des Hollandois.

(26) Page 410.

(27) Page 411.

(28) On a déja remarqué que les Hollandois accuſent Tavernier de les avoir cruellement maltraités; & que leurs plaintes, ſurtout dans la bouche du fameux Miniſtre Jurieu, ont beaucoup ſervi à décréditer ſon Ouvrage. Bayle, en reconnoiſſant la vérité de l'accuſation, obſerve ſimplement que ſi Tavernier a peu ménagé les Particuliers Hollandois, il n'a pas manqué de reſpect pour ceux qui les gouvernent; ce qui eſt fort

TAVERNIER. 1666.

gagé à les ſecourir ; & ce Prince, ne bornant point ſa vangeance à leur refuſer du poivre, leur déclara une guerre ſanglante, dont ils craignirent aſſez les ſuites pour lui demander la paix & le renouvellement du Traité (29).

Tavernier partit de Point-de-Galle, le 25 de Juillet. Il paſſa la ligne le 2 de Juillet ; & le 6, il eut la vûe d'une Iſle qui ſe nomme Nazakos. Le 17, il découvrit la Côte de Sumatra ; le 18, l'Iſle d'Inganno ; & le 19, l'Iſle Fortune. Le 20, il vit pluſieurs autres petites Iſles, entre leſquelles on en diſtingue trois par le nom d'Iſles du Prince. La Côte de Java s'offrit le même jour ; & le 22, il mouilla heureuſement dans la Rade de Batavia.

Comment Tavernier eſt reçu à Batavia.

C'étoit le Général Vander-lin, qui gouvernoit alors les Indes Hollandoiſes. Caron, Directeur général (30), occupoit après lui la premiere place du

éloigné de lui reprocher de la fauſſeté. Ainſi quoique'il rapporte quantité de faits, peu honorables pour cette Nation, il n'en faut pas conclure qu'il ait manqué de bonne-foi. On ſait quelle juſte différence il faut mettre entre la médiſance & la calomnie.

(29) L'Auteur joint ici un détail curieux : » Pour cet effet, dit-il, ils s'envoierent de » part & d'autre des Ambaſſadeurs. Celui » qui vint à Batavia, de la part du Roi, » fut reçu avec beaucoup de magnificence. » Lorſqu'il fut ſur ſon départ, le Général Hol» landois & tout le Conſeil le traiterent » ſplendidement. Les Dames ſe mirent à » table ; ce qui ſurprit fort cet Ambaſſadeur » Mahométan, qui n'étoit pas accoutumé » à voir des femmes boire & manger avec » des hommes. Mais ce qui l'étonna beau» coup plus, ce fut qu'a la fin du repas, après » avoir bû pluſieurs ſantés, on but celle de » la Reine d'Achem, qui gouvernoit cet » Etat, pendant la minorité de ſon fils, & » que pour l'honorer d'avantage, M. le Gé» néral voulut que Madame la Générale, ſa » femme, baiſât l'Ambaſſadeur. Le Roi & la » Reine d'Achem ne reçurent pas moins » bien l'Ambaſſadeur qui leur fut envoyé de » Batavia. C'étoit un Hollandois, nommé » *Crok*, il étoit abbatu depuis quinze ans, » par une maladie de langueur, qui faiſoit » croire qu'on lui avoit donné quelque poi» ſon lent. A la troiſiéme Audience, le Roi » d'Achem ayant ſçu qu'il étoit réduit de» puis long-tems à ce triſte état, lui deman» da s'il n'avoit jamais entretenu quelque » fille du pays, & comment il l'avoit quit» tée ? Crok avoua qu'en ayant aimé une, » il l'avoit quittée pour aller ſe marier en » Hollande, & que depuis ce tems il n'avoit » pas ceſſé d'être infirme & languiſſant. Là» deſſus, le Roi dit à trois de ſes Méde» cins, qui ſe trouvoient près de lui, » qu'ayant entendu la cauſe du mal de l'Am» baſſadeur, il leur donnoit quinze jours » pour le guérir, & que s'ils n'en venoient à » bout dans cet intervalle, il les feroit mou» rir tous trois. Ils aſſurerent le Roi qu'ils » lui répondoient de la guériſon de l'Am» baſſadeur, pourvû qu'il voulût prendre les » remédes qu'ils lui donneroient. Crok s'y » réſolut. Ils lui donnoient, au matin, un » breuvage, & le ſoir une pillule. Le neu» viéme jour, il lui prit un grand vomiſſe» ment. On crut, qu'il mourroit des étranges » efforts qu'il fit. Enfin il vomit un petit pa» quet de cheveux, de la groſſeur d'une pe» tite noix ; après quoi, il fut promptement » guéri. Enſuite le Roi lui fit l'honneur de » le mener à la chaſſe du Rhinoceros, & » voulut qu'il donnât le coup mortel à la » bête, dont il coupa la corne, pour la lui » préſenter auſſi. Cette chaſſe fut ſuivie d'un » grand feſtin, dans lequel le Roi but à la » ſanté du Général de Batavia & de ſa fem» me, & fit venir une des ſiennes, qu'il fit » baiſer à l'Ambaſſadeur. A ſon départ, il » lui fit préſent d'un caillou, de la groſſeur » d'un œuf d'oie, où l'on voioit de groſſes » veines d'or, comme on voit les nerfs ſur » la main d'un homme ; en lui diſant que » c'étoit ainſi que l'or croiſſoit dans ſon » pays. Crok ſe trouvant, dans la ſuite, » chef du Comptoir à Surate, fit rompre le » caillou par le milieu, pour en donner la » moitié à celui qui avoit la premiere auto» rité après lui, & qui ſe nommoit Conſtant. » Je lui en offris, ajoute Tavernier, cent » cinquante piſtoles, dans le deſſein de le » porter à M. le Duc d'Orleans ; mais il ne » voulut jamais s'en défaire. *Ibidem.* pages 413 & 414.

(30) Le même qui forma le Comptoir François à Surate *Voyez* ci-deſſus les Relations des Tomes VIII & IX.

Conſeil.

Conſeil. Tavernier fut reçu ſi favorablement de ces deux Chefs, que préſqu'à ſon arrivée, il ſe vit invité à dîner par le Général, avec les principaux Officiers de la ville & leurs femmes. On ne l'entretint d'abord que de ſes Voyages ; mais enſuite le Général, l'ayant prié de paſſer dans ſon cabinet, lui fit diverſes queſtions, qui le préparerent aux embarras que les Hollandois devoient lui faire eſſuier. Cependant les apparences furent ſoutenues civilement. On lui propoſa de faire un tour de promenade hors de la ville. La magnificence du cortege, dans les moindres occaſions où le Général ſe fait voir, paroît mériter une deſcription. Deux trompettes ſonnerent pour avertir de ſa marche. » Enſuite il monta dans un grand caroſſe à ſix chevaux, avec Ma- » dame la Générale & quatre autres femmes. Pluſieurs Officiers montant à » cheval, on en preſenta un à Tavernier, ſellé & bridé à la Perſane. Il y a » toujours quarante ou cinquante chevaux de ſelle, dans les écuries du Gé- » néral. Le caroſſe étoit précedé d'une Compagnie de Cavalerie ; chaque ca- » valier avec le colletin de bufle & le haut-de-chauſſe d'écarlate galonné » d'argent, un plumet au chapeau, la grande écharpe bordée d'une dentelle » d'argent, la garde de l'épée & les éperons d'argent maſſif ; & tous les che- » vaux fort bien équipés. Trois gardes du corps marchoient à chaque portiere, » la hallebarde en main, & galamment vétus, en pourpoint de ſatin jaune, » avec le haut-de-chauſſe d'écarlate, couvert de galons d'argent, les bas de » ſoie jaune, & de fort beau linge. Derriere le caroſſe ſuivoit une Compa- » gnie d'Infanterie ; ſans compter celle qui ſort de la ville une heure ou deux » avant le Général, pour aller à la découverte. Les Conſeillers, ajoute l'Auteur, ont auſſi leur faſte. Soit dans leurs Maiſons, ſoit lorſqu'ils en ſortent, chacun d'eux a deux Mouſquetaires pour ſa garde. Lorſqu'ils ont beſoin de chevaux, un Ecuyer du Général doit leur amener ceux qu'ils demandent. Ils ont auſſi leurs petites barques, pour la promenade en mer, ou ſur la riviere, ou ſur les canaux, qui ſont bordés de leurs jardins (30).

TAVERNIER. 1666.

Faſte du Général Hollandois.

Pendant trois ou quatre jours, Tavernier reçut quantité de viſites, qui l'engagerent dans une aſſez grande dépenſe, parce que l'uſage oblige celui qui les reçoit de preſenter du vin. Une pinte de vin, meſure de Paris, ne tient que quatre verres Hollandois. Le vin d'Eſpagne eſt à bon marché dans Batavia, lorſqu'il ne coute qu'un écu. Le vin du Rhin & le vin de France en valent deux. » Les tems de joie dans cette ville, obſerve l'Auteur, pour » l'inſtruction de ceux qui feront le même voyage, ſont les jours où l'on voit » arriver, de Hollande, quelques Vaiſſeaux qui apportent du vin ou de la biere. » Quoiqu'il ſoit permis aux Particuliers d'en acheter leur proviſion, la plus » grande partie de ces liqueurs paſſe aux Cabaretiers, ſoit que les Hollan- » dois prennent plus de plaiſir au Cabaret que dans leurs Maiſons, ou qu'ils » y trouvent plus de commodité pour ſe réjouir enſemble. Dans ces jours, » qui ſont leurs grandes fêtes, on rencontre, au milieu des rues, des fem- » mes & des filles, qui portent un *Momon* aux Paſſans, pour quelques bou- » teilles ; & ſoit qu'on perde ou qu'on gagne, l'honneur, ſuivant Tavernier, » ne permet gueres de ſouffrir que les femmes paient. Il en ſurvient d'autres, » à la ſanté deſquelles on eſt obligé, dit-il, de boire par bienſéance. Ainſi » l'intempérance des Habitans coute cher aux Etrangers (31).

Cherté du vin à Batavia.

Grandes Fêtes du Peuple.

(30) Pages 415 & 416. (31) Page 417.

TAVERNIER. 1666.

Affaire dangereuse qu'on ſuſcite à Tavernier.

Les embarras, dont l'Auteur étoit menacé, avoient leur ſource dans la complaiſance qu'il avoit eue pour un Directeur Hollandois, nommé Conſtant, qu'il avoit connu dans les Comptoirs de Bander-Abaſſi & de Surate, & qui l'avoit chargé de lui acheter pour ſeize mille roupies de diamans, aux Mines de Golkonde. Tavernier, à ſon retour, l'ayant trouvé parti pour l'Europe, avoit remis les diamans aux Directeurs Anglois, qui les firent tenir à Conſtant : mais il ne s'étoit adreſſé aux Anglois, qu'après avoir propoſé la même commiſſion au Directeur Hollandois, qui s'en étoit excuſé, quoiqu'ami de Conſtant ; ſous prétexte que ſi le Général, ou le Conſeil de Batavia, étoit informé qu'il eût reçu ce dépôt, il couroit riſque d'être traité comme Receleur, & de perdre ſa charge & tout ſon bien. On ſavoit à Batavia que Tavernier lui avoit fait cette propoſition. Un jour trois ou quatre Conſeillers, feignant de le traiter avec beaucoup d'amitié, lui demanderent ſi depuis ſon Voyage de Golkonde il avoit eu des nouvelles de Conſtant. Il les aſſura qu'il n'en avoit pas reçu ; d'où ſe croiant en droit de conclure qu'il n'avoit pû lui envoier les diamans, ils ſe prirent mutuellement à témoins que de ſon propre aveu il avoit pour ſeize mille roupies de diamans, qui appartenoient à un Directeur Hollandois. Cette fauſſe ſuppoſition l'allarma peu. Il répondit nettement que depuis plus de ſix mois, il avoit envoié les diamans par terre. Cependant il reçut ordre, dès le lendemain, de paroître au Conſeil de la ville, où l'Avocat Fiſcal devoit prendre la cauſe de la Compagnie. Rien ne pouvoit le diſpenſer de s'y rendre : mais lorſqu'il y entendit traiter cette affaire d'un ton fort ſérieux, & que malgré ſes explications, il vit porter une Sentence, ſuivant laquelle Conſtant devoit être pourſuivi, pour avoir fraudé la Compagnie, ſous prétexte que ſes gages n'avoient pû le mettre en état d'acheter pour ſeize mille roupies de diamans, il tint un langage qui parut chagriner pluſieurs perſonnes de l'aſſemblée (32). Leur animoſité devint ſi vive, que

Avantage qu'on prend ſur lui.

(32) On le lira volontiers dans ſes termes. » A ce diſcours *d'avoir fraudé la Compagnie*, je ne pus m'empêcher de rire ; ce qui » ſurprit tout le monde : & le Préſident du » Conſeil me demanda pourquoi je riois ? » Je lui dis que c'étoit de voir qu'il s'étonnoit de ce que le Sieur Conſtant avoit » fraudé la Compagnie de ſeize mille roupies, & que s'il n'avoit emporté que cela » c'étoit bien peu de choſe ; ajoutant qu'il » n'y avoit gueres de Serviteur de la Compagnie qui eut paſſé par les charges où le » Sieur Conſtant avoit paſſé, & qui eut eu la » commodité de faire le négoce comme il » l'avoit eue, ſans crainte du Fiſcal, qui » n'emportât du moins cent mille écus. Il y » avoit alors deux ou trois perſonnes dans » le Conſeil, qui n'étoient pas bien aiſe de » m'ouir parler de la ſorte, & que ce diſcours regardoit particuliérement : car pour » dire les choſes comme elles ſont, les Directeurs, & ceux qui les ſuivent dans les » Comptoirs, ſavent mettre à part de groſſes ſommes à leur profit & au grand préjudice de la Compagnie ; & comme ils ne » le peuvent ſans être d'intelligence avec le » Courtier, celui-ci en fait autant de ſon côté, & ceux qui ſont ſous lui prennent » auſſi ce qu'ils peuvent. J'ai fait compte une » fois de tout l'argent dont on peut fruſtrer » la Compagnie ſur le négoce, dans chaque Comptoir, & j'ai trouvé que quand » tous les ans on ne lui fait tort que d'un » million cinq ou ſix cens mille livres, elle » a lieu de s'en conſoler. Pour ne parler que » de la Perſe, j'ai connu des Directeurs, qui » tant ſur la vente des épiceries que ſur l'achat des ſoies, ont mis à part, dans une » année, plus de cent mille piaſtres. Ils ont » pour cela des adreſſes merveilleuſes, qu'il » eſt mal-aiſé que la Compagnie puiſſe découvrir. *Ibidem.* pages 419 & 420. *Voyez* la Deſcription de Batavia, au Tome VIII, où le récit de Tavernier eſt confirmé par des Hollandois mêmes.

pendant quatre ou cinq ſemaines, non-ſeulement il fut interrogé comme un coupable, & forcé de répondre à tous les articles, mais qu'il ſe vit menacé d'être conduit dans une priſon. Il eut la fermeté de répondre qu'il ne craignoit point leurs menaces, & qu'il avoit l'honneur d'être à un Prince qui ſauroit le tirer de leurs mains & ſe reſſentir de cet affront (33). Mais lorſqu'il ſe vit aſſez preſſé pour craindre les effets de leur reſſentiment, il prit un parti, ſur lequel il fit plus de fond que ſur ſon innocence : ce fut de ne plus diſſimuler qu'il étoit inſtruit des rapines continuelles d'un grand nombre de Conſeillers, de Directeurs, & de celles du Général même. Il eut ſeulement la précaution de ne s'ouvrir qu'au Préſident, dans un entretien qu'il eut tête à tête avec lui ; ſûr, par cette voie, de faire paſſer aux oreilles des coupables une déclaration qui devoit leur cauſer quelque fraieur (34). En

(33) M. le Duc d'Orleans l'avoit chargé de lui acheter quelques diamans & d'autres choſes précieuſes.

(34) Ne perdons pas l'occaſion de faire connoître quelles médiſances les Hollandois reprochent à Tavernier : je dis au Préſident, que puiſqu'il vouloit abſolument que je lui diſſe tout ce que je ſavois du Sieur Conſtant, je ne lui cacherois rien de ce qui étoit venu à ma connoiſſance, fut-ce au deſavantage du Général même, & de pluſieurs du Conſeil, & de vous même qui me preſſez de parler. Alors je lui déclarai qu'en partant de Surate pour aller à la Mine de Diamans, le Sieur Conſtant m'avoit remis quarante-quatre mille roupies, me priant d'emploier cette ſomme en diamans, & particuliérement en grandes pierres, m'aſſurant que mes proviſions me ſeroient très bien payées, & que cette ſomme appartenant à M. le Général, il étoit bien-aiſe d'avoir occaſion de l'obliger ; de plus, que M. le Général avoit acheté du Sieur Conſtant, lorſqu'il étoit venu à Batavia, toutes les parties que je lui avois vendues pendant qu'il étoit au Comptoir de Surate : c'étoit toutes pierres que j'avois fais tailler, dont la valeur étoit de plus de quarante mille écus. Pour ce qui étoit des perles que le Sieur Conſtant avoit achetées pour M. le Général, du tems qu'il étoit à Ormus, je n'en ſavois pas bien la ſomme ; mais que je ſavois pourtant qu'il y avoit deux ſeules perles en poire, qui coutoient cent ſoixante-dix tomans : que j'avois eu auſſi d'aſſez bonnes ſommes à emploier pour le Sieur Carles Renel, le Sieur Kam, & quelques autres : que lui-même ne devoit pas avoir oublié que lorſque le Sieur Conſtant étoit parti de Batavia pour aller être Directeur en Perſe, il lui avoit remis trente-ſix mille roupies, le priant de donner cette ſomme à quelqu'un de ſes amis, pour l'emploier à une partie de diamans : que le Sieur Conſtant ne m'avoit pû joindre dans cette ſaiſon : mais, pour vous faire voir, dis-je encore au Préſident, combien il étoit porté pour votre profit, il acheta, de la plus grande partie de votre ſomme, des marchandiſes de Seronge & de Brampour ; & dès qu'il fut arrivé à Gomron, on lui en offrit trente pour cent de profit. Il eſt vrai, pourſuivis-je, qu'à faire compte ſur le pied de ce que payent les autres Marchands, cela n'eut été qu'à cinq pour cent ; mais, voulant vous ſervir, il faiſoit tout paſſer pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du Vaiſſeau, ni la Douanne de Gomron, deux articles qui reviennent pour les Marchands à vingt-cinq pour cent. Comme le Vaiſſeau qui l'avoit porté retournoit à Batavia, bien que les marchandiſes ne fuſſent pas vendues, il ne laiſſa pas de vous écrire qu'il en refuſoit trente pour cent de profit, dans l'eſpérance d'en avoir davantage. Cependant il arriva trois Vaiſſeaux à Gomron, chargés de quantité de ces mêmes marchandiſes, de maniere qu'on eut de la peine à en tirer ce qu'elles coutoient aux Indes ; ce qui l'obligea de donner au prix courant celles qu'il avoit achetées pour vous. Cependant il a été ſi généreux que de ne vous en avoir rien mandé, & il m'a avoué en particulier qu'il y avoit perdu plus de quinze pour cent.

Ayant fait tout ce détail au Préſident, il en parut fort ſurpris, & me pria de n'en pas faire de bruit ; en quoi il fit ſagement ; car j'en aurois pû nommer bien d'autres, toutes les adreſſes des principaux de la Compagnie étant venues à ma connoiſſance, & la plus grande partie des groſſes ſommes qu'ils ont fait emploier en diamans ayant paſſé par mes mains. Le Préſident alla auſſi-tôt au Fort, apparemment vers le Général. Entre onze

TAVERNIER. 1666.

effet ſa hardieſſe en impoſa aux Juges Hollandois, & changea leurs rigueurs en careſſes, comme il le raconte aſſez plaiſamment lui-même.

Tavernier retrouve un de ſes Freres.

Il avoit trouvé, à Batavia, un de ſes freres, qui étoit venu aux Indes, avec lui, dans un de ſes premiers Voyages, & qui avoit une rare facilité pour apprendre les langues étrangeres. Cinq ou ſix mois lui ſuffiſoient pour en apprendre une. Il en parloit huit en perfection. D'ailleurs c'étoit un homme bien fait, & d'une valeur éprouvée. S'étant battu en duel à Batavia, contre un Capitaine d'Infanterie, ſur lequel il avoit remporté l'avantage, non-ſeulement le Général Vandime, qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conſeil, fermerent les yeux ſur cette avanture; mais ils lui permirent d'équiper un Vaiſſeau à ſes frais, & de faire toute ſorte de Commerces, à l'exception de celui des Epiceries. Il acheta un Vaiſſeau de quatorze pieces de canon, avec lequel il fit pluſieurs Voyages. Celui de Siam, par lequel il commença, lui auroit apporté un profit aſſez conſidérable, s'il n'eût été obligé de jouer avec le Roi & cinq ou ſix Seigneurs, qui étoient ravis, s'il en faut croire ici Tavernier (35), d'entendre un Européen parler ſi parfaitement la langue Malaie (36), mais qui lui gagnerent cinq ou ſix mille écus.

Eloge qu'il en fait.

Voyage de l'Auteur à Bantam.

Tavernier, qui ne ſavoit pas cette langue, & qui ne vouloit pas quitter l'Iſle de Java ſans avoir vû Bantam, pria ſon frere de l'accompagner dans ce Voyage. Une petite Barque les porta heureuſement. Le lendemain de leur arrivée, le Roi, de qui le Capitaine Tavernier étoit fort connu, apprenant que ſon frere apportoit de précieux joiaux, marqua une ſi vive impatience de les voir, que dès la premiere fois que le Capitaine ſe rendit au Palais pour demander ſes ordres, il ne lui permit pas de ſortir; & ſur le champ il fit preſſer ſon frere, de venir avec toutes ſes richeſſes. Cette ardeur exceſſive parut ſuſpecte à l'Auteur, qui ſe ſouvenoit de la maniere dont le Roi d'Achem avoit traité, dans les mêmes circonſtances, un François nommé Renaud. Le récit qu'il en fait appartient trop à l'Hiſtoire des Voyages, & ſur-tout à celle du Commerce François dans les Indes, pour ne pas obtenir ici quelque attention (37).

Son inquiétude, & d'où elle venoit.

M. de Montmorency entreprend le Commerce.

Le goût du Commerce ſe répandant parmi la Nobleſſe Françoiſe, M. de Montmorency, à la tête d'une Compagnie formée pour les Indes, fit partir de Nantes quatre Vaiſſeaux, ſur leſquels s'embarquerent, entre pluſieurs Négocians, deux freres nommés Renaud, qui s'étoient engagés au ſervice de la Compagnie. Leur navigation fut la plus courte & la plus heureuſe don

heures & midi, je rencontrai l'Avocat Fiſcal, chez qui je ſavois que le Préſident étoit allé en ſortant du Fort. Il m'aborda d'un viſage riant & me demanda où j'allois. Je lui dis que j'allois à la Maiſon de Ville, pour répondre à quelques-unes de ſes demandes. Je vous prie, me repliqua-t-il promptement, laiſſons-là cette affaire, pour aller dîner enſemble. On me fit hier préſent de deux canevettes de vin, l'une de France & l'autre du Rhin; nous verrons lequel ſera le meilleur. Tout ce que je vous demande eſt un mot d'écrit de votre main, comme vous n'avez rien à M. Conſtant: ce que je lui accordai volontiers; & de la ſorte, tout le Procès fut fini. *Ibid.* page 429.

(35) C'eſt le même frere dont il reçut la Relation du Tonquin, qui ſe trouve au troiſiéme Tome de ſes Voyages, & qui eſt critiquée fort durement par Baron, dans le IX Tome de ce Recueil.

(36) On a fait ſouvent remarquer qu'au-delà des terres du Grand Mogol, cette langue eſt parmi les Orientaux, ce que la langue latine eſt en Europe.

(37) Tavernier ne marque pas l'année.

on ait eu l'exemple. Ils arriverent devant Bantam, en moins de quatre mois. Le Roi les reçut avec beaucoup de joie, & leur fit donner tout le poivre qu'ils demanderent, à ſi juſte prix, qu'ils l'eurent à meilleur marché, de vingt pour cent, que les Hollandois. Mais leurs idées s'étendant plus loin que le poivre, ils voulurent ſavoir auſſi ce que c'étoit que le négoce du clou de girofle, de la noix de muſcade & de ſa fleur. Ils envoyerent le plus petit de leurs Vaiſſeaux, avec la meilleure partie de leur argent, à Macaſſar, où les Magaſins du Roi étoient ordinairement remplis, malgré les efforts des Hollandois, qui employoient toute leur adreſſe pour faire paſſer uniquement le Commerce des Epiceries par leurs mains. Pendant l'abſence de ce Vaiſſeau, les François, s'ennuyant à Bantam, allerent ſe promener à Batavia, qui n'en eſt éloignée que de quatorze lieues par mer. Leur Commandant n'eut pas plutôt jetté l'ancre dans ce Port, qu'il envoia faire des complimens au Général Hollandois, qui répondit à cette civilité, en invitant les principaux François à deſcendre au rivage, & qui fit porter en même-tems, à ceux qui reſterent à bord, quantité de rafraîchiſſemens, ſur-tout du vin d'Eſpagne & du Rhin; avec ordre, à ceux qu'il chargea de cette commiſſion, de faire boire leurs Hôtes juſqu'à les enivrer. Il leur fut aiſé, dans la chaleur de cette fête, de mettre le feu aux Vaiſſeaux François, ſuivant l'ordre qu'ils en avoient auſſi. Comme on découvre toute la Rade, de la Salle du Fort où le Général traite les Etrangers, un Conſeiller des Indes, qui étoit à table, feignant beaucoup de ſurpriſe, s'écria qu'il croioit voir les trois Vaiſſeaux en feu. Le Général affecta auſſi beaucoup d'étonnement; tandis que le Commandant François, qui jugea tout d'un coup d'où venoit le mal, & qu'il lui étoit impoſſible d'y apporter du remede, regarda l'aſſemblée ſans s'émouvoir, & dit aux Hollandois: continuons de boire, Meſſieurs; ceux qui ont fait mettre le feu aux trois bords, payeront le dommage. Mais, dès ce moment, il jugea que la réparation ne ſeroit pas égale à la perte. En effet, tous les hommes furent ſauvés ſur des Frégates, qui furent envoyées en diligence; mais les Hollandois ne payerent pas le quart du dommage (38). Cependant le Général fit, aux François, de grandes offres qu'ils refuſerent. Ils retournerent à Bantam, pour y attendre leur petit Vaiſſeau. A ſon retour, ils ne trouverent pas de meilleur expédient que de vendre leurs marchandiſes & le Vaiſſeau même aux Anglois, & de faire entr'eux un partage de l'argent. Les Anglois leur offrirent le paſſage en Europe; mais cette offre ne fut acceptée que du Commandant & des principaux Officiers; & la plus grande partie des équipages, Marchands & Matelots, prirent parti chez les Portugais, avec leſquels il y avoit alors quelques avantages à ſe promettre.

TAVERNIER. 1666.

Sort de quatre Vaiſſeaux qu'il envoie aux Indes.

Artifice des Hollandois.

Les deux Renaud, après avoir touché leur part, de l'argent qui fut diſtribué, trouverent le moien de paſſer à Goa, & s'inſinuerent avec tant de bonheur dans l'affection du Viceroi, qu'ils obtinrent de lui la permiſſion de négocier dans tous les lieux où les Portugais avoient quelque pouvoir. Dans l'eſpace de cinq ou ſix ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné faiſoit le Commerce des toiles & d'autres marchandiſes communes, & ſon frere celui des pierreries. Les Portugais étoient alors dans l'uſa-

Hiſtoire des deux freres Renaud.

(38) Voyez une avanture fort ſemblable, dans la Relation de Beaulieu, au Tome VIII.

TAVERNIER. 1666.

ge d'envoier tous les ans trois ou quatre Vaiſſeaux au Port d'Achem, pour en tirer du poivre, de l'ivoire & de l'or. Ils y portoient toutes ſortes de toiles, particuliérement des toiles bleues & noires. Ils envoioient auſſi des pierreries au Roi, qui les aimoit avec paſſion. Les deux Renaud prirent cette route, chacun pour l'objet particulier de ſon Commerce. L'un porta de belles toiles, & l'autre des joiaux précieux, entre leſquels il avoit quatre anneaux, qui valoient environ dix-huit mille écus. En arrivant dans la ville d'Achem, ils ſe rendirent avec les Portugais au Palais du Roi, qui étoit alors à deux lieues de la mer. Ce Prince admira les quatre anneaux & ſouhaita de les acheter; mais, au lieu de dix-huit mille écus, que Renaud lui demandoit, il n'en voulut donner que quinze mille. Cette différence de prix ayant fait rompre le marché, Renaud prit le parti de retourner à bord. Dès le lendemain, il fut rappellé à la Cour, par un ordre qui lui donnoit de meilleures eſpérances. Cependant il fut long-tems en doute s'il devoit reparoître devant le Roi; un preſſentiment ſecret ſembloit l'avertir du malheur dont il étoit menacé. Enfin tous les Officiers du Vaiſſeau lui conſeillant de ſe fier à ſa fortune, il ſe rendit au Palais, où le Roi prit les quatre anneaux pour dix-huit mille écus, qu'il lui fit payer ſur le champ. Mais depuis qu'il fut ſorti de la chambre de ce Prince, on n'a jamais pû ſavoir ce qu'il étoit devenu, & l'on n'a pas douté qu'un ordre cruel ne l'eût fait tuer ſécretement dans quelque partie du Palais (39).

Fraieur que cette Hiſtoire cauſe à Tavernier.

Cette avanture ſe préſenta vivement à la mémoire de Tavernier, lorſqu'il ſe vit appellé avec tant d'empreſſement au Palais de Bantam; ſur-tout ne voyant point ſon frere entre ceux qui lui apportoient les ordres du Roi. Cependant il s'arma de courage; & bornant ſes précautions à ne prendre ſur lui que pour douze ou treize mille roupies de joiaux, la plus grande partie d'anneaux de diamans en roſes, les uns de ſept pierres, d'autres de neuf, avec quelques braſſelets de diamans & de rubis, il mit ſa confiance dans la protection du Ciel.

En quel état il trouve le Roi de Bantam.

Il fut raſſuré, en entrant dans l'appartement du Roi, par la vûe de ſon frere, qui étoit aſſis près de ce Prince, à la maniere des Orientaux, avec trois des principaux Seigneurs de la Cour. Ils avoient devant eux cinq grands plats de riz, de différentes couleurs, du vin d'Eſpagne, de l'eau-de-vie, & pluſieurs eſpeces de ſorbets. Auſſi-tôt que Tavernier eut ſalué le Roi, en lui faiſant préſent d'un anneau de diamans, & d'un petit braſſelet de diamans, de rubis, & de ſaphirs bleus, ce Prince lui commanda de s'aſſeoir, & lui fit donner une taſſe d'eau-de-vie, qui ne contenoit pas moins d'un demi-ſeptier. Il parut étonné du refus que Tavernier fit de toucher à cette liqueur; & lui ayant fait ſervir du vin d'Eſpagne, il ne tarda gueres à ſe lever, dans l'impatience de voir les joiaux. Il alla s'aſſeoir dans un fauteuil, dont le bois étoit doré comme les bordures de nos tableaux, & qui étoit placé ſur un petit tapis de Perſe, d'or & de ſoie. Son habit étoit une piece de toile, dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture juſqu'aux genoux, & le reſte étoit rejetté ſur ſon dos en maniere d'écharpe. Il avoit les pieds & les jambes nues. Autour de ſa tête, une ſorte de mouchoir à trois pointes for-

(39) Page 434 & précédentes.

moit un bandeau. Ses cheveux, qui paroiſſoient fort longs, étoient liés par-deſſus. On voioit, à côté du fauteuil, une paire de ſandales, dont les courroies étoient brodées d'or, & parſemées de petites perles. Deux de ſes Officiers ſe placerent derriere lui, avec de gros éventails, dont les bâtons étoient longs de cinq à ſix pieds, terminés par un faiſceau de plumes de paon, de la groſſeur d'un tonneau. A la droite, une vieille femme noire tenoit dans ſes mains un petit mortier & un pilon d'or, où elle piloit des feuilles de betel, parmi leſquelles elle mêloit des noix d'Areka, avec de la ſemence de perles qu'on y avoit fait diſſoudre. Lorſqu'elle en voioit quelque partie bien préparée, elle frappoit de la main ſur le dos du Roi, qui ouvroit auſſi-tôt la bouche, & qui recevoit ce qu'elle y mettoit avec le doigt, comme on donne de la bouillie aux enfans. Il avoit mâché tant de betel & bû tant de tabac, qu'il avoit perdu toutes ſes dents (40).

Son Palais ne faiſoit pas honneur à l'habileté de l'architecte. C'étoit un eſpace quarré, ceint d'un grand nombre de petits piliers, revétus de différens vernis, & d'environ deux pieds de haut. Quatre piliers plus gros faiſoient les quatre coins, à quarante pieds de diſtance. Le plancher étoit couvert d'une natte, tiſſue de l'écorce d'un certain arbre, dont aucune ſorte de vermine n'approche jamais; & le toît étoit de ſimples branches de cocotier. Aſſez proche, ſous un autre toît, ſoutenu auſſi par quatre gros piliers, on voioit ſeize éléphans. La garde Royale, qui étoit d'environ deux mille hommes, étoit aſſiſe par bandes à l'ombre de quelques arbres. Tavernier ne prit pas une haute opinion du logement des femmes. La porte en paroiſſoit fort mauvaiſe; & l'enceinte n'étoit qu'une ſorte de paliſſade, entremêlée de terre & de fiente de vache. Deux vieilles femmes noires en ſortirent ſucceſſivement, pour venir prendre de la main du Roi les joiaux de Tavernier, qu'elles alloient montrer apparemment aux Dames. Il obſerva qu'elles ne rapportoient rien; d'où il conclut qu'il devoit tenir ferme pour le prix. Auſſi vendit-il fort avantageuſement tout ce qui étoit entré au Serrail, avec la ſatisfaction d'être payé ſur le champ (41).

Palais du Roi de Bantam.

Dans un autre Voyage qu'il fit à la même Cour, il ne tira pas moins d'avantage de tout ce qu'il y avoit porté pour le Roi. Mais ſa vie fut expoſée au dernier danger, par la fureur d'un Indien Mahométan, qui revenoit de la Mecque. Il paſſoit, avec ſon frere & un Chirurgien Hollandois, dans un chemin où d'un côté l'on a la riviere, & de l'autre un grand jardin fermé de paliſſades, entre leſquelles il reſte des intervalles ouverts. L'aſſaſſin, qui étoit armé d'une picque & caché derriere les paliſſades, pouſſa ſon arme, pour l'enfoncer dans le corps d'un des trois Etrangers. Il fut trop prompt, & la pointe leur paſſa devant le ventre à tous trois; où du moins elle ne toucha qu'aux vaſtes hautes-chauſſes du Chirurgien Hollandois, qui ſaiſit auſſi-tôt le bois de la picque. Tavernier le prit auſſi de ſes deux mains; tandis que ſon frere, plus jeune & plus diſpos, ſauta par-deſſus la paliſſade & donna trois coups d'épée dans le corps à l'Indien, qui en mourut ſur le champ. Auſſi-tôt quantité de Chinois & d'Indiens idolâtres, qui ſe trouvoient aux environs, vinrent baiſer les mains au Capitaine Tavernier, en applaudiſſant

Tavernier expoſé à périr par la main d'un Furieux.

(40) Page 435.

(41) Page 436.

TAVERNIER. 1666.

à ſon action. Le Roi même, qui en fut bien-tôt informé, lui fit préſent d'une ceinture, comme un témoignage de ſa reconnoiſſance (42). L'Auteur jette plus de jour ſur une avanture ſi ſinguliere. Les Pelerins Javans de l'ordre du Peuple, ſur-tout les Facquirs qui vont à la Mecque, s'arment ordinairement, à leur retour, de cette eſpece de poignard qu'on appelle, *Cri*, dont la moitié de la lame eſt empoiſonnée; & quelques-uns s'engagent par vœu à tuer tout ce qu'ils rencontreront d'Infidelles, c'eſt-à-dire, de gens oppoſés à la Religion de Mahomet. Ces Fanatiques exécutent leur réſolution avec une rage incroiable, juſqu'à ce qu'ils ſoient tués eux-mêmes (43). Alors ils ſont regardés comme Saints, de toute la Populace, qui les enterre avec beaucoup de cérémonie, & qui contribue volontairement à leur élever de magnifiques tombeaux. Quelque Dervis ſe conſtruit une hute auprès du Monument, & ſe conſacre pour toute ſa vie à le tenir propre, avec un ſoin continuel d'y jetter des fleurs. Les ornemens croiſſent avec les aumônes, parce que plus la ſépulture eſt belle, plus la dévotion augmente, avec l'opinion de ſa ſainteté.

Son Frere rue leur Ennemi.

Cour du Roi de Japara.

Tavernier s'étoit propoſé de paſſer, à Batavia, les trois mois qui reſtoient juſqu'au départ des Vaiſſeaux pour l'Europe; mais l'ennuieuſe vie qu'on y mene, ſans autre amuſement, dit-il, que de jouer & de boire, lui fit prendre la réſolution d'emploier une partie de ce tems à viſiter la Cour du Roi de Japara, qu'on nomme auſſi l'*Empereur de la Jave*. L'Iſle entiere étoit autrefois réunie ſous ſa domination, avant que le Roi de Bantam, celui de Jacatra, & d'autres Princes qui n'étoient que ſes Gouverneurs, euſſent ſecoué le joug de la ſoumiſſion. Les Hollandois ne s'étoient d'abord maintenus, dans le pays, que par la diviſion de toutes ces Puiſſances. Lorſque le Roi de Japara s'étoit diſpoſé à les attaquer, le Roi de Bantam les avoit ſecourus; & le premier au contraire s'étoit empreſſé de les aider, lorſqu'ils avoient été menacés de l'autre. Auſſi, quand la guerre s'élevoit entre ces deux Princes, les Hollandois prenoient toujours parti pour le plus foible (44).

(42) Page 439.

(43) » Je me ſouviens, dit l'Auteur, » qu'en 1642, il arriva au Port de Surate » un Vaiſſeau du Grand-Mogol, revenant » de la Mecque, où il y avoit quantité de » ces Fakirs; car tous les ans ce Monar- » que envoie deux grands Vaiſſeaux à la » Mecque, pour y porter gratuitement les » Pelerins. Ces Bâtimens ſont chargés d'ail- » leurs de bonnes marchandiſes, qui ſe ven- » dent; & dont le profit eſt pour eux. On » ne rapporte que le principal, qui ſert pour » l'année ſuivante, & qui eſt au moins de » ſix cens mille roupies. Un des Fackirs, qui » revenoit alors, ne fut pas plutôt deſcen- » du à terre, qu'il donna des marques d'une » furie diabolique. Après avoir fait ſa prie- » re, il prit ſon poignard, & courut ſe jet- » ter au milieu de pluſieurs Matelots Hollan- » dois, qui faiſoient décharger les mar- » chandiſes de quatre Vaiſſeaux qu'ils avoient » au Port. Cet enragé, ſans leur laiſſer le » tems de ſe reconnoître, en frappa dix- » ſept, dont treize moururent. Il étoit armé » d'une eſpece de poignard, qui ſe nomme » Cangiar, dont la lame a trois doigts de » large par le haut. Enfin le ſoldat Hollan- » dois, qui étoit en ſentinelle, à l'entrée » de la tente des Marchands, lui donna au » milieu de l'eſtomac un coup de fuſil dont » il tomba mort. Auſſi-tôt, tous les autres » Fakirs qui ſe trouverent dans le même » lieu, accompagnés de quantité d'autres » Mahométans, prirent le corps & l'enter- » rerent. Dans l'eſpace de quinze jours, il » eut une belle ſépulture. Elle eſt renver- » ſée, tous les ans, par les Matelots Anglois » & Hollandois, pendant que leurs Vaiſſeaux » ſont au Port, parce qu'alors ils ſont les » plus forts: mais à peine ſont-ils partis, » que les Mahométans la font rétablir & » qu'ils y plantent des Enſeignes. *Pages* 441 *& précédentes.*

(44) Page 444.

Le

Le Roi de Japara fait ſa réſidence dans une ville, dont ſon Etat porte le nom, éloignée de Batavia d'environ trente lieues. On n'y va que par mer, le long de la Côte, d'où l'on fait enſuite près de huit lieues dans les terres, par une belle riviere qui remonte juſqu'à la ville. Le Port, qui eſt fort bon, offre de plus belles maiſons que la ville, & ſeroit la réſidence ordinaire du Roi, s'il s'y croioit en ſûreté. Mais ayant conçu, depuis l'établiſſement de Batavia, une haine mortelle pour les Hollandois, il craint de s'expoſer à leurs attaques dans un lieu qui n'eſt pas propre à leur réſiſter. Tavernier raconte un ſujet d'animoſité plus récent, tel qu'il l'avoit appris d'un Conſeiller de Batavia. Le Roi, pere de celui qui regnoit alors, n'avoit jamais voulu entendre parler de paix avec la Compagnie. Il s'étoit ſaiſi de quelques Hollandois. La Compagnie, qui lui avoit enlevé, par repreſailles, un beaucoup plus grand nombre de ſes Sujets, lui fit offrir inutilement de lui vendre dix priſonniers pour un. L'offre des plus grandes ſommes n'eut pas plus de pouvoir ſur ſa haine; & ſe voyant au lit de la mort, il avoit recommandé, à ſon fils, de ne jamais rendre la liberté aux Hollandois qu'il tenoit captifs, ni à ceux qui tomberoient entre ſes mains. Cette opiniâtreté fit chercher, au Général de Batavia, quelque moien d'en tirer raiſon. C'eſt l'uſage, après la mort d'un Roi Mahométan, que celui qui lui ſuccede envoie quelques Seigneurs de ſa Cour à la Mecque, avec des préſens pour le Prophéte. Ce devoit fut embarraſſant pour le nouveau Roi, qui n'avoit que de petits Vaiſſeaux, & qui n'ignoroit pas que les Hollandois cherchoient ſans ceſſe l'occaſion de les enlever. Il prit la réſolution de s'adreſſer aux Anglois de Bantam, dans l'eſpérance que les Hollandois reſpecteroient un Vaiſſeau de cette Nation. Le Préſident Anglois lui en promit un, des plus grands & des mieux montés que ſa Compagnie eût jamais envoyés dans ces mers, à condition qu'elle ne paieroit deſormais que la moitié des droits ordinaires du Commerce ſur les terres de Japara. Ce Traité fut ſigné ſolemnellement, & les Anglois équiperent en effet un fort beau Vaiſſeau, ſur lequel ils mirent beaucoup de monde & d'artillerie. Le Roi, charmé de le voir entrer dans ſon Port, ne douta pas que ſes Envoiés ne fiſſent le Voyage de la Mecque en ſûreté. Neuf des principaux Seigneurs de ſa Cour, dont la plûpart lui touchoient de près par le ſang, s'embarquerent avec un cortege d'environ cent perſonnes, ſans y comprendre quantité de Particuliers, qui ſaiſirent une occaſion ſi favorable, pour faire le plus ſaint Pelerinage de leur Religion. Mais ces préparatifs ne purent tromper la vigilance des Hollandois. Comme il faut paſſer néceſſairement devant Bantam, pour ſortir du Détroit, les Officiers de la Compagnie avoient eu le tems de faire préparer trois gros Vaiſſeaux de guerre, qui rencontrerent le Navire Anglois vers Bantam, & qui lui envoierent d'abord une volée de canon, pour l'obliger d'amener. Enſuite, paroiſſant irrités de ſa lenteur, ils commencerent à faire jouer toute leur artillerie. Les Anglois, qui ſe virent en danger d'être coulés à fond baiſſerent leurs voiles & voulurent ſe rendre: mais les Seigneurs Japarois, & tous les Javans qui étoient à bord, les traiterent de perfides, & leur reprocherent de n'avoir fait un Traité, avec le Roi leur Maître, que pour les livrer à leurs Ennemis. Enfin, perdant l'eſpérance d'échapper aux Hollandois, qu'ils voioient prêts à les aborder, ils tirerent leurs poignards & ſe jetterent ſur les

TAVERNIER. 1666.

Haine de ce Prince pour les Hollandois.

Son origine & ſes effets.

TAVERNIER. 1666.

Anglois, dont ils tuerent un grand nombre avant qu'ils fuſſent en état de ſe défendre. Ils auroient peut-être maſſacré juſqu'au dernier, ſi les Hollandois n'étoient arrivés à bord. Pluſieurs de ces deſeſperés ne voulurent point de quartier; & fondant au nombre de vingt ou trente ſur ceux qui leur offroient la vie, ils vangerent leur mort par celle de ſept ou huit Hollandois. Le Vaiſſeau fut mené à Batavia, où le Général fit beaucoup de civilités aux Anglois, & ſe hâta de les renvoier à leur Préſident. Enſuite il fit offrir, au Roi de Japara, l'échange de ſes gens pour les Hollandois, qu'il avoit dans ſes fers. Mais ce Prince, plus irréconciliable que jamais, rejetta cette propoſition avec mépris. Ainſi les Eſclaves Hollandois perdirent l'eſpérance de la liberté; & les Javans moururent de miſere à Batavia (45).

La mort du Capitaine Tavernier, qui fut attribuée aux débauches qu'il avoit la complaiſance de faire avec le Roi de Bantam (46), n'eſt intéreſſante ici que par l'occaſion qu'elle donne à l'Auteur, de ſe plaindre des uſages de Batavia. Il lui en couta, dit-il, une ſi groſſe ſomme pour faire enterrer ſon frere, qu'il en devint plus attentif à ſa propre ſanté, pour ne pas mourir dans un pays où les enterremens ſont ſi chers (47). La premiere dépenſe ſe fait, pour ceux qui ſont chargés d'inviter à la cérémonie funebre. Plus on en prend, plus l'enterrement eſt honorable. Si l'on n'en employe qu'un, on ne lui donne que deux écus; mais ſi l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun; & ſi l'on en prend trois, chacun doit en avoir ſix. La ſomme augmente avec les mêmes proportions, quand on en prendroit une douzaine. Tavernier, qui vouloit faire honneur à la mémoire de ſon frere, & qui n'étoit pas inſtruit de cet uſage, en prit ſix, pour leſquels il fut fort étonné de ſe voir demander ſoixante-douze écus. Le Poêle, qui ſe met ſur la biere, lui en couta vingt, & peut aller juſqu'à trente. On l'emprunte de l'Hôpital. Le moindre eſt de drap, & les trois autres ſont de velours; l'un ſans frange; un autre avec des franges; le troiſiéme avec des franges, & des houpes aux quatre coins. Un tonneau de vin d'Eſpagne, qui fut bû à l'enterrement, lui revint à deux cens piaſtres. Il en paya vingt-ſix, pour des jambons, & des langues de bœuf; vingt-deux pour de la pâtiſſerie; vingt pour ceux qui porterent le corps en terre; & ſeize pour le lieu de la ſépulture. On en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Egliſe. Ces Coutumes parurent *étranges* à Tavernier, *plaiſantes*, *inventées*, dit-il, pour tirer de l'argent des Héritiers d'un Mort (48).

Embarras de Tavernier pour les Requenings.

Mais il tomba bien-tôt dans un autre embarras, qui paroît avoir beaucoup augmenté le panchant qu'il avoit à médire des Hollandois. C'eſt dans ſes propres termes, qu'il faut expoſer la ſource de l'injuſtice dont il ſe plaint.

La mort de ſon frere & d'autres chagrins l'ayant déterminé à retourner en

(45) Page 447. L'Auteur ajoute, pour faire juger du courage des Javans, autant que de leur haine contre les Hollandois, qu'en 1659, pendant qu'ils aſſiegeoient Batavia, un ſoldat Hollandois, qui étoit en embuſcade dans un marais, ayant donné de ſa picque dans le corps d'un Javan; celui-ci, au lieu de ſe retirer pour ſe dégager de la picque, ſe l'enfonça dans le corps juſqu'au bout par lequel ſon Ennemi la tenoit, & s'approcha de lui ſi vîte, qu'il trouva le moien de le tuer, de deux coups de poignard dans l'eſtomac. *Ibidem.*

(46) Page 448.

(47) *Ibidem.*

(48) Pages 448 & 449.

Europe, il prit le parti de vendre, à Batavia, ce qui lui reſtoit de diamans, & d'en employer le prix à ſe procurer des marchandiſes, dont il pût eſperer quelque profit en Hollande. Après avoir fait une aſſez heureuſe vente, ſes amis lui conſeillerent d'emploier ſon argent à prendre des *Requenings* (*), d'un grand nombre de Particuliers qui avoient rendu divers ſervices à la Compagnie. Ces Requenings ſont les comptes de ce qui leur eſt dû de reſte, & qui doit leur être paié lorſqu'ils arrivent en Hollande. Mais comme il s'en trouve beaucoup, qui, après avoir fini leur tems, s'établiſſent à Batavia, ou dans d'autres Domaines de la Compagnie, tels que Malaca, l'Iſle de Ceylan, la Côte de Coromandel, & divers autres lieux, on arrête le compte de ce qui leur eſt dû. Il eſt queſtion de ſe faire paier, lorſqu'ils renoncent ainſi à retourner en Europe. Leur unique reſſource eſt de vendre les comptes à ceux qui ont de l'argent & qui ſe propoſent de quitter les Indes. On les achetoit alors à fort bon marché. Les plus chers étoient à quatre-vingt pour cent; & rien n'étoit ſi commun que d'en trouver à ſoixante ou ſoixante-dix, pour leſquels il n'y avoit point de Notaires qui ne fuſſent prêts à paſſer un acte, qui rendoit témoignage que le vendeur avoit été pleinement ſatisfait. Mais comme il ne ſe trouvoit pas toujours un aſſez grand nombre d'acheteurs, il arrivoit fort ſouvent que les mêmes comptes étoient achetés à quarante ou cinquante de profit pour cent, par les Cabaretiers & les Hôtes, qui les mettoient entre les mains des Notaires, pour les revendre aux Directeurs des Comptoirs, ou à d'autres Officiers qui retournoient en Hollande, & qui en donnoient ordinairement quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix pour cent, dans la ſeule vûe de mettre à couvert ce qu'ils avoient pris à la Compagnie pendant leur direction. La Compagnie ne laiſſe pas de prendre l'argent de ceux qui ſont diſpoſés à lui en apporter, & de leur donner un profit de vingt-cinq pour cent : mais les Directeurs & les autres Officiers ſe gardent bien de lui remettre toutes les ſommes qu'ils ont amaſſées, parce qu'on pourroit leur demander comment ils les ont gagnées & leur en faire rendre compte. Il n'eſt pas rare, ſuivant l'obſervation de l'Auteur, de leur voir emporter, à leur retour, quatre à cinq cens mille florins (49).

TAVERNIER. 1666.

Explication de ces comptes.

Tavernier, ayant acheté des Requenings, pour une aſſez groſſe ſomme, fut ſurpris qu'un jour l'Avocat Fiſcal, qui lui avoit procuré lui-même l'occaſion d'en acheter, vint lui déclarer, avec beaucoup de complimens, que le Général & le Conſeil étoient réſolus d'abolir cet uſage; parce qu'il n'étoit pas juſte que de pauvres gens, qui avoient ſervi long-tems la Compagnie, fiſſent une perte ſi conſidérable ſur leurs gages. Il offrit de remettre les papiers qu'il avoit reçus, pourvu qu'on lui reſtituât ſon argent : mais après de longues diſcuſſions, dans le cours deſquelles il fut même arrêté, & qui aboutirent à lui ôter ſes papiers ſans lui rendre ce qu'il en avoit payé, il ſe vit forcé de partir avec la ſimple eſpérance d'être rembourſé en Hollande. On ne lui donna pas même les reſcrits qu'on lui avoit fait eſpérer; & n'ayant pas d'autre garantie que la parole du Général, il éprouva qu'elle étoit peu certaine, ou que la Compagnie ne ſe faiſoit pas un devoir de la remplir. Mais ſi cette infidélité lui fit perdre une partie de ſon bien, il en fut dédommagé

Il eſt trompé par le Général Hollandois.

(*) Mot Hollandois, mal ortographié, qui ſignifie *Comptes*.

(49) Page 450.

TAVERNIER. 1666.

Dédommagemens qu'il reçoit.

par les civilités qu'il reçut du gouvernement Hollandois. On lui fit construire un chambre particuliere, sur le Vice-Amiral de la Flotte qui retournoit en Europe. On donna double paye au Capitaine, pour le mettre en état de traiter généreusement un Etranger, à qui la Compagnie donnoit gratuitement le passage. Madame la Générale lui envoya quantité de provisions pour sa route. Elle se souvenoit apparemment, dit-il, d'un présent qu'il avoit fait à sa fille. Quelques amis, qui le voyoient fort bien traité des principales Dames de Batavia, l'avoient prié de demander un jeune Parisien, que la débauche avoit conduit aux Indes. Il fit un présent à la fille du Général, pour engager, par sa protection, le Major & l'Avocat Fiscal à fermer les yeux sur le départ de ce jeune homme (50).

Formalités qu'il observe à son embarquement.

Trois jours, qu'il eut encore à passer dans la Rade, lui firent connoître toutes les précautions que les Hollandois apportent à leurs embarquemens. Le premier jour, un Officier, qui tient registre de toutes les marchandises qui s'embarquent, soit pour la Hollande ou pour d'autres lieux, vint à bord, pour y lire le Mémoire de tout ce qu'on avoit embarqué, & pour le faire signer, non-seulement au Capitaine, mais encore à tous les Marchands qui partoient avec lui. Ce Mémoire fut mis dans la même caisse où l'on enferme tous les livres de compte, & le rôle de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes. Ensuite on scella le couvert, sous lequel sont toutes les marchandises. Le second jour, le Major de la ville, l'Avocat Fiscal & le premier Chirurgien vinrent visiter, à bord, tous ceux qui s'étoient embarqués pour la Hollande : le Major, pour s'assurer qu'il n'y a point de soldats qui partent sans congé ; l'Avocat Fiscal, pour voir si quelque Ecrivain de la Compagnie ne se dérobe point avant l'expiration de son terme ; le Chirurgien, pour examiner tous les Malades qu'on fait partir, & pour décider, avec serment, que leur mal est incurable aux Indes. Enfin le troisiéme jour est donné aux adieux des Habitans de la ville, qui apportent des rafraîchissemens pour traiter leurs amis, & qui joignent la musique à la bonne chere (51).

Retour de Tavernier en Europe.

Cinquante-cinq jours d'une heureuse navigation firent arriver la Flotte Hollandoise au Cap de Bonne-Espérance. Elle y passa trois semaines, pendant lesquelles Tavernier se fit un amusement de ses observations. On ne s'arrêtera qu'à celles qui ne lui sont pas communes avec d'autres Voyageurs. Il

Ses observations au Cap.

est persuadé, dit-il, que ce n'est pas l'air, ni la chaleur, qui causent la noirceur des Caffres. Une jeune fille, qui avoit été prise à sa mere, dès le moment de sa naissance, & nourrie ensuite parmi les Hollandois, étoit aussi blanche que les femmes de l'Europe. Un François lui avoit fait un enfant ; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât, & le punit même par la confiscation de huit cens livres de ses gages. Cette fille dit à Tavernier que les Caffres ne sont noirs, que parce qu'ils se frottent d'une graisse composée de plusieurs simples ; & que s'ils ne s'en frottoient souvent, ils deviendroient hydropiques. Il confirme, par le témoignage de ses yeux, que les Caffres ont une connoissance fort particuliere des simples, & qu'ils en savent parfaitement l'application. De dix-neuf malades, qui se trouvoient sur son Vaisseau, la plûpart affligés d'ulceres aux jambes ; ou de coups reçus

(50) Page 456. (51) Page 457.

à la guerre, quinze furent mis entre leurs mains & se virent guéris en peu de jours, quoique le Chirurgien de Batavia n'eût fait espérer leur guérison qu'en Europe. Chaque Malade avoit deux Caffres, qui le venoient panser; c'est-à-dire, qui apportant des simples, suivant l'état des ulceres ou de la plaie, les appliquoient sur le mal après les avoir broiés entre deux cailloux (52). Pendant le séjour de l'Auteur, quelques soldats, ayant été commandés pour une expédition, & s'étant avancés dans le pays, firent pendant la nuit un grand feu, moins pour se chauffer que pour écarter les lions : ce qui n'empêcha point que tandis qu'il se reposoient, un lion ne vînt prendre un d'entre eux par le bras. Il fut tué aussi-tôt d'un coup de fusil; mais on fut obligé de lui ouvrir la gueule avec beaucoup de peine, pour en tirer le bras du soldat, qui étoit percé de part en part. Les Caffres le guerirent en moins de douze jours. Tavernier conclut du même événement, que c'est une erreur de croire que les lions soient effrayés par le feu. Il vit, dans le Fort Hollandois, quantité de peaux de lions & de tigres, mais avec moins d'admiration que celle d'un cheval sauvage, tué par les Caffres, qui est blanche, traversée de raies noires, picotée comme celle d'un léopard, & sans queue (53). A deux ou trois lieues du Fort, quelques Hollandois trouverent un lion mort, avec quatre pointes de porc-épi dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair; ce qui fit juger que le porc-épi avoit tué le lion (54). Comme le pays est incommodé par la multitude de ces animaux, les Hollandois employent une assez bonne invention pour s'en garantir. Ils attachent un fusil à quelque pieu bien planté, avec un morceau de viande, retenu par une corde attachée à la détente. Lorsque l'animal saisit la viande, cette corde se bande, tire la détente & fait partir le coup, qui lui donne dans la gueule ou dans le corps. Ils n'ont pas moins d'industrie pour prendre les jeunes autruches. Après avoir observé leurs nids, ils attendent qu'elles ayent sept ou huit jours. Alors, plantant un pieu en terre, ils les lient par un pied dans le nid, afin qu'elles ne puissent fuir; & les laissant nourrir par les grandes jusqu'à l'âge qu'ils desirent, ils les prennent enfin pour les vendre ou les manger (55).

TAVERNIER. 1666.

Sous le gouvernement du Général Vandime, les Hollandois prirent un jeune Caffre, à quelque distance du Cap, & le menerent à Batavia, où l'on apporta beaucoup de soin à le faire instruire dans les langues. Dans l'espace de sept ou huit ans, il apprit en perfection le Hollandois & le Portugais. Mais ayant souhaité de retourner dans sa Patrie, le Général, qui ne voulut pas le contraindre, ordonna qu'il fût renvoyé, bien équipé d'habits & de linge, dans l'espérance qu'il continueroit de vivre avec les Hollandois, & qu'il serviroit de lien au Commerce qu'ils entretiennent avec les Caffres. A peine fut-il arrivé au Cap, qu'il jetta ses habits dans la mer, & qu'il prit la fuite vers son canton, où il recommença, comme les autres, à manger de la chair crue, sans que la reconnoissance ait jamais paru lui inspirer le moindre penchant à se raprocher de ses Bienfaicteurs (56).

(52) Page 460.
(53) Page 461.
(54) *Ibidem.*
(55) *Ibidem.*
(56) Page 462.

TAVERNIER. 1666.

Usages de la navigation Hollandoise.

Tavernier s'attache, dans le reſte de ſon voyage, à décrire quelques uſages de la navigation Hollandoiſe. A ſon départ du Cap, auſſi-tôt, dit-il, que les voiles furent tendues & qu'on eut fait la priere, les Matelots comme les Soldats, s'écrierent qu'ils alloient ſe repoſer & dormir juſqu'à Sainte Helene. En effet, comme c'eſt toujours le même vent qui regne, & qui mene ordinairement en ſeize ou dix-huit jours à la Rade de cette Iſle, on n'eut pas beſoin de toucher aux voiles, parce qu'on ne ceſſa point de l'avoir en poupe. L'unique peine des Matelots, qui commença le quatorziéme jour, fut d'être envoyé ſucceſſivement, deux à deux, au ſommet du grand arbre, pour découvrir l'Iſle. Cette précaution eſt abſolument néceſſaire aux Pilotes, qui doivent apporter tous leurs ſoins à jetter l'ancre ſur la Côte qui regarde le Nord, & s'approcher beaucoup de la terre; ſans quoi l'on ne trouve point de fond. S'il manque quelque choſe à leurs meſures, & ſi les ancres ne mordent pas le fond, la force du courant & celle du vent, qui font bien-tôt paſſer la Rade au Vaiſſeau, lui ôtent auſſi l'eſpérance d'y retourner, parce que le vent eſt toujours contraire & ne change jamais (57).

Difficulté de moüiller à la Rade de Sainte-Helene.

Lorſqu'on eut heureuſement mouillé, tout l'équipage fut diviſé en deux parties; & le Vice-Amiral, s'étant placé ſur la poupe, leur tint ce diſcours: » Meſſieurs, nous demeurons ici vingt-deux jours. Voyez laquelle des deux » bandes veut aller la premiere à terre, pour ſe rafraîchir & pour chaſſer: » mais qu'elle ſe trouve ici l'onziéme jour, afin que la ſeconde y aille auſſi. Enſuite, il fit donner à chacun de ceux qui deſcendirent au rivage une paire de ſouliers, du riz, du biſcuit, du ſel & de l'eau-de-vie. On leur fournit auſſi de grandes chaudieres. Lorſqu'ils ſont à terre, il en demeure trois ou quatre au bas de la montagne, pour cueillir de l'ozeille, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds. De-là, ils vont rejoindre les autres, pour la chaſſe des porcs ſauvages, dont l'Iſle eſt remplie. Après avoir tué quelques-uns de ces animaux, ils les font cuire avec du riz & de l'ozeille; ce qui fait une ſorte de potage aſſez bon, & qui purge inſenſiblement. Pendant le tems qu'on leur accorde, ils ne font que chanter, boire & manger; mais ils ſont obligés d'envoyer, chaque jour, quelques porcs ſauvages au Vaiſſeau. On leur donne une paire de ſouliers, parce que la montagne étant haute & fort eſcarpée, ils ont beſoin de ce ſoulagement dans un exercice très pénible. Les Vaiſſeaux qui reviennent des Indes apportent ordinairement, pour cette chaſſe, des levriers de Perſe, qu'on jette dans la mer après les avoir fait ſervir à cet uſage (58).

Pendant que les chaſſeurs tuent des porcs ſauvages, ceux qui demeurent dans le Vaiſſeau emploient le tems à la pêche. On donne à chacun une meſure de ſel, dont ils ſalent le poiſſon qu'ils prennent. Enſuite ils le font ſécher au vent. C'eſt leur principale nourriture, pendant le reſte du voyage. Leur proviſion dure ordinairement trente ou quarante jours; ce qui épargne quantité de vivres à la Compagnie, car on ne leur donne alors qu'un peu d'huile & de riz cuit à l'eau.

On met auſſi à terre tous les porcs, les moutons, les oies, les canards & les poules qui reſtent à bord. Ces animaux n'ont pas plutôt mangé de l'o-

(57) Page 463. (58) Page 464.

reille, qui les purge comme les hommes, qu'en peu de jours ils deviennent extrêmement gras, sur tout les oies & les canards (59).

TAVERNIER. 1666.

La Flotte Hollandoise étoit composée d'onze Vaisseaux, qui se rassemblerent à Sainte-Helene. On y tint conseil, sur la route qu'on devoit tenir pour la Hollande. Le résultat fut de tirer au Couchant, parce que la saison étant fort avancée, on se flattoit d'y trouver des vents favorables. Mais, après avoir passé la ligne, on les trouva si contraires à cette espérance, que dans la suite on fut obligé d'aller jusqu'au soixante-quatriéme degré, à la hauteur de l'Islande, & de revenir en Hollande par le Nord. On n'observe ces circonstances, que pour avoir occasion de donner, d'après l'Auteur, la peinture de quelques autres usages Hollandois. Après avoir découvert les Côtes d'Islande, on eut bien-tôt la vûe de l'Isle de Ferelle, où la Flotte étoit attendue par une autre Flotte Hollandoise, du même nombre de Vaisseaux, qui venoit au-devant d'elle, & qui tiroit sans cesse quelques coups de canon, pour faire connoître où elle étoit à l'ancre.

Autres usages des Vaisseaux Hollandois.

Aussi-tôt que les deux Flottes se furent apperçues mutuellement, chaque Vaisseau fit une décharge de toute son artillerie, & s'approcha chacun de son Patron, c'est-à-dire, l'Amiral de l'Amiral, le Vice-Amiral du Vice-Amiral, & tous les autres dans le même ordre. Le premier soin de ceux qui attendoient la Flotte des Indes fut d'y faire passer quantité de rafraîchissemens, tels que des tonneaux de biere, de viande fumée, de beurre, de fromage, de biscuit blanc; & pour chaque Bâtiment, un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France & du vin d'Espagne. Le lendemain, chaque Pilote se démit de son office, & céda le commandement aux Pilotes qu'on avoit amenés. Il y en avoit trois pour chaque Vaisseau; & dans ces occasions, le choix tombe sur les plus vieux Pilotes, qui connoissent parfaitement ces mers, & le changement des bancs de sable.

Le jour suivant, l'Amiral du Convoi fit tirer trois coups de canon, & mettre son Pavillon sur la poupe, pour appeller tous les Officiers des deux Flottes au Conseil. C'est à cette assemblée qu'on porte toutes les informations & les procédures, qui regardent le voyage. Après les avoir examinées, on nomme un jour, où les criminels de chaque Vaisseau doivent être amenés sur l'Amiral, pour y subir le châtiment qui leur est imposé. Autrefois, on les menoit jusqu'en Hollande; mais ils y trouvoient des amis, qui obtenoient leur grace, & les plus coupables sortoient absous. Cette nouvelle discipline a rendu les insolences & les mutineries plus rares. Deux Matelots de la Flotte furent pendus, pour avoir donné des coups de couteau à des Officiers. Plusieurs furent condamnés à recevoir la cale & des coups de corde devant le grand mât; d'autres à la confiscation de leurs gages (60).

Lorsqu'on apperçut les Côtes de Hollande, tous les Matelots de la Flotte des Indes, dans la joie de revoir leur pays, allumerent tant de feux autour de la poupe & de la proue des Vaisseaux, qu'on les auroit cru prêts à périr par les flammes. Tavernier compta, sur son seul Vaisseau, plus de dix-sept cens cierges. Il explique d'où venoit cette abondance. Une partie des Matelots de sa Flotte avoient servi dans celle que les Hollandois avoient envoyée contre

Multitude de cierges enlevée aux Couvens des Manilles & de Point-de-Galle.

(59) *Ibidem.*

(60) Page 472.

TAVERNIER. 1666.

les Manilles ; & quoique cette expédition eût été ſans ſuccès, ils avoient pillé quelques Couvens, d'où ils avoient emporté une prodigieuſe quantité de cierges. Ils n'en avoient pas moins trouvé dans Point-de-Galle, après avoir enlevé cette Place aux Portugais. La cire, dit Tavernier, étant à vil prix dans les Indes, chaque Maiſon religieuſe a toujours une groſſe proviſion de cierges. Le moindre Hollandois en eut, pour ſa part, trente ou quarante, dont quelques-uns étoient gros comme la cuiſſe (61).

Formalités des débarquemens Hollandois.

Le Vice-Amiral, qui avoit apporté l'Auteur, devoit relâcher en Zelande, ſuivant les diſtributions établies. Il fut ſept jours entiers ſans pouvoir entrer dans Fleſſingue, parce que les ſables avoient changé de place. Mais auſſi-tôt qu'il eut jetté l'ancre, il ſe vit environné d'une multitude de petites Barques, malgré le ſoin qu'on prenoit de les écarter. On entendoit mille voix s'élever de toutes parts, pour demander les noms des parens & des amis que chacun attendoit. Le lendemain, deux Officiers de la Compagnie vinrent à bord, & firent aſſembler tout le monde entre la poupe & le grand mât. Ils prirent le Capitaine à leur côté : Meſſieurs, dirent-ils à tout l'équipage, nous vous commandons, au nom de la Compagnie, de nous déclarer ſi vous avez reçu quelque mauvais traitement dans ce voyage. L'impatience de tant de gens, qui ſe voyoient attendus ſur le rivage par leur pere, leur mere, ou leurs plus chers amis, les fit crier tout d'une voix que le Capitaine étoit honnête homme. A l'inſtant, chacun eut la liberté de ſauter dans les Chaloupes & de ſe rendre à terre. Tavernier reçut beaucoup de civilités des deux Officiers, qui lui demanderent à ſon tour s'il n'avoit aucune plainte à faire des Commandans du Vaiſſeau (62).

Il n'avoit pas d'autre motif, pour s'arrêter en Hollande, que le payement des ſommes qu'on lui avoit retenues à Batavia. Mais ſes longues & preſſantes ſollicitations ne purent lui en faire obtenir qu'un peu plus de la moitié. S'il ne m'étoit rien dû, s'écrie-t-il dans l'amertume de ſon cœur, pourquoi ſatisfaire à la moitié de mes demandes ? Et ſi je ne redemandois que mon bien, pourquoi m'en retenir une partie ? Il prend occaſion de cette injuſtice, pour réveler, ſans ménagement, les abus qui ſe commettoient dans l'adminiſtration des affaires de la Compagnie.

(61) Page 473.

(62) Page 474.

DESCRIPTION

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Description Géographique.

LA belle Région, qui ſe nomme proprement l'Inde, & que les Perſans & les Arabes ont nommée l'Indouſtan, eſt bornée à l'Eſt par le Royaume de *Maugh*, que d'autres appellent *Malvy* (63); à l'Oueſt, par une partie de la Perſe & par la Mer auſtrale; au Nord, par le Mont-Caucaſe & la Tartarie; au Sud, par le Royaume de Decan & le Golfe de Bengale. On ne lui donne pas moins de ſix cens lieues de l'Eſt à l'Oueſt, depuis le Fleuve Indus, ou Sinde, juſqu'au Gange; ni moins de ſept cens, du Nord au Sud, en comptant ſes frontieres les plus avancées vers le Sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le Nord, à quarante-trois (64). Dans cet eſpace, elle contient trente-ſept grandes Provinces, qui étoient anciennement autant de Royaumes.

Diviſion des Provinces.

Province de Kandahar.

La premiere eſt celle de KANDAHAR, qui tire ſon nom de ſa Capitale (65) ou qui lui donne le ſien. C'eſt la Province la plus Occidentale de ce grand Empire, & par conſéquent la plus voiſine de la Perſe. Auſſi devient-elle ſouvent l'occaſion d'une guerre ſanglante entre les Rois de Perſe & les Mogols, comme Bagdat & Erivan entre la Perſe & la Turquie. Sa Capitale eſt une ville très riche, par le Commerce de toutes les Caravanes, qui n'ont pas d'autre paſſage pour aller par terre aux Indes; & doublement fortifiée, par ſa ſituation, & par une Citadelle qui paſſe pour la meilleure de toute l'Aſie (66).

Province de Kaboul.

KABOUL, ſeconde Province de l'Indouſtan, & la plus riche de l'Empire, tire auſſi ſon nom de ſa Capitale, qui eſt une ville bien bâtie & fortifiée de deux bons Châteaux (67). Elle a pour Frontiere, au Nord, la grande Tarta-

(63) Le fond de cette Deſcription eſt tiré de Thomas Rhoe, qui l'avoit obtenue de la Secretairerie du Grand-Mogol. Elle eſt confirmée par Edouard Terri, autre Voyageur Anglois, qui obtint la même faveur dans cette Cour. Mandeſlo n'a fait que l'adopter, avec quelques remarques qui ſont de lui. Par exemple, il obſerve à l'occaſion de *Sinde*, qu'il y avoit un Royaume du même nom, dont les Habitans ſe nomment encore *Abint*. Les Perſans & les Arabes lui donnent le nom de Diul. Ils donnent auſſi celui de Pang-ab, au Fleuve Indus ou Sinde, parce que, ſuivant la ſignification de ce mot, il eſt groſſi par cinq autres Rivieres. La premiere eſt celle de Rigab, dont la ſource eſt près de Kabul; la ſeconde, qui ſe nomme Ratab, prend ſon origine dans le Royaume de Kachemire, à quinze journées au-deſſus de Lahor, vers le Septentrion. La troiſiéme, nommée Ravy, lave les murs de Lahor, & prend ſa ſource dans le voiſinage de cette ville. Les deux autres, qui ſont la Via & l'Oſvid, viennent de bien plus loin, & ſe joignent enſemble près de Bakar, qui eſt preſqu'à la même diſtance de Lahor & de la Mer. Mandeſlo, Tome I. pages 46 & 47.

(64) Mandeſlo, p. 54.

(65) A quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du Nord.

(66) Tavernier en a donné le plan au premier Tome de ſes Voyages, p. 628.

(67) A trente-trois degrés trente minutes de latitude du Nord.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

rie. C'eſt de cette Province que ſort la riviere du Nibal, qui change ſon nom en celui de Begul, & qui joint ſes eaux à celles de l'Indus. On croit que c'eſt la Coa ou le Suaſtus de Ptolomée. Les Tartares Uſbecks viennent vendre, tous les ans, plus de ſoixante mille chevaux à Kaboul. On y mene auſſi de la Perſe quantité de moutons & d'autres beſtiaux. Les vivres y ſont à vil prix, & l'on y trouve du vin. Tavernier, qui avoit fait cette route, obſerve un uſage fort ſingulier des Peuples nommés *Augans*, qui habitent depuis Kandahar juſqu'à Kaboul, vers les Montagnes de Balck, gens très robuſtes, & redoutés par leurs brigandages. Ils ſont accoutumés, comme tous les Indiens, à ſe nettoyer & à ſe racler la langue, chaque jour au matin, avec un petit morceau courbe d'une racine du pays; mais au lieu que cet exercice fait jetter le matin, aux autres Indiens, quantité d'ordures & les excite à vomir, les Augans ne vomiſſent qu'en commençant à prendre leur repas. A peine ont-ils mangé deux ou trois morceaux, que leur eſtomac ſe ſoulevant, ils ſont contraints d'aller vomir; après quoi ils reviennent manger de bon appétit. Le même Voyageur ajoute que s'ils manquoient à cet uſage, ils ne vivroient pas juſqu'à trente ans, & qu'ils deviendroient comme hydropiques (68).

Province de Multan.

La troiſiéme Province eſt celle de MULTAN, dont la Capitale, qui porte le même nom, eſt une grande ville, fort ancienne, & riche par ſon Commerce. On y fabrique quantité de toiles, qui ſe tranſportoient à Tatta, avant que les ſables euſſent fermé l'embouchure de la riviere. Mais depuis ce changement, on les porte à Agra, & d'Agra à Surate. Comme les voitures ſont fort cheres, le Commerce de Multan s'en reſſent beaucoup. C'eſt de cette ville que ſortent tous les Banians qui vont exercer le négoce dans la Perſe, où ils font le métier des Juifs, ſur leſquels ils l'emportent même par leurs uſures. Malgré la Loi qui défend à leur Secte de ſe nourrir de la chair des animaux, ils en ont une particuliere, qui leur permet de manger des poules à certains jours de l'année, & de ne prendre qu'une femme entre deux ou trois freres, dont l'aîné paſſe pour le Pere des enfans. Multan produit auſſi quantité de Baladins, de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe répandent dans toutes les parties de la Perſe (69). Cette Province eſt ſituée le long du Fleuve Indus (70), à l'Orient de la Perſe & de la Province de Kandahar (71).

Province d'Haja-Kan.

HAJA-KAN ou HANJI-KAN, quatriéme Province de l'Empire, eſt bordée à l'Eſt par l'Indus, & à l'Oueſt par une Province de Perſe, qui ſe nomme

(68) Tavernier, Tome II. p. 53.

(69) Le même, *ibid*, p. 52.

(70) Sa Capitale eſt à cent quinze degrés de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(71) On peut enrichir cette Deſcription par le nom & les diſtances des Places, qui ſe trouvent dans l'Itineraire de Tavernier. De Kandahar il fit dix coſſes, ou dix lieues juſqu'à Chariſafar: douze coſſes de Chariſafar à Zelaté; huit, de Zelaté à Betazy; ſix, de Betazy à Mezour; dix-ſept, de Mezour à Karabat; dix-ſept, de Karabat à Chakenikouzé. Depuis Candahar juſqu'à ce dernier Bourg, le pays eſt ſous la domination de pluſieurs petits Seigneurs, qui paient quelque choſe au Roi de Perſe. De Chakenikouzé à Kaboul, Tavernier fit quarante coſſes, pendant leſquelles on ne trouve que trois méchans villages, où l'on n'eſt pas ſûr d'obtenir du pain, & de l'orge pour les chevaux. Ainſi la prudence oblige d'en porter avec ſoi. Aux mois de Juillet & d'Août, il regne dans ces quartiers un vent chaud qui fait perdre l'haleine, & qui tue quelque fois ſur le champ. *Ubi ſuprà*, page 52.

Lar. Elle n'a point de grande ville ; mais elle eſt habitée par un Peuple belliqueux qui ſe nomme les Ballocks, d'où lui venoit anciennement le nom de Royaume de Ballocky.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

La Province de BUCKOR ou BAKAR, dont la Capitale ſe nomme Buckor-Sakor (72), eſt ſituée auſſi ſur les bords de l'Indus, qui la coupant par le milieu, en fait une des plus fertiles contrées de l'Empire. Elle a vers le Sud-Sud-Oueſt, la Province de Tatta, & vers l'Oueſt celle de Haja-Kan ou des Ballocks (73). Province de Buckor.

TATTA, dont la ville Capitale porte le même nom (74), eſt coupée auſſi par l'Indus. Il rend le paſſage fort agréable en y formant pluſieurs belles Iſles. Cette Province eſt renommée par ſes Artiſans, qui paſſent pour les plus induſtrieux de l'Empire. Les Portugais y faiſoient autrefois un grand Commerce. Province de Tatta.

SORET, eſt une petite Province, mais fort riche & fort peuplée. Elle touche vers l'Orient à celle de Guzarate, & vers le Sud à la mer. Soret.

JESSELMIRE a pour frontiere, au Nord, la Province de Guzarate ; & celles de Soret, de Buckor & de Tatta vers l'Occident. Outre ſa ville Capitale (74), qui porte le même nom, on y trouve celle de Radimpour, & quelques autres moins conſidérables. Jeſſelmire.

ATTOCK, & ſa ville Capitale (75), qui lui donne ſon nom, ſont ſituées ſur la riviere de Nibal. Cette riviere, venant du côté de l'Occident, s'y joint à l'Indus qui ſépare la Province d'Attock de celle d'Haja-Kan. Attock.

La Province de PENGAB, qui tire ſon nom de cinq rivieres entre leſquelles elle eſt ſituée & qui ſe rendent toutes dans l'Indus, au Sud de Lahor, eſt une des plus fertiles & des plus conſidérables de l'Empire. Lahor, ville célébre, dont on a vû la deſcription dans les Journaux de Mandeſlo & de Bernier, eſt ſa Capitale (77). Pengab.

KISMIRE, que les Européens ont nommée Kachemire, & dont la ville Capitale ne porte pas le même nom (78), comme les Géographes l'ont cru ſur le témoignage de Bernier, mais ſe nomme *Syranakar* (79), eſt une des plus Kiſmire.

(72) Mandeſlo nomme ſa Capitale Bacherhukon, ou Bicanor. Elle eſt à cent vingt degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(73) Mandeſlo, ou ſon Traducteur, les nomme ici, Bolaches.

(74) A quatre vingt-ſix degrés de longitude, & vingt-cinq degrés vingt minutes de latitude.

(75) A neuf degrés quinze minutes de longitude, & vingt-ſix degrés quarante minutes de latitude.

(76) A quatre-vingt-dix degrés quarante minutes de longitude.

(77) A quatre vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degré quarante minutes de latitude.

(78) Reprenons l'Itineraire de Tavernier, depuis Kaboul juſqu'à Lahor. De Kaboul, il fit dix-neuf coſſes juſqu'à Bariabé ; dix-ſept, de Bariabé à Nimela ; dix-neuf, de Nimela à Alyboua ; dix-ſept, d'Alyboua à Taka ; ſix, de Taka à Kiemry ; quatorze, de Kiemry à Chaour ; quatorze, de Chaour à Novekar ; dix neuf, de Novekar à Atek. La ville d'Atek eſt aſſiſe ſur une pointe de terre, où deux grandes rivieres viennent ſe joindre. C'eſt une des meilleures Forteresſes du Mogol. D'Atek, Tavernier fit ſeize coſſes juſqu'à Kalapané ; ſeize, de Kalapané à Roupaté ; ſeize, de Roupaté à Toulapeka ; dix-neuf, de Toulapeka à Keraly ; ſeize, de Keraly à Zerabad ; dix huit, de Zerabad à Imiadab ; dix-huit d'Imiabad à Lahor. *Ubi ſup.* p. 53.

(79) Le témoignage de Bernier ne peut l'emporter ici ſur celui de Rhoe & de Terri, qui écrivoient ſur des Mémoires de la Sé-

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

belles contrées du monde, arrosée par la riviere de Badt, qui forme un grand nombre de belles Isles, & qui va se jetter dans l'Indus (80).

La Province de Kachemire touche à celle de Kaboul. Bankisch est située à l'Orient de Kismire ou Kachemire, un peu vers le Sud, & n'en est séparée que par le Fleuve Indus.

Jengapour.

JENGAPOUR (81), qui porte le nom de sa ville Capitale, est située sur la riviere de Kaoul, une des cinq qui tombent dans l'Indus, au Nord-Est de Lahor.

Jemba.

JEMBA, ou JAMBA, tire aussi son nom de sa Capitale, & touche à l'Occident la Province de Pengab. Cette contrée est fort montagneuse. On y voit une célébre Pagode, nommée Illamake, où les Banians vont en Pelerinage.

Province de Dehli.

La Province de DEHLY, & sa ville Capitale, dont elle prend le nom, est située entre celles de Jemba & d'Agra, vers la source du Jemené, qui se jette dans le Gange après avoir passé dans Agra. La ville de Delli, dont on a vû la Description dans le Journal de Tavernier, est très ancienne (82). Les ruines de ses Palais & les sépulchres des anciens Rois, marquent assez qu'elle étoit anciennement la Capitale de l'Indoustan; & quelques-uns croient qu'elle étoit le siege du Roi Porus; Scha-Jehan y fit bâtir au commencement du seiziéme siécle une autre ville, qu'il appella Jehannadab, de son nom, & qui n'est séparée de l'ancienne Dehli que par un mur. Les Grands Mogols y font souvent leur résidence, lorsque la chaleur les oblige de quitter Agra. Le fameux Thomas Kouli-Kham, ayant porté la guerre dans l'Indoustan, prit Jehannadab, ou Dehli, & se saisit des immenses richesses qu'il trouva dans le Palais Impérial.

Province de Bando.

La Province de BANDO forme à peu près le centre de l'Empire, entre celles de Jesselmire, d'Agra & de Dehli. Outre sa ville Capitale, qui porte le même nom, elle contient celles de Touri, de Moasta, de Godack & d'Asmere, ou Asmire. Cette derniere ville (83), où le Grand Mogol faisoit sa résidence ordinaire pendant l'Ambassade de Rhoe, donne quelquefois son nom à toute la Province.

Maloway.

MALOWAY ou MALOUÉ, est une Province très fertile. La ville Capitale se nomme Rantipour; on y compte aussi les villes de Serampour & d'Ugen (84). La riviere de Cepra, sur laquelle est située une autre ville, nommée Calleada, résidence des anciens Rois de Maserdoa, arrose une partie de cette Province, en allant se jetter dans le Golfe de Cambaie.

Province de Chitor.

La Province de CHITOR étoit autrefois un Royaume considérable: mais sa

tretairerie du Grand-Mogol. Cette ville est à quatre-vingt-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude.

(80) Et non dans le Gange, comme le dit Mandesio, p. 49.

(81) Mandesio lui donne aussi le nom de Jemipar ou Jenupar: à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente degrés trente minutes de latitude.

(82) Quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(83) Quatre-vingt-treize degrés de longitude, vingt-cinq degrés trente minutes de latitude.

(84) Mandesio accuse mal-à-propos Rhoe d'avoir confondu Rantipour & Ugen. Cet Anglois les distingue dans sa Carte.

ville Capitale, dont elle porte le nom, & dont les murs embraſſoient autrefois une circonférence de plus de ſix lieues, n'eſt aujourd'hui qu'un miſérable amas de ruines. Cette Province touche à l'Orient celle de Kandish, & celle de Guzarate au Sud (85).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

GUZARATE, que les Portugais ont nommée le Royaume de Cambaie, du nom de cette ville, où ils faiſoient leur principal Commerce, eſt ſans contredit une des plus belles & des plus puiſſantes Provinces de l'Empire Mogol. Outre les villes dont on a déja donné la deſcription, telles que ſa Capitale, qui eſt ſituée au milieu du pays (86), & qui s'appelle proprement *Hamed Ewad*, c'eſt-à-dire, ville du Roi Hamed, qui eſt ſon Fondateur, mais qu'on nomme par corruption Amadabat ou Amadabath, Cambaie, Brodra, Broidt-Schia, Mamadebat, & Surate, une des plus fameuſes villes du monde par ſon Commerce; la Province de Guzarate en a pluſieurs autres, dont on trouve les noms diſperſés dans les Voyageurs. *Goga* eſt une petite ville, ou plutôt un gros Bourg, ſitué à trente lieues de Cambaie, dans un endroit où le Golfe eſt ſi petit, qu'il n'y forme qu'une eſpece de riviere. Ce lieu eſt peuplé de Banians, la plûpart Tiſſerands ou gens de mer. Il n'eſt défendu que par un mur de pierre de taille, du côté de la mer, où les Portugais avoient autrefois leur rendez-vous pour l'eſcorte de leurs Vaiſſeaux Marchands juſqu'à Goa. *Pattepane* & *Mangerol* ſont deux beaux Bourgs, à neuf lieues de Goga, riches tous deux par l'abondance du coton & par les toiles qui s'y fabriquent. La ville de Diu, où les Portugais ont encore trois bons Châteaux, eſt ſituée ſur la frontiere du pays de Guzarate, du côté du Midi. Ils l'appellent *Dive*, en prononçant l'*e* ſi doucement, qu'on a peine à l'entendre. *Biſantagan* eſt une des plus grandes villes de toute la Province, & ſa ſituation en eſt preſqu'au centre. On y compte environ vingt mille Maiſons. C'eſt à la fertilité de ſon terroir qu'elle doit ſa grandeur préſente; car elle n'étoit autrefois qu'un village. On y nourrit une prodigieuſe quantité de beſtiaux; & le riz, le bled, le coton y croiſſent en abondance. *Pettan* avoit autrefois plus de ſix lieues de circuit; mais, diverſes raiſons ayant alteré ſon Commerce, un beau mur de pierre de taille, dont elle étoit fermée, tombe chaque jour en ruines; & de ſes plus beaux édifices, il ne reſte d'entier que le Château, qui ſert de logement au Gouverneur. Ses Habitans ne font plus que des toiles groſſieres de coton, pour l'uſage du pays. Ce ſont celles qui ſe nomment *Deſtemals*, *Sgarderberals*, *Longis*, *Allegiens*, &c. On voit, au milieu de la ville, une Moſquée, qui paſſe pour un ancien ouvrage des Payens, & que Mandeſlo regarde comme un des plus beaux Temples de l'Orient. Sa voute, dit-il, eſt ſoutenue par mille & cinquante colomnes, dont la plûpart ſont de marbre. *Cheytepour* eſt une autre ville, à ſix lieues de Pettan, & à vingt-deux d'Amadabath, ſur le bord d'une petite riviere. Tous ſes Habitans ſont Banians & ne s'occupent qu'à faire du fil de coton. On entretient dans la ville une garniſon aſſez nombreuſe, pour l'eſcorte des Ca-

Province de Guzarate.

Ses principales Villes.

Goga.

Pattepane & Mangerol.

Pettan.

Cheytepour.

(85) Quatre-vingt-quatre degrés de longitude, vingt-trois de latitude.

(86) A degrés de longitude, & degrés de latitude. Mandeſlo & Tavernier ont décrit toutes ces villes, dans les articles qui portent les noms de ces deux Voyageurs. *Voyez* la deſcription de Surate dans les premieres Relations du Tome IX.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

ravanes ou des Caffilas, qui prennent cette route. *Meſſana* eſt un gros Bourg ouvert, accompagné d'un vieux Château, où le Gouverneur eſt obligé d'entretenir deux cens chevaux pour l'eſcorte des Caravanes. Le pays produit beaucoup de coton.

Naſſary, Gauduy, Balſara.

Naſſary ou Nauſary, *Gauduy* & Balſara, ſont trois petites villes du canton de Surate, d'où la premiere eſt éloignée de ſix lieues, la ſeconde de neuf, & la troiſiéme de quatorze. Elles ſont toutes trois à deux lieues de la mer. On y fait quantité de groſſes toiles de coton; & c'eſt des forêts voiſines, qu'on tire tout le bois qui s'emploie dans la Province à la conſtruction des édifices & des Navires (87).

Habitans de la Province de Guzarate.

Les anciens Habitans de Guzarate ſont ceux qui ſe nomment proprement *Hindoys* ou Indous. Ils ſont Idolâtres; car la Religion de Mahomet n'y eſt entrée, qu'avec les armes de Tamerlan & des autres Etrangers qui s'y ſont établis par des Conquêtes. La Province eſt peuplée à préſent de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres Nations, qui n'empêchent point que les Naturels du pays ne faſſent toujours le plus grand nombre. En géneral, tous les Habitans du Royaume de Guzarate ſont bazanés ou de couleur olivâtre, mais plus ou moins, ſuivant la qualité du climat. Les hommes ſont robuſtes, & d'une taille bien proportionnée. Ils ont le viſage large, & les yeux noirs. Ils ſe font raſer la tête & le menton, à la réſerve des mouſtaches, comme les Perſans. Ceux qui font profeſſion du Mahométiſme, ſont vétus auſſi à la Perſanne; mais ils ont une maniere différente de plier leur turban. Ils paſſent l'ouverture de leur veſte ſous le bras gauche, au lieu que les Perſans la paſſent ſous le bras droit. Ils nouent leur ceinture ſur le devant & laiſſent pendre les bouts. Au contraire, les Perſans ne font que la paſſer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même (88). C'eſt dans cette ceinture que les Mahométans de Guzarate portent leurs poignards, qu'ils appellent *Zimber*, & qui n'ont pas moins d'un pied de long, avec plus de largeur vers la garde qu'à la pointe. Quelques-uns portent auſſi des épées, & tous les ſoldats ſont armés de ſabres ou de cimeterres. Quoique les femmes ſoient de petite taille, elles ſont bien proportionnées, d'une propreté ſinguliere dans le ſoin qu'elles ont d'elles-mêmes, & magnifiques dans leurs habits. Leurs cheveux flottent ſur leurs épaules. Les unes ne ſont coëffées que d'un petit bonnet; d'autres ſe couvrent d'un crêpe, bordé d'or, dont les bouts leur pendent des deux côtés juſques ſur les genoux. Les plus diſtinguées portent, aux oreilles, de riches pendans de diamans, de perles ou d'autres pierreries. Elles ont au cou de groſſes perles rondes, qui ne font pas un mauvais effet ſur un teint brun. Quelquefois elles pendent auſſi des bagues à leurs narines, ſans en être incommodées, parce qu'elles ne ſe mouchent preſque jamais. Elles portent, comme les hommes, des hautes-chauſſes, qui ſont de taffetas ou de quelque étoffe de coton, ſi longues, qu'étant tout-à-fait étendues ſur le corps, elles paſſeroient par-deſſus la tête, mais aſſez juſtes juſqu'au deſſous du gras de la jambe, où elles ſe pliſſent comme des bottes, à l'aide d'un cordon d'or & de ſoie qui les noue & les ſerre au-deſſus du nombril, & dont les bouts pendent juſques ſur les pieds. Leurs chemiſes ſe mettent par-deſſus ces hautes-chauſſes, & ſont ſi courtes, qu'elles

Figure & habillemens hommes.

Figure & habits des femmes.

(87) Mandeſlo, page 155. (88) *Ibid.* page 156.

ne deſcendent que juſqu'aux hanches. Une juppe de taffetas ou de toile de coton, qui prend du même point, eſt ordinairement ſi claire, qu'elle ne leur cache preſque rien. Leurs ſouliers ſont ordinairement de maroquin rouge, plats ſur le derriere & pointus par le bout. Elles ont le ſein découvert & les bras nuds juſqu'au coude, quoiqu'elles les couvrent en partie de braſſelets dont ils ſont comme chargés. Les honnêtes femmes ne paroiſſent point en public avec le viſage découvert, & les femmes de qualité ſortent rarement de leurs Maiſons. Un long Commerce avec les Mogols, qui ſe trouvent répandus dans toutes les parties du pays, & qui n'ont pas ceſſé d'y donner la loi depuis qu'ils ont réduit le Royaume de Guzarate en Province, met aujourd'hui beaucoup de conformité entre les uſages des deux Nations. Mais il faut en excepter les Banians, qui ne ſont pas moins diſtingués des Mahométans par leurs habits & leurs coutumes, que par leurs principes & leurs pratiques de Religion. Comme on ſe propoſe de traiter, dans un article ſéparé, tout ce qui appartient à cette ancienne Secte, il ſuffira d'obſerver ici que s'il n'y a point de contrée des Indes où l'on ne trouve des Banians, la Province de Guzarate eſt celle qui en contient le plus grand nombre (89). Elle n'appartient à l'Indouſtan que depuis 1565.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

CANDISH eſt de toutes les Provinces de l'Empire celle qui eſt la plus avancée vers le Sud. Sa Capitale, qui ſe nomme Brampour, ou Burſampour, étoit la réſidence ordinaire des Rois de Decan, avant que le Grand-Mogol l'eût réunie à ſa Couronne. C'eſt une ville fort grande & fort peuplée, avec laquelle on compte, dans la même Province, celles de Pala, d'Aſſere & de Mandou. La riviere de Tapti, qui va tomber à Surate, ſépare Candish d'un petit pays, nommé *Partabza*, dont le Prince eſt Tributaire du Grand-Mogol.

Province de Candish.

BERAR dont la Capitale ſe nomme *Schapor*, ou Chapour, s'étend vers le Midi, & touche à la Province de Guzarate & à la Montagne de Rana. Elle eſt bornée à l'Orient, par celle de Bengale; au Nord par celle de Malouay; & à l'Oueſt par celle de Candish.

Province de Berar.

NARVAR eſt ſituée entre les Provinces de Bengale, de Gualar, d'Agra & de Sambal. Elle eſt arroſée par une très belle riviere, qui entre dans le Gange. Sa ville Capitale ſe nomme *Ghehud* (90).

Province de Narvar.

La Province de GUALOR, ou Goualiar, qui prend ce nom de ſa ville Capitale, eſt célébre par une Citadelle dont le Grand-Mogol a fait ſa priſon d'Etat.

Province de Gualor.

AGRA, dont la ville Capitale porte auſſi le même nom (91), eſt une des plus grandes Provinces de l'Empire, & celle qui tient aujourd'hui le premier rang. Elle eſt arroſée par la riviere de Gemené, qui la traverſe entiérement. On y trouve les villes de Scander, d'Andipour, & Felipour. Le pays eſt ſans montagnes; & depuis ſa Capitale juſqu'à Lahor, qui ſont les deux plus belles villes de l'Indouſtan, on voit une allée d'arbres, à laquelle Terri donne quatre cens milles d'Angleterre de longueur (92). Bernier trouve beau-

Province d'Agra.

(89) Mandeſlo, page 158.

(90) Longitude quatre-vingt-ſeize, quarante latitude, vingt-cinq degrés, ſix minutes.

(91) Longitude quatre-vingt-quatorze, vingt-ſix latitude; vingt-quatre degrés, quarante minutes.

(92) Edouard Terri, p. 10.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

coup de reſſemblance entre la ville d'Agra, & celle de Dehli, ou plutôt de Jehanabad, telle qu'on a pu s'en former l'idée dans la deſcription de Tavernier (93). » A la vérité, dit-il, l'avantage d'Agra eſt qu'ayant été long-
» tems la demeure des Souverains, depuis Ekbar, qui la fit bâtir, & qui
» la nomma de ſon nom, Ekbar-Abad, quoiqu'elle ne l'ait pas conſervé,
» elle a plus d'étendue que Dehli, plus de belles Maiſons de Rajas & d'Om-
» ras, plus de grands Carvanſeras, & plus d'édifices de pierres & de bri-
» ques; outre les fameux Tombeaux d'Ekbar, & de Taje-Mehal, femme de
» Scha-Jehan (94). Mais elle a auſſi le deſavantage de n'être pas fermée de
» murs; ſans compter que n'ayant pas été bâtie ſur un plan général, elle
» n'a pas ces belles & larges rues de même ſtructure, qu'on admire à Dehli.
» Si l'on excepte quatre ou cinq principales rues marchandes, qui ſont très
» longues & fort bien bâties, la plûpart des autres ſont étroites, ſans ſy-
» métrie, & n'offrent que des détours & des recoins, qui cauſent beaucoup
» d'embarras lorſque la Cour y fait ſa réſidence. Agra, lorſque la vûe s'y
» promene de quelque lieu éminent, paroît plus champêtre que Dehli. Com-
» me les Maiſons des Seigneurs y ſont entremêlées de grands arbres verds,
» dont chacun a pris plaiſir à remplir ſon jardin & ſa cour, pour ſe procu-
» rer de l'ombre; & que les maiſons de pierre des Marchands, qui ſont diſ-
» perſées entre ces arbres, ont l'apparence d'autant de vieux Châteaux, elles
» forment toutes enſemble des perſpectives très agréables, ſur-tout dans un
» pays fort ſec & fort chaud, où les yeux ſemblent ne demander que de la
» verdure & de l'ombrage (95).

Sa Ville Capitale. En quoi elle l'emporte ſur Dehli.

Maiſons des Jéſuites & des Hollandois.

Les Jéſuites ont, dans Agra, une Egliſe & une Maiſon, qu'ils appellent College, où ils enſeignent les principes du Chriſtianiſme aux enfans de vingt-cinq ou trente familles Chrétiennes, qui ſe ſont raſſemblées dans cette ville (96). On

(93) Voyez ci-deſſus ſon Journal, qui n'empêchera pas qu'on ne rapporte les obſervations de Bernier, ſur cette ville, dans l'article de la Cour du Grand-Mogol. Voyez auſſi la deſcription d'Agra dans le Journal de Mandeſlo.

(94) Voyez la deſcription dans le Journal de Tavernier. Bernier la donne auſſi, avec peu de différence.

(95) Bernier, Tome III. pages 141 & 142.

(96) *Ibid.* p. 147. Ce Voyageur confirme auſſi ce qu'on a lû dans le Journal de Rhoe, ſur les eſpérances que les Empereurs Ekbar, Jehan Guir, & Scha-Jehan avoient fait concevoir de leur penchant pour le Chriſtianiſme. Il ajoute, ſur le témoignage des Jéſuites, » que pour autoriſer ſérieuſement le
» Chriſtianiſme, Jehan Guir réſolut de faire
» habiller toute ſa Cour à la maniere des
» François, & qu'après avoir commencé à
» prendre cet habit lui-même, il fit venir un
» de ſes principaux Omhras, auquel il deman-
» da ce qu'il en penſoit; mais que ce Seigneur
» lui ayant répondu froidement que c'étoit une
» entrepriſe bien dangereuſe, il changea de
» deſſein & tourna l'affaire en raillerie. Bernier raconte un autre trait, qu'on a lû fort différent dans le même Rhoe. Voici ſon récit. » J'ai ap-
» pris d'un Mahométan, qui étoit fils d'un Of-
» ficier de Jehan Guir, que ce Prince étant un
» jour en débauche, fit venir un certain Pere
» Florentin, qu'il avoit nommé le Pere *Atech*,
» parce que c'étoit un petit homme plein de
» feu, & qu'après lui avoir ordonné de dire
» tout ce qu'il pourroit contre la loi de Ma-
» homet & en faveur de la loi Chrétienne,
» en préſence des plus ſavans Mullahs, il fut
» ſur le point de faire une terrible épreuve
» des deux loix. Il commanda qu'on fît une
» grande foſſe & un bon feu dedans, préten-
» dant que le Pere Atech, avec l'Evangile
» ſous le bras, & un Mullah de même avec
» l'Alcoran, ſe jettroient enſemble dans le
» feu, & qu'il ſuivroit la loi de celui qui ne
» brûleroit pas. Mais la triſte mine des Mul-
» labs tout étonnés, & la compaſſion qu'il
» eut du Pere, qui acceptoit le parti, l'en
» détourna. Il eſt très certain, ajoute-t-il,
» que

On y voyoit auſſi, du tems de Bernier, un Comptoir Hollandois, habité par quatre ou cinq Marchands de cette Nation, qui avoient tiré long-tems beaucoup de profit de l'écarlate, des glaces de miroir, des dentelles ſimples & des dentelles d'or & d'argent. Ils n'en trouvoient pas moins à prendre diverſes marchandiſes du pays, telles que l'anil, ou l'indigo, qui ſe recueille autour d'Agra, particuliérement à Bianés, qui n'en eſt qu'à deux journées, & toutes les toiles qu'ils tiroient de Jelapour & de Lacknau. Ils avoient auſſi des Maiſons dans tous ces lieux; mais l'éloignement de Surate, & la difficulté des voitures, commençoient à les refroidir, d'autant plus que les Arméniens faiſoient le même Commerce. Cependant Bernier jugea qu'ils n'abandonneroient pas leur Comptoir, parce qu'ils y vendoient très bien leurs épiceries, & qu'ils avoient beſoin d'entretenir quelqu'un proche de la Cour, pour ſe conſerver une faveur, néceſſaire à leurs établiſſemens de Surate & de pluſieurs autres lieux de l'Empire. Les Anglois s'étoient réduits, depuis quelque-tems, à ceux qu'ils avoient dans la Province de Guzarate.

Description de l'Indoustan.

Sambal ou Sambel, ainſi nommée de ſa ville Capitale, eſt ſéparée de la Province de Narvar, par la riviere de Gemené, qui entre dans le Gange près de la ville de Haleback, où ces deux rivieres forment une Iſle dans leur jonction. De-là vient que cette Province prend quelquefois auſſi le nom de Doab, qui ſignifie, *entre deux eaux*, comme *Meſopotamie* ou *Entragues*.

Province de Sambal.

Bakar ou Bakish, eſt une Province ſituée ſur le bord Occidental du Gange, qui la ſépare de celle de Patna. Elle eſt bornée, au Nord, par celle de Jemba, à l'Oueſt par celle de Dehli, & au Sud par celle de Sambal. Sa longueur eſt d'environ ſoixante lieues ſur vingt-cinq de largeur. Bikanar eſt ſa Capitale (97).

Province de Bakar.

La Province de Nagrakut ou Nakarkut, eſt une des plus Septentrionales de l'Empire. Elle eſt remplie de montagnes. Sa Capitale, qui porte le même nom, & qui eſt ſituée ſur la riviere de Ravy (98), contient un Temple fort riche, dont le pavé eſt couvert de lames d'or. On y voit la figure d'un animal, ou plutôt d'un monſtre hideux, réveré ſous le nom de *Matta*, qui attire tous les ans un nombre infini de Pelerins. Quelques-uns ſe coupent un petit morceau de la langue, qu'ils offrent à l'Idole. Kanamaka, autre ville de la même Province, n'eſt pas moins célebre par le Pelerinage qu'on fait au creux d'une roche, d'où ſortent des flammes, avec une fontaine dont l'eau ne laiſſe pas d'être très froide. Ces flammes ſont adorées des Indiens.

Province de Nagrakut.

Siba, Province dont la ville Capitale ſe nomme *Hardouere*, s'étend à l'Eſt juſqu'aux montagnes. Le Gange y paroît ſortir d'un roc, auquel les Habitans trouvent quelque reſſemblance avec la tête des vaches, pour leſquelles ils ont beaucoup de vénération; ce qui les attire en foule pour ſe baigner dans ce lieu (99). La Province de Siba n'eſt pas moins remplie de mon-

Province de Siba.

» que Jehan-Guir a vécu, ces Peres ont » été honorés & reſpectés à cette Cour. » Mais Scha-Jehan, fils de Jehan Guir & » Pere d'Orang zeb, leur ôta leur penſion, » fit ruiner l'Egliſe de Lahor, & fit démolir » la plus grande partie de celle d'Agra. *Ibid.* pages 148 & ſuivantes.

(97) A cent degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du Nord.

(98) Longitude quatre-vingt-ſeize, latitude trente-deux minutes.

(99) De-là vient apparemment l'uſage qu'ils ont de ſe baigner tous les jours dans les autres endroits de ce Fleuve, qu'ils regardent comme ſacré.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

tagnes que celle de Nagrakut, quoiqu'elle ſoit moins Septentrionale.

Province de Kakares.

KAKARES eſt une grande Province, qui eſt ſéparée de la Tartarie, au Nord, par le Mont-Caucaſe, & qui touche vers le Sud aux Provinces de Pitan, de Siba, de Nagrakut & de Kiſmire ou Kachemire. Ses principales villes ſont *Dankali* & Purhola. Ce Pays eſt fort montagneux.

Province de Gor.

La Province de GOR, qui prend ſon nom de ſa ville Capitale (1), eſt pleine auſſi de montagnes. Elle eſt ſituée au-delà du Gange, entre les Provinces de Kanduana, de Pitan, & la grande Tartarie. La riviere de Perſilis, qui ſe jette dans le Gange, y prend ſa ſource.

Province de Pitan.

PITAN, & ſa ville Capitale, d'où elle tire ſon nom, ſont arroſées par la riviere de Kanda, qui ſe jette auſſi dans le Gange à l'extrêmité de la Province. Elle a pour bornes au Nord, les montagnes de Nagrakut; à l'Eſt, les Royaumes de Laſſa & d'Aſem; au Sud, la Province de Jeſua & la Province de Meouat; à l'Oueſt, les Provinces de Meouat & de Varal.

Province de Kandouana.

La Province de KANDOUANA, dont la ville ſe nomme Karach, ou Kerakatench, & que pluſieurs Géographes nomment Katene, eſt ſéparée de celle de Pitan par la riviere d'Iderelis. Cette Province & celle de Gor ſont les dernieres de l'Empire Mogol, au Nord, ſur les confins de la grande Tartarie.

Province de Patna.

PATNA eſt une Province auſſi fertile, que les deux précédentes le ſont peu. Sa ville Capitale, qui porte le même nom, eſt célebre par ſon Commerce. Les Hollandois y ont un Comptoir. Toute la Province eſt renfermée entre les rivieres du Gange, de Perſilis, de Gemené & de Candaek. La ville de Patna eſt ſituée ſur le Perſilis (2).

Province de Jeſuat.

JESUAT eſt au-delà du Gange, entre les Provinces de Patna, d'Udeſſa & de Meouat, au Nord de Bengale, & à l'Oueſt de Patna. Rajapour ou Rayapor eſt ſa Capitale. Les François y avoient autrefois un Comptoir.

Province de Meouat.

La Province de MEOUAT, dont la principale ville ſe nomme Narnol, eſt un pays fort montagneux. Elle eſt ſituée au-delà du Gange, vers le Nord du Bengale.

Province d'Udeſſa.

UDESSA eſt la derniere Province de l'Empire, du côté de l'Orient. Sa Capitale ſe nomme *Jokanat* ou *Jeskanat*. Elle eſt ſituée au-delà du Gange & du Perſilis, entre les Provinces de Kandouena, de Patna, de Jeſuat, de Meouat, & le Lac de Chiamnay.

Province de Bengale.

La Province de BENGALE, anciennement un Royaume conſidérable, eſt ſans doute une des plus puiſſantes Provinces de l'Indouſtan. Elle donne ſon nom au Golfe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Ses principales villes ſont Chatigham, Mongher, Rajimohol, Dacca & Philipatan (3).

(1) Longitude cent ſix, latitude trente-un.

(2) Longitude cent cinq, quinze latitude vingt-cinq degrés cinquante-cinq minutes. *Voyez* la deſcription de Patna, dans le Journal de Tavernier.

(3) *Voyez* pluſieurs Voyages ſur le Gange, au Tome IX de ce Recueil. On a cru longtems, ſur des lumieres incertaines, qu'il y avoit une ville du nom de *Bengale*. Mais ce qu'on nommoit la ville de Bengale étoit la Capitale de ce Royaume, qui porte chez les Indiens, le nom de Chatigam, différente (ſuivant feu M. Otter, ou plutôt ſuivant le Géographe Turc qu'il cite, & qui la nomme *Tchatigoun*) d'une autre Chatigam, ou Satigam, qu'il place auprès d'une des embouchures du Gange, à cent lieues de la premiere, & à trois journées d'une ville mariti-

Son gouvernement eſt ſubdiviſé en pluſieurs autres petites Provinces, dont les plus conſidérables ſont Puna & Patan, dont pluſieurs Rois n'ont pas dédaigné de prendre les titres. Les François, les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs au Bengale, ſur les rives du Gange.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Texeira, dans ſon Hiſtoire de Perſe, nomme, à l'occaſion de quelques pays de l'Indouſtan, le Royaume de Sinde, auquel il donne *Tatah* pour Capitale : mais il ſe contente de la nommer, ſans déſigner ſa ſituation ; quoiqu'il ajoute que les Portugais y faiſoient un grand Commerce (4). Il parle auſſi du Royaume de *Caeche*, renommé, dit-il, par ſes Haras, au Nord de Cambaye. C'eſt apparemment la Province de Candish, dont on vient de repréſenter la ſituation.

Un Voyageur fort moderne, qui mérite d'autant plus de confiance qu'ayant fait le voyage de l'Aſie ſous la protection d'un grand Miniſtre, il s'étoit attaché pendant pluſieurs années à ſe perfectionner dans les langues Orientales, pour ſe mettre en état d'éclaircir la Géographie avec le ſecours des Géographes Turcs, Arabes & Perſans (5), a répandu dans ſes Relations diverſes lumieres, ſur celle de l'Indouſtan, dont je me crois obligé d'enrichir cet article.

Remarques de M Otter ſur diverſ lieux de l'Indouſtan.

Après avoir fait le récit du ſiege, & de la priſe de Kandahar, il conduit ton Héros (6) à Kaboul, par Gourbend & par Gazin (7), dont il s'empara ſucceſſivement. Gourbend, dit-il, eſt un défilé des montagnes du Zabliſtan, par lequel on entre dans le pays de Gour, qui eſt un canton & un Bourg au Nord de Khandjan. On va de Gourbend, en trois jours, à Mimend, en paſſant par un déſert, & de-là en deux jours à Balkhe, par un pays habité. Les autres lieux conſidérables de ce pays ſont Ruſtack, le Fort de Zafer & Baglam. Il s'y trouve des mines d'argent & de lapis lazuli, qu'on néglige de faire valoir. Entre Gourben & un autre lieu nommé Abibaran, on rencontre deux cantons plantés d'arbres, qui rendent ce ſéjour agréable pendant le

Gourbend.

Ruſtack, Zafer & Baglam.

me, nommée *Poulari*. Il met cette ville de Tchatigoun, ou de Bengale, à cent trente-cinq degrés de longitude, & vingt-trois de latitude, dans une Iſle formée par la riviere de Koaſin. Le Pays, dit-il, ſur la même autorité, s'étend l'eſpace de trois cens milles en longueur, ſur deux cens ſoixante de largeur. Il eſt diviſé en vingt-deux Toumans, ou diſtricts. Kiourkié, ancienne Capitale, eſt ſituée dans le Pays de Dgenner-abad. Le Golfe de Bengale, nommé par les Indiens *Débanaguioun*, s'étend entre les terres l'eſpace de huit cens milles ou davantage. Il ſe rétrecit de plus en plus vers le Nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude, à l'entrée du Gange. Les Orientaux donnent, au Bengale, le nom de *Benguialé*. C'eſt un Pays temperé, où il tombe de groſſes pluies, qui inondent les terres, & qui obligent les Habitans d'employer des Bâteaux pour aller & venir. Ses principales productions ſont la ſoie, le riz, le ſucre, le poivre, & deux ſortes de fruits ; l'un nommé gueule, qui reſſemble à l'orange ; l'autre, qui s'appelle Lenguien, & qui reſſemble à la grenade. On y fait des toiles ſi fines, qu'une piece de vingt-ſept aunes peut tenir dans une main fermée. Voyage d'Otter (à Paris, chez Guerin, 1748), Tome II. Note de la page 66.

(4) Texeira, page 114.

(5) C'eſt feu M. Otter, à qui l'on reproche ſeulement d'avoir jetté un peu de confuſion dans ſes récits, en voulant rétablir la véritable ortographe des noms Orientaux. Il devoit du moins y joindre ceux de l'ancien uſage, ſans leſquels il n'eſt pas toujours aiſé de ſe reconnoître.

(6) Thamas Kouli-Khan, qui venoit de ſe faire couronner Roi de Perſe, ſous le nom de Nadi-Scha, en 1738, & qui avoit déclaré la guerre au grand Mogol, Muhammed-cha.

(7) Texeira la nomme toujours *Gaznem*.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Printems, & dans leſquels on voit une eſpece particuliere de tulipes, appellées tulipes-roſes, d'une odeur charmante.

Gaznin ou Gazné, eſt une ville marchande ſur la Frontiere de l'Inde, des dépendances de Bamian, dont elle eſt éloignée de huit journées, à quarante lieues du Sidgiſtan, Province de Perſe (8). Elle étoit autrefois peu conſidérable : mais Emir-Sebukteguin & ſon fils Sultan-Mahmoud l'aggrandirent beaucoup. Une riviere paſſe à côté & va ſe joindre à celle de Kaboul. L'eau eſt bonne à Gaznin, & l'air très ſain, parce que le pays eſt rempli de montagnes. Les arbres & les vignes y portent des fruits, mais qui meuriſſent rarement. Cette ville, qui étoit fort peuplée ſous les Princes Gazneniens, a produit de grands hommes dans la Littérature.

Gaznin ou Gaznem.

Kaboul eſt la Capitale du Zabliſtan, que les Perſans nomment Bakheter-Zecnin ; Pays plus long que large, entouré de montagnes. Il eſt borné à l'Eſt par Berkaver & quelques autres cantons de l'Inde ; à l'Oueſt, par le Khiouiſtan & Hezaré ; au Nord, par les pays de Kandez & d'Endez, où la montagne de Hindoukieche lui ſert de Frontiere ; au Sud, par Kizmil & d'autres Pays habités par les Aſgans. La ville de Kaboul eſt ſituée (9) ſur le bord d'une riviere, qu'Ibniſaid appelle Mehran. Elle eſt bien fortifiée & d'un accès difficile. Autrefois, elle étoit ſi conſiderée des Indiens, qu'ils ne reconnoiſſoient leurs Princes, que lorſqu'ils y avoient été couronnés. Les montagnes voiſines ont des mines de fer. Il y croît des aromates & du bois d'aigle. Le Mirobolan n'y croît pas ; mais comme on l'apporte de l'Inde à Kaboul par les voies du Commerce, on l'appelle Kiabuli, du nom de cette ville. La riviere eſt nommée, par les Habitans du pays, *Herzar*, mot Perſan, qui ſignifie mille, à cauſe du grand nombre de villes & de bourgs qu'elle a ſur ſes bords. Elle coule du Nord au Sud de la ville, & prend enſuite ſon cours à l'Eſt & au Sud. Après avoir paſſé Nekierhe (10), à quatre journées plus bas, & Picheiver, à deux journées de Nekierhar, elle ſe rend à Devav (11), qui

Kaboul ou Kiabul.

(8) Gaznin, ſuivant le Géographe Turc, eſt à cent quatre degrés & demi de longitude, & trente-trois de latitude ; ſuivant les Etvals, elle eſt à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés quarante-quatre minutes de latitude. Suivant le Canon, c'eſt quatre-vingt-douze degrés cinquante-une minutes de longitude, & trente-trois degrés cinquante-quatre minutes de latitude.

(9) Le Géographe Turc place Kaboul à cent cinq degrés & demi de longitude & trente-trois degrés & demi de latitude ; le Canon, à quatre-vingt-quinze degrés vingt minutes de longitude, & trente-trois degrés quarante minutes de latitude ; les Etvals, à quatre-vingt-quatorze degrés quarante minutes de longitude, & trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude. M. Otter écrit *Kiabul* : mais il faut remarquer que ſon ortographe, Turque ou Perſane, ne doit point décréditer celle de Rhoe, qui étoit Indienne, puiſqu'il avoit tiré ſes Mémoires de la Sécretairerie du Grand Mogol. L'embarras n'eſt qu'à deviner un nom par l'autre.

(10) Cette Place eſt, ſuivant le Géographe Turc, à cent ſix degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude à l'Eſt de Kaboul. C'eſt une ville bâtie ſur le côté Occidental d'une fort haute montagne, appellée Kiouhi-Sefid, c'eſt-à-dire, Montagne blanche.

(11) *Devav*, ſuivant le même Géographe, eſt à cent huit degrés & demi de longitude, & trente quatre de latitude. C'eſt une grande ville, ſituée ſur le confluent de Pentche-Kiouré, qui vient de l'Occident, & d'une autre riviere qui vient des montagnes de Kiouber à l'Orient. Ces deux rivieres, après avoir joint celle de Kaboul, prennent leur cours vers Dounbedi.

eſt à deux journées de Pichaiver. Les rivieres de Pent-che-Kiouré & de Suvat, n'en faiſant plus qu'une, ſe joignent à elle au Sud de cette derniere Place. A une demie journée de Kaboul, du côté de l'Eſt, on trouve un Village & un Fort du même nom.

Pichaiver.

Pichaiver eſt une grande ville (12), éloignée d'une journée de Devav, à l'Oueſt. Elle n'eſt pas nommée dans le Mémoire de Rhoe & de Hawkins, quoique M. Otter la faſſe regarder comme la Capitale d'une Province de même nom. Il fait paſſer enſuite, à ſon Héros, la riviere d'Etek, qui prend, dit-il, ce nom d'un Fort ſitué ſur ſon bord Oriental (13). Les anciens Peuples de l'Inde l'ont nommée Enider. Les Géographes Grecs & Latins lui ont donné le nom d'Indus, & les Orientaux l'appellent aujourd'hui la riviere du Sind. Elle ſépare, dans cet endroit, la Province de Pichaiver de celle de Lahor (14). On ne s'accorde point ſur ſa ſource. Les uns la mettent fort près de celle du Gange, dans la montagne de Nagrakut (15), d'où il coule l'eſpace d'environ neuf cens lieues du Nord au Sud. D'autres le font ſortir du côté Méridional des montagnes de Kachemire (16), à cent neuf degrés & demi de longitude, & trente-cinq de latitude. Il paſſe à l'Eſt d'Achenaguir, & reçoit la riviere de Kaboul près de Roubendi. Enſuite, prenant ſon cours à l'Eſt & au Sud, il mêle ſes eaux avec celles de l'Hezare, ſe plie à l'Oueſt & au Sud, laiſſe le Nilab à l'Oueſt & au Nord, paſſe à deux journées de-là au pied d'une haute montagne, nommée Dychikiouh, à deux autres journées par Piloupout, enſuite aux habitations de d'Iſmael-Khan & de Fethi-Khan, & quatre journées plus loin à Sitpour; après quoi, il ſe joint à la riviere de Tchenhave, & plus bas à celle de Viah (17). Dix journées plus bas, il paſſe par Kiufdi & Bavela; une plus bas, par le Fort de Metil; deux plus loin, par Pekier; cinq autres après, par Schvan; & cinq autres encore, par Nekier-Tchetché. Enfin, à deux journées de-là, il ſe diviſe en deux branches & ſe jette dans la mer. Cette deſcription eſt de Cheïk-Alem-Eddiu de Kumurri. D'autres prétendent qu'il ſe diviſe en trois branches, au Nord de Nekier-Teré, dont la premiere paſſe à l'Oueſt de cette ville, & ſe jette dans la mer près du Port de Lahuri; & la ſeconde, près du Bourg de Raniper, à une journée de Lahuri vers l'Eſt. Ils ne parlent point de la troiſiéme. On donne, à l'Indus, quarante-deux journées de cours, cinquante ſtades (18) dans ſa plus grande largeur, & quinze pas dans ſa plus grande profondeur. Il reçoit environ vingt autres rivieres, dont les poiſſons prennent une autre couleur dans ſes eaux (19). Des cinq rivieres, qui ſe joignent à l'Indus dans le Pen-

Différentes opinions ſur le cours de l'Indus ou du Sind.

(12) A cent ſept degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude, ſuivant le Géographe Turc.

(13) C'eſt apparemment le Fort que Tavernier nomme Atek, dans la Province que le Mémoire de Rhoe nomme Atok.

(14) Otter écrit Lahour.

(15) Otter écrit Nograkout.

(16) Otter écrit Kichemire.

(17) Celle apparemment que Rhoe nomme Viah.

(18) Le Géographe Turc employe ce terme.

(19) Abul-feda, qui le nomme Mehran, dit qu'il paſſe par la Province de Multan, à quatre-vingt-ſeize degrés trente-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude; que prenant ſon cours, au Sud & à l'Oueſt, il paſſe enſuite par Manſouré, à quatre-vingt-quinze degrés de longitude, & vingt-ſix degrés quarante minutes de latitude; qu'il ſe jette dans la Mer à l'Eſt de Deibul, à quatre-vingt douze degrés & demi de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude; qu'il reſſemble au Nil, en ce

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

gab, le Géographe Turc en nomme quatre, & les fait ſortir des montagnes de Kachemire; celle de Viah, qui paſſe à l'Eſt & au Sud de Lahor, & ſe jette dans l'Indus, près d'Outchetché; celle de Ravi, qui prend d'abord ſon cours vers le Sud, dans le pays de Lahor, ſe plie enſuite vers l'Oueſt, & ſe mêle avec l'Indus au-deſſous de Suïour; celle de Tchenhav (20) qui coule à l'Oueſt & au Sud, & s'y jette près de Multan; & celle de Veihut (21), qui s'y joint près de Behra. Le Géographe Turc place Lahor à cent vingt-trois degrés de longitude, & trente-un degrés & demi de latitude. Les Etvals la mettent à cent degrés de longitude, & trente-un de latitude; différens de nos Géographes, qui mettent cette ville à quatre-vingt-treize degrés trente minutes de longitude, & trente-un degrés quarante minutes de latitude.

Le Traité que Nadir-Scha fit à Deali (22) avec le grand Mogol, donne occaſion à M. Otter de s'étendre ſur les pays & les villes que Muhammed abandonnoit au Vainqueur. Il rapporte les termes du Traité : » Je lui ai » cedé tous les Pays à l'Occident de la riviere d'Etek, de celle du Sind, & » de Nalé-Senguré, qui en eſt une branche, c'eſt-à-dire, Pichaiver, Kiabul, » & Gaznin; le Kiouhiſtan, habité par les Afgans; les Pays & les Forts de » Tekier, de Sekier & de Khuda-Abad; les Pays des Tchoukis, des Bolodges » & autres, avec leurs Villes, Forts, Villages, & dépendances, pour faire » à l'avenir partie de ſon Royaume. Le Fort d'Etek, la ville de Seheuri, de » même que les autres villes & Forts à l'Orient de cette riviere, de celle du » Sind, & de Nalé-Sengueré, doivent appartenir comme ci-devant à l'Empire » des Indes (23). M. Otter fait les remarques ſuivantes :

Les plus connues des villes à l'Oueſt du Sind, ou de l'Indus, ou du Mehran, ſont Daboul, fameuſe ville de Commerce, ſur le bord de la mer (24), à ſix journées de Manſouré, & quatre de Teroun. Lahuri, aujourd'hui Port conſidérable de ce pays (25), eſt à deux journées à l'Eſt de Daboul, & de l'endroit où une des branches de l'Indus ſe jette dans la mer. Celle qui

qu'il répand ſes eaux dans certains tems; qu'en d'autres tems il ſe retire dans ſon lit, & qu'il rend tous ſes bords fertiles. L'Auteur d'un Livre, intitulé Reſmalmamour, dit qu'il commence à cent vingt-ſix degrés de longitude, & trente-ſix de latitude; qu'il coule à l'Oueſt & au Sud juſqu'à cent vingt degrés de longitude, & trente-deux de latitude; enſuite à l'Oueſt, juſqu'à cent onze degrés de longitude, & vingt-ſix de latitude; puis au Sud juſqu'à cent ſept degrés de longitude, & vingt-trois de latitude; après quoi il ſe diviſe en deux branches, dont l'une ſe jette dans la mer à cent quatre degrés de longitude, & vingt de latitude.

(20) C'eſt celle que Rhoe nomme Chenab.

(21) Rhoe la nomme autrement.

(22) M. Otter écrit *Dilli*. Il ſe trompe, lorſqu'il dit qu'elle a reçu ce nom de Scha-Jehan. Il a voulu dire que la nouvelle Dehli a pris le nom de Scha-Jehan, ſon Fondateur & ſe nomme Jehanadab. L'ancienne n'eſt pas à une lieue de la nouvelle, comme il le dit auſſi. Elles ne ſont ſéparées que par un mur. Le Géographe Turc place Dehli à cent vingt degrés de longitude, & vingt de latitude. Nos Géographes ne la mettent qu'à quatre-vingt-dix-ſept degrés de longitude, & vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

(23) Voyage d'Otter, Tome I. pages 407 & ſuivantes.

(24) A cent un degrés & demi de longitude, & vingt-deux degrés & demi de latitude, ſuivant le Géographe Turc. Abul-feda la nomme Deibul; il la place, ſuivant Ibni-Said & le Canon, à quatre-vingt-douze degrés trente une minutes de longitude, & vingt-quatre degrés vingt minutes de latitude; elle eſt, ſuivant les Etvals, à quatre-vingt-douze degrés trente minutes de longitude, & vingt-cinq degrés dix minutes de latitude.

(25) A cent deux degrés & demi de longitude, & vingt deux degrés & demi de latitude, ſuivant le Géographe Turc.

prend ſon cours à l'Oueſt de Teté, paſſe au Sud de ce Port, où le flux de la mer rend l'eau de la riviere ſalée.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Manſouré (26) eſt une ville de grandeur médiocre, ſituée dans une Iſle formée par l'Indus. Il y croît des dattes, des cannes de ſucre, & un fruit nommé *Yemoume*, de la groſſeur d'une pomme & d'un goût fort aigre. L'ancien nom de cette ville étoit Menhevaré.

Multan (27), eſt à cent ſoixante lieues au Sud de Gaznin. Le Tcheuhav paſſe à une lieue au Sud de cette ville, & ſe rend à Outchetché, qui eſt à l'Oueſt. On voit, à Multan, une Idole qui repreſente un homme aſſis ſur une chaiſe, les jambes croiſées ſous lui. Ses deux yeux ſont deux pierres précieuſes. Elle fait l'objet de la vénération des Indiens, & de leurs pelerinages.

Deireï Iſmael-Kan eſt une Place ſur le bord de l'Indus, dans un pays plat, à deux journées au-deſſous de Piloutou. Deireï-Fethi-Kan eſt ſur la même riviere, à deux journées plus bas.

Siper eſt une ville, à trois ou quatre journées plus bas que Deireï-Fethi-Kan ſur le bord de l'Indus, qui l'arroſe au Sud. (28)

Outchetché, autre ville (29), eſt ſituée à l'Eſt & au Sud du même Fleuve, vis-à-vis de Siper, trois journées à l'Oueſt de Multan. Le Tchenhav, réuni avec la riviere de Rubeh, ſe jette dans l'Indus, à une demie journée de-là vers le Sud.

Bavela, premiere ville du pays de Multan, ſur l'Indus, eſt à trois journées d'Outchetché (30), Morilé en eſt éloigné d'une journée à l'Oueſt de ce fleuve.

Pekier, autrefois capitale & réſidence des Rois du pays, eſt ſituée (31) ſur une colline que l'Indus environne. La ville de Louheri, qui eſt défendue par un Fort, eſt fort proche de Pekier, ſur le bord méridional du même Fleuve. *Sekier* eſt un Fort ſur le rive ſeptentrionale, & *Tckier* eſt une ville à quatre lieues de Pekier. Ce pays eſt voiſin du Makran, qui eſt une Province de Perſe, bornée à l'Oueſt par celle de Kirman, au Sud par la Mer, à l'Eſt par le Sind, au Nord par Achenaguir, Khaſt & le Zabliſtan. Elle eſt fort étendue, mais aſſez déſerte, ſes Habitans ont beaucoup de reſſemblance avec les Kiurds, ou les Curdes; ils parlent la langue Perſane, ils portent des habits de coton avec le Turban, & ſont livrés au commerce. Cette frontiere des Mogols méritant d'être mieux connue, M. Otter remarque d'après le Géographe Turc, que la Capitale du Mekran eſt une grande ville, qui ſe nomme Guié (32), & qui eſt ſituée entre des montagnes qui la bornent

Obſervations de M. Otter ſur le Mekran, Frontiere Perſanne de l'Indouſtan.

(26) Suivant le même, à cent cinq degrés & demi de longitude, & vingt cinq & demi de latitude. Ibni-Said la met à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-cinq degrés quarante minutes de latitude. Les Etvals & le Canon à quatre-vingt-quinze degrés quarante minutes de longitude, & vingt-ſix degrés trente minutes de latitude.

(27) Suivant le Géographe Turc, à cent ſept degrés & demi de longitude, & vingt-neuf degrés & demi de latitude; ſuivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt-ſeize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude.

(28) A cent ſept degrés de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude.

(29) Même longitude que Siper, & trente degrés de latitude.

(30) A cent ſix degrés de longitude, & vingt-huit de latitude.

(31) A cent cinq degrés & demi de longitude, & trente-quatre de latitude.

(32) A quatre-vingt-ſeize degrés de longitude, & vingt-ſept & demi de latitude.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

au Sud & au Nord; Ormus, que les Perſans appellent *Hurmuz*, en eſt à dix journées à l'Oueſt, & Kidge à la même diſtance du côté de l'Eſt. Cette derniere ville eſt revêtue de Fortifications. (33) La riviere de Nehenk paſſe à côté de ſon Fort, qui a de l'autre côté un rocher d'un accès très-difficile. On trouve, au Nord de la ville, de hautes montagnes; & au Sud un déſert, qui s'etend juſqu'à la mer, l'eſpace de dix journées de chemin.

Dikeck eſt une autre ville du Mekran, à nonante-ſept dégrés & demi de longitude, & vingt-neuf & demi de latitude. Elle eſt arroſée d'une riviere qui vient du Nord; Guié en eſt à dix journées à l'Oueſt, en tirant vers le Sud; & Djal, ville fortifiée, en eſt à trois vers l'Eſt. Une grande riviere, qui vient de l'Oueſt & du Nord, paſſe au Nord de Djal, & va ſe jetter dans la mer au Nord de Pentechepour. (34)

Les rivieres de Mekran ſont, 1°. le Nehenk, qui eſt auſſi grande que le Nil. Elle vient du côté de Gaznin, d'Erkioub & de Bedahkan, paſſe à l'Eſt & au Sud de Kidge, enſuite au Sud de Daren, & ſe rend à Mend (35), où elle prend ſon cours au Sud, & va ſe jetter dans la mer, à deux journées à l'Oueſt de Kievadir, près d'un lieu, qui ſe nomme Deſtiari.

2°. Le Kiourkienk, qui vient du côté de Navek (36). Cette riviere paſſe à l'Eſt de Guzabad (37), & à l'Oueſt de Pitchin (38), d'où elle coule à l'Oueſt, & au Sud ſous le nom de Soutinguiour. Après avoir parcouru beaucoup de Pays, elle ſe mêle avec celle du Kiourkies, & ſe jette enſuite dans la mer à Fiz, à huit journées d'Ormus, ſi l'on prend le chemin de terre, & à quatre par mer. D'autres prétendent que le Kiourkienk paſſe auſſi à Kiechek, qui eſt un Fort (39), & qu'il ſe jette enſuite dans la mer d'Ormus entre Kudar & Pichin.

3°. La riviere de Kiourkies, qui vient de l'Eſt de Sipavend (40), Bourg, à nonante-huit dégrés de longitude ſur vingt-neuf & demi de latitude, paſſe à Dikek, au Nichack, à Pentchepour, à Guié, & à l'Oueſt de Kafrikiund, où elle ſe mêle avec celle de Soutinguiour, & ſe jette enſuite dans la mer d'Ormus, près de Fiz.

4°. Makikia eſt une autre riviere, qui vient du côté de Gaznin, & paſſe enſuite à Navek, à Djal, à l'Eſt de Pentchepour, & une journée à l'Eſt de Kidge: après quoi, elle ſe mêle avec celle de Nehenk, près d'Egen.

Obſervations ſur l'ancien Royaume de Guzarate.

Les obſervations de M. Otter, ſur le Royaume de Guzarate, n'ont pas un air moins correct. Il donne ſon vrai nom, qui eſt *Gutcherat*. Sa longueur, dit-il, eſt d'environ ſoixante milles d'Allemagne, & ſa largeur eſt à peu près la même. On le nomme auſſi *Kienbait* (41), d'une ville de ce nom, qui eſt

(33) A quatre-vingt-douze dégrés & demi de longitude, & vingt-ſept & demi de latitude.

(34) Ville à quatre-vingt-dix-huit dégrés & demi de longitude, & vingt-ſix & demi de latitude.

(35) A quatre-vingt-ſeize dégrés de longitude, & vingt-ſix & demi de latitude.

(36) A vingt-neuf dégrés de longitude, & trente de latitude.

(37) A quatre-vingt-ſeize dégrés de longitude, & vingt ſept & demi de latitude.

(38) Longitude quatre-vingt-ſeize, latitude vingt-ſept.

(39) A quatre-vingt-ſeize dégrés de longitude, ſur vingt-huit & demi de latitude.

(40) A quatre-vingt-ſeize dégrés de longitude, & vingt-ſix & demi de latitude.

(41) C'eſt autrement Cambaie, que le Géographe Turc met à 115 dégrés de longitude,

Description de l'Indoustan.

eſt à trois journées au Sud-Eſt d'Ahmed-Abad (42), à la même diſtance de Beſvedge, qui eſt au Sud, & à trois milles de la mer, ſuivant l'*Idriſi*, ſur une petite riviere, qui ſe jette dans un Golfe, de trois journées de longueur. Ce golfe eſt dangereux par ſes marées: l'eau s'y retire quelquefois l'eſpace de trois milles, & laiſſe à découvert de grands rochers, ſur leſquels on voit périr quantité de Vaiſſeaux. Pour y entrer, on eſt obligé de prendre des Pilotes à Diu. Kienbait, ou Cambaye, eſt une des grandes & belles villes de l'Inde. Il s'y fait un grand commerce d'Epiceries, & d'autres marchandiſes qu'on y apporte de toutes parts; ſur-tout de dents d'Eléphans, qui viennent de Rufala, & dont les Habitans de Kienbait ornent leurs Maiſons, qui ſont bâties de brique & de marbre blanc.

Ahmed-Abad, Capitale du Gutcherat, eſt ſituée dans un Canton fertile & charmant, ſur une petite riviere. L'air & l'eau de cet endroit, qui n'étoit anciennement qu'un Bourg, nommé Eſavul, plurent tant à Ahmed-Kan, Roi du Pays, qu'il en fit une Ville, l'an de l'Hegire 813, & qu'il la fortifia. Sultan-Mahmoud en bâtit une autre, à quelques lieues de-là, ſous le nom de Mahmoud-Abad. Les deux Villes s'étant jointes, en s'accroiſſant, n'en font plus qu'une aujourd'hui. Les Bazars y ſont plus ſpacieux & plus propres que dans les autres villes des Indes. Les boutiques y ont deux & quelquefois trois étages. Les hommes y ſont civils, les femmes blanches, belles, & de complexion amoureuſe. La ville maritime, que nous nommons Surate, à cinq journées au Sud d'Ahmed-Abad, s'appelle véritablement *Souret*. Nos Voyageurs alterent ainſi tous les noms (43).

Obſervations ſur Agra.

Ekbar-Abad, ou Egré (44), autrefois Capitale de l'Inde, eſt à quatre milles à l'Eſt, & au Sud de *Dilli*, ou Dehli. Elle dépendoit originairement de *Biane*. Sultan-Eskiender entreprit d'en faire une grande Ville, Chirkhan & Selim-Kan eurent le même deſſein après lui, & l'exécuterent parfaitement. Le Grand-Mogol Ekbar, qui lui fit prendre ſon nom, l'orna de Palais magnifiques & de beaux Jardins, qu'il plaça des deux côtés de la riviere de Tchoun, ou Tchumna, Jomanes des anciens (45), qui paſſe au milieu de cette ville. Le Fort d'Egré eſt conſtruit de pierres, ſi bien jointes par des crampons de fer, qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une. On emploia quatre ans & demi, & des ſommes immenſes à ſa conſtruction. Hiſar eſt une grande ville, à l'Eſt & au Nord d'Egré. Le Kierhon en eſt une plus petite, à l'Eſt (46).

Obſervations ſur le Dekan.

A l'égard des autres pays de l'Inde, qui ont appartenu à l'Empire Mogol, & dont quelques-uns lui paient encore un tribut, tels que les Royaumes de Viſapour, de Golkonde, de Carnate, &c, on peut conſulter les

de, & vingt-quatre de latitude; le Canon, à quatre-vingt-dix-neuf degrés vingt minutes de longitude, & vingt-deux degrés vingt minutes de latitude: les Etvals à la même longitude, & vingt-ſix degrés vingt minutes de latitude.

(42) C'eſt ce que tous les Voyageurs & toutes les Cartes nomment Amadabat.

(43) La fameuſe ville de Goa, dit l'Auteur, ſe nomme Guvé.

(44) C'eſt le vrai nom d'Agra, ſuivant M. Otter.

(45) C'eſt ce que tous les Voyageurs nomment le Gemené ou le Gemna.

(46) Voyez les Notes du Voyage d'Otter.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

articles qui contiennent leur deſcription (47). Le Dekan, que M. Otter nomme Dekier, fait aujourd'hui partie de l'Indouſtan. Il eſt ſitué au Sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la riviere de Bath juſqu'à celle d'Alliga, l'eſpace de deux cens cinquante milles. On le diviſe en trois parties, formées par la montagne de Vegat, qui le traverſe d'un bout à l'autre, & par les pays qui ſont ſitués des deux côtés de cette montagne. Il renferme 360 Forts (48). On prétend qu'il a pris le nom de Dekan, ou de Dekier, qui ſignifie Bâtard, depuis la conquête des Dilems; parce que ces peuples, après s'y être établis, ſe mêlerent avec les femmes du pays, & produiſirent une race métive. Ahmed-Niguer, qui en eſt la Capitale (49), ſurpaſſe les autres villes de l'Inde par l'excellence de ſon air & de ſon eau, & par les avantages de ſa ſituation. Elle a des montagnes & des plaines, un Fort qui paſſe pour imprenable, des conduits ſouterrains qui fourniſſent de l'eau à toute la ville, des Jardins, & les plus belles promenades du monde.

Etats des Rajas Tributaires.

On compte, dans l'Indouſtan, quatre-vingt-quatre Princes Indiens, qui conſervent encore une eſpece de Souveraineté, dans leur ancien pays, en payant un tribut au Grand-Mogol, & le ſervant dans ſa milice. Ils ſont diſtingués par le nom des Rajas; & la plûpart demeurent fidéles à l'Idolatrie, parce qu'ils ſont perſuadés que le lien d'une religion commune ſert beaucoup à les ſoutenir dans la proprieté de leurs petits Etats, qu'ils tranſmettent ainſi à leur poſterité. Mais c'eſt preſque le ſeul avantage qu'ils aient ſur les Omhras Mahometans, avec leſquels ils partagent d'ailleurs, à la Cour, toutes les humiliations de la dépendance. Cependant on en diſtingue quelques-uns, qui conſervent encore une ombre de grandeur, dans la préſence même du Mogol. Le premier, qu'on a nommé dans diverſes relations, prétend tirer ſon origine de l'ancien Porus, & ſe fait nommer le fils de celui qui ſe ſauva du déluge; comme ſi c'étoit un titre de nobleſſe qui le diſtinguât des autres hommes. Son Etat ſe nomme Zeduſſié (50). Sa Capitale eſt Uſepour. Tous les Princes de cette race prennent de pere en fils, le nom de Rana, qui ſignifie Homme de bonne mine. On prétend qu'il peut mettre ſur pied cinquante mille chevaux, & juſqu'à deux cens mille hommes d'Infanterie. C'eſt le ſeul des Princes Indiens, qui ait conſervé le droit de marcher ſous le Paraſol, honneur réſervé au ſeul Monarque de l'Indouſtan.

Le Rana, Raja de Zeduſſié.

Le Raja de Rator.

Le Raja de Rator égale celui de Zeduſſié en richeſſes & en puiſſance. Il gouverne neuf Provinces avec les droits de Souveraineté; ſon nom étoit Jakons-Sing, c'eſt-à-dire, le maître Lion, lorſqu'Aureng-Zeb monta ſur le trône. Comme il peut lever une auſſi groſſe Armée que Rana, il jouit de la même conſidération à la Cour. On raconte qu'un jour Scha-Ichan l'aiant menacé de rendre une viſite à ſes Etats, il lui répondit fiérement que le lendemain il lui donneroit un ſpectacle, capable de le dégoûter de ce voyage.

(47) Voyez particuliérement la Deſcription de Golkonde, au Tome IX. On a vû, dans la Deſcription de Pondichery, au même Tome, l'autorité que le Mogol a par ſes Nababs, ſur la Côte de Coromandel.

(48) Suivant Heſt-Eklim, cité par Monſieur Otter.

(49) D'autres la nomme Aurengabad. *Voyez* le Journal de Tavernier.

(50) Voyez la ſituation de cet Etat, dans le Journal de Mandeſlo.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

En effet, comme c'étoit ſon tour à monter la garde à la porte du Palais, il rangea vingt mille hommes de ſa Cavalerie ſur les bords du Fleuve. Enſuite il alla prier l'Empereur de jetter les yeux du haut d'un Balcon, ſur la milice de ſes Etats. Scha-Ichan vit avec ſurpriſe les armes luiſantes & la contenance guerriere de cette Troupe. Seigneur, lui dit alors le Raja, tu as vû ſans fraieur, des fenêtres de ton Palais, la bonne mine de mes Soldats. Tu ne la verrois peut-être pas ſans péril, ſi tu entreprenois de faire violence à leur liberté. Ce diſcours fut applaudi, & Jakons-Sing reçut un préſent.

Le Raja de Chagué.

Le troiſiéme Raja, qui eſt reſpecté à la Cour, peut mettre en campagne quarante mille hommes de Cavalerie; ſon Etat ſe nomme Chagué, & ſa Capitale Amber. Pendant les guerres d'Aureng-Zeb, ſon nom étoit Jaſing, ou Jeſſein, fameux dans les Relations du même tems.

Autres Rajas puiſſans.

Outre ces principaux Rajas, on n'en compte pas moins de trente, dont les forces ne ſont pas mépriſables, & quatre particuliérement, qui entretiennent à leur ſolde plus de vingt-cinq mille hommes de Cavalerie. Dans les beſoins de l'Etat, tous ces Princes joignent leurs Troupes à celles du Mogol. Ils les commandent en perſonne. Ils reçoivent, pour leurs gens, la même ſolde qu'on donne à ceux de l'Empereur; & pour eux-mêmes, des appointemens égaux à ceux du premier Général Mahometan.

Jugement ſur l'état préſent de l'Indouſtan.

L'Auteur de l'Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, après avoir examiné, ſuivant ſa méthode, l'étendue & les bornes de ce grand Empire, en porte ſon jugement dans ces termes. » Le Mogol n'a rien à craindre, au midi, » du côté des petits Royaumes de la Côte de Malabar. L'inégalité des » forces & les longues montagnes de Gate lui répondent d'une bonne intel- » ligence avec ces Peuples. L'effroi, que ſon nom a répandu ſur toute la » Côte de Coromandel, lui a ſervi plus que ſes Armées à ſoumettre les » Souverains qui ſe ſont mis ſous ſa protection. Le Roi d'Arrakan ſeroit » un voiſin plus dangereux, s'il étoit vrai qu'il fût Souverain de Timpra, » d'Ava, de Pegu, & de toute la Côte Orientale du golfe de Bengale. Mais » quand tout ce pays ſeroit réuni ſous un même Monarque, il ne paroît » pas qu'il fût aſſez peuplé ni aſſez riche, pour contrebalancer une Puiſſance » auſſi redoutable que celle du Mogol; & d'ailleurs, il ne pourroit l'atta- » quer que du côté du Gange, où ſont les principales forces de l'Indouſtan. » Les Tartares ſeroient plus à craindre: mais les montagnes de l'Imaus ſont » un rempart naturel, fortifié par de nombreuſes armées. Ajoutez que les » Tartares, aujourd'hui partagés en un grand nombre de Branches & de Tri- » bus, ſont fort éloignés d'être auſſi redoutables qu'ils l'ont été, lorſque » touts les forces de la Tartarie étoient unies ſous des Chefs auſſi belliqueux » que Jenghiz-Kan, & Timurbeg ou Tamerlan. Ainſi le plus grand danger, » dont l'Indouſtan ſoit menacé, ne peut venir que de la révolte des Princes » du ſang, & de la ſéduction des Armées (51).

Il eſt ſurprenant que l'Auteur qu'on cite, ne compte point les Perſans entre les plus dangereux ennemis du Mogol, ſur-tout depuis l'heureuſe invaſion de Nadir-Scha, plus connu ſous le nom de *Thamas-Koulikhan*.

(51) Tome I. page 343.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

§ II.

Fondation de l'Empire Mogol & Race Impériale.

La Race Impériale des Mogols remonte à Tamerlan.

ON a vû, dans l'article de la Tartarie, au Tome VII de ce Recueil, l'origine de Timur-Beg, ou Tamerlan, Empereur Tartare de la race de Jenghiz-Khan, & Fondateur de l'Empire Mogol dans les Indes. Ce Prince, après avoir entamé les Indes, par les ravages qu'il fit dans l'Indouſtan, tourna ſes armes contre la Perſe & la Syrie, dont il fit très rapidement la conquête, & revint vers la fin du quatorziéme ſiécle, pour réduire le Cabuleſtan (52), qui avoit ſecoué, dans ſon abſence, le joug de ſa domination. Il châtia les Rebelles, paſſa l'Indus, ou le Sind, vainquit pluſieurs petits Souverains, entre leſquels l'Indouſtan étoit alors partagé, & ſe rendit Maître de Dehli, Capitale des Indes. Ses explois, contre un grand nombre de Souverains Tartares qu'il aſſervit, & les victoires par leſquelles il renverſa le Thrône de l'orgueilleux Bajazet, Empereur des Turcs, n'appartiennent point à l'Hiſtoire de l'Indouſtan. Il mourut en 1405, âgé de ſoixante-ſix ans, & laiſſa ſes vaſtes Etats partagés entre ſes enfans (53). Miracha, ſon troiſiéme fils, eut pour ſa part de la ſucceſſion, l'Iraque Perſienne, le Cabuleſtan, & les Indes. C'eſt proprement à ce Prince que commence l'Empire, auquel les Européens donnent par excellence le nom d'*Empire du Grand Mogol*. Ceux qui ſe rappelleront les détails des Tomes VI & VII de ce Recueil, ſe garderont bien de le confondre avec le Mogoliſtan, Patrie des Mogols, dans la Tartarie.

Ce Prince aſſujettit l'Inde.

Sa poſtérité.

Miracha, ou Chah-Rouh.

Miracha (54) établit ſon ſéjour en Perſe; & les Indiens s'étant révoltés contre lui, il parvint à les ſoumettre. Mais un de leurs Princes, qu'il avoit fait priſonnier, le tua d'un coup de fleche. L'Auteur de l'Hiſtoire générale des Mogols s'eſt trompé, ſuivant M. Otter, & la Martiniere eſt tombé dans la même erreur, en rapportant ſa mort à l'année 1451.

Abouchaïd, ou Ebou-Seïd.

Abouchaïd, qu'on croit fils de Miracha, monta ſur le Thrône après lui. Il fut bien-tôt dépoſſedé par ſes Sujets, qui mirent à ſa place ſon frere,

(52) M. Otter le nomme *Zabliſtan*.

(53) L'opinion qu'on doit avoir de l'exactitude de M. Otter fera lire avec plaiſir ſes remarques ſur chaque Prince de la poſtérité de Tamerlan, avec l'orthographe de chaque nom, telle qu'il la devoit à ſes lumieres Orientales. Il appelle Tamerlan Teimour-Kiurekian. » Ce Prince nâquit, dit-il, le 6 » d'Avril 1336, à Keche, autrement nommée Chehri-Sebez, ou la ville Verte, à » une journée de *Semerkand*. Etant monté » ſur le trône à Balke, le 8 d'Avril 1370, » il conquit *Maveraulnehre*, Bedakhechan, » le Kharezme, le Turkiſtan, le Zabliſtan, » le pays de Gour, l'Inde juſqu'à *Dilli*, » l'Aſie mineure, la Syrie & l'Egypte. Il » tomba malade à Atrar, & mourut le 8 de » Fevrier, 1405, dans le tems qu'il étoit en » marche pour faire la guerre aux *Tatars* de » la Khata. Remarquez que le fond du Texte eſt tiré ici de Tavernier, & du Pere Catrou, réduits par la Martiniere; & que le Pere Catrou reconnoit, pour ſa principale ſource, un Mémoire manuſcrit de M. Manouchi, Voyageur Vénitien, qui avoit eu la communication des Chroniques du Mogol.

(54) *Chah-Rouh*, & non Miracha ou Miranchа, fils de Teïmour, regna l'eſpace de quarante-trois ans après ſon Pere, & mourut en 1447.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

ſecond fils de Miracha. Mais ſe laſſant de ſon Gouvernement tirannique, ils rappellerent Abouchaïd, qui lui fit donner la mort, & qui entreprit enſuite une guerre contre Ulugbeg, autre petit-fils de Tamerlan, pour défendre les droits d'Abdalatif fils de ce Prince. Il prit la ville de Samarkand, où il rétablit Abdalatif, qui, peu de tems après, vainquit avec le même ſecours ſon pere Ulug-Beg, & lui ôta la vie. Mais Abdalatif périt à ſon tour, & laiſſa le Royaume de Samarkan à ſon frere Abdalla. Abouchaïd, étant retourné dans l'Indouſtan, y exerça des violences qui le rendirent odieux. Il marcha enſuite contre Abdalla, qu'il dépouilla du Royaume de Samarkan. Après d'autres guerres, il trouva un ennemi plus redoutable dans Uſum-Caſſan, Prince de la race des Turcomans, qui ayant réduit tous les autres Princes de la même famille, s'étoit rendu Maître de toutes les Provinces de la Turcomanie. Abouchaïd, jaloux de ſes conquêtes, prit le parti de l'attaquer avec une armée conſidérable. Mais Uſum-Caſſan le fit priſonnier, lui fit trancher la tête en 1469, fit aveugler trois de ſes fils, & ſe rendit maître de toute la Perſe juſqu'aux Indes. Enſuite, ayant été vaincu lui-même par Mahomet II, Empereur des Turcs, Iſmaël-Sophi, de la famille d'Hali, gendre du Prophête Mahomet, s'empara du Royaume de Perſe, dont ſa poſterité a joui juſqu'à ces derniers tems; & les enfans d'Abouchaïd profiterent de la diſgrace d'Uſum-Caſſan pour ſe rétablir dans une partie des Etats de leur Pere (55).

1469.

Seick-Omar (56) fut celui des enfans d'Abouchaïd qui hérita de la principale partie de ſa puiſſance. Il vêcut en paix, pendant un regne de vingt-quatre ans, & ſe précipita par imprudence, du ſommet d'une terraſſe en 1493.

Seik-Omar, ou Umer Mirza.

1493.

Babar (57), fils de Seik-Omar, n'eut pas plutôt ſuccedé à ſon pere, qu'il ſe vit attaqué par Schaſbek-Khan, fils d'Uſbeck-Khan, qui avoit été dépouillé de ſes Etats par Abouchaid. Babar, abandonné de ſes Sujets, ſe réfugia dans ſes Domaines des Indes, & laiſſa le Royaume de Samarkand à Schaibek-Khan. Depuis ce tems-là, l'ancien Empire des Mogols fut diviſé en deux Monarchies. Les Uſbecks regnerent à Samarkand; & Babar dans les Indes, où quelques victoires le firent vivre en paix juſqu'à l'année 1530, qui fut celle de ſa mort.

Babar ou Zahireddin Baber.

1530.

Homayum (58), ſon fils, fut traverſé au commencement de ſon regne,

Homayum, ou Naſireddin-Humaïoun.

(55) Sultan *Ebou-Seïd*, fils de Sultan Muhammed, & petit-fils de Miran-Chah, qui étoit troiſiéme fils de Teimour, nâquit en 1427, monta ſur le trône à l'âge de 25 ans, & fut tué en 1469. *Otter, ubi ſuprà.* Un Lecteur attentif remarquera, non ſeulement la différence des noms, mais encore celle de la chronologie & de la ſucceſſion.

(56) Umer-Mirza, quatriéme fils d'Ebou-Seïd, nâquit à Semerkand en 1456, & mourut en 1494.

(57) Zahireddin-Baber, fils d'Umer-Mirza, nâquit en 1483, monta ſur le trône le 8 Juin 1494, regna d'abord dans *Mavera-Ulnchre*, fit enſuite la Conquête de Kiabul, de Kandahar, de Bedakhechan, de Gaſnin & de toute l'Inde, excepté le Dekien, le Gutcherat, & le Bengale. Il mourut en 1530, & fut enterré à Kiabul. Il a fait la Relation de ſa vie, ſous le titre de Vakeat-Baberi. *Otter ubi ſuprà.*

(58) Naſireddin-Humaïoun, fils de Babar, nâquit à Kiabul, en 1508, monta ſur le trône à *Egré*, en 1530, fit la Conquête du *Maleva*, du Gutcherat, & du Bengale, fut chaſſé enſuite de ſes Etats, ſe retira en Perſe & demanda du ſecours à Schah-Tahmas, fils d'Iſmail, qui l'aida à rentrer dans ſes Etats. Il mourut en 1556. *Otter, ubi ſuprà.*

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

par Chira, Prince d'une race que Babar avoit détrônée. Après divers combats, dans la ville de Dehli, le parti de Chira devint supérieur, & força Homayum de se retirer en Perse. Cette disgrace lui arriva l'onziéme année de son regne. Mais, Chira étant mort neuf ans après, il se remit en possession des Indes avec une armée Persane, & sa domination fut paisible pendant deux ans, qui furent le terme de sa vie, en 1552.

1552. Ekbar, ou Dgelal-Eddin-Ekber.

Akebar ou Ekbar (59), son fils, aggrandit l'Empire par ses Conquêtes. Il vainquit Babare, Roi de Guzarate, avec le secours des Portugais de Goa, & se rendit Maître des Royaumes de Decan & de Candish. Il fit rebâtir la ville d'Agra, pour y établir le siege de son Empire. Il assiegea la Forteresse de Chitor, & enleva par trahison le *Rana :* mais la femme de ce malheureux Prince soutint le siege & trouva le moyen de rendre la liberté à son mari. Ekbar revint assieger le Château de Chitor. Le Rana fut tué, & la place se soumit au Vainqueur, qui conquit ensuite le Royaume de Kachemire. Il mourut en 1605, après avoir élevé l'Empire au comble de sa puissance.

Jehan-Guir, ou Noureddin-Dgihanguir.

Jehan Guir (60), son fils, succéda au trône, sans avoir hérité de la valeur & des bonnes qualités de son pere. Il se laissa gouverner par la Sultane Nur-Jaham (61), & fut arrêté par Mahomet Khan, un de ses Ministres. Cosron (62), son fils aîné, s'empara aussi-tôt de l'autorité : mais Mahomet-Khan défit ses troupes, & remit Jehan-Guir en liberté. Cosron fut jetté dans une prison, où il fut étranglé par l'ordre de Chorrom (63), son frere, qui avoit épousé la fille de Nur-Jaham. Chorrom ne jouit pas long-tems de son crime : il fut envoyé dans son gouvernement de Guzarate, où s'étant révolté contre son pere, il se mit en campagne avec une armée de soixante mille hommes. Jehan-Guir le vainquit dans trois combats. Chorrom, qui s'étoit sauvé, reprit courage après la retraite de son pere. Mais n'ayant pas eu plus de succès dans ses nouvelles entrepriſes, il fit la paix ; & Jehan-Guir finit tranquillement ses jours, à Bimber, en 1627.

Après sa mort, Bolaki, fils de Cosron, fut appellé au trône. Chorrom feignit d'être malade, & fit courir ensuite le bruit de sa mort. On demanda la permission, à Bolaki, d'enterrer son oncle dans le tombeau de ses peres ; & sous ce prétexte, Chorrom déguisé suivit lui-même son cercueil. Bolaki, qui sortit d'Agra pour aller au-devant du Convoi funébre, fut surpris par les complices de son Rival, & n'eut pas peu de peine à se sauver en Perse. Aussi-tôt, Chorrom se fit proclamer Empereur, sous le nom de Scha-Jehan (64).

(59) Dgelal-Eddin-Ekber, nâquit à Emir-Kiour, en 1542, fut proclamé Empereur en 1556, à Kalainour, dans la Province de Lahour. Il réduisit presque toute l'Inde sous son obéissance, & mourut à Egré en 1605. *Otter.*

(60) *Selim*, fils aîné d'Ekber, nâquit à Fethepour, à douze lieues d'Egré, en 1569, monta sur le trône, en 1605, sous le nom de Noureddin-Dgihanguir, & mourut à Tchingaristi en 1627. C'étoit un Prince efféminé, qui se laissa gouverner par une belle femme nommée *Nour-Dgihan. Otter, ibid.*

(61) Tous les Voyageurs la nomment Nourmahal.

(62) Rhoe, qui étoit alors à la Cour, le nomme Coronsroë.

(63) Rhoe le nomme Corone.

(64) Chihabeddin-Chah-Dgihan, troisiéme fils de Dgihanguir, nâquit en 1592, monta sur le trône en 1628, & transporta le siege de l'Empire d'*Egré* à *Dilli*, en 1647 ; ce qui a fait donner depuis, à cette derniere ville, le nom de Dgian-abad. Après avoir regné trente ans, il fut déposé par son fils

TAB. XXV.

Il commença
leva la ville
mens. Dara
gale fut don
Guzarate au
duite de Dara
vrit de gloire
leur pere éta
s'emparer de
juſqu'à Dehli
dans Agra ;
traint de ſe
révolte, s'ava
lui, avec les
leur jonction
habilement le
Empereur. Ils
de Cha-Jehan
mais ayant ét
d'autre reſſou
cer leur armé
ville ; & s'éta
parence qu'à
ble pour exécu
noître Empere
où il s'étoit re
de Guzarate. I
Zeb. Mais il
ſer paiſible po
leſquelles il fu
Vainqueur, q
quelque-tems
kan, où il s'é
auſſi la mort à
croyant bien é
une vie languiſ

Son regne (6

Eurenkzib, qui le
teau d'Egré, où il
ubi ſuprà. L'erreur
ici conſidérable,
troiſiéme fils de Je
cond.

(65) La plûpart
différemment par l
roit inutile de rappo
qu'elles ſont égalem
té, ſuivant le téme

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Il commença ſon regne par une guerre contre les Portugais, auxquels il enleva la ville d'Ou-li. Il avoit déja quatre fils, auxquels il donna des gouvernemens. Dara, qui étoit l'aîné, gouverna ſous lui. La Vice-Royauté de Bengale fut donnée à Cha-Chuia, celle du Decan à Aureng-Zeb, & celle de Guzarate au plus jeune, qui ſe nommoit Morad-bax (65). La mauvaiſe conduite de Dara le rendit odieux aux Peuples, pendant qu'Aureng-Zeb ſe couvrit de gloire en portant ſes armes dans le Royaume de Golkonde. Mais leur pere étant tombé malade, chacun des quatre freres forma le deſſein de s'emparer de l'Empire. Le plus ardent fut Cha-Chuia, qui s'étant avancé juſqu'à Dehli, avec une armée conſidérable, obligea ſon pere de ſe retirer dans Agra; mais ayant eu l'audace de le pourſuivre, il fut vaincu, & contraint de ſe retirer au Bengale. Morad-bax, qui ſuivit l'exemple de cette révolte, s'avança vers Dehly, & trouva Aureng-Zeb diſpoſé à ſe joindre à lui, avec les troupes de Mirſa-Mula (66), Général de Golkonde. Après leur jonction, Aureng-Zeb, plus ruſé que ſon frere, dont il vouloit employer habilement les forces à ſa propre élévation, commença par le faire déclarer Empereur. Ils marcherent enſemble, à grandes journées, & défirent l'armée de Cha-Jehan leur pere. Dara vint au-devant d'eux avec d'autres troupes; mais ayant été vaincu par la trahiſon d'un de ſes Généraux, il n'eut pas d'autre reſſource que la fuite. Alors Aureng-Zeb & Morad-bax firent avancer leur armée victorieuſe à la vûe d'Agra. Ils ſe rendirent maîtres de cette ville; & s'étant ſaiſis de la perſonne de Cha-Jehan, ils ne penſerent en apparence qu'à marcher contre Dara. Mais Aureng-Zeb crut l'occaſion favorable pour exécuter ſes deſſeins. Il arrêta ſon frere Morad-bax. Il ſe fit reconnoître Empereur, & mena toutes ſes troupes contre Dara, qui de Lahor, où il s'étoit retiré, paſſa dans une Forteresſe éloignée, & de-là au Royaume de Guzarate. D'un autre côté, Cha-Chuia ſe hâta d'avancer contre Aureng-Zeb. Mais il ſe vit forcé de céder à l'aſcendant de ſa fortune & de le laiſſer paiſible poſſeſſeur de l'Empire. Dara ſe procura de nouvelles forces, avec leſquelles il fut encore défait; & s'étant retiré en Perſe, il fut livré au Vainqueur, qui le fit étrangler le 22 d'Octobre 1657, après l'avoir tenu quelque-tems priſonnier. Cha-Chuia fut maſſacré dans le Royaume d'Arrakan, où il s'étoit flatté de trouver un azyle. Enfin Aureng-Zeb fit donner auſſi la mort à Morad-bax, & à Chacha, fils aîné de Dara; après quoi ſe croyant bien établi ſur le trône, il laiſſa traîner à Cha-Jehan, ſon pere, une vie languiſſante dans ſa priſon.

Shah Jehan, ou Chihabeddine Chah-Dgihan.

Guerres ſanglantes entre ſes fils.

Son regne (67) fut troublé, par la guerre qu'il eut à ſoutenir contre Sevagi,

Aureng-Zeb, ou Eurenkzib.

Eurenkzib, qui le fit enfermer dans le Château d'Egré, où il mourut en 1666. *Otter, ubi ſuprà.* L'erreur de pluſieurs Hiſtoriens eſt ici conſidérable, puiſqu'ils font regner le troiſiéme fils de Jehan-Guir, au lieu du ſecond.

(65) La plûpart de ces noms ſont écrits différemment par les Voyageurs; mais il ſeroit inutile de rapporter ces différences, lorſqu'elles ſont également éloignées de la vérité, ſuivant le témoignage de M. Otter.

(66) Il ſe trouve nommé l'Emir-Jemla par Bernier, Mirgimola par Tavernier, &c. *Voyez* ci-deſſus leurs Journaux.

(67) Muhy-Eddin-Eurenkzib, troiſiéme fils de Chah-Dgihan, nâquit le 22 d'Octobre 1618, monta ſur le trône en 1658, fit enfermer ſon frere Murad-Bahche, ſe rendit maître de Dilli, relégua ſon pere à Egré, marcha contre ſon frere Sultan Chudja, le défit près de Kievre, fut proclamé Empereur pour la ſeconde fois, en 1659, ſous le

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

dont le nom a paru dans plus d'un endroit de ce Recueil (68). Ce fameux Indien avoit été Gouverneur d'une Province du Roi de Viſapour, contre lequel il s'étoit révolté, & n'avoit pas été inutile aux projets d'Aureng-Zeb, alors Gouverneur du Decan, qui lui avoit cédé quelques Places des Etats du Mogol. Dans la ſuite, Aureng-Zeb, étant parvenu à l'Empire, voulut ſe faire reſtituer ſes préſens. Sevagi, qui les regardoit comme un bien juſtement acquis par ſes ſervices, refuſa de les rendre; & picqué de tant d'ingratitude, il ravagea les terres de l'Indouſtan. Les effets de cette querelle jetterent Aureng-Zeb dans un chagrin, qui lui cauſa une maladie dangereuſe. Ses enfans firent auſſi-tôt quelques mouvemens pour s'élever à la Couronne, ou pour rétablir Cha-Jehan, leur grand-pere, qui languiſſoit toujours dans ſa captivité. Aureng-Zeb ſe rétablit contre toute eſpérance, fit empoiſonner Cha-Jehan, & calma, par ce parricide, tous les troubles de l'Empire. Après avoir réduit les Rebelles, il ſoutint les efforts du Roi de Perſe; il mit à la raiſon Sevagi & d'autres mécontens; il ſoumit le Rana, & fit évanouir les projets d'Ekbar, l'aîné de ſes fils, qui s'étoit retiré en Perſe.

Cauſe des différens de Sevagi avec le Grand Mogol.

Il avoit trois autres fils, qui aſpiroient tous trois à l'autorité ſouveraine: Cha-Halam, Azam-Chah, & Cambashe. Cha-Halam, qui ſe trouvoit à la tête d'une armée, conquit le Royaume de Golkonde, & fit enſuite la paix avec Abdalacan, qui portoit cette couronne. Mais Aureng-Zeb, ayant réduit preſqu'en même-tems le Roi de Viſapour, conçut tant de défiance de Cha-Halam, qu'il le fit arrêter avec les Princes ſes enfans. Enſuite, portant lui-même la guerre dans le pays de Golkonde, il en aſſiegea la principale Forteresſe. Le danger auquel ſa vie y fut expoſée l'obligea d'abandonner la conduite du ſiege à Azancha, l'aîné de ſes deux autres fils, qui ſurprit Abdalacan, & l'envoya priſonnier à l'Empereur ſon pere. Ce fut dans la perſonne de ce malheureux Roi, que finit, en 1698, la race des Rois de Golkonde (69), qui tiroient leur origine des anciens Monarques du Biſnagar. Il ne reſtoit plus à Aureng-Zeb, pour ſe voir entiérement maître de cet Empire, qu'à conquérir le Carnate, les montagnes poſſédées par Sambagi, & le pays de Maduré, qui forme la pointe de la preſqu'Iſle de l'Inde. Il envoya ſon fils Azam-Chah dans la Province de Carnate; & marchant lui-même vers les montagnes, la réſiſtance qu'il y trouva ne pût l'empêcher de ſe ſaiſir de Sambagi, auquel il fit ôter la vie. Cependant Ram-Raja, frere de Sambagi, continua de ſoutenir la guerre, défit l'armée Mogole, & força Aureng-Zeb de lever le ſiege de devant Pamalaguer. La fortune, pour le conſoler, fit prendre, à Azam-Chah, la Citadelle de Gingi, & le rendit maître de tout

Enfans d'Orang Zeb.

Fin de la Race des Rois de Golkonde.

nom d'Alem-Guir, & fit mourir ſon frere aîné Dara-Chukiouh dans le Château de Guvalier. Son fils, Muhammed-Ekber, ſe révolta contre lui en 1664, dans le tems qu'il marchoit contre les Radjeputs. Il le pourſuivit juſques dans le Dekien, & l'obligea de ſe ſauver par mer en Perſe. Pendant un regne d'environ cinquante ans, il fit continuellement la guerre. Il conquit Bichapour, Haïder-abad, & d'autres Places fortes du Dekien, qui augmenterent conſidérablement les revenus de l'Empire: mais il perdit Kandchar, Balke & Bedahchau. Il en mourut à Ahmed-Niguer, en 1707, il fut enterré, près d'un fameux Derviche, nommé Chahzein-Eddin, dans le voiſinage de cette ville. *Otter, ibid.*

(68) Voyez les premieres Relations du Tome IX, & l'article des Etabliſſemens François, au même Tome.

(69) Voyez la Deſcription de Golkonde, au Tome IX.

le

le pays de Carnate. Mais il en conçut bien-tôt une jalousie, qui lui fit rendre la liberté à Cha-Halam. Cette cruelle passion ne cessa point de le tourmenter, pendant tout le reste de son regne. Enfin, lorsqu'il se crut proche de sa fin, il fit un Testament, par lequel il divisoit ses Etats entre ses enfans. Il laissoit l'Indoustan & les Provinces au-delà du Sind à Cha-Halam : les Royaumes de Decan & de Guzarate à Azam-Chah, & ceux de Golkonde & de Visapour à Cambash. L'épuisement de forces, dans lequel il tomba au mois de Fevrier 1707, arma, l'un contre l'autre, les deux plus jeunes de ses fils, qui se trouvoient à la Cour. Après s'être un peu rétabli, il leur donna ordre à tous deux de se retirer. Cambash obéit ; mais Azam-Chah ne quitta point la Cour jusqu'à la mort de son pere, qui arriva le 4 du mois de Mars de la même année. Aureng-Zeb mourut âgé de plus de cent ans.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Azam-Chah s'étant emparé de l'Empire & des trésors de son pere, ne perdit pas un moment pour se mettre à la tête d'une armée. Cha-Halam, qui reçut aussi-tôt cette nouvelle, assembla ses forces, se fit proclamer Empereur à Dehly, & marcha fiérement contre Azam-Chah. Les deux Partis, étant venus aux mains, se battirent avec beaucoup d'animosité. La nuit les sépara : mais, le lendemain, Azam-Chah, s'étant obstiné à recommencer le combat, fut vaincu, & se tua dans le mouvement de son désespoir. Cha-Halam, recueillit les fruits de sa victoire, en se faisant reconnoître aussi-tôt Empereur des Mogols. Ensuite il tourna tous ses soins contre son frere Cambash, qu'il fit périr aussi dans un combat, & dont la mort le laissa paisible sur le trône.

Cha-Halam, ou Kutabeddin-Behadir-Chah.

Malheureusement cette succession, qui est la derniere dont nos Voyageurs & nos Historiens ayent publié l'Histoire, paroît entiérement démentie par le témoignage de M. Otter, qui donne pour successeur, à Aureng-Zeb, Muhammed-Muzem, l'aîné de ses fils. On cesse ici de releguer ses observations dans les Notes, parce qu'on ne connoît point d'autre éclaircissement sur l'Histoire moderne de cet Empire. » Muhammed-Muzem partit, dit-il, » de Kaboul à la tête d'une armée, livra bataille près d'Agra, à son frere Mu- » hammed-Azem (Azam-Chah), le défit, & fut proclamé Empereur sous les » noms de Kutebeddin-Behadir-Chah, & de Cha-Halem. Alors, marchant » contre son frere Kiam-Bahche, (celui que nos Historiens nomment Cam- » bashe, ou Cambax), qui s'étoit établi à Haider-Abad, il le fit prisonnier.

A la vérité, M. Otter a donné, dans un autre endroit, le nom de Muhammed-Ebker au fils aîné d'Aureng-Zeb ; & le nom de Cha-Halem qu'il fait prendre au Successeur, n'est gueres différent de celui de Cha-Halam. Mais l'aîné des quatre Princes étoit en Perse, & pouvoit être venu par Kaboul ; au lieu que Cha-Halam n'y pouvoit être alors, puisqu'on le suppose à Dehli ; sans compter qu'il ne paroît, par aucune trace, qu'il eût jamais porté le nom de Muhammed-Muzem.

Dgihandar.

Quelque jugement qu'on porte de ce Behadir-Chah, ce fut Dgihandar, son fils, qui fut l'héritier de son trône, après avoir vaincu & tué trois de ses freres, à l'exemple de ses deux Prédecesseurs. Il fut défait, à son tour, par Ferruh-Sier, & forcé de recourir à la fuite.

Ferruh-Sier.

Ferruh-Sier, fils d'Azim-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, monta sur le trône, & fut dépossé quelque-tems après par deux Seigneurs de sa Cour, nommés les Seids, qui l'aveuglerent & le firent mourir en 1719.

1719.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN

Reſi Ed Deredjat.

Reſi-Ed-Deredjat, fils de Reſi-Elchan, & petit-fils de Behadir-Chah, fut tiré, par les Seids, du Château de Selimguer, où il étoit enfermé, & mis ſur le trône à la place de Ferruh-Sier. Trois mois après, les Seids lui ôterent auſſi la vie, & mirent à ſa place ſon frere Reſi-Ed-Deoulet, qui mourut peu de tems après de mort naturelle.

Naſreddin Muhammed-Chah.

Naſreddin-Muhammed-Chah, fils de Djian-Chah, & petit-fils de Behadir-Chah, fut mis ſur le trône par les mêmes Seids, qui le gouvernerent d'abord. Il ſe débarraſſa de leur tyrannie dans la ſuite, mais il eut le malheur de tomber dans de plus grands maux. Ce fut en 1739, vingt-uniéme année de ſon regne, que le fameux Kouli-Kam, ou Nadir-Chah, s'étant rendu maître de Kandahar, profita de la molleſſe de ce Prince, pour entrer dans l'Inde avec une armée redoutable, & forçant tous les obſtacles, s'avança juſqu'à Lahor, dont il n'eut pas plus de peine à ſe ſaiſir. Le Voyageur, qu'on ne ceſſe pas de citer, dans l'opinion qu'on a de ſa fidélité, ſe trouvoit alors en Perſe; & l'occaſion qu'il eut de ſe faire inſtruire de toutes les circonſtances de ce grand événement, rend ſon témoignage fort précieux. On peut lire, dans ſa Relation, l'origine de Nadir-Chah & les progrès de ſa fortune (70). Il ſuffira d'en détacher ici ce qui appartient à cet article.

1739.

Exploits de Thamas Kouli-Khan, ou Nadir-Chah, dans l'Inde.

L'Ennemi des Mogols, encouragé par la foibleſſe de leur réſiſtance & par les invitations de quelques Traîtres, mena ſon armée victorieuſe à Kiernal, entre Lahor & Dehli. Il y fut attaqué par celle de Muhammed-Chah; mais l'ayant battue, avec cette fortune ſupérieure qui avoit preſque toujours accompagné ſes armes, il mit bien-tôt ce malheureux Empereur dans la néceſſité de lui demander la paix. Ce qu'il y eut de plus déplorable pour l'Indouſtan, Nizam-ul-Mulk (71), ce même Traître, qui avoit appellé Nadir-Chah, fut choiſi pour la négociation. Il ſe rendit au camp du Vainqueur avec un plein pouvoir. L'un & l'autre ſouhaitoient de ſe voir, pour concerter l'exécution entiere de leurs deſſeins. Ils convinrent que Muhammed-Chah auroit une entrevûe avec Nadir-Chah, qu'il lui feroit un préſent de deux mille Kiurours (72), & que l'armée Perſane ſortiroit des Etats du Mogol. Le cérémonial fut auſſi réglé. Il portoit, qu'on dreſſeroit une tente entre les deux armées; que les deux Monarques s'y rendroient ſucceſſivement, Nadir-Chah le premier, & Muhammed-Chah lorſque l'autre y ſeroit entré; qu'à l'arrivée de l'Empereur, le fils du Roi de Perſe, feroit quelques pas au-devant de lui pour le conduire; que Nadir-Chah iroit le recevoir à la porte & le meneroit juſqu'au fond de la tente, où ils ſe placeroient en même-tems ſur deux trônes, l'un vis-à-vis de l'autre; qu'après quelques momens

Le Grand Mogol Muhammed-Chah lui demande la paix. Conditions du Traité.

(70) Voyage d'Otter, Tome I. pages 298 & ſuivantes.

(71) Ce Seigneur étoit Gouverneur du Decan, & paſſoit pour un des plus grands hommes de l'Empire. Mais il avoit reçu, de la part des Miniſtres de l'Empereur, divers ſujets de mécontentement, qui ne lui faiſoient reſpirer que la vangeance. C'étoit lui qui avoit facilité l'entrée de l'Inde aux Perſans. La mort du premier Miniſtre Khan-Devran, qui avoit été tué à la bataille de Kiernac, n'avoit pas ſatisfait toute ſon animoſité, quoiqu'elle l'eût laiſſé maître abſolu dans le Conſeil & dans l'armée. Muhammed, dans l'embarras de ſa ſituation, venoit de le nommer tout à la fois *Vekil-Mutlak*, c'eſt-à dire, Lieutenant Général de l'Etat, & Généraliſſime de ſes Troupes.

(72) Le Kiurours fait cent leuks. Le leuk fait cent mille roupies; & la roupie vaut environ quarante-cinq ſous de notre monoie.

d'entretien, Muhammed-Chah retourneroit à ſon camp ; & qu'en ſortant, on lui rendroit les mêmes honneurs qu'à ſon arrivée.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Un autre Traître nommé Scadet-Khan, voulut partager avec Nizam-ul-Mulk les faveurs de Nadir-Chah, & prit, dans cette vûe, le parti d'enchérir ſur ſa méchanceté. Il fit inſinuer au Roi que Nizam-ul-Mulk lui avoit manqué de reſpect, en lui offrant un préſent ſi médiocre, qui ne répondoit ni à l'opulence d'un Empereur des Indes, ni à la grandeur d'un Roi de Perſe. Il lui promit le double, s'il vouloit marcher juſqu'à Dehli ; à condition néanmoins qu'il n'écoutât plus les conſeils de Nizam-ul-Mulk, qui le trompoit, qu'il retînt l'Empereur, lorſqu'une fois il l'auroit près de lui, & qu'il ſe fît rendre compte du tréſor. Cette propoſition, qui flattoit l'avidité de Nadir-Chah, fut ſi bien reçue, qu'elle lui fit prendre auſſi-tôt la réſolution de ne pas obſerver le Traité (73).

Comment elles ſont obſervées

Il ordonna un grand Feſtin. L'Empereur étant arrivé, avec Nizam-ul-Mulk, fut traité d'abord comme on étoit convenu. Après les premiers complimens, Nadir-Chah fit ſigne de ſervir, & pria Muhammed-Chah d'agréer quelques rafraîchiſſemens. Son invitation fut acceptée. Pendant qu'ils étoient à table, Nadir-Chah prit occaſion des circonſtances pour tenir ce diſcours à l'Empereur : » Eſt-il poſſible que vous ayiez abandonné le ſoin de votre Etat, au point » de me laiſſer venir juſqu'ici ? Quand vous apprîtes que j'étois parti de Kanda- » har, dans le deſſein d'entrer dans l'Inde, la prudence n'exigeoit-elle pas que » quittant le ſéjour de votre Capitale, vous marchaſſiez en perſonne juſqu'à La- » hor, & que vous envoyaſſiez quelqu'un de vos Généraux avec une Armée juſ- » qu'à Kaboul, pour me diſputer les paſſages ? Mais ce qui m'étonne le plus, » c'eſt de voir que vous ayiez eu l'imprudence de vous engager dans une entre- » vûe avec moi, qui ſuis en guerre avec vous, & que vous ne ſachiez pas » que la plus grande faute d'un Souverain eſt de ſe mettre à la diſcretion » de ſon Ennemi. Si, ce qu'à Dieu ne plaiſe, j'avois quelque mauvais deſ- » ſein ſur vous, comment pourriez-vous vous en défendre ? Maintenant je » connois aſſez vos Sujets, pour ſavoir que Grands & Petits, ils ſont tous des » lâches ou même des traîtres. Mon deſſein n'eſt pas de vous enlever la Cou- » ronne. Je veux ſeulement voir votre Capitale, m'y arrêter quelques jours, » & retourner enſuite en Perſe. En achevant ces derniers mots, il mit la main ſur l'Alcoran, & fit ſerment de tenir ſa parole (74).

Nadir-Chah donne un Feſtin au Grand Mogol.

Diſcours qu'il lui tient.

Muhammed-Chah, qui ne s'attendoit point à ce langage, parut l'écouter avec beaucoup d'étonnement : mais les dernieres déclarations le jetterent dans une conſternation qui le fit croire prêt à s'évanouir. Il changea de couleur. Sa langue devint immobile, ſon eſprit ſe troubla. Cependant, après avoir un peu refléchi ſur le danger dans lequel il s'étoit jetté, il rompit le ſilence, pour demander la liberté de retourner dans ſon camp. Nadir-Chah la lui refuſa, & le mit ſous la garde d'Abdul-Baki-Khan, un de ſes principaux Officiers. Cette nouvelle répandit une affreuſe conſternation dans toute l'armée Indienne. L'Intimadud-Deoulet & tous les Omhras paſſerent la nuit dans une extrême inquiétude (75). Ils virent arriver, le lendemain matin,

Muhammed-Chah eſt arrêté.

Adreſſe de Nadir-Chah.

(73) Otter, *ubi ſup.* pages 385 & 386.
(74) *Ibid.* page 387.
(75) Voilà donc le véritable titre du Grand-Viſir de l'Indouſtan, que d'autres nomment l'Athamadoulet.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

un Officier Perſan, avec un détachement, qui après s'être emparé du tréſor & des équipages de l'Empereur, fit proclamer, dans le camp, que chacun pouvoit ſe retirer librement avec ſes équipages & tout ce qu'il pourroit emporter, ſans craindre d'être arrêté ni de recevoir d'inſulte. Un moment après, dix cavaliers Perſans vinrent enlever l'Intimadud-Deoulet. Ils le conduiſirent au quartier de l'Empereur, dans leur propre camp, & le laiſſerent avec ce Prince. Après la diſperſion de l'armée, Nadir-Chah pouvoit marcher droit à la Capitale : mais, voulant perſuader au peuple que ſa marche étoit concertée avec Muhammed-Chah, il fit prendre les devants à Scadet-Khan, pour diſpoſer les eſprits à l'exécution de ſes deſſeins. Ce Khan partit avec deux mille chevaux Perſans, commandés par un des fils de Nadir-Chah. Il commença par faire publier, à Dehli, une défenſe de s'oppoſer aux Perſans. Enſuite, ayant fait appeller le Gouverneur du Fort, il lui communiqua des Lettres, munies du ſceau de l'Empereur, qui portoient ordre de faire préparer le quartier de Renchen-Abad, pour Nadir-Chah, & d'évacuer le Fort, pour y loger le détachement qui l'avoit ſuivi. Cet ordre parut étrange au Gouverneur ; mais il ne laiſſa pas de l'exécuter avec une aveugle ſoumiſſion. Les deux mille Perſans entrerent dans le Fort. Scadet-Khan prit le tems de la nuit pour s'y tranſporter. Il mit le ſceau de l'Empereur ſur les coffres, & aux portes des magaſins. Enſuite il dreſſa un état exact des Omhras, des Miniſtres, des autres Officiers, & de tous les riches Habitans de la ville, Indiens ou Mahométans. Cette liſte devoit apprendre d'abord, à Nadir-Chah, les noms de ceux dont il pouvoit exiger de l'argent à ſon arrivée. Scadet-Khan fit auſſi marquer les Palais, qui devoient être évacués pour loger les Officiers Perſans (76).

Précautions qu'il prend du côté de Dehli.

Dans quel ordre il marche vers cette Capitale.

Cependant le Vainqueur, maître de la caiſſe militaire, de l'artillerie & des munitions de guerre qui s'étoient trouvées dans le camp, envoya tout, ſous une bonne eſcorte, à Kaboul, pour le faire tranſporter en Perſe. Il partit enſuite de Kiernal, dans l'ordre ſuivant : l'Empereur, porté dans une litiere, accompagné de Nizam-ul-Mulk, du Viſir, de Serbulend-Khan & d'autres Omhras, marchoit à la droite, ſuivi de quarante mille Perſans. Une autre partie de l'armée Perſane étoit à la gauche ; & Nadir-Chah faiſoit l'arriere-garde avec le reſte de ſes troupes. Après pluſieurs jours de marche, ils arriverent au (77) jardin Impérial de Chalémar, où ils paſſerent la nuit. Le lendemain, l'Empereur fit ſon entrée dans Dehli. Lorſqu'il fut deſcendu au Palais, il fit publier que Nadir-Chah devoit arriver le jour ſuivant, avec ordre à tous les Habitans de fermer leurs Maiſons, & défenſe de ſe tenir dans les rues, dans les marchés, ou ſur les toîts pour voir l'entrée du Roi de Perſe. Cet ordre fut exécuté ſi ponctuellement, que Nadir-Chah étant entré le 9, en plein jour, ne vit pas un Indien dans ſon chemin. Il alla prendre ſon logement dans le quartier de Renchen-Abad, qu'on lui avoit préparé. Scadet-Khan s'étoit empreſſé d'aller au-devant de lui juſqu'au jardin de Chalemar, & l'avoit accompagné au Palais, où il étoit deſcendu. Il ſe flattoit d'obtenir une audience particuliere, & de lui donner des avis ſur la conduite

Punition d'un Traître.

(76) Otter, *ubi ſup.* pages 390 & précédentes.
(77) Le 7 de Zil-Hadgé, qui répond au mois de Mars.

qu'il devoit tenir dans la Capitale. Le Roi n'ayant paru faire aucune attention à ſes empreſſemens, il oſa s'approcher, pour ſe faire entendre. Mais il fut reçu avec beaucoup de hauteur, & menacé même d'être puni, s'il n'apportoit auſſi-tôt le préſent qu'il avoit promis. Un traitement ſi dur lui fit reconnoître d'où partoit le coup. Nizam-ul-Mulk, qui avoit feint pendant quelques jours de l'aſſocier à ſa trahiſon, mais qui étoit trop habile pour vouloir partager avec lui la faveur du Roi, avoit déja trouvé les moyens de le perdre, en faiſant ſoupçonner ſa bonne foi. Le malheureux Scadet-Khan épuiſa toutes ſes reſſources; & deſeſpérant de l'emporter ſur ſon Rival, il prit du poiſon, dont on le trouva mort le lendemain (78).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Le même jour, un bruit, répandu vers le ſoir, perſuada aux Habitans de Delli que Nadir-Chah étoit mort. Ils prirent tumultueuſement les armes; & leur haine les portant à faire main-baſſe ſur tous les Perſans qu'ils rencontroient dans les rues, on prétend que dans ce tranſport, qui dura toute la nuit, ils en firent périr plus de deux mille cinq cens. Quoique le Roi en eût été d'abord informé, la crainte de quelque embuſcade lui fit attendre le lendemain pour arrêter le déſordre. Mais au lever du Soleil, s'étant tranſporté à la Moſquée de Renchenud-Abad, le ſpectacle d'un grand nombre de Perſans, dont il vit les corps étendus, le mit en fureur. Il ordonna un maſſacre général, avec permiſſion de piller les Maiſons & les Boutiques. A l'inſtant, on vit ſes ſoldats répandus, le ſabre à la main, dans les principaux quartiers de la ville, tuant tout ce qui tomboit ſous leurs coups, enfonçant les portes & ſe précipitant dans les Maiſons. Hommes, femmes, enfans, tout fut maſſacré ſans diſtinction. Les Vieillards, les Prêtres & les Dévots, refugiés dans les Moſquées, furent cruellement égorgés en récitant l'Alcoran. On ne fit grace qu'aux plus belles filles, qui échapperent à la mort pour aſſouvir la brutalité du ſoldat, ſans aucun égard au rang, à la naiſſance, ni même à la qualité d'Etrangere. Ces barbares, las enfin de répandre du ſang, commencerent le pillage. Ils s'attacherent particuliérement aux pierres précieuſes, à l'or, à l'argent; & leur butin fut immenſe. Ils abandonnerent le reſte; & mettant le feu aux Maiſons, ils réduiſirent en cendre pluſieurs quartiers de la ville.

Carnage des Perſans dans Dehli.

Vangeance qu'ils en tirent.

Quelques Etrangers, réfugiés dans la Capitale, s'attrouperent pour la défenſe de leur vie. Les Bijoutiers, les Changeurs, les Marchands d'étoffe, ſe raſſemblerent près d'eux. L'Intendant des meubles de la Couronne ſe mit à leur tête, avec Jenan-Eddin, Médecin de la Cour. Ils ſe battirent, quelquetems, en deſeſpérés. Mais n'étant point accoutumés à manier les armes, ils n'eurent que la ſatisfaction de mourir le ſabre à la main. L'Auteur aſſure qu'il périt, dans ce maſſacre, plus de deux cens mille perſonnes. Un grand nombre de ceux qui échapperent au carnage prirent heureuſement la fuite (79).

Nizam-ul-Mulk & le Grand-Viſir, penſant à ſauver le reſte de la ville, allerent ſe jetter aux pieds de Nadir-Chah pour lui demander grace. Il donnoit ordre, en ce moment, de porter le fer & le feu dans les autres quartiers. Les deux Omhras furent mal reçus. Cependant, après avoir exhalé ſon courroux dans un torrent d'injures & de menaces, il ſe laiſſa toucher; &

(78) *Ibid.* page 392.

(79) *Ibidem.* pages 395 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

l'ordre fut donné aux Officiers de rappeller les troupes. Les Habitans reçurent celui de ſe renfermer dans leurs maiſons, & la tranquillité fut auſſitôt rétablie.

L'ordre eſt rétabli à Dehli.

Le lendemain, on obligea les ſoldats de rendre la liberté à toutes les femmes qu'ils avoient enlevées, & les Habitans d'enterrer tous les cadavres, ſous peine de mort. Ces malheureux demandoient le tems de ſéparer les corps des Muſulmans de ceux des Indiens idolâtres, pour rendre les derniers devoirs à chacun, ſuivant leur religion : mais, dans la crainte que le moindre délai ne fît recommencer le maſſacre, ils firent, à la hâte, les uns des foſſes dans les marchés, où ils enterrerent leurs amis pêle-mêle, les autres des buchers, où ils les brûlerent ſans diſtinction. On n'eut pas le tems, juſqu'au départ des Perſans, de penſer à ceux qui avoient été tués dans des lieux fermés; & ce fut alors un ſpectacle horrible, de voir tirer, des maiſons, les cadavres à moitié pourris. Seid-Khan & Chehſurah-Khan, l'un parent du Viſir, l'autre de Kharan-Khan, qui avoit été tué à la bataille, furent accuſés, avec Reimany, Chef des Tchoupdois ou des Huiſſiers de l'Empereur, d'avoir tué dans le tumulte un grand nombre de Perſans. Nadir-Chah leur fit ouvrir le ventre; l'ordre fut exécuté aux yeux de Nizam-ul-Mulk & du Viſir, qui avoient employé inutilement tout leur crédit pour les ſauver.

Avidité de Nadir Chah pour les richeſſes des Mogols.

Nadir-Chah ſe fit apporter d'Audih, le tréſor de Scadet-Khan, qui montoit à plus de dix leuks de roupies. Mund-Khan fut envoyé au Bengale, pour ſe ſaiſir de la Caiſſe des Impôts. Nizam-ul-Mulk & le Viſir eurent ordre de remettre la caiſſe militaire, qui étoit d'un Kiurour de roupies, lorſqu'ils étoient ſortis de la Capitale pour marcher contre les Perſans. Ils furent ſommés auſſi de faire venir, de leurs gouvernemens, les fonds qu'ils y avoient en propre, & ceux qui appartenoient à L'Empereur. Nizam-ul-Mulk eut l'adreſſe de ſe tirer de cet embarras : » Vous ſçavez, Seigneur, » dit-il au Roi, que je vous ſuis dévoué, & que je vous ai toujours » parlé ſincérement; ainſi j'eſpere que vous ſerez diſpoſé à me croire. » Lorſque je ſuis parti du Dekan, j'y établis mon fils en qualité de » Lieutenant, & je remis entre ſes mains tous les biens que je poſſedois. » Tout le monde ſçait qu'il ne m'eſt plus ſoumis, & qu'il ne dépend pas » de moi de le faire rentrer dans le devoir; vous êtes ſeul capable de le » réduire, & de ſoumettre les Rajas du Dekan, qui ſont autant de rebelles. Outre les tréſors que mon fils a raſſemblés, vous pourrez lever » de fortes contributions ſur ces fiers Rajas, qui ne reſpectent plus aucune » autorité.

Nadir-Chah ſentit toute l'adreſſe de cette réponſe; mais comme Nizam-ul-Mulk lui étoit encore néceſſaire, il prit le parti de diſſimuler, & ne parla plus du tréſor de Dekan. Le Viſir fut traité avec moins de ménagement. On le croioit très-riche. Le Roi, n'ayant pas réuſſi à l'intimider par des menaces, fit venir ſon Sécrétaire, qu'il accabla d'injures, en le preſſant de repréſenter ſes comptes; & loin d'écouter ſes raiſons, il lui fit couper une oreille. Le Viſir fut expoſé au ſoleil, ancien genre de ſupplice dans les pays chauds. Cette violence lui fit offrir un Kiurour de roupies, ſans y comprendre quantité de pierres précieuſes, & pluſieurs éléphans. Le Sécrétaire fut taxé à de groſſes ſommes, & remis entre les mains de Serbulend-Khan, avec ordre

d'employer les tourmens pour ſe faire payer. Mais il ſe délivra de cette vexation par une mort volontaire.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Elle s'exerce juſques ſur les Morts.

Nadir-Chah, n'épargnant pas même les Morts, mit garniſon dans les Palais de Muzaffer-Khan, de Mirklu, & de quantité d'autres Omhras qui avoient perdu la vie au combat de Kiernal. Il tira de leurs héritiers un Kiurour de roupies. Comme la ville ne ceſſoit pas d'être inveſtie, les Habitans qui entreprenoient de ſe ſouſtraire aux vexations par la fuite, tomboient entre les mains des troupes Perſanes, & périſſoient ſans pitié. Bientôt on manqua de vivres, & la famine augmenta les maux publics. Pluſieurs Etrangers, préférant le danger d'être maltraités par les Perſans au ſupplice de la faim, ſe jetterent en corps aux pieds de Nadir-Chah, pour lui demander du pain. Il ſe laiſſa toucher par leurs prieres, & leur permit d'aller chercher du bled, pour leur ſubſiſtance, du côté de Feiz-Abad; mais, faute de voitures, ils étoient obligés de l'apporter ſur leurs têtes.

Nadir-Chah s'empare du tréſor Impérial.

Enfin Nadir-Chah ſe fit ouvrir le tréſor Impérial & le garde-meuble, auxquels on n'avoit pas touché depuis pluſieurs regnes. Il en tira des ſommes ineſtimables, en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles précieux, parmi leſquels il n'oublia point le trône du Paon, évalué à neuf Kiurours; & toutes ces dépouilles furent envoyées à Kaboul, ſous de fidelles eſcortes. Alors, pour ſe délaſſer des fatigues de la guerre, il paſſa pluſieurs jours en promenades, & d'autres en feſtins, où toutes les délicateſſes de l'Inde furent ſervies avec profuſion. Les beaux édifices, & les autres ouvrages de Dehli, lui firent naître le deſſein de les imiter en Perſe. Il choiſit, entre les Artiſtes Mogols, des Architectes, des Menuiſiers, des Peintres, & des Sculpteurs, qu'il fit partir pour Kaboul avec le tréſor. Ils devoient être employés à bâtir une ville & une forteresſe, d'après celles de Jehannabad. En effet il marqua, dans la ſuite, un lieu près de Hemedan, pour l'emplacement de cette ville, qui devoit porter le nom de Nadir-Abad. Les guerres continuelles, qui l'occuperent après ſon retour, ne lui permirent pas d'exécuter ce noble projet: mais, pour laiſſer à la poſtérité un monument de ſa conquête, il fit battre, à Dehli, de la monnoie d'or & d'argent, avec laquelle il paya ſes troupes. On aſſura l'Auteur de ce récit, qu'il en fit battre auſſi à Surate & dans le Bengale. Mais elles n'eurent point de cours dans la Capitale; & vraiſemblablement elles n'en eurent pas plus dans les deux autres pays (80).

Il enleve les Artiſtes de Dehli, pour un grand projet.

Monnoie qu'il fait battre.

Il marie ſon fils avec une Princeſſe Mogole.

Après avoir épuiſé le tréſor Impérial & toutes les richeſſes des Grands, Nadir-Chah fit demander, à Muhammed-Chah, une Princeſſe de ſon ſang, nommée *Kiambahche*, pour Naſrullah-Mirza ſon fils, & ce Monarque n'oſa la lui refuſer. Le mariage ſe fit dans la forme des loix Muſulmannes; mais il ne fut point accompagné d'un feſtin, ni d'aucune marque de joie. Sa politique ne ſe bornoit point à l'honneur d'une ſimple alliance. Comme il prévoyoit trop de difficultés dans la conquête d'un ſi vaſte Empire, & de l'impoſſibilité même à le conſerver, il vouloit s'aſſurer du moins d'une partie de l'Inde. Le lendemain de la cérémonie, il fit déclarer à l'Empereur qu'il falloit céder aux nouveaux Mariés la Province de Kaboul, avec tous les autres

Ceſſion d'une partie des Etats du Mogol à Nadir-Chah.

(80) Quelques-unes de ces monnoies avoient pour légende: *Sultan her Selatini-Dgihan-Chah-Chahan-Nadir-Iran-u-Zeman*; c'eſt-à dire, *le Prince des Princes du Monde, le Roi des Rois, la Merveille de la Perſe & du Siécle.*

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

pays de l'Inde, ſitués au-delà de la riviere d'Atek. Dans la néceſſité de céder à la force, Muhammed, par un écrit ſigné de ſa main & ſcellé de ſon ſceau (81), abandonna ſes droits ſur de ſi belles Provinces. Nadir-Chah ne ſongea plus alors, qu'à groſſir ſes richeſſes par de nouvelles extorſions. Il exigea des Omhras & de tous les Habitans de la ville, des ſommes proportionnées à leurs forces, ſous le nom de préſent. Quatre Seigneurs Mogols, chargés de l'exécution de cet ordre, firent un dénombrement exact de toutes les maiſons de la ville, prirent les noms de ceux qui devoient payer, & les taxerent enſemble à un Kiurour & cinquante Leuks de roupies : mais, lorſqu'ils préſenterent leur liſte au Roi, cette ſomme lui parut trop modique ; & devenant furieux, il demanda ſur le champ les quatre Kiurours que Scadet-Khan lui avoit promis. Les Commiſſaires effrayés diviſerent entr'eux les différens quartiers de la ville, & leverent cette ſomme avec tant de rigueur, qu'ils firent mourir dans les tourmens pluſieurs perſonnes de la plus haute diſtinction. A force de violence, ils ramaſſerent trois Kiurours de roupies, dont ils dépoſerent deux & demi dans le tréſor de Nadir-Chah, & garderent le reſte pour eux. Un Dervis, touché de compaſſion pour les malheurs du peuple, préſenta au terrible Nadir-Chah un écrit, dans ces termes : » Si tu » es Dieu, agis en Dieu. Si tu es Prophéte, conduis-nous dans la voie du » ſalut. Si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les détruits pas. Na» dir-Chah répondit, ſans s'émouvoir : » Je ne ſuis pas Dieu, pour agir en » Dieu ; ni Prophéte, pour montrer le chemin du ſalut ; ni Roi, pour ren» dre les peuples heureux. Je ſuis celui que Dieu envoye contre les Nations » ſur leſquelles il veut faire tomber ſa vengeance (82).

Nadir - Chah part de Delhi.

Enfin, content de ſes ſuccès dans l'Inde, il ſe prépara ſérieuſement à retourner en Perſe. Le 6 de Mai, il aſſembla au Palais tous les Omhras, devant leſquels il déclara qu'il rétabliſſoit l'Empereur dans la poſſeſſion libre de ſes Etats. Enſuite, après avoir donné à ce Monarque pluſieurs avis ſur la maniere de gouverner, il s'adreſſa aux Omhras, du ton d'un Maître irrité : » Je veux bien vous laiſſer la vie, leur dit-il, quelqu'indignes que vous en

(81) La datte de cet Acte eſt du mois Muharrem, l'an de l'Hegire 1152 ; ce qui revient au mois d'Avril 1739. On a rapporté les noms des Pays dans l'article Géographique : mais le préambule de l'Acte ne mérite pas moins d'attention par la ſingularité des motifs : » Le Prince des Princes, le Roi des » Rois, l'ombre de Dieu ſur la terre, le » Protecteur de l'Iſlam (c'eſt-à-dire de la » vraie foi), le ſecond Alexandre, le puiſ» ſant Nadir-Chah, que Dieu faſſe régner » long-tems, ayant envoyé ci-devant des » Ambaſſadeurs auprès de moi, proſterné » devant le trône de Dieu, j'avois donné or» dre de terminer les affaires pour leſquelles » ils étoient venus. Le même dépêcha de» puis, de Kandahar, pour me faire ſouve» nir de ſes demandes : mais mes Miniſtres » l'amuſerent, & tâcherent d'éluder l'exécu» tion de mes ordres. Cette mauvaiſe con» duite de leur part a fait naître de l'inimi» tié entre nous. Elle a obligé Nadir-Chah » d'entrer dans l'Inde avec une armée. Mes » Généraux lui ont livré bataille auprès de » Kiernab. Il a remporté la victoire ; ce qui » a donné occaſion à des négociations, qui » ont été terminées par une entrevûe que j'ai » eue avec lui. Ce grand Roi eſt enſuite » venu avec moi juſqu'à Chah-Dgihan-Abad. » Je lui ai offert mes richeſſes, mes tréſors » & tout mon Empire : mais il n'a pas vou» lu l'accepter en entier, & ſe contentant » d'une partie, il m'a laiſſé maître, comme » j'étois, de la Couronne & du Trône. En » conſidération de cette généroſité, je lui ai » cédé, &c. *Otter*, pages 404 & ſuivantes.

(82) *Ibid.* page 414.

» ſoyez,

» soyez ; mais si j'apprens à l'avenir que vous fomentiez dans l'Etat l'esprit » de faction & d'indépendance, quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir le poids » de ma colere, & je vous ferai mourir tous sans miséricorde (83)

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Tels furent ses derniers adieux. Il partit le lendemain, avec des richesses immenses, en pierreries, en or, en argent, qu'on évalua pour son propre compte à soixante & dix Kiurours de roupies ; sans y comprendre le butin de ses Officiers & de ses soldats, qu'on fait monter à dix Kiurours. L'Auteur évalue toutes ces sommes à dix-huit cens millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qui avoient été transportés à Kaboul. L'armée Persanne marcha, sans s'arrêter un seul jour, jusqu'à Serhind (84). De-là Nadir-Chah fit ordonner à Zekierſa-Khan, Gouverneur de la Province de Lahor, de lui apporter un Kiurour de roupies. Ce Seigneur, à qui les vexations de la Capitale avoient fait prévoir qu'il ne seroit pas épargné, tenoit des grosses sommes prêtes, & se mit aussi-tôt en chemin, avec celle qu'on lui demandoit. Sa diligence lui fit obtenir diverses faveurs, & la liberté d'un grand nombre d'Indiens, que le Vainqueur enlevoit avec les dépouilles de leur Patrie. Mais il ne put la faire accorder à cinquante des plus habiles Ecrivains du Divan, que Nadir-Chah faisoit emmener, dans le dessein de s'instruire à fond des affaires de l'Inde. Ces Malheureux, n'envisageant qu'un triste esclavage, chercherent d'autres moyens pour s'en délivrer. Quelques-uns prirent la fuite. D'autres, que cette raison fit resserrer avec plus de rigueur, se donnerent la mort, ou se firent Musulmans (85).

Ses adieux aux Ombras.

La difficulté, pour les Persans, étoit à se rapprocher de la Province de Kaboul. Ils n'étoient plus maîtres, ni de la Capitale, ni de la personne de l'Empereur, dont la captivité avoit tenu toutes les parties de l'Empire dans la consternation & le respect. Ils avoient à passer le Tchenav, ou le Chenab, l'Indus, & d'autres rivieres, dans un tems où l'abondance extraordinaire des eaux ne leur permettoit pas d'y jetter des ponts. On n'a pas douté que si les Asgans, Peuples qui habitent à l'Occident de l'Indus, avoient exécuté la résolution qu'ils formerent, d'attaquer au passage une armée chargée de butin, Nadir-Chah n'eût été perdu sans ressource. Mais la fertilité de son esprit le tira de ce danger. Dix leuks de roupies, qu'il distribua aux Chefs de la ligue, firent évanouir tous leurs projets. Les eaux diminuerent ; on jetta un pont sur le Fleuve, & l'armée passa sans obstacle. Alors il prit une résolution, que l'Auteur met au rang des plus grandes actions de sa vie, & qu'il ne put croire, dit-il, qu'après se l'être fait attester par plusieurs témoins dignes de foi. Il fit publier, parmi ses troupes, un ordre de porter à son trésor tout le butin qu'elles avoient fait dans l'Inde, sous prétexte de les soulager, en se chargeant de ce qui pouvoit les embarrasser dans leur marche. Elles obéirent : mais il poussa l'avidité plus loin. On lui avoit appris que les Officiers & les Soldats avoient caché des pierreries : il les fit fouiller tour à tour, en partant ; & leur bagage fut visité avec la même rigueur. Ainsi rien ne put échapper à ses recherches. Mais, après s'être emparé de tout ce qu'on

Dangers dont son bonheur le tire.

Action extraordinaire de Nadir-Chah.

(83) Otter, Tome II. p. 91.

(84) *Ibidem.* page 92. Serhind est à cent vingt milles de Dehli, & au même éloignement de Lahor, à trois journées de Semana, qui est une autre ville à l'Ouest. Firouz-Chah y fit bâtir un Fort l'an de l'Hegire 753, & lui donna le nom de Firouz-Abad.

(85) *Ibid.* page 94.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

découvrit, il fit distribuer à chaque soldat cinq cens roupies, & quelque chose de plus aux Officiers, pour les consoler de cette perte. Il doit paroître étonnant que toute l'armée ne se fût pas soulevée contre lui, plutôt que de se laisser arracher le fruit d'une si pénible expédition. L'Auteur observe que ce qui arrêta le soulevement, fut l'adresse qu'il avoit toujours, de semer dans l'esprit de ses Sujets, sur-tout de ceux qui composoient ses armées, une défiance mutuelle, qui les empêchoit de se communiquer leurs desseins. Plusieurs, à la vérité, songerent à déserter : mais la crainte d'être massacrés par les Indiens, les retint, & le service n'en devint que plus exact (86).

Politique qui la fait réussir.

Derniers obstacles qu'il surmonte.

D'autres Indiens voulurent disputer le passage aux Persans. Nadir-Chah, se lassant de partager ses richesses avec ses Ennemis, se fit jour par la force des armes : & les ayant obligés de prendre la fuite, il les fit poursuivre par divers détachemens, qui pénétrerent dans leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Le dernier obstacle qu'il eut à vaincre fut dans la Province de Pekier, dont le Gouverneur, ayant refusé de se soumettre à ses armes, ruina le pays par lequel il devoit passer, empoisonna les puits en y jettant du bois de Zackouen, & saccagea, par le feu, les forêts & les campagnes; ensuite renfermant tous ses trésors dans la Forteresse d'Emir-Kiout, située sur la riviere de Hest-Nud, il fit entrer une partie des Tribus dans celle de Habsul-Emir, & se fortifia lui-même dans celle de Khuda-Abad, avec une armée de cinquante mille chevaux & d'autant d'infanterie, pour en défendre les approches. Mais il ne résista pas long-tems à la fortune d'un Ennemi, qui employoit l'artifice aussi heureusement que la valeur. Nadir-Chah trouva le moyen de se saisir du Gouverneur & de son fils; après quoi passant la riviere de Hest-Nud, il s'empara du Fort d'Emir-Kiout, & de toutes les richesses qu'on y avoit rassemblées. Pendant le chemin qui lui restoit jusqu'à Kaboul, il envoya plusieurs beaux chevaux de son écurie, avec d'autres présens, à Muhammed-Chah; & toute sa retraite eut l'air d'un nouveau triomphe. On apprit, avec beaucoup de joye, dans l'Inde, qu'il avoit repris la route de Kandahar; & l'inquiétude diminua par degrés, jusqu'à l'heureuse nouvelle de son retour en Perse.

(86) *Ibid.* p. 94. Avant que de passer l'Indus, Nadir-Chah s'étoit rendu à Rehnas, Ville & Fort à l'Orient de la riviere d'Atek, sur le bord de celle de Suvat, à une journée & demie au Sud de Ferhalé. On remarque toutes ces Places, en faveur de la Géographie. Le même motif fait observer, d'après M. Otter, que Multan, ville fameuse, qu'on n'a fait que nommer dans l'article précédent, est, suivant le Géographe Turc, à cent sept degrés & demi de longitude, sur vingt-neuf & demi de latitude; mais, suivant le Canon & les Etvals, à quatre-vingt-seize degrés vingt-cinq minutes de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude; à cent soixante lieues au Sud de Gazné ou Gaznin. Le *Tchenhav*, ou le Chenab, passe à une heure de chemin au Sud du Multan, & se rend ensuite à Outcherché, prenant son cours vers l'Oueſt Le district de Multan est fort grand. Il s'étend, du côté de l'Oueſt, jusqu'à la frontiere de Mekran, & vers le Sud jusqu'à Mansouré. Multan est défendu par un bon Fort. On voit, aux environs, des vignes & des jardins d'une demie lieue de longueur, accompagnés de fort beaux Palais. Les femmes du pays sont braves, manient les armes comme les hommes, & montent bien à cheval. *Otter, ibid. Note de la page 99.*

§ III.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah.

LEs détails ſont précieux dans un Voyageur exact & fidele ; ſur-tout ceux qui regardent un pays, avec lequel on a peu d'autres communications. Recueillons, avec confiance, ce que M. Otter a jugé digne de la ſienne. Quoique Muhammed-Chah n'eût pas pénétré toute la trahiſon de Nizam-ul-Mulk, il avoit de fortes raiſons de ſe défier de ſa conduite. Mais, le voyant protégé par Nadir-Chah, il ſe vit dans la néceſſité de lui laiſſer l'adminiſtration. Ce Miniſtre actif ne négligea rien pour confirmer ſon pouvoir. Il s'attacha d'abord à mettre dans ſes intérêts tous les Partiſans du dernier Miniſtre, & des autres Omhras qui avoient péri à Kiernal & dans la ſuite des troubles. A la vérité, ce fut aux dépens des légitimes héritiers des Morts, qu'il dépouilla de leurs biens & de leurs emplois, pour les diſtribuer à ſes nouvelles Créatures. Cette conduite lui fit des ennemis parmi les Grands ; mais elle lui aſſuroit la faveur populaire ; &, ce qu'il ſe propoſoit encore plus, elle ſervoit à diſſiper le ſoupçon de ſa perfidie. Cependant l'Empereur leva le maſque de la diſſimulation, lorſqu'il le vit affecter de maltraiter & d'éloigner les anciens ſerviteurs de la Cour ; & pour faire ſentir, par un coup d'autorité, combien cette injuſtice lui déplaiſoit, il rappella, malgré lui, Emir-Khan & Ishak-Khan. Le premier fut revêtu de la troiſiéme dignité militaire de l'Empire, avec le Gouvernement d'Allah-Abad ; & le ſecond, de la qualité de Sécretaire d'Etat. Ces deux Omhras entreprirent, de concert, d'enlever à Nizam-ul-Mulh la plûpart de ſes créatures, de le traverſer dans ſes entrepriſes & de lui cauſer toutes ſortes de dégoûts. Le grand Viſir, toujours attaché à l'Empereur, & perſonnellement ennemi de Nizam-ul-Mulk, favoriſa ſecrétement leurs meſures (87).

Nizam-ul-Mulk ſe ſoutient dans l'adminiſtration.

L'Empereur s'efforce de le perdre.

Ligue formée contre lui.

Cette nouvelle diviſion, dont on fut bien-tôt informé dans les Provinces, y fit naître de nouveaux deſordres. Un Gouverneur ſubalterne de celle d'Ekbar-Abad prit le nom de Deranti-Chah, & s'étant mis à la tête d'un Corps de Cavalerie & d'Infanterie, ſe rendit maître de ſon canton. A ſon exemple, d'autres petits Gouverneurs ſecouerent le joug, & s'érigerent en autant de Souverains. Dans l'intervalle, Azim-Ullah-Kham, devenu ennemi de Nizam-ul-Mulk, s'étoit lié d'intérêts avec Emir-Khan. Il s'offrit pour les réduire. On lui donna un corps de bonnes troupes, & tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de ſon expédition. Il défit & diſperſa les Rebelles. Muhammed-Chah prit occaſion de cet important ſervice, pour le nommer Général de ſes Armées. Son crédit augmentant de jour en jour, il ſe joignit aux ennemis de Nizam-ul-Mulk. Ces Omhras engagerent l'Empereur à ſortir de la Capitale, ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Lorſqu'ils le virent hors de Dehli, c'eſt-à-dire, aſſez libre pour les écouter tranquillement, ils lui propoſerent de délibérer ſur les moyens de ſe délivrer de l'oppreſſion du Mi-

Conſeil tenu hors de Dehli.

(87) Otter, *ubi ſup.* pages 107 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

niſtre. Dans ce conſeil ſecret, on réſolut d'envoyer Seïd-Muhammed-Khan à Nadir-Chah, pour ſe plaindre de la mauvaiſe adminiſtration de Nizam-ul-Mulk. On convint auſſi que l'Empereur écriroit à Badgira, pour l'engager à chaſſer, du Dekan, le fils de Nizam-ul-Mulk, avec promeſſe de le revêtir lui-même de ce Gouvernement. Emir-Khan ſe chargea de rappeller à la Cour tous les Seigneurs que le Miniſtre en avoit éloignés, ſur-tout Muhammed-Khan & ſes fils. Après avoir pris ces meſures, l'Empereur & les Omhras rentrerent ſans affectation dans la Capitale (88).

Habileté de Nizam ul-Mulk.

Malheureuſement pour le ſuccès de leurs vûes, le grand Viſir étoit vivement picqué de voir croître la faveur d'Emir-Khan, & la ſienne diminuer de jour en jour. Sa pareſſe l'empêchoit d'écouter ſon reſſentiment. Mais Nizam-ul-Mulk, plus actif, découvrit ſes diſpoſitions & ne manqua pas d'habileté pour les ſeconder. Sans pénétrer les deſſeins qui ſe formoient contre lui-même, il avoit le cœur ulceré. Non-ſeulement l'Empereur n'avoit pas défendu de renvoyer Emir-Khan dans ſon Gouvernement d'Allah-Abad, & d'éloigner Iskak-Khan; mais il marquoit ſi peu d'égard pour ſes demandes, qu'il lui avoit refuſé de donner à ſon fils Gazi-Eddin le commandement de l'artillerie, & à Bafiz-Eddin l'Office de Sécretaire d'Etat. Dans ſon chagrin, Nizam-ul-Mulk réſolut de ſe lier avec le grand Viſir, qui malgré la foibleſſe de ſon autorité, conſervoit une ſorte de puiſſance par ſes richeſſes & par le nombre de ſes domeſtiques & de ſes créatures. Il le prit en particulier; & feignant d'avoir oublié leurs anciennes diviſions, il lui repréſenta vivement ce qu'ils avoient tous deux à craindre du Parti oppoſé. » Ne vous » appercevez-vous pas, lui dit-il, que depuis quelque-tems nous ſommes » ici des Serviteurs inutiles, & que cet état nous expoſe au mépris? Le ſeul » parti qu'il y ait à prendre eſt de nous unir étroitement; feignons de vou- » loir quitter la Cour. Le beſoin qu'on a de nous fera bien-tôt renaître notre » conſidération (89).

Il engage le Viſir à feindre de ſe retirer avec lui.

Cette feinte parut dangereuſe au Viſir. Mais Nizam-ul-Mulk revint ſi ſouvent à la charge, en lui repréſentant que l'Empereur ne pouvoit ſe paſſer de leurs ſervices, & lui promettant de le rendre maître du Conſeil, s'ils en chaſſoient une fois les Khans Emir & Iskak, qu'il le fit conſentir à préſenter chacun leur Requête, pour demander la permiſſion de ſe retirer. Mais ils furent extrêmement ſurpris de ſe voir prendre au mot, à la ſollicitation d'Emir & d'Iskak, qui exciterent l'Empereur à profiter d'une ſi belle occaſion de ſe délivrer d'eux. Dans leur indignation, ils firent ſortir ſur le champ de la Capitale tous leurs gros bagages; & ramaſſant dans un ſeul jour dix-ſept mille fuſils, dont ils armerent un même nombre d'hommes, ils partirent le 6. du mois de Zilkadé, qui répond au mois de Février (90).

Les circonſtances de leur départ effrayerent juſqu'aux deux Khans, auteurs de leur diſgrace. Ils craignirent un deſſein formé de ſuſciter de nouveaux troubles; & leur foibleſſe, autant que leur imprudence, les fit courir à l'Empereur, pour lui repréſenter que tout étoit à craindre de deux Ennemis ſi puiſſans, qu'on ne pouvoit trop ſe hâter de prévenir leur révolte, & qu'il

(88) Page 111. (89) Page 113. (90) Page 114.

falloit ſur le champ les ſatisfaire tous deux. Muhammed-Chah, frappé de l'embarras de ſes deux Favoris, & ne trouvant perſonne autour de lui qui eût aſſez de fermeté pour lui en inſpirer, ſe rendit à leur conſeil, & leur laiſſa la liberté d'agir en ſon nom. Emir-Khan ſe tranſporta auſſi-tôt à la tente du Viſir, qui étoit campé hors de la ville. Après lui avoir repréſenté le chagrin que ſa fuite cauſoit à l'Empereur, & la douleur qu'il en reſſentoit lui-même, il le preſſa inſtamment de revenir. Cette propoſition ne déplut point au Viſir, qui n'avoit quitté la Cour qu'à regret : mais ne voulant ſe déterminer à rien ſans la participation de Nizam-ul-Mulk, il déclara qu'il s'en remettoit à la déciſion de ce Miniſtre. Emir-Khan ne balança point à monter avec lui dans un Palanki (91). Ils ſe rendirent à la tente de Nizam-ul-Mulk, où Emir-Khan ne fit pas difficulté de ſe proſterner à ſes pieds, & de lui demander grace pour le paſſé. Nizam-ul-Mulk conſentit à rentrer dans Dehli, à condition qu'Emir-Khan ſe retireroit dans ſon Gouvernement. En effet, ce timide Favori, étant retourné à la Capitale, donna ordre que ſes tentes & ſes bagages fuſſent tranſportés de l'autre côté de la riviere. Enſuite il ſe rendit auprès de l'Empereur ; & l'ayant informé du ſuccès de ſa négociation, il lui demanda la permiſſion de ſe retirer. Elle lui fut d'abord refuſée : mais ſes inſtances & le prétexte du bien public la lui firent obtenir. Iskak-Khan crut que le moyen de ſe juſtifier étoit de rejetter, ſur Emir-Khan, la cauſe de tous les troubles. Quelques ſoumiſſions, accompagnées d'une promeſſe de fidélité qu'il fit aux deux Miniſtres, lui firent conſerver ſon poſte (92).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

La foibleſſe de la Cour les fait rappeller tous deux.

Nizam-ul-Mulk fait ſes conditions.

Le Viſir, & Gazi-Eddin fils de Nizam-ul-Mulk, ne pouvant réſiſter plus long-tems à l'empreſſement qu'ils avoient de retourner à la Cour, partirent ſur le champ pour aller faire leurs ſoumiſſions à l'Empereur. Mais Nizam-ul-Mulk feignit de perſiſter dans le deſſein de ſe retirer, & continua ſa marche l'eſpace de quatre lieues, après leſquelles il s'arrêta, pour donner le tems à l'Empereur de lui faire de nouvelles inſtances. Sa politique ne fut pas trompée. Muhammed-Chah, malgré toute ſa répugnance, ſe laiſſa déterminer à cette humiliante démarche. Le Viſir même alla trouver de ſa part Nizam-ul-Mulk. Il le ramena au Palais, où le Monarque, forcé de diſſimuler, lui fit un bon accueil, le revêtit de ſes plus riches habits, & lui rendit toute ſa confiance dans un long entretien.

Adreſſe avec laquelle il ſe fait preſſer de revenir.

Quatre ou cinq jours après cette révolution, Nizam-ul-Mulk avertit le Viſir que l'affaire la plus preſſante étoit celle du Dekan. Il lui repréſenta que ſi Badgira, dans l'eſpérance qu'Emir-Khan lui avoit donnée de le mettre en poſſeſſion de ce Gouvernement, venoit à bout d'en chaſſer ſon fils, ce Raja ne manqueroit point de marcher droit à la Capitale, à la tête de ſes Merchais. Là-deſſus, ajoûtant qu'il ne pouvoit lui-même s'éloigner de la Cour ſans danger, il propoſa au Viſir de partir à la tête de l'armée. Mais la confiance étoit déja diminuée entr'eux (93). Le Viſir s'étoit apperçu que Nizam-ul-Mulk éludoit l'exécution de ſes promeſſes. Cette propoſition acheva de les diviſer.

Bien-tôt les Ganimes, s'étant aſſemblés dans le Dekan au nombre de cent

(91) D'autres écrivent Paleki ; d'autres Palanquin. (92) Page 117. (93) Page 119.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

mille hommes, s'approcherent de Baçaim, ville de la dépendance des Portugais, & s'en mirent en poſſeſſion. Goa même ſeroit tombée entre leurs mains, ſi l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les en éloigner. Ils donnerent auſſi de l'inquiétude aux Anglois; mais ils n'oſerent attaquer Bombay, quoiqu'ils en euſſent conçu le deſſein.

Guerres inteſtines des Mogols.

Les Rajas-Badgira & Sahou n'eurent pas plutôt reçu l'ordre expédié par Emir-Kan, qu'oubliant leurs ſecrettes liaiſons avec Nizam-ul-Mulk, ils ſe mirent en mouvement pour chaſſer ſon fils du Dekan. Ils l'aſſiégerent dans Aurengubad (94); & les vivres devinrent ſi chers, qu'il étoit à la veille de ſe rendre, lorſqu'une ſeule lettre de ſon pere, qui avoit repris ſon autorité, fit changer de face aux affaires. Il ſortit de la Place, & les Merchais ſe retirerent; mais ce fut pour porter leurs ravages dans d'autres Provinces de l'Empire. Muchardgi, Ratoudgi, & d'autres Chefs de ces brigands, partirent avec quarante mille Cavaliers, dans la réſolution d'enlever le tribut de l'Inde. Ils s'avancerent juſqu'aux dépendances de Benaris, à huit journées d'Azimabad, ſaccageant les Bourgs & les Villages. Ils étoient prêts à paſſer la riviere de Kiunk, pour répandre la déſolation dans les Provinces d'Allah-Abad & d'Audish (95), lorſqu'Ebul-Manſour-Kan, Gouverneur de la derniere, ſe mit à la tête de cinquante mille hommes, & marcha du côté de Benaris, pour s'oppoſer à leurs courſes. Emir-Kan, qui s'étoit retiré à Allah-Abad, après ſa diſgrace volontaire, n'eut pas le courage de ſe joindre à Ebul-Manſour; mais un autre Kan, originaire de ce pays, fit réparer, en diligence, les fortifications de Ferach-Abad. Les Chefs des Merchais ayant appris qu'Ebul-Manſour-Kan marchoit vers eux, & qu'Ali-Verdi-Kan, Naïb de la Province de Bechar, après avoir tué Sereſraz-Kan, Gouverneur de Bengale, s'étoit emparé de ſes tréſors, partirent de Benaris, & prirent la route d'Azim-Abad. Enſuite la mort imprévue de Badgira les obligea de rentrer dans leurs Terres.

Hiſtoire du fils du Viſir.

On ne connoît point de Mémoires plus récens ſur l'état intérieur de l'Empire Mogol. Mais la ſechereſſe de cet article m'engage à le terminer par un récit plus intéreſſant. Bedreddin-Khan, fils aîné du Viſir, avoit diſparu à la bataille de Kiernal, ſans qu'on eût pû découvrir ce qu'il étoit devenu. Un Inconnu, qui lui reſſembloit parfaitement, & qui avoit pris l'habit de Dervis, arriva un jour à Perver, à la tête d'une troupe de Mandians. Quelques domeſtiques du Raja, qui connoiſſoient Bedreddin, prirent ce jeune homme pour lui, & s'empreſſerent d'apprendre à leur maître, qu'ils avoient retrouvé le fils du Viſir. Le Raja ſe le fit amener, le reçut avec toute la diſtinction qu'il crut devoir au rang de ſon pere, & n'épargna pas les plus riches habits pour l'en revêtir. Envain le jeune Avanturier refuſa ces marques d'honneur, en proteſtant qu'il n'étoit pas Bedreddin. On refuſa de

(94) Autrement Ahmed-Niguer, Capitale du Dekan, ou Dekien.

(95) Audish ſe nomme auſſi Tchoutpour. C'eſt la Capitale des Etats du Rana, qui ſont ſitués entre le Guzarate, le pays de Derler-Abad, & la Province de Lahor. La ville d'Audish eſt ſituée ſur une montagne aride, à l'Oueſt & peu éloignée d'Agra; à quatre journées de Tchipour, ville & canton du même pays, à dix journées d'Amadabat, à la même diſtance au Sud de la ville de Taktour, qui eſt à quatre journées de Lahor à l'Oueſt, & à deux au Nord-Eſt de Djalour. La ville de Surouhi eſt à dix journées au Sud d'Audish. Il pleut fort peu dans le pays d'Audish, & la plûpart des Habitans y ſont idolâtres. *Otter, ubi ſup.* *Note de la page 127.*

l'en croire. Le Raja continua de le traiter avec les mêmes reſpects, & le retint malgré lui, pour ſe donner le tems d'apprendre au Viſir que ſon fils étoit heureuſement retrouvé. Cette nouvelle répandit la joie, non-ſeulement dans ſa famille, mais dans toute la Capitale de l'Empire, où elle fut célébrée par des réjouiſſances publiques. Le Viſir fit un riche préſent au Meſſager, qui la lui avoit annoncée, & preſſa, par ſa réponſe, le retour d'un fils ſi cher. Auſſi-tôt le Raja fit préparer un beau Palanki, porté ſur un éléphant, & mit le jeune homme en marche, ſous une eſcorte de cinq cens cavaliers, qui le conduiſirent juſqu'à Eckbar-Abad, où ils le remirent à d'autres gardes, que le Viſir avoit envoyés au-devant de lui. Il fut mené à petites journées, pour lui épargner de la fatigue, juſqu'à Fibet, Bourg voiſin de Dehli, où Nizam-ul-Mulk ſe trouvoit alors campé. On le fit deſcendre chez ce Miniſtre, qui, étant ami du Viſir, embraſſa ſon fils & lui baiſa le front. Bientôt le Viſir même, amené par ſon impatience, lui fit les mêmes careſſes, en verſant des larmes de joie. Enſuite ils s'aſſirent tous trois ſur le même ſofa, & mangerent enſemble. On a peine à concevoir que cette familiarité ne fût pas capable de faire ouvrir les yeux au Viſir; ou du moins, que celui qu'il prenoit pour ſon fils, n'aidât point alors à le détromper. Cependant on nous raconte, avec le même air de certitude, qu'ayant achevé de dîner, le Viſir ſe rendit à la Capitale, y conduiſit le jeune homme à ſon Palais, & le fit entrer auſſi-tôt dans le Harem, pour ne pas laiſſer ſa mere plus long-tems dans l'impatience.

DISCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Cette Dame ne penſa point à ſe voiler pour ſon fils. Elle le reçut à viſage découvert. Elle examina ſa phiſionomie & ſa taille. Quoiqu'elle le trouvât parfaitement ſemblable à Bedreddin, elle voulut diſſiper tous les doutes, en examinant un endroit de ſon corps où elle lui connoiſſoit une marque. Mais, ne l'ayant pas trouvée, ſa confuſion & ſon repentir furent extrêmes. Ce n'eſt pas mon fils, s'écria-t-elle. Qu'on le faſſe ſortir ſur le champ. Alors il ne balança point à répéter qu'il n'étoit pas fils du Viſir. Il nomma ſon véritable pere, & ſe plaignit qu'on eût refuſé de le croire, avant cet éclairciſſement. Ainſi le réſultat d'un examen trop exact troubla toute la joie de la Maiſon. Le Viſir, confus de ſa mépriſe, & plus encore de l'imprudence qu'il avoit eue, d'introduire un homme de cet âge dans ſon Harem, voulut réparer l'une & l'autre, en l'adoptant pour ſon fils. Mais toutes ſes offres ne purent lui faire obtenir cette ſatisfaction. Ce jeune Etranger, qui étoit un libertin d'honnête naiſſance, fit admirer ſon obſtination à rejetter la fortune: & ſon pere, informé de ſa conduite, vint le reclamer avec des tranſports de joie (96).

Cet événement n'eſt pas ſans exemple. Mais, quand on lui trouveroit quelque apparence romaneſque, le témoignage de M. Otter ſuffit pour lui donner de la vraiſemblance.

(96) Otter, *ubi ſup.* pages 126 & précédentes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

§ IV.

Forces & richeſſes des Grands Mogols.

LE prodigieux nombre de troupes, que ces Monarques ne ceſſent point d'entretenir à leur ſolde, en font, ſans comparaiſon, les plus redoutables Souverains des Indes (97). On croit fauſſement, en Europe, que leurs Armées ſont moins à craindre par la valeur, que par la multitude des combattans. C'eſt moins le courage qui manque à cette milice, que la ſcience de la guerre, & l'adreſſe à ſe ſervir des armes. Elle ſeroit fort inférieure à la nôtre, par la diſcipline & l'habileté : mais, de ce côté même elle ſurpaſſe toutes les autres nations Indiennes ; & la plûpart ne l'égalent point en bravoure. Sans remonter à ces Conquerans Tartares, qui peuvent être regardés comme les Ancêtres des Mogols, il eſt certain que c'eſt par la valeur de leurs troupes, qu'Eckbar & Aureng-Zeb ont étendu ſi loin les limites de leur Empire, & que le dernier a ſi long-tems rempli tout l'Orient de la terreur de ſon nom.

Trois ordres de Milice Mogole.

On peut rapporter, comme à trois Ordres, toute la milice de ce grand Empire. Le premier eſt compoſé d'une Armée toujours ſubſiſtante, que le Grand Mogol entretient dans ſa Capitale, & qui monte la garde chaque jour devant ſon Palais ; le ſecond, des troupes qui ſont répandues dans toutes les Provinces de l'Empire ; & le troiſiéme, des troupes auxiliaires, que les Rajas, Vaſſaux de l'Empereur, ſont obligés de lui fournir.

L'armée, qui campe tous les jours aux portes du Palais, dans quelque lieu que ſoit la Cour, monte au moins à cinquante mille hommes de cavalerie ; ſans compter une prodigieuſe multitude d'infanterie, dont Dehli & Agra, les deux principales réſidences des Grands Mogols, ſont toujours remplies. Auſſi, lorſqu'ils ſe mettent en campagne, ces deux villes ne reſſemblent plus qu'à deux camps déſerts, dont une groſſe armée ſeroit ſortie. Tout ſuit la Cour ; & ſi l'on excepte le quartier des Banians, ou des gros Négocians, le reſte a l'air d'une ville dépeuplée. Un nombre incroyable de Vivandiers, de Porte-faix, d'Eſclaves, & de petits Marchands, accompagnent les armées, pour leur rendre les mêmes ſervices que dans les villes. Mais toute cette milice de garde n'eſt pas ſur le même pied. Le plus conſidérable de tous les Corps militaires eſt celui des *quatre mille Eſclaves de l'Empereur*, qui eſt diſtingué par ce nom, pour marquer ſon dévouement à ſa perſonne. Leur Chef, qui ſe nomme le Daroga, eſt un Officier de conſidération, auquel on confie ſouvent le commandement des armées. Tous les ſoldats, qu'on admet dans une troupe ſi relevée, ſont marqués au front. C'eſt de-là qu'on tire les Manſebdars & d'autres Officiers ſubalternes, pour les faire monter par dégrés

Corps des quatre mille Eſclaves.

(97) De tous les Ecrivains qui ont recueilli ce qui appartient à l'Empire du Mogol, aucun n'ayant parlé de ſes forces avec plus d'exactitude & de netteté que l'Auteur de l'Introduction à l'Hiſtoire de l'Aſie, on croit devoir employer ici quelques endroits de ſa deſcription, avec le ſoin de lui en faire honneur, & d'y mêler ce qu'on jugera propre à l'enrichir.

jusqu'au rang d'Omhras de guerre ; titre, qui répond assez à celui de nos Lieutenans Généraux (98).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Les gardes de la masse d'or, de la masse d'argent, & de la masse de fer, composent aussi trois différentes Compagnies, dont les soldats sont marqués diversement au front. Leur paye est plus grosse, & leur rang plus respecté, suivant le métal dont leurs masses sont revêtues. Tous ces Corps sont remplis de soldats d'élite, que la valeur à rendus dignes d'y être admis. Il faut nécessairement avoir servi dans quelqu'une de ces troupes, & s'y être distingué, pour s'élever aux Dignités de l'Etat. Dans les armées du Mogol, la naissance ne donne point de rang. C'est le mérite qui régle les prééminences ; & souvent le fils d'un Omhra se voit confondu dans les derniers dégrés de la milice. Aussi ne reconnoît-on guéres d'autre Noblesse, parmi les Mahométans des Indes, que celle de quelques descendans de Mahomet, qui sont respectés dans tous les lieux où l'on observe l'Alcoran.

Gardes des trois Masses.

Dénombrement des troupes qui sont toujours sur pied.

En général, lorsque la Cour réside dans la ville de Dehli, ou dans celle d'Agra, l'Empereur y entretient, même en tems de paix, près de deux cens mille hommes. Lorsqu'elle est absente d'Agra, on ne laisse pas d'y laisser ordinairement une garnison de quinze mille hommes de cavalerie, & de trente mille d'infanterie ; régle qu'il faut observer dans le dénombrement des troupes du Mogol, où les gens de pied sont toujours au double des gens de cheval. Deux raisons obligent de tenir toujours, dans Agra, une petite armée sur pied : la premiere, c'est qu'en tout tems on y conserve le trésor de l'Empire ; la seconde, qu'on y est presque toujours en guerre avec les Payſans du District, gens intraitables & belliqueux, qui n'ont jamais été bien soumis depuis la conquête de l'Indoustan.

La Cour fait quelquefois aussi sa résidence à Lahor ; mais, lorsqu'elle est ailleurs, l'Empereur y entretient toujours douze mille hommes de cavalerie, & de l'infanterie à proportion. Dans la Province d'Asmire, il paie constamment six mille cavaliers de garnison ; dix mille dans celle de Guzarate ; sept mille dans celle de Malway ; sept mille dans celle de Patano ; six mille dans celle de Multan. L'armée, qui défendoit la Province de Kaboul avant l'invasion de Nadir-Chah, étoit toujours assez nombreuse, pour arrêter les Persans du côté de Kandahar. Elle montoit ordinairement à soixante mille chevaux, que l'habileté du Roi de Perse dissipa plus que la force. Les Provinces de Tata, de Bokas, d'Ureka & de Kachemire, n'ont pas chacune plus de quatre mille chevaux. On en compte huit mille dans la Province de Dekan ; sept mille dans celle de Barar ; six mille dans celle de Brampour ; cinq mille dans celle de Baglana ; quatre mille dans celle de Ragi-Mohol, & six mille dans celle de Nandé. Depuis les conquêtes d'Aureng-Zeb, les Royaumes de Bengale, d'Ugen, de Visapour & de Golkonde, ont des garnisons beaucoup plus fortes. Le Bengale, qui touche d'un côté à la partie des Indes située au-de-là du Gange, & de l'autre, au Royaume d'Arrakan, & à la ville de Chatigam, a besoin d'un plus grand nombre de soldats pour sa défense. On y entretient constamment une armée de quarante mille chevaux. Ugen, quoique situé assez avant dans les Terres de l'Empire, se trouve enclavé au milieu

(98) Voyez ci-dessus, dans l'article de Bernier, la curieuse description d'un camp Mogol.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

des plus puiſſans Rajas, & n'a jamais moins de quinze mille chevaux. L'armée, ou la garniſon du Viſapour, n'eſt pas moins forte. Celle du Royaume de Golkonde, où ſont les Mines de diamans, eſt de vingt mille chevaux, & celle du Carnate, à peu-près du même nombre, pour tenir, dans le reſpect, quantité de petits Rois, qui ne ſont plus que les Fermiers & les Receveurs du Grand-Mogol, dans leurs propres Etats.

Obſervation ſur cette nombreuſe Milice.

Si ce grand nombre de ſoldats & d'Officiers, qui ne vivent que de la ſolde du Prince, eſt capable d'aſſurer la tranquillité de l'Etat, il ſert auſſi quelquefois à la détruire. Tandis que le Souverain conſerve aſſez d'autorité ſur les Vicerois & ſur les troupes, pour n'avoir rien à redouter de leur fidélité, les ſoulevemens ſont impoſſibles : mais auſſi-tôt que les Princes du ſang ſe révoltent contre la Cour, ils trouvent ſouvent, dans les troupes de leur Souverain, de puiſſans ſecours pour lui faire la guerre. Aureng-Zeb s'éleva ainſi ſur le trône ; & l'adreſſe avec laquelle il ménagea l'affection des Gouverneurs de Provinces, fit tourner, en ſa faveur, toutes les forces que Cha-Jehan ſon pere entretenoit pour ſa défenſe. Cette forme de gouvernement a néanmoins beaucoup d'avantages, entre leſquels on peut compter, que les Empereurs, étant Propriétaires de toutes les Terres de l'Empire, elle ſert à faire ſubſiſter, de leurs revenus, une bonne partie de ſes Sujets. Les troupes auxiliaires que les Rajas ſont obligés de fournir, augmentent encore les forces de l'Indouſtan (99) ; mais elles ne ſont employées ordinairement que dans les guerres, & moins par néceſſité que par grandeur (1).

Troupes Auxiliaires.

(99) Voyez ci-deſſus la deſcription Géographique, où l'on rapporte le nombre & les forces de ces Rajas.

(1) Il faut ſe ſouvenir que toutes les troupes qu'on a nommées ſont conſtamment ſur pied ; car, dans les beſoins extraordinaires, chaque Province en fournit un beaucoup plus grand nombre. La Province de Guzarate, aſſure Mandeſlo, peut fournir ſeule quatre-vingt-dix mille chevaux. Celle d'Orixa, quatre-vingt mille, & celle de Dehly cent cinquante mille. *Tome I. p. 123.* Toute cette cavalerie, dit le même Voyageur, eſt diſtribuée en divers Régimens, dont les uns ſont de quinze ou douze mille chevaux, qui ne ſont donnés qu'aux fils de l'Empereur & aux premiers Seigneurs du Royaume. Les autres ſont de deux, de trois ou de quatre mille chevaux ; & la dignité de ceux qui les commandent eſt proportionnée au nombre. Mandeſlo donne un détail curieux de l'armée, que Cha-Choram, ou Corone, fils du grand Mogol, commandoit alors, dans la guerre contre Chan-Khan. Elle étoit compoſée d'environ cent cinquante mille hommes, en quatre corps de cavalerie, ſans y comprendre les éléphans, les chameaux, les mulets, & les chevaux de bagage. Le premier étoit commandé par Scha-Aſt-Khan, fils d'Aſaph-Khan, & compoſé de douze Régimens.

Ceux de Scha-Aſt-Khan,	5000 chevaux.
Sadoc-Khan,	300
Mirſa-Yedt-Madaffer,	300
Giaſer-Khan,	2500
Godia-Saber,	200
Seid-Jaffer,	2100
Jafter-Khan,	1000
Mahmud-Khan,	1000
Alavardi-Khan,	2000
Safdel-Khan-Badari,	700
Mirſa-Seer-Seid,	500
Baaker-Khan,	500

On y joignit quatre mille ſix cens Manſebdars, diſtribués en pluſieurs Compagnies franches. Tout ce corps montoit à 32900 chevaux.

Le ſecond corps, commandé par Eradet-Khan, étoit compoſé de treize Régimens.

Eradet-Khan,	4000 chevaux.
Ran-Douda,	1000
Dorkadas,	1200
Kerous,	1200
Ram-Tchaud-Harrak,	1200
Muſtafa-Khan,	1000
Jakoul-Khan,	2000
Killoſy,	3000
Sidir-Fakir,	1000
Ecka-Berkendas,	1000

Des armées ſi formidables, répandues dans toutes les parties de l'Empire, procurent ordinairement de la ſûreté aux Frontieres, & de la tranquillité au centre de l'Etat. Il n'y a point de petite Bourgade, qui n'ait au moins deux cavaliers & quatre fantaſſins. Ce ſont les eſpions de la Cour, qui ſont obligés de rendre compte de tout ce qui arrive ſous leurs yeux, & qui donnent occaſion, par leurs rapports, à la plûpart des ordres qui paſſent dans les Provinces. DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Les armes offenſives des Cavaliers Mogols, ſont l'arc, le carquois, chargé de quarante ou cinquante flêches, le javelot ou la zagaie, qu'ils lancent avec beaucoup de juſteſſe, le cimétere d'un côté, & le poignard de l'autre. Pour armes défenſives, ils ont l'écu, eſpece de petit bouclier qu'ils portent toujours pendu au cou; mais ils n'ont pas d'armes à feu. Armes de la Cavalerie Mogole.

L'infanterie ſe ſert du mouſquet avec aſſez d'adreſſe. Ceux qui n'ont pas de mouſquet portent, avec l'arc & la fleche, une picque de dix ou douze pieds, qu'ils employent au commencement du combat, en la lançant contre l'ennemi. D'autres ſont armés de cottes de maille, qui leur vont juſqu'aux genoux; mais il s'en trouve fort peu qui ſe ſervent de caſques, parce que rien ne ſeroit plus incommode dans les grandes chaleurs du Pays. D'ailleurs, les Mogols n'ont pas d'ordre militaire. Ils ne connoiſſent point les diſtinctions d'avant-garde, de corps de bataille, ni d'arriere-garde. Ils n'ont ni front, ni file, & leurs combats ſe font avec beaucoup de confuſion. Comme ils n'ont point d'arſenaux, chaque Chef de troupe eſt obligé de fournir des armes à ſes ſoldats. De-là vient le mêlange de leurs armes, qui ſouvent ne Armes de l'Infanterie.

Jogi-Raſgi,	7000 chevaux.
Teluck-Tchaud,	400
Jakoet-Beg,	400

Trois autres Seigneurs commandoient chacun deux cens chevaux. Aganour, Chabonec-kan, Babou-Khan, Seid-Kamel, Siddi-Ali, & Sadaed-Khan en commandoient chacun cinq cens. En tout, 1800o.

Le troiſiéme corps, commandé par Raja-Jeſſeing, avoit les Régimens ſuivans:

Raja-Jeſſeing,	3000 chevaux.
Raja-Bideldas,	3000
Oderam,	3000
Raja-Biemſor,	2000
Madozin,	1000
Raja-Ros-Aſſou,	1000
Badouria-Raja-Bhoozo,	1000
Raja-Kriſtenſing,	1000
Raja-Sour,	1000
Raja-Chetterſing,	500
Wauroup,	500
Raja-Odaſing,	5000

Pluſieurs Rajas inférieurs commandoient 4500 chevaux en différentes Compagnies.

Total 26500

Le quatriéme corps, qui demeura près de l'Empereur, à Brampour, pour la ſûreté de ſa perſonne, étoit compoſé de vingt-trois Régimens:

Hadys & Berken-Daſſe,	15000 chevaux.
Aſaph-Khan,	5000
Rauratti,	4000
Vaſir-Khan,	3000
Mabot Khan,	3000
Godia-Abdul-Heſſen,	3000
Aftel-Khan,	2000
Serdan-Khan,	2000
Raja-Jeſſing,	2000
Feddey-Khan,	2000
Jeffer,	1000
Mockly-Khan,	1000
Serif-Khan,	1000
Seid Allem,	1000
Amiral,	1000
Raja-Ramdas,	1000
Torc-Taes-Khan,	1000
Mir-Jemla,	1000
Mirſa-Abdulac,	500
Mahmud Khan,	500
Mirſa-Maant Cher,	500
Ghavaes Khan,	1000
Moried-Khan,	1000

Pluſieurs Omhras commandoient encore dix mille chevaux en différentes Compagnies.

Total 62500.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Arſenal du Grand-Mogol.

ſont pas les mêmes dans chaque Corps. C'eſt un déſordre qu'Aureng-Zeb avoit entrepris de réformer. Mais l'arſenal particulier de l'Empereur eſt d'une magnificence éclatante; ſes javelines, ſes carquois, & ſur-tout ſes ſabres, y ſont rangés dans le plus bel ordre. Tout y brille de pierres précieuſes. Il prend plaiſir à donner lui-même des noms à ſes armes. Un de ſes cimeteres s'appelle *Alam-Guir*, c'eſt-à-dire, le Conquerant de la Terre. Un autre *Fate-Alam*, qui ſignifie le Vainqueur du Monde. Tous les vendredis au matin, le grand Mogol fait ſa priere dans ſon arſenal, » pour demander à Dieu, » qu'avec ſes ſabres il puiſſe remporter des victoires, & faire reſpecter le nom de l'Eternel à ſes ennemis.

Ses écuries.

Ses écuries répondent au nombre de ſes ſoldats. Elles ſont peuplées d'une multitude prodigieuſe de chevaux & d'éléphans. Le nombre de ſes chevaux eſt d'environ douze mille, dont on ne choiſit, à la vérité, que vingt ou trente pour le ſervice de ſa perſonne. Le reſte eſt pour la pompe, ou deſtiné à faire des préſens. C'eſt l'uſage des grands Mogols, de donner un habit & un cheval à tous ceux dont ils ont reçu le plus léger ſervice. On fait venir tous ces chevaux de Perſe, d'Arabie, & ſur-tout, de la Tartarie. Ceux qu'on éleve aux Indes ſont rétifs, ombrageux, mous & ſans vigueur. Il en vient tous les ans plus de cent mille de Balk, de Bockara & de Kaboul; profit conſidérable pour les douanes de l'Empire, qui font payer vingt-cinq pour cent de leur valeur. Les meilleurs ſont ſéparés pour le ſervice du Prince, & le reſte ſe vend à ceux qui par leur emploi ſont obligés de monter la Cavalerie. On a fait remarquer, dans pluſieurs relations, que leur nourriture, aux Indes, n'eſt pas ſemblable à celle qu'on leur donne en Europe, parceque, dans un Pays ſi chaud, on ne recueille gueres de fourage, que ſur le bord des rivieres. On y ſupplée pa des pâtes aſſaiſonnées.

Eléphans des Mogols.

Les éléphans ſont tous à la fois une des forces de l'Empereur Mogol, & l'un des principaux ornemens de ſon Palais. Il en nourrit juſqu'à cinq cens, pour lui ſervir de monture, ſous de grands Porches bâtis exprès. Il leur donne lui-même des noms pleins de majeſté, qui conviennent aux propriétés naturelles de ces grands animaux (2). Leurs harnois ſont d'une magnificence qui étonne. Celui que l'Empereur monte a ſur le dos un trône éclatant d'or & de pierres précieuſes. Les autres ſont couverts de plaques d'or & d'argent, de houſſes en broderie d'or, de campanes & de franges d'or. L'éléphant du trône, qui porte le nom d'Aureng-Gas, c'eſt-à-dire, Capitaine des éléphans, a toujours un train nombreux à ſa ſuite. Il ne marche jamais ſans être précédé de timbales, de trompettes & de banieres. Il a triple paye pour ſa dépenſe. La Cour entretient d'ailleurs dix hommes pour le ſervice de chaque éléphant: deux, qui ont ſoin de l'exercer, de le conduire & de le gouver-

(2) Tels que *Memunebabareck*, qui ſignifie celui qui marche gravement. *Del-Singar*, c'eſt-à-dire, terreur des armées, &c. Les chevaux reçoivent auſſi des noms. Hawkins ne compta que trois cens éléphans pour la monture de l'Empereur. Mais il parle d'un grand nombre d'autres, que Terri fait monter à quatorze mille, & qui ſont entretenus dans les Maiſons des Grands, auxquels l'Empereur paye leur entretien. Ce Prince, à la vérité, donne moins que ces animaux ne dépenſent; car ils coutent environ dix écus par jour, en ſucre, en beurre, en graines & en cannes de ſucre. On ne ménage rien pour les entretenir; s'ils étoient en mauvais état, celui qui les reçoit en garde courroit riſque de perdre ſa fortune. *Hawkins*, *page 1. Terri*, *page 15.*

ner ; deux, qui lui attachent ſes chaines ; deux, qui lui fourniſſent ſon vin, & l'eau qu'on lui fait boire ; deux, qui portent la lance devant lui & qui font écarter le peuple ; deux, qui allument des feux d'artifice devant ſes yeux, pour l'accoutumer à cette vûe ; un pour ôter ſa litiere, & lui en fournir de nouvelle ; un autre enfin pour chaſſer les mouches qui l'importunent, & pour le rafraîchir, en lui verſant, par intervalles, de l'eau ſur le corps. Ces éléphans du Palais ſont également dreſſés pour la chaſſe & pour le combat. On les accoutume au carnage, en leur faiſant attaquer des lions & des tigres. Le manége qu'on leur fait faire, pour enfoncer les portes des villes, a quelque choſe de fort militaire.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

L'artillerie de l'Empereur eſt nombreuſe ; & la plûpart des pieces de canon, qu'il employe dans ſes armées, ſont plus anciennes qu'il ne s'en trouve en Europe. On ne ſçauroit douter que le canon & la poudre ne fuſſent connus aux Indes, long-tems avant les conquêtes de Timur-Beg. C'eſt une tradition du Pays, que les Chinois avoient fondu de l'artillerie, à Dehli, dans le tems qu'ils en étoient les maîtres. Chaque piece eſt diſtinguée par ſon nom. Sous les Empereurs qui ont précédé Aureng-Zeb, preſque tous les canoniers de l'Empire étoient Européens ; mais le zele de la religion porta ce Prince à n'admettre que des Mahométans à ſon ſervice. On ne voit plus gueres, à cette Cour, d'autres Franguis que des Médecins ou des Orfèvres. On n'y a que trop appris à ſe paſſer de nos canoniers, & de preſque tous nos Artiſtes.

Leur artillerie.

Une Cour ſi puiſſante & ſi magnifique ne peut fournir à ſes dépenſes, que par des revenus proportionnés. Mais, quelqu'idée qu'on ait pu prendre de ſon opulence, par le dénombrement de tant de Royaumes, dont les terres appartiennent toutes au Souverain, ce n'eſt pas le produit des terres qui fait la principale richeſſe du grand Mogol. On voit, aux Indes, de grands Pays incapables de culture, & d'autres dont le fond ſeroit fertile, mais demeure négligé par les Habitans. On ne s'applique point, dans l'Indouſtan, à faire valoir ſon propre domaine. C'eſt un mal qui ſuit naturellement du deſpotiſme, que les Mogols ont établi dans leurs conquêtes. L'Empereur Eckbar, pour y remédier, & mettre quelque réformation dans ſes Finances, ceſſa de payer en argent les Vicerois & les Gouverneurs. Il leur abandonna quelques terres de leurs départemens, pour les faire cultiver en leur propre nom. Il exigea d'eux, pour les autres terres de leur diſtrict, une ſomme plus ou moins forte, ſuivant que leurs Provinces étoient plus ou moins fertiles. Ces Gouverneurs, qui ne ſont proprement que les Fermiers de l'Empire, afferment à leur tour ces mêmes terres à des Officiers ſubalternes. La difficulté conſiſte à trouver, dans les campagnes, des Laboureurs qui veuillent ſe charger du travail de la culture, toujours ſans profit, & ſeulement pour leur nourriture. C'eſt avec violence qu'on attache les Payſans à l'ouvrage. De-là leurs révoltes, & leur fuite dans les terres des Rajas Indiens, qui les traitent avec un peu plus d'humanité. Ces rigoureuſes méthodes ſervent à dépeupler inſenſiblement les terres du Mogol, & les fait demeurer en friche.

Revenus & richeſſes de l'Empire.

Les Terres ſont mal cultivées.

Mais l'or & l'argent que le Commerce apporte dans l'Empire, ſupplée avantageuſement au défaut de la culture, & multiplie ſans ceſſe les tréſors du Souverain. S'il en faut croire Bernier, qu'on ne croit pas livré à l'exagération, comme la plûpart des Voyageurs, l'Indouſtan eſt comme l'abîme de tous les

Produit du Commerce.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

tréſors qu'on tranſporte de l'Amérique dans le reſte du monde. Tout l'argent du Mexique, dit-il, & tout l'or du Perou, après avoir circulé quelque-tems dans l'Europe & dans l'Aſie, aboutit enfin à l'Empire du Mogol, pour n'en plus ſortir. On ſait, continue-t-il, qu'une partie de ces tréſors ſe tranſporte en Turquie, pour payer les marchandiſes qu'on en tire. De la Turquie ils paſſent dans la Perſe par Smyrne, pour le payement des ſoies qu'on y va prendre. De la Perſe, ils entrent dans l'Indouſtan, par le Commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Baſſora & de Bander-Abaſſi. D'ailleurs il en vient immédiatement d'Europe aux Indes, par les Vaiſſeaux des Compagnies de Commerce. Preſque tout l'argent, que les Hollandois tirent du Japon, s'arrête ſur les terres du Mogol. On trouve ſon compte à laiſſer ſon argent dans ce pays, pour en rapporter des marchandiſes. Il eſt vrai que l'Indouſtan tire quelque choſe de l'Europe & des autres Régions de l'Aſie. On y tranſporte du cuivre, qui vient du Japon; du plomb & des draps d'Angleterre; de la canelle, de la muſcade & des éléphans, de l'Iſle de Ceylan; des chevaux d'Arabie, de Perſe & de Tartarie, &c. Mais la plûpart des Marchands payent en marchandiſes, dont ils chargent aux Indes les Vaiſſeaux ſur leſquels ils ont apporté leurs effets. Ainſi la plus grande partie de l'or & de l'argent du Monde trouve mille voies pour entrer dans l'Indouſtan, & n'en a preſque point pour en ſortir (3).

Réflexion de Bernier.

Bernier ajoute une réflexion ſinguliere. Malgré cette quantité preſqu'infinie d'or & d'argent, qui entre dans l'Empire Mogol & qui n'en ſort point, il eſt ſurprenant, dit-il, de n'y en pas trouver, plus qu'ailleurs, dans les mains des Particuliers. On ne peut diſconvenir que les toiles & les brocards d'or & d'argent qui s'y fabriquent ſans ceſſe, les ouvrages d'orfevrerie, & ſur-tout les dorures, n'y conſument une aſſez grande partie des eſpeces: mais cette raiſon ne ſuffit pas ſeule. Il eſt vrai encore que les Indiens ont des opinions ſuperſtitieuſes, qui les portent à dépoſer leur argent dans la terre, & à faire diſparoître les tréſors qu'ils ont amaſſés. Une partie des plus précieux métaux retourne ainſi, dans l'Indouſtan, au ſein de la terre, dont on l'avoit tiré dans l'Amérique. Mais ce qui paroît contribuer le plus à la diminution des eſpeces dans l'Empire du Mogol, c'eſt la conduite ordinaire de la Cour. Les Empereurs amaſſent de grands tréſors; & quoiqu'on n'ait accuſé que Cha-Jehan d'une avarice outrée, ils aiment tous à renfermer dans des caves ſouterraines une abondance d'or & d'argent, qu'ils croyent pernicieuſe entre les mains du public, lorſqu'elle y eſt exceſſive. C'eſt donc dans les tréſors du Souverain, que tout ce qui ſe tranſporte d'argent aux Indes, par la voye du Commerce, va fondre comme à ſon dernier terme. Ce qu'il en reſte, après avoir acquitté tous les frais de l'Empire, n'en ſort gueres que dans les plus preſſans beſoins de l'Etat; & l'on doit conclure que Nadir-Chah n'avoit pas réduit le grand Mogol à la pauvreté, lorſque, ſuivant le récit de M. Otter, il eut enlevé plus de dix-ſept cens millions à ſes Etats.

Revenus fixes du Grand-Mogol.

L'Auteur, qu'on fait profeſſion de ſuivre dans cet article, donne une liſte des revenus de ce Monarque, tels qu'ils étoient en 1697, tirée des archives de l'Empire. Elle eſt trop curieuſe pour être ſupprimée. Mais il faut ſe

(3) Lettre de M. Bernier à M. Colbert, au Tome II. de ſes Mémoires.

ſouvenir qu'un kiurour vaut cent leuks, un leuk cent mille roupies, & la roupie, ſuivant l'évaluation de M. Otter, environ quarante-cinq ſous de France. Il faut remarquer auſſi que tous les Royaumes, dont l'Empire eſt compoſé, ſe diviſent en ſarkars, qui ſignifie Provinces, & que les ſarkars ſe ſubdiviſent en Parganas, c'eſt-à-dire, en Gouvernemens particuliers.

Le Royaume de Dehly a, dans ſon Gouvernement général, huit ſarkars & deux cens vingt parganas, qui rendent un kiurour, vingt-cinq leuks & cinquante mille roupies.

Le Royaume d'Agra compte, dans ſon enceinte, quatorze ſarkars & deux cens ſoixante & dix-huit parganas. Ils rendent deux kiurours, vingt-deux leuks & trois mille cinq cens cinquante roupies.

Le Royaume de Lahor a cinq ſarkars & trois cens quatorze parganas, qui rendent deux kiurours, trente-trois leuks & cinq mille roupies.

Le Royaume d'Aſmire, dans ſes ſarkars & ſes parganas, paye deux kiurours, dix-neuf leuks & deux roupies.

Guzarate, diviſé en neuf ſarkars & dix-neuf parganas, donne deux kiurours, trente-trois leuks & quatre-vingt-quinze mille roupies.

Malway, qui contient onze ſarkars & deux cens cinquante petits parganas, ne rend que quatre-vingt-dix-neuf leuks, ſix mille deux cens cinquante roupies.

Bear compte huit ſarkars & deux cens quarante-cinq petits parganas, dont l'Empereur tire un kiurour, vingt & un leuks & cinquante mille roupies.

Multan, qui ſe diviſe en quatorze ſarkars & quatre-vingt-ſeize parganas, ne donne à l'Empereur que cinquante leuks & vingt-cinq mille roupies.

Kaboul, diviſé en trente-cinq parganas, rend trente-deux leuks & ſept mille deux cens cinquante roupies.

Tata paye ſoixante leuks & deux mille roupies. Tata donne ſeulement vingt-quatre leuks.

Urecha, quoiqu'on y compte onze ſarkars & un aſſez grand nombre de parganas, ne paye que cinquante-ſept leuks & ſept mille cinq cens roupies.

Kachemire, avec ſes quarante-ſix parganas, ne rend que trente-cinq leuks & cinq mille roupies.

Illavas donne ſoixante & dix-ſept leuks, & trente-huit mille roupies.

Le Dekan, qu'on diviſe en huit ſarkars & ſoixante-dix-neuf parganas, paye un kiurour ſoixante-deux leuks & quatre-vingt mille ſept cens cinquante roupies.

Barar compte dix ſarkars & cent quatre-vingt-onze petits parganas, qui rendent un kiurour cinquante-huit leuks & ſept mille cinq cens roupies.

Candish rend, au Mogol, un kiurour onze leuks & cinq mille roupies.

Nande ne paye que ſoixante & douze leuks.

Baglana, diviſé en quarante-trois parganas, donne ſoixante-huit leuks & quatre-vingt-cinq mille roupies.

Le Bengale rend quatre kiurours. Ugen, deux kiurours. Ragi-Mohol, un kiurour & cinquante mille roupies.

Le Viſapour paye, à titre de tribut, avec une partie de la Province de Carnate, cinq kiurours.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Golkonde, & l'autre partie de Carnate, payent auſſi cinq kiurours au même titre.

TOTAL. Trois cens quatre-vingt-ſept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies.

Revenus caſuels.

Outre ces revenus fixes, qui ſe tirent ſeulement des fruits de la terre, le caſuel de l'Empire eſt une autre ſource de richeſſes pour l'Empereur. 1°. On exige, tous les ans, un tribut par tête de tous les Indiens Idolâtres. Comme la mort, les voyages & les fuites de ces anciens Habitans de l'Indouſtan, en rendent le nombre incertain, on le diminue beaucoup à l'Empereur, & les Gouverneurs profitent de ce déguiſement. 2°. Toutes les marchandiſes, que les Négocians Idolâtres font tranſporter, payent aux Douanes cinq pour cent de leur valeur. Les Mahométans ſont affranchis de ces ſortes d'impôts. 3°. Le blanchiſſage de cette multitude infinie de toiles, qu'on fabrique aux Indes, eſt encore la matiere d'un tribut. 4°. Le Fermier de la Mine de Diamans paye à l'Empereur une très groſſe ſomme. Il doit lui donner les plus beaux & les plus parfaits. 5°. Les Ports de mer, particuliérement ceux de Sindi, de Baroche, de Surate & de Cambaye, ſont taxés à de groſſes ſommes. Surate ſeule rend ordinairement trente leuks pour les droits d'entrée, & onze pour le profit des monnoies qu'on y fait battre. 6°. Toute la Côte de Coromandel, & les Ports ſitués ſur les bords du Gange, produiſent de gros revenus. 7°. L'Empereur recueille l'héritage de tous les Sujets Mahométans qui ſont à ſa ſolde. Tous les meubles, tout l'argent & tous les effets de ceux qui meurent, lui appartiennent de plein droit. Il arrive de-là que les femmes des Gouverneurs de Provinces & des Généraux d'armée ſont ſouvent réduites à des penſions modiques, & que leurs enfans, s'ils ſont ſans mérite, tombent dans une extrême pauvreté. Enfin les tributs des Rajas ſont aſſez conſidérables, pour tenir place entre les principaux revenus du grand Mogol.

Emploi annuel d'une partie de ces tréſors.

Ce caſuel de l'Empire égale à peu près, ou ſurpaſſe même les immenſes richeſſes que l'Empereur tire des ſeuls fonds de terre de ſon Domaine. On ſeroit étonné d'une ſi prodigieuſe opulence (4), ſi l'on ne conſidéroit qu'une partie

(4) Joignons à cet article quelques remarques de Mandeſlo, dont on a vû qu'Olearius garantit la fidélité. Il vit dans le Palais d'Agra une groſſe tour dont le toît eſt couvert de lames d'or, qui marquent les richeſſes qu'elle renferme, en huit grandes voutes, remplies d'or, d'argent & de pierres précieuſes. On l'aſſura que le grand Mogol qui régnoit de ſon tems avoit un tréſor, dont la valeur montoit à plus de quinze cens millions d'écus. Mais ce qu'il ajoûte eſt beaucoup plus poſitif. » Je ſuis aſſez heureux, » dit il, pour avoir entre les mains l'inven» taire du tréſor qui fut trouvé après la » mort de Cha Ekbar, tant en or & en ar» gent monnoié, qu'en lingots & en bar» res, en or & argent travaillés, en pier» reries, en brocards & autres étoffes, en » porcelaines, en manuſcrits, en munitions » de guerre, armes, &c: inventaire ſi fidéle, » que j'en dois la communication aux Lecteurs :

» Ekbar avoit fait battre des monnoies, » de vingt-cinq, de cinquante, & de cent to» les, juſqu'à la valeur de ſix millions neuf » cens ſoixante & dix mille maſſas, qui font » quatre vingt-dix-ſept millions & cinq cens » quatre-vingt mille roupies. Il avoit fait » battre cent millions de roupies en une autre » eſpece de monnoie, qui prirent de lui le » nom de roupies d'Ekbar, & deux cens » trente millions d'une monnoie, qui s'ap» pellent Paiſes, dont trente font une rou» pie.

» En

partie de ces tréſors ſort tous les ans de ſes mains & recommence à couler ſur ſes terres. La moitié de l'Empire ſubſiſte par les libéralités du Souverain, ou du moins elle eſt conſtamment à ſes gages. Outre ce grand nombre d'Officiers & de Soldats, qui ne vivent que de leur paye, tous les Payſans qui labourent pour lui ſont nourris à ſes frais ; & la plus grande partie des Artiſans des villes, qui ne travaillent que pour ſon ſervice, ſont payés du tréſor Impérial. Cette politique, rendant la dépendance de tant de Sujets plus étroite, augmente au même degré leur reſpect & leur attachement pour leur Maître (5).

Description de l'Indouſtan.

§ V.

Gouvernement & Police de l'Indouſtan.

Rien n'eſt plus ſimple que les reſſorts qui remuent ce grand Empire. Le Souverain ſeul en eſt l'ame. Comme ſa Juriſdiction n'eſt pas plus partagée que ſon Domaine, toute l'autorité réſide uniquement dans ſa perſonne. Il n'y a proprement qu'un ſeul Maître dans l'Indouſtan. Tout le reſte des Habitans doit moins porter le nom de Sujets que d'Eſclaves.

Principes de l'adminiſtration.

A la Cour, les affaires de l'Etat ſont entre les mains de trois ou quatre Omhras du premier ordre, qui les reglent ſous l'autorité du Souverain. L'Itimad-ud-Deoulet (6), ou le premier Miniſtre, tient auprès du Mogol le mê-

Office du Miniſtre & des Sécretaires d'Etat.

» En diamans, rubis, émeraudes, ſa-
» phirs, perles, & autres pierreries, il avoit
» la valeur de ſoixante millions vingt mille
» cinq cens vingt & une roupies. En or ſa-
» çonné, ſavoir, en figures & ſtatues d'élé-
» phans, de chameaux, de chevaux & au-
» tres ouvrages, la valeur de dix-neuf mil-
» lions ſix mille ſept cens quatre-vingt-cinq
» roupies. En meubles & vaiſſelle d'or, la
» valeur d'onze millions ſept cens trente-
» trois mille ſept cens quatre-vingt-dix rou-
» pies. En meubles & ouvrages de cuivre,
» cinquante & un mille deux cens vingt-cinq
» roupies. En porcelaine, vaſes de terre fi-
» gillée & autres, la valeur de deux millions
» cinq cens ſept mille ſept cens quarante-
» ſept roupies. En brocards, draps d'or &
» d'argent, & autres étoffes de ſoie & de
» coton de Perſe, de Turquie, d'Europe &
» de Guzarate, quinze millions cinq cens
» neuf mille neuf cens ſoixante-dix-neuf
» roupies. En draps de laine d'Europe, de
» Perſe & de Tartarie, cinq cens trois mille
» deux cens cinquante-deux roupies. En
» tentes, tapiſſeries & autres meubles, neuf
» millions neuf cens vingt-cinq mille cinq
» cens quarante-cinq roupies. Vingt-quatre
» mille Manuſcrits, ou Livres écrits à la
» main, & ſi richement reliés, qu'ils étoient
» eſtimés ſix millions quatre cens ſoixante-
» trois mille ſept cens roupies. En artillerie,
» poudre, boulets, balles & autres muni-
» tions de guerre, la valeur de huit millions
» cinq cens ſoixante-quinze mille neuf cens
» ſoixante & onze roupies. En armes offen-
» ſives & défenſives, comme épées, ron-
» daches, picques, arcs, fleches, &c., la
» valeur de ſept millions cinq cens cinquan-
» te-cinq mille cinq cens vingt-cinq roupies.
» En ſelles, brides, étriers, & autres har-
» nois d'or & d'argent, deux millions cinq
» cens vingt-cinq mille ſix cens quarante-
» huit roupies. En couvertures de chevaux &
» d'éléphans, brodées d'or, d'argent & de
» perles, cinq millions de roupies. Toutes
ces ſommes enſemble, ne faiſant que celle de trois cens quarante-huit millions deux cens vingt ſix mille roupies, elles n'approchent point des richeſſes de l'arriere petit-fils d'Eckbar, que Mandeſlo trouva ſur le trône : ce qui confirme que le tréſor des grands Mogols groſſit tous les jours. *Mandeſlo, Tome I pages 219 & ſuivantes.*

(5) Tout ce détail eſt tiré de Bernier, de Carré, de Tavernier, de Thevenot, du Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoiſe & des Lettres édifiantes.

(6) On ſuit l'ortographe de M. Otter.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

me rang que le grand Viſir occupe en Turquie. Mais ce n'eſt ſouvent qu'un titre ſans emploi & une dignité ſans fonction. L'Empereur choiſit quelquefois pour grand Viſir un homme ſans expérience, auquel il ne laiſſe que les appointemens de ſa charge. Tantôt c'eſt un Prince du Sang Mogol, qui s'eſt aſſez bien conduit pour mériter qu'on le laiſſe vivre juſqu'à la vieilleſſe. Tantôt c'eſt le pere d'une Reine favorite, ſorti quelquefois du plus bas rang de la Milice, ou de la plus vile populace. Alors tout le poids du Gouvernement retombe ſur les deux Secrétaires d'Etat. L'un raſſemble les tréſors de l'Empire, & l'autre les diſpenſe. Celui-ci paye les Officiers de la Couronne, les troupes & les Laboureurs; celui-là leve les revenus du Domaine, exige les impôts & reçoit les tributs. Un troiſiéme Officier des Finances, mais d'une moindre conſidération que les Secrétaires d'Etat, eſt chargé de recueillir les héritages de ceux qui meurent au ſervice du Prince; commiſſion lucrative, mais odieuſe. Au reſte, on n'arrive à ces poſtes éminens de l'Empire, que par la voye des armes. C'eſt toujours d'entre les Officiers d'armée que ſe tirent également, & les Miniſtres qui gouvernent l'Etat, & les Généraux qui conduiſent les troupes. Lorſqu'on a beſoin de leur entremiſe auprès du Maître, on ne les aborde jamais que les préſens à la main. Mais cet uſage vient moins de l'avarice des Omhras que du reſpect des Cliens. On fait peu d'attention à la valeur de l'offre. L'eſſentiel eſt de ne pas ſe préſenter, les mains vuides, devant les grands Officiers de la Cour.

Comment on ſe preſente à eux.

Si l'Empereur ne marche pas lui-même à la tête de ſes troupes, le commandement des armées eſt confié à quelqu'un des Princes du Sang, ou à deux Généraux choiſis par le Souverain; l'un du nombre des Omhras Mahométans, l'autre parmi les Rajas Indiens. Les troupes de l'Empire ſont commandées par l'Omhra. Les troupes auxiliaires n'obéiſſent qu'aux Rajas de leur Nation. Eckbar, ayant entrepris de régler les armées, y établit l'ordre ſuivant, qui s'obſerve depuis ſon regne. Il voulut que tous les Officiers de ſes troupes fuſſent payés ſous trois titres différens. Les premiers, ſous le titre de douze mois; les ſeconds, ſous le titre de ſix mois; & les troiſiémes, ſous celui de quatre. Ainſi lorſque l'Empereur donne à un Manſepdar, c'eſt-à-dire, à un bas Officier de l'Empire, vingt roupies par mois au premier titre, ſa paye monte par an à ſept cens cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui à qui l'on aſſigne par mois la même paye au ſecond titre, en reçoit par an trois cens ſoixante & quinze. Celui dont la paye n'eſt qu'au troiſiéme titre, n'a par an que deux cens cinquante roupies d'appointemens. Ce réglement eſt d'autant plus biſarre, que ceux qui ne ſont payés que ſur le pied de quatre mois, ne rendent pas un ſervice moins aſſidu, pendant l'année, que ceux qui reçoivent la paye ſur le pied de douze mois. Mais, ſuivant le génie des Orientaux, les Empereurs Mogols croyent ſe donner un air de grandeur en faiſant concevoir que l'inégalité du ſalaire vient de celle des ſervices. D'ailleurs, lorſqu'ils ordonnent la penſion d'un Manſepdar, ils ne ſe ſervent jamais du terme de roupies, mais du mot de *Dams*, qui eſt une petite monnoie, aſſez rare dans le Commerce, & dont quarante font une roupie. Ainſi, en honorant un Officier d'une penſion de mille roupies; je lui aſſigne, dit l'Empereur, cinquante mille dams d'appointemens: emphaſe d'expreſſion qui n'augmente pas l'opulence, & qui revient à la maniere Eſpagnole de compter par Maravedis.

Ordre établi pour le Gouvernement Militaire.

Différence de la paye des Officiers.

Lorſque la penſion d'un Officier de l'armée, ou de la Cour, monte par mois juſqu'à mille roupies au premier titre (7), il quitte l'ordre des Manſepdars pour prendre la qualité d'Omhra. Ainſi ce titre de grandeur eſt tiré de la paye qu'on reçoit. On eſt obligé, alors, d'entretenir un éléphant & deux cens cinquante cavaliers pour le ſervice du Prince. La penſion de cinquante mille roupies ne ſuffiroit pas, même aux Indes, pour l'entretien d'une ſi groſſe Compagnie; car l'Omhra eſt obligé de fournir au moins deux chevaux à chaque cavalier: mais l'Empereur y pourvoit autrement. Il aſſigne, à l'Officier, quelques terres de ſon Domaine. On lui compte la dépenſe de chaque cavalier, à dix roupies par jour: mais les fonds de terre qu'on abandonne aux Omhras, pour les faire cultiver, produiſent beaucoup au-delà de cette dépenſe.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Cette différence forme les degrés du rang.

Les appointemens de tous les Omhras ne ſont pas égaux. Les uns ont deux azaris de paye, d'autres trois, d'autres quatre, quelques-uns cinq; & ceux du premier rang en reçoivent juſqu'à ſix; c'eſt-à-dire, qu'à tout prendre la la penſion annuelle des principaux peut monter juſqu'à trois millions de roupies. Auſſi leur train eſt magnifique; & la cavalerie qu'ils entretiennent égale nos petites armées. On a vû quelquefois ces Omhras devenir redoutables au Souverain. Mais c'eſt un réglement d'Eckbar, auquel ſes inconvéniens mêmes ne permettent pas de donner atteinte. On compte ordinairement ſix Omhras de la groſſe penſion, l'Itimad-ud-Deoulet, les deux Secrétaires d'Etat, le Vice-roi de Kaboul, celui de Bengale & celui d'Ugen. A l'égard des ſimples Cavaliers & du reſte de la Milice, leur paye eſt à la diſcrétion des Omhras qui les levent & qui les entretiennent. L'ordre oblige de les payer chaque jour, mais il eſt mal obſervé. On ſe contente de leur faire tous les mois quelque diſtribution d'argent; & ſouvent on les oblige d'accepter, en payement, les vieux meubles du Palais, & les habits que les femmes des Omhras ont quittés. C'eſt par ces vexations que les premiers Officiers de l'Empire accumulent de grands tréſors, qui rentrent après leur mort dans les coffres du Souverain.

Appointemens des premiers Omhras.

La Juſtice s'exerce avec beaucoup d'uniformité, dans les Etats du grand Mogol. Les Vicerois, les Gouverneurs de Provinces, les Chefs des villes & des ſimples Bourgades, ſont préciſément dans le lieu de leur Juriſdiction, ſous la dépendance de l'Empereur, ce que ce Monarque fait dans Agra ou dans Dehli; c'eſt-à-dire, que par des Sentences qu'ils prononcent ſeuls, ils décident des biens & de la vie des Sujets. Chaque ville a néanmoins ſon Kutual & ſon Cadi, pour le jugement de certaines affaires. Mais les Particuliers ſont libres de ne pas s'adreſſer à ces Tribunaux ſubalternes; & le droit de tous les Sujets de l'Empire eſt de recourir immédiatement, ou à l'Empereur même, dans le lieu de ſa réſidence, ou aux Vicerois dans leur Capitale, ou aux Gouverneurs, dans les villes de leur dépendance. Le Kutual fait tout à la fois les fonctions de Juge de Police & de Grand-Prevôt. Sous Aureng-Zeb, Obſervateur zélé de l'Alcoran, le principal objet du Juge de Police étoit d'empêcher l'yvrognerie, d'exterminer les cabarets à vin, & généralement tous les lieux de débauche, de punir ceux qui diſtilloient de l'Ar-

Adminiſtration de la Juſtice Civile.

Office du Kutual.

(7) C'eſt ce qui s'appelle un Azari-Omarhao.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

rack ou d'autres liqueurs fortes. Il doit rendre compte à l'Empereur des déſordres domeſtiques de toutes les familles, des querelles, & des aſſemblées nocturnes. Il a, dans tous les quartiers de la ville, un prodigieux nombre d'Eſpions, dont les plus redoutables ſont une eſpece de valets publics, qui ſe nomment Alarcos. Leur Office eſt de balayer les Maiſons & de remettre en ordre tout ce qu'il y a de dérangé dans les meubles. Chaque jour, au matin, ils entrent chez les Citoyens, ils s'inſtruiſent du ſecret des familles, ils interrogent les Eſclaves, & font leur rapport au Kutual. Cet Officier, en qualité de Grand-Prevôt, eſt reſponſable, ſur ſes appointemens, de tous les vols qui ſe font dans ſon diſtrict, à la Campagne comme à la Ville. Sa vigilance & ſon zéle ne ſe relâchent jamais. Il a ſans ceſſe des Soldats en campagne & des Emiſſaires déguiſés dans les villes, dont l'unique ſoin eſt de veiller au maintien de l'ordre.

Office du Cadi.

La Juriſdiction du Cadi ne s'étend gueres au-delà des matieres de Religion, des divorces, & des autres difficultés qui regardent le mariage. Au reſte, il n'appartient, ni à l'un, ni à l'autre de ces deux Juges ſubalternes, de prononcer des Sentences de mort, ſans avoir fait leur rapport à l'Empereur, ou aux Vicerois des Provinces; &, ſuivant les ſtatuts d'Eckbar, ces Juges ſuprêmes doivent avoir approuvé trois fois, à trois jours différens, l'Arrêt de condamnation avant qu'on l'exécute.

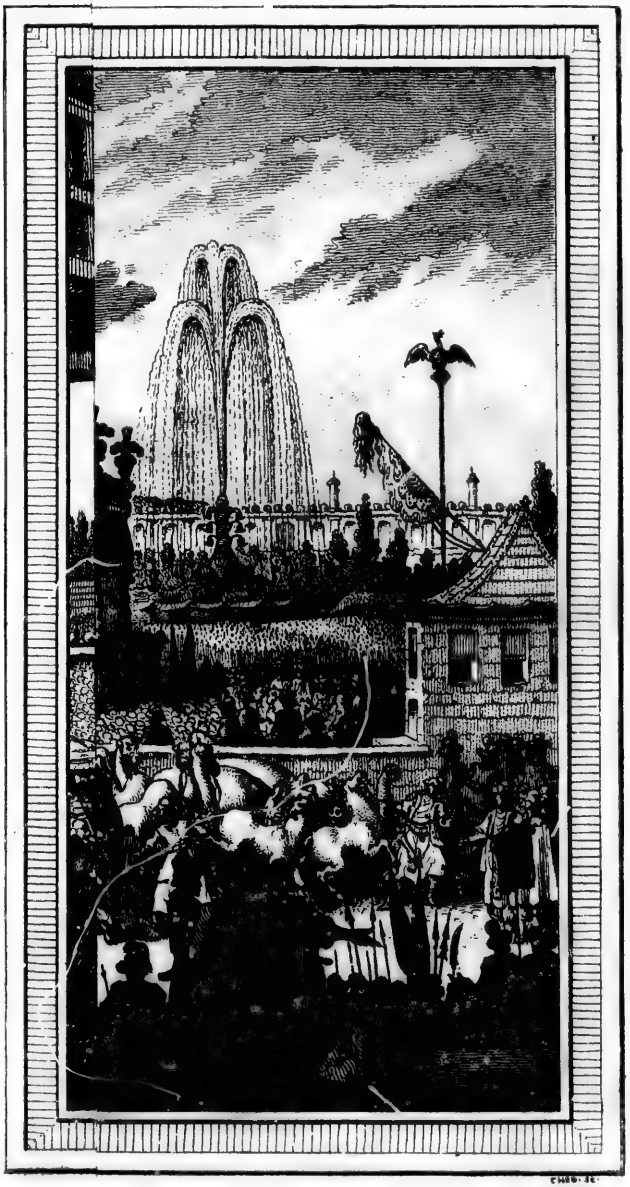
Quoique diverſes explications, répandues dans les articles précédens, ayent déja pu faire prendre quelqu'idée de la majeſtueuſe forme de cette juſtice Impériale, on croit devoir en raſſembler ici tous les traits, d'après un Peintre exact & fidele (*).

Deſcription de l'Amkas.

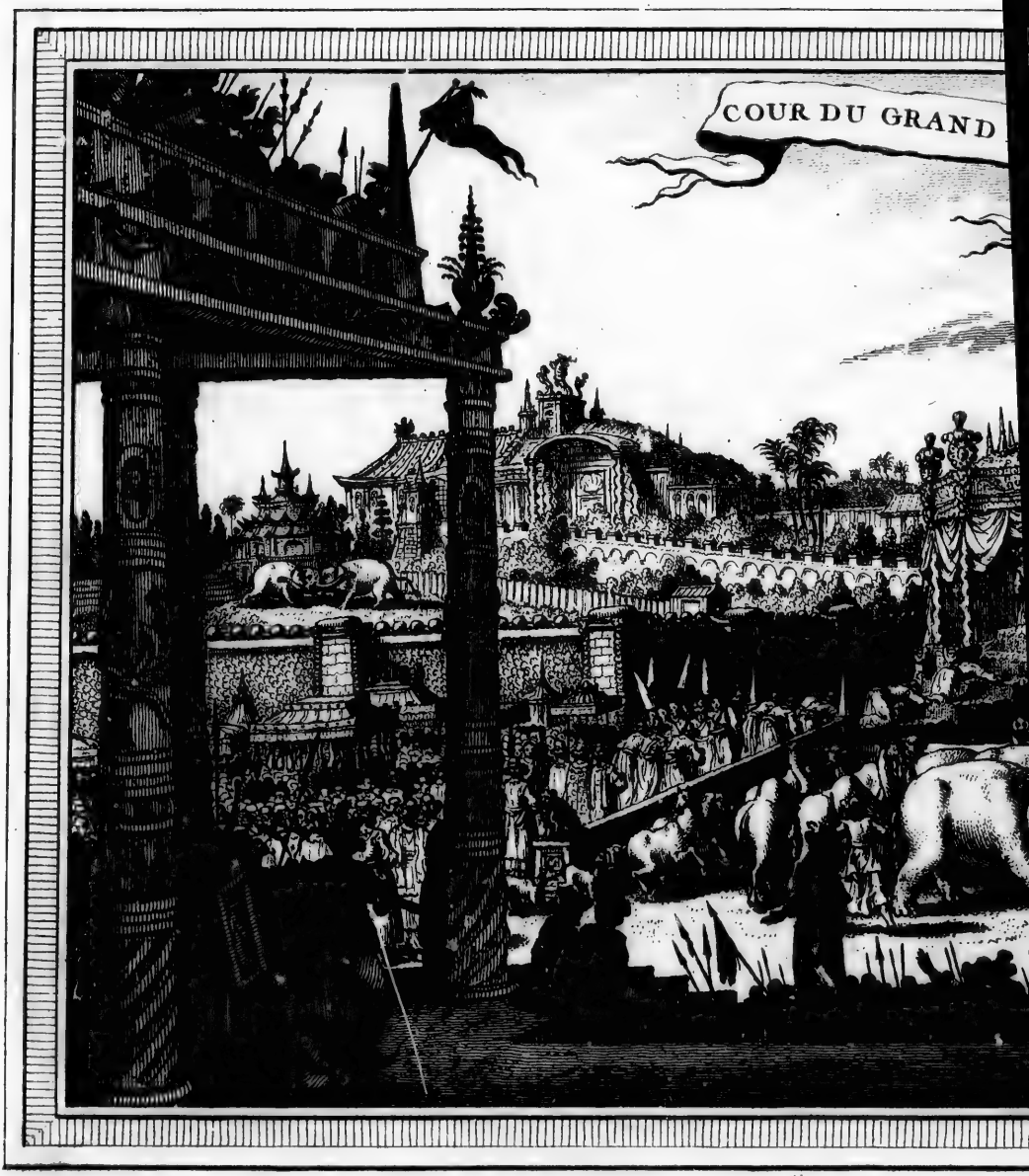
Après avoir décrit divers appartemens; on vient, dit-il, à l'Amkas, qui m'a ſemblé quelque choſe de royal. C'eſt une grande Cour quarrée, avec des arcades qui reſſemblent aſſez à celles de la Place royale de Paris, excepté qu'il n'y a point de bâtimens au-deſſus, & qu'elles ſont ſéparées les unes des autres par une muraille; de ſorte, néanmoins, qu'il y a une petite porte, pour paſſer de l'une à l'autre. Sur la grande porte, qui eſt au milieu d'un des côtés de cette Place, on voit un grand Divan, tout ouvert du côté de la cour, qu'on nomme Nagar-Kanay, parce que c'eſt le lieu où ſont les trompettes, ou plutôt les haubois & les timbales, qui jouent enſemble à certaines heures du jour & de la nuit. Mais c'eſt un concert bien étrange aux oreilles d'un Européen qui n'y eſt pas encore accoutumé; car dix ou douze de ces haubois, & autant de timbales donnent quelquefois tout d'un coup; & quelques haubois, tels que celui qu'on appelle Karna, ſont longs d'une braſſe & demie, & n'ont pas moins d'un pied d'ouverture par le bas; comme il y a des timbales de cuivre & de fer qui n'ont pas moins d'une braſſe de diametre. Bernier raconte que, dans les premiers tems, cette muſique le pénétroit, & lui cauſoit un étourdiſſement inſupportable. Cependant l'habitude eut le pouvoir de la lui faire trouver très agréable, ſur-tout la nuit, qu'il l'entendoit de loin, dans ſon lit & de ſa terraſſe. Il parvint même à lui trouver beaucoup de mélodie & de majeſté. Comme elle a ſes régles & ſes meſures, & que d'excellens Maîtres, inſtruits dès leur jeuneſſe, ſçavent moderer & fléchir la rudeſſe des ſons, on doit concevoir, dit-il, qu'ils

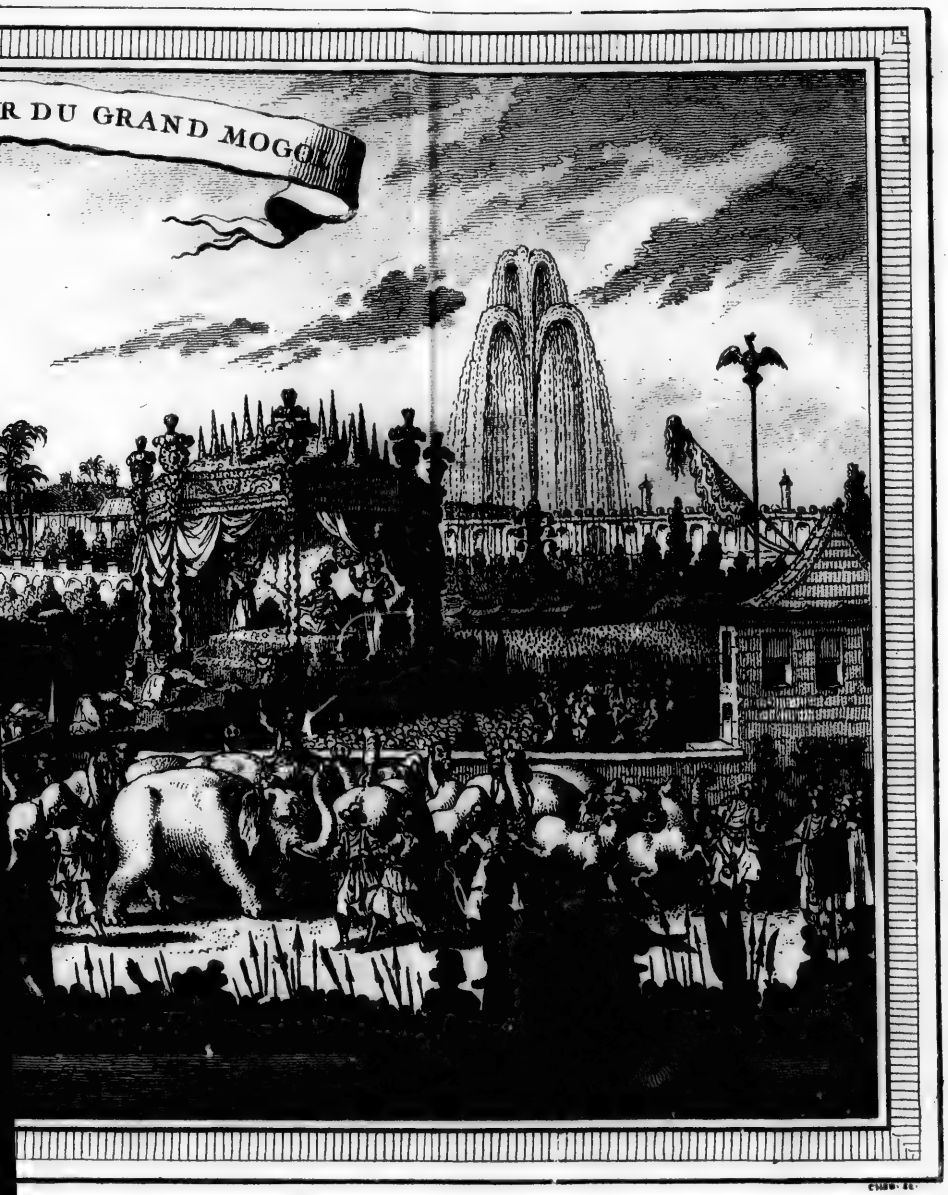
Effet de la Muſique Mogole ſur Bernier.

(*) Bernier.



T. X. N.° III.


COUR DU GRAND



T. X. N.° III.

en doivent tirer une ſimphonie qui flatte l'oreille dans l'éloignement.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

A l'oppoſite de la grande porte de cette cour du Nagar-Kanay, au de-là de toute la cour, s'offre une grande & magnifique ſalle à pluſieurs rangs de piliers, haute & bien éclairée, ouverte des trois côtés, qui regarde ſur la cour, & dont les piliers & le plat-fond ſont peints & dorés. Dans le milieu de la muraille, qui ſépare cette ſalle d'avec le Serrail, on a laiſſé une ouverture, ou une eſpece de grande fenêtre, haute & large, à laquelle l'homme le plus grand n'atteindroit point d'en-bas avec la main. C'eſt-là qu'Aureng-Zeb ſe montroit au public, aſſis ſur ſon trône; quelques-uns de ſes fils à ſes côtés, & pluſieurs Eunuques debout, les uns pour chaſſer les mouches avec des queues de Paon, les autres pour lui faire du vent avec de grands éventails, & d'autres, pour être prêts à recevoir ſes ordres. De-là il voyoit en-bas, autour de lui, tous les Omhras, les Rajas & les Ambaſſadeurs, de bout auſſi ſur un Divan entouré d'un baluſtre d'argent, les yeux baiſſés & les mains croiſées ſur l'eſtomac. Plus loin, il voyoit les Manſebdars, ou les moindres Omhras, de bout comme les autres, & dans le même reſpect. Plus avant, dans le reſte de la ſalle & dans la cour, ſa vûe pouvoit s'étendre ſur une foule de toutes ſortes de gens. C'étoit dans ce lieu qu'il donnoit audience à tout le monde, chaque jour à midi; & de-là venoit, à cette ſalle, le nom d'Amkas, qui ſignifie lieu d'aſſemblée, commun aux grands & aux petits.

Spectacles que l'Empereur ſe donne à l'Amkas.

Pendant une heure & demie, qui étoit la durée ordinaire de cette auguſte ſcène, l'Empereur s'amuſoit d'abord à voir paſſer devant ſes yeux un certain nombre des plus beaux chevaux de ſes écuries, pour juger s'ils étoient en bon état & bien traités. Il ſe faiſoit amener auſſi quelques éléphans, dont la propreté s'attiroit toujours l'admiration de Bernier. Non-ſeulement, dit-il, leur ſale & vilain corps étoit alors bien lavé & bien net, mais il étoit peint en noir, à la réſerve de deux groſſes raies de peinture rouge, qui deſcendant du haut de la tête, venoient ſe joindre vers la trompe. Ils avoient auſſi quelque belle couverture en broderie, avec deux clochettes d'argent qui leur pendoient des deux côtés, attachées aux deux bouts d'une groſſe chaîne d'argent qui leur paſſoit par-deſſus le dos, & pluſieurs de ces belles queues de vaches du Tibet, qui leur pendoient aux oreilles en forme de grandes mouſtaches. Deux petits éléphans bien parés marchoient à leurs côtés, comme des eſclaves deſtinés à les ſervir. Ces grands coloſſes paroiſſoient fiers de leurs ornemens, & marchoient avec beaucoup de gravité. Lorſqu'ils arrivoient devant l'Empereur, leur guide, qui étoit aſſis ſur leurs épaules avec un rochet de fer à la main, les picquoit, leur parloit, & leur faiſoit incliner un genou, lever la trompe en l'air, & pouſſer un eſpece d'hurlement, que le peuple prenoit pour un Taſlim, c'eſt-à-dire une ſalutation libre & réfléchie. Après les éléphans, on amenoit des gazelles apprivoiſées; des nilgaux ou bœufs gris, que Bernier croit une eſpece d'élans; des rinoceros; des bufles de Bengale, qui ont de prodigieuſes cornes; des léopards ou des pantheres apprivoiſées, dont on ſe ſert à la chaſſe des gazelles; de beaux chiens de chaſſe Uſbecks, chacun avec ſa petite couverture rouge; quantité d'oiſeaux de proie, dont les uns étoient pour les perdrix, les autres pour la grue, & d'autres pour le lievre & pour les gazelles mêmes, qu'ils aveuglent de leurs aîles & de leurs griffes. Souvent un ou deux Omhras faiſoient alors

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

passer leur cavalerie en revûe devant l'Empereur. Ce Monarque prenoit même plaisir à faire quelquefois essayer des coutelas sur des moutons morts, qu'on apportoit sans entrailles, & fort proprement empacquetés. Les jeunes Omhras s'offorçoient de faire admirer leur force & leur adresse, en coupant d'un seul coup, les quatre pieds joints ensemble, & le corps d'un mouton.

Comment il y rend la Justice.

Mais tous ces amusemens n'étoient qu'autant d'intermedes, pour des occupations plus sérieuses. Aureng-Zeb se faisoit apporter, chaque jour, les Requêtes qu'on lui montroit de loin, dans la foule du peuple. Il se les faisoit lire. Il faisoit approcher les Parties. Il les examinoit lui-même; & quelquefois il prononçoit sur le champ leur Sentence. Outre cette Justice publique, il assistoit régulièrement, une fois la semaine, à la Chambre, qui se nomme *Adalet-Kanay*, accompagné de ses deux premiers Kadis, ou Chefs de Justice. D'autrefois, il avoit la patience d'entendre en particulier, pendant deux heures, dix personnes du peuple, qu'un vieil Officier lui présentoit.

Flaterie des Mogols.

Ce que Bernier trouvoit de choquant dans la grande assemblée de l'Amkas, c'étoit une flatterie trop basse & trop fade, qu'on y voyoit regner continuellement. L'Empereur ne prononçoit pas un mot, qui ne fût relevé avec admiration, & qui ne fit lever les mains aux principaux Omhras, en criant *Karamat*, c'est-à-dire, merveilles.

Gosel Kanay.

De la salle de l'Amkas, on passe dans un lieu plus retiré, qui se nomme le Gosel-Kanay (8), & dont l'entrée ne s'accorde pas sans distinction. Aussi la cour n'en est-elle pas si grande que celle de l'Amkas: mais la salle est spacieuse, peinte, enrichie de dorures, & relevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du rez-de-chaussée, comme une grande estrade. C'est là que l'Empereur, assis dans un fauteuil, & ses Omhras de bout autour de lui, donnoit une audience plus particuliere à ses Officiers, recevoit leurs comptes, & traitoit des plus importantes affaires de l'Etat. Tous les Seigneurs étoient obligés de se trouver chaque jour au soir à cette assemblée, comme le matin à l'Amkas; sans quoi on leur retranchoit quelque chose de leur paye. Bernier remarque, comme une distinction fort honorable pour les Sciences, que Danneck-mend-Khan, son Maître, étoit dispensé de cette servitude en faveur de ses études continuelles; à la réserve néanmoins du mercredi, qui étoit son jour de garde. Il ajoute qu'il n'étoit pas surprenant que tous les autres Omhras y fussent assujettis, lorsque l'Empereur même se faisoit une loi de ne jamais manquer à ces deux assemblées. Dans ses plus dangereuses maladies, il s'y faisoit porter, du moins une fois le jour; & c'étoit alors qu'il y croyoit sa personne plus nécessaire, parce qu'au moindre soupçon qu'on auroit eu de sa mort, on auroit vû tout l'Empire en désordre, & les boutiques fermées dans la ville.

Faveur accordée aux Sciences.

Pendant qu'il étoit occupé dans cette salle, on n'en faisoit pas moins passer, devant lui, la plûpart des mêmes choses qu'il prenoit plaisir à voir dans l'Amkas; avec cette différence que la cour étant plus petite, & l'assemblée se tenant au soir, on n'y faisoit point la revûe de la cavalerie. Mais, pour y suppléer, les Mansebdars de garde venoient passer devant l'Em-

(8) C'est ce que Rhoe a nommé Gouzalkan. Il n'est pas aisé de se déterminer entre deux témoignages d'un poids égal, & c'est par cette raison qu'on a pris le parti de les rapporter tous deux.

pereur, avec beaucoup de cérémonie. Ils étoient précédés du Kours, c'eſt-à-dire, de diverſes figures d'argent, portées ſur le bout de pluſieurs gros bâtons d'argent fort bien travaillés. Deux repréſentent de grands poiſſons; deux autres, un animal fantaſtique d'horrible figure, que les Mogols nomment *Eicdeha*; d'autres, deux lions; d'autres, deux mains; d'autres, des balances, & quantité de figures auſſi miſtérieuſes. Cette proceſſion étoit mêlée de pluſieurs Gouze-Berdars, ou Porte-Maſſues, gens de bonne mine, dont on a déja dit que l'office conſiſte à faire regner l'ordre dans les aſſemblées.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Proceſſion du Guſel Kanay.

Terminons cet article par une peinture de l'Amkas, tel que le même Voyageur eut la curioſité de le voir dans une de principales Fêtes de l'année, qui étoit en même-tems celle d'une réjouiſſance extraordinaire pour le ſuccès des armes de l'Empire. On ne s'arrête à cette deſcription, que pour mettre un Lecteur attentif, en état de la comparer avec celles de Tavernier & de Rhoe.

Bernier voit l'Amkas, dans une des plus brillantes fêtes.

L'Empereur étoit aſſis ſur ſon trône, dans le fond de la grande ſalle. Sa veſte étoit d'un ſatin blanc à petites fleurs, relevé d'une fine broderie d'or & de ſoye. Son turban étoit de toile d'or, avec une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, au milieu deſquels on voyoit une grande Topaſe orientale, qui n'a rien d'égal au monde, & qui jettoit un éclat merveilleux. Un collier de groſſes perles lui pendoit du cou ſur l'eſtomac. Son trône étoit ſoutenu par ſix gros pieds d'or maſſif, & parſemé de rubis, d'émeraudes & de diamans. Bernier n'entreprend pas de fixer le prix, ni la quantité de cet amas de pierres précieuſes, parce qu'il ne put en approcher aſſez pour les compter, & pour juger de leur eau. Mais il aſſure que les gros diamans y ſont en très grand nombre, & que tout le trône eſt eſtimé quatre Kiurours, c'eſt-à-dire, quarante millions de roupies. C'étoit l'Ouvrage de Cha-Jehan, pere d'Aureng-Zeb, qui l'avoit fait faire pour employer une multitude de pierreries, accumulées dans ſon tréſor, des dépouilles de pluſieurs anciens Rajas, & des préſens que les Omhras ſont obligés de faire à leurs Empereurs dans certaines fêtes. L'art ne répondoit pas à la matiere. Ce qu'il y avoit de mieux imaginé, c'étoient deux paons, couverts de pierres précieuſes & de perles (*), dont on attribuoit l'invention à un Orfevre François, qui après avoir trompé pluſieurs Princes de l'Europe par les *Doublets*, qu'il faiſoit merveilleuſement, s'étoit réfugié à la Cour du Mogol où il avoit fait ſa fortune.

Peinture qu'il en fait.

Au pied du trône, tous les Omhras, magnifiquement vêtus, étoient rangés ſur une eſtrade couverte d'un grand dais de brocard, à grandes franges d'or, environnée d'une baluſtrade d'argent. Les piliers de la ſalle étoient revêtus de brocard à fond d'or. De toutes les parties du plat-fond pendoient de grands dais de ſatin à fleurs, attachés par des cordons de ſoie rouge, avec de groſſes houpes de ſoie, mêlées de filets d'or. Tout le bas étoit couvert de grands tapis de ſoie très riches, d'une longueur & d'une largeur étonnantes. Dans la cour, on avoit dreſſé une tente, qu'on nomme l'*Aſpek*, auſſi longue & auſſi large que la ſalle, à laquelle elle étoit jointe par le haut. Du côté de la cour, elle étoit environnée d'un grand baluſtre couvert de plaques d'argent, & ſoutenue par des piliers de différentes groſſeurs, tous cou-

(*) On a vû que ce trône fut enlevé par Nadir-Chah.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

verts auſſi de plaques du même métal. Elle étoit rouge en dehors, mais doublée en dedans de ces belles chittes, ou toiles peintes au pinceau, ordonnées exprès, avec des couleurs ſi vives & des fleurs ſi naturelles, qu'on les auroit priſes pour un parterre ſuſpendu. Les arcades, qui environnent la cour, n'avoient pas moins d'éclat. Chaque Omhra étoit chargé des ornemens de la ſienne, & s'étoit efforcé de l'emporter par la magnificence. Le troiſiéme jour de cette ſuperbe fête, l'Empereur ſe fit peſer avec beaucoup de cérémonie, & pluſieurs Omhras à ſon exemple, dans de riches balances d'or maſſif comme les poids. Tout le monde applaudit avec de grandes marques de joie, en apprenant que, cette année, l'Empereur peſoit deux livres de plus que la précédente. Son intention, dans cette fête, étoit de favoriſer les Marchands de ſoie & de brocard, qui, depuis quatre ou cinq ans de guerre, en avoient des magaſins dont ils n'avoient pu trouver le débit.

Ancien uſage de faire des preſens à l'Empereur.

Ces fêtes ſont accompagnées d'un ancien uſage, qui ne plaît point à la plûpart des Omhras. Ils ſont obligés alors de faire, à l'Empereur, des préſens proportionnés à leurs forces. Quelques-uns, pour ſe diſtinguer par leur magnificence, ou dans la crainte d'être recherchés pour leurs vols & leurs concuſſions, ou dans l'eſpérance de faire augmenter leurs appointemens ordinaires, en font d'une richeſſe ſurprenante. Ce ſont ordinairement de beaux vaſes d'or, couverts de pierreries; de belles perles, des diamans, des rubis, des émeraudes. Quelquefois, c'eſt plus ſimplement un nombre de ces pieces d'or qui valent une piſtole & demie. Bernier raconte que pendant la fête, dont il fut témoin, Aureng-Zeb étant allé viſiter Jafer-Khan, ſon Viſir, non en qualité de Viſir, mais comme ſon proche parent, & ſous prétexte de voir un Bâtiment qu'il avoit fait depuis peu, ce Seigneur lui offrit vingt-cinq mille de ces pieces d'or, avec quelques belles perles, & un rubis qui fut eſtimé quarante mille écus (9).

Leur richeſſe.

Spectacle d'une foire bizarre.

Un ſpectacle fort bizarre, qui accompagne quelquefois les mêmes fêtes, c'eſt une eſpece de Foire, qui ſe tient dans le Mehalu ou le Serrail de l'Empereur. Les femmes des Omhras & des grands Manſebdars ſont les Marchandes. L'Empereur, les Princeſſes & toutes les Dames du Serrail, viennent acheter ce qu'elles avoient étallé. Les marchandiſes ſont de beaux brocards, de riches broderies d'une nouvelle mode, de riches turbans, & ce qu'on peut reſſembler de plus précieux. Outre que ces femmes ſont les plus belles & les plus galantes de la Cour, celles qui ont des filles d'une beauté diſtinguée ne manquent point de les mener avec elles, pour les faire voir à l'Empereur. Ce Monarque vient marchander tout ce qu'il achete, ſou à ſou, comme le dernier de ſes Sujets, avec le langage des petits Marchands qui ſe plaignent de la cherté & qui conteſtent pour le prix. Les Dames ſe défendent de même; & ce badinage eſt pouſſé juſqu'aux injures. Tout ſe paye argent comptant. Quelquefois, au lieu de roupies d'argent, les Princeſſes laiſſent couler, comme par mégarde, quelques roupies d'or en faveur des Marchandes qui leur plaiſent. Mais après avoir loué des uſages ſi galans, Bernier traite de licence la liberté qu'on accorde alors aux femmes publiques, d'entrer dans le Serrail. A la vérité, dit-il, ce ne ſont pas celles des Bazars, mais celles qu'on nomme *Kenchanys*, c'eſt-à-dire, dorées & fleuries, & qui vont

(9) *Ibid.* pages 102 & ſuivantes.

danſer,

danſer, aux Fêtes, chez les Omhras & les Manſebdars. La plûpart ſont belles & richement vêtues. Elles ſavent chanter & danſer parfaitement à la maniere du pays. Mais comme elles n'en ſont pas moins publiques, Aureng-Zeb, plus ſérieux que ſes Prédéceſſeurs, abolit l'uſage de les admettre au Serrail; &, pour en conſerver quelque reſte, il permit ſeulement qu'elles vinſſent tous les Mercredis lui faire de loin le ſalam, ou la révérence, à l'Amkas (10). Un Médecin François, nommé *Bernard*, qui s'étoit établi dans cette Cour, s'y étoit rendu ſi familier, qu'il faiſoit quelquefois la débauche avec l'Empereur. Il avoit, par jour, dix écus d'appointemens; mais il gagnoit beaucoup d'avantage à traiter les Dames du Serrail, & les grands Omhras, qui lui faiſoient des préſens comme à l'envi. Son malheur étoit de ne pouvoir rien garder. Ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit de l'autre. Cette profuſion le faiſoit aimer de tout le monde, ſur-tout des Kenchenys, avec leſquelles il faiſoit beaucoup de dépenſe. Il devint amoureux d'une de ces femmes, qui joignoit des talens diſtingués aux charmes de la jeuneſſe & de la beauté. Mais ſa mere, appréhendant que la débauche ne lui fît perdre les forces néceſſaires pour les exercices de ſa profeſſion, ne la perdoit point de vûe. Bernard fut déſeſperé de cette rigueur. Enfin, l'amour lui inſpira le moyen de ſe ſatisfaire. Un jour que l'Empereur le remercioit, à l'Amkas, & lui faiſoit quelques préſens, pour la guériſon d'une femme du Serrail, il ſupplia ce Prince de lui donner la jeune Kencheny, dont il étoit amoureux, & qui étoit debout derriere l'aſſemblée pour faire le ſalam avec toute ſa troupe. Il avoua publiquement la violence de ſa paſſion, & l'obſtacle qu'il y avoit trouvé. Tous les Spectateurs rirent beaucoup, de le voir réduit à ſouffrir par les rigueurs d'une fille de cet Ordre. L'Empereur, après en avoir ri lui-même, ordonna qu'elle lui fût livrée, ſans s'embarraſſer qu'elle fût Mahométane & que le Médecin fût Chrétien. Qu'on la lui charge, dit-il, ſur les épaules, & qu'il l'emporte. Auſſi-tôt Bernard, ne s'embarraſſant pas plus des railleries de l'aſſemblée, ſe laiſſa mettre la Kencheny ſur le dos, & ſortit chargé de ſa proye (11).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Aureng Zeb abolit un uſage indecent.

Hiſtoire de Bernard Médecin François.

Comment il obtient une jeune Danſeuſe.

Obſervons que ce fut à Jehan-Guir, que le Médecin François en eut l'obligation; & qu'Aureng-Zeb, dans le zéle qu'il affectoit pour l'Alkoran, n'auroit jamais permis cette liaiſon d'une Muſulmane avec un Chrétien. Bernier paroît perſuadé, comme Rhoe, que le premier de ces deux Princes, malgré le penchant que d'autres lui ont attribué pour le Chriſtianiſme, mourut ſans Religion, & dans le deſſein d'en établir une nouvelle, qu'il faiſoit compoſer ſous ſa direction (12).

(10) *Ibid.* page 148.
(11) Pages 144 & précédentes.
(12) Page 151. *Voyez*, ci-deſſus, la fin du Journal de Rhoe.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

§ VI.

Religion, Figure, Habits, Mœurs & Uſages des Peuples de l'Indouſtan.

DANS un ſi grand nombre de Provinces, qui formoient autrefois différens Royaumes, dont chacun devoit avoir ſes propres Loix & ſes Uſages, on conçoit que malgré la reſſemblance du Gouvernement, qui introduit preſque toujours celle de la Police & de la Religion, en changeant par degrés les idées, les mœurs & les autres habitudes, un eſpace de quelques ſiécles, qui ſe ſont écoulés depuis la Conquête des Mogols, n'a pû mettre encore une parfaite uniformité entre tant de Peuples. Ainſi, la deſcription de tous les points, ſur leſquels ils différent, ſeroit une entrepriſe impoſſible. Mais les Voyageurs les plus exacts ont jetté quelque jour dans ce cahos, en diviſant les Sujets du grand Mogol en Mahométans, qu'ils appellent Maures, & en Payens, ou Gentils, de différentes ſectes. Cette diviſion paroît d'autant plus propre à faire connoître les uns & les autres, qu'en Orient, comme dans les autres parties du Monde, c'eſt la Religion qui régle ordinairement les uſages.

Diviſion générale des Peuples de l'Indouſtan.

L'Empereur, les Princes & tous les Seigneurs de l'Indouſtan profeſſent le Mahométiſme. Les Gouverneurs, les Commandans, & les Kutuals des Provinces, des Villes & des Bourgs, doivent être de la même Religion. Ainſi, c'eſt entre les mains des Mahométans, ou des Maures, que réſide toute l'autorité, non-ſeulement par rapport à l'adminiſtration, mais pour tout ce qui regarde auſſi les Finances & le Commerce. Ils travaillent tous, avec beaucoup de zéle, au progrès de leurs opinions. On ſait que le Mahométiſme eſt diviſé en quatre Sectes; celles d'Abubeker, d'Ali, d'Omar & d'Otman. Les Mogols ſont attachés à celle d'Ali, qui leur eſt commune avec les Perſans, avec cette ſeule différence, que dans l'explication de l'Alcoran, ils ſuivent les ſentimens de Hembili & de Maleki, au lieu que les Perſans s'attachent à l'explication d'Ali & de Tzafer-Saduck; oppoſés les uns & les autres aux Turcs, qui ſuivent celle de Hanife (13).

Le Mahométiſme eſt la Religion dominante.

La plûpart des Fêtes Mogoles ſont celles des Perſans. Ils célébrent fort ſolemnellement le premier jour de leur année, qui commence le premier jour de la Lune de Mars. Elle dure neuf jours, ſous le nom de Nourou (14), & ſe paſſe en feſtins. Le jour de la naiſſance de l'Empereur eſt une autre ſolemnité, pour laquelle il ſe fait des dépenſes extraordinaires à la Cour. On en célébre une, au mois de Juin, en mémoire du Sacrifice d'Abraham, & l'on y mêle auſſi celle d'Iſmael. L'uſage eſt d'y ſacrifier quantité de boucs, que les Dévots mangent enſuite avec beaucoup de répugnances & de cérémonies. Ils ont encore la Fête des deux Freres, Haſſan & Huſſein, fils d'Ali, qui étant allés, par zéle de Religion, vers la Côte de Coromandel, y furent maſſacrés par les Banians & d'autres Gentils, le dixiéme jour de la nouvelle

Fêtes Mogoles.

(13) Mandeſlo, Tome I. page 155.
(14) Voyez, ci-deſſus, l'explication de ce mot dans la Relation de Thomas Rhoe.

Lune de Juillet. Ce jour eſt conſacré à pleurer leur mort. On porte en proceſſion, dans les rues, deux cercueils, avec des trophées d'arcs, de fléches, de ſabres & de turbans. Les Maures ſuivent à pied, en chantant des cantiques funebres. Quelques-uns danſent & ſautent autour des cercueils. D'autres eſcriment avec des épées nues. D'autres crient de toute leur force, & font un bruit effrayant. D'autres ſe font volontairement des playes, avec des couteaux, dans la chair du viſage & des bras, ou ſe la percent avec des poinçons, qui font couler leur ſang le long des joues & ſur leurs habits. Il s'en trouve de ſi furieux, qu'on ne peut attribuer leurs tranſports qu'à la vertu de l'opium. On juge du degré de leur dévotion, par celui de leur fureur. Ces proceſſions ſe font dans les principaux quartiers & dans les plus belles rues des Villes. Vers le ſoir, on voit dans la grande Place du Meidan, ou du Marché, des figures de paille, ou de papier, ou d'autre ſubſtance legere, qui repréſentent les meurtriers de ces deux Saints. Une partie des Spectateurs leur tirent des fléches, les percent d'un grand nombre de coups, & les brûlent, au milieu des acclamations du Peuple. Cette cérémonie réveille ſi furieuſement la haine des Maures & leur inſpire tant d'ardeur pour la vengeance, que les Banians & les autres Idolâtres prennent le parti de ſe tenir renfermés dans leurs Maiſons. Ceux qui oſeroient paroître dans les rues, ou montrer la tête à leurs fenêtres, s'expoſeroient au riſque d'être maſſacrés, ou de ſe voir tirer des fléches. Les Mogols célébrent auſſi la Fête de Pâques, au mois de Septembre; & celle de la Confrairie, le 25 de Novembre, où ils ſe pardonnent tout le mal qu'ils ſe font fait mutuellement.

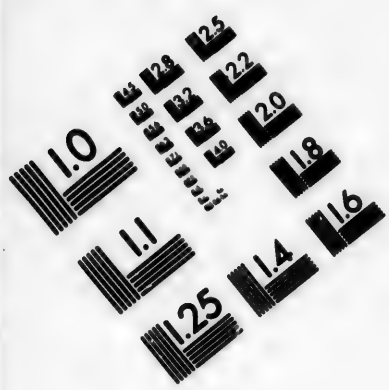
DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Les Moſquées de l'Indouſtan ſont aſſez baſſes; mais la plûpart ſont bâties ſur des éminences, qui les font paroître plus hautes que les autres édifices. Elles ſont conſtruites de pierre & de chaux, quarrées par le bas, & plates par le haut. L'uſage eſt de les environner de fort beaux appartemens, de ſalles & de chambres. On y voit des tombes de pierre, & ſur-tout, des murs d'une extrême blancheur. Les principales ont ordinairement une ou deux hautes tours. Les Maures y vont avec des lanternes, pendant le Ramadan, qui eſt leur Carême, parce que ces édifices ſont fort obſcurs. Autour de quelques-unes on a creuſé de grands & larges foſſés, remplis d'eau. Ceux qui ſont dans foſſés, ou ſans rivieres, ont de grandes citernes à l'entrée, où les Fidéles ſe lavent le viſage, les pieds & les mains. On n'y voit point de ſtatues, ni de peintures.

Moſquée de l'Indouſtan.

Chaque ville a pluſieurs petites Moſquées, entre leſquelles on en diſtingue une plus grande, qui paſſe pour la principale, où perſonne ne manque de ſe rendre tous les Samedis après midi & les jours de fête. Au lieu de cloches, un homme crie du haut de la tour, comme en Turquie, pour aſſembler le Peuple, & tient, en criant, le viſage tourné vers le Soleil. La chaire du Prédicateur eſt placée du côté de l'Orient. On y monte par trois ou quatre marches. Les Docteurs, qui portent le nom de Mullahs, s'y mettent pour faire les prieres & pour lire quelque paſſage de l'Alcoran, dont ils donnent l'explication, avec le ſoin d'y faire entrer les miracles de Mahomet & d'Ali, ou de refuter les opinions d'Abubecker, d'Otman & d'Homar (15).

(15) Voyages de Gautier-Schouten, au Tome VII. du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, pages 1000 & précédentes.



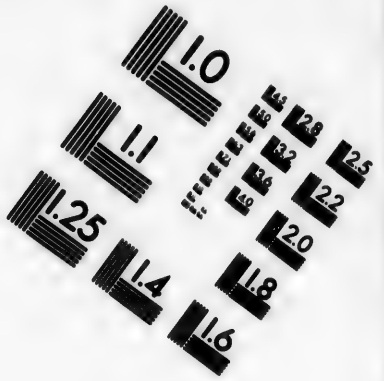
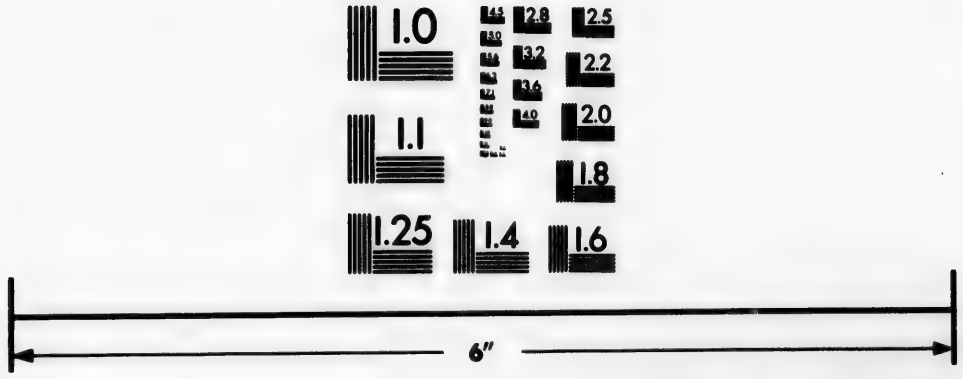
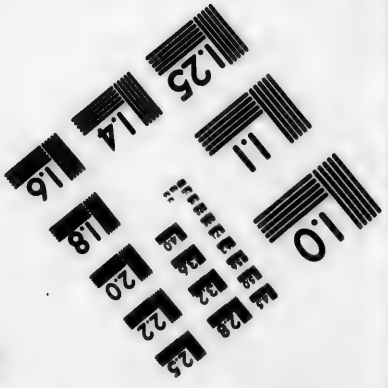


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Grande Mosquée de Dehli.

On a vû, dans le Journal de Tavernier, la description de la grande Mosquée d'Agra. Celle de Dehli ne fait pas une figure moins brillante, dans la Relation de Bernier. On la voit de loin, dit-il, élevée au milieu de la ville, sur un rocher qu'on a fort bien applani pour la bâtir, & pour l'entourer d'une belle Place, à laquelle viennent aboutir quatre belles & longues rues, qui répondent aux quatre côtés de la Mosquée; c'est-à-dire, une au frontispice, une autre derriere, & les deux autres aux deux portes du milieu de chaque côté. On arrive aux portes par vingt-cinq ou trente degrés de pierres, qui regnent autour de l'édifice, à l'exception du derriere, qu'on a revêtu d'autres belles pierres de taille, pour couvrir les inégalités du rocher qu'on a coupé; ce qui contribue beaucoup à relever l'éclat de ce Bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques. Tout y est revêtu de marbre, & les grandes portes sont couvertes de plaques de cuivre d'un fort beau travail. Au-dessus de la principale porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, on voit plusieurs tourelles de marbre blanc, qui lui donnent une grace singuliere. Sur le derriere de la Mosquée s'élevent trois grands dômes de front, qui sont aussi de marbre blanc; & dont celui du milieu est plus gros & plus élevé que les deux autres. Tout le reste de l'édifice, depuis ces trois dômes jusqu'à la porte principale, est sans couverture, à cause de la chaleur du pays; & le pavé n'est composé que de grands carreaux de marbre. Quoique ce Temple ne soit pas dans les regles d'une exacte Architecture, Bernier en trouva le dessein bien entendu & les proportions fort justes. Si l'on excepte les trois grands dômes & les tourelles, on croiroit tout le reste de marbre rouge; quoiqu'il ne soit que de pierres très faciles à tailler, & qui s'alterent même avec le tems.

Faste avec lequel l'Empereur s'y rend tous les Vendredis.

C'est à cette Mosquée que l'Empereur se rend le vendredi, qui est le dimanche des Mahométans, pour y faire sa priere. Avant qu'il sorte du Palais, les rues, par lesquelles il doit passer, ne manquent pas d'être arrosées, pour diminuer la chaleur & la poussiere. Deux ou trois cens mousquetaires sont en haie pour l'attendre; & d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée. Leurs mousquets sont petits, bien travaillés, & revêtus d'un grand fourreau d'écarlate, avec une petite banderolle par-dessus. Cinq ou six cavaliers, bien montés, doivent aussi se tenir prêts à la porte, & courir bien loin devant lui, dans la crainte de lui faire de la poussiere, pour écarter le peuple. Après ces préparatifs, le Monarque sort du Palais, monté sur un éléphant richement équipé, & sous un dais peint & doré; ou dans un trône éclatant d'or & d'azur, sur un brancard couvert d'écarlate ou de drap d'or, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Il est suivi d'une troupe d'Omhras, dont quelques-uns sont à cheval, & d'autres en Palekis. Cette marche avoit, aux yeux de Bernier, un air de grandeur, qu'il trouvoit digne de la Majesté Impériale (16).

Revenus des Mosquées & des Mullahs.

Les revenus des Mosquées sont médiocres. Ce qu'elles ont d'assuré, consiste dans le loier des maisons qui les environnent. Le reste vient des présens qu'on leur fait, ou des dispositions testamentaires. Les Mullahs n'ont pas

(16) Bernier, Tome III. pages 127 & précédentes.

de revenu fixe : ils ne vivent que des libéralités volontaires des fidéles, avec le logement pour eux & pour leur famille, dans les maiſons qui ſont autour des Moſquées. Mais ils tirent un profit conſidérable de leurs écoles, & de l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils apprennent à lire & écrire. Quelques-uns paſſent pour ſçavans ; d'autres vivent avec beaucoup d'auſterité, ne boivent jamais de liqueurs fortes & renoncent perpétuellement au mariage ; d'autres ſe renferment dans la ſolitude, & paſſent les jours & les nuits dans la méditation ou la priere. Le Ramadan, ou le Carême des Mogols, dure trente jours, & commence à la nouvelle Lune de Février. Ils l'obſervent par un jeûne rigoureux, qui ne finit qu'après le coucher du Soleil. C'eſt une opinion bien établie parmi eux, qu'on ne peut être ſauvé que dans leur Religion. Ils croyent les Juifs, les Chrétiens & les Idolâtres également exclus des félicités d'une autre vie. La plûpart ne toucheroient point aux alimens qui ſont achetés ou préparés par des Chrétiens. Ils n'en exceptent que le biſcuit fort ſec & les confitures. Leur Loi les oblige de faire cinq fois la priere, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Ils la font, tête baiſſée juſqu'à terre, & les mains jointes. L'arrivée d'un Etranger ne trouble point leur attention. Ils continuent de prier dans ſa préſence ; & lorſqu'ils ont rempli ce devoir, ils n'en deviennent que plus civils.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Office des Prêtres.

En général, les Mogols & tous les Maures Indiens ont l'humeur noble, les manieres polies, & la converſation fort agréable. On remarque de la gravité dans leurs actions & dans leur habillement, qui n'eſt point ſujet au caprice des modes. Ils ont en horreur l'inceſte, l'ivrognerie, & toutes ſortes de querelles. Mais ils admettent la poligamie ; & la plûpart ſont livrés aux plaiſirs des ſens. Quoiqu'ils ſe privent en public de l'uſage du vin & des liqueurs fortes, ils ne font pas difficulté, dans l'intérieur de leurs maiſons, de boire de l'arrack & d'autres préparations qui les animent au plaiſir.

Caractere général des Mogols.

Ils ſont moins blancs que bazanés ; la plûpart ſont d'aſſez haute taille, robuſtes & bien proportionnés. Leur habillement ordinaire eſt fort modeſte. Dans les Parties Orientales de l'Empire, les hommes portent de longues robes, des plus fines étoffes de coton, d'or ou d'argent. Elles leur pendent juſqu'au milieu de la jambe, & ſe ferment autour du cou. Elles ſont attachées avec des nœuds par-devant, depuis le haut juſqu'en bas. Sous ce premier vêtement, ils ont une veſte d'étoffe de ſoie à fleurs, ou de toile de coton, qui leur touche au corps & qui leur deſcend ſur les cuiſſes. Leurs culottes ſont extrêmement longues, la plûpart d'étoffes rouges raiées, & larges par le haut, mais ſe retréciſſant par le bas : elles ſont froncées ſur les jambes, & deſcendent juſqu'à la cheville du pied. Comme ils n'ont point de bas, cette culotte ſert, par ſes plis, à leur échauffer les jambes. Au centre de l'Empire & vers l'Occident, ils ſont vêtus à la Perſane, avec cette différence, que les Mogols paſſent, comme les Guzarates, l'ouverture de leur robe ſous le bras gauche, au lieu que les Perſans la paſſent ſous le bras droit ; & que les premiers nouent leur ceinture ſur le devant, laiſſent pendre les bouts, au lieu que les Perſans ne font que la paſſer autour du corps, & cachent les bouts dans la ceinture même.

Leur figure & leur habillement.

Ils ont des ſeripous, qui ſont une eſpece de larges ſouliers, faits ordinairement de cuir rouge doré. En hiver comme en été, leurs pieds ſont nuds

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

dans cette chauſſure. Ils la portent, comme nous portons nos mules, c'eſt-à-dire ſans aucune attache; pour les prendre plus promptement, lorſqu'ils veulent partir, & pour les quitter avec la même facilité, en rentrant dans leurs chambres, où ils craignent de ſouiller leurs belles nattes & leurs tapis de pied.

Ils ont la tête raſe & couverte d'un turban (17), dont la forme reſſemble à celui des Turcs; d'une fine toile de coton blanc, avec des raies d'or ou de ſoie. Ils ſçavent tous le tourner & ſe l'attacher autour de la tête, quoiqu'il ſoit quelquefois long de vingt-cinq ou trente aunes de France. Leurs ceintures, qu'ils nomment Commerbant, ſont ordinairement de ſoie rouge, avec des raies d'or ou blanches, & de groſſes houpes qui leur pendent ſur la hanche droite. Après la premiere ceinture, ils en ont une autre, qui eſt de coton blanc, mais plus petite, & roulée autour du corps, avec un beau Syinder au côté gauche, entre cette ceinture & la robe, dont la poignée eſt ſouvent ornée d'or, d'agathe, de criſtal, ou d'ambre. Le fourreau n'eſt pas moins riche à proportion. Lorſqu'ils ſortent, & qu'ils craignent la pluie ou le vent, ils prennent par-deſſus leurs habits une écharpe d'étoffe de ſoie, qu'ils ſe paſſent par-deſſus les épaules, & qu'ils ſe mettent autour du cou pour ſervir de manteau. Les Seigneurs, & tous ceux qui fréquentent la Cour, font éclater leur magnificence dans leurs habits; mais le commun des citoyens & les gens de métier ſont vêtus modeſtement. Les Mullahs portent le blanc, depuis la tête juſqu'aux pieds (18).

Habillemens des femmes.

Les femmes & les filles Mahométanes ont ordinairement, autour du corps, un grand morceau de la plus fine toile de coton, qui commence à la ceinture, d'où il fait trois ou quatre tours en bas, & qui eſt aſſez large pour leur pendre juſques ſur les pieds. Elles portent, ſous cette toile, une ſorte de caleçons d'étoffe légere. Dans l'intérieur de leurs maiſons, la plûpart ſont nues par le haut juſqu'à la ceinture, & demeurent auſſi tête & pieds nuds. Mais, lorſqu'elles ſortent, ou qu'elles paroiſſent ſeulement à leur porte, elles ſe couvrent les épaules d'un habillement, par-deſſus lequel elles mettent encore une écharpe. Ces deux vêtemens, étant aſſez larges, & n'étant point attachés ni ſerrés, voltigent ſur leurs épaules; & l'on voit ſouvent nûe, la plus grande partie de leur ſein & de leurs bras. Les femmes riches, ou de qualité, ont aux bras des anneaux & des cercles d'or. Dans les rangs ou les fortunes inférieures, elles en ont d'argent, d'ivoire, de verre, ou de lacque doré & d'un fort beau travail. Quelquefois elles en ont les bras garnis juſqu'au deſſous du coude: mais ces riches ornemens paroiſſent les embarraſſer, & n'ont pas l'air d'une parure aux yeux des Etrangers. Quelques-unes en portent autour des chevilles du pied. La plûpart ſe paſſent, dans le bas du nez, des bagues d'or garnies des petites perles, & ſe percent les oreilles avec d'autres bagues, ou avec de grands anneaux qui leur pendent de chaque côté ſur le ſein. Elles ont au cou de riches colliers, ou d'autres ornemens précieux, & aux doigts quantité de bagues d'or. Leurs cheveux, qu'elles laiſſent pendre, & qu'elles ménagent avec beaucoup d'art, ſont ordinairement noirs, & ſe nouent en boucles ſur le dos.

(17) Ils prononcent Tulbant ou Toulbant. (18) Schouten, *ubi ſup.* pp. 186 & ſuivantes.

Les femmes de considération ne laissent jamais voir leur visage aux Etrangers. Lorsqu'elles sortent de leurs maisons, ou qu'elles voyagent dans leurs Palanquins, elles se couvrent d'un voile de soie. Schouten prétend que cette mode vient plutôt de leur vanité, que d'un sentiment de pudeur & de modestie; & la raison qu'il en apporte, c'est qu'elles traitent l'usage opposé, de bassesse vile & populaire. Il ajoute que l'expérience fait souvent connoître, que celles qui affectent le plus de scrupule sur ce point, sont ordinairement assez mal avec leurs maris, à qui elles ont donné d'autres occasions de soupçonner leur fidélité (19)

Maisons des Mogols.

Les maisons des Maures sont grandes & spacieuses, & distribuées en divers appartemens, qui ont plusieurs chambres & leur salle. La plûpart ont des toîts plats & des terrasses, où l'on se rend le soir pour y prendre l'air. Dans celles des plus riches, on voit de beaux Jardins, remplis de bosquets & d'allées d'arbres fruitiers, de fleurs, & de plantes rares, avec des galeries, des cabinets & d'autres retraites contre la chaleur. On y trouve même des étangs & des viviers, où l'on ménage des endroits également propres & commodes, pour servir de bains aux hommes & aux femmes, qui ne laissent point passer de jour sans s'accorder le plaisir de se rafraîchir dans l'eau. Quelques-uns font élever, dans leurs Jardins, des tombeaux en Pyramide, & d'autres ouvrages d'une architecture fort délicate. Cependant Bernier, après avoir parlé d'une célébre maison de campagne du Grand Mogol, qui est à deux ou trois lieues de Dehli, & qui se nomme *Chah-Limar*, finit par cette observation : » C'est véritablement une belle & royale » Maison : mais n'allez pas croire qu'elle approche d'un Fontainebleau, d'un » Saint Germain, ou d'un Versailles. Ce n'en est pas seulement l'ombre. » Ne pensez pas non plus qu'aux environs de Dehli, il se trouve des Saint » Cloud, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, &c. ou » qu'on y voie même de ces moindres Maisons de simples Gentilshommes, » de Bourgeois & de Marchands, qui sont en si grand nombre autour de » Paris. Les Sujets ne pouvant acquérir la propriété d'aucune terre, une maxi- » me si dure supprime nécessairement cette sorte de luxe (20).

Les murailles des grandes maisons sont de terre & d'argile, mêlées ensemble, & séchées au Soleil. On les enduit d'un mêlange de chaux & de fiente de vache, qui les préserve des insectes; & par-dessus encore, d'une autre composition d'herbe, de lait, de sucre & de gomme, qui leur donne un lustre & un agrément singulier. Cependant on a deja fait remarquer qu'il se trouve des maisons de pierre; & que, suivant la proximité des carrieres, plusieurs villes en sont bâties presqu'entiérement. Les maisons du peuple ne sont que d'argile & de paille. Elles sont basses, couvertes de roseaux, enduites de fiente de vache. Elles n'ont ni chambres hautes, ni cheminées, ni caves. Les ouvertures, qui servent de fenêtres, sont même sans vîtres; & les portes, sans serrures & sans verroux; ce qui n'empêche point que le vol n'y soit très rare (21).

Magnificence des personnes riches.

Les appartemens des grandes maisons offrent ce qu'il y a de plus riche en tapis de Perse, en nattes très fines, en précieuses étoffes, en dorures & en

(19) *Ibid.* p. 188. (20) Bernier, *ubi sup.* p. 138. (21) Schouten, pp. 190 & suiv.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

meubles recherchés, parmi leſquels on voit de la vaiſſelle d'or & d'argent. Les femmes ont un appartement particulier, qui donne ordinairement ſur le jardin ; elles y mangent enſemble. Cette dépenſe eſt incroyable pour le mari, ſur-tout dans les conditions élevées ; car chaque femme a ſes domeſtiques & ſes eſclaves du même ſexe, avec toutes les commodités qu'elle deſire. D'ailleurs les Grands & toutes les perſonnes riches entretiennent un grand train d'Officiers, de Gardes, d'Eunuques, de Valets, d'Eſclaves, & ne ſont pas moins attentifs à ſe faire bien ſervir au-dedans, qu'à ſe diſtinguer au-dehors par l'éclat de leur cortege. Chaque Domeſtique eſt borné à ſon office. Les Eunuques gardent les femmes, avec des ſoins qui ne leur laiſſent pas d'autre attention. On voit, au ſervice des principaux Seigneurs, une eſpece de coureurs, qui portent deux ſonnettes ſur la poitrine, pour être excités, par le bruit, à courir plus vîte, & qui font réguliérement quatorze ou quinze lieues en vingt-quatre heures. On y voit des coupeurs de bois, des chartiers & des cameliers pour la proviſion d'eau, des porteurs de Palanquins, & d'autres ſortes de valets pour divers uſages.

Leurs femmes & leurs domeſtiques.

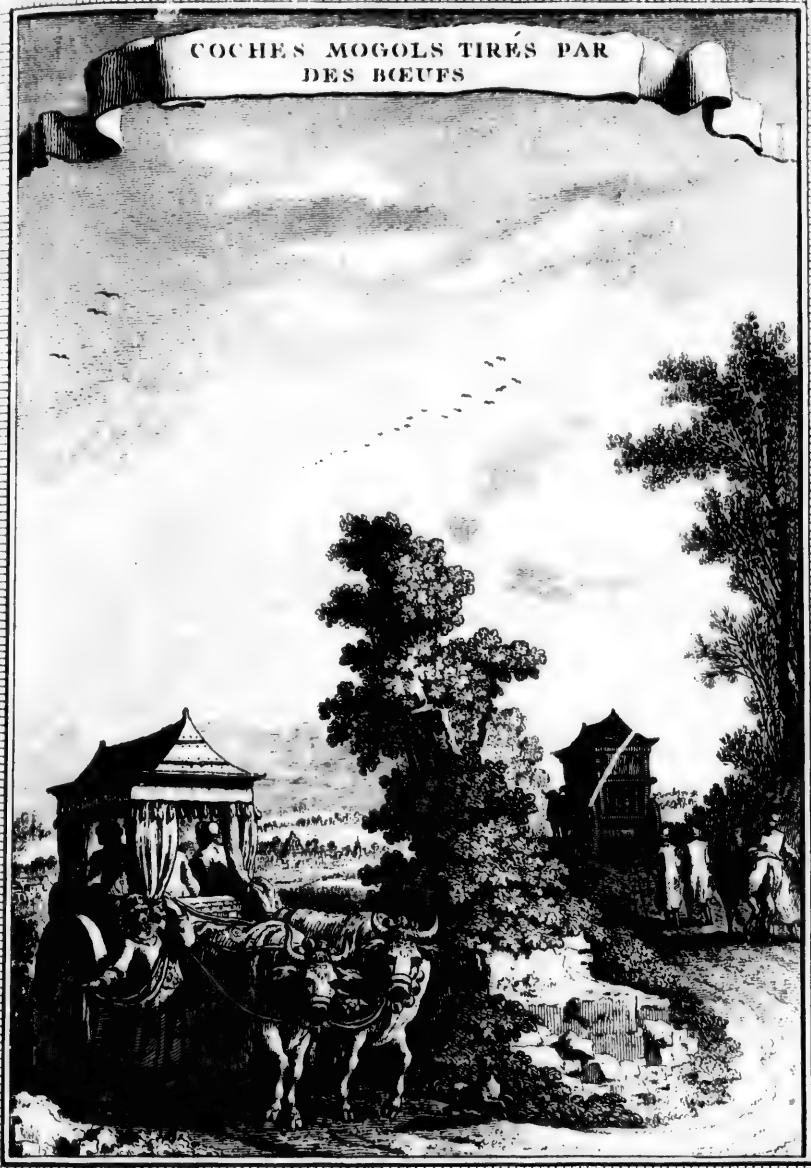
Entre pluſieurs ſortes de voitures, quelques-uns ont des caroſſes à l'Indienne, qui ſont tirés par des bœufs : mais les plus communes ſont diverſes ſortes de Palanquins, dont la plûpart ſont ſi commodes, qu'on y peut mettre un petit lit avec ſon pavillon, ou des rideaux qui ſe retrouſſent comme ceux de nos lits d'ange. Une longue piece de bambou, courbé avec art, paſſe d'un bout à l'autre de cette litiere, & ſoutient toute la machine dans une ſituation ſi ferme qu'on n'y reçoit jamais de mouvement incommode. On y eſt aſſis ou couché. On y mange & l'on y boit, dans le cours des plus longs voyages. On y peut même avoir, avec ſoi, quelques amis ; & la plûpart des Mogols s'y font accompagner de leurs femmes : mais ils apportent de grands ſoins, pour les dérober à la vûe des paſſans. Ces agréables voitures ſont portées par ſix ou huit hommes, ſuivant la longueur du voyage, & les airs de Grandeur que le Maître cherche à ſe donner. Ils vont pieds nuds, par des chemins d'une argile dure, qui devient fort gliſſante pendant la pluie. Ils marchent au travers des broſſailles & des épines, ſans aucune marque de ſenſibilité pour la douleur, dans la crainte de donner trop de branle au Palanquin. Ordinairement, il n'y a que deux porteurs pardevant, & deux par derriere, qui marchent ſur une même ligne. Les autres ſuivent, pour être toujours prêts à ſuccéder au fardeau. On met, avec eux, autour de la litiere des joueurs d'inſtrumens, des gardes, des cuiſiniers, & d'autres valets, dont les uns portent des tambours & des flutes, les autres, des armes, des banderolles, des vivres, des tentes, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la commodité du voyage. Cette méthode épargne les frais des animaux, dont la nourriture eſt toujours difficile, & d'une grande dépenſe, ſans compter que rien n'eſt à meilleur marché que les Porteurs. Leurs journées les plus fortes ne montent pas à plus de quatre ou cinq ſous. Quelques-uns même ne gagnent que deux ſous par jour. On ſe perſuadera aiſément qu'ils ne mettent leurs ſervices qu'à ce prix, ſi l'on conſidere que dans toutes les parties de l'Indouſtan, les gens du commun ne vivent que de riz cuit à l'eau ; & que, s'élevant rarement au-deſſus de leur condition, ils apprennent le métier de leurs peres, avec l'habitude de la ſoumiſſion & de la docilité pour ceux qui tiennent un rang ſupérieur.

Voitures les plus communes.

Comment elles ſont portées.

Les

COCHES MOGOLS TIRÉS PAR DES BŒUFS



T. X. N.° X.

Les Seigneurs, & les riches Commerçans, ſont magnifiques dans leurs feſtins. C'eſt une grande partie de leur dépenſe. Le Maître de la Maiſon ſe place, avec ſes convives, ſur des tapis, où le Maître d'Hôtel préſente à chacun des mets fort bien apprêtés, avec des confitures & des fruits. Les Mogols ont des ſieges & des bancs, ſur leſquels on peut s'aſſeoir : mais ils ſe mettent plus volontiers ſur des nattes fines & ſur des tapis de Perſe, en croiſant leurs jambes ſous eux. Les plus riches Négocians ont chez eux des fauteuils, pour les offrir aux Marchands Européens (22). Feſtins.

Dans les conditions honnêtes, on envoye les enfans aux écoles publiques, pour y apprendre à lire, à écrire, & ſur-tout, à bien entendre l'Alcoran. Ils reçoivent auſſi les principes des autres Sciences, auxquelles ils ſont deſtinés, telles que la Philoſophie, la Rhétorique, la Médecine, la Poéſie, l'Aſtronomie & la Phyſique. Les Moſquées ſervent d'écoles, & les Mullahs de Maîtres. Ceux qui n'ont aucun bien élevent leurs enfans pour la ſervitude, ou pour la profeſſion des armes, ou pour quelque métier dans lequel ils les croient capables de réuſſir (23). Education des enfans.

Ils les fiancent dès l'âge de ſix à huit ans : mais le mariage ne ſe conſomme qu'à l'âge indiqué par la nature, ou ſuivant l'ordre du pere & de la mere. Auſſi-tôt que la fille reçoit cette liberté, on la mene, avec beaucoup de cérémonie, au Gange, ou ſur le bord de quelqu'autre riviere. On la couvre de fleurs rares & de parfums. Les réjouiſſances ſont proportionnées au rang ou à la fortune. Dans les propoſitions du mariage, une famille négocie longtems. Après la concluſion, l'homme riche monte à cheval pendant quelques ſoirées. On lui porte, ſur la tête, pluſieurs Parafols. Il eſt accompagné de ſes amis, & d'une ſuite nombreuſe de ſes propres domeſtiques. Ce cortége eſt environné d'une multitude d'inſtrumens, dont la marche s'annonce par un grand bruit. On voit, parmi eux, des danſeurs, & tout ce qui peut ſervir à donner plus d'éclat à la Fête. Une foule de peuple ſuit ordinairement cette cavalcade. On paſſe dans toutes les grandes rues ; on prend le plus long chemin. En arrivant chez la jeune femme, le Marié ſe place ſur un tapis, où ſes parens le conduiſent. Un Mullah tire ſon livre & prononce hautement les formules de Religion, ſous les yeux d'un Magiſtrat, qui ſert de témoin. Le Marié jure devant les ſpectateurs, que s'il répudie ſa femme, il reſtituera la dot qu'il a reçue ; après quoi le Prêtre acheve, & leur donne ſa bénédiction. Mariages.

Le feſtin nuptial n'eſt ordinairement compoſé que de betel, ou d'autres mets délicats : mais on n'y ſert jamais de liqueurs fortes, & ceux qui en boivent ſont obligés de ſe tenir à l'écart. Le mets le plus commun, & le plus eſtimé, eſt une ſorte de pâte en petites boules rondes, compoſée de pluſieurs ſemences aromatiques, & mêlée d'opium, qui les rend d'abord fort gais, mais qui les étourdit enſuite, & les fait dormir.

Le divorce n'eſt pas moins libre que la poligamie. Un homme peut épouſer autant de femmes que ſa fortune lui permet d'en nourrir ; mais en donnant, à celles qui lui déplaiſent, le bien qu'il leur a promis le jour du mariage, il a toujours le pouvoir de les congédier. Elles n'ont ordinairement, Divorces.

(22) *Ibid.* page 191.

(23) *Ibid.* page 178.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

pour dot, que leurs vêtemens & leurs bijoux. Celles qui ſont d'une haute naiſſance paſſent dans la maiſon de leur mari, avec leurs femmes de chambre & leurs eſclaves. L'adultere les expoſe à la mort. Un homme qui ſurprend ſa femme dans le crime, ou qui s'en aſſure par des preuves, eſt en droit de la tuer. L'uſage ordinaire des Mogols eſt de fendre la coupable en deux, avec leurs ſabres. Mais une femme, qui voit ſon mari entre les bras d'une autre, n'a point d'autre reſſource que la patience. Cependant, lorſqu'elle peut prouver qu'il l'a battue, ou qu'il lui refuſe ce qui eſt néceſſaire à ſon entretien, elle peut porter ſa plainte au Juge, & demander la diſſolution du mariage. En ſe ſéparant, elle emmene ſes filles, & les garçons demeurent au mari. Les riches Particuliers, ſur-tout les Marchands, établiſſent une partie de leurs femmes & de leurs concubines, dans les différens lieux où leurs affaires les appellent, pour y trouver une maiſon prête, & toutes ſortes de commodités. Ils en tirent auſſi cet avantage, que les femmes de chaque maiſon s'efforcent, par leurs careſſes, de les y attirer plus ſouvent. Ils les font garder par des Eunuques & des Eſclaves, qui ne leur permettent pas même de voir leurs plus proches parens (24).

Punition de l'adultere.

Femmes d'un même homme établies en différens lieux.

(24) *Ibid.* pages 184 & précédentes. Ces ſoins n'empêchent pas qu'il n'arrive de grands deſordres juſques dans le Serrail de l'Empereur. On peut s'en fier au témoignage de Bernier. » On vit, dit-il, Aureng-Zeb un » peu dégouté de Rauchenara Begum, ſa » Favorite, parce qu'elle fut accuſée d'avoir » fait entrer, à diverſes fois, dans le Serrail, deux hommes, qui furent découverts » & n[illegible] devant lui. Voici de quelle façon » une v[illegible]le Meſtice de Portugais, qui avoit » été long-tems Eſclave dans le Serrail, & » qui avoit la liberté d'y entrer & d'en ſortir, me raconta la choſe. Elle me dit que » Rauchenara-Begum, après avoir épuiſé les » forces d'un jeune homme, pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le » donna à quelques-unes de ſes femmes, » pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques Jardins, & le faire ſauver; mais ſoit qu'elles euſſent été découvertes, ou qu'elles craigniſſent de l'être, » elles s'enfuirent, & le laiſſerent errant » parmi ces Jardins, ſans qu'il ſût de quel » côté tourner. Enfin, ayant été rencontré » & mené devant Aureng-Zeb, ce Prince » l'interrogea beaucoup, & n'en put preſque tirer d'autre réponſe, ſinon qu'il étoit » entré par-deſſus les murailles. On s'attendoit qu'il le feroit traiter avec la cruauté » que Chah Jehan, ſon pere, avoit eue dans » les mêmes occaſions : mais il commanda » ſimplement qu'on le fît ſortir par où il » étoit entré. Les Eunuques allerent peut-» être au-delà de cet ordre, car ils le jetterent du haut des murailles en bas. Pour ce » qui eſt du ſecond, cette même femme dit » qu'il fut trouvé errant dans les Jardins » comme le premier, & qu'ayant confeſſé » qu'il étoit entré par la porte, Aureng Zeb » commanda auſſi ſimplement qu'on le fît » ſortir par la porte; ſe réſervant néanmoins de faire un grand & exemplaire » châtiment ſur les Eunuques, parce que » c'eſt une choſe qui non-ſeulement regarde ſon honneur, mais auſſi la ſûreté de » ſa perſonne. *Bernier, Tome II. pages 34 & ſuivantes.*

Citons un autre trait du même Voyageur. » En ce même-tems, dit-il, on vit arriver » un accident bien funeſte, qui fit grand » bruit dans Dehli, principalement dans le » Serrail, & qui deſabuſa quantité de perſonnes, qui avoient peine à croire, comme moi, que les Eunuques, quoique coupés tout raz, devinſſent amoureux comme les autres hommes. Didar-Khan, un » des premiers Eunuques du Serrail, & qui » avoit fait bâtir une Maiſon où il venoit » ſouvent coucher & ſe divertir, devint » amoureux d'une très belle femme d'un de » ſes voiſins, qui étoit un Ecrivain Gentil. » Ces amourettes durerent aſſez long-tems » ſans que perſonne y trouvât beaucoup à » redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque, » qui a droit d'entrer par-tout : mais cette » familiarité devint ſi grande & ſi extraordinaire, que les voiſins ſe douterent de » quelque choſe, & raillerent l'Ecrivain. » Une nuit qu'il trouva les deux Amans

Les devoirs qu'on rend aux Morts, ſont accompagnés de tant de modeſtie & de décence, qu'un Voyageur Hollandois reproche, à ſa Nation, d'en avoir beaucoup moins (25). Pendant trois jours, les femmes, les parens, les enfans & les voiſins pouſſent de grands cris. Enſuite on lave le corps. On l'enſevelit dans une toile blanche, qu'on cout ſoigneuſement, & dans laquelle on renferme divers parfums. La cérémonie des funerailles commence par deux ou trois Prêtres, qui tournent pluſieurs fois autour du corps, en prononçant quelques prieres. Huit ou dix hommes, vêtus de blanc, le mettent dans la biere, & le portent au lieu de la ſépulture. Les parens & les amis, vêtus auſſi de blanc, ſuivent deux à deux, & marchent avec beaucoup d'ordre & de modeſtie. Le tombeau eſt ordinairement un petit caveau de maçonnerie, où l'on poſe le corps ſur le côté droit, les pieds tournés vers le Midi, & le viſage vers l'Occident. On le couvre de planches, & l'on jette de la terre par-deſſus. Enſuite toutes les perſonnes de l'aſſemblée vont ſe laver les mains, dans un lieu préparé pour cet uſage. Les Prêtres & les aſſiſtans reviennent former un cercle autour du tombeau, la tête couverte, les mains jointes, le viſage tourné vers le ciel, & font une courte priere: après quoi chacun reprend ſon rang, pour ſuivre les parens juſqu'à la maiſon du deuil. Là, ſans perdre la gravité qui convient à cette triſte ſcène, l'aſſemblée ſe ſépare, & chacun ſe retire d'un air ſérieux.

Enterremens & devoirs funebres.

Ces uſages, qui ſont communs à tous les Mahométans de l'Empire, mettent beaucoup de reſſemblance entr'eux dans toutes les Provinces, malgré la variété de leur origine, & la différence du climat (26). Mais on ne trouve pas la même conformité dans les Sectes idolâtres, qui compoſent encore la plus grande partie des ſujets du grand Mogol. Les Voyageurs en diſtinguent un grand nombre, dont les opinions & le culte feront le ſujet d'un autre Article. Ici, pour ne s'arrêter qu'aux uſages civils, les principales obſervations doivent tomber ſur les Banians, qui, faiſant, ſans comparaiſon, le plus

Obſervation

» couchés enſemble, il poignarda l'Eunu-
» que, & laiſſa la femme pour morte. Tout
» le Serrail, Femmes & Eunuques, ſe ligua
» contre lui pour le faire mourir; mais Au-
» reng-Zeb ſe mocqua de toutes leurs bri-
» gues, & ſe contenta de lui faire embraſ-
» ſer le Mahométiſme. *Ibidem.* p. 31.

(25) Schouten, *ubi ſuprà*, p. 204.

(26) Quand on les diſtingue, obſerve Mandeſlo, en Patans, en Mogols, ou Mogollies, & en Indouſtans, qui ſont ſubdiviſés en pluſieurs Caſtes ou Tribus, comme celles de Sayedt, de Sigh & de Lith, il faut avouer que ſi l'on trouve quelques différences dans leur caractere & dans leurs uſages, ils les ont apportées du pays dont ils ſont ſortis, & qu'elles n'ont rien de commun avec leur Religion. Les Parans ſont d'origine libre, de ces eſpeces de Montagnards, dont on a parlé pluſieurs fois; gens orgueilleux, inſolens, cruels, livrés au brigandage, qui mépriſent ceux qu'ils voyent moins téméraires qu'eux a riſquer leur vie ſans néceſſité. Les Mogols, ou Mogollies, qui ſont proprement les anciens Conquérans, ſortis de la Tartarie, ſont d'un caractere doux, ſage, civil, obligeant. Les Indouſtans, ou les Indous, ſont les anciens Habitans du pays. On les reconnoît à leur couleur, qui eſt beaucoup plus noire que celle des deux autres Nations qu'on vient de nommer. Ce ſont des gens ruſtiques & avares, qui ont moins d'eſprit que les Patans & les Mogols. Dans la Province d'Haja-Khan, on trouve certains Peuples, nommés *Blotions*, qui ſont courageux & robuſtes comme les Patans. La plûpart ſont Voituriers, & ſe mêlent de louer des chameaux. Ils entreprennent de conduire les Caffilas, ou les Caravanes; ce qu'ils font avec tant de fidélité, qu'ils perdroient plutôt la vie que de s'expoſer au moindre reproche. *Mandeſlo, Tome I. page 197.*

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN

grand nombre, peuvent être regardés comme le second ordre d'une Nation, dont les Mahométans ſont le premier.

Caractere général des Banians.

Suivant le témoignage de tous les Voyageurs, il n'y a point d'Indiens plus doux & plus modeſtes, plus tendres, plus pitoyables, plus civils, & de meilleure foi pour les Etrangers (27), que les Banians. Il n'y en a point auſſi, de plus ingénieux, de plus habiles, & même de plus ſçavans. On voit, parmi eux, des gens éclairés dans toutes ſortes de profeſſions; ſur-tout, des Banquiers, des Jouailliers, des Ecrivains, des Courtiers très adroits, & de profonds Arithméticiens. On y voit de gros Marchands de grains, de toiles de coton, d'étoffes de ſoie, & de toutes les marchandiſes des Indes. Leurs boutiques ſont belles, & leurs magaſins richement fournis. Mais il ne s'y trouve jamais rien qui ait eu vie; de ſorte qu'il n'y faut chercher, ni viande, ni poiſſon. Les Banians ſavent mieux l'arithmétique que les Chrétiens & les Maures. Quelques-uns font un gros Commerce ſur mer, & poſſédent d'immenſes richeſſes. Auſſi ne vivent-ils pas avec moins de magnificence que les Maures. Ils ont de belles maiſons, des appartemens commodes & bien meublés, & des baſſins d'eau fort propres pour leurs bains. Ils entretiennent un grand nombre de domeſtiques, de chevaux & de palanquins. Mais leurs richeſſes n'empêchent point qu'ils ne ſoient ſoumis aux Maures, dans tout ce qui regarde l'ordre de la Société; à l'exception du culte religieux, ſur lequel aucun Empereur Mogol n'a jamais oſé les chagriner. Il eſt vrai qu'ils achetent cette liberté par de gros tributs, qu'ils envoyent à la Cour par leurs Prêtres, qui ſont les Bramines. Elle en eſt quitte pour quelques veſtes, ou quelque vieil éléphant, dont elle fait préſent à leurs députés (28). Ils payent auſſi de groſſes ſommes aux Gouverneurs, dans la crainte qu'on ne les charge de fauſſes accuſations, ou que ſous quelque prétexte on ne confiſque leurs biens (29). Le Peuple de cette Secte eſt compoſé de toutes ſortes d'Artiſans, qui vivent du travail de leurs mains; mais ſur-tout d'un grand nombre de Tiſſerands, dont les villes & les champs ſont remplis. Les plus fines toiles & les plus belles étoffes des Indes viennent de leurs Manufactures. Ils fabriquent des tapis, des couvertures, des courte-pointes, & toutes ſortes d'ouvrages de coton ou de ſoie, avec la même induſtrie dans les deux ſexes, & la même ardeur pour le travail.

Tribut qu'ils payent aux Empereurs Mogols.

Les riches Banians ſont vêtus à peu près comme les Maures; mais la plûpart ne portent que des étoffes blanches, depuis la tête juſqu'aux pieds. Leurs robes ſont d'une fine toile de coton, dont ils ſe font auſſi des turbans. C'eſt par cette partie néanmoins qu'on les diſtingue, car leurs turbans ſont moins grands que ceux des Maures. On les reconnoît auſſi à leurs hautes-chauſſes, qui ſont plus courtes. D'ailleurs, ils ne ſe font point raſer la tête, quoiqu'ils ne portent pas les cheveux fort longs. Leur uſage eſt auſſi de ſe faire tous les jours une marque jaune au front, de la largeur d'un doigt, avec un mêlange d'eau & de bois de ſandal, dans lequel ils broyent quatre ou cinq grains de riz. C'eſt de leurs Bramines qu'ils reçoivent cette marque, après avoir fait leurs dévotions dans quelque Pagode (30).

Leur maniere de ſe vêtir.

(27) C'eſt le témoignage de Schouten, p. 204. Mandeſlo dit, au contraire, qu'il faut être ſur ſes gardes avec eux, p. 159.

(28) Bernier, Tome III. p. 92.

(29) Schouten, *ubi ſup.* p. 205.

(30) Mandeſlo, Tome I. p. 158.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Leurs femmes ne ſe couvrent point le viſage, comme celles des Mahométans ; mais elles parent auſſi leur tête de pendans & de colliers. Les plus riches ſont vêtues d'une toile de coton, ſi fine, qu'elle en eſt tranſparente, & qui leur deſcend juſqu'au milieu des jambes. Elles mettent, par-deſſus, une ſorte de veſte, qu'elles ſerrent d'un cordon au-deſſus des reins. Comme le haut de cet habillement eſt fort lâche, on les voit nûes depuis le ſein juſqu'à la ceinture. Pendant l'Eté, elles ne portent que des ſabots, ou des ſouliers de bois, qu'elles s'attachent aux pieds avec des courroyes : mais, l'Hyver, elles ont des ſouliers de velours, ou de brocard, garnis de cuir doré. Les quartiers en ſont fort bas, parce qu'elles ſe déchauſſent à toute heure, pour entrer dans leurs chambres, dont les planchers ſont couverts de tapis. Les enfans de l'un & l'autre ſexe vont nuds, juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans (31).

Agrémens des femmes Baniannes.

La plûpart des femmes Banianes ont le tour du viſage bien fait, & beaucoup d'agrémens. Leurs cheveux noirs & luſtrés forment une ou deux boucles ſur le derriere du cou, & ſont attachés d'un nœud de ruban. Elles ont, comme les Mahométanes, des anneaux d'or paſſés dans le nez & dans les oreilles. Elles en ont aux doigts, aux bras, aux jambes, & aux gros doigts du pied. Celles du commun les ont d'argent, de laque, d'ivoire, de verre, ou d'étaim. Comme l'uſage du betel leur noircit les dents, elles ſont parvenues à ſe perſuader que c'eſt une beauté de les avoir de cette couleur. Fi, diſoient-elles à Mandeſlo ; vous avez les dents blanches, comme les chiens & les ſinges (32).

Habits des Bramines.

Les Bramines ſont diſtingués des autres Banians, par leur coeffure, qui eſt une ſimple toile blanche, à laquelle ils font faire pluſieurs fois le tour de la tête, pour attacher entiérement leurs cheveux, qu'ils ne font jamais couper ; & par trois filets de petite ficelle, qu'ils portent ſur la peau, & qui leur deſcend en écharpe ſur l'eſtomac, depuis l'épaule juſqu'aux hanches. Ils n'ôtent jamais cette marque de leur profeſſion, quand il ſeroit queſtion de la vie (33).

Education & mariages des Baniens.

L'éducation des enfans de cette nombreuſe Secte n'a rien de commun avec celle des Mahométans. Les jeunes garçons apprennent, de bonne heure, l'arithmétique & l'art d'écrire. Enſuite on s'efforce de les pouſſer dans la profeſſion de leurs peres. Il eſt rare qu'ils abandonnent le genre de vie dans lequel ils ſont nés. L'uſage eſt de les fiancer dès l'âge de quatre ans, & de les marier au-deſſus de dix ; après quoi les parens leur laiſſent la liberté de ſuivre l'inſtinct de la nature. Ainſi l'on voit ſouvent parmi eux de jeunes meres, de dix ou douze ans. Une fille, qui n'eſt pas mariée à cet âge, tombe dans le mépris. Les cérémonies des Noces ſont différentes dans chaque canton, & même dans chaque ville. Mais tous les peres s'accordent à donner leurs filles pour une ſomme d'argent, ou pour quelque préſent qu'on leur offre. Après avoir marché, avec beaucoup d'appareil, dans les principales rues de la ville ou du bourg, les deux familles ſe placent ſur des nattes, près d'un grand feu, autour duquel on fait faire trois tours aux deux Amans ;

(31) Schouten, page 216. Mandeſlo, page 159.

(32) Mandeſlo, page 158.

(33) *Ibid.* page 165.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

tandis qu'un Bramine prononce quelques mots, qui font comme la bénédiction du mariage. Dans plusieurs endroits, l'union se fait par deux noix de cocos, dont l'époux & la femme font un échange, pendant que le Bramine leur lit quelques formules dans un livre (34). Le Festin nuptial est proportionné à l'opulence des familles. Mais quelque riches que soient les parens d'une fille, il est rare qu'elle ait d'autre dot que ses joyaux, ses habits, son lit, & quelque vaisselle. Si la nature lui refuse des enfans, le mari peut prendre une seconde, & même une troisiéme femme : mais la premiere conserve toujours son rang & ses privileges. D'ailleurs, quoique l'usage accorde cette liberté aux hommes, ils ne peuvent gueres en user sans donner quelque atteinte à leur propre réputation.

Autres usages des Banians.

Les Banians sont d'une extrême propreté dans leurs Maisons. Ils couvrent le pavé, de nattes fort bien travaillées, sur lesquelles ils s'asseyent comme les Maures, c'est-à-dire, les jambes croisées sous eux. Leur nourriture la plus commune est du riz, du beurre & du lait, avec toutes sortes d'herbages & de fruits. Ils ne mangent aucune sorte d'animaux, & ce respect pour toutes les créatures vivantes s'étend jusqu'aux insectes. Dans plusieurs cantons, ils ont des Hôpitaux pour les bêtes languissantes de vieillesse ou de maladie. Ils rachetent les oiseaux qu'ils voyent prendre aux Mahométans. Les plus dévots font difficulté d'allumer, pendant la nuit, du feu, ou de la chandelle, de peur que les mouches ou les papillons ne s'y viennent brûler. Cet excès de superstition, qu'ils doivent à l'ancienne opinion de la transmigration des ames, leur donne de l'horreur pour la guerre, & pour tout ce qui peut conduire à l'effusion du sang. Aussi les Empereurs n'exigent-ils d'eux aucun service militaire. Mais cette exemption les rend aussi mépriſables que leur Idolâtrie, aux yeux des Mahométans, qui en prennent droit de les traiter en Esclaves : ce qui n'empêche point que le Souverain ne leur laisse l'avantage de pouvoir léguer leurs biens à leurs Héritiers mâles, sous la seule condition d'entretenir leur mere jusqu'à la mort, & leurs sœurs jusqu'au tems de leur mariage (35).

§ VII.

Sectes Idolâtres des Indes.

Multitude de Sectes Idolâtres.

QUELQUES Voyageurs (36) ont fait le compte des Sectes Idolâtres, qui sont autant de branches des Banians, & prétendent en avoir trouvé quatre-vingt-trois. Elles ont toutes cette ressemblance avec les Mahométans, qu'elles font consister la principale partie de leur Religion dans les purifications corporelles. Il n'y a point d'Idolâtre Indien, qui laisse passer le jour sans se laver. La plûpart n'ont pas de soin plus pressant, dès le plus grand matin, avant le lever du Soleil. Ils se mettent dans l'eau jusqu'aux hanches, tenant à la main un brin de paille, que le Bramine leur distribue, pour chasser l'esprit malin, pendant qu'il donne la bénédiction & qu'il prê-

Leurs purifications.

(34) Schouten, page 208.
(35) Schouten, page 209.
(36) Mandesio, Abraham Rogers, Gautier Schouten, &c.

che ſes opinions à ceux qui ſe purifient. Les Habitans des bords du Gange ſe croient les plus heureux, parce qu'ils attachent une idée particuliere de ſainteté aux eaux de ce Fleuve. Non-ſeulement ils s'y baignent pluſieurs fois le jour, mais ils ordonnent que leurs cendres y ſoient jettées après leur mort. Le comble de leur ſuperſtition eſt dans les Eclipſes, dont ils craignent les plus malignes influences. Bernier fait un récit curieux du ſpectacle dont il fut témoin. Il ſe trouvoit à Dehli, pendant la fameuſe Eclipſe de 1666 : » Il monta, dit-il, ſur la terraſſe de ſa Maiſon, qui étoit » ſituée ſur les bords du Gemna. De-là, il vit les deux côtés de ce Fleuve, » dans l'étendue d'une lieue, couverts d'Idolâtres, qui étoient dans l'eau » juſqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour ſe plonger & ſe laver dans » le moment où l'Eclipſe alloit commencer. Les petits garçons & les petites filles » étoient nûs comme la main. Les hommes l'étoient auſſi, excepté qu'ils » avoient une eſpece d'écharpe, bridée à l'entour des cuiſſes. Les femmes » mariées, & les filles qui ne paſſoient pas ſix ou ſept ans, étoient couver- » tes d'un ſimple drap. Les perſonnes de condition, tels que les Rajas, Prin- » ces Souverains Gentils, qui ſont ordinairement à la Cour & au ſervice » de l'Empereur, les Serrafs, ou Changeurs, les Banquiers, les Jouailliers, » & tous les riches Marchands avoient traverſé l'eau avec leurs familles. Ils » avoient dreſſé leurs tentes, ſur l'autre bord, & planté, dans la riviere, » des Kanates, qui ſont une eſpece de paravents, pour obſerver leurs céré- » monies, & ſe laver tranquillement, ſans être expoſés à la vûe de perſonne. » Auſſi-tôt que le Soleil eut commencé à s'éclipſer, ils pouſſerent un grand » cri ; & ſe plongeant dans l'eau, où ils demeurerent cachés aſſez long- » tems, ils ſe releverent, pour y demeurer debout les yeux & les mains » levés vers le Soleil, prononçant leurs prieres avec beaucoup de dévotion, » prenant par intervalles de l'eau avec les mains, la jettant vers le Soleil, » inclinant la tête, remuant & tournant les bras & les mains, & continuant » ainſi leurs plongemens, leurs prieres & leurs contorſions juſqu'à la fin de » l'Eclipſe. Alors chacun ne penſa qu'à ſe retirer, en jettant des pieces d'ar- » gent fort loin dans la riviere, & diſtribuant des aumônes aux Bramines, » qui ſe préſentoient en grand nombre. L'Auteur obſerva qu'en ſortant de » la riviere, ils prirent tous des habits nouveaux, qui les attendoient ſur le » ſable, & que les plus dévots laiſſerent leurs anciens habits pour les Bra- » mines. Cette Eclipſe, dit-il, fut célébrée de même dans l'Indus, dans le » Gange, & dans tous les autres Fleuves des Indes ; mais ſur-tout dans l'eau » du Tanaiſer, ou plus de cent cinquante mille perſonnes ſe raſſemblerent » de toutes les Régions voiſines, parce que ce jour-là ſon eau paſſe pour la » plus ſainte (37).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Superſtitions à l'occaſion d'une Eclipſe.

Les quatre-vingt-trois Sectes de Banians peuvent ſe réduire à quatre principales, qui comprennent toutes les autres : celles des Ceurawaths, des Samaraths, des Biſnaux, & des Gonghys.

Secte des Ceurawaths.

Les premiers ont tant d'exactitude à conſerver les animaux, que leurs Bramines ſe couvrent la bouche d'un linge, dans la crainte qu'une mouche n'y entre, & portent chez eux un petit balai à la main, pour écarter toutes ſor-

(37) Bernier, Tome III. p. 8. de l'Article des Gentils de l'Inde.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

tes d'insectes. Ils ne s'asseyent point, sans avoir nettoyé soigneusement la place qu'ils veulent occuper. Ils vont tête & pieds nuds, avec un bâton blanc à la main, par lequel ils se distinguent des autres Sectes. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons. Ils n'y allument pas même de chandelle. Ils ne boivent point d'eau froide, de peur d'y rencontrer des insectes; & s'ils la font bouillir, c'est dans quelque maison voisine. Leur habit est une piece de toile, qui leur pend depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ils ne se couvrent le reste du corps que d'un petit morceau de drap, autant qu'on en peut faire d'une seule toison.

Leurs Pagodes sont quarrées dans leur forme, avec un toît plat, &, vers la partie orientale, une ouverture, sous laquelle sont les Chapelles de leurs Idoles, bâties en forme pyramidale, avec des dégrés qui contiennent plusieurs figures de bois, de pierre & de papier, représentant leurs parens morts, dont la vie a été remarquable par quelque bonheur extraordinaire. Leurs plus grandes dévotions se font au mois d'Août, pendant lequel ils se mortifient par des pénitences fort austeres. Mandesso confirme, avec certitude, ce qu'on a déja rapporté sur d'autres témoignages, qu'il se trouve de ces Idolâtres qui passent un mois, ou six semaines, sans autre nourriture que de l'eau, dans laquelle ils raclent d'un certain bois amer, qui soutient leurs forces. Les Ceurawaths brûlent les corps des personnes âgées, mais ils enterrent ceux des enfans. Leurs veuves ne se brûlent point avec leurs maris. Elles renoncent seulement à se remarier. Tous ceux, qui font profession de cette Secte, peuvent être admis à la Prêtrise. On accorde même cet honneur aux femmes, lorsqu'elles ont passé l'âge de vingt ans; mais les hommes y sont reçus dès leur septiéme année: c'est-à-dire, qu'ils en prennent l'habit, qu'ils s'accoutument à mener une vie austere, & qu'ils s'engagent à la chasteté, par un vœu. Dans le mariage même, l'un des deux Epoux a le pouvoir de se faire Prêtre, & d'obliger, par cette résolution, l'autre au célibat, pour le reste de ses jours. Quelques-uns font vœu de chasteté après le mariage, mais cet excès de zele est rare. Dans les dogmes de cette Secte, la Divinité n'est point un Etre infini, qui préside aux événemens. Tout ce qui arrive, dépend de la bonne ou de la mauvaise fortune. Ils ont un Saint, qu'ils nomment Fiel-Tenckser. Ils n'admettent ni Enfer, ni Paradis; ce qui n'empêche point qu'ils ne croyent l'ame immortelle: mais ils croyent qu'en sortant du corps, elle entre dans un autre, d'homme, ou de bête, suivant le bien ou le mal qu'elle a fait, & qu'elle choisit toujours une femelle, qui la remet au monde, pour vivre dans un autre corps. Tous les autres Banians ont du mépris & de l'aversion pour les Ceurawaths. Ils ne veulent boire, ni manger avec eux. Ils n'entrent pas même dans leurs maisons; & s'ils avoient le malheur de les toucher, ils seroient obligés de se purifier par une pénitence publique.

Prêtrise accordée aux femmes.

Secte des Samaraths.

La seconde Secte, ou Caste, qui est celle des Samaraths, est composée de toutes sortes de métiers, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Tailleurs, les Cordonniers, les Fourbisseurs, &c. Elle admet aussi des Soldats (38), des Ecrivains, & des Officiers. C'est, par conséquent, la plus nombreuse. Quoiqu'elle ait, de commun avec la premiere, de ne pas

(38) C'est l'espece des Soldats qui se nomment Rasbouts.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

souffrir qu'on tue les animaux, ni les insectes, & de ne rien manger qui ait eu vie, ses dogmes sont différens. Elle croit l'Univers créé par une premiere Cause, qui gouverne & conserve tout, avec un pouvoir immuable & & sans bornes. Son nom est *Permiser*, & *Vistnum*. Elle lui donne trois Substituts, qui ont chacun leur emploi sous sa direction. Le premier, nommé *Brahma*, dispose du sort des ames, qu'il fait passer dans des corps d'hommes ou de bêtes. Le second, qui s'appelle *Buffinna*, apprend aux créatures humaines à vivre suivant les loix de Dieu, qui sont compriſes en quatre livres. Il prend soin aussi de faire croître le bled, les plantes & les légumes. Le troisiéme se nomme *Mais*, & son pouvoir s'étend sur les Morts. Il sert comme de Sécrétaire à Vistnum, pour examiner les bonnes & les mauvaises œuvres. Il en fait un rapport fidéle à son Maître, qui, après les avoir pesées, envoye l'ame dans le corps qui lui convient. Les ames, qui sont envoyées dans le corps des vaches, sont les plus heureuses, parce que cet animal ayant quelque chose de divin, elles espérent d'être plutôt purifiées des souillures qu'elles ont contractées. Au contraire, celles qui ont, pour demeure, le corps d'un éléphant, d'un chameau, d'un buffle, d'un bouc, d'un âne, d'un léopard, d'un porc, d'un serpent, ou de quelqu'autre bête immonde, sont fort à plaindre; parce qu'elles passent de-là dans d'autres corps de bêtes domestiques, & moins féroces, où elles achevent d'expier les crimes qui les ont fait condamner à cette peine. Enfin, Mais présente les ames purifiées à Vistnum, qui les reçoit au nombre de ses serviteurs.

Leur Doctrine.

Les Samaraths brûlent les corps des Morts, à la réserve de ceux des enfans au-dessous de l'âge de trois ans: mais ils observent de faire les obséques sur le bord d'une riviere, ou de quelque ruisseau d'eau vive. Ils y portent même leurs Malades, lorsqu'ils sont à l'extrêmité, pour leur donner la consolation d'y expirer. Il n'y a point de Secte, dont les femmes se sacrifient si gaiement à la mémoire de leurs maris. Elles sont persuadées que cette mort n'est qu'un passage, pour entrer dans un bonheur sept fois plus grand que tout ce qu'elles ont eu de plaisir sur la terre. Un autre de leurs plus saints usages, est de faire présenter à leur enfant, aussi-tôt qu'elles sont accouchées, une écritoire, du papier & des plumes; si c'est un garçon, elles y font ajouter un arc. Le premier de ces deux signes est pour engager Buffinna à graver la loi dans l'esprit de l'enfant; & l'autre lui promet sa fortune à la guerre, s'il embrasse cette profession, à l'exemple des Rasbouts.

Usages des Samaraths.

La troisiéme Secte, qui est celle des Bisnaux, s'abstient, comme les deux précédentes, de manger tout ce qui a l'apparence de vie. Elle impose aussi des jeûnes, ses Temples portent le nom particulier d'*Agoges*. La principale dévotion des Bisnaux consiste à chanter des Hymnes à l'honneur de leur Dieu, qu'ils appellent Ram-Ram. Leur chant est accompagné de danses, de musique, de tambours, de flageolets, de bassins de cuivre, & d'autres instrumens, dont ils jouent devant leurs Idoles. Ils représentent Ram Ram & sa femme, sous différentes formes. Ils les parent de chaînes d'or, de colliers de perles, & d'autres ornemens précieux. Leurs dogmes sont à-peu-près les mêmes que ceux des Samaraths, avec cette différence, que leur Dieu n'a point de Lieutenans, & qu'il agit par lui-même. Ils se nourrissent de légumes, de beurre & de lait, avec ce qu'ils nomment l'Atsenia, qui est une

Secte des Bisnaux.

Ram-Ram, divinité fameuse.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

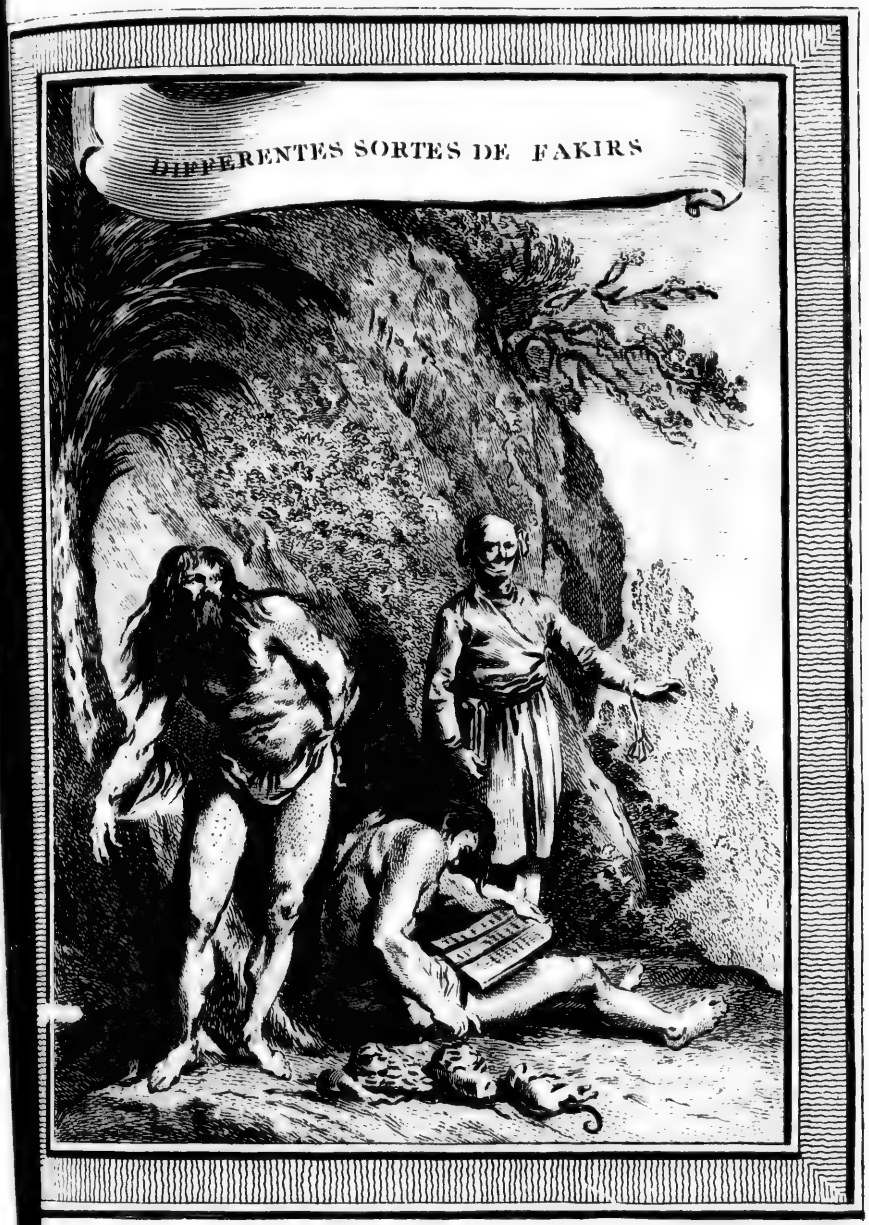
compoſition de gingembre, de Mangues, de citrons, d'ail, & de graine de moutarde, confite au ſel. Ce ſont leurs femmes, ou leurs Prêtres qui font cuire leurs alimens. Au lieu de bois, qu'ils font ſcrupule de brûler, parce qu'il s'y rencontre des vers, qui pourroient périr par le feu, ils employent de la fiente de vache, ſéchée au Soleil, & mêlée avec de la paille, qu'ils coupent en petits quarreaux, comme les tourbes. La plûpart des Banians Biſnaux exercent le commerce, par commiſſion ou pour leur propre compte. Ils y ſont fort entendus. Leurs manieres étant fort douces, & leur converſation agréable, les Chrétiens & les Mahométans choiſiſſent, parmi eux, leurs Interprêtes & leurs Courtiers. Ils ne permettent point aux femmes de ſe faire brûler avec leurs maris. Ils les forcent de garder un veuvage perpétuel, quand le mari ſeroit mort avant la conſommation du mariage. Il n'y a pas long-tems que le ſecond frere étoit obligé, parmi eux, d'épouſer la veuve de ſon aîné: mais cet uſage a fait place à la loi, qui condamne toutes les veuves au célibat.

En ſe baignant, ſuivant l'uſage commun de toutes les Sectes Banianes, les Biſnaux doivent ſe plonger, ſe vautrer, & nager dans l'eau; après quoi, ils ſe font frotter, par un Bramine, le front, le nez, les oreilles, d'une drogue compoſée de quelque bois odoriférant; & pour ſa peine, ils lui donnent une petite quantité de bled, de riz, ou de légumes. Les plus riches ont, dans leurs maiſons, des baſſins d'eau pure, qu'ils y amenent à grands frais, & ne vont aux rivieres que dans les occaſions ſolemnelles, telles que leurs grandes Fêtes, les Pélerinages & les Eclipſes.

Secte des Gougis & des Fakirs.

La Secte des Gougis, qui comprend les Fakirs (39), c'eſt-à-dire, les Moi-

(39) On cite toujours volontiers le témoignage oculaire d'un Voyageur tel que Bernier. » Entre une infinité, dit-il, & une » très-grande diverſité de Fakirs, de Pauvres, de Derviches, de Religieux ou Santons Gentils des Indes, il y en a grand » nombre qui ont une eſpece de Couvents, » où il y a des Supérieurs, & qui font une » ſorte de vœux de chaſteté, de pauvreté & » d'obéiſſance. Ils menent une vie ſi étrange, que je ne ſais ſi on pourra le croire. » Ce ſont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Jauguis (ou Gougis), comme qui » diroit, unis avec Dieu. On en voit quantité » tout nuds ou couchés jour & nuit ſur la » cendre, aſſez ordinairement ſous quelques-uns de ces grands arbres, qui ſont ſur les » bords des Talabs, ou Réſervoirs, ou bien » dans des Galleries qui ſont autour de leurs » Deutas ou Temples d'Idoles. Il y en a, dont » les cheveux leur tombent juſqu'à mi-jambes, & qui ſont entortillés par branches, » comme ce grand poil de nos barbets. De » ceux-là, j'en ai vû, en pluſieurs endroits, » qui tenoient un bras, & quelquefois les » deux, élevés & tendus perpétuellement » par-deſſus leurs têtes, & qui avoient au- » bout des doigts les ongles entortillées, » plus longues, ſuivant la meſure que j'en » ai priſe, que la moitié de mon petit doigt. » Leurs bras étoient petits & maigres, comme ceux des Etiques, parce que dans cette » poſture forcée ils ne prenoient point aſſez » de nourriture; & leurs nerfs s'étant retirés, & les jointures remplies & ſéchées, » ils ne pouvoient les abbaiſſer pour prendre quoi que ce ſoit. Auſſi ont-ils de jeunes Novices, qui les ſervent avec le plus » grand reſpect. Il n'y a point de Megere » dont la figure approche de la leur. J'ai » ſouvent rencontré à la Campagne, principalement dans les terres des Rajas, des » bandes de ces Fakirs tout nuds, qui me » faiſoient horreur. Les uns tenoient leurs » bras élevés, dans la poſture que je viens » de dire. Les autres avoient leurs cheveux » épars, ou bien ils les avoient liés & entortillés autour de la tête. D'autres avoient » à la main des maſſues, & d'autres une » peau de tigre, ſéche & roide, ſur leurs » épaules. Je les voiois paſſer effrontément » au travers d'une grande Bourgade; j'admirois comment les hommes & les femmes » les regardoient ſans s'émouvoir, & com-



T. X. N.° IV.

nes Banians, les Hermites, les Miſſionnaires, & tous ceux qui ſe livrent à la dévotion par état, font profeſſion de reconnoître un Dieu Créateur & Conſervateur de toutes choſes, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils repréſentent ſous différentes formes. Ils paſſent pour de ſaints perſonnages; & n'exerçant aucun métier, ils ne s'attachent qu'à mériter la vénération du peuple. Une partie de leur ſainteté conſiſte à ne rien manger, qui ne ſoit cuit, ou apprêté avec de la bouze de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus ſacré. Ils ne peuvent rien poſſeder en propre. Les plus auſteres ne ſe marient point, & ne toucheroient pas même une femme. Ils mépriſent les biens & les plaiſirs de la vie. Le travail n'a pas plus d'attraits pour eux. Ils paſſent leur vie à courir les chemins & les bois, ou la plûpart vivent d'herbes vertes & des fruits ſauvages. D'autres ſe logent dans des maſures ou dans des grottes, & choiſiſſent toujours les plus ſales. D'autres, plus ſaints encore, vont nuds, à l'exception des parties naturelles, & ne font pas difficulté de ſe montrer, dans cet état, au milieu des grands chemins & des villes. Ils ne ſe font jamais raſer la tête; encore moins la barbe, qu'ils ne lavent & ne peignent jamais, non plus que leur chevelure. Auſſi paroiſſent-ils couverts de poil, comme autant de ſauvages. Quelquefois ils s'aſſemblent par troupes, ſous un Chef, auquel ils rendent toutes ſortes de reſpects & de ſoumiſſions. Quoiqu'ils faſſent profeſſion de ne rien demander, ils s'arrêtent près des lieux habités qu'ils rencontrent; & l'opinion qu'on a de leur ſainteté porte toutes les autres Sectes Banians, à leur offrir des vivres. Enfin, d'autres ſe livrant à la mortification, exercent, en effet, d'incroyables auſterités. Il ſe trouve auſſi des femmes qui embraſſent un état ſi dur. Schouten ajoute que ſouvent les Pauvres mettent leurs enfans entre les mains des Gougis; afin qu'étant exercés à la patience, ils ſoient capables de ſuivre une profeſſion ſi ſainte & ſi honorée, s'ils ne peuvent ſubſiſter par d'autres voies (40).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Quelques Voyageurs mettent les Raſbouts (41) au nombre des Sectes Ba- Raſbouts.

» ment les femmes leur portoient dévote-
» ment l'aumône. J'ai vû aſſez long-tems à Dehli, un fameux Fakir, nommé *Sormet*, qui alloit ainſi nud par les rues, & qui aima mieux enfin ſe laiſſer couper le cou, que de ſe vêtir, quelques menaces & quelques promeſſes que lui pût faire Aureng-Zeb. J'en ai vû pluſieurs, qui par dévotion faiſoient de longs pelerinages, non-ſeulement nuds, mais chargés de groſſes chaînes de fer, comme celles qu'on met aux pieds des éléphans; d'autres qui par un vœu particulier ſe tenoient ſept ou huit jours debout ſur leurs jambes, qui devenoient fort enflées, s'appuyant ſeulement quelques heures de la nuit ſur une corde tendue; d'autres qui ſe tenoient des heures entieres ſur leurs mains, ſans branler, la tête en bas & les pieds haut, & dans d'autres poſtures ſi contraintes & ſi difficiles, que nous n'avons pas de Bateleurs qui puiſſent les imiter, &c. Bernier explique, en Philoſophe, tant d'effets ſurprenans, & les attribue moins à l'impoſture qu'à la force de la ſuperſtition. Tavernier ne s'étend pas moins ſur le même ſujet; mais on a fait remarquer qu'il eſt accuſé d'avoir emprunté ſes lumieres d'autrui. Il paroît néanmoins ne les devoir qu'à lui-même ſur les plus célébres pelerinages des Indiens, dont il avoit vû la plûpart, & qu'il rapporte fort au long. *Bernier, Tome III, article de la Religion des Gentils. Tavernier, Tome II.* Mais perſonne n'a mieux traité le même ſujet qu'Abraham Roger, Henri Lor, & les Peres Kirker & Roa, Jéſuites Allemands.

(40) *Ubi ſup.* page 230.

(41) D'autres les nomment Ragipouts, Raſbours, Raſboutes, &c. Ils ſont répandus dans les Provinces, ſans autre raiſon, pour ſe marier entr'eux, que celle de leurs opinions.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

nianes, parce qu'ils croyent auſſi la tranſmigration des ames, & qu'ils ont une grande partie des mêmes uſages. Cependant, au lieu que tous les autres Banians ont l'humeur douce, & qu'ils abhorrent l'effuſion du ſang, les Raſbouts ſont emportés, hardis & violens. Ils mangent de la chair. Ils ne vivent que de meurtre & de rapines. Ils n'ont pas d'autre métier que la guerre.

Leur intrépidité.

Le grand Mogol, & la plûpart des autres Princes Indiens, les employent dans leurs armées, parceque, mépriſant la mort, ils ſont d'une intrépidité ſurprenante. Mandeſlo raconte que cinq Raſbouts, étant un jour entrés dans la maiſon d'un Payſan, pour s'y repoſer d'une longue marche, le feu prit au village, & s'approcha bien-tôt de la maiſon où ils s'étoient retirés. On les en avertit; ils répondirent que jamis ils n'avoient tourné le dos au péril; qu'ils étoient réſolus de donner au feu la terreur qu'il inſpiroit aux autres, & qu'ils vouloient le forcer de s'arrêter à leur vûe. En effet ils s'obinerent à ſe laiſſer brûler, plutôt que de faire un pas pour ſe garantir des flammes. Il n'y en eut qu'un, qui prit le parti de ſe retirer: mais il ne put ſe conſoler de n'avoir pas ſuivi l'exemple des autres (42).

Les Raſbouts n'épargnent que les bêtes, ſur-tout les oiſeaux, qu'ils nourriſſent même avec ſoin, parce qu'ils croyent que leurs ames ſont particuliérement deſtinées à paſſer dans ces petits corps, & qu'ils eſperent alors, pour eux-mêmes, autant de charité qu'ils en auront eu pour les autres. Ils marient, comme les Banians, leurs enfans dès le premier âge. Leurs veuves ſe font brûler auſſi, avec le corps de leurs maris; à moins que dans le Contrat de Mariage, elles n'ayent ſtipulé qu'on ne puiſſe les y forcer. Cette précaution ne le deshonore point, lorſqu'elle a précédé l'union conjugale.

Au reſte, cette variété d'opinions & d'uſages, qui forme tant de Sectes différentes entre les Banians, n'empêche point qu'ils n'ayent quatre Livres communs, qu'ils regardent comme le fondement de leur Religion, & pour leſquels ils ont le même reſpect, malgré la différence de leurs explications. Bernier, qui s'attache particuliérement à tout ce qui regarde leurs ſciences & leurs opinions, nous donne des éclairciſſemens curieux ſur ces deux points.

Colleges & Science des Gentils Indiens.

Benarés, ville ſituée ſur le Gange, dans un pays très riche & très agréable, eſt l'Ecole générale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes. C'eſt le lieu où les Bramines, & tous ceux, qui aſpirent à la qualité de Sçavans, ſe rendent pour communiquer leurs lumieres, ou pour en recevoir. Ils n'ont point de Colleges, & de Claſſes ſubordonnées comme les nôtres; en quoi Bernier leur trouve plus de reſſemblance avec l'ancienne maniere d'enſeigner. Les Maîtres ſont diſperſés, par la ville, dans leurs maiſons, & principalement dans les jardins des Fauxbourgs, où les riches Marchands leur permettent de ſe retirer. Les uns ont quatre diſciples, d'autres ſix ou ſept; & les plus célébres, douze ou quinze au plus, qui employent dix & douze années, à recevoir leurs inſtructions. Cette étude eſt très lente, parce que la plûpart des Indiens ſont naturellement pareſſeux; défaut qui leur vient de la chaleur du Pays, & de la qualité de leurs alimens. Ils étudient ſans contention, en mangeant leur Kichery, c'eſt-à-dire un mêlange de légumes, que les riches Marchands leur font apprêter.

(42) *Ubi ſup.* page 178.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Leur premiere étude eſt ſur le Hanſcrit, qui eſt une langue tout-à-fait différente de l'Indienne ordinaire, & qui n'eſt ſçue que des Pendets, ou des Sçavans. C'eſt de cette langue que le Pere de Kirker a publié l'Alphabet, tel qu'il l'avoit reçu du Pere Roa. Elle ſe nomme Hanſcrit, qui ſignifie *langue* pure; & croyant que c'eſt dans cette langue que Dieu, par le miniſtere de Brahma, leur a communiqué les quatre Livres, qu'ils appellent *Beths*, ils lui donnent les qualités de Sainte & de Divine. Ils prétendent qu'elle eſt auſſi ancienne que ce Brahma, dont ils ne comptent l'âge que par Lecks, ou centaines de mille ans. » Je voudrois caution, dit Bernier, de cette étrange » antiquité. Mais il ajoute qu'on ne peut nier qu'elle ne ſoit très anciennne, » puiſque leurs Livres de Religion, qui l'eſt, ſans doute, beaucoup, ne ſont » écrits que dans cette langue, & que, de plus, elle a ſes Auteurs de Philo- » ſophie & de Médecine, en Vers, quelques autres Poéſies, & quantité d'au- » tres Livres, dont il vit une grande ſalle toute remplie à Benarés.

Origine des quatre Livres qu'ils nomment Beths.

Lorſqu'ils ont appris le Hanſcrit, travail difficile, parce qu'ils n'ont point de bonne Grammaire, ils commencent ordinairement à lire le *Purane*, c'eſt une interprétation, & comme un abregé des Beths, parce que les Beths ſont fort gros, du moins, ſi ce ſont ceux qu'on fit voir à Bernier. Ils ſont même ſi rares, que Daneck-Mend, ſon Maître, ne put trouver l'occaſion de les acheter, avec quelque ſoin qu'il les eût fait chercher On ne les tient pas moins ſécrets, dans la crainte que les Mahométans ne s'en ſaiſiſſent, & ne les faſſent brûler, comme ils ont fait pluſieurs fois. Après le Purane, quelques-uns ſe jettent dans la Philoſophie. Entre leurs Philoſophes, ils en comptent ſix principaux, qui font autant de différentes Sectes. De-là naiſſent quantité de différends & de jalouſies, par la préférence que chacun donne à la ſienne, parce qu'il la croit, non-ſeulement meilleure, mais plus conforme aux Beths. D'une de ces ſix Sectes, qui ſe nomme *Bauté*, ſortent douze autres Sectes différentes. Cependant elle eſt moins commune que les cinq autres. Ses Sectateurs ſont hais & mépriſés. Ils paſſent pour des Athées, dont les uſages ne ſont pas moins extraordinaires que leurs opinions.

Ordre de leurs Etudes.

Les Traités de Philoſophie Indienne s'acordent ſur les premiers principes des choſes. Les uns établiſſent que tout eſt compoſé de petits corps indiviſibles, moins par leur réſiſtance & leur dureté, que par leur petiteſſe. D'autres veulent que tout ſoit compoſé de matiere & de forme; d'autres que tout le ſoit des quatre Elemens & du néant. Quelques-uns regardent la lumiere & les ténébres, comme les premiers principes. Pluſieurs admettent, pour principe, la privation, ou plutôt les privations, qu'ils diſtinguent du néant. Enfin, d'autres prétendent que tout eſt compoſé d'accidens. Ce qu'ils diſent, pour appuyer leurs ſyſtêmes, eſt obſcur & mal conçu: mais Bernier, qui n'avoit pû lire leurs Livres, & qui trouvoit, d'ailleurs, les Pandets fort ignorans, étoit porté à juger que la faute venoit d'eux plutôt que de leurs Auteurs (43). Au reſte, ils s'accordent tous à penſer que leurs principes ſont éternels. Une production du néant ne paroît pas leur être tombée dans l'eſprit, non plus qu'à la plûpart des anciens Philoſophes. Il n'y a qu'un ſeul de leurs Auteurs, qui ſemble en avoir eu quelqu'idée.

Leur Philoſophie.

Premiers principes.

(43) *Ubi ſup.* pages 102 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Médecine Indienne.

Dans la Médecine, ils ont quantité de petits Livres, qui ne contiennent gueres que des méthodes & des recettes. Le plus ancien & le principal eſt écrit en Vers. Leur pratique eſt fort différente de la nôtre. Ils ſe fondent ſur ces principes ; qu'un Malade, qui a la fiévre, n'a pas beſoin de nourriture ; que le principal reméde des maladies eſt l'abſtinence ; qu'on ne peut donner rien de pire, à un malade, que des bouillons de viande, ni qui ſe corrompe plutôt dans l'eſtomac d'un fievreux ; & qu'on ne doit tirer du ſang que dans une grande & évidente néceſſité, telle que la crainte d'un tranſport au cerveau, ou dans les inflammations de quelque partie conſidérable, telle que la poitrine, le foie ou les reins. Bernier, quoique Médecin, ne décide point, dit-il, la bonté de cette pratique ; mais il en vérifia le ſuccès. Il ajoute qu'elle n'eſt pas particuliere aux Médecins Gentils ; que les Médecins Mogols & Mahométans, qui ſuivent Avicenne & Averroes, y ſont fort attachés, ſur-tout à l'égard des bouillons de viande ; que les Mogols, à la vérité, ſont un peu plus prodigues de ſang que les Gentils, & que dans les maladies, qu'on vient de nommer, ils ſaignent ordinairement une ou deux fois : mais, » ce n'eſt pas de ces petites ſaignées, qu'il appelle de nouvelle » invention ; *ce ſont de ces ſaignées copieuſes des Anciens*, de dix-huit & » vingt onces de ſang, qui vont ſouvent juſqu'à la défaillance, mais qui ne » manquent guéres auſſi d'étrangler, ſuivant le langage de Galien, les ma- » ladies dans leur origine (44).

Anatomie.

Dans l'Anatomie, on peut dire abſolument que les Indiens Gentils n'y entendent rien. La raiſon en eſt ſimple : ils n'ouvrent jamais de corps d'hommes, ni d'animaux. Cependant ils ne laiſſent pas d'aſſurer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain, avec autant de confiance que s'ils les avoient comptées.

Aſtronomie.

A l'égard de l'Aſtronomie, ils ont leurs Tables, ſuivant leſquelles ils prevoient les Eclipſes. Si ce n'eſt pas avec toute la juſteſſe des Aſtronômes de l'Europe, ils y parviennent à peu près. Mais ils ne laiſſent pas de joindre, à leurs lumieres, de ridicules fables. Ce ſont des monſtres qui ſe ſaiſiſſent alors du Soleil & de la Lune, & qui l'infectent. Ils prétendent, avec autant d'obſtination dans leur ignorance, que la Lune eſt de quatre cens mille coſſes au-deſſus du Soleil, c'eſt-à-dire, plus de cinquante mille lieues ; qu'elle eſt lumineuſe d'elle-même, & que c'eſt d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui s'aſſemble & ſe range principalement dans le cerveau, deſcendant de-là, comme d'une ſource dans tous les membres, pour ſervir à leurs fonctions. Ils veulent que le Soleil, la Lune, & généralement tous les Aſtres, ſoient des Deutas, ou des Temples ; que la nuit arrive lorſque le Soleil eſt derriere le ſommet d'une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la terre, à laquelle ils donnent pluſieurs mille lieues de hauteur, & la figure d'un pain de ſucre renverſé ; de ſorte que le jour ne luiſe, chez eux, que lorſque le Soleil revient du derriere de cette montagne.

Géographie.

Leurs idées de Géographie ne ſont pas moins choquantes. Ils croyent que la terre eſt plate & triangulaire ; qu'elle a ſept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans, dont chacune eſt entourée de ſa mer ; que de

(44) *Ibidem.* page 108.

ces mers, une eſt de lait, une autre de ſucre, une autre de beurre, une autre de vin, &c; qu'après une terre vient une mer, & une mer après une terre; & que chaque étage a différentes perfections, juſqu'au premier qui les contient toutes.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Si toutes ces rêveries, obſerve Bernier, ſont les fameuſes ſciences des anciens Brachmanes des Indes, on s'eſt bien trompé dans l'idée qu'on en a conçue. Il auroit eu peine, dit-il, à ſe le perſuader, s'il n'avoit vû que la Religion des Indes eſt d'un tems immémorial; qu'elle s'eſt conſervée dans la langue Hanſcrit, qui ne peut être que très ancienne, puiſqu'on ignore ſon origine, & que c'eſt une langue morte qui n'eſt connue que des Savans & qui a ſes Poëſies; que tous les Livres de ſcience ne ſont écrits que dans cette langue; enfin que peu de monumens ont autant de marques d'une très grande antiquité (45).

Réflexion de Bernier ſur les anciens Brachmanes.

L'Auteur, qu'on cite avec complaiſance, raconte qu'en deſcendant le Gange & paſſant par Benarés, il alla trouver un chef des Pendets, qui fait ſa demeure ordinaire dans cette ville. C'étoit un Bramine, ſi renommé par ſon ſavoir, que Scha-Jehan, par eſtime pour ſon mérite, autant que pour faire plaiſir aux Rajas, lui avoit accordé une penſion annuelle de deux mille roupies. Il étoit de belle taille, & d'une fort agréable phiſionomie. Son habillement conſiſtoit dans une eſpece d'écharpe blanche de ſoie, qui étoit liée autour de ſa ceinture & qui lui pendoit juſqu'au milieu des jambes; avec une autre écharpe, de ſoie rouge, aſſez large, qu'il portoit ſur les épaules comme un petit manteau. Bernier l'avoit vû pluſieurs fois à Dehli, devant l'Empereur, dans l'aſſemblée de tous les Omhras, & marchant par les rues, tantôt à pied, & tantôt en paleki. Il l'avoit même entretenu pluſieurs fois chez Daneck-Mend, à qui ce Docteur Indien faiſoit ſa cour, dans l'eſpérance de faire rétablir ſa penſion, qu'Aureng-Zeb lui avoit ôtée, pour marquer ſon attachement au Mahométiſme. » Lorſqu'il me vit à Benarés, dit » Bernier, il me fit cent careſſes, & me donna une collation dans la Biblio» théque de ſon Univerſité, avec les ſix plus fameux Pendets de la ville. » Me trouvant en ſi bonne compagnie, je les priai tous de me dire leurs » ſentimens ſur l'adoration de leurs Idoles, parce que me diſpoſant à quit» ter les Indes, j'étois extrêmement ſcandaliſé de ce côté-là, & que ce Culte » me paroiſſoit indigne de leurs lumieres & de leur philoſophie. Voici la » réponſe de cette noble aſſemblée.

Viſite que Bernier rend au grand Pendet de Benarés.

Portrait de ce Docteur.

Civilités des Pendets.

Nous avons véritablement, me dirent-ils, dans nos Deutas ou nos Temples, quantité de ſtatues diverſes, comme celles de Brahma, Mchaden, Genich & Gavani, qui ſont des principales; & beaucoup d'autres moins parfaites, auxquelles nous rendons de grands honneurs, nous proſternant devant elles & leur préſentant des fleurs, du riz, des huiles parfumées, du ſafran, & d'autres offrandes, avec un grand nombre de cérémonies. Cependant nous ne croyons point que ces ſtatues ſoient ou Brahma même, ou les autres, mais ſeulement leurs images & leurs repréſentations; & nous ne leur

Explications qu'ils donnent à Bernier.

(45) *Ibid.* 114. Il n'y a rien à conclure de la chronologie Indienne, qui ne fait pas le monde éternel, mais qui le fait ſi vieux, dit Bernier, que tout habiles Arithméticiens que ſont les Bramines, ils ne peuvent nombrer leurs calculs. *Ibid.* page 122.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

rendons ces honneurs, que par rapport à ce qu'elles repréſentent. Elles ſont dans nos Deutas, parce qu'il eſt néceſſaire à ceux qui font la priere d'avoir quelque choſe, devant les yeux, qui arrête l'eſprit. Quand nous prions, ce n'eſt pas la ſtatue que nous prions, mais celui qui eſt repréſenté par la ſtatue. Au reſte, nous reconnoiſſons que c'eſt Dieu, qui eſt le Maître abſolu & le ſeul Tout-puiſſant.

Leurs idées ſur les Deutas.

» Voilà, reprend Bernier, ſans y rien ajouter ni diminuer, l'explication » qu'ils me donnerent. Je les pouſſai enſuite ſur la nature de leurs Deu- » tas (46), dont je voulois être éclairci : mais je n'en pûs rien tirer que » de confus ; qu'il y en avoit de trois ſortes, de bons, de mauvais, & » d'indifférens, c'eſt-à-dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais ; que quel- » ques-uns vouloient qu'ils fuſſent de feu ; que d'autres les croioient faits » de lumiere ; que pluſieurs prétendoient qu'ils étoient *Diapek*, terme que » je ne pus me faire expliquer nettement, excepté qu'ils me diſoient que » Dieu eſt Diapek, que notre ame eſt Diapek, & que ce qui eſt Diapek » eſt incorruptible, & ne dépend ni des tems ni des lieux : que ſuivant » d'autres, les Deutas n'étoient que des portions de la divinité, & que » d'autres encore les prenoient pour certaines eſpeces de divinités, ſéparées » & diſperſées dans le monde.

Bernier continue : » Je les mis encore ſur la nature du *Lengue-cherire*, » admis par quelques-uns de leurs meilleurs Auteurs : mais je n'en pus tirer » que ce que j'avois depuis long-tems entendu d'un autre Pendet ; ſavoir, » que les ſemences des animaux, des plantes & des arbres ne ſe forment » point de nouveau ; qu'elles ſont toutes, dès la premiere naiſſance du mon- » de, diſperſées par-tout, mêlées dans toutes choſes, & qu'actuellement, » comme en puiſſance, elles ne ſont que des plantes, des arbres & des ani- » maux mêmes, entiers & parfaits, mais ſi petits qu'on ne peut diſtinguer » leurs parties ; ſinon, lorſque ſe trouvant dans un lieu convenable, elles ſe » nourriſſent, s'étendent & groſſiſſent, en ſorte que les ſemences d'un pom- » mier & d'un poirier ſont un Lengue-cherire, un petit pommier & un » petit poirier parfait, avec toutes ſes parties eſſentielles ; comme celles » d'un cheval, d'un éléphant & d'un homme, ſont un Lengue-cherire, un » petit cheval, un petit éléphant, & un petit homme, auxquels il ne » manque que l'ame & la nourriture pour les faire paroître ce qu'ils ſont en » effet (47).

Quoique

(46) Ce mot ſignifie tout à la fois & les Temples & les objets du Culte, comme celui de *Pagode*.

(47) Bernier, *ubi ſup.* pages 126 & précédentes. Il ajoute que la Doctrine de l'Ame univerſelle avoit fait depuis quelques années beaucoup de progrès dans les Indes, parce que quelques Penders en avoient infecté l'eſprit de Darah & de Sujah, les deux premiers fils de Chah-Jehan : mais que cette Doctrine faiſoit une ſorte de cabale, comme fait, en Perſe, celle des Soufys & de la plûpart des Perſans lettrés ; qu'elle ſe trouve expliquée en vers Perſiens, fort relevés & fort emphatiques, dans leur Goul-tchenraz, ou Parterre des myſteres ; que ſi l'on pénétroit bien dans Platon & dans Ariſtote, peut-être trouveroit-t-on qu'ils ont donné dans cette idée ; que c'eſt celle de Flud, refutée par Gaſſendi, & celle enfin où ſe perdent la plûpart de nos *Chymiques* : mais que les cabaliſtes Indiens portent cette chimere plus loin que tous les autres ; qu'ils prétendent que Dieu, ou l'Etre ſouverain, qu'ils nomment *Achar*, & qu'ils croyent immuable, a non-ſeulement produit ou tiré les

Quoique Bernier ne ſçût pas le Hanſcrit, où la langue des Sçavans, il eut une précieuſe occaſion de connoître les Livres compoſés dans cette langue. Daneck-Mend-Khan, ſon Agah, prit à ſes gages un des plus fameux Pendets de toutes les Indes. Quand j'étois las, dit-il, d'expliquer à mon Agah les dernieres découvertes d'Harvey & de Peket, ſur l'Anatomie, & de raiſonner avec lui ſur la Philoſophie de Gaſſendi & de Deſcartes, que je lui traduiſois en langue Perſanne, le Pendet étoit notre reſſource. Nous apprîmes de lui, que Dieu, qu'il nommoit toujours *Achar*, c'eſt-à-dire, immobile ou immuable, a donné, aux Indiens, quatre Livres qu'ils appellent Beths; nom qui ſignifie Science, parce qu'ils prétendent que dans ces Livres toutes les Sciences ſont compriſes. Le premier ſe nomme Atherbaded; le ſecond, Zagerbed; le troiſiéme, Rekbed, & le quatriéme, Samabed. Suivant la Doctrine de ces Livres, ils doivent être diſtingués, comme ils le ſont effectivement, en quatre Tribus; la premiere, de Bramines, ou gens de Loi; la ſeconde, de Quetterys, qui ſont les gens de guerre; la troiſiéme, de Beſcué, ou des Marchands, qu'on appelle proprement Banians; & la quatriéme de Seydra, qui ſont les Artiſans & les Laboureurs (48). Ces

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Daneck Mend prend un Pendet à ſes Gages.

Lumieres que Bernier tire de lui.

les Ames de ſa propre ſubſtance, mais généralement encore tout ce qu'il y a de matériel & de corporel dans l'univers, & que cette production ne s'eſt pas faite ſimplement à la maniere des cauſes efficientes, mais à la façon d'une araignée, qui produit une toile, qu'elle tire de ſon nombril, & qu'elle reprend quand elle veut. La création n'eſt donc, ſuivant ces Docteurs, qu'une extraction & une extention que Dieu fait, de ſa propre ſubſtance, par ces rets qu'il tire comme de ſes entrailles, comme la deſtruction n'eſt qu'une repriſe, de cette divine ſubſtance & de ces divins rets dans lui-même: de ſorte que le dernier jour du monde, qu'ils appellent *Maperlé*, ou *Pralea*, dans lequel ils croyent que tout doit être détruit, ne ſera qu'une repriſe générale de tous les rets que Dieu aura tirés de lui-même Ils en concluent qu'il n'y a rien de réel & d'effectif dans tout ce qui frappe nos ſens; que tout ce monde n'eſt qu'une eſpece de ſonge & une pure illuſion, parce que tout ce qui paroît à nos yeux n'eſt qu'une ſeule & même choſe, qui eſt Dieu même; comme tous les nombres, dix, vingt, cent, mille, &c, ne ſont qu'une même unité, répétée pluſieurs fois. Bernier, qui avoit pris beaucoup de peine à recueillir toutes ces opinions, qu'il appelle un fatras fabuleux, demande s'il n'a pas droit de s'écrier; miſérable fruit que je retire de tant de Voyages & de réflexions. *Ubi ſup. pages 135 & précédentes.*

(48) Leurs anciens Légiſlateurs avoient peut-être vû ces Bergers d'Egypte, qui, pour traverſer le Nil, tiennent de la main gauche la queue d'un buffle, ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton, pour le conduire; ou plutôt, ſuivant Bernier, ils peuvent avoir inſpiré ce reſpect pour la vache, parce que c'eſt d'elle que les Indiens tirent le lait & le beurre, qui ſont une bonne partie de leur ſubſiſtance, & qu'elle eſt le fondement du labourage, & par conſéquent de la vie. Il ajoute qu'il n'en eſt pas des Indes comme de l'Europe. La terre, ſéchée l'eſpace de huit mois par des chaleurs exceſſives, n'y peut pas nourrir une ſi grande quantité de beſtiaux. Si l'on y en tuoit la moitié de ce qu'on tue en France & en Angleterre, le pays en ſeroit bientôt dépourvû, & demeureroit ſans culture. Les Bramines firent valoir la diſette du bétail, pour obtenir de Jehan-Guir qu'on n'en tueroit point pendant un certain nombre d'années; & du tems de l'Auteur, ils préſenterent une requête à Aureng Zeb, avec l'offre d'une ſomme conſidérable, pour l'engager à la même défenſe. Ils repréſentoient que depuis cinquante ou ſoixante ans pluſieurs terres demeuroient incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop chers. L'Auteur ajoute que les Légiſlateurs peuvent avoir conſidéré auſſi que la chair de vache & de bœuf n'a pas grand goût dans les Indes, & n'y eſt gueres ſaine, ſi ce n'eſt pendant le froid très court de l'hyver; ou que peut-être ils ont voulu détourner les hommes de la cruauté avec laquelle ils ſe traitoient les uns les autres, en leur inſpirant de l'humanité pour les animaux mêmes. *Bernier, ubi ſuprà, pages 77 & précédentes.*

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Tribus ne peuvent s'allier les unes avec les autres ; c'eſt-à-dire, qu'un Bramine, par exemple, ne peut ſe marier avec une femme Quettery.

Ils conviennent tous dans une Doctrine, qui revient à celle des Pythagoriciens, ſur la Métempſicoſe, & qui leur défend de tuer ou de manger aucun animal. Ceux de la ſeconde Tribu peuvent néanmoins en manger, à l'exception de la chair de vache & de paon. Le reſpect incroyable qu'ils ont pour la vache vient de l'opinion dans laquelle ils ſont élevés, qu'ils doivent paſſer un Fleuve dans l'autre vie, en ſe tenant à la queue d'un de ces animaux.

La Doctrine des Beths oblige ſes Sectateurs à faire la priere tous les jours, trois fois pour le moins, le matin, à midi, & le ſoir, le viſage tourné vers l'Orient. Ils doivent ſe laver trois fois tout le corps, ou du moins une fois avant le manger, & dans une eau courante plutôt que dans toute autre. Peut-être les Légiſlateurs n'ont-ils penſé qu'à leur faire prendre une habitude fort utile, dans un pays où le bain ne convient pas moins à la ſanté qu'à la propreté.

Les Beths enſeignent que Dieu ayant réſolu de créer le Monde, ne voulut pas s'employer lui-même à cet Ouvrage, mais qu'il créa trois Etres très parfaits. Le premier, nommé Brahma, qui ſignifie, pénétrant en toutes choſes ; le ſecond, ſous le nom de Beſchen, qui veut dire, exiſtant en toutes choſes ; & le troiſiéme, ſous celui de Mehahden, c'eſt-à-dire, grand Seigneur : que par le miniſtere de Brahma, il créa le Monde ; que par Beſchen, il le conſerve ; & qu'il le détruira par Mehahden : que Brahma fut chargé de publier les quatre Beths, & que c'eſt par cette raiſon qu'il eſt quelquefois repréſenté avec quatre têtes. Quelques Miſſionnaires Européens ont cru reconnoître, dans ces trois Etres, une idée corrompue du Myſtere de la Trinité (49).

On a cru que ce petit nombre de recherches, tirées d'un Voyageur tel que Bernier, ſatisferoit plus un Lecteur judicieux que toutes les fables populaires qui ſe trouvent raſſemblées dans la plûpart des Relations. Figurons-nous que de pluſieurs Indiens arrivés en Europe, l'un, auſſi diſcret

(49) Le Pere Roa, Jéſuite Allemand, qui s'étoit appliqué à l'étude du Hanſcrit, pendant ſon ſéjour dans Agra, ſoutenoit que non-ſeulement on trouve dans les Livres des Banians un Dieu en trois perſonnes, mais que la ſeconde perſonne de leur Trinité s'eſt incarnée neuf fois. Leurs traditions portent que la dixiéme incarnation ſe fera, pour délivrer le Monde de l'eſclavage des Mahométans. C'eſt ce que le Pere Kirker a publié, dans ſa *Chine illuſtrée*, d'après le Pere Roa même, qui lui avoit communiqué ſes lumieres à Rome. Elles ont été confirmées par un Pere Carme de Chiras, qui lui en avoit dérobé une partie par adreſſe, lorſqu'il retournoit en Europe, par la Perſe. Mais Bernier, qui avoit lû le Pere Kirker, ne convient pas que le mot d'*incarnation* ſoit expreſſément uſité. Seulement, dit-il, il avoit entendu quelques Pendets qui expliquoient ainſi la choſe : Dieu avoit autrefois paru en diverſes figures corporelles, où il avoit fait toutes les merveilles qu'ils racontent. D'autres prétendoient que c'étoit l'Ame de certains grands hommes, tels que nous dirions les Héros, qui avoit paſſé dans ces corps, & que ces Héros étoient ainſi devenus *Deutas* ; ou, pour parler comme nos anciens Idolâtres, qu'ils étoient devenus une eſpece de divinités puiſſantes, comme des *Numina*, des *Genii*, des *Demones* ; ou, ſi l'on veut, comme des Eſprits & des Fées. Il ne paroît pas, dit-il, que le mot de Deuta puiſſe avoir une autre ſignification. *Bernier, ubi ſuprà, pages 91 & précédentes.*

qu'habile & pénétrant, ne cherchât des informations que parmi nos Sçavans les plus éclairés, tandis que les autres, quoiqu'en grand nombre, recevroient toutes les lumieres qui leur viendroient de leurs premiers correſpondans, & prêteroient l'oreille au haſard de ceux qui les connoîtroient.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Mais les Banians, dans leurs différentes Sectes, ne ſont pas les ſeuls Idolâtres de l'Empire. On trouve particuliérement, dans la Province de Guzarate, une ſorte de Payens, qui ſe nomment *Parſis*, dont la plûpart ſont des Perſans, des Provinces de Fars & de Koraſan, qui abandonnerent leur Patrie dès le ſeptiéme ſiécle, pour ſe dérober à la perſécution des Mahométans. Abubeker ayant entrepris d'établir la Religion de Mahomet, en Perſe, par la force des armes, le Roi qui occupoit alors le trône, dans l'impuiſſance de lui réſiſter, s'embarqua au Port d'Ormus, avec dix-huit mille hommes, fidéles à leur ancienne Religion, & prit terre à Cambaie. Non-ſeulement il y fut reçu, mais il obtint la liberté de s'établir dans le pays, où cette faveur attira d'autres Perſans, qui n'ont pas ceſſé d'y conſerver leurs anciens uſages.

Autres Sectes d'Idolâtres.

Les Parſis n'ont rien de ſi ſacré que le feu, parce que rien, diſent-ils, ne repréſente ſi bien la Divinité. Ils l'entretiennent ſoigneuſement. Jamais ils n'éteindroient une chandelle ou une lampe. Jamais ils n'employeroient de l'eau pour arrêter un incendie, quand leur Maiſon ſeroit expoſée à périr par les flammes. Ils employent alors de la terre pour l'étouffer. Le plus grand malheur qu'ils croyent avoir à redouter, eſt de voir le feu tellement éteint dans leurs Maiſons, qu'ils ſoient obligés d'en tirer du voiſinage. Mais il n'eſt pas vrai, comme on le dit des Guebres & des anciens Habitans de la Perſe, qu'ils en faſſent l'objet de leurs adorations. Ils reconnoiſſent un Dieu, conſervateur de l'Univers, qui agit immédiatement par ſa ſeule puiſſance, auquel ils donnent ſept Miniſtres pour leſquels ils ont auſſi beaucoup de vénération, mais qui n'ont qu'une adminiſtration dépendante, dont ils ſont obligés de lui rendre compte. Au-deſſous de ces premiers Miniſtres, ils en comptent vingt-ſix autres, dont chacun exerce différentes fonctions, pour l'utilité des hommes & pour le Gouvernement de l'Univers. Outre leurs noms particuliers, ils leur donnent en général celui de *Geshou*, qui ſignifie Seigneurs; & quoiqu'inférieurs au premier Etre, ils ne font pas difficulté de les adorer & de les invoquer dans leurs néceſſités, parce qu'ils ſont perſuadés que Dieu ne refuſe rien à leur interceſſion. Leur reſpect eſt extrême pour leurs Docteurs. Ils leur fourniſſent abondamment de quoi ſubſiſter avec leurs familles. On ne leur connoît point de Moſquées, ni de lieux publics pour l'exercice de leur Religion; mais ils conſacrent à cet uſage une chambre de leurs Maiſons, dans laquelle ils font leurs prieres, aſſis, & ſans aucune inclination de corps. Ils n'ont pas de jour particulier pour ce Culte, à l'exception du premier & du vingtiéme de la Lune, qu'ils chomment religieuſement. Tous leurs mois ſont de trente jours; ce qui n'empêche pas que leur année ne ſoit compoſée de trois cens ſoixante-cinq jours, parce qu'ils en ajoutent cinq au dernier mois. On ne diſtingue point leurs Prêtres à l'habit, qui leur eſt commun non-ſeulement avec tous les autres Parſis, mais avec tous les Habitans du pays. L'unique diſtinction de ces Idolâtres eſt un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils ſe

Parſis, Idolâtres originaires de Perſe.

Reſpect qu'ils ont pour le feu.

Leurs opinions religieuſes.

Leur Culte.

Leur habillement.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

font une ceinture qui leur paſſe deux ou trois fois autour du corps, & qui ſe noue en deux nœuds ſur le dos. Cette marque de leur profeſſion leur paroît ſi néceſſaire, que ceux qui ont le malheur de la perdre ne peuvent ni manger, ni boire, ni parler, ni quitter même la place où ils ſe trouvent, avant qu'on leur en ait apporté une autre, de chez le Prêtre qui les vend. Les femmes en portent comme les hommes, depuis l'âge de douze ans (50).

Leur habitation & leurs uſages.

La plûpart des Parſis habitent le long des Côtes maritimes, & trouvent paiſiblement leur entretien dans le profit qu'ils tirent du tabac, qu'ils cultivent, & du terry qu'ils tirent des palmiers, parce qu'il leur eſt permis de boire du vin. Ils ſe mêlent auſſi du Commerce, de Banque, & de toutes ſortes de Profeſſions, à la réſerve des Métiers de Maréchal, de Forgeron & de Serrurier, parce que c'eſt pour eux un péché irrémiſſible d'éteindre le feu. Leurs Maiſons ſont petites, ſombres, & mal meublées. Dans les villes, ils affectent d'occuper un même quartier. Quoiqu'ils n'ayent point de Magiſtrats particuliers, ils choiſiſſent, entr'eux, deux des plus conſidérables de la Nation, qui décident les différends, & qui leur épargnent l'embarras de plaider devant d'autres Juges. Leurs enfans ſe marient fort jeunes; mais ils continuent d'être élevés dans la Maiſon paternelle, juſqu'à l'âge de quinze ou ſeize ans. Les veuves ont la liberté de ſe remarier. Si l'on excepte l'avarice, & les tromperies du Commerce, vice d'autant plus ſurprenant, dans les Parſis, qu'ils ont une extrême averſion pour le larcin, ils ſont généralement de meilleur naturel que les Mahométans (51). Leurs mœurs ſont douces, innocentes, ou plus éloignées du moins de toutes ſortes de deſordres, que celles des autres Nations de l'Inde.

Cérémonies des Parſis pour leurs Morts.

Lorſqu'un Parſis eſt à l'extrêmité de ſa vie, on le tranſporte de ſon lit ſur un banc de gazon, où on le laiſſe expirer. Enſuite cinq ou ſix hommes l'enveloppent dans une piece d'étoffe, & le couchent ſur une grille de fer, en forme de civiere, ſur laquelle ils le portent au lieu de la ſépulture commune, qui eſt toujours à quelque diſtance de la ville. Ces Cimetieres ſont trois champs, fermés d'une muraille de douze ou quinze pieds de hauteur, dont l'un eſt pour les femmes, l'autre pour les hommes, & le troiſiéme pour les enfans. Chaque foſſe a, ſur ſon ouverture, des barres, qui forment une autre eſpece de grille, ſur laquelle on place le corps, pour y ſervir de pâture aux oiſeaux de proie, juſqu'à ce que les os tombent d'eux mêmes dans la foſſe. Les parens & les amis l'accompagnent avec des cris & des gémiſſemens effroyables; mais ils s'arrêtent à cinq cens pas de la ſépulture, pour attendre qu'il ſoit couché ſur la grille. Six ſemaines après, on porte, au Cimetiere, la terre ſur laquelle le mort a rendu l'ame, comme une choſe fouillée, que perſonne ne voudroit avoir touchée. Elle ſert à couvrir les reſtes du corps & à remplir la foſſe. L'horreur des Parſis va ſi loin pour les Cadavres, que s'il leur arrive de toucher ſeulement aux os d'une bête morte, ils ſont obligés de jetter leurs habits, de ſe nettoyer le corps, & de faire une pénitence de neuf jours, pendant leſquels leurs femmes & leurs enfans n'oſent approcher d'eux. Ils croyent particuliérement que ceux, dont les os tombent par malheur dans l'eau, ſont condamnés ſans

Leur horreur pour les Cadavres.

(50) Mandeſlo, Tome I. pages 184 & précédentes. (51) *Ibid.* page 186.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

reſſource aux punitions de l'autre vie (52). Leur loi défend de manger les animaux : mais cette défenſe n'eſt pas ſi ſévére, que dans la néceſſité ils ne mangent de la chair de mouton, de chevre & de cerf, de la volaille & du poiſſon. Cependant ils s'interdiſent ſi rigoureuſement la chair de bœuf & de vache, qu'on leur entend dire qu'ils aimeroient mieux manger leur pere & leur mere (53). Quoique le terry, ou le vin de palmier, leur ſoit permis, il leur eſt défendu de boire de l'eau-de-vie, & ſur-tout de s'enivrer. L'ivrognerie eſt un ſi grand crime, dans leur Secte, qu'il ne peut être expié que par une longue & rude pénitence ; & ceux qui refuſent de s'y ſoumettre ſont bannis de leur Communion.

La taille des Parſis n'eſt pas des plus hautes : mais ils ont le teint plus clair que les autres Indiens ; & leurs femmes ſont incomparablement plus blanches & plus belles que celles mêmes des Mahométans. Les hommes ont la barbe longue, & ſe la coupent en rond. Les uns ſe font couper les cheveux, & d'autres les laiſſent croître. Ceux qui ſe les font couper gardent, au ſommet de la tête, une treſſe de la groſſeur d'un pouce (54).

On diſtingue, dans l'Indouſtan, deux autres Sectes de Païens, dont les uns ſont Indous, & tirent leur origine de la Province de Multan. Ils ne ſont point Banians, puiſqu'ils tuent & mangent indifféremment toutes ſortes de bêtes, & que, dans leurs aſſemblées de Religion, qui ſe font en cercle, ils n'admettent aucun Banian. Cependant ils ont beaucoup de reſpect pour le bœuf & la vache. La plûpart ſuivent la profeſſion des armes, & ſont employés, par le Grand Mogol, à la garde de ſes meilleures Places.

La ſeconde Secte, qui porte le nom de *Gentives*, vient du Bengale, d'où elle s'eſt répandue dans toutes les grandes Indes. Ces Idolâtres n'ont pas les bonnes qualités des Banians, & ſont auſſi moins conſidérés. La plûpart ont l'ame baſſe & ſervile. Ils ſont d'une ignorance & d'une ſimplicité auſſi ſurprenante, dans ce qui regarde la vie civile, que dans tout ce qui appartient à la Religion, dont ils ſe repoſent ſur leurs Prêtres. Ils croyent que, dans l'origine des choſes, il n'y avoit qu'un ſeul Dieu, qui s'en eſt aſſocié d'autres, à meſure que les hommes ont mérité cet honneur par leurs belles actions. Ils reconnoiſſent l'immortalité & la tranſmigration des ames ; ce qui leur fait abhorrer l'effuſion du ſang. Auſſi le meurtre n'eſt-il pas connu parmi eux. Ils puniſſent rigoureuſement l'adultere ; mais ils ont tant d'indulgence pour la ſimple fornication, qu'ils n'y attachent aucun deshonneur, & qu'ils ont des familles, nommées Bagavares, dont la profeſſion conſiſte à ſe proſtituer ouvertement (55).

(52) *Ibid.* page 185.

(53) *Ibid.* page 186.

(54) *Ibidem.*

(55) Leur ſimplicité va plus loin encore. Dans la ville de Jagannat, dit Bernier, ſituée ſur le Golfe de Bengale, on voit un fameux Temple de l'Idole de même nom, où il ſe fait tous les ans une Fête qui dure huit ou neuf jours. Il s'y raſſemble quelquefois plus de cent cinquante mille Gentives. On fait une ſuperbe machine de bois, remplie de figures extravagantes, à pluſieurs têtes giganteſques, ou moitié hommes & moitié bêtes, & poſée ſur ſeize roues, que cinquante ou ſoixante perſonnes tirent, pouſſent, & font rouler. Au centre eſt placée l'Idole Jagannat, richement parée, qu'on tranſporte d'un Temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot, il ſe trouve des Miſérables dont l'aveuglement va juſqu'à ſe jetter le ventre à terre ſous ces larges & peſantes roues qui les écraſent, dans l'opinion

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Les Gentives du Bengale ſont Laboureurs ou Tiſſerands. On trouve des Bourgs & Villages uniquement peuplés de cette Secte ; & dans les villes ils occupent pluſieurs grands quartiers. C'eſt de leurs Manufactures que ſortent les plus fines toiles de coton, & les plus belles étoffes de ſoie. » C'eſt un » ſpectacle fort amuſant, raconte Schouten, de voir leurs femmes & leurs » filles, tout-à-fait noires, & preſque nues, travailler avec une adreſſe admi- » rable à leurs métiers, & s'occuper à faire blanchir les toiles, en accom- » pagnant, de chanſons, le travail & le mouvement de leurs mains & de » leurs pieds. Les hommes me paroiſſoient plus lâches & plus pareſſeux. Ils ſe » faiſoient aider par leurs femmes dans les plus pénibles exercices, tels que » de cultiver la terre, & de moiſſonner. Elles s'en acquittoient mieux qu'eux. » Après avoir travaillé avec beaucoup d'ardeur, elles alloient encore faire le » ménage, pendant que leurs maris ſe repoſoient. J'ai vû cent fois les fem- » mes Gentives, travailler à la terre avec leurs petits enfans à leur cou, ou » à la mammelle (56).

Secte des Theers.

On trouve, dans l'Indouſtan, une autre ſorte de Sectaires, qui ne ſont, ni Païens, ni Mahométans, & qui portent le nom de *Theers*. On ne leur connoît point de Religion. Ils forment une Société, qui ne ſert, dans tous les lieux, qu'à nettoier les puits, les cloaques, les égouts, & qu'à écorcher les bêtes mortes, dont ils mangent la chair. Ils conduiſent auſſi les criminels au ſupplice ; & quelquefois ils ſont chargés de l'exécution. Auſſi paſſent-ils pour une race abominable. D'autres Indiens, qui les auroient touchés, ſe croiroient obligés de ſe purifier depuis la tête juſqu'aux pieds ; & cette horreur, que tout le monde a pour eux, leur a fait donner le ſurnom d'*Alkores*. On ne ſouffre point qu'ils demeurent au centre des villes. Ils ſont obligés de ſe retirer à l'extrémité des fauxbourgs, & de s'éloigner du commerce des Habitans (57).

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde ſe nomment Bramines.

Schouten, après avoir obſervé que la différece des Sectes Idolâtres n'empêche point que les Prêtres de chaque Religion ne portent le nom de Bramines, ou Brahemers (58), releve néanmoins les Bramines des Banians fort au-deſſus de tous les autres. Ils ſont, dit-il, plus polis, plus graves & plus intelligens.

que Jagannat les fera renaître grands & heureux. Ce n'eſt point contes, ni fables, ajoute Bernier. Les Bramines paſſent à des fourberies & des vilainies ſi infâmes, que je ne les aurois pû croire, ſi je ne m'en étois pleinement aſſuré. Ces fourbes prennent une jeune fille, des plus belles qui ſe trouvent entr'eux, pour être l'Epouſe de Jagannat. Ils la laiſſent la nuit dans le Temple, où ils l'ont tranſportée en grande cérémonie avec l'Idole, lui promettent que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de demander au Dieu ſi l'année ſera fertile, quelles Proceſſions, quelles Fêtes, quelles Prieres & quelles Aumônes il deſire qu'on faſſe pour cela. Cependant un de ces Impoſteurs entre, la nuit, par une petite porte de derriere, jouit de la fille, & lui fait croire tout ce qu'il juge à propos. Le lendemain, qu'on la tranſporte de ce Temple dans un autre, à côté de Jagannat, ſon Epoux, les Bramines lui font dire, au Peuple, tout ce qu'elle croit avoir appris. *Bernier, ubi ſuprà, pages 17 & précédentes.* Il a vû, dit-il encore, des femmes renommées pour leur beauté & pour leur ſageſſe, refuſer des préſens conſidérables des Mahométans, des Chrétiens, & des Gentils étrangers, & les dédaigner, parce qu'elles ſe croioient honorées d'être dédiées à leurs Divinités. *Ibid.* p. 18.

(56) Schouten, *ubi ſuprà*, pages 211 & ſuivantes.

(57) Mandeſlo, page 187.

(58) Schouten, *ubi ſuprà*, pages 214 & précédentes. Nos François de Pondichery les nomment Brames.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

On a deja remarqué qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes, qui leur paſſent par-deſſus les épaules, & qu'ils ne quittent jamais. Quoique le reſte de leur habillement ſoit libre, la plûpart ſont nuds, depuis les reins juſqu'en haut, & n'ont qu'un morceau de toile qui leur ſert de ceinture, & qui leur pend juſqu'aux pieds. Ceux du Bengale ne ſortent jamais de leurs maiſons, ſans une grande robe de quelqu'étoffe de coton. Leur tête eſt couverte d'un autre morceau de toile ou d'étoffe, qui fait quatre ou cinq tours, & qui couvre leurs cheveux. Ils ne les coupent jamais. Une treſſe, dans laquelle ils les réuniſſent, ſert à les ſoutenir derriere la tête. Ils ont les oreilles longues & pendantes, ornées de bagues d'or, & d'autres bijoux. Leurs femmes ſont fort hautaines. Elles ſe parfument le corps d'un mêlange de bois de ſandal, de riz & de drogues odoriferantes. Leur robe eſt une toile tranſparente, comme celles des autres femmes. Outre l'ancienneté de la Caſte, ou de la Tribu des Bramines, il s'en trouve un grand nombre qui ſe diſent deſcendus de race royale, & qui en conſervent l'orgueil. Tous les Voyageurs conviennent qu'ils ſont dans une haute eſtime auprès des Rois Idolâtres, & qu'on n'entreprend rien ſans les avoir conſultés.

Uſages communs dans l'Empire Mogol.

On ne fera point un Article particulier de quelques uſages que les Voyageurs ont recueillis, & qui paroiſſent communs à toutes les Provinces de l'Empire. Mandeſlo remarque que tous les Mogols ſe plaiſent fort à la chaſſe; & que leurs levriers ſont un peu plus petits que les nôtres. Ils apprivoiſent des tigres & des léopards, qui leur tiennent lieu de chiens, & qui prennent les bêtes fauves d'un ſeul ſaut, mais qui ne les pourſuivent jamais. Ils ont une méthode fort ſimple pour la chaſſe de l'oiſeau de riviere: c'eſt d'y employer un canard domeſtique, qu'ils vuident, & qu'ils rempliſſent de foin. Dans cet état, ils le font nager, par le mouvement qu'ils lui donnent, en le ſuivant entre deux eaux, & le mêlent inſenſiblement avec les autres, qu'ils prennent par les pieds, ſans leur cauſer le moindre effroi. Leur adreſſe eſt extrême à tirer de l'arc. Ils tuent les oiſeaux au vol. Leurs arcs ſont de corne de bufle, & leurs flêches d'une canne fort légere.

Chaſſe.

Ils aiment, avec paſſion, le jeu des échecs, celui d'une eſpece de cartes, qui les expoſe quelquefois à la perte de leur fortune. La muſique, quoique mal exercée par leurs inſtrumens, eſt un goût commun à tous les états. Ils ne ſe reſſemblent pas moins par la confiance qu'ils ont à l'aſtrologie. Un Mogol n'entreprend point d'affaire importante, ſans avoir conſulté le Minatzim ou l'Aſtrologue.

Jeu.

Outre leurs Ouvrages de Religion & leurs propres Traités de Philoſophie, ils ont ceux d'Ariſtote, traduits en Arabe, qu'ils nomment *Aplis*. Ils ont auſſi quelques Traités d'Avicenne, qu'ils reſpectent beaucoup, parce qu'il étoit natif de Samarcande, ſous la domination de Tamerlan. Leur maniere d'écrire n'eſt pas ſans force & ſans éloquence. Ils conſervent, dans leurs archives, tout ce qui arrive de remarquable à la Cour & dans les Provinces; & la plûpart de ceux qui participent aux affaires laiſſent des Mémoires, qui pourroient ſervir à compoſer une bonne Hiſtoire de l'Empire. Leur langue, quoique diſtinguée en pluſieurs dialectes, n'eſt pas difficile pour les Etrangers. Ils écrivent, comme nous, de la droite à la gauche. Mais, entre les perſonnes de diſtinction, il y en a peu qui ne parlent la langue Perſanne, & même l'Arabe.

Ariſtote & Avicenne ſont reſpectés des Mogols.

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Leurs Médecins & leurs Chirurgiens.

Leurs maladies les plus communes, ſont la diſſenterie, & la fievre chaude. Ils ne manquent point de Médecins; mais ils n'ont pas d'autres Chirurgiens que les Barbiers, qui ſont en très grand nombre, & dont les lumieres ſe bornent à la ſaignée, & à l'application des ventouſes.

Climat de l'Indouſtan.

On n'entreprendra point de repréſenter les différentes qualités du climat, dans un Pays de cette étendue (59). En général, l'hyver commence, dans l'Indouſtan, vers la fin du mois de Juin, & dure juſqu'au mois de Septembre. Les pluies, de cette ſaiſon, n'y ſont pas ſi continuelles que dans les Pays plus Orientaux. Elles n'y tombent que par intervalles, ſur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du Nord y regne pendant ſix mois, & celui du Midi ſuccéde avec la même conſtance. Les mois les plus chauds de l'année ſont ceux d'Avril, de May & de Juin, pendant leſquels la chaleur ſeroit inſupportable, ſi les vents, qui s'élevent avec aſſez de régularité, ne rafraîchiſſoient l'air. Mais ils ſont d'ailleurs très incommodes, par une horrible quantité de pouſſiere, qui ôte la vûe du Soleil (60).

Dans tout le Pays qui eſt entre Surate & Agra, les pluies commencent & finiſſent avec des tempêtes effrayantes. Cependant la tonnere y tombe rarement; ce que Terri attribue à la ſubtilité de l'air. Pendant ces trois mois, il pleut chaque jour; & quelquefois la pluie dure ſans interruption. Auſſi-tôt qu'elle eſt paſſée, l'air devient ſi clair & ſi ſerein, que, pendant les neuf autres mois, il paroît extraordinaire d'y voir le moindre nuage. Mais, à la fin de cette belle & longue ſaiſon, la terre eſt entr'ouverte de toutes parts, & reſſemble à ces déſerts de ſable qui ne ceſſent jamais d'être ſtériles. A peine a-t-il plû cinq ou ſix jours, qu'elle ſe couvre de verdure. » Je n'ai pas » vû, dit le même Voyageur, de terres, dans tout l'Indouſtan, où le bled » ne vienne beaucoup plus épais & plus fort qu'en Angleterre. On le ſeme » au mois de Mai & au commencement de Juin. La récolte ſe fait dans le » cours de Novembre & de Décembre, qui ſont les deux mois les plus tempérés (61).

Obſervations de Bernier.

Bernier obſerva, pendant un long ſéjour, que jamais il ne pleut tout-à-fait à Dehli, qu'après qu'on a vû paſſer, pendant pluſieurs jours, quantité de nues vers l'Occident. Il donne ſes conjectures ſur la cauſe de ces Phénoménes: mais on ne s'arrête ici qu'aux faits, qu'on doit croire certains ſur ſes obſervations. » A la fin des pluies, qui arrive ordinairement vers le mois » d'Octobre, la mer, dit-il, prend ſon cours vers le Midi, & le vent froid » du Nord s'éleve. Ce vent ſouffle quatre ou cinq mois, ſans intermiſſion & » ſans tempête, avec la même égalité, pour ſa force & pour ſa route; ſi ce » n'eſt qu'il change ou ceſſe quelque jour, par hazard: mais il recommence » auſſi-tôt. Il ſe paſſe, enſuite, environ deux mois, pendant leſquels les » autres vents regnent ſans régle. Après ces deux mois, qu'on appelle l'entre-» deux de ſaiſons, & que les Hollandois n'ont pas mal nommé, le vent douteux, » la mer retourne ſur ſes pas, du Midi au Nord, & le vent du Midi s'éleve, » pour regner, à ſon tour, pendant quatre ou cinq mois, comme le courant

(59) Depuis le vingtiéme degré de latitude du Sud juſqu'au quarante-troiſiéme du Nord. C'eſt Terri, qui lui donne cette étendue. *Voy.* ci-deſſus la Deſcrip. Géographique.

(60) Mandeſlo, pages 200 & précédentes.

(61) Edouard Terri, *ubi ſuprà*, p. 12.

» des

» des flots. Deux mois de tems incertain, qui ſe paſſent enſuite, ſont un » autre entre-deux de ſaiſon. Dans ces intervalles, la navigation eſt égale- » ment dangereuſe & difficile ; au lieu que, pendant les deux ſaiſons, elle » eſt agréable & ſans danger, excepté vers la fin de la ſaiſon du vent du Sud. » De ce double entre-deux, celui qui ſuit ce vent eſt incomparablement » plus dangereux que l'autre. Auſſi ce vent, dans la ſaiſon même, eſt-il » ordinairement plus impétueux & plus inégal que celui du Nord. Mais ce » qui paroît encore plus étrange à Bernier, c'eſt que vers la fin du vent du » Sud, & pendant les pluies, quoique le calme regne en haute mer, les » tempêtes & les coups de vent ſont continuels proche des Côtes, juſqu'à » la diſtance de quinze ou vingt lieues. Un Vaiſſeau de l'Europe, qui veut » approcher alors de la Côte des Indes, pour aborder, par exemple, à Su- » rate, évite rarement de ſe briſer, s'il ne prend ſon tems avec beaucoup » de juſteſſe, pour arriver immédiatement après les pluies (62).

DESCRIPTION DE L'INDOUSTAN.

Terminons un ſi long Article, par une obſervation d'Edouard Terri (63). » Les perſonnes de l'Indouſtan, dit-il, à qui leur Religion ne permet pas » de boire du vin, ſe ſervent d'une liqueur plus ſaine qu'agréable, qui porte, » parmi eux le nom de *Cahua*. Elle eſt compoſée d'une fève noirâtre, qu'on » fait bouillir dans l'eau, & qui lui donne peu de goût ; quoiqu'elle ait » beaucoup de vertu pour aider à la digeſtion, pour réveiller les eſprits, & » pour purifier le ſang. » Terri parle de la fève, que nous connoiſſons aujourd'hui ſous le nom de Caffé. Le voiſinage de l'Arabie heureuſe procure à peu de frais ce dédommagement aux Mogols, pour les liqueurs fortes, dont le Mahométiſme leur apprend à ſe priver ; & les Vaiſſeaux annuels, qu'ils envoyent réguliérement de Surate à Mocka, leur apportent cette marchandiſe en échange, pour les productions de l'Inde. On a ſouvent demandé comment une contrée, d'auſſi peu d'étendue que l'Arabie, pouvoit fournir du Caffé, non-ſeulement, à la Perſe & à la Turquie, qui en ont depuis long-tems l'uſage, mais encore à la plus grande partie de l'Europe, où le même goût s'eſt établi depuis près d'un ſiécle (64). Ici la difficulté augmente, puiſqu'il ne regne pas moins dans les Indes. Auſſi n'a-t-on remis l'obſervation de Terri à la fin de cet Article, que pour ſe procurer l'occaſion de l'éclaircir, en le faiſant ſervir comme de tranſition au Voyage ſuivant.

Les Mogols ont l'uſage du Caffé.

Tranſition à l'article ſuivant.

(62) Bernier, Tome IV, pages 232 & précédentes. A l'occaſion des inondations qui arrivent après les pluies, il obſerve encore que dans les pays où coule l'Indus, il ſe paſſe quelquefois des années ſans pluie ; & que l'Indus ne laiſſe pas de groſſir alors, & de s'enfler aſſez pour arroſer les terres. *Ibid.* page 2.

(63) *Ubi ſup.* page 13.

(64) Vers l'année 1660. Il y étoit connu dès 1644.

PREMIER VOYAGE DES FRANÇOIS,

Dans l'Arabie heureuſe, par l'Océan Oriental.

INTRODUCTION.

OUTRE le deſſein qu'on vient d'expliquer, il ſemble que, dans la vûe qu'on s'eſt propoſée, de renvoyer tout ce qui regarde la Perſe & la Turquie, au Recueil des Voyages par Terre, rien n'eſt plus convenable ici que cette Relation, pour fermer la Partie Occidentale de l'Inde. Il n'eſt plus queſtion de conduire le Lecteur, par des routes qu'on lui a fait mille fois traverſer. Madagaſcar, l'Iſle de Socotora, & quelques Plages de l'Abyſſinie, ſeuls endroits où l'Auteur prit terre juſqu'au Port d'Aden, n'offriroient rien qui n'ait déja paru, ſous mille formes, dans un grand nombre de Journaux. Obſervons ſeulement, pour ne laiſſer aucune obſcurité dans un nouveau récit, que les François, dont on donne le Voyage (65), étoient employés par une Compagnie de Négocians de Saint Malo, les premiers de leur Nation (66), qui s'étoient aviſés de faire, directement & ſans l'entremiſe d'autrui, un Commerce dans l'Arabie; particuliérement le Commerce du Caffé, que les François juſqu'alors avoient acheté des Turcs, & quelquefois des Anglois & des Hollandois. Deux Vaiſſeaux, nommés le *Curieux* & le *Diligent*, armés, dans cette vûe, pour la courſe & le Commerce, & chacun de cinquante pieces de canon, ſortirent de Breſt le 6 Janvier 1708. On ne nous apprend pas le nom (67) du Commandant, qui joignoit, à cette qualité, celle de Directeur de la Compagnie, & qui montoit le Curieux. Le Diligent avoit pour Capitaine un Officier d'expérience, nommé *Champloret*.

Motifs de ce Voyage.

1708.

Etat préſent d'Aden.

Tranſportons-nous vers l'entrée de la Mer rouge, au Port d'Aden, où les deux Vaiſſeaux arriverent, la même année, dans le cours du mois de Décembre. L'Auteur décrit l'état préſent de cette ville (68). Elle eſt aſſiſe

(65) Publié à Paris en 1716, chez Cailleau, *in*-12.

(66) L'Auteur dit, *d'entre tous les Européens*. Il ignoroit apparemment que les Anglois s'étoient ouvert, depuis long-tems, cette Route. *Voyez* les Relations du premier Tome de ce Recueil.

(67) Il eſt nommé de la Merveille, dans le Traité de Mocka. L'omiſſion de ſon nom, au Titre & dans la Préface, eſt d'autant plus ſurprenante, que M. de la Roque, à qui l'on doit l'Edition du Voyage, fait profeſſion d'en avoir reçu les Mémoires de ce Commandant même, & de les avoir rédigés avec lui. Ceux qui ont connu M de la Roque, ne le ſoupçonneront pas d'infidélité. C'eſt le même à qui l'on doit un fort bon Voyage au Mont-Liban, frere aîné du Chevalier de la Roque, long-tems Auteur du Mercure François.

(68) Soixante-dix degrés de longitude, & douze de latitude du Nord, ſuivant les Tables d'Abulfeda. En approchant de l'Oueſt, on prendroit le Cap d'Aden pour pluſieurs Iſles enſemble, à cauſe des diverſes crêtes de montagnes qui le forment.

au pied de plusieurs hautes montagnes, qui l'environnent presque de toutes parts, & qui ont, sur leurs sommets, cinq ou six Forts; avec des Courtines, & d'autres ouvrages en grand nombre, aux gorges qui les séparent. De-là, un bel aqueduc conduit la meilleure eau du monde, dans un grand réservoir, qui n'est guéres à plus d'un quart de lieue de la ville, & qui fournit avec abondance aux besoins des Habitans. C'est mal-à-propos que nos Géographes font passer une riviere au travers d'Aden. Ils ont mal pris le sens d'Abulfeda, qui met simplement une porte du côté de la terre, nommée la porte des Porteurs-d'eau, parce que c'est effectivement par cette porte qu'on y fait entrer de l'eau douce (69).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Sa situation.

La Place est entourée de murailles, qui sont aujourd'hui en assez mauvais état, sur-tout du côté de la mer, où l'on voit néanmoins, par intervalles, quelques Plates-formes, avec cinq ou six batteries de canon de fonte, dont quelques-uns sont de soixante livres de bale. On croit que c'est l'artillerie que Soliman second y laissa, après avoir pris la ville & conquis presque tout le pays, que les Turcs furent depuis contraints d'abandonner aux Princes Arabes. Pour s'approcher d'Aden, du côté de la terre, il n'y a qu'un seul chemin, pratiqué sur un terrain assez étroit, & qui s'avance dans la mer en forme de peninsule. La tête de ce chemin est commandée par un Fort, avec des corps-de-garde d'espace en espace. Une portée de canon plus bas, on trouve un autre Fort, en pâté, avec quarante pieces de gros canon en plusieurs batteries, & une garnison constante. Il seroit impossible de tenter une descente de ce côté; d'autant plus qu'entre la ville & ce dernier Fort, on rencontre encore, sur le chemin de communication, un autre Fort de douze pieces de canon, avec une garnison.

Ses fortifications.

A l'égard de la mer, par où cette ville est fort accessible, c'est une Baye de huit à neuf lieues d'ouverture, qui est comme divisée en deux Rades; l'une, assez éloignée de la ville; l'autre, moins grande & plus proche, qu'on nomme le Port. Cependant celle-ci n'a pas moins d'une lieue de largeur, à la prendre depuis la Citadelle, qui la commande avec cinquante pieces de canon, jusqu'à la pointe avancée où sont les Forts. On mouille par-tout, à dix-huit, vingt & vingt-deux brasses. Aden est une assez grande ville. On y voit encore plusieurs belles Maisons, à deux étages, & en terrasses; mais elle offre aussi beaucoup de ruines & de mazures, qui, joint aux avantages de sa situation, font comprendre que c'étoit autrefois une Place importante, & le principal boulevard de l'Arabie heureuse. Son territoire est assez étroit, mais fort agréable, & revêtu de beaucoup de verdure au bas des montagnes (70).

Son Port.

Intérieur de la ville.

Quoique les François n'attendissent rien du Gouverneur d'Aden, la curiosité de voir cette ville, & l'envie de pressentir ce qu'ils avoient à se promettre de la civilité des Arabes, porta les deux Commandans à mouiller dans la Rade. Chaque Vaisseau salua la Citadelle de sept coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre, avec des complimens & des invitations à descendre au rivage. Cet accueil, soutenu par l'offre de toutes

Les François descendent à Aden.

(69) Voyage de l'Arabie heureuse, pages 62 & précédentes.
(70) *Ibid.* page 63.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

sortes de rafraîchissemens, leur inspira tant de confiance, que s'étant fait conduire à terre, ils ne firent pas difficulté de suivre quelques gens armés, qui les menerent à la porte qu'on appelle *Majeure de la Mer*, parce qu'elle est fort grande & qu'elle regarde le Port.

Description de la Porte.

Ils remarquerent qu'elle est d'une épaisseur prodigieuse, garnie de cloux, ou plutôt de grosses chevilles de fer, & munie, pour surcroît de sûreté, d'une barre dont la grosseur répond à celle des cloux. On les fit entrer, par cette porte, dans un lieu bien vouté, long d'environ quinze pas; après lequel ils trouverent une espece de cabinet, vouté aussi, & terminé en angle. Un Officier de considération, nommé l'*Emir-el-bar* (71), c'est-à-dire, le Prince de la Mer, mais proprement le Capitaine du Port, les y reçut fort civilement, & les fit asseoir dans des fauteuils d'une figure singuliere. La conversation fut courte, parce que le Gouverneur, déja informé de leur descente, envoya ordre de les conduire chez lui. Ils sortirent d'abord par une porte de fer, qui est à la pointe de l'angle, & qui conduit à une autre porte de simples barreaux de bois. Leur marche se fit entre deux rangs de Soldats, l'Emir-el-bar à leur gauche. En arrivant au Palais du Gouverneur, on les fit monter par un fort bel escalier, dans le principal appartement, où ils le trouverent assis au fond d'une Sale, sur une estrade couverte de magnifiques tapis, s'appuyant sur des coussins d'une étoffe brodée d'or. Sa Compagnie étoit rangée des deux côtés, sur d'autres tapis; & le reste de la Sale paroissoit couvert de nattes très fines. Ils s'approcherent de l'estrade, sans avoir ôté leurs souliers; faveur qui ne s'accorde ordinairement à personne. Le reste de cette Audience n'eut rien de plus remarquable (72) que l'occasion qu'ils eurent, à leur tour, de faire une grace beaucoup plus précieuse au Gouverneur, en lui accordant le secours d'un de leurs Chirurgiens, qui ne fut pas moins utile à sa famille qu'à lui. Ils obtinrent, de sa reconnoissance, une Lettre de recommandation, pour le Gouverneur de Mocka, avec laquelle ils remirent à la voile, le 27 de Décembre. Mais, dans la liberté qu'on leur avoit laissée de visiter la ville, ils emporterent une vive admiration pour les bains publics. Ils sont revêtus de marbre, ou de jaspe, & couronnées d'un beau dôme à jour, qui est orné en dedans de diverses galleries, soutenues par des colomnes magnifiques. Tout l'édifice est parfaitement distribué en chambres & autres pieces voutées, qui aboutissent à la principale Sale du dôme (73).

Faveurs qu'ils reçoivent du Gouverneur & qu'ils lui font.

Observations nautiques.

On avoit averti les deux Commandans, qu'en sortant de la Rade, ils avoient besoin de beaucoup de précautions pour se garder des Courans. En effet, du côté du Cap d'Aden, ils portent sur sa pointe avec beaucoup de rapidité; & malgré tous les efforts des Pilotes, les deux Vaisseaux ne passerent qu'à un quart de lieue de ce Cap, qui paroît avoir le tiers d'une lieue d'élévation. Il est fort droit & fort escarpé. On y découvre deux tours, avec leurs Sentinelles. Ces tours sont vûes d'un Château, qui n'est qu'à demie lieue de la ville, sur lequel les Habitans découvrent les pavillons & les signaux qu'on y met, pour avertir dans l'occasion; ce qu'ils imitent dans la ville,

(71) Les Européens, par corruption, l'appellent le Mirebar.

(72) On leur demanda où ils alloient, & on leur présenta du caffé à la Sultane.

(73) *Ibid.* pages 57 & précédentes.

& dans la Citadelle, qui a la même vûe. On aſſure que du haut de ce Cap, on découvre dix lieues à la ronde, & que le Cap s'apperçoit lui-même de quinze ou vingt lieues en mer. Cette Côte, en général, paroît ſéche & ſabloneuſe; mais, un peu plus loin dans les terres, le pays eſt plein de bois & de marécages.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

On avoit fort recommandé aux François de ne gouverner que par Oueſt, & même quart de Nord-Oueſt. Mais le Pilote du Diligent, faiſant trop de fond ſur ſes Journaux, s'obſtina toujours à ſuivre l'Oueſt quart de Sud-Oueſt; & le Curieux, qui étoit à l'arriere, ſe vit néceſſairement entraîné dans ſon erreur. Cependant, on découvrit, le lendemain au matin, la fameuſe montagne de Bab-el-mandel, qui eſt à l'entrée de la Mer rouge du côté de l'Afrique; mais on ne la reconnut pas. Le Diligent n'ayant pas ceſſé de continuer ſa route, on ſe trouva bien-tôt à l'entrée d'une Baye d'environ ſix lieues d'ouverture, dont le centre eſt occupé par une Iſle. En comparant cette Baye & ſon Iſle avec les Cartes, on ſe crut facilement à l'entrée de la Mer rouge; & comme le tems étoit favorable, on prit le parti de s'y engager. Après y avoir fait deux lieues, on vit paroître une Barque, chargée de vingt hommes, avec un Interprête Banian & deux Pilotes, de qui l'on apprit bien-tôt que la Baye étoit celle de Tagora, ville d'Afrique, dans le Royaume d'Adel & de Zeila, qui étoit autrefois compris dans l'Empire des Abyſſins. Ils remirent en même-tems, au Commandant François, une Lettre, en Arabe, de la part du Roi; car les Habitans de la Côte avoient apperçu les deux Vaiſſeaux dès le jour précédent, & s'étoient hâtés d'en donner avis à ce Prince, qui, n'ayant pas douté qu'ils ne cherchaſſent l'occaſion du Commerce, ou qu'ils n'euſſent beſoin de rafraîchiſſemens, leur faiſoit offrir civilement cette double faveur (74).

Erreur qui jette les François à Tagora.

Ils reçoivent une Lettre du Roi.

(74) Sa Lettre mérite d'être conſervée, non ſeulement par le caractere de bonne-foi qu'elle reſpire, mais encore, pour entrer dans les vûes de M. Uckley, Profeſſeur en Arabe, à Cambridge, qui dans ſa Relation de Barbarie, publiée en 1713, invite tout le monde à lui communiquer les pieces de cette nature, parce que repréſentant le génie & le ſtyle des Orientaux, elles peuvent ſervir à jetter du jour ſur l'Ecriture Sainte. *Avertiſſement, page 6.* » Du Port bien gardé de Taghioura. Au nom de Dieu clément, miſéricordieux. Louange à Dieu, » telle qu'elle lui eſt dûe. Dieu donne ſa » bénédiction à celui après lequel il n'y aura plus de Prophête, & à ſa Famille, & » à ſes Amis, avec la paix. L'Ecriture de » cette Lettre eſt de notre Maître le Sultan » Mehemed, fils du Sultan Deing, que Dieu » très-haut conſerve. *Ainſi ſoit-il.*

» Nous vous faiſons ſavoir, ô Capitaine » de Navire, que vous avez ſûreté & garantie entiere dans ce Port de Taghioura, » pour faire de l'eau & du bois, car nous » ſommes obligés de vous en fournir, & » nous vous donnerons un Raban pour » vous introduire dans la ville où vous deſirez deſcendre. Si vous voulez aller au » Port de Zeila, il eſt plus proche du lieu » où vous êtes préſentement. Nous ſommes » gens de bonne-foi, & nous croyons en » Dieu & en ſon Prophête; car notre Profeſſion de foi eſt telle: Je témoigne qu'il » n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & » que Mahomet eſt ſon Prophête. Dieu lui » donne ſa bénédiction, & le comble d'un » grand nombre de ſaluts de paix, agréables » & benis juſqu'au jour du Jugement. Et » louange à Dieu, Seigneur des deux vies. » Vous avez la ſûreté de Dieu, & la ſûreté de » Sultan Mehemed, fils du Sultan Deing: & » le ſalut ſoit ſur vous, la miſéricorde de » Dieu & ſes bénédictions. « A côté étoit le Sceau du Roi, avec ces mots: » Celui qui » ſe confie au Roi céleſte, Sultan Mehe» mede, fils de Deing 1117, (de l'Hegire, qui répond à 1705 de notre Ere, année où le Sceau avoit été gravé). De l'autre côté

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Ils l'accepterent d'autant plus volontiers, qu'il ne leur reſtoit qu'une demie lieue à faire juſqu'à Tagora, & que le Pays leur paroiſſoit charmant : mais, s'étant fait précéder de leur Chaloupe, avec le plomb & la ſonde, parce que la nuit s'approchoit, ils trouverent bientôt un banc de roche, ſur lequel il falloit paſſer néceſſairement, & qui n'étoit couvert que de trois braſſes d'eau ; ce qui les força d'abandonner leur deſſein. Ils prirent les deux Pilotes ſur le Curieux ; & renvoyant l'Interprête, avec un préſent & des excuſes pour ſes Maîtres, ils lui promirent de récompenſer les deux hommes qu'ils retenoient à leur ſervice. L'Auteur des Mémoires regretta les connoiſſances qu'il auroit pû recueillir à Tagora. Elles n'auroient pas été moins utiles à la Géographie qu'au Commerce, dans un Pays ſi peu connu de nos Voyageurs (75).

Dangers de la Baye de Tagora.

Mais ces idées firent preſqu'auſſi-tôt place à la plus vive crainte, lorſqu'après avoir apperçu de l'écume, qui lui fit preſſentir quelque danger, il ſe trouva, tout-d'un-coup, ſur le bord d'un banc redoutable, où ſon Vaiſſeau battit pluſieurs fois, par le jeu d'une petite vague qui le ſoulevoit, & qui le faiſoit tomber ſur le fond, lorſqu'elle venoit à ſe retirer. Ce fond étoit de ſable, ſemé de groſſes roches, qui firent ſortir pluſieurs morceaux de la quille. Cependant le ſecours du Ciel, & la diligence du travail mirent heureuſement le Curieux au large. Il ne reſtoit qu'à ſortir tout-à-fait de la Baye. Les deux Pilotes de Tagora conſeillerent de paſſer à bas-bord de l'Iſle, qui eſt à ſon entrée, quoiqu'on n'y puiſſe mouiller, faute de fond. Enfin, les deux Vaiſſeaux ayant achevé de ſe dégager, s'éloignerent de la terre, environ d'une lieue. Un calme les arrêta pendant toute la nuit ſuivante ; & le matin, prolongeant la terre avec un petit vent, ils entrerent, vers le ſoir, dans le fameux détroit de la Mer rouge, ou du Golphe Arabique.

Obſervations de l'Auteur ſur le détroit de la Mer rouge.

A ce récit, que l'interêt de la navigation n'a pas permis de ſupprimer, on doit joindre les obſervations de l'Auteur ſur la diſpoſition du Détroit même. Le Cap de Gardafu, dit-il, qui eſt dans le Royaume d'Adel, en regarde un autre qui lui eſt oppoſé, & qui ſe nomme Cap de Fartach, dans un Royaume de ce nom, ſur les Côtes d'Arabie. La diſtance de l'un à l'autre, n'eſt que d'environ cinquante lieues. Mais l'Ocean, renfermé entre ces deux Terres, pendant plus de cent cinquante lieues d'étendue, eſt enfin ſi reſſerré par le rapprochement des Côtes, qu'il ne reſte plus qu'environ quatre lieues d'ouverture, ou de diſtance d'un rivage à l'autre. Cette ouverture forme le petit Canal qu'on nomme proprement le Détroit. Enſuite la Mer recommence à s'élargir, & s'étend ſur pluſieurs Côtes de différens noms, l'eſpace d'environ deux cens lieues, du Sud-Eſt au Nord-Oueſt. On trouve, à l'entrée du Détroit, une anſe de ſable, ſur dix braſſes d'eau, où les deux Vaiſſeaux mouillerent tranquillement, à la vûe d'une Moſquée & de pluſieurs huttes de Pêcheurs. Vis-à-vis de cette anſe, c'eſt-à-dire, à la droite de l'entrée, on voit l'Iſle de Bab-el-Mandel, qui donne ſon nom au Détroit, ou qui le reçoit de lui. Sa longueur eſt d'environ deux lieues, ſur un peu moins de largeur. Elle offre quelque verdure en certains endroits, quoique le reſte ne ſoit guéres qu'un rocher ſtérile, battu des vents & des vagues, &

du Sceau, on liſoit, après la ſouſcription, le mot *Catmir* ; nom du Chien, qui, ſuivant l'Alcoran, a gardé les Freres dormans pendant leur ſommeil de 309 ans.

(75) *Ibidem.* page 75. Voyez le Journal de Caſtro, au Tome I. de ce Recueil.

brûlé par l'ardeur du Soleil. L'Auteur la trouve fort mal placée dans la plûpart des Cartes ordinaires, qui la mettent au milieu du Détroit, tandis qu'elle eſt tout-à-fait du côté de l'Arabie, & ſi proche, qu'entre l'Iſle & la Terre ferme, il n'y a qu'un paſſage fort étroit pour les petits Bâtimens. Dès l'entrée du Détroit, & ſous la hauteur de l'Iſle, le mouillage eſt très bon. On y trouve une autre anſe que celle où les deux Vaiſſeaux avoient mouillé, d'un quart de lieue de largeur, avec des terres baſſes au milieu, où l'on découvre de petites maiſons couvertes de nattes. C'eſt dans cette retraite que les Pyrates viennent jetter l'ancre, à couvert des vents du Sud-Oueſt (76). Sur la haute montagne, qui porte auſſi le nom de Bab-el-Mandel, & dont le pied forme le Détroit, du côté de l'Afrique oppoſé à celui de la terre ferme d'Aden en Aſie, il y avoit autrefois un Fort, qui défendoit le mouillage de l'entrée; mais il n'en reſte aujourd'hui que les ruines. On peut ranger cette Côte d'auſſi près que l'on veut. Les deux Vaiſſeaux n'en paſſerent point à plus d'un quart de lieue. Il ſeroit aiſé d'en tirer des rafraîchiſſemens, de l'encens, des gommes, & d'autres marchandiſes. C'eſt là qu'on envoye de Mocka, pour obſerver ſi les Vaiſſeaux Arabes & Indiens peuvent ſortir en ſûreté. Les Pyrates ont coutume, en ſortant du Détroit, de ranger la Terre & le Cap d'Aden, que ſon élevation, de quelque côté qu'on s'approche, fait croire à plus de quinze lieues. Auſſi ce paſſage eſt-il redouté de tous les Vaiſſeaux de l'Aſie.

Voyage de l'Arabie heureuse. 1708.

Les François leverent l'ancre, de grand matin, avec un vent frais, pour gouverner vers Mocka, qui eſt ſitué dans le Golfe Arabique, à vingt lieues du Détroit. Depuis l'Iſle de Bab-el-Mandel, on trouve des terres baſſes dans toute l'étendue de la vûe, qui eſt bornée par de hautes montagnes. Des deux Vaiſſeaux, on ne ceſſoit pas de voir la Terre d'Arabie, à la diſtance de deux lieues; & par intervalles, on y diſtinguoit quelques bocages. Enfin, de ſix lieues en mer, les François découvrirent la ville de Mocka, dont les hautes Tours & les Moſquées blanchies en dehors, forment une très agréable perſpective. Ils ſe crurent payés de toutes les fatigues d'une longue navigation, lorſqu'ils eurent commencé à voir quantité de palmiers & d'autres arbres verds, qui leur paroiſſoient border le rivage juſqu'à la ville. La crainte des bancs, qui bordent cette Côte, les obligea de ne plus avancer que la ſonde à la main. Ils trouverent, tantôt huit braſſes, tantôt moins, juſqu'à ſix & cinq. Le Pilote du Diligent, toujours aveuglé par ſa préſomption, faillit de périr ſur un petit ſable mêlé de vaſe, pour avoir voulu ſuivre une autre route. Cependant la force du vent le fit heureuſement traîner ſur le ſable; & le troiſiéme jour de Janvier 1709, les deux Vaiſſeaux mouillerent près d'une pointe avancée, qui forme, du côté du Nord, la moitié du Port de Mocka. Elle eſt défendue par un Fort, au-deſſous duquel on trouve ſix braſſes d'eau, fond de ſable & peu de rocaille. Le Port eſt formé par deux langues de terre, qui ſe recourbent en maniere d'arc, repréſentant parfaitement une demie Lune. Sur les deux pointes ſont ſitués deux Forts, qui en défendent l'entrée; & cette entrée, qui n'a pas moins d'une lieue de large, d'un Fort à l'autre, forme une ſorte de Rade, où les grands Vaiſ-

Route juſqu'à Mocka, & les dangers.

(76) *Ibidem.* page 83.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

seaux sont obligés de mouiller, parceque le reste du Port manque de profondeur.

Réception des François à Mocka.

Aussi-tôt que les François eurent jetté leurs ancres, ils virent arborer, sur chacun des deux Forts, un Pavillon rouge en pointe, chargé de trois Croissans, & d'une Figure en sautoir (77). Quoique fort éloignés de la Ville, ils remarquerent aussi le Pavillon Hollandois, que le Directeur de cette Nation avoit fait élever sur une Terrasse, pour faire honneur à la France; & un autre Pavillon, semblable à ceux des Forts, sur une batterie de canon, qui est près de la maison du Gouverneur. Ils saluerent de sept coups de canon, auxquels on répondit de cinq coups, de la batterie de la Ville. Une Barque, avec Pavillon & flamme, amena aussi-tôt à bord l'Emir-el-Bar, ou le Capitaine du Port, vêtu d'une étoffe verte, plissée, à larges manches pendantes, de la forme d'un froc monastique, avec une espece de soutane par-dessous. Il étoit accompagné d'un Interprête Banian, qui parloit la langue Portugaise, & qui étoit vêtu de blanc, avec une belle ceinture brodée & une écharpe de soie sur l'épaule; & d'un Hollandois du Comptoir, vêtu à la Turque, qui parloit la langue Franque. L'Emir-el-Bar étoit chargé d'une lettre du Gouverneur, qui invitoit les François à descendre avec confiance. Deux Missionnaires Récolets, Italiens, qui étoient soufferts dans la ville, leur écrivirent en Latin, pour les féliciter de leur arrivée. Enfin, tout paroissant si favorable à leur descente, que le Gouverneur proposoit même de leur faire une entrée solemnelle, comme aux premiers Officiers de leur Nation qui fussent arrivés dans son Gouvernement, les deux Commandans se rendirent au Quai du Port, où ils trouverent douze chevaux bien équipés, & deux cens soldats avec des Timbaliers à leur tête. Ils furent conduits au Palais du Gouverneur; & les explications se firent de si bonne grace, que, dès les premiers jours, on conclut un Traité, par lequel toutes les conditions & les droits du Commerce furent réglés à trois pour cent (78).

Leur Traité avec le Gouverneur.

Description de Mocka.

Les Hollandois étoient la seule Nation de l'Europe, qui fut alors établie à Mocka. Ils y avoient un riche Comptoir, où leur Compagnie envoyoit, tous les ans, un Navire de sept cens tonneaux, pour charger du caffé & d'autres marchandises de l'Arabie, qu'ils transportoient dans leur Magasin général de Batavia, & de-là, en Europe, ou dans l'Inde même. La ville de Mocka (79) n'est pas si considérable que celle d'Aden; mais elle est devenue plus marchande. On n'y compte qu'environ dix mille Habitans, presque tous Mahométans; avec quelques Arméniens, & beaucoup de pauvres Juifs, qui demeurent dans un quartier séparé, ou dans une espece de Fauxbourg. Elle est entourée de murs à l'antique, moitié de pierre, & moitié de terre battue avec de la paille. Elle a quatre portes, sans fossé; & pour unique défense, plusieurs Tours, avec du canon sur quelques-unes. Ces Tours servent de Cazernes à des soldats, qui font des patrouilles pendant la nuit, & qui, pendant le jour, se tiennent sur le Port & dans le Bazar, pour veiller à la tranquillité publique. Ils sont au nombre de cinq ou six cens, qui s'assemblent, tous les jours, dans la grande Place, depuis midi jusqu'à deux heures, pour conduire, avec

(77) Cette figure est celle de la fameuse épée d'Aly, gendre de Mahomet; épée à deux lames, qui se nomme *Zulficar*.

(78) L'Auteur en rapporte tous les articles, pages 99 & suivantes.

(79) A quatre-vingt-huit degrés trente minutes de longitude, & quatorze de latitude, suivant Ptolomée.

beaucoup

beaucoup de pompe, le Gouverneur & ſon cortege, à la Moſquée. Après la priere, l'uſage de cette infanterie eſt de faire une décharge à bale; ce qui expoſe quelquefois les Etrangers à de fâcheux accidens (80).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

Les femmes de Mocka, qui reſpectent un peu la bienſéance, ne ſe montrent jamais dans les rues, pendant le jour. Elles ont, le ſoir, un peu plus de liberté, qu'elles employent à s'entreviſiter. On les rencontre quelquefois, au milieu de la nuit, allant d'une maiſon à l'autre, ſuivies de leurs eſclaves, à la lumiere d'un ſeul flambeau. Lorſqu'elles trouvent des hommes en chemin, elles ſe rangent contre les maiſons, avec une ſinguliere modeſtie. Leur habillement differe peu de celui des autres femmes de l'Orient; ſurtout par un grand voile, qui cache leur viſage, & d'une toile ſi fine, qu'il ne les empêche point de voir au travers. Elles portent de petites bottines de marroquin. Quelques exemples, dont l'Auteur fut témoin, prouvent qu'elles n'ont pas d'éloignement pour la galanterie (81).

Quelques uſages des Habitans.

Les environs de la Ville n'offrent qu'un pays ſec, dont les eaux ſont nitreuſes & preſque ſalées. Tous les bords de la mer rouge ſe reſſentent de cette ſéchereſſe; mais le Territoire de Mocka, paſſe, avec raiſon, pour le pire. La chaleur y eſt exceſſive. Il n'y tombe preſque jamais de pluie; & l'Auteur apprit à ſon arrivée, qu'il n'y en étoit pas tombé depuis deux ans. Il y faiſoit auſſi chaud, pendant le mois de Janvier, qu'il fait ordinairement à Paris, dans celui de Juillet. Mais les Habitans, accoutumés à des chaleurs beaucoup plus ardentes, vers Juin & les mois ſuivans, lorſque le vent du Sud ſe fait ſentir, ſe plaignoient du froid, & prenoient la veſte de drap, pour ne la quitter qu'au mois de Mars. Il plut deux fois, pendant le ſéjour des François. Ils remarquerent auſſi que, vers neuf ou dix heures du matin, un vent de biſe, qui vient de la mer, rafraîchit beaucoup l'air; ſans quoi, il ſeroit difficile de réſiſter à l'excès d'une chaleur, qui eſt capable de faire ſuer ſans aucun exercice (82).

Climat & propriétés du pays.

Les ſables, qui environnent la ville, ne laiſſent pas d'être plantés de quelques Palmiers, qu'on prend ſoin d'arroſer avec le ſecours d'un grand nombre de puits, & qui portent des dattes fort communes. Quelques endroits produiſent une ſorte de millet blanc, plus gros trois fois que le nôtre. Après les pluies, la terre ſe couvre d'une croute de ſel. Auſſi celui qu'on employe dans le Pays, ſe fait-il preſque ſans travail, par le moyen des foſſés & des rigoles qui reçoivent l'eau de la mer. Il y devient ſi dur, qu'on ne peut l'en tirer qu'à coups de pic (83).

Ici l'Auteur, étendant ſes obſervations, entreprend de faire mieux connoître un Pays d'où vient le caffé; cette plante ſi chérie, dit-il, & que l'on y vient chercher de ſi loin. Perſonne n'ignore que l'Arabie en général comprend cette vaſte Contrée, qui s'étend, depuis le Détroit de la mer rouge, juſqu'au ſein Perſique, & depuis l'Ocean Oriental, ou la grande mer des Indes, juſqu'aux frontieres de la Syrie, de la Paleſtine & de l'Egypte, formant la plus grande Preſqu'Iſle du monde connu. On n'ignore pas non plus la diviſion ordinaire de ce grand Pays, en Arabie Déſerte, Pétrée & Heureuſe. Mais il eſt partagé, d'ailleurs, en divers Royaumes, dont les noms nous ſont moins familiers, & poſſédés juſqu'aujourd'hui par des Rois ou des Princes

Obſervations générales ſur l'Arabie.

(80) *Ibid.* page 105.
(81) Pages 111 & ſuivantes.
(82) Page 118.
(83) Page 119.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

particuliers, qui ne dépendent, ni du Grand Seigneur, ni du Roi de Perſe. Le plus conſidérable eſt celui d'Yemen. Il comprend la plus grande partie de l'Arabie heureuſe. Ce Royaume s'étend, du côté de l'Orient, le long de l'Océan depuis Aden juſqu'au Cap de Raſalgat, c'eſt-à-dire, d'un Golfe à l'autre. Une partie de la Mer rouge le borne du côté du Couchant & du Midi; & ſes limites, au Nord, ſont le Royaume de Hidgias, qui appartient au Cherif de la Mecque.

Yemen, ſeule partie de l'Arabie qui produiſe le Caffé.

Le ſeul Yemen, à l'excluſion de toutes les autres Régions de l'Arabie, produit l'arbre du Caffé. Encore ne ſe trouve-t-il en grande abondance que dans trois cantons principaux; ceux de Betelfaguy, Senan ou Sanaa, & Galbany, qui tirent leur nom de trois villes des Montagnes. Tout ce qui s'étend le long de la Mer n'eſt qu'une mauvaiſe Plage, ſéche & ſterile, qui a, dans quelques endroits, juſqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui eſt bordée en revanche par ces mêmes montagnes, où l'on trouve, avec le Caffé, quantité d'autres arbres, diverſes ſortes de fruits, & de l'eau fort ſaine, avec une fraîcheur agréable & un printems preſque continuel.

Différence de bonté dans le Caffé.

On peut charger, au Port d'Aden, du Caffé de Sanaa & de Galbany, qui n'en ſont pas fort éloignés: mais il eſt moins eſtimé que celui de Betelfaguy. Cette raiſon, joint à l'eſpérance de le trouver moins cher à Mocka, n'avoit pas permis aux François de s'arrêter dans le premier de ces deux Ports. A peine eurent-ils conclu leur Traité avec le Gouverneur du fond, qu'ils allerent établir, à Betelfaguy, une Loge pour leur Commerce, & pour faire tranſporter le Caffé, par terre, de cette ville à Mocka. Betelfaguy eſt éloigné de ce Port, d'environ trente-cinq lieues, en tirant vers le fond de la Mer rouge, dont il n'eſt qu'à dix lieues. On fait le voyage en deux petites journées, pendant leſquelles on ne ceſſe point de cotoyer les montagnes; & vers les deux tiers du chemin on rencontre une ville nommée *Zebit*, ou *Zabid*, qui paroît avoir été conſidérable, mais qui eſt fort dépourvûe d'eau, quoique pluſieurs Géographes y placent une riviere. Cependant, il eſt vrai que ſur toute cette route, on trouve divers petits Ponts, qui ſervent à paſſer les ruiſſeaux, ou plutôt les torrens, qui deſcendent en certains tems des montagnes, mais qui ſe perdant dans les ſables brûlans de cette Côte, n'arrivent preſque jamais juſqu'à la mer.

Ville de Betelfaguy & ſa deſcription.

La ville de Betelfaguy, quoique plus grande que celle de Mocka, eſt du même Gouvernement. Elle eſt ornée de fort belles Moſquées, dont les tours ou les minarets, ſont blanches en dehors. Les Maiſons y ſont de brique, la plûpart à deux étages, avec des terraſſes. La ville n'a point de murailles; mais elle eſt défendue par un aſſez bon Château, qui tire ſon eau d'un puits extrêmement profond, par le travail continuel d'un chameau. Elle eſt ſi chaude & ſi fumante, qu'il eſt impoſſible d'en boire d'abord. On la laiſſe repoſer pendant une nuit, qui la rend fraîche & délicieuſe. On voit dans Betelfaguy, un fort grand Bazar, ou Marché au Caffé, qui occupe deux grandes cours, environnées de galeries couvertes. C'eſt-là que les Arabes de la campagne apportent leur Caffé dans de grands ſacs de nattes, dont ils mettent deux ſur un chameau. Les Marchands l'achetent par l'entremiſe des Banians, qui ſont en Arabie, comme aux Indes, les principaux Courtiers du Commerce. Au fond du Bazar, on voit une eſtrade, de la hauteur

Grand Marché au Caffé.

de quatre pieds, où ſe placent, ſur des tapis, les Officiers de la Douane, & quelquefois le Gouverneur en perſonne. Ils tiennent compte du poids, qui ſe fait en leur préſence, & du prix de tout le Caffé qui eſt vendu, pour en faire payer les droits au Roi. Les Peſeurs ſe ſervent de grandes balances; & pour poids, de groſſes pierres enveloppées dans de la toile. Le Vendeur paye ſeul le droit de vente, qui eſt la valeur d'un ſol par piaſtre. Tout ſe paye en piaſtres mexicanes; car depuis quelques fauſſetés, que les Habitans du pays reprochent aux Portugais, les piaſtres du Perou & les ſevillanes n'ont preſqu'aucun cours. Ils reçoivent auſſi l'or en ſequins. On porte journellement du Caffé à Betelfaguy, de la montagne, qui n'en eſt qu'à trois lieues de diſtance. Le Marché s'y tient tous les jours, à l'exception du Vendredi, que le Gouverneur & les Douaniers vont l'après midi à la Moſquée, accompagnés de leurs Officiers & des Soldats, avec les drapeaux du Prophête & ceux du Roi.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

C'eſt à Betelfaguy que ſe fait la vente du Caffé pour toute la Turquie, l'Egypte & les Indes. Les Marchands d'Egypte & de Turquie en chargent une grande quantité ſur des chameaux, qui en portent chacun deux balles, du poids d'environ deux cens ſoixante-dix livres, juſqu'à un petit Port de la Mer rouge, qui n'eſt qu'à dix lieues de cette ville. Là, ils le chargent ſur de petits Bâtimens, qui le tranſportent cent cinquante lieues plus loin dans le Golfe, à Gedda, qui eſt proprement le Port de la Mecque. De Gedda, il eſt rechargé ſur des Vaiſſeaux Turcs, qui le portent juſqu'à Suez; dernier Port du fond de la Mer rouge, qui appartient au Grand-Seigneur: d'où, étant encore chargé ſur des chameaux, il ſe tranſporte en Egypte & dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, par les Caravanes, ou par la Mer Méditerranée. Enfin, c'eſt de l'Egypte qu'eſt venu tout le Caffé qui s'eſt conſommé en France juſqu'au voyage dont on donne la Relation (84).

Tranſport du Caffé en Turquie & dans l'Inde.

§ II.

Voyage à Mouab, Cour Royale d'Yemen.

MAis on a d'autres lumieres à tirer, ſur le Royaume de Yemen, d'un Journal publié dans le même Volume, qui contient une ſeconde expédition de la Compagnie de Saint Malo, en 1711. Deux de ſes Vaiſſeaux, ſous les Capitaines de la Lande & Briſelaine, ayant abordé au Port de Mocka le 2 de Décembre, y trouverent, pour Gouverneur, celui qui l'étoit d'Aden au premier Voyage. Il avoit ſuccédé à ſon frere Cheik-Saleh, que le Roi d'Yemen avoit élevé à la dignité de Viſir, ou de ſon premier Miniſtre. Ce nouveau Gouverneur fit un accueil extrêmement favorable aux François, & leur accorda même quelque diſtinction pour les droits. Pendant leur ſéjour à Mocka, le Roi d'Yemen étant tombé malade, ſon nouveau Miniſtre lui vanta l'habileté des Médecins de leur Nation, & lui conſeilla d'en

1711.

Autres lumieres ſur le Royaume d'Yemen.

(84) *Ibidem.* pages 118 & précédentes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

faire venir quelqu'un, des Navires arrivés dans son Port. Les deux Capitaines reçurent aussi-tôt des Députés de la Cour, avec une Lettre fort civile, qui leur demandoit cette faveur au nom du Roi : & pour donner un air d'importance à la députation, elle avoit pour chef Bizy-Abedil, premier Secrétaire du Roi. Cet Officier portoit, pour marque de son autorité, une petite hache d'armes à manche d'argent, pendue à sa ceinture ou à la selle de son cheval.

Les Capitaines prirent un peu trop à la rigueur le terme de Médecin, qui se trouvoit plusieurs fois répété dans la Lettre. Ils répondirent, » *en vrais* » *Marins*, qu'ils n'avoient point de Médecins sur leurs Vaisseaux, mais » qu'ils avoient des gens habiles à couper des bras & des jambes, & à » penser des plaies, qui se mêloient aussi de traiter les malades, & qui » quelquefois les guérissoient (85). Cidy-Abedil les assura que c'étoit de cette espece de Médecins que son Maître avoit besoin, parce qu'il avoit un abscès fâcheux dans l'oreille. Ils résolurent alors de saisir une si belle occasion pour faire connoître la Nation Françoise au Roi d'Yemen, & pour acquérir eux-mêmes la connoissance d'un pays, dont il y avoit tant d'utilité à tirer pour le Commerce. Dans cette vûe, ils firent au Roi une députation dans les formes, dont ils chargerent un Officier Angevin, nommé de la Grelaudiere, [illegible]ien Major de la garnison de Pondichery, qui étoit venu joindre les deux Vaisseaux pour repasser en France. Il étoit homme d'esprit. Il sçavoit assez l'Arabe pour n'être pas la dupe d'un Interprête Portugais. On lui donna le Chirurgien du second Vaisseau, & quelques présens pour le Roi. La principale piece étoit une fort belle glace, de cinq à six pieds de hauteur, avec une paire de pistolets d'un travail curieux, & quelques pieces de nos plus beaux draps.

Route de Mocha à la Cour du Roi d'Yemen.

Les Députés François partirent avec ceux du Roi d'Yemen, le 14 de Février 1712, montés sur de fort beaux chevaux. Cette Caravane étoit d'environ vingt personnes, escortée par une Compagnie de cavalerie, & suivie de plusieurs bêtes de charge pour le transport des provisions. Elle se rendit d'abord, par une marche de dix lieues, à *Mosa*, petite ville champêtre, qui fournit presque toute la volaille qu'on apporte à Mocka. C'est aussi l'entrepôt & le passage des fruits, qui viennent des montagnes. Le lendemain, on fit quinze lieues, pour aller coucher à Manzery, Hameau de cinq ou six Maisons, où l'on passa la nuit sous des Palmiers & des Peupliers. Le troisiéme jour, on partit de grand matin, pour arriver à *Tage*, qui est à dix lieues de Manzery. Le chemin est fort beau, dans une plaine presque continuelle.

Mosa.

Manzery.

Tage & sa description.

Tage, est une grande ville, fermée de belles murailles, qui passent pour l'ouvrage des Turcs, avec un beau Château sur une montagne qui commande la Place. Le Fort, qu'on découvre de six lieues, est muni de trente gros canons de fonte & sert de prison aux Criminels d'Etat. On a pratiqué, sur le penchant de la montagne, plusieurs Jardins qui en rendent la vûe fort agréable, & qui procurent diverses commodités à la ville. Le Gouverneur étoit fils du Roi, qui avoit précedé sur le trône celui qui l'occupoit alors.

(85) *Ibidem.* pages 225 & suivantes.

Les François, n'ayant pas manqué de l'aller ſaluer dans le Château, y furent reçus avec beaucoup de civilités. Ils viſiterent enſuite une partie de la ville, dont ils admirerent particuliérement les Moſquées (86).

Le lendemain, ayant continué leur marche vers Manzuel, ils eurent le plaiſir de voir pour la premiere fois, à ſix lieues de Tage, des arbres qui portent le Caffé. Ce canton produit les plus beaux & les mieux cultivés de l'Yemen. On y voit auſſi beaucoup d'arbres fruitiers. Manzuel a deux Châteaux fort antiques, dont l'un ſervoit de demeure aux anciens Rois du pays, pendant leurs guerres avec les Turcs.

Manzuel. Premiers arbres de Caffé.

De Manzuel, la Caravane entreprit de ſe rendre en deux jours à Yrame, ville qui en eſt éloignée de plus de trente lieues. On trouve en chemin Gabala, petite ville murée d'un ſeul côté, mais dont les Moſquées ſe font remarquer par la beauté de leurs tours ou de leurs minarets. On paſſa la nuit ſous des arbres; & le jour ſuivant, on arriva ſans peine à Yrame, grande ville ſans murailles. C'eſt à la ſortie de cette Place qu'on trouve des montagnes, les plus hautes peut-être de l'Yemen. Le pays, qui paroît juſqu'alors aſſez agréable, quoiqu'entre-coupé par des hauteurs, commence à devenir ſec & ſtérile. On ceſſe d'y voir des arbres, & des vallées remplies de plantations de Caffé. La terre n'y eſt plus arroſée par les eaux des montagnes, comme dans la route précédente, où elles forment de fréquens ruiſſeaux, ſans faire néanmoins aucune riviere.

Yrame, Gîte des montagnes.

On ſe rendit à Damar, autre ville conſidérable à quinze lieues d'Yrame. Les chemins ſont fort difficiles, dans des montagnes d'une élévation extraordinaire, où pendant tout le jour on ſent une chaleur brûlante, ſans preſqu'aucun vent, & ſans autre fraîcheur, juſqu'au coucher du Soleil. Mais, en arrivant à Damar, on eſt délivré de cette fatigue, & l'on commence à reſpirer, dans un pays ouvert qui s'étend en plaines fort agréables. D'ailleurs, il ne reſte qu'un quart de lieue de Damar à Mouab, ſéjour ordinaire du Roi d'Yemen (87).

Damar.

La ville de Mouab eſt ſituée ſur une petite montagne, dont l'expoſition eſt au Midi. Elle doit ſa naiſſance au Roi qui régnoit alors, & qui avoit fait bâtir auſſi, ſur une montagne plus élevée, à la même diſtance d'un quart de lieue, un Château du même nom (88), pour lui ſervir de Maiſon de plaiſance. Ainſi Damar, la ville de Mouab, & le Château, forment un triangle, dont les trois côtés ſont d'égale grandeur (89). A deux lieues & demie de Mouab, le même Prince avoit fait bâtir, ſur une petite montagne, une Citadelle, munie d'une artillerie nombreuſe, & d'une forte Garniſon. C'étoit dans cette Forteresſe qu'il ſe retiroit pendant la guerre, lorſqu'il avoit des Ennemis aſſez puiſſans pour lui faire redouter leur approche (90).

Mouab, réſidence du Roi d'Yemen.

Les Députés Arabes, qui n'avoient pas ceſſé d'accompagner les François, ſe ſéparerent d'eux à peu de diſtance de Mouab, après leur avoir demandé le tems néceſſaire pour avertir le Roi de leur arrivée. Ce Monarque ſe

Les François y arrivent. Leur réception.

(86) *Ibid.* pages 30 & précédentes.
(87) *Ibid.* page 232.
(88) L'Auteur des Mémoires vit des Expéditions datées de ce Château, qui y eſt nommé en Arabe *Hiſnal Maouahib*, c'eſt-à-dire, Château ou Palais des Graces.
(89) *Ibidem.*
(90) Page 233.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

disposa aussi-tôt à leur faire une réception distinguée : mais l'extrême chaleur ayant excité leur impatience, ils se hâterent d'avancer vers la ville, d'où ils ne laisserent pas de voir sortir quantité de monde, pour venir au-devant d'eux. Ils y entrerent le huitiéme jour de leur marche, qui avoit été de plus de six vingt lieues. Leurs Mémoires portent que la route, depuis Mocka, fut presque toujours au Nord-Est (91). Ils descendirent dans la cour du Palais, après avoir passé cinq différentes portes, dont chacune a son Corps-de garde. Ils furent reçus, par un Officier de la Chambre du Roi, & conduits par un bel escalier dans l'intérieur de l'édifice, qui est bâti sur deux grandes aîles, chacune de trois étages. On les fit attendre, assez long-tems, à la porte de l'appartement royal. Enfin, recevant la permission d'entrer, après avoir laissé leurs souliers à la porte, ils trouverent d'abord le premier Ministre, Cheik-Saleh, qui se nomma l'Ami des François, & qui leur servit d'Introducteur dans la Chambre du Roi.

Portrait du Roi.

Ce Prince étoit âgé de quatre-vingt-sept ans, bien fait, d'une phisionnomie agréable, & médiocrement basané. Il étoit assis au fond de la chambre, sur une estrade couverte de tapis, au milieu de plusieurs coussins sur lesquels il étoit appuyé. Il avoit, près de lui, les deux Princes, ses fils; un peu plus loin, ses principaux Officiers; ensuite, à commencer du pied de l'estrade, une partie de ses Courtisans, rangés sur deux lignes, qui laissoient un passage assez large pour ceux qui devoient s'approcher. La Grelaudiere, s'étant avancé, alloit commencer un petit discours qu'il avoit préparé : mais le Roi, pressé apparemment de son mal, l'interrompit, & demanda lequel des François étoit le Médecin. On le lui montra. Il se leva aussi-tôt; & deux de ses Officiers, l'ayant aidé à descendre, il s'approcha d'une fenêtre, où il fit voir son mal au Chirurgien François. C'étoit effectivement un abscès dans l'oreille. On ne l'avoit pansé qu'avec l'application d'un peu de terre jaunâtre, dans l'espérance de le dessécher : mais ce remede n'avoit servi, au contraire, qu'à causer une inflammation, accompagnée de toutes ses suites; c'est-à-dire, de la fiévre & d'une fort douloureuse insomnie. Les premiers secours du Chirurgien appaiserent la douleur, & d'autres soins rappellerent bientôt le sommeil & l'appetit. La reconnoissance du Roi ne lui permettant point de laisser sortir les François du Palais, il voulut qu'ils y fussent logés & libéralement traités. On leur donna trois appartemens, mais fort nuds, & presque sans autres meubles que des tapis de pied, & des coussins, sur des estrades qui devoient servir de tables, de siéges & de lits. Cet usage est commun à presque tous les Orientaux (92).

Sa maladie.

Comment les François sont traités.

L'attention du Roi fut sans bornes. Il envoyoit souvent, à la Grelaudiere & au Chirurgien, des plats de sa table. Mais ils ne pouvoient s'accommoder de ces mets, où l'épicerie, & sur-tout la canelle dominoient excessivement. C'étoit de la chair de cabris, de veau & de mouton, coupée par morceaux, & bouillie ensemble avec du riz & quantité de raisin sec. Quelquefois on leur servoit du bœuf, fort mal apprêté; & souvent, de la volaille, que les Arabes écorchent immédiatement après l'avoir tuée, & qu'ils font frire sur le champ. Leur méthode est la même pour toutes les autres

(91) Page 234.

(92) Pages 238 & précédentes.

viandes, ſans leur donner le tems de ſe mortifier. Leur pain, qui eſt aſſez inſipide, reſſemble à nos galettes de bled ſarrazin. Ils ne ſe permettent point l'uſage du vin, quoiqu'il y ait des vignobles aux environs de Mocka (93). On ne préſente jamais, chez eux, d'autre boiſſon que de l'eau & du caffé. Les François demanderent, enfin, qu'on leur fournît ſeulement les viandes néceſſaires, & qu'on leur laiſſât le ſoin de les préparer. Cette grace leur fut accordée.

Deſcription de Mouab.

La parfaite guériſon du Roi n'ayant pas demandé moins de trois ſemaines, ils ſortoient ſouvent du Palais, pour viſiter la ville & ſes dehors. Mouab n'eſt diſtinguée que par la demeure du Prince. Elle eſt d'une grandeur médiocre. Ses murailles & la plûpart des édifices ſont de terre. Un de ſes fauxbourg eſt entiérement peuplé de Juifs, qui ſont obligés de s'y retirer le ſoir, ſans pouvoir obtenir la permiſſion de coucher dans la ville. L'air eſt ſain. Il fait froid, à Mouab, après le coucher du Soleil & juſqu'à ſon lever : mais depuis neuf heures du matin, juſqu'à quatre heures du ſoir, la chaleur y eſt fort grande (94).

Terroir de Mouab & Jardins du Roi.

Le terroir paroît fort bon, autour de la ville. Toutes les plaines étoient, alors, ſémées de riz & de froment; mais les collines & les vallées offroient de fort belles plantations de Caffé, ou des Vignobles, entre-mêlés d'arbres fruitiers. Le Roi, dans un entretien particulier, avoit vanté aux François, un nouveau Jardin qu'il faiſoit actuellement planter près de la ville, & dans lequel il ne vouloit ſouffrir que des caffés d'élite, qui devoient porter le nom de Caffés du Roi. Ils ne manquerent pas d'aller voir ce Jardin, qui n'avoit de remarquable, que le ſoin qu'on prenoit de renfermer, dans un enclos, avec un arrangement particulier, des arbres ſi communs dans le Royaume (95).

Simplicité de la Cour d'Yemen.

Tout leur parut de la même ſimplicité à la Cour. Ils ne virent point, au Roi, d'autre habillement que d'un drap aſſez fin, de couleur verte, ou jaune, ſans aucune eſpece d'ornement, avec les jambes & les pieds nuds, & des babouches à la Turque. Pour unique diſtinction, il portoit, deſſus ſon turban, un voile de ſoie blanche, qui lui couvrant toute la tête, tomboit ſur le devant, & ſe nouoit ſous le menton; à-peu-près comme les femmes, parmi nous, portent leur coeffe de tafferas. Sa vie particuliere étoit aſſez uniforme. Il ſe levoit à la pointe du jour. Il dinoit à neuf heures; pour ſe remettre au lit à onze heures du matin, juſqu'à deux heures après midi. Les tambours & les haubois ſe faiſant entendre tous les jours à cette heure, leur Chef avoit ſeul le privilege d'entrer dans l'appartement du Prince, ſoit qu'il fût alors éveillé, ou qu'il continuât de dormir. Ce Chef de la muſique militaire étoit un Turc, fort plaiſamment équipé, qui portoit une ceinture garnie de grandes plaques & de crochets d'argent; avec une palme en broderie, ſur le front de ſon turban, & une chaîne d'argent qui en faiſoit pluſieurs fois le tour, dans un goût fort bizarre. Auſſi-tôt que le réveil du Roi étoit annoncé par cet Officier, il étoit viſité par les Princes & les Grands, qui l'entretenoient juſqu'à l'heure marquée pour la priere ou les affaires. Ils ne s'approchoient jamais de lui, ſans lui prendre la main droite, qu'il tenoit ſur ſon genou, & qu'ils

(93) Page 240. (94) Page 241. (95) Page 242.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

lui baiſoient, avec les plus grandes marques de reſpect. Il y avoit auſſi des tems deſtinés à la promenade, & à la viſite des femmes. Enfin, ce Prince terminoit la journée, en ſe couchant à onze heures du ſoir, après avoir ſoupé à cinq. Tous les vendredis il ſe rendoit, avec beaucoup de pompe, dans une Plaine voiſine de la ville, où l'on dreſſoit une Tente, qui lui ſervoit de Moſquée. Il y paſſoit une heure entiere, à faire les fonctions d'Iman, c'eſt-à-dire, de Prêtre ou Pontife de la Loi de Mahomet, dont il prenoit la qualité dans ſes Titres (96). Ces fonctions conſiſtoient à commencer la priere publique; après quoi, il faiſoit le *Khotah*, eſpece de Prône ou de Sermon, dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet ſont accompagnées de prieres, pour la proſperité de l'Etat. A ſon retour, il aſſiſtoit aux exercices de la cavalerie. Pendant tout ce jour, ceux, qui ſe trouvoient ſur ſa route, avoient le privilege de s'approcher, & de lui baiſer la main, qu'il ne refuſoit à perſonne. L'Auteur eut peine à comprendre, pourquoi ce Prince, qui avoit fait bâtir une nouvelle Ville, avec un Palais, pour ſa réſidence ordinaire, ſans parler du Château, qui n'en eſt guéres éloigné, n'avoit pas fait conſtruire une ſeule Moſquée, & ſe réduiſoit à faire ſa priere en pleine Campagne. Cette affectation venoit, peut-être, de la même défiance, qui lui avoit fait mettre ſa perſonne à couvert des Etrangers, par une longue ſuite de montagnes, & qui lui faiſoit craindre d'être trahi, dans un Temple, par ſes propres Sujets: ce qui n'eſt pas, ſans exemple, parmi les Muſulmans, puiſque le fameux Aly, Gendre de Mahomet, fut aſſaſſiné dans une Moſquée, pendant la priere publique (97). Le Royaume d'Yemen n'étant pas héréditaire, le Prince, qui ſe fait le plus d'amis, & qui a le plus de force ou d'intrigue, l'emporte preſque toujours ſur ſes Concurrens, qu'il fait tuer enſuite, ou renfermer dans une priſon. Cependant cette remarque ne doit pas faire ſuppoſer que la Couronne ne ſoit pas, depuis long-tems, dans une même maiſon; mais ſeulement, que les Aînés en ſont facilement exclus, lorſque d'autres Princes du même ſang ſe rendent les plus forts. C'eſt ce qui étoit arrivé au Roi regnant, qui avoit ſuccédé à ſon frere, au préjudice de ſon neveu; & de-là venoient les précautions, avec leſquelles il s'étoit fortifié dans les plus hautes montagnes (98).

Le Roi prend le titre de Pontife.

Succeſſion au trône d'Yemen.

On regrette que les députés François n'ayent pas eu la curioſité d'éclaircir l'Origine de la Maiſon Royale d'Yemen; car les grandes maiſons ſont connues dans le Mahométiſme, & l'on y trouve des Hiſtoires & des Généalogies qui paſſent pour certaines. Quelques Sçavans ont penſé, parmi nous, que ce pouvoit être l'illuſtre maiſon de Thabatheba, dont ils font remonter la Souveraineté en Arabie, juſqu'au tems de Charle-Magne. Il eſt ſûr, du moins, que cette dynaſtie de Princes, qui deſcendoient d'Aly, a regné dans l'Yemen & dans l'Egypte dès le dixiéme ſiecle. Mais l'Editeur de ce Voyage eſt plus porté à juger que la race préſente deſcend des Ajubites, ainſi nommés d'Ajub, ou Job, Chef d'une autre grande Maiſon, qui a donné naiſſance au fameux Saladin & à ſa poſterité. Une branche de ces Ajubites regnoit certainement dans l'Yemen, au treiziéme ſiécle. Son Chef prenoit alors la qualité de Calife, & celle d'Iman, qui en eſt inſéparable; ce que le Roi d'Yemen fait encore aujourd'hui (99).

Origine de la race Royale.

(96) Pages 245 & ſuiv. (97) Page 253. (98) Page 254. (99) Page 256.

Ce

Ce Prince, ſuivant l'uſage de tous les Monarques de l'Orient, entretient un grand nombre de femmes, qu'on fait monter juſqu'à ſix ou ſept cens. Pendant le ſéjour des François, ſon grand âge & ſes infirmités ne l'empêcherent point d'épouſer encore une jeune Turque, qui n'avoit pas plus de dix-huit ans (1). Son Serrail eſt dans le Château de Mouab : mais ſes femmes, qui ſont de diverſes Nations, & parmi leſquelles il y a des Géorgiennes & des Arabes, d'une grande beauté, viennent du Château, au Palais de la ville, où le Roi n'en a pas moins de trente, logées dans un appartement ſéparé. Leur voiture ordinaire eſt un chameau, ſur lequel on met, à travers, une eſpece de berceau, couvert d'écarlate, & bien garni de couſſins, ſur leſquels elles ſont aſſiſes ou couchées. Elles ſortent par une petite ouverture, qui eſt ſur le devant, le viſage couvert d'un voile. La plûpart des femmes du Pays portent, comme dans l'Indouſtan, un grand anneau d'or, au bout du nez, qui eſt percé pour recevoir cet ornement, & des cercles, ou des braſſelets d'argent ou d'or, aux bras, aux poignets, & au-deſſus de la cheville du pied. Elles ſont toujours parfumées des odeurs les plus fortes; & ne ſe bornant point, comme dans d'autres Pays de l'Orient, à ſe teindre les ongles fort rouges, elles ſe noirciſſent le deſſous des yeux, & ſe frottent les mains & les pieds d'une drogue, qui donne, à ces parties, une couleur fort vive. Elles ſe viſitent le ſoir, comme à Mocka : mais les hommes y étant plus jaloux, elles ont rarement la liberté de paroître ſur leurs terraſſes, pour y prendre le frais. Le Chirurgien François, à qui ſon Art procuroit l'occaſion d'en traiter quelques-unes, les trouva fort blanches pour des Arabes. Mais quelque confiance que leurs maris euſſent pour lui, il ne put parvenir à les voir au viſage (2).

Femmes du Roi.

Les François virent arriver, à la Cour, un Ambaſſadeur Turc, qui étoit venu de Conſtantinople par l'Egypte, & qui fit ſon entrée avec un nombreux cortege, & beaucoup de faſte. Rien ne marque mieux l'indépendance de la Couronne d'Yemen, puiſque perſonne n'ignore combien la Cour Ottomane eſt réſervée dans ſes Ambaſſades. Ce Miniſtre, avec toute ſa ſuite, fut entretenu aux dépens du Roi. Il lui offrit divers préſens, entre leſquels on admira une horloge d'un fort beau travail. Mais le fond de ſon Ambaſſade ſert à l'explication du Caffé qui ſort de l'Arabie. On ſe plaignoit, à la Porte, de ce que cette marchandiſe étoit devenue moins abondante & beaucoup plus chere en Egypte, depuis que de grands Vaiſſeaux étrangers venoient en charger dans la Mer rouge, au préjudice des Sujets & des Douanes du Grand-Seigneur; ſur quoi l'Ambaſſadeur devoit faire de grandes inſtances à la Cour d'Yemen. Mais les François apprirent auſſi que le Roi n'en avoit pas été ſatisfait, parce qu'elles lui avoient paru bleſſer ſon autorité Souveraine; & ſa conduite en fut une bonne preuve, puiſque les deux Vaiſſeaux de la Compagnie eurent la liberté d'en enlever autant qu'ils en pourroient contenir. Auſſi le Miniſtre Turc fut-il promptement congédié (3).

Arrivée d'un Ambaſſadeur Turc à Mouab.

Il ſe plaint du tranſport exceſſif des Caffés.

Le ſuccès ayant répondu aux ſoins du Chirurgien, la Grélaudiere ne penſa plus qu'à retourner à Mocka, malgré les inſtances du Roi, qui auroit ſouhaité de retenir plus long-tems les François à ſa Cour. Après leur avoir

Les François quittent Mouab.

(1) Page 261. (2) Pages 258 & précédentes. (3) Page 260.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

offert cinq cens balles du plus beau Caffé de ſon Royaume, qu'ils refuſerent d'accepter (4), il leur fit préſent, à chacun, de deux habits complets, à la maniere du Pays, l'un d'une fine écarlate, & l'autre d'un beau drap couleur de roſe; avec deux veſtes, l'une d'étoffe des Indes, à fleurs d'or & d'argent, l'autre d'une ſerge drapée, garnie de galons d'or. Il y ajouta, pour chacun, un beau cheval, très proprement équipé. Son attention s'étendit juſqu'aux Capitaines des deux Vaiſſeaux, auxquels il envoya auſſi des habits & des chevaux.

Préſens qu'ils reçoivent du Roi.

Enfin, les Députés ayant quitté Mouab vers la fin du Carême, tinrent la même route, à leur retour, avec une eſcorte & des Officiers pour les défrayer. Comme ils n'avoient plus le même motif pour faire de ſi grandes journées, ils paſſerent, preſque toutes les nuits, dans des logemens commodes, ſur-tout au commencement du Voyage, où l'on trouve toutes ſortes de ſecours, & des écuries qui contiendroient cinq cens chevaux (5). En traverſant les montagnes, ils eurent plus de liberté qu'à leur premier paſſage, pour obſerver que la plûpart ſont ſtériles & brûlées par l'ardeur du Soleil, mais qu'on ne laiſſe pas d'y voir beaucoup de bocages & de verdure, particuliérement ſur les côteaux. Ils y virent des perdrix rouges, qui ſont plus groſſes que les nôtres, quantité de cailles & de tourterelles, que les Arabes ne tirent jamais, des renards ſi hardis, qu'ils ſe laiſſent approcher, & des ſinges ſans nombre, de la plus grande eſpece, qui ne ſont pas plus farouches que les renards. Mais leur principale attention tomba ſur les plantations de Caffé, qu'ils trouverent ſur leur route. Ils examinerent, de près, l'arbre de ce nom. Ils prirent, des Arabes qui les accompagnoient, toutes les inſtructions qui pouvoient ſatisfaire leur curioſité (6). Outre les arbres de Caffé, ils obſerverent, dans les mêmes plantations, des arbres fruitiers, de diverſes eſpeces, tels que des pêchers, des abricotiers, des amandiers, des citroniers, des orangers, des Grenadiers, des pruniers, des figuiers mêmes, dont le fruit eſt aigre, & des pommiers en petite quantité; enfin, un grand nombre de coignaſſiers, d'où l'on tire une excellente pâte, qui ſe vend à très grand marché dans les villes. Ils ne furent pas ſurpris, en voyant auſſi de beaux vignobles, qu'on mange, en Arabie, d'auſſi bons raiſins qu'en Eſpagne (7).

Leurs obſervations dans les montagnes.

Ils rapporterent auſſi, de leur Voyage, quelques lumieres Géographiques. On les aſſura qu'entre les villes qu'ils avoient vûes, le Royaume en a d'autres, d'une grandeur conſidérable, dont la principale ſe nomme Sannaa, à quinze lieues de Mouab, & cent quarante de Mocka. On y voit de beaux

Obſervations Géographiques ſur le reſte du pays.

(4) On a peine à comprendre la raiſon de ce refus. Le Roi lui offrit de faire porter les balles juſques ſur les Navires, & ſouhaitoit que ce préſent fût offert de ſa part à Louis le Grand. » Ils s'excuſerent, dit l'Au» teur, ſur ce que la cargaiſon des Navires » étoit trop avancée pour trouver place à un » Envoi ſi conſidérable; mais dans le fond » ils ne crurent pas que les Capitaines duſ» ſent, de leur chef & ſans la participation » de la Cour, accepter un tel préſent. *Ibid.* » page 264. Etrange modeſtie, ſur-tout lorſque le Roi d'Yemen demandoit, en retour, l'Hiſtoire de France, avec les Portraits du Roi & de la Famille Royale.

(5) Page 266.

(6) L'Editeur a pris ſoin de les recueillir, ſur les Ecrits & les entretiens de M. de la Grelaudiere. Il en a fait un Mémoire curieux, qui ſe trouve à la fin de la Relation, & qui mérite de trouver place dans l'Hiſtoire naturelle de l'Aſie.

(7) Page 268.

reſtes de l'Antiquité. Long-tems avant la naiſſance du Mahométiſme, elle étoit la Capitale de toute l'Arabie heureuſe, ſous la domination des Tobbais, Rois puiſſans qui y tenoient leur Cour. Le Palais de ces Princes étoit magnifique, & bâti, ſur une colline, au milieu de la ville. Dans la ſuite & toujours avant Mahomet, un Empereur d'Ethiopie, attiré par les Chrétiens qui gémiſſoient ſous la tyrannie des Arabes, ayant conquis l'Arabie heureuſe, fit bâtir, dans Sannaa, un Temple magnifique, pour détourner les Arabes de leur Idolâtrie. Mais les Ethiopiens ne conſerverent pas long-tems leur conquête. Quelques Auteurs Orientaux, où l'on trouve ces circonſtances, ajoutent que Sannaa eſt une ville fort ancienne, riche & fort peuplée, & qu'on y fait un plus grand Commerce d'argent que de Marchandiſes. Ses murailles ſont ſi larges, que huit chevaux y peuvent marcher de front. Elle reſſemble à Damas, par l'abondance de ſes eaux & par ſes Jardins délicieux. L'air y eſt d'une température parfaite; & les jours & les nuits y ſont à peu près d'une même longueur. La Grelaudiere apprit encore qu'il y a dans le Royaume d'Yemen pluſieurs grands chemins, dont quelques-uns même ſont pavés, & qui ont plus de cent lieues de longueur. Le reſte du pays, qui porte le nom d'Arabie heureuſe, eſt diviſé en d'autres Royaumes, qui produiſent les gommes, les myrrhes & les aromates. Nos François n'en trouverent aucun arbre dans leur voyage de Mouab; mais on les aſſura que d'autres contrées du même Royaume ont de l'encens en abondance. Pour les arbres du baume, on ſait qu'ils croiſſent hors de l'Arabie heureuſe, aux environs de la Mecque (8).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1711.

§ III.

Suite du Voyage de l'Arabie heureuſe.

ON a dû regarder le Voyage de Mouab comme un intermede, qu'il eſt tems de finir, pour conduire les deux premiers Vaiſſeaux à la fin de leur courſe. Pendant qu'ils étoient à Mocka, l'Auteur vit dans cette ville un des Cherifs de la Mecque, de la race du Prophête Mahomet, qui étoit venu chercher un azile à la Cour du Roi d'Yemen, après avoir été vaincu par un autre Cherif, ſon proche parent, qui étoit demeuré Maître du pays. Le Roi lui avoit aſſigné cent écus par jour, pour ſon entretien, & la ville de Mocka pour demeure. Ce Prince dépouillé n'avoit à ſa ſuite que vingt hommes bien montés. Il étoit vêtu de drap verd, avec un turban de même couleur, dont les bouts étoient brochés d'or. On le voyoit ſouvent aller à la Moſquée, avec ſon petit cortege, précedé de l'étendard de Mahomet. Il viſitoit quelquefois auſſi une eſpece de Chapelle, qui eſt à peu de diſtance de Mocka, où l'on prétend que pluſieurs Prophêtes ont eu leur ſépulture. Le Peuple fait ce petit pelerinage avec beaucoup de dévotion, & s'arrête, en chemin, à prier ſur les tombeaux qui ſont hors de la ville. Le Cherif étoit depuis cinq mois à Mocka, lorſque ſon concurrent fit déclarer au Roi d'Yemen que s'il continuoit de donner retraite à ſon Ennemi, il porteroit la

1708. Hiſtoire d'un Cherif chaſſé de la Mecque.

Il perd la protection du Roi d'Yemen.

(8) Page 273 & précédentes.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE. 1708.

guerre dans ſes Etats. Cette menace obligea le Roi de congédier le Prince fugitif. L'Auteur le vit partir, accompagné de pluſieurs perſonnes de diſtinction, pour aller chercher un azile plus éloigné (9).

Deux erreurs communes en Europe.

A l'occaſion de ce malheureux Cherif, il fait deux obſervations, qui ne doivent pas être négligées. C'eſt une erreur, dit-il, de la plûpart des Européens, & qui s'eſt gliſſée dans quelques bons Livres, de s'imaginer que le Grand-Seigneur eſt Souverain de la Mecque & de Medine, & que les Cherifs, c'eſt-à-dire, les Princes de la race de Mahomet qui y commandent, ne ſont que des Gouverneurs ou des Vaſſaux tributaires. Il eſt vrai que les Turcs ayant détruit l'Empire des Califes, & leur ayant ſuccedé par droit de Conquête, le Grand-Seigneur a ſuccedé auſſi, non-ſeulement à la dignité, mais à toute l'autorité des anciens Califes, premiers Succeſſeurs de Mahomet; qualité fort éminente, qui le conſtitue Chef de la Religion & de l'Empire, & qui eſt reconnue par les quatre principales Sectes du Mahométiſme.

Indépendance des Cherifs de la Mecque.

Mais il n'eſt pas moins vrai que dans la décadence & la diviſion de cet Empire, la race du Prophête s'eſt conſervé la poſſeſſion & la Souveraineté de ces deux villes & du pays où elles ſont ſituées, ſans oppoſition de la part des Princes Mahométans, & ſans aucune ombre de dépendance. Au contraire, les plus puiſſans d'entre ces Princes ont une extrême vénération pour les Cherifs & pour les lieux qu'ils poſſédent. Ils leur envoyent ſouvent des offrandes & des préſens conſidérables. D'ailleurs, dans leurs titres les plus faſtueux, ils ne prennent que l'humble qualité de ſerviteurs des deux ſaintes villes de la Mecque & de Médine; ſur-tout le Grand-Seigneur, qui prend auſſi la qualité de Protecteur de Jeruſalem, dont il eſt véritablement le Souverain Maître; ce qui marque aſſez la différence qu'il entre ces villes (10).

Leur origine.

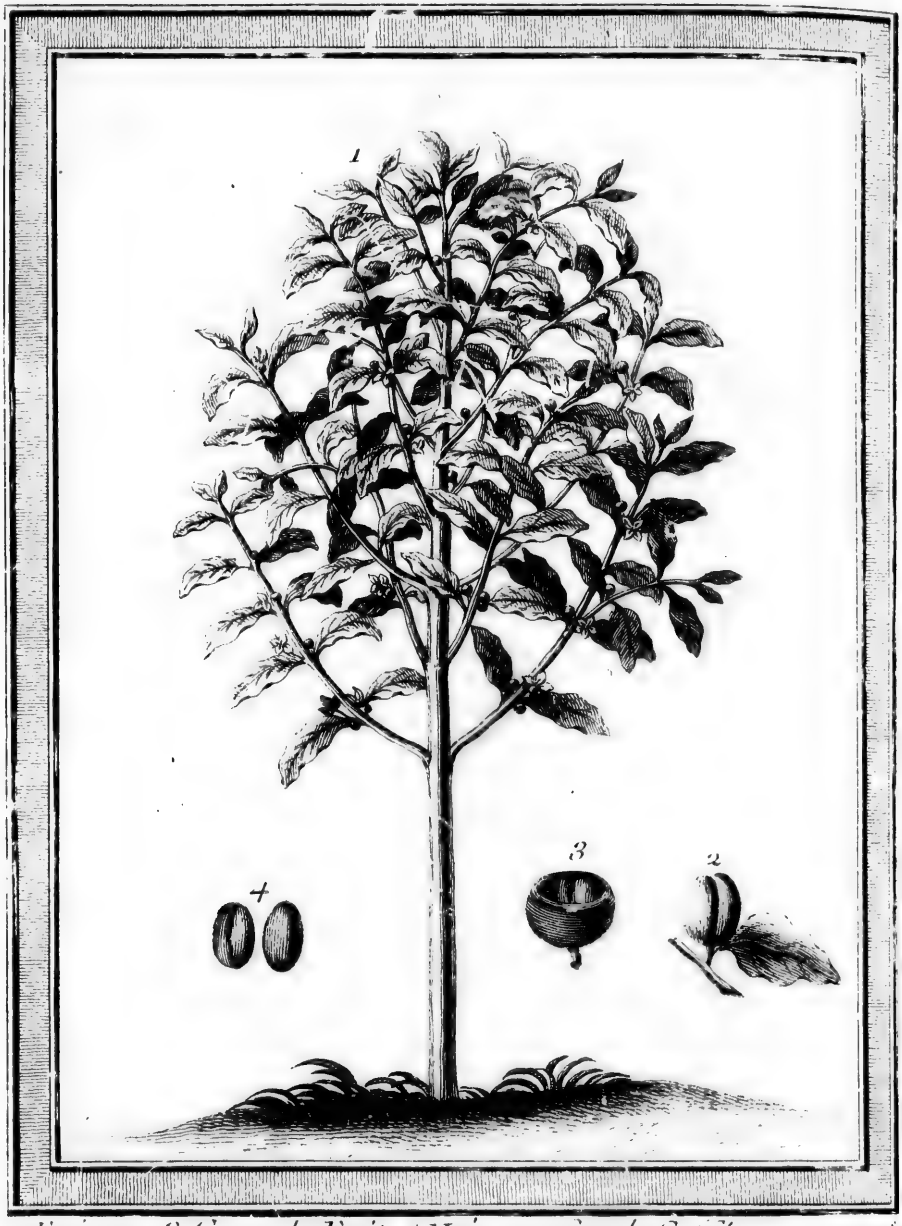
On ſait que la race de ces Chérifs tire ſon origine de Fatime, fille de Mahomet, qui eut d'Aly, deux fils, nommés Haſſan & Huſſein, Fondateurs de deux grandes Maiſons, & Peres de tous les Chérifs qui ſont au monde. La Maiſon d'Haſſan s'eſt diviſée en deux branches principales, dont la premiere a donné des Princes Souverains à la Mecque & à Medine. La ſeconde, étant paſſée en Afrique, a fait la ſource des Rois de Maroc, & des autres Chérifs de cette contrée. Cette derniere Maiſon (11), s'eſt ſubdiviſée en quatre branches; celles de Beni-Cayder, ou Kader, de Beni-Mouſſatam, nommée auſſi Beni-Haſſan, de Beni-Hachem, & de Beni-Kitada. Le Chérif, qui régnoit à la Mecque en 1710, étoit de la quatriéme branche, qui occupe, dit-on, cette Principauté depuis plus de cinq cens ans; & celui qui regnoit à Médine étoit de celle de Beni-Hachem, qui a regné à la Mecque avant celle de Beni-Kitada. Mais celle-ci ſe trouvant encore multipliée & diviſée en pluſieurs autres branches, le lien du ſang devient ſouvent un ſujet de diſcorde entre tous les Chérifs d'une même Maiſon.

(9) Pages 141 & précédentes.

(10) Page 143.

(11) La premiere, étant paſſée en Afrique, y a donné naiſſance aux Rois de Maroc & aux autres Chérifs de cette Région. On prétend que les deſcendans de Huſſein, ſecond fils de Fatime, ſont les Rois de Perſe, avant les dernieres révolutions, & les autres Chérifs de l'Aſie.

L'ARBRE DU CAFFÉ, DESSINÉ EN ARABIE.



2 Fruit sec, 3 Coupe du Fruit, 4 Noiau, ou fève du Caffé. PL. XXXI.

Ils s'arment les uns contre les autres, pour se disputer la Souveraineté par de cruelles guerres. Quelquefois, la division naissant aussi entre les deux Chérifs de la Mecque & de Médine, ils se poursuivent avec une animosité qui répand la confusion dans leurs Etats. Alors, le Grand-Seigneur, en qualité de Calife, ne manque gueres de prendre connoissance de leurs différends, & d'employer quelquefois la force pour établir un Chérif à la place d'un autre : mais celui qu'il favorise doit toujours être de la Maison régnante, & toute l'autorité du Sultan le plus absolu ne peut interrompre cet ordre (12).

Retour des François au Port de Brest.

Le Voyage des deux Vaisseaux François n'eut rien de plus remarquable à leur retour, que dans la navigation qui les avoit conduits à Mocka. Ils relâcherent aux Isles de France & de Bourbon, que l'Auteur prend plaisir à décrire, après en avoir eu beaucoup à les visiter ; & le 12 de Mai, 1710, ils arriverent heureusement au Port de Brest (13).

§ IV.

Observations sur l'Arbre & le Fruit du Caffé de l'Arabie heureuse.

Forme & qualités de l'Arbre du Caffé.

CEs observations seroient déplacées dans tout autre article qu'une Relation de l'Arabie. L'Arbre qui produit le Caffé s'éleve depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur. Sa grosseur est de dix, douze, & jusqu'à quinze pouces de circonférence. Dans son état de perfection, il ressemble fort, pour la figure, à nos pommiers de huit ou dix ans. Les branches inférieures se courbent ordinairement lorsque l'arbre est un peu âgé ; mais, en même-tems elles s'étendent en rond, pour former une sorte de parasol. Le bois en est fort tendre, & si pliant, que le bout de la plus longue branche peut être amené jusqu'à deux ou trois pieds de terre. L'écorce est un peu raboteuse & blanchâtre. La feuille approche fort de celle du citronier, quoique moins épaisse & moins pointue. La couleur en est aussi d'un verd un peu plus foncé. L'arbre du Caffé est toujours verd & ne se dépouille jamais de toutes ses feuilles à la fois. Elles sont rangées des deux côtés des rameaux à une médiocre distance, & l'une presqu'à l'opposite de l'autre. Dans presque toutes les saisons de l'année, on voit un même arbre porter des fleurs & des fruits, dont les uns sont encore verds, & les autres mûrs ou près de leur maturité. Les fleurs sont blanches, & ressemblent beaucoup à celles du jasmin. Elles ont de même cinq petites feuilles assez courtes. L'odeur en est agréable, avec quelque chose de balsamique qui ne se sent point de l'amertume de leur goût. Elles naissent dans la jonction de la queue des feuilles avec les branches.

Fruit de l'Arbre.

Aussi-tôt que la fleur est tombée, il naît, à sa place, un petit fruit fort verd d'abord, mais qui devient rouge en meurissant, & de la forme, à-peu-près, d'une grosse cerise. Il est fort bon à manger. Il nourrit, il rafraîchit ; sous sa chair, on trouve, au lieu de noiau, la fève ou la graine, que nous appel-

(12) Pages 143 & suivantes. (13) Page 221.

lons Caffé, enveloppée d'une pellicule très fine. Cette féve eſt alors extrêmement tendre, & le goût en eſt aſſez déſagréable : mais, à meſure que la ceriſe meurit, ſa féve acquiert inſenſiblement de la dureté. Enfin, le Soleil ayant tout-à-fait deſſeché ce fruit rouge, ſa chair, qu'on mangeoit auparavant, devient une bare, ou gouſſe, de couleur fort brune, qui fait l'écorce extérieure du Caffé. La féve eſt alors ſolide, & d'un verd fort clair. Elle nage dans une ſorte de liqueur épaiſſe, de couleur brune, extrêmement amere. La gouſſe, qui eſt attachée à l'arbre par une petite queue fort courte, eſt un peu plus groſſe qu'une graine de laurier; & chaque gouſſe ne contient qu'une ſeule féve, qui ſe diviſe ordinairement en deux moitiés. Cette féve eſt entourée immédiatement d'une pellicule très fine, qui eſt la ſeconde écorce, ou l'écorce intérieure. Les Arabes font beaucoup de cas de l'une & de l'autre, pour compoſer ce qu'ils nomment le Caffé à la Sultane.

Où il ſe plante & comment il ſe cultive.

L'Auteur du Journal aſſure que les arbres de Caffé ſe ſement, & ne viennent point, comme d'autres l'ont écrit, de *hergne* ou de *bouture* par les gouſſes, c'eſt-à-dire par le fruit entier, mis en terre dans ſa parfaite maturité. Le pied des montagnes & les petites collines, dans les cantons les plus ombragés & les plus humides, ſont les lieux qu'on choiſit pour les plantations du Caffé. Leur plus grande culture conſiſte à détourner les eaux de ſource, & les petits ruiſſeaux, qui ſe trouvent dans les montagnes, pour les conduire, par de petites rigoles, juſqu'au pied des arbres. Ce ſecours eſt également néceſſaire pour la fécondité de l'arbre, & pour la maturité du fruit. En replantant chaque arbre, les Arabes lui creuſent une foſſe de trois pieds de large, & de cinq pieds de profondeur, qu'ils revêtiſſent de cailloux, & qu'ils rempliſſent de terre. Ils y entretiennent conſtamment la fraîcheur qui convient. Mais, lorſque le fruit eſt mur, ils détournent l'eau de cette foſſe, afin qu'il puiſſe ſécher un peu ſur ſes branches.

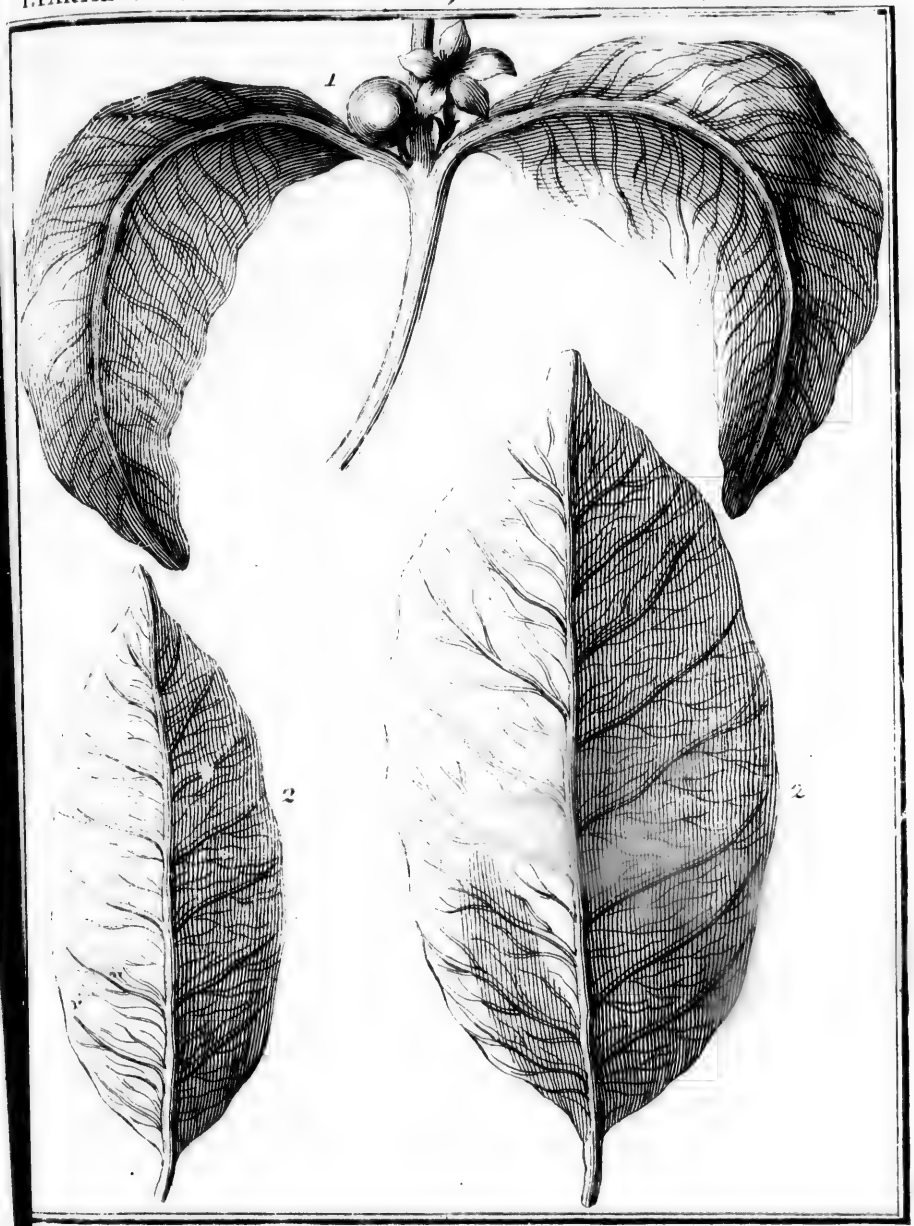
Singularité remarquée par les François.

On n'a ſçu que par les François, qui firent le Voyage de Mouab, une ſingularité qui étoit ignorée de toute l'Europe : c'eſt que dans des lieux expoſés au Midi, ou trop découverts, les arbres du Caffé ſe plantent ſous d'autres grands arbres, qui leur ſervent d'abri, pour les mettre à couvert de l'ardeur exceſſive du Soleil. LaGrelaudiere prit ces grands arbres pour une eſpece de Peupliers. Ils étendent prodigieuſement leurs branches, & forment, par leur diſpoſition, un cercle parfait, qui couvre tout ce qui ſe trouve deſſous. On prétend que, ſans cet ombrage, la fleur ſeroit brûlée, en s'ouvrant, & ne produiroit aucun fruit. Les premiers arbres que les François virent, près de la ville du Tage, étoient fortifiés de ce ſecours, parce que le Pays y eſt plus ouvert que dans d'autres lieux. Ils obſerverent que chaque Peuplier couvre, de ſon ombre, une certaine quantité de Caffés; & que les Caffés ſont plantés, par ordre, dans le même alignement que nos Pommiers. La curioſité d'un des Voyageurs François, qui ſe nommoit des Noyers, lui fit deſſiner le plus bel arbre qu'il put choiſir. On en donne ici la figure d'après ſon Deſſein.

Arbres de Redia.

Dans les lieux moins chauds, les Caffés croiſſent à découvert, & rapportent avec beaucoup d'abondance. Le même Voyageur, qui avoit fait le Voyage de Mouab avec la Grelaudiere, fit enſuite exprès celui de Redia, ou Zedia, petite ville dans les montagnes, à douze lieues de Betel-Faguy au Sud-Oueſt,

1. PARTIE D'UN RAMEAU DE CAFFÉ, AVEC LA FLEUR ET LE FRUIT



2 Feüilles de Caffé dans leur grandeur naturelle. T. X. N.° II.

pour y voir
neur même
les Caffés, q
prenante d'a
on distingue
& diverſes ſo
L'arbre qu
imparfaits &
différentes,
ſont pas fixes
récolte qu'à
l'année. Pour
qu'ils ſecouen
facilité. On
fait ſécher en
à l'aide d'un
Lorſque le fr
plutôt en deux
une ſeconde
trop frais, il
pour le nettoy
ou de ſes gou
La maniere
même en gén
préparation en
prennent ordi
ſans y mêler j
enveloppent l
fait précipiter
Cette méthode
lorſqu'on le ve
tage, mais il
de recevoir, p
Les perſonne
pre. Ils ne ſe ſe
lui ſert d'envelo
ment la féve (14
& porte le nom
d'autre à la Co

(14) On prend
tement mûr; on
une petite terrine
en tournant toujou
brûle pas comme
ſeulement qu'elle p
En même-tems on
une caffetiere, &

pour y voir un grand nombre de ces derniers arbres. Il apprit, du Gouverneur même de Redia, que ce Canton eſt un des meilleurs du Pays. Outre les Caffés, qui ſont les plus beaux de l'Arabie, on y voit une quantité ſurprenante d'autres arbres fruitiers; pluſieurs ſortes de bleds, entre leſquels on diſtingue une excellente eſpece de froment; des melons, des concombres, & diverſes ſortes de légumes.

Comment ſe fait la récolte.

L'arbre qui porte le Caffé étant chargé tout à la fois de fleurs, de fruits imparfaits & de fruits murs, la récolte ſe fait néceſſairement à trois repriſes différentes, qui forment comme autant de ſaiſons. Mais, comme elles ne ſont pas fixes & régulieres, les Arabes ne donnent proprement le nom de récolte qu'à celle du mois de Mai, parce que c'eſt la plus abondante de l'année. Pour recueillir le Caffé, ils étendent des pieces de toile ſous les arbres, qu'ils ſecouent légérement; & tout le fruit, qui ſe trouve mur, tombe avec facilité. On le met dans des ſacs, pour le tranſporter ſur des nattes. On l'y fait ſécher en monceau, juſqu'à ce que les gouſſes ſoient en état de s'ouvrir, à l'aide d'un gros cylindre de pierre ou de bois, qu'on fait paſſer par-deſſus. Lorſque le fruit eſt ſorti de ſon écorce, & ſéparé en deux petites féves, ou plutôt en deux moitiés, qui n'en faiſoient qu'une auparavant, on le fait ſécher, une ſeconde fois au Soleil, parce qu'il eſt encore aſſez verd, & qu'étant trop frais, il court riſque de ſe corrompre ſur mer. On le vanne enſuite, pour le nettoyer; car il ſe vend beaucoup moins, s'il eſt mêlé de ſes pailles ou de ſes gouſſes.

Préparatifs de la liqueur.

La maniere, dont les Arabes préparent leur Caffé, pour le boire, eſt la même en général que celle de tout le Levant, dont nous avons adopté la préparation en France; avec cette différence néanmoins, que les Arabes le prennent ordinairement preſqu'auſſi-tôt qu'il eſt cuit, ſans le faire repoſer, ſans y mêler jamais de ſucre, & dans de fort petites taſſes. Quelques-uns enveloppent la Caffetiere d'un linge mouillé, en la retirant du feu; ce qui fait précipiter auſſi-tôt le marc, & rend la liqueur beaucoup plus claire. Cette méthode y forme auſſi une petite crême, qui s'éleve au-deſſus; & lorſqu'on le verſe dans les taſſes, non-ſeulement il fume beaucoup d'avantage, mais il exhale une eſpece de vapeur graſſe, qu'ils ſe font un plaiſir de recevoir, parce qu'ils lui attribuent d'excellentes qualités.

Caffé à la Sultane.

Les perſonnes de diſtinction employent une autre méthode qui leur eſt propre. Ils ne ſe ſervent point de la féve du Caffé, mais ſeulement de l'écorce, qui lui ſert d'enveloppe, en y mêlant auſſi la pellicule fine, qui couvre immédiatement la féve (14). Cette boiſſon paſſe, en Arabie, pour une liqueur incomparable, & porte le nom de Caffé à la Sultane. Nos François, qui n'en prirent point d'autre à la Cour d'Yemen, & chez les Gouverneurs, le trouverent fort

(14) On prend l'écorce du Caffé parfaitement mûr; on la briſe; on la met dans une petite terrine, ſur un feu de charbon, en tournant toujours, de ſorte qu'elle ne ſe brûle pas comme le Caffé ordinaire, mais ſeulement qu'elle prenne un peu de couleur. En même-tems on fait bouillir de l'eau dans une caffetiere; & quand l'écorce eſt prête, on la jette dedans, avec un quart au moins de la pellicule, en laiſſant bouillir le tout. La couleur de cette boiſſon eſt ſemblable à celle de la meilleure biere d'Angleterre. On garde ces écorces dans des lieux fort ſecs & bien fermés. La moindre humidité leur donneroit un mauvais goût. *Ibidem.* page 287.

VOYAG DE L'ARABIE HEUREUSE.

délicat. On y mêle moins de ſucre, parce qu'il n'y a point d'amertume à corriger, & qu'on y ſent, au contraire, une douceur moderée, qui a beaucoup d'agrément. Mais cette méthode ne peut convenir qu'en Arabie. Cette écorce de Caffé, qui a peu de ſubſtance par elle même, lorſqu'elle eſt trop ſéche, ne peut être tranſportée ou gardée long-tems, ſans perdre une grande partie de ſa qualité, qui conſiſte principalement dans ſa fraîcheur.

Les Arabes d'Yemen étoient fort perſuadés que le Caffé ne peut croître dans aucun autre lieu que leur Pays, quoique les Ecrivains Turcs le faſſent venir originairement de l'Ethiopie. L'expérience des Iſles d'Afrique & d'Amérique a dû les détromper. D'ailleurs, les Hollandois en ont élevé des plants conſidérables, aux environs d'Amſterdam, & nous n'avons pas réuſſi moins heureuſement au Jardin Roial de Paris.

Ce que les Turcs rapportent de l'origine du Caffé dans leur Empire.

Les Turcs ont écrit l'Hiſtoire de l'origine du Caffé, dans Aden & dans leur Empire. Ils rapportent que Gemaleddin, Abou-Abdallah, Muhammed-Benſnid, ſurnommé Adhabami, parce qu'il étoit natif de Dhabhan, petite ville de l'Arabie heureuſe, étant Mufti d'Aden, vers le milieu du neuviéme ſiécle de l'Hegire, & du quinziéme de Jeſus-Chriſt, eut occaſion de faire un Voyage en Perſe. Pendant ſon ſéjour, il y trouva quelque perſonnes de ſon Pays, qui prenoient du Caffé. Il y fit peu d'attention; mais, à ſon retour, ſa ſanté s'étant affoiblie, & ſe ſouvenant de la liqueur qu'il avoit vûe prendre en Perſe, il s'en fit apporter, dans l'eſpérance d'en tirer quelque ſoulagement. Non-ſeulement ſa ſanté fut rétablie par cet uſage, mais il reconnut bientôt les autres propriétés du Caffé, ſur-tout celle de diſſiper les peſanteurs, d'égaier l'eſprit, & de cauſer une inſomnie qui n'a rien d'incommode.

L'exemple du Chef de la Loi mit bientôt tous les Prêtres & tous les Religieux Mahométans, dans le goût du Caffé. Enſuite, les Artiſans, qui avoient beſoin de travailler la nuit, les Voyageurs qui vouloient éviter la chaleur du jour, enfin toute la ville d'Aden embraſſa le même uſage. On y abandonna celui de toute autre liqueur, ſur-tout de celle qui ſe faiſoit avec les feuilles d'une Plante nommée *Cat*. Avant Gemaleddin, on aſſure que le Caffé étoit dans l'obſcurité, & preſqu'inconnu, même en Arabie, qui produit le fruit dont on le compoſe. Mais d'Aden, étant paſſé dans pluſieurs autres lieux voiſins, il fut porté à la Mecque, vers la fin du neuviéme ſiecle de l'Hegire. Il y fut d'abord adopté, comme dans Aden, par les Imans & les Derviches. Au reſte il n'étoit pas compoſé de la féve, mais de la gouſſe. Les Habitans de la Mecque y prirent tant de goût, qu'ils établirent des maiſons où l'on en vendoit publiquement. Ils s'y aſſembloient en foule. On y jouoit aux Echecs & au Mancalah (15). On y chantoit, on y ſonnoit des inſtrumens; plaiſirs que les Mahométans rigides ont particuliérement en averſion. De la Mecque le Caffé paſſa dans pluſieurs autres villes d'Arabie, ſur-tout à Médine, d'où, ſortant enfin de cette Contrée, il pénétra dans l'Egypte juſqu'au grand Caire. Il y fut introduit par les Derviches de l'Yemen, qui, étant établis dans un quartier de cette ville, prenoient du Caffé dans leur Moſ-

(15) Jeu fort uſité chez les Orientaux. Il ſe joue avec ſoixante douze petites coquilles, qu'on met d'abord par ſix dans douze petites foſſes rondes, creuſées ſur deux lignes, dans un morceau de bois de la longeur d'un pied ſur cinq pouces de largeur. M. Galland l'a décrit plus au long.

quée,

quée, lorſqu'ils vouloient donner, à la priere, une plus grande partie de la nuit. » Ils le tenoient dans un grand vaſe de terre rouge, & le recevoient » reſpectueuſement de la main de leur Supérieur, qui leur en verſoit lui-» même dans des taſſes. On étoit alors au commencement du dixiéme ſiécle de l'Hegire, & du quinziéme de Jeſus-Chriſt. L'exemple des Derviches fut d'abord imité par les Dévots du Caire, & bientôt par un grand nombre d'autres Habitans. Cet uſage ne fit qu'augmenter, ſans contradiction, juſqu'à l'année 917 de l'Hegire (16); époque fatale pour le Caffé.

Deſordres qu'il cauſe à la Mecque.

Khair-Beg, Gouverneur de la Mecque, ſortant un jour de la Moſquée, après la priere du ſoir, fut choqué de voir, dans un coin du Temple, pluſieurs perſonnes qui prenoient du Caffé pour ſe diſpoſer à paſſer la nuit en priere. Il s'imagina qu'on buvoit du vin, & ſa ſurpriſe ne diminua point lorſqu'il eut appris les qualités de cette liqueur. Son zéle pour la Religion, qu'il crut ſcandaleuſement bleſſée, le porta dès le lendemain à convoquer une grande aſſemblée d'Officiers de Juſtice & de Docteurs de la Loi, auxquels il expoſa gravement le ſpectacle dont il avoit été témoin. On raiſonna long-tems ſur une matiere de cette importance. Quelques Médecins eſtimés ayant pris parti contre le Caffé, le poids de leur autorité, joint aux ſcrupules du Gouverneur, fit publier une défenſe expreſſe & ſolemnelle de vendre & de boire du Caffé, ſous les peines ordinaires pour ceux qui violent les préceptes de la Religion. Cette défenſe obligea les Marchands de fermer les Caffés publics; & tout le Caffé, qu'on put trouver entre leurs mains, fut brûlé avec éclat. En vain les Derviches, & le Mufty même, reclamerent contre une déciſion ſi précipitée. Un Particulier, ayant été ſurpris avec une taſſe de Caffé à la main, reçut la baſtonade & fut promené enſuite, ſur un âne, par toutes les Places publiques. Le Sultan d'Egypte, qui avoit alors beaucoup d'autorité à la Mecque, condamna ce zéle indiſcret. Après avoir conſulté les Docteurs du Caire, il ordonna au Gouverneur de révoquer ſa défenſe. Mais il ne put détruire dans la ville Sainte une ſemence de diviſion, qui continua d'y cauſer beaucoup de troubles, & qui fit porter quelquefois l'animoſité juſqu'aux dernieres violences (17).

Il paſſe en Syrie.

Ces avantures, loin de retarder les progrès du Caffé, n'avoient ſervi qu'à lui ouvrir le chemin de la Syrie, où il fut reçu ſans obſtacle à Damas, à Alep, & par degrés dans toutes les autres villes de cette grande Province. Enfin, vers l'année 962 de l'Hegire, & 1554 de Jeſus-Chriſt, il fut porté de Syrie à Conſtantinople. Juſqu'alors, il n'y avoit été connu que par le bruit des diſgraces qu'il avoit eſſuyées à la Mecque. Mais cette même année, qui étoit environ la centiéme de ſon inſtitution, dans Aden; & ſous le regne de Solyman le Grand, fils de Selim I., deux Marchands, nommés *Schems* & *Hekem*, l'un venu de Damas, l'autre d'Alep, ouvrirent à Conſtantinople, chacun leur Maiſon de Caffé, dans le quartier qui ſe nomme *Takacalah*, & commencerent à vendre publiquement la liqueur de ce nom.

Il eſt porté à Conſtantinople.

(16) Elle répond à notre année 1511.

(17) On ajoute que deux Médecins qui avoient eu part à la défenſe du Caffé, firent une malheureuſe fin. Mépriſés à la Mecque, depuis le rétabliſſement de cette liqueur, ils ſe retirerent au Caire, où ils furent convaincus d'avoir fait des imprécations contre la perſonne de Selim I., qui venoit de conquérir l'Egypte. On prit ce prétexte pour les condamner à mort. *Ibid.* page 339.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE.

Ils recevoient les Curieux, ſur des ſoffas ou des eſtrades fort propres. Les Perſonnes de Lettres, ſur-tout les Poëtes, & les Amateurs du jeu furent les premiers qui fréquenterent ces deux Maiſons. Elles prirent le nom de *Cahveh-Khanch*. La taſſe du Caffé ne s'y payoit qu'un aſpre, très petite monnoie d'argent, de la valeur d'environ deux liards. Ces Maiſons & ces Aſſemblées ſe multiplierent ſi promptement, qu'elles exciterent bientôt l'attention des Officiers publics. On y voyoit les Pachas & les principaux Seigneurs de la Porte. Déja les Imans ſe plaignoient que leurs Moſquées étoient déſertes, tandis que les Caffés ne ceſſoient pas d'être remplis. Ils ſe déchaînerent enfin, non-ſeulement contre les lieux où l'on vendoit le Caffé, mais contre le Caffé même, dont ils ſoutinrent que la défenſe étoit compriſe dans la Loi entre les liqueurs fortes qu'elle interdit. Tous les Dévots réunis formerent là-deſſus une queſtion préciſe, qu'ils préſenterent au Mufty, pour ſe régler par ſa déciſion. Ce Chef ſuprême de la Religion, ſans examiner beaucoup la difficulté, décida hautement que le Caffé étoit défendu par la Loi de Mahomet.

Oppoſitions qu'il y trouve.

Par quels degrés il diminue.

L'autorité du Mufty eſt ſi reſpectée des Turcs, qu'il ne leur eſt pas permis de former des doutes ſur ſes déciſions. Ainſi toutes les Maiſons de Caffé furent auſſi-tôt fermées; & les Officiers de Police reçurent ordre de s'oppoſer, dans toute la ville, à l'uſage même de cette liqueur. Cette défenſe fut renouvellée ſous le regne d'Amurat III. Cependant toute la rigueur, qu'on apporta d'abord à l'exécution, ne put arrêter un enchant déclaré. Les Officiers de Police, ſe laſſant enfin d'une vigilance inutile, prirent le parti de permettre, pour de l'argent, qu'on vendît du Caffé, avec un reſte d'attention pour empêcher que cette vente ne fût publique. Ils ſouffrirent qu'on en prît dans des lieux particuliers, la porte fermée, & chez quelques Marchands dans l'arriere-boutique. Un nouveau Mufty, moins ſcrupuleux que ſon Prédéceſſeur, modéra la défenſe, en déclarant qu'elle n'étoit pas au même degré que celle des liqueurs formellement interdites. Cet adouciſſement fut expliqué avec tant de faveur, que les Dévots mêmes ſe crurent autoriſés à ſe relâcher. Leur exemple devint une régle pour la Cour & la Ville. On vit reparoître, en plus grand nombre qu'auparavant, les Maiſons où le Caffé ſe diſtribuoit au Public. Cette paſſion alla ſi loin, que la cupidité des Viſirs ne manqua point l'occaſion de s'en faire un nouveau revenu, en s'attribuant une autorité particuliere ſur tous ces lieux: ils retirerent de chacun, dans les différens quartiers de la ville, un droit d'un ou deux ſequins par jour. La même raiſon leur fit trouver le moyen de les multiplier, ſans permettre que le prix fût de plus d'un aſpre pour chaque taſſe; ce qui doit faire juger de la grandeur du débit. Ce prix n'a pas ceſſé d'être le même à Conſtantinople.

Tribut exigé par les Viſirs.

Kuprouli ſupprime encore une fois les Caffés.

Cependant la licence des Nouvelliſtes, qui formoient la plûpart des Aſſemblées, fit renaître les anciennes craintes, ſous la minorité de Mahomet IV. Le Grand-Viſir Kuprouli, avec un déſintéreſſement héréditaire dans ſa famille (18), crut devoir ſacrifier, à la tranquillité publique, l'immenſe revenu qu'il tiroit des Caffés. Il prit le parti de les ſupprimer tous. On ra-

(18) Il eut deux fils, qui occuperent ſucceſſivement la même dignité.

conte qu'avant cette réſolution, il avoit eu la curioſité d'aller, ſous quelque déguiſement, dans les principaux Caffés de Conſtantinople, où il avoit été ſurpris d'entendre des gens graves, qui s'entretenoient ſérieuſement des affaires de l'Empire, blâmant le Miniſtere, & décidant avec hardieſſe des points les plus importans. Ayant viſité de même les Tavernes de la ville, il n'y avoit trouvé que des gens gais, qui chantoient, ou qui parloient de leurs amours & de leurs exploits militaires. Les premiers lui avoient paru dangereux; & n'appréhendant rien des autres, il avoit jugé à propos de leur laiſſer cet amuſement (19).

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE.

Ses motifs.

Mais depuis la ſuppreſſion des Caffés publics, qui dure encore à Conſtantinople, on n'en a pas pris moins de Caffé dans cette grande ville. L'uſage eſt de porter, dans les Marchés & dans les principales rues, de grandes Caffetieres ſur un réchaud, & de diſtribuer cette liqueur chérie à ceux qui en demandent. Les Paſſans s'arrêtent, & ne font pas difficulté d'entrer dans la premiere boutique, dont le Maître eſt toujours diſpoſé à les recevoir. Il ne reſte qu'un fort petit nombre de Maiſons tolérés, en faveur des Matelots, qui viennent y fumer en prenant du Caffé. Au reſte, cette défenſe n'a jamais regardé que la Capitale de l'Empire. On trouve des Caffés publics, dans toutes les autres villes, & juſques dans les moindres bourgs. D'ailleurs, outre l'uſage qui s'eſt établi dans les rues de la Capitale, il n'y a point de famille, riche ou pauvre, Turc, Grecque, Arménienne ou Juive, qui ne prenne du Caffé pluſieurs fois le jour dans l'intérieur des Maiſons. Cette dépenſe, pour chaque famille, égale du moins celle qu'on fait à Paris pour le vin (20). Elle ſe fait juſques dans les armées. Une grande partie des Equipages eſt compoſée d'Artiſans, qui brûlent le Caffé ou qui le pilent. Enfin, pour exprimer d'un ſeul trait l'attachement des Turcs à cet uſage, le refus qu'un mari feroit de laiſſer prendre du Caffé à ſa femme, ou le degré de pauvreté qui ne lui permettroit pas d'en fournir, eſt une des cauſes légitimes du divorce (21). Dans les grandes Maiſons, de l'Orient, l'Officier qui prépare le Caffé & qui a l'inſpection de tout ce qui appartient à ce ſervice, tient un rang diſtingué entre les Domeſtiques. Le Serrail du Grand-Seigneur a pluſieurs *Kahvehgi-Bachi* (22), qui préſident chacun à vingt ou trente Baltagis, employés dans les différens Offices. Ces Intendans ne quittent leurs fonctions que pour obtenir des emplois plus relevés, ou de riches poſſeſſions. Ils deviennent quelquefois Capigi-Bachi. L'Auteur obſerve, non-ſeulement que dans les audiences du Grand-Viſir on préſente le Caffé aux Ambaſſadeurs, mais que ſi cette cérémonie eſt ſupprimée à l'égard de quelque Miniſtre étranger, c'eſt une marque d'aigreur ou de mécontentement, & comme le premier préſage de quelque rupture (23).

Uſages qui ont ſuccedé à la ſuppreſſion.

Le Caffé, chez les Orientaux, ſe préſente ſur des ſoucoupes ſans pied, de bois peint & verniſſé, comme celles dont nous avons pris l'uſage; mais beaucoup plus grandes que les nôtres, puiſqu'elles contiennent quinze ou

Maniere dont les Orientaux prennent le Caffé.

(19) M. Galland rapporte ce trait ſur le témoignage de M. d'Hermange, qu'on a vû Médecin de M. le Comte de Toulouſe, après l'avoir été du dernier Viſir Kuproli, tué à la bataille de Salankemen.

(20) Page 355.
(21) *Ibidem.*
(22) Page 358.
(23) Page 360.

VOYAGE DE L'ARABIE HEUREUSE.

vingt taſſes, que les plus riches font enchaſſer à demi, dans de petits vaſes d'argent. Ces taſſes, qui ſe nomment *Fingians*, ſont de la moitié moins grandes que les nôtres; & jamais on ne les remplit entiérement. On ne ſert point de cuillieres, parce que le Caffé ſe prend ſans ſucre, mais toujours très chaud & très fort. Quelques-uns y mettent une petite goutte d'eſſence d'ambre. D'autres le font bouillir avec quelques cloux de girofle, rompus en deux; d'autres avec un peu d'anis des Indes, & d'autres avec la graine du petit cardamome.

Remarques ſur le Caffé d'Ethiopie.

A l'égard de l'opinion qui fait venir originairement le Caffé de l'Ethiopie, d'où l'on ſuppoſe qu'il fut tranſporté dans l'Arabie heureuſe, elle eſt confirmée par la Relation de Charles-Jacques Poncet, qui paſſa trois ans en Ethiopie, dans un Voyage qu'il y fit en 1698. Ce Voyageur aſſure qu'on y voit encore des arbres de Caffé, quoiqu'on ne les cultive que par curioſité. Il en donne même la deſcription: mais elle repréſente un arbre ſi différent de ceux que la Grelaudiere & d'autres François ont vû dans l'Arabie, qu'on y ſoupçonne quelque mépriſe. D'ailleurs, nos anciennes Relations d'Ethiopie, dont la plus eſtimée eſt celle du Pere Tellez, Jéſuite Portugais, & l'Hiſtoire même de Ludolfe, dont on connoît l'exactitude, ne font aucune mention du Caffé. On en conclut plus naturellement que s'il eſt vrai, comme divers Hiſtoriens l'ont écrit, que les Abyſſins ayent tiré leur origine de l'Arabie, ils ont pû porter, dans cette tranſmigration, l'arbre du Caffé en Ethiopie; & qu'apparemment il ne s'y eſt pas multiplié avec beaucoup de ſuccès, puiſqu'il paroît même incertain qu'il s'y en trouve aujourd'hui (24).

Erreur ſur le Caffé d'Arabie.

Au reſte c'eſt une prévention, dont on a reconnu la fauſſeté, que les Arabes, jaloux d'un bien dont ils ſe croyent ſeuls en poſſeſſion, ne laiſſent ſortir de leur pays aucune féve de Caffé qui n'ait paſſé par le feu ou par l'eau bouillante, dans la vûe de faire mourir le germe (25), pour en arrêter la propagation.

(24) Page 291.

(25) Il eſt ſurprenant que Ray, un des plus fameux Botaniſtes Anglois, ait accrédité cette erreur, & qu'il ait ignoré que non-ſeulement les Hollandois ont porté anciennement du Caffé de l'Arabie à Batavia, qu'ils l'ont ſemé, replanté, & fort heureuſement élevé, mais que les Anglois mêmes ont imité cette expérience à Madras; quoique les uns & les autres n'en ayent pas tiré beaucoup d'avantages. Ray ne laiſſe pas d'aſſûrer » que les Arabes ont trouvé le moyen » d'empêcher qu'on ne pût avoir hors de » leur Pays un ſeul grain de Caffé capable » de germer. *Hiſtoire univerſelle des Plan-* » *tes. Edition de Londres, 1686.*

RELATIONS DU CARNATE
PAR QUELQUES MISSIONNAIRES JESUITES,
pour ſervir de Supplément à la Deſcription de l'Indouſtan.

INTRODUCTION.

DE tous les Pays qui ſont ſoumis à la Domination du Grand Mogol, le Carnate eſt preſque le ſeul, dont on ne trouve aucune Deſcription particuliere dans les Voyageurs, quoique ſa ſituation, entre la Côte de Coromandel & celle de Malabar, le faſſe ſouvent nommer dans les Relations de la Preſqu'Iſle de l'Inde. Comme on ne peut attribuer le ſilence qu'à la difficulté d'y pénétrer, ou du moins, à la rareté des occaſions; les moindres éclairciſſemens en doivent être plus précieux. Quelques Lettres du Recueil des Jéſuites (26), qui contiennent les entrepriſes & les courſes de pluſieurs Miſſionnaires, nous apprennent l'exiſtence & les noms de pluſieurs Villes ignorées des Géographes. Ce n'eſt pas la premiere fois que j'aie puiſé dans une ſource ſi reſpectable : mais ce que j'emprunte, ici, demande quelques explications préliminaires, qui ſeront autant de nouvelles richeſſes pour ce Recueil.

Diſperſion des Jéſuites après la révolution de Siam.

Après la ruine des Miſſions de Siam (27), la plûpart des Miſſionnaires ſe retirerent dans l'Etabliſſement françois de Pondichery, où le Pere Tachard, brûlant du même zéle, qui l'avoit deja conduit trois fois aux Indes, ſe rendit pour trouver de nouvelles occaſions de l'exercer. Les grands progrès que les Jéſuites Portugais avoient fait vers le Sud (28), où ils avoient formé une Egliſe Chrétienne d'environ deux cens mille ames, lui firent juger qu'avec la même ardeur pour la converſion des Indiens, ſitués au Nord de Pondichery, il pouvoit ſe promettre les mêmes fruits. Il commença par s'établir dans cette ville; mais en ayant été preſqu'auſſi-tôt chaſſé par les Hollandois, qui s'en rendirent maîtres, en 1693, il vit ſes eſpérances retardées juſqu'à la paix de Riſwick, qui fit rentrer les François dans leurs poſſeſſions. Tous les obſtacles furent levés par ce changement. Le Pere Tachard ſe hâta de retourner à Pondichery, où il trouva l'exécution de ſes deſſeins Apoſtoliques heureuſement commencée, par une Miſſion qui venoit de ſe former dans le Royaume de Carnate, à trente ou quarante lieues de Pondichery, vers le Nord-Oueſt.

Le Pere Tachard penſe à porter la Foi dans le Carnate.

Cette entrepriſe eſt commencée par le Pere Mauduit.

Le Pere Mauduit, après s'être employé long-tems dans celle du Maduré, où il avoit appris la langue & les uſages du pays, étoit paſſé à Carouveponди, où il cultivoit une centaine de Chrétiens, qu'il y avoit déja batiſés. Ce

(26) Elles ſont au nombre de trois, celle du Pere Tachard, une du Pere Boucher, & la troiſiéme du Pere Mauduit, aux Tomes VI & XI des Lettres Edifiantes. On apprend dans l'Epître dédicatoire du Tome XI, que deux de ces trois Miſſionnaires virent couronner leur zéle par une mort digne de leur vocation. Le Pere Tachard mourut d'une maladie contagieuſe, au Bengale, dans l'exercice de ſes travaux. Le Pere Mauduit fut trouvé mort avec le Pere Courbeville dans une cabane du Carnate, empoiſonnés par les Infidéles.

(27) Voy., ci-deſſous, le Journal de Kempfer.

(28) Au Maduré, qui fait la pointe de la preſqu'Iſle de l'Inde.

RELATION DU CARNATE.

Missionnaire avoit fait plusieurs Voyages & diverses découvertes dans les pays voisins, sur-tout vers le Nord-Oueſt. Dans ces courses, il jetta les fondemens de deux autres Eglises; l'une à Tarcolan, autrefois le centre de l'Idolâtrie, dans le Carnate, & l'autre à Ponganour, grande ville & fort peuplée, d'où l'on compte environ cinquante lieues jusqu'à Pondichery. D'un autre côté le Pere Bouchet, qui étoit passé dans la Province de Malabar après la révolution de Siam, & qui avoit formé ensuite une Eglise de plus de vingt mille Chrétiens, dans Aour, à quatre lieues de Ticherapaly, Capitale du Maduré, reçut ordre de se consacrer aussi à la nouvelle Mission du Carnate. Il se fit accompagner d'un autre Missionnaire, nommé le Pere de la Fontaine. Ainsi, dès le mois de Mars de l'année 1702, ils se trouverent trois du même Ordre. Le Pere Bouchet, revêtu de la qualité de Supérieur, s'établit à Tarcolan; & laissant le Pere Mauduit dans son Eglise de Carouvepondi, il envoya le Pere de la Fontaine à Panganour, où l'on parle la langue Talangue, aussi différente du Malabar que l'Espagnol l'est du François.

Etabliſſemens de Tarcolan, de Carouvepondi, & de Panganour.

Trois Jésuites prennent l'habit & les usages des Bramines.

Dans une assemblée que les trois Missionnaires tinrent à Carouvepondi, ils résolurent entr'eux de prendre l'habit & la maniere de vivre des Sanias Brames, qui sont une Secte Indienne de Religieux Pénitens. C'étoit prendre un engagement fort difficile. Outre l'abstinence de chair, de poisson & d'œufs, les Sanias Brames ont des pratiques extrêmement gênantes. Ils doivent se laver, tous les jours au matin, dans un étang public, sans égard pour la différence des saisons, & recommencer ce bain avant leur repas, qu'ils ne prennent qu'une fois par jour. Ils sont obligés d'avoir un Brame pour Cuisinier, parce qu'ils ne peuvent, sans deshonneur, manger la moindre chose qui ait été préparée par des personnes d'une Caste inférieure. Leur état les assujettit à la plus rigoureuse solitude. Un Sanias ne sort jamais, s'il n'y est forcé par les besoins d'autrui. Je passe, dit le Pere Tachard, sur d'autres loix également gênantes, qu'un *Missionnaire Sanias* doit garder inviolablement, lorsqu'il veut retirer quelque fruit de ses travaux pour la conversion des Indiens.

Description de Tarcolan.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les Rois de Golkonde en étoient les Maîtres. Il n'y avoit pas plus de trente ans qu'ils l'étoient encore. Mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur & de ses richesses, depuis que les Mogols l'ont jointe à leurs Conquêtes. Suivant les fabuleuses traditions des Gentils, elle étoit anciennement si belle, que les Dieux du pays y tenoient leurs assemblées, lorsqu'il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Mogols, la trouvant presque déserte, par la fuite des Habitans, qui craignoient l'avarice & la cruauté de leurs Vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presqu'entiérement les magnifiques Pagodes des Gentils. Ils n'ont épargné que la principale, dont ils ont fait une Forteresse. Mais l'étendue des terres, que le Grand Mogol a subjuguées, ne lui permettant pas d'entretenir des garnisons Mahométanes dans toutes les villes dont il s'est saisi, il a confié la garde de Tarcolan, & d'un grand nombre d'autres, à des Gentils, qui ne le servent pas moins fidélement.

Pour récompenser les services de ses Omhras, il leur donne, comme en Souveraineté pendant leur vie, des Provinces entieres, à la seule condition

d'entretenir, dans ſes armées, un certain nombre de cavaliers. Mais, à cette diſtance de la Cour, & dans ce haut degré d'autorité, il a trouvé le moyen de les retenir dans la ſoumiſſion en établiſſant, près d'eux, des ſurveillans, qui portent le nom de Divans; Office, qui répond à celui de nos Intendans de Province. La fonction de ces Officiers, qui ſont indépendans des Gouverneurs ou des Omhras, eſt de lever les tributs de l'Empereur, & d'arrêter les injuſtices que les Omhras exercent ordinairement ſur les Peuples conquis. Le Gouverneur général de la Province de Cangibouran, dont la ville de Tarcolan eſt dépendante, ſe nommoit Alan *Daourkan*. C'étoit un homme de fortune, qui s'étoit élevé par ſon mérite, & par les ſervices importans qu'il avoit rendus à l'Empire. Il avoit établi, dans cette grande ville, cinq Gouverneurs particuliers, ſous le titre de *Cramani*. Le premier de ces cinq Officiers, qui avoit, dans le voiſinage, un *Topo*, c'eſt-à-dire, un bois de haute futaye, prit des ſentimens ſi favorables pour le Pere Bouchet, qu'il lui fit préſent de ce lieu pour y bâtir une Egliſe & une Maiſon.

RELATION DU CARNATE.

Province de Cangibouran.

Le Crama i de Tarcolan donne une terre au Pere Bouchet.

Auſſi-tôt que le Miſſionnaire eut paru dans ſa nouvelle demeure, le bruit ſe répandit qu'un fameux Sanias étoit venu s'établir près de Tarcolan. Le Cramani, ſon Bienfaiteur, fut le premier qui lui rendit une viſite; & le Pere Bouchet, qui ſavoit parfaitement la langue & les uſages du pays, le reçut avec une politeſſe & des témoignages de déſintéreſſement, qui augmenterent beaucoup ſa réputation. Le Pere Tachard en peint les progrès. » Il faut connoître, dit-il, la curioſité naturelle des Indiens, pour n'avoir » pas de peine à croire ce que ce Miſſionnaire m'écrit de la foule du Peu» ple, qui venoit continuellement à ſon Hermitage. Il m'aſſure que le tems » lui manquoit pour réciter ſon Breviaire, pour faire ſes prieres, & pour » prendre le ſeul petit repas auquel il s'étoit réduit chaque jour. Ces fré» quentes viſites furent pluſieurs fois interrompues par la jalouſie des Bra» mines. Ils publioient, par leurs Emiſſaires, que le Sanias du Topo étoit » de la Caſte abominable des Franguis, qui habitent les Côtes de l'Inde; » qu'il buvoit du vin en ſecret, qu'il mangeoit de la viande avec ſes Diſ» ciples, & qu'il commettoit toutes ſortes de crimes. Ces calomnies, joint » à la couleur du Sanias, rallentirent l'ardeur des Peuples. Mais le Cra» mani ayant examiné, pendant quatre ou cinq mois, la vie pénitente, » l'exactitude & la bonne-foi du Pere Bouchet, embraſſa l'Evangile, & » devint un fervent Chrétien.

Effets de ce préſent.

Un autre incident, qui ſervit beaucoup à confondre les Ennemis de la foi, fut la viſite d'un fameux Bramine, Intendant de Daourkan. On diſtingue, dans cette race d'Indiens, différens degrés de Nobleſſe. L'Intendant étoit du premier. Il traita le Miſſionnaire avec beaucoup de civilité; & dans un long entretien, il convint qu'il n'y avoit qu'un ſeul Etre ſuprême, qui méritât nos adorations. Enſuite un Rajiput, nommé *Sek*, que Daour-kan avoit fait ſon Lieutenant général, ayant reçu ordre de ſe rendre à Velour, derniere Place des Marates, qui étoit aſſiégée par les Mogols, paſſa par Tarcolan & voulut voir auſſi le Sanias Chrétien. Comme les viſites des Grands ne ſe font qu'avec beaucoup de pompe, Sek ſe rendit à l'Hermitage au ſon des inſtrumens militaires, eſcorté d'un Corps d'infanterie & de cavalerie. Il aſſura le Pere de ſa protection. Il lui offrit des ter-

Velour, derniere Place des Marates.

RELATION DU CARNATE.

res ; &c, ce qui fit encore plus d'honneur au Chriſtianiſme, il ne le quitta qu'après s'être recommandé à ſes prieres. On s'afflige ici de ne pas trouver d'autres lumieres ſur le progrès d'une ſi belle Miſſion. La Lettre du Pere Bouchet ne contient que les mêmes événemens, dans un plus long détail ; & celle du Pere Tachard n'y ajoute qu'une courte expoſition des travaux du Pere de la Fontaine, à Panganour.

Courſe du Pere Mauduit dans le Royaume de Carnate.

Mais la Relation du Pere Mauduit, ſans nous apprendre mieux les ſuites de ce premier ſuccès, offre les noms d'un grand nombre de lieux qui ne ſont connus que par ſon témoignage, & qui peuvent enrichir la partie géographique de ce Recueil. On doit lui reprocher ſeulement d'avoir négligé les diſtances.

Cangivaron, Capitale du pays.

Ayenkolam.

Ce fut le 3 de Septembre, 1701, qu'il partit de Carouvepondi, lieu de ſa réſidence, à deux ou trois lieues de Cangivaron, Capitale du Royaume de Carnate. Il arriva d'aſſez bonne-heure à Ayenkolam, qui étoit autrefois une ville conſidérable, & qui n'eſt aujourd'hui qu'un gros bourg : mais il alla coucher plus loin dans une grande Pagode, dédiée à un ſinge, auquel les Indiens rendent les honneurs divins. Comme ce pays n'a point d'Hôtelleries, ni de Caravanſeras, on ſe retire ordinairement dans les Temples, pour y paſſer la nuit. Le lendemain, il ſe rendit à Alcatile, grande ville fort peuplée, mais ſale & mal bâtie, comme la plûpart des villes des Indes. Il y coucha, dans la maiſon d'un Bramine, qui adoroit le Demon ſous la figure d'une Idole, nommée Poulens. La vûe de cette Idole enflamma ſon zéle. Il la renverſa ; & par une indifférence, dont il n'explique pas la cauſe, le Bramine n'en parut point offenſé. La plûpart des Habitans d'Alcatile ſont Linganiſtes, c'eſt-à-dire, que par reſpect pour une eſpece de Priape, la plus infâme de leurs Divinités, ils portent au cou une figure fort obſcene, qu'ils nomment Lingan. Le Miſſionnaire vit un Docteur de cette Secte, qui s'étoit acquis beaucoup de réputation. Il le trouva occupé à lire un Livre, où le Seigneur du Ciel & de la Terre étoit nommé ; & dans leur entretien, il eut la ſatisfaction de l'entendre parler de la Religion Chrétienne avec éloge : mais lorſqu'il lui demanda ſon ſecours, pour faire connoître & reſpecter l'Etre Souverain, il en reçut cette réponſe : » Votre » travail ſeroit inutile. L'eſprit des Indiens eſt trop borné. Ils ne ſont pas » capables d'une connoiſſance ſi ſublime. Le Miſſionnaire répliqua : Quoi- » que les perfections infinies de cet Etre Suprême ſoient incompréhenſibles, » il n'y a perſonne qui ne le puiſſe connoître autant qu'il eſt néceſſaire » pour le ſalut. Il en eſt de Dieu comme de la Mer : quoiqu'on n'en voie » point toute l'étendue, & qu'on n'en connoiſſe pas la profondeur, on ne » laiſſe pas de la connoître aſſez pour faire des voyages d'un fort long cours, » & pour ſe rendre au lieu où l'on a deſſein d'aller. Cette comparaiſon plût au Docteur, mais elle ne put lui faire embraſſer la Doctrine qu'il eſtimoit. Un gros Lingan qu'il portoit au cou, dit le Pere Mauduit, étoit comme le ſceau de ſa réprobation.

Alcatile.

Entretien du Pere Mauduit avec un Bramine.

Velours.

Après avoir paſſé quelques jours à Alcatile, le Miſſionnaire ſe diſpoſoit à continuer ſon Voyage vers l'Oueſt. On lui dit que les Mogols & les Marates ſe faiſoient une guerre cruelle, & que tous les chemins étoient fermés. Cette crainte ne l'empêcha point de partir pour Velours, qui eſt à l'Oueſt

l'Oueſt d'Alcatile. Il arriva dans cette ville avec ſes Catechiſtes. Il prit ſon logement chez un Bramine : ce qui lui attira beaucoup de conſidération & le fit paſſer pour un Sanias du premier ordre. Le *Durey*, c'eſt-à-dire, le Gouverneur, lui rendit viſite, accompagné d'un grand nombre de perſonnes de diſtinction. La Forteresſe de Velour eſt une des plus conſidérables du pays ; & les Officiers de ce poſte important étoient alors en mauvaiſe intelligence avec les principaux Bramines de la ville. Le Gouverneur, attribuant, au prétendu Sanias, une grande connoiſſance de l'avenir, lui demanda s'ils ne ſe réconcilieroient pas bientôt. Il répondit adroitement que la paix étoit abſolument néceſſaire, & que s'ils vouloient ſuivre ſes conſeils, ils ne tarderoient point à ſe réconcilier. Cette réponſe ſatisfit le Gouverneur ; & les Bramines, y ayant fait réflexion, conclurent une paix ſolide avec les Officiers.

RELATION DU CARNATE.

En effet, elle étoit d'autant plus indiſpenſable, que les Mogols ravageoient tout le Pays, & pouſſoient leurs courſes juſqu'aux portes de Velour. Le Pere Mauduit n'eſperant aucun ſuccès pour la Religion dans ce trouble, continua ſon voyage à l'Oueſt, après avoir batiſé quelques Parias, qu'il trouva ſuffiſamment inſtruits. Cette Contrée lui parut belle & fort bien peuplée. Il vit, ſur ſa route, pluſieurs petites villes, entre leſquelles il nomme *Palliconde*, dont il admira la ſituation. Les Rajas Putres, qui ſont Seigneurs de ces villes, le reçurent fort civilement. C'eſt une Caſte de Princes, venus du Nord, qui ſe ſont établis dans le Pays, & qui s'y maintiennent ſous la protection des Mogols, dont ils ont embraſſé les interêts. Le Miſſionnaire paſſa, de-là, par la petite ville de Kuriyetam ; & deux jours après, il arriva aux portes d'Erudugam. C'eſt une ville ſituée ſous cette longue chaîne de montagnes, qui coupent, preſque d'une extrêmité à l'autre, la grande Preſqu'Iſle de l'Inde, en deçà du Gange. On arrêta le Pere Mauduit, à l'entrée de cette ville, parce que le fameux Ram-Raja, qui a fait tant de conquêtes dans les Indes, ſurprenoit autrefois les Villes & les Forteresſes, ſous un habit de Sanias, tel que le Miſſionnaire le portoit. Cependant, lorſqu'il eut aſſuré les Officiers que ſon unique deſſein étoit de faire connoître le véritable Dieu, on lui permit d'entrer ; & dans l'eſpace d'un ſeul jour, qu'il paſſa dans la ville, il fit une liaiſon aſſez étroite avec un Docteur Mahométan, pour regretter beaucoup de n'avoir pû l'attacher à la Foi Chrétienne. C'étoit un homme d'un mérite diſtingué, qui parloit la langue Tamul avec autant d'élégance que de facilité, & qui joignoit du ſçavoir à beaucoup d'eſprit & de probité.

Palliconde.

Kuriyetam.

Erudugam.

Le Pere Mauduit trouva d'extrêmes difficultés à continuer ſon voyage. Il falloit traverſer des montagnes preſqu'inacceſſibles. Les Catéchiſtes, qu'il faiſoit marcher devant, en paroiſſoient effraiés. Ils lui repréſenterent que les Princes, dans les Etats deſquels il alloit tomber au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, & que ſa prudence ne permettoit pas de pénétrer, au mépris du danger, dans un Pays peu connu. Les Indiens ſont naturellement timides. Sans s'arrêter à leurs imaginations, le Pere Mauduit prit le chemin de Peddu-Naiaken-Durgam. Quoique la diſtance, d'Erudurgam à cette ville, ne ſoit que d'une demie journée, il marcha deux jours entiers par des bois & d'affreuſes montagnes, incertain de ſa route & véritablement égaré. La protection du Ciel lui fit trouver, enfin, quelques Indiens, qui

Peddu Naiaken-Durgam.

RELATION DU CARNATE.

consentirent à lui servir de guides. Il passa heureusement tous ces lieux terribles, où les tigres & d'autres bêtes féroces, ne lui avoient pas causé moins d'inquiétude que la faim & la fatigue. Après s'être délassé, il traversa un gros Bourg, qu'il fut surpris de trouver désert. La crainte des Maures, qui couroient la campagne, avoit fait prendre la fuite aux Habitans. Ce ne fut pas sans avoir partagé leur épouvante, qu'il arriva devant les murs de Peddu-Naiaken-Durgam.

Cette Ville est petite; mais elle étoit alors si peuplée, par les Habitans des lieux voisins qui s'y étoient refugiés, qu'il n'y trouva qu'une mauvaise cabanne, pour y passer la nuit. Il se présenta le lendemain à la porte de la Forteresse, dans l'intention de saluer le Prince. Il fut arrêté. Cependant quelques Bramines, après lui avoir fait diverses questions, le conduisirent, par quantité de détours, dans l'appartement du Paléagaser. Il y trouva, dit-il, un fort bon homme, qui le reçut honnêtement; quoique, pour se concilier son affection, il ne lui eût présenté que quelques fruits du Pays, & un peu de jais, que les Indiens, à la vérité, croyent fort précieux. Ce Prince étoit assis. Il avoit, devant lui, une petite estrade, où il invita le Missionnaire à s'asseoir. Un motif de civilité, qui ne permettoit pas au Pere Mauduit de prendre une place plus élevée que la sienne, lui fit étendre à terre, sa peau de tigre, sur laquelle s'étant assis à la maniere du Pays, il exposa le sujet de son Voyage, en ces termes: » Je n'ai quitté ma Patrie, » Seigneur, & je ne me suis rendu ici, avec des peines & des travaux immenses, que pour retirer vos Sujets des épaisses ténébres où ils vivent » depuis si long-tems, en adorant des divinités qui sont l'ouvrage des mains » des hommes. Il n'y a qu'un Souverain Seigneur de toutes choses, qui a » créé le Ciel & la Terre. C'est ce Souverain Maître de l'Univers, que tous » les hommes doivent connoître, & à qui ils doivent être soumis. C'est sa » Loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux, & c'est » cette Loi sainte, dont je viens instruire vos Peuples. S'ils l'embrassent, & » s'ils la gardent fidélement, on ne verra plus, parmi eux, ni troubles ni » divisions, ni violence, ni injustice. La charité, la douceur, la piété, la » justice, & toutes les autres vertus feront la régle de leur conduite. Soumis » & fidéles au Prince, qui les gouverne, ils rendront ce qu'ils doivent au » Souverain Seigneur, & parviendront ainsi à la souveraine félicité (29). Ensuite, le Pere Mauduit expliqua, au Prince, les principaux attributs de Dieu; & lui ayant fait prendre une haute idée de la morale Chrétienne, il lui demanda sa protection. Elle lui fut accordée, avec un logement commode pour sa demeure, & des ordres aux Officiers de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance.

Harangue du Pere Mauduit à un Prince Indien.

Il partit le lendemain. Lorsqu'on a passé les montagnes, on n'entend plus, dans tout le Pays, d'autre langue que la Talangue ou Canaréenne. Cependant le Missionnaire trouva, près de Peddu-Naiaken-Durgam, un gros Bourg rempli de Tamulers, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la

Visite qu'il reçoit des Brumenatis.

(29) Lettres édifiantes, Tome VI. pages 40 & 41. Ceux qui trouveront autant de noblesse & de véritable grandeur que moi, dans un simple Religieux, qui paroît devant une Cour Idolâtre, assis sur sa peau de tigre, & qui lui tient ce langage, ne se plaindront pas de ce détail.

violence des Mogols. Il y reçut la visite de plusieurs Brumenatis; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Bramines. Entre plusieurs questions, elles lui demanderent, si leurs maris, qui avoient entrepris de longs Voyages, reviendroient heureusement. Il leur répondit qu'il n'étoit pas venu pour les tromper, comme leurs faux Docteurs, mais pour leur enseigner le chemin du Ciel. Elles l'écouterent avec attention. Ensuite, l'ayant salué civilement, elles se retirerent sans répliquer. Quelques autres personnes, de moindre qualité, furent plus dociles à ses instructions. RELATION DU CARNATE.

Il arriva le soir à Bairepalli, où il ne trouva qu'un seul Habitant, qui avoit vû prendre la fuite à tous les autres, sans être effrayé de l'approche des Maures. Le lendemain il se rendit à Tailur, petite ville de la dépendance d'un autre Paléagaser. La Forteresse en est assez bonne. Il continua son chemin vers Sapour, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. C'étoit autrefois une ville fort peuplée, dont le tems a fait un village. De-là, il se rendit à Coralam, autre ville, qui a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, mais qui ne laisse pas d'être encore fort grande & fort peuplée. Il y trouva, dans plusieurs Habitans, beaucoup de disposition à goûter les vérités de la Foi. Mais, tandis qu'il s'employoit à la conversion d'un Bramine, un Maure, qui avoit voyagé, & qui avoit passé trois ans à Goa, le regarda fort attentivement, & s'écria, tout d'un coup, qu'il étoit un *Pranguis*, nom de mépris que les Infidéles donnent aux Européens. Ce fut un coup de foudre pour le Missionnaire. Il ne douta point que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous ses desseins. Un des principaux Habitans lui avoit offert une maison, pour y faire librement ses exercices, & plusieurs autres lui avoient promis de se faire instruire. Mais l'idée, qu'il étoit un Pranguis, changea tout-à-fait leurs inclinations; ce fatal contre-tems, & de fâcheuses craintes, lui firent prendre la résolution de partir. Il se trouvoit alors au milieu des Terres, c'est-à-dire également éloigné de la Côte de Coromandel & de celle de Malabar. Ses desirs le portoient à continuer sa marche du côté de l'Oüest; mais le danger d'être reconnu pour Pranguis, & l'approche de la saison des pluies, l'obligerent de prendre au Nord, dans l'esperance de trouver, chez quelque Paleagaser, ce qu'il ne devoit plus esperer parmi les Maures.

Bairepalli. Tailur. Sapour. Coralam. Contre-tems qui arrêtent le Pere Mauduit.

Il quitta Coralam; & le lendemain, il s'arrêta dans une Ville qui se nomme Sonna-Kallu, entourée de montagnes qui lui servent de défense. De-là, il se rendit à Ramasa-Mutteram, Ville assez considerable; d'où il prit le chemin de Punganour, Capitale de tout ce Pays (30). C'est une Ville fort grande & fort peuplée, mais sale & mal bâtie. Il s'y présenta d'abord à l'Alvadar, c'est-à-dire, au premier Ministre, qui gouvernoit avec une autorité absolue, pendant la minorité du Roi. Les civilités, qu'il reçut de ce Seigneur, l'exciterent à lui demander la liberté d'entrer dans la Forteresse, où le jeune Roi se tenoit presque toujours enfermé avec la Reine sa mere.

Sonna Kallu. Ramasa-Mutteram. Punganour, Capitale du pays.

Mais l'Alvadar, l'ayant remis à d'autres tems, ce délai l'obligea de s'arrêter plus long-tems, à Punganour, qu'il ne l'auroit desiré. Il annonça la Loi Chrétienne au milieu de cette grande Ville; & quoique la plûpart des Habitans, qui sont Linganistes, marquassent peu d'attention pour ses discours, il eut la satisfaction d'enrôler quelques ames sous les Enseignes du Christia-

(30) Il ne nomme pas les Pays.

RELATION DU CARNATE.

Le Pere Mauduit obtient la permiſſion d'y bâtir une Egliſe.

niſme. Un jour, lorſqu'il s'y attendoit le moins, il reçut de l'Alvadar, la permiſſion de bâtir une Egliſe au vrai Dieu, dans l'endroit de la Ville qu'il voudroit choiſir. Son principal deſſein étoit de voir le Roi & la Reine ſa mere, dans l'eſpérance de convertir cette Princeſſe, dont on lui parloit avec de grands éloges. Tous ſes efforts ne purent lui faire obtenir cet honneur. Un Tamuler l'aſſura, que la crainte de l'Alvadar étoit qu'il ne fît quelques reproches au Roi, ſur le Lingan qu'on lui faiſoit porter. Mais il demeura perſuadé, dit-il, que, s'il avoit pû faire quelques préſens à la Cour, on n'auroit pas fait difficulté de l'introduire. Ce fut apparemment ſa pauvreté, qui l'empêcha auſſi de bâtir une Egliſe à Punganour. » Un jour, qu'il ſe diſpo-

Sa pauvreté nuit à ſes deſſeins.

» ſoit à batiſer trois Catechuménes, dix ou douze Tamulers entrerent dans » ſa chambre, chacun avec les inſtrumens qui ſervent à bâtir. Il les crut » envoyés pour mettre la main à l'œuvre. Mais leur ayant demandé fort » ardemment s'ils venoient dans ce deſſein; nous le ſouhaiterions, répon- » dirent-ils, & nous contribuerions de toutes nos forces à une ſi ſainte entre- » priſe; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras. Il les pria de » conſerver cette bonne volonté pour d'autres circonſtances.

Objet de ſon Voyage.

Il fait obſerver que le but de ſon Voyage, n'étant que de reconnoître le Pays, & de s'inſtruire de tout ce qui pouvoit ſervir à l'établiſſement de la Foi, il ne s'arrêtoit, dans chaque lieu, qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour recueillir ces connoiſſances.

En quittant Punganour, il s'étoit propoſé d'aller à Teraſſadi, fameuſe Pagode, du côté du Nord, où les Gentils ſe rendent de toutes les Parties de l'Inde, & portent des préſens conſidérables à l'Idole. Mais il conſidera que, dans la foule des Pélerins, il pourroit ſe rencontrer quelqu'un qui le fît paſſer pour Pranguis, & qui portât, par cet odieux reproche, un coup irréparable à la Miſſion. Il prit le parti de revenir à Tailur (31), par de longs & pénibles détours, qui lui firent éviter la rencontre des Maures.

Son retour à Carouvepondi.

Dans ſon retour à Carouvepondi, il revit Peddu-Naiaken-Durgam, Velour, Alcatile, & d'autres Villes, dans quelques-unes deſquelles il laiſſa un ou deux Catéchiſtes. Son Voyage avoit duré deux mois. Il s'applaudit d'en avoir tiré deux fruits: l'un, de connoître les lieux où les Miſſionnaires pouvoient eſperer de s'établir; l'autre, d'avoir vérifié, par ſon expérience, que rien n'a plus de force, pour attirer les Infidéles au Chriſtianiſme, qu'une vie auſtere & pénitente dans ceux qui les inſtruiſent. Un Miſſionnaire de Carnate & de Maduré, doit renoncer à l'uſage du vin, de la chair, du poiſſon, des œufs; & toute ſa nourriture doit conſiſter dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau. Le lait n'eſt point interdit; mais on doit en uſer rarement. C'eſt une néceſſité d'embraſſer ce genre de vie, qui eſt celui des Sanias; parce que tous ces Peuples ont pour maxime, que celui, qui entreprend de les rendre, ou meilleurs, ou plus ſages, doit mener une vie plus parfaite que le commun des hommes, & conforme à ſes inſtructions (32).

Qualités qu'il demande dans les Miſſionnaires de Carnate & de Maduré.

(31) Le Pere Mauduit ſe félicite, comme d'un des plus heureux événemens de ſa vie, d'avoir rencontré en chemin une femme âgée de près de cent ans, qui ouvrit tout d'un coup l'oreille à ſes pieuſes leçons, & qui dans la crainte de ne pas vivre aſſez pour ſe tranſporter dans une Egliſe Chrétienne, le preſſa de la batiſer ſur le champ avec l'eau d'un Etang voiſin. Il la ſatisfit, en admirant les Myſteres de la Providence. Pages 57 & ſuiv.

(32) Pages 65 & 66. *Voyez* la Deſcription de Siam.

MONNOYE D'ARABIE

Demi Larin

Larin.

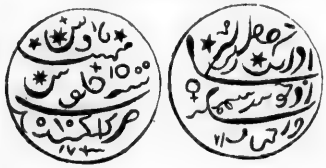
Roupie d'Or.

demi Roupie d'Or.

demi Roupie d'Argent

Roupie d'Argent.

Roupie d'Argent.



demi Roupie d'Argent

Quart de Roupie d'Argent.

¼ de Roupie d'Argent.

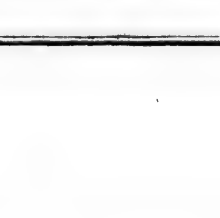
Quatre Perhas de Cuivre.

deux Perhas de Cuivre.

un Perha de Cuivre.

Corio ou Coquilles. Mamoudis d'Argent

Demi Mamoudi.



Amande.

T. XX. N.° VI.

MONNOIES,

Ou diverſes ſortes de Pieces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui paſſent pour Monnoies dans toute l'Aſie.

QUOIQU'ON n'ait pas négligé cet important article, dans toutes les Relations où les Voyageurs l'ont traité, il n'y a perſonne qui n'en trouve ici volontiers toutes les parties raſſemblées ſous un même titre. Mais les variations, qui ſont arrivées par degrés dans nos propres Monnoies, obligent néceſſairement de faire obſerver quel étoit en France le prix de l'or & de l'argent vers la fin du dernier ſiécle, c'eſt-à-dire, dans le tems où les lumieres qu'on emprunte, ont été publiées. C'eſt un terme de comparaiſon, d'après lequel il ſera facile de réduire toutes les Monnoies des Indes à la valeur que les nôtres ont aujourd'hui.

Le Marc d'or, en 1679, & pendant quelques années ſuivantes, qui ſont celles des principales Relations de ce Volume, valoit en France quatre cens trente-ſept livres neuf ſous huit deniers; & celui d'argent, vingt-neuf livres ſix ſous onze deniers. Le Louis d'or valoit onze livres dix ſous, & l'Ecu d'or ſix livres. Le Louis d'argent, ou l'Ecu, étoit de ſoixante ſous. La proportion de l'argent fin à l'or fin étoit de quinze & un quart à un; c'eſt-à-dire, qu'il falloit quinze marcs & un quart d'argent fin, pour payer un marc d'or fin (*).

Monnoies d'Arabie.

L'ordre qui paroît le plus naturel, eſt de commencer par l'Arabie. C'eſt dans cette Région qu'on fabrique particuliérement l'eſpece de Monnoie, qui ſe nomme Larin, & qui eſt une des plus anciennes de l'Aſie. Quoique, depuis Bagdad juſqu'aux Iſles de Ceylan, de Celebes & de Borneo, tout le Commerce ſe faſſe par Larins, ſur-tout le long du Golfe Perſique, les Larins, ſuivant Tavernier, ne ſont proprement Monnoie courante que dans les trois Arabies, & à Balſora. Leur titre eſt celui de nos Ecus. Cinq Larins, ou dix demi-Larins, valent notre Ecu. Cependant il s'en faut environ huit ſols qu'ils ne le peſent. C'eſt ce que les Emirs, ou les Princes d'Arabie, prennent pour leur fabrique, & ce qu'ils nomment leur profit, au paſſage des Marchands qui ſe rendent en Perſe ou dans les Indes. Ils viennent attendre les Caravanes, pour prendre leurs droits, & faire changer, en Larins, les Ecus, les Piaſtres, ou les Ducats d'or: tyrannie d'autant plus fâcheuſe pour les Marchands, que l'adreſſe & la violence ne peuvent les ſauver. Si les Emirs voyent qu'on ne leur propoſe rien à changer, ils ne prennent point leurs autres droits; & feignant que le tems leur manque, pour faire les comptes, ils entreprennent des Parties de chaſſe, qui durent quinze & vingt jours, pendant leſquelles de malheureux Etrangers languiſſent & mangent leurs proviſions, ſans aucune reſſource pour en trouver d'autres: & ſi la Caravane vouloit paſſer, ſans payer les droits, elle ſeroit taillée en pieces, elle perdroit ſes chameaux & toutes ſes marchandiſes; ce qui n'eſt pas ſans exemple. Taver-

Larins & demi-Larins.

(*) Le Blanc, Traité hiſtorique des Monnoies, pages 392 & 417.

Monnoies de l'Asie.

nier raconte que, dans un de ſes Voyages (33), il fut arrêté par un de ces Princes, l'eſpace de vingt & un jours; après leſquels il ſe trouva fort heureux d'en être quitte, en lui donnant tout ce qu'il demandoit. Si les Larins avoient le poids des Monnoies pour leſquelles on les prend, un Marchand n'auroit à ſe plaindre que d'une cérémonie fort incommode; mais, enſuite, étant obligé, lorſqu'il arrive aux Indes, de porter ſes Larins à la Monnoie (34), il perd néceſſairement huit ſols ſur chaque Ecu, c'eſt-à-dire, quatorze & demi pour cent.

Monnoies de l'Indouſtan.

Tout l'or & l'argent, qui entre ſur les Terres du Grand-Mogol, eſt rafiné au dernier titre, avant que d'être battu en Monnoie de l'Empire, qui porte le nom de Roupie. La Roupie d'or peſe deux gros, trois quarts & onze grains, & vaut, dans le Pays, quatorze Roupies d'argent. Ainſi la Roupie d'or revient à vingt-une livres de France, & l'once d'or à cinquante-huit livres quatre deniers. Cet or eſt de la fineſſe de celui que nous eſtimons cinquante-quatre livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou en ducats d'or de l'Europe, on a toujours ſept & demi pour cent de profit, ſi l'on peut éviter de payer les droits aux Douanes. La demie-Roupie d'or revient à dix livres dix ſols, & le quart à cinq livres cinq ſols. Anciennement la forme des Roupies étoit quarrée. Elle eſt ronde aujourd'hui. Quoique la Roupie d'argent ſe compte à trente ſols, elle ne peſe que trois gros; & nos Pieces de trente ſols peſent trois gros & demi quatre grains; mais la Roupie eſt de meilleur argent. En un mot, ceux qui entendent le Commerce, & qui portent d'ici de l'or ou de l'argent, ſur les Terres du Grand-Mogol, ont toujours ſept ou huit pour cent de gain, s'ils peuvent éviter les Douanes; car, en payant les droits, ce profit s'y trouve employé. Il y a des demies-Roupies d'argent, qui reviennent à quinze ſols; des quarts, à ſept ſols & demi; & des huitiémes, à trois ſols neuf deniers.

Roupies d'or & d'argent.

Hiſtoire des Roupies qui portent les douze Signes du Zodiaque.

Quoique Tavernier ne doive être conſulté qu'avec précaution dans tout ce qu'il rapporte d'hiſtorique, on ne peut rejetter abſolument l'Hiſtoire des Roupies qui repreſentent les douze Signes, telle qu'on la trouve au Tome II. de ſes Voyages, page 24. On ne changera rien à ſes termes.

» Sultan Selim, dit-il, nommé Jehan Guir, neuviéme Empereur des Mo-
» gols, & Pere de Cha-Jehan, avoit une vive tendreſſe pour une de ſes fem-
» mes, qui en étoit digne auſſi par ſon rare mérite. Elle avoit beaucoup d'eſ-
» prit. Elle étoit belle, libérale, & ſi adroite à ménager l'humeur du Sou-
» verain, que non-ſeulement il ne pouvoit vivre ſans elle, mais qu'elle
» étoit en poſſeſſion de tout obtenir de lui. Elle avoit deux noms: celui de
» Nourgehan-Begum, qui ſignifie *Princeſſe, lumiere du Monde*; & c'étoit le
» nom qui étoit ſur ſon cachet: l'autre étoit Nurmahal, qui ſignifie *lu-*
» *miere du Serrail.* Elle fut toujours grande Ennemie des deux fils du Roi,
» particuliérement du ſecond, appellé alors Sultan Kourom (35), & qui
» depuis étant ſur le trône, ſe fit nommer Cha-Jehan. Il s'oppoſoit à tous les
» deſſeins de cette Princeſſe, qui de ſon côté gouvernoit ſi bien l'eſprit du
» Roi, qu'elle le portoit à ſe tenir la plus grande partie de l'année en cam-

(33) Tome II. page 3.

(34) C'eſt ce qu'on a vû dans toutes les Relations.

(35) Rhoe l'appelle Corone.

Monnoye qui represente les douze Signes du Zodiaque

Monnoyes d'Or et d'Argent et de Cuivre que les Portugais font battre aux Indes Orientales.

» pagne, soulevant, sous main, contre lui quelques Rajas des frontieres, » pour l'obliger d'aller à la guerre & l'éloigner de ses fils. Dans les vûes de » son ambition, elle crut ne pouvoir éterniser plus sûrement sa mémoire, » qu'en faisant fabriquer, en son nom, quantité de Monnoie, dont la mar- » que fût différente de celle qui est en usage dans l'Indoustan. Elle n'auroit » jamais réussi dans son dessein, si le Prince Kourom eût été à la Cour; » mais elle prit le tems que le Roi avoit fait crever les yeux à Sultan Kos- » rou (36), son fils aîné, après l'avoir pris les armes à la main dans l'in- » tention de le chasser du trône. Kourom ayant été envoyé avec une puissante » armée contre le Roi de Visapour qui remuoit, Nurmahal, qui se vit » délivrée de ceux qui pouvoient la traverser dans ses desseins, prit cette oc- » casion pour redoubler ses flatteries auprès de Jehan Guir. Un jour que le » vin l'avoit rendu fort gai, & qu'il avoit pris beaucoup de plaisir à la voir » danser, il lui avoua qu'il l'aimoit plus que toutes ses autres femmes, & » que sans elle il seroit mort de chagrin après l'audace criminelle de son » fils, qui avoit voulu le détrôner. S'il est vrai, lui dit-elle, que je vous » sois si chere, vous m'accorderez ce que je desire depuis long-tems avec la » plus vive passion, qui est de pouvoir régner souverainement l'espace de » vingt-quatre heures. Cette demande surprit fort le Roi, & le rendit tri- » ste pendant quelques jours. Cependant l'adroite Nurmahal s'efforçoit de » le réjouir par de nouveaux plaisirs, & feignoit de ne pas s'appercevoir de » son chagrin. Enfin, le cinquiéme jour de la demande, ne pouvant résis- » ter à sa passion, il lui dit qu'il alloit se retirer pour vingt-quatre heu- » res, & que dans cet intervalle elle pouvoit monter sur le trône, pour » commander souverainement. En même-tems, il fit venir, en sa présence, » tous les Grands qui se trouvoient à la Cour, auxquels il donna ordre » d'obéir à Nurmahal comme à lui-même. Il y avoit long-tems qu'elle » avoit fait ses préparatifs, en amassant, en secret, quantité d'or & d'argent » dans toutes les villes où l'on bat Monnoie, & faisant fabriquer tous les » coins. C'est assurément une chose surprenante qu'une femme ait sçu con- » duire si adroitement un si grand dessein, qu'elle ait pû faire graver vingt- » quatre coins, & tenir prêts, tant en or qu'en argent, plus de deux mil- » lions dans toutes les villes, sans que jamais, ni le Roi, ni les Grands en » ayent rien découvert. Il n'y avoit que les seuls Maîtres des Monnoies qui » eussent part à son secret. Elle avoit sçu les gagner par des bienfaits & de » grandes espérances, se tenant comme assurée d'obtenir un jour sa deman- » de, & jugeant que si tout n'étoit prêt, elle ne pourroit exécuter son des- » sein dans vingt-quatre heures. Le jour étant donc venu qu'elle s'assit sur » le trône, elle envoya promptement des Couriers par toutes les villes du » Royaume, avec ordre de battre des Roupies, tant d'or que d'argent, jus- » qu'à la somme qu'elle avoit amassée. Il faut remarquer que toutes les » Monnoies de l'Indoustan n'ont que des caracteres du pays, des deux côtés » de la piece; mais cette Princesse fit mettre, de chaque côté des siennes, » un des douze Signes du Zodiaque; ce qui est contre la loi de Mahomet, » qui défend toutes sortes de représentations d'hommes & d'animaux. Elle

MONNOIES DE L'ASIE.

(36) D'autres le nomment Coronsroe.

Monnoies de l'Asie.

» eut ce reſpect pour le Roi, qu'au revers des pieces, elle fit mettre, en » lettres Arabes, le nom de Jehan-Guir avec le ſien, & celui de la ville où » les Roupies avoient été battues. Quand le Roi & les Grands ſçurent la cho- » ſe, ils furent extrêmement étonnés, mais particuliérement Sultan Kou- » rom, ennemi mortel de Nurmahal. Quelques gens du pays m'ont aſ- » ſuré qu'il en perdit d'abord l'eſprit, & qu'il eut de la peine à revenir » d'une ſi grande ſurpriſe. Mais la choſe fut ſi promptement exécutée, ſur- » tout dans le lieu où elle étoit alors, que deux heures après qu'elle fut » ſur le trône, elle fit jetter au Peuple quantité de ces pieces d'or & d'ar- » gent, qui pendant le regne de Jehan-Guir ont toujours eu cours & paſſé » pour des Roupies. Lorſque Sultan Kourom, qui prit le nom de Cha-Jehan, » eut ſuccédé à ſon pere, il fit défenſe, ſous peine de la vie, d'employer de » ces Roupies. Il fut ordonné à tous ceux qui en avoient, tant d'or que » d'argent, de les porter à la Monnoie, pour en recevoir la valeur & y être » fondues. De-là vient qu'à preſent elles ſont fort rares, particuliérement » celles d'or, & entr'autres deux ou trois que l'on ne trouve que mal-aiſé- » ment, ayant payé pour une juſqu'à cent écus.

Pieces de cuivre.

Les Monnoies de cuivre, de l'Indouſtan, ont différens noms, & valent plus ou moins, ſuivant la quantité de cuivre qu'on apporte à la Monnoie. Ordinairement, la plus grande vaut deux ſous de notre Monnoie; celle qui ſuit, un ſou; & celle d'après, qu'on nomme Pecha, ſix deniers.

Coquilles.

Les Koris, ou les Coquilles, ſont en uſage auſſi dans l'Indouſtan. Comme elles viennent des Maldives, plus on eſt proche de la mer, plus on en donne pour le Pecha; & le nombre ordinaire eſt de cinquante à ſoixante.

Les Mamoudis & les demi-Mamoudis, qui ſont des pieces d'argent, n'ont cours que dans la Province de Guzarate. Cinq Mamoudis paſſent pour un écu. Les Koris ne ſont pas reçus dans cette Province : mais on y reçoit une ſorte de petites Amandes, qui viennent des environs d'Ormus & des Déſerts du Royaume de Lar. Quarante valent le Pecha; & quelquefois quarante-quatre, ſuivant la quantité de ces Amandes qu'on apporte dans le pays. Les arbres, dont elles ſont le fruit, n'en produiſant pas toujours la même quantité. Cette Monnoie hauſſe ou baiſſe à proportion; & les Changeurs y trouvent leur compte. Les Amandes ſont dans leurs coquilles. Il n'eſt pas à craindre que les enfans les caſſent pour manger le noyau; car il eſt plus amer que la coloquinte.

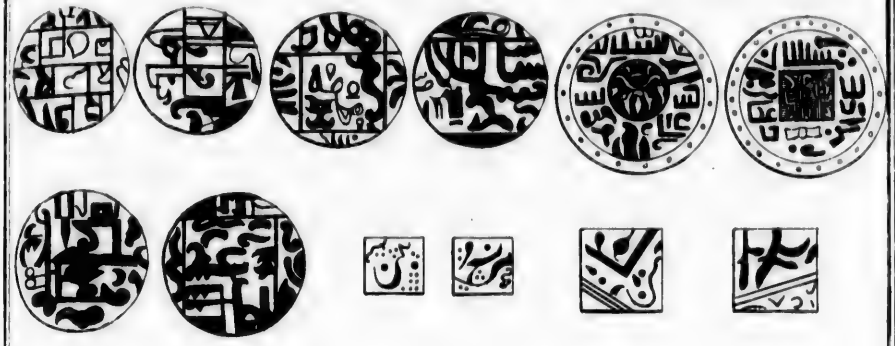
Diverſes Monnoies des Tributaires du Mogol.

Entre les Princes tributaires du Grand-Mogol, on en compte pluſieurs qui ont le droit de faire battre Monnoie. Le pays, ou le Royaume de Matoucha, qui eſt au Nord d'Agra, & renfermé dans de hautes montagnes, jouit de ce privilege. Son principal Commerce, avec ſes voiſins, conſiſte en cuivre, dont il a deux mines fort abondantes, qui fourniſſent la plus grande partie de l'Indouſtan, d'où il tire du ſel en échange. Ce ſel, que la nature a refuſé aux Peuples de Matoucha, leur coute fort cher; parce que du lieu dont ils leur vient, qui eſt ſur la Côte des Indes, vers Baçaïm, il y a quatre mois de chemin. Il ſe tranſporte ſur des bœufs, qui rapportent auſſi le cuivre. Matoucha produit d'excellent bled, de bon raiſin, d'admirables fruits, toutes ſortes de beſtiaux, du lapis & des grenats : mais les Habitans, qui ſont tous Idolâtres, regrettent amérement d'être ſans ſel & ſans riz; deux

Pays de Matoucha.

Marchandiſes

Monnoyes d'un Roy et de deux Rajas, tous trois Tributaires du grand Mogol

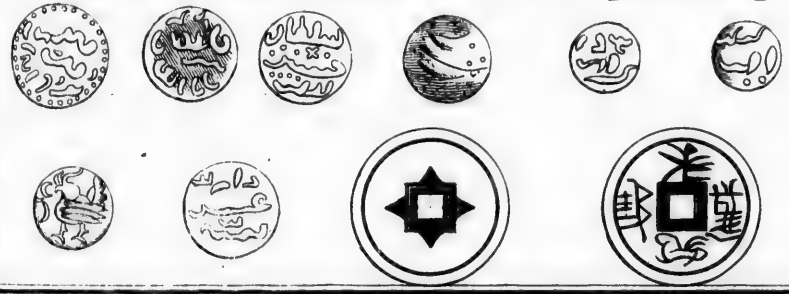


Especes d'Or qu'on nomme Pagodes

Fanos

Monnoyes que les Anglois et les Hollandois font battre aux Indes

Monnoyes d'Or et d'Etain du Roy d'Achem avec celles d'Or du Roy de Maaussar ou de Celebes et celles d'Argent et de Cuivre du Roy de Camboye.



Marchand
eſt d'arge
grains. La
avance ve
cuivre du
la moitié
Le Raja
delà du Ga
du Roi de
au Gouver
verneur fa
phans, en
ſidérable f
loin. Tout
la Côte ma
Nord. On
ſortant des
toutes ſes t
tribut. Sa M
belles des I
Le Raja
une Monno
même ſur ce
l'argent en
Pechas de fi
Portes d'Agr
On peut
eſpeces d'or
les Terres de
cipal Comme
vû dans la
dont il faiſoi
figures différe
être du poids
dant, quoiqu
livres, elle n
c'étoit la mei
vieilles Pago
étoient Maîtr
Elles ſont de
de meilleur o
pour cent. La
Changeurs,
cette Monnoie
& dans cette
juſqu'à vingt
(*) Ou plutôt

Marchandiſes précieuſes à leur Religion. La principale Monnoie de Matoucha eſt d'argent, au même titre que la Roupie, & ne peſe qu'un gros, & dix-neuf grains. La différence, dans le cours, eſt de ſix & demi pour cent. Plus on avance vers le Nord, plus l'or & l'argent deviennent chers. Les pieces de cuivre du même pays n'ont que la valeur du Pecha, quoiqu'elles ſoient de la moitié plus peſantes. Monnoies de l'Asie.

Le Raja de Porta Jajoumola eſt un des plus grands Princes qui ſoient au-delà du Gange. Ses terres ſont droit au Nord de Patna, & touchent à celles du Roi de Boutam. Tous les ans, il eſt obligé d'envoyer un Ambaſſadeur au Gouverneur de Patna, avec un préſent de vingt éléphans, que ce Gouverneur fait au Grand-Mogol. Ses principales richeſſes conſiſtent en éléphans, en muſc & en rhubarbe; & manquant de ſel, il leve un impôt conſidérable ſur celui qui ſe conſume dans ſon domaine, ou qui paſſe plus loin. Tout ce ſel vient des terres du Grand-Mogol & ſe tranſporte depuis la Côte maritime, juſqu'à cinquante, & même à cinquante-cinq degrés du Nord. On en charge plus de quinze cens mille bœufs; & chaque charge, ſortant des ſalines, paye une Roupie, au Mogol, pour paſſer librement par toutes ſes terres. Cette néceſſité ſeule a forcé le Raja de ſe ſoumettre au tribut. Sa Monnoie, qui eſt une eſpece de Roupie, paſſe pour une des plus belles des Indes. Porta Jajoumola.

Le Raja d'Ogen, Pays entre Brampour, Seronge & Amadabath, fait battre une Monnoie d'argent qui n'a de cours que ſur ſes Terres, & qu'on rejette même ſur celles du Grand-Mogol. Elle paſſe pour un quart de Roupie; mais l'argent en eſt bas. On fabrique auſſi, dans les Terres de ce Prince, des Pechas de ſix deniers, qui ont cours dans les Etats du Mogol juſqu'aux Portes d'Agra. Les Koris y ſont la plus petite Monnoie. Monnoies d'Ogen.

On peut s'en rapporter hardiment au témoignage de Tavernier, ſur ces eſpeces d'or qu'on nomme Pagodes, & qui n'ont proprement cours que dans les Terres de Golkonde, de Viſapour, de Carnate & de Velouche (*). Son principal Commerce l'ayant conduit pluſieurs fois aux Mines de diamans, il s'étoit vû dans la néceſſité d'approfondir parfaitement la valeur d'une Monnoie, dont il faiſoit un uſage continuel. Toutes les Pagodes, dit-il, quoique de figures différentes, ont la même valeur dans ces différens Pays, & doivent être du poids de notre demie piſtole; mais l'or eſt à plus bas titre. Cependant, quoique l'once ne vaille pas plus de quarante-deux à quarante-trois livres, elle ne laiſſe pas de paſſer pour quatre Roupies. Auſſi lui parut-il que c'étoit la meilleure Monnoie qu'on pût porter aux Mines. Il diſtingue les vieilles Pagodes, des nouvelles. Les premieres ſont du tems que les Rajas étoient Maîtres de Golkonde, & n'ont qu'une petite marque d'un côté. Elles ſont de même poids que les nouvelles; mais, quoiqu'elles ne ſoient pas de meilleur or, elles ſont quelquefois plus eſtimées de vingt à vingt-cinq pour cent. La raiſon qu'il en apporte, c'eſt que les Cherafs, c'eſt-à-dire les Changeurs, qui ſont tous Idolâtres, ont la ſuperſtition de croire que ſi cette Monnoie étoit refondue, le Pays ſeroit menacé de quelque déſaſtre; & dans cette crainte, ils donnent au Roi de Golkonde, en certaines années, juſqu'à vingt milles Pagodes, pour obtenir qu'il ne la faſſe pas refondre. Monnoies de Golkonde, de Vilapour, de Carnate & de Velouche. Différence des vieilles Pagodes & des nouvelles.

(*) Ou plutôt, Velour.

MONNOIES DE L'ASIE.

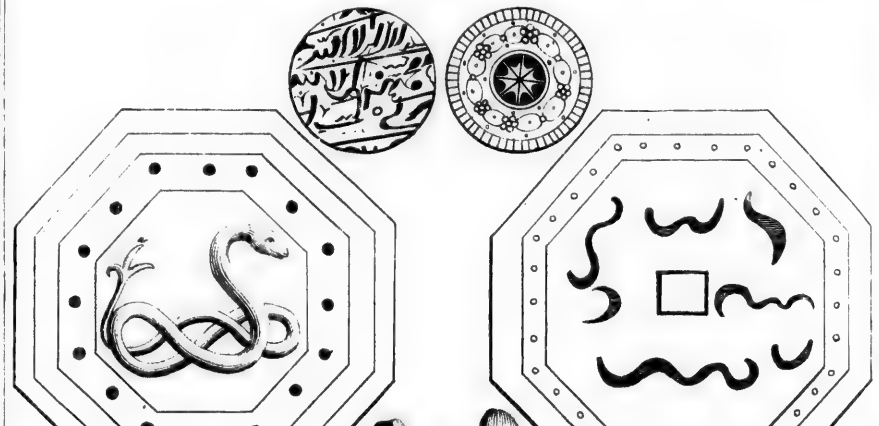
Profit des Cherafs ou des Changeurs.

Mais ces vieilles Pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golkonde. Tavernier croit au fond que l'interêt des Cherafs y a plus de part que leur superstition. Dans tout ce Royaume, on ne parle, dit-il, que de vieilles Pagodes pour le Commerce : non qu'il ne soit également permis de faire les payemens en Pagodes neuves, ou en Roupies ; mais ceux qui reçoivent des Pagodes neuves, ou des Roupies, trouvent toujours le moyen de gagner un quart, ou un demi, & quelquefois un pour cent, sous prétexte que ces nouvelles Monnoies sont de Visapour, ou de Carnate, ou de Velouche, ou des Anglois & des Hollandois. D'un autre côté, si le payement se fait en vieilles Pagodes, le Cheraf est encore plus sûr de quelque profit, parce qu'en payant l'intérêt ordinaire, pour l'argent qui lui reste entre les mains (37), il a mille moyens de le faire valoir à son avantage (38).

(37) Il ne se fait point de payement considérable, sans un Cheraf, qui le reçoit, & qui garde la somme entre ses mains, si les Vendeurs n'en ont pas besoin sur le champ ; en leur payant l'intérêt sur le pied de huit pour cent par an, ne garda-t-il l'argent que deux jours. Il arrive de-là que les Cherafs ont toujours la plus grande partie de l'argent du Royaume, & que malgré l'intérêt qu'ils en payent, ils y font de très grands profits. *Ibid.* page 10.

(38) Le détail de ces moyens est instructif. Premiérement, le Cheraf examine toutes les vieilles Pagodes ; & les ayant regardées l'une après l'autre, il en fait cinq ou six parts. Il dit des unes qu'elles sont plus usées que d'autres, parce qu'elles ont passé par plus de mains. Aux autres, c'est un déchet de demi pour cent, ou d'un quart, &c., parce qu'elles ont été *forées*. C'est une chose merveilleuse que ce forage. Comme les Pagodes sont fort épaisses & qu'on ne peut les rogner, ceux qui cherchent un profit illégitime, se servent d'un foret, pour les percer par le bord, jusqu'à la moitié, ou plus, & tirent quelquefois de l'or d'une piece jusqu'à la valeur de deux ou trois sous. Avec beaucoup de précaution pour n'être pas pris sur le fait, ils préférent ce métier à tout autre, parce qu'il y a peu d'Artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sous par jour. Après avoir tiré le foret, ils frappent sur les trous avec un petit marteau, & les savent si bien fermer, qu'il faut avoir une expérience extrême pour découvrir la fraude. C'est par cette raison qu'on ne reçoit jamais de payement, sans faire voir les especes au Cheraf ; & quand il ne regarderoit que deux ou trois pieces, le moindre salaire, pour sa peine, est de deux liards ou d'un sou. 2°. Lorsqu'il se fait un payement considérable, le Cheraf met les Pagodes, par cinquante ou par cent, dans de petits sacs auxquels il applique son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des Pagodes qu'il contient. La somme est livrée dans cet état à celui qui reçoit le payement. Quand celui-ci veut l'employer, il n'ouvre point les sacs pour la donner à celui qu'il paye. On fait appeller le même Changeur qui a cacheté les sacs, & qui, reconnoissant son cachet entier, répond que les especes sont bonnes. Elles passent ainsi des années entieres, sans que les sacs soient ouverts. Mais chaque fois qu'ils changent de mains, on envoye chercher les mêmes Cherafs, qui tirent toujours quelque chose pour cent de leur visite. Cependant il est plus ordinaire, dans les intervalles, de leur laisser la somme entre les mains pour en tirer d'eux l'intérêt. 3°. Voici comment ils la font valoir à leur profit : c'est l'usage du pays que les gens de guerre y soient payés tous les mois ; mais la plûpart n'attendent pas que le mois soit fini & viennent prendre leur argent chez les Cherafs, qui en font le décompte à dix huit & vingt pour cent ; joint qu'ils les payent en Pagodes auxquelles il y a quelque chose de manque. S'il y a quelque gros diamans à vendre, ou quelque beau rubis, ils ne l'ignorent pas long-tems, & bientôt ils trouvent le moyen de l'avoir en gage. Les Marchands qui arrivent du Pegu & des autres lieux doivent ordinairement quelque chose ; & comme les Loix obligent de payer dans quinzaine, du jour que le Marchand est sorti du Vaisseau, il met en gage ce qu'il a de plus précieux, pour satisfaire ceux qui ont contribué aux frais du Vaisseau, ou qui lui ont prêté de l'argent pour ses empletes. Ensuite il vend ses autres marchandises, pour paier le Cheraf, auquel il a fait des emprunts à son arrivée. Ceux qui travaillent aux Mines de diamans, & les Marchands qui les afferment, ont peu

Monnoyes du Roy de Cheda et Pera.



Monnoyes d'Or et d'Argent des Roys d'Asem de Tipoura d'Arakan et du Pegu.

MONNOIES DE L'ASIE.

On verra, dans la figure, une autre Monnoie de Commerce, qui eſt en uſage dans les mêmes Pays, & qui ſe nomme Fanos. Elle eſt d'or, & de différens titres. Il y en a de ſix pour un Ecu, & d'autres de dix à quinze, entre leſquelles il s'en trouve de fort bon aloi. C'eſt la Monnoie qui regne ſur la Côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin juſqu'au Bengale; avec les Pechas de cuivre, & les Koris, qui ſervent de petite Monnoie.

Monnoie Angloiſe des Indes.

Les Anglois ont fait battre aſſez long-tems, dans leur Fort de Madras, une Monnoie d'or qui ſe nommoit Pagode, comme celle des Rois & des Rajas du Pays. Elle étoit de même poids, de même titre, & de même valeur. Ils avoient d'abord négligé cette reſſource, parce qu'ils trouvoient plus de profit à porter, dans leurs Comptoirs, de l'or d'Angleterre. Mais, après le mariage de Charles II, avec une Princeſſe de Portugal, qui lui donna le Fort de Bombay pour une partie de ſon Douaire, ils prirent le parti de faire battre, dans ce Fort, de la Monnoie d'argent, de cuivre & d'étain. A la vérité, cette Monnoie n'a jamais eu de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des Terres du Grand-Mogol & des autres Puiſſances des Indes. Elle ne paſſe qu'entre les Anglois du Fort même, & juſqu'à deux ou trois lieues dans les Terres, ou dans les Villages de la Côte. Les Payſans, qui leur apportent leurs denrées, reçoivent volontiers cette Monnoie; parce que, dans un Pays miſérable & ſans Commerce, ils n'en voyent pas beaucoup d'autre.

Monnoie Hollandoiſe.

Paliacate eſt un Fort des Hollandois, ſur la Côte de Coromandel, où l'on fabrique auſſi des Pagodes du même poids que les autres, mais un peu meilleures, pour le titre, que celles des Princes du Pays & des Anglois. La différence, à leur avantage, eſt de deux ou trois pour cent. On frappe auſſi, à Paliacate, des Roupies d'argent, qui ont le poids des Roupies du Grand-Mogol, & qui portent, d'un côté, la marque de la Compagnie Hollandoiſe. Mais les Indiens n'en jugent pas comme des Pagodes du même lieu; c'eſt-à-dire qu'ils en font moins de cas que des Roupies communes, & que dans le Commerce elles perdent un demi pour cent, quoique l'argent n'en ſoit pas inférieur. Les Hollandois font battre encore, à Paliacate, une petite Monnoie de cuivre, dont ils payent ordinairement leurs Soldats. Tavernier obſerve qu'ils ont eu raiſon d'aſpirer au Privilege de faire battre Monnoie. Comme ils ne rapportoient, du Japon, que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre, de Macaſſar, que de l'or en poudre, & de la Chine, que de l'or en pain ou en maſſe, ils ont reconnu qu'en vendant toutes ces richeſſes aux Cherafs, ils perdoient cinq ou ſix pour cent, ſoit par la mauvaiſe foi de ces Changeurs, ou par celle des Chefs de leurs propres Comptoirs. Le profit, qui paſſoit à ces infidéles Agens, demeure préſentement à la Compagnie.

Monnoie de Queda & Pera.

Dans le Royaume de Queda & Pera, on ne bat que de la Monnoie d'étain. Pluſieurs mines de ce Métal, qu'on y a trouvées en divers tems, ont cauſé beaucoup de tort aux Anglois; car l'Angleterre en fourniſſoit autrefois une partie de l'Aſie. Il s'y en conſume beaucoup, ſur-tout dans les Etats du Grand-Mogol, & plus encore dans l'Arabie & la Perſe, où toute la vaiſſelle eſt de

de belles pierres qu'ils ne vendent à ces Changeurs, parce qu'ils ſont ſûrs d'y trouver de l'argent comptant. Souvent ils les leur donnent en gage, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé des Marchands pour les acheter. *Ibidem*, pages 11 & 12.

MONNOIES DE L'ASIE.

cuivre, & demande d'être étamée tous les mois. Mais les Hollandois, & d'autres Marchands, l'achetent à préſent du Roi de Queda, & le tranſportent dans toutes les Parties de l'Orient. S'il entre quelques Monnoies d'or ou d'argent dans le Royaume de Queda & Pera, elles demeurent entre les mains du Roi & des Grands. Le Peuple ne voit que des Pieces d'étain & des Koris. Les plus grandes Pieces ſont du poids d'une once & demie, & valent, dans le Pays, deux de nos ſols; quoiqu'au prix où l'étain eſt en Europe, elles n'y puſſent valoir qu'un ſol trois deniers. Les bords en ſont épais, mais le dedans eſt auſſi mince que du papier. La petite Piece vaut quatre deniers, & répond à la valeur de cinquante Koris.

Monnoie d'Achem.

Dans l'Iſle de Sumatra, le Roi d'Achem fait battre une Monnoie d'or, dont le titre eſt meilleur que celui de nos Louis. L'once en vaudroit bien cinquante francs. Ces Pieces peſent dix grains, & reviennent à ſeize ſols huit deniers de notre Monnoie. La petite Monnoie du même Royaume eſt d'étain, & peſe huit grains. En mettant cet étain, qui eſt fort bon, à ſeize ſols la livre, il faudroit ſoixante & quinze de ces Pieces pour faire un de nos ſols.

Monnoies de Macaſſar, de Camboie, de Bantam & des Moluques.

La Monnoie d'or du Roi de Macaſſar, dans l'Iſle de Celebes, peſe douze grains, & les Hollandois la prennent pour un Florin de leur Monnoie. L'or en eſt fort bon.

Celle du Roi de Camboie eſt d'argent. Elle peſe trente-deux grains. Ce Prince n'en fait jamais battre de plus haute; & quoiqu'il ait quantité d'or dans ſes Etats, il aime mieux le négocier au poids, comme à la Chine, que de le convertir en Monnoie. Mais il fait battre auſſi une Monnoie de cuivre, qui ſert apparemment de modéle au Roi de Bantam, & aux Rois des Moluques, car ils n'en ont que de la même forme & de la même matiere. A l'égard des Monnoies d'argent, ils laiſſent un cours libre dans leurs Etats à celles qui viennent des Pays étrangers, ſans jamais les faire fondre. Dans Bantam, dans Batavia, & toute l'Iſle de Java, dans pluſieurs lieux des Moluques, on ne voit que des Piaſtres d'Eſpagne, des Richedales d'Allemagne, & des Ecus de France. Mais, dans Batavia, comme en Hollande, on a de plus, pour petite Monnoie, des eſcalins, des double-ſols, & des ſols.

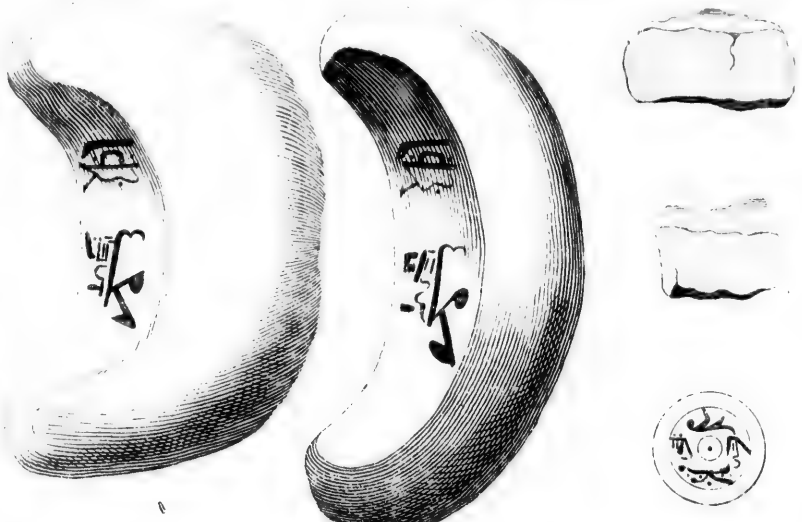
Monnoie de Batavia.

Monnoie de Siam.

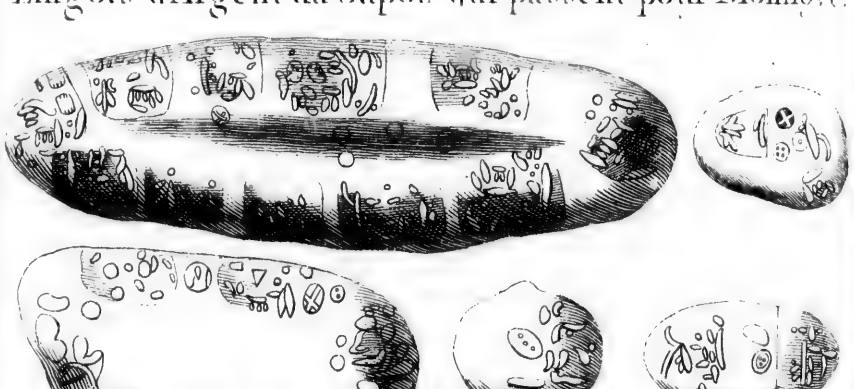
On bat à Siam une Monnoie d'or, qui peſe dix grains plus que notre demie Piſtole. L'or en eſt au même titre. Si les Marchands, qui vont négocier dans cette Contrée, en rapportent de l'or ou de l'argent, c'eſt qu'ils n'y trouvent point de marchandiſes qu'ils puiſſent acheter; car ils n'ont pas deux pour cent de profit, ſur ces deux métaux. Les Siamois ont une Monnoie d'argent, de la groſſeur d'une bonne noiſette, applatie, en demi rond, des quatre côtés, dont trois ſont fendus, comme un fer à cheval, & deux portent quelques caracteres du Pays. Tout l'Orient n'a point de Monnoie d'une ſi étrange fabrique (39). Elle peſe trois gros & demi, & vingt-cinq grains. Le titre en eſt le même, que celui de notre argent à trois livres dix ſols l'once. La Monnoie de cuivre de Siam doit avoir, avec celle d'argent, qui ſe nomme

(39) Leur figure, dit plus nettement la Loubere, eſt celle d'un petit cilindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ſes deux bouts reviennent à côté l'un de l'autre. Leur coin, qui eſt double ſur chaque piece, au milieu du rouleau, ne repréſente rien qui ſoit connu des Européens, & que les Siamois mêmes puiſſent expliquer. *Voyez* ci-deſſus la Deſcription de Siam, au Tome IX. page 269.

Monnoyes de la Chine et Royaume de Tunquin.



Lingots d'Argent du Japon qui passent pour Monnoye.



Tical, une proportion connue, puiſqu'on en donne réguliérement deux cens pieces pour une d'argent. On s'y ſert auſſi, pour la plus baſſe Monnoie, de ces coquilles de mer qui viennent des Maldives

MONNOIES DE L'ASIE.

Toutes les Monnoies d'argent des Royaumes d'Aſem, de Tipoura, d'Arakan & du Pegu, ſont au même titre que nos Ecus, en les mettant à trois livres dix ſols l'once, comme ils y étoient du tems de l'Auteur. Celle d'Aſem peſe trois gros quatre grains. Celle de Tipoura peſe deux gros & demi vingt-deux grains. Elle porte d'un côté cette inſcription, *Aragari*, qui ſignifie Dieu en langue du Pays; & de l'autre, *Chatermani*, Roi de Tipoura. Ce Royaume, qui eſt d'ailleurs peu connu des Européens, commence à deux journées de Daca, au Nord-Oueſt. La Monnoie du Roi D'Arakan peſe deux gros & demi quinze grains. Dans ce Pays, l'or ſe négocie ſans être monnoié; mais il eſt à très bas titre, & ne paſſe point quatorze carats. Le poids de la Monnoie d'argent du Pegu eſt de deux gros & demi douze grains. On fait battre auſſi, dans cet Etat, de petites Pieces d'or, qui ne peſent que ſept grains, & dont quinze paſſent pour la valeur d'une Piaſtre. L'or en eſt fort bas. Ces Pieces ſe nomment *Fanos*. Aſem en a de même nom & de même poids, mais à plus bas titre encore. Pour la valeur d'une Piaſtre, il en faut vingt-deux.

Monnoies d'Aſem, de Tipoura, d'Arakan, & du Pegu.

On a remarqué dans les Deſcriptions de la Chine & du Tonquin, qu'il ne s'y bat aucune Monnoie d'or ni d'argent; que la petite Monnoie eſt de cuivre; & qu'on n'employe dans le Commerce, que des maſſes ou des lingots d'or, dont chacun a ſon poids. Ces morceaux d'or ſont nommés par les Hollandois, *Goltſchus*, c'eſt-à-dire *Batteaux d'or*, parce qu'ils ont à peu près la forme d'un Batteau; d'autres les appellent pains d'or. On n'en voit que de deux différentes groſſeurs. L'or en eſt à tel titre, que l'once en France ne vaudroit que quarante-deux livres. Le grand morceau revient à douze cens Gouldes de Monnoie Hollandoiſe, & de la nôtre, à treize cens cinquante livres. L'autre morceau, qui peſe la moitié moins, eſt d'une valeur proportionnée.

Monnoie de la Chine & du Tonquin.

A l'égard des pains ou des morceaux d'argent, on en diſtingue de pluſieurs groſſeurs & de divers poids, dont la valeur par conſéquent varie, ſuivant cette différence. Dans les grands payemens, on employe des lingots qui valent juſqu'à cent francs; mais on voit auſſi de petits morceaux d'argent qui ne ſont pas de la valeur d'un ſol. Ceux qui achetent quelque choſe, ont toujours des inſtrumens prêts, pour couper d'un gros morceau, ce qui manque à leur ſomme. Au reſte, lorſque les Chinois tranſportent leurs pains ou leurs batteaux d'or dans les Pays étrangers, il n'y a point de Marchand qui les reçoive, ſans les faire couper par le milieu. Tout le monde ſe défie de cette Nation, ſur-tout les Hollandois, qui ont ſouvent trouvé, au milieu de ces pains d'or, un tiers de cuivre ou d'argent. Les Chinois ſont ſi ruſés, qu'il y a peu d'Etrangers qu'ils ne trompent. Ils n'ont pas moins d'habileté à ſe défendre des ruſes d'autrui. On ne les voit jamais ſans leur poids, qui eſt une eſpece de petite Romaine, d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils peſent tout l'or & l'argent qu'ils reçoivent.

La petite Monnoie de la Chine & du Tonquin eſt de cuivre. Ce ſont de petites pieces rondes, qui s'enfilent par un trou qu'elles ont au milieu, & dont on met enſemble vingt cinq, cinquante, ou cent, pour s'épargner

MONNOIES DE L'ASIE.

la peine de les compter, lorſque le nombre eſt au-deſſus de douze.

Monnoies du Japon.

Tout l'or que les Japonnois convertiſſent en Monnoie, eſt au même titre, & ſupérieur, de quelque choſe, à nos Louis. Il eſt au titre de l'or que nous payons cinquante francs l'once. Les plus grandes Pieces peſent une once ſix gros, & reviennent à quatre-vingt-ſept livres dix ſols. Le poids des moindres eſt le tiers des grandes, c'eſt-à-dire demie once quarante-huit grains, & revient à dix-neuf livres trois ſols quatre deniers. Toutes ces Pieces portent differentes marques, dont on donne la figure. Les Pieces d'argent ſont de même poids entr'elles, quoiqu'elles ſoient marquées auſſi différemment. Chacune peſe, quatre grains moins que nos Pieces de trente ſols; quoique dans le Commerce, elles ayent cours pour la même valeur. L'argent eſt au même titre que celui de nos Monnoies; ce qui n'empêche pas que ſur les Terres du Grand-Mogol, où les Hollandois apportent également les Monnoies d'argent, & les barres ou les lingots du Japon, on ne leur donne toujours que deux & juſqu'à trois pour cent, plus qu'on ne leur donneroit des Ecus de France, des Richedales, & des Piaſtres (*).

Ce qu'on nomme les lingots ou les barres du Japon, eſt une ſorte de Monnoie d'argent très informe, & dont la variété n'eſt pas moindre dans le poids que dans la figure & la marque. Les plus gros ſont de ſept onces, qui reviennent à vingt-quatre livres dix ſols de France; & les moindres, d'environ un gros & demi.

La Monnoie de cuivre s'enfile, comme au Tonquin, en différent nombre, juſqu'à ſix cens, qui font la valeur d'une *Telle*. C'eſt la maniere de compter du Japon. Les Hollandois évaluent une Telle d'argent à trois Gouldes & demie de leur Monnoie; ce qui revient à quatre livres cinq ſols de la nôtre.

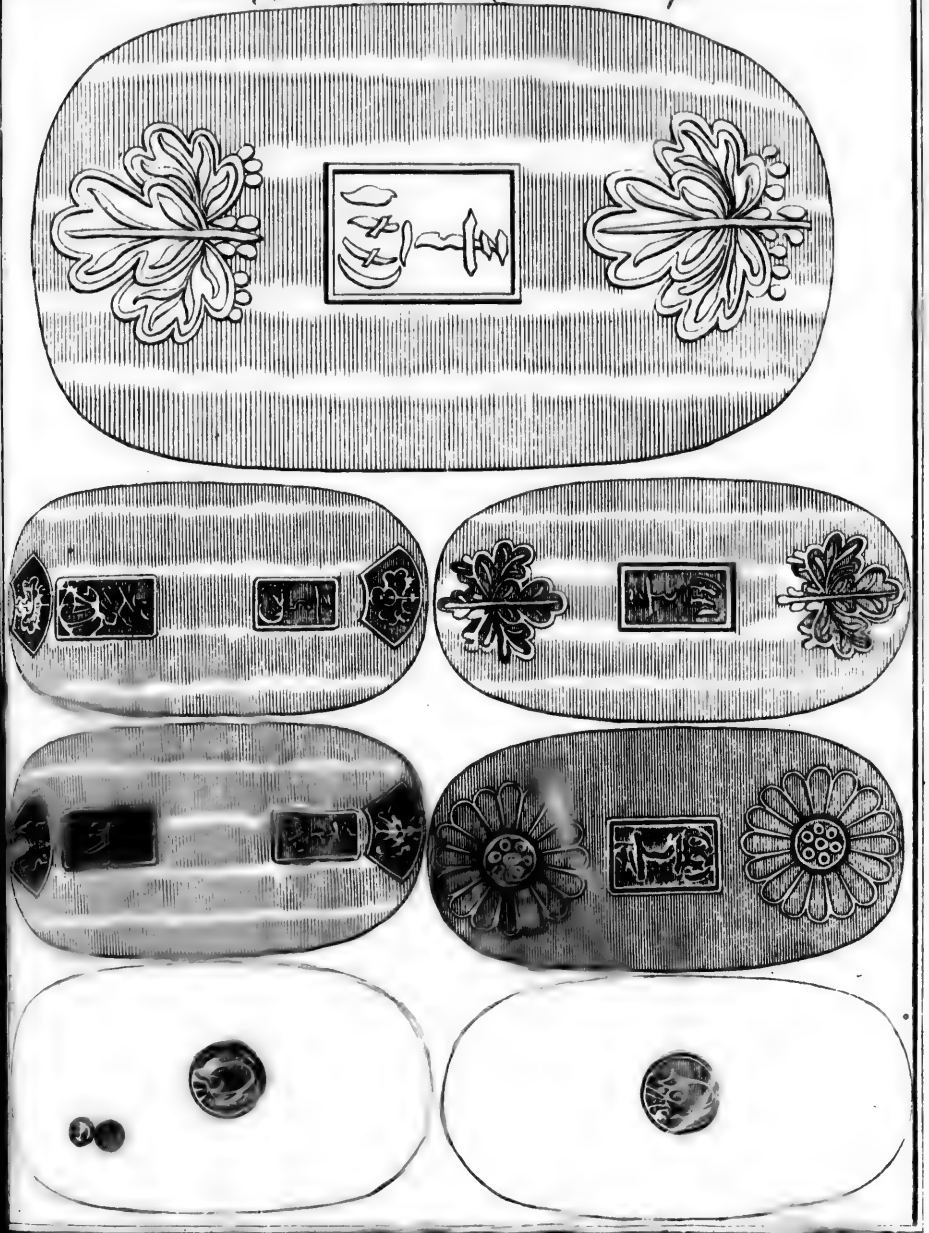
Monnoies des Portugais aux Indes Orientales.

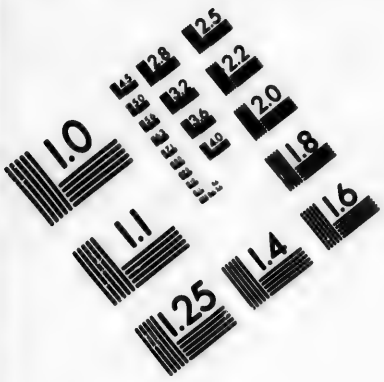
La Monnoie d'or, que les Portugais font battre à Goa, eſt de meilleur titre que celui de nos Louis, & peſe un grain de plus que notre demie Piſtole. Ils affectent de la tenir fort haute (40), afin qu'elle ne ſorte point du Pays. On l'appelle *Saint-Thomé*. Autrefois, lorſqu'ils avoient le Commerce du Japon, de Macaſſar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Moſambique, qu'ils ont encore, on admiroit la quantité de cette Monnoie d'or,

(*) Kæmpfer s'exprime autrement: Il n'y a, dit-il, dans tout l'Empire, qu'un poids & qu'une meſure. Autrefois la *Caſie*, petite Monnoie qui vaut communément un peu plus qu'un de nos deniers, varioit beaucoup pour le poids; chaque Province ayant le ſien; mais, peu de tems après la réunion de tout le Japon ſous les Cubosamas, l'Empereur fit refondre toutes les différentes Monnoies & fabriquer une Caſie de cuivre qui court partout. Il acheta même une partie des anciennes, plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a auſſi trois Monnoies d'or, dont la plus haute, nommée *Coban*, eſt du poids de ſix Reaux, qui font quarante Siumomes, ou Taels; & le Tael eſt de cinquante-ſept ſous de France. Les deux autres ſont fort petites. Il en faut dix de l'une, pour faire le poids de ſix Reaux & demi, & autant de pieces de l'autre ne font que cinq huitiémes d'une Réale, ou un Tael, & la ſeiziéme partie d'un Tael. L'alliage de l'argent eſt le même que celui de nos Ecus: les pieces ſont en forme de bâton, ou de lingots, qu'on peſe, & dont on prend autant qu'il faut pour faire la valeur de trente Taels. On les enveloppe enſemble dans un ſac, & l'on compte les ſacs, ſans les dépaqueter. Il y a encore une petite Monnoie d'argent, nommée Mass, qui n'a pas de poids fixe, & qui peſe depuis un Schelling juſqu'à dix. *Voyage de Kæmpfer au Japon.*

(40) Tavernier dit que pendant qu'il étoit à Goa, le Saint-Thomé valoit quatre Roupies d'argent, ou ſix livres de notre monnoie.

Monnoyes d'Or et d'Argent du Japon.





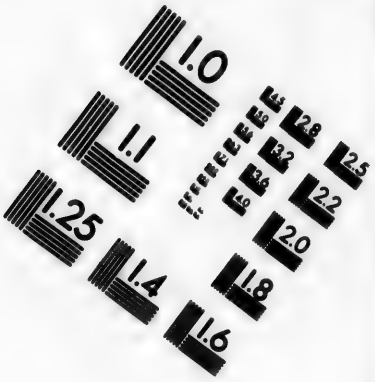
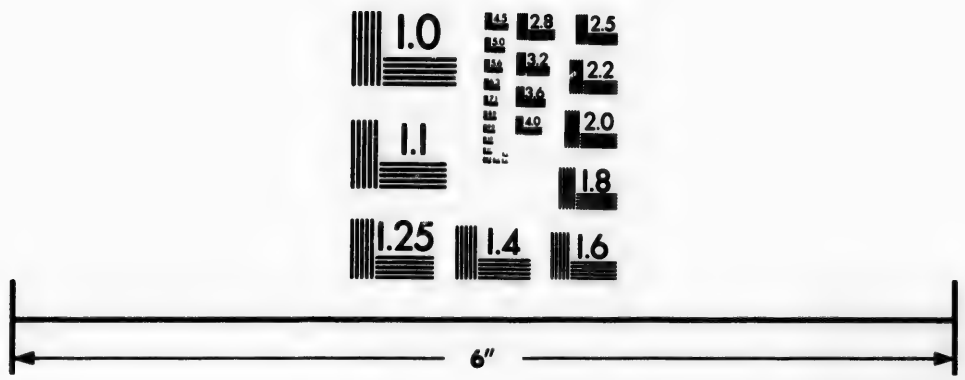
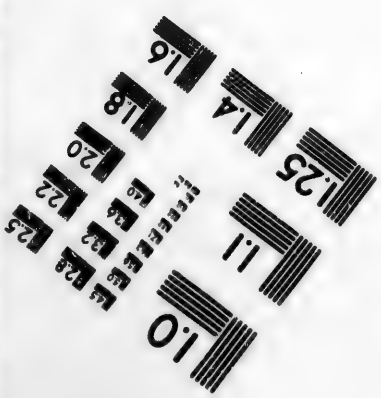
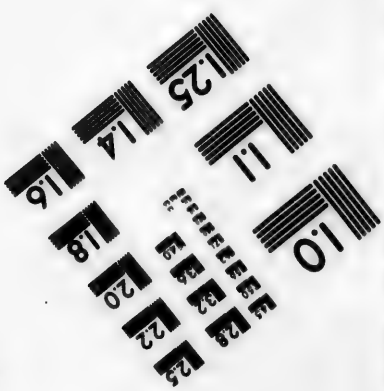


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

qu'ils faiſoient battre, & celle des ouvrages d'or qui ſe fabriquoient dans toutes leurs Villes; mais ſur-tout de ces ouvrages de filigrane, qu'ils envoyoient aux Pays étrangers, & juſqu'aux Indes Occidentales, par la voie des Philippines. Mais, depuis que Moſambique eſt preſque le ſeul Pays qui fourniſſe de l'or à Goa, ils craignent qu'il n'en ſorte en eſpeces mêmes. Outre les Monnoies étrangeres, il's ont d'ailleurs des pieces d'argent, qu'ils nomment Pardos, & qui paſſent pour la valeur de vingt-ſept ſols de France. Les petites Monnoies de cuivre & d'étain ſont auſſi fort communes à Goa, & s'enfilent comme celles du Tonquin & du Japon.

MONNOIES: OR ET ARGENT DE L'ASIE.

§ II.

D'où l'Aſie tire l'or & l'argent.

IL n'eſt pas queſtion des voies du Commerce, qui font paſſer aux Indes une grande partie des richeſſes de l'Europe. On cherche, dans les Relations des Voyageurs, ce que l'Aſie tire de ſon propre ſein. L'opinion commune eſt que, de toutes les parties de cette vaſte Région, le Japon eſt celle qui fournit la plus grande quantité d'or. Quelques-uns croyent qu'on y en porte une partie conſidérable, de l'Iſle Formoſa. Mais les Hollandois, qui ont eu, pendant quelque tems, un Etabliſſement dans cette Iſle, n'ont pû découvrir quel étoit le Commerce, du côté où l'on ſuppoſe qu'il y a de l'or.

Il en vient auſſi de la Chine, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte. Comme ils n'ont point de Mines d'argent; prix pour prix, ils le préferent à l'or; d'autant plus que l'or de la Chine eſt preſqu'au plus bas titre de tout l'or de l'Aſie.

L'Iſle Celebes, ou de Macaſſar, produit auſſi de l'or, qui ſe tire des Rivieres, où il roule avec le ſable.

Dans l'Iſle de Sumatra, l'on trouve, après la ſaiſon des pluies, & lorſque les torrens ſont écoulés, des veines d'or dans des cailloux de diverſes groſſeurs, que les eaux ont entraînés des montagnes qui regardent le Nord-Eſt. A l'Oueſt de la même Iſle, les Payſans apportent quantité d'or aux Européens qui vont y charger du poivre. Mais c'eſt un or fort bas, au-deſſous même de l'or de la Chine.

Vers les montagnes du Tibet, qui ſont l'ancien Caucaſe, dans les Terres d'un Raja, au-de-là du Royaume de Kachemire, on connoît trois montagnes, proches l'une de l'autre, dont l'une produit d'excellent or, une autre des grenats, & la troiſiéme du lapis.

Il vient de l'or du Royaume de Tipra, mais preſqu'auſſi bas de titre que celui de la Chine.

Mendez-Pinto raconte qu'entre les Royaumes de Camboie & de Champa, une riviere, qui ſe décharge dans la mer, à neuf degrés de latitude du Nord, vient d'un Lac nommé *Binator*, à deux cens cinquante lieues dans les terres; que ce Lac eſt environné de hautes montagnes, au pied deſquelles on trouve, ſur le bord de l'eau, trente-huit Villages; que près d'un des plus grands, qui ſe nomme Chincaleu, la nature a placé une Mine d'or

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

très riche, d'où l'on tiroit, chaque année, la valeur de vingt-deux millions de notre Monnoie; qu'elle faiſoit le ſujet d'une guerre continuelle, entre quatre Seigneurs de la même famille, à qui la naiſſance y donnoit les mêmes droits; que l'un d'eux, nommé *Raja-Hitau*, avoit ſous terre, dans la cour de ſa Maiſon, ſix cens Bahars d'or en poudre; enfin, que près d'un autre de ces Villages, nommé Buaquirim, on tiroit, d'une carriere, quantité de diamans fins, plus précieux, dit-il, que ceux de Lave & de Tajampure (41).

A l'égard de l'argent, on n'en connoît guéres d'autres Mines, dans toute l'Aſie, que celles du Japon, dont toutes les Relations vantent l'abondance. Cependant le Voyageur, dont on vient d'employer le témoignage, parle de celles qui ſe trouvent en abondance ſur les bords du Lac de Chiamnay, d'où l'on tranſporte, dit-il, l'argent, le cuivre, l'étain & le plomb, ſur des éléphans, aux Royaumes de Sornau, que les Européens nomment Siam, de Paſſiloca, Savadi, Tangu, Bim, Calaminham, & dans d'autres Provinces, éloignées des Côtes maritimes, de deux ou trois mois de chemin. Il ajoute que ces pays montagneux ſont diviſés en Royaumes, habités par des hommes plus ou moins blancs, & qu'en échange de leurs métaux, ils reçoivent volontiers de l'or, des diamans & des rubis (42).

Mais, ſi l'Aſie n'eſt pas plus féconde en or, elle en tire beaucoup, en poudre & en lingots, pour l'échange des toiles qu'elle fait paſſer en Afrique. Toute la Côte Orientale ne ceſſe pas de lui en fournir. Il ne faut pas s'imaginer que les Portugais ſoient jamais parvenus à faire entrer excluſivement les richeſſes de ce grand Pays dans leurs coffres.

A la vérité, le Gouverneur de Mozambique a ſous lui les Commandans de Sofala & de Chepon-Goura, deux des plus abondantes ſources de l'or. Le premier de ces deux petits Gouvernemens eſt ſur la riviere de Sena, à ſoixante lieues de ſon embouchure; & l'autre eſt dix lieues plus haut. Depuis l'embouchure de la riviere juſqu'à ces deux Places, on rencontre quantité d'Habitations de Negres, dont chacune eſt commandée par un Portugais. Ces Commandans, depuis long-tems Maîtres du Pays, y vivent en Seigneurs, & ſe font quelquefois la guerre entr'eux. Quelques-uns ont juſqu'à cinq mille Caffres dans leur dépendance; ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort ſoumis au Gouverneur de Mozambique, qui leur fournit des toiles & d'autres marchandiſes. Un Gouverneur de Mozambique, qui part de Goa pour aller prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement, emporte quantité de marchandiſes; ſurtout des toiles teintes en noir. Ses Correſpondans de Goa lui envoyent auſſi, tous les ans, deux Vaiſſeaux bien chargés, dont il fait paſſer les effets du côté de Sofala & de Chepon-Goura. C'eſt par toutes ces voies, que les Portugais ſont en poſſeſſion de recueillir une partie des richeſſes de l'Afrique.

Mais quantité de Peuples, dont nous connoiſſons à peine les noms, anciennement prévenus contre la Nation Portugaiſe, aiment mieux tirer directement leurs toiles des Indiens; ſur-tout ceux qui ſont liés avec eux, par la

(41) Voyages de Mendez Pinto, au Tome IX de ce Recueil, p. 366.
(42) *Ibidem.* page 379.

profeſſion

profeſſion du Mahométiſme. Les uns portent leur or juſques dans les Ports de l'Abiſſinie, qui regardent la Mer rouge; d'autres, ſur les Côtes Orientales. L'Empereur même du Monomotapa, dont la Domination s'étend juſqu'aux Confins de l'Abiſſinie, prend l'une ou l'autre de ces deux voies, & ſe diſpenſe, autant qu'il peut, de contribuer à l'aggrandiſſement des Portugais. C'eſt de ſes Etats que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique. On n'a beſoin, pour le tirer de la terre, que d'y fouiller à la profondeur de deux ou trois pieds. On prétend même que dans pluſieurs cantons, que leur ſéchereſſe rend déſerts, il ſe trouve, ſur la ſurface de la terre, des morceaux d'or de toutes ſortes de formes, juſqu'au poids de deux onces. Tavernier raconte que, pendant ſon ſéjour à Surate, il y vit arriver un Ambaſſadeur du Monarque des Abiſſins, avec lequel il eut quelque Relation. Ce Miniſtre, dont il avoit obtenu l'amitié, en lui donnant une paire de Piſtolets garnis d'argent, l'invita un jour à dîner, avec un autre François, nommé d'Ardiliere, & leur fit voir les préſens dont il étoit chargé pour le Grand-Mogol. C'étoit quatorze beaux chevaux, reſte de trente qu'il avoit amenés, & dont il avoit perdu ſeize en paſſant la mer; quantité de jeunes eſclaves de l'un & de l'autre ſexe; enfin, ce qui méritoit beaucoup plus d'admiration, un arbre d'or, haut de deux pieds quatre pouces, & gros de cinq ou ſix pouces par la tige. Ce précieux Ouvrage de la nature avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de preſqu'un demi pied de long, & de la groſſeur du pouce. D'autres étoient plus petites. L'Auteur, qui donne ſon témoignage pour oculaire, ajoute: » qu'à divers endroits des » groſſes branches on voyoit quelque choſe de raboteux, qui reſſembloit, » en quelque ſorte, à des bourgeons. Les racines de l'arbre étoient petites » & courtes. La plus longue n'avoit pas plus de quatre ou cinq pouces (*).

Monnoies. Or et Argent de l'Asie.

Commerce des Indiens avec l'Afrique.

Arbre d'or, avec ſes racines & ſes branches.

Les Peuples de la Côte Orientale d'Afrique, ſçachant dans quelle Saiſon les Bâtimens des Indes arrivent dans cette Mer, s'approchent du rivage pour ſe pourvoir de toiles & d'autres marchandiſes. Ils apportent l'or qu'ils ont recueilli; ou s'ils en manquent une année, ils s'obligent de payer l'année d'après, & les Marchands ne font pas difficulté de ſe fier à cette promeſſe. Sans cette confiance, le Commerce finiroit bientôt, avec les Portugais comme avec les Indiens. C'eſt aux mêmes conditions, que les peuples d'Ethiopie portent tous les ans de l'or au Grand-Caire. On apprend des Indiens, comme des Portugais, que les Negres du Monomotapa vivent peu; ce qu'on attribue aux mauvaiſes eaux de leur Pays. Dès l'âge de vingt-cinq ans, ils commencent à ſe reſſentir de l'Hydropiſie; & la plûpart ſe croyent fort heureux, lorſqu'ils paſſent quarante ans. La Province, où la Riviere de Sena prend ſa ſource, ſe nomme Mankaran, & commence environ cent lieues au-deſſus de Chepon-Goura. Ses Peuples trouvent quantité d'or en poudre, dans pluſieurs Rivieres qui viennent ſe joindre à la Sena; mais cet or eſt plus bas que l'autre. Le Pays eſt fort ſain, & l'on y vit auſſi long-tems qu'en Europe. Dans certaines années, on voit venir, ſur la Côte, des Caffres de beaucoup plus loin, & du voiſinage même du Cap de Bonne-Eſperance. Ceux qui ſe ſont informés de leur pays & de leur nom, nous apprennent ſeulement

Ce que les Indiens racontent du Monomotapa.

(*) Tome II, page 355.

MONNOIES. OR ET ARGENT DE L'ASIE.

que leur pays ſe nomme *Sabia*; qu'ils vivent ſous la Domination d'un Roi, & qu'ils employent ordinairement quatre ou cinq mois pour ſe rendre à la Côte. L'or, qu'ils apportent, eſt excellent, & par morceaux, comme celui de Monomotapa. Ils le trouvent, diſent-ils, ſur de hautes montagnes, dont ils ouvrent ſeulement la terre à dix ou douze pieds (*). On ne les voit jamais arriver, ſans une quantité conſidérable de belles dents d'Eléphans. Ces animaux ſont en ſi grand nombre dans leurs campagnes, que toutes les paliſſades des Forteresſes & des Parcs n'y ſont compoſées que de leurs dents. Leur chair eſt la nourriture commune des Habitans. Mais les eaux du pays ſont ſi mauvaiſes, que la plûpart de ces Caffres ont les jambes enflées, & qu'ils admirent eux-mêmes ceux qui peuvent ſe garantir de cette diſgrace (**).

(*) Voyez les Relations d'Afrique, aux Tomes II & III de ce Recueil.

(**) Voyages de Tavernier, Tome II. pages 356 & précédentes.

VOYAGES AUX INDES ORIENTALES,

PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.

ON le répéte à l'honneur des Hollandois ; rien n'eſt ſi glorieux pour leur Nation, que l'ardeur & la conſtance avec leſquelles ils ſurmonterent les premiers obſtacles qui s'oppoſerent à leur Commerce. Les Provinces-Unies n'avoient pas encore pris l'eſſor, qui devoit les mettre en état de meſurer leurs forces maritimes avec celles du Portugal & de l'Eſpagne. Leurs Marchands, loin de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par les armes, ne penſoient qu'à s'y gliſſer par des entrepriſes clandeſtines & par des voyes détournées. Après quelques voyages haſardés ſur les traces de leurs Ennemis, c'eſt-à-dire, par le Cap de Bonne-Eſpérance (43), ils tournerent leurs voiles vers le Nord, ſous la conduite de Baltaſar Moucheron, qui entreprit, en 1594, de découvrir, par cette voye, un paſſage aux Royaumes du Cathay & de la Chine. Mais ce grand deſſein n'ayant pas eu le ſuccès qu'ils s'étoient promis, ils réſolurent, ſans l'abandonner entiérement (44), de faire prendre un autre tour à leurs eſpérances, par la route que Magellan avoit ouverte aux Eſpagnols, & dans laquelle ils ſe flatterent du moins que les difficultés & la longueur ſeroient avantageuſement compenſées par la liberté de la navigation.

Quoique l'infortune de Magellan, qui périt dans le cours de ſa glorieuſe expédition, nous ait privés du Journal de ce fameux Voyageur, on trouve l'explication de ſes vûes dans les Hiſtoriens Eſpagnols & Portugais ; & la plûpart des circonſtances de ſon Voyage, dans une courte Relation du Chevalier Pigaphetta, que le ſeul goût des avantures extraordinaires avoit porté à s'embarquer avec lui. Ce petit Ouvrage, publié en Italien, dans le Recueil de Ramuſio, a paſſé dans notre langue par une traduction fort ancienne (45), Relation du Chevalier Pigaphetta.

(43) *Voyez* les premiers Voyages des Hollandois, au Tome VIII. de ce Recueil.

(44) Nous avons les Relations des premiers Voyages au Nord, & leur place eſt annoncée dans ce Recueil.

(45) Le ſeul Exemplaire que j'en ai pu trouver eſt de la Bibliothéque des RR. PP. Barnabites de Paris, imprimé en Gothiques, ſans datte & ſans nom d'Imprimeur, *in*-12. Il commence ainſi : » Le Voyage & navi» gation aux Iſles de Molluque, deſcript & » faict de noble homme Anthoine Pigapheta, Vincentin, Chevalier de Rhodes, preſentée à Philippe de Villiers Liſle Adam, » Grant Maître de Rhodes ; commence ledit » Voyage l'an mil cinq cens dix neuf, & de » retour mil cccce xxii, le huitiéme jour » de Septembre———. Au dernier Chapitre, on lit pour Concluſion : » Le huitiéme jour » de Septembre mirent l'ancre au Port de » Seville. Et deſchargerent toute l'artillerie, » renditent graces à Dieu, en chemiſe, nuds » pieds, & torches en la main. Le lendemain » Anthoine Pigaphetta alla à Valdoli, où

INTRODUCTION.

qui n'en eſt même que l'extrait (46). Comme c'eſt l'unique témoignage oculaire, qu'on ait jamais eu ſur un ſi grand événement, cette qualité doit faire obtenir grace à l'Auteur pour quelques excès de crédulité ou d'ignorance, & ne permet pas de lui refuſer un rang honorable dans ce Recueil. Cependant on ne le place que dans cette Introduction, parce qu'il ne donnoit aucune deſcription ſupportable des découvertes de ſon Héros.

§ II.

VOYAGE de Ferdinand Magalhanes, ou Magellan.

Origine des projets de Magellan.

QUELQUES années après la découverte des Iſles Moluques, Magellan, Portugais de Nation, qui avoit porté les armes ſous Dom Alfonſe d'Albuquerque, & qui étoit à Malaca, en 1511, lorſque cet illuſtre Vice-roi des Indes en achevoit la Conquête, prit le parti de retourner en Europe, dans l'eſpérance d'y faire ſervir, à ſa fortune, les lumieres qu'il devoit à ſon expérience. Il étoit parent de François Serrano, qui commandoit aux Moluques, après avoir découvert ces Iſles pour le Portugal. Diverſes connoiſſances, qu'il avoit recueillies de ſes diſcours & de ſes écrits, ſembloient lui promettre, à la Cour du Roi Emmanuel, des faveurs qu'il eut le chagrin de n'y pas obtenir. Son reſſentiment le fit paſſer à celle de Caſtille, où l'Empereur Charles-Quint jugea mieux de l'importance de ſes offres, & rendit plus de juſtice à ſon mérite (47).

Il quitte le Portugal pour s'attacher à l'Eſpagne.

Comment il fait entrer Charles Quint dans ſes vues.

Il eut de profondes conférences avec les Aſtronômes & les Géographes de cette Cour. Le réſultat fut de repréſenter, au Conſeil, que ſuivant la déciſion du Pape Alexandre VI, entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal (48), les Iſles Moluques, dont les Portugais étoient demeurés en poſ-

» étoit l'Empereur Charles. Et ne lui preſenta or ne argent, ne choſe précieuſe digne » d'ung ſi grand Seigneur, mais ung Livre » eſcript de ſa main, où étoient les choſes » paſſées de jour en jour de leur voyage. Et » de-là ſe partit à aller en Portugal, au Roi » Joan, & lui diſt les choſes que avoient » veu tant des Eſpagnols que des ſiens. Puis » par Eſpaigne vint en France, & preſenta » & feit aucun don des choſes de l'autre » Hemiſphere à la Mere du très Chrétien Roi » de France, nommé François, Madame la » Régente. Puis vint en l'Italie, & preſenta » le Livre de ſa fatigue à Philippe de Villiers, Grand-Maître de Rhodes.

(46) Auſſi lit-on à la derniere page; » ici » finit l'extrait dudit Livre, tranſlaté de Italien en François.

(47) Pigaphetta raconte ce qu'il apprit en paſſant aux Moluques en 1521. » N'y avoit » point encore ſept mois que François Serran, Portugalois, Capitaine Général du » Roi de Ternate, contre le Roi de Tidor, » étoit mort. Et feit tant que contraignit le » Roi de Tidor de donner une ſienne fille » pour femme au Roi de Ternate, & quaſi » tous les fils des principaux pour ôtages; » & depuis la paix faicte entr'eulx, ung jour » François Serran vint en Tidor pour acheter girofle; & le Roi le fit empoiſonner » avec feuilles de betre (*betel apparemment*), » & ne véquit ſi-non quatre jours. Le Roi le » voulut faire enſépulturer ſelon ſa loi; » mais trois Chrétiens, ſes ſerviteurs, ne le » permirent. Il laiſſa ung fils & une fille petite, d'une femme qu'il print en Java la » grande. Ceſtui étoit grand ami & parent » du Capitaine Général Magalianes, & fut » cauſe de le mouvoir à ſon entrepriſe. Car » pluſieurs fois lui étant Capitaine des Moluques, lui avoit eſcript qu'il étoit-là. Et » pour ce que Dom Emmanuel, Roi de Portugal, ne voulut accroître la proviſion des » Magalianes, ſeulement d'un teſton, par » mois, pour ſes bienfaicts, il vint en Eſpagne, & eut du Roi tout ce que voulut demander. *Pages* 57 & 58.

(48) *Voyez* la grande Introduction, à la tête du Tome I. de ce Recueil.

MAGELLAN. 1519.

ſeſſion, devoient paſſer pour des Iſles occidentales, & par conſéquent ſe trouvoient compriſes dans les bornes des conquêtes Caſtillanes. Magellan prouva ſon opinion, non-ſeulement par des raiſonnemens mathématiques, mais par des Lettres même de François Serrano, qui avoit fait la découverte de ces Iſles pour le Roi Emmanuel. Enſuite, il propoſa au Conſeil de lui donner quelques Vaiſſeaux bien armés, avec leſquels il trouvoit, dans ſes lumieres, l'eſpérance de découvrir un paſſage de l'Amérique méridionale aux mêmes Iſles. Charles-Quint, qui avoit pris une haute opinion de ſon habileté, & qui voyoit ſes raiſons appuyées du témoignage d'un Portugais auſſi renommé que Serrano, ne balança plus à lui accorder toute ſa confiance. Il fit équiper, dans le Port de Saint Lucar, une Flotte de cinq Vaiſſeaux, dont il lui donna le commandement.

Il part avec une Flotte de cinq Vaiſſeaux.

Magellan ſe rendit d'abord au Breſil. Il rangea long-tems des Côtes inconnues, d'où prenant ſon cours au Sud, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere (49), proche de laquelle il remarqua que la Côte commençoit à s'élever. Enſuite il apperçut des montagnes dont le ſommet ſe perdoit dans les nues, & qui paroiſſoient couvertes de neige. Un des cinq Vaiſſeaux, qui fut détaché pour reconnoître cette Côte, fit un triſte naufrage entre les rochers. L'Equipage fut ſauvé; mais cette diſgrace & la rigueur du froid répandirent là conſternation ſur les quatre autres Vaiſſeaux, dont la plûpart des Soldats étoient des Portugais bannis. Elle produiſit des murmures, qui eurent bientôt la force de faire lever la voix aux Mutins, juſqu'à déclarer que le paſſage qu'on leur faiſoit chercher étoit impoſſible, & qu'ils vouloient retourner en Europe. Magellan, ne ſe promettant rien de la douceur, fut obligé d'en condamner quelques-uns à la mort, & d'en punir d'autres par la déſertion (50). Une rigueur ſi juſte arrêta le déſordre. On continua la navigation, l'eſpace d'environ cinquante lieues, après leſquelles on découvrit un enfoncement, qui avoit toutes les appatences d'un Détroit.

Il perd un Vaiſſeau.

Le Capitaine Général compara toutes ſes lumieres. La nature des vents, celle des Courans, & la vûe de quelques Fanons de Baleine, que la mer avoit jettés ſur le rivage, furent les premiers fondemens ſur leſquels il établit ſes conjectures (51). Enſuite, tout s'accordant à les confirmer, il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication, qui joignoit la mer du Nord & celle du Sud. Cette agréable idée jetta les quatre Equipages dans des tranſports de joie, qui furent célebrés par des fêtes. Ils donnerent, au Détroit, le nom de Magellan, qu'il ne ceſſera jamais de porter. Mais les vivres étoient conſidérablement diminués. On ne prévoyoit aucune reſſource dans une route ignorée. Les plaintes recommencerent avec tant de violence, qu'elles ne purent être appaiſées que par de nouveaux ſupplices. Magellan fit mettre un de ſes Vaiſſeaux à l'avant, pour chercher le paſſage. Ce Vaiſſeau même, au mépris des ordres du Général, reprit, pendant les ténébres,

Comment il découvre le Détroit auquel il donne ſon nom.

(49) La riviere de Saint Julien, à cinquante degrés de latitude Méridionale.

(50) On a déja remarqué qu'en mer, déſerter un homme, c'eſt l'abandonner ſur une Côte déſerte.

(51) » Pigaphetta nous apprend que le Capitaine Général ſavoit qu'il devoit faire ſa » navigation par ung détroict moult occult, » comme avoit vû en la treſorerie du Roi » de Portugal, en une Carte faicte par ung » excellent homme, nommé Martin de Bo» hemia. *Page* 11.

la route de Seville, d'où l'on avoit fait voile depuis huit mois.

MAGELLAN. 1520.

Une perfidie si peu ménagée jetta Magellan dans un mortel chagrin; mais elle ne l'empêcha point d'embouquer le Détroit, avec les trois Vaisseaux qui lui restoient. Il y entra le 21 d'Octobre 1520; & le 28 de Novembre, il en sortit, pour faire voile dans la mer du Sud. Avant que de repasser la ligne, & vers le quinziéme degré de latitude méridionale, il découvrit deux Isles qu'il nomma les Infortunées, parce que dans le besoin où il étoit de toutes sortes de secours, il n'y trouva que des oiseaux & des arbres. Dans l'espace de trois mois & vingt jours, il fit quatre mille lieues dans une mer qu'il nomma Pacifique, parce qu'il n'y essuya aucune tempête, & qu'il n'y vit pas d'autre terre que ces deux Isles (52). Le 6 de Mars, il en découvrit deux petites, qui étoient du nombre de celles qu'on a nommées depuis les Marianes, & qu'il nomma Isles des Larrons, parce qu'il y avoit éprouvé le penchant que les Insulaires ont pour le vol. Le 10, il descendit au rivage d'une terre haute, nommée Zamal, à trente lieues de l'Isle des Larrons. On voyoit de-là d'autres Isles, dont l'une se nomme Zuloan, habitée par une Nation douce & sociable. Il s'approcha de celle d'Humunu, qu'il nomma l'Isle des bons Signes, parce qu'il y avoit trouvé deux Fontaines d'eau très claire, quantité de corail blanc, & divers arbres chargés de fruits. Cette Isle, qui est voisine du Cap de Guigan, porte aujourd'hui le nom de *la Encantada*. Magellan donna celui de Saint-Lazare à tout cet Archipel, parce qu'il y étoit arrivé le Samedi avant le Dimanche de la Passion, qu'on appelle en Espagne, Dimanche de Saint-Lazare (53).

Son courage pour le passer.

Pourquoi il donne le nom de Pacifique à la mer du Sud.

En montant le Cap au Nord, il arriva heureusement à Sebu, Isle bien peup. , & d'environ douze lieues de circuit, qui n'a guéres aujourd'hui d'autre mérite, que celui d'avoir été son tombeau (54). Le Roi, qui étoit en guerre contre le Roi de Mathar, son voisin, non-seulement fit un bon accueil aux trois Vaisseaux étrangers, mais embrassa la Religion Chrétienne, avec la Reine sa femme, leurs enfans & huit cens de leur Sujets. La croix fut élevée, le jour de la Pentecôte; on célébra la Messe, & Magellan prit possession de l'Isle, au nom de l'invincible Charle-Quint. Il battit deux fois les Ennemis du Roi de Sebu: mais il eut le malheur d'être tué dans un

Il arrive à l'Isle de Sebu.

La mort.

(52) Carreri, qui paroît avoir consulté la Relation de Pigaphetta, ne laisse pas de commettre ici autant d'erreurs qu'il écrit de mots. *Tome V. pages 240 & suiv.* D'autres Ecrivains, qui l'ont suivi, sont tombés dans les mêmes fautes. Rien ne m'oblige de les relever. Mais j'en appelle à notre source commune; » Ils débouchérent du Détroit le XXVIII » de Novembre, an mil cinq cens vingt, & » furent trois mois & vingt jours sans pren- » dre chose aucune. Et mangerent biscuit. Et » quand n'en eurent plus, mangerent la pou- » dre d'icelui, avec les vers à poignée, » puant grandement de l'urine des souris. » Burent eau jaune, jà corrompue de plu- » sieurs jours. Et mangerent certaines peaux, » très dures, pour le Soleil, pluie & vent. » La souris se vendoit demi ducat, ou ung » ducat. A aucuns, les gencives croissoient » dessus les dents, tant en haut qu'en bas; » si que ne pouvoient manger, & ainsi mou- » roient.... En ces trois mois & vingt jours, » allerent quatre mille lieues en un gouffre, » par la mer Pacifique. *Page 13.* Plus haut, » *page 10.* Pigaphetta dit nettement que Magellan s'arrêta près de cinq mois au Port de la riviere de Saint Julien. Comment Carreri peut-il ne lui faire employer que trois mois & douze jours de navigation jusqu'à sa sortie du Détroit? Mais il confond tout, & met devant ce qui doit être après.

(53) Pigaphetta, p. 19.

(54) *Voyez* ci-dessous, la description des Philippines.

troiſiéme combat. La plûpart des Eſpagnols & des Portugais, qui l'avoient ſuivi, partagerent ſon ſort. A peine en reſta-t-il quelques-uns, pour porter aux Vaiſſeaux la nouvelle de leur perte. Le Roi, qui n'avoit embraſſé le Chriſtianiſme que par une lâche politique, renonça auſſi-tôt à ſes engagemens. Son Ennemi lui offrant la paix, à condition que tous les Etrangers fuſſent maſſacrés, il les fit inviter à un Feſtin; & vingt-quatre des Principaux de la Flotte, qui ſe livrerent à lui ſans défiance, furent aſſaſſinés dans la chaleur de la joie. Duarte-Barboſa, Parent & Succeſſeur de Magellan, fut de ce malheureux nombre. Les Eſpagnols attribuent ce déſaſtre, à un Negre, maltraité par Barboſa, qui avoit fait entrer le Roi dans ſes projets de vengeance.

MAGELLAN. 1521.

Vingt-quatre de ſes Officiers ſont aſſaſſinés.

Les Equipages de trois Vaiſſeaux étoient réduits à cent quatre-vingt hommes, qui, ne ſe jugeant pas aſſez forts pour les conduire, prirent le parti d'en brûler un, & de ſe rendre aux Moluques avec les deux autres. Juan de Carvallo, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef, fit voile à l'Eſt-Sud-Eſt; mais, en arrivant à la pointe de Bool & de Panglao, la crainte de l'Iſle des Noirs, qu'il crut reconnoître à ſa Deſcription, lui fit prendre le parti de tourner vers Quipit, ſur la Côte de Mindanao. De-là il ſe rendit à Borneo, où il prit des Pilotes Moluquois. Enſuite revenant par Los-Cagayanes, Xolo, Taguima, Mindanao, Sarragan & Sanguil, il mouilla le 8 de Septembre à Tidor. Il y fut reçu fort humainement, parce que la Flotte Portugaiſe n'étoit point alors aux Moluques. Le Roi lui permit d'y élever un Comptoir, & de charger du girofle. Les deux Vaiſſeaux remirent en mer, & firent voile vers l'Eſpagne. Mais l'un des deux, qui ſe nommoit la Trinité, ſe trouva ſi peu capable de réſiſter aux flots, qu'il retourna aux Moluques, où il tomba bientôt entre les mains des Portugais. L'autre, nommé la Victoire, après avoir reconnu Amboine, les Iſles de Banda, Solor & Timor, prit la route du Cap de Bonne-Eſpérance, en s'éloignant toujours de la Côte des Indes, pour éviter les Ennemis de l'Eſpagne. Cependant la diſette des vivres (55), l'ayant forcé de relâcher à Saint-Jago, une des Iſles du Cap Verd, il y perdit treize hommes, qui furent enlevés par les Portugais; ce qui ne l'empêcha point d'arriver à Seville le 8 de Septembre 1522, après une navigation de trois ans & quelques jours, pendant leſquels il avoit fait quatorze mille quatre cens & ſoixante lieues (56).

Ses Vaiſſeaux réduits à deux.

Ils ſe rendent aux Moluques.

Retour de l'autre à Seville.

(55) Pigaphetta fait une remarque aſſez bizarre, à l'occaſion d'un grand nombre de Matelots qui moururent de faim ou de maladie. » En ce tems, dit-il, leur mouru» rent vingt-un hommes; & ſi Dieu ne leur » eût donné bon tems, euſſent été tous morts » de faim. Et quand jettent Chrétiens en la » mer, ils vont au fond, le viſage deſſus; » & les Indiens vont le viſage deſſous. *Page* 75.

(56) *Ibidem.* De ſoixante hommes, qu'il avoit en partant des Moluques, il n'en reſtoit que dix-huit. Cet heureux Vaiſſeau fut conſervé précieuſement à Seville, juſqu'à ce qu'il périt de vieilleſſe. Sebaſtien Cano, qui le commandoit, homme d'une expérience conſommée dans la Marine, ſe trouve comme aſſocié à l'immortalité de Magellan, pour avoir rapporté, en Eſpagne, la nouvelle de ſa découverte, en y ramenant le ſeul reſte de ſa Flotte. Il mourut, en 1526, le 4 d'Août, dans la mer du Sud, où il avoit entrepris un nouveau Voyage avec une Flotte de ſept Vaiſſeaux, commandée par Dom Jofre de Loayſa, Chevalier de Malte. Ce Général étant mort le dernier de Juillet, Cano, qui devoit lui ſuccéder, ne jouit de l'honneur du commandement que pendant

MAGELLAN. 1522. Effets de la découverte du Détroit de Magellan.

La découverte du Détroit de Magellan fut regardée, par toutes les Nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel, tous les Navigateurs avoient le même droit; & les efforts, que la Couronne d'Eſpagne fit en divers tems, pour en exclure les Etrangers, n'aboutirent qu'à d'exceſſives dépenſes, dont elle reconnut enfin l'inutilité (57). On vit les Anglois tenter cette route, avec d'autant plus d'audace, qu'aux périls du Détroit, que l'exemple de Magellan leur avoit appris à ſurmonter, ils avoient à joindre les oppoſitions dont ils étoient menacés par les Eſpagnols. François Drake & Jean Winter (58) paſſerent heureuſement dans la mer du Sud en 1577. Thomas Candish fit le même Voyage en 1586. André Merrick ne le fit pas avec moins de bonheur en 1589 (59).

Les Hollandois ne penſerent à ſuivre les traces de leurs voiſins, qu'après avoir tenté d'autres voies par le Nord; & ce ne fut pas même la Compagnie des Indes Orientales, qui leur ouvrit ce chemin. George Spilberg, & Sebald de Wert, les premiers de leur Nation, qui aient paſſé le Détroit de Magellan, commandoient les Flottes de quelques Marchands particuliers. Olivier de Noort, dont on va lire la Relation, ne tenoit auſſi ſa Commiſſion que d'une Compagnie détachée. Mais on apprendra, dans la Relation de le Maire, qui doit ſuivre celle de Noort, par quelles loix & quels intérêts le Commerce des Provinces-Unies étoit alors diviſé (60).

quatre jours. *Carreri, Tome V. page 244. Voyez* ci-deſſous les ſuites de la découverte des Philippines, dans la deſcription de ces Iſles.

(57) Elle fit bâtir, comme on le verra dans la ſuite, une ville ſur le bord du Détroit, pour en fermer le paſſage.

(58) Hackluyt obſerve que Winter, ayant repaſſé le Détroit en 1579, fut le premier Chrétien qui eût cette gloire, malgré les faux récits des Eſpagnols, qui publioient qu'il étoit impoſſible de rentrer, de la mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan. *Recueil d'Hackluyt*, p. 748.

(59) On a, dans Hackluyt, les Journaux de tous ces Voyages; mais les uns ne méritent pas l'honneur de la Traduction, & les autres trouveront place dans les Voyages autour du monde.

(60) On préfére ici le Journal de Noort, à ceux de Spilberg & de Wert, parce qu'il eſt plus inſtructif, & qu'il conduit plus naturellement aux Deſcriptions qui le ſuivent.

VOYAGE

VOYAGE D'OLIVIER DE NOORT, AUX INDES ORIENTALES, PAR LE SUD-OUEST.

Introduction.

UNE Compagnie, formée en 1598 (61), équipa, dans les vûes qu'on vient d'expliquer, deux Vaiſſeaux, le Maurice & le Henri-Frederic, avec deux Yachts nommés la Concorde & l'Eſpérance, qui portoient enſemble deux cens quarante-huit hommes d'Equipage. Olivier de Noort (62), qui fut choiſi pour commander cette petite Flotte, montoit le Maurice, avec la qualité d'Amiral. Jacques Claaſz d'Ulpendam prit celle de Vice-Amiral, ſur le Henri-Frederic. Pierre de Lint eut le commandement du Yacht la Concorde; & Jean Huidecooper, celui de l'Eſperance.

Départ de Rotterdam.

On mit à la voile, de Rotterdam, le 13 de Septembre, après avoir fait, aux Equipages, la lecture du fameux Réglement, nommé l'*Artikel-Brief*, qui avoit été confirmé, depuis peu, par l'autorité du Prince Maurice, & ſur lequel tout le monde prêta ſerment. Un Pilote Anglois, qui avoit fait le même Voyage avec Thomas Candish, étoit le ſeul guide à qui les Hollandois puſſent accorder leur confiance. Ils arriverent, le 10 de Décembre, à la vûe de l'Iſle du Prince. Le parti qu'ils prirent d'y deſcendre, pour ſe procurer quelques rafraîchiſſemens, mériteroit peu d'être remarqué, ſi le traitement qu'ils y reçurent des Portugais, & qui fut une des premieres ſources de leur haine pour cette Nation, ne devoit ſervir d'éclairciſſement à des circonſtances plus importantes.

Sources de haine entre les Portugais & les Hollandois.

Ils jetterent l'ancre ſur ſeize braſſes, au Nord-Oueſt de l'Iſle. Daniel Gerrits, un des premiers Commis, fut envoyé à terre dans une Chaloupe, & revint ſans avoir découvert aucun Habitant. Sur ſon récit, le Général fit armer deux Chaloupes & un Canot, d'environ quarante hommes, qui entrerent ouvertement dans le Port, en arborant les banieres de paix. Auſſitôt les Inſulaires leur dépêcherent une Barque, avec les mêmes ſignes, & leur firent offrir, non-ſeulement des vivres pour leur argent, mais encore la liberté de deſcendre, & de faire paiſiblement leur Traité. Gerrits, qui portoit le Pavillon blanc, étant deſcendu le premier, fut bien reçu de quelques Portugais, & ne fit pas difficulté de monter vers le Fort, accompagné de trois autres Officiers. Ils y furent invités à ſe rafraîchir, avec tous les témoignages d'amitié, qui pouvoient leur inſpirer de la confiance. On envoya même au rivage,

(61) Ses Chefs étoient Pierre Van-Beveren, Huys-Gerritz, & Jean Bennig.

(62) Il étoit d'Utrecht.

OLIVIER DE NOORT. 1598.

pour ſolliciter le Commandant des Chaloupes, de venir prendre part à la joie. Il s'en défendit, par la ſeule fidélité qu'il crut devoir à ſes fonctions. Les Portugais, perdant l'eſpoir d'attirer un plus grand nombre de victimes, ſe jetterent ſur les quatre Officiers, qui étoient en leur pouvoir, maſſacrerent, du premier coup, le Commis, & Melis, ce même Pilote Anglois qui devoit ſervir de guide à la Flotte. Un autre fut tué en s'efforçant de défendre ſa vie. Le quatriéme s'échappa heureuſement par la fuite. Les Hollandois, qui étoient ſur la rive, le voyant courir vers eux avec la derniere précipitation, comprirent qu'ils étoient trahis, & ſe hâterent de rentrer dans leurs Chaloupes. Mais ils furent pourſuivis juſques dans l'eau; & les Portugais leur tuerent, dans les Chaloupes mêmes, deux hommes, dont l'un étoit Corneille de Noort, frere du Général (63).

Hollandois trahis & maſſacrés.

La Nation eſt mal vangée.

Cette funeſte nouvelle ne put être portée à la Flotte, ſans y exciter l'indignation & la fureur. On réſolut de faire avancer les quatre Vaiſſeaux dans la Baye; & ſix-vingt hommes, qui deſcendirent ſans oppoſition, marcherent enſeignes déployées vers le Fort, dans l'eſpérance de l'emporter, & d'y ſignaler leur vangeance. Mais ils apperçurent bientôt un grand nombre de gens armés, qui, ſe couvrant d'un bocage & d'un ruiſſeau, leur firent craindre de les trouver ſoutenus par d'autres forces. Après quelques eſcarmouches, dans leſquelles ils eurent ſeize hommes bleſſés, ils ſe virent contraints de retourner triſtement à bord; & de tous leurs projets, ils n'exécuterent que celui de brûler une partie des moulins à ſucre, & quelques maiſons diſperſées. En ravageant les lieux dont ils purent s'approcher, ils reconnurent, à diverſes marques, que d'autres Hollandois étoient deſcendus dans l'Iſle, & qu'ils avoient eu deſſein d'y bâtir un Fort. Les ſolives, la chaux & les pierres, qu'ils avoient deſtinées à cette entrepriſe, ſubſiſtoient encore dans un endroit où les bois avoient été abbattus. Le Général détacha ſes Chaloupes, pour viſiter d'autres parties de l'Iſle, où elles trouverent de fort bonnes Bayes; mais gardées avec tant de ſoin, qu'il leur parut impoſſible d'y prendre des rafraîchiſſemens malgré les Inſulaires. L'Iſle du Prince n'eſt qu'à un degré & demi du Nord (64). Elle produit du ſucre, du tabac & du gingembre. On y voyoit un arbre, de vingt-quatre braſſes d'épaiſſeur par le bas. Ses Habitans naturels vont nuds, & n'ont, pour armes, que des rondaches, des picques & de larges épées. Les femmes ſe ceignent le milieu du corps, d'un morceau de toile qui leur pend juſqu'aux genoux. On ne les rencontre preſque jamais ſans un couteau recourbé, qu'elles portent à la main (65).

Anciens veſtiges des Hollandois dans l'Iſle du Prince.

1599.

Le Général Noort, forcé de ſuſpendre ſa vangeance, remit à la voile, le 26 de Décembre, pour gouverner vers la Côte du Bréſil. Ses quatre Vaiſſeaux entrerent, le 9 de Février 1599, dans le Rio-Janeiro (66). Il ſe promettoit d'y effrayer, du moins, le Fort Portugais. Mais il le trouva ſi bien pourvû pour ſa défenſe, qu'après avoir inutilement perdu quelques hommes, il ſortit le 13 de la riviere; le 16, il jetta l'ancre entre deux Iſles déſertes, dont il nomma l'une, l'Iſle des Moules, parce qu'il s'y en trouve

La Flotte entre dans Rio Janeiro.

(63) Voyage d'Olivier Noort, p. 5.
(64) D'autres la placent à trois degrés.
(65) *Ibid.* p. 6.
(66) A vingt trois degrés un quart de latitude du Sud.

un grand nombre ; & l'autre, l'Iſle des Palmiers, parce qu'on n'y voit que cette eſpece d'arbres. Le 21, il reconnut l'Iſle de Saint-Sebaſtien, entre laquelle & la Terre ferme, il ſe mit à couvert d'une tempête du Sud, dans une très grande Rade, qui eſt à l'abri de tous les vents. Cette Iſle, qui eſt remplie d'arbres ſauvages, lui offrit diverſes ſortes de rafraîchiſſemens. Le poiſſon eſt en abondance dans les Bayes. On trouve, dans les bois, un aſſez grand nombre de mouettes & de perroquets. Les Hollandois y découvrirent une herbe, dont la feuille reſſemble à celle du ſaule, & donne beaucoup de jus ; bouillie & mangée au vinaigre, elle devint un excellent remede pour le ſcorbut (67).

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Iſle de Saint Sébaſtien, & ſes rafraîchiſſemens.

Herbe qui guérit le ſcorbut.

Les tempêtes, qui étoient fréquentes, & l'approche de l'Hyver faiſant craindre des dangers inſurmontables au détroit de Magellan, il parut néceſſaire au Conſeil de chercher une retraite, juſqu'au retour de la belle ſaiſon. On eut les vents ſi contraires, qu'après avoir été repouſſé fort long-tems ſur la Côte du Bréſil, on fut obligé de mouiller le premier de Juillet, dans une riviere nommée *Rio-Dolce*, où l'on eut le malheur de trouver encore des Portugais qui s'oppoſerent au débarquement. Le lendemain, on eut la vûe de l'Iſle Sainte-Claire, & l'on y porta le Cap. Les Chaloupes y aborderent ; mais à peine y trouverent-elles autant d'eau qu'il en falloit chaque jour aux Equipages. Elle deſcendoit de quelques fentes d'une montagne. Le Général fit porter les Malades à terre. La plûpart étoient ſi foibles, qu'il fallut employer les Palans pour les enlever avec leurs Cabanes (68). Quelques-uns moururent en touchant au rivage. L'Iſle n'offroit d'ailleurs que des palmiers, & une herbe verte, qui ſe nomme Perſil de mer, dont tout le monde ſe rempliſſoit l'eſtomac, avec une extrême avidité. De tant d'arbres, il ne s'en trouva que deux qui fuſſent chargés de prunes aigres. Malgré cette apparence de diſgrace, tous les Malades furent guéris du ſcorbut dans l'eſpace de quinze jours, à l'exception de cinq, qui en étoient attaqués depuis long-tems, & qui ne moururent qu'après beaucoup de langueur. Le Général, pour exciter les Malades à ſe remuer, fit bâtir à quelque diſtance du rivage une cabanne, où l'on diſtribua de fort bons bignets. Ceux qui les y alloient recevoir en avoient deux. L'Iſle de Sainte-Claire n'a pas plus d'une lieue de tour, & n'eſt éloignée que d'une lieue de la Terre ferme. Cette proximité fit craindre au Général d'y être ſurpris par les Portugais (69). Ses allarmes continuelles, & la néceſſité où il ſe vit de brûler le Yacht la Concorde, qui manquoit d'hommes pour la manœuvre, le déterminerent à ſe rendre au Port du *Deſir* (70), ainſi nommé par Thomas Candish, qui n'y étoit arrivé qu'après de longs & ardens deſirs. Les trois Vaiſſeaux le découvrirent le 20 de Septembre. Ils y entrerent à minuit, en obſervant qu'il y entroit & qu'il en ſortoit un courant très clair, & que la marée y monte & deſcend d'environ deux braſſes.

Iſle de Sainte Claire.

Quels ſecours on y trouve.

La Flotte ſe rend au Port du *Deſir*.

Noort avoit lû, dans la Relation de Candish, que ce Port a pluſieurs Iſles, où l'on trouve une multitude de chiens marins, d'une grandeur extraordinaire & d'une figure fort difforme ; que le devant de leur corps ne

Confirmation du témoignage de Candish.

(67) Page 10.
(68) Page 12.
(69) Page 13.
(70) A quarante-ſept degrés un quart de latitude du Sud.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

pouvoit être mieux comparé qu'à celui des lions ; que leur cou & toute la partie inférieure étoient couverts d'un poil long & rude ; que leurs pieds, qui leur ſervoient de nâgeoires, avoient à peu près la forme des mains humaines ; qu'ils faiſoient des Petits tous les mois, & qu'ils les nourriſſoient de leur lait ; que bouillis ou rôtis, lorſqu'ils ſont jeunes, ils ont le goût du mouton ou de l'agneau ; que les vieux ſont ſi grands & ſi robuſtes, que trois ou quatre hommes ont à peine la force de les tuer ; & qu'on ne parvient effectivement à les aſſommer, qu'en les frappant droit ſur la tête, avec de gros bâtons ou des crocs.

Toutes ces obſervations furent vérifiées par l'expérience des Hollandois, qui viſiterent l'Iſle dont Candish fait la deſcription. Leur Géneral eut pluſieurs fois la curioſité de deſcendre au rivage de la Terre-ferme. Il n'y découvrit pas d'hommes : mais il vit, ſur le ſommet du plus haut des rochers, des tombeaux couverts de pierres peintes de rouge, garnis dehors & dedans, d'arcs, de fléches & d'autres armes, avec des coquilles aſſez fines ſous la tête des Morts. La pointe des fléches étoit armée d'un morceau de pierre dure & fort aigue, qui étoit jointe avec beaucoup d'adreſſe au roſeau dont elles étoient compoſées. Les arcs, les fléches, les autres ornemens, & les corps mêmes étoient peints de rouge comme les pierres (71).

Tombeaux de Sauvages.

Le 29, on s'avança plus loin dans le Port, près d'une Iſle qu'on nomma l'Iſle du Roi. Elle parut fort propre pour nettoyer les Vaiſſeaux, parce que la marée n'y monte que foiblement, & qu'on y mouille ſur un bon fond d'argile. Le 5 d'Octobre, Noort ſe fit conduire par deux Chaloupes bien armées, pour aller reconnoître toute l'étendue du Port. Il avança ſi loin, pendant la marée, qu'au retour du flot les Chaloupes demeurerent à ſec. On ne vit paroître perſonne ; mais on apperçut encore des tombeaux, ſur l'un deſquels on trouva deux grandes barres de fer, qu'on prit pour du fer d'Eſpagne, & qui furent portées à bord. Le pays eſt déſert, uni, ſans arbres, & n'offre que des traces de cerfs & de buffles. Les autruches y ſont en fort grand nombre & très farouches. On en découvrit un nid, dans lequel il y avoit dix-neuf œufs, mais dont l'oiſeau s'envola.

Autres Tombeaux.

Les Hollandois ſont ſurpris par des Barbares.

Le 20, on crut voir des hommes vers la partie Septentrionale. Noort s'y tranſporta auſſi-tôt avec les deux Chaloupes ; & s'étant avancé dans le pays, il ne rencontra perſonne. Il n'avoit laiſſé que cinq hommes pour la garde des Chaloupes, avec ordre de demeurer ſur le grapin, à quelque diſtance du rivage. Mais comme le froid étoit fort vif, ils ne laiſſerent pas de s'approcher de la terre dans une des Chaloupes, pour trouver le moyen de ſe réchauffer. Une troupe de Sauvages, qui ſe tenoit en embuſcade, parut tout d'un coup, & tira ſur eux quantité de fléches, dont trois furent tués d'abord. Ces Barbares ſe retirerent auſſi-tôt. Ils avoient la taille fort haute, les cheveux longs, la peau aſſez blanche, le viſage peint, & le regard farouche. Le Général ayant fait ouvrir les Morts, on trouva que les fléches leur avoient traverſé le cœur, le foie & le poumon (72). Toutes les recherches des Hollandois ne purent lui faire découvrir la trace de ces hommes cruels.

(71) Page 15. (72) Page 18.

Après avoir pris tant de pingouins & de chiens de mer, qu'ils employerent tout le ſel des Vaiſſeaux à les ſaler, ils quitterent ce Port le 29; & le ſoir du 4 de Novembre, ils ſe trouverent ſous le Cap de la Vierge, qui eſt blanc & fort haut. Il reſſemble beaucoup à celui de Douvres. Toute la Côte, depuis le Cap du Deſir juſqu'à ce Cap, eſt auſſi blanchâtre. On mouilla ſous le Cap, ſur dix braſſes, à cinquante-deux degrés quarante minutes de latitude du Sud, & l'on obſerva que la marée y monte de ſept à dix braſſes (73).

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Cap de la Vierge & ſa Côte.

Quatorze mois s'étoient paſſés à s'approcher du fameux Détroit de Magellan; & cette navigation avoit couté environ cent hommes, entre leſquels on avoit compté depuis peu Huydecooper, Commandant du Yacht l'Eſpérance. Lint, qui avoit commandé la Concorde, fut nommé pour lui ſuccéder; & ſon Bâtiment prit le nom de la Concorde. Enfin, les dangers qui reſtoient à craindre paroiſſant moins terribles que ceux du retardement, on réſolut d'embouquer le Détroit, dont l'entrée a ſept lieues de large. La premiere tentative réuſſit mal, & donna même lieu à de fâcheux démêlés entre Noort & ſon Vice-Amiral (74). Le 13, elle fut recommencée avec auſſi peu de ſuccès. Après avoir fait environ quatre lieues, les trois Vaiſſeaux trouverent le vent ſi contraire, qu'ils ſe virent forcés de retourner derriere le Cap de la Vierge, où la Rade eſt aſſez à couvert du vent d'Oueſt-Nord-Oueſt. Le 15, la Concorde chaſſa ſur ſes ancres, & fut obligée de paſſer trois jours ſous les voiles, courant bord ſur bord juſqu'à la Terre de Feu. Son Capitaine étoit dangereuſement attaqué du ſcorbut; & ſes ancres mordoient ſi peu, qu'il ſembloit que leurs bras fuſſent fondus. Un troiſiéme effort qu'on fit le 21 ne fut pas plus heureux. On le renouvella le 22; & malgré le vent, qui ne ceſſoit pas d'être contraire, on parvint, en louvoyant dans la bouque, à gagner le premier pas, ou le paſſage, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, à quatorze lieues Oueſt-Sud-Oueſt & Eſt-Nord-Eſt du Cap de la Vierge. L'Amiral entra dans ce paſſage; mais il fut repouſſé par la force du vent qui l'empêcha de le traverſer. Les trois Vaiſſeaux, gouvernerent vers la Côte Méridionale, dans l'eſpérance d'y laiſſer tomber l'ancre. Mais ils furent emportés par la force des Courans. Les cables rompirent comme de ſimples fils, & le feu prit aux bittes. On fut contraint de remettre au large, après avoir perdu les ancres. Pendant la nuit, le tems étant devenu plus calme, on fit de nouveaux efforts pour embouquer, mais avec auſſi peu de ſuccès.

Difficultés pour embouquer le Détroit.

Ce ne fut que le 24, avec une fatigue incroyable, que l'Amiral & le Yacht traverſerent enfin le premier pas, tandis que le Vice-Amiral demeura fort loin à l'arriere. Enſuite le Détroit recommençant à s'ouvrir, pluſieurs Golfes y forment comme autant de ſacs, juſqu'au ſecond pas, qui peut avoir une lieue & demie de large, & qui eſt à dix ou onze lieues du premier. Le 25, ils furent portés par le flot dans ce ſecond paſſage, où ils naviguerent avec un vent frais. Le côté Méridional offroit une pointe de terre, d'où la Côte fuioit au Sud. Ils la nommerent le Cap de Naſſau (75). Deux lieues plus loin, à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on trouve deux Iſles, dans la plus petite deſquelles, & la plus avancée au Nord, ils découvrirent des hommes. Quelques Mate-

Les Hollandois y entrent.

Cap qu'ils nomment Naſſau.

(73) *Ibidem.* (74) Page 19. (75) Page 22.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

lots y furent envoyés dans une Chaloupe. A leur approche, les Sauvages monterent ſur les rochers, & leur jetterent des pinguins du ſommet; mais ils leur faiſoient ſigne en même tems de ſe retirer. Les Hollandois, ne laiſſant point d'avancer, reçurent bientôt une nuée de fleches. Cependant ils deſcendirent dans l'Iſle, & leur hardieſſe fit diſparoître auſſi-tôt les Sauvages. Ils apperçurent, dans la pente de la Côte, une Caverne, dont l'accès leur parut difficile; mais ils s'obſtinerent à s'en approcher par des lieux fort eſcarpés, dans l'opinion qu'elle ſervoit de retraite à quelques Inſulaires. En effet ils y en trouverent pluſieurs, qui ſe défendirent long-tems à coups de fleches, & qui ſe firent tuer juſqu'au dernier. Quoique la plûpart des Hollandois fuſſent bleſſés, ils entrerent alors dans la Caverne, où ils trouverent des femmes entaſſées les unes ſur les autres, & ſur leurs enfans, pour les garantir des coups. On prit quatre garçons & deux filles. Un de ces jeunes Sauvages ayant appris aſſez promptement la langue Hollandoiſe, on ſçut de lui l'état & le nom du pays (76).

Ils abordent une Iſle.

Femmes & enfans qu'ils trouvent dans une Caverne.

Cette Nation s'appelle *Enoo*. Elle habite un pays qui ſe nomme *Coſſi*. La petite Iſle porte le nom de Talke; & l'autre, qui eſt plus grande, celui de Caſtemme. On y trouve une grande abondance de Pingouins, dont les Hatans font leur nourriture. De la peau de ces oiſeaux, ils ſe font une eſpece de manteau qui eſt leur unique habillement. Leurs habitations ſont des Cavernes, qu'ils creuſent dans la terre. Noort jugea qu'ils avoient paſſé du Continent dans ces Iſles. Chaque famille habite en particulier; mais toutes les familles d'une même race demeurent dans le même lieu, & forment un petit Peuple qui a peu de communication avec les autres. Le jeune Priſonnier nomma trois autres races; les Kemenetes, qui habitoient le pays de Karai; les Kennekas, qui occupoient celui de Karamai, & les Karaiques, qui étoient en poſſeſſion d'un lieu nommé Marina. La taille commune de tous ces Peuples eſt, à peu près, celle des Hollandois de moyenne grandeur. Ils ont la poitrine large & relevée, le front & le viſage peints. Les hommes laiſſent pendre leurs cheveux ſur le dos & ſur le front. Les femmes ſe les coupent. Les peaux, dont ils ſe couvrent, ne ſeroient pas couſues avec plus d'adreſſe par nos plus habiles Pelletiers. On trouve, plus loin dans les terres, un autre Peuple, nommé Tirimenen, dont le pays s'appelle Koin. Les hommes y ſont d'une grandeur giganteſque, & font ſouvent la guerre à leurs voiſins. L'Auteur leur donne dix à onze pieds de hauteur, & les croit Antropaphages (77).

Ce qu'ils apprennent du Pais & de ſes Habitans.

Geans antropophages.

Le 28, on remit à la voile, pour s'approcher du Continent. Pluſieurs Baleines ſe firent voir dans cette route. Le reſte du Décroit n'offre plus qu'un bon fond pour les ancres. On découvrit, en terre ferme, un beau Ruiſſeau qui traverſoit le Pays, mais ſans pouvoir diſtinguer dans quel endroit il ſe joint à la Mer. Un grand nombre d'arbres, couverts de petits Perroquets, donnent une air très riant à cette Côte. Le 29 ils leverent l'ancre, pour chercher le Port de Famine, où ils vouloient faire de l'eau & du bois. Ici la Côte s'étend au Nord, avec une grande pointe de terre, au Nord de laquelle on trouve, à deux lieues, un Golfe, où les Hollandois s'engagerent.

Port de Famine.

(76) Page 22. (77) Page 24.

Ils y prirent terre, dans l'eſperance d'y trouver Philippeville, Fort, bâti autrefois par les Eſpagnols, qui lui avoient donné le nom de leur Roi. Mais ils n'en découvrirent aucune trace dans le Parage; le Détroit n'a pas moins de quatre lieues de largeur. Il eſt bordé, des deux côtés, par de hautes montagnes, couvertes de nege, qui ne s'y conſerve pas moins en Eté qu'en Hyver. Le rivage eſt revêtu de Bois, dans leſquels on abbattit pluſieurs arbres, pour conſtruire une Chaloupe. Le Général ayant remarqué que leur écorce picquoit la langue, autant que les plus fines épiceries, en prit quelques-uns, pour les porter en Hollande (78).

Olivier de Noort. 1599.

Ce Fort que Thomas Candish nomme *Famine*, du nom qu'il donna lui-même à ſon Havre, étoit ſitué à cinquante-trois degrés dix-huit minutes. Il avoit quatre Baſtions, & quatre Pieces de fonte, qu'on avoit enterrées, lorſque les Anglois y arriverent en 1587. Candish les fit tirer de terre & les prit. La ſituation du Fort lui parut également avantageuſe & riante, proche des bois & de l'eau, dans l'endroit le plus commode du Détroit. On y avoit bâti une Egliſe; & les Eſpagnols y avoient exercé une ſévere juſtice, puiſqu'on y trouva au gibet quelques hommes de leur Nation. Ils avoient mis dans la Place une garniſon de quatre cens hommes, pour fermer le paſſage du Détroit à toutes les autres Nations. Mais le ſuccès fit connoître que leur deſſein n'étoit pas approuvé du Ciel. Pendant trois ans qu'ils employerent à former cette Colonie, ils ne tirerent aucun fruit de leurs ſemences & de leurs plantations. La terre ſe refuſoit à leur travail, & les bêtes féroces venoient ſouvent les attaquer juſques dans le Fort. Enfin, manquant de proviſions & n'en recevant point d'Eſpagne, la plûpart eurent le malheur de périr de faim. Les Anglois trouverent encore leurs cadavres, à demi pourris, & tous vêtus dans les maiſons. Ce grand nombre de Morts, qui demeuroient ſans ſépulture, ayant infecté l'habitation, ceux qui leur ſurvêcurent, ſe virent contraints de l'abandonner. Ils ſe chargerent de toutes les commodités qu'ils avoient la force de porter; & prenant chacun leur fuſil, ils allerent errans ſur la Côte, pour y chercher leur nourriture. Ces Infortunés paſſerent une année entiere dans une ſi triſte ſituation, vivant de feuilles, de fruits ſauvages, de racines, & de quelques oiſeaux, lorſqu'ils en pouvoient tuer. De quatre cens, leur troupe ſe trouvant réduite à vingt-trois, entre leſquels on comptoit deux femmes, ils réſolurent de prendre, à toutes ſortes de riſques, le chemin de Rio de la Plata. Candish apprit ce détail d'un ſoldat, nommé Hernando, qui étoit de leur malheureux nombre, & qui étant reſté ſeul au bord du Détroit, dans l'eſperance d'y voir paſſer quelque Vaiſſeau, tomba effectivement entre les mains des Anglois. On a toujours ignoré ce que les autres étoient devenus (79).

Fort de Philippeville, ou de Famine.

Triſte ſort de quatre cens Eſpagnols.

Le 12 de Décembre, Noort s'avança ſous une pointe eſcarpée, que les Anglois ont nommée le Cap *Forward*, & qui eſt la plus Septentrionale du Détroit. Quatre lieues plus loin, il reconnut une grande Baie, où il fit d l'eau. Ses gens cueillirent, le long du rivage, une ſorte d'herbe qui reſſemble au creſſon d'eau, & qui les ſoulagea beaucoup du ſcorbut. Quelques Matelots mangerent imprudemment d'une autre herbe, qui leur fit perdre, pen-

Cap Forward, & Baye d'Olivier.

(78) Page 25.

(79) Page 27.

dant quelque tems, l'uſage de la raiſon. Toute cette Côte eſt revêtue d'arbres. Le même jour, on reconnut une autre grande Baye, que le Général nomma la Baye d'*Olivier*. On y demeura douze jours à l'ancre, pendant leſquels le Vice-Amiral, qui étoit demeuré juſqu'alors à l'arriere, vint rejoindre les deux autres Vaiſſeaux. Mais les Hollandois furent beaucoup plus étonnés, le 15, de voir paroître une voile étrangere, qu'ils ne reconnurent que le jour ſuivant. C'étoit un Vaiſſeau de leur Nation, commandé par Sebald le Wert, qui étant parti de Hollande vers le tems de leur départ, avoit pénétré dans la Mer du Sud avec trois autres Bâtimens de la même Compagnie, & que le mauvais tems forçoit de rentrer dans le Détroit, tandis que le reſte de ſa Flotte continuoit de tenir la mer. Ils s'avancerent, le 18, dans la Baye, où il avoit jetté l'ancre, à trois lieues de celle qu'ils quittoient. Noort y fit mouiller proche d'un haut Cap, que les Anglois ont nommé le Cap Galant. Cette Baye eſt la meilleure du Détroit. Elle contient une Iſle, qui en a deux autres ſur la même ligne, au milieu du Détroit. Ces trois Iſles ſont les ſeules qu'on rencontre dans cette route, depuis celles des Pingouins. On les paſſe facilement & ſans danger; la même Baye offre quantité de moules, & de Coquillages ronds, d'un goût plus délicat que les moules. On y trouve auſſi, dans les ronces qui couvrent le rivage, une ſorte de groſeilles rouges, qui furent un rafraîchiſſement délicieux pour les Equipages.

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Rencontre de Sebald de Wert.

Cap Galant.

Trois ſeules Iſles dans le Détroit.

Sebald de Wert s'étant rendu, le 19, à bord du Général, on réſolut, par ſon conſeil, de profiter du premier vent, pour entrer dans la mer du Sud. Les Vaiſſeaux étoient bien pourvus d'eau & de bois. S'ils venoient à s'écarter dans cette mer, on nomma, pour Rendez-vous, l'Iſle de Sainte-Marie, proche de la Côte du Chili; & ceux qui s'y rendroient les premiers, eurent ordre d'y ſéjourner juſqu'à deux mois, pour attendre que toute la Flotte y fût raſſemblée. Mais, pendant qu'on tenoit ce Conſeil, le Vice-Amiral, qui en étoit auſſi, ſe déroba ſécrettement, pour retourner à ſon bord; & mettant à la voile, à la faveur d'un petit vent, il laiſſa le Général fort étonné de la hardieſſe avec laquelle il partoit ſans ſon ordre. Les deux autres Vaiſſeaux attendirent juſqu'au lendemain à lever l'ancre, avec Sebald de Wert. La marée leur étant devenue contraire, ils furent forcés de mouiller vers la Côte Septentrionale, fort loin de la terre, & dans un parage ſans abri. Ils y paſſerent deux jours à faire des obſervations ſur les marées, qui leur parurent fort variables. Le tems du flot & de l'ebbe eſt également incertain. Quelquefois l'eau continuoit, pendant l'eſpace de douze heures, à monter ou à deſcendre; quelquefois une heure ſeulement, ou deux, ou trois. Enſuite, c'étoit tout le contraire; & dans ces mouvemens inégaux, il ſe formoit des ras de marée fort dangereux. Le 22, on louvoya juſqu'au deſſous d'un Cap, qui eſt à la Côte Méridionale du Détroit, & qui fait l'entrée d'une grande Baye. Noort y fit jetter l'ancre, du côté le plus Occidental, proche d'une petite Iſle, de figure ronde, derriere laquelle on peut être à couvert des vents d'Oueſt dans une fort bonne Rade; mais ſi profonde, qu'il n'eſt pas aiſé d'y trouver fond. Sebald de Wert, n'ayant pû doubler ce Cap, fut contraint de retourner au Cap Galant. Noort fit l'honneur, à cette Baye, de lui donner le nom du Prince Maurice. Le lendemain, il rejoignit le Vice-Amiral, une demie lieue plus loin, dans une autre Baye, qu'il nomma Baye de

Le Vice-Amiral ſe rend coupable.

Variétés des marées du Détroit.

Baye de Maurice & de Henri.

de Henri ; moins bonne, parce qu'elle eſt preſque ſans abri, contre les vents d'Oueſt (80).

OLIVIER DE NOORT. 1599.

Le 28, on vit un exemple ſignalé de la diſcipline Hollandoiſe. Dans un Conſeil de Guerre, qui fut aſſemblé à bord de l'Amiral, il fut réſolu d'arrêter le Vice-Amiral, & de le ſoumettre à la Juſtice Militaire, pour divers attentats qui bleſſoient l'ordre établi. Cette réſolution fut exécutée, on rédigea par écrit tous les chefs d'accuſations, dont Noort lui fit donner une copie, en lui accordant trois ſemaines pour ſa défenſe. Dans cet intervalle, les Vaiſſeaux furent battus d'une rude tempête, qui les obligea de retourner à la Baye de Maurice. Le Général prit deux Chaloupes, pour viſiter cette Baye. Elle s'étend au Sud-Eſt, par divers canaux. On y trouva beaucoup de glaces ; & l'on jugea qu'elles s'y conſervent toujours, parce qu'alors, au milieu même de l'Eté, une ligne de dix braſſes ne pouvoit pénétrer juſqu'au fond. Un canot de la Chaloupe du Général, s'étant arrêté au rivage, fut attaqué par des Sauvages, qui tuerent deux hommes, & qui les emporterent, apparemment pour les manger. Ces Barbares ſont armés de groſſes maſſues, qu'ils tiennent attachées avec une eſpece de bretelle, & d'une ſorte de zagaies, ou de longues fleches de bois, qu'ils lancent avec la main. Le bois du Nord de la Baye eſt moins propre à la conſtruction que dans la Partie Orientale. Les Chaloupes avancerent deux lieues à l'Eſt, juſqu'au pied d'un Cap, qui ſe nomme *Boluto*, d'où la vûe s'étend ſi loin dans les terres, qu'on croit voir la pleine mer droit à l'Oueſt-Nord-Oueſt, quoiqu'il y ait environ vingt lieues d'un chemin fort difficile. Le Détroit n'en a que deux, dans cet endroit. Un vent impétueux, qui s'éleva le 14 au ſoir, força les trois Vaiſſeaux de reculer encore juſqu'à l'entrée d'une Baye, qu'ils nommerent la Baye Memniſte, parce que le premier Pilote qui la découvrit, étoit un Anabatiſte de cette Secte. Ils en ſortirent le 17 ; mais, après s'être avancés l'eſpace de trois lieues, ils ſe retrouverent dans la néceſſité de chercher une Rade. Celle qui s'offrit la premiere, fut nommée la Baye Gueuſe, ou des Gueux. Le mouillage y eſt meilleur, que dans aucune de celles qu'ils avoient viſitées. On y voit un grand nombre d'Oyes, qui ne peuvent voler qu'à fleur d'eau, & les moules y ſont en abondance.

Le Vice-Amiral eſt arrêté par l'ordre du Conſeil.

1600.

Cap Boluto.

Baye des Gueux.

Enfin le Vice-Amiral ayant paru le 24, pour défendre ſa cauſe, fut déclaré coupable, & condamné rigoureuſement à être *déſerté* au Détroit de Magellan. Deux jours après, il fut conduit au rivage dans une Chaloupe, avec une petite proviſion de pain & de vin, qui ne pouvoit ſervir à prolonger long-tems ſa vie. On ne douta point que ſon ſort ne fût bientôt de mourir de faim, ou d'être pris & mangé par les Sauvages (81). Après l'exécution, l'Amiral ordonna des prieres publiques, & fit exhorter tous les Equipages à profiter de cet exemple. Lint fut nommé Vice-Amiral ; & Lambert Bieſman premier Commis, obtint à ſa place, le commandement du Vaiſſeau la Concorde.

Châtiment de l'Amiral.

On remit à la voile, le 27 de Février, avec un vent ſi favorable, qu'étant ſorti de la Baye des Gueux, on arriva le ſoir à la vûe du Cap que les Eſpagnols ont nommé *Deſirado*, ſur la Côte Méridionale du Détroit. Sa

Cap Deſirado, qui fait la pointe du Détroit.

(80) Page 30.

(81) Page 31.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

hauteur ne permet pas de s'y méprendre. On y voit trois petites Iſles, qui n'en ſont pas éloignées. La Côte Septentrionale fuit tellement au Nord, que de ce côté-là on ne le reconnoît pas pour un Cap. Du même côté, on rencontre, à quatre ou cinq lieues, quelques petites Iſles, que les Eſpagnols ont nommées les Annagadas, ou les Iſles noïées. Depuis le Cap Deſirado juſqu'à la pointe Septentrionale, la largeur du Détroit eſt d'environ ſept lieues (82). Candish donne de longueur au Détroit, environ quatre-vingt-dix lieues Angloiſes, de vingt lieues en degré. Noort lui donne cent dix lieues d'Allemagne; différence ſurprenante, après des obſervations dont on vante également la certitude. L'embouchure du Détroit, dans la mer du Sud, eſt à la même hauteur que celle de la mer du Nord; c'eſt-à-dire, environ cinquante-deux degrés deux tiers, de latitude auſtrale (83).

Longueur & poſition du Détroit de Magellan.

Ce fut le 29 du mois de Février, que les trois Vaiſſeaux Hollandois, ſe trouvant comme dans un nouvel ordre d'idées & d'opérations, gouvernerent au Nord-Oueſt avec un vent favorable. Le 8 de Mars, on fit la revûe des Equipages, qui conſiſtoient encore en cent quarante-ſept hommes. Mais, quatre jours après, le Vice-Amiral diſparut. Le 21, les deux autres découvrirent les Terres, qu'ils reconnurent bientôt pour le Continent du Chili. Ce Pays leur parut beau, & dans quelques endroits fort bien cultivé. Ils jugerent qu'une pointe, qui s'avance dans la mer, étoit celle d'Impériale, ville ſituée plus loin dans les Terres. Après s'être éloignés de cette Côte, ils continuerent d'avancer juſqu'à la vûe d'une Iſle, qui ne leur parut pas à plus de cinq ou ſix lieues du Continent. Vers le ſoir, ils y laiſſerent tomber l'ancre ſur quatorze braſſes. C'étoit la *Mocka*, Iſle de grandeur médiocre, au centre de laquelle, on voit une haute montagne, qui s'ouvre par le milieu, pour faire paſſage à une riviere d'eau douce. On remarque d'autant mieux cette ouverture, que le reſte du pays eſt uni juſqu'à la mer. Les Hollandois, ayant fait reſter leurs Chaloupes, pour s'aſſurer du caractere des Habitans, en obtinrent divers rafraîchiſſemens par des échanges. Un Commerce de quelques jours les rendit ſi familiers avec pluſieurs de ces Inſulaires, qu'ils ne firent pas difficulté de les ſuivre juſqu'à leurs habitations. C'étoit un Village d'environ cinq cens Maiſons, compoſées de paille, & moins larges que longues, avec une eſpece de petit veſtibule au milieu. Quoique les Habitans y euſſent conduit leurs Hôtes, ils ne leur permirent point d'y entrer, ni d'approcher de leurs femmes. Cependant elles ſortirent auſſi-tôt de leurs Maiſons; & paroiſſant fort dociles à l'ordre de leurs maris, elles allerent ſe mettre à genoux dans un lieu peu éloigné, où elles ſe partagerent en deux ou trois bandes. Alors les hommes inviterent les Hollandois à s'aſſeoir ſur des blocs de bois, qui étoient à terre. Une vieille femme apporta au milieu de l'aſſemblée, une large cruche, remplie de leur breuvage, qu'ils nommoient *Cica*. Les Hollandois en burent avec plaiſir. Cette liqueur eſt compoſée d'eau & de mays, qui eſt le ſeul bled du pays (84). Elle enivre; & les Inſulaires

Entrée des Hollandois dans la Mer du Sud.

Iſle de la Mocka.

Les Hollandois en viſitent les habitations.

Breuvage d'une compoſition dégoutante.

(82) Page 34.

(83) Page 40.

(84) Voici la maniere dont l'Auteur aſſure qu'elle ſe braſſe. » Les vieilles femmes qui » n'ont preſque plus de dents, mâchent le » Mays, & l'ayant humecté de leur ſalive, » qui ſert de ferment, le mettent dans des » futailles qu'on remplit d'eau. Plus les femmes ſont vieilles, plus le breuvage eſt eſtimé. *Ibidem.* p. 42.

redoutent ſi peu l'ivreſſe, qu'ils en font la principale ſolemnité de leurs jours de Fête. Un Eſpagnol, qui s'étoit ſauvé du naufrage d'une Barque, ayant été reçu dans cette Iſle, y vivoit depuis trois ou quatre ans; mais, lorſque ſes Protecteurs étoient ivres, il prenoit le parti de ſe cacher, parce qu'il leur connoiſſoit un fond de haine pour ſa Nation, qui lui faiſoit tout craindre d'eux dans cet état. Il n'y avoit ſubſiſté, ſi long-tems, que par le ſecours d'une des principales filles du pays, dont il s'étoit attiré l'affection, & qui le cachoit lorſqu'elle croyoit cette précaution néceſſaire à ſa ſûreté (85).

OLIVIER DE NOORT. 1600. Eſpagnol.

Ces Inſulaires prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils vivent enſemble avec beaucoup de paix & d'union : mais s'il ſe commet quelque meurtre dans l'Iſle, les Parens du Mort ſont en droit de tuer celui qui l'a tué, s'il ne les appaiſe en s'obligeant de leur fournir annuellement une certaine quantité de cica. Leurs uſages reſſemblent beaucoup à ceux des Habitans du Chili qui ne vivent pas ſous la domination Eſpagnole. Ils ſe font des robes de la laine d'une eſpece de brebis, qui l'ont ſi longue qu'elle pend preſque juſqu'à terre. Ces animaux leur ſervent de bêtes de charge : mais lorſqu'ils ſont fatigués, il n'y a point de coups qui puiſſent les faire marcher. Ils tournent la tête vers celui qui les frappe, en exhalant vers lui une très mauvaiſe odeur. Les Inſulaires n'en voulurent point vendre aux Hollandois. Cependant ils leur en amenerent d'autres, ſemblables aux brebis de l'Europe & fort graſſes. De toutes les marchandiſes qu'on leur préſenta, ils choiſirent toujours des haches, des couteaux, & toutes ſortes d'ouvrages de fer, parce qu'ils les vendoient fort cher aux Peuples du Continent (86).

Brebis qui ſervent de bêtes de charge.

Les Hollandois partirent de leur Iſle (87), en bonne intelligence avec eux, & firent voile vers celle de Sainte-Marie, qui n'en eſt qu'à dix-huit lieues. Ils la reconnurent le même jour; mais ils découvrirent en même-tems un Vaiſſeau qui étoit à la Rade, & qu'ils prirent d'abord pour leur Vice-Amiral. En s'approchant, ils diſtinguerent bientôt que c'étoit un Eſpagnol, ſurtout aux efforts qu'il fit pour les éviter. Ils ſe crurent intereſſés à le ſuivre, pour empêcher, s'il étoit poſſible, qu'il ne portât la nouvelle de leur arrivée aux Eſpagnols des Ports voiſins. Cette chaſſe les écarta du rendez-vous qu'ils s'étoient donné dans l'Iſle de Sainte-Marie. Mais, ayant joint le Bâtiment qu'ils pourſuivoient, ils n'eurent pas de peine à s'en ſaiſir. Le Général, qui conçut tous les avantages qu'il pouvoit tirer de cette priſe, donna ordre que ſes Priſonniers fuſſent traités avec douceur. Leur Vaiſſeau, qui ſe nommoit *El-buon-Jeſus*, étoit d'environ ſoixante tonneaux, & portoit des vivres aux Iſles de la Conception & d'Arauco (88), où leur Nation faiſoit la guerre aux Indiens.

Les Hollandois prennent un Vaiſſeau Eſpagnol.

Il devint impoſſible aux Hollandois, de ſurmonter les vents qui les éloignoient de Sainte-Marie. Ils prirent la réſolution de ſe rendre au Port de Saint-Jago, nommé Val-Paraiſo, à trente-trois degrés. Cette manœuvre acheva de les ſéparer de leur Vice-Amiral, qu'ils ne revirent plus, & dont ils n'apprirent même aucune nouvelle. Ils jugerent qu'il n'avoit pû relâcher non

(85) Page 44.
(86) Page 44.
(87) A trente-huit degrés, ou un peu plus.
(88) Arauco eſt proche la Côte du Chili, quatre lieues au-deſſus de Sainte-Marie.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

plus à Sainte-Marie, parce que dans les Cartes cette Iſle étoit placée à trente-ſix degrés de latitude du Sud, & que par leurs propres obſervations ils l'avoient trouvée à trente-ſept degrés quinze minutes. En effet, le Général n'auroit pas été plus heureux à la reconnoître, s'il n'avoit eu les Ecrits des Anglois pour diriger mieux ſa courſe. Un autre Bâtiment Hollandois, de la même Flotte que Sebald de Wert, s'y étoit trompé; & ſon erreur l'avoit fait tomber entre les mains des Eſpagnols. Noort apprit de ſes Priſonniers que ce Vaiſſeau, nommé le Cerf-volant, & commandé par Dirick-Gerritſz, avoit été conduit à Callao, Port de Lima.

Erreur des anciennes Cartes ſur la ſituation de Sainte Marie.

Val-Paraiſo, Port de Saint-Jago.

Le 28, les Hollandois s'avancerent juſqu'à Corona, qui n'eſt qu'à trois lieues de Val-Paraiſo. La ville de Saint-Jago, dont Val-Paraiſo eſt le Port, eſt ſituée dix-huit lieues plus loin dans les terres. Les environs ſont remplis de Vignobles, dont le vin a le goût & la couleur des vins rouges de France. On y trouve auſſi beaucoup de pommes & de coins. Les brebis, qui ſont en très grand nombre dans ce canton, y fourniſſent d'excellent ſuif, dont on charge des Vaiſſeaux entiers. En un mot, le pays eſt d'une rare fertilité. Noort, s'étant approché du Port, y trouva deux Bâtimens Indiens, dont il tira des vivres. Sur le bord du rivage, il ne vit qu'une ſeule Loge, qui ſervoit de retraite aux marchandiſes qu'on vouloit embarquer. N'ayant pas d'autre avantage à tirer d'un lieu ſi déſert, il leva l'ancre, après y avoir reçu des lettres du Capitaine Dirick-Gerritſz, qui lui faiſoit une vive peinture de la miſere où il vivoit à Lima (89). Le premier d'Avril, il entra dans une grande Baye, nommée Puerto-Lagnaſco, à vingt-huit degrés trente minutes du Sud. La Rade en eſt ſi bonne, qu'il prit le parti d'y faire de l'eau, quoique tous les Indiens du pays reconnuſſent la domination Eſpagnole. On voit peu de Maiſons & peu d'arbres ſur le rivage; mais le pays eſt fort habité dans les terres. Il y croît toutes ſortes de fruits, ſur-tout du raiſin, des figues, & des melons de beaucoup meilleur goût que ceux de l'Europe. Les ſervices que Noort avoit reçus de ſes Priſonniers Eſpagnols, par des informations qui avoient reglé ſa route, le porterent à leur rendre ici la liberté, à l'exception du Pilote & de quelques Eſclaves Négres qu'il retint dans d'autres vûes. En congédiant Dom Franciſco d'Ivara, Capitaine du bon Jeſus, il le combla de careſſes & de préſens, pour l'engager par la reconnoiſſance à procurer de meilleurs traitemens au Capitaine Dirick-Gerritſz (90).

Fertilité du Pays.

Baye de Puerto Lagnaſco.

Ses excellens fruits.

Lumieres que les Hollandois tirent d'un Pilote Eſpagnol.

Outre ce motif, auquel cet Officier dût la liberté, Noort croyoit s'être apperçu que le Pilote Eſpagnol étoit un homme éclairé & naturellement ouvert; mais que la préſence du Capitaine étoit un frein qui retenoit ſa langue. Il ſe flatta qu'étant ſeul à bord, on auroit moins de peine à tirer de lui quantité de lumieres, dont la néceſſité augmentoit de jour en jour, & pour leſquelles il auroit été trop odieux d'employer la violence. En effet, ce Pilote, qui ſe nommoit Juan de Santaval, déclara volontairement qu'il y avoit à Lima trois Vaiſſeaux de guerre, prêts à faire voile auſſi-tôt qu'ils apprendroient l'arrivée de quelques Navires Etrangers; qu'ils avoient ordre de les attaquer ſans diſtinction, pour conſerver à l'Eſpagne le Domaine abſolu de cette mer; que ces Vaiſſeaux étoient d'une grandeur conſidérable, armés

(89) L'Auteur n'explique point par quelle voie il reçut ces Lettres. (90) Page 52.

chacun de vingt-quatre pieces de fonte, & de plus de trois cens hommes d'équipage ; enfin, qu'il y avoit dans le même Port deux autres Bâtimens, deſtinés à charger l'argent du Roi (91).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Des informations ſi graves déterminerent auſſi-tôt le Général Hollandois à tourner ſes voiles vers le Cap de Saint-François, qui eſt à la hauteur d'un degré & demi de latitude du Nord, & par où paſſent tous les Vaiſſeaux qui viennent de Lima, de Panama & d'Acapulco. Pendant toute l'année, les vents aliſés ſoufflent ſur cette Côte. Mais Juan de Santaval, ſe croyant condamné par ſon ſort à ne rien diſſimuler aux Hollandois, joignit à cette déclaration, des éclairciſſemens ſur toutes les Côtes du Chili & du Perou, que Noort s'attacha lui-même à recueillir, & qui donnent beaucoup de prix à ſa Relation. Ce ſeroit lui en dérober l'honneur, que de les renvoyer à la partie de ce Recueil qui doit regarder l'Amérique ; d'autant plus qu'ayant ſervi à régler ſa navigation, elles appartiennent néceſſairement à ſon Journal. Il ſuffira, au contraire, dans l'article du Perou, d'avertir qu'on peut trouver ici un fort bon ſupplément pour les Relations Eſpagnoles. On s'attache littéralement à ſuivre Noort, ſans autre changement que celui de quelques expreſſions.

Eclairciſſemens qu'il leur donne ſur la Côte du Chili & du Perou.

Chibve eſt ſituée à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, dans un Golfe tout ſemé d'Iſles. C'eſt une grande Iſle, habitée ſur ſes bords par les Eſpagnols, qui n'y ont point d'autre Maître qu'un Gouverneur de leur Nation. Il y avoit alors un an, que les Eſpagnols du Continent ignoroient ce qui ſe paſſoit dans l'Iſle de Chibve. On y trouve beaucoup de brebis, dont ſe font les meilleures étoffes du Chili, & cette Iſle en eſt la derniere terre.

Iſle de Chibve.

Oſorne eſt une ville du Continent, aſſez éloignée du rivage, à quarante-deux degrés. On y fabrique des étoffes de laine & des toiles. Les Eſpagnols y ont un Gouverneur. Villa-Ricca eſt auſſi dans les terres, vingt ou trente lieues à l'Eſt de Baldivia. On y fabrique quantité de toiles & d'étoffes à l'Indienne, dont le Commerce s'étend dans tout le pays, particuliérement à Coquinibo & dans les Places voiſines.

Oſorne.

Villa-Ricca.

Baldivia eſt ſituée à quarante degrés, ſur le bord d'une riviere, qui coule encore l'eſpace de quatre lieues juſqu'à la mer. Son canton eſt riche en mines, d'où l'on tire beaucoup d'or. On y ſcie quantité de planches, qui ſe tranſportent à Lima & dans d'autres lieux. Entre Baldivia & Imperiale, on trouve une eſpece de Sauvages, nommés Toltipins. Lorſque les Eſpagnols entrerent dans Imperiale, cette ville avoit plus de 30000 Habitans, dont vingt Eſpagnols ne tuerent pas moins de vingt mille. Ces Malheureux ſe laiſſoient tuer, parce qu'ils croioient que leurs Ennemis étoient immortels. Ils s'étoient révoltés depuis plus d'un an, & les Eſpagnols ſembloient diſpoſés à les laiſſer libres. La riviere, qui paſſe dans leur ville, eſt ſi baſſe à l'embouchure, qu'elle ne peut recevoir de Vaiſſeaux. Imperiale eſt à cinq ou ſix lieues dans les terres, à trente degrés trente minutes de hauteur.

Baldivia.

Impériale.

Angol eſt à trente lieues d'Imperiale & à douze de la Conception. On y fabrique des étoffes, & l'on y trouve de l'or ; mais la guerre fermoit alors l'accès des Mines.

Angol.

(91) Pages 52 & 53.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Tuccabel, ville du Chili, entre les Iſles de la Mocha & de Sainte-Marie, n'a qu'une fort petite Rade. Mais comme la Côte eſt unie, on y jette l'ancre aiſément. Les Indiens, ſeuls Maîtres de cette Place, la gardoient ſi ſoigneuſement, qu'ils n'en accordoient pas même l'entrée aux Eſpagnols. Sa ſituation eſt à trente-ſept degrés trente minutes.

Tuccabel.

Le Cap de Lavapie fait face à l'Iſle de Sainte-Marie, dont il eſt éloigné d'environ deux lieues. Il eſt déſert; quoiqu'il renferme une Rade, qui eſt à l'abri des vents du Sud.

Cap de Lavapie.

La Conception, Place ſituée ſur le bord de la mer, eſt la réſidence d'un Gouverneur Eſpagnol. On en tire autant d'or, que d'aucun autre endroit de l'Amérique. Elle eſt à trente lieues de Silao, ville enfoncée dans les terres, d'où l'on tire peu d'or, mais où le vin & les fruits ſont en abondance. Les Eſpagnols y étoient fort expoſés aux inſultes des Indiens. Silao reſſemble beaucoup à Saint-Jago, qui eſt la principale Place du Chili, & la réſidence d'un Evêque.

La Conception & Silao.

Coquimbo eſt une ville à ſoixante lieues de Saint-Jago, où les mines d'or ſont en abondance, mais dont le pays avoit été ſi dépeuplé par les Eſpagnols, qu'il ne reſtoit plus aſſez d'Habitans pour y travailler. Il produit d'ailleurs beaucoup de vin & de fruits. La ville eſt à trente degrés.

Coquimbo.

Moro-Morreno, ville maritime à trente-trois degrés, étoit alors déſerte. Les Habitans des lieux voiſins y venoient pêcher, & vendoient leur poiſſon ſec à des Nations plus éloignées. Candish les nomme des gens ſimples, qui vivent en vrais Sauvages. Leurs demeures ne ſont compoſées que de peaux de bêtes, qu'ils étendent ſur la terre, & ſur leſquelles ils mettent quelques fourches, avec des perches en travers, pour ſoutenir des feuilles d'arbres qui leur ſervent de toît.

Moro Morreno.

Rio-Loa, Place ſituée à vingt-deux degrés, n'eſt connue que par la pêche, dont ſes Habitans font leur ſeule occupation.

Rio Loa.

Terrapaca eſt à vingt-un degrés. Son Port ſe nomme *Icaiſa*. On y pêche beaucoup de Hareng.

Terrapaca.

Arica, ville maritime, où ſe charge preſque tout l'argent qui vient du Potoſi, & qui ſe tranſporte à Lima, eſt ſituée à dix-huit degrés quarante minutes. Elle eſt défendue par un Fort Eſpagnol.

Arica.

Punta de Hilo étoit autrefois le Port de Potoſi. Il y reſte quelques habitations, d'où l'on tire de la farine & d'autres vivres.

Punta de Hilo.

Ciloca eſt un Port, dont l'entrée conſiſte dans un Canal fort étroit. C'eſt le Havre d'Arequipa, grande ville & bien peuplée, à dix-ſept degrés trente minutes. On y trouve du vin, du froment, toutes ſortes de fruits, des brebis & des mulets.

Ciloca.

Camana, ſix lieues plus loin ſur la Côte, produit beaucoup de vin & de fruits. On y fabrique diverſes marchandiſes, qui ſe tranſportent à Chiloa.

Camana.

Oconge eſt une Place maritime, avec une vallée remplie de vignobles.

Oconge.

Los-Lomos de Attico eſt une grande colline, derriere laquelle on trouve une eſpece de Rade. Acari, ville peuplée, eſt ſituée ſur cette colline.

Los-Lomos.

La Naſca, bon Port, voiſin de Puerto San-Nicolas, offre une ville de même nom, ou l'on trouve les meilleurs vins du Perou & du Chili.

La Naſca.

Paraco & Piſco ſont deux Ports, fort voiſins, à trente-un degrés trente

Paraco & Piſco.

minutes. Leur ville, qui ſe nomme Ica, en eſt à dix-huit lieues dans les terres. On y recueille plus de vin que dans aucun autre Canton du Perou. OLIVIER DE NOORT. 1600.

Chinea eſt un autre Port ſur la même Côte, avec une ville qui fournit quantité de mercure. Chinea.

Celle de Cagueta, qui la ſuit, fournit, en abondance, du froment, du Mays, du fromage, & diverſes ſortes de fruits.

Callao, ou le Port de Lima, eſt une ville conſidérable, à douze degrés vingt minutes, avec un Port, dont la Rade paſſe pour la plus grande & la plus ſûre de toute la mer du Sud. Elle n'eſt qu'à deux lieues de Lima. Il ne pleut jamais dans ce Canton; du moins les Eſpagnols ne ſe ſouvenoient-ils pas d'y avoir vû pleuvoir, depuis qu'ils y étoient établis; ce qui n'empêche point que la terre n'y ſoit d'une extrême fertilité. Chaque épi de bled produit deux fois plus qu'en Eſpagne, & l'on y recueille deux moiſſons chaque année. Callao de Lima.

Gavre eſt un Port, deux lieues au-deſſous des ſalines de Lima, qui ſont ſur la Côte, à dix lieues de cette ville, & où l'on trouve du ſel dans une vallée ſans eau. Gavre.

La Baranqua, autre Port, à onze degrés, fournit beaucoup de froment; comme celui de Guarmei, qui en eſt voiſin, donne du charbon de terre. La Baranqua & Guarmei.

Santa eſt une ville bien peuplée d'Eſpagnols, où l'on trouve du froment, du mays, du miel, du ſucre & d'autres marchandiſes. Depuis quelques années, on y avoit découvert une Mine d'argent. Santa.

Truxillo eſt la Capitale de trois ou quatre petites villes, ſituées ſur la Côte, dont les Ports ſont des eſpeces de Bayes, où l'on charge du miel, des conſerves, du ſavon d'Eſpagne, & du cuir. Cherepe eſt celle où l'on en charge le plus. Truxillo.

Paita eſt une autre ville, avec un Port où relachent les Vaiſſeaux de Panama, dans leur route au Port de Lima. On y fait une pêche conſidérable. Les Anglois, conduits par Candish, brûlerent cette Place, & toutes les marchandiſes qu'on y avoit raſſemblées. Paita.

L'Iſle de Puna diviſe l'embouchure de la riviere de Guaiaquil, qui a, ſur ſes bords, une ville du même nom, où l'on conſtruit un aſſez grand nombre de Vaiſſeaux. Les Eſpagnols y entretiennent une garniſon, pour la ſûreté des ouvriers. On fabrique, dans l'Iſle de Puna, des cordages & toutes ſortes d'agrets. La Rade y eſt commode, ſoit pour le mouillage, ou pour les exercices du travail. Candish raconte qu'ayant pénétré juſqu'à la demeure du Seigneur de l'Iſle, il fut ſurpris de trouver une Maiſon bien ordonnée, avec de belles cours, & de grands appartemens, accompagnés d'agréables galeries, dont la vûe donnoit ſur la mer. Le bas contenoit une ſpacieuſe ſale, qui étoit terminée par un vaſte magaſin, rempli de brai & de godron. Tous les Habitans de l'Iſle étoient Eſclaves de ce Cacique. Il avoit épouſé une très belle Eſpagnole, à qui l'on rendoit des honneurs extraordinaires; & qui avoit converti, à la Foi Chrétienne, ſon Mari & tous ſes Sujets. On voyoit, autour de ſon Palais, environ deux cens Maiſons, & le même nombre à-peu-près dans deux autres villages de l'Iſle. Candish la trouva preſqu'auſſi grande que l'Iſle Angloiſe de Wight. A peu de diſtance, on rencontre une autre Place, nommée *Guaiaquil-Vechio*, ou le vieux Guaiaquil, premiere habitation Iſle de Puna & Guaiaquil. Guaiaquil-Vechio.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

des Eſpagnols au Perou. Depuis cette ancienne ville juſqu'à Panama, la Côte n'eſt habitée que par des Indiens, & n'a point de Port remarquable par ſa ſituation ou ſon Commerce.

La fameuſe ville de Panama (92), où viennent paſſer toutes les richeſſes du Chili & du Perou, eſt ſur la Baye du même nom, à deux lieues de ſon Port. On y conſtruiſoit alors un grand nombre de Vaiſſeaux.

En général, le Chili, depuis Saint-Jago juſqu'à Baldivia, eſt une des plus fertiles Parties de la Terre. Tout ce qu'on y plante, croît avec une fécondité merveilleuſe. L'air y eſt ſi ſain, que les maladies y ſont très rares; & ſi ſubtil, qu'une épée mouillée, qu'on remet dans le fourreau, y ſéche ſans ſe rouiller (93).

Lettres interceptées, qui inſtruiſent Noort de l'état des Eſpagnols.

Noort, ayant profité de ces inſtructions pour viſiter toute la Côte, intercepta des Lettres qui contenoient divers éclairciſſemens ſur la guerre que les Eſpagnols avoient à ſoutenir contre les Indiens. Une partie de ces Peuples avoit ſecoué le joug. Ils s'étoient ſaiſis, le 24 de Novembre de l'année précédente, de la ville de Baldivia, qu'ils avoient raſée, après y avoir fait une cruelle boucherie de leurs anciens Vainqueurs. Leur retraite avoit laiſſé aux Eſpagnols le tems de s'y rétablir; mais Impériale étoit alors aſſiégée par les mêmes Indiens. Les vivres y manquoient. On y avoit déja mangé juſqu'aux chevaux, & quantité d'Eſpagnols y étoient morts de faim. Ces triſtes nouvelles étant les dernieres qu'on en avoit reçues, il y avoit beaucoup d'apparence que les Indiens étoient Maîtres de la Place (94).

Santaval racontoit que ces Indiens ſont guerriers. Ils ſe ſervent, avec beaucoup d'adreſſe, de leurs chevaux & de leurs lances. Leur haine étoit ſi vive pour les Eſpagnols, qu'après les avoir tués, ils leur ouvroient l'eſtomac & leur mordoient le cœur. Ils ne manquoient pas de leur ôter auſſi le crane, qu'ils faiſoient ſervir de taſſe pour boire entr'eux. Lorſqu'ils avoient pris Baldivia, ils y avoient brûlé les maiſons, les Egliſes & les Images. Ils coupoient la tête aux Prêtres, en diſant: Les Dieux des Eſpagnols touchent à leur fin. Ils prirent de l'or, dont ils remplirent la bouche de quelques Officiers maſſacrés. Nation avare, leur diſoient-ils, raſſaſiez-vous à préſent de ce métal, pour lequel vous nous avez tant fait ſouffrir, & dont vous n'avez jamais été raſſaſiée. Après s'être ſoulevés, & lorſqu'il fut queſtion d'élire entr'eux un Chef pour les commander, ils prirent une groſſe poutre, & tour-à-tour chacun la chargea ſur ſes épaules. Celui qui la ſoutint le plus long-tems obtint la préférence. Pluſieurs réſiſterent au fardeau pendant cinq & ſix heures: mais il s'en trouva un qui le ſoutint vigoureuſement pendant vingt-quatre heures entieres, & le choix tomba ſur lui (95).

Poudre blanche en haute mer.

Entre les événemens les plus ſinguliers de ce Voyage, l'Auteur obſerve qu'en haute mer, plus de huit jours après avoir quitté Puerto-Lagnaſco, les Vaiſſeaux Hollandois ſe trouverent dans un air ſi épais, qu'on ne pouvoit voir au-delà d'un jet de pierre; & ce qu'il y eut d'étrange, les habits des Matelots parurent couverts d'une poudre auſſi blanche que de la farine. Le Pi-

(92) C'eſt l'ancienne Panama, qui a été détruite en 1670. La nouvelle en eſt à quatre lieues, à huit degrés quarante minutes de latitude.

(93) Pages 63 & précédentes.

(94) Page 64.

(95) Page 65.

lote

lote Eſpagnol les aſſura que ce Phénoméne étoit ordinaire dans cette mer, & que les lieux, où il arrivoit, ſe nommoient *Arenales*, ou Parages ſabloneux. Il dura tout le jour (96).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Le 25 d'Avril, lorſqu'on croyoit devoir beaucoup de reconnoiſſance aux informations volontaires de Santaval, un des Eſclaves Negres, qu'on avoit retenus avec lui, déclara que dans le Vaiſſeau el-Buon-Jeſus, ſur lequel Noort avoit mis un Capitaine Hollandois, il y avoit eu trois tonneaux pleins d'or, qu'il avoit aidé lui-même à charger; & que, pendant qu'on lui donnoit la chaſſe, le Capitaine d'Ivara les avoit fait jetter dans les flots, pour dérober ces précieuſes dépouilles à la Flotte Hollandoiſe. Auſſi-tôt les civilités, qu'on avoit eues pour le Pilote, furent changées en menaces. Il refuſa d'abord l'aveu qu'on lui demandoit; mais ayant été mis à la torture, avec un Eſclave Negre, ils confeſſerent tous deux que le Vaiſſeau Eſpagnol avoit, à bord, cinquante-deux petites caiſſes remplies d'or, chacune de quatre Arrobes, avec cinq cens barres d'or, du poids de huit, dix, & douze livres, qui faiſoient en tout dix mille deux cens livres d'or, & que le Capitaine avoit fait jetter toutes ces richeſſes dans la mer, ſans aucune exception. Noort ſe hâta de faire viſiter toutes les parties du Vaiſſeau; mais on ne trouva que dans les habits du Pilote, un petit ſac, qui contenoit une livre d'or (97).

Richeſſes jettées dans la mer, pour en priver les Hollandois.

Les tourmens, qu'on ſe crut en droit de continuer, lui arracherent d'autres explications. Il déclara que l'el-Buon-Jeſus avoit chargé cet or dans l'Iſle de Sainte-Marie, & qu'il devoit y demeurer juſqu'au mois de Mars, pour en recevoir encore; mais, qu'ayant ordre auſſi de mettre à la voile, s'il appercevoit quelque Navire étranger, pour en porter l'avis à Lima, il avoit eu le malheur, quoiqu'extrêmement léger à la voile, de ne pouvoir éviter les Hollandois. Il ajouta qu'au mois de Mars, il devoit ſe rendre à l'Iſle d'Arauco, y laiſſer les vivres qu'il avoit à bord, & prendre l'or qu'il y trouveroit prêt, pour le porter à Lima.

Déclarations arrachées par la torture.

» Tous ces deſſeins, remarque l'Auteur, furent déconcertés par l'arrivée » de nos Vaiſſeaux; mais le déſordre qu'elle mit dans les affaires des Eſ» pagnols, ne tourna point à notre avantage. Nous avions malheureuſement » ignoré que l'Iſle de Sainte-Marie produiſît tant d'or. Il n'y avoit pas plus » de trois ans, que les Mines y avoient été découvertes. Cependant cette Iſle » n'avoit qu'un petit nombre d'Eſpagnols, qui ne pouvoient recevoir de » ſecours que d'environ deux cens Sauvages, ſans autres armes que des arcs » & des fleches (98).

Le Pilote Eſpagnol dit encore, que le même jour, où l'on avoit eu la généroſité de relâcher le Capitaine d'Ivara, ils étoient convenus enſemble, lui, de conſeiller aux Hollandois de prendre la route du Cap S. François, & le Capitaine, d'avertir les Vaiſſeaux de Guerre, qui étoient à Lima, de les pourſuivre ſur cette route. Un aveu de cette nature fit perdre aux Hollandois tout ſentiment de compaſſion. Ils réſolurent de jetter le Pilote dans la mer, ſur-tout, lorſqu'après avoir été traité avec plus de douceur, il ne laiſſa pas de ſe plaindre, & de ſoutenir ouvertement qu'on l'avoit empoiſonné; ſans compter, ajoute l'Auteur, que non-ſeulement il cherchoit l'occaſion de ſe

Sort du Pilote Eſpagnol.

(96) Page 66. (97) *Ibidem.* (98) Page 67.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

sauver lui-même, mais qu'il sollicitoit les Esclaves Negres à l'accompagner dans sa fuite. Il fut précipité dans les flots, par l'ordre du Conseil. L'Esclave, qui avoit été mis à la torture avec lui, eut la tête cassée d'un coup de fusil; & leur Vaisseau même, qui commençoit à faire eau, fut abandonné aux vents, après qu'on en eût tiré les vivres & l'artillerie (99).

Longue navigation des Hollandois.

Ces événemens firent abandonner le dessein, qu'on avoit eu, d'attendre les Espagnols sous le Cap de saint François. On prit celui de ranger la Côte jusqu'à l'Isle des Cocos, qui est à cinq degrés de latitude du Nord, pour y prendre des Cocos & de l'eau. Mais, après avoir vogué jusqu'au 20 de Mai, sans pouvoir la reconnoître, Noort s'arrêta au parti de tourner ses voiles vers les Philippines, qui sont à deux milles quatre cens lieues du Perou (1), dans la résolution de ne relâcher qu'aux Isles des Larrons, qu'on a nommées depuis les Isles Marianes (2). Cette navigation parut d'une longueur infinie aux Equipages Hollandois, qui n'avoient pas conçu jusqu'alors l'immensité de ces mers. Ils n'arriverent que le 15 de Septembre, à la vûe d'une de ces Isles.

Ils arrivent aux Isles Marianes ou des Larrons.

Le matin du 16, ils étoient encore à plus d'une lieue du rivage, lorsqu'ils virent paroître un grand nombre de Canots, qui leur apporterent des Cocos, des bananes, des cannes de sucre & du poisson. Toutes ces provisions furent échangées pour du fer, dont les Insulaires étoient fort avides, & qu'ils nommoient *Hierro*, comme les Espagnols, parce que tous les ans ils voyoient dans leurs Isles quelque Vaisseau de cette Nation. Les deux Navires Hollandois continuerent de ranger la Côte, & doublerent le Cap Méridional, d'où ils apperçurent une pointe fort basse, sur laquelle ils croyoient pouvoir mouiller. Cependant ils ne cessoient point de voir approcher des Canots. Ils en comptoient déja plus de deux cens, montés chacun de trois, quatre, ou cinq hommes, qui s'empressoient autour d'eux, & qui crioient Hierro. Dans cette confusion, les Vaisseaux passerent sur deux de ces petits Bâtimens; mais les Insulaires, qui sçavent nager parfaitement, y rentrerent aussi-tôt, & se présenterent avec la même ardeur.

Observations sur les Isles & sur le caractere des Insulaires.

Ces Isles, suivant la remarque de l'Auteur, avoient été justement nommées Isles des Larrons, parce que les Habitans étoient livrés au larcin, & qu'ils le commettoient avec une adresse surprenante. Ils tromperent plusieurs fois les Hollandois. Quelques-uns leur présenterent, sur des paniers de feuilles de Cocos, du riz si bien arrangé, qu'à la premiere vûe, on s'imaginoit qu'il y en eût beaucoup; mais, après l'échange, on trouvoit sous le riz des coquilles élevées, ou des feuilles. Cette ruse étoit d'autant plus sûre, que, pour commercer d'abord avec eux, il falloit attacher, au bout d'une corde, le morceau de fer qu'on leur offroit, le laisser pendre dans leurs Canots, où ils avoient la liberté de l'examiner, & retirer de même ce qu'ils donnoient en échange, après l'avoir montré à la même distance. Deux vinrent à bord. On leur offrit à boire & à manger. Mais ils ne pensoient qu'à voler tout ce qui se présentoit à leurs yeux. Un d'entr'eux, voyant une épée entre les mains d'une Hollandois, ne fit pas difficulté de la lui arra-

(99) Pages 69 & précédentes.
(1) Page 68.
(2) Du nom de Marie-Anne d'Autriche, Reine d'Espagne.

cher ; & s'étant jetté dans les flots, il eut le bonheur d'échapper en plongeant. On tira néanmoins pluſieurs coups ſur lui & ſur pluſieurs autres, qui emporterent auſſi divers inſtrumens ; mais ils faiſoient tant de chemin ſous l'eau, qu'ils y étoient à couvert des coups. Ceux qui n'avoient point encore eu l'occaſion d'exercer leur adreſſe, demeuroient tranquilles, comme s'ils avoient ignoré ce qui ſe paſſoit à leur vûe. On les auroit pris pour des animaux amphibies, qui pouvoient vivre également ſur la terre & dans l'eau. Noort fit jetter, devant eux, cinq morceaux de fer à la mer, pour ſe donner le plaiſir de les voir plonger librement. Ils les retirerent en ſi peu de tems, qu'on ne pouvoit leur refuſer de l'admiration. Leurs Canots ſont ſi bien faits, que les Hollandois n'avoient rien vû d'égal dans tous leurs Voyages. Ce ſont des troncs d'arbres, de quinze à vingt pieds de long, ſur un pied de largeur, commodes, legers à la voile. Au lieu de révirer de bord pour louvoyer, ils mettent le gouvernail où étoit le Cap, ſans faire aucun changement à la voile. Elle eſt tiſſue de roſeaux, & de la forme d'une voile d'artimon. Leurs femmes, dont on reçut auſſi pluſieurs à bord, étoient nues, comme les hommes, à l'exception du milieu du corps, qu'elles ſe couvrent d'une ſimple feuille. Elles portent de longs cheveux. Au contraire, les hommes les ont très courts. Ils ſont bazanés. Ils ont beaucoup d'embonpoint. Leur taille eſt plus haute & mieux fournie que celle des Européens. Mais la plûpart ont le viſage difforme. Quelques-uns avoient le nez défiguré par des maladies honteuſes ; du moins, c'eſt ce qu'ils faiſoient entendre eux-mêmes par leurs ſignes. Leur bouche s'étoit reſſerrée juſqu'à ne conſiſter que dans un petit trou (3). Cette Iſle, que les Hollandois prirent pour celle de Guana (4), leur parut d'environ vingt lieues de tour. Ils n'en découvrirent pas d'autres (*).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Après y avoir pris des rafraîchiſſemens, ils recommencerent à gouverner vers les Philippines. Le 14 d'Octobre, ils découvrirent la Terre, qui leur parut fort haute, & que cette apparence leur fit prendre pour le Cap du Saint-Eſprit, à 13 degrés de latitude. A ce compte, une Bouque, qu'ils apperçurent bientôt au côté Méridional, devoit être le Détroit de Manille. Ils continuerent d'avancer du même côté ; & gagnant la pointe de terre, ils y mouillerent au Nord, ſur douze braſſes, derriere un rocher. La Bouque a, dans cet endroit, environ trois lieues de large. Le lendemain, ils quitterent cette pointe, qui eſt une Iſle, pour s'avancer l'eſpace de huit lieues, à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Enſuite ils gouvernerent vers la Côte Méridionale. On voyoit, du côté oppoſé, un Pic fort haut & fort aigu ; mais l'Oueſt n'offroit que des terres baſſes, ſans aucune ouverture. On laiſſa tomber les ancres. Une Chaloupe pénétra dans une belle riviere, dont les deux rives étoient couvertes d'arbres. Les Hollandois y trouverent quelques Indiens fort pauvres, auxquels ils firent préſent de quelques couteaux & d'un peu de toile, que ces Barbares parurent dédaigner. Cependant ils porterent des fruits à bord de l'Amiral. Le 16, on vit approcher, du même Vaiſſeau, un grand Canot, dans lequel étoit un Eſpagnol, qui fit trois décharges de ſon fuſil.

Les Hollandois arrivent aux Philippines.

Leurs obſervations.

(3) Pages 72 & précédentes.

(4) C'eſt apparemment celle que l'Hiſtorien des Iſles Marianes, nomme Guahan.

(*) Voi. ci-deſſous la deſcr. des Iſles Marianes.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

On lui répondit de trois coups. Son incertitude sembloit lui ôter la hardiesse d'avancer : mais le Général ayant fait arborer le Pavillon d'Espagne, & vêtir un de ses Matelots en Moine, il fut rassuré par cette vûe. On lui fit un accueil civil. Noort lui dit que ses deux Vaisseaux étoient François, & qu'ils avoient commission du Roi d'Espagne, pour se rendre à Manille ; mais que la longueur du Voyage les avoit mis dans un extrême besoin de rafraîchissemens. L'Espagnol répondit qu'ils étoient dans une grande Baye, qui se nommoit la *Baya*, à sept ou huit lieues au Nord du Détroit de Manille, & que le Pays étoit fertile en toutes sortes de vivres. Aussi-tôt il donna ordre aux Indiens de son Canot, d'aller prendre au rivage, du riz, des poules, & des porcs, qu'ils apporterent à bord. Ils exigerent que toutes ces provisions leur fussent payées en argent. Pendant quelques jours, on ne cessa point de voir regner l'abondance sur les deux Vaisseaux. La plûpart de ces Indiens étoient nuds. D'autres avoient une robe de toile. Quelques-uns même étoient vêtus à l'Espagnol, avec des hauts-de-chausses, & de petits pourpoints. Les Principaux, qui descendoient des anciens Princes du Pays, avoient la peau découpée, ou piquée avec beaucoup d'art. Mais ces Peuples sont d'un naturel timide & servile. Ils n'ont point d'armes, & se laissent maîtriser au gré des Espagnols, qui leur font payer par tête, un tribut de trois Réales. Noort observe que ce n'est point à la violence, que les Espagnols sont obligés de cette docilité. » Ils sont en petit nombre dans ces Isles : mais ils ont, » dans chaque quartier, un Prêtre qui est fort respecté des Habitans ; & s'ils » ne tiennent pas tous ces Insulaires dans la servitude, c'est uniquement » faute de Prêtres (5).

Ils se donnent peut des François.

Foiblesse des Insulaires, & comment ils sont maîtrisés par les Espagnols.

Pendant que les Hollandois se procuroient tranquillement des provisions sous un faux titre, ils virent arriver à bord de l'Amiral, un Capitaine Espagnol & un Prêtre. Après les premiers complimens, le Capitaine pria Noort de lui montrer sa Commission, parce qu'il étoit défendu, aux Habitans de l'Isle, d'avoir aucun Commerce avec des Etrangers. Cette demande causa de l'embarras au Général Hollandois. Cependant, faisant réflexion que la conduite de ses gens avoit été sans reproche, il prit le parti de montrer la Commission qu'il avoit du Prince Maurice. Le Capitaine, qui croyoit les deux Vaisseaux venus d'Acapulco, donna de si grandes marques d'étonnement, que, dans la crainte d'un mauvais sort pour quelques Hollandois qui étoient à terre, Noort se détermina, malgré son inclination, à le faire arrêter. Sa captivité ne dura que jusqu'au retour des Hollandois. Il fut même renvoyé avec quelques présens. Mais on n'en cessa pas moins de recevoir des vivres & de voir venir des Insulaires à bord. Le Général avoit eu la précaution d'en retenir deux, qui s'étoient vantés d'être bons Pilotes, & d'être fort connus à Capul. Le 20, on prit avec eux la route du Détroit de Manille, qui est vers quatorze degrés. Les deux Vaisseaux entrerent heureusement dans la Bouque, où ils trouverent autant de contre-marées, que si les bancs de sable y eussent été fort fréquens, quoiqu'il n'y eût pas même de fond & qu'on n'y pût jetter l'ancre. Vers la brune, ils allerent mouiller sur la Côte Occidentale de l'Isle de Capul, derriere un Cap, à la vûe d'un village. Mais ils trouve-

La tromperie des Hollandois est reconnue.

Ils se vendent à l'Isle de Capul.

(5) Pages 77 & précédentes. *Voyez* ci-dessous la Description des Philippines.

ſent, dans cette Baye, un courant ſi rapide, qu'ils paſſerent dans une autre, à la diſtance d'une demie lieue; car le mouillage eſt généralement bon autour de cette Iſle, qui a quatre ou cinq lieues de circuit (6).

Frayeur qu'ils y répandent.

La fraieur qui s'étoit déja répandue parmi les Habitans, & l'obſtination avec laquelle ils refuſerent de parler aux deux Pilotes de leur Nation, firent juger à Noort, qu'il n'avoit plus rien à ſe promettre de la ruſe. Un de ſes gens (7), qui eut la hardieſſe de deſcendre au rivage, ſur la foi d'un des deux Pilotes, diſparut avec ſon guide. La nuit ſuivante, l'autre Pilote Indien ſe jetta dans les flots, malgré les bons traitemens par leſquels on s'étoit efforcé de ſe l'attacher. Il ſe nommoit Franciſco-Tello, du nom du Gouverneur de Manille, qui l'avoit préſenté au Baptême. Noort, irrité contre les Inſulaires, fit deſcendre une partie de ſes gens, avec ordre de mettre le feu à quelques villages, dont les Habitans s'étoient retirés dans les Bois. On ne trouva rien dans leurs Maiſons, qui ſont conſtruites des nattes & de paille, & de la hauteur d'un homme. Les arbres, dont elles ſont environnées, étoient chargés de Cocos, qui faiſoient, apparemment, la plus grande partie de leur nourriture. Cependant quelques Hollandois découvrirent, dans un endroit écarté, plus de trente meſures de riz: mais n'appercevant perſonne, ils brûlerent quatre villages, chacun de cinquante ou ſoixante Maiſons (8).

Ils brûlent pluſieurs villages.

Noort ſe rappella que Thomas Candish, ayant mouillé ſur la Côte de la même Iſle, deux Canots, dont l'un portoit un des ſept Seigneurs de l'Iſle, étoient venus librement à ſon bord. Ce Prince Barbare avoit la peau coupée en diverſes figures, comme ceux de la Baya. L'Iſle Capul eſt la derniere des Iſles Philippines. La plûpart des Habitans y ſont nuds & fort bazanés (9). Ils adorent le Diable, avec lequel Candish raconte fort naïvement qu'ils ont de fréquentes conférences. Il ſe montre à eux, dit-il, ſous la figure de quelque horrible Monſtre (10).

Témoignage de Candish ſur de barbares uſages.

Dans le chagrin de ſe voir ſi mal reçus, les Hollandois continuerent d'employer leurs forces, & ſe crurent autoriſés à commettre ouvertement toutes ſortes de brigandages. Ils enleverent, ſans diſtinction, pluſieurs petits Bâtimens, Indiens, Eſpagnols & Chinois, dont ils coulerent quelques-uns à fond, après en avoir pris les marchandiſes & les vivres. Enfin, le ſuccès augmentant leur hardieſſe, ils s'avancerent, le 24 de Septembre, à la pointe de la Baye de Manille. Ils y virent une grande Bouque, qui s'étend au Nord-Eſt, & qui n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de largeur. Cette Bou-

Pirateries des Hollandois.

Leurs obſervations ſur la Baye de Manille.

(6) Page 79.

(7) C'étoit un Anglois, nommé Caleway, qui étoit Muſicien & joueur d'Inſtrumens.

(8) Page 81.

(9) L'Auteur parle d'un étrange uſage de ces Peuples. » Ils paſſent, dit-il, un clou » d'étain dans le gland de la verge de cha» que enfant mâle. La pointe du clou eſt fen» due & rivée, & la tête en eſt comme une » petite couronne. La bleſſure, que ce clou » fait aux enfans, ſe guérit ſans beaucoup de » peine. Ils le retirent ou le remettent à leur » gré. Pour s'aſſurer mieux de la vérité du » fait, Candish rapporte que ſes gens tire» rent un de ces cloux de ſa place & le re» mirent à un petit garçon de dix ans, fils » du Prince qui étoit venu à ſon bord. On » lui dit que cette invention étoit venue des » femmes, qui voyant les hommes fort li» vrés à la Sodomie, obtinrent que pour ar» rêter le deſordre on établiroit cet uſage. *Page* 82. *Voyez* quelque choſe d'auſſi étrange pour les filles, dans la Deſcription du Pegu.

(10) Page 83.

Olivier de Noort. 1600.

que fait l'entrée de la Baye; & dans cette entrée même, on trouve une Iſle de forme longue, qui ſe nomme *Mirabilla*, ou Merveilleuſe. Plus loin, on découvre une autre Iſle, ronde & de la forme d'un chapeau. La ville de Manille eſt ſituée huit lieues au-delà (11).

Les deux Vaiſſeaux ne purent s'approcher de l'Iſle Mirabilla. Ils paſſerent devant la Bouque, pour aller mouiller à l'Oueſt de la Baye, derriere une pointe de terre, qui eſt à douze lieues de la ville. Le pays y étoit preſque déſert & ſans culture. On réſolut, au Conſeil, de s'arrêter dans ces Parages, tantôt ſous les voiles, tantôt à l'ancre; parceque, dans cette ſaiſon, les vents de Nord-Eſt ne ceſſent pas d'y ſouffler, ſans aucun changement. L'Iſle Manille, que ſes Habitans nomment Luçon, eſt plus grande que l'Angleterre & l'Ecoſſe enſemble. Elle eſt environnée de diverſes autres Iſles, qui ſont auſſi d'une grandeur conſidérable, & qui ne foutniſſent aucunes richeſſes de leur propre fond; mais elles ſont extrêmement fréquentées des Marchands, & célébres par leur commerce (12). Entre divers Bâtimens, dont les Hollandois ſe ſaiſirent, ils traiterent ceux de la Chine & du Japon (13), avec autant de douceur & de civilité, qu'ils marquoient de rigueur pour les Eſpagnols. Ils pouſſerent l'inſolence, juſqu'à faire remettre, au Gouverneur de Manille, une lettre, par laquelle ils lui déclaroient que leur deſſein étoit de le viſiter dans ſa Capitale. Ils avoient appris, de quelques Priſonniers, qu'il y avoit alors à Cavite, qui eſt le Port de cette ville, deux grands Vaiſſeaux Marchands de la nouvelle Eſpagne; & que les deux Fortereſſes, qui défendent ce Port, étoient ſans artillerie & ſans ſoldats (14). Une ſi belle proie n'avoit pû manquer d'échauffer leur courage.

Leurs bravades.

Mais les Eſpagnols n'étoient pas inſenſibles à tant d'outrages. Pendant que leurs Ennemis ſe repaiſſoient d'eſpérances, ils avoient armé ces deux mêmes Vaiſſeaux, qui excitoient leur avidité. Le Gouverneur de Manille avoit raſſemblé un corps d'Inſulaires, la plûpart inſtruits de longue main à ſe ſervir du mouſquet & des autres armes. Il en avoit mis cinq cens ſur chaque bord, avec des Chefs de ſa Nation, & dix bonnes pieces de fonte. Le 14 de Décembre, les Hollandois étoient à ſe repoſer, après quelque nouvel exploit, lorſqu'ils virent ſortir du Détroit de Manille deux voiles, qu'ils prirent d'abord pour des Frégates; mais, à leur approche, ils les reconnurent pour de grands Vaiſſeaux, qui ſembloient venir dans le deſſein de les attaquer. Ils diſpoſerent auſſi-tôt leurs voiles & leurs armes.

Vangeance des Eſpagnols.

L'Amiral de Manille, qui gardoit l'avant, s'approcha juſqu'à la portée du canon, & ne fit aucune manœuvre pour éviter la bordée de l'Amiral Hollandois. Mais à peine fut-elle partie, qu'il vint à l'abordage. Une partie de ſon Equipage ſauta d'un air furieux ſur le bord ennemi (15). Les Hollandois deſcendirent alors ſous le premier pont, & les Eſpagnols ſe crurent déja Maîtres du Vaiſſeau; mais ils ſe virent bientôt ſi maltraités, à coups de picques & de mouſquets, que leur furie ne fut pas long-tems à ſe rallentir. Un Hiſto-

Elle ne tourne point à leur avantage.

(11) Page 90.

(12) Page 91.

(13) L'Auteur prend droit ici de faire une longue Deſcript. du Japon, ſur le témoignage apparemment de ſes Priſonniers. Mais on renvoie le Lecteur, ci-deſſous, à l'article de cet Empire.

(14) Page 86.

(15) P. 111. En criant effroyablement, dit l'Auteur, Amaina-Peros, Amaina; c'eſt-à-dire, amenez chiens, amenez les voiles & les pavillons.

rien de leur Nation auroit fait apparemment le récit de ce combat avec plus d'avantage pour leur valeur (16). Noort, après avoir fait remarquer qu'il ne lui restoit que cinquante-cinq hommes, repréſente ſes Ennemis, non-ſeulement vaincus, mais ſubmergés en un inſtant, & périſſant au milieu des flots. A la vérité, il fait entendre que ſon ſecond Vaiſſeau fut moins heureux : mais cet aveu même n'eſt pas clair dans ſes termes. » Lorſque les Hollandois, dit-il, » furent ſous les voiles, ils découvrirent, à plus de deux lieues, le Vice-Amiral » de Manille & le Yacht la Concorde. Ils crurent que les Eſpagnols s'en étoient » rendus Maîtres, parce qu'il leur ſembla que ſon Pavillon, qu'il portoit au mât » d'avant, étoit bas, & que celui de Manille demeuroit arboré. D'ailleurs, ils » n'eſtimoient pas qu'il eût été poſſible au Yacht, qui n'avoit plus que vingt-cinq » hommes d'Equipage, en y comprenant les Mouſſes (17), & qui étoit un Bâti- » ment foible, de réſiſter à un Navire du Port d'environ ſix cens tonneaux (18).

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Leur Amiral coule à fond.

Les Hollandois perdent un de leurs deux Vaiſſeaux.

L'Amiral, dans la néceſſité de ſe radouber, prit ſon cours vers l'Iſle Borneo, qui eſt à cent quatre-vingt lieues de Manille. Le 16 de Décembre, il ſe trouva ſur la Côte d'une grande Iſle, nommée *Bolaton*, qui n'a pas moins de cent quatre-vingt lieues de long, & qui étoit ſous la Domination Eſpagnole. Il ſuivit cette Côte, à cinq ou ſix lieues de diſtance, ſous la conduite de deux Pilotes Chinois, qu'il avoit à bord. Le 26, il entra dans la Baye de l'Iſle de Borneo.

La Capitale, qui porte le même nom, n'étant qu'à trois lieues de la Côte, Noort choiſit un de ſes Chinois pour envoyer, par ſes mains, un préſent au Roi de l'Iſle, & lui faire demander la permiſſion d'acheter des vivres. Auſſi-tôt, on vit venir à bord quantité de Pirogues, qui apporterent des fruits, des poules, du poiſſon & de l'eau. Toutes ces proviſions furent payées en toiles. Les Inſulaires avoient beaucoup de paſſion pour les toiles de la Chine, & Noort en avoit quelques-unes, qu'il avoit enlevées devant Manille. Mais ils rejetterent les toiles de Hollande.

Borneo, Capitale de l'Iſle du même nom.

(16) Il eſt trop ſingulier, pour n'être pas rapporté du moins en ſubſtance. L'Amiral de Manille demeura, dit-il, accroché tout le jour aux Hollandois, parce que ſon ancre s'étoit embarraſſée dans le Pont de cordes qui étoit dans le mât de l'autre ; & l'ancre fit rompre ce Pont en divers endroits, ce qui laiſſa l'Equipage Hollandois fort expoſé. Les Eſpagnols leur envoyoient ſouvent des bordées, auxquelles ils ne manquoient pas de répondre. Noort, s'étant apperçu de quelque relâchement, deſcendit ſous le Pont, & menaça ſes gens de mettre le feu aux poudres, s'ils ne redoubloient leur ardeur à combattre. Cette menace fit ſon effet. Il y eut même des bleſſés qui ſe leverent & qui retournerent au combat. D'un autre côté l'Equipage Eſpagnol, au lieu de continuer ſes attaques ne faiſoit plus que des efforts pour ſe déborder ; ouvrage difficile, tandis que les Hollandois faiſoient jouer leur gros canon. Enfin, ils ſe deborderent ; mais, peu après, on les vit couler à fond ; ce qui ſe fit ſi vîte qu'ils enfoncerent preſqu'en un clin d'œil, & que tout le Vaiſſeau diſparut juſqu'aux mâts. Alors on en vit à peu près deux cens dans les flots, ſans compter ceux qui étoient déja noiés ou tués, tâchant de ſauver leur vie à la nâge, & criant *miſericordia*. Les Hollandois eurent à ſe défendre du feu, qui avoit pris entre les deux bords par la multitude de leurs propres décharges. Lorſqu'ils furent parvenus à l'éteindre, ils paſſerent entre leurs Ennemis, qui nâgeoient encore, & dont ils faiſoient enfoncer les têtes, qui paroiſſoient ſur l'eau. Noort n'avoit perdu que ſept hommes. *Ibidem, & pages ſuivantes.*

(17) Pages 111 & 112.

(18) On ne ſait ce qu'étoient devenus les cent quarante-ſept hommes, dont les deux Equipages étoient encore compoſés quelques mois auparavant, après que le Vaiſſeau de Lint eût diſparu. L'Auteur n'en dit pas un mot.

OLIVIER DE NOORT. 1600.

Le Pilote Chinois revint le jour ſuivant, avec un Officier de la Cour, & un Chinois de Patane, qui avoit beaucoup de crédit auprès du Roi. Il rapporta que les Inſulaires n'étoient pas diſpoſés à ſe fier aux Etrangers, parce qu'étant en guerre avec les Eſpagnols, ils craignoient d'être ſurpris par les Vaiſſeaux de cette Nation. D'ailleurs, une Barque Portuguiſe étoit venue donner avis au Roi, que les Hollandois n'étoient rien moins que des Marchands. Cependant l'Officier de Borneo reconnut facilement qu'ils n'étoient point Eſpagnols, & promit d'en rendre témoignage au Roi. Mais il les pria d'envoyer, à ce Prince, un homme de l'Equipage, pour le convaincre de la vérité par ſes propres yeux. Noort y conſentit, en retenant des ôtages. Le Hollandois, qui fut chargé de cette commiſſion, reçut des mouſquets & d'autres armes, qu'il devoit préſenter au Roi, ſuivant l'uſage de l'Iſle, qui oblige les Etrangers de ne pas ſe montrer à la Cour, ſans y porter quelque préſent. Le Pilote Chinois fut renvoyé avec lui, pour s'informer des Marchands de ſa Nation, s'il y avoit quelque eſpérance de Commerce.

Communication des Hollandois avec les Inſulaires.

Mais la nature n'a pas donné d'épiceries à l'Iſle de Borneo. On n'y trouve qu'une grande abondance de vivres; du camphre, qui paſſe pour le meilleur des Indes Orientales, mais qui eſt auſſi le plus cher; un peu de noix & de fleur de muſcade, de la cire, du bois de ſapan, qui ſert aux teintures, quelques diamans & beaucoup de bezoar. Les Marchands Chinois, qui ſe trouvoient dans l'Iſle, n'étoient pas Sujets de la Chine. Ils faiſoient leur demeure à Patane, ſur la Côte de Siam, où, ſans avoir abandonné les uſages de leur pays, ils reconnoiſſoient l'autorité du Souverain qui leur avoit accordé cette retraite. La plûpart étoient des Bannis, ou des Corſaires, qui, en courant le Monde, avoient pris le parti de fixer leur établiſſement dans ce lieu. Quelques-uns vinrent à bord de l'Amiral, & lui vendirent une aſſez groſſe quantité de poivre, qu'ils avoient dans la Rade.

Productions de l'Iſle Borneo.

L'Envoyé Hollandois ne rapporta, de ſa commiſſion, que des civilités, & la permiſſion d'acheter librement des vivres. Il avoit appris, par ſes informations, que l'Iſle de Borneo eſt une des plus grandes de toutes les Indes Orientales; qu'elle eſt bien peuplée; que, ſur les Côtes, la Religion commune eſt le Mahométiſme, mais que, dans l'intérieur de l'Iſle, tous les Habitans ſont Idolâtres. La ville de Borneo eſt ſituée dans un marais, & ne contient pas plus de trois cens maiſons, qui ſont enfermées d'une bonne muraille de pierre. Mais on en voit un grand nombre au dehors, la plûpart accompagnés de jardins. Le Havre eſt ſpacieux, à l'abri de tous les vents, fermé par l'embouchure d'une grande riviere, & par une partie des Iſles qu'il contient. Il avoit été ſous le pouvoir des Eſpagnols, qui l'avoient abandonné, parce que l'air y eſt mal ſain, & qu'ils en tiroient peu d'avantages pour leur Commerce (19).

Caracteres & uſages des Habitans.

Les

(19) Pages 122 & précédentes. Le Capitaine Cowley, qui étoit dans cette mer, en 1685, dit, au contraire, que le Gouverneur Eſpagnol de Manille avoit pris tant de goût pour les richeſſes de Borneo, qu'il avoit fait une paix perpétuelle avec le Roi, qui l'avoit harcelé long-tems, & qu'un des articles du Traité étoit que le Roi de Borneo feroit la guerre à toutes les Nations Ennemies de l'Eſpagne. *Voyage de Cowley, p.* 234. Le même Voyageur donne l'idée ſuivante de l'Iſle de Borneo. C'eſt, dit-il, une fort grande Iſle, de figure

Les Habitans de Borneo ſont grands & robuſtes, intelligens, livrés au larcin, ſur-tout à la Pyraterie, qu'ils vont exercer juſques ſur les Côtes du Pegu, c'eſt-à-dire, à quatre cens lieues de leur Iſle; leur armes ſont des épées, une eſpece de bouclier, qu'ils nomment Coffos, des lances & des zagaies d'un bois fort dur, qui ne laiſſe pas de ſe rompre aiſément, & dont les éclats rendent les plaies incurables; des arcs, & des longues fleches dont la pointe eſt armée de fer. Ils ont ordinairement, dans leurs carquois, vingt à trente de ces fleches, frottées de poiſon. Si la bleſſure, qu'elles font, eſt ſanglante, on en meurt néceſſairement. Ces Inſulaires prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Quoiqu'ils leur laiſſent beaucoup de liberté, la jalouſie eſt une de leurs paſſions les plus violentes. Quelques-unes de ces femmes allerent ſur le Vaiſſeau de Noort, pour acheter & pour vendre; mais la moindre liberté que les Hollandois vouloient prendre avec elles, un ſigne ſeulement, mettoit les maris en colere. Ils paroiſſoient prêts à leur enfoncer la picque ou le javelot dans le cœur. Les hommes & les femmes ſont de couleur brune, comme le reſte des Indiens. Leurs habits n'ont point de forme réguliere. Ce ſont des pieces d'étoffe, qu'ils ſe paſſent diverſement autour du corps; mais ils portent un turban, d'une fine toile de coton. Les Nobles, ſur-tout ceux qui appartiennent au Roi par le ſang, ou par les principales dignités, ſont magnifiquement vêtus, & vivent avec beaucoup de faſte. Au centre de leurs Pirogues, qui ſont aſſez couvertes pour les défendre de l'ardeur du Soleil, ils ont, ſur une table, des Vaiſſeaux d'argent, dans leſquels on entretient des parfums, & ſur-tout du berel, qu'ils machent continuellement. Leurs Palais peuvent paſſer pour de belles Maiſons, quoiqu'ils ſoient de bois, élevés ſur des poutres ſi peu ſolides, qu'à l'approche d'une tempête, ou de quelque autre accident, ils peuvent être facilement tranſportés d'un côté de la riviere à l'autre (20).

Olivier de Noort. 1600.

Leurs armes.

Leurs femmes

Leurs habits.

Faſte des Seigneurs.

Quelques ſoupçons de perfidie obligerent les Hollandois de faire la garde avec beaucoup de précautions. Un malheureux Chinois, accablé de dettes, qui étoit venu les prier de le recevoir à bord, & de l'y tenir caché, en offrant de ſe laiſſer vendre pour Eſclave, dans le premier lieu où le Vaiſſeau pourroit aborder, les avertit qu'on aſſembloit des troupes aux environs de la ville, & que ces préparatifs ſembloient les menacer. En effet, le pre-

1601.

Danger qui fait lever l'ancre aux Hollandois.

figure ovale, qui s'étend depuis le quatriéme degré de latitude méridionale juſqu'au neuviéme degré de latitude du Nord, & qui va juſqu'au douziéme degré de longitude. (Ce témoignage détruit l'opinion de ceux qui la font d'une grandeur immenſe, & qui lui donnent juſqu'à deux mille cent lieues de tour.) Il y avoit anciennement deux Rois, celui du Nord & celui du Sud; mais le premier fut enfin vaincu par l'autre, & toute l'Iſle ſe vit réduite en une ſeule Monarchie. Il y a quantité de vivres & de marchandiſes de valeur. On y peut trouver du girofle à prix raiſonnable, parce qu'on y en apporte en ſecret des Iſles voiſines. L'Iſle a de gros éléphans, des tigres, des pantheres, des léopards, des antilopes & des ſangliers. Les Naturels du pays nous apportoient du poiſſon en quantité, des oranges, des limons, des mangues, des plantains & des pommes de pin. On y trouve d'ailleurs d'excellentes pierres de bezoar, du muſc & de la civette. *Ibidem.* Quantité de Voyageurs Anglois & Hollandois ont parlé de Borneo; mais ne l'ayant gueres connue que par deux de ſes villes Marchandes, Succadana & Benjarmaſſin, ils ne donnent point des lumieres ſur leſquelles on en puiſſe promettre une deſcription.

(20) Pages 123 & précédentes.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

mier de Janvier 1601, leurs obſervations leur firent découvrir, derriere une pointe de terre, plus de cent Pirogues, dont une vint à bord avec quelques ſacs de poivre, ſous prétexte de les troquer pour des armes. Noort accorda ce qu'on lui demandoit; mais il ne laiſſa paſſer que deux hommes ſur ſon Vaiſſeau. A l'inſtant, on vit arriver une autre Pirogue, qui portoit quatre-vingt hommes, la plûpart cachés ſous des nattes, dont ces Inſulaires ſe ſervent dans le beſoin pour couvrir leurs Bâtimens. Ils apportoient un bœuf & des fruits, qu'ils offrirent à l'Amiral, comme un préſent du Roi. Auſſi-tôt, tous les Gens de la Pirogue ſe firent voir, & demanderent à monter ſur le Vaiſſeau, pour hiſſer le bœuf & recevoir les fruits. Noort, qui jugea ce préſent ſuſpect, leur défendit de monter. Leur empreſſement n'en étant devenu que plus vif, juſqu'à vouloir forcer le paſſage, on ne balança point à préſenter la méche pour faire feu. Cette menace les arrêta. Leurs Officiers entreprirent d'expliquer le deſſein de leur armement. Ils proteſterent que l'Oncle du Roi, qui étoit auſſi ſon Tuteur & ſon premier Miniſtre, n'avoit fait aſſembler tant de Pirogues, que pour donner une fête à ſes femmes. Noort ne changea rien à ſes civilités, & paya leurs préſens avec uſure; mais le 5, il ſortit de la Baye, pour ſe mettre au large (21).

Nouvelles que Noort reçoit du malheureux ſort d'un Vaiſſeau Hollandois.

Un Champan, qui alloit du Japon à Manille, & que la tempête avoit écarté de ſa route, vint tomber entre ſes mains. Il ſe fit amener le Capitaine, qui étoit un Portugais, nommé Emmanuel Louis, établi alors à Nangaſacki, Port célébre du Japon. On apprit de lui qu'un grand Navire Hollandois, qui s'étoit trouvé dans un état pitoyable, après avoir fait fauſſe route, & qui avoit perdu, de faim & de miſere, la plus grande partie de ſon Equipage, étoit arrivé au Port de Bungo; qu'il n'y reſtoit que quatorze hommes, auxquels on avoit fait un accueil favorable; qu'ils avoient obtenu, non-ſeulement la liberté, mais encore la permiſſion de conſtruire un plus petit Bâtiment, parce qu'ils n'étoient plus en aſſez grand nombre, pour gouverner celui qui les avoit apportés; enfin, qu'ils devoient s'embarquer ſur leur nouveau bord, & faire voile où le Ciel voudroit le conduire. Leur ancien Vaiſſeau étoit de cinq cens tonneaux, monté d'une nombreuſe artillerie, & richement chargé, tant en marchandiſes qu'en pieces de huit. Cette deſcription fit reconnoître, à Noort, l'Amiral de la Flotte de Verhagen & de Sebald de Wert. Il traita civilement le Capitaine Portugais. Il acheta de lui des vivres, qu'il paya libéralement; dans l'eſpérance qu'à ſon retour au Japon, il favoriſeroit les quatorze Hollandois, par de bons offices. Il lui donna même un Pavillon du Prince Maurice, & un Paſſeport. Mais tous ces ſoins & les promeſſes du Capitaine, ne garantirent pas ce malheureux reſte des Hollandois, du ſort dont on a lû le récit dans une autre Relation (22).

Il ſe rend à Joartam.

Noort eut beaucoup de peine à ſe dégager des Canaux d'une infinité d'Iſles, qui ſont répandues dans cette mer. Il ſe ſaiſit heureuſement d'une Jonque de Johor, dont le Pilote étoit fort experimenté; & par le droit du plus fort, il le retint, lui & ſon fils, en leur laiſſant la liberté de ſe faire ſuivre de leur Jonque. Ce ſecours le conduiſit ſans danger juſqu'à l'Iſle de Java, devant Joartam, où il jetta l'ancre. On lui doit la Deſcription de cette ville, qui

(21) Page 117.

(22) Page 124. Voyez la Relation d'Adamſz.

ne ſe trouve dans aucun autre Voyageur. Elle n'eſt point enfermée de murailles. Environ mille Maiſons, dont elle eſt compoſée, ſont toutes bâties de bois. Le Roi étoit alors à Paſſarvan, où il faiſoit ordinairement ſa réſidence. C'étoit le même Prince, qui, cinq ans auparavant, tenoit Balimbuam aſſiégée, lorſque les premiers Vaiſſeaux Hollandois avoient pénétré dans les Indes (23). Il avoit pris cette ville, & détruit toute la race Royale. Ses conquêtes l'avoient rendu Roi de Surbaia, Joartam, Paſſarvan & Balambuam.

OLIVIER DE NOORT. 1601.

Etat de cette ville.

Le Grand Pontife des Idolâtres de l'Iſle réſidoit à Joartam. Il avoit une Maiſon de Campagne aſſez loin de la ville. Son âge étoit de cent vingt ans; ce qui ne l'empêchoit pas d'entretenir pluſieurs femmes, pour ſoutenir ſa chaleur, & le nourrir de leur propre lait. Il étoit ennemi des Chrétiens. Mais le Roi les laiſſoit en liberté dans les Terres de ſa dépendance, parce qu'ils y apportoient beaucoup d'avantages. Il ne levoit même aucun tribut ſur eux (24).

Voluptueuſe vieilleſſe d'un grand Pontife Idolâtre.

Après avoir paſſé quelques jours dans cette Baye, les Hollandois remirent à la voile. Le 5 de Fevrier, ils découvrirent un grand Navire, échoué ſur des rochers. Un Portugais, qu'ils avoient reçu à Joartam, leur dit que c'étoit le grand Galion de Malaca, du port de mille à douze cens tonneaux, & de ſix à ſept cens hommes d'Equipage. On voyoit encore quelques Matelots ſur les Ponts. Cet énorme Bâtiment avoit été armé pour l'Iſle d'Amboine, où les Inſulaires avoient mis le ſiége devant le Fort Portugais. Il devoit paſſer d'Amboine à Banda, pour fortifier ſi parfaitement cette Iſle, qu'elle fût inacceſſible aux Etrangers, & ſe rendre enſuite aux Moluques, pour s'en aſſurer auſſi. Mais le naufrage avoit fait évanouir de ſi grands deſſeins (25).

Naufrage d'un très grand Galion.

La navigation de Noort, juſqu'au 26 d'Août, qu'il rentra dans Rotterdam (26), n'offre que des événemens communs, qui ne diſtinguent plus un Voyage de mémoire immortelle. C'eſt la qualité que ſon Editeur lui donne, à titre de troiſiéme Voyage autour du Monde, & de premiere tentative des Hollandois, pour s'ouvrir un chemin aux Indes Orientales, par les mers du Sud (*).

Retour de Noort à Rotterdam.

(23) Voyez le premier Voyage des Hollandois, au Tome VIII de ce Recueil.
(24) Page 128.
(25) Page 129.
(26) Page 130.

(*) On renvoie ci deſſous, à l'article de le Maire, des Obſervations plus récentes ſur le Détroit de Magellan, pour rectifier celles de Noort.

DESCRIPTION
DES ISLES MARIANES.

Situation de ces Isles.

DEPUIS plus de deux siécles que les Espagnols passent entre ces Isles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente-sixiéme degré, qui les approche du Japon. Elles sont renfermées, par conséquent, entre le Tropique du Cancer & la ligne Equinoxiale, vers l'extrêmité de la Mer Pacifique, à près de quatre cens lieues des Philippines; & dans cette position elles occupent environ cent cinquante lieues de mer, depuis Guahan, qui en est la plus grande & la plus Méridionale, jusqu'à Urac, qui est la plus proche du Tropique (27).

Comment elles ont été nommées Marianes.

Pour juger de la grandeur & de la situation de ces Isles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parce que leurs noms & leur véritable position ne sont connus que depuis quelques années (28). Magellan,

(27) Voici, suivant Carreri, les noms qu'on a donnés aux Isles qui ont été découvertes. *Yguana*, *Zarpana*, *Buona-Vista*, *Saspara*, *Anatans*, *Sarigan*, *Guagan*, *Alamaguan*, *Pagon*, le Volcan de *Griga*; *Tinay* & *Maug*, *Urac*; trois autres Volcans, le premier au vingt-troisiéme degré trente minutes; le second, au vingt-quatriéme; & le troisiéme au vingt-cinquiéme. *Patos*, la *Desconosida*, *Malabrigo*; la *Guadalupe*; les trois Isles de Tula, découvertes le 25..... 1664, par le Galion le Saint Joseph, sont depuis le trente-quatriéme degré jusqu'au trente-sixiéme. Le même Auteur ajoûte, qu'il y a quantité d'autres Isles, depuis le treiziéme degré jusqu'à la ligne, & à la Nouvelle Guinée, dont on ne connoît encore que l'existence. On ne connoît gueres autrement une autre chaîne d'Isles, qui commence vers la ligne, à trois cens lieues de Callao de Lima, & qui s'étend vers l'Occident, sans qu'on en ait pû découvrir la fin. Les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à quatre pieds. On n'y voit que des oiseaux, qui se laissent tuer à coups de bâton. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan ou de le Maire, pour entrer dans la Mer du Sud, vont carener leurs Vaisseaux dans ces Isles. On les a nommées Los Galappados, parce qu'on y trouve un grand nombre de ces animaux, qui ressemblent aux grandes tortues. *Carreri*, *Tome V. pages 295 & 296.*

(28) Les seules Cartes fidéles sont celles qui ont été composées sur les lieux par le Pere Alonso Lopez, Jésuite Espagnol. Un autre Missionnaire de ces Isles, nommé le Pere Morales, a composé un Mémoire de leur véritable position, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Espagnols. On le donne, d'après le Pere Gobien.

1 *Guahan* ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Isles Marianes, a quarante lieues de circuit. Les Espagnols la nomment l'Isle de Saint-Jean. Elle est à treize degrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord, & à sept lieues de l'Isle de Zarpane.

2 *Zarpane*, ou *Rota*, que les Espagnols appellent l'Isle de Sainte-Anne, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Isle d'Aguiguan.

3 *Aguiguan*, ou l'Isle de Saint-Ange, a trois lieues de tour. Elle est à quatorze degrés quarante-trois minutes, & à une lieue de l'Isle de Tinian.

4 *Tinian*, ou l'Isle de Buena-Vista-Mariana, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Isle de Saypan.

5 *Saypan*, ou l'Isle de Saint-Joseph, a

CARTE
DE L'ARCHIPEL DE S^T LAZARE
OU LES
ISLES MARIANES

Sur les Cartes du P. Alonso Lopez
Et le Memoire du P. Morales Jesuites
Espagnols Missionaires dans ces Isles
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Par le Sr Bellin Ing^r de la Marine
1752

Echelle
Lieues communes de France

Isle de Guahan
ou
Isle St Jean.

Inapsam
Tarrigan
Rucham
Apolo
Ayram
Tuham
Apaguam
Agadna
Hamam
Mapa
Cap Arduba
Tupungun
Angula
Agoian
Oragat
Mapupula
Agat
Papuro
Taragrichon
Sydia
Atu
Umatag
Merizo
Pigpug
Asiga
Arrigan
Pago
Irta
Visacham
Tamuleo

Urac ou La Pouree
Mang ou Tinas
appellé St Laurent
Assonsong ou
I. de l'Assomption
Agrigan ou
I. de St Francois Xavier
Pagon ou
I. de St Ignace
Amalagan ou
I. de la Conception
Guguan ou
I. de St Philippe
Sarigan ou
I. de St Charles
Anatajan ou
I. de St Joachim
Rocher
Saypan ou
I. de St Joseph
Tinian ou I. de
Bonavista Mariana
Agrigan ou
I. de St Ange
Zarpane ou Rota
ou I. Ste Anne
Guahan ou Guan
ou I. St Jean
Agadna
Longitude de l'Isle de Fer

qui les déco
le chagrin d
fer & quelq
Bâtimens, q
pe, leur fit
fin du derni
la Reine d'E
Michel L
mais n'y tro
long ſéjour.
la Conquête
tous leurs fo
Miſſionnaires
vitores (29)
II, à faire r
Cette Prince
envoya ſes o
facilement M
res; & par d
L'Iſle de G
dans lequel i
mes. Les Jé
Indiens de l'
née, trois m
Manille, env
ſions. Carren
l'Iſle de Gua

vingt-cinq lieue
degrés vingt mi
de l'Iſle d'Anat
6 *Anatajan*
a dix lieues de to
grés vingt minut
de Sarigan.
7 *Sarigan*,
quatre lieues de
grés trente-ciuq
l'Iſle de Guguan.
8 *Guguan*,
a trois lieues de
grés quarante-ci
& demie de l'Iſle
9 *Alamagan*
à ſix lieues de to
grés dix minutes
Pagon.
10 *Pagon*, o
quatorze lieues d
degrés, & à dix l
11 *Agrigan*,

qui les découvrit le premier en 1521, les nomma Iſles des Larrons, dans le chagrin de s'être vû enlever, par les Inſulaires, quelques morceaux de fer & quelques inſtrumens de peu de valeur. Enſuite, la multitude de petits Bâtimens, qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'Iſles De Las Velas, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier ſiécle, pour recevoir celui d'Iſles Marianes, à l'honneur de la Reine d'Eſpagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Michel Lopez-Legaſpi, en prit poſſeſſion pour cette Couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il deſiroit, il n'y fit pas un long ſéjour. Après avoir traité fort humainement les Inſulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Eſpagnols tournerent aſſez long-tems tous leurs ſoins. Les Iſles Marianes furent oubliées juſqu'à ce que le zèle des Miſſionnaires en réveillât l'idée. Un célébre Jéſuite, nommé le Pere de Sanvitores (29), excita la Reine, veuve de Philippe IV. & Mere de Charles II, à faire répandre les lumieres de l'Evangile dans ces Régions ſauvages. Cette Princeſſe, qui gouvernoit alors l'Eſpagne en qualité de Régente, envoya ſes ordres au Gouverneur de Manille. Les Eſpagnols ſe rendirent facilement Maîtres de l'Iſle de Guahan. Ils y introduiſirent les Miſſionnaires; & par degrés, ils ſubjuguerent toutes les autres.

Quand l'Evangile y a pénétré.

Premier Miſſionnaire.

L'Iſle de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans lequel ils n'ont pas ceſſé d'entretenir une garniſon d'environ cent hommes. Les Jéſuites y ont bâti deux Colleges, pour l'inſtruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre ſexe; & la Cour d'Eſpagne donne, chaque année, trois mille pieces de huit à ce religieux Etabliſſement. Un Vaiſſeau de Manille, envoyé auſſi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres proviſions. Carreri ſe trompe, lorſqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Iſle de Guahan. Elle en a quarante. Elle eſt agréable & fertile. Ses Ports

Etabliſſement Eſpagnol.

vingt-cinq lieues de tour. Elle eſt à quinze degrés vingt minutes, & à trente-cinq lieues de l'Iſle d'Anatajan.

6 *Anatajan*, ou l'Iſle de Saint Joachim, a dix lieues de tour. Elle eſt à dix-ſept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Iſle de Sarigan.

7 *Sarigan*, ou l'Iſle de Saint-Charles, a quatre lieues de tour. Elle eſt à dix-ſept degrés trente-ciuq minutes, & à ſix lieues de l'Iſle de Guguan.

8 *Guguan*, ou l'Iſle de Saint-Philippe, a trois lieues de tour. Elle eſt à dix-ſept degrés quarante-cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Iſle d'Alamagan.

9 *Alamagan*, ou l'Iſle de la Conception, à ſix lieues de tour. Elle eſt a dix-huit degrés dix minutes, & à dix lieues de l'Iſle de Pagon.

10 *Pagon*, ou l'Iſle de Saint-Ignace, a quatorze lieues de tour. Elle eſt à dix-neuf degrés, & à dix lieues de l'Iſle d'Agrigan.

11 *Agrigan*, ou l'Iſle de Saint-François-Xavier, a ſeize lieues de tour. Elle eſt à dix-neuf degrés quatre minutes, & à vingt lieues de l'Iſle d'Aſſonſong.

12 *Aſſonſong*, ou l'Iſle de l'Aſſomption, a ſix lieues de tour. Elle eſt à vingt degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Iſle de Maug.

13 *Maug*, ou Tunas, eſt compoſée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols l'ont nommée l'Iſle de Saint-Laurent. Elle eſt à vingt degrés trente-cinq minutes; & à cinq lieues d'*Urac*, la derniere & la plus ſeptentrionale de ces Iſles. On appelle Gani, les neuf dernieres, c'eſt-à-dire, celles qui ſont le plus au Nord.

(29) Il étoit d'une Maiſon illuſtre en Eſpagne, & ſa vocation à l'Apoſtolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduiſit à la gloire du Martyre, qu'il obtint le 2 d'Avril 1672, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de bâtiſer la fille. *Hiſtoire des Iſles Marianes. Page 166.*

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Divers Ports des Isles.

ſont commodes, & le fond en eſt excellent. Les principaux ſont *Hati*, vers l'Oueſt ; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroiſſent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaiſſeaux ; *Iris* & *Pigpug*, qui ne ſont ſéparés que par une langue de terre. Tous ces Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruiſſeaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur eſt celui d'Agadna, parce que les Vaiſſeaux y ſont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y eſt ſûr, à dix & dix-huit braſſes (30). L'Iſle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre au Nord-Oueſt. Les Eſpagnols nomment le dernier, *Port Saint-Pierre ;* tandis que les Habitans lui conſervent ſon ancien nom, qui eſt *Socanrayo* (31). Aguigan s'éleve au milieu de la Mer, comme une Forteresſe. Elle eſt ſi haute & ſi eſcarpée, qu'elle ſeroit inacceſſible, ſans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (32). Saypan eſt remarquable par ſon Port, nommé Catanhitda, qui eſt du côté de l'Oueſt, dans le fond d'une Baye profonde & couverte de bois (33). En général, quoique les Marianes ſoient ſous la Zone torride, le Ciel y eſt fort ſerain. On y reſpire un air pur, & la chaleur n'y eſt jamais exceſſive. Les Montagnes, chargées d'arbres preſque toujours verds, & coupées par un grand nombre de ruiſſeaux, qui ſe répandent dans les Vallées & dans les Plaines, rendent le pays fort agréable.

Leur climat.

Ancienne ſimplicité des Inſulaires.

Avant que les Eſpagnols euſſent paru dans ces Iſles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'impoſer. Séparés de toutes les Nations, par les vaſtes Mers dont ils ſont environnés, ils ignoroient qu'il exiſtât d'autres terres, & ſe regardoient comme les ſeuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plûpart des choſes que nous croyons néceſſaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiſeaux, & preſque d'une ſeule eſpece, aſſez ſemblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas ; mais ils ſe faiſoient un amuſement de les apprivoiſer & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'ils n'avoient jamais vû de feu. Cet élément, ſans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes puſſent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la premiere fois dans une deſcente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs Maiſons, pour réprimer leur audace (*). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourriſſoit. Les premiers qui s'en approcherent trop s'étant brûlés, leurs cris inſpirerent de la crainte aux autres, qui n'oſerent plus le regarder que de loin. Ils appréhenderent la morſure d'un ſi terrible animal, qu'ils crurent capable de les bleſſer par la ſeule violence de ſa reſpiration ; car c'eſt l'idée qu'ils ſe formerent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fauſſe imagination dura peu. Ils s'accoutumerent bientôt à ſe ſervir du feu comme nous.

Ils ne connoiſſoient pas le feu.

Conjectures ſur leur origine.

Quoiqu'on ignore dans quel tems les Marianes ont été peuplées, & de quel pays ſes Habitans tirent leur origine, leurs inclinations qui reſſemblent

(30) Hiſtoire des Iſles Marianes, par le Pere Gobien, Edition de Paris, 1701, un Volume *in*-12, p. 75.

(31) *Ibid.* page 77.

(32) *Ibid.* page 388.

(33) *Ibid.* page 304.

(*) Relation de Pigaphetta, p. 15.

à celles des Japonois, & les idées de leur Nobleſſe, qui n'eſt pas moins fiere & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Iſles; d'autant plus qu'ils n'en ſont éloignés que de ſix à ſept journées. Quelques-uns ſe perſuadent, néanmoins, qu'ils ſont ſortis des Philippines & des Iſles voiſines, parce que la couleur de leurs viſages, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur Gouvernement, a beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des Tagales, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs Iſles ſe ſont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettés ſur leurs Côtes.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Les Marianes ſont fort peuplées. On compte plus de trente mille Habitans, dans la ſeule Iſle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Iſles ſont remplies de Villages, répandus dans les Plaines & ſur les Montagnes, dont quelques-uns ſont compoſés de cent & cent cinquante Maiſons. Les Habitans ſont bazanés; mais leur teint eſt d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils ſont plus robuſtes que les Européens. Leur taille eſt haute & bien proportionnée. Quoiqu'ils ne ſe nourriſſent que de racines, de fruits & de poiſſon, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroiſſent enflés: mais il ne les empêche pas d'être ſouples & agiles. Rien n'eſt moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Hiſtorien aſſure que la premiere année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en batiſa plus de ſix vingt qui paſſoient cet âge, & qui ne paroiſſoient pas au-deſſus de leur cinquantiéme année. La plûpart arrivent à l'extrême vieilleſſe, ſans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent ſe guériſſent avec des ſimples, dont ils connoiſſent la vertu.

Combien les Iſles Marianes ſont peuplées.

On y vit fort long tems.

Les hommes ſont entiérement nuds; mais les femmes ne le ſont pas tout-à-fait. Elles font conſiſter la beauté à ſe rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainſi la plus importante de leurs occupations eſt de ſe noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet uſage. Elles la portent fort longue; au lieu que les hommes ſe la raſent preſqu'entiérement, & ne conſervent, au ſommet de la tête, qu'un petit floccon de cheveux, long d'un doigt, à la maniere du Japon.

Coquetterie des femmes.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle eſt aſſez agréable. La prononciation en eſt douce & aiſée. Un des agrémens de cette langue eſt de tranſpoſer les mots, & quelquefois même les ſyllabes du même mot; ce qui donne occaſion à des équivoques, que ces Peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connoiſſance des Sciences ni des beaux Arts, ils ne laiſſent pas d'avoir des Hiſtoires remplies de Fables, & même quelques Poëſies, dont ils ſe font honneur. Un Poëte eſt reſpecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus ſotte & d'une plus ridicule préſomption. Tous les pays, dont on leur parle, ne paroiſſent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation eſt diſtinguée en trois Etats, la Nobleſſe, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Nobleſſe eſt d'une fierté, que leur Hiſtorien traite d'incroiable. Elle tient le Peuple dans un abaiſſement, qu'il eſt impoſſible, dit-il, de s'imaginer

Leur langue & leurs ſciences.

Diſtinction des Etats.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

en Europe. C'eſt la derniere & la plus criminelle infâmie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille, qui le ſouffre, eſt perdue de réputation. Avant qu'ils euſſent embraſſé le Chriſtianiſme, s'il arrivoit qu'un Noble ſe dégradât, par une alliance ſi révoltante, tous ſes Parens s'aſſembloient ; & de concert, ils lavoient cette tache dans le ſang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va ſi loin, que c'eſt un crime pour les perſonnes du Peuple d'approcher de la Maiſon des Nobles ; & s'ils deſirent quelque choſe les uns des autres, il faut qu'ils ſe le demandent de loin.

Titres & Fiefs des Nobles.

Ces Nobles ſont diſtingués par le titre de *Chamorris*. Ils ont des Fiefs, héréditaires à leurs familles. Ce ne ſont pas les enfans qui ſuccédent aux peres, mais les freres & les neveux du Mort, dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet uſage eſt ſi bien établi, qu'il ne cauſe jamais aucun trouble. La Nobleſſe la plus eſtimée eſt celle d'*Adgadna*, Capitale de l'Iſle de Guahan. Une ſituation avantageuſe & l'excellence des eaux ont attiré dans cette ville plus de cinquante familles nobles, qui jouiſſent d'une grande conſidération dans l'Iſle entiere. Leurs Chefs préſident aux aſſemblées. On les reſpecte, on les écoute ; mais la déférence pour leur jugement n'eſt jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, ſans y trouver d'oppoſition, parce que ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres loix que certains uſages, dont ils n'obſervent religieuſement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités mutuelles.

Dans une ſi profonde barbarie, on remarque, entre les Chamorris, quelque apparence de politeſſe. Lorſqu'ils ſe rencontrent, ou qu'ils paſſent les uns devant les autres, ils ſe ſaluent par quelques termes civils (34). Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils ſe préſentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires eſt de paſſer la main ſur l'eſtomac, à ceux qu'ils veulent honorer. C'eſt une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du reſpect. Leur délicateſſe va là-deſſus juſqu'à la ſuperſtition. Ils crachent rarement ; & jamais ſans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maiſon d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raiſons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupations des Inſulaires.

Leur occupation la plus commune eſt la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Auſſi nâgent-ils comme des poiſſons. Leurs canots ſont d'une legereté ſurprenante, & d'une propreté qui ne déplairoit pas en Europe. Carreri en fait une deſcription curieuſe. Ils ne ſont pas faits d'un ſeul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs, couſus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur eſt de quinze ou de dix-huit pieds ; & comme ils pourroient tourner facilement, parce que leur largeur n'eſt que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pieces de bois ſolides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pouvant gueres contenir que trois Matelots, ils font un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés ſur l'eau, & qui eſt la place des paſſagers. Des trois Matelots, l'un eſt ſans ceſſe occupé à jetter l'eau, qui entre également par dehors & par les fentes ; tandis que les deux autres ſont aux extrêmités, pour

Deſcription de leurs Navires.

(34) Ati-Arinmo, qui ſignifie, permettez que je vous baiſe les pieds.

gouverner,

gouverner. La voile, qui reſſemble à celle qu'on nomme Latine, eſt de nattes, & de la longueur du Bâtiment; ce qui les expoſe à ſe voir renverſés, lorſqu'ils n'évitent pas ſoigneuſement d'avoir le vent en pouppe. Mais rien n'eſt égal à leur viteſſe. Ils font, dans une heure, dix & douze milles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne font que changer la voile, ſans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient la pouppe. S'ils ont beſoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les Marchandiſes & les Paſſagers ſur la voile; & leur manœuvre eſt ſi prompte, que les Eſpagnols, qui en ſont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'eſt dans ces frêles machines, qu'ils ont quelquefois traverſé une mer de quatre cens lieues juſqu'aux Philippines.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Leurs Edifices ne ſont pas ſans agrémens. Ils ſont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui eſt particulier à ces Iſles. Chaque Maiſon eſt compoſée de quatre Appartemens, ſéparés par des cloiſons de feuilles de palmiers, qui ſont entrelaſſées en maniere de natte. Le toît eſt de la même matiere. Ces appartemens ſont propres, & deſtinés chacun à ſon uſage. On couche dans le premier. On mange dans le ſecond. Le troiſiéme ſert à garder les fruits & les autres proviſions, & le quatriéme au travail.

Edifices.

Bois de Maria.

On ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun ſe trouve maître de ſoi-même & de ſes actions, auſſi-tôt qu'il eſt capable de ſe connoître. Le reſpect même & la ſoumiſſion pour les Parens, que nous regardons comme une inſpiration de la nature, eſt un ſentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport, avec leurs peres & leurs meres, qu'autant qu'ils ont beſoin de leur ſecours. Chacun ſe fait juſtice, dans les démêlés qui naiſſent entr'eux. S'il ſurvient quelque différend entre les villages & les peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité eſt extrême à s'irriter. Ils ſe hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent auſſi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne ſont de longue durée. Lorſqu'ils ſe mettent en campagne, ils pouſſent de grands cris, moins pour effrayer leurs Ennemis, que pour s'animer eux-mêmes; car la nature ne les a pas fait braves. Ils marchent ſans Chef, ſans diſcipline & ſans ordre. Ils partent ſans proviſions. Ils paſſent deux & trois jours ſans manger; uniquement attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piege. C'eſt un art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne conſiſte qu'à ſe ſurprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroiſſent ſaiſis de peur à la vûe du ſang; & prenant la fuite, ils ſe diſſipent auſſi-tôt. Les Vaincus envoyent des préſens au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joie inſolente, telle qu'eſt toujours celle des caracteres timides, qui voyent leurs Ennemis à leurs pieds. Il inſulte aux vaincus. Il compoſe des Vers ſatyriques, qui ſe chantent ou qui ſe récitent dans les Fêtes.

Indépendance ſinguliere des Inſulaires.

Ils ſont peu guerriers.

Une ſingularité, qui diſtingue encore cette Nation, eſt de n'avoir point d'arcs, de fleches, ni d'épées. Les armes des Marianois ſont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuiſſe, ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent aſſez proprement, ont la pointe fort aigue, & ſont ſi venimeux par leur propre vertu, que la moindre eſquille qui reſte

Leur ſeule eſpece d'armes.

Combien elle eſt dangereuſe.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

dans une bleſſure cauſe infailliblement la mort, avec des convulſions, des tremblemens, & des douleurs incroyables, ſans qu'on ait pû trouver, juſqu'à préſent, de reméde à la force d'un poiſon ſi puiſſant. Chaque Inſulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres ſont une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adreſſe & de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défenſives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la ſoupleſſe & l'agilité de leurs mouvemens. Mais s'ils ſont mauvais guerriers, ils entendent ſi bien la diſſimulation, que les Etrangers y ont toujours été trompés, avant que d'avoir appris à les connoître.

Leur paſſion pour la vangeance.

La vengeance eſt une de leurs plus ardentes paſſions. S'ils reçoivent une injure, leur reſſentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume ſe renferme dans leur cœur. Ils ſont ſi maîtres de leurs dehors, qu'ils laiſſent paſſer tranquillement des années entiéres, pour attendre l'occaſion de ſe ſatisfaire. Alors, ils ſe dédommagent d'une ſi longue violence, en ſe livrant à tout ce que la haine & la trahiſon leur inſpirent de plus noir & de plus affreux.

Leur caractere eſt un obſtacle à leur converſion.

Leur inconſtance & leur legereté ſont ſans exemple. Comme ils vivent ſans contrainte, & dans l'habitude continuelle de ſuivre tous leurs caprices, ils paſſent aiſément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils deſirent avec le plus d'ardeur, ils ceſſent de le vouloir au moment d'après. Les Miſſionnaires regardent cette mobilité d'humeur, comme le plus grand obſtacle qu'ils ayent trouvé à la converſion de ces Barbares. Elle eſt accompagnée d'un goût fort vif pour le plaiſir. Ils ont naturellement de la gaieté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles, & par des bouffonneries qui ne laiſſent point languir la joye. S'ils ſont ſobres, c'eſt moins par inclination que par néceſſité. Ils s'aſſemblent ſouvent. Ils ſe traitent en poiſſon, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils compoſent de riz & de cocos rapés. Ils ſe plaiſent, dans ces fêtes, à danſer, à courir, à lutter, à raconter les avantures de leurs Ancêtres, & ſouvent à réciter des Vers de leurs Poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont auſſi leurs amuſemens. Elles y viennent fort parées; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laiſſent pendre ſur leur front. Elles y entrelaſſent des fleurs, pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures ſont des chaînes de petites coquilles, qu'elles eſtiment plus que nous ne faiſons, en Europe, les perles ou les pierres précieuſes. Elles y attachent de petits cocos, aſſez proprement travaillés. Elles ajoutent, à toutes ces parures, des tiſſus de racines d'arbres. Ce qui ne ſert qu'à les défigurer; car ces tiſſus reſſemblent plus à des cages qu'à des habits.

Amuſemens des femmes.

Dans leurs aſſemblées, elles ſe mettent douze ou treize en rond, debout & ſans ſe remuer. C'eſt dans cette attitude qu'elles chantent les Vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une juſteſſe, qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix eſt admirable, & ne cede rien à la Muſique la mieux concertée. Elles ont dans les mains, de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos caſtagnetes. Mais les Européens ſont ſurpris de la maniere dont elles ſoutiennent leurs voix, & dont elles animent leur

chant, avec une action ſi vive & tant d'expreſſion dans les geſtes, qu'au jugement même des Miſſionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (35).

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'uſage commun eſt de n'en avoir qu'une. Elles ſont parvenues, dans les Iſles Marianes, à jouir des droits qui ſont ailleurs le partage des maris. La femme commande abſolument dans chaque Maiſon. Elle eſt la Maîtreſſe. Elle eſt en poſſeſſion de toute l'autorité; & le mari n'y peut diſpoſer de rien, ſans ſon conſentement. S'il n'a pas toute la déférence que ſa femme ſe croit en droit d'exiger; ſi ſa conduite n'eſt pas réglée, ou s'il eſt de mauvaiſe humeur, ſa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainſi le mariage des Marianois n'eſt pas indiſſoluble. Mais de quelque côté que vienne la ſéparation, la femme ne perd pas ſes biens: ſes enfans la ſuivent, & conſidérent le nouvel époux qu'elle choiſit, comme s'il étoit leur pere. Un mari a quelquefois le chagrin de ſe voir, en un moment, ſans femme & ſans enfans, par la mauvaiſe humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuſe.

Empire & ſupériorité ſans exemple, des femmes ſur leurs maris.

Mais ce n'eſt pas le ſeul déſagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque ſujet de plainte à ſon mari, il peut s'en vanger ſur l'Amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & ſon unique reſſource eſt le divorce. Il n'en eſt pas de même de l'infidélité des maris. Une femme, convaincue qu'elle eſt trahie par le ſien, en informe toutes les femmes de l'habitation, qui conviennent auſſi-tôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris ſur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la Maiſon du coupable. Elles commencent par déſoler ſes terres, arracher ſes grains & les fouler aux pieds, dépouiller ſes arbres, & ravager tous ſes biens. Enſuite fondant ſur ſa Maiſon, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même & ne lui laiſſent de repos qu'après l'avoir chaſſé. D'autres ſe contentent d'abandonner le mari dont elles ſe plaignent, & de faire ſavoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'aſſemble pour en ſaiſir l'occaſion. Le mari ſe croit trop heureux, lorſqu'après avoir vû piller ou ſaccager tout ce qu'il poſſéde, il ne voit pas aller la fureur juſqu'à renverſer ſa Maiſon. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles; & d'autres les achetent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue. Ils les mettent dans des lieux ſéparés, où ils ſe livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoiſſent gueres d'autres crimes. L'homicide & le vol ſont en horreur dans toute la Nation. Leur Hiſtorien aſſure qu'on leur avoit fait une injuſtice, en donnant à leur pays le nom d'Iſles des Larrons (*). Entr'eux du moins, ils ſont de ſi bonne-foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs Maiſons fermées; & l'on n'apprend jamais que perſonne ait volé ſon voiſin.

Comment elles puniſſent leurs infidélités.

Libertinage des jeunes gens.

(35) Le Pere Gobien, page 59.

(*) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne ſe plaigne d'y avoir été volé.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Les Marianois étoient sans Religion.

Avant l'arrivée des Missionnaires, ils ne reconnoissoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient sans Temples, sans culte & sans Prêtres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Imposteurs, distingués par le nom de Mancanas, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la santé aux Malades, de changer les saisons, & de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches. Mais ils ne laissoient pas d'attribuer, à l'ame, une sorte d'immortalité, & de supposer, dans une autre vie des récompenses ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou Maison de *Chasse*; c'est-à-dire, d'un Demon, auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ses mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faisoient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre & des autres fruits, qu'ils y croyoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu, ou le crime, qui les conduisoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la maniere dont on sortoit de ce monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente avoient le Zazarraguan pour partage; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Deuil & témoignage extraordinaires de douleur.

Peu de Nations sont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur abstinence & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours, & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du Tombeau, car on en éleve toujours un, dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des meres s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde, à laquelle elles font autant de Nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le Mort est du nombre des Chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des Maisons. On jonche les chemins de branches de palmier, & l'on éleve des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'est signalé par la pêche ou par les armes, on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions, on entrelasse les rames & les lances, pour en faire une espece de trophée.

Exemples de cette éloquence.

Le Pere Gobien, représentant la douleur des Marianois, la nomme, non-seulement vive & touchante, mais *fort spirituelle*. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. » Il n'y a plus de vie pour moi, dit l'un; ce qui m'en » reste ne sera qu'ennui & qu'amertume. Le Soleil, qui m'animoit, s'est » éclipsé. La Lune, qui m'éclairoit, s'est obscurcie; l'Etoile, qui me conduisoit, a disparu. Je vais être enseveli dans une nuit profonde, & abîmé

» dans une mer de pleurs & d'amertume. A peine l'un a-t-il ceſſé, qu'un » autre s'écrie : Helas, j'ai tout perdu ! Je ne verrai plus ce qui faiſoit le » bonheur de mes jours & la joie de mon cœur. Quoi ! la valeur de nos » Guerriers, l'honneur de notre race, la gloire de notre Pays, le Heros de » notre Nation n'eſt plus. Il nous a quitté ! Qu'allons-nous devenir, & com- » ment pourrons-nous vivre ſans lui (36) ?

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

D'autres Voyageurs, s'attachant moins aux mœurs & aux uſages, ſont entrés dans quelques détails ſur les productions naturelles de ces Iſles. Quoique les arbres n'y ſoient pas ſi grands ni de la même épaiſſeur, que ceux des Philippines, le Terroir produit tout ce qui eſt néceſſaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois, dit Carreri, que les fruits du Pays & quelques Poules ; mais les Eſpagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux, des vaches & des porcs, qui ont aſſez heureuſement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de ſouris, avant que les Vaiſſeaux de l'Europe en euſſent apporté. Il ne s'y trouve d'ailleurs aucun animal venimeux.

Productions naturelles des Iſles Marianes.

Le fond du Terroir eſt rougeâtre, & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être aſſez fertile. Les pommes de Pin, les melons d'eau, les melons muſqués, les oranges, les citrons & les noix de Cocos y croiſſent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Iſles, & qui leur eſt particulier, ſe nomme Rima. Dampier l'appelle le fruit à pain, parce qu'il tient lieu de pain aux Inſulaires, & qu'il eſt en effet très nourriſſant. La plante eſt épaiſſe, & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit, qui croît aux branches, comme les pommes, eſt de figure ronde, & de la groſſeur de la tête humaine. Il eſt revêtu d'une forte écorce, hériſſée de pointes. Sa couleur eſt celle d'une datte. On le mange bouilli, ou cuit au four ; dans cet état, il ſe garde quatre & ſix mois. Mais, frais, il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures, ſans devenir ſec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux, tout eſt ſubſtance, & reſſemble a la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du Plantain (37). Dampier ſe contente d'aſſurer qu'il eſt fort agréable avant que d'être raſſis, & qu'il ne l'a vû qu'aux Iſles Marianes (38).

Rima, fruit merveilleux & particulier à ces Iſles.

Le Doucdou eſt un autre arbre de ces Iſles, dont le fruit, qui eſt verd en dehors, a la forme d'une longue poire. La poulpe en eſt blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui, étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y ſont les mêmes qu'aux Philippines.

Doucdou.

Carreri parle, avec étonnement, d'une étrange variation de la Bouſſole, qu'on obſerve dans cette mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pû donner aucune raiſon depuis deux ſiecles. Elle commence du Cap Saint-Bernardin, au douziéme & treiziéme degrés, & va toujours en augmentant juſqu'à dix-huit & vingt, pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toujours en diminuant, juſqu'au Cap Mendocino, où elle ne ſe trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle eſt tantôt au Nord-Eſt, tantôt au Nord-

Etrange variation de la Bouſſole.

(36) *Ubi ſuprà*, pages 69. & précédentes.

(37) Carreri, *ubi ſuprà*, p. 300.

(38) Dampier, *ubi ſuprà*, page 336.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

Oueſt, tantôt moindre & tantôt plus grande, ces inégalités & ces différences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoiſſent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le véritable point de l'Oueſt, ils voyent s'il correſpond juſte avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (39).

Mouillage de l'Iſle de Guahan.

Dampier fait remarquer que de loin, l'Iſle de Guahan paroît plate & unie, mais qu'à meſure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Eſt, qui eſt le plus élevé, & qu'elle eſt défendue par des rochers eſcarpés, qui arrêtent la violence des flots, pouſſés comme ils ſont continuellement par les vents aliſés; auſſi ne peut-on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle eſt aſſez baſſe, & pleine de Bayes ſabloneuſes, diviſées par autant de pointes de roches (40).

Obſervations importantes de Dampier, ſur les longitudes, & ſur la largeur de la Mer du Sud.

Le même Voyageur, qui venoit alors du Cap Corriente, ſur la Côte de Mexique, prit ſoin de fixer les longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié, depuis ſon retour, une table particuliere du ſillage de chaque jour (41).

(39) Carreri, *ubi ſuprà*, page 304.

(40) Dampier, *ubi ſuprà*, page 330.

(41) Elle eſt compoſée de ſept colomnes, dont la premiere marque les jours des mois; la ſeconde, la route de chaque jour, ou le point du compas ſur lequel il faiſoit route; la troiſiéme, la longueur de cette route, c'eſt-à-dire, le chemin que le Vaiſſeau faiſoit chaque jour, en milles italiques ou géométriques, à raiſon de ſoixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toujours route ſur le même point, la quatriéme & la cinquiéme colomne montrent combien de milles il faiſoit par jour au Sud, & combien à l'Oueſt. Les deux autres ſont celles des latitudes & des vents. La ſomme totale des milles eſt 7323, qui font en tout, de longitude, cent vingt-cinq degrés onze minutes. Il y joint un raiſonnement d'importance, qui ne doit pas être ſupprimé dans un Recueil de Voyages. » Suppoſant, dit-il, » la vérité de ce que tous les gens de Mer » accordent, qu'il faut ſoixante mille d'Italie pour un degré équinoxial, il s'enſuivra de-là que la Mer du Sud doit être » plus large de vingt-cinq degrés que les » Hydrographes ne comptent ordinairement, puiſqu'ils ne lui en donnent qu'environ cent, plus ou moins: car étant certain, comme il le vérifia dans le cours » de ſon Voyage, que la diſtance de l'Iſle » de Guahan juſqu'aux parties Orientales » de l'Aſie, eſt abſolument la même, » ſuivant le compte ordinaire, il s'enſuit » de-là néceſſairement que vingt-cinq degrés » de longitude, ou environ, qu'on compte » de diſtance entre l'Amérique & les Indes » orientales, qui ſont à l'Oueſt, ſont de » trop dans la largeur de l'Aſie & de l'Afrique, de la Mer Atlantique, ou du Continent de l'Amérique, ou de tous ces eſpaces enſemble; & par conſéquent, le Globe de la Terre en doit être diminué d'autant. Pour mettre cette vérité dans tout » ſon jour, il ajoute que la mer d'Ethiopie » ou des Indes doit être à beaucoup près » moins large qu'on ne compte en général, » s'il eſt vrai, comme il l'avoit entendu dire » mille & mille fois à d'habiles Marins, que » les Vaiſſeaux qui vont du Cap de Bonne-» Eſpérance à la Nouvelle Hollande, (tous » ceux qui vont à Java, ou aux environs, tiennent cette latitude) ſe trouvent » échoués, & quelquefois en danger de périr lorſqu'ils croient être bien loin. De-» là vient, peut être, que les Hollandois » nomment cette partie de la Côte, d'un » mot qui vient du Verbe *attirer*; comme » ſi c'étoit un aiman qui attirât les Navires, » & qui les avertît de s'en éloigner. Mais » l'Auteur croit plus volontiers que c'eſt la » proximité de la Terre qui les ſurprend, & » non un gouffre, ou choſe ſemblable. Pour » la largeur de la Mer Atlantique, il fait » parfaitement, dit-il, qu'on lui donne ſix, » ſept, huit, à dix degrés de trop: car » outre différentes Cartes qu'il en a compoſées lui-même, ſur les Relations de diverſes perſonnes expérimentées, M. Cambis, homme éclairé, qui a fait pluſieurs » Voyages, en qualité de contre-Maître, » du Cap Lopez aux Barbades, a ſouvent » aſſuré qu'il l'a toujours trouvée entre ſoixante & ſoixante-deux degrés, au lieu

» qu'on la met à ſoixante-huit, ſoixante-
» neuf, ſoixante-dix & ſoixante-douze de-
» grés dans les Cartes ordinaires.

Quant à la ſuppoſition de ſoixante milles pour un dégré, Dampier n'ignoroit pas combien elle a été examinée, & que ceux qui étoient pour ſoixante-dix, & plus, l'ont emporté : mais n'étant pas convaincu de la juſteſſe & de l'exactitude des expériences qui ont été faites ſur terre par M. Norwood & d'autres, ſur-tout lorſqu'il conſidére l'inégalité de la ſurface de la terre, & l'obliquité de la méthode, qui lui rend les meſures ſuſpectes, il croit devoir s'en tenir au calcul général de la Marine, confirmé, pour l'eſſentiel, par l'expérience journaliere ; du moins juſqu'à ce qu'on ait produit quelque choſe de plus certain. En faiſant voile au Nord ou au Sud, il ſe trouva au lieu qu'il s'étoit propoſé, dans un eſpace de tems qui quadre aſſez avec ce qu'il dit de la ſuppoſition ordinaire ; en accordant ce qui eſt raiſonnable, pour les petits détours inévitables à l'Eſt ou à l'Oueſt. Pourquoi donc ne pas ſe ſervir, en traverſant les Méridiens, du même calcul qui s'eſt trouvé ſi juſte en faiſant route ſur les Méridiens : Dans le Voyage de Guahan, en particulier, il augmenteroit, plutôt que de diminuer, le compte qu'il fait de ſa longueur, à cauſe des vents d'Eſt & de la violence des Courans. S'il avoit calculé le ſillage de la ligne de minute, ſur le pied qu'elle étoit en arriere, comme on le fait ordinairement, ce qui peut aller à trois ou quatre milles ſur cent lorſque le vent eſt fort frais, il auroit fallu compter plus de cent vingt-cinq dégrés : mais c'eſt ce qu'on ne fit point dans le Voyage. *Dampier, ubi ſuprà, pages* 327 & 328.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

INTRODUCTION.

ON ſe propoſe pour guides, dans cette Deſcription, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de Bañcelos y Carillo, & de Ferdinand de Las-Rias-Coronel, le Mémoire pour le Commerce de Dom Juan-Grau y Montfalcone, Procureur Général des Iſles Philippines; la Relation d'un Religieux Eſpagnol, qui y avoit paſſé dix-huit ans; une Relation Eſpagnole de l'Iſle de Mindanao; les Obſervations de Dampierre, de Gemelli-Carreri, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms ſeront cités dans les Notes.

§ I.

Idée générale de ces Iſles.

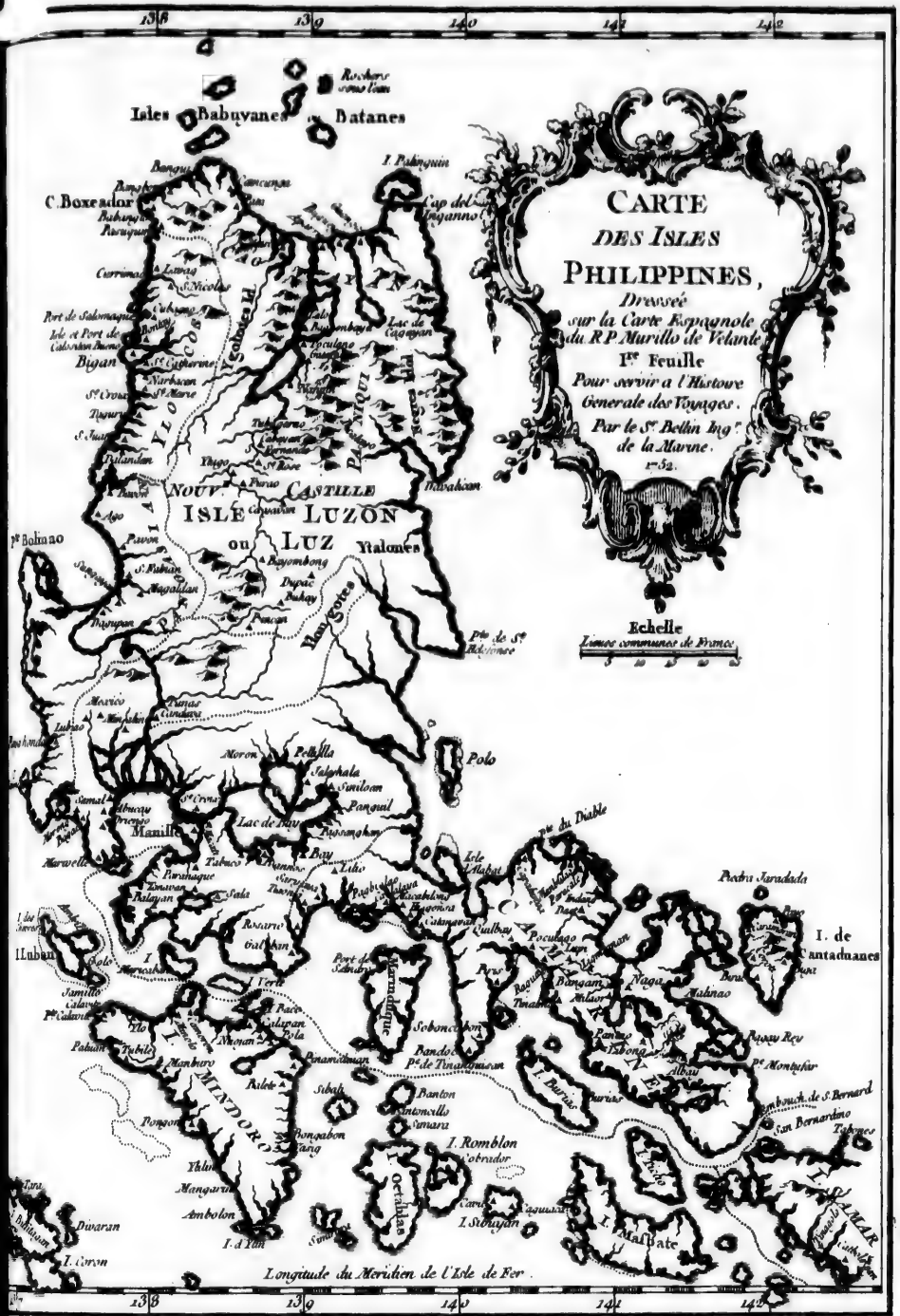
Origine de leur nom.

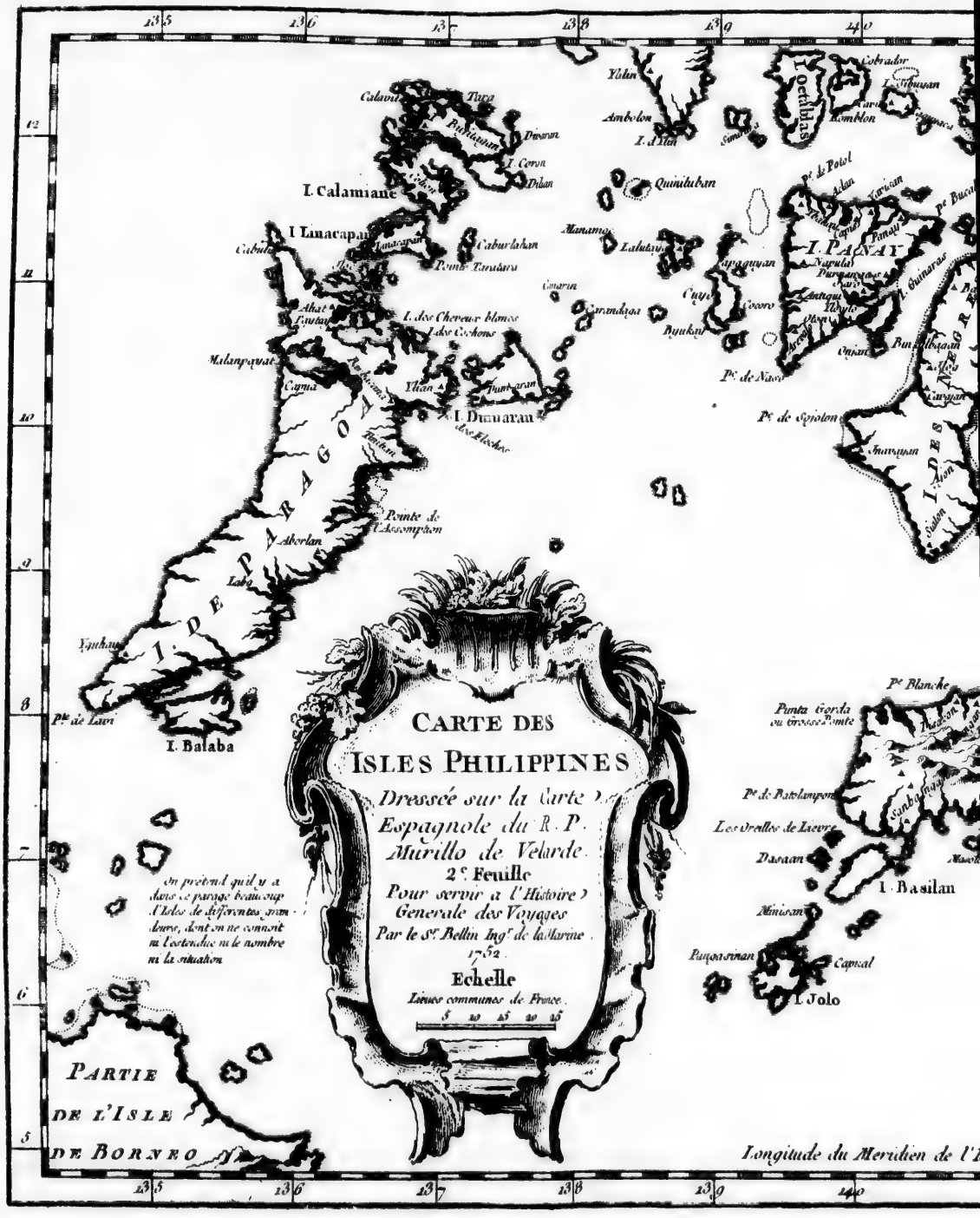
L'AUTEUR de la nature a placé dans la vaſte Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Iſles, qui ne ſont connues aujourd'hui que ſous le nom de Philippines, vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'Archipel de Saint-Lazare, parce qu'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le ſamedi avant le dimanche de la Paſſion, auquel les Eſpagnols donnent le nom de Saint-Lazare. Vingt-deux ans après Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur du Prince de, héritier préſomptif de la Monarchie d'Eſpagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, ſous le regne de Philippe II, lorſque Michel Lopez-Legaſpi en fit la conquête pour l'Eſpagne.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellaſſent autrefois *Luçones*, du nom de la Principale, qui eſt Luçon, ou Manille : le mot de Luçon ſignifiant un Mortier, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le Pays des Mortiers. En effet les Inſulaires font certains Mortiers de bois, d'un demi pied de profondeur & d'autant de largeur, dans leſquels ils pilent leur riz, qu'ils paſſent enſuite avec des cribles, nommé Biloas. Il n'y a perſonne qui n'en ait un devant ſa porte; & pluſieurs en creuſent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de Manilles, que les Portugais donnent aux mêmes Iſles, eſt leur premier nom; connu, diſent-ils, depuis Ptolomée.

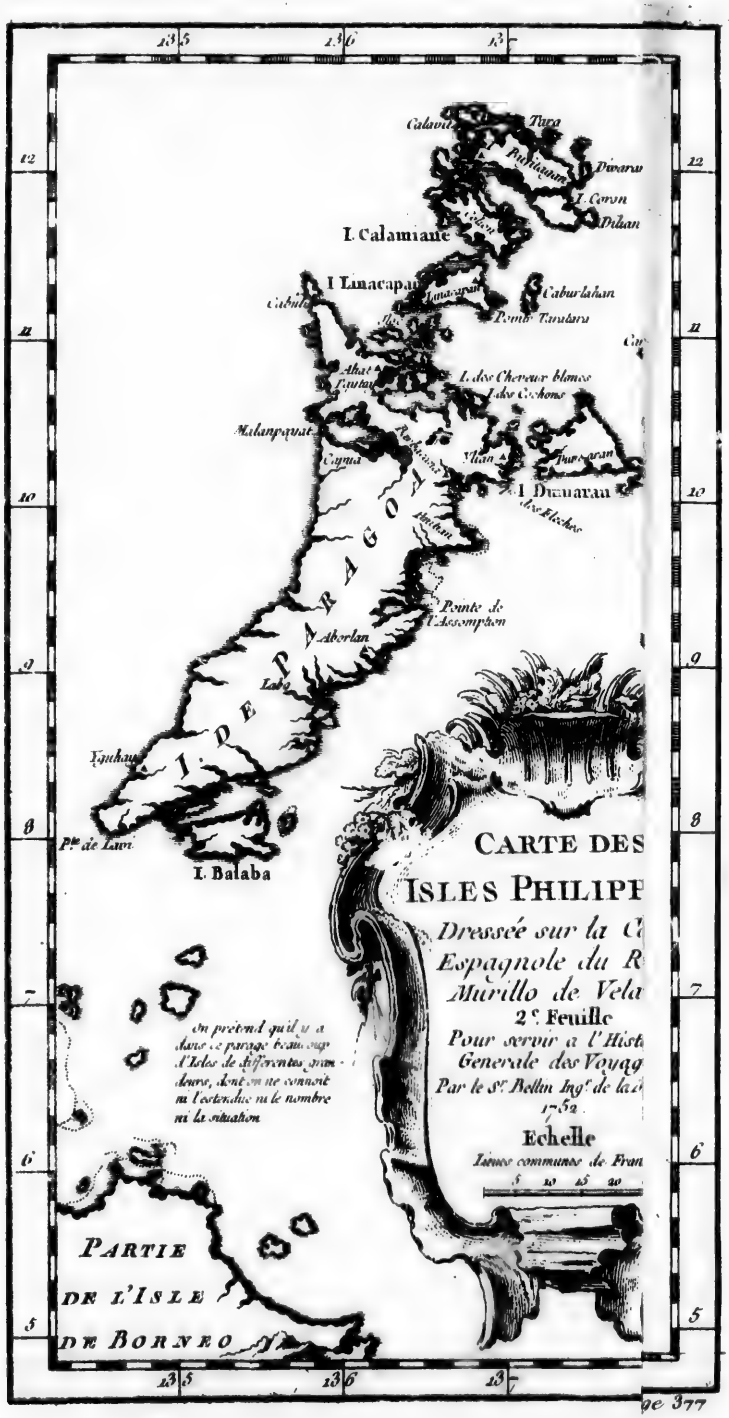
Diſpoſition de ces Iſles.

Les Vaiſſeaux, qui viennent de l'Amerique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voient néceſſairement, lorſqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre Iſles qui ſe nomment Mindanao, Leyte, Ibabao, & Manille, depuis le Cap du Saint-Eſprit, parce qu'elles forment en face une eſpece de demi cercle, de ſix cens milles de longueur. Manille ſe préſente au Nord-Eſt, Ibabao & Leyte au Sud-Eſt, & Mindanao au Sud.


CARTE
DES ISLES
PHILIPPINES,
Dressée
sur la Carte Espagnole
du R.P. Murillo de Velante
IIe Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
Par le Sr. Bellin Ingr. de la Marine.
1752.
Echelle
Lieues communes de France.
Isles Babuyanes
Batanes
C. Boxeador
NOUV. CASTILLE
ISLE LUZON
ou LUZ
Ytalomes
Polo
Manille
Mindoro
Iluban
I. de Cantadunanes
I. Romblon
I. Sibuyan
I. Mal Pate
I. d'Ilin
I. Coron
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.


CARTE DES
ISLES PHILIPPINES
Dressée sur la Carte
Espagnole du R. P.
Murillo de Velarde.
2e Feuille
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par le Sr Bellin Ingr de la Marine.
1752.
Echelle
Lieues communes de France.
5 10 15 20 25
On prétend qu'il y a dans ce parage beaucoup d'Isles de différentes grandeurs, dont on ne connoit ni l'etendue ni le nombre ni la situation
PARTIE DE L'ISLE DE BORNEO
I. Calamiane
I. Linacapan
I. des Cheveux blancs
I. des Cochons
I. Dumaran
I. DE PALAWAN
I. Balaba
I. Panay
I. Basilan
I. Jolo
I. Octiblas
Pte de Lawi
Pte de Spiriton
Pte de Batolampon
Pte Blanche
Punta Gorda
Longitude du Meridien de l'I

N°. 3. Tome X. Page 377



A l'Oueſt, o
danao, & qui
de Borneo, ap
milieu de ce
trouve cinq a
Panay, l'Iſle d
chipel, que di
dix grandes,
leurs Habitans
noms ſont Lub
bate, Ticao, C
une Relation e
tres déſertes,
y vont cherch
du côté de No
quatre milles
los Babuyanes
qui payent un
pas éloignés de
vis de Manille
leſquelles on
vers le Midi,
de Caldera, qu
& pluſieurs aut
nes & Panay,
che de celle d
Bool. Paramao
Mindanao & L
qu'il ſeroit diffi
conclut Carreri
rante; car, s'il
prétendent les
tage (43).

La ſituation
teur & le Trop
Sarrangan, ou
degrés trente m
tiéme. L'Emboc
de Manille, au
les meilleures C
grés (44)

(42) Ptolomée n
(43) Voyage de
tion de Paris, 17
(44) Les Philipp
comprennent envi
tude en longueur,

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

A l'Oueſt, on trouve Patagua, qui eſt la plus grande après Manille & Mindanao, & qui forme, avec elles un triangle, dont la pointe, qui eſt du côté de Borneo, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Eſpagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Iſles qu'on a déja nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui ſe nomment Mindoro, Panay, l'Iſle des Noirs, Sebu & Bool. Ainſi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Iſles remarquables par leur grandeur (42). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont auſſi leurs Habitans, & qui ſe trouvent dans la route de la nouvelle Eſpagne. Leurs noms ſont Luban, Marinduque, Iſla de Tablas, Romblon, Sibugan, Maſbate, Ticao, Capoul, & Catanduanes, hors du Détroit. Perſonne n'a donné une Relation exacte de quantité d'autres petites Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, qui ne laiſſent pas d'être bien connues des Indiens, parce qu'ils y vont chercher des fruits. On ſçait en général que vis-à-vis de Manille, du côté du Nord, entre le Cap de Boxeador & celui de l'Enganno, à vingt-quatre milles de terre, on trouve les deux petites Iſles, qui ſe nomment les Babuyanes, dont la premiere eſt habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Eſpagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne ſont pas éloignés des deux Lequios & de l'Iſle Formoſe. Près de Patagua, vis-à-vis de Manille, on rencontre trois Iſles qu'on appelle Calamianes, après leſquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Enſuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt-dix milles au-delà des Calamianes, vis-à-vis de Caldera, qui eſt une pointe de Mindanao, on trouve Taguima, Xolo, & pluſieurs autres petites Iſles voiſines. Celles de Cuyo ſont entre les Calamianes & Panay, dans la Province d'Otton & de Maras. L'Iſle du Feu eſt proche de celle des Noirs. Bantayan eſt proche de Sebu. Pangla touche preſqu'à Bool. Panamao, Maripipi, Camiguin, Siargao & Pannon ſe trouvent entre Mindanao & Leyte. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il ſeroit difficile de compter, & dont on ignore les noms. Ce qui fait voir, conclut Carreri, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup davantage (43).

Leur nombre & leurs noms.

La ſituation de toutes ces Iſles eſt ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la pointe de Mindanao, qu'on nomme Sarrangan, ou le Cap de Saint-Auguſtin, ſe trouve à la latitude de cinq degrés trente minutes; & les Babuyanes, avec le Cap d'Enganno, au vingtiéme. L'Embocadero de Saint-Bernardin eſt au treiziéme degré; & la ville de Manille, au quatorziéme & quelques minutes. La longitude, ſuivant les meilleures Cartes, eſt entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés (44).

Leur poſition.

(42) Ptolomée n'en compte auſſi que dix.

(43) Voyage de Gemelli Carreri, de l'Edition de Paris, 1719, Tome V. p. 60.

(44) Les Philippines, ſuivant Dampier, comprennent environ treize degrés de latitude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de latitude Septentrionale juſqu'au douziéme degré, & ont en largeur environ ſix degrés de longitude. Ptolomée met les Iſles Manioles ou Manilles au cent quarante-deuxiéme dégré de longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Comment elles ſe ſont formées.

Les différentes opinions, ſur la maniere dont les Iſles Philippines ont pû ſe former, n'ont rien qu'on ne puiſſe appliquer à toutes les Iſles du Monde. Cependant on remarque particuliérement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au ſommet des montagnes. Les tremblemens de terre y ſont fréquens, & quelquefois ſi terribles, qu'à peine y laiſſent-ils ſubſiſter une Maiſon. Les Ouragans, que les Inſulaires nomment Baguyos, déracinent les plus grands arbres, & chaſſent dans les terres une ſi grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond eſt rempli de bancs entre les Iſles, ſur-tout proche de la terre; & l'embarras eſt extrême à chercher les Canaux, qui ne laiſſent pas de s'y trouver pour la communication. Ces obſervations font juger que, ſi dans l'origine du Monde, toutes ces Iſles, ou quelques-unes d'entr'elles étoient jointes à la terre-ferme, il n'eſt pas beſoin de recourir au déluge univerſel pour expliquer leur ſéparation.

Anciens Habitans des Philippines.

Trois ſortes de Peuples.

Malais & Tagales.

Les Eſpagnols y trouverent trois ſortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des Mores-Malais, qui venoient, comme ils le diſoient eux-mêmes, de Borneo, & de la terre-ferme de Malacca. D'eux étoient ſortis les Tagales, qui ſont les naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui reſſemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & ſur-tout à leurs uſages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Iſles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonois, qui embraſſerent le Chriſtianiſme. Carreri, qui ſe trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fidéles, qui avoient deux robes auſſi longues que des ſoutanes Eccléſiaſtiques, avec des manches rondes & larges. Celle de deſſous étoit ſerrée de deux Ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs hauts-de-chauſſes étoient fort longs, & leurs ſouliers reſſembloient aux ſocs des Religieux Franciſcains, qu'on nomme Pénitens. Leurs cheveux étoient courts, & raſés ſur le devant juſqu'au ſommet de la tête (45).

Mais ne ſe peut-il pas auſſi que les vûes du commerce & l'eſpérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines?

Biſayas ou Pintados.

Les Peuples, qu'on nomme Biſayas & Pintados, dans les Iſles de Camerines, de Leyte, de Samar, Panay & pluſieurs autres, ſont venus vraiſemblablement de l'Iſle Celebes ou de Macaſſar, dont les Habitans, dans pluſieurs Cantons, ont, comme eux, l'uſage de ſe peindre le corps (46). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool & une partie de Sebu, ceux que les Eſpagnols ont trouvés Maîtres de ces Iſles, paroiſſent venus de Ternate, qui n'eſt pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui ſont les

du même point. Il y a, ſuivant les obſervations de Dampier, douze ou quatorze Iſles au Midi de Luçon ou Manille, habitées par des Eſpagnols. » Outre celles-là, dit-il, » il y en a une infinité d'autres petites, qui ne » ſont d'aucune conſidération. Il y en a même de grandes, qui ne valent pas mieux. » Pluſieurs n'ont pas de nom, ou en ont du » moins de ſi différens, que les Géographes varient extrêmement là-deſſus. *Voyage de Dampier, Amſterdam, 1701, Tome I. page 324.*

(45) Carreri, *ubi ſuprà*, p. 64.

(46) On a vû dans les Journaux de Noort, de le Maire, &c., que cet uſage eſt commun dans les Iſles de la Mer du Sud.

mêmes, & ſur-tout par les liaiſons qu'ils conſervent encore avec les Habitans de cette Iſle.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Noirs des Montagnes de Manille.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais dont l'Iſle de Manille eſt remplie, n'ont aucune reſſemblance avec les autres Habitans. Ce ſont des Barbares, qui ſe nourriſſent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chaſſe. Ils mangent des ſinges, des ſerpens & des rats. Leur unique vêtement eſt un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes eſt une toile, tiſſue de fil d'arbres, qu'elles nomment Tapiſſe, avec quelques braſſelets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de ſa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des beſaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les ſurprend, ſoit dans le creux d'un arbre, ou dans des natres d'écorce, qu'ils diſpoſent en forme de hutes. Leur paſſion va ſi loin pour la liberté, que les Noirs d'une Montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied ſur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de ſanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Eſpagnols. Lorſqu'ils en tuent quelqu'un, ils célébrent leur joie par une fête, dans laquelle ils boivent entr'eux dans ſon crane. Leurs armes ſont l'arc & les fléches, dont ils empoiſonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrêmité, afin qu'elles ſe rompent dans le corps de leurs Ennemis; avec la zagaie ils portent une eſpece de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laiſſé de s'allier avec des Indiens auſſi ſauvages qu'eux, il en eſt ſorti une autre Race de Noirs, qui ſe nomment Manghians, & qui habitent les Iſles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux auſſi crêpus que les Negres d'Angola. D'autres les ont aſſez longs. La couleur de leur viſage eſt celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jéſuites & de pluſieurs autres Miſſionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, ſur leur témoignage, qu'on a vû à pluſieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (47).

Race ſortie d'eux.

Autres Sauvages des Iſles.

On trouve, dans les Iſles, quelques autres eſpeces de Sauvages, tels que les Zambales, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les Ilayas, les Tinghians, & les Igolottes. Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'ayent pas été vaincus par les Eſpagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Miſſionnaires l'aſſurerent unanimement que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la ſeule trace de culte qu'ils aient apperçu dans les montagnes eſt une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour leſquels ils marquent une ſorte de vénération (48). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conſervent quelque penchant pour les ſuperſtitions du Mahométiſme, par la correſpondance qu'ils entretiennent avec l'Iſle de Ternate & les Malais.

Il paroît, ſuivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Iſles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas

(47) *Ibidem*, page 68.

(48) Page 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui ſont venus de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour ſe retirer dans les Montagnes. Auſſi, dans toutes les Iſles où cette race de Noirs ſubſiſte encore, les Eſpagnols ne poſſédent que les Côtes. Ils ne les poſſedent pas même entiérement. Depuis Maribeles juſqu'au Cap de Bolinea, dans l'Iſle même de Manille, on n'oſe deſcendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui ſont les plus cruels Ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Iſle; & l'épaiſſeur des bois eſt ſeule capable de les défendre contre les plus fortes armées. On lit, dans les Relations mêmes des Eſpagnols, que de dix Habitans de l'Iſle, à peine l'Eſpagne en compte un dans ſa dépendance. Paſſons, avec Carreri & Dampier, à la deſcription particuliere des Iſles.

§ II.

Deſcription de l'Iſle de Luçon, nommée auſſi Manille.

Forme de l'Iſle.

CETTE Iſle paſſe pour la principale des Philippines. Son extrêmité Orientale eſt au treiziéme degré trente minutes; & celle du Nord touche preſqu'au dix-neuviéme. On compare ſa figure à celle d'un bras plié; inégal néanmoins dans ſon épaiſſeur, puiſque du côté de l'Orient on peut la traverſer en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit ſi fort, que ſa moindre largeur, d'une mer à l'autre, eſt de trente à quarante lieues. Toute ſa longueur eſt de cent ſoixante lieues Eſpagnoles, & ſon circuit d'environ trois cens cinquante.

Dans le coude de ce bras, la mer reçoit une grande riviere, qui forme une Baie de trente lieues de circuit. Les Eſpagnols l'appellent Bahia, parce qu'elle ſort d'un grand Lac nommé Bahi, qui eſt à dix-huit milles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'eſt-à-dire, dans l'angle formé par la mer & la riviere, que les Inſulaires avoient leur principale Habitation, compoſée d'environ trois mille huit cens Maiſon. Elle étoit environnée de pluſieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain qui produiſoit en abondance tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; deux raiſons qui la firent choiſir, à Lopez-Legaſpi, pour en faire la Capitale Eſpagnole, ſous l'ancien nom de Manille (49). Ce deſſein fut exécuté le jour de Saint-Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête: mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Eſpagne, le jour de Sainte Potentiane, qui eſt le 19 du même mois, cette Sainte fut choiſie pour la Patrone de l'Iſle.

Origine de ſa Capitale.

Baie de Bahia, ou de Manille.

La Baie eſt profonde dans preſque toutes ſes parties, fort poiſſonneuſe, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui ſe nomme Cavite. Vers ſon entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Iſle Mirabilla, dont la terre eſt fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Eſpagnols y entretiennent une garde de ſix Soldats, commandés par un Officier, qui fait auſſi l'office de Corregidor,

(49) On renvoye ſa Deſcription à la fin de l'Article.

dans un village de cinquante Maiſons, qui regarde la ville de Manille. On diſtingue trois paſſages, pour entrer dans la Baie. Le premier, qui eſt le plus fréquenté, parce qu'il eſt le plus profond, n'a pas moins d'une demie lieue de largeur. Il eſt entre l'Iſle & la pointe qu'on nomme Pointe du Diable. Le ſecond eſt large d'un quart de lieue, entre la Côte oppoſée, & ce qu'on nomme l'Ecueil des chevaux. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés ſous l'eau, le rendent moins ſûr. Le troiſiéme, qui a trois lieues de large, eſt entre l'ecueil des chevaux & la Pointe de Marigondon. Les bancs, dont il eſt rempli, ne permettent point d'y entrer ſans beaucoup de précautions.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES. Trois paſſages dans cette Baie.

En ſortant de la Baie, ſur la gauche, par la route que prennent les Vaiſſeaux de la Nouvelle Eſpagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baie de Balayan & Bombon, qui a trois lieues de tour, & derriere laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Eſt, on paſſe la pointe du Souffre, & l'on entre dans la Baie de Batangas, qui n'eſt habitée que par des Indiens. Près de la pointe, on rencontre la petite Iſle de la Caza, qui eſt remplie de gibier, & le Port de Malcaban, qui eſt entre cette Iſle & la Pointe.

Province & Baie de Balayan & Bombon.

Après avoir paſſé la Baie de Batangas, on trouve les villages de Lovo & de Galban, dont le voiſinage offre des apparences de Mines. C'eſt-là que ſe termine la Province de Balayan, qui commence à l'Iſle Mirabilla, & qui contient environ 2500 Indiens tributaires. On entre enſuite dans celle de *Calilaia* ou *Tayabas*, qui s'étend juſqu'au Cap de Bondo, & dans les terres juſqu'à Maubun, ſur la Côte oppoſée de l'Iſle. Elle eſt plus grande & mieux peuplée que la premiere. On paſſe, de cette Province, dans celle de Camarines, qui comprend Bondo, Paſſacao, Ibalon, Capitale de la Juriſdiction de Catanduanes, Bulan, Sorſokon, Port où l'on conſtruit les gros Vaiſſeaux du Roi, & la Baie d'Albay, qui eſt hors du Détroit, & proche de laquelle eſt un Volcan très haut, qu'on apperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle Eſpagne. La Montagne du Volcan a quelques ſources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. Carreri rend témoignage qu'on préſenta au Gouverneur des Philippines, Dom François Tello, une écreviſſe dont la moitié ſeulement étoit pétrifiée, parce que dans la vûe de rendre ce phénoméne plus ſenſible, on avoit pris ſoin qu'elle ne le fût pas entiérement. Dans un village, nommé Trui, à deux lieues du pied de la Montagne, on trouve une grande ſource d'eau tiede, qui a la même propriété, ſur-tout pour les bois de Molaie, de Binanuio & de Naga (50).

Province de Calilaia ou Tayabas.

Province de Camarines.

Source dont l'eau pétrifie.

Au-delà d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de Buyſagai. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laiſſant à droite les Iſles Catanduanes, qui en ſont éloignées de deux lieues. Enſuite, côtoiant l'Iſle, on trouve la riviere de Bicor, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de Caçeres, ville fondée par Dom François de Sande, ſecond Gouverneur & Propriétaire de ces Iſles. L'Evêque du nouveau Caçeres y fait ſa réſidence; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon ſont ſous ſa Juriſdiction.

Ville & Evêché de Caçeres.

(50) Carreri, *ubi ſuprà*, page 77.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

De la Province de Camarines, on entre dans celle de Parecala, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, ſur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ ſept mille Indiens, qui payent tribut à l'Eſpagne. Le terroir en eſt plat & fertile. Il produit particuliérement des arbres de Cacao & des Palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baie de Mauban dans le pli du bras. Au-dehors de cette Baie eſt le Port de Lampon, qui reſſemble à celui de Mauban.

Province de Parecala.

Les Mines d'or, & d'autres métaux.

Depuis Lampon juſqu'au Cap Del-Engaño, la Côte n'a pour Habitans que des Infidéles & des Barbares. C'eſt-là que commence la Province & la Juriſdiction de Cagayan, la plus grande de toutes ces Iſles. Elle s'étend l'eſpace de quatre-vingt lieues en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale eſt la nouvelle Segovie, fondée par le Gouverneur Dom Conſalve de Ronquille, avec une Egliſe Cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel de Benavides, en 1598. La ville eſt ſituée ſur le bord d'une riviere du même nom, qui vient des Montagnes de Santor, dans Pampagna, & qui traverſe preſque toute la Province. C'eſt la réſidence d'un Alcade Major, avec une garniſon. On y a conſtruit un Fort de pierre, ſoutenu par d'autres ouvrages, pour ſe défendre des Montagnards. Les Paroiſſes de cette Province ont été confiées aux Dominiquains. On obſerve que le Cap d'Engaño, qui eſt le plus Septentrional de l'Iſle, eſt fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir ſuivi la Côte, de l'Eſt à l'Oueſt, pendant quinze lieues, on trouve l'autre pointe, qui ſe nomme Boxeador. Au-delà de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieues dans la Province de Cagayan, pour entrer dans celle d'Iloccos. Les Cagayans Tributaires ſont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province eſt fertile; & ſes Habitans, dont on vante la vigueur, ſe partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les Montagnes y fourniſſent une ſi grande abondance de cire, qu'étant à très vil prix, les pauvres s'en ſervent au lieu d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois eſtimés, tels que le bréſil & l'ébêne. Les Forêts y ſont remplies de ſangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

Nouvelle Segovie, Capitale de la Province de Cagayan.

La Province d'Iloccos paſſe pour une des plus peuplées & des plus riches de toutes ces Iſles. Elle a quarante lieues de Côtes, & ſa ſituation eſt ſur les bords de la riviere de Bigan. Guido de Laccazaris, Gouverneur Eſpagnol, y fonda, en 1574, une ville qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parce qu'on trouve, à cette diſtance, des Montagnes & des Forêts habitées par les Igolottes, Nation guerriere & de haute ſtature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été ſubjugués. Une armée Eſpagnole, qui attaqua les Igolottes en 1623, connut l'étendue de ces Montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en ſept jours. Elle paſſa continuellement ſous des muſcadiers ſauvages & ſous des pins. Ce ne fut qu'au ſommet de la Montagne, qu'elle trouva les principales habitations des Igolottes. Ces lieux ſauvages leur fourniſſent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'Iloccos & de Pangaſinan, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

Province d'Iloccos.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

On paſſe enſuite dans la Province de Pangaſinan, dont la Côte a quarante lieues d'Eſpagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'Iloccos. Ses Montagnes produiſent beaucoup d'une eſpece de bois, que les Indiens nomment *Sibucau*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province eſt habité par des Sauvages, qui vont errans dans les Forêts & les Montagnes, auſſi nuds, auſſi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils ſement néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reſte de leur travail conſiſte à ramaſſer, dans le lit des rivieres, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens Tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'Iloccos, environ neuf mille; & ſept mille dans celle de Pangaſinan. C'eſt dans la derniere qu'eſt le Port de Bolinao & la Plaga-Onda, lieu fameux, aux Philippines, par la victoire que les Eſpagnols y remporterent ſur la Flotte Hollandoiſe d'Olivier Noort.

Province de Pangaſinan.

La Province de Pampangan, qui fait la ſéparation du Diocèſe de la nouvelle Segovie & de l'Archevêché de Manille, ſuit celle de Pangaſinan. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, eſt d'une extrême importance pour les Eſpagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conſervation de l'Iſle. Les Habitans, qu'ils ont pris ſoin d'accoutumer à leurs uſages, ſervent non-ſeulement à les défendre, mais à les ſeconder dans toutes leurs entrepriſes. D'ailleurs ſon terroir eſt très fertile, ſur-tout en riz; & Manille en tire ſes proviſions. Elle fournit auſſi du bois pour les Vaiſſeaux, avec d'autant plus de facilité que ſes Forêts ſont ſur la Baye, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses montagnes ſont habitées par les Zambales, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crepus, qui ſont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs Juriſdictions ſauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la proprieté.

Province de Pampangan.

Bahi eſt une autre Province à l'Orient de Bahia, qui n'eſt pas moins importante aux Eſpagnols pour la conſtruction des Vaiſſeaux. On recueille, autour du Lac de ſon nom, & des villages voiſins, les meilleurs fruits de l'Iſle; ſur-tout de l'Areca, que les Habitans nomment Bonga, & du Betel, qu'ils appellent Buys. Le Betel de Manille l'emporte ſur celui du reſte des Indes. Auſſi les Eſpagnols mêmes en machent-ils du matin au ſoir. Les Habitans Tributaires de cette Province, qui ſont au nombre d'environ ſix mille, ſont employés ſans ceſſe à couper, ou ſcier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour ce travail, une piaſtre par mois, & leur proviſion de riz.

Province de Bahi.

Betel de Manille.

Entre Pampanga & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmiers. Elle eſt habitée par les Tagales, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province de Bulacan.

Enfin l'on met au nombre des Provinces de Luçon ou Manille, pluſieurs Iſles voiſines de l'embouchure du Canal, telles que Catanduanes, Maſbate, & Bourias. La premiere a trente lieues de circuit, & ſa figure eſt triangulaire. Elle eſt des premieres qui ſe préſentent à l'approche des Philippines, & ſi proche de l'Embocadero de Saint-Bernardin, que pluſieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, ſe ſont

Province des Iſles.

Iſle de Catanduanes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

jettés entre des bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs rivieres, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme Catandangan. Les Espagnols lui ont donné le nom de Caranduanes, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calelaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, cousue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerriere. Elle se peint comme les Bisayas; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la maniere des Bisayas, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre, lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

Description de la ville de Manille.

Après avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La ville de Manille est dans une position (51) qui la fait jouir d'un Equinoxe presque continuel. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits, ne different pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une pointe de terre que la riviere forme en se joignant à la mer. Son circuit est d'environ deux milles, & sa longueur d'un tiers; dans une forme si peu réguliere, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six portes; celles de Saint-Dominique, de Parian, de Sainte-Lucie, la Roiale, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que cinq petites tours, garnies de pieces de fer; mais à la pointe, elle est défendue par un fameux Bastion, qui se nomme *Della-Fundizione*, & plus loin par un autre. C'est entre ces deux Ouvrages que se trouve la Porte Royale, qui est garnie d'une bonne artillerie de fonte, avec plusieurs Ouvrages extérieurs. On trouve ensuite le Bastion de Parian, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui est monté aussi de plusieurs pieces de fonte. En continuant de suivre la riviere, on voit la tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on acheve le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine sa longueur. Ainsi, Manille est baignée au Midi par la mer; au Nord & à l'Est par la riviere, sur laquelle on entretient des Ponts-levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de Parian.

Ses Maisons, quoique de simple charpente, depuis le premier étage jus-

(51) Le même, *ibid.* page 18.

qu'au

qu'au ſommet, tirent aſſez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues ſont larges; mais on y voit quantité d'édifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empreſſement pour les rebâtir. C'eſt la même raiſon qui fait que la plûpart des Maiſons ſont de bois. On comptoit, à la fin du dernier ſiécle, trois mille Habitans dans Manille, mais nés preſque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les diſtinguer. On y donne le nom de Créole à celui qui eſt né d'un Eſpagnol & d'une Amériquaine, ou d'un Amériquain & d'une femme Eſpagnole. Le Métif vient d'un Eſpagnol & d'une Indienne; le Caſtis, ou le Terceron, d'un Métif & d'une Métive; le Quarteron, d'un Noir & d'une Eſpagnole; le Mulâtre, d'une femme noire & d'un Blanc; le Grifo, d'une Noire & d'un Mulâtre; le Sambo, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le Cabra, d'une Indienne & d'un Sambos.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Diſtinction des Races qui viennent de différentes unions.

Les femmes de qualité, dans Manille, ſont vêtues à l'Eſpagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une piece de toile des Indes, qui ſe nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour ſervir de juppe; & une autre qu'elles appellent *Chinina*, qui leur ſert de manteau. Dans un Pays ſi chaud, elles n'ont beſoin, ni de bas, ni de ſouliers. Les Eſpagnols de la ville ſont habillés à la maniere d'Eſpagne; mais ils ont pris l'uſage des hautes ſandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux, dont la condition eſt aiſée, font porter, par un domeſtique, un large Paraſol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes ſe ſervent de belles Chaiſes, ou d'un Hamac, qui n'eſt, comme ailleurs, qu'une eſpece de filet, ſoutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on eſt fort à l'aiſe.

Habit des Eſpagnols de Manille.

Quoique la ville ſoit également petite par l'enceinte de ſes murs & par le nombre de ſes Habitans, elle devient très grande, ſi l'on y comprend ſes Fauxbourgs. A cent pas de la porte de Parian, on en trouve un du même nom, qui eſt le quartier des Marchands Chinois. On les appelle Sangleys. Cette habitation a pluſieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de ſoie, de belles porcelaines, & d'autres marchandiſes. On y trouve toutes ſortes d'Artiſans & de Métiers. Les Eſpagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien eſt entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le ſoin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, ſans y comprendre ceux des autres parties de l'Iſle, qui ſont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plûpart périrent dans diverſes ſéditions, qu'ils avoient eux-mêmes excitées, & qui attirerent d'Eſpagne une défenſe à tous les autres de demeurer dans l'Iſle. Cet ordre eſt mal obſervé. Il en arrive tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampans qui apportent à Manille quantité de marchandiſes, ſur leſquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent eſpérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque-tems, pour éluder la Loi. Enſuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Eſpagnols, font fermer les yeux ſur leur hardieſſe.

Fauxbourgs qui aggrandiſſent beaucoup Manille.

Des Chinois, nommés Sangleys, font tout le Commerce.

Les Sangleys de Parian ſont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une ſomme conſidérable. Ils ne ſont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiſcal, qui eſt leur protecteur déclaré, pour l'Intendant &

Leur Gouvernement.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

les autres Officiers ; ſans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la ſeule permiſſion de jouer (52), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pieces de huit. On ne leur laiſſe néanmoins cette liberté que très peu de jours, pour ne les pas expoſer au riſque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils ſont contenus rigoureuſement dans le devoir. On ne leur permet pas de paſſer la nuit dans la Maiſon des Chrétiens ; & leurs Boutiques ne doivent jamais demeurer ſans lumiere. Carreri aſſure que c'eſt pour les détourner d'un vice abominable qui eſt fort commun à leur Nation (53).

Quinze Fauxbourgs à Manille.

Après avoir paſſé la riviere ſur le Pont qui eſt proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermite, Malati, Chiapo, & pluſieurs autres juſqu'au nombre de quinze, qui ſont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, ſous la direction d'un Alcade. La plûpart des Maiſons y ſont de bois, & bâties ſur des piliers le long du Fleuve. Elles ſont couvertes de Nipas, ou de feuilles de palmier. Les côtés ſont garnis de canne. On y monte par des échelles, qui ſont néceſſaires dans un terrain humide & ſouvent couvert d'eau. Tondo, qui s'étoit conſervé ſous la puiſſance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pieces d'artillerie ; mais il fit peu de réſiſtance aux armes des Eſpagnols. Dans l'eſpace qui eſt entre ces Fauxbourgs, on trouve, ſur l'un & l'autre bord de la riviere juſqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maiſons de campagne.

College des Jéſuites de Manille.

Carreri eut la curioſité de viſiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ſes Obſervations. Le College des Jéſuites eſt fort grand, orné de très longues & très hautes voutes, avec de ſpacieux Dortoirs ; mais, depuis le premier étage juſqu'au ſommet, tout eſt de bois, dans la crainte des tremblemens de terre. Par la même raiſon, toute la partie ſupérieure de l'Edifice eſt ſoutenue par de hautes colomnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne réſiſteroient pas autrement à de ſi violentes ſecouſſes. On voit, au centre du College, un magnifique Cloître, & une Egliſe du même éclat, dont le Maître-Autel eſt richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail eſt d'une pierre fort eſtimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette Maiſon, qui ſe nomme Saint-Ignace, fut fondée en 1581, ſous le premier Evêque de Manille, par le Pere Sedigno-Alonſo. Aſſez proche, eſt un autre Edifice, nommé Saint-Joſeph, qui porte plus proprement le titre de College, où les Jéſuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philoſopie & la Théologie. On y prend tous les dégrés. Outre ſes revenus particuliers & les penſions du Roi, il s'y trouve des Etudians, qui payent une penſion annuelle de cent cinquante pieces de huit. Ils ſont vétus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour ſe diſtin-

Diſtinction des Etudians.

(52) Leur Jeu ſe nomme *la Metoua*. C'eſt un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoies en un monceau, qui eſt pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu ſont ſi adroits, que la longueur & la hauteur du monceau leur font connoître le nombre des monnoies. Quelquefois il leur ſuffit d'en enlever ſubtilement une petite piece, pour faire le nombre qu'ils ſe ſont propoſé.

(53) *Ubi ſuprà*, page 22.

guer des Humaniſtes, portent un collier de la même étoffe.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Le Couvent de Sainte-Claire n'a de remarquable, que d'être compoſé de quarante Religieuſes qui vivent d'aumônes, ſans dot & ſans domeſtiques, & de s'être ſoutenu dans cette auſtérité depuis l'année 1601, que ſes Fondatrices vinrent de la Nouvelle Eſpagne.

Divers Couvens.

La Chapelle Royale eſt devant le Château. Elle eſt fort ornée de dorures. Huit Chapelains la deſſervent, à chacun deſquels le Roi donne par mois quinze pieces de huit, & cinquante au Doyen. Ils ſont obligés d'enterrer les ſoldats, pour une ſomme fixe qu'ils n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

La Miſéricorde eſt un Monaſtere dédié à Sainte Eliſabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Eſpagnols & de Métifs. Lorſqu'elles trouvent l'occaſion de ſe marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pieces de huit.

Le Couvent des Auguſtins eſt ſpacieux. Les Dortoirs en ſont voutés. On admire, dans l'Egliſe, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent maſſif. La Sacriſtie eſt d'une richeſſe, qui mérite la curioſité des Voyageurs.

Le Château, qui porte le nom de Saint-Jacques, eſt ſitué ſur la pointe Occidentale de la ville. La Mer le baigne d'un côté, & la Riviere de l'autre. Le foſſé, qui le ſépare de la ville, eſt fort profond, & ſe remplit d'eau lorſque la Mer monte. On le paſſe ſur un Pont-levis. Aux deux extrêmités, il a deux bons Baſtions, bien montés d'artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, eſt défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la Riviere, & un très petit Port, dont l'accès n'eſt facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur d'eau, font le reſte des fortifications. Après avoir paſſé deux portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui eſt ſuivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un ſecond Corps-de-Garde, la Maiſon du Gouverneur & une autre Place d'armes.

Château de Manille.

L'Egliſe Archiépiſcopale eſt grande, & ſoutenue de chaque côté par ſix pilaſtres. Mais elle eſt fort mal ornée. Cependant le ſeul revenu fixe de l'Archevêque eſt de ſix mille pieces de huit; & de douze Chanoines, qui compoſent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pieces, toutes payées par le Tréſor royal. Manille, après avoir eu ſon premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (54).

Les Egliſes des Auguſtins Déchauſſés & de Saint Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominiquains ont deux Colleges; l'un nommé Saint-Thomas, dont les revenus ſervent à l'entretien de cinquante Etudians, qui portent un habit verd, avec une robe de ſatin incarnat, & qui doivent être Eſpagnols. Dans l'autre, on reçoit indifféremment des enfans Eſpagnols & des Métifs. Leur habit eſt bleu, & la fondation de cet Etabliſſement les oblige d'aſſiſter, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle royale. On prend les Dégrés dans le College de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joſeph.

(54) Le premier Evêque fut le Pere Salvar, Dominiquain; & le premier Archevêque, le Pere Banez, Franciſquain.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Obligation ſinguliere du Roi d'Eſpagne.

C'eſt une obſervation ſinguliere, que le Roi d'Eſpagne fournit de l'huile pour les lampes, & du vin pour les Meſſes, à toutes les Egliſes des Philippines; ſans autre exception que celle des terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, eſt obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui ſert à l'Egliſe.

Autres Etabliſſemens de Manille.

Les Obſervantins, que nous nommons Cordeliers, ſont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroiſſes. Ils ont une Egliſe bien dorée, qui ſe nomme Saint-François. Celle d'une Paroiſſe des Auguſtins, qui eſt à deux milles de la ville, & qui ſe nomme Notre-Dame des Remédes, a ſes murs intérieurs & ſon portail revétus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poiſſons; ce qui forme, ſuivant l'Auteur, un ſpectacle digne de la curioſité des Etrangers. Sainte Potentiane eſt un Couvent fondé par le Roi, pour ſeize pauvres Orphelines, auxquelles il fournit l'entretien, & une dot honnête lorſqu'elles ſe marient. Les femmes ſéparées de leurs maris, & les Filles de débauche, y ſont reçûes auſſi, par l'ordre de la Juſtice, mais ſans communication avec les Orphelines, & ſous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continuel. L'Hôpital Royal eſt à deux milles de la ville. Il n'a de ſingulier, que la diſtribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mille plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de Fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le ſervice du Roi.

Fort de Saint-Philippe; priſon de Dom Fernand de Valenzuola.

Carreri ne viſita pas avec moins d'attention le Port nommé Cavite, qui eſt proprement celui de Manille, quoiqu'il en ſoit éloigné de trois lieues. Il paſſa par le Fort de Saint-Philippe, ſitué ſur une pointe de terre que forme la Baie. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, eſt un quarré régulier, défendu par un aſſez grand nombre de petites pieces d'artillerie, autour duquel on bâtiſſoit alors des Cazernes pour les Soldats, des Magaſins & des Citernes. Il ſervit de priſon pendant dix ans à Dom Fernand Valenzuola, Grand d'Eſpagne & premier Miniſtre, qui s'y vit relegué en 1679 (55).

Deſcription de Cavite.

La ville de Cavite eſt à la vûe de Manille, au Sud, ſur une langue de terre aſſez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette ſituation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour ſa défenſe un bon Château. Le côté oppoſé eſt fermé d'une mer à l'autre, par un mur garni de quelques pieces de canon, & par un foſſé qui ſe remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on paſſe ſur un Pont-levis. Avec peu de dépenſe, on feroit une Iſle de Cavite. Le Port eſt en demi cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y eſt à l'abri des vents du Sud, mais ſi peu des vents du Nord, que les gros Vaiſſeaux n'y trouvent pas de ſûreté s'ils ne ſont fort proches de terre. Les Edifices de Cavite ſont de bois ou de cannes, ſans excepter les Egliſes; à la réſerve de celle des Auguſtins & du College des Jéſuites, qui ſont de pierre. L'Arſenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois ſix cens, que les Eſpagnols forcent de travailler à la fabrique des Vaiſſeaux & des Galions. Outre que le bois de

(55) *Ibidem.* page 268.

l'Iſle eſt dur & peſant, les planches ont tant d'épaiſſeur & ſont ſi bien doublées, qu'elles réſiſtent au canon. On conſtruit, dans cet Arſenal, des Vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire : mais l'Auteur condamne la pratique des Eſpagnols, qui expoſent témérairement leurs biens dans ces vaſtes machines, ſur une Mer orageuſe, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (56).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Saint-Roch, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive juſqu'à l'autre, & n'eſt compoſé que de maiſons de bois, au milieu d'une Forêt d'arbres. L'Egliſe Paroiſſiale en eſt fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville ; Eſpagnols, Indiens & Sangleys.

Lac de Bahi.

Le Lac de Bahi, qui donne ſon nom à la riviere & à la Baie, eſt fort long, mais fort étroit. Son circuit eſt d'environ quatre-vingt-dix milles. On trouve ſur ſes bords, qui ſont habités & cultivés par des Indiens conquis, pluſieurs maiſons de Jéſuites, d'Auguſtins & de Cordeliers. La pêche y eſt toujours abondante, quoique dangereuſe par le grand nombre de crocodiles, qui font également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poiſſons qui ſe nomment *Epées ;* & ces deux eſpeces de monſtres ſe battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant ſon Ennemi couvert d'écailles, qui parent les coups de ſa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Auſſi demeure-t-il ordinairement Vainqueur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'épée, a juſqu'à ſix palmes de longueur, avec une bordure de dents auſſi pointues que des cloux ; & réuniſſant ainſi les qualités d'une ſcie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en eſt à dix-huit milles dans les terres, on rencontre quelques belles Fermes & pluſieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui ſe trouve ſur une montagne, à peu de diſtance du grand, eſt rempli d'eau ſomache, tandis que celle du grand Lac eſt fort douce ; ce qu'on attribue aux Mineraux qui peuvent être deſſous. Les arbres, dont il eſt environné, ſont chargés d'une infinité de grandes chauve-ſouris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en ſi grand nombre, & ſi ſerrées, qu'elles obſcurciſſent l'air de leurs grandes aîles, qui ont quelquefois ſix palmes d'étendue (57). Elles ſçavent diſcerner, dans l'épaiſſeur des bois, les arbres dont les fruits ſont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui ſe fait entendre de deux milles ; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-ſeulement pour ſe vanger, mais pour ſe nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de fléche en abbat infailliblement pluſieurs.

Autre petit Lac.

Chauve-Souris des Philippines.

Dans un des Couvens qu'on rencontre ſur cette route, on admire une ſource, dont l'eau eſt ſi chaude qu'on n'y ſçauroit mettre la main ; & que ſi l'on y met une poule, on lui voit tomber, non-ſeulement les plumes, mais la chair même de deſſus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en

Source d'une chaleur ſurprenante.

(56) *Ibid* p. 265. On en fait, dont la quille a ſoixante-deux coudées, & larges à proportion.
(57) *Ibid.* page 42.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

approche, & tomber ſes plus dures écailles. La fumée, qu'elle exhale, reſſemble à celle d'une fournaiſe ardente. Cette ſource, qui eſt dans une montagne voiſine du Couvent, forme un grand ruiſſeau, qui vient le traverſer, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans leſquels on la retient. L'eau en eſt excellente à boire, lorſqu'elle eſt refroidie. Une demie-lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite riviere qui ſort auſſi de la montagne, & dont les eaux ſont exceſſivement froides; mais ſur le bord de laquelle on ne peut creuſer tant ſoit peu le ſable, ſans en faire ſortir une eau fort chaude (58).

§ III.

Iſles de Capoul, Ticao, Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Babuyanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Sibuyau, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul. A L'entrée du Détroit, on rencontre Capoul, & pluſieurs autres petites Iſles, qui, reſſerrant le Canal, donnent aſſez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois lieues de circuit. Son Terroir eſt agréable & fertile. Les Indiens y ont de

Ticao. fort bonnes habitations, à la maniere des Biſayas. Ticao, qui eſt à huit lieues au Nord-Eſt de la bouche du Détroit, eſt une Iſle d'environ huit lieues de tour, habitée auſſi par des Indiens, mais la plûpart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'eſt la derniere Terre où les Vaiſſeaux touchent, en allant à la Nouvelle Eſpagne.

Bourias. On découvre Bourias, à quatre lieues de Ticao vers l'Oueſt. Cette Iſle contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens Tributaires,

Maſbate & ſes Mines d'or. qui dépendent de la Paroiſſe de Maſbate, autre Iſle au Sud de Bourias, dont les Eſpagnols ne ſe rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à Maſbate, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports ſont commodes pour toutes ſortes de Vaiſſeaux. Elle eſt habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en ſel; mais les Montagnads y ſont en fort grand nombre. Quoique les Eſpagnols des Philippines ſoient perſuadés que Maſbate a de riches Mines d'or, ils ne les font pas chercher; parce qu'ayant, tous les ans, à négocier pour la Nouvelle Eſpagne, pluſieurs centaines de mille pieces de huit, à dix pour cent de Commiſſion, ils ne veulent pas riſquer des frais, dont le retour eſt incertain. D'un autre côté, les Inſulaires préférent un plat de riz, qui leur cauſe peu de fatigue, à des richeſſes qu'ils ne peuvent ſe procurer que par un pénible travail. A peine ramaſſent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs rivieres. Les bords de la même Iſle ſont ſouvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent ſur le rivage.

Marinduque. Au-delà de Ticao, de Maſbate & de Bourias, on trouve, à quinze lieues

(58) *Ibidem*, page 42.

de Manille, l'Iſle de Marinduque, dont le circuit eſt d'environ dix-huit lieues. Sa terre eſt fort haute, abondante en fruits, ſur-tout en cocos, dont les Habitans ſe nourriſſent, parce qu'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois : mais la cire n'y eſt pas ſi commune que dans les autres Iſles. Elle eſt habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paiſible, qui s'eſt aſſujettie à la Juriſdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Mindoro, qui eſt à huit lieues de Manille, & cinq de Marinduque, a ſoixante-dix lieues de circuit. Sa figure eſt longue; & ſa plus grande largeur eſt au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite Iſle élevée, qui ſe nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de Panay. Ce Détroit porte le nom de Potol. On en diſtingue un autre, entre Mindoro & Luban, qui s'appelle Calabite. La terre de Mindoro eſt haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans pluſieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des rivieres, ſont habités par des Indiens paiſibles; Tagales, du côté de l'Eſt-Nord-Eſt & de Manille; Biſayas, ſur la Côte qui regarde Panay. Ceux qui vivent dans le cœur de l'Iſle, ſont Manghiens. Ils vont nuds, & ne ſe nourriſſent que de fruits ſauvages : ils changent de demeure, ſuivant les ſaiſons. Quoique voiſins de Manille, ils ont encore la ſimplicité de changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats. Quelques Jéſuites aſſurerent Carreri que ces Peuples ont une queue, de quatre ou cinq pouces de long (59). Ils ſont braves, & fidéles a payer le tribut; mais juſqu'à préſent ils ont rejetté le Chriſtianiſme, à l'exception d'un petit nombre, ſur le territoire de Nauhan. La Capitale de l'Iſle, où l'Alcade Eſpagnol fait ſa réſidence, ſe nomme Baco. Son canton eſt plein d'eaux fort ſaines, qui coulent de diverſes montagnes, ſur leſquelles on trouve quantité de ſalſe-pareille. Aſſez proche de Baco, on trouve le vieux Mindoro, d'où l'Iſle a tiré ſon nom. Un de ſes Caps, nommé le Varadero, s'étend vers Tale, village de la Côte de Manille, entre les Baies de Bombon & de Bonengos; & la petite Iſle de Verte, qui ſe trouve entre les deux, reſſerre tellement le paſſage, que n'ayant pas plus d'un mille de large, les tournans & les courans qui s'y forment ſans ceſſe, mettent les Vaiſſeaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans Mindoro & dans Louban, mille ſept cens Tributaires, qui fourniſſent de la cire, & une eſpece de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaiſſeaux du Roi, qui ſe conſtruiſent à Tal. Louban, eſt une petite Iſle baſſe, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle eſt la petite Iſle d'Ambil, où ſe trouve un Volcan fort haut, que ſes flammes font découvrir de fort loin.

Mindoro.

Louban.

De Louban, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Iſle remarquable; mais au-delà du Cap Boxeador, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle Segovie, on trouve les petites Iſles baſſes de Babuyanes, qui s'étendent juſqu'à celles de Formoſe & de Lequios. Dans la plus proche, que les Eſpagnols ont conquiſe, cinq cens Inſulaires payent le tribut. Elle pro-

Babuyanes.

(59) *Ubi ſuprà*, page 42.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

duit de la cire, de l'ébéne des bananes, des cocos, des platanes ou plantains, & d'autres commodités qui ſervent à l'entretien des Habitans. Le nom de Babuyanes vient de certains animaux, nommés Babouyes, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Oueſt de Louban, on découvre dix-ſept petites Iſles ſoumiſes, qui compoſent une Province Eſpagnole, ſous le nom de Las Calamiones, outre pluſieurs autres qui n'ont point encore été ſubjuguées. La plus grande ſe nomme Paragua. Une partie appartient aux Eſpagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Iſle eſt la troiſiéme en grandeur, parmi les Philippines : ſa figure eſt allongée, comme un bras, par lequel Manille & Mindoro paroiſſent ſe donner la main avec la grande Iſle de Borneo. Le circuit de Paragua eſt de deux cens cinquante lieues ; ſa longueur de plus de cent, & ſa largeur de douze ou quatorze. Elle eſt, au centre, ſous le dixiéme degré ; & le Cap de Taguſo, qui la termine au Nord-Oueſt, n'eſt éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

Las Calamiones.

Paragua.

Dans cet eſpace, les Iſles baſſes ſont en ſi grand nombre, qu'elles paroiſſent joindre les deux grandes Iſles. Leurs Habitans, ſur les Côtes, ſont Sujets du Roi de Borneo, qui eſt Mahométan ; mais le milieu des Terres eſt habité par des Indiens ſauvages, barbares, ſans Chefs & ſans Loix, qui apportent tous leurs ſoins à ſe défendre également du joug des Eſpagnols & de Borneo. Environ douze cens, des Inſulaires maritimes, payent tribut à l'Eſpagne. Ils ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. Les Eſpagnols entretiennent une garniſon à Taytay, ſur le Cap oppoſé à Taguſo, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort aſſez médiocre. Le Lampon, ou le Gouverneur pour le Roi de Borneo, fait ſa réſidence à Lavo. L'Iſle eſt montagneuſe, remplie de toutes ſortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu féconde en riz.

Province des Calamianes.

Proche du Cap Septentrional de Paragua, vers l'Eſt, on trouve les trois Iſles nommées Calamianes, qui donnent leur nom à une Province dont elles ſont partie. Ces Iſles, & neuf autres voiſines, ſont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fourniſſent beaucoup de cire, dont la récolte ſe fait deux fois chaque année. On trouve, ſur les rochers de la Côte, quantité de ces nids d'oiſeaux, qui paſſent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche auſſi de très belles perles. Au-delà des Calamianes, à la vûe de la haute montagne de Mindoro, s'offrent les cinq Iſles de Cuyo, peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Eſpagnols, qui profitent de cette diſpoſition pour en tirer beaucoup de riz, de légumes & de fruits. Leurs montagnes ſont remplies d'oiſeaux & de toutes ſortes d'animaux.

Leurs nids d'oiſeaux & leurs perles.

Province de Panay.

La Province de Calamianes finit à ces Iſles ; & l'on entre dans celle de Panay, dont la premiere Terre eſt Potol. Panay eſt la plus fertile & la plus habitée de toutes les Iſles de l'Archipel. Sa figure eſt triangulaire, & ſon circuit de cent lieues. Les noms de ſes principaux Caps ſont Potol, Naſo & Boulacabi. La Côte, depuis Boulacabi juſqu'à Potol, court de l'Eſt à l'Oueſt ; celle de Potol à Noſo, du Nord au Sud ; celle de Boulacabi juſqu'au Cap d'Iloilo, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud ; & celle d'Iloilo à Naſo, va de l'Eſt à l'Oueſt. Le milieu de l'Iſle eſt ſous le dixiéme degré de latitude. Du côté du Nord, juſqu'au milieu des

des deux Caps de Boulacabi & de Potol, la fameuſe riviere de Panay ſe rend à la mer, vis-à-vis de la petite Iſle Lutaya. On attribue la fertilité extraordinaire de Panay aux rivieres dont elle eſt arroſée. On n'y fait pas une lieue ſans rencontrer un ruiſſeau, ſur-tout proche de la grande riviere qui donne ſon nom à l'Iſle, & qui l'arroſe pendant quarante lieues. Les Eſpagnols aſſurent que lorſqu'il tonne dans cette Iſle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils ſuppoſent beaucoup de vertu. Pluſieurs Voyageurs ont vû de ces pierres; mais ils ne garantiſſent point que les Eſpagnols n'y impriment les croix. L'Iſle a paru mériter tous les ſoins du Gouvernement. Elle eſt diviſée en deux Juriſdictions, dont la premiere, qui eſt celle de Panay, comprend tout ce qui eſt entre le Cap de Potol & celui de Boulacabi. Le reſte de l'Iſle dépend de l'Alcade d'Otton, qui fait ſa réſidence dans le Fort d'Iloilo, bâti en 1681, ſur un Cap de même nom. Ce Cap s'avançant au Sud, entre les rivieres de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Iſle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demie lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Iſle, ſeize mille trois cens ſoixante-un Indiens Tributaires. Elle produit mille boiſſeaux de riz, meſure d'Eſpagne. Ses Habitans ſont d'une taille épaiſſe, adroits à la chaſſe, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des ſangliers & des cerfs. Leurs femmes, entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Iſle de Panay a quatorze Paroiſſes, dépendantes des Auguſtins; trois autres Egliſes, deſſervies par des Prêtres ſéculiers, & un College de Jéſuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un aſſez grand nombre de ces Indiens noirs qui ont été les premiers Habitans de l'Iſle, & que les Biſayas ont forcés de ſe retirer dans l'épaiſſeur des bois. Ils n'ont pas les cheveux ſi crêpus, ni la taille ſi haute, que les Negres de Guinée. Leur retraite eſt dans les lieux les plus eſcarpés des montagnes, où ils ménent une vie paiſible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils ſont abſolument nuds, & ſi legers à la courſe, que ſouvent ils prennent des cerfs & des ſangliers ſans le ſecours de leurs fléches. Alors, ils demeurent, comme les corbeaux, autour de l'animal juſqu'à ce qu'ils l'ayent mangé.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Fertilité de l'Iſle de ce nom.

Attentions qu'elle a'eſt attirées de l'Eſpagne.

Entre les Iſles qui environnent celle de Panay, on compte Imaras, vis-à-vis d'Iloilo. Elle eſt longue & baſſe, & dans ſon circuit elle n'a pas plus de dix lieues; mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de ſaſſe-pareille. Ses eaux ſont excellentes, & ſes montagnes bien peuplées de ſangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé Sainte-Anne, qui n'eſt qu'à trois lieues d'Iloilo.

Iſle d'Imaras.

A dix lieues au Nord de Boulacabi, eſt l'Iſle de Sibugan, qui reſſemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin, au Nord, on trouve Rombino & Batan; enfin l'Iſle de Tablas, plus grande que les deux dernieres, & ſeulement à cinq lieues du Cap de Potol. Tous les Indiens de ces Iſles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne ſe reſſemblent pas moins dans leurs uſages.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

§ IV.

Iſles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos & Panamao.

Forme de l'Iſle de Samar, & ſes Caps.

LES deux grandes Iſles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la premiere eſt la plus proche de Manille. La ſeconde eſt nommée Samar du côté des Iſles, & Ibabor du côté de la grande mer. On peut comparer ſa forme au tronc d'un corps humain, ſans tête & ſans jambes. Sa plus grande longueur eſt depuis le Cap de Baliquaton, qui forme, avec la pointe de Manille, le Détroit de Saint-Bernardin, ſous le treiziéme degré trente minutes, juſqu'au Cap de Guiguan, qui eſt ſous l'onziéme degré. Deux autres Caps ſont les coudes du Buſte & la plus grande largeur de l'Iſle. L'un ſe nomme le Cap du Saint-Eſprit, dont les hautes montagnes ſe montrent de loin aux Vaiſſeaux qui viennent de la Nouvelle Eſpagne; & l'autre, qui eſt à l'Occident, vis-à-vis Leyte, forme un Détroit, dont la largeur n'eſt que d'un jet de pierre. La circonférence de l'Iſle eſt d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de Guiguan & celui du Saint-Eſprit, on trouve le Port de Borongon, qui eſt ſuivi, à peu de diſtance, de ceux de Palapa & de Caduvig, la petite Iſle de Bin & la Côte de Catarman.

Il arrive ſouvent que la tempête jette des Barques inconnues ſur la Côte de Palapa. Vers la fin du dernier ſiécle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre qne les Iſles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Iſles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Iſles voiſines, leur rendant viſite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Eſpagnols, ſans la connoître mieux, l'ont nommée l'Iſle des Amazones. On apprit, des mêmes Sauvages, que la mer apportoit, ſur leurs Côtes, une ſi grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en ſervoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraiſemblable, puiſque les tempêtes en jettent beaucoup auſſi ſur la Côte de Palaga. Pluſieurs Jéſuites des Philippines ſe perſuaderent que ces Iſles, qui ne ſont pas encore découvertes, étoient celles de Salomon, que les Eſpagnols cherchent depuis ſi long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris.

Iſle des Amazones.

En entrant par le Détroit de Saint-Bernardin, après avoir paſſé Baliquaton, on trouve la Côte de Samar, qui offre, ſur ſes bords, les villages d'Ibatan, Bongahon, Catbalogan, où l'Alcade Major & le Commandant des troupes Eſpagnoles font leur réſidence, Paranos & Calviga. Enſuite, paſſant le Détroit de Saint-Juanillo, on va juſqu'au Cap & à la petite Iſle de Guiguan, qui finit le tour de l'Iſle. Elle eſt remplie de montagnes eſcarpées; mais ſes plaines ſont abondantes. Entre pluſieurs fruits, qui leur ſont communs avec les Iſles voiſines, on en diſtingue un que les Chinois eſtiment beaucoup, & qu"ils nomment *Seyzu*. Les Eſpagnols l'ont nommé Chicoy. On voit croître auſſi, dans le voiſinage de Catbalogan, une plante, à laquelle on attribue des vertus ſurprenantes. Les Hollandois de Batavia, qui

en avoient quelque connoiſſance, payoient d'abord une piſtole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment fruits de Catbalogan; d'autres, de Saint-Ignace, parce que les Jéſuites en faiſoient d'heureuſes expériences; mais le nom Indien eſt Biſay-Iſagur. La plante reſſemble au lierre, & s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, eſt de la couleur & de la groſſeur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou ſeize noiaux, de la groſſeur d'une noiſette, verds & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux-mêmes. Quoiqu'il en croiſſe auſſi dans les Iſles de Bentajan, d'Ilabao, d'Igaſur & de Caragos, les plus eſtimés ſont ceux de Panamao & de Leyte. Leur vertu augmente, ſi l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Eſpagnols Pepinillo de Saint-Grégorio, qui reſſemble fort au baume, auſſi bien que ſa plante, mais qui eſt rempli d'une ſubſtance ſemblable à l'étoupe de chanvre (60).

Fruit précieux par ſes vertus.

L'Iſle de Leyte prend ſon nom du village de Gleyte, ſitué dans une Baie, vis-à-vis de Panamao. De la pointe de cette Baie, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, juſqu'au Détroit de Saint-Juanillo. Enſuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de diſtance, l'Iſle de Panahan, qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le premier, nommé Cabalian; l'autre, Moravan; nom qui lui vient d'un rocher oppoſé, qu'on appelle aujourd'hui Sogor. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Iſles en 1521, y entra par le Détroit de Panahan.

Iſle de Leyte.

De Sogor, qui ſe nommoit autrefois Dimaſſivare, en allant vers l'Oueſt, on trouve encore quarante lieues de Côte juſqu'à la pointe de Leyte. Ainſi le tour de cette Iſle eſt d'environ quatre-vingt-dix ou cent lieues. Elle eſt très peuplée du côté de l'Eſt, c'eſt-à-dire, depuis le Détroit de Panamao juſqu'à celui de Panahan; & ſes plaines y ſont ſi fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la diviſent en deux parties, cauſent tant de différence dans l'air, que l'Hyver regne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle ſaiſon. Une moitié de l'Iſle fait la moiſſon & l'autre ſeme; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Inſulaires. D'ailleurs les montagnes ſont remplies de cerfs, de vaches, de ſangliers, & de poules ſauvages. La pierre, jaune & bleue, s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croiſſent ſans aucun ſoin. Le bois de conſtruction, pour les édifices & les Vaiſſeaux, n'y eſt pas moins commun; & la mer, auſſi favorable que la terre aux heureux Habitans de l'Iſle, leur fournit quantité d'excellent poiſſon. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante auſſi la douceur de leur naturel, & deux de leurs uſages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hoſpitalité, lorſqu'ils voyagent; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la diſette. Enfin l'on ajoute, à tant d'avantages, que l'air eſt plus frais à Leyte & à Samar, que dans l'Iſle de Manille.

Elle a tout à la fois l'hyver & l'été.

Avantages naturels de l'Iſle de Leyte.

Du côté de Baybay & d'Ogmua, l'Iſle de Leyte regarde celle de Bool, dont la longueur eſt de ſeize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa Partie Méridionale eſt la plus habitée, depuis Obog, ſa

Iſle de Bool.

(60) Carreri rapporte toutes les propriétés de ce fruit, ſur le témoignage des Jéſuites; ſur-tout contre les poiſons & le cours de ventre. *Ubi ſuprà*, pages 106 & ſuivantes.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Capitale, juſqu'à la Preſqu'iſle, ou la petite Iſle de Panglao. Elle eſt bordée de trois autres Iſles, moins peuplées. Son Terroir ne produit point de riz; mais il eſt riche en Mines d'or. Le fruit de ſes palmiers & ſes racines ſuppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes ſont remplies de bêtes fauves, & les Iſles voiſines lui fourniſſent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Biſayas; mais ils ſont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves auſſi ſur mer & ſur terre.

Sibu ou Sogbu.

Sibu, Cebu ou Sogbu (*), devoit occuper le premier rang dans cette Deſcription, ſi l'on avoit ſuivi l'ordre de la Conquête. C'eſt la premiere Iſle où les Officiers de Magellan planterent l'étendart Eſpagnol en 1521, & d'où ils ſortirent, en 1564, pour ſubjuguer Manille & les autres Iſles. Mais on s'eſt attaché à l'ordre naturel, en les ſuivant de l'Eſt à l'Oueſt. La forme de Sibu s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & ſa circonférence eſt d'environ quatre-vingt-quatre. Son principal Cap, qui eſt au Nord-Eſt, ſe nomme Burulaque; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, juſqu'au Détroit de Tanay, & l'autre du Nord au Sud, juſqu'à la

Sa Capitale.

petite Iſle de Matta & la ville du Nom de Jeſus. Cette ville eſt ſituée ſur une pointe, preſqu'au milieu de l'Iſle, ſous le dixiéme degré. Elle n'eſt éloignée de la petite Iſle de Matta, du côté de l'Eſt, que de la portée du mouſquet, & de celle du canon à l'Oueſt. C'eſt dans ce lieu que Magellan, ſon beau-pere, & le Capitaine Juan-Serrano furent tués par les Indiens (**). On trouve, entre ces deux terres, un Port où l'on eſt à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Eſt & de l'Oueſt; mais ſes bancs exercent l'attention des Pilotes. La ville a perdu ſon ancienne ſplendeur, depuis que Manille s'eſt accru. C'eſt néanmoins la réſidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcaldes & de quelques autres Officiers. Elle eſt défendue par un bon Fort. La garniſon conſiſte en deux compagnies, d'Eſpagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Auguſtins, fondé, comme la ville, en 1598, y conſerve une image de l'Enfant Jeſus, qui fut trouvée, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des vaincus. On jugea qu'elle avoit été laiſſée par quelque ſoldat de Magellan, au tems de la premiere découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la ville du Nom de Jeſus, cinq mille maiſons. Les Jéſuites y ont un Collége. De deux Bourgs, qui ſont dans le reſte de l'Iſle, celui de Payran eſt habité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens originaires de l'Iſle, qui ſont exempts du tribut, parce qu'ils ont été les premiers à recevoir les Eſpagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont

Productions de Sibu.

aidés à découvrir les autres Iſles. Le principal fruit du Terroir eſt une ſorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Inſulaires. Il eſt de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibu produit encore beaucoup d'abaca blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante ſe ſeme. On la bat dans ſa maturité, pour en tirer les fils; comme le Gamuto, qui eſt une autre eſpece de filaſſe, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne réſiſte pas ſi long-tems à l'eau. Il y croît auſſi beaucoup de coton & de tabac. On

(*) Pigaphetta la nomme Zubu.

(**) Le même Voyageur ne parle pas du beau-pere, & raconte que Juan Serrano fut abandonné vif, dans l'Iſle, par ſes Compagnons, *p.* 42.

trouve, dans les montagnes, quantité de cire & de civette. Les femmes Indiennes font de très belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne eſt de coton.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Sibu a pluſieurs Iſles au Nord-Eſt, telles que Bantayan, qui eſt environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans leſquelles on ne compte que trois cens Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrique des toiles. A l'Eſt, entre Sibu & la Côte d'Ogmuch & Leyte, on trouve les petites Iſles de Camotes, dont la principale eſt Poro, qui dépend de Sibu. Son Cap, nommé Tanion, confine à l'Iſle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'eſt ſéparée que par un petit canal, large d'une lieue & très dangereux par ſes Courans. Cette Iſle s'étend, depuis le neuviéme degré, juſqu'au dixiéme trente minutes. Elle eſt aſſez fertile en riz, pour en fournir Sibu & les Iſles voiſines, après avoir payé ſon tribut. Les montagnes ſont habitées par des Noirs aux cheveux crêpus, dont l'Iſle a tiré ſon nom, & qui ont diviſé entr'eux ces cantons ſauvages. Les uns en occupent les ſommets, & les autres ſont établis ſur les panchans. Outre la jalouſie des limites, ils ont ſouvent l'occaſion de ſe battre, parce qu'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils ſe ſont enlevé mutuellement. Auſſi le ſang coule-t-il ſans ceſſe dans cette farouche Nation. On diſtingue une autre eſpece de Noirs, qui demeurent aux embouchures des rivieres, ſans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Eſpagnols. Cependant, lorſque l'Iſle eſt attaquée par les Corſaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défenſe commune; mais enſuite ils ſe retirent auſſi-tôt dans leurs cantons. Les Biſayas habitent les Plaines, & le plus grand nombre eſt du côté de l'Oueſt, ſous le gouvernement des Jéſuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Iſle, dont la principale occupation eſt de faire du cacao, qu'on a porté de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines. Les montagnes produiſent du riz, qui croît naturellement ſans eau.

Iſles qui l'environnent.

Iſle des Noirs.

L'Iſle de Fuegos, ou de Siquior, eſt proche de la derniere & de Sibu. Quoique petite, elle eſt habitée par des Peuples courageux, qui ſe font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Iſle de Panamao, ſituée vers l'Oueſt, n'eſt éloignée de Leyte que de la portée du mouſquet. Son circuit eſt de ſeize lieues, ſa longueur de quatre, & ſa largeur proportionnée. Elle eſt montagneuſe, arroſée de pluſieurs rivieres, & remplie de mines de ſouffre & de vif-argent. C'eſt depuis peu d'années qu'elle a ceſſé d'être déſerte, & ſon Gouvernement dépend de celui de Leyte.

Iſles de Fuegos & de Panamao.

Dans toutes les Iſles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Couronne d'Eſpagne, Eſpagnols ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on ſubjugué la douziéme partie. Les Indiens mariés payent dix piaſtres de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reſte dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pieces de huit, qui ne ſuffiſent point pour l'entretien des quatre mille ſoldats répandus dans les Iſles, & pour les gages exceſſifs des Miniſtres. Auſſi la Cour eſt-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoye de la Nouvelle Eſpagne.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

§ V.

Iſles de Mindanao & de Xolo.

Situation & grandeur de Mindanao.

ON compte ces deux Iſles entre les Philippines, quoique la premiere ſoit à deux cens lieues de Manille au Sud-Eſt. Sa ſituation eſt depuis le ſixiéme degré juſqu'au dixiéme trente minutes, entre les Caps de Saint-Auguſtin, de Suliago & de Samboengan. Elle forme ainſi comme un triangle, dont ces trois Caps ſont les pointes. On trouve, entre celui de Suliago & de Saint-Auguſtin, c'eſt-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuſe Province qui ſe nomme Los Caragos. Celle d'Illigan, qui dépend de Dapitan, & celle de Subanos, ſont entre Suliago, qui eſt au Nord-Eſt, & Samboangan. La Province, qui s'étend de l'Eſt à l'Oueſt depuis ce dernier Cap juſqu'à celui de Saint-Auguſtin, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de Buhayen & de Mindanao. Le circuit de l'Iſle entiere eſt d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes ſi profondes, qu'on peut la traverſer en un jour & demi. Elle eſt environnée de pluſieurs Iſles, entre leſquelles on diſtingue Xolo, à trente lieues de Samboangan; Baſilan, Sangail, & la preſqu'Iſle de Santrangan.

Avec tant d'éloignement & de diviſion entre ſes parties, Mindanao ſe reſſent de divers climats, & ſe trouve entourée de mers orageuſes, ſur-tout du côté de Los Caragos. La partie, qui eſt ſous le Gouvernement de Samboangan, eſt très tempérée. Les vents y ſont agréables, les tempêtes rares, & les pluies peu fréquentes. Dans les Provinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Mores, les Terres ſont marécageuſes, & remplies de moucherons fort incommodes. On compte, dans l'Iſle, vingt rivieres navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuſes ſont celles de Buhayen & de Batuan, qui viennent de la même ſource, mais dont la premiere coule vers Mindanao, & la ſeconde ſe joint à la mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troiſiéme, nommée Sibuguey, prend ſa ſource près de Dapitan, & ſépare les Provinces de Mindanao & de Sambiongan. L'Iſle contient auſſi deux Lacs; l'un qui ſe nomme Mindanao, d'où elle a tiré ſon nom (61), & qui eſt d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & ſitué dans la partie oppoſée de l'Iſle. Tout le pays eſt rempli de montagnes, à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produiſe beaucoup de riz, & des racines fort nourriſſantes. On y trouve de toutes parts, principalement ſur la Côte de Caragos, & près de la riviere de Butuan, une grande abondance de ces palmiers, dont les fruits ſe nomment Sagu, de la farine deſquels on fait du pain & du biſcuit comme aux Moluques.

Ses productions particulieres.

Outre les productions communes aux autres Iſles, Mindanao a le Durion, fruit eſtimé ſur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou

(61) Mindanao ſignifie, en langue du pays, homme de Lac.

quatre amandes, couvertes d'une ſubſtance molle & blanchâtre, avec un noyau ſemblable à celui des prunes, qui ſe mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'eſt-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à ſa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan juſqu'à Samboangan, dans une étendue de ſoixante lieues, particuliérement dans les cantons élevés; mais ſur-tout dans les Iſles de Xolo & de Baſilan. On aſſure que l'arbre eſt vingt ans à donner ſes premiers fruits. La canelle n'eſt pas moins particuliere à l'Iſle de Mindanao. L'arbre, dont elle eſt l'écorce, y croît ſans culture, ſur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en ſaiſit le premier. De-là vient apparemment que dans la crainte d'être prévenu par ſon voiſin, chacun ſe hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle ſoit mure; & quoiqu'elle ſoit d'abord auſſi picquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans ſon goût & ſa vertu. On la recueille dans vingt-cinq villages, ſur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un ſeul village de la Province de Cagayan.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Canelle de Mindanao.

Les Habitans de l'Iſle y trouvent de fort bon or, en creuſant aſſez loin dans la terre. Ils en trouvent dans les rivieres, en y faiſant des foſſes avant l'arrivée du flot. Les Volcans leur donnent beaucoup de ſouffre, ſur-tout celui de Sanxil, qui eſt dans le voiſinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne, qui vômit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entiere de l'Iſle.

Souffre de ces Volcans.

On pêche de groſſes perles dans les mers voiſines. Le Pere de Combes, Jéſuite, qui a publié l'Hiſtoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très profond, on en connoît une, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver. Avec toutes les eſpeces d'oiſeaux qui ſont dans les autres Iſles, Mindanao produit le Charpentier, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuſe quantité de ſangliers, de chevres & de lapins; mais ſur-tout de ſinges très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs Maiſons.

Ses Perles & ſes nids d'oiſeaux.

Les Inſulaires ſont diviſés en quatre Nations principales, ſous les noms de Mindanaos, de Caragos, de Lutaos & de Subanos. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos ſont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Iſles de Mindanao, de Xolo & de Baſilan, vivent dans des Maiſons bâties ſur des pieux, au bord des rivieres; & leur nom ſignifie *Nageur*. Ces Peuples aiment ſi peu la terre, que ne s'embarraſſant jamais du ſoin de ſemer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce; & la liaiſon qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Sabanos, dont le nom ſignifie Habitans des rivieres, ſont regardés des autres avec mépris. Ils paſſent pour les Vaſſaux des Lutaos. Leur uſage eſt de bâtir leurs Maiſons ſur des pieux ſi hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une picque à cette eſpece de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur ſert d'échelle. Les Dapitans, qui ſont auſſi comme une Nation ſéparée, ſurpaſſent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puiſſamment aſſiſté les Eſpagnols, dans la conquête des Iſles voiſines.

Peuples qui l'habitent.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

L'intérieur du pays eſt habité par des Montagnards, qui ne deſcendent jamais ſur les Côtes. On y trouve auſſi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de ſervir à la conſervation de leur liberté. Tous ces Inſulaires ſont Idolâtres, ou ſans Religion ; mais, depuis Sanxil juſqu'à Samboangan, le Mahométiſme regne ſans partage, ſur-tout dans les Iſles de Baſilan, & dans celle de Xolo, qui eſt comme le ſiege de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parce que celui qui en infecta ces Iſles y avoit ſon tombeau, que les Eſpagnols détruiſirent à leur arrivée. Au fond, dit Carreri, la plûpart ſont Athées, & ceux qui ont quelque Religion ſont Sorciers (62). Les Mahométans ne connoiſſent de la leur, que la défenſe de manger du porc, la Loi de la circonciſion & la liberté d'entretenir pluſieurs femmes. D'ailleurs ils ſont fort ſobres. Leur nourriture eſt un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, ſans aucun aſſaiſonnement d'épices. Avec le poiſſon même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du ſel. Leur habillement n'eſt pas moins ſimple : un même habit leur ſert de haut-de-chauſſe, de pourpoint & de chemiſe. Ils portent au côté un cri, eſpece de poignard dont le manche eſt doré, & une ceinture au-deſſus du haut-de-chauſſe, ou plutôt une écharpe ſi large qu'elle leur tombe ſur les genoux. Les femmes ont une ſorte de ſac, qui leur ſert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas ſur une mauvaiſe natte pendant la nuit. Leurs Maiſons de bois ſont couvertes de joncs. La terre leur ſert de ſieges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vaſes, & les cocos de taſſes.

Leur Religion.

Uſages & Loix fort barbares.

Les uſages des Nations, qui habitent les montagnes, ſont plus barbares que ceux des Mahométans. Un pere, qui rachete ſon fils de l'eſclavage, en fait ſon propre eſclave ; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur pere. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, ſur la liberté d'autrui ; & pour le crime d'un ſeul, ils réduiſent toute une famille à l'eſclavage. Ils ne connoiſſent point l'humanité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur ; mais l'adultere leur paroît une faute légere, qui s'expie par quelque amende. Ils puniſſent l'inceſte au premier degré, en mettant le coupable dans un ſac, & le jettant au fond des flots. Jamais une Nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à venger quelque injure, s'efforcent, par toutes ſortes de voies, d'ôter la vie à ceux dont ils ſe croyent offenſés ; ſans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adverſaires. Le plus foible a recours aux préſens, pour arrêter les pourſuites. Celui qui ſe propoſe de commettre un meurtre, commence par amaſſer une ſomme d'argent, pour ſe mettre à couvert de la vangeance, s'il redoute les parens de l'Ennemi, dont il veut ſe défaire. Après ſon expédition, il eſt mis au rang des braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle diſtinction, qui eſt établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'eſt-à-dire, un turban de diverſes couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué ſept hommes.

Adminiſtration de la juſtice, & degrés de Nobleſſe.

Les deux Rois Mores de Mindanao adminiſtrent la Juſtice par les mains

62) *Ubi ſuprà*, page 214.

d'un

d'un Gouverneur, qui porte le nom de Zarabandal. Cet Office eſt la premiere Dignité, dans chacune des deux Cours. On y diſtingue des degrés de Nobleſſe. *Tuam* eſt le titre des Grands. Otançayas eſt celui des perſonnes riches, qui ſont Seigneurs d'un certain nombre de Vaſſaux. Les Princes du ſang royal ſe nomment Cacites. En général, les ſimples Sujets ont beaucoup à ſouffrir de l'oppreſſion des Grands, parce que l'Autorité ſouveraine eſt trop foible pour réprimer cette tyrannie.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

On vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Iſle, aux funérailles des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils poſſedent, pour vêtir d'habits neufs, le parent ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, autour du ſépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il eſt queſtion d'un Prince, ils enferment ſon tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendarts blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'eſclaves, pour ſervir de cortege au Mort. Mais leur uſage le plus ſingulier eſt celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maiſons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les deſtine à la mort.

Leurs femmes ſont chaſtes & modeſtes; mais elles trouvent, dans leur laideur, un grand ſecours pour l'exercice de cette vertu. Les nôces ſe célébrent avec beaucoup de pompe; & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conſerve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

L'arme, que les Mahométans portent ſans ceſſe, eſt un poignard, ou un cri, dont la lame eſt flamboiante. Les Seigneurs ſont diſtingués par le manche, qui eſt d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les diſtingue auſſi des Habitans de toutes les autres Iſles, qui portent un bouclier de forme longue. En mer, ils ont l'uſage de certaines petites cannes, de la groſſeur du doigt, qu'ils nomment Babacaies, & qui ſont ſi dures & ſi pointues, qu'étant tirées comme des fleches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent ſur terre, à la lance & au cri, un ciméterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originairement de Borneo, en apportent, pour preuve, un autre uſage, qui leur eſt commun avec les Habitans de cette Iſle: c'eſt celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la ſeule force du ſouffle, de petites fleches empoiſonnées, qui cauſent infailliblement la mort, ſi le remède n'eſt pas appliqué ſur le champ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain eſt le plus ſûr.

On trouve, autour de Mindanao, pluſieurs villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Iſle, qui n'a jamais pû le ſubjuguer. Ce peuple eſt Idolâtre, & les Nobles ſont Mahométans.

A trente lieues de l'Iſle, vers le Sud-Eſt, on rencontre celle de Xolo, qui eſt gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Mores, qui ne ceſſent pas d'y aborder, font nommer juſtement la Foire de toutes les Iſles voiſines. C'eſt la ſeule des Philippines, qui offre des éléphans. Les Inſulaires, n'ayant pas l'uſage d'apprivoiſer ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y ſont extrêmement multipliés. On y trouve des chevres, dont la peau n'eſt pas moins mouchetée que celle des

Iſle de Xolo, & ſes propriétés.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

tigres. Le Salangan, ſi renommé aux Indes, par l'uſage qu'on fait de ſes nids pour la bonne chere, eſt le plus curieux des oiſeaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'eſpece de pomme, que les Eſpagnols ont nommée le fruit du Roi, parce qu'elle ne ſe trouve que dans ſon Jardin. Sa groſſeur eſt celle d'une pomme commune; & ſa couleur, un aſſez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la groſſeur des gouſſes d'ail, ſont couverts d'une écorce auſſi épaiſſe que la ſemelle d'un ſoulier; & le goût en eſt très agréable. On vante, dans cette Iſle, une herbe, nommée Uboſbamban, dont la vertu eſt d'exciter l'appétit. Les perles, qui ſe pêchent ſur les Côtes, ſont diſtinguées par leur beauté. C'eſt une méthode ſinguliere des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de ſe frotter les yeux avec le ſang d'un coq blanc. La mer jette beaucoup d'ambre gris ſur le rivage, principalement depuis Mai juſqu'à Septembre; tems pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Oueſt.

Nom de l'oiſeau dont on mange les nids.

Fruit du Roi.

Iſle de Baſilan, nommée le Jardin de Sambrangan.

L'Iſle de Baſilan, qui n'eſt qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Province de Sambrangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de ſucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de Boaba, dans l'Iſle de Pintador, eſt de la groſſeur d'une noix. Il renferme, dans ſon écorce, trois ou quatre pepins, ſi doux & ſi délicats, qu'on en peut manger une quantité ſurprenante, ſans en reſſentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme Tugup à Leyte, eſt un autre fruit de ces deux Iſles, qui a l'écorce coroneuſe, & qui devient auſſi gros que le melon. La ſubſtance en eſt molle & de fort bon goût. Il contient de petits noiaux, qui reſſemblent aux Aras & aux Cirimayas de la Nouvelle Eſpagne. Le Balono, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noiau, qui eſt environné d'une poulpe d'un doigt d'épaiſſeur. On le confit au vinaigre avant ſa maturité. Baſilan produit beaucoup de riz, qui ne differe pas moins, en couleur & en odeur, que par ſes autres qualités. Dans une ſi petite Iſle, les rivieres ſont grandes & difficiles à traverſer. Les ſangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y eſt propre à bâtir. Enfin la mer concourt à l'abondance du Terroir, en fourniſſant aux Inſulaires tous les poiſſons connus en Europe, & d'autres eſpeces qui ſont particulieres au climat; ſur-tout de belles tortues de la ſeconde eſpece, c'eſt-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richeſſes, deux ſortes de *Jais*.

§ VI.

Conquête des Iſles Philippines.

Teneur des Eſpagnols pour cette entrepriſe.

APRÈS la découverte des Philippines, les Eſpagnols, ſatisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureuſement profité pour s'établir aux Moluques, ſe bornerent, pendant plus de vingt ans, à ſoutenir leur établiſſement dans ces dernieres Iſles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Por-

tugal & en Eſpagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Aſtrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal; & le peu d'Eſpagnols, qui reſtoient aux Moluques, les abandonnerent volontiers, ſans autre condition que d'obtenir leur paſſage en Eſpagne.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença ſérieuſement à tourner ſes vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entrepriſe de Magellan, elle réſolut de conquérir des Iſles, ſur leſquelles on ne lui conteſtoit pas les premiers droits. Ruyz-Lopez de Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir, du Mexique, avec cinq Vaiſſeaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Iſle de Los-Coralos, & de-là celles des Larrons, qui prirent enſuite le nom d'Iſles Marianes. Enſuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Iſles à l'onziéme degré. Il ſe vit forcé de mouiller dans la Baie de Caraga, au mois de Février 1543, & non-ſeulement il y perdit preſque tous ſes gens, par la faim & les maladies, mais les tempêtes abîmerent quatre de ſes Vaiſſeaux; & rejetté par les Portugais, qui lui refuſerent des rafraîchiſſemens aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Iſle d'Amboine.

Entrepriſe de Lopez Legaſpi.

Cette diſgrace rebuta les Eſpagnols, juſqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'interêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Auguſtin, nommé le Pere Urbanetta, donna de nouveaux ordres au Viceroi du Mexique, qui fit partir, en 1564, une Eſcadre de quatre Vaiſſeaux de guerre, & d'une Fregate, montée de quatre cens hommes, ſous le commandement de Michel-Lopez-Legaſpi. Urbanetta, & quelques Religieux du même Ordre, s'engagerent dans une entrepriſe dont on devoit le plan à leurs conſeils. La Flotte arriva dans l'Iſle de Leyte, au commencement de l'année ſuivante; & paſſant heureuſement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de Sibu, le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un More de Borneo, qui connoiſſoit toutes ces Iſles, & que Legaſpi avoit pris à bord près de Panaon. Les Eſpagnols ne trouverent point d'obſtacle à leur deſcente; mais, ayant conçu quelque défiance des Inſulaires, ils emporterent d'aſſaut la ville Indienne de Sibu. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jeſus, dont le nom fut donné à la ville, & au premier Couvent que les Auguſtins y fonderent. Après l'établiſſement des Eſpagnols, Urbanetta partit ſur l'Amiral, avec Dom Philippe de Salzedo, pour découvrir & fixer une route juſqu'à la Nouvelle Eſpagne, dans des Mers immenſes qu'on n'avoit encore traverſées qu'au haſard. Il fit heureuſement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravie par Dom Alonſo de Arellana, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle Eſpagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumieres & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes néceſſaires pour cette Navigation, après avoir obſervé fort ſoigneuſement la route.

Il ſe rend Maître de Sibu & bâtit une Ville.

Service qu'Urbanetta rend à la Navigation.

En 1570, Legaſpi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Eſpagne, qui lui ordonnoient d'étendre ſes Conquêtes. Il ſe préſenta, l'année ſuivante, devant la ville de Manille; & l'ayant ſubjuguée ſans effu-

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

sion de sang, il y jetta les fondemens de celle qui subsiste aujourd'hui. Bientôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaspi mourut en 1572; mais Guido de Labazarris, qui succéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Isle, & fit présent, à ses plus braves soldats, de plusieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuses distinctions, que la Cour d'Espagne ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Espagnols se trouverent assez forts pour repousser une Flotte de soixante-dix Barques, qu'un Corsaire Chinois, nommé Limahon, avoit rassemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de Sande, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Isle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Isles de Mindanao & de Xolo. Ses Successeurs marcherent vivement sur ses traces. Stefano Rodriguez de Figueroa entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ses propres frais, & rendit le nom Espagnol redoutable à toutes les Isles; mais il mourut dans le cours de ses exploits. Dom Juan de Ronquillo prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-tems avec divers succès. Enfin le 6 d'Avril 1635, Juan Chaves se rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Isle se vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à plusieurs conditions, dont la principale étoit une amitié si sincere, que dans toutes les offenses & les accusations de mécontentement, les plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (63). Le Roi de cette partie de l'Isle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets que les Hollandois leur avoient vendus, de fléches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pieces de canon. Après avoir vécu long-tems avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cesserent point d'y entretenir un Alcalde Major, avec quelques troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'Illigan, dans la Province de Dapitan, qu'ils continuerent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils avoient promise à l'Espagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée.

Accroissement des Espagnols aux Philippines.

Leurs Conquêtes dans l'Isle de Mindanao.

Paix qu'ils font avec le Roi.

Opinions que les Habitans ont des Espagnols.

On observe que les Jésuites entrerent dans l'Isle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la conversion des Insulaires, & pour remplir toutes les fonctions Ecclésiastiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'Isle pour l'Espagne, leur confia le soin des Paroisses. Illigan & Dapitan furent compris dans cette distribution.

(63) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Pere de Roblis.

Dom Sebaſtien Hurtado de Corcuero, Gouverneur de Manille en 1638, conquit l'Iſle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de ſix cens Eſpagnols. La paix qu'il fit avec les Inſulaires fut cimentée par l'établiſſement du Chriſtianiſme, ſous la direction des Jéſuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Eſpagne, & renouvellée en 1646, à condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit braſſes. Deux ans après, l'Iſle fut attaquée par les Hollandois, qui trouverent une réſiſtance inſurmontable dans la valeur des Eſpagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occaſion pour rompre ſon dernier Traité, parvint à ſe délivrer de ſes Vainqueurs. La néceſſité força les Eſpagnols d'accepter des conditions à leur tour. Ils ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Iſle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Conquête de Xolo.

Les Eſpagnols en ſont chaſſés.

Lorſque l'union des Couronnes de Caſtille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient ſous la domination de l'Eſpagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte conſidérable, pour achever la Conquête des Iſles: mais étant parti dans une Galere, pour ſe rendre à bord de l'Amiral, qui avoit déja mis à la voile, ſes Rameurs, qui étoient des Sangleys, ſe mutinerent, le tuerent avec tous les autres Eſpagnols, & conduiſirent ſa Galere à la Chine. Dom Louis de Las-Marinas, ſon fils, ſuccéda au Gouvernement, & n'abandonna point ſon entrepriſe. Les Gouverneurs ſuivans ont tourné tous leurs efforts à la même vûe; & le ſuccès a répondu ſi mal aux eſpérances de l'Eſpagne, que ſuivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas ſubjugué la dixiéme partie des Inſulaires.

§ V.

Gouvernement de Manille & des autres Iſles.

Malgré l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Eſpagnol, de ces Iſles, eſt établi ſur des Loix ſi ſages, & d'une forme ſi propre à les rendre conſtantes, qu'elles ne ſervent pas moins à ſoutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ſes abus.

L'adminiſtration Eccléſiaſtique eſt entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui eſt nommé par le Roi. Il décide, non-ſeulement toutes les Cauſes de ſon Diocèſe, mais encore celles des Evêques, ſes Suffragans, par voie d'appel. Cependant, ſi ſa Sentence ne s'accorde point avec la premiere, on eſt libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui eſt revêtu d'un pouvoir particulier du Saint Siege. Outre l'Archevêque, & ſes trois Suffragans, qui ſont les Evêques de Sibu, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours, à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Eſpagnols nomment Evêque à l'Anneau; il prend le Gouvernement de la premiere Egliſe vacante, afin que tous les devoirs ſoient remplis ſans interruption. On n'a pû trouver de meilleur expédient, pour conſerver au Roi d'Eſpagne le droit de nomination, & pour aſſurer le repos des Fidéles, qui ſeroit ſix ans ſans

Gouvernement Eccléſiaſtique.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Pasteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commissaire de l'Inquisition est nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

L'administration civile & militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine général. Son Office dure huit ans. Il est Président du Tribunal suprême, qui est composé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiscal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent destinés, en 1590, à l'entretien d'un corps de troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magistrats des villes, & juge des violences commises par les Ecclésiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste en qualité de Président; mais il n'a point de voix; & si celles des quatre Auditeurs sont également partagées, il nomme un Docteur qui fait pancher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur sont de quatre mille quatre cens pieces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiscal sont les mêmes; mais il a de plus six cens pieces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cens, comme Procureur de la Sainte Croisade. Les appointemens reglés du Gouverneur montent à treize mille trois cens pieces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Président de la Cour, & cinq mille trois cens comme Gouverneur, ou Supérieur civil. S'il meurt dans le cours de son administration, le plus ancien Auditeur jouit de ses appointemens, & prend soin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte ensuite au nouveau Gouverneur.

Tribunal Suprême.

Appointemens des principaux Officiers.

On doit trouver surprenant que dans un pays où les vivres, les étoffes, & tout ce qui sert au faste, comme aux nécessités de la vie, est a plus vil prix que dans aucun autre lieu du monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils que si les Isles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne briguât un Gouvernement où le gain est immense, la Jurisdiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Vice-royauté des Indes (64). Outre le Gouvernement civil, & l'administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires, nomme vingt-deux Alcades qui gouvernent autant de Provinces, dispose du Gouvernement des Isles Marianes, lorsqu'il vacque par la mort, jusqu'à ce que la Cour y ait pourvu. Il disposoit aussi de ceux de Formose & de Ternate, tandis que ces Isles appartenoient à l'Espagne. Il distribue des Seigneuries, sur les villages Indiens, aux Soldats Espagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs se donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à dire, avec droit de succession pour la femme & les enfans; après quoi, la terre revient au Domaine royal. Les Seigneurs reçoivent la plûpart des droits qui seroient payés au Roi, sur-tout le tribut de dix piastres pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils sont obligés aussi de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piastres de chaque tribut, &

Prérogatives extraordinaires du Gouverneur.

(64) Carreri, *ubi suprà*, page 49.

quatre cavans de riz (65) à chaque Soldat de leur diſtrict. Outre les dix piaſtres, le Roi tire, dans les terres de ſon Domaine, deux cavans de riz par tête.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Egliſe Archiépiſcopale, & n'eſt obligé qu'à le faire ſçavoir au Roi, qui confirme ſa nomination. Pour remplir les Paroiſſes ſéculieres, & les Bénéficiers royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre leſquels le Gouverneur en choiſit un. Les Paroiſſes des Réguliers ſont pourvues par le Supérieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas beſoin de confirmation; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confeſſions des Indiens, ſans la permiſſion des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Galion qui va tous les ans à la Nouvelle Eſpagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Eſpagne; parce qu'il a le pouvoir de diſtribuer, aux Indiens, des commiſſions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Eſpagnole par des diſtinctions qui les exemptent de la moitié du tribut.

Inconvéniens qui les balancent.

Mais cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après ſon adminiſtration. Le droit des plaintes eſt accordé à tout le monde, & ſe publie dans chaque Province. Ce droit dure ſoixante jours, pendant leſquels l'oreille du Juge eſt ouverte. C'eſt ordinairement le Gouverneur qui ſuccéde. Il apporte une Commiſſion expreſſe du Roi & du Conſeil des Indes. Cependant la Cour ſe réſerve le Jugement d'un certain nombre de chefs, que le Juge envoye en Eſpagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce ſur les cas qui ne ſont pas réſervés. Les Auditeurs, qui ſont chargés de l'adminiſtration après la mort d'un Gouverneur, ou qui paſſent à quelque poſte dans un autre pays, ſont ſoumis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laiſſant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur eſt pouſſée ſi loin, dans ces étranges Procès, que ſans égard à la grandeur du rang, elle va juſqu'à la priſon. Dom Sébaſtien Hurtado de Corcuera ſe vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque-tems de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injuſtement. A la vérité, le Conſeil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, ſans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fuſſent envoyées en Eſpagne. Cependant la diſtance des lieux empêche toujours que cet ordre ne ſoit exactement obſervé. Carreri aſſure que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs, qui ſoient revenus en Eſpagne, & que les autres ſont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui ſuccéde; & que le Prédeceſſeur eſt obligé de tenir cette ſomme prête, pour ſe délivrer des embarras dont il eſt menacé (66).

Triſte ſort de la plûpart des Gouverneurs.

(65) Le Cavan peſe cinquante livres d'Eſpagne.
(66) *Ubi ſuprà*, page 54.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

§ VII.

Climat & richeſſe des Philippines.

Chaleur & humidité regnantes.

LA chaleur & l'humidité ſont les deux qualités générales de toutes ces Iſles; mais la premiere n'y eſt pas ſi ſenſible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle ſoit plus incommode, par les ſueurs qu'elle cauſe & qui affoibliſſent les meilleurs tempérammens. L'humidité vient du grand nombre de rivieres, de lacs, d'étangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On obſerve, comme une propriété particuliere aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'aprés la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on

Regne des vents.

y voit regner les vents du Sud & de l'Oueſt. Ils amenent de ſi grandes pluies & des tempêtes ſi violentes, que toutes les campagnes ſe trouvant inondées, on n'a point d'autre reſſource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre juſqu'au milieu de Décembre, c'eſt le vent du Nord qui regne; pour faire place enſuite, juſqu'au mois de Mai, à ceux d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt. Ainſi les mers des Philippines ont deux mouſſons, comme les autres mers des Indes; l'une, ſéche & belle, que les Eſpagnols nomment la Briſe; l'autre, humide, orageuſe, qu'ils appellent Vandaral.

On remarque encore que dans ce Climat, les Européens ne ſont pas ſujets à la vermine, de quelque ſaleté que ſoient leurs habits & leurs chemiſes; tandis que les Indiens en ſont couverts. La neige n'y eſt pas plus connue que la glace; auſſi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, ſans aucun égard pour ſa ſanté, on ne ſe ſerve de ſalpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur eſt ſi conſtante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour ſe garantir de

Qualités de l'air.

la pluie. Ce mêlange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort ſain. Il retarde la digeſtion, il incommode les jeunes Européens plus que les vieillards. Mais auſſi les alimens y ſont légers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de ſubſtance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croiſſent en abondance dans une terre humide, fourniſſent l'huile, le vinaigre, & le vin. Comme on a le choix de toutes ſortes de viandes, les perſonnes riches ſe nourriſſent de gibier, le matin, & de poiſſon le ſoir. Les Pauvres ne mangent guéres que du poiſſon mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air eſt la roſée, qui tombe dans les jours les plus ſereins. Elle eſt ſi abondante, qu'en ſecouant un arbre, on en voit tomber une ſorte de pluie. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du Pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plûpart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille ſans être humide de ſueur; mais elle eſt beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parce que l'air y eſt plus agité. Auſſi toutes les perſonnes

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

personnes riches ont des maisons de campagne, où ils se retirent depuis le milieu de Mars jusqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun tems, on ne laisse pas alors de voir souvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

Tremblemens de terre.

On a déja fait observer que Manille est particuliérement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes qui se nomment Carvallos, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que de-là étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs allarmes sont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de volcans, qui vomissent des flammes autour d'eux, & qui rempliſſant de cendres tous les lieux voisins, envoient des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le Terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; &, dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles soient venues. De-là vient que les Habitans des Montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne, ou d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citroniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent réguliérement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejetton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vu de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

Volcans.

Ce qui rend les Montagnards errans.

Avantages des Philippines pour le Commerce.

Ajoutons, avec les mêmes Ecrivains, que Manille se trouvant placée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette situation en fait un des lieux du Monde, où le Commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjouin & l'ivoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de soie du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manillle en recevoit tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soie, & des cabinets d'un admirable vernis, en échan-

Perte du Commerce du Japon.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ge, pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

§ IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance de diverses sortes d'animaux.

LA fécondité d'un Climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de bufles sauvages, qu'un bon Chasseur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chêvres est surprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Isles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

Singes monstrueux.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre, quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre l'attaque des hommes. Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la mer, pour s'y nourrir d'huitres & de crabbes. Entre plusieurs especes d'huitres, on en distingue une, qu'on appelle Taclow, & qui pese plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jetter une pierre, qui les empêche de se fermer, & la mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la serrer.

Propriétés des civettes aux Philippines.

On observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous le mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Isles sont le seul endroit du monde, où l'on voit une espece de chats, de la grandeur des lievres & de la couleur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de Taguans. Ils ont des aîles, comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente pasmes. On trouve, dans l'Isle de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme Mango. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau.

Taguans, ou Chats allés.

Mango.

Iguana.

L'Iguana se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes rivieres. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

L'humidité, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Iſles, des ſerpens d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme ibitin, ſe tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y paſſe des cerfs, des ſangliers & même des hommes. Il eſt ſi gros & ſi long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il ſe ſerre contre l'arbre pour les digerer (67). Un autre ſerpent, nommé Aſſagua, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment Olopang, jette un venin fort dangereux. Les Bobas, qui ſont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Serpens horribles.

De pluſieurs oiſeaux ſinguliers des Iſles, le plus admirable par ſes proprietés eſt le Tavon. C'eſt un oiſeau de mer, noir & plus petit qu'une poule, mais qui a les pieds & le cou aſſez longs. Il fait ſes œufs dans des terres ſabloneuſes. Leur groſſeur eſt à peu près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'après que les Petits ſont éclos, on y trouve le jaune entier ſans aucun blanc, & qu'alors ils ne ſont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'eſt pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les Petits, ſans attendre qu'ils ſoient couverts de plumes. Ils ſont auſſi bons que les meilleurs pigeons. Les Eſpagnols mangent ſouvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui ſuit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle raſſemble ſes œufs, juſqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite foſſe, qu'elle couvre de ſable, & dont la chaleur de l'air fait une eſpece de fourneau. Enfin, lorſqu'ils ont la force de ſecouer la coque & d'ouvrir le ſable pour en ſortir, elle ſe perche ſur les arbres voiſins, elle fait pluſieurs fois le tour du nid, en criant de toute ſa force; & les Petits, excités par le ſon, font alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obſtacles, ils trouvent le moyen de ſe rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; tems où la mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élevent point aſſez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidemment ces nids, le long du rivage. Lorſqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les Petits, qui ſont également eſtimés.

Oiſeaux ſinguliers.

Le Tavon & ſes propriétés.

On voit, aux Philippines, une ſorte de tourterelles, dont les plumes ſont griſes ſur le dos, & blanches ſur l'eſtomac, au milieu duquel la nature a tracé une tache ſi rouge, qu'on la prendroit pour une plaie fraîche, d'où le ſang paroît ſortir.

La tourterelle des Philippines.

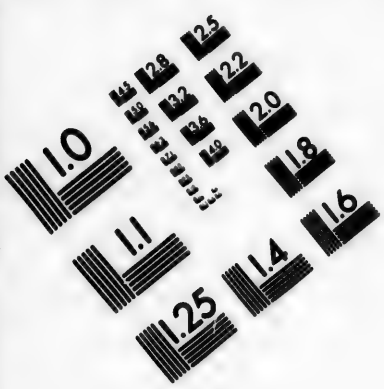
Le Kolin eſt un oiſeau de la groſſeur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a ſur la tête, au lieu de plumes, qu'une eſpece de couronne ou de crête de chair. Le Paloma Torcaz eſt à peu près de la même groſſeur. Son plumage eſt varié de gris, de vert, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'eſtomac; mais ſa principale diſtinction conſiſte dans ſon bec & ſes pieds, qui ſont auſſi du plus beau rouge. Les Inſulaires donnent le nom de Salangan à ce ſingulier oiſeau, dont les nids paſſent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes

Le Kolin.

Le Paloma Torcaz.

Le Salangan.

(67) Carreri s'imagine qu'il les attire par ſon haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, eſt de rompre l'air qui ſe trouve entre l'homme & le ſerpent.



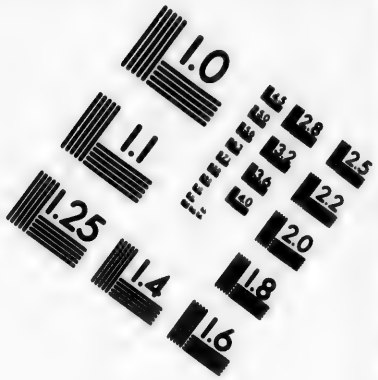
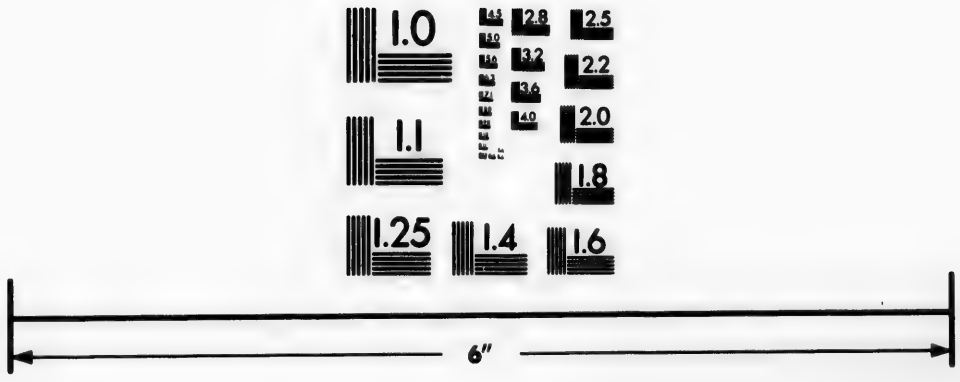
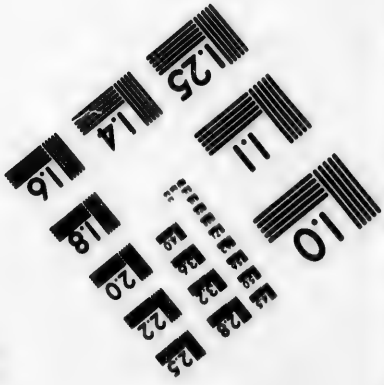


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

les Indes. Il eſt commun dans les Iſles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres. Sa groſſeur eſt celle d'une hirondelle. Il bâtit ſon nid ſur les rochers qui touchent au bord de la mer, & l'attache au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le ſien aux murailles. L'Herrero eſt un oiſeau verd, de la groſſeur d'une poule, auquel la nature a donné un bec ſi dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire ſon nid; ſon nom, qui ſignifie Forgeron, lui vient des Eſpagnols, pour ſignifier le bruit de ſon travail, qui ſe fait entendre d'aſſez loin. On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiſeau, nommé Colocolo, a celle de nager ſous l'eau, avec autant de vîteſſe qu'il vole dans l'air. Ses plumes ſont ſi ſerrées, qu'elles deviennent ſéches auſſi-tot qu'il les a ſecouées hors de l'eau. Il eſt de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais ſon bec, qui n'a pas moins de deux palmes, eſt ſi dur & ſi fort, qu'il prend & qu'il enleve toutes ſortes de poiſſons.

L'Herrero.

Le Colocolo.

On trouve quantité de paons dans les Iſles de Calamianes. Au lieu de faiſans & de perdrix, les montagnes y fourniſſent d'excellens coqs ſauvages. Les cailles ſont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Iſles ſont remplies d'une ſorte d'oiſeaux verds, qui ſe nomment Volanos, de pluſieurs eſpeces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête eſt ornée d'une touffe de plumes. Les Eſpagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y ſuppléent par une poule ſinguliere, qui ſe nomme Camboie, parce qu'elle vient de cette Région, & qui a les pieds ſi courts que ſes aîles touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne cédent rien aux coqs d'Inde. On eſtime une autre ſorte de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les groſſes chauve-ſouris, dont on a déja parlé, ſont fort utiles à Mindanao, par la quantité de ſalpêtre qu'on y tire de leurs excrémens.

Différence de quelques animaux qui ont du rapport aux nôtres.

Salpêtre de l'excrément des Chauve-Souris.

A l'égard des poiſſons, Pline n'en a nommé preſqu'aucun, qui ne ſe trouve dans ces mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le Douyon, que les Eſpagnols ont nommé *Peſce-Muger*, parce qu'il a les parties du ſexe & les mammelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le ſang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette eſpece. Les poiſſons, qu'on nomme Epées, ne ſont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles ſeroient les plus redoutables Ennemis des Inſulaires, par leur abondance & leur voracité, ſi la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles ſont ſi fertiles, qu'elles font juſqu'à cinquante petits; mais lorſqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles ſont à terre, elles ſe mettent dans l'endroit par lequel ils doivent paſſer; & les avallant l'un après l'autre, elles ne laiſſent échapper que ceux à qui le haſard fait prendre un autre chemin. En ſecond lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excrémens, vomiſſent ce qui leur reſte dans l'eſtomac après la digeſtion. Ainſi leur nourriture y fait un long ſéjour, qui les empêche de reſſentir ſouvent la faim; ſans quoi il en couteroit tous les jours, aux Iſles, un grand nombre d'hommes & de beſtiaux. On

Le Douyon, ou le Peſce Muger.

Les Philippines ſont infeſtées de crocodiles.

n'a jamais ouvert un de ces monſtres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des cranes d'hommes. Les Eſpagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, ſous leurs mâchoires, de petites veſſies pleines d'un excellent muſc. Les Lacs des Iſles ont une autre eſpece de poiſſons monſtrueux, que les Indiens nomment Buhayas, & qui ne paroiſſent point différens de ceux que les Portugais ont nommés Caymans. Ils n'ont pas de langue; ce qui leur ôte, non-ſeulement le pouvoir de faire du bruit, mais encore celui d'avaller dans l'eau. Auſſi ne dévorent-ils leur proie que ſur le rivage. Ils ſeroient les plus redoutables de tous les monſtres, s'ils n'avoient une extrême difficulté à ſe tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec leſquels on prétend qu'ils apperçoivent dans l'eau toutes les eſpeces de poiſſons qui leur ſervent de proie, quoiqu'à terre ils ayent la vûe fort courte. On ajoute que le mâle ne peut ſortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher ſeules de quoi vivre, dans les campagnes voiſines de leurs retraites. Carreri ſemble confirmer cette opinion, lorſqu'il aſſure que les Chaſſeurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préſervatif éprouvé, contre les ſurpriſes des Buhayas, ou des Caymans, un fruit nommé *Bonga*, ou Nang-Kauvagan, qui vient, dit-il, d'une ſorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en aſſurant qu'il a la même vertu contre les ſortileges (68).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Buhayas, monſtres dangereux.

Les Mers de Mindanao & de Xolo ſont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins ſans pieds, dont la queue reſſemble à celle des crocodiles. Il ſe trouve de ſi grandes huitres dans ces Iſles, qu'on ſe ſert des écailles pour abreuver les bufles. Les Chinois en font de très beaux ouvrages. On y diſtingue deux ſortes de tortues; l'une dont la chair ſe mange & dont l'écaille eſt négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les raies y ſont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui eſt fort épaiſſe, ſe vend aux Japonois, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Huîtres & Raies d'une extrême grandeur.

Paſſons aux fruits qui ne ſont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les Iſles Philippines. On en diſtingue deux, également eſtimés des Eſpagnols & des Indiens. Ils croiſſent naturellement dans les bois. On a déja vanté le premier, qui ſe nomme Santor, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un pays ou le quintal de ſucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte deſcription. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il eſt un peu plus plat. Son écorce eſt douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il ſe confit également au ſucre & au vinaigre; & pour troiſiéme propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre reſſembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois eſt excellent pour la Sculpture (69).

Fruits divers.

Santor.

L'autre fruit, qui ſe nomme Mabol, eſt un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre eſt de la hau-

Mabol.

(68) *Ubi ſuprà*, page 176.

(69) *Ibid.* page 177.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

teur d'un poirier ; chargé de branches & de feuilles, qui reſſemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans ſa ſaiſon, approche de la beauté de l'ébéne.

Bilimbins ou Carambolas.

On a fait, dans un article précédent, l'éloge du Chicoy, ou du Seizu, qui ſe trouve dans l'Iſle de Guigan. Les Bilimbins, que les Portugais nomment Carambolas, ſont acides dans les Indes Orientales ; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange cruds, aſſaiſonnés avec du vinaigre & du ſucre. Le Macupa, que les Portugais ont nommé Jambo, eſt beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il en eſt de même des Banchilins, des Jaccas, nommés Naucas par les Eſpagnols, des Tampaies, & des Caſſuis ou Caguis. Les Mangas de Siam, ou de Papagallo, qui eſt le nom Portugais, & les Camico, qui reſſemblent aux Caramboles, mais qui ſont plus aigres & ſans pepins, acquerent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le Lumboy, qui croît dans les Forêts, & que les Tagales nomment Dobat, eſt tout-à-fait ſemblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une ceriſe, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment Jambulon. Le *Dottoyan*, eſt un arbre plus rare, dont le fruit eſt rouge & ſans pepins, comme le Jambulon ; mais la chair en eſt blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Macupa, ou Jambo.

Autres fruits.

Jambulon. Dottoyan.

Le Panungian eſt un fort grand arbre, qui produit un fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon, dont la coquille eſt rouge, & qui a la forme & la dureté de nos pommes de pin. Sa chair, qui eſt tranſparente & de bon goût, aide à la digeſtion. On donne auſſi le nom de Licias à ce fruit, parce qu'il a quelque reſſemblance avec celui de la Chine ; mais, au fond, ce n'eſt pas le même.

Panungian.

Le Carmon excite l'appétit, & n'eſt pas deſagréable lorſqu'il eſt bouilli. Il eſt auſſi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & ſa chair eſt aigre & douce. L'arbre, qui reſſemble au pommier, croît facilement ſur le bord des rivieres. On trouve, dans quelques Iſles, des Durions, dont l'arbre y eſt plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déja fait la deſcription, croît ſur le gros de la branche, comme les pommes de pin. Un goût d'oignon, qu'on lui trouve d'abord, mais auquel on s'accoutume aiſément, n'empêche pas que les Etrangers ne le trouvent fort agréable. Les Marans, fruit commun aux Philippines, ont quelque reſſemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les Lanzones, ou les Boaſbas, ſont une ſorte de raiſins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Iſles produiſent des Paxos, fruit qui leur reſſemble aſſez par la forme, & dont le goût eſt exquis dans ſa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

Carmon.

Durion. Marans. Lanzones, ou Boaſbas.

Paxos.

Dans les hautes montagnes d'Iloccos & de Cagayan, on trouve des pins ſauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu différent des amandes & du même goût. Le Lumbon, autre arbre des Montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce eſt dure, & renferme une poulpe, du goût des pignons ; mais ce fruit affoiblit l'eſtomac : on en tire une huile, qui ſert, au lieu de ſuif,

Amandes qui croiſſent ſur des pins.

Lumbon.

pour eſpalmer les vaiſſeaux. Les Jamboas, fruits d'un arbre qui reſſemble au citronier par ſa grandeur & ſes feuilles, ſont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois auſſi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire ſur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges ; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De pluſieurs eſpeces d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne ſoient plus groſſes que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons ; mais la plûpart ſont fort doux. Les fruits de la Nouvelle Eſpagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras, croiſſent heureuſement dans toutes ces Iſles. Les gayavas s'y ſont extrêmement multipliées. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte ſur celui du palmier. Ce fruit reſſerre avant ſa maturité, & lâche quand il eſt très mûr : ſes feuilles ſont un excellent vulnéraire, & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille, & dans les autres Iſles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raiſin muſcat, qu'on y tranſporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Jamboas.

Orangers & citrons.

Aucun fruit de l'Europe ne croît aux Philippines.

Carreri s'étend beaucoup ſur une autre eſpece d'arbres, qui ſont le principal revenu des Inſulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaiſir que d'utilité. On en diſtingue juſqu'à quarante eſpeces, qu'il range toutes ſous le nom de palmiers, & dont les principales fourniſſent les Iſles de pain. Celle que les Tagales nomment Yoro, & les Montagnards Landau, porte le nom de Sagu aux Moluques. Elle croît naturellement & ſans culture, ſur le bord des rivieres. Toute ſa ſubſtance, du bas juſqu'en haut, eſt molle comme celle d'une rave. L'écorce eſt épaiſſe d'un doigt, & n'eſt ni fort dure, ni polie. La maniere d'employer cet arbre, aux Philippines, eſt différente de celle des Moluques (90).

Diverſes ſortes de palmiers.

Une autre eſpece, qui donne du vin & du vinaigre, ſe nomme Saſa & Nipa. Elle n'eſt point aſſez grande, pour mériter le nom d'arbre. Son fruit reſſembleroit aux dattes ; mais il n'arrive point à ſa maturité, parce que les Inſulaires coupent la branche auſſi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en ſort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaiſſeaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une ſeule nuit. L'écorce de Calinga, qui eſt une ſorte de canelle, ſert à la préparer, & l'empêche de s'aigrir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maiſons ; & couſues avec du fil de canne très fin, elles durent environ ſix ans. On en tire auſſi du vin des cocos, & de l'huile, qui eſt fort bonne dans ſa fraîcheur. De la premiere écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure ſert à faire des vaſes & d'autres commodités.

Saſa & Nipa.

(90) Voyez l'article de ces Iſles. Aux Philippines, on coupe le Sagu par morceaux. On le laiſſe tremper quelque-tems dans l'eau, après avoir enlevé ſeulement une bande de l'écorce, afin que le reſte ſerve à conſerver la ſubſtance intérieure ; & l'on taille enſuite cette ſubſtance blanche en très petites parties. Lorſqu'elle eſt taillée, on la foule avec les pieds dans des paniers de canne, proche de la riviere, juſqu'à ce que le jus en ſorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaiſſeau plein d'eau qui eſt deſſous. On leve enſuite cette eſpece de pâte, on la met dans des formes compoſées de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu ; après quoi, étant ſechée au Soleil, ſans le ſecours d'autre feu, elle ſert de pain, fort nourriſſant, & qui réſiſte longtems à la corruption. *Carreri, ubi ſupra*, page 183.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Bourias. Le Bourias eſt un troiſiéme palmier des Philippines, dont les Iſles, qui ſont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris leur nom. L'arbre eſt plus gros que le cocotier. Ses fruits ſont proprement des dattes, dont les noiaux ſervent à faire de fort beaux chapelets ; & ſes feuilles reſſemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une eſpece de miel & de ſucre noir, nommé Pacaſcas, qui ſe vend dans de petites boëtes, & que les Inſulaires eſtiment beaucoup. La ſubſtance de ce palmier ſe transforme auſſi en pain. On en compoſe une eſpece de farine, avec le fruit broié qu'on y mêle ; mais cette nourriture eſt moins ſaine que le ſagu.

Bonga. Carreri met, au nombre des palmiers, juſqu'à l'arbre qui produit l'Areca, petite pomme ou plutôt petite noix, de la groſſeur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la compoſition du Betel. Cet arbre ſe nomme Bonga. Ses feuilles ſont auſſi larges que celles du Bourias. Le tronc eſt haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatriéme eſpece, dont

Yonota. les Inſulaires tirent beaucoup d'avantages, eſt celle qu'ils nomment l'Yonota. Elle leur fournit une ſorte de laine, qu'on appelle Baios, dont on fait des matelats & des oreillers ; du chanvre noir, nommé Jonor ou Gamuto, pour les cables de Navires ; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils ſont de la longueur & de la groſſeur du chanvre. Ils ſont noirs comme les crins de cheval, & l'on aſſure qu'ils durent long-tems dans l'eau. La laine & le chanvre s'enlevent d'autour du tronc. On tire auſſi, des branches, un vin doux ; & leurs bouts ſe mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puiſſent ſervir à couvrir des maiſons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainſi ce n'étoit pas ſans raiſon que Pline écrivoit, il y a ſeize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, ſe vêtir & ſe loger.

Diverſes ſortes de bois. L'arbre, qui porte la caſſe, eſt en ſi grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai les Inſulaires en engraiſſent leurs pourceaux. Les Tamarins, ou plutôt les Sampales, dont le fruit ſe nomme Tamarin, n'y ſont pas moins communs. Le bois ſert à divers ouvrages, comme l'ébéne. On voit, ſur les montagnes, diverſes ſortes de grands arbres, qui ſervent également à la conſtruction des Vaiſſeaux & des Maiſons, & dont le feuillage eſt toujours verd. Tels ſont l'ébéne noir ; le Balayon rouge, l'Aſana, ou le Naga, dont on fait des vaſes, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus ſaine (91) ; le Calinga, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce eſt aromatique ; le Tiga, dont le bois eſt ſi dur, qu'il ne peut être ſcié qu'avec la ſcie à l'eau, comme le marbre ; ce qui le fait nommer auſſi l'arbre de fer. La difficulté de pénétrer dans ces épaiſſes Forêts ne permet pas, aux Inſulaires mêmes, de connoître toutes les richeſſes qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, ſur quelques montagnes de Manille, quantité de muſcadiers ſauvages, dont ils ne recueillent rien. On a déja fait obſerver que Mindanao produit de très grands arbres, dont l'écorce eſt une eſpece de canelle.

(91) C'eſt l'arbre d'où l'on tire le ſang de dragon.

Mais

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Mais ce qui doit paſſer pour un Phénoméne des plus extraordinaires, c'eſt que, dans ces Iſles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour ſe transformer en animaux vivans, qui ſe détachent des branches, & qui volent en l'air, ſans perdre la couleur de feuille. Leur corps ſe forme des fibres les plus dures. La tête eſt à l'endroit, par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrêmité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reſte ſe change en aîles (92).

Feuilles qui ſe transforment en animaux.

On a porté, de la Nouvelle Eſpagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y ſoit pas auſſi bon, il s'y eſt aſſez multiplié, pour diſpenſer les Habitans d'en faire venir aucune de l'Amérique. L'arbre, qu'on appelle Aimir, eſt moins remarquable, par ſes fruits, qui pendent en grappes, & qui ſont d'un fort bon goût, que par la propriété, qu'il a de ſe remplir d'une eau très claire, que les Chaſſeurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'eſpece de canne, qu'on nomme ordinairement Manbou, à l'exemple des Portugais, & que les Eſpagnols appellent Vexuco, croît au milieu de tous ces arbres, les embraſſe comme le lierre, & monte juſqu'à la cime des plus grands. Il eſt couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorſqu'on le coupe, il en ſort autant d'eau claire qu'un homme en a beſoin pour ſe déſaltérer; de ſorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais riſque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes eſt connue par toutes les Relations.

Cacao.

Aimir.

Manbon, ou Vexuco.

On ne parle point des Platanes (93), des cannes de ſucre, des Ananas, que les Eſpagnols appellent Poñas, du Gingembre, de l'Indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines, qui ſont communes à la plûpart des Régions de l'Orient. Mais c'eſt aux Philippines qu'il faut chercher les Camotes, eſpece de groſſes raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les Glabis, dont les Inſulaires font une ſorte de pain, & que les Eſpagnols mangent cuits, comme des navets; l'Ubis, qui eſt auſſi gros qu'une courge, & dont la plante reſſemble au lierre; les Xicamas, qui ſe mangent confits,

Camotes.

Glabis.

Ubis.

Xicama.

(92) Carreri, qui parle de cette métamorphoſe, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ſes termes: » Le Pere Joſeph d'Orenſe, Cor» delier, & Provincial de la Province de » Saint Grégoire, aux Philippines, m'a dit » que pendant qu'il étoit Curé du Village de » Camalie, dans une des Iſles de Camarines, » il l'avoit vû de ſes propres yeux, & m'en » a fait un écrit autentique, que je conſer» ve. Dom Gines Barrientos, Evêque de » Troye, & Coadjuteur de l'Archevêché de » Manille, m'a confirmé la même choſe. » S'il m'appartenoit de raiſonner là-deſſus, » je dirois qu'il n'y a qu'une maniere d'ex» pliquer cette merveille: c'eſt en ſuppoſant » qu'un ver s'engendre d'une telle feuille & » prend enſuite des aîles, comme on le » voit tous les jours aux mouches, aux cou» ſins, aux vers à ſoie, & mille autres. *Ubi ſuprà*, page 190.

(93) Les Portugais les appellent Figues des Indes. On a vû leur deſcription dans un autre lieu. Mais voici les Obſervations de Carreri ſur ceux des Philippines. Il y en a de diverſes ſortes & de divers goûts. L'un s'appelle *Obiſpo*, parce que ſon excellence le rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, Plantano di Pipita, que les Inſulaires cultivent autour de leurs Maiſons, non ſeulement pour jouir de l'ombre de ſes feuilles, mais pour les faire ſervir de plats & de ſerviettes; un troiſiéme, Tanduque, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui ſe mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatriéme, Vendicoxol, qui n'eſt pas moins eſtimé; un cinquiéme, Dedo de Dama, qui l'eſt encore plus. Les Habitans croyent ce fruit ſi ſain, qu'ils le donnent aux Malades.

Divers platanes des Philippines.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

ou cruds, au poivre & au vinaigre; des Carottes ſauvages qui ont le goût des poires, & le Taylan, qui a celui des Patates. Toutes ces racines croiſſent en ſi grande abondance, que la plûpart des Sauvages ne penſent point à ſe procurer d'autres alimens.

Taylan.

Fleurs particulieres à ces Iſles.

Ils n'apportent pas plus de ſoin à la culture des fleurs, parce que la nature en fait tous les frais, & que leurs champs en ſont toujours parſémés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment Zampaga. Elle reſſemble au Mogorin des Portugais. C'eſt une eſpece de petite roſe blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur eſt beaucoup plus agréable que celle de notre jaſſemin. On en diſtingue deux autres; le Solafi, & le Locoloco, qui ont l'odeur du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de Balanoy, Torongil & Damoro, donne une petite ſemence de l'odeur du baume, qui eſt très bonne pour l'eſtomac, & que les perſonnes délicates mêlent avec le Betel. Le Daſo jette une odeur aromatique, juſques dans ſa racine. Le Cablin, qui eſt plein d'odeur, lorſqu'il eſt cueilli, en rend encore plus, lorſqu'il eſt ſec. La Sarafa, nommée par les Eſpagnols Oja de Saint Juan, eſt une très belle fleur, dont les feuilles ſont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes ſont remplies, on y en trouve une eſpece plus chaude & plus forte, qui ſe nomme Langeovas.

Zampaga, Solafi, Locoloco, Balanoy.

Daſo.

Cablin.

Sarafa.

Herbes médicinales.

On aſſure qu'il n'y a point d'Iſles au Monde, qui produiſent plus d'herbes médicinales. Celles, qui ſe trouvent en Europe, ont aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort ſupérieur. Mais on vante encore plus celles qui ſont propres au Terrain & au Climat. Le Pollo, herbe fort commune & ſemblable au pourpied, guérit, en très peu de tems, toutes ſortes de bleſſures. La Panſipane en eſt une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la féve: appliquée ſur les plaies, après avoir été bien pilée, elle en chaſſe toute la corruption. La Golondrine a la vertu de guérir preſque ſur le champ la dyſſenterie. Quantité d'autres herbes guériſſent les bleſſures, ſi l'on en boit la decoction. Une autre ſert, comme l'Opium, à faire perdre la raiſon dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'Ennemi; & l'on aſſure que ceux, qui en ont pris, ne rendent point de ſang par leurs bleſſures. Carreri donne, pour garands de cette vertu, un Gouverneur Portugais, & pluſieurs Miſſionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes; l'une qui étant appliquée ſur les reins, empêche de ſentir aucune laſſitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, ſoutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours ſans manger.

Pollo.

Panſipane.

Autres ſimples d'une merveilleuſe vertu.

Les mêmes qualités de l'air, qui produiſent beaucoup d'animaux venimeux dans les Iſles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin ſi ſubtil, que, non-ſeulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, juſqu'à répandre une contagion mortelle, lorſqu'elles ſont en fleur. D'un autre côté, on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contre-poiſons. Sans parler du Bezoar, qui eſt d'une vertu merveilleuſe aux Philippines, & qui ſe forme dans le ventre des chevres & des cerfs; le Manungal en poudre, donné dans de l'eau tiede, ou de l'huile de coco, eſt ſouverain pour les fievres malignes & peſtilentielles. La feuille

Poiſons & Antidotes.

Bezoar.

Manungal.

d'Alipayon, qui reſſemble à celle du Platane, nettoye parfaitement une playe, & fait revivre la chair. La racine du Dilao, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les plaies des fleches & des ép... empoiſonnées. Une herbe que les Eſpagnols nomment Culebras, & les ... agales Carogtong, eſt ſi puiſſante pour réunir les parties ſéparées, qu'un ſerpent, coupé en deux, ſe rétablit dans ſa forme par l'uſage qu'il en fait. Un bois, nommé Doctan, a la même vertu. Le fruit de l'Amuyon, qui eſt de la groſſeur d'une noiſette, & picquant comme le poivre, guérit les maux cauſés par le froid. Le Pandacaque, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui ſe nomme Camandag, eſt ſi venimeux, que ſes feuilles mêmes ſont mortelles. La liqueur, qui diſtille de ſon tronc, ſert aux Inſulaires pour empoiſonner la pointe de leurs fleches. L'ombre ſeule de l'arbre fait périr l'herbe aux environs. S'il eſt tranſplanté, il détruit tous les arbres voiſins, à l'exception d'un arbriſſeau, qui eſt ſon contre-poiſon, & qui l'accompagne toujours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déſerts, portent dans la bouche un petit morceau de bois ou une feuille de cet arbriſſeau, pour ſe garantir de la pernicieuſe vertu du Camandag.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Alipayon.

Dilao.

Culebras ou Carogtong.

Amuyon.

Camandag, & ſa dangereuſe vertu.

Le Maca Bubay, dont le nom ſignifie ce qui donne la vie, eſt une eſpece de lierre de la groſſeur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets dont les Inſulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes ſortes de poiſons. La racine du Bubay, priſe du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée ſur les plaies, guérit plus ſouverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les Bâtimens, & les pénétre de ſes racines juſqu'à renverſer de grands édifices. Il vient auſſi dans les montagnes, où il eſt fort honoré des Indiens (94).

Maca Bubay.

De pluſieurs plantes ſenſitives, qui tiennent comme le milieu entre les ſimples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui reſſemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'apperçut qu'elle fuioit ſa main, & qu'elle ſe retiroit ſous l'eau de la mer. Celle que les Eſpagnols ont nommée Verguenzoſa, ou la Honteuſe, croît ſur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légerement qu'on la touche, elle ſe retire & ferme très legérement ſes feuilles. La Spugna & l'Urtica Marina ſe trouvent auſſi dans les Iſles.

Plantes ſenſitives.

(94) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frere Jéſuite, Allemand, nommé George Carrol, Apotiquaire du College de Manille, en avoit fait la deſcription en deux Volumes *in-folio*, avec les figures ſi bien faites d'après le naturel, qu'avec le Livre en main on les reconnoiſſoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs vertus & la maniere de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ses connoiſſances lui venoient des Indiens, qui ſont d'admirables Herboriſtes. Cet Ouvrage, dit Carreri, mériteroit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute qu'il ne manqua point de le repréſenter au Supérieur & au Frere Carrol. *Page* 203.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

§ X.

Langues, & Uſages des Inſulaires.

Six langues differentes.

LA différence des Nations, que le haſard ou leur propre choix a raſſemblées aux Philippines, entraîne auſſi celle des langues. On en compte ſix dans la ſeule Iſle de Manille; celles des Tagales, des Pampangas, des Biſayas, des Cagayans, des Iloccos, & des Pangaſinans. Celles des Tagales & des Biſayas ſont les plus uſitées. On n'entend point la langue des Noirs, des Zambales & des autres Nations ſauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'aſſurer que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caracteres des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils reſſemblent auſſi par leur ſtupidité. Dans leur écriture, ils ne ſe ſervent que de trois voielles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize conſonnes. Leur méthode eſt d'écrire de bas en haut, en mettant la premiere ligne à gauche, & continuant vers la droite; contre l'uſage des Chinois & des Japonois, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Eſpagnols leur euſſent communiqué l'uſage du papier, ils écrivoient ſur la partie polie de la canne, ou ſur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Mores des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & ſe ſervent de l'Eſpagnole.

Maniere d'écrire des Inſulaires.

Jugement des Cauſes.

La premiere Loi, parmi eux, eſt de reſpecter & d'honorer les Auteurs de leur naiſſance. Toutes les Cauſes ſont jugées par le Chef du Barangué, aſſiſté d'un conſeil des Anciens. Dans les Cauſes civiles, on appelle les Parties, on s'efforce de les accommoder; & ſi ce prélude eſt ſans ſuccès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins ſont examinés. Si les preuves ſont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendans ſe plaint, le Juge devient ſa Partie; & s'attribuant la moitié de l'objet conteſté, il diſtribue le reſte entre les témoins. Dans les Cauſes criminelles, on

Forme Criminelle.

ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour ſatisfaire la Partie offenſée, le Chef & les principaux du Barangué lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort eſt lui-même un des principaux, toute ſa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, juſqu'au jour où quelque Médiateur propoſe pour compenſation une certaine quantité d'or, dont la moitié ſe donne aux Pauvres, & l'autre à la Femme, aux Enfans, ou aux Parens du Mort.

Maniere de découvrir & de punir le vol.

A l'égard du vol, ſi le coupable n'eſt pas connu, on oblige toutes les perſonnes ſuſpectes de mettre quelque choſe ſous un drap, dans l'eſpérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une ſi belle occaſion pour reſtituer ſans honte. Mais ſi rien ne ſe retrouve par cette voie, les Accuſés ont deux manieres de ſe purger. Ils ſe rangent ſur le bord de quelque profonde riviere, une picque à la main, & chacun eſt obligé de s'y jetter. Celui qui ſort le premier eſt déclaré coupable; d'où il arrive que pluſieurs ſe noyent, par la crainte du châtiment. La ſeconde épreuve conſiſte à prendre une pierre, au fond d'un baſſin d'eau bouillante. Celui qui refuſe de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

On punit l'adultere par la bourſe. Après le payement, qui eſt reglé par la Sentence des Anciens, l'honneur eſt rendu à l'offenſé; mais avec l'obligation de reprendre ſa femme. Les châtimens ſont rigoureux pour l'inceſte. Toutes ces Nations ſont livrées au plaiſir des ſens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauſes pénales pour le cas de répudiation, qui ne paſſe pas pour un deshonneur lorſqu'on s'aſſujettit aux conditions réglées. Les frais de la Nôce ſont exceſſifs. On fait payer au Mari l'entrée de la Maiſon, ce qui ſe nomme le Paſſava; enſuite la liberté de parler à ſa femme, qu'on appelle Patignog; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de Paſſalog; enfin, pour conſommer le mariage, il paye aux Parens le Ghina-puang, qui eſt proportionné à leur condition. Autrefois, la dot étoit pour le Beau-pere, qui en diſpoſoit, à ſa mort, comme d'un bien propre; ou ſi la fille étoit orpheline, ſes Parens prenoient la dot, pour la diſtribuer aux enfans qui devoient ſortir d'elle. La Nôce étoit célebrée par un ſacrifice, chez la Prêtreſſe, qui portoit le titre de Catalona, & qui donnoit ſa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du feſtin. Si, dans la ſuite, il naiſſoit quelque différend entre le mari & ſa femme, on faiſoit un autre ſacrifice, où le mari devoit égorger la victime.

Supplément à la Polygamie.

La Polygamie n'étoit point en uſage chez les Tagales: mais ſi le mari n'avoit point d'enfans de ſa femme, il pouvoit, avec ſon conſentement, recevoir une Eſclave dans ſon lit. Les Biſayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la premiere héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers ſeulement. L'or de la dot ſe meſuroit, & ne ſe peſoit point. L'adoption étoit en uſage dans cette Nation. Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume auſſi barbare que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chérement, pour ôter la virginité aux filles; parce qu'elle étoit regardée comme un obſtacle aux plaiſirs du Mari. A la vérité, il ne reſte aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Eſpagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoute, ſur le témoignage des Miſſionnaires, qu'aujourd'hui même un Biſayas s'afflige de trouver ſa femme à l'épreuve du ſoupçon, parce qu'il en conclut que n'ayant été deſirée de perſonne, elle doit avoir quelque mauvaiſe qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle (95).

Coutume extrêmement barbare.

Rangs & occupations des Inſulaires.

La Nobleſſe, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une diſtinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'induſtrie ou par la force, c'eſt-à-dire, en excellant dans quelque profeſſion. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche ou la chaſſe. Depuis qu'ils ſont ſoumis aux Eſpagnols, ils ont contracté la pareſſe de leurs Maîtres, quoiqu'ils ſoient capables de travailler avec beaucoup d'adreſſe. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres Iſles, ils font des boetes, des caiſſes & des étuis de diverſes couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont juſqu'à cinquante

(95) Carreri, *ubi ſuprà*, page 156.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en ſoie cauſe de l'admiration aux Européens.

Autres uſages qui leur ſont particuliers.

On a remarqué, depuis long-tems, que jamais ces Inſulaires ne mangent ſeuls, & qu'ils veulent du moins un compagnon. Un Mari, qui perd ſa femme, eſt ſervi, pendant trois jours, par des hommes veufs. Les femmes, après la mort de leur mari reçoivent le même office de trois veuves. On ne ſouffre point la préſence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La ſépulture des Pauvres n'eſt qu'une ſimple foſſe, dans leur propre maiſon. Les perſonnes riches ſont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, eſt placé dans un coin de leur demeure, à quelque diſtance de la terre. On l'entoure d'une eſpece de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits ou les armes du Mort, ſi c'eſt un homme, & les outils du travail, ſi c'eſt une femme. Avant l'arrivée des Eſpagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'eſclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil eſt noir parmi les Tagales, & blanc chez les Biſayas. Ils ſe raſent alors la tête & les ſourcils. Autrefois, après la mort des Principaux, on gardoit le ſilence pendant pluſieurs jours, on ne frappoit d'aucun inſtrument, & la navigation ceſſoit ſur les rivieres voiſines. Certaines marques apprennoient au Public qu'on étoit dans un tems de ſilence, & portoient défenſe de les paſſer, ſous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahiſon, tous les Habitans de ſon Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le ſilence, que ſes Parens en euſſent tiré vangeance, non-ſeulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme Ennemis.

Comment ils traitent les Morts.

Deuil ſinguler.

La vengeance en fait partie.

Figure, taille, & habits des Inſulaires.

Les Indiens Mores de ces Iſles ſont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux juſqu'aux épaules. Les Cagyans les portent plus longs. Les Iloccos plus courts; & les Biſayas, encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales ſe les coupent pardevant, & laiſſent pendre ceux de derriere. Toutes les femmes des Iſles ſont d'une couleur peu différente, excepté celles des Biſayas, parmi leſquelles il s'en trouve d'aſſez blanches. Elles portent leurs cheveux ſans treſſes, mais liés d'une maniere agréable. Comme la plûpart ſont noires, celles qui ne le ſont point aſſez, employent certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du muſc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire, qui ſert à les conſerver; & les plus qualifiées, les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Eſpagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni mouſtache, par le ſoin qu'ils prenoient de ſe les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans pluſieurs Iſles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. L'ancien habit des hommes eſt un pourpoint léger, qui vient à peine juſqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent le reſte du corps, de quelque étoffe, ſouvent ornée

d'or, qu'ils paſſent entre leurs jambes, comme les Indiens en-deçà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles; aux jambes, des cordons noirs; & aux doigts, pluſieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient ſous un bras, fait le reſte de leur ajuſtement, avec une toile ſur la tête, en forme de bonnet, ou de turban, qu'ils nomment Manputon, & dont les plus galans laiſſent pendre un bout ſur leurs épaules. Quelques-uns ſe ſervent d'un habillement court, nommé Chinina. Les femmes n'en portent pas d'autre; mais elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent Saras, pour ſervir de juppe; & lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons, elles ſe couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reſte, leur principale ambition conſiſte dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de ſouliers, pour ſe tenir les jambes plus fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui ſe picquent d'être vêtues à l'Eſpagnole, ne paroiſſent jamais ſans être chauſſées.

Ornement de leur peau.

Autrefois, malgré leur habillement, tous ces Inſulaires ſe marquoient la peau de pluſieurs figures; & de-là vient le nom de Pintados, que les Eſpagnols ont donné à la principale Iſle des Biſayas, qui regardoient ce bizarre ornement comme une marque de nobleſſe & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & ſuivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes ſe peignoient juſqu'à la barbe & aux ſourcis; les femmes, une main entiere, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos ſont les ſeuls, qui conſervent cet uſage dans l'Iſle de Manille.

Maniere dont ils ſe ſaluent.

Ils ſe ſaluent entr'eux fort civilement, en ôtant, de deſſus leur tête, l'eſpece de bonnet, qu'ils nomment Manputon. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps aſſez bas, en ſe mettant une main, ou toutes les deux, ſur les joues, & levant en même tems un pied en l'air, avec le genou plié. Cependant, quand c'eſt un Eſpagnol qu'ils voyent paſſer, ils font ſimplement leur révérence, en ôtant le Manputon, baiſſant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nourriture

Ils ſont aſſis, en mangeant, mais fort bas; & leur table eſt fort baſſe auſſi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'eſt qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plûpart ne mangent de viande, que les jours de fête. Leur muſique & leurs danſes reſſemblent auſſi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres répétent le couplet, au ſon d'un tambour de métal. Ils repréſentent, dans leurs danſes, des combats feints, avec des pas & des mouvemens meſurés. Ils expriment diverſes actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Auſſi, les Eſpagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compoſitions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amuſement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur muſique & leurs amuſemens.

Leur Religion, & maniere dont on la connoit.

On n'a rien trouvé, juſqu'à préſent, qui puiſſe jetter du jour ſur la Religion & l'ancien Gouvernement des Inſulaires naturels. Les ſeules lumieres qu'on ait tirées d'eux, leur ſont venues par une eſpece de tradition, dans des chanſons qui vantent la Généalogie & les faits héroiques de leurs Dieux.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

On ſçait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un reſpect ſingulier, & que les chanſons Tagales nomment Barhala-May-Capal, c'eſt-à-dire Dieu Fabricateur. Ils adoroient les animaux, les oiſeaux, le Soleil & la Lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de riviere, qu'ils n'honoraſſent par des ſacrifices; ni ſur-tout de vieil arbre, auquel ils ne rendiſſent quelques honneurs divins; & c'étoit un ſacrilege de le couper. Cette ſuperſtition n'eſt pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Inſulaire à couper certains vieux arbres, dans leſquels ils ſont perſuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur réſidence. Ils croyent voir, ſur la cime de ces arbres, divers fantômes, qu'ils appellent Tibalang, avec une taille giganteſque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très étendues & le corps peint. Ils reconnoiſſent, diſent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le ſoutiennent avec toutes les marques d'une forte perſuaſion; tandis que les Eſpagnols n'apperçoivent rien (96).

Apparitions prétendues.

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Biſayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un préſidoit aux montagnes, l'autre aux ſemences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conſervation des enfans. Ils mettoient, au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs biſayeux, qu'ils invoquoient auſſi dans leurs beſoins, & ceux qui mouroient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choiſiſſoient, pour leur ſépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, particuliérement ſur les pointes qui s'avancent dans la mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le ſecours des mêmes traditions, ils racontent quantité de fables ſur la Création du Monde, & ſur ſes premiers Habitans.

Divinités bizarres.

Les Eſpagnols ne trouverent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute diſtinction. Dans les guerres continuelles que les Inſulaires avoient entr'eux, ils ſe liguoient avec les plus hardis ou les plus puiſſans. Chaque petit Etat portoit le nom de Barangué, qui ſignifie Barque; apparemment, parce que les premieres Familles y étant venues dans un Barangué, elles étoient demeurées ſoumiſes aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, & ce titre s'étoit conſervé. Ils paſſoient les jours entiers, par mer & par terre, à chercher des victimes; & lorſqu'ils en avoient aſſez trouvé pour aſſouvir leur rage, ils reprenoient l'uſage de la voix, avec leurs habits de fête, pour exprimer leur ſatisfaction, par des cris & des tranſports.

Ancienne forme de Gouvernement.

Dampier, qui étoit à Mindanao (*) en 1686, y fit, dans un aſſez long ſéjour, quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce Portrait des Habitans: » les Mindanayens ſont de taille médiocre. Ils ont les membres » petits, le corps droit & la tête menue; le viſage ovale, le front plat, les » yeux noirs & peu fendus, le nez court, la bouche aſſez grande, les levres » petites & vermeilles, les dents noires & fort ſaines, les cheveux noirs & » luiſans, le teint bazané, mais tirant plus vers le jaune clair, que dans » les autres Parties des Indes, particuliérement pour les femmes. Leur cou-

Obſervations de Dampier ſur Mindanao.

(96) Le Dictionnaire Tagale, compoſé par un Cordelier, s'étend fort au long ſur ces fantômes.

(*) *Voyez* ci-deſſus l'Article de cette Iſle.

» tume

» tume eſt de porter l'ongle du pouce fort long, ſur-tout celui du pouce » gauche. Ils ne le coupent jamais, quoiqu'ils le raclent ſouvent. Ils ont » naturellement beaucoup d'eſprit. Ils ſont agiles & laborieux, quand ils » le veulent ; mais, en général, fainéans & larrons, ſans goût pour le » travail, s'ils n'y ſont forcés par la faim. A la vérité, leur pareſſe vient » auſſi de la ſévérité de leurs Princes, qui les tiennent dans une rigou- » reuſe dépendance. Ces Maîtres tyranniques leur prenant tout ce qu'ils » gagnent, ils ne penſent à ſe procurer que ce qui eſt d'uſage préſent, c'eſt- » à-dire, ce qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. La plûpart n'en » ſont pas moins orgueilleux. Ils marchent avec beaucoup de fierté ; aſſez » civils néanmoins à l'égard des Etrangers, liant connoiſſance avec eux & » les recevant avec beaucoup de franchiſe ; mais implacables pour leurs En- » nemis, vindicatifs au ſuprême degré, & capables d'employer ſouvent le » poiſon, pour ſatisfaire leur reſſentiment (97).

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Caractere des Inſulaires.

» Leurs habits conſiſtent dans une ſimple veſte & un haut-de-chauſſe. Ils » vont jambes & pieds nuds ; mais ils ont ſur la tête un turban, dont les deux » bouts ſont garnis de frange ou de dentelle, & ſe raſſemblent par un nœud » qui en laiſſe pendre une partie. Les femmes ſont mieux faites que les » hommes. Leurs cheveux ſont noirs & longs, noués & pendans par derriere. » Elles ont le viſage plus long que les hommes, & leurs traits ſont fort » réguliers, à l'exception du nez, qui eſt très court, & ſi plat entre les » yeux, qu'on diſtingue à peine cette partie. Leur front n'a pas non » plus d'élévation ſenſible. De loin, elles paroiſſent extrêmement jolies ; » mais de près, on eſt frappé de ces imperfections. Leurs membres ſont » fort petits ; & leur habit n'eſt qu'une veſte, comme celle des hommes, » avec une juppe d'une ſeule piece, couſue par les deux bouts, & trop » large de deux pieds pour le corps. Auſſi peuvent-elles la porter par les » deux bouts & la tourner de haut en bas, en pliſſant le côté trop large, » pour la proportionner à la groſſeur du corps. La veſte, ou la robe, eſt » ouverte, & deſcend un peu au-deſſous des reins. Les manches en ſont » beaucoup plus longues que les bras, & ſi étroites par le bout, qu'à peine » y peut-on paſſer les mains ; mais elles ſe plient ſur le poignet (98). Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, ſur-tout pour les Blancs. Elles ſe familiariſeroient aiſément avec eux, ſi l'uſage du pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toujours ſous les yeux de leurs Maris.

Peinture des femmes.

Ces Indiens ont une maniere de mandier, qui eſt particuliere à leur Iſle, & dont l'Auteur trouve la ſource dans le peu de commerce qui s'y fait. Lorſqu'il y arrive des Etrangers, les Inſulaires ſe rendent à bord, les invitent à deſcendre, & demandent à chacun s'il a beſoin d'un Camarade, termes qu'ils ont emprunté des Eſpagnols, ou s'il deſire une Pagaly. Ils entendent par l'un, un ami familier ; & par l'autre, une intime amie. On eſt obligé d'accepter cette politeſſe, de la payer par un préſent, & de la cultiver par la

Agréable maniere de mandier.

(97) Voyages de Guillaume Dampier, Tome II. pages 367 & 368.
(98) *Ibidem.* page 369.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

même voie. Chaque fois que l'Etranger deſcend à terre, il eſt bien reçu chez ſon Camarade ou chez ſa Pagaly. Il y mange, il y couche pour ſon argent; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis eſt le tabac & le bétel, qui ne lui ſont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converſer publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

Ville Capitale de Mindanao, & ſingularité de ſes Edifices.

La Capitale de l'Iſle porte auſſi le nom de Mindanao. Sa ſituation eſt au Midi de l'Iſle, à ſept degrés vingt minutes de latitude Septentrionale, ſur les bords d'une petite riviere, qui n'eſt qu'à deux milles de la Mer. Les Maiſons y ſont d'une forme extrêmement ſinguliere. On les éleve ſur des pilotis, qui ont juſqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, ſuivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Edifice. Auſſi n'ont-elles qu'un étage, diviſé en pluſieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toît eſt large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque Maiſon offre ainſi ſous elle, un grand eſpace à jour, qui reſſemble à nos Halles, mais qui, pour être ſi clair, n'en eſt pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourriſſent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloiſon, & s'en font une baſſe-cour.

Palais du Sultan.

Le Palais du Sultan eſt diſtingué par ſa grandeur. Il eſt aſſis ſur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des Maiſons ordinaires, avec de grands & larges degrés par leſquels on y monte. On trouve, dans la premiere chambre, une vingtaine de canons de fer, placés ſur leurs affuts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on diſtingue un petit Bâtiment, élevé auſſi ſur des piliers, mais à trois ou quatre pieds ſeulement. C'eſt la Salle du Conſeil, & celle où l'on reçoit les Ambaſſadeurs & les Marchands Etrangers. Elle eſt couverte de nattes fort propres, ſur leſquelles tous les Conſeillers ſont aſſis les jambes croiſées.

Arts de Mindanao.

Il y a peu d'Artiſans dans cette ville. Les principaux ſont les Orfévres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfévres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande eſt fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandiſes en vente. Les Forgerons travaillent auſſi-bien qu'il eſt poſſible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adreſſe avec ſi peu d'invention (99). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent ſur une pierre fort dure, ou ſur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laiſſent pas de faire des ouvrages achevés, ſur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaiſſeaux. Preſque tous les Habitans ſont Charpentiers. Ils ſavent tous manier la hache droite & la courbe. Mais ils n'ont point de ſcies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux; & de chaque moitié, ils

(99) Il faut bien ſe garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs ſoufflets. C'eſt un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au feu. Dans ce trou eſt un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes, bouchent le trou du tronc d'arbre, chaſſent l'air & le pouſſent dans le tuyau. Au reſte, le tuyau du bout fait jouer aiſément cette groſſiere machine. *Ibid.* p. 374.

font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des frais.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Le Pere le Clain, Missionnaire Jésuite, parcourut, en 1697, la Province de los-Pintados. Ce sont, dit-il, de grandes Isles, séparées les unes des autres par des bras de mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. On y comptoit déja soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Isles, qui ne sont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y ayent aucune communication, & dont il raconte la découverte (1).

Témoignage du Pere Clain sur les Pintados.

En faisant la visite des Etablissemens de son Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Isle de Samal, la derniere & la plus Méridionale des Pintados. Il y trouva vingt-neuf Palaos; c'est le nom qu'il donne, aussi, aux Habitans des Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est, qui régnent sur ces Mers depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Isles, dans la Baye de cette Bourgade, qui se nomme Guivam. Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, sur deux Barques, au nombre de trente-cinq, pour passer dans une Isle voisine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pû les rapprocher de terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant soixante-dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avoient souffert long-tems la faim & la soif. Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Isle de Samal. Un Guivamois, qui étoit au bord de la Mer les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des signes, à passer par le Canal qu'il leur montroit, pour éviter des bancs de sable & des écueils, sur lesquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas cessé de les repousser au rivage. Alors le Guivamois, touché de compassion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit secourir avoient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des Flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avoit sauvés comme malgré eux, en les conduisant au Port.

Découverte des Isles nommées Palaos.

Par quel hasard.

Ils avoient pris terre le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plûpart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidemment des cocos; mais lorsqu'on leur avoit présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'A-

Une tempête jette à Guivam deux Barques inconnues.

(1) Dans une Lettre du premier Recueil des Lettres édifiantes, seconde Edition. Le même récit se trouve dans l'Epître du sixiéme Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui proposent une Mission dans ces Isles. On y en trouve même la Carte, composée sur les témoignages & de la maniere qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs assurent que si ces Isles existoient dans la position qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaisseaux eussent passé par-dessus, en traversant cette Mer.

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

sie, ils l'avoient regardé avec admiration ; & prenant les grains pour des vermisseaux, ils avoient refusé d'y toucher. Rien n'avoit tant satisfait leur goût que les grosses racines, sur-tout celles qu'on nomme Palavans. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Isle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois sur la même Côte. Elles les avoient aussi-tôt reconnus à leur langage ; & s'étant fait reconnoître aussi pour être des mêmes Isles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendresse & de joie. Les respects, qu'ils avoient vû rendre au Missionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ses mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inspirer de la confiance. Il les avoit distribués dans les Maisons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres ; mais il avoit voulu qu'on ne séparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prît pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verroient seuls. De trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en restoit que trente. La faim & les incommodités d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage ; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

Lumieres que le Pere le Clain tire de ces Etrangers.

C'est sur leur récit, que le Pere le Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Marianes, vers onze ou douze degrés de latitude Septentrionale, & sous le même parallele que Guivam, puisque ces Etrangers, venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Ouest sous le treiziéme parallele, & s'étant un peu écarté au Sud-Ouest, l'apperçut pour la premiere fois. Les uns la nommerent Caroline, du nom de Charles II, Roi d'Espagne ; & d'autres, l'Isle de Saint-Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Marianes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

Etat de leurs Isles.

Les Etrangers ajoutoient que de leurs trente-deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montroient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. Lamurrec, qui est la plus considérable de leurs Isles (2), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres ne lui sont pas

(2) Les autres se nomment Paulok, Lamululutup, Saraon, Yaropie, Valayyay, Satavan, Cutac, Yfaluc, Piraulop, Ytai, Pic, Piga, Puc, Falait, Caruvaruvong, Ylatu, Lamuliur, Tavas, Saypen, Tacaulap, Kapiyang, Tavon, Mutacusan, Piylu, Olatan, Palu, Cucumyat, Pyalucunung, Piculat, Hulatan, & Tagyan. Les trois dernieres sont celles qui n'ont que des oiseaux pour Habitans.

moins soumises. Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plûpart avoient un air de grandeur, & des manieres qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une espece de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui se replioit plusieurs fois autour du corps. Ils avoient, sur les épaules, plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une sorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derriere. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur descendoit un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux. DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des Isles Marianes. Il parut, au Pere le Clain, que leur maniere de prononcer approchoit de la prononciation des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matiere inconnue aux Missionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Ces Insulaires n'ont pas de vaches dans leurs Isles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-unes qui broutoient l'herbe, aussi-bien que des aboiemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maison des Missionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils eussent aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorassent des Idoles. Toute leur vie paroissoit animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure reglée pour les repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée. Informations sur leurs usages.

Leur civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, suivant qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaille, qu'ils aiguisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un Vaisseau Marchand qu'on bâtissoit à Guivam, de voir la multitude des instrumens de charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient successivement, avec une vive admiration. Les métaux ne sont pas connus dans leur pays. Le Missionnaire leur ayant donné, à chacun, un assez gros morceau de fer, ils marquerent plus de joie, que s'ils eussent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce présent, ils le mettoient sous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'ossemens humains. Mais ils paroissoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles se terminoient par quelques coups de poing, qu'ils se donnoient

DESCRIPTION DES ISLES PHILIPPINES.

sur la tête ; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colere, leurs amis s'entremettoient pour appaiſer le différend. Cependant, loin d'être ſtupides ou peſans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Iſles Marianes, ils ſont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippinois. Les hommes & les femmes laiſſent également croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Lorſqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils ſe peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoiſſoient tous la préparation. Leur joie étoit continuelle, de ſe trouver dans l'abondance de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Iſles, & d'engager leurs Compatriotes à les ſuivre. Le Gouverneur de Manille les faiſoit encourager dans cette diſpoſition, pour la faire ſervir à ſoumettre toutes leurs Iſles au joug de l'Eſpagne ; & les Miſſionnaires le ſecondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une ſi belle porte pour la propagation de l'Evangile (3).

Zéle des Miſſionnaires.

(3) Relation du Pere le Clain, dans une Lettre à ſon Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jéſuites, nommés le Pere Cortil, & le Pere du Beron, entreprirent, en 1710, de porter l'Evangile aux Iſles Palaos, avec divers ſecours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Eſpagne. Joſeph Somera, dont on a publié une courte Relation dans l'onziéme Recueil des Lettres édifiantes, nous apprend qu'étant deſcendus dans une de ces Iſles, tandis qu'après leur débarquement le Vaiſſeau fut emporté au large par les Courans & les Briſes, ils demeurerent abandonnés à la merci des Inſulaires. Mais Somera & les autres gens du Vaiſſeau ne débarquerent point. L'unique éclairciſſement qu'ils rapporterent, c'eſt qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Iſle, ils ſe trouverent par cinq degrés ſeize minutes de latitude du Nord ; & la variation, au lever du Soleil, fut trouvée de cinq degrés Nord-Eſt. Enſuite, s'étant approchés d'une autre Iſle, à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils ſe trouverent par ſept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Iſle.

L'année ſuivante, le Pere Serrano, tenta la même entrepriſe, muni de Brefs du Pape & d'autres pieces, pour leſquelles on a déja renvoyé au ſixiéme Tome des Lettres Edifiantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jéſuite & l'élite de la Jeuneſſe du Pays. Le troiſiéme jour de leur navigation, le Vaiſſeau fut briſé par une violente tempête ; & tous périrent, à la réſerve de deux Indiens & d'un Eſpagnol, qui échapperent du naufrage, pour en porter la triſte nouvelle à Manille. Ainſi tout ce qui regarde les Iſles Palaos eſt encore dans une véritable obſcurité.

NAVIGATION AUSTRALE,

OU

VOYAGE

DE JACQUES LE MAIRE,

Pour la découverte d'un nouveau paſſage, au Sud du Détroit de MAGELLAN.

INTRODUCTION.

TANDIS que les Hollandois ne ſe virent diſputer le paſſage du Détroit de Magellan, que par les Eſpagnols, diverſes Compagnies, formées dans pluſieurs villes de leurs Provinces, ſuivirent heureuſement cette route ſur les traces d'Olivier Noort. Mais les Etats mêmes de Hollande ayant accordé, à la Compagnie générale des Indes, de nouvelles Lettres, qui portoient défenſe à toutes les autres de paſſer par ce Détroit pour aller aux Indes, ou dans quelque autre pays qu'on pût découvrir ou qui fût déja découvert, un Marchand, nommé Jacques le Maire, originaire d'Amſterdam, quoiqu'établi dans la petite ville d'Egmont, employa toutes ſes réflexions à trouver quelque nouvelle voie, ſans nuire au privilege excluſif de la Compagnie générale.

Le Maire eſt inſtruit par Cornelis Schouten.

Il avoit eu pluſieurs entretiens avec Cornelis Schouten, homme exercé dans la Marine, qui avoit fait trois fois le voyage des Indes Orientales, & qui en avoit parcouru toutes les Régions, en qualité de Pilote, de Commis & de Capitaine. Schouten, conſervant ſon ancienne ardeur pour les voyages de long cours, fit comprendre à le Maire qu'il y avoit ſans doute une autre voie, que celle de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud, & que cette voie n'étant pas compriſe dans la défenſe des Etats, il devoit être permis d'y paſſer. D'ailleurs ils ſe flatterent tous deux de pouvoir découvrir de nouveaux pays, d'y faire un gros Commerce, & de ramener leurs Vaiſſeaux chargés de précieuſes Marchandiſes. Le Maire s'attribua, là-deſſus, d'importantes connoiſſances. Il conclut que ſi l'entrepriſe manquoit de ſuccès, on pourroit paſſer furtivement par l'ancien Détroit, & ſe rendre par la mer du Sud aux Indes Orientales; Voyage dont il y auroit toujours beaucoup de profit à tirer. Enfin ces deux ſages Marchands réſolurent de pénétrer dans la partie Auſtrale du Monde, qui étoit encore inconnue, au Midi du Détroit de Magellan; & de chercher un nouveau paſſage dans la mer du Sud, en ſe conduiſant par diverſes obſervations qu'on avoit faites aux environs de ce Détroit. Par leur Charte-partie, ou leur Traité, le Maire devoit fournir la

INTRODUCTION.

moitié des frais du Voyage, du Vaiſſeau & de la Cargaiſon ; & Schouten, ſe chargeant de l'autre moitié avec le ſecours de ſes amis, prenoit encore ſur lui les ſoins de l'équipement & des préparatifs. Bientôt on vit entrer dans leurs vûes pluſieurs perſonnes d'une conſidération diſtinguée, qui prirent entr'eux la qualité de Directeurs, & dont le crédit leur fit raſſembler de groſſes ſommes ; mais ſans déclarer, à ceux qu'ils aſſocioient, le motif de l'entrepriſe, & la nature de leurs eſpérances. Ils équiperent, à Horn, deux Bâtimens, dont le plus grand, nommé la Concorde, étoit du port de trois cens ſoixante tonneaux. L'autre fut un ſimple Yacht. Schouten, qui entendoit la navigation, prit la qualité de Maître ou de Commandant du premier, & le Maire ſe réduiſit à celle de Commis. Ils avoient, à bord, ſoixante-cinq hommes d'équipage, vingt-neuf pieces de petit canon, douze pierriers, des mouſquets & des munitions de guerre, deux Chaloupes, l'une à voile, & l'autre à rames, une Barque & un Canot, & double proviſion de toutes ſortes d'agrets.

Chercheurs d'or, ou Compagnie Auſtrale.

Comme leur deſſein ne ceſſa point d'être un myſtere pour le Public, la principale condition de l'engagement, pour les Officiers & les Matelots, fut d'aller où le Capitaine jugeroit à propos de les conduire. On parla différemment d'une ſi ſinguliere entrepriſe, & le Peuple donna aux Intereſſés le nom de *Chercheurs d'or*. Mais les Directeurs s'attribuerent le titre de Compagnie Auſtrale (5). Rien ne reſſembloit mieux à ces premiers Voyages de Gama & de Magellan, qui avoient été entrepris avec de grands motifs & beaucoup de confiance, mais ſans objet certain, ſans clarté dans les lumieres, ſans reſſource dans les fâcheuſes ſuppoſitions ; en un mot, comme au haſard. Auſſi l'agrément de ce Journal ne conſiſtera-t-il, que dans une grande variété de nouvelles images. Il fut compoſé par Aers Claeſſen, Commis du Yacht, ſur ſes propres obſervations & ſur celles des autres Chefs.

LE MAIRE. 1615. Départ.

Ce fut le 14 de Juin 1615, que les deux Bâtimens firent voile du Texel. Leur route n'eut rien de remarquable juſqu'au 5 d'Octobre, que ſur le midi, à la hauteur de quatre degrés vingt-ſept minutes du Nord, on entendit un grand bruit à l'avant de la Concorde. Le Pilote, jettant les yeux autour de lui, vit l'eau toute rouge de ſang. Son étonnement fut extrême.

Etrange accident, cauſé par un monſtre marin.

Mais on découvrit, dans la ſuite, que c'étoit un monſtre marin, dont la corne avoit donné dans le bordage, avec tant de violence qu'elle s'y étoit rompue. Lorſque le Vaiſſeau fut mis en carene, au Port *Deſiré*, on vit à l'avant, ſept pieds ſous l'eau, une corne fort enfoncée, à peu près de la figure & de l'épaiſſeur d'une dent d'éléphant, qui n'étoit pas creuſe, mais parfaitement remplie, & d'un os fort dur. Elle avoit pénétré au travers des trois bordages, juſques dans l'éguillette, c'eſt-à-dire, plus d'un demi-pied dans l'épaiſſeur du Bâtiment (6). Le ſang étoit ſorti de la playe avec aſſez d'abondance, pour teindre l'eau dans un grand eſpace.

(5) Journal de la Navigation Auſtrale de Jacques le Maire & Willems-Cornelif Schouten, dans le Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tome IV. pages 570 & précédentes.

(6) L'Auteur obſerve que ce fut un grand bonheur, qu'elle eut donné droit dans l'éguillette qui étoit ſur le ſerrage ; car ſi elle étoit paſſée entre deux éguillettes, & qu'elle n'eût rencontré que les trois bordages, elle y eût fait apparemment un grand trou, qui auroit expoſé le Vaiſſeau à périr. *Page* 574.

Le 20 du même mois, on paſſa la Ligne. Les Equipages ignoroient encore l'intention de ſes Chefs. Mais le 25, Schouten fit la lecture d'un ordre de la Compagnie, » portant que les deux Vaiſſeaux chercheroient un autre » paſſage que celui de Magellan, pour entrer dans la mer du Sud & pour » y découvrir certains Pays méridionnaux, dans l'eſpérance d'y faire d'im- » menſes profits; & que ſi le Ciel ne favoriſoit pas ce deſſein, on ſe ren- » droit par la même mer aux Indes Orientales (7). Tout le monde reçut cette ouverture avec des tranſports de joye, & chacun ſe flatta de participer aux avantages d'une grande entrepriſe.

LE MAIRE. 1615.

Les Equipages ſont informés du deſſein des Chefs.

Le 6 Décembre, à la hauteur de quarante-ſept degrés trente minutes, on eut la vûe des terres. C'étoit une Côte blanchâtre, qui paroiſſoit peu élevée, & qu'on reconnut pour celle du Port *Deſiré*, ou du Deſir. Après avoir paſſé la nuit à l'ancre, on courut le lendemain au Sud juſqu'à Midi. On étoit alors à l'entrée de la paſſe; mais comme on s'avançoit dans le fort de la marée, les rochers dont parle Olivier Noort, & qu'il faut laiſſer au Nord, pour entrer dans ce Havre, ſe trouvoient couverts d'eau. On en découvroit quelques-uns au Sud, qu'on prit mal-à-propos pour les autres, & l'on courut plus au Sud, pour les éviter. Cette manœuvre écarta les deux Vaiſſeaux de la véritable paſſe, & les fit entrer dans une Baye qu'on ne cherchoit pas, où l'on mouilla ſur quatre braſſes & demie d'eau : mais après la marée, il n'en reſta que quatorze pieds; & la Concorde ayant touché de l'arriere ſur un fond de roches, ſon naufrage étoit certain, ſi la mer n'eût pas été calme, par la faveur d'un vent de l'Oueſt. On trouva, dans cette Baye, quantité d'œufs ſur les roches, de fort belles moules, & diverſes ſortes de poiſſon, ſurtout des éperlans de la longueur de douze pouces, qui firent donner à ce lieu le nom de Baye des Eperlans. Une Chaloupe s'étant avancée vers les Iſles des Pingouins, qui ſont à deux lieues Eſt-Sud-Eſt du Port Deſiré, en apporta deux Lions de mer & cent cinquante Pingouins. Ces Lions, qu'Olivier Noort a décrits avec admiration, ſont ici repréſentés un peu différemment. Leur grandeur eſt celle d'un petit cheval. Ils ont la tête d'un lion, avec une criniere épaiſſe & rude. Leurs femelles ſont ſans criniere, & paroiſſent de la moitié moins groſſes que les mâles. On éprouva, comme Olivier Noort, qu'il n'eſt pas facile de les tuer. Cent coups de levier & de pinces de fer, qui leur faiſoient rendre le ſang par la gueule & par le nez, ne les empêchoient pas de fuir & de ſe ſauver dans les flots. Il falloit les atteindre de pluſieurs balles de mouſquet, ſous la gorge ou dans la tête (8).

On arrive au Port du Deſir.

On manque la paſſe.

Baye qu'on nomme des Eperlans.

Lions marins.

Le 9, au matin, on s'avança juſqu'à l'Iſle qu'Olivier Noort avoit nommée l'Iſle du Roi. Quelques Matelots deſcendus au rivage trouverent la terre preſqu'entiérement couverte des œufs d'une eſpece particuliere de Mouettes. On pouvoit étendre la main dans quarante-cinq nids, ſans changer de place; & chaque nid contenoit trois ou quatre œufs, un peu plus gros que ceux des Vaneaux (9). Le 10, la même Chaloupe s'étant rendue de l'autre côté pour chercher de l'eau, on creuſa quatorze pieds ſans pouvoir trouver que de l'eau ſaumache, ſur les montagnes comme dans les vallées. On vit des autruches, & des animaux aſſez ſemblables à des cerfs, qui avoient le

Prodigieuſe multitude d'œufs d'oiſeaux.

(7) Page 555. (8) Page 580. (9) Page 578.

LE MAIRE. 1615.

cou presqu'aussi long que le reste du corps, & qui parurent extrêmement farouches. On trouva, sur une montagne, des monceaux de pierre, qu'on eut la curiosité de remuer, & sous lesquels on vit des squelettes d'hommes, qui avoient dix & onze pieds de long. Pendant qu'on travailloit d'un autre côté à carener les deux Vaisseaux, le feu prit malheureusement au Yacht, & s'étendit si promptement aux manœuvres, qu'il fut impossible de l'éteindre. Ainsi les Hollandois se trouverent resserrés, dans le seul Bâtiment qui leur restoit.

Squelettes humains d'onze pieds de long.

Le 18, on laissa les Isles de Sebald à trois lieues au Sud-Est, & l'on se trouva, vers midi, à la hauteur de cinquante-un degrés. La navigation fut tranquille jusqu'au 24. On avoit gouverné au Sud quart de Sud-Oueſt. Le matin du 24, après avoir vû les terres du côté droit, à la distance d'une lieue, on trouva fond sur quarante brasses. La Côte couroit à l'Est quart de Sud-Est, & presentoit de hautes montagnes, couvertes de neige. Vers midi, on en trouva le bout; mais on en découvrit une autre à l'Est, qui parut aussi fort élevée. On jugea que la distance, entre ces deux Côtes, pouvoit être d'environ huit lieues, & qu'il y avoit un passage entre deux. Cette opinion fut confirmée par la vûe des Courans, qui portoient au Sud dans cet espace. A midi, on se trouvoit à cinquante-quatre degrés quarante-six minutes. Un vent de Nord porta légerement le Navire Hollandois vers l'ouverture. Mais sur la brune, il fut pris d'un calme; & pendant toute la nuit, il ne fut porté que par les Courans. On vit des milliers de baleines, qui mirent l'Equipage dans la nécessité de courir des bordées & de faire d'autres manœuvres pour les éviter.

Terres que les Hollandois découvrent.

Baleines à milliers.

Le matin du 25, on se trouva proche de la Côte la plus orientale, qui étoit fort haute & fort entrecoupée, & qui, du côté Septentrional, couroit à l'Est-Sud-Est autant que la vûe pouvoit s'étendre. On lui donna le nom de *Terre des Etats*; & celle, qui étoit à l'Oueſt, fut nommée *Maurice de Naſſau*. Schouten & le Maire se flatterent ici de trouver de bonnes Rades & des Bayes de sable, parce que des deux côtés on voyoit des rivages sabloneux. Le poisson, les pinguins, & les chiens marins y sont en abondance; mais on n'y découvre point un arbre. On avança beaucoup au Sud-Sud-Oueſt, avec un vent de Nord. On étoit à cinquante-cinq degrés trente-six minutes; d'où gouvernant au Sud-Oueſt, on remarqua que la Côte méridionale de l'ouverture, depuis l'extrêmité occidentale du pays de Maurice Naſſau, couroit à l'Oueſt-Sud-Oueſt & au Sud-Oueſt, & qu'elle ne cessoit pas d'être haute & entrecoupée (10).

Découverte de la Terre des Etats & de celle de Maurice Naſſau.

Vers le soir, le vent s'étant rangé au Sud-Oueſt, les lames furent très grosses pendant la nuit, & l'eau fort bleue; ce qui fit conclure que ce parage étoit d'une extrême profondeur. On ne douta point que ce ne fût la grande mer du Sud, & qu'on n'eût heureusement découvert un passage ignoré jusqu'à ce jour (*). Bientôt il ne put en rester aucun doute. On vit des *Jeans de Jenten* d'une grandeur extraordinaire, c'est-à-dire, des Mouettes de mer, qui avoient le corps aussi gros que des cygnes; & dont chaque aîle étendue n'avoit pas moins d'une brasse de long. Elles venoient se

Prodigieuses Mouettes.

(10) Pages 582 & précédentes.

(*) On trouvera, ci-dessous, dans d'autres Articles, des Observations plus récentes sur ce passage.

percher ſur le Navire, & ſe laiſſoient prendre par les Matelots (11).

Le Maire. 1615.

Le 26, à la hauteur de cinquante-ſept degrés, on eſſuya une groſſe tempête du Sud, qui dura vingt-quatre heures, pendant leſquelles on mit à la Cape, ſans ceſſer de courir au Sud. La haute Côte ſe montroit toujours au Nord-Oueſt. On y tourna la proue; & le 26, à midi, on étoit à cinquante-ſix degrés cinquante-une minutes. Le froid étoit extrême. Il tomba des nuées de grêle. Le matin du 29, après avoir couru au Sud-Oueſt, on découvrit deux Iſles à l'Oueſt-Sud-Oueſt. On en approcha vers midi. C'étoient des rochers gris & arides, à cinquante-ſept degrés de latitude du Sud. Ils furent nommés Olden Barneveld, du nom du grand Penſionnaire de Hollande. On ſuivit alors l'Oueſt-Nord-Oueſt; & ſur le ſoir on revit les terres, au Nord-Oueſt & au Nord-Nord-Oueſt. C'étoient celles qui ſont au Sud du Détroit de Magellan, & qui continuent de s'étendre dans la même direction. On n'y appercevoit que de hautes montagnes couvertes de neige, qui ſe terminent par un Cap fort pointu, qu'on nomma le Cap de *Horn* (12), à cinquante-ſept degrés quarante-huit minutes. De-là, on tourna les voiles à l'Oueſt, à la faveur d'un Courant fort rapide. Le 30, on ſuivit la même route avec les mêmes Courans. L'eau étoit bleue, & la mer toujours groſſe; ce qui redoubla l'eſpérance de trouver le paſſage qu'on cherchoit. Le reſte du jour & le lendemain, les vents furent variables. A cinquante-huit degrés on avoit doublé le Cap de Horn, & les terres avoient diſparu. Les lames rouloient de l'Oueſt, & l'eau continuoit d'être fort bleue. On ſe crut plus certain que jamais d'être entré dans la mer du Sud, & de n'avoir plus de terres à la proue.

Iſle de Barneveld.

Découverte du Cap de Horn.

Les Hollandois croient toucher au nouveau paſſage.

Le 3 de Janvier, à midi, on étoit à cinquante-neuf degrés vingt-cinq minutes. On ne découvrit point de Terres, & l'on ne vit aucune marque qu'il y en eut au Sud. Les deux Chefs de cette heureuſe expédition ne balancerent plus à faire célébrer leur découverte, par une Fête publique. Le même jour, après une Délibération du Conſeil, ce paſſage, trouvé avec tant de bonheur, entre le pays de Maurice de Naſſau & la Terre des Etats, fut nommé *le Détroit de le Maire;* quoiqu'il y eut peut-être beaucoup plus de juſtice à lui donner le nom *de Schouten*, qui étoit revêtu du Commandement, & dont l'expérience avoit eu tant de part au ſuccès du Voyage (13).

1616. Ils le trouvent, & le nomment Détroit de le Maire.

Pendant le tems qu'on avoit employé au paſſage de ce nouveau Détroit, on avoit eu, preſque ſans ceſſe, une mer agitée, des pluies, d'épais brouillards, & beaucoup de grêle & de neige. Mais la joie du ſuccès, & l'eſpérance d'en recueillir bientôt le fruit, inſpirerent aux Hollandois une conſtance à l'épreuve.

Les jours ſuivans, on courut au Nord juſqu'au 23, qu'on trouva les vents aliſés du Sud, à quarante-ſix degrés trente minutes. On fit beaucoup de chemin, avec un vent de Sud & de Sud-Sud-Eſt. Le 28, de l'avis des quatre Pilotes, qui aſſiſterent au Conſeil, on prit la réſolution d'aller relâcher aux Iſles de Juan-Fernandez, pour y rafraîchir l'Equipage, qui étoit attaqué du Scorbut; & le premier de Mars, on eut la vûe de ces Iſles au Nord-Nord-Eſt. Elles ſont au nombre de deux. Leur ſituation eſt à trente-trois degrés qua-

Iſles de Juan Fernandez.

(11) Page 582. (12) Ce mot ſignifie Corne. (13) Page 584.

LE MAIRE. 1616.

rante-huit minutes, & leur terrain aſſez haut (*). La plus petite, qui eſt la plus Occidentale, eſt aride & ſtérile. On n'y voit que des rochers & des montagnes ſans verdure. La plus grande eſt auſſi montagneuſe, mais couverte d'arbres, & naturellement fertile. On y trouve beaucoup de bétail, tel que des porcs & des chevres; & le long de la Côte, une prodigieuſe quantité de poiſſon. L'Auteur obſerve, pour l'inſtruction de ceux qui feront la même route, qu'on fit une très grande faute de mettre le Cap ſur la Côte Occidentale de l'Iſle, au lieu de courir ſur la Côte Orientale pour entrer dans la Rade, qui eſt à la Pointe Méridionale de la plus grande des deux Iſles. En faiſant le tour par l'Oueſt, on tomba dans le calme, comme il arrive preſque toujours le long d'une Côte élevée, & l'on ſe vit dans l'impoſſibilité d'avancer juſqu'au lieu où l'on avoit eſperé de jetter l'ancre. Une Chaloupe, qu'on y envoya, trouva, ſur trente & quarante braſſes, & fort proche de terre, un bon fond de ſable, qui change tout-d'un-coup à trois braſſes, & qui fait un mouillage excellent (14). Les Matelots rapporterent qu'ils avoient vû une belle vallée, couverte de verdure, beaucoup de belles eaux, qui couloient des hauteurs, quantité de chevres ſur la montagne, & d'autres bêtes qu'ils n'avoient pû diſtinguer dans l'éloignement; & qu'à peine l'hameçon étoit jetté dans la Rade, que le poiſſon y mordoit, ſurtout le corcobado & les brémes. On les renvoya dans l'Iſle, pour la chaſſe & la pêche. La multitude des buiſſons & des ronces ne leur laiſſa que la vûe des chevres & des porcs; mais ils prirent, en peu de tems, deux tonneaux de poiſſon du meilleur goût; ſeul avantage qu'on tira de l'Iſle, & qui ne conſola pas beaucoup les Malades. Le 11, on paſſa, pour la ſeconde fois, le Tropique du Capricorne, en gouvernant au Nord-Oueſt, avec un bon vent. Enſuite on trouva les vents aliſés de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt. Le 15, à dix-huit degrés, on changea de route; & courant à l'Oueſt, on apperçut quantité d'oiſeaux, ſurtout des *Queues de fleches*, qui ont le corps auſſi blanc que la neige, le bec rouge, la tête rougeâtre, avec des queues blanches fendues, d'environ deux pieds de longueur.

Leur deſcription.

Les Hollandois paſſent pour la ſeconde fois le Tropique du Capricorne.

Vents aliſés de l'Eſt.

Cependant la moitié de l'Equipage ſe trouvoit infectée du ſcorbut; & le Capitaine du Yacht en étoit mort. On faiſoit des vœux ardens pour la vûe de la terre. Le 10 d'Avril, on découvrit une Iſle fort baſſe & de peu d'étendue, d'où l'on ne put tirer que des herbages, & de l'eau de pluie, qui étoit tombée le même jour. On n'y voyoit qu'une ſeule bordure d'arbres verds. Cette Iſle, qui fut nommée Iſle des Chiens, parce qu'on crut y avoir apperçu trois de ces animaux, qui n'aboierent point, & qui ne jetterent aucun cri, eſt à douze degrés; & ſuivant l'eſtimation des Pilotes, à neuf cens vingt-cinq lieues de la Côte du Perou. Les briſans y ſont fort impétueux (15).

Iſle des Chiens.

Le vent ayant commencé à ſouffler du Nord, on courut à l'Oueſt, dans l'eſpérance de rencontrer les Iſles de Salomon. Le 14, on découvrit à l'Eſt une grande Iſle fort baſſe. Vers le ſoir on n'étoit pas à plus d'une lieue de la terre, lorſqu'on vit venir un Canot monté de quatre Indiens, nuds &

Iſle ſans nom.

(*) *Voyez* une Deſcription plus exacte, & de nouvelles découvertes, ci-deſſous, dans le Journal d'Anſon. Ces comparaiſons doivent paroître agréables.

(14) Page 586.

(15) Pages 589 & 590.

peints de rouge, à l'exception de leurs cheveux, qui étoient noirs & fort longs. Ils s'approcherent du Vaiſſeau, à la portée de la voix, invitant les Hollandois par des cris & des ſignes, à deſcendre au rivage. Mais, comme on ne put les entendre, & qu'en approchant de l'Iſle on ne trouva point de fond ni de changement d'eau, ſans compter que la Côte étoit couverte d'un grand nombre d'Inſulaires, dont on ignoroit les diſpoſitions, on prit le parti de s'éloigner. Cette Iſle eſt fort longue, mais elle a peu de largeur. On y voyoit quantité d'arbres, qu'on prit pour des palmiers & des cocotiers. Sa hauteur eſt de quinze degrés quinze minutes, & ſon rivage parut de ſable blanc (16). LE MAIRE. 1616.

Après avoir fait, pendant la nuit, environ dix lieues au Sud-Sud-Oueſt, on fut ſurpris, le matin, de ſe trouver fort près d'une Côte, où l'on vit encore pluſieurs hommes nuds. Trois d'entr'eux partirent dans un Canot, & s'approcherent de la Chaloupe. Ils y furent traités avec tant de douceur, qu'un des trois eut la hardieſſe de monter ſur le Vaiſſeau : mais, au lieu de prêter l'oreille aux diſcours des Hollandois, il ſe mit à tirer les cloux des petites fenêtres d'une cabane; & ſon adreſſe parut extrême à les cacher dans ſes cheveux. Les deux autres, tournant autour du Vaiſſeau, tiroient de toute leur force les grandes chevilles, & s'irritoient de ne pouvoir les arracher. On jugea qu'ils n'avoient d'eſtime que pour le fer. Ils étoient peints du haut en bas, de diverſes figures, qui ſembloient repréſenter des ſerpens, des dragons, & d'autres objets monſtrueux. Le fond de la couleur étoit bleu, tel que celui qui reſte d'une brûlure, cauſée par de la poudre à canon. On leur verſa du vin, dans leur Canot; mais, après l'avoir bû, ils refuſerent de rendre la coupe. Cependant, comme ils n'avoient pas donné d'autre marque de férocité, on envoya la Chaloupe au rivage, avec quatorze hommes, dont huit étoient armés de mouſquets, & ſix de grands ſabres. A peine eurent-ils touché la terre, que trente de ces Barbares, ſortant d'un bois avec de groſſes maſſues, entreprirent de leur arracher leurs armes, & de tirer la Chaloupe à ſec. Ils s'étoient déja ſaiſis de deux Hollandois, qu'ils s'efforçoient de traîner dans le bois. Mais les Mouſquetaires tirerent ſur eux trois coups, qui en bleſſerent quelques-uns mortellement, & qui firent prendre la fuite aux autres. Avec leurs maſſues, ils portoient une autre arme, dont le bout paroiſſoit garni de branches, ou d'épines. Ils avoient auſſi des frondes, avec leſquelles ils lançoient d'aſſez groſſes pierres, dont ils ne bleſſerent néanmoins perſonne. On ne leur vit point d'arcs & de fleches. Quelques femmes, pouſſant de grands cris, prirent à la gorge ceux qui paroiſſoient diſpoſés à tenir ferme. Les Hollandois s'imaginerent qu'elles vouloient les dérober au péril, & les forcer de ſe retirer (17).

Iſle ſans fond.

Paſſion des Inſulaires pour les cloux.

Violence dont ils ſont punis.

Cette Iſle fut nommée l'Iſle ſans fond, parce qu'on n'en trouve point ſur ſes bords. Sa hauteur eſt de quinze degrés, à cent lieues de l'Iſle des Chiens. Le rivage étoit planté de palmiers; mais l'intérieur de l'Iſle paroiſſoit couvert d'eau. Une Terre ſi ingrate & des Habitans ſi ſauvages firent prendre auſſi-tôt le large aux Hollandois, malgré les gémiſſemens de leurs Malades. Ils trouverent la mer aſſez unie, & ſans briſans; ce qui leur fit juger qu'il

(16) Page 591.

(17) Page 593.

LE MAIRE. 1616.

y avoit, assez proche, d'autres Terres au Sud. Le matin du 16, ils eurent la vûe d'une autre Isle au Nord, dont ils s'approcherent avec de meilleures espérances. Ils n'y trouverent pas plus du fond qu'à la précédente, & le milieu en étoit aussi submergé. Elle étoit bordée d'arbres, qui n'étoient ni des palmiers, ni des cocotiers. Les Matelots de la Chaloupe, qui allerent sonder jusqu'au rivage, n'apperçurent point d'hommes; mais ils découvrirent, assez proche du bord de la mer, une mare d'eau douce, d'où les Brisans ne leur permirent pas d'emporter plus de quatre barils. Ils se fournirent, plus heureusement, d'une sorte d'herbe qui avoit le goût du cresson, & dont on fit cuire une pleine chaudiere, qui soulagea beaucoup les Malades. Cette Isle est à quinze lieues de celle qu'on venoit de quitter. On lui donna le nom de Ouaterland, ou Pays d'eau.

Isle d'Ouaterland.

Isle des Mouches.

Le matin du 18, on découvrit encore une Isle basse, au Sud-Oueſt, à vingt lieues de la précédente, & l'on y trouva fond sur vingt, vingt-cinq & quarante brasses, près d'une pointe, sous laquelle un banc étroit s'avance en mer, & paroît finir à la portée du mousquet. Ceux qui descendirent au rivage, n'eurent pas peu de peine à traverser les Brisans. Ils entrerent assez loin dans un bois, d'où la vûe de quelques Sauvages les fit retourner promptement à bord. Mais ils furent suivis d'une Légion de mouches, qui s'attacherent, avec une étrange opiniâtreté, à leurs visages & à leurs mains. La Chaloupe même & les rames en étoient couvertes. On ne put s'en délivrer pendant quatre jours; & l'on ne dut la fin de ce tourment, qu'à un vent frais, qui les fit disparoître en un instant. On ne manqua point de donner, à l'Isle, le nom d'Isle des Mouches.

Mauvaise situation des Hollandois.

Outre les ravages du scorbut, le besoin d'eau commençoit à se faire sentir si vivement, qu'on étoit réduit à tendre des linceuls & des voiles, pour rassembler l'eau des moindres pluies. Le 23, à quinze degrés quatre minutes, le Vaisseau eut beaucoup à souffrir d'une grosse mer, dont les lames rouloient du Sud, quoique les vents fussent du Nord-Est, & particuliérement de l'Est & de l'Est quart de Sud-Est. Quelques-uns se persuaderent que la Terre australe, qu'on cherchoit, étoit encore à deux cens cinquante lieues devant eux. Le jour d'après & le 25, les lames continuerent de rouler du Sud; comme elles roulent ordinairement du Nord-Oueſt, dans la mer d'Espagne (18). Le 3 de Mai, en courant à l'Oueſt, vers quinze degrés trois minutes, on vit, pour la premiere fois, des dorades dans la mer du Sud.

A quelle distance ils étoient du Perou.

Suivant le calcul des Pilotes, on étoit alors à mille cinq cens dix lieues des Côtes du Perou & du Chili; immense éloignement, dans une mer si peu connue. Les Malades se livroient au désespoir. Enfin, le 9 à midi, on découvrit une voile, qu'on reconnut bientôt pour une Barque Indienne. Elle venoit du Sud; & portant au Nord, elle passa par le travers du Vaisseau. Schouten fit tirer inutilement ses pieces de chasse, pour la faire amener. Sa légereté lui fit gagner le vent. Mais la Chaloupe, qui étoit encore plus fine de voiles, l'ayant jointe enfin, & n'en étant plus qu'à la demi-portée du mousquet, lui en tira quatre coups. Aussi-tôt, d'un assez grand nombre de Sauvages, plusieurs se précipiterent dans les flots, & les autres y jetterent diver-

Rencontre d'une Barque remplie de Sauvages inconnus.

(18) Page 596.

ſes proviſions, telles que des nattes & des poules. Les Hollandois de la Chaloupe, n'ayant pas trouvé de réſiſtance dans la Barque, ſe hâterent de la conduire à bord, pour retourner au ſecours de ceux qui s'étoient jettés dans la mer. Il n'y reſtoit que deux hommes & huit femmes, avec trois enfans à la mammelle, & quelques autres de neuf ou dix ans. On en fit ſortir les deux hommes, qui ſe jetterent aux pieds des Officiers. L'un étoit un vieillard, qui avoit la tête griſe. On ne comprit rien à leur langage; mais on les traita fort humainement. Le Maire. 1616.

La Chaloupe ne put retirer, des flots, que deux hommes, qui ſe ſoutenoient encore ſur une rame. Ils montroient, de la main, le fond de la mer, où ils vouloient faire entendre que leurs compagnons étoient enſevelis. Tous ces Indiens étoient abſolument nuds, & peints de rouge; les femmes n'avoient qu'une petite piéce d'étoffe au milieu du corps. Vers le ſoir, on fit rentrer les hommes dans leur Barque. Ils y reçurent des embraſſemens fort affectueux de leurs femmes, qui les croyoient perdus. Pour quelques bijoux de verre, dont on leur fit préſent, elles donnerent deux nattes très fines, & quelques noix de cocos; les ſeules qui leur reſtoient, comme elles le firent entendre par leurs ſignes. En effet, on leur vit boire de l'eau de mer, dont elles donnerent auſſi à leurs enfans; ce que les Hollandois ne virent pas ſans admiration. Leur tendreſſe entr'eux.

La Barque Indienne étoit d'une fabrique extrêmement ſinguliere. Elle étoit compoſée de deux longs & beaux Canots, entre leſquels il y avoit quelque eſpace. Au milieu de chaque Canot, regnoient deux larges planches, d'un bois fort rouge, ſur leſquelles l'eau pouvoit couler; & d'autres planches les joignoient d'un bord à l'autre. Elles étoient fort bien liées toutes enſemble; mais elles n'alloient pas juſqu'aux deux bouts. L'avant & l'arriere étoient couverts de longues pointes, ou de longs becs, qui n'étoient pas moins capables de les garantir de l'eau. Un des Canots avoit un mât, avec une voile d'artimon & ſa vergue. Ce mât étoit terminé par un taquet. La voile étoit de nattes; & de quelque côté que vînt le vent, ces Indiens ſçavoient le prendre. Ils pouvoient faire leurs navigations ſans bouſſole, & ſans autres inſtrumens que des hameçons pour la pêche, dont le haut étoit de bois, & le bas d'un os noir, ou d'écaille de tortue. Ils en avoient même de nacre de perles. Leurs cordages étoient bons, & de l'épaiſſeur d'un cable; filés ou tiſſus, d'une matiere qui reſſembloit beaucoup à celle des cabas de figues, qui viennent d'Eſpagne. Après avoir reçu la liberté de s'éloigner du Navire, ils prirent leur route au Sud-Eſt (19). Fabrique de leur Barque.

Le 10, en gouvernant à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, on vit, à la gauche du Navire, des Terres fort hautes, à la diſtance d'environ huit lieues. Leur couleur paroiſſoit bleue. On continua d'avancer tout le reſte du jour, ſans en pouvoir approcher: mais le lendemain, après avoir louvoié toute la nuit, on ſe trouva proche d'une Iſle fort élevée, à deux lieues de laquelle on en découvroit une autre au Sud. Le Navire paſſa ſur un banc, où la profondeur de l'eau n'étoit que de quatorze braſſes, fond pierreux. Auſſi-tôt qu'on l'eut paſſé, on ne trouva plus de fond, quoiqu'on ne fût qu'à deux lieues Iſle des Cocos.

(19) Pages 600 & précédentes.

LE MAIRE. 1616.

de la terre. La Chaloupe fut miſe en mer. Après quelques recherches, elle revint annoncer qu'elle avoit trouvé, à la pointe de la premiere Iſle, bon fond de ſable, ſur vingt-cinq braſſes. On ne fit pas difficulté d'y mouiller, à la vûe de pluſieurs Canots, qui bordoient le rivage. Cette Iſle eſt proprement une haute montagne. On y découvrit un grand nombre de cocotiers, qui releverent le courage de Malades, & qui lui firent donner le nom d'Iſle des Cocos. L'autre, plus longue & plus baſſe, s'étend de l'Eſt à l'Oueſt (20).

Lorſque le Bâtiment fut établi ſur ſes ancres, trois petits Bâtimens Sauvages en vinrent faire le tour, & dix ou douze Canots l'aborderent. Quelques-uns déployerent de petits Pavillons blancs, & les Hollandois en arborerent auſſi. Les Canots portoient chacun trois ou quatre hommes. Ils étoient arrondis à l'avant, aigus à l'arriere, & compoſés d'une ſeule piece de fort beau bois rouge. En approchant du Navire, les Indiens ſautoient dans l'eau & venoient à bord à la nage, les mains pleines de noix de cocos & de racines d'Ubas, qu'ils troquoient pour des cloux & de la verroterie; deux marchandiſes dont ils paroiſſoient faire beaucoup de cas. Ils donnoient quatre ou cinq noix pour un clou, ou pour quelques grains de verre. Mais ils vinrent à bord en ſi grand nombre, que l'eſpace manquoit pour s'y tourner. Schouten, regrettant de n'avoir aucun abri à la pointe de l'Iſle, envoya ſonder autour de la Côte, pour en trouver un plus ſûr. La Chaloupe ne fut pas plutôt éloignée du Navire, qu'elle ſe vit environnée d'une multitude d'autres Canots. Les Sauvages avoient l'air furieux, & portoient de gros bâtons d'un bois très dur, dont la pointe étoit tranchante. Ils aborderent la Chaloupe, dans l'intention apparemment de s'en ſaiſir. Alors, la néceſſité de ſe défendre força les Hollandois de tirer trois coups au milieu d'eux. Le bruit & la flamme ne parurent pas les effrayer; mais, lorſqu'au troiſiéme coup, qui en perça un dans la poitrine, ils virent ſortir la balle par le dos, & leur compagnon tomber ſans mouvement, ils ne penſerent qu'à s'éloigner. Ces Inſulaires avoient beaucoup de penchant au larcin. Malgré l'effroi, dont ils avoient paru ſaiſis, un d'entr'eux, plongeant dans la mer à la vûe des Hollandois, déroba ſous l'eau un plomb de ſonde. A bord du Vaiſſeau, ils prennoient tout ce qui tomboit ſous leurs mains, & ſe ſauvoient à la nage avec leur proie. Les uns volerent des oreillers & des couvertures; d'autres, des couteaux; & leur paſſion la plus vive étant pour le fer, ils faiſoient des grands efforts pour arracher les cloux & les chevilles du Bâtiment. On ſe crut obligé, le ſoir, de hâler la Chaloupe, par précaution pour la nuit. Ils étoient hauts, robuſtes & bien proportionnés dans leur taille. Quoique leur nudité fût égale, ils n'avoient pas la même reſſemblance dans la maniere dont ils portoient leurs cheveux. Les uns les avoient courts; d'autres, friſés avec art; d'autres, treſſés & liés diverſement. La ſituation de leur Iſle eſt à ſeize degrés dix minutes (21).

Effet de la mouſqueterie ſur les Inſulaires.

Leur caractere.

Le lendemain, paroiſſant avoir tiré quelque fruit de l'expérience, ils apporterent avec plus de modération, des noix de cocos, des bananes, des racines d'Ubas, quelques petits porcs, & de grandes jarres d'eau douce. Leur ardeur ne s'exerça qu'entr'eux: chacun, voulant être le premier à bord,

(19) Page 601.

(21) Pages 604 & précédentes.

ſautoit

sautoit de son Canot, & plongeoit au travers des autres, ou dessous, pour vendre ce qu'il portoit entre les dents, ou dans ses mains. Aussi-tôt qu'ils avoient fait leur marché, la plûpart retournoient à leurs Canots. Quelques-uns ne se laissoient point d'admirer la force & la grandeur du Navire. Ils se glissoient en bas, le long du gouvernail; & frappant sous l'eau contre le bordage, ils paroissoient observer sa force dans les différentes parties. Un autre Canot apporta un sanglier noir, & l'on crut connoître, à divers signes, que c'étoit un présent de la part du Roi; surtout, lorsque ceux qui l'avoient apporté refuserent les présens qu'on voulut leur faire aussi. Bientôt le Roi vint lui-même, dans un grande Pirogue à voiles, de la forme des Traîneaux qui servent, en Hollande, à courir sur la neige. Il étoit escorté de vingt-cinq Canots. Le nom de sa dignité, qu'on entendit répéter plusieurs fois, étoit *Latou*. On le reçut au son des trompettes & des tambours. Sa surprise parut assez vive, pour faire juger qu'il n'avoit jamais rien entendu d'approchant. Les Indiens de sa suite firent beaucoup d'honneurs & de caresses à l'Equipage Hollandois; ou du moins ils inclinoient souvent la tête, ils frappoient dessus avec le poing, ils faisoient d'autres postures qu'on ne pouvoit prendre que pour des civilités. Le Roi même, s'étant approché du Vaisseau, poussa de grands cris, & parut témoigner sa joie par des agitations de corps, qui furent imités de tous ses gens. Il n'avoit rien qui le distinguât d'eux. Dans sa nudité, qui étoit la même, on ne s'appercevoit de son rang qu'à la soumission avec laquelle il étoit obéi. Schouten l'invita, par des signes, à passer à bord. Il n'eut pas la hardiesse de s'y exposer. Son fils y passa, & fut traité avec distinction. Ceux qui monterent, avec lui, se jetterent à genoux, baiserent les pieds des Chefs, & marquerent de l'admiration pour tout ce qui frappoit leurs yeux. Ils sembloient presser les Hollandois, par leurs signes, de descendre sur leur Côte, & de prendre confiance à leur amitié. On reçut d'eux trois hameçons, qui pendoient à des roseaux; un peu plus gros que les nôtres, avec des crocs de nacre de perles (22).

LE MAIRE. 1616.

Leurs observations sur le Vaisseau.

Forme de leurs caresses.

Le 13, on fut sollicité si vivement, par d'autres Canots, de s'approcher de la seconde Isle, qu'enfin l'ancre fut levée par complaisance. Pendant le jour, on vit venir environ quarante-cinq Canots, qui furent suivis d'une Flotte de vingt-trois petits Bâtimens à voile. Ces Bâtimens portoient chacun vingt-cinq hommes, & les Canots quatre ou cinq. Le Commerce se fit d'abord avec de grandes apparences de bonne foi: mais ce prélude n'étoit qu'une préparation à la plus noire perfidie. Le Roi se trouvoit dans un des petits Bâtimens. En vain renouvella-t-on les instances pour le faire passer à bord. Son obstination parut d'autant plus suspecte, que toute sa Flotte environnoit le Vaisseau. Enfin, il quitta son Bâtiment pour passer dans un Canot. Son fils passa dans un autre, & tous leurs gens firent aussi-tôt un grand cri, qui étoit apparemment le signal de l'assaut. En effet, le Bâtiment, que le Roi venoit de quitter, aborda le Vaisseau avec autant de force, que s'il avoit espéré de le couler à fond, & de passer par-dessus. Mais ce grand choc n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. Les Etraves des deux Canots, qui soutenoient la machine du Bâtiment, se briserent; &, dans leur surprise, les Indiens,

Les Hollandois sont trahis par les Sauvages.

Comment ils se dégagent.

(22) Page 606.

LE MAIRE. 1616.

qui les montoient, s'élancerent dans les flots. Alors tous les autres commencerent à jetter une nuée de pierres, qui étoient capables d'effrayer les Hollandois. Schouten ſe contenta d'ordonner une décharge de la mouſqueterie, & de trois pierriers chargés de balles & de vieux cloux. Quantité d'Indiens tomberent ſans vie. Le reſte, tranſporté de frayeur à la vûe d'une ſi terrible exécution, ſe hâta de retourner au rivage. Il y avoit beaucoup d'apparence que, pour cette entrepriſe, le Roi avoit raſſemblé toutes ſes forces; car on compta plus de mille hommes dans ſa Flotte, entre leſquels on en diſtingua un, qui avoit la blancheur d'un Européen (23).

Schouten ne laiſſa pas de faire lever l'ancre, pour ſe garantir d'une nouvelle ſurpriſe. Tout l'Equipage, qui n'avoit pas eu le tems de faire aſſez d'eau, lui demandoit la permiſſion de deſcendre, & d'employer la force. Une juſte prudence lui fit réprimer cette ardeur. La premiere Iſle, qui eſt fort haute, fut nommée la Montagne des Cocos; & la ſeconde, l'Iſle des Traîtres (24).

Avanture dans une autre Iſle.

Le 14, on découvrit une autre Iſle, à cinquante lieues des deux dernieres; & le deſir qu'on eut, d'y faire de l'eau, lui fit donner le nom de l'Eſpérance. Mais, ne trouvant point de fond, on mit la Chaloupe en Mer, pour ſonder le long du rivage, où l'on trouva quarante braſſes, fond de petites pierres molles & noires, & quelquefois vingt à trente braſſes; mais toujours ſi proche de l'Iſle, qu'à deux longueurs de la Chaloupe, on ceſſoit abſolument d'en trouver. D'ailleurs, la Mer briſoit avec tant de violence contre la Côte, qu'il auroit été difficile d'y deſcendre. On ne voyoit, dans l'Iſle, que des rochers bruns, qui étoient verds au ſommet, & des terres noires, plantées de Cocotiers. Quelques Maiſons s'offroient dans l'éloignement, & l'on apperçut même un gros Bourg. En général, cette Iſle eſt montueuſe, quoique les Montagnes y ſoient d'une hauteur médiocre. Pendant que la Chaloupe continuoit de ſonder, on vit paroître dix ou douze Canots, qui s'en approcherent avec des intentions ſuſpectes. Les Hollandois, n'étant qu'au nombre de huit, ſe crurent obligés, pour leur ſureté, de tirer quelques coups de mouſquet, dont ils tuerent deux hommes. L'un fut auſſi-tôt renverſé; & l'autre, après avoir eſſuyé pendant quelques inſtans le ſang qui ſortoit de ſa plaie, tomba auſſi dans la Mer. Cet exemple effraya les autres; mais le Vaiſſeau n'en remit pas moins à la voile.

Embarras de leurs Chefs ſur leur route.

Le 18, on étoit à ſeize degrés cinq minutes, avec des vents de l'Oueſt extrêmement variables. Schouten repreſenta au Conſeil qu'on avoit déja fait environ ſeize cens lieues, à l'Eſt des Côtes du Perou & du Chili, ſans avoir découvert la Terre auſtrale qu'on cherchoit, & qu'il n'y avoit aucune apparence de réuſſir plus heureuſement; qu'on s'étoit même avancé à l'Oueſt beaucoup au-delà de ſon intention; qu'en continuant cette route, on ſe trouveroit infailliblement au Sud de la nouvelle Guinée, & que ſi l'on n'y découvroit point de paſſage, comme on n'en avoit aucune certitude, ni la moindre connoiſſance, le Vaiſſeau & l'Equipage couroient ſans doute à leur perte, puiſqu'il ſeroit impoſſible de retourner à l'Eſt, contre les vents d'Eſt qui regnent continuellement dans ces Mers: enfin, qu'il reſtoit fort

(23) Page 608.

(24) Page 608.

peu de vivres, & qu'on ne voyoit aucun moyen de s'en procurer ; d'où il conclut qu'il étoit néceſſaire de changer de route, & de mettre le Cap au Nord, pour ſe rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée (25). LE MAIRE. 1616.

Cet avis étant approuvé du Conſeil, on tourna auſſi-tôt les voiles au Nord Nord-Oueſt, juſqu'au lendemain qu'avec un vent du Sud on porta droit au Nord. Le 21, on ſe trouva proche d'une Iſle, d'où vingt Canots vinrent à bord, avec des marques extraordinaires de franchiſe & de douceur. Cependant, un des Inſulaires, qui étoit armé d'une zagaie fort aigue, menaça un Matelot de l'en frapper. Leurs cris, qui s'éleverent au même moment, furent pris pour un ſignal d'attaque. On leur tira deux coups de canon, & quelques coups de mouſquet, qui en bleſſerent deux & qui diſpoſerent les autres à s'éloigner. Enſuite la Chaloupe s'étant approchée de la terre avec la ſonde, les Indiens de ſix ou ſept Canots, dont elle ſe vit environnée, s'efforcerent d'y entrer & d'arracher leurs armes aux Matelots. Cette violence attira ſur eux une décharge de mouſqueterie, qui en tua ſix, & qui en bleſſa un plus grand nombre. Dans une extrêmité moins preſſante, ſurtout après tant d'exemples de la barbarie des Inſulaires, on n'auroit penſé qu'à s'éloigner. Mais le Capitaine ſe mit lui-même dans la Chaloupe, & trouva un fort bon mouillage aſſez proche, dans une Baye voiſine, peu éloignée d'une riviere. La mer y étoit fort unie : l'ancre y fut jettée devant l'embouchure de la riviere ; de ſorte qu'en deſcendant au rivage, ſur l'un ou l'autre bord, le canon mettoit les Matelots à couvert de l'inſulte des Sauvages.

Autres Sauvages dont ils ont à ſe défendre.

Le même jour, on vit paroître pluſieurs Canots, qui vinrent échanger paiſiblement diverſes proviſions pour des cloux, des couteaux & des grains de verre. Ils n'étoient pas moins exercés au vol que les Habitans des autres Iſles, ni moins adroits à plonger. Leurs Maiſons, qu'on appercevoit du Vaiſſeau, étoient couvertes & fermées de feuilles d'arbres, de forme ronde, & terminées preſqu'en pointe. Elles avoient à peu près vingt-cinq pieds de tour, & dix ou douze de hauteur, avec un trou pour porte, par lequel on ne pouvoit paſſer qu'en ſe baiſſant juſqu'à terre. On y trouva, pour meubles, quelques herbes auſſi ſéches que le foin, qui ſervent de lit aux Habitans, avec un ou deux hameçons & leurs verges ; & dans quelques-unes, des maſſues de bois.

Liaiſon qu'ils font avec eux.

Forme des Maiſons de l'Iſle.

L'inquiétude où l'on étoit ſans ceſſe à la vûe d'un grand nombre de Canots, qui s'aſſembloient de toutes les parties de l'Iſle, & le refus que les Inſulaires faiſoient conſtamment de venir à bord, firent prendre au Capitaine la réſolution d'envoyer à terre trois de ſes gens, pour y demeurer en ôtages. On retint, en même-tems, ſix des principaux Sauvages, qu'on s'efforça d'apprivoiſer par la bonne chere & des préſens. Les autres ne marquoient pas moins d'affection aux trois Hollandois. Le Roy même leur rendit toutes ſortes d'honneurs. Il tint, près d'une demie-heure, ſes deux mains l'une contre l'autre, & ſon viſage deſſus, ſe baiſſant preſqu'à terre, & demeurant dans cette poſture, pour attendre apparemment que les Hollandois lui fiſſent la même révérence. Ils s'aviſerent de la faire. Auſſi-tôt,

Les Sauvages deviennent traitables.

(25) Pages 610 & 611.

LE MAIRE. 1616.

il baisa leurs pieds & leurs mains. Un autre Indien, qui étoit assis près de lui, pleuroit à chaudes larmes, & leur donnoit des discours auxquels ils ne comprenoient rien. Enfin, le Roi retira ses pieds de dessous son derriere, sur lequel il étoit assis; & se les passant sur le cou, il s'humilia & se roula, suivant l'expression de l'Auteur, comme un ver de terre. Les présens, qu'on lui fit, parurent lui plaire beaucoup. Cependant il marqua une passion si vive pour une chemise blanche, qu'Aris, un des trois Hollandois, avoit prise le même jour, qu'ils furent obligés d'en envoyer chercher une autre à bord pour la lui offrir. En revanche, il leur donna trois petits porcs (26).

Paix établie.

Après cette espece de Traité, on ne trouva plus de difficulté à faire de l'eau. Cependant on y envoya toujours deux Chaloupes, dont l'une étoit armée, pour défendre celle qui portoit les tonneaux. Il s'y rendit un si grand nombre de Sauvages, que les Matelots en étoient embarrassés; mais tout se passa sans desordre. Le Roi s'empressoit lui-même d'écarter les importuns, ou les faisoit chasser par ses Officiers, avec beaucoup de fermeté à se faire obéir. On ne vit pas moins d'Indiens autour du Vaisseau. Un d'entr'eux, étant monté par l'arriere, entra dans la Chambre, d'où il emporta un sabre, avec lequel il eut l'adresse de s'échapper à la nage. On dépêcha sur lui un Canot, qui ne put le joindre. Schouten fit porter ses plaintes aux Officiers du Roi. Sur le champ, ils chercherent le Voleur; & l'ayant amené, quelque éloigné qu'il fût déja, ils mirent le sabre aux pieds de ceux qui le redemandoient. Ils montroient avec les doigts, qu'ils lui passoient sur la gorge, que si son crime étoit connu du Roi, il lui en couteroit la tête. Depuis ce jour, on ne s'apperçut pas du moindre vol, à bord & sur le rivage.

Effet des armes à feu sur les Sauvages.

Les Insulaires redoutoient extrêmement les armes à feu. Une décharge de mousqueterie les faisoit fuir en tremblant; mais on les épouvanta beaucoup plus, lorsqu'on leur fit entendre, par des signes, que les grosses pieces tiroient aussi. Le Roi parut desirer une fois ce spectacle. On eut cette complaisance pour lui. Sa propre attente, & toutes les assurances qu'on lui avoit données, ne l'empêcherent pas lui-même de prendre la fuite avec tous ses gens; & lorsqu'il fut revenu avec eux, on eut peine encore à les remettre de leur frayeur. Alors Schouten ne fit pas difficulté de leur renvoyer leurs ôtages; & les trois Hollandois revinrent librement à bord. Le jour suivant, on fut agréablement surpris d'y voir venir quelques-uns des principaux Sauvages, avec leurs femmes. Ils portoient au cou des feuilles vertes de cocos, qui étoient la marque de leur grandeur, & dans les mains des branches vertes, avec une banderolle blanche, pour signe de paix & d'amitié. Ils firent les mêmes révérences qu'on avoit vû faire au Roi. Schouten les reçut dans sa chambre, où leur admiration tomba particuliérement sur une montre, une sonnette, un miroir & des pistolets. Après leur avoir fait quelques présens, pour eux-mêmes & pour le Roi, on prit l'amusement de la pêche avec eux. Entre plusieurs poissons, on trouva, dans le filet, deux

Raies monstrueuses.

raies d'une forme extraordinaire. Outre qu'elles étoient fort épaisses, elles avoient la tête très grosse, la peau tachetée comme un épervier, les yeux blancs, deux grandes nâgeoires, la queue étroite & fort longue, & deux

(26) Pages 615 & précédentes.

petites ſonnettes aux côtés. En général, ſi l'on excepte la queue, elles reſſembloient beaucoup aux chauve-ſouris (27).

LE MAIRE. 1616.

Les Hollandois ſe crurent obligés à des retours de politeſſe. Le Maire & Aris deſcendirent dans l'Iſle, précédés des trompettes, & portant, comme en cérémonie, un petit miroir & d'autres bagatelles pour le Roi. Ils trouverent, ſur le rivage, un homme courbé ſur des pierres, les mains jointes ſur la tête & la viſage contre terre. C'étoit le Roi même, & cette poſture étoit une révérence. Ils le releverent, pour ſe rendre avec lui dans ſa maiſon, qu'ils trouverent remplie de Spectateurs, ou de ſes Officiers. On étendit deux petites nattes, ſur leſquelles le Roi s'aſſit avec eux. Les trompettes ayant commencé alors à ſonner, l'étonnement & la frayeur ſe répandirent également dans l'Aſſemblée. Un Seigneur, que les Hollandois prirent pour un ſecond Roi, ou pour la ſeconde Perſonne de l'Iſle, entra doucement, le viſage tourné vers les Etrangers, quoiqu'il marchât de côté. Lorſqu'il fut devant eux, il s'élança tout d'un coup derriere leur natte, en prononçant quelques mots d'un ton d'autorité. Enſuite il fit un grand ſaut en l'air, pour retomber aſſis, les jambes croiſées ſous lui. Comme la chambre étoit pavée de pierres. Les Hollandois s'étonnerent qu'il ne ſe fût pas caſſé les jambes. Il fit alors une harangue, ou une priere, après laquelle on ſervit une ſorte de limons, à peu près du goût des melons d'eau. Le breuvage étoit compoſé de racines boullies. Entre les honneurs qu'on fit aux Etrangers, on étendit quantité de nattes, pour les faire marcher deſſus. Les deux Rois leur firent préſent de leurs couronnes, qu'ils mirent eux-mêmes ſur la tête de le Maire & d'Aris. C'étoit un cercle de plumes blanches, longues & étroites, mêlées, en quelques endroits, de petites plumes vertes & rouges, qui venoient des Perroquets de l'Iſle. On y voit un autre oiſeau, dont l'Auteur juge que les Inſulaires font beaucoup de cas, parce que tous les Conſeillers du Roi en avoient un perché près d'eux ſur un petit bâton. Ces animaux, qui ont quelque reſſemblance avec le pigeon, ſont blancs juſqu'aux aîles, & noirs dans tout le reſte du corps, à la réſerve de quelques plumes rougeâtres qu'ils ont ſous le ventre. Le Maire offrit aux deux Rois quelques préſens de peu de valeur, qui devinrent de précieuſes richeſſes entre leurs mains.

Viſite ſinguliere & ſes circonſtances.

Le 29, quelques Hollandois entreprirent de viſiter l'Iſle. Le Roi & ſon frere (28), s'étant empreſſés de les accompagner, ils monterent ſur un terrain fort élevé, d'où ils ne virent que des lieux ſauvages, & quelques vallées ſtériles. Ils trouverent une Terre rouge, dont les femmes du Pays font une teinture, qui leur ſert à ſe frotter la tête & les joues. En retournant au rivage, ils paſſerent par des lieux plus rians, & plantés de cocotiers, qui étoient chargés de noix. Là, tandis qu'ils ſe repoſoient ſous ces arbres, le frere du Roi, ſans autre ſecours qu'un petit lien qu'il s'attacha aux jambes, monta tout d'un coup, avec une agilité ſurprenante, juſqu'à la cime d'un des plus hauts & des plus droits. Il y cueillit des noix, qu'il apporta aux Etrangers, & qu'il ouvrit très facilement avec un petit morceau de bois. Le Roi fit entendre à ſes Hôtes qu'il avoit ſouvent la guerre contre les Habitans de la ſeconde Iſle. Il leur montra des cavernes dans la montagne, & des bois

Obſervations ſur l'intérieur de l'Iſle.

(27) Page 617.

(28) Apparemment le ſecond Roi.

LE MAIRE. 1616.

qui ſervoient de retraite à ſes Sujets, où dans leſquels ils dreſſoient des embuſcades. Le Maire comprit, par ſes ſignes, qu'il demandoit le ſecours de leur Vaiſſeau pour attaquer ſes Ennemis; mais on lui fit comprendre, à ſon tour, que cette faveur ne pouvoit être accordée. L'Auteur ne diſſimule pas qu'on y auroit pû conſentir, s'il y avoit eu quelque avantage à ſe promettre de cette expédition (29).

Figure & caractere des Inſulaires.

Ces Peuples ſont d'une taille extraordinaire. La plûpart étoient auſſi hauts que les plus grands Hollandois; & ceux qui étoient diſtingués par leur grandeur, auroient paſſé pour des géans en Europe. Ils ſont vigoureux & bien proportionnés, légers à la courſe, excellens Nageurs. Leur peau eſt d'un brun jaunâtre. Ils aiment à ſe parer de leur chevelure, qu'ils diſpoſent ſuivant leur propre goût. Les uns avoient les cheveux crépus; d'autres les avoient très bien friſés; d'autres, adroitement nouées en cinq ou ſix treſſes; d'autres enfin, hériſſés & droits ſur la tête. La chevelure du Roi étoit diviſée en une longue treſſe, qui lui pendoit, du côté gauche, juſqu'à la hanche; & le reſte étoit relevé en deux nœuds. Ses Courtiſans avoient deux treſſes; c'eſt-à-dire, une de chaque côté. Mais tous étoient nuds, ſans diſtinction de ſexe & de rang, avec une petite feuille au milieu du corps. Les femmes parurent très laides aux Hollandois; mal faites, de petite taille, & ſi luxurieuſes qu'elles n'avoient nulle honte de ſe mêler publiquement avec les hommes, fort près même de la perſonne du Roi. Elles portent les cheveux fort courts: mais, en récompenſe, elles ont de longues mammelles, qui leur pendent comme des ſacs de cuir juſqu'au milieu du ventre (30).

Leur Religion & leurs mœurs.

On ne peut diſtinguer ſi ces Inſulaires étoient idolâtres, ni s'ils avoient quelque autre culte que la priere qu'on croyoit leur avoir vû faire. Mais on remarqua facilement qu'ils vivoient avec auſſi peu de ſoins que les animaux des bois. Ils n'avoient aucune idée de commerce. Les préſens, qu'ils firent aux Hollandois, étoient donnés par boutades ou par ſaillies, & les Hollandois régloient leurs liberalités ſur celles qu'ils recevoient d'eux. Ils ne ſement ni ne moiſſonnent. Ils ne font aucune ſorte d'ouvrage. Leurs alimens ſe bornent aux productions naturelles de la terre, qui ne conſiſtent gueres qu'en noix de Cocos, en Ubas, en Bananes & peu d'autres fruits. Les animaux qu'ils mangent, ſe multiplient d'eux-mêmes. Une partie de leurs femmes cherchent, dans les creux du rivage, les petits poiſſons que la mer y laiſſe en ſe retirant. Les autres pêchent avec de petits hameçons. On prendra quelque idée de leur Cuiſine, dans la deſcription d'un Feſtin, auquel le Maire, Aris & quelques autres Hollandois eurent la patience d'aſſiſter. Elle peut trouver place au moins dans une note (31). Le Roi de la ſeconde Iſle étoit

(29) Page 626.

(30) Page 627.

(31) Les Habitans de l'Iſle apporterent quantité des mêmes herbes, dont leurs voiſins venoient chargés. Enſuite, » ils commencerent tous à les mâcher. Après cet » exercice, ils les retirerent de leurs bouches; & mettant tout enſemble dans un » grand vaiſſeau de bois, ils jetterent de » l'eau deſſus, la mêlerent & la paîtrirent » avec les herbes, & préſenterent de cette » liqueur aux deux Rois & à leurs Officiers, » qui en burent. Ils en offrirent auſſi aux » Hollandois, qui crurent avoir fait aſſez » de s'être trouvés préſens à ce ſale ſpectacle. On ſervit auſſi-tôt, devant les Convives, des racines de *Cava*, qui furent » diſtribuées par rangs. Le Roi Etranger

venu viſiter l'autre. Il avoit amené ſeize porcs ; & ſon cortege étoit compoſé de trois cens hommes, qui avoient, autour de la ceinture, une proviſion d'herbes vertes, dont ils font leur breuvage. Lorſqu'il découvrit le Roi, ſon voiſin, il lui fit un grand nombre d'inclinations & de révérences. Il baiſſa le viſage juſqu'à terre, en priant d'une voix fort haute, qui approchoit d'un grand cri. L'autre alla au-devant de lui, & ne le reçut pas avec moins de geſtes & de contorſions. Enfin, s'étant relevés tous deux, ils entrerent dans le Belez ; c'eſt le nom que les Inſulaires donnent au logement de leur Roi. L'aſſemblée, qui ſe forma autour d'eux, étoit d'environ neuf cens hommes. Ils paſſerent enſuite ſur le Vaiſſeau Hollandois, où s'appercevant qu'on appareilloit pour remettre à la voile, ils marquerent d'autant plus de joie, que, malgré les témoignages de confiance, ils avoient toujours paru craindre qu'on ne ſe ſaiſît de leurs Iſles. Auſſi cette derniere viſite fut-elle ſignalée par de nouveaux préſens. Ils s'étoient fait accompagner d'un aſſez grand nombre de porcs ; & chacun des deux Rois en porta lui-même un ſur ſa tête.

Le Maire. 1616. Feſtin des Sauvages.

En partant, les Hollandois donnerent, aux deux Iſles, le nom d'Iſles de *Hoorn*, de celui de la ville où le Vaiſſeau avoit été équipé, & qui étoit la patrie de la plus grande partie de l'Equipage. La Baie fut nommée Baie de la Concorde, du nom du Navire. Elle eſt dans un Golfe, au côté Méridional de la premiere Iſle. Le fond en eſt ſi aigu, qu'on n'eut pas peu de peine à lever l'ancre. Un banc de ſable, qui s'étend d'un côté, paroît à découvert dans la baſſe marée. De l'autre, c'eſt la Côte, qui eſt fort ſale le long du rivage. Ce Parage eſt à quatorze degrés cinquante-ſix minutes (32).

Ces Iſles ſont nommées Iſles de Hoorn.

L'Equipage Hollandois partit fort content, de s'être rafraîchi avec ſi peu de danger, & ſurtout d'emporter une groſſe proviſion d'eau. Après avoir gouverné tout le jour à l'Oueſt, on ſe trouva, le 1 de Juin, à la hauteur de treize degrés..... minutes. Le 3, on fut ſurpris de n'appercevoir aucune terre, & les Pilotes craignirent de s'être avancés bien loin derriere la Nouvelle Guinée. Pour ſortir de cette incertitude, on fit mettre le Cap au Nord. La nuit ſuivante, on étoit à douze degrés & demi. Les principaux Officiers ſoupçonnerent qu'on étoit plus à l'Oueſt qu'on n'avoit penſé, & que la Nouvelle

Différence des Calculs Hollandois ſur leur route.

» s'aſſit. Ses femmes & les gens de ſa ſuite » ſe placerent derriere lui en cercle. Chacun ſe mit à manger. Après ce premier » ſervice, on apporta de grandes civieres, » de vingt à trente pieds de long, chargées d'Ubas & d'autres racines, crues & » roties, qui furent auſſi diſtribuées. Enfin, » l'on préſenta, aux deux Rois, ſeize pourceaux, auxquels, pour tout apprêt, on » avoit tiré les entrailles. N'ayant point été » lavés, ils étoient encore ſanglans. On » n'en avoit fait brûler que la ſoie dans les » flammes ; & pour les rôtir, on leur avoit » mis des pierres ardentes dans le corps. » Enſuite ils avoient été remplis d'herbes, » & les foies y étoient attachés avec de petites chevilles. Quatorze de ces animaux » furent mangés fort avidement. Tout ce » qu'on ſervoit devant les Rois y étoit porté ſur la tête, par reſpect ; & l'on ſe mettoit à genoux pour le poſer devant eux. » Ils envoyerent les deux autres pourceaux » à bord, par des Officiers qui les porterent auſſi ſur leur tête, & qui les mirent » aux pieds des Chefs Hollandois. Ce préſent étoit accompagné d'onze petits pourceaux en vie, & de quelques autres de » moienne grandeur. Schouten & le Maire » donnerent en retour trois petits gobelets » de cuivre, quatre couteaux, douze vieux » cloux, & quelque verroterie. *Ibidem.* pages 624 & ſuivantes.

(32) Page 629.

Le Maire. 1616.

Guinée étoit encore à côté d'eux. Ils réſolurent d'en conférer encore une fois avec les Pilotes, & d'examiner les pointages depuis la Côte du Perou. Celui de Schouten marquoit mille ſept cens trente lieues; un, mille ſix cens ſoixante-cinq, & toujours en diminuant juſqu'à mille ſix cens dix. En comparant tous les calculs, on conclut que la courſe avoit été d'environ mille ſix cens ſoixante lieues. Comme on continuoit de ne découvrir aucune terre, on prit le parti de changer de route & de porter à l'Oueſt Le 13 à midi, la hauteur fit juger qu'on étoit à cent cinquante-cinq lieues des Iſles de Hoorn, & la couleur de l'eau parut changée. Quantité de Bonites, beaucoup d'autres poiſſons, & quelques oiſeaux mêmes qui commencerent à ſe montrer, ne laiſſerent aucun doute qu'on ne fût proche des terres. Cependant on avança juſqu'au 20, ſans rien découvrir. Enfin, vers le ſoir du 20, on eut la vûe d'une Côte, à quatre degrés cinquante minutes. La prudence obligea de jetter l'ancre, dans la crainte d'y échouer. Le lendemain, on reconnut cinq ou ſix petites Iſles, qui paroiſſoient couvertes d'arbres, & de grands bancs de ſable qui s'étendoient au Nord-Oueſt. Le mouillage y étoit ſi mauvais, qu'on remit le Cap à l'Oueſt, en laiſſant les Iſles à quatre degrés quarante-ſept minutes. Le 22, on en découvrit douze ou treize autres, à quatre degrés quarante-cinq minutes. Elles furent laiſſées à la gauche du Vaiſſeau. On ne vit aucun courant dans ce Parage (33).

Le 24, on apperçut trois baſſes Iſles au Sud-Oueſt, remplies d'arbres & couvertes de verdure. Mais les Côtes étoient bordées de rochers, & l'on n'y put trouver aucun mouillage. Elles furent nommées les Iſles vertes. On découvrit une autre terre avant la fin du jour, ſi haute en apparence, qu'étant ſuivie au Sud-Oueſt par d'autres terres, de la même hauteur, on la prit pour le Cap de la Nouvelle Guinée. Cependant on ſe crut détrompé en approchant de la Côte; & ne reconnoiſſant qu'une Iſle, on lui donna le nom de Saint-Jean, parce que c'étoit le jour de cette Fête qu'elle avoit été découverte. Après avoir raſé long-tems le rivage ſans y trouver de fond, on doubla le Cap vers le ſoir, & l'on entra dans une Baie où l'on mouilla ſur quarante-cinq braſſes, fond de ſable & de cailloux. La mer y étoit unie, & l'eau fort bleue. Deux Pirogues, s'approcherent du bord, au clair de la Lune. Elles portoient quelques hommes noirs, qui parlerent long-tems dans une langue inconnue. Pendant toute la nuit, on obſerva que les Habitans faiſoient la garde ſur leurs Côtes, & ſurtout à l'entrée d'une riviere, proche de laquelle on étoit à l'ancre. Vers la pointe du jour, le tems étant fort ſerein & la Lune très claire, quelques Pirogues s'avancerent juſques ſous les galeries. On leur jetta des grains de raſſade, en parlant aux Sauvages d'une voix careſſante, & s'efforçant de leur faire entendre, par des ſignes, qu'on leur demandoit des noix de Cocos, des pourceaux, des bœufs, & des boucs. Ils continuerent, pendant le reſte de la nuit, de pouſſer des cris autour du Vaiſſeau, avec des marques extraordinaires de férocité. Suivant les calculs des Pilotes, cette Côte étoit à mille huit cens quarante lieues de celle du Perou (34).

Iſle Saint Jean.

Férocité des Iſulaires.

Le matin du 26, on vit paroître huit autres Pirogues, dont l'une portoit

(33) Page 632.

(34) Page 634.

onze

onze hommes, & les autres, ſix ou ſept. Ils tournerent pluſieurs fois autour du Vaiſſeau, en montrant leurs zagaies, des pierres, des maſſues de bois, des ſabres & des frondes. On leur parla du ton le plus humain. On leur diſtribua quelques merceries. Mais, pour réponſe, ils commencerent à lancer des pierres & des zagaies. Cette attaque irrita l'Equipage. On fit jouer tout à la fois le gros canon & la mouſqueterie. Leur grande Pirogue fut coulée à fond, avec trois ou quatre hommes; & dix ou douze hommes tomberent ſans vie. On mit auſſi-tôt en mer la Chaloupe à rames, qui, paſſant au travers de ceux qui ſe ſauvoient à la nage, en fit encore périr quelques-uns. Elle en prit trois, qui étoient fort bleſſés; & quatre Pirogues, dont elle ſe ſaiſit, furent miſes en pieces, pour ſervir au chauffage. Un des trois Priſonniers mourut deux heures après. LE MAIRE. 1616.

La Chaloupe retourna au rivage avec les deux autres. Comme on les avoit bien traités, &, qu'à force de ſignes, on leur avoit fait comprendre qu'on ne demandoit d'eux que des rafraîchiſſemens, ils exhorterent apparemment leurs Compagnons à s'approcher avec des fruits; car un petit Canot ſe hâta de venir préſenter deux petits pourceaux & un paquet de bananes. On renvoya un des Priſonniers, qui étoit fort bleſſé, & l'autre fut mis à dix pourceaux de rançon. Celui, qu'on venoit de renvoyer, n'ayant pas la force de quitter le rivage, une troupe armée ſortit d'un bois voiſin, le vint prendre par-deſſous les bras, & l'emmena ſous quelques arbres, où s'aſſeiant autour de lui, ils parurent tous fort empreſſés à le ſecourir.

Ces Barbares ont les deux oreilles & les narines percées. Quelques-uns ont un trou de plus, au diaphragme du nez; & toutes ces ouvertures ſervoient à ſoutenir des anneaux. Leur barbe eſt aſſez longue, mais ſans mouſtaches. Ils portoient des bracelets de nacre de perles, au-deſſous des coudes & aux poignets. Leur unique vêtement eſt une feuille d'arbre au milieu du corps, avec une ceinture d'écorce pour la ſoutenir. Ils paroiſſent très robuſtes, & bien proportionnés dans leur taille. Leurs dents ſont noires, & leurs cheveux de la même couleur; courts & creſpus, mais beaucoup moins laineux que ceux des Ethiopiens. Ils ont des bonnets d'écorce d'arbre peinte, dont ils portent deux ou trois l'un ſur l'autre, joints ou lacés par une eſpece de cordon; ce qui leur donne l'air d'une coeffure de femme. La plûpart avoient une petite corbeille de jonc pendue au côté, dans laquelle ils mettent de la chaux pour ſaupoudrer, ce que l'Auteur nomme leur Pinang. Leurs civilités conſiſtent à ôter leur bonnet, à ſe mettre les mains ſur la tête, & à s'y mettre auſſi des feuilles d'arbres, qui paroiſſent un ſigne particulier d'affection. On les prit pour des Papous (35). En venant à bord, ils chantoient enſemble, avec aſſez d'harmonie. Les poignées de leurs ſabres ſont ornées. Mais cette arme, & celles qu'on a nommées, ne ſont que pour les Ennemis de leur Nation. Lorſqu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, leur uſage eſt de ſe mordre entr'eux, comme des chiens. Tous leurs Canots ne ſont pas égaux. On compta juſqu'à dix-ſept couples de Rameurs ſur les grands, & depuis deux couples juſqu'à dix ſur les petits. Ils gouvernent également de l'avant & de l'arriere; & ces petits Bâtimens ont des Châteaux comme

Leur figure & leurs uſages.

Leurs Pirogues.

(35) Page 637.

LE MAIRE. 1616.

les Galions. Cependant leur largeur ne ſuffit que pour deux hommes. On vit un des plus grandes Pirogues, dont les pieces étoient jointes enſemble par des coutures bien godronnées, ou frottées de térebentine.

Autres Iſles & divers Sauvages.

L'Equipage fit de l'eau ſans obſtacle. Mais, le jour ſuivant, quelques Canots étant venus à bord ſans y rien apporter, & ſans vouloir payer la rançon du Priſonnier, on prit le parti de le mettre à terre, & de ne prendre aucune confiance à des hommes ſi ſauvages. De la Côte, on apperçut une autre Iſle au Nord. La nuit du 29, Schouten fit remettre à la voile; & dans tout le jour ſuivant, on ne put découvrir le bout de la terre qu'on quittoit. Elle couroit à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & au Nord-Oueſt quart d'Oueſt, avec pluſieurs Baies. Mais le même jour, on eut la vûe de deux hautes Iſles, toutes deux au Nord de la grande; & le 30 au matin, on vit approcher pluſieurs Canots, montés d'hommes noirs, qui, en arrivant à bord, rompirent leurs zagaies ſur leurs têtes. C'étoit apparemment un ſigne de paix; mais ils n'avoient rien apporté pour la confirmer, quoiqu'ils demandaſſent hardiment tout ce qui s'offroit à leurs yeux. On les trouva néanmoins plus civiliſés, que tous ceux qu'on avoit vûs juſqu'alors. Ils avoient le milieu du corps couvert de pluſieurs feuilles. Leurs Canots étoient mieux conſtruits que les autres, & portoient même quelques ornemens de ſculpture à l'avant & à l'arriere.

Quel ſoin ils ont de leur barbe.

On obſerva que ces Inſulaires avoient un ſoin extraordinaire de leurs barbes & de leurs cheveux, & qu'ils ſe les poudroient de chaux. Ils étoient venus de trois ou quatre Iſles, qui paroiſſoient remplies de cocotiers; mais tous les ſignes, par leſquels on croyoit ſe faire entendre, ne purent en obtenir des vivres. On jugea même, le jour ſuivant, que la cérémonie de rompre leurs zagaies, n'avoit été qu'une ruſe pour ſurprendre le Vaiſſeau. Les courans l'ayant fait dériver, dans un calme qui dura toute la nuit, il ſe trouva, le matin, entre une Iſle de deux lieues de long & une autre Côte. Vingt-cinq Pirogues, remplies de Sauvages, ne tarderent point à ſe préſenter. On crut reconnoître une partie de ceux qu'on avoit vûs la veille, &

Simplicité dans leur trahiſon.

Schouten ne fit pas difficulté de les laiſſer approcher. Il y avoit, à l'avant du Vaiſſeau, deux ancres à pic, & parées pour mouiller, ſur chacune deſquelles un Negre alla s'aſſeoir, la rame à la main, dans l'opinion, ſans doute, qu'ils pourroient mener le Navire au rivage. Les autres tournoient à l'entour, & ſembloient chercher le moien d'y monter. Enfin, ſe croyant ſûrs de leur Conquête, ils commencerent à lancer des zagaies & des pierres. Elles étoient pouſſées avec tant de vigueur, que ſe rompant contre les mâts & le bordage, elles en faiſoient voler de petits éclats. Un Matelot fut bleſſé dans la premiere ſurpriſe, & les autres ne purent demeurer ſur le Pont. Mais, au fort de cette attaque, & lorſque les Sauvages ſe diſpoſoient à monter à bord, on leur envoya les bordées du haut pont, & l'on fit feu de la mouſqueterie. Une décharge ſi bruſque en ayant emporté ou bleſſé un fort grand nombre, tous les autres prirent la fuite. La Chaloupe, qui étoit bien armée, les ſuivit auſſi-tôt, & ſe ſaiſit d'un Canot, dans lequel il y avoit

Sauvage pris & nommé Moyſe.

trois hommes. L'un fut tué, un autre ſauta dans la mer, & le troiſiéme demeura Priſonnier. C'étoit un jeune homme de dix-huit ans, auquel on donna le nom de Moyſe, qui étoit celui du Matelot bleſſé; & l'Iſle fut nommée auſſi l'Iſle de Moyſe. Ces Inſulaires vivoient d'une ſorte de pain, compoſée de racines d'arbres.

On s'éloigna de cette race perfide. L'obſervation méridiene fit trouver trois degrés un tiers de hauteur. Vers le ſoir, on rangea la Côte au Nord-Oueſt, & l'on découvrit une belle Baye de ſable, dans laquelle on ne crut pas devoir s'engager. Le 2 de Juillet, à trois degrés douze minutes, on vit, à la gauche du Vaiſſeau, des terres baſſes, diviſées par une grande montagne, & une Iſle baſſe à la proue. Le 3, après avoir été forcé par le vent, de courir à l'Oueſt-Nord-Oueſt, on apperçut encore de hautes terres à l'Oueſt, vers deux degrés quarante minutes. Dans les efforts qu'on fit le 4, pour ſe dégager des Iſles, on en découvrit vingt-deux ou vingt-trois autres, grandes & petites, hautes & baſſes, à différentes diſtances entre elles, depuis deux degrés vingt-cinq, juſqu'à trente minutes. La nuit qui ſurvint, ne permit point d'y chercher une Rade; & le lendemain à midi, on fut conduit par de meilleures eſpérances, vers une fort haute montagne, qu'on apperçut au Sud-Oueſt. Les Pilotes avoient ſi peu de connoiſſance de leur route, que la reſſemblance qu'ils trouverent à cette montagne avec celle de Gunapi, dans l'Iſle de Banda, & la hauteur, qui étoit à peu près la même, leur firent juger qu'on étoit à la vûe de cette Iſle. Mais bientôt, on découvrit, au Nord, trois ou quatre autres montagnes, à ſix ou ſept lieues de la premiere, qui prouverent la fauſſeté de leur conjecture. Derriere la premiere montagne, on vit à l'Eſt & à l'Oueſt une ſi grande étendue de Pays, partie haut & partie bas, que des deux côtés on n'en appercevoit pas la fin; & comme il s'étendoit à l'Eſt-Sud-Eſt, on crut enfin que c'étoit la Nouvelle Guinée (36).

LE MAIRE. 1616.

Grand nombre d'Iſles.

Erreur des Pilotes Hollandois.

Le 7, avant le jour, on porta vers la montagne, qui jettoit des flammes de ſa cime, & qui dirigeoit le Vaiſſeau par cette lumiere, quoiqu'elle fût mêlée de fumée & de cendres. Le jour fit connoître que c'étoit une Iſle bien peuplée & remplie de cocotiers, qu'on nomma l'Iſle du Volcan (37). Les Habitans envoyerent quelques Pirogues, dont chacune portoit cinq ou ſix hommes, avec une eſpece d'échaffaudage élevé ſur des bâtons, qui couvroit chaque petit Bâtiment. Cette nouvelle méthode ayant paru ſuſpecte, on employa le Negre Moyſe pour prendre langue; mais il ne put ſe faire entendre des Sauvages. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps. Les uns avoient les cheveux courts, & d'autres les avoient longs. Leur couleur étoit plus jaune que celle de Moyſe. On ne put trouver de mouillage ſur leur Côte; & voyant pluſieurs autres Iſles au Nord & au Nord-Oueſt, on porta vers un Cap uni, qui faiſoit face à la proue. L'eau étoit de diverſes couleurs, verte, blanche, jaune; & ſe trouvant plus douce que l'eau commune de mer, on jugea qu'elle venoit de quelque riviere qui avoit ſon embouchure à peu de diſtance. On voyoit auſſi flotter des arbres & des branches, ſur leſquelles on diſtinguoit quelquefois des oiſeaux & des écreviſſes. Après avoir fait de petites bordées pendant la nuit, on gouverna le matin à l'Oueſt Sud-Oueſt, entre une haute Iſle, qu'on avoit à la droite du Vaiſſeau, & des terres moins hautes qu'on laiſſoit à gauche. Vers le ſoir, on trouva fond ſur ſoixante-dix braſſes, à peu de diſtance du rivage, & l'on y laiſſa tomber l'ancre. Les Canots, qui vinrent à bord, étoient con-

Iſle du Volcan.

(36) Page 641.

(37) *Ibidem.*

LE MAIRE. 1616.

duits par des hommes fort ſinguliers, qu'on prit encore pour des Papous. Ils avoient les cheveux courts & friſés, des anneaux paſſés dans le nez & dans les oreilles, de petites plumes ſur la tête & ſur les bras, & des dents de porc autour du cou & ſur la poitrine. Leurs femmes étoient affreuſes. L'Auteur compare leurs longues mammelles à de gros boyaux, qui leur tomboient juſqu'au nombril, & leur ventre à des tonneaux. Elles avoient les jambes & les bras fort menus, un viſage de ſinges, les cheveux courts, le milieu du corps médiocrement couvert, le reſte nud. Chacune avoit quelque défaut particulier, comme d'être louche, boiteuſe, ou boſſue, & quelque marque de mauvaiſe ſanté; ce qui fit juger que l'air du Pays étoit mal ſain, d'autant plus que les Maiſons y étoient élevées ſur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre. La hauteur de cette Côte eſt de trois degrés quarante-trois minutes. Quelques Sauvages, qu'on reçut à bord, apporterent des eſſais de gingembre; d'où l'on conclut qu'ils étoient exercés au Commerce. On alla chercher un meilleur mouillage, dans une Baie voiſine, où l'ancre fut jettée ſur vingt-ſix braſſes, fond de ſable mêlé d'argile. Les Habitans de deux Villages, qui s'offroient aſſez proche, envoyerent à bord deux Canots, avec quelques noix de cocos, qu'ils voulurent vendre fort cher. Ils demandoient, pour quatre noix, une braſſe de toile; & c'étoit à cette marchandiſe qu'ils s'attachoient le plus. Un Commerce ſi peu avantageux, joint à la rareté des vivres, qui ſe réduiſoient à quelques pourceaux, n'arrêta pas long-tems les Hollandois. Ils ſe retrouverent le lendemain à quatre degrés; & dans l'inquiétude de leur ſort, les rations furent reglées. Ils ignoroient abſolument dans quelle partie du Monde ils étoient, près ou loin des Iſles des Indes, & ſi c'étoit la Nouvelle Guinée dont ils ne ceſſoient plus d'avoir la vûe. Toutes leurs Cartes ne leur offrant aucune lumiere ſur les Pays qu'ils découvroient chaque jour, ils n'avoient plus d'autres regles que de foibles conjectures (38).

Sauvages qu'on croit Papous.

Etrange laideur de leurs femmes.

L'inquiétude des Hollandois augmente ſur leur ſort.

La courſe du 11 fut à l'Oueſt Nord-Oueſt, avec peu de changement, le long de la Côte, qu'ils ne ſe laſſoient pas de ſuivre à moins de trois lieues. Vers midi, ils doublerent un haut Cap. Ces Terres, qui étoient en effet celles de la Nouvelle Guinée, s'étendent la plûpart au Nord-Oueſt quart-d'Oueſt; quelquefois un peu plus à l'Oueſt, ou un peu plus au Nord. Le 12, à deux degrés cinquante-huit minutes, ils eurent la faveur des Courans, qui portoient à l'Oueſt, ſuivant leur direction ordinaire, le long des Côtes de la Nouvelle Guinée. Les 13 & 14 on continua de ſuivre la même Côte; & le 15 trois Iſles baſſes & peuplées, qui paroiſſoient remplies de cocotiers, offrant un bon mouillage, depuis quarante braſſes juſqu'à ſept, à demie lieue de la grande Terre, on y mouilla ſur un excellent fond. Les Hollandois auroient trouvé, ſur le champ, du reméde à tous leurs beſoins s'ils y étoient deſcendus avec moins d'imprudence. Mais n'ayant obſervé aucune précaution pour s'approcher du rivage avec la Chaloupe, les Inſulaires, qui étoient ſur leurs gardes, quoique naturellement fort humains, leur tirerent une nuée de fléches, dont ils bleſſerent ſeize Matelots. On ne laiſſa point d'aborder à la plus petite des deux Iſles, où dans le premier feu de la

Ils ſont à la nouvelle Guinée ſans le ſavoir.

(38) Pages 643 & précédentes.

vangeance, on brûla quelques Maiſons diſperſées. Les Sauvages de l'Iſle voiſine parurent furieux & pouſſerent d'horribles cris : mais ils n'oſoient paſſer d'une Iſle à l'autre, dans la crainte de quelques pieces de gros canon, qui battoient le long du rivage & dans le bois, où les boulets pénétroient avec un fracas épouvantable. Le ſoir, ils envoyerent demander la paix : après quoi, deux ou trois Canots étant au-deſſus du vent du Vaiſſeau, ſans oſer s'en approcher, jetterent des noix de cocos dans la Mer, afin que le Courant les portât vers les Hollandois. On les preſſa de venir à bord, par des ſignes qui leur inſpirerent enfin plus de hardieſſe. Ils apporterent quantité de noix & de bananes, du gingembre verd, & des racines jaunes qui leur tiennent lieu de ſaffran, pour leſquelles on leur donnoit en échange des grains de verre, des cloux & des couteaux rouillés. Ces Inſulaires ſont abſolument nuds. On vit entre leurs mains quelques pots de fer, qui devoient leur être venus des Eſpagnols. Ils ne paroiſſoient pas ſurpris de la forme du Navire ; & quoiqu'effrayés de l'artillerie, ils n'en craignoient ni le bruit ni la vûe. Ils donnoient à la plus Orientale de leurs Iſles le nom de *Moa*, celui d'*Inſou* à la ſeconde, & celui d'*Arimon* à la derniere, & la plus haute, qui eſt à cinq ou ſix lieues de la Nouvelle Guinée (39). On ne ceſſa point de trouver ces Sauvages fort traitables, & d'en recevoir, à vil prix, toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Ils font du pain & des galetes de caſſave ; mais elle n'eſt pas comparable à celle des Indes Occidentales.

Le 20, on leva l'ancre, pour continuer de ſuivre la Côte à l'Oueſt Nord-Oueſt. On eut, à treize degrés, la vûe de pluſieurs Iſles, vers leſquelles on étoit porté par les Courans ; ce qui n'empêcha point qu'ayant trouvé un fort bon fond ſur treize à quinze braſſes, on ne mouillât, le ſoir, avec d'autant plus de confiance, qu'on n'avoit point apperçu de feu dans l'Iſle voiſine. Cependant la pointe du jour fit découvrir ſix grands Canots, avec des aîles & de l'acaſtillage. Les Sauvages, qui les montoient, s'approcherent timidement, quoiqu'armés d'arcs & de fléches. Ils montroient, de loin, du poiſſon ſec, des noix de cocos, du tabac, & un petit fruit, qui reſſembloit à nos prunes. On les encouragea par des ſignes de paix & d'amitié. D'autres Canots, qui paroiſſoient venir de la même Iſle, apporterent des vivres & quelques porcelaines de la Chine. Leur tranquillité, à la vûe du Navire & du canon, fit juger qu'ils connoiſſoient les Vaiſſeaux de l'Europe. Ces Sauvages avoient la peau plus jaune & la taille plus haute que ceux des Iſles précédentes. La plûpart portoient aux oreilles des anneaux de verre, qu'ils ne pouvoient avoir reçus que des Eſpagnols. Toutes ces apparences ſoutenoient le courage des Hollandois ; mais elle ne jettoient pas plus de jour ſur leur navigation. Le 24, ils ſe trouverent à la hauteur d'un demi degré. Leur courſe fut au Nord-Oueſt & à l'Oueſt-Sud-Oueſt, le long d'une belle & grande Iſle, qu'ils nommerent l'Iſle de Schouten, du nom de leur Capitaine. Ils donnerent, à ſa pointe Orientale, le nom de Cap de Bonne-Eſpérance, parce que trouvant, dans leurs Cartes, des Iſles à l'Eſt de Banda, ils ſe flatterent que ce Cap pouvoit être une pointe de ces Iſles, & que la route étoit libre pour arriver à Banda, par le Sud. Cependant comme

LE MAIRE. 1616.

Iſles de Moa, d'Inſou & d'Arimon.

Sauvages qui connoiſſoient les Européens.

Iſle de Schouten.

Nouveau Cap de Bonne-Eſpérance.

(39) Page 646.

LE MAIRE. 1616.

l'Isle de Schouten s'étendoit jusques sous la Ligne, ils craignirent aussi que ce ne fût une de celles qui sont marquées dans les Cartes à l'Oueſt de la Nouvelle Guinée jusqu'à la Ligne. Dans cette supposition, ils s'exposoient à tomber dans quelqu'un des Golfes de Gilolo. Schouten, embarrassé de ce doute, prit le parti de monter promptement au Sud ou au Nord. Le vent, qui venoit alors de l'Est, amena, autour du Navire, une prodigieuse quantité de poisson, d'herbes & de feuilles; mais on ne trouva point de fond à la vûe continuelle de la Côte. L'Equipage étoit consolé par l'abondance & la fraîcheur des vivres. Entre les fruits qu'on avoit tirés des dernieres Isles, il y en avoit un qui étoit jaune en dedans, ou couleur d'orange, & vert en dehors; mais creux, rempli de pepins, & plus petit que le melon, auquel il ressembloit assez par le goût. On en mangea beaucoup, avec du sel & du poivre; & les Malades mêmes le trouverent fort sain.

Divers Pays reconnus par les Hollandois.

Le 25, on découvrit à la gauche du Vaisseau, une grande étendue de Pays, de hauteur inégale, qu'on laissa au Sud-Sud-Oueſt. Le 26, on eut la vûe de trois Isles; & le 27, à la hauteur de vingt-neuf minutes, on vit au Sud de hautes terres & d'autres basses, qu'on rangea toujours à l'Oueſt-Nord-Oueſt. La nuit du 28 au 29, on se ressentit, au milieu des flots, d'un grand tremblement de terre. Les Matelots effrayés sautoient hors de leurs cabanes, sans pouvoir comprendre d'où venoient les terribles secousses qui ébranloient le Vaisseau, surtout dans un parage où l'on ne trouvoit pas de fond. Le 30, on entra dans un grand Golfe, qui paroissoit environné de terres. Ce jour fut épouvantable, par un tonnerre & des éclairs qui sembloient couvrir le Vaisseau de flammes. Ils furent suivis d'une pluie si extraordinaire, que les plus anciens Matelots n'avoient rien vû de semblable (40). Les dangers du climat, & la crainte de ne pas trouver, dans le Golfe, d'autre ouverture que son entrée, firent mettre le Cap au Nord. Le soir du 31, on passa pour la seconde fois sous la ligne; & l'on mouilla sur douze brasses, près d'une Isle déserte, à peu de distance du Continent. On se trouva le lendemain, à quinze minutes de latitude du Nord. Le 3, un banc de sable fort large, à quarante-cinq minutes, ôta presqu'entiérement la vûe des terres. On jugea, par cette hauteur, qu'on étoit à l'extrêmité de la Nouvelle Guinée, après avoir fait plus de deux cens quatre-vingt lieues le long des Côtes. Les courans portoient à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Excellent fond, néanmoins, depuis quarante brasses jusqu'à douze. Le même jour, on vit des baleines & des tortues. Vers le soir, deux Isles se présenterent à l'Oueſt (41).

Tremblement de terre ressenti en mer.

Leurs nouvelles incertitudes.

Le 4, on observa que la direction des courans étoit à l'Oueſt; & la course étant au Sud-Sud-Oueſt, on eut la vûe de sept ou huit Isles, qui obligerent de passer toute la nuit au large, dans la crainte de dériver trop sur les Côtes. On gouverna le lendemain au Sud & au Sud-Est; mais un vent contraire força les Pilotes de s'approcher d'une Isle, où la Chaloupe ne put trouver de fond que sous le rivage, à quarante-cinq brasses. Trois Pirogues, qui l'aborderent aussi-tôt avec la baniere blanche, ne firent pas difficulté de la suivre jusqu'au Vaisseau.

(40) Page 650. (41) Page 651.

Elles portoient des montres de féves & de pois des Indes, du riz, du tabac, & deux oiſeaux de Paradis, dont l'un étoit blanc & jaune. Les Indiens, qui s'approchoient avec tant de confiance, n'avoient pas laiſſé de témoigner quelque frayeur, en reconnoiſſant des Hollandois : mais ce n'étoit plus des Sauvages, dont la barbarie étoit redoutable après les Traités les plus ſaints, & juſqu'au milieu de leurs careſſes. Ils portoient des ceintures d'aſſez belle toile. Quelques-uns même avoient des caleçons de ſoie, des turbans, des bagues d'or & d'argent aux doigts, & les cheveux d'une admirable noirceur. On étoit embaraſſé à diſtinguer leur Nation, lorſqu'en prêtant l'oreille à leur langage, Aris, qui entendoit le Malais, crut diſtinguer pluſieurs mots Ternatois, & quelques termes Eſpagnols. Quelle conſolation pour un Equipage languiſſant, qui étoit encore compoſé de quatre-vingt-cinq hommes, mais la plûpart épuiſés de fatigue ou conſumés de maladies, & tous également conſternés de l'incertitude de leur ſort ! Ils s'empreſſerent de demander aux Indiens le nom de leur Iſle & celui de leur Nation. A la vérité, rien ne put leur faire obtenir cet éclairciſſement ; mais le refus même de ces Inſulaires, joint à d'autres circonſtances, leur fit juger qu'ils étoient à l'extrêmité Orientale de Gilolo, qui s'étend à l'Eſt par trois langues de terre, & que ceux, qui paroiſſoient craindre de s'expliquer, étoient des Sujets du Roi de Tidor, ami des Eſpagnols. Cette conjecture fut vérifiée. On alla mouiller aſſez près du rivage ; & l'on apprit dans un Bourg, nommé Soppi, que l'Iſle voiſine, nommée Maba, d'où les trois Pirogues étoient venues, relevoit du Roi de Tidor. Les Matelots d'une Pirogue Ternatoiſe, qui arriva quatre jours après dans la Baie de Soppi, s'empreſſa de venir raconter à Schouten, qu'il y avoit actuellement près de vingt Vaiſſeaux, Hollandois & Anglois, autour de Ternate (42) ; & peu de jours après, il ſe revit effectivement dans une nombreuſe Flotte de ſa Nation (43).

Le MAIRE. 1616. Les Hollandois arrivent aux Moluques.

Ils y trouvent une Flotte de leur Nation.

Le reſte du Journal laiſſe à deſirer un peu plus de lumiere, ſur deux points fort intéreſſans. L'un eſt la ſaiſie du Vaiſſeau de Schouten, dont le Gouverneur Général des Hollandois ſe mit en poſſeſſion, au nom de la Compagnie des Indes : mais on trouve heureuſement de quoi ſuppléer à cette omiſſion, dans une curieuſe remarque de la Relation de Georges Spilberg, qui, s'étant rendu aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, ſe trouvoit alors dans l'Iſle de Java, où il fut chargé par le Gouverneur général, de conduire en Hollande le Vaiſſeau qui avoit été ſaiſi, & de prendre, ſur ſon bord, le Maire & Schouten (44). Le ſecond point, qu'on regrette de

Supplément au Journal de Claſſen.

Relation du Voyage de Georges Spilberg.

(42) Pages 654 & précédentes.

(43) Page 658.

(44) » Le 20 Septembre 1616, nous vîmes arriver, à Jacatra, le Vaiſſeau nommé la Concorde de Horn, commandé par » Jacques le Maire, qui étoit parti de Hollande le 14 Juin 1615, & venu par le Sud » de Magellan. Mais quand on ſçut qu'il » n'étoit pas chargé par la Compagnie générale, & qu'il avoit fait le voyage ſans ſa » participation, le Préſident Jean Pieterſs » Coen, le fit confiſquer au profit de la » Compagnie, & diſtribua l'Equipage ſur » les autres Vaiſſeaux. Pendant leur longue » navigation, ces gens-là n'avoient découvert ni de nouvelles Terres, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. » Ils diſoient ſeulement qu'ils avoient trouvé un nouveau paſſage, autre que celui » par lequel on paſſoit ordinairement ; quoiqu'il n'y eût pas d'apparence, puiſqu'ils » avoient employé juſtement quinze mois » & trois jours dans leur Voyage juſqu'à » Ternate, & que de leur aveu ils avoient » eu des vents favorables : outre que n'aiant » qu'un Vaiſſeau, ils n'avoient pas été ſujets

LE MAIRE. 1616.

trouver mal éclairci, regarde la mort de le Maire, qui, étant arrivée dans ſon paſſage, le priva des récompenſes auxquelles il venoit d'acquerir de ſi juſtes droits, par le ſuccès de ſon entrepriſe, & ne lui laiſſa, dans ſes derniers momens, que le ſtérile plaiſir d'avoir immortaliſé le nom de ſon pere & le ſien. Il eſt ſurprenant que les deux Journaux ne s'accordent pas même ſur le jour de ſa mort. Celui de Claſſen nomme le 31 de Décembre (45). L'autre, le 22 (46).

Remarque de Claſſen ſur la perte que la Concorde fit d'un jour.

A l'occaſion de la ſaiſie du Vaiſſeau, Claſſen obſerve que l'Inventaire de tout ce qu'il contenoit, fut achevé le Lundi, premier jour de Novembre, ſuivant le compte de l'Equipage; mais que, ſuivant le compte du Conſeil des Indes, il ne le fut que le Mardi, ſecond jour du même mois. La cauſe de cette différence venoit, comme on l'a remarqué dans quelques autres occaſions, de ce qu'en partant de Hollande, le Vaiſſeau la Concorde avoit couru à l'Oueſt. Après avoir fait, par cette route, le tour de la Terre avec le Soleil, il ſe trouvoit certain qu'il avoit été une nuit de moins que ceux qui étoient venus de l'Oueſt à l'Eſt, & que ceux-ci au contraire avoient gagné l'eſpace d'un jour. Ce jour gagné d'un côté, & cette nuit perdue de l'autre, faiſoient néceſſairement une différence de vingt-quatre heures; & pour s'accommoder au compte des Hollandois de Java, l'Equipage de la Concorde perdit un jour, c'eſt-à-dire que paſſant du Lundi au Mercredi, il n'eut, dans cette ſemaine, que ſix jours à compter (47).

Fruits de la découverte du Détroit de le Maire.

Ajoutons, pour l'honneur d'Iſaac le Maire & de Jacques ſon fils (48), que leur Patrie ne tarda pas long-tems à recueillir le fruit de leurs travaux. Six ou ſept ans après la découverte du Détroit, par lequel le nom de le Maire s'eſt illuſtré, les Etats Généraux & le Prince Maurice de Naſſau prirent la réſolution de faire viſiter le même paſſage, par une Flotte d'onze Vaiſſeaux, qu'ils y envoyerent ſous le Commandement de l'Amiral Jacques l'Hermite. Toutes les Obſervations de Jacques le Maire & de Schouten furent vérifiées; & ce fameux Détroit eſt devenu la route commune de tous les Navigateurs qui, connoiſſant les dangers de celui de Magellan, veulent ſe rendre avec moins de lenteur & plus de ſûreté dans la mer du Sud, ou pénétrer juſqu'aux Indes Orientales par le Sud-Oueſt (49).

» aux retardemens, qu'on ne peut gueres » éviter en Compagnie, parce qu'il faut s'at- » tendre les uns les autres. Ces prétendus » faiſeurs de découvertes, qui ſe vantoient » d'avoir paſſé par un nouveau Détroit, » étoient fort étonnés de ce que la Flotte de » l'Amiral Spilberg avoit pris terre à Terna- » te ſi long-tems avant eux. *Voyages de Georges Spilberg, pages 564 & 565.*

(45) Page 661.

(46) Le 14 de Décembre 1616, l'Amiral Spilberg, faiſant voile pour retourner en Hollande, prit à bord Jacques le Maire, qui avoit été Préſident ſur la Concorde de Horn, Vaiſſeau confiſqué. Le Maire mourut, dans ce Voyage, le 22 du même mois. Tout le monde fut affligé de ſa perte, parce que c'étoit un homme d'intelligence & d'expérience pour la navigation. *Ibidem*, page 566.

(47) Page 661.

(48) Remarquez que le Pere de Jacques le Maire ſe nommoit Iſaac, & que c'eſt à lui qu'on doit le projet du Voyage; mais que ce projet fut exécuté par le fils. Nos Hiſtoriens & nos Géographes ont ſouvent confondu l'un & l'autre.

(49) L'Auteur du Journal de Jacques l'Hermite, qui ſe trouve auſſi au quatriéme Tome du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, ne déguiſe point la principale intention des Hollandois, dans la recherche & la vérification de ce paſſage. Tous les Politiques, dit-il, ont jugé qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour réduire l'Eſpagne ſur l'ancien pied, & pour faire ceſſer les tyrannies qu'elle exerçoit en divers endroits de l'Europe, que de lui enlever tout ce qu'elle poſſédoit en Amérique, ou du moins de lui en faire perdre les revenus. C'eſt dans cette vûe qu'on a tenté tous les paſſages au Nord & au Sud. *Page 663.*

N° 4. Tome X. Page

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

INTRODUCTION.

LE Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas ceſſé de voir relâcher à Celebes, ou paſſer à la vûe de cette Iſle, ont comme affecté, par des raiſons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réſerve. Cependant, elle tient un rang ſi diſtingué, dans les Mers orientales, qu'au défaut d'une Deſcription réguliere, qui ne ſe trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir raſſembler les Obſervations diſperſées, d'un grand nombre de Voyageurs, ſurtout celles des Hollandois, qui y poſſedent un Fort & un excellent Comptoir, fondés ſur les ruines de l'ancien Etabliſſement Portugais. C'eſt d'après eux qu'on s'eſt accoutumé à l'appeller indifféremment Celebes ou Macaſſar, du nom de ſa principale Ville & du plus puiſſant de ſes Etats.

Sa poſition & ſon étendue.

Ce Royaume, que ſes Habitans nomment Mancaçar, & qui, depuis les Conquêtes d'un de ſes Rois, vers la fin du dernier ſiécle, comprend en effet la plus grande partie de l'Iſle, s'étend depuis la Ligne Equinoxiale juſqu'au ſixiéme degré de latitude Méridionale. Sa longueur ſe prend du Septentrion au Midi. Elle eſt d'environ cent trente lieues, ſur quatre-vingt de largeur, qui eſt celle qu'on donne ordinairement à l'Iſle (50). Mandar & Bonguis étoient deux autres Royaumes qui le bornoient au Septentrion, mais qui ont ſuivi la fortune de celui de Toraja, & de quelques autres Provinces, aujourd'hui ſoumiſes aux Rois de Macaſſar. Quelques-uns comptent cette grande Iſle au nombre des Moluques, dont elle n'eſt éloignée que d'environ quatre-vingt lieues.

Propriétés du Climat.

Sa ſituation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aiſément

(50) Dampier s'écarte un peu de cette meſure; l'Iſle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ ſept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle eſt ſous la Ligne, la partie Septentrionale eſt à un degré trente minutes du Nord; & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la ſupputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais, du côté du Septentrion, il y a une autre pointe, longue & ſerrée, qui regne au Nord-Eſt environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette pointe, eſt l'Iſle de Gilolo, d'où les Moluques ne ſont pas éloignées. Au Midi de l'Iſle Celebes, il y a un Golfe d'environ ſept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui regne dans le Pays, & va preſque droit au Nord. Ce Golfe contient pluſieurs petites Iſles. La ville de Macaſſar eſt à l'Occident de l'Iſle, & preſqu'au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Iſles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres ſont baſſes tout le long, car nous croiſâmes, preſque depuis un bout juſqu'à l'autre. La terre de ce côté-là eſt noire & profonde, extraordinairement graſſe, riche & pleine d'arbres. Il y a pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui ſe jettent dans la mer. Ce côté de l'Iſle paroît un bois continuel, dont les arbres ſont extraordinairement gros & grands. *Voyages de Dampier, T. II. pp.* 501 & 502.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

qu'il y regne une extrême chaleur. Peut-être seroit-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étoient moderées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la terre cinq ou six jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y employe dans son passage, en parcourant les signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mêlange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pays, y excite presque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y seroit très mal sain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font sentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très rare, le Pays est désolé par diverses maladies contagieuses; mais, lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouissent d'une santé si parfaite, qu'on les voit vivre sans maladies, jusqu'à l'âge de cent ou de six-vingt ans.

Variété des productions de l'Isle.

De toutes les Provinces, qui composent le Royaume de Macassar, il n'y en a point que la Nature n'ait distinguée par quelque faveur particuliere, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du Pays, par leurs Carrieres, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de Toraja fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines qui se précipitent des montagnes de Mamoja, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. Gervaise raconte, sur les témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras (51).

Or en poudre & en lingots.

Diverses especes de bois.

Les Terres de l'Isle Celebes sont remplies d'ébéniers, de bois de calambouc, de calamba, de sandal, & de quelques especes qui servent à teindre en verd & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plûpart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les Habitans en état de construire des Bâtimens de mer à meilleur marché qu'en aucun Port. Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits Bâteaux & des Fléches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espece de roseau croisse mieux. Au lieu d'un pied de diametre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarois en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

Beauté admirable de quelques Provinces.

D'autres Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites rivieres, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du Payfage. La variété en est infinie, ce sont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toujours verds; des fruits & des fleurs dans toutes les saisons; des oiseaux, qui ne cessent jamais de chanter. Entre le jasmin,

(51) Histoire de Macassar, p. 211.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

les roſes, les tubereuſes, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la terre produit d'elle-même, on donne un rang fort ſupérieur à celle qui ſe nomme *Bougna-Genay-Maura*. Elle a quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce, & ſe fait ſentir de beaucoup plus loin. Les Inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amere, qu'on employe pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſurtout, des fiévres pourpreuſes & peſtilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuſes plaines, ſont les citroniers & les orangers. Parmi les oiſeaux, dont le nombre eſt ſi grand que l'air en eſt quelquefois obſcurci, ſoit qu'il y naiſſent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Iſles voiſines, celui qu'on vante le plus, n'a guéres que la groſſeur d'une alouette. Son bec eſt rouge; le plumage de ſa tête, & celui de ſon dos ſont tout-à-fait verds; celui du ventre tire ſur le jaune, & ſa queue eſt du plus beau bleu du monde. Il ſe nourrit d'un petit poiſſon qu'il va chaſſer ſur la riviere, dans certains endroits, où l'inſtinct eſt le ſeul guide qui puiſſe le conduire. Il y voltige, en tournoïant à fleur d'eau, juſqu'à ce que ce poiſſon, qui eſt fort léger, ſaute en l'air & ſemble vouloir prendre le deſſus, pour fondre ſur ſon Ennemi. Mais l'oiſeau a toujours l'adreſſe de le prévenir. Il l'enleve de ſon bec, & l'emporte dans ſon nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant leſquels ſon unique occupation eſt de chanter. Enſuite, lorſque la faim le preſſe, il retourne à la chaſſe & ne revient point ſans une nouvelle proie. Cet oiſeau merveilleux ſe nomme *Ten-rou-joulon*. Le *Lourys* eſt une ſorte de perroquet preſqu'entiérement rouge, dont la gorge ſurtout eſt d'un rouge de feu très éclatant, & relevé par de petites raies noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres eſpeces de Perruches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété ſinguliere, qui lui fait garder un ſilence triſte & mélancolique; tandis que les autres ont toute l'apparence de gaieté, qui eſt ordinaire aux perroquets (52).

Bougna Genay-Maura, Fleur vantée.

Ten rou joulon, oiſeau d'une beauté ſinguliere.

Tous les fruits des Indes, ſurtout les Mangues, les Bananes, les Oranges & les Citrons, croiſſent admirablement dans l'Iſle de Celebes. Les Monguiers y ſont ſi grands & ſi touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur ſous leur feuillage, & qu'on y peut être à couvert des plus groſſes pluies. Les feuilles en ſont auſſi longues que celles du Noier. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broie. Leurs fruits, qui ſont de figure ovale & de la groſſeur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos Bons-Chrétiens d'Eté, mais beaucoup plus tendre; la chair fort ſucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noiau aſſez dur, dont l'amande eſt fort amere. On connoît qu'elles ſont mures, lorſqu'elles peuvent ſe peler avec l'ongle, comme l'Orange. Les Melons de Celebes ſont ſi rafraîchiſſans, que, malgré leur petiteſſe, la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif la plus ardente, & pour en préſerver un Voyageur pendant une journée entiere, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuſte ne l'eſt pas aſſez pour porter une grappe

Fruits qui diſtinguent l'Iſle Celebes.

Superſtition des Portugais.

(52) On ne s'attache qu'aux propriétés particulieres de l'Iſle.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

de Bananes, qui ſont les Figues du Pays. Elles ne ſont guéres plus groſſes que les nôtres; mais la plûpart ont près d'un pied de long, & le goût en eſt véritablement délicieux. Les Inſulaires leur donnent le nom d'Ontis. On y remarque, en les coupant, des croix ſi ſupérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais ſe faiſoient un ſcrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de reſpect pour le ſigne ſacré du Chriſtianiſme.

Noix, ſeul fruit de l'Europe, connu des Inſulaires. Ses uſages.

De tous les fruits qui croiſſent en Europe, l'Iſle Celebes ne produit que des Noix. Elles y ſont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille eſt incomparablement plus dure. Elles ne ſont pas même de ſi bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre pluſieurs remédes, dans leſquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en compoſent un onguent, qui vaut le meilleur Baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guériſon des plaies. Ils en font auſſi des flambeaux, en la faiſant bouillir avec la chair blanche du Coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduiſent des bâtons fort ſecs, qu'ils expoſent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux ſont auſſi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumiere que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorſqu'ils ſont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui égale ceux de France.

L'abondance des palmiers ſupplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pû faire croître dans l'Iſle, & lui procure continuellement une liqueur, que les Hollandois ne font pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'ils ne la trouvent pas tout-à-fait ſi ſaine. On n'en peut boire avec excès, ſans s'expoſer à la dyſſenterie.

Cotoniers de Celebes.

On voit, dans le Royaume de Macaſſar, de vaſtes Plaines, qui ne ſont couvertes que de cotoniers; & cet arbriſſeau s'y diſtingue auſſi par des propriétés ſingulieres. Ses fleurs, au lieu d'être jaunes, comme dans les autres Contrées de l'Aſie & de l'Afrique, y ſont d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très agréables à la vûe, mais ſans aucune ſorte d'odeur. Auſſi-tôt que la fleur eſt tombée, le bouton devient auſſi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui paſſe pour le plus fin de l'Inde.

Légumes communs ſous la Ligne.

On admire, que ſous la Ligne, non-ſeulement pluſieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, ſoient auſſi communs dans l'Iſle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens ſimples, dont les Habitans connoiſſent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment Ophyon, eſt celui dont on fait le plus de cas. C'eſt une ſorte d'arbuſte, qui croît ordinairement ſur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & ſauvages, qui ne ſont connus que des Inſulaires. Ses feuilles ſont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ſes rameaux, par une inciſion ſur laquelle on applique un vaiſſeau de bambou qui s'en remplit: mais lorſqu'il eſt plein, on obſerve ſoigneuſement qu'il n'y puiſſe entrer d'air. La liqueur s'y épaiſſit dans l'eſpace de quelques jours. Auſſi-tôt qu'elle acquiert une certaine conſiſtence, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans

Ophyon. Deſcription de ſes effets.

laquelle ils ont fait diſſoudre une de ces boules, après l'avoir fait paſſer par deux tamis différens, ils arroſent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digeſtion & qu'elle fortifie l'eſtomac. Mais ſon effet le plus certain eſt de les enivrer ; & le ſommeil qu'elle leur procure, dans cette ivreſſe, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préférent à tous les autres plaiſirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'eſt pas ſans danger. Il devient ſi néceſſaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'uſage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuſe langueur, & mourir de foibleſſe & d'abbattement. Mais il eſt encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en lethargie ; où s'il en prend plus d'un demi grain en ſubſtance, il s'endort preſqu'auſſi-tôt ; & ce ſommeil, de quelque douceur qu'il paroiſſe accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la groſſeur du riz, eſt un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés ; & le dévoiement le plus opiniâtre ne lui réſiſte pas long-tems. Les Macaſſarois en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & ſe rendre même inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures. Ils ont d'ailleurs une quantité ſurprenante de poiſons & d'herbes venimeuſes, dont ils compoſent une liqueur ſi ſubtile, qu'il ſuffit, dit-on, d'y toucher ou d'en reſſentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs fléches. Auſſi ne font-elles point de bleſſure qui ne ſoit mortelle ; & quand elles ſeroient empoiſonnées depuis vingt-ans, l'effet n'en ſeroit pas moins funeſte. On aſſure qu'il n'y a que la fumée, qui puiſſe leur faire perdre cette malheureuſe vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes reſſemblent beaucoup à l'Ophyon, & les Inſulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper : mais les animaux de l'Iſle, conduits par un inſtinct plus ſûr que la raiſon, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poiſons qui ſe trouvent ſous leurs pas.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ivreſſe qu'il cauſe.

Ses dangers.

Celebes n'eſt pas moins abondante en beſtiaux que l'Europe. Les bœufs y ſont auſſi gros ; & les vaches y donnent un lait qui n'eſt pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les Forêts, des troupeaux de cerfs & de ſangliers. L'Iſle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphans & de rhinoceros ; mais les ſinges y ſont comme en poſſeſſion de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns ſont abſolument ſans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une groſſeur proportionnée à celle de leur corps. On les diſtingue en deux principales eſpeces ; l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, ſe tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que ſur les pieds de derriere. Les blancs, parmi leſquels on en voit d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre, ſont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils font particuliérement la guerre aux femmes. Le premier, qui en apperçoit une, raſſemble auſſi tôt ſes Compagnons par des cris. Ils ſe ſaiſiſſent d'elle, ils lui font toutes ſortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pieces. Les ſeuls ennemis, que les

Celebes n'a point d'animaux carnaſſiers

Etranges récits qu'on fait des ſinges de Celebes.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Guerre que leur font les ſerpens.

ſinges ayent à redouter dans l'Iſle de Celebes, ſont d'affreux ſerpens, qui leur donnent la chaſſe nuit & jour. Quelques-uns ſont d'une ſi prodigieuſe grandeur, que d'un ſeul coup ils avallent un ſinge, lorſqu'ils peuvent le ſurprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les pourſuivent juſques ſur les arbres. Ceux qui ne ſe ſentent point aſſez forts pour leur faire une guerre ouverte, employent diverſes ſortes de ruſes. Ils obſervent le tems ou les ſinges s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le ſifflement approche de celui de quelques oiſeaux, montent ſur les arbres, s'y cachent ſous les feuilles, & ſe mettent tranquillement à ſiffler. Ce bruit attire les ſinges, qui ſont naturellement curieux; & le ſerpent, qui a comme le choix de ſa victime, ſaute ſur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché ſur une branche avec ſa queue, lui déchire les entrailles, & boit ſon ſang juſqu'à la derniere goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des ſerpens de Celebes, pour les ſinges, préſerve les villes & les campagnes de ce qu'elles auroient à ſouffrir de leur exceſſive multiplication. Il en reſte aſſez pour cauſer des allarmes continuelles aux Inſulaires, qui ont ſans ceſſe leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également laſcifs & voraces. A la vérité, le ſeul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, ſuffit pour les effrayer. On ajoute que ceux qui les pourſuivent en ſont ſouvent récompenſés par un autre avantage. Comme les ſinges, à l'exemple des chevres, mangent les boutons de certains arbriſſeaux, dont la digeſtion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excrémens, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar eſt le plus cher & le plus eſtimé. Les pierres en ſont plus rondes & plus groſſes que celles qui viennent des chevres; & l'expérience ſouvent prouvé qu'un grain des premieres produit autant d'effet que deux d es.

Seule grande riviere du Royaume de Macaſſar.

Tout le Royaume de Macaſſar n'eſt arroſé que par une grande riviere, qui le traverſe du Septentrion au Midi. Elle ſe jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquiéme degré de latitude Méridionale. Sa largeur eſt de plus d'une demie lieue à ſon embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, juſqu'à peu de diſtance de ſa ſource, elle n'eſt pas plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de ſon cours, elle ſe diviſe par une infinité de bras, qui ſe répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle eſt malheureuſement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre riviere de l'Orient; ces monſtres, ne ſe bornant point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelquefois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre le paſſage des petits Bâtimens. Ils les arrêtent; & ſe ſervant de leur queue comme d'un croc, ils les renverſent, & ſe jettent ſur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même riviere, des ſirenes (*) d'une prodigieuſe grandeur, dont les nâgeoires de devant ſont exactement taillées en forme de main.

Ses crocodiles & ſes ſirenes.

Port de Jompandam.

Quoique le lit de la riviere de Macaſſar ait aſſez de profondeur pour les plus grands Vaiſſeaux, il eſt coupé par un ſi grand nombre de ſables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, ſans

(*) Ou Lamantins.

échouer. Mais pluſieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui ſervent de retraite aux grands Bâtimens. On vante beaucoup celui de Jompandam, qui eſt dans le Détroit même, & dont la ville eſt bâtie ſur le rivage. Les Hollandois, qui en ſont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en aſſurer la poſſeſſion. Ils y ont conſtruit un Fort. Outre les richeſſes qu'ils tirent de l'Iſle, en or, en ſoie, en coton fin, en bois d'ébéne, de ſandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Iſle, ils ont fait, de cet Etabliſſement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres pays qui n'en ſont pas éloignés. De Macaſſar à l'Iſle de Borneo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandiſes, le trajet n'eſt que d'un jour de navigation. Aux Iſles d'Amboine, de Banda & de Bouton, qui leur fourniſſent la muſcade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Iſles de Terlattes & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de ſapan. Les Moluques, comme on l'a déja remarqué, en ſont à quatre-vingt lieues. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Iſles Philippines n'en ſont gueres à plus de trois cens. Auſſi Jompanda eſt devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoiſe, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macaſſar, & par conſéquent de l'Iſle entiere.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Etabliſſement avantageux des Hollandois.

Mancacara, qui en eſt la Capitale, & que les Rois ont choiſie pour leur ſéjour, eſt plus anciennement une belle & grande ville, dont les Fortifications ne ſont pas mépriſables, quoique les Hollandois ayent ruiné celles qui étoient l'Ouvrage des Portugais. Elle eſt ſituée un peu au-deſſus de l'embouchure de la riviere, vers le ſixiéme degré de latitude méridionale, dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles ſont battues d'un côté par la grande riviere. Ses rues ſont en aſſez grand nombre, & la plûpart fort larges. L'uſage du pavé n'y eſt pas connu; mais le ſable, dont elles ſont naturellement couvertes, y fait regner beaucoup de propreté. Elles ſont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec ſoin, parce que leurs maiſons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Moſquées; mais, quoique toutes les autres maiſons ſoient de bois, la vûe n'en eſt pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébéne, qui domine particuliérement, eſt d'un éclat qui ſurprend les Etrangers; & les pieces en ſont enchaſſées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toiſes de long, ſur une ou deux de largeur. Les fenêtres en ſont fort étroites; & le toît n'eſt compoſé que de grandes feuilles, dont l'épaiſſeur réſiſte à la pluie. La plûpart ſont élevées & ſoutenues en l'air, ſur des colonnes d'un bois ſi dur, qu'il paſſe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire ſoigneuſement après lui, lorſqu'il eſt entré; dans la crainte d'être ſuivi de quelque chien. Cet animal paſſe pour immonde; & ces Inſulaires, qui ſont les plus ſuperſtitieux de tous les Mahométans, ſe croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient ſe laver dans

Mancacara, Capitale du Royaume. Sa deſcription.

Beauté de ſes rues.

Agrément de ſes Edifices.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

la riviere auſſi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toît, qui eſt plat & fort bas, chaque maiſon a toujours trois croiſſans, dont deux ſont droits, & font les deux extrêmités. Celui du milieu eſt renverſé. On trouve, à Mancacara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut deſirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles Places, où le Marché ſe tient deux fois le jour; c'eſt-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable, s'il oſoit y paroître, & s'expoſeroit aux dernieres inſultes, de la part des enfans, qui ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. On nous repréſente, comme un ſpectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voiſins, chargées, les unes de poiſſon d'eau douce, qui ſe prend, à cinq ou ſix lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche eſt établie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particuliérement de Bontaim, village éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui ſe vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poiſſon. Autrefois les Inſulaires portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, juſqu'à faire ſcrupule de manger aucune ſorte d'animaux à quatre pieds: mais leur abſtinence ſe borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parce que le droit de chaſſer eſt réſervé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le ſanglier, qui eſt le plus commun des animaux ſauvages de l'Iſle, eſt compris dans l'abſtinence du porc; & l'uſage du Roi même, eſt de faire préſent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chaſſe.

Les hommes ſont exclus des Marchés publics.

Nombre des Habitans.

Avant les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes ſous la Domination d'un ſeul Maître, on ne comptoit pas moins de cent ſoixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macaſſar, & dans les villages voiſins, ſans y comprendre les femmes & les enfans. C'eſt avec cette nombreuſe milice qu'un des derniers Rois étendit ſes Conquêtes. Mais il ne reſte aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Autres Villes de Celebes.

Boné, Capitale de la Province de Bonguis, n'eſt guéres moins belle & moins peuplée que Mancacara, dont elle eſt éloignée de neuf ou dix journées. Vagiou, Soppen & Renuguy, ſont d'autres villes conſidérables de la même Province. Mandar & Mamoya, principales villes de la Province de Mandar, ſont à ſept journées de Mancacara; & Toroja, Capitale de la Province de même nom, n'en eſt guéres plus éloignée.

Les plus grandes villes du ſecond ordre, de la Province particuliere de Macaſſar, ne ſont entr'elles qu'à la diſtance de ſept ou huit lieues. Les principales ſe nomment Tallou, Touraté, Borobaſſou, toutes trois célébres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverſes ſortes de toiles de coton & d'étoffes de ſoie.

Qualités naturelles & figure des Macaſſarois.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui ayent reçu de la nature plus de diſpoſition que les Macaſſarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'eſprit

l'eſprit juſte, & la mémoire ſi heureuſe, qu'ils n'oublient preſque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils ſont grands & robuſtes, laborieux, capables de réſiſter aux plus grandes fatigues. Leur teint eſt moins baſané que celui des Siamois ; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écraſé. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, eſt chez eux une beauté, qu'on ſe plaît à former dès leur enfance. Auſſitôt qu'ils voient le jour, on les couche nuds, dans un petit panier, où leurs nourrices prennent ſoin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le preſſant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiede. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la nature. Delà vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Iſle, de boſſus ni de boiteux. On les ſévre un an après leur naiſſance ; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'eſprit, s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix ans, tous les enfans mâles, de quelque diſtinction ſont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami ; de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leurs meres, & par l'habitude d'une tendreſſe mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou ſeize ans, & la Loi leur donne alors le droit de ſe marier : mais il eſt rare qu'ils uſent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naiſſent preſque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquerent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une fleche, à tirer un fuſil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point auſſi qui manient mieux le cri & le ſabre. Le cri, qu'on a ſi ſouvent nommé dans cet Ouvrage, eſt une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Inſulaires de l'Inde, mais qui n'eſt nulle part ſi redoutable que dans le Royaume de Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en ſerpentant, comme nos Peintres repréſentent un raion du Soleil. Les Macaſſarois s'en ſervent particuliérement dans leurs duels, qui ſe font de deux manieres : tantôt ils ſe battent avec le ſabre & la rondache, tantôt ils ſont armés de deux cris. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pouſſe quelques bottes, qui finiſſent bientôt le combat ; car la moindre égratignure d'une arme, qui eſt ordinairement empoiſonnée, devient une playe ſi mortelle, qu'on déſeſpere du reméde. Auſſi ces querelles ſont-elles preſque toujours ſuivies de la mort des deux combattans. Leur maniere de décocher les fleches, n'eſt pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très léger, au bout duquel ils attachent une dent de Requin (53). Au lieu d'arcs, ils ont une ſarbacane, de bois d'ébene, longue d'environ ſix pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une fleche, qu'ils ſoufflent plus ou moins loin, ſuivant la force de leur haleine ; mais qui porte ordinairement juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt pas, & ſi juſte que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Leur éducation.

Leur inclination pour les armes.

Ce que c'eſt qu'un cri, & ſon uſage.

Sarbacanes, qui ſervent d'arcs.

(53) Poiſſon connu, qui a les dents aigues & tranchantes.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſés pour but.

Les Macaſſarois ſont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des perſonnes de qualité, eſt une longue veſte, qui leur deſcend preſqu'aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achetent des Hollandois. Les boutons, qui la ferment pardevant, ſont d'orfévrerie. Les manches en ſont fort étroites, & ſe boutonnent juſqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent deſſous, reſſemble aux nôtres; mais elle n'eſt que d'une petite étoffe de ſoie, raiée de pluſieurs couleurs. Leur ceinture eſt de brocard, d'une couleur différente de celle de la veſte; elle eſt fort large, & les deux bouts, qu'on laiſſe pendre juſqu'au deſſus du genou, ſont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorſqu'ils paroiſſent en public, ils mettent, par-deſſus cet habit, un petit manteau de mouſſeline, qui ſe porte négligemment. Le cri eſt paſſé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en ſont preſque toujours d'or maſſif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du betel, & leur bourſe, parce qu'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cri, un ſabre, qu'ils paſſent auſſi du côté droit, & dont la poignée eſt ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus ſimples ſoldats eſt d'ivoire ou de bois précieux. L'uſage commun du pais, eſt de marcher pieds nuds. Cependant les perſonnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de ſentir le ſable, chauſſent de petites ſandales moreſques, brodées d'or & d'argent, à peu près comme les ſouliers de nos Dames. Le chapeau eſt en horreur aux Macaſſarois; & leur reſpect va ſi loin pour le turban, qu'ils ne s'en ſervent qu'aux jours de Fête & de réjouiſſances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuſe, ſuivant le rang ou les richeſſes, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'eſt pas formé comme celui des Turcs; ce n'eſt qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajuſtent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Vieillards eſt blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus ſouvent rouges, verds ou raiés. C'eſt non-ſeulement une propreté, mais un uſage indiſpenſable pour les perſonnes de diſtinction, d'entretenir, ſur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne ſont pas moins curieux de ſe peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premieres années, ils ſe les font polir & limer; après quoi ils ſe les frottent avec du jus de citron, qui les rend ſuſceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne ſe fait pas ſans douleur, & ſans qu'il en coute du ſang. Mais l'empire de la mode n'eſt pas moins reſpecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macaſſarois ſe font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Les Macaſſarois ſont mieux vêtus que les autres Indiens.

Habits des hommes.

Pourquoi ils ſe couvrent la tête.

Modes ſingulieres pour leurs ongles & leurs dents.

Les femmes ont encore plus de paſſion pour la propreté que les hommes; mais elles ſont moins magnifiques. Elles portent des chemiſes d'une belle mouſſeline, qui leur deſcendent juſqu'aux genoux. Les manches en ſont étroites, & ſi courtes qu'elles ne paſſent pas le coude. Le col en eſt aſſez haut, pour couvrir entiérement le ſein. Elles portent deſſous une culotte

Habits des femmes.

de brocard d'or ou d'argent, qui ne differe de celle des hommes, qu'en ce qu'il eſt plus long, & qu'il paſſe toujours le gros de la jambe. Comme elles ſont d'une adreſſe extrême, rien n'eſt plus beau que la broderie d'or ou d'argent, dont les extrêmités de cette culotte ſont enrichies. Elles ont, par-deſſus, un jupon ſemblable à celui des femmes de France, qui n'eſt que de toile, ou de quelque étoffe legere, dans l'intérieur de leur maiſon; mais les jours de fête, elles en prennent un de mouſſeline raiée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond eſt ordinairement rouge, paroît dans toute ſa beauté. Leurs cheveux, qui ſont leur ſeule coeffure, ſont proprement noués par derriere. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorſqu'ils ſont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'eſt l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaine d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur noce, pour les faire ſouvenir qu'elles ſont leurs premieres eſclaves (54).

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Cérémonie qui aſſujettit les femmes à ſervir.

En effet, elles ſont ſouvent chargées de tous les offices domeſtiques. Il y a peu d'eſclaves dans l'Iſle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plûpart des autres Pays des Indes, aux peres & aux meres d'y vendre leurs enfans, ni aux perſonnes avancées en âge, d'engager leur liberté; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Priſonniers de guerre, porte la Cour à les faire tranſporter dans les Contrées voiſines. Gervaiſe raconte qu'étant à Siam en 1685, il vit arriver deux Vaiſſeaux Macaſſarois qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Conſtance, alors Miniſtre de ce Prince, en acheterent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambaſſadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choiſy en prirent auſſi quelques-uns, qui les ſuivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macaſſar venoit d'achever la Conquête.

Raiſon pour laquelle Celebes a peu d'Eſclaves.

(54) On paſſe ſur tous les uſages, qui ſont communs aux Macaſſarois, avec les autres Mahométans des Indes. Ainſi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage: mais ce qu'on va lire a le mérite de la ſingularité: » Après les » formalités établies, on méne les nouveaux » Mariés dans une chambre fort obſcure, » où il n'y a point d'autre lumiere que celle » d'une petite lampe, allumée dans un coin. » On les y laiſſe ſeuls pendant trois jours » & trois nuits, ſans qu'il leur ſoit permis » d'en ſortir, ni à perſonne d'y entrer. Une » vieille femme, ſe tient ſeulement à la porte, pour leur fournir tout ce qui leur eſt » néceſſaire; & cette retraite eſt ſi rigoureuſe, que pour leur ôter tout prétexte d'en » ſortir, il y a dans la chambre même, un » petit cabinet deſtiné aux beſoins naturels. » Les trois jours qu'ils paſſent enſemble ſont » employés, par les Parens & les Amis, en » feſtins & en réjouiſſances. Dès le matin, » du quatriéme jour, le nouveau Mari ſe » diſpoſe à prendre congé des Parens de ſa » femme, pour aller prendre poſſeſſion de » la Maiſon qu'il doit occuper; mais avant » qu'il ſorte de la chambre obſcure, un » Valet y porte, à la pointe du jour, une » barre de fer ſur laquelle ſont gravés quelques chiffres myſtérieux, avec un ſeau » d'eau fraîche. Le plus âgé de la Compagnie ſuit bientôt; & s'approchant du lit, » il oblige les deux Epoux de ſe lever, & » de ſe mettre tous deux les pieds nuds, ſur » la barre de fer. Alors il leur jette le ſeau » d'eau tout entier ſur le corps, en prononçant quelques prieres. Les Valets entrent » enſuite, pour eſſuyer leurs Maîtres, & » pour les aider à ſe vêtir. *Gervaiſe, ubi ſuprà, pages 220 & précédentes.*

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Nobleſſe de Celebes, diſtinguée de celle des Indiens.

La Nobleſſe, dans le Royaume de Macaſſar, n'eſt pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une diſtinction paſſagere, attachée ſuivant le caprice du Prince à la perſonne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne paſſe pas toujours à ſes deſcendans. Elle eſt fondée ſur des titres, qui la rendent perpétuelle. Auſſi les Nobles y ſont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du monde. On en diſtingue pluſieurs ſortes. Les principaux ſont ceux dont la Nobleſſe eſt attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des ſervices conſidérables à l'Etat. Les conceſſions de cette nature rendent une Terre inaliénable. Elles obligent les Poſſeſſeurs, de payer une certaine ſomme à la Couronne, & de ſervir le Roi dans ſes armées, à leurs propres frais, lorſqu'ils reçoivent l'ordre de le ſuivre. Cette Nobleſſe ſe tranſmet, ſans fin, aux Deſcendans de la même race; & s'ils meurent ſans enfans, leurs Terres ſont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puiſſance & d'autorité, que tous les vaſſaux d'une Seigneurie ſont obligés, ſans diſtinction de Sexe, de ſervir leur Seigneur par quartier; ou de ſe racheter du ſervice, par une ſomme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Deſcendans ſont diſtingués par le titre de *Dacus*, qui répond, parmi nous, au titre de Duc. Ils ne paroiſſent à la Cour qu'avec un nombreux cortege. Ils marchent immédiatement après les Princes du ſang. Ils rempliſſent les premieres Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Dacus eſt ſi honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maiſon Royale. Mais comme la multiplication d'une Nobleſſe, qui ne veut ſouffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles eſt fixé. Il n'eſt guéres plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les Anciens s'oppoſeroient à de nouvelles Créations; & le Roi ſe contente de ſoutenir ces illuſtres Races par les faveurs qu'il leur accorde, ſoit en leur diſtribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont poſſédées, ſoit en leur abandonnant les confiſcations & d'autres profits.

Premier ordre.

Second ordre.

Le ſecond Ordre de Nobleſſe eſt celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne ſe ſont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macaſſarois, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de ſon village en *Carré*. Ses enfans lui ſuccédent; mais quoique l'égalité regne dans cet ordre, les plus anciens jouiſſent d'une diſtinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du tems.

Troiſiéme ordre.

Les *Lolos*, qui ſont la troiſiéme Claſſe, compoſent la ſimple Nobleſſe. Ils ſont annoblis par des Lettres particulieres, & par quelques préſens qui répondent à leurs ſervices, ou par l'eſpérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo; mais les Dacus, les Carrés, & les vrais Lolos ſe gardent bien de prodiguer ces titres.

Le Gouvernement de Macaſſar eſt purement Monarchique. Les Rois qui occupent le Trône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort abſolus, toujours craints & reſpectés de leurs Sujets. La Couronne eſt héréditaire; mais les freres y ſuccédent, à l'excluſion des fils; ſoit qu'ils paſſent pour

ſes plus proches Parens, ſoit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroient l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen Biſet, qui régnoit en 1685, étoit le vingtiéme Roi de ſa race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le trône de Macaſſar, jouiſſoit d'une autorité abſolue. Outre les garniſons des Ports de mer, des villes, & des places frontieres, il avoit toujours en réſerve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune ſolde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les guerres auxquelles il devoit ſes Conquêtes, ſon armée étoit compoſée de quatre-vingt-huit mille hommes d'infanterie & de douze mille cavaliers.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBIS, OU MACASSAR.

L'Etendart royal de Celebes eſt ou blanc ou rouge. Un ancien uſage oblige les Rois de choiſir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il eſt parſemé de croiſſans, entrelaſſés de feuillages d'or & d'oiſeaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, ſous la garde de pluſieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont auſſi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves ſoldats, parce que ſa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établiſſement eſt d'autant plus ſage, que le drapeau de chaque Officier ayant ſa marque qui le diſtingue, il eſt facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il eſt toujours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui ſe paſſe autour de lui; & dans les marches, il ſe tient au milieu de ſon armée, où les Princes & les Dacus, avec leurs troupes, ſont plus ou moins éloignés de ſa perſonne, ſuivant le degré de leur Nobleſſe ou de leur dignité. Les Macaſſarois ont de ſi gros canons, qu'un homme y peut entrer ſans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a ſi peu de force, que ces monſtrueuſes pieces deviennent ſouvent inutiles (55). On campe chaque jour au ſoir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les chaleurs ſoient exceſſives, il eſt rare qu'on s'arrête juſqu'au lieu marqué pour le camp; & le repas du matin eſt la ſeule nourriture qu'il ſoit permis de prendre avant la fin du jour. Lorſque deux armées ſe rencontrent, les premiers momens du combat ſont furieux; ſurtout lorſqu'après avoir épuiſé toute leur poudre, elles en viennent au ſabre & au cri, qui font une expédition terrible. Mais cette eſpece de tranſport, où l'Ophyon jette les Macaſſarois à la vûe de leurs Ennemis, n'eſt pas ordinairement de longue durée. Une réſiſtance de deux heures fait ſuccéder l'abattement à la rage. Ceux qui connoiſſent leur caractere cherchent le moyen de les amuſer, pour laiſſer à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en deſordre.

Methodes militaires des Macaſſarois.

La plûpart de leurs autres uſages ont trop de reſſemblance avec ceux des Iſles voiſines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues: mais on ne ſe diſpenſera point de quelque détail ſur leur Religion, & ſur la maniere dont les Hollandois ſe ſont établis dans leur Iſle.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macaſſarois étoient encore dans les ténébres de l'Idolâtrie. Ils ne connoiſſoient rien de plus grand & de plus reſ-

Ce que leur Religion a de ſingulier.

(55) Gervaiſe, *ubi ſuprà*, page 189.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

pectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Aſtres étoient le tems de leur Culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par haſard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur priere, ils les ſuppoſoient irrités; & ſe hâtant de rentrer dans leurs Maiſons, ils ſe proſternoient devant leurs figures, qu'ils gardoient avec reſpect dans quelque lieu diſtingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zéle. Le premier & le quinziéme jour de la Lune étoient conſacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en ſacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métempſycoſe étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur uſage particulier, quelques-uns de ces animaux: mais ils ſe faiſoient un devoir de les immoler au Soleil & à la Lune, parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur exiſtence, & de tout ce qu'ils poſſedoient, à l'heureuſe fécondité de leurs influences. Ces Sacrifices ſe faiſoient réguliérement, juſques dans les moindres villages; & l'on voyoit des Peres, qui n'ayant plus rien à ſacrifier, après avoir immolé tous leurs beſtiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples ſur la terre, parce qu'ils n'y trouvoient pas de matiere aſſez précieuſe pour compoſer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands Sacrifices ſe faiſoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les Sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des Peres de famille, devant la porte de leurs Maiſons, à la vûe de tout le voiſinage.

Depuis l'introduction de l'Alcoran, dans l'Iſle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne ſerviſſent à faire retomber les Inſulaires dans l'Idolâtrie, ne permet gueres aux Voyageurs de remonter à la ſource d'un Culte ſi ſimple, ni d'approfondir les autres antiquités de l'Iſle. Cependant l'Auteur qu'on vient de citer, ayant eu l'occaſion de converſer, à Siam, avec un grand nombre de Macaſſarois, apprit d'eux que malgré la Doctrine de la tranſmigration des Ames, leurs Ancêtres ne faiſoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiſeaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'Ame aſſez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête auſſi ſale que le cochon; & celui des oiſeaux leur paroiſſoit trop petit, ou du moins compoſé d'organes trop foibles & trop mal diſpoſés, pour recevoir une Ame humaine, & lui laiſſer la liberté de ſes opérations. Ils avoient auſſi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les ſituations qui l'attendoient ſucceſſivement après la ſéparation du corps; & cette opinion leur faiſoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs anciens tombeaux, quantité de vaſes, de braſſelets, de chaînes & de lingots d'or.

Idées des Macaſſarois ſur l'origine des choſes.

Leurs Docteurs enſeignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y avoient toujours exercé une ſouveraine puiſ-

ſance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, juſqu'au jour d'une malheureuſe querelle, où le Soleil avoit pourſuivi la Lune dans le deſſein de la maltraiter; que s'étant bleſſée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la terre, qui étoit tombée par haſard dans la ſituation qu'elle garde encore; que cette lourde maſſe s'étant entr'ouverte, dans ſa chûte, il en étoit ſorti deux ſortes de Geans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poiſſons; que dans leur colere, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais ſans y cauſer quelque naufrage: que les autres Geans s'étoient enfoncés juſqu'au centre de la terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorſqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faiſoient trembler la terre, & qu'ils renverſoient quelquefois des villes entieres: qu'au reſte la Lune étoit encore groſſe de pluſieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucheroit ſucceſſivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être conſommés par l'ardeur du Soleil; mais qu'elle accoucheroit naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit beſoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel ſe partageroit également entre l'un & l'autre, c'eſt-à-dire, que le Soleil régneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Tel étoit le ſyſtême des Macaſſarois, lorſque deux Marchands de l'Iſle furent conduits aux Moluques, par des entrepriſes de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Chriſtianiſme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galva, qui commandoit alors dans la Forteresſe de ſa Nation, ſe fit un honneur de les inſtruire. Ils demanderent le baptême; l'Iſle étoit ſans Prêtre: ils le reçurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncerent l'Evangile, avec un zéle qui leur attira bientôt un grand nombre de diſciples. Mais les Rois de l'Iſle marquerent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la nature. Le ſeul Roi de *Soppen*, après avoir paru longtems incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaiſſeau Portugais, qui étoit venu charger du bois de Sandal, pour demander de nouvelles inſtructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute ſa famille & une partie de ſa Cour.

Comment le Chriſtianiſme fut introduit dans Celebes.

Quelques Hiſtoriens racontent qu'un Roi de *Sion*, touché de cet exemple, ſe fit baptiſer avec le Roi de Soppen: mais Gervaiſe aſſure que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Iſle de Celebes; à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que la mémoire en ſoit effacée dans l'eſprit des Inſulaires. » Ce pays n'eſt connu, dit il, d'aucun Ma» caſſarois; & les plus habiles Géographes en ignorent l'exiſtence. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, » fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il réſolut d'y contribuer par la ferveur de ſon zéle: mais tous ſes efforts ne purent lui faire

Il y eſt détruit par le Mahométiſme.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Hiſtoire ſingulière de ce changement.

trouver l'occaſion de paſſer dans l'Iſle de Celebes ; & d'autres Miſſionnaires, que les Portugais firent partir pluſieurs fois, à la priere du Roi de Soppen, n'y arriverent pas plus heureuſement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Iſle de Sumatra, qui ſe trouvoient à la Cour du Roi de Macaſſar, en prirent occaſion de lui propoſer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire ſortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même-tems, quatre de ſes principaux Officiers, dans des vûes fort oppoſées : deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fuſſent capables de réſoudre ſes difficultés ; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener auſſi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même ſecours. Il s'étoit perſuadé qu'après avoir examiné ſoigneuſement l'une & l'autre Religion, il lui ſeroit aiſé de ſe déterminer pour la meilleure. Son Conſeil loua cette réſolution ; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageaſſent l'eſprit des Peuples, ils lui repréſenterent que pour l'intérêt de la paix, il devoit embraſſer la Religion de ceux qui arriveroient les premiers ; d'autant plus qu'il pouvoit eſpérer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voie, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la foibleſſe de s'y engager ; & tous ſes Sujets firent, avec lui, le même ſerment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ſes Docteurs. Ils arriverent, à Macaſſar, avant les Portugais, & le Roi ſe fit circoncire. Pour rendre ſon engagement plus ſolemnel, ils l'obligerent de faire bâtir une ſuperbe Moſquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, ſon frere, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la Nouvelle Moſquée ; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frotterent de leur ſang les murs & les portes. Après une entrepriſe ſi hardie, ils n'eurent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réunis à celui de Macaſſar ; & dans l'eſpace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les ſemences du Chriſtianiſme.

Ce fut dans ces circonſtances qu'on vit arriver à Jompandam des Vaiſſeaux Portugais & des Miſſionnaires, ſous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur ſurpriſe. Ils employerent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi ſur ſon erreur, & pour l'engager du moins à les écouter ; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Cependant il en uſa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ſes Etats, il prit occaſion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ſes propres frais, une fort belle Egliſe, dans une ville qu'il leur avoit accordée pour demeure ; & les Miſſionnaires eurent la permiſſion de s'y établir, ſous prétexte de rendre les devoirs de leur profeſſion aux Portugais. Il laiſſa même à ceux d'entre ſes Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de perſéverer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaiſe, dont il redoutoit la puiſſance, qu'il voyoit croître de jour en jour : mais les Miſſionnaires

res, expliquant mieux ſes diſpoſitions, déplorerent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tomberent preſqu'en même-tems ſur cette ville, en furent regardés comme une juſte punition (56).

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

La Conquête de l'Iſle entiere, qui fut entrepriſe par le même Prince (57), & terminée par ſon Succeſſeur, y ouvrit enſuite un chemin facile au Mahométiſme. Mais rien n'a tant ſervi à l'y confirmer, que l'établiſſement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chaſſer les Portugais (58). Tavernier raconte, au ſecond Tome de ſes Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne pouvant pardonner aux Jéſuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambaſſadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuſer la liberté du Commerce, prit la réſolution de s'en vanger, non-ſeulement ſur tous les Jéſuites, mais ſur tous les Marchands Portugais; qu'ayant appris que les Vaiſſeaux, qu'ils envoyoient, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches Marchandiſes de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte conſidérable, pour les prendre ou les couler à fond; » & qu'elle avoit pû former ce deſſein » avec juſtice, pour ſe dédommager des cinq cens mille écus qu'elle avoit em» ployés inutilement à l'Ambaſſade de la Chine. Mais d'autres ſont perſuadés que c'eſt un prétexte ſpécieux, dont les Hollandois ont coloré leur uſurpation. Si leurs Ambaſſadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raiſons que la défiance naturelle des Chinois. Un Voyageur eſtimé nous fait un récit plus ſimple, » ſur le témoignage de pluſieurs perſonnes déſin» téreſſées, & d'une probité reconnue, qui en avoient appris les circon» ſtances de la bouche même de ceux qui avoient eu le plus de part à » cette expédition (59).

Etabliſſement des Hollandois dans l'Iſle Celebes.

Prétexte dont il fut coloré.

Vers l'année 1560, la Compagnie Hollandoiſe envoya quelques-uns de ſes principaux Officiers à *Sombanco*, qui regnoit alors dans le Macaſſar, pour lui demander la permiſſion de trafiquer avec ſes Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déja tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de Batavia. Les Députés de la Compagnie furent traités avec diſtinction, & partirent ſatisfaits. Quelques Vaiſſeaux Hollandois, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du Traité, arriverent heureuſement au Port de Jompandam. Ils y firent un profit ſi conſidérable, qu'ils emporterent le

Hiſtoire d'une étrange révolution.

(56) Elle fut affligée de la peſte, de la famine, & de la guerre. *Gervaiſe, ubi ſuprà, page 258.*

(57) Une mort imprévûe arrêta le cours de ſes Victoires. Il avoit enlevé la femme d'un des plus grands Seigneurs de ſa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en vanger. Un jour que le Roi, pour donner le plaiſir de la pêche à ſa Maîtreſſe, l'avoit fait monter ſeule avec lui ſur une Barque, il s'y gliſſa parmi les Rameurs; & ſe jettant ſur lui, il le fit tomber mort de cinq ou ſix coups de poignard. Enſuite il ſe précipita dans la mer, ſans qu'on ait jamais pû ſavoir ce qu'il étoit devenu.

(58) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Egliſes qu'ils ont fait abbatre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pû beaucoup contribuer à la converſion de ces Peuples. On ſçait qu'ayant fait chaſſer les Miſſionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir régner Mahomet, que d'y voir ſuivre Jeſus-Chriſt. *Ubi ſuprà*, pages 262 & 263.

(59) *Ibidem*, page 61.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

deſſein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la premiere fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la réſolution de tourner tous leurs efforts à ſe défaire de ces dangereux Rivaux. L'entrepriſe devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & conſidérés du Roi; mais le Conſeil de Batavia fonda toutes ſes eſpérances ſur les moyens qu'il réſolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, ſur les Vaiſſeaux qui devoient aller à Macaſſar, un certain nombre de ſoldats choiſis, qui ſe diſperſeroient adroitement dans les Provinces, ſous les prétextes ordinaires du Commerce; mais particuliérement dans celle de Bouguis, où il ſeroit plus aiſé de jetter des ſemences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquiſe; qu'entre ces Emiſſaires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du ſecret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables ſermens; qu'on attendroit que leur nombre fût aſſez grand, pour lever le maſque avec ſûreté; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux préſens continuels, par leſquels il étoit à propos d'amuſer le Roi & ſes Miniſtres; enfin, qu'on ménageroit aſſez les Portugais & les Jéſuites, pour ne leur donner aucun ſujet de défiance & de plainte.

Avec quelle adreſſe les Hollandois concertent un deſſein.

Comment ils l'accomplissent.

Cet étrange projet eut tout le ſuccès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs ſoldats, bien entretenus, & diſperſés, pendant quelques années, dans les Provinces, ſe raſſemblerent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent ſe joindre aux mécontens de Bouguis. Ils s'avancerent, en corps d'armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut ſi prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déja paſſé la riviere qui ſépare les deux Provinces. Ce Prince ne laiſſa pas de raſſembler quelques troupes, avec leſquelles il eut la fermeté de ſe préſenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureuſement, il les força de chercher leur ſalut dans la fuite. Ils repaſſerent la riviere, pour attendre, ſur ſes bords, les ſecours qu'on leur avoit fait eſperer de Batavia. Le Roi, qui eut le tems de former une armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poſte, il ſe réduiſit à les fatiguer par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'allarme juſques dans leur Camp.

Les Hollandois, au déſeſpoir de ſe voir ſi mal ſecondés, & commençant à craindre que leurs Partiſans ne s'accommodaſſent avec le Roi par quelque Traité ſecret, employerent un ſtratagême, dont l'Auteur aſſure, » que le » ſouvenir eſt encore en exécration dans les Indes (60). Après s'être apper» çus que l'armée royale venoit, pendant la nuit, boire & ſe rafraîchir à » la riviere, ils choiſirent, dans leurs troupes, quelques Montagnards, qui » connoiſſoient les herbes venimeuſes; & dans l'eſpace de quelques jours, » ils s'en firent apporter aſſez, pour empoiſonner toutes les eaux. Ce deſſein » demandoit beaucoup de juſteſſe dans leurs meſures. Ils avoient obſervé » l'heure que leurs Ennemis prenoient pour ſe rafraîchir. En jettant les her» bes, quelques lieues au-deſſus du camp royal, ils les faiſoient arriver

(60) *Ibidem*, page 71.

» dans le tems, où ces Malheureux ſe croyoient libres de ſatisfaire leur ſoif. » Les uns mouroient immédiatement, de la force d'un poiſon qui n'a nulle » part autant de ſubtilité qu'à Celebes. Les autres ſe traînoient avec peine » juſqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons, & » les rendre témoins d'un déſaſtre, dont ils ne comprenoient pas encore la » cauſe. Enfin le Roi, & ceux qui étoient échappés à la mort, ouvrant les » yeux ſur le ſort qui les menaçoit à leur tour, ne penſerent qu'à s'éloigner » de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas ſans pouſſer des cris d'horreur, » qui devinrent, pour eux, une nouvelle ſource d'infortune. Les Hol- » landois, avertis par ce tumulte, repaſſerent promptement la riviere, » & les pourſuivirent juſqu'à la portée du canon de la Capitale, où » le Roi fut obligé de ſe renfermer. Ils n'eurent pas la hardieſſe de l'aſſié- » ger; mais, blocquant la Place, ils s'efforcerent de couper la communi- » cation des vivres, pendant que deux Vaiſſeaux de leur Nation, gardoient » le Port & bouchoient le paſſage de la mer. En même tems ils mirent le » feu de toutes parts au riz, dont on étoit prêt à faire la récolte. Ils pillerent » tous les villages voiſins; ils forcerent les Habitans de chercher une » retraite dans les montagnes. Les troupes, qui reſtoient au Roi dans la » ville, firent pluſieurs ſorties, ſous la conduite de *Daen-Ma-Allé*, frere » de ce Prince; mais leurs Ennemis, comptant d'obtenir bientôt par la fa- » mine, ce qu'ils n'étoient pas ſûrs d'emporter par la force, prirent toujours » le parti de ſe battre en retraite. En effet les proviſions, qui s'étoient trou- » vées dans la Place, furent bientôt épuiſées. Le riz s'y vendit au poids » de l'or; & pendant pluſieurs mois, on n'y vêcut que du cuir de différens » animaux, qu'on faiſoit bouillir dans de l'eau pure.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

Ils empoiſonnent une riviere.

Famine à laquelle ils réduiſent la Capitale de Macaſſar.

» Les eſpérances du Roi étoient fondées ſur les Vaiſſeaux Portugais, qui » venoient mouiller, tous les ans, dans le Port de Jompandam, & qu'il » attendoit de jour en jour. Ils arriverent enfin; mais quelle fut la ſurpriſe » des Macaſſarois, à la vûe de trente autres voiles, qui parurent preſqu'auſ- » ſitôt, avec le Pavillon de Hollande, & qui envelopperent la petite Flotte » dont ils ſe promettoient du ſecours? Deux des plus gros Vaiſſeaux Hol- » landois mirent à terre quelques compagnies de ſoldats, qui avoient or- » dre de ſe joindre aux Rebelles de Bouguis. Cinq autres attaquerent la » Forteresſe Portugaiſe; & leur artillerie étant fort nombreuſe, ils n'eurent » beſoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens » périrent ſous les ruines; & ceux, qui ſe trouverent vivans, lorſque l'En- » nemi entra dans la Place, aimerent mieux périr les armes à la main, » que d'accepter la compoſition qu'on leur offrit. Le Gouverneur avoit été » tué dès la premiere décharge. Sa femme, ne pouvant lui ſurvivre, fit » une action, dont la mémoire ſe conſerve encore. Elle raſſembla tout ce » qu'elle avoit de richeſſes, en pierreries & en lingots d'or; elle en fit char- » ger, ſous ſes yeux, les plus gros canons de la Forteresſe; & pour ôter, » aux Hollandois, le plaiſir de poſſeder de ſi précieuſes dépouilles, elle mit, » de ſa propre main, le feu aux pieces, qui étoient pointées du côté de » la mer. Enſuite, elle alla ſe poſter courageuſement dans l'endroit le plus » dangereux, où elle trouva bientôt la mort.

Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe.

Elle s'empare du Fort & détruit la Flotte Portugaiſe.

Généroſité d'une femme.

» Pendant que les cinq Vaiſſeaux Hollandois achevoient de battre la For-

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» tereſſe & la ville de Jompandam, les autres étoient aux priſes avec » la petite Flotte Portugaiſe, qui ſe vit auſſi forcée de céder à l'iné- » galité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. » De ſept Vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, trois furent brûlés, deux » coulés à fond; & les deux, qui reſtoient, tomberent entre les mains de » l'Ennemi. Les ſept Capitaines & les principaux Officiers avoient perdu » la vie dans une ſi belle défenſe, & l'avoient vendue ſi cher, qu'ils ac- » quirent plus de gloire, dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent » tirer de leur Victoire.

L'effet d'une Mine aſſujettit Celebes aux Hollandois.

» Auſſitôt, la Flotte victorieuſe s'avança vers la Capitale du Royaume, » qui n'eſt éloignée que de cinq ou ſix lieues du Port. Elle eſt ſituée un » peu au-deſſus de l'embouchure de la riviere, dans un canton très agréa- » ble, mais qui n'a rien d'avantageux pour ſa défenſe. Auſſi fut-elle atta- » quée par mer & par terre. Les Hollandois ne laiſſerent pas d'y trouver » plus de réſiſtance, qu'ils ne s'y étoient attendus. Le Roi, qui étoit exercé » à la guerre depuis ſa premiere jeuneſſe, s'y défendit avec autant de juge- » ment que de courage. Daen-Ma-Allé, ſon frere, ſe diſtingua par des ac- » tions ſi ſurprenantes, que les Hollandois en conçurent une jalouſie, qui » leur fit jurer ſa perte. Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du » Palais, de l'Arſenal, & de la meilleure partie des murailles de la ville, » qu'une mine fit ſauter en l'air, ſans que les Macaſſarois, à qui cette eſ- » pece d'attaque étoit inconnue, puſſent en deviner la cauſe, jetta le Roi » dans une ſi vive allarme, qu'il fit demander la paix. Il ne put obtenir » qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on convint des conditions » ſuivantes.

Conditions de leur Traité avec le Roi & ſes Succeſſeurs.

» Que la Ville, la Forteresſe & le Port de Jompandam demeureroient, » en propriété, à la Compagnie Hollandoiſe, avec leurs dépendances, qui » furent étendues, par les Vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; » & que le Roi renonceroit à tous ſes droits ſur ces trois poſſeſſions, pour » lui & pour ſes Succeſſeurs.

» Que les Jéſuites ſeroient chaſſés du Royaume, tous leurs biens confiſ- » qués, au profit de la Compagnie, pour la dédommager des frais de l'Am- » baſſade, qu'on les accuſoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine, » leurs maiſons raſées, & leurs Egliſes démolies.

» Que les Portugais ſeroient privés des Gouvernemens, des Charges & des » Dignités, dont il avoit plû au Roi de les honorer; leurs Magaſins fer- » més & leurs Fortifications détruites: qu'ils ſortiroient inceſſamment du » Royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire » aucun Commerce; & que, pour leur en ôter tous les moyens, ils ſeroient » relégués dans quelque village éloigné des villes.

» Que le Roi feroit partir inceſſamment un Ambaſſadeur pour Batavia, » avec des préſens proportionnnés à ſes richeſſes, pour obtenir, du Con- » ſeil, la ratification du Traité.

» Que les Hollandois s'obligeroient, de leur part, auſſi long-tems que le » Roi & ſes Succeſſeurs ſeroient fidéles à leurs promeſſes, de ne leur cau- » ſer aucun trouble dans la poſſeſſion de ſes Etats; d'entrer dans tous leurs » intérêts, & de les aſſiſter dans leurs guerres, étrangeres ou domeſtiques;

» de continuer le Commerce qu'ils avoient commencé avec leurs Sujets, » c'eſt-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordinaire, les Mar- » chandiſes qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans le Port.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

» Daen-Ma-Allé refuſa de ſigner un Traité, qui lui parut humiliant pour » ſa Patrie. Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions, & » nomma un des principaux Seigneurs de ſa Cour, pour le porter à Bata- » via, avec deux cens pains d'or, & d'autres préſens de la même richeſſe. » Après la ratification, les Jéſuites & la plus grande partie des Portugais » ſortirent du Royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raiſons, fu- » rent capables d'y retenir, ſe virent honteuſement relegués dans un village » nommé *Borobaſſou*, où ils menent encore une vie obſcure & languiſ- » ſante.

Les Jeſuites & les Portugais ſont chaſſés de l'Iſle.

» Depuis cette révolution, les Hollandois ont ſatisfait aſſez fidélement » aux Loix qu'ils ſe ſont impoſées. Ils ſont attachés à leurs engagemens, par » les avantages qu'ils trouvent continuellement dans le Commerce de l'Iſle, » & par la crainte de perdre un des meilleurs Ports des Indes (61).

Conduite des Hollandois.

Mais il manqueroit quelque choſe à ce détail hiſtorique, ſi l'on n'y joignoit les avantures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus curieux, qu'il jette du jour ſur un événement mal éclairci dans les Relations du Royaume de Siam. Les Hollandois trouverent bientôt le moyen de rendre ce Prince odieux, ou ſuſpect, au Roi ſon frere. Ils firent entrer dans leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-tems avec une folle paſſion, & pour laquelle il avoit un excès de confiance, dont Ma-Allé lui avoit ſouvent repréſenté le danger. Cette femme, excitée tout à la fois par ſon reſſentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Celebes, prit occaſion du refus que le Prince avoit fait de ſigner la Paix, pour faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui perſuada inſenſiblement que le Peuple, prévenu en ſa faveur, n'attendoit qu'un moment favorable pour l'élever ſur le trône. Les Hollandois ſeconderent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un témoignage de leur attachement. Ils parlerent d'une conjuration, dont ils expliquoient les circonſtances. Enfin n'ayant rien épargné pour faire comprendre, au Roi, que ſa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par celle de ſon frere, ils pouſſerent le zéle juſqu'à ſe charger de l'exécution, & leurs ſervices furent acceptés (62).

Hiſtoire de Daen Ma Allé.

Les Hollandois s'engagent à le tuer.

Ma-Allé, tranquille dans ſon innocence, ne s'occupoit qu'à gémir des malheurs de ſa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui avoit entendu la derniere conférence où ſa mort avoit été réſolue. Sa premiere réſolution fut d'aller trouver le Roi, ſon frere, pour ſe juſtifier dans ſon eſprit; mais ſes amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagerent à ſortir ſecrétement du Royaume. Une Barque, aſſez bien équipée, ſe trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, ſans être apperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers qui compoſoient toute ſa ſuite. L'un

Comment il évite la mort.

(61) *Ubi ſup.* pages 57 & précédentes. (62) *Ibid.* page 95.

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR.

portoit ſon bouclier, ſon carquois & ſon ſabre; l'autre étoit chargé de ſes pierreries, & de tout ce qu'il avoit pû raſſembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'eſpace de deux jours, à l'Iſle de Java. On ne nous apprend point dans quel Port; mais il ſe trouva dans les Etats d'un Prince de ſon Sang, qui le reçut avec toutes ſortes d'honneurs. Bientôt il y épouſa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Auteur la nomme *Ancqué-Sapia*. Comme il la vit dans la ſuite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas paſſer pour un portrait d'imagination. » Ce n'étoit pas la plus » belle femme des Indes; mais elle avoit beaucoup d'eſprit, & l'humeur » fort enjouée, avec un caractere de grandeur qui avoit aſſez de rapport à » celui du Prince. Le bruit des grandes actions, par leſquelles il s'étoit di» ſtingué, avoit eu plus de part que ſon rang, à l'inclination qu'elle avoit » conçue pour lui. Cependant ſa famille s'étoit crue fort honorée de la voir » rechercher par un Prince, qui, tout fugitif & tout malheureux qu'il étoit » alors, ne laiſſoit pas d'être l'héritier préſomptif d'une riche Couronne, » & qui pouvoit raiſonnablement eſpérer qu'en ſe rétabliſſant un jour dans » les bonnes graces du Roi, ſon frere, il rentreroit en poſſeſſion de tous les » biens qu'il avoit abandonnés.

Il paſſe dans l'Iſle de Java & s'y marie.

Portrait d'Ancqué Sapia, ſa femme.

Les deux premieres années de leur mariage ſe paſſerent fort heureuſement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince ſi redoutable avoit choiſi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etabliſſement, qu'ils le trouverent trop proche de Macaſſar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré ſon Protecteur, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit plus long-tems dans ſes Etats. Ma-Allé fut averti de l'orage qui ſe formoit ſur ſa tête. Il ne voulut point expoſer ſes amis à ſe voir enveloppés dans ſa diſgrace; & réſiſtant à toutes leurs inſtances, il ſe rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déja fait offrir pluſieurs fois un aſile & de l'emploi ſous ſa protection. Il partit, de Java, avec la Princeſſe ſon épouſe & quelques fidéles ſerviteurs. Enſuite, plus de ſoixante familles Macaſſaroiſes, qui s'étoient trouvées dans cette Iſle, lorſqu'il y étoit arrivé, ſe déterminerent à le ſuivre, par un ſimple mouvement d'eſtime & d'affection, qui leur fit ſouhaiter de partager ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune.

Il eſt obligé de ſe retirer à Siam.

Il arriva au Port de Siam, en 1664, ſur un Vaiſſeau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit préſent, à la Princeſſe, de quantité de pierres précieuſes & de vaſes d'or. Il aſſigna, pour leur entretien, une penſion proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Tréſorier de la Couronne, ſous le titre de Doya-Paedi, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit diſtribuer, à tous ceux qui l'avoient ſuivi, des terres pour leur ſubſiſtance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir ſur le trône.

Accueil qu'il y reçoit.

Pendant pluſieurs années, ſa reconnoiſſance parut égale à tant de bienfaits. » Jamais, dit un Voyageur qui écrivoit ſur le témoignage de ſes » propres yeux, on ne vit d'exemple d'un plus ſincere & plus fidéle at» tachement. Mais, faiſant profeſſion du Mahométiſme, l'intérêt de ſa Re-

ligion, qu'il crut offenſée par quelques mauvais traitemens que les Mores de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conſpiration qui lui couta la vie (63). La Princeſſe Anqué Sapia, morte depuis quelques années, lui avoit laiſſé deux fils, que les Miſſionnaires François demanderent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une éducation Chrétienne, au College de Louis le Grand (64).

DESCRIPTION DE L'ISLE CELEBES, OU MACASSAR. Sa Mort.

(63) On trouve toutes les circonſtances de cet évenement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

(64) Ils y furent baptiſés, ſous la protection de Louis XIV & de Monſeigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé Louis Daen-Rourou; & le ſecond, Louis Dauphin Daen-Toulalo. On n'a pas publié la ſuite de leurs Avantures; mais il eſt certain qu'avant la mort de Daen Ma-Allé, leur Pere, la Couronne de Macaſſar, qui lui appartenoit par les Loix fondamentales du pays, étoit paſſée ſur la tête de Craen-Biſet, ſon Neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi ſuprà*, pages 9, 10, & 110.

VOYAGE D'ENGELBERT KÆMPFER, AU JAPON.

INTRODUCTION.

TOUS les Voyages de ce Recueil, qui ont eu juſqu'à preſent quelque rapport au Japon, n'étoient qu'un prélude, pour la Relation dont on va donner l'Extrait. Quelques peintures, diſperſées dans le cours des neuf premiers Volumes, répondroient mal à l'idée qu'on a dû ſe former d'une ſi belle & ſi riche contrée. Mais ſa ſituation, qui appartient également aux Voyages par l'Eſt & par l'Oueſt, ſemble demander l'ordre & les gradations qu'on a pris ſoin d'obſerver. Commençons ici par de juſtes éclairciſſemens, ſur l'Auteur, dont nous allons emprunter les lumieres (65).

Extrait de la Vie de Kæmpfer.

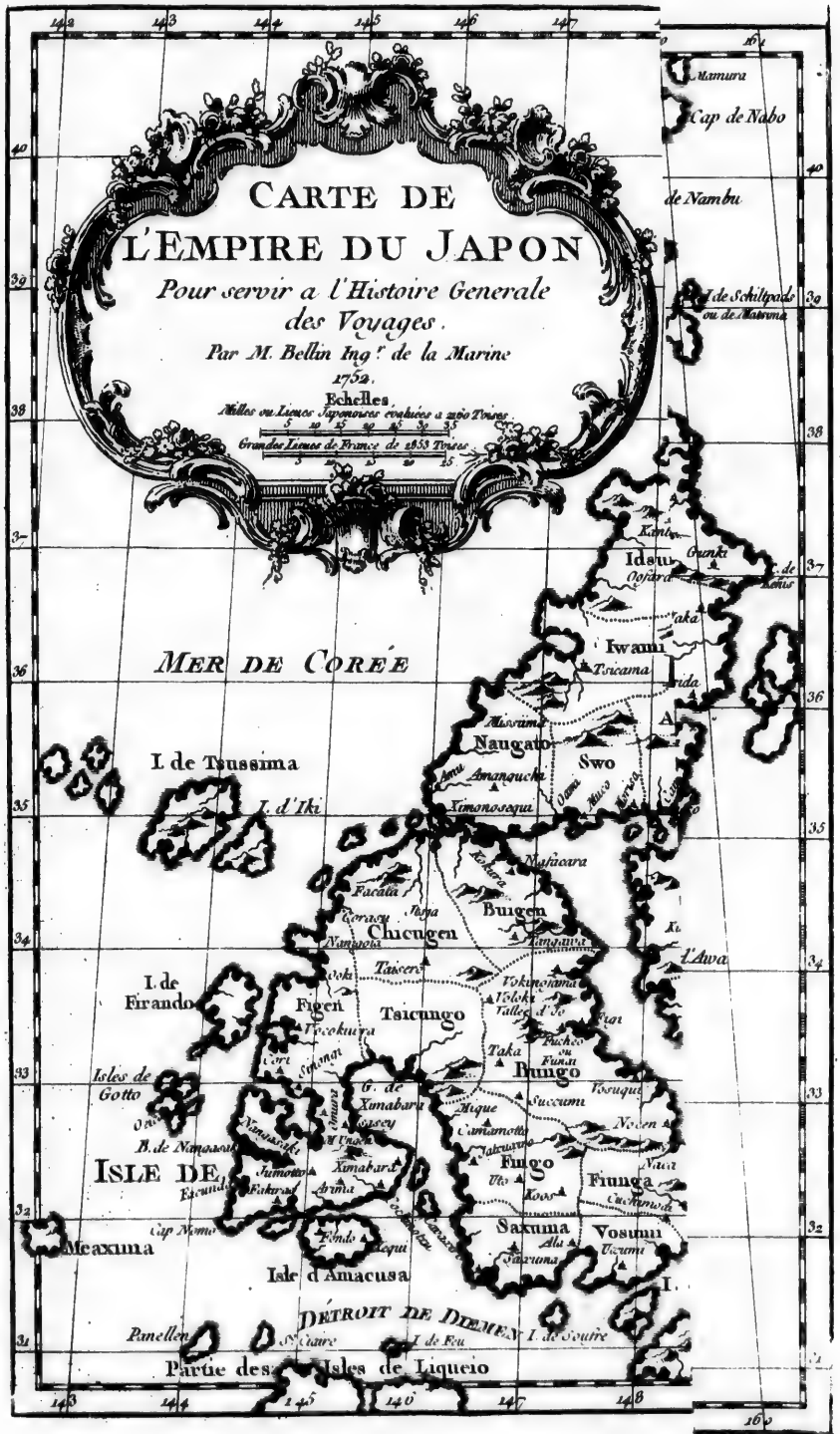
Son Traducteur nous apprend qu'*Engelbert Kæmpfer* étoit né le 16 de Septembre 1651, à Lemgow, petite ville du Cercle de Weſtphalie, & que ſon pere, Miniſtre de cette ville, n'ayant rien épargné pour ſon éducation, il ſe diſtingua, dès ſa premiere jeuneſſe, par ſes progrès dans les Langues étrangeres & dans toutes les Sciences. Cependant ſon principal objet fut la Médecine & l'Hiſtoire naturelle. Après avoir paru avec éclat, dans pluſieurs grandes villes d'Allemagne & de Pologne, il ſe rendit en Suede, où de pluſieurs offres, par leſquelles on s'efforça de l'attacher au ſervice de la Nation, il accepta l'Office de Sécretaire d'une Ambaſſade, que le Roi Charles XI. envoyoit à la Cour de Perſe. Il partit de Stockolm, le 10 de Mars 1683, avec M. Fabricius, Ambaſſadeur Suedois; & paſſant par la Ruſſie pour s'embarquer ſur la Mer Caſpienne, il arriva heureuſement à Niſabad, d'où il ſe rendit à Siamachi, Capitale de la Province de Schirvan. Dans la néceſſité d'attendre les ordres de la Cour de Perſe (66), il employa cet intervalle à viſiter autour de lui tout ce qui lui parut digne de ſa curioſité. C'eſt à ces ſavantes & laborieuſes courſes, que le Public doit ſon Recueil d'obſervations (67) ſur ce qu'il nomme les ſept Merveilles de la peninſule d'Okeſra (68). Enſuite, pendant le ſéjour qu'il fit en Perſe, il ſe mit en état de donner, dans le même Ouvrage, une idée exacte de ce grand Royaume.

(65) Son Voyage, publié d'abord en Allemand, a été traduit en François, par M. Naudé, Réfugié François, à Londres, d'après la Traduction Angloiſe de M. Scheuchzer, de la Société Royale de Londres, ſous le titre d'Hiſtoire naturelle, Civile & Eccléſiaſtique de l'Empire du Japon. Edition de 1732, à la Haye, chez Goſſe & Neaulme, trois volumes *in*-12.

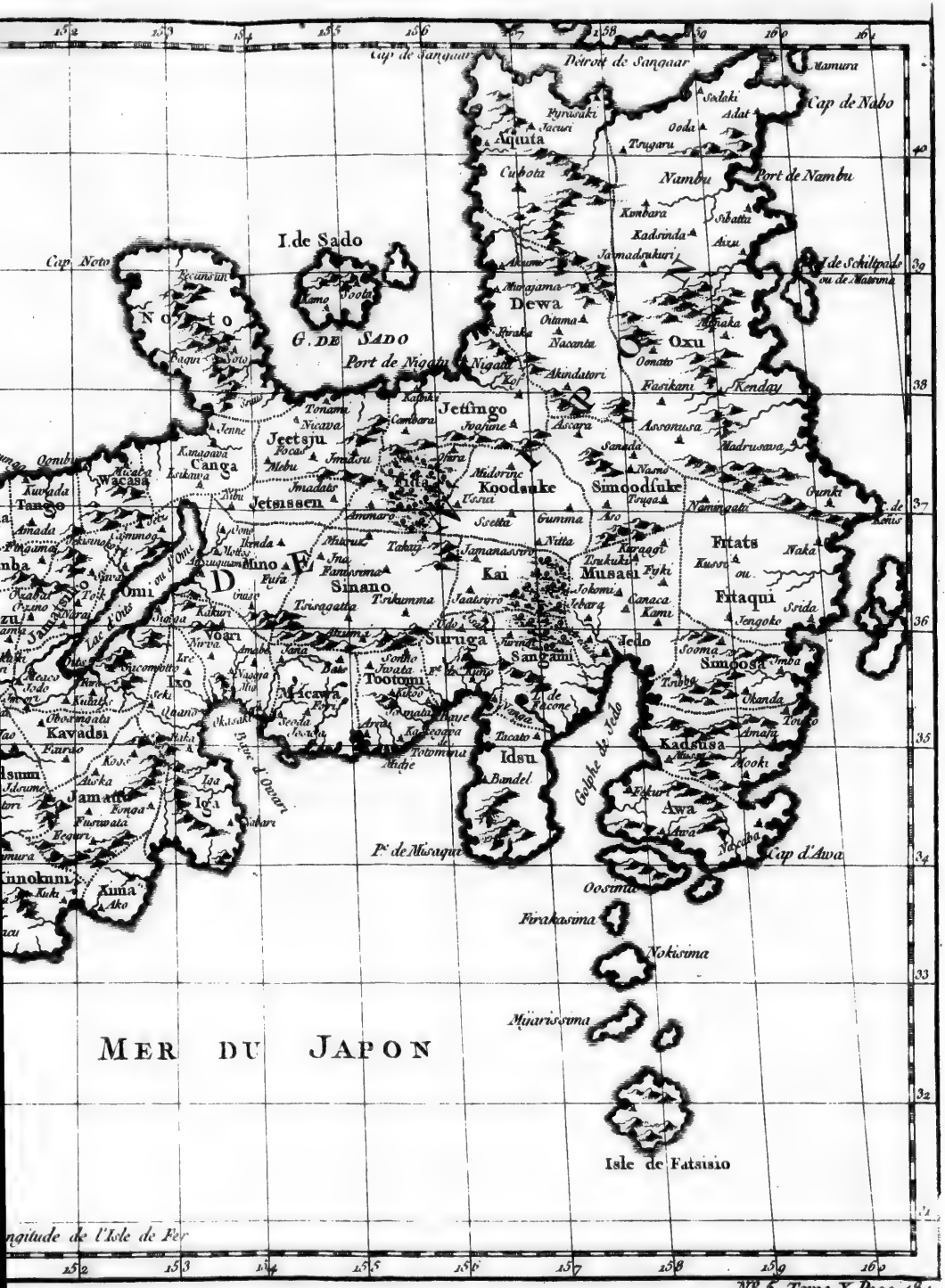
(66) *Voyez* les Relations précédentes de ce Recueil.

(67) Sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, Ouvrage publié en 1712.

(68) Entr'autres, la ville de Baku, ſur la Mer Caſpienne; les Monumens de l'antiquité, qui reſtent dans le voiſinage; les Fontaines de Naphte; la Campagne brulante; le Lac bouillant; la Montagne qui renferme, dans ſon ſein, une terre fine pour les Potiers, &c.


CARTE DE
L'EMPIRE DU JAPON
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages.
Par M. Bellin Ing.r de la Marine
1752.
Echelles.
Milles ou Lieues Japonoises evaluées a 2500 Toises.
Grandes Lieues de France de 2853 Toises
MER DE COREE
Idsu
Iwami
Naugato
Swo
I de Tussima
I. d'Iki
Chicugen
Buigen
Tsicungo
Bungo
Figen
Firando
Fingo
Saxuma
Vosumi
Meaxima
Isle d'Amacusa
DETROIT DE DIEMEN
Partie des Isles de Liquejo
Cap de Nabo
de Nambu
Mamura
Kami
Oosaka
Yaka
Tsicama
Naugato
Amanoucki
Ximonoseqva
Facata
Bungen
Chicugen
Tsicungo
Bungo
Fingo
Saxuma
Vosumi
Meaxima
Isle d'Amacusa
Isles de Gotto
B. de Namosso
ISLE DE
Cap Nomo
Panellen
Pte. des
Isles de Liquejo
I. de Soutre
I. de Feu
Ste. Claire
Voir Page X. Page 484

CARTE DE
L'EMPIRE DU JAPON
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages.
Par M. Bellin Ingr de la Marine
1752.
Echelles
Milles ou Lieues Japonoises evaluées a 2500 Toises
Grandes Lieues de France de 2853 Toises
I. d'Oki
MER DE CORÉE
I de Tsussima
I. d'Iki
Idsumo
Jmaba
Tasima
Tango
Tamba
Iwami
Booki
Munasaca
Sitzu
Omi
Bingo
Bitsu
Bigen
Farima
Aki
Naugato
Swo
Kavadsi
Idsumi
Jamato
Isle Awasi
Sanoki
Chicugen
Bungen
Tosa
Awa
Kinokuni
Xima
I. de Firando
Figen
Tsicungo
Bungo
I. DE XIXOCO
Isles de Gotto
ISLE DE
Fingo
Finuga
XIMO
MER
Meaxuma
Isle d'Amacusa
Saxuma
Vosumi
I. d'Iquisenqui
DÉTROIT DE DIEMEN
I. de Tacuxima
Partie des Isles de Liqueio
Longitude de l'Isle de Fer


Cap de Sangaar
Detroit de Sangaar
Mamura
Cap de Nabo
Aquita
Cubota
Nambu
Port de Nambu
I. de Sado
Cap Noto
Kambara
Kadsinda
Sibatta
Aizu
Jamadsukuri
I. de Schiltpads ou de Matsima
Dewa
G. DE SADO
Port de Nigata
Oxu
Jetsingo
Jetsiu
Canga
Wacasa
Koodsuke
Simoodsuke
Kenday
Tango
Jetsissen
Fitats
Fitaqui
Omi
Mino
Kai
Musasi
Sinano
Suruga
Sangami
Jedo
Ixo
Micawa
Tootomi
Kavadsi
Idsu
Bandel
Golphe de Jedo
Awa
Cap d'Awa
Oosima
Firakasima
Nokisima
Mijarisima
MER DU JAPON
Isle de Fatsisio
Pte de Misaqui
Longitude de l'Isle de Fer

me. L'Ambaſ
l'année 1685,
gé de lui, por
Chirurgien, en
Golfe Perſique
moins digne a
ſion qu'il avo
quelques infirm
put dérober à
ches (69).

La Flotte, c
mens Hollando
ſur la Côte de
& dans l'Iſle d
re. Batavia, o
champ. Après
il revint en Eu
degré de Doct
occaſion qu'il p
ſes Voyages (7
par un heureux
1715, il mou
xante-cinq ans
dans la même

Empruntons

(69) Il nous a
ſa Deſcription de
la Province de L
& de ſes Animau
mal dans l'eſtoma
bains chauds, d'u
de mille curioſité
Montagne; celle
baume précieux,
dans la Province
cueille une fois l
pompe & de céré
Roi de Perſe ſeu
l'*Aſſa fœtida*, ou
drogue; & ſur la
de la préparer; ſ
Medinenſis des Ec
qu'il nomme le
lier, qui ſe nour
muſcles en différ
main; ſa deſcript
oriental, qui vien
nifere; ſa curieuſ
tylifere, qui croît
tes eſpeces, de ſa
enfin un grand

me. L'Ambaſſadeur Suedois ayant terminé ſes négociations vers la fin de l'année 1685, Kæmpfer, entraîné par ſon goût pour les Voyages, prit congé de lui, pour entrer au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe à titre de Chirurgien, en chef, d'une Flotte de cette Nation, qui croiſoit alors dans le Golfe Perſique; emploi moins honorable que celui qu'il abandonnoit, & moins digne auſſi de ſa qualité de Médecin; mais plus convenable à la paſſion qu'il avoit de voyager. Il partit auſſi-tôt pour Bander-Abaſſi, où quelques infirmités le retinrent juſqu'à la fin de Juin 1688. Le tems, qu'il put dérober à la maladie, fut encore employé à de curieuſes recherches (69). INTRODUCTION.

La Flotte, qu'il joignit enfin, ayant ordre de toucher à divers Etabliſſemens Hollandois, dans l'Arabie heureuſe, dans les Etats du Grand-Mogol, ſur la Côte de Malabar, dans l'Iſle de Ceylan, dans le Golfe de Bengale & dans l'Iſle de Sumatra, il ſaiſit avidemment chaque occaſion de s'inſtruire. Batavia, où il arriva au mois de Septembre 1689, lui fournit un autre champ. Après ſon Voyage, au Japon, qui fut d'environ deux ans & demi, il revint en Europe, au mois d'Octobre 1693. L'année d'après, il prit le degré de Docteur en Médecine, dans l'Univerſité de Leyde. Ce fut à cette occaſion qu'il publia dix remarques, des plus ſingulieres qu'il eût faites dans ſes Voyages (70). Etant retourné dans ſa Patrie, il finit ſes Courſes, en 1700, par un heureux mariage; & ſa conſtitution s'étant fort alterée vers l'année 1715, il mourut à Lemgow le 2 de Novembre 1715, âgé d'environ ſoixante-cinq ans. Son mérite fut célebré par un Diſcours funebre, imprimé dans la même ville.

Empruntons ſon éloge critique d'un de nos bons Ecrivains, dont per- Jugement critique ſur ſon ouvrage.

(69) Il nous a valu, dit le Traducteur, ſa Deſcription de la Montagne Benna, dans la Province de Laar, celle de ſes Plantes & de ſes Animaux, du Bezoar, de l'animal dans l'eſtomac duquel il ſe trouve, des bains chauds, d'un baume particulier, & de mille curioſités qu'on obſerve ſur cette Montagne; celle de la Mumie naturelle, ce baume précieux, qui dégoute d'un rocher dans la Province de Doar, & qu'on recueille une fois l'année avec beaucoup de pompe & de cérémonie, pour l'uſage du Roi de Perſe ſeul: ſes Obſervations ſur l'*Aſſa fœtida*, ou la plante qui produit cette drogue, & ſur la maniere de la recueillir & de la préparer; ſes remarques ſur la *Vena Medinenſis* des Ecrivains Arabes, ou ſur ce qu'il nomme le Dracunculus, Ver ſingulier, qui ſe nourrit dans les interſtices des muſcles en différentes parties du corps humain; ſa deſcription du ſang de dragon oriental, qui vient, dit-il, d'un palmier conifere; ſa curieuſe hiſtoire du palmier dactylifere, qui croît en Perſe, de ſes différentes eſpeces, de ſa culture, & de ſon uſage; enfin un grand nombre d'autres Obſervations, qui n'ont pas encore vû le jour. *Vie de l'Auteur, pages* 13 & 14.

(70) Sur le célebre *Agnus-Ali-Scythica*, ou Borometz, prétendu Zoophite, qu'il démontre pour une fiction, occaſionnée peut-être par la reſſemblance du mot Borometz, avec le nom Ruſſien *Borannetz*, & le nom Polonois Borannek, qui ſignifient une eſpece particuliere de moutons, qu'on voit aux environs de la Mer Caſpienne, dans la Tartarie Bulgarienne & dans le Koraſan; ſur le goût amer des eaux, dans la Mer Caſpienne; ſur la véritable Mumie de Perſe, nommée *Muminahi*; ſur la Torpille, poiſſon ſingulier, qui engourdit les doigts de ceux qui le touchent; ſur le ſang de dragon oriental; ſur le *Dracunculus*, ou *Vena Medeni*, des Ecrivains Arabes; ſur l'*Andrum*, ſorte d'Hydrocele, ou de rupture aqueuſe, & ſur le Perical, ulcere aux jambes; deux maladies communes entre les Malabares; ſur la maniere Japonoiſe de guérir la colique, par l'acuponction; ſur le *Moxa*, cauſtique dont les Chinois & les Japonois font un fréquent uſage. *Ibid.* p. 17.

INTRODUCTION.

ſonne ne diſconviendra que le jugement doit être particuliérement reſpecté, ſur une matiere qui a fait long-tems le ſujet de ſon travail.

» On ne peut refuſer à Kæmpfer, dit le Pere de Charlevoix, la juſtice de » convenir que ſes Mémoires ſont remplis de recherches curieuſes, touchant » l'origine des Japonois, les richeſſes de leur pays, la forme de leur Gouver- » nement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que perſonne » les différens ſyſtêmes de leur Religion; de nous avoir donné des Faſtes » chronologiques de cet Empire, des Deſcriptions qui intéreſſent, une Hiſ- » toire naturelle de ces Iſles aſſez exacte, & d'aſſez bonnes obſervations » pour la Géographie : mais il s'en faut bien que tout cela rempliſſe le » titre d'Hiſtoire du Japon, qu'on a donné à ſon Ouvrage, où l'on ne voit que » des traits détachés de l'Hiſtoire ancienne & moderne, en très petit nom- » bre, & la plûpart puiſés dans des ſources fort peu ſûres. En un mot, » preſque tout ce qui manquoit aux Hiſtoires précédentes, ſe trouve ici; » mais on n'y voit rien de ce qu'elles contiennent. C'eſt le Journal d'un Voya- » geur curieux, habile, ſincere, qui s'eſt un peu trop fondé ſur des tradi- » tions populaires; mais ce n'eſt pas une Hiſtoire.

» Le Traducteur Anglois a mis, à la tête de ſa Traduction, une Préface » qui contient des remarques fort ſenſées & fort recherchées ſur tout ce » qui eſt au Nord du Japon; & la Carte, dont il a pris ſoin de l'enrichir, » eſt la moins imparfaite qu'on ait eue, juſqu'à préſent, de cet Empire (71).

Comme le principal reproche du Pere Charlevoix regarde les ſources de l'Ouvrage, qu'il traite de peu ſûres, & l'excès de confiance, dont il accuſe l'Auteur pour les Traditions Populaires, il eſt juſte de faire parler un moment Kæmpfer pour ſa propre défenſe, avec l'avantage d'être reconnu, par ſon Critique, pour un Voyageur habile & ſincere.

Kæmpfer défendu par lui-même.

» Je puis proteſter, dit-il, dans ſa Préface, que la Deſcription & l'idée, » que je donne des choſes, quoique peut-être imparfaite & ſans élégance, » eſt exactement conforme à la vérité, ſans embelliſſement, & telle que les » choſes m'ont paru. Il eſt vrai que, quant aux affaires ſécrettes de l'Em- » pire, je n'ai pû m'en procurer des informations amples & détaillées. De- » puis l'extirpation de la Religion Romaine, les Marchands Hollandois & » Chinois ſont comme empriſonnés. L'Empire eſt fermé à toute ſorte de » Commerce & de communication avec les Etrangers; & la réſerve des » Naturels doit être extrême, avec ceux qui ſont tolérés dans l'Empire. Les » Japonois, qui ont le plus de liaiſon avec nous, ſont obligés, par un ſer- » ment ſolemnel, de ne pas nous entretenir ſur les affaires d'Etat & de Reli- » gion. On les engage, par ce ſerment, qui ſe renouvelle chaque année, » à s'obſerver & à ſe trahir mutuellement. Mais quelque grandes que ſoient » ces difficultés, elles ne ſont pas inſurmontables. En premier lieu, cette » Nation reſpecte peu les ſermens qu'elle a prêtés au nom de certains Dieux » ou Eſprits, que pluſieurs n'adorent point, & que la plûpart ignorent. La » crainte du ſupplice eſt ordinairement le ſeul motif qui les arrête. D'un » autre côté, ſi l'on met à part l'orgueil & l'humeur guerriere des Japo-

(71) Elle contient auſſi un Catalogue des Auteurs, qui ont écrit ſur le Japon, avec un jugement critique de leurs Ouvrages; & les noms de divers Livres Japonois, que Kæmpfer rapporta de ſon Voyage.

» nois, ils ſont civils, polis, curieux autant qu'aucune Nation de l'Uni-
» vers, aimant le Commerce & la familiarité des Etrangers, & ſouhaitant
» avec paſſion d'apprendre leurs hiſtoires, leurs arts & leurs ſciences. Mais,
» comme nous ne ſommes que des Marchands, qu'ils placent au dernier rang
» des hommes, & que, d'ailleurs, l'extrême contrainte dans laquelle on nous
» tient, ne peut guéres leur inſpirer que de la jalouſie & de la défiance,
» nous ne pouvons nous concilier leur amitié, que par notre libéralité, par
» notre complaiſance, & par tout ce qui eſt capable de flatter leur vanité.
» C'eſt ainſi que j'acquis plus de faveur, auprès de nos Interprêtes & des
» Officiers qui venoient chaque jour chez nous, que perſonne n'avoit pû
» s'en flatter depuis les réglemens auxquels nous ſommes aſſujettis. En leur
» donnant des conſeils, des médecines, des leçons d'Aſtronomie & de Ma-
» thématiques, des cordiaux & des liqueurs de l'Europe, je pouvois leur
» faire toutes les queſtions qui me venoient à l'eſprit. Ils ne me refuſoient
» aucune inſtruction; juſqu'à me réveler, lorſque nous étions ſeuls, les
» choſes mêmes ſur leſquelles ils doivent garder un ſecret inviolable. Ces
» informations particulieres m'ont été d'un grand uſage, pour recueillir les
» matériaux néceſſaires à l'Hiſtoire du Japon, que je méditois. Cependant,
» peut-être ne me ſerois-je jamais vû en état d'exécuter mon deſſein, ſi,
» parmi d'autres occaſions favorables, je n'avois eu le bonheur de rencon-
» trer un jeune homme ſage & diſcret, par l'entremiſe duquel je reçus les
» lumieres qui me manquoient encore. Son âge étoit d'environ vingt-quatre
» ans. Il entendoit, en perfection, le Japonois & le Chinois. A mon arrivée,
» on me le donna pour me ſervir, & en même-tems pour étudier, ſous
» moi, la Médecine & la Chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec
» ſuccès, ſous ma direction, l'Ottona, qui eſt le principal Officier de notre
» Iſle, lui fit obtenir la permiſſion de demeurer à mon ſervice, pendant
» mon ſéjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce Seigneur ſouffrit même
» qu'il m'accompagnât dans nos deux Voyages à la Cour; c'eſt-à-dire, qu'il
» allât quatre fois d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, faveur qui s'ac-
» corde rarement à des perſonnes de cet âge, & qu'on n'avoit jamais ac-
» cordée à qui que ce ſoit, pour un tems ſi long. Comme je ne pouvois
» guéres parvenir à mon but, ſans lui apprendre le Hollandois, je lui en-
» ſeignai cette langue avec tant de ſoin, qu'en une année il l'écrivoit & la
» parloit mieux qu'aucun de nos Interprêtes. J'ajoutai, à ce bienfait, les
» meilleures leçons d'Anatomie & de Médecine, dont je fuſſe capable; à
» quoi je joignis encore de gros gages. En récompenſe, il me fit avoir des
» inſtructions auſſi étendues qu'il étoit poſſible, ſur l'état de l'Empire, ſur
» le Gouvernement, ſur la Cour Impériale, ſur la Religion établie dans
» l'Etat, ſur l'Hiſtoire des premiers âges, & ſur ce qui ſe paſſoit chaque
» jour de remarquable. Il n'y avoit aucun livre, ſur aucune ſorte de matie-
» re, qu'il ne m'apportât d'abord, & dont il ne m'expliquât ce que je vou-
» lois ſçavoir. Comme il étoit ſouvent obligé d'emprunter ou d'acheter des
» uns & des autres, je ne le laiſſois jamais ſortir, ſans lui donner de l'ar-
» gent, pour ſe mettre en état de me ſatisfaire (*).

Il ſemble que ces explications, d'un homme *habile* & *ſincere*, peuvent

(*) Préface de l'Auteur.

INTRODUCTION.

recevoir ici le nom de Défenſe ou d'Apologie, quoiqu'elles ayent précédé l'accuſation. Ajoutons que le Pere Charlevoix n'a pas fait difficulté d'employer ce qu'il y a de plus utile & de plus curieux dans Kæmpfer, & qu'il l'a donné tout entier dans un autre ordre. A l'égard de la qualité d'Hiſtorien, qu'il lui refuſe, c'eſt une ſimple difficulté de nom, qui ne porte que ſur la forme, ou du moins ſur un défaut d'ordre & de plenitude, que le Critique reproche au ſujet. Peut-être ne faut-il l'attribuer qu'aux deux Traducteurs; d'autant plus qu'effectivement Kæmpfer n'a pris que le ton d'un Journal. On ne s'en plaindra point ici, puiſque lui refuſer le titre d'Hiſtorien, c'eſt le rendre de plein droit au Recueil des Voyages.

§ I.

Kæmpfer ſe rend de Batavia au Japon. Circonſtances de ſon arrivée.

KÆMPFER. 1690.

DEPUIS plus d'un ſiécle que l'entrée du Japon eſt interdite à toutes les Nations de l'Europe, ſans autre exception que les Hollandois, auxquels l'Auteur ſuppoſe qu'on croit plus de bonne foi qu'aux autres Européens (72), la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales y envoye, tous les ans, une Ambaſſade; & dans cette occaſion, ſes Miniſtres ont la liberté de paroître à la Cour, pour remercier l'Empereur de ſes bienfaits (73). C'eſt le ſeul tems qu'un Voyageur puiſſe choiſir, pour viſiter un Pays qui n'eſt pas moins inacceſſible, par les difficultés naturelles de ſa ſituation, que par la rigueur des Loix. Kæmpfer, qui ſe trouvoit à Batavia en 1690, accepta l'Office de Chirurgien, qu'on lui offrit, à la ſuite de l'Ambaſſade. L'embarquement ſe fit le 7 de Mai, & la navigation fut d'environ quatre mois. Elle n'eut rien de plus remarquable que celle de divers Voyageurs, qu'on a déja repréſentés dans la même route. Mais le Navire Hollandois, qui ſe nommoit le Waalſtroom, ayant relâché à Siam pour y charger quelques Marchandiſes, Kæmpfer y recueillit les circonſtances d'un célébre événement, dont la mémoire étoit fort récente, & qui ne peut avoir été ſi bien éclairci par nos Hiſtoriens (74).

Départ de Batavia.

Seul tems où les Européens puiſſent entrer au Japon.

C'étoit l'année d'auparavant, que M. Conſtance (75), ce fameux Miniſtre de Siam, dont on a fait admirer la fortune & le mérite, dans d'autres Relations de ce Recueil (76), avoit perdu la vie par une révolution, qui avoit ruiné l'établiſſement des François. Si la ſincerité de Kæmpfer répond ici à l'éloge qu'on en a fait, ſon récit eſt ſi précieux qu'il ne doit être rapporté que dans ſes termes. Mais on doit ſe rappeller, qu'au départ des Ambaſſadeurs François, Desfargues, Officier de conſidération, étoit demeuré Commandant de la Forteresſe de Bancock, avec une garniſon d'environ quatre cens hommes.

Eclairciſſemens ſur la révolution de Siam & ſur le ſort de M. Conſtance.

(72) Kæmpfer, Tome I. p. 2.

(73) On verra, dans la Deſcription, à quelles humiliations ils ſont aſſujettis.

(74) On n'en doutera point, ſi l'on conſidere que les François étoient alors bannis du Royaume, & que le Pere d'Orleans, Auteur de l'Hiſtoire de M. Conſtance, n'a pû être ſi bien informé.

(75) Kæmpfer le nomme Conſtantin.

(76) *Voyez* le Tome IX. de ce Recueil.

Kæmpfer laisse douter, si les vûes de M. Constance n'alloient pas jusqu'à l'Autorité Royale. Cependant ce soupçon paroît détruit par d'autres explications. Le Roi étoit attaqué d'une mortelle hydropisie. M. Constance, de concert avec les François & quelques Officiers de la Couronne, pensoit à mettre sur le trône Moupi-Torso, gendre de ce Prince, & son fils adoptif. » On devoit se défaire de Petraatia, fils de la sœur du Roi, de ses deux fils, » & des deux freres du Monarque, qui étoient les héritiers présomptifs de » la Couronne; en un mot, de tous ceux qui s'opposoient aux desseins » des Conjurés. Le pere & les parens de Moupi avoient déja levé qua- » torze mille hommes, qui étoient dispersés; & pour faciliter l'exécution de » ce dessein, M. Constance, ayant trouvé le moyen de se glisser sécrettement » dans l'appartement du Roi, lui persuada que, pendant sa maladie, il » seroit avantageux, pour la sûreté de sa personne, de faire venir le Géné- » ral François & une partie de sa garnison, à Louvo (77), où le Roi étoit » alors, ville à quinze lieues au Nord de la Capitale. Pendant que Des- » fargues étoit en chemin, la conspiration fut découverte pat le fils de Pe- » traatia, qui, s'étant trouvé, avec deux concubines du Roi, dans un ap- » partement voisin de celui où les conjurés tenoient Conseil, eut la curiosité » de prêter l'oreille à la porte. Il en informa aussi-tôt son Pere. Petraatia en » instruisit le Roi; & se hâtant ensuite de faire appeller, à la Cour, Moupi, » M. Constance, & les Mandarins de leur parti, il les fit charger de chaînes, » malgré le chagrin que cette hardiesse parut causer au Roi. Depuis quelque » tems, M. Constance s'étoit absenté de la Cour : mais s'y voyant rappellé, il » ne put s'excuser, quoiqu'il appréhendât quelque accident sinistre. On dit » même qu'il prit congé de sa famille, avec un visage triste & abatu. » Peu de tems après, la chaise d'argent, dans laquelle il avoit coutume de » se faire porter, étant revenue vuide à sa maison, donna lieu à ses amis » & à ses domestiques, de mal augurer de son sort, & de se disposer à » partager son infortune. On étoit au 19e de Mai 1689. Deux jours après, » toutes les objections du Roi n'empêcherent point Petraatia, de faire » couper la tête à Moupi. Il la jetta aux pieds de M. Constance, qui étoit » chargé de chaînes, en lui disant; voilà votre Roi. La mort tragique de » Moupi toucha beaucoup le Roi, qui l'aimoit tendrement. Il demanda avec » instance qu'on ne fît aucune indignité à son corps, & qu'il fût enterré dé- » cemment; ce qui lui fut accordé. Alors, on employa l'adresse pour sur- » prendre le Pere de Moupi, dans ses Terres, entre la Capitale & Louvo; & » tous leurs Partisans furent dispersés. A l'égard de M. Constance, après » avoir été livré à la question, & réduit, pendant quinze jours, au pain & » à l'eau, il fut mis, le soir, dans une chaise commune, sans être instruit » de son sort. On le conduisit d'abord à sa maison, qu'il trouva saccagée. » Sa femme étoit prisonniere dans une écurie. Loin de lui dire adieu, elle » lui cracha au visage, & ne voulut pas même souffrir qu'il embrassât son » fils unique, âgé de quatre ans. Un autre fils, qu'il avoit eu d'elle, étoit » mort depuis peu, & n'étoit pas encore enterré. De-là il fut porté hors » de la ville, au lieu de l'excution, où, malgré sa résistance, il eut la tête

KÆMPFER. 1690.

(77) L'Auteur écrit toujours *Livo*.

KÆMPFER. 1690.

» tranchée. Son corps fut coupé en deux, & couvert d'un peu de terre; mais » les chiens le déterrerent, pendant la nuit, & le mangerent juſqu'aux os. » Avant que de mourir, il prit ſon cachet, deux croix d'argent, une reli- » que enchaſſée dans de l'or, qu'il portoit ſur ſon ſein, & dont le Pape lui » avoit fait préſent, & l'Ordre de Saint-Michel, qui lui avoit été envoyé » de France, & les remit à un Mandarin, qu'il pria de les donner à ſon » fils. Mais ces préſens ne convenoient guéres à ce malheureux Enfant, » qui a été obligé juſqu'ici d'aller mandier ſon pain, de porte en porte, » avec ſa mere, ſans que perſonne oſe intercéder pour eux.

» Desfargues, étant arrivé à Louvo, dans cet intervalle, avec quelques » François, fut bien ſurpris d'un changement ſi peu prévu. On le reçut » fort civilement. On lui fit préſent, au nom du Roi, d'un boeſſet d'or, » ou d'une boete de Pinang. Mais, avant que de lui laiſſer la liberté de » retourner à Bankock, on lui fit promettre qu'il remettroit cette Place aux » Siamois; & ſes deux fils, avec douze François, furent gardés pour ôta- » ges à Louvo. Cependant il ne fut pas plutôt de retour, que dans la rage de » voir toutes ſes eſpérances trompées, il fit mettre en priſon les Bateliers » qui l'avoient amené, & tirer ſur les Vaiſſeaux Siamois, qui s'approche- » rent de la Forteresſe. Ayant remarqué que deux Siamois de ſa garniſon » n'exécutoient pas ſes ordres avec aſſez d'empreſſement, il les fit pendre » ſur les remparts, à la vûe de leurs Compatriotes. Enfin, il commit tou- » tes ſortes d'hoſtilités. Cette conduite devoit naturellement irriter les Sia- » mois, & ſembloit le menacer d'un ſort tragique, lui & ſes fils. En effet, » ils commencerent à conſtruire des Forts, le long de la Riviere, pour lui » couper le paſſage & l'empêcher de ſe retirer par eau. Mais revenant à » lui-même, il rejetta ce qui s'étoit paſſé, ſur le refus que ſes troupes » avoient fait d'obéir à ſes ordres, & bientôt il obtint la permiſſion de ſe » retirer avec tout ſon monde. Les ôtages qu'il avoit donnés, ayant entre- » pris de s'échapper de Louvo, furent pris & ramenés à cheval. Leurs Gar- » des, ſuivant l'uſage du pays, leur ayant mis une corde au col, un » d'entr'eux, qui étoit Ingénieur, en conçut tant d'épouvante, qu'il tomba » roide mort. Tous les autres François, qui étoient à Siam, payerent che- » rement les pratiques ſéditieuſes de M. Conſtance, & les emportemens de » leur Général. Ils furent gardés long-tems en priſon, où ils ſouffrirent » beaucoup. M. Louis, Evêque Métropolitain, fut enfermé dans la cour » des Magaſins du Roi, avec les Jéſuites, qui étoient au nombre de ſept » ou huit. Je les y viſitai. Ils vivoient fort contens, dans de petites Mai- » ſons de bambous & de roſeaux. Trois autres Jéſuites, qui s'étoient éta- » blis à Louvo, proche du Temple de Watniak-Prani-Waan, ſous prétexte » d'apprendre le Pali Siamois, ou la langue des Livres ſacrés du Pays, & » de s'en faire inſtruire par les Prêtres, dont ils imitoient auſſi l'habille- » ment & la maniere de vivre (78), diſparurent tout d'un coup, ſans qu'on » ait jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient devenus (*).

» Petraatia ſe ſaiſit enſuite des deux freres du Roi, ſous prétexte qu'ils » étoient dans les intérêts de M. Conſtance, & les fit conduire hors de

(78) *Voy.* les Relations du Tome IX. (*) *Voy.* le Voyage du P. Mauduit, au Tome XI.

» Louvo, dans un Temple voiſin, où, par reſpect pour le ſang royal, qui » ne doit jamais être répandu, on les fit mourir en les battant avec du » bois de ſandal. La douleur que le Roi reſſentit de toutes ces exécutions, » le fit expirer lui-même, deux jours après ſes freres, à l'âge de cinquante-» cinq ans, & la trente-deuxiéme année de ſon regne (79).

KÆMPFER. 1690.

» Petraatia, qui s'étoit ouvert ainſi le chemin du trône, prit le titre de Roi » de Siam, Tenaſſerim, Sucketa, & Poiſe-luke, & celui de Protecteur de » Camboye, Johor, Patane & Queda (80).

Pyramide Siamoiſe, échappée aux Voyageurs François.

Les Hollandois n'ayant tiré que de l'avantage de cette révolution, Kæmpfer eut la liberté de viſiter la Capitale de Siam, qu'il nomme conſtamment India. Toutes ſes remarques s'accordent fort bien avec celles du Pere Tachard & de la Loubere; mais il en fit une, qui eſt échappée à ces deux Voyageurs, & que cette raiſon même doit faire reſpecter autant que ſa propre importance. Dans une Plaine, qui n'eſt éloignée que d'une lieue de la Capitale, au Nord-Oueſt, on voit une fameuſe Pyramide, nommée *Pkah-Then*, ou *Puka-Thon*. Elle fut dreſſée par les Siamois, en mémoire d'une grande Victoire qu'ils remporterent dans le même lieu, ſur le Roi de Pegu, & qui les affranchit du joug des Peguans. Ce monument, d'une ſtructure maſſive, mais magnifique, & de plus de vingt braſſes de hauteur, eſt placé dans un quarré ceint d'une muraille baſſe. Il eſt compoſé de deux pieces, poſées l'une ſur l'autre. Celle de deſſous eſt quarrée. Chaque côté a cent & quinze pas de long, & s'éleve à plus de douze braſſes; trois angles ſaillans, de la longueur de quelques pas, montent, de chaque côté, juſqu'au ſommet. L'Edifice eſt compoſé de quatre étages, dont le plus haut, s'étréciſſant, laiſſe ſur le ſommet de celui qui eſt au-deſſous, un eſpace vuide, autour duquel on peut marcher. Chaque étage eſt embelli de corniches, agréablement variées. Toutes les galeries, à l'exception de la plus baſſe, ſont enfermées de murs, à hauteur d'appui, ornés à chaque coin de belles colonnes. L'angle du milieu de chaque étage repréſente le frontiſpice du Bâtiment, & ſurpaſſe les autres en beauté, ſurtout par ſa pointe, qui parut magnifique à l'Auteur. Au milieu ſe préſente l'eſcalier, qui conduit à la ſurface ſupérieure, ſur laquelle eſt poſée la ſeconde piece, & qui a ſoixante-quatorze marches, chacune de la hauteur de neuf pouces, & longue de quatre pas. La ſeconde piece de la Pyramide eſt poſée ſur la ſurface de la premiere, qui eſt quarrée, & dont chaque côté a trente-ſix pas de long. Elle avance au milieu, par goût d'ornement, & n'en eſt pas moins enfermée, comme le reſte, d'un mur fort propre, à hauteur d'appui, avec une galerie large de cinq pas, pour marcher à l'entour. L'eſcalier ſe termine à cette galerie, & chaque côté de l'entrée eſt orné de colonnes. Le pied-d'eſtal de la ſeconde piece eſt un octogone, dont les huit faces ſont de différentes longueurs. Elle a ſes corniches, peu différentes de celles de la piece inférieure, & hautes de quelques braſſes. Elle monte enſuite en forme de clocher, ſur le haut duquel on voit pluſieurs colonnes courtes, à quelques diſtances les unes des autres, avec un eſpace vuide entr'elles. Ces co-

(79) Le 11 de Juillet 1689.
(80) Ce ſont autant de Royaumes ſur la même Côte.

KÆMPFER. 1690.

lonnes soutiennent un tas de globes, qui s'élevent en pointes, & dont les diamêtres diminuent, à proportion de la hauteur. Enfin, tout le Monument se termine par une aiguille fort longue, & si déliée, qu'on est surpris qu'elle puisse résister aux injures du tems. Le voisinage offre quelques Temples & quelques Colleges de Talapoins, environnés de murailles de brique. Les Temples sont d'une fort belle structure, & couverts de plusieurs toits, soutenus par des colonnes (81).

Il doit paroître fort étonnant que des Voyageurs, aussi curieux que Tachard & la Loubere, n'ayent pas eu la moindre connoissance de cette merveilleuse Pyramide.

Arrivée de Kæmpfer au Japon.

Mais passons sur un détail beaucoup moins intéressant, pour arriver avec l'Auteur au célébre Port de Nangasaki. Après avoir découvert, à la gauche du Vaisseau, les premieres Isles du Japon, qu'on nomme *Gotho*, & qui sont habitées par des Laboureurs, il entra, le 24 de Septembre, dans un Havre environné de hautes Montagnes, d'Isles & de Rochers, qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes & des orages. Sur le sommet des montagnes, on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe, avec des lunettes de longue vûe, tout ce qui se passe sur mer, pour en donner avis au Magistrat de la ville. Aussi vingt Bateaux Japonois, à rames, vinrent-ils le même jour au-devant du Vaisseau. Ils le remorquerent, jusqu'à deux cens pas du Comptoir Hollandois. Le rivage, qui est fermé par le pied des montagnes, a, pour défense, plusieurs Bastions, de forme ronde, dont les Palissades sont revêtues de peinture rouge; & du côté de la ville, assez près du rivage, on voit, sur deux éminences, deux Corps-de-garde entourés de drap, pour dérober, à la vûe des Etrangers, le nombre des canons & des hommes qu'on y entretient.

Port de Nangasaki.

Odieuses formalités à la réception des Hollandois.

Les Hollandois saluerent, de douze coups de canon, chacun de ces deux postes, & jetterent l'ancre, à trois cens pas de la ville, près de Desima, qui est une Isle formée exprès pour la demeure des Marchands de leur Nation. Alors deux Officiers du Gouvernement vinrent à bord, avec leur Commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de Commis, d'Interprêtes & de Soldats. » Ils appellerent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, » tous ceux qui étoient nouvellement arrivés; & les faisant passer en revûe » l'un après l'autre, ils les examinerent depuis la tête jusqu'aux pieds, » avec le soin d'écrire leurs noms, leur âge & leurs affaires. Ensuite cinq » ou six personnes du Vaisseau furent interrogées à part, sur les circonstances du Voyage; c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venoient, quand » ils étoient partis, combien ils avoient employé de tems dans leur route, » & s'il n'avoient pas abordé à quelque autre Port. On écrivoit leurs réponses. On fit aussi diverses questions, sur un Officier du Vaisseau, qui étoit » mort le jour précédent. On observa soigneusement sa poitrine & le reste » de sa peau, pour s'assurer qu'il n'y avoit point de croix ni d'autres mar-

(81) *Ibidem*. pages 49 & suivantes. Kæmpfer donne la description de quelques autres Edifices; mais ils ne l'emportent pas sur ceux que le Pere Tachard a décrits. D'ailleurs, ce Missionnaire ne s'étoit pas proposé de décrire tous les Edifices du Royaume de Siam.

» ques

» ques de la Religion Romaine. Les Hollandois obtinrent que ſon corps fût » emporté le même jour; mais on ne permit à perſonne de l'accompagner, » ni de voir dans quel lieu on l'avoit enterré. Après cette revûe, on poſta » des Soldats & des Commis à chaque coin du Vaiſſeau, qui paſſa, pour » ainſi dire, entre les mains des Japonois avec toute ſa charge. On laiſſa » la Chaloupe & l'Eſquif aux Matelots Hollandois, mais ſeulement pour ce » jour-là, & pour leur donner le tems de prendre ſoin de leurs ancres. » Mais on demanda les piſtolets, les coutelas & toutes les autres armes, » qui furent miſes en lieu de ſûreté; & le lendemain, on ſe fit donner » auſſi toute la poudre. Kæmpfer avoue que, s'il n'avoit été prévenu ſur de ſi bizarres procédés, il auroit été fort allarmé de ſa ſituation. Il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore, qu'à la premiere vûe des Côtes du Japon, » chacun fut obligé, ſuivant l'ordre des Supérieurs & l'ancien » uſage, de donner, au Capitaine, ſon Livre de Prieres & ſes autres Livres » de Religion, avec tout l'argent de l'Europe, qu'il avoit apporté; & que » le Capitaine, après avoir fait un Mémoire de ce qui appartenoit à chaque » Particulier, mit tout dans un vieux tonneau, & le cacha aux Japonois » juſqu'au départ du Vaiſſeau (82).

KÆMPFER. 1690.

Auſſi-tôt que ces tyranniques Officiers ſe furent retirés, le Comptoir Hollandois fit porter, à bord, toutes ſortes de rafraîchiſſemens; & les Directeurs, s'y étant rendus le lendemain, firent aſſembler tout l'Equipage, pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les Députés de la Compagnie étoient reçus dans ce Port. Le papier, qui contenoit ces Ordres, fut expoſé publiquement, ſuivant l'uſage du Japon. Kæmpfer, ayant ſouhaité de deſcendre à Deſima, ſe vit obligé, comme le plus ſimple Matelot, de prendre un Paſſeport du Vaiſſeau de Garde Japonois, pour le montrer aux Gardes de Terre. On n'étoit pas plus libre de retourner à bord, ſans un Paſſeport des Gardes de Terre, qui devoit être montré au Vaiſſeau de Garde (83).

1691.

Préparatifs pour le Voyage de Jedo.

L'Ambaſſadeur Hollandois, qui ſe nommoit Van-Butenheim, employa quelques mois, ſuivant l'uſage établi, à ſe diſpoſer au Voyage de Jedo, réſidence ordinaire de l'Empereur du Japon. Kæmpfer s'étend beaucoup ſur les préparatifs (84), & donne d'abord un idée générale de cette route. Depuis pluſieurs ſiécles que l'Empire du Japon eſt diviſé en ſept grandes Contrées, on a cherché à rendre les Voyages plus commodes, par un grand chemin, qui borne chacune de ces Contrées; & comme elles ſe ſont ſubdiviſées en pluſieurs Provinces, on a fait auſſi, dans chaque Province, des routes particulieres, qui aboutiſſent toutes au grand chemin, comme les petites rivieres vont ſe perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom de la Contrée ou de la Province à laquelle ils conduiſent.

Obſervations ſur les chemins du Japon.

Les grands chemins ſont ſi larges, que deux troupes de Voyageurs, quelque nombreuſes qu'elles ſoient, peuvent y paſſer en même-tems ſans obſtacle. Celle qui monte, c'eſt-à-dire, dans le langage du Pays, celle qui va vers Meaco, prend le côté gauche du chemin; & celle qui deſcend, ou

(82) *Ibid.* page 91.
(83) *Ibid.* page 92.
(84) On rejette ces uſages Japonois à la Deſcription générale.

KÆMPFER. 1691.

qui vient du côté de Meaco, prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction & la satisfaction des Voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, & qui commencent au grand pont de Jedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appellé, par prééminence, *Nipon-bas*; c'est-à-dire, le Pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'Empire qu'un Voyageur se trouve, il peut sçavoir, à toute heure, de combien de milles Japonois il est éloigné de la résidence de l'Empereur. Les milles sont marqués par deux petites hauteurs, placées vis-à-vis l'une de l'autre, de chaque côté du chemin, au sommet desquelles on a planté un ou plusieurs arbres. A l'extrêmité de chaque Contrée, de chaque Province, & des petits Districts, on rencontre un pilier de bois ou de pierre, placé dans le grand chemin, sur lequel on a gravé des caracteres, qui font connoître quelles sont les Provinces & les Terres qui s'y terminent, & même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions, pour guider les Voyageurs (85).

Idée générale de la route de Jedo.

Dans le Voyage de Nangasaki à la Cour, on fait passer les Hollandois par deux de ces grands chemins; & de l'un à l'autre, par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent, d'abord par terre, au travers de l'Isle Kiusju, à la Ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le Détroit, dans de petits Bateaux, jusqu'à Simonoseki, qui est éloigné d'environ deux lieues, & où ils trouvent, à l'ancre, une Barque qui attend leur arrivée. Ce Port est également & sûr & commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura, porte au Japon, le nom de Sakaido, qui signifie chemin des Terres Occidentales. A Simoneki, on les fait embarquer pour Osacka, où, d'un tems favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le Bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Osacka est éloignée de Fioray, de treize lieues de mer Japonoises. Ils font ce chemin dans de petits Bateaux, après avoir laissé leur Barque à Fioray, jusqu'à leur retour. D'Osacka, ils traversent, par terre, le Continent de la grande Isle de Nipon jusqu'à Jedo; ce qui prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osacka, à Jedo, est nommé Tookaido, c'est-à-dire, chemin de la mer ou de la Côte. Les Hollandois séjournent vingt jours à Jedo; & revenant à Nangasaki par le chemin, ils employent, à tout le Voyage, environ trois mois. Il est, au moins, de trois cens vingt & trois lieues Japonoises; cinquante-trois & demie, de Nangasaki à Kokura; cent trente-six, de Kokura à Osacka; & cent trente-trois d'Osacka à Jedo; qui reviennent à deux cens milles d'Allemagne (86). Dans cette route, on traverse, où l'on

(85) Kæmpfer, Tome III. pages 304 & 305.

(86) Les lieues, ou les milles du Japon, ne sont pas d'une égale longueur. Les lieues de terre, dans l'Isle de Kinskiu, & dans la Province d'Isje, sont de cinquante Tsjo chacune, & les autres lieues communes ne sont que de trente-six. Les premieres se font à cheval en une heure de marche, & les autres en trois quarts-d'heure. Le Tsjo est la mesure de la longueur d'une rue. Il contient soixante kins, ou nates, qui font environ autant de toises Européennes. A l'égard des lieues de mer, deux & demie font un mille d'Allemagne, hors du pays; mais au-dedans, comme les Japonois s'expriment, c'est-à-dire, entre les Isles & aux environs, ils les mesurent suivant la longueur des Côtes, sans avoir là-dessus de compte fixe. Kæmpfer ne put juger de leur proportion avec les lieues de terre, ou les milles d'Allemagne, mais il les croit plus courtes.

voit, à quelque distance, trente-trois grandes villes, & cinquante-sept petites, entre un nombre infini de villages & de hameaux.

KÆMPFER. 1691.

Le train de l'Ambassadeur étoit composé d'un grand nombre d'Officiers, qui marchoient dans cet ordre : premiérement, un Dosin, ou Lieutenant du Bugio. Ensuite son propre Lieutenant ; un Bailly de Nangasaki ; l'Ambassadeur de la Nation Hollandoise ; le Chef des Interprêtes, nommé Joseimon, ou Brasmon ; un Marchand, nommé Abouas ; Kæmpfer, & Dubbels son assistant ; tous à cheval. Après eux marchoient l'Interprête en second, nommé Trojemon ; son fils, en qualité d'Eleve, & un autre Bailly de Nangasaki ; enfin, le Joriki, ou le Bugio, c'est-à-dire le Commandant en Chef, qui se nommoit Assagona-Pandaa-Nasin, porté dans sa voiture, précédé d'un cheval de main, & suivi d'un Officier qui portoit sa pique d'Etat, ornée, au sommet d'une boule & d'une plaque d'argent, qui sont la marque de son autorité. Les Cuisiniers, avec la batterie de Cuisine, & les deux Sécretaires de la route, partoient toujours quelque tems avant ce cortege ; les premiers, pour tenir des viandes prêtes à l'arrivée de l'Ambassadeur ; les autres, pour faire un compte exact de tous les frais du Voyage ; des meubles Hollandois, du nombre d'hommes & de chevaux qu'on employoit à les porter, de la quantité de milles qu'on faisoit chaque jour, du nom des Hôtelleries & de tout ce qui arrivoit de remarquable sur la route. Les Cuisiniers étoient suivis des Valets, des Palefreniers, & de quelques Porteurs, qui doivent se succéder tour-à-tour ; tous à pieds. Les chevaux de monture portoient, outre leur Cavalier, chacun deux coffres ; & les nattes, sur lesquelles on couchoit la nuit, étendues par-dessus. Les Cavaliers sont assis les jambes croisées, ou dans la posture qu'ils trouvent la plus commode.

Train de l'Ambassadeur Hollandois.

Le chemin, au travers de Nangasaki, est rude & fatiguant, parce qu'on ne cesse pas de monter. On trouve, en sortant de la ville, un village, nommé Mangom, qui n'est pas éloigné du lieu où l'on exécute les Criminels. Il n'est habité que par des Taneurs, qui exercent, au Japon, l'office de Bourreaux. Environ deux lieues plus loin, on arriva au village d'Urakami. Cinq milles au-delà, les Hollandois virent, pour la premiere fois, une colonne de pierre, d'une toise & demie de hauteur, sur laquelle étoient gravés des caractères, qui marquoient les bornes des Territoires de Nangasaki & d'Omura. Une heure après, ils arriverent au village de Tockitz, sur la Baie d'Omura. Ils y dînerent : mais, quoiqu'ils eussent apporté leurs provisions, & qu'ils fussent servis par leurs propres Cuisiniers, on leur fit payer une somme assez considérable, pour quelques autres rafraîchissemens auxquels ils n'avoient pas touché. Le chemin de Nangasaki, jusqu'à ce village, est fort inégal, montueux & pierreux, comme tout le Pays d'alentour. De fertiles vallées s'étendent entre les montagnes ; &, par l'industrie des Habitans, les montagnes mêmes sont cultivées jusqu'au sommet. Kæmpfer ne vit rien de plus remarquable, dans cet espace, que l'Idole de Dsisos, qui est le Dieu des chemins & le Patron des Voyageurs, taillée dans le roc, en neuf en-

Route de Nangazaqui à Kokura.

Dsisos, Dieu Japonois des Chemins & des Voyageurs.

Ibid. pages 306. Montan, dans son Ambassade du Japon, p. 104, compte vingt-cinq milles Japonois, pour un degré, & trois cens cinquante-quatre de Nangasaki à Jedo ; sçavoir, vingt-deux de Nangasaki à Osacka, & cent trente-quatre d'Osacka & Jedo.

KÆMPFER. 1691.

droits différens. Il en obſerva une autre, de la même eſpece, haute d'environ trois pieds, ornée de fleurs, & placée ſur un pilier de pierre. Cette Idole avoit, devant elle, deux autres petits piliers, creux par le haut, ſur leſquels brûloient des lampes, entretenues par les libéralités des Voyageurs. A peu de diſtance, on voyoit un Baſſin plein d'eau, où ceux, qui veulent offrir quelque choſe à l'Idole, doivent d'abord ſe laver les mains. En arrivant à Urakami, les Hollandois furent frappés par la vûe d'un magnifique Toori, c'eſt-à-dire, d'un grand Portail qui conduit à un Temple de Cami, & qui annonce, par une inſcription, la demeure de cette Divinité.

Politeſſe forcée du Prince d'Omura.

A Tockitz, l'Ambaſſadeur trouva le Maître d'Hôtel du Prince d'Omura, qui, par reſpect pour l'Empereur, & ſans autre conſidération, comme il le fit déclarer, lui faiſoit offrir toutes ſortes de ſecours pour ſon Voyage. On tenoit prêts deux Feiffenurs, ou deux Bateaux de plaiſance, pour lui faire traverſer la Baye, juſqu'à Sinongi, qui n'eſt qu'à ſept milles & demi de Tockitz. Ces Feiffenurs ſont maſſifs, mais fort propres. Ils avoient, chacun, quatorze Rameurs, vêtus de robes bleues, à raies blanches. On avoit arboré, ſur la poupe, l'étendart du Prince, avec l'Ecu de ſes armes, qui étoient une roſe à cinq feuilles en champ d'azur. Devant l'étendart étoit placé le ſymbole ordinaire de l'autorité ſupérieure, qui eſt une touffe de papier decoupé, attachée au bout d'un long bâton, auprès duquel le Bugio planta ſa pique. Un des Sécrétaires du Prince s'aſſit d'un côté, & le Pilote de l'autre. Le Bugio & l'Ambaſſadeur prirent poſſeſſion des deux cabanes.

Baie & ville d'Omura.

On arriva le ſoir à Sinongi, après avoir fait dix milles dans tout le jour; quoique, par terre, on en compte quinze de Tockitz, parce qu'il faut faire le tour de la Baie d'Omura. Il y a fort peu d'eau dans cette Baie. Elle s'étend à l'Oueſt-Sud-Oueſt; & communiquant à la mer par un petit Détroit, elle a réguliérement ſon flux & ſon reflux. Les Hollandois virent la ville d'Omura, qui eſt la réſidence du Prince, ſituée ſur le Havre, à la diſtance d'environ deux milles à la droite. Derriere la ville, ils apperçurent une montagne, qui jettoit de la fumée. On trouve, dans la Baie d'Omura, des coquilles, qui produiſent des perles. Anciennement on y ramaſſoit de très beau ſable d'or, le long des Côtes, qui ſont préſentement inondées. Omura dépend de la grande Province de Fiſen, comme Nangaſaki, Firando, Gotho, Uriſſigino, Ficaſſeri & d'autres petits Diſtricts, qui relevoient autrefois d'un Roi particulier.

Bains chauds d'Uriſipino.

On partit de Sinongi, le 14, & traverſant une montagne, on fit deux milles pour arriver aux Frontieres d'Omura, où l'on entre dans le petit Diſtrict d'Uriſſigino. Dix hommes balaierent ici le chemin, devant les Hollandois, juſqu'au village qui donne le nom au Diſtrict. Aſſez proche de ce Village, ſur le bord d'une petite riviere qui tombe d'une montagne voiſine, on rencontre des bains chauds, fameux par leurs différentes vertus. Tout l'édifice eſt fermé de baluſtres de bambous, travaillés avec beaucoup d'art. Chaque bain a deux robinets; un pour l'eau froide, & un pour l'eau chaude. La ſource n'eſt pas profonde; mais l'eau bouillonne avec tant de violence, & paroît ſi chaude, qu'aucun des Hollandois n'eut la hardieſſe d'y plonger les doigts. Kæmpfer, ne lui trouvant pas d'odeur ni de goût, attribua toute ſa vertu à la ſeule chaleur. Mais, pour le convaincre qu'il y avoit

quelque chose de plus extraordinaire, un Japonois arracha une branche d'arbre, & l'ayant plongée dans le puits, il lui en donna une feuille à mâcher; ce qui lui rendit la bouche & la langue, comme peintes de verd & jaune (87).

KÆMPFER. 1691.

Deux milles & demi au-delà des bains, on arriva au village de Swota, après avoir trouvé, sur la gauche du chemin, un grand nombre des maisons. Les Habitans de Swota font une espece de grands pots de terre, qui servent, au lieu de tonneau, à tenir l'eau sur mer; assez semblables à ceux que les Européens nomment Martabanes, d'un Royaume Indien de ce nom, où l'on en fait une grande quantité, qui se transportent dans toutes les Indes. Une grande & belle riviere, qui coule de Swota vers l'Orient, au travers d'une vaste Plaine, va se jetter dans le Golfe de Simabara. C'est dans le même village, comme à Urisipino, sur les montagnes voisines, & dans plusieurs autres lieux de la Province de Fisen, que se fait la Porcelaine du Japon, d'une argile blanchâtre, qui s'y trouve en abondance.

Swota & autres lieux où se fait la Porcelaine du Japon.

En sortant de Swota, les Hollandois eurent à traverser plusieurs rivieres, dont quelques-unes sont navigables; & passant par les villages de Narisii & de Wenvaki, ils acheverent une journée d'onze milles à celui d'Ooda, où ils devoient passer la nuit. Ils avoient marché, pendant tout le jour, par des vallées agréables & fertiles, & dans les plus belles campagnes, plantées d'arbres, qui portent le thé, à quelques pas du chemin. Ces arbrisseaux, qui n'ont pas plus de six pieds de hauteur, ont fort peu d'apparence, lorsqu'ils sont depouillés de leurs feuilles, comme ils l'étoient dans cette saison. Les champs de riz parurent plus beaux, à Kæmpfer, que dans aucun autre Pays du monde. Toute la Province de Fisen est renommée par l'abondance de son riz, dont on compte jusqu'à six différentes sortes. La meilleure, qui est celle des environs d'Omura, se transporte à Jedo pour l'usage de l'Empereur.

Riz d'Omura, réservé à l'Empereur.

Le jour suivant, on passa par Sanga, Capitale de la Province de Fisen, pour aller passer la nuit à Todoroki, après avoir fait dix à onze milles. Tout le Pays de cette marche est plat, rempli de rivieres, & de champs semés de riz. Les lieux remarquables, sur le passage, sont premiérement Totimatz, grand village, à demi mille d'Ooda. Kæmpfer y vit, pour la premiere fois, des femmes de Fisen, & ce spectacle lui parut fort étrange. Elles sont si courtes, qu'on les prendroit toutes pour de jeunes filles. Mais avec une si petite taille, elles sont bien proportionnées, & la plûpart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui acheve d'en faire, comme autant de poupées; & lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils. Un mille au-delà de Torimatz, on trouve un autre grand village, nommé Kongawamatz. Une riviere bourbeuse, qui le traverse, & qui va se perdre dans la mer, quatre ou cinq milles plus bas, offre un très beau pont de bois, & n'est gueres sans quelques Barques de plaisir, qui montent & qui descendent. Plus loin, d'un quart de mille, on passe par le village d'Utsinsin, où l'on change de Porteurs & de Voitures; & un demi-mille au-delà, par celui de Horack, après lequel on rencontre, à peu de distance celui de Kratignomas,

Femmes d'une taille & d'une figure extraordinaires.

(87) Page 385 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

qui eſt compoſé de trois parties ; la premiere, en deçà d'une grande riviere ; qui coule au Sud-Eſt, ſe nomme Fooknamas ; la ſeconde, qui communique avec la premiere par un Pont de cent cinquante pas de longueur, s'appelle Jakimootz-mas ; & la troiſiéme, Faſijnomas. Dans les deux premieres, on voit des moulins à papier, & pluſieurs bonnes Manufactures d'étoffes de ſoie. De la même matiere que les Japonois employent pour le papier, ils tirent une eſpece de laine filée, qui ſert à faire des voiles.

Après avoir fait encore un quart de mille, les Hollandois arriverent aux Fauxbourgs d'Onſijmatz, & bientôt à Sanga, réſidence du Prince ou du petit Roi de la Province de Fiſen. Cette ville eſt grande & fort peuplée, mais plus longue que large. Elle eſt fermée de murailles, autant pour l'ornement que pour ſa défenſe. Les rues ſont larges & droites, avec des canaux & des rivieres qui les traverſent, & qui vont ſe perdre dans la mer d'Arima, proche d'une ville du même nom. Les maiſons y ſont baſſes ; & les boutiques tendues de noir, pour l'ornement. Kæmpfer admira ici plus que jamais la petiteſſe & l'agrément des femmes, qui paroiſſent moins, dit-il, des créatures vivantes, que des figures de cire, quoique la couleur vermeille de leurs levres rende témoignage à leur bonne conſtitution (88).

Fertilité de la Province de Fiſen.

La campagne, à pluſieurs milles autour de Sanga, eſt fertile, unie & coupée de rivieres ou de canaux, bordés d'un grand nombre d'écluſes, qui peuvent ſervir à mettre en un moment toute cette étendue du Pays ſous l'eau. Auſſi le riz y croît-il parfaitement. Kæmpfer mettroit cette belle & fertile Province au-deſſus de la Medie même (89), s'il l'avoit trouvée mieux fournie de beſtiaux & d'arbres fruitiers. C'eſt d'ailleurs la plus grande du Saikokf. Le Prince de Fiſen n'a pas moins de quatre cens mille villages, ou hameaux, qui dépendent de lui.

Les Hollandois employerent une heure & demie à traverſer Sanga, quoiqu'ils marchaſſent aſſez vîte. Hors de la porte, par laquelle ils ſortirent, ils virent une longue allée de ſapins, des cigognes perchées ſur les arbres, mais moins groſſes que celles de l'Europe, & pluſieurs faucons, que quelques hommes portoient ſur leurs mains, ſuivant l'uſage du Japon. Après avoir paſſé par le village de Farnamatz, à un mille de Sanga, & traverſé quelques rivieres, ils arriverent vers le milieu du jour au grand village de Kanſacki,

Agrémens des chemins.

à deux milles de Farnamatz. Les chemins étoient propres, unis, & couverts de ſable frais. Quatre milles plus loin, ils acheverent cette journée dans un autre grand village, nommé Todoroki ; mais pour y arriver, ils avoient paſſé quelques rivieres & pluſieurs villages, dont les principaux ſont Haddi, ou Faddi, car il n'eſt pas aiſé de diſtinguer l'H de l'F, dans la prononciation des Japonois, Nittanvah & Magabar. Ils avoient traverſé un bois de fort grands ſapins ; & ſur la droite du chemin, à une lieue de Magabar, ils avoient vû le Château de Kurume, Edifice magnifique où le Prince de Tſikungo fait ſa réſidence.

Le 16, ils ſe rendirent à Taiſero, qui n'eſt qu'à un demi mille de Todoriki. C'eſt un grand village, que l'Empereur avoit ôté, depuis peu d'années, au Prince de Fiſen, pour le donner au Seigneur de Tſuſſima & de

(88) Page 390.

(89) *Ibidem.*

Simabara, qui n'avoit poſſedé juſqu'alors aucune terre dans le Continent du Japon, & qui n'étoit maître que des deux Iſles d'Iki & de Tſuſſima, ſituées vers la Corée. De Taiſero, après avoir paſſé quelques rivieres, & les villages d'Ynamatz, Farda & Dſuſanka, les Hollandois s'arrêterent pour dîner, à Jamaïjo, village fort peuplé. Près de Dſauſanka, le chemin ſe diviſe en deux, dont l'un tourne à droite, du côté de Kurine, & l'autre à gauche, le long de quelques montagnes, vers Fakatto. L'après-midi, ils continuerent leur chemin dans des Cangos, au travers des montagnes voiſines, qu'on ne traverſe point aiſément à cheval. Ces Voitures, qui ont la forme d'un petit panier quarré, ouvert de tous côtés, & ſimplement couvert d'un petit toît, ſoutenu d'un bâton, ſont fort incommodes aux Voyageurs. En montant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village ſans nom, dont tous les Habitans étoient deſcendus d'un même homme, qui vivoit encore. Kæmpfer fut ſurpris de les voir tous, beaux & bienfaits, avec toute la politeſſe qui eſt le fruit de la meilleure éducation (90). Le paſſage de la montagne eſt d'environ deux milles, après leſquels on deſcend, pendant l'eſpace d'un mille & demi, à Utſijino, où l'on reprend des chevaux, pour arriver le ſoir au village d'Itz, qui eſt ſitué ſur une riviere. Kæmpfer obſerva que les champs étoient environnés d'arbres qui portent le thé. Les Habitans, dit il, font tant de cas de la terre, qu'ils ne veulent donner, à ces arbres mêmes, que les extrêmités de leurs champs.

KÆMPFER. 1691.

Voitures nommées Cangos.

Village peuplé des enfans d'un même pere.

On partit le lendemain avant la pointe du jour, parce que la journée devoit être de treize milles. Le village de Tabukro, deux rivieres profondes, qui ſe joignent près d'un autre village, nommé Kujanoſſa, & celui de Kuſuraki, à un mille & demi, duquel on trouve deux pilliers de pierre, qui ſéparent les territoires de Tſikuſen & de Kokura, furent les ſeules objets qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer, juſqu'à Kokura même, où l'on n'arriva qu'après une marche de dix milles. Les Hollandois s'y repoſerent, dans une fort belle Hôtellerie. Cette ville eſt ſituée dans la Province de Buſen. Elle étoit autrefois riche & peuplée : mais depuis que les cantons voiſins ont été diviſés entre pluſieurs Princes, elle a beaucoup perdu de ſon ancienne ſplendeur. Sa longueur eſt d'environ un mille Japonois, & ſa figure repréſente un quarré long. Elle eſt compoſée de quatre parties ; c'eſt-à-dire, d'un grand Château, où le Prince fait ſa demeure ; & de trois villes, ou plutôt, trois portions d'une même ville, ſéparées l'une de l'autre. Le Château occupe un grand terrain quarré, qui eſt environné de foſſés & de murs ; & chaque partie de la ville a la même forme. Les Maiſons ſont baſſes & petites, les rues larges & régulieres. On y voit de grandes Hôtelleries, quantité de rôtiſſeries, qui ont des foyers élevés, & des grilles aſſez ſemblables à celles d'Allemagne ; des bains publics, & de beaux jardins pour la promenade. Une riviere, qui traverſe la ville, du Sud au Nord, ſépare ſa troiſiéme partie des deux autres & du Château ; après quoi elle ſe perd dans la mer. Ses rives étoient alors bordées d'une centaine de Barques ; car les grands Vaiſſeaux ne peuvent remonter au-delà de Simonoſeki. Elle n'a qu'un Pont, long d'environ deux cens pas, ſur lequel regne, de chaque côté, une baluſtrade de fer, ſoutenue par des pilliers de bois d'un fort beau travail.

Deſcription de Kokura.

(90) Page 393.

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois quitterent cette ville, après y avoir pris quelques heures de repos. On leur fit prendre le chemin de la Côte, pour s'embarquer dans des Kabajas, ou de petits Bâtimens de paſſage, qui devoient les tranſporter à Simonoſeki. Ils ſortirent de Kokura au travers d'une foule de Spectateurs, qui ſe tenoient à genoux, dans un profond ſilence. Kæmpfer n'oſe aſſurer que ce fût par reſpect pour l'Ambaſſade Hollandoiſe. Cependant il ajoute ; » C'eſt ainſi que nous fîmes nos adieux à l'Iſle de Kiusju, ou, com-
» me elle eſt nommée par le Peuple, Niſijuo-Kuni, c'eſt-à dire, le pays de
» Neuf, parce qu'elle eſt diviſée en neuf grandes Provinces. Elle porte auſſi
» le nom de Saikokf, ou de pays Occidental, parce qu'elle eſt à l'Oueſt
» de la grande Iſle de Nipon.

Le Peuple fléchit les genoux devant les Hollandois.

Simonoſeki n'eſt qu'à trois lieues de Kokura. Ce petit trajet, qui n'eſt qu'un Détroit, formé par une Iſle, nommée Kikuſicua & Finoſama, & par les Côtes de la Province de Buſen, eſt célebre néanmoins par de grands événemens. Laiſſons-en le récit à Kæmpfer : A notre droite, dit-il, ſur les Côtes de la Province de Buſen, dans la Juriſdiction de Kokura, nous vîmes une grande Plaine verte, plantée d'arbres, qui ſe nomme Jamaſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle des Perles. Proche de cette Plaine eſt un Château nommé *Dairi*, parce qu'il étoit autrefois la réſidence du Dairi, Empereur Eccléſiaſtique héréditaire. Entre ce Château & l'Iſle voiſine, qui n'en eſt pas à plus d'un quart de lieue, on découvre un roc qui s'éleve au-deſſus de la mer, avec un pillier de pierre bâti au-deſſus, que les Naturels du pays appellent Jorike. Ce Monument fut conſtruit en mémoire d'un Pilote du même nom, qui avoit entrepris de conduire un fameux Empereur du Japon, nommé Tasko, lorſqu'il vint ſubjuguer les Provinces Occidentales, & leur impoſer la forme de Gouvernement qui eſt actuellement établie dans tout l'Empire. Le Pilote Jorike ayant expoſé ce Prince au dernier péril, contre ce roc, prévint le châtiment qu'il crut avoir mérité. Il s'ouvrit le ventre, à la maniere Japonoiſe ; & pour éterniſer un ſi beau deſeſpoir, l'Empereur ordonna qu'on lui érigeât ce monument. Le même roc eſt célébre encore par la mort du fils d'un Empereur, héritier préſomptif de la Couronne. Fegué ou Feki, Prince d'un grand courage ſe trouvoit engagé dans une ſanglante guerre contre Gego. Il eut le malheur d'être vaincu, & de ſe voir forcé d'abandonner Oſacka, ſa réſidence ordinaire. Fijuago, qu'il prit pour retraite, ne le mit pas long-tems à couvert. Il eut recours encore à la fuite, & bientôt il perdit la vie. Il n'avoit qu'un Fils, à peine âgé de ſept ans. La Nourrice de ce jeune Prince entreprit de s'échapper avec lui par la mer ; mais étant arrivée près de ce rocher, & ſe voyant pourſuivie de ſi près, qu'il lui parût impoſſible d'éviter l'Ennemi, elle embraſſa fortement le Prince, & dans un tranſport de douleur & d'affection, elle ſe jetta dans la mer avec lui. On lit dans les Hiſtoires du Japon, que Fegué, jugeant ſa ruine inévitable, envoya ſept Navires chargés d'or & d'argent à la Chine, où l'on bâtit, après ſa mort, un Temple magnifique à ſa mémoire. Les Japonois en éleverent un à Simonoſeki, pour immortaliſer auſſi l'infortune du jeune Prince (91).

Plaine de Jamaſima.

Evénemens qui la rendent célebre.

Simonoſeki eſt un fameux Port, ſitué au pied d'une montagne, dans la

Port de Simonoſeki.

(91) Page 400 & précédentes.

Province

Province de Nagatto, la plus Occidentale de la grande Iſle de Nipon. La figure de cette Iſle approchant de celle d'une mâchoire, elle eſt coupée par deux grands chemins, qui s'étendent d'un bout à l'autre. L'un va de l'Oueſt à l'Eſt, depuis Simonoſeki; & paſſant par Oſacka & Meaco, il conduit à Jedo le long des Côtes. La premiere Partie, c'eſt-à-dire, depuis Simonoſeki juſqu'à Oſacka, ſe fait par eau, parce que les Côtes ſont fort montagneuſes. L'autre chemin va depuis Jedo, au Nord & au Nord-Eſt, juſqu'à l'extrêmité de la Province d'Oſiu, pendant l'eſpace d'environ quarante lieues. KÆMPFER. 1691.

La ville de Simonoſeki ne contient pas plus de quatre ou cinq cens Maiſons, bâties la plûpart ſur les deux côtés d'une rue, qui fait toute ſa longueur, & qui eſt coupée par quelques petites. Elle eſt remplie de Boutiques, dont les principales marchandiſes ſont des vivres & des proviſions pour les Navires. C'eſt le Port commun de tous les Bâtimens qui vont des Provinces Occidentales à celles de l'Orient, ou qui en reviennent. Kæmpfer en compta plus de deux cens à l'ancre, de toutes ſortes de grandeurs. On fait à Simonoſeki, des écritoires, des boëtes, des aſſiettes, & d'autres uſtenciles, d'une pierre ſerpentine griſe & noirâtre, qui ſe tire des carrieres voiſines de la ville. Les Hollandois y ayant été retenus tout le jour ſuivant, par les vents contraires, paſſerent l'après-midi à viſiter les Boutiques, & le Temple d'Amadaïs, ce même monument, qui fut bâti à l'honneur du jeune Prince, fils de l'Empereur Fegué. Ils y furent accompagnés par deux Officiers de la ville. Après avoir monté vingt-quatre marches, compoſées de pierres aſſez mal taillées, ils ſe trouverent devant trois petits Temples de bois, derriere leſquels on découvre celui d'Amadaïs. Un jeune Prêtre, qui vint les recevoir à la porte, les mena dans une eſpece d'Anti-chambre, ou de Salle, tendue de crêpe noir. Le plancher étoit couvert d'un tapis broché d'argent, au milieu duquel on voyoit, ſur un Autel, l'image du jeune Prince; » c'é- » toit un agréable enfant, potelé, avec de longs cheveux noirs. Tous les » Japonois de l'aſſemblée lui firent des révérences à la maniere du pays, en » courbant la tête juſqu'à terre. Chaque côté du tableau offroit les images » de quelques autres Princes du même ſang, de grandeur naturelle & vêtus » de noir. Le Prêtre, qui avoit reçu les Hollandois, alluma une lampe, » & leur fit un diſcours fort touchant ſur cette tragique avanture. Enſuite » il les conduiſit dans une autre grande chambre, qui étoit la Salle d'au- » dience du Monaſtere. Le Supérieur s'y étoit rendu pour les recevoir. C'é- » toit un Vieillard fort maigre, & d'un air grave. Il étoit vêtu, comme les » autres Prêtres, d'une robe de crêpe noir, avec un ruban d'argent qui lui » deſcendoit, en écharpe, de l'épaule droite au côté gauche. Derriere ſa » tête, entre les deux épaules, pendoit une autre piece quarrée, de la mê- » me étoffe. C'étoient les marques de ſon rang & de ſon autorité. Il s'aſſit » ſur le plancher; & ne voyant pas, aux Hollandois, beaucoup d'empreſſe- » ment à s'approcher de lui, il ſe releva, pour ſe retirer dans une des cham- » bres voiſines, qui ſont de petites cellules, ſéparées l'une de l'autre par de » ſimples paravents. L'Ambaſſadeur laiſſa, pour le Monaſtere, une piece » d'or, de la valeur d'environ deux richedales & demie, ou douze ſchel- » lings d'Angleterre.

Deſcription de la ville.

Temple d'Amadaïs.

Ce que les Hollandois y virent.

On partit le 19, pour Oſacka. Cette route eſt de cent trente-ſix lieues

Route de Simonoſeki à Oſacka.

KÆMPFER. 1691.

marines. Mais la ſituation des Havres, où l'on relâche, fait une différence d'autant plus conſidérable, que la ſituation des Iſles, grandes & petites, qu'on ne ceſſe pas de rencontrer, y rend la navigation fort irréguliere. Pendant tout ce Voyage, on eut les Côtes de la grande Iſle de Nipon, à babord, c'eſt-à-dire, à la gauche du Vaiſſeau; tandis qu'à ſtribord, ou à la droite, on avoit d'abord celles de la Province de Buisjen, ou de Bungo, & de-là, celles de la petite Iſle & de la Province d'Awadſi.

A deux lieues de Simonoſeki, les Hollandois virent, près du village de Tonnora, un grand Palais, où logent les Princes dans leurs Voyages à la Cour. Cinq lieues plus loin, ils découvrirent le village & la fameuſe montagne de Mottojamena. Ici le Détroit s'élargit, & les Côtes de Saikokf, tournant à droite, forment avec celles de Nipon, une Baie ouverte & ſpacieuſe. Dix-huit lieues au-delà, on perd de vûe Saikokf; & peu après on découvre une grande Iſle, nommée Jeroſſima. Un peu plus loin, on arrive à la vûe d'une haute montagne, nommée Caſſada Jamna, qui eſt à dix lieues de Caminoſeki, & l'on découvre dans l'éloignement les hautes montagnes, couvertes de neiges, de la Province d'Ijo, dans la grande Iſle de Tſikokf. Plus loin, on fit appercevoir aux Hollandois des rochers dangereux, qui ſe nomment Sſo-Sine-Kſo, dont quelques-uns ſont ſous l'eau, & d'autres au-deſſus. Ils entrerent enſuite dans un Détroit, qui ſépare l'Iſle de Nipon d'une Iſle voiſine. Après l'avoir paſſé, ils laiſſerent à gauche un village, nommé Moritzu, qui eſt ſitué dans l'Iſle de Nipon, & à droite un autre village nommé Caminoſeki, qui donne ſon nom à la ſeconde Iſle. Un Fare de bois, bâti ſur un rocher fort élevé, vis-à-vis du Havre, porte une lanterne qu'on allume pendant la nuit pour la ſûreté de la navigation. Kæmpfer obſerve ici que la mer, entre Simonoſeki & Caminoſeki, porte le nom de Suwonada, c'eſt-à-dire, Havre de Siwo, parce qu'elle mouille principalement les Côtes de la Province de Siwo.

Iſle & village de Caminoſeki

Dſino Camiro.

De Caminoſeki, on fit encore ſept lieues juſqu'à *Dſino Camiro*, où l'on mouilla vers huit heures du ſoir, après avoir fait, pendant le jour, quarante-cinq lieues marines du Japon. Dſino Camiro eſt un village de plus de cent Maiſons, dont quelques-unes ſont bien bâties, ſur les Côtes de la Province d'Aki, au fond d'un Port environné de montagnes. On lui donne le nom de Dſino, qui ſignifie Bas, pour le diſtinguer d'un autre village, nommé Okino Camiro ou Haut Camiro, qui n'en eſt pas éloigné, ſur la même Côte. Le Mardi, un calme, qui dura toute la matinée, ne permit d'avancer qu'à force de rames. On paſſa devant Okino Camiro, qui contient environ quarante Maiſons, ſituées à l'extrêmité Orientale d'une petite Iſle très fertile, dont les collines & les montagnes ſont cultivées juſqu'au ſommet.

Iſle de Tſiwa & ſon Port.

L'Iſle de Tſiwa ſe préſente enſuite à la gauche, avec un fort bon Port, dont la forme eſt en demi cercle, ſur la Côte Méridionale, & bordé d'environ vingt Maiſons. Dans le cours de l'après-midi, on eut la vûe d'un village nommé Camogari, ſur les Côtes de la Province d'Aki. Vers la nuit, on entra dans le fameux Havre de Miyaré, après avoir fait, pendant tout le jour, dix-huit lieues marines, entre quantité d'Iſles, les unes fertiles & cultivées, mais la plûpart ſtériles & déſertes, ou compoſées même de rochers. On avoit eu à ſtribord la Province d'Ijo, dans l'Iſle de Tſikoko, & de l'autre

côté la Province d'Aki, dans l'Isle de Nipon. Les plus hautes montagnes de ces deux Provinces étoient couvertes de neiges.

KÆMPFER. 1691.

Le 21, ayant levé l'ancre au commencement du jour, Kæmpfer observa que les Côtes de l'Isle de Tsikoko, s'approchent si fort, autour de celles de Nipon, qu'elles forment un Détroit, dont la largeur, en quelques endroits, n'est que d'une lieue du Japon. Deux lieues au-delà de Mitarei, on eut la vûe de Ksurissima, Place peu considérable, & située à la pointe de l'Isle de Tsikdko. C'est la résidence du Seigneur de Firesima, dans la Province d'Aki, qui possede aussi neuf petites Isles voisines. Deux ou trois lieues plus loin, on passa devant la ville d'Imabari, dont le Château est un Edifice magnifique, orné de plusieurs hautes Tours, & demeure ordinaire de Sijromottofano, fils du Pince de Kijnokuni, qui avoit épousé la fille de l'Empereur. On fit ensuite cinq lieues, pour arriver à l'entrée d'un Détroit fort serré, qui offre, à bas-bord, un village nommé Fanguri, situé au pied de deux montagnes, & célébre par ses salines. Plusieurs autres petits villages, qui bordent les Côtes, ne sont habités que par des Pêcheurs. Une lieue au-dessus de Fanguri, on rencontre une batterie à fleur-d'eau, qui défend d'autant mieux le passage, que tous les Bâtimens sont obligés de s'en approcher à la portée du pistolet. Quelques lieues plus loin, on voit, à bas-bord, une autre village, nommé Iwangi; mais les terres sont si rompues par la mer, qu'on ne peut distinguer s'il est de l'Isle de Nipon, ou de quelque petite Isle voisine. A peu de distance, on découvre un Temple, situé sur une agréable colline, avec un avant-porte sur le rivage, pour avertir les Passans qu'un long escalier, qui la suit, est l'avenue d'un Edifice sacré. Plus loin, on passe entre des montagnes, hautes & escarpées, au pied desquelles il y a plusieurs bons Ports & quantité de Hameaux. On voit, à la droite, dans une Isle, le grand village de Swoja, qui est renommé par son sel; & près de-là, celui de Jugi, ou d'Ige, qui n'est habité que par de riches Particuliers.

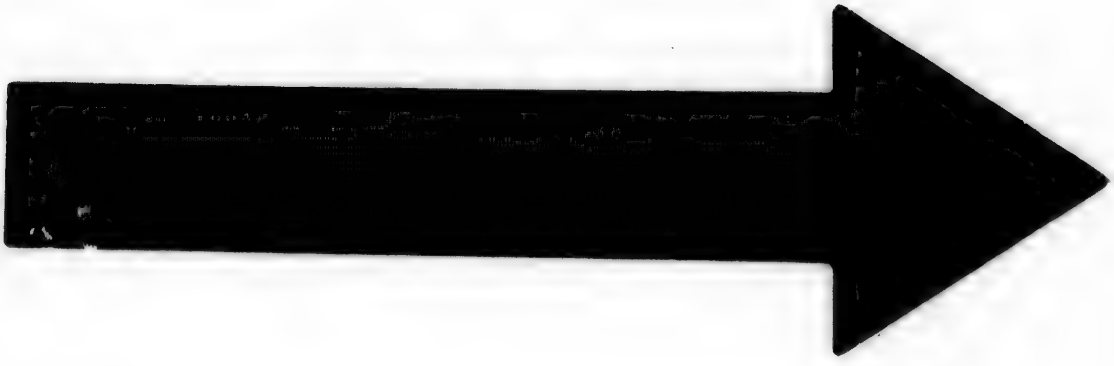
Seigneur de Firesima & ses Domaines.

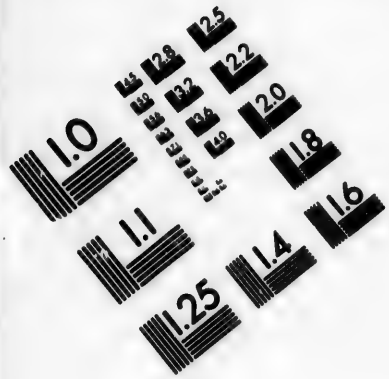
Batterie qui défend un passage fort étroit.

Plus loin, les Hollandois passerent devant une petite Isle, remarquable par sa forme, qui est celle d'une haute pyramide. A la droite du Vaisseau, ils avoient la mer à perte de vûe. C'est un grand Golfe, qui s'étend entre Iko & Sanecats, deux Provinces les plus Septentrionales de l'Isle de Tsikoko, & qui s'enfonce si loin qu'on n'en découvre pas le fond. De l'autre côté, la grande Isle de Nipon offre plusieurs villages. A quelque distance, on entra, dans le fameux Havre de Tomu, qui est accompagné d'un Bourg, nommé Bingono Tomu, pour le distinguer d'un village de même nom. Il est situé sur une éminence, au pied de la montagne, dans la Province de Bingo, qui est du Continent de l'Isle de Nipon; & sa forme represente un demi cercle. On y fait des nattes très fines, & des tapis de pied, qui se transportent dans plusieurs autres Provinces. Outre un beau Monastere, qui se présente derriere le Bourg, on apperçoit, à quelque distance, un fameux Temple de l'Idole Abuto, à laquelle on attribue quantité de guérisons miraculeuses, & le pouvoir d'accorder un vent favorable pour la navigation. Les Matelots & les Passagers attachent quelques pieces de monnoie, à une planche qu'ils jettent dans les Flots, & le Prêtre assure que ces offrandes ne manquent jamais d'aller au rivage & de se rendre entre ses mains. Cepen-

Isle en forme de pyramide.

Temple de l'Idole Abuto.





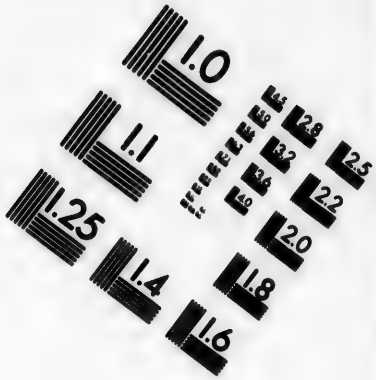
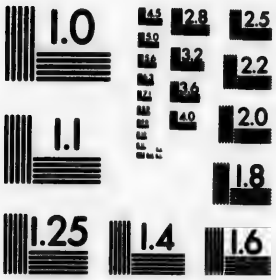
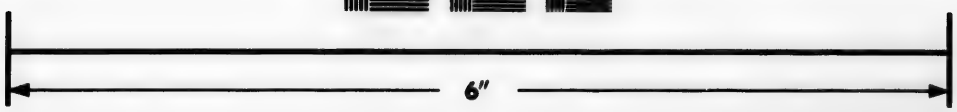


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

KÆMPFER. 1691.

dant, par précaution, dit Kæmpfer, il vient, dans un petit Bâteau, demander cette ſorte de tribut, à tous les Navires, qui paſſent devant le Temple. On découvre, vis-à-vis, une Iſle couverte de grands arbres, comme la plûpart des montagnes voiſines.

Caverne où l'on adore le Dieu Kobodaïs.

A ſept lieues de Tomu, on jetta l'ancre, vers le coucher du Soleil, à Sigraiſi, Port ſitué dans une petite Iſle, à l'extrêmité d'une vallée charmante & bien cultivée. Le Dieu Kobodaïs y eſt adoré, dans une caverne, qui eſt au ſommet de la montagne. On avoit fait, ce jour-là, dix-huit lieues marines, à l'Eſt & au Nord-Eſt. Le 22, après en avoir fait ſept entre diverſes petites Iſles, on s'arrêta devant Sijmotzi, ou Sijmotzui, ville ſituée dans la Province de Bitgu, au pied d'une montagne cultivée, avec un Château voiſin, nommé Siwos, qui eſt accompagné d'un petit village. Aſſez près de-là, on eut la vûe de l'Iſle Tſuſi Jamma, vers laquelle on gouverna directement, pour faire route à l'Eſt. La mer commence à ſe retrécir ici, par le rapprochement mutuel des Côtes de Nipon & de Tſikoko. A gauche, ſur les Côtes de Bitsju, on voit un grand Port, ouvert au vents du Sud, qui a de chaque côté un village ſur ſes bords. Huit lieues plus loin, ſur la même Côte, au Nord, on trouve le grand & beau village de Sigmodo, ou Uſijmano, défendu par un Fort; & ſept lieues au-delà, le Château d'Ako, dont les murailles blanches & les hautes Tours, avec la ville du même nom, qui eſt par derriere, forment un point de vûe fort curieux. Les Côtes voiſines ne preſentent que des rochers.

Muru & ſa deſcription.

Muru, qu'on rencontre à trois lieues d'Ako, eſt un Port célebre, & des plus ſûrs, par l'abri qu'il reçoit d'une montagne qui s'avance à l'Oueſt & qui le couvre. Une bonne partie du baſſin eſt entourée d'un mur épais de pierre de taille. La ville, qui eſt bâtie le long de ce mur, dans une ſituation agréable & commode, appartient à la Province de Biſen. Elle conſiſte dans une longue rue, qui regne en demi cercle le long du rivage, & dans quelques autres qui s'étendent vers la montagne. Outre les proviſions, qui s'y vendent en abondance, elle eſt célebre par une Manufacture de cuirs de chevaux, qu'on y tanne à la maniere de Ruſſie, & dont on releve la couleur par différentes ſortes de vernis. Les montagnes voiſines ſont cultivées juſqu'au ſommet. Un Bois, qui eſt derriere la ville, acheve de rendre le point de vûe fort agréable, non-ſeulement par ſa verdure, mais encore par quelques Baſtions ronds, dont il eſt environné, & par quantité de beaux Edifices qui ſervent au logement des Officiers & des Soldats. La colline, où le Bois & le Fort ſont ſitués, eſt jointe à la ville par une petite langue de terre, mais avec des murailles & des portes, qui empêchent la communication. Les Hollandois deſcendirent à Muru, avec quelques Japonois. On leur fit traverſer la Maiſon d'un Marchand, pour entrer dans la grande rue; & de-là on les conduiſit chez un Baigneur, où ils eurent la liberté de ſe rafraîchir. A leur retour, ils trouverent les rues bordées de Spectateurs, qui ſe mettant à genoux, ſans faire le moindre bruit, les rendirent encore incertains ſi ces témoignages de reſpect étoient pour leur Nation.

Divers lieux remarquables, ſur la Côte de Nipon.

Ils leverent l'ancre, le 23; &, pendant tout le jour, ils laiſſerent ſucceſſivement, à la gauche du Vaiſſeau, ſur les Côtes de Nipon, divers lieux qui s'attirerent l'attention de Kæmpfer. *Aboſi* eſt une ville défendue par

quelques Forts, qui contient un grand Magasin impérial, & qui est gouvernée au nom de l'Empereur. Un Intendant y reçoit les revenus de ce Monarque. Elle est située dans le territoire du Prince de Farima. Fimesii, ou Fimedsi, est une autre petite ville, avec un Château somptueux. Les Côtes, aux environs de ces deux Places, sont pleines de rochers & de sables. *Takasango*, ou *Takosani*, est encore une petite ville, à sept lieues de Muru. Elle domine sur une grande Plaine, dont elle fait l'entrée, qui s'étend l'espace de sept lieues dans l'intérieur du pays, & de cinq le long des Côtes. Akasi, qui la termine, est une ville ouverte, entourée d'un grand nombre d'allées d'arbres, & renommée pour ses Manufactures de Catables, qui sont des robes de femmes d'une toile de chanvre. On découvre, par derriere, au travers des arbres, un Château défendu par des Tours quarrées de trois étages, au milieu duquel est le Palais d'un Bugio du Prince de Fatima. Des deux côtés de la ville, le rivage est couvert de plusieurs grands villages, la plûpart habités par des Pêcheurs, & par des Ouvriers qui tirent du sel de l'eau de la mer, en la faisant bouillir. Près d'Akasi, les Hollandois entrerent dans un Détroit, formé par les Côtes de Nipon, & par celles d'une assez grande Isle, sur laquelle ils virent quelques villages & plusieurs Temples. Plus loin, ils arriverent à la vûe des villages de Jamatta, Faromi, & Sijvoja, qui sont habités par des Pêcheurs & des Artisans. Un peu au-delà, on rencontre le village de Summa, ou plutôt trois villages, confondus sous le même nom. Pendant les anciennes guerres civiles du Japon, quelques Partisans de l'Empereur Feké se défendirent plusieurs années dans cette Place. Summa est suivi du village de Kammagu Fagasli, qui contient trois ou quatre cens maisons; après lequel on trouve la ville & le Port de Fiogo, dans la Province de Setz, à cinq lieues d'Akasi. Ce Port est défendu au Sud, du côté de la mer, par une digue de sable qui s'avance à l'Est d'environ deux mille pas. Elle a coûté des sommes immenses, & la vie de plusieurs hommes. Ayant été ruinée plusieurs fois par les flots & les orages, on désespéroit de la conduire à sa perfection. Mais, s'il en faut croire les Historiens Japonois, un Héros se fit enterrer vif sous les fondemens de l'Ouvrage, pour appaiser le courroux des Dieux de la mer. Quelques-uns font honneur de cette générosité à trente hommes, qui se dévouerent ensemble pour le bien public. Le Port de Fiogo n'est ouvert qu'à l'Est; & de ce côté même, il est couvert en partie par les Côtes de la Province de Setz. C'est le dernier qui mérite quelque remarque, entre Simonoseki & Osacka. Kæmpfer n'y compta pas moins de trois cens Barques à l'ancre. La ville n'a point de Château; mais sa grandeur est presque égale à celle de Nangasaki, & sa forme est en demi cercle autour du Port. On découvre, par derriere, une montagne pelée, qui renferme de riches Mines d'or.

KÆMPFER. 1691.

Port de Fiogo.

A quel prix il fut achevé.

Le Samedi, 14 de Février, les Hollandois quitterent leur grande Barque, qui n'avoit pû les conduire jusqu'au Havre d'Osacka, parce qu'il n'a point assez de profondeur. Ils louerent quatre petits Bateaux, dans lesquels ils se mirent avec leur bagage. Entre plusieurs villes considérables, qu'ils virent sur la Côte de Nipon, Kæmpfer distingue celle d'Amangasaki, qui n'est qu'à trois lieues d'Osacka, & la ville Impériale de Sakai, qui se présente au Sud-Est, en entrant dans la riviere. Après avoir fait dix lieues,

Villes d'Amangasaki & de Sakai.

KÆMPFER. 1691.

depuis Fiogo juſqu'à l'embouchure de la riviere d'Oſacka, les quatre Bateaux entrerent dans le bras qui eſt navigable, à l'Eſt-Sud-Eſt. Deux magnifiques Barques, qui attendoient l'Ambaſſadeur, le porterent, au travers de pluſieurs villages qui bordent les Rives, juſqu'aux Fauxbourgs d'Oſacka, & dans la ville même. Elle eſt ſéparée des Fauxbourgs, par deux Corps-de-garde fortifiés; c'eſt-à-dire, un de chaque côté de la riviere. On fit paſſer les Hollandois ſous ſix beaux ponts de bois; & lorſqu'ils eurent enfin la permiſſion d'aborder, ils entrerent dans une rue fort étroite, par laquelle ils furent conduits au logement ordinaire de leur Nation, dans un coin qui fait face à la plus grande rue de la ville.

Entrée d'Oſacka.

Ils y arriverent vers deux heures après midi. On leur diſtribua auſſi-tôt des chambres, diviſées, ſuivant l'uſage du pays, avec des paravents. Leurs Interprêtes, qu'ils envoyerent aux deux Gouverneurs de la ville, avec quelques préſens, pour obtenir la liberté de les voir, rapporterent bientôt que Noſſi-Xemono-Cami, un des Gouverneurs, étoit allé rendre compte, à la Cour, des affaires qui concernoient ſon adminiſtration; & qu'Oragiri-Taſſano-Cami, ſecond Gouverneur, qui étoit occupé pour le reſte du jour, prioit l'Ambaſſadeur de remettre ſa viſite au lendemain.

Viſite que les Hollandois rendent au Gouverneur.

En effet, le Dimanche 25 de Février, il fut conduit à l'Audience, avec ſon cortege. En deſcendant au Palais, qui eſt à l'extrêmité de la ville, dans une Place quarrée, on fit prendre, à tous les Hollandois, un manteau de ſoie, à la Japonoiſe, qui eſt regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traverſerent un paſſage de trente pas, pour entrer dans la Salle des Gardes, où ils furent reçus par deux Gentilshommes du Gouverneur. Quatre ſoldats étoient en faction, au côté gauche de la porte; & plus loin, huit Officiers étoient aſſis ſur leurs genoux & leurs talons. La muraille, à droite, étoit garnie d'armes ſuſpendues, & rangées en bon ordre. Kæmpfer y compta quinze hallebardes d'un côté, dix-neuf piques de l'autre, & vingt lances au milieu. Quatre autres chambres, qu'on fit traverſer ſucceſſivement à l'Ambaſſadeur, n'avoient auſſi, pour ornement, que des cris, des ſabres, des cimeterres, & quelques armes à feu, renfermées dans de riches étuis noirs & verniſſés. Enfin, les Hollandois étant dans la Salle d'Audience, deux Sécretaires les y reçurent civilement & leur préſenterent du Thé, juſqu'à l'arrivée du Gouverneur, qui parut accompagné de deux de ſes fils. Il s'aſſit à dix pas de diſtance, dans un autre Chambre, qu'il ouvrit du côté de la Salle d'Audience, en déplaçant trois Jalouſies, au travers deſquelles il parla. C'étoit un homme de quarante ans, de taille moyenne, mais d'un air mâle, civil dans ſes manieres, & s'exprimant avec beaucoup de douceur & de modeſtie. Son habillement étoit ſimple, & ſans autre marque de diſtinction qu'une robe griſe de cérémonie, par-deſſus l'habit commun. La converſation n'eut rien de plus remarquable. On parla du tems, qui étoit bien froid; de la longueur du Voyage; du bonheur d'être admis à la préſence de l'Empereur, & de la diſtinction des Hollandois, qui, de toutes les Nations du Monde, étoient la ſeule à qui cette grace fût accordée. Après avoir fait leurs préſens, ils ſe retirerent par le même chemin. Quelques jours, dont ils eurent beſoin pour obtenir des Paſſeports & pour d'autres préparatifs, leur donnerent le tems de viſiter le Château, & diverſes parties de la ville, dont Kæmpfer donne la Deſcription.

Osacka, dit-il, est une des cinq grandes villes Impériales. Sa situation est également agréable & commode, dans la Province de Setzu. Elle est dans une Plaine fertile, sur les bords d'une riviere navigable, à trente-cinq degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur, de l'Oüest à l'Est, c'est-à-dire depuis les Fauxbourgs jusqu'au Château, est d'environ quatre mille pas communs, sur un peu moins de largeur. La riviere de Jodogava passe au Nord de la ville, coule de l'Est à l'Oüest, & se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux Habitans d'Osacka. Sa source n'en est qu'à une journée & demie au Nord-Est, où elle sort d'un Lac, qui est au centre de l'Isle, dans la Province d'Oomi, & qui s'est formé, suivant le récit des Japonois, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce Lac près du village de Tsinatofas, où elle a un double Pont magnifique; double, parce qu'elle y est divisée par une petite Isle. Elle coule ensuite près des villes d'Udsi & de Jodo, dont la derniere lui donne son nom. De-là, elle continue son cours vers Osacka, où se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, & l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée par deux autres rivieres, nommées Jomattagava, & Firanogava, qui se jettent dans celle d'Osacka précisément devant la ville, au Nord du Château, & qu'on traverse sur de beaux Ponts. Toutes ces eaux réunies, ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du Sud, qui sont les plus grands & la demeure des Habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, & d'autres qui ramenent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds, pour recevoir de petites Barques, qui apportent les marchandises & les commodités de la vie, devant la porte des Habitans. Kæmpfer admira la régularité de cette multitude de Canaux, sur lesquels on a bâti quantité de Ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Un peu au-dessous du grand canal, un autre bras, qui se sépare de la riviere, mais qui n'est pas navigable, coule rapidement à l'Oüest, & va se rendre dans la mer d'Osacka. Mais le principal Courant, qui demeure entre ce bras & le canal, continue son cours dans la ville, au bout de laquelle il tourne à l'Oüest, pour arroser les Fauxbourgs & les villages voisins. Ensuite, se divisant en plusieurs branches, il se jette dans la mer par différentes embouchures.

KÆMPFER. 1691.

Description d'Osacka.

Riviere de Jodogava.

Son origine & son cours.

Cette riviere est étroite, mais d'une profondeur qui la rend très commode à la navigation. Depuis son embouchure jusqu'à la ville, & plus haut, elle est toujours couverte de Barques, qui montent ou descendent, les unes chargées de marchandises, les autres de Princes ou de Seigneurs de l'Empire. Ses bords sont relevés des deux côtés, par des degrés de pierres de taille, qui, formant des escaliers continuels, donnent par-tout la liberté de prendre terre. Tous ces Ponts, qui ne sont pas entr'eux à plus de trois ou quatre cens pas de distance, sont bâtis du plus beau cedre, & bordés d'une baluſtrade, sur laquelle regnent des boules de cuivre jaune. Kæmpfer en compta dix, également remarquables par leur longueur & leur beauté. Le premier, & le plus reculé à l'Est, dans la plus grande largeur de la riviere, est long de soixante brasses, & soutenu par trente arches. Le second lui ressemble dans toutes ses proportions. Le troisiéme, qui est sur les deux bras de la riviere,

Beauté de ses bords.

Beauté des Ponts.

KEMPFER. 1691.

dans l'endroit où elle ſe partage, a cent cinquante pas de longueur. Les autres ſont moins longs, à meſure que la riviere s'étrecit.

Rues & Maiſons d'Oſacka.

La plûpart des rues d'Oſacka ſont étroites, mais ſi régulieres, qu'elles ſe coupent entr'elles à angles droits; à l'exception, néanmoins, de cette partie de la ville, qui eſt du côté de la mer, où les rues ſuivent la direction des diverſes branches de la riviere. Elles ſont propres, ſans autre pavé qu'un petit chemin de pierre de taille le long des maiſons, pour la commodité de ceux qui marchent à pied. L'extrêmité de chaque rue eſt fermée par de bonnes portes, qui ſe ferment la nuit. Chaque rue offre auſſi, dans un lieu entouré de baluſtrades, tous les inſtrumens néceſſaires pour arrêter les progrès du feu, avec un puits voiſin, qui ſert aux mêmes uſages. Les maiſons, ſuivant les Loix fondamentales du pays, n'ont pas plus de deux étages; chacun d'une braſſe & demie, ou de deux braſſes de haut. Elles ſont bâties de bois, de chaux & d'argile. Chaque façade préſente la porte, & une boutique pour les Marchands, ou un attelier pour les Artiſans Du haut de chaque boutique, ou de chaque attelier, pend une piece de drap noir, ſoit pour ornement, ſoit pour défenſe contre les injures de l'air; & l'on y ſuſpend auſſi des échantillons, ou des modeles de ce qui ſe fabrique ou qui ſe vend dans la maiſon. Le toît eſt plat dans les maiſons communes: il n'eſt couvert que de bardeaux, ou de coupeaux de bois; mais le toît des bonnes maiſons eſt revêtu de toile noire, maſtiquée avec de la chaux. On voit regner, dans toutes les maiſons Japonoiſes, une propreté qui fait l'admiration des Etrangers. Elles n'ont ni tables ni chaiſes, ni rien qui reſſemble aux meubles de l'Europe. L'eſcalier, les baluſtrades & les lambris ſont verniſſés. Le plancher eſt couvert de nattes & de tapis. Les chambres ne ſont ſéparées l'une de l'autre que par des paravents; de ſorte qu'il ſuffit de les ôter, pour faire une ſeule piece de pluſieurs chambres, comme on en fait pluſieurs d'une ſeule, avec cette facilité à la diviſer. Les murs ſont tapiſſés de papier fort brillant, dont les figures repréſentent des fleurs en argent; mais, quelques pouces au-deſſous du plat-fond, ils ſont ordinairement enduits d'une argile, couleur d'orange, qu'on tire près de la ville, & que ſa beauté fait tranſporter dans d'autres Provinces. Les nattes, les portes & les paravents ſont tous de la même grandeur, qui eſt une braſſe de long & la moitié en largeur. On bâtit auſſi les Maiſons & les chambres ſur le pied d'un certain nombre de nattes.

Meubles Japonois.

Fameux Château d'Oſacka.

A l'extrêmité de la ville, vers le Nord-Eſt, on voit, dans une grande Plaine, le fameux Château d'Oſacka, bâti par l'Empereur Takom. On ne connoît, dans tout l'Empire, que le Château de Fingo, qui le ſurpaſſe en étendue, en magnificence & en force. Sa forme eſt quarrée. On n'en peut faire le tour que dans l'eſpace d'une heure. Il eſt défendu, au Nord, par la riviere de Jedogava, qui baigne ſes murs, après avoir reçu les deux autres rivieres; & quoique toutes ces eaux enſemble puſſent former un canal conſidérable, on n'a pas laiſſé de l'élargir. A l'Eſt, les murailles du Château ſont baignées par la riviere de Kaſijvarigava, avant ſa jonction. Au-delà, vis-à-vis du Château, on découvre un grand Jardin qui en dépend. Les extrêmités du Sud & de l'Oueſt ſont bornées par la ville. Kæmpfer ne croit point exagerer, en donnant ſept braſſes d'épaiſſeur aux appuis extérieurs du mur.

Ces

KÆMPFER. 1691.

Ces éperons soutiennent une muraille haute & épaisse, bordée de pierre de taille, sur laquelle regne une allée de sapins ou de cedres. Les Hollandois ne virent qu'une petite porte étroite, avec un petit Pont, pour entrer au Château; & Kæmpfer n'eut pas la liberté de pousser plus loin ses observations : mais il apprit, de ses guides, quelques autres particularités curieuses. Après avoir passé la premiere muraille, on trouve un second Château, plus petit que le premier, mais de la même architecture. Il est suivi d'un troisiéme, qui est au centre de tout l'Edifice, & dont les angles sont ornés de belles tours à plusieurs étages. Dans ce troisiéme Château, qui est aussi le plus élevé des trois, on voit une Tour magnifique, dont le plus haut toit soutient deux monstrueuses figures de Poissons, qui, au lieu d'écailles, sont couverts d'ubangs d'or (*) parfaitement polis. La porte, qui mene au second Château, offre une pierre noire & polie, qui fait partie du mur, & dont la grosseur est si prodigieuse, qu'elle passe pour la Merveille du Pays (92). L'Empereur entretient constamment une grosse garnison, dans le Château d'Osacka. Deux des principaux Seigneurs de l'Empire y commandent tour à tour, chacun pendant trois ans. Lorsque l'un des deux y vient commencer ses fonctions, l'autre doit sortir aussi-tôt, pour aller rendre compte de sa conduite à la Cour. Ils ne peuvent se voir, dans cet échange; & celui qui part, laisse par écrit, dans son appartement, ses instructions à celui qui arrive (93). Ils n'ont rien à demêler avec les Gouverneurs d'Osacka, auxquels ils sont supérieurs par le rang.

Trois Châteaux l'un dans l'autre.

La ville d'Osacka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonois l'assurent, qu'on peut lever, de ses seuls Habitans, une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le Commerce, par terre & par eau, en fait la ville du Japon la plus marchande. Elle est remplie de riches Négocians, d'Artisans & d'Ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens. Aussi les Japonois la nomment-ils le *Théâtre du Plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les Provinces de l'Empire, pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les Princes & les Seigneurs, qui possedent des Terres à l'Oueſt, ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit. L'eau, qu'on y boit, est un peu fomache; mais on brasse, dans les villages voisins, le meilleur Saki du Japon.

Richesses & agrémens d'Osacka.

Les Hollandois partirent d'Osacka, le 28 de Février, pour se rendre à Meaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils avoient loué, pour cette route, quarante chevaux & quarante porte-faix. Après avoir passé la riviere sur un Pont, qui se nomme le Kiobas, & qui est précisément sous le Château, ils firent une lieue dans des champs de riz fort humides, sur une chaussée basse, qui regne le long de la riviere de Jodogava, & qui est plantée d'un grand nombre de Tsanadils. Ces arbres s'élevent autant que nos Chênes. Leur écorce est rude. Ils étoient alors sans feuilles; mais, malgré l'hyver, leurs branches étoient chargées d'un fruit jaune, dont les Habitans tirent de l'huile. Tout ce pays est extraordinairement peuplé. Les vil-

Route d'Osacka à Meaco.

(*) Monnoie Japonoise.

(92) De cinq brasses de long, & de la même épaisseur.

(93) La raison que l'Auteur en apporte, c'est qu'on y garde les trésors de l'Empereur, surtout les revenus des Provinces occidentales, qu'on y accumule.

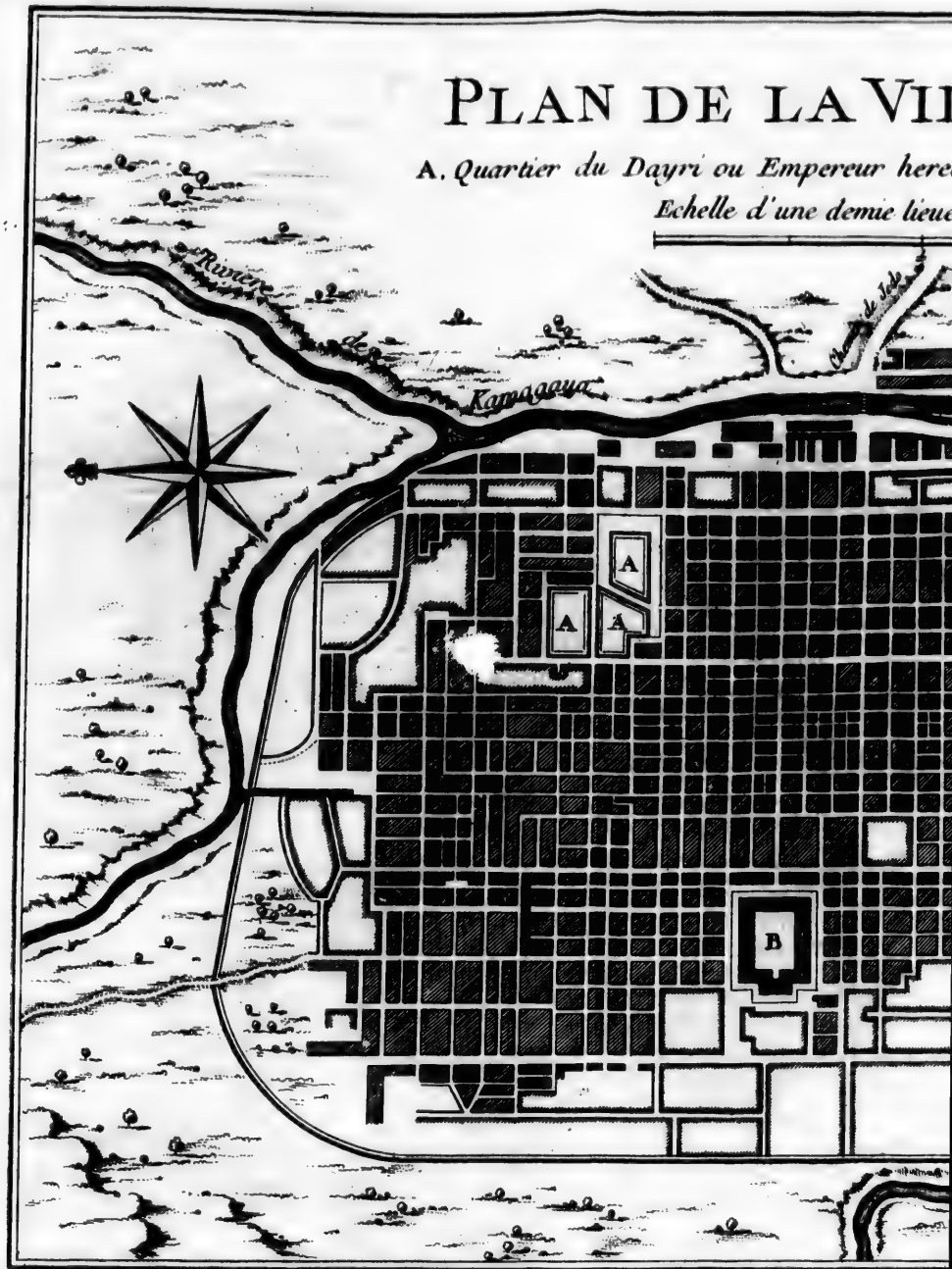
KÆMPFER. 1691.

lages y ſont en ſi grand nombre, & ſe ſuivent de ſi près, ſur le grand chemin qu'ils forment comme une rue continuelle, juſqu'à Meaco. Immitz, Moriguitz, où l'on prépare la meilleure canelle, Sadda & Defudſi, ſont ceux qu'on rencontre les premiers. On arrive enſuite à Firacatta, qui eſt compoſé de cinq cens maiſons, à cinq lieues d'Oſacka. Sur toute la route, on reconnoît facilement les Hôtelleries & les Maiſons publiques, aux Filles fardées qui ſe tiennent à la porte, & qui ſollicitent les Voyageurs d'y entrer. Après midi, les Hollandois traverſerent les villages de Fatzuma & de Faſimocto, d'où ils ſe rendirent à Jodo, petite Ville célébre par la beauté de ſes Edifices & de ſes eaux. Son Fauxbourg eſt une longue rue, par laquelle on arrive à un magnifique Pont de bois, qui a quatre cens pas de longueur, & qui eſt ſoutenu par quarante arches, avec des baluſtrades ornées de boules de cuivre jaune. Les rues de Jodo ſont fort droites. Le Château, qui ſe préſente au côté Occidental de la Ville, eſt bâti de brique, au milieu de la riviere, & forme un beau ſpectacle par la magnificence de ſes Tours. C'eſt la demeure d'un Prince, qui ſe nomme Fondaiſiono. En ſortant de Jodo, on paſſe encore ſur un Pont de deux cens pas, & ſoutenu par vingt arches, qui ſépare la ville d'un autre Fauxbourg. On laiſſe à droite, de l'autre côté de la riviere, un gros Bourg nommé *Udſij*, fameux par l'excellence du Thé qui croît dans ſon Territoire, & qu'on réſerve pour l'uſage de l'Empereur. Deux heures de marche firent arriver les Hollandois à Fuſijmi, petite Ville ouverte, dont la principale rue s'étend juſqu'à Meaco, & pourroit paſſer pour un de ſes Fauxbourgs.

Thé d'Udſij, le meilleur du Japon.

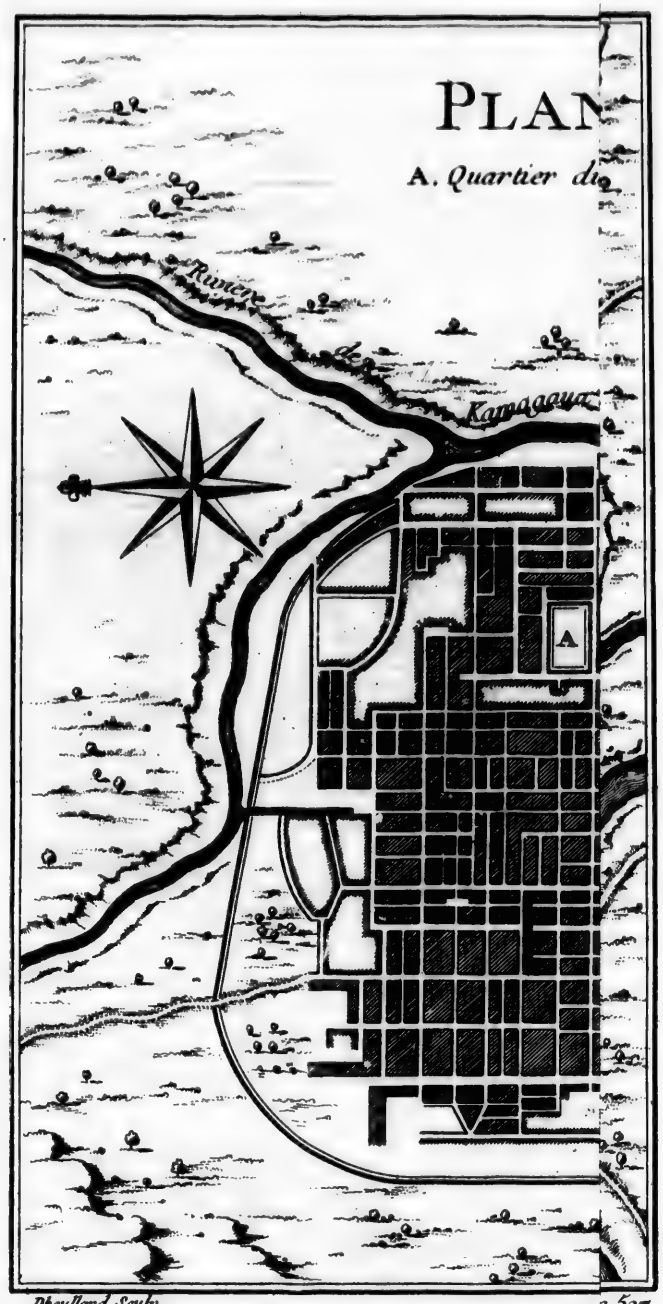
On étoit au premier jour du mois, que les Japonois nomment Tſitatz, & qu'ils célébrent, comme un jour de Fête, par les viſites qu'ils rendent aux Temples, & par des promenades ou d'autres amuſemens. La rue, que les Hollandois ſuivirent pendant quatre heures entieres, avant que d'arriver à leur Hôtellerie de Meaco, ne ceſſa point de leur offrir une foule d'Habitans, qui prenoient l'air & qui cherchoient à ſe réjouir. Les femmes étoient bien miſes; avec des robes de différentes couleurs, à la maniere de Meaco, des voiles de ſoie pourpre ſur le front, & de grands chapeaux de paille, pour ſe défendre de l'ardeur du Soleil. On voyoit des eſpeces particulieres de Mendians, vêtus d'une maniere bouffonne, ou ridiculement maſqués. Les uns marchoient ſur des échaſſes de fer; d'autres portoient, ſur la tête, de grands pots remplis d'arbriſſeaux verds; d'autres chantoient; d'autres ſifloient; d'autres jouoient de la flute; & d'autres frappoient ſur de petites cloches. Différentes ſortes de Farceurs amuſoient le peuple, dans un grand nombre de boutiques ouvertes. Des Temples, bâtis ſur le panchant des collines, étoient illuminés d'une variété de lampes; & les Prêtres, battant les cloches avec des marteaux de fer, faiſoient un bruit, qu'on pouvoit entendre de fort loin. Kæmpfer remarqua ſur un Autel, dans un Temple qui bordoit la rue, un grand Chien blanc. On lui dit que ce Temple étoit conſacré au Patron des Chiens. Enfin les Hollandois deſcendans, à ſix heures du ſoir, dans l'Hôtellerie qui appartient à leur Nation, firent annoncer leur arrivée aux principaux Officiers de Meaco, pour les diſpoſer à recevoir leurs préſens.

Ils furent admis, le jour ſuivant, à l'Audience du Préſident de Juſtice & des Gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter



Dheulland Sculp.

LA VILLE DE MEACO
u Empereur hereditaire . B. Palais du Cubosama
e d'une demie lieue commune de France
½ Lieue
Temple de Daibods
Village de Fusima
B



Dheulland Sculp.

leurs voitures, à cinquante pas du Palais du Préſident, pour faire à pied ce qui leur reſtoit de chemin, & d'attendre à la porte du premier Corps de-garde, qu'on eût donné avis de leur approche. Le Préſident ne leur fit pas même l'honneur de paroître, & reçut leurs préſens par les mains de quelques Officiers. Ils trouverent moins de hauteur chez les deux Gouverneurs, qui ſe firent voir, comme celui d'Oſacka, par des jalouſies. Cependant leur patience y fut miſe à d'autres épreuves. Après l'Audience, on les pria de s'arrêter quelque tems, pour donner la liberté aux Dames, qui étoient dans une chambre voiſine, derriere un Paravent qu'on avoit percé de pluſieurs trous, de conſidérer leur figure & leur habillement. » Non-ſeulement l'Am-» baſſadeur fut obligé de montrer ſon chapeau, ſon épée, ſa montre, & » pluſieurs autres choſes qu'il portoit ſur lui; mais on le pria d'ôter ſon » manteau, pour laiſſer voir ſes habits devant & derriere (94).

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois paſſerent quatre jours à Meaco. Cette ville, dont Kæmpfer joint ici le plan, copié, dit-il, & réduit d'après une Carte Japonoiſe, ſe nomme Meaco (95) ou Kio; nom qui ſignifie Ville, & qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du Dairi, ou de l'Empereur Eccléſiaſtique Héréditaire, on la regarde comme la Capitale de l'Empire. Elle eſt ſituée dans la Province de Jamatto, au milieu d'une grande Plaine. Sa longueur, du Nord au Sud, eſt de trois quarts de lieue d'Allemagne; & ſa largeur, d'une demie lieue de l'Eſt à l'Oueſt. D'agréables Collines, dont elle eſt environnée, & quelques Montagnes, d'où ſortent quantité de petites rivieres & de fontaines, rendent ſa ſituation charmante. Du côté de l'Eſt, on voit, ſur le panchant d'une de ces Montagnes, un grand nombre de Temples, de Monaſteres & de Chapelles. Trois rivieres, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté; & ſe réuniſſant au centre, on les paſſe ſur un beau Pont, d'environ deux cens pas de longueur. Enſuite, toutes ces eaux raſſemblées coulent à l'Oueſt. Le Palais du Dairi occupe un quartier Septentrional, compoſé de douze ou treize rues, qui ſont ſéparées du reſte de la ville par des murs & des foſſés. Dans la Partie Occidentale de Meaco, on voit un Château de pierres de tailles, & bien fortifié, qui ſert de logement au Monarque ſéculier, lorſqu'il vient viſiter le Dairi. Les rues de la ville ſont étroites, mais régulieres, & d'une longueur extraordinaire. Les maiſons n'ont que deux étages; la plûpart ſont de bois & d'argile, avec un réſervoir d'eau ſur le toît, & tous les inſtrumens néceſſaires pour arrêter les ravages du feu.

Deſcription de Meaco.

Palais du Dairi.

Meaco paſſe pour le Magaſin général des Manufactures du Japon & de toutes ſortes de marchandiſes. C'eſt le centre du Commerce de l'Empire (96). Dans le dernier dénombrement, qui ſe nomme *Aratame*, on avoit compté

Commerce de Meaco.

(94) Tome III. p. 19.

(95) Kæmpfer écrit toujours Miaco.

(96) » On y rafine le cuivre, on y bat » monnoie, on y imprime des Livres, on y » fait, au métier, les plus riches étoffes à » fleurs d'or & d'argent. Les meilleures tein-» tures & les plus cheres, les ciſelures les » plus exquiſes, toutes ſortes d'inſtrumens » de muſique, de peintures, de cabinets ver-» niſſés, toutes ſortes d'ouvrages en or, & » en autres métaux, ſurtout en acier, com-» me les lames de la meilleure trempe & » autres armes, ſe font à Meaco dans la der-» niere perfection; de même que les plus » riches habits, toute ſorte de bijouterie, » de Marionnettes, qui remuent la tête d'el-

KÆMPFER. 1691.

à Meaco, quatre cens ſoixante-dix-ſept mille cinq cens cinquante-ſept Laïques, & cinquante-deux mille cent ſoixante-neuf Eccléſiaſtiques, ſans y comprendre la Cour entiere du Dairi, qui eſt très nombreuſe, & les Etrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'Empire.

Aſſujettiſſement ſingulier des Hollandois.

Les Hollandois ne viſiterent qu'à leur retour pluſieurs beaux Temples, qui ſe preſentent ſur les Montagnes voiſines de Meaco; mais un article ſi curieux doit être rapproché de cette Deſcription, & l'exorde de l'Auteur mérite d'être rapporté dans ſes termes. » C'eſt une Coutume établie depuis » long-tems, qu'à notre retour de la Cour & le dernier jour de notre dé» part de Meaco, on nous accorde la liberté de voir la ſplendeur & la » magnificence de ſes Temples, qui ſont les Bâtimens Religieux les plus » grands, les plus agréables & les plus magnifiques de l'Empire. On peut » dire même que cette Coutume a pris, par degrés, une force de Loi. On » nous mena aux Temples, & nous devons les voir, ſoit que nous le vou» lions ou non; ſans qu'on ait aucun égard au deſir, ni à la volonté, de l'Am» baſſadeur & du Directeur de notre Commerce (97).

Temple impérial de Tſugania.

Ces Edifices ſont placés avec beaucoup d'art ſur le panchant des Montagnes, qui environnent Meaco. Le premier qu'on fit voir aux Hollandois, fut le Temple impérial de Tſugania. On s'y rend par une ſpacieuſe allée, qui regne pendant plus de mille pas le long de la Montagne, & dont la porte eſt grande & magnifique, avec un double toît recourbé, comme celui de tous les Temples & de toutes les Tours des Châteaux du Japon. Cette allée, couverte d'un beau ſable, eſt bordée des deux côtés par de hautes Maiſons, qui ſont celles des Officiers du Temple. On entre, à l'extrêmité, ſur une grande terraſſe, entourée d'arbres & de buiſſons, après laquelle, paſſant entre deux magnifiques bâtimens de bois, on monte par un très bel eſcalier, qui conduit dans un autre Bâtiment fort exhauſſé, dont le Frontiſpice a quelque choſe de plus éclatant & de plus majeſtueux que le Palais même de l'Empereur à Jedo. La galerie en eſt verniſſée avec beaucoup d'art, & les chambres ſont revêtues de nattes très fines. Au milieu de la premiere ſalle, qui eſt fort grande, on voit une Chapelle, ou un petit Temple, qui contient une grande Idole, avec des cheveux friſés, environnée d'autres Idoles plus petites, & de divers ornemens. Les deux côtés de la ſalle offrent pluſieurs autres Chapelles, mais plus petites & moins ornées. De-là, on fit entrer les Hollandois dans deux appartemens particuliers, bâtis pour ſervir de logement à l'Empereur, lorſqu'il y eſt amené par ſa dévotion. Ils ſont élevés, ſuivant le langage du pays, de deux nattes au-deſſus de la grande ſalle, & les deux portes donnent paſſage à la vûe ſur les Chapelles. Près de ces deux appartemens, qui ſont au pied de la montagne, dont la perſpective eſt charmante par elle-même, on trouve un petit jardin, où l'art a réuni toutes ſortes d'agrémens. Les allées en ſont couvertes d'un ſable

» les-mêmes, & une infinité d'autres curio» ſités. On ne peut rien ſouhaiter qui ne ſe » trouve dans cette ville; & l'on n'y peut » rien porter d'étranger que ſes Artiſtes ne » ſoient capables d'imiter. Il y a peu de » Maiſons où il n'y ait quelque choſe à » vendre, & j'avoue que je n'ai pû com» prendre d'où il peut venir aſſez d'ache» teurs pour une ſi grande quantité de mar» chandiſes. *Ibidem.* pages 21 & 22.

(97) *Ibidem.* page 126.

très pur. Pluſieurs plantes rares, & divers arbriſſeaux de la plus belle forme, entrelaſſés de pierres curieuſes, ornent les compartimens du parterre. Mais rien n'y eſt plus charmant, pour les yeux, qu'un rang de petites collines, formées à l'imitation de la nature, & couvertes des plus belles plantes & des plus belles fleurs du pays. Un clair ruiſſeau les traverſe, avec un agréable murmure. D'eſpace en eſpace, il eſt couvert de petits Ponts, qui ſervent tout à la fois d'ornement & de communication pour les différentes parties du jardin. On conduiſit les Hollandois à l'extrêmité de ce lieu délicieux, où le point de vûe forme une autre ſorte de beauté. Ils ſortirent par une porte de derriere, qui les conduiſit dans un petit Temple voiſin, plus élevé de trente pas ſur la montagne. C'eſt dans ce Temple que ſe conſervent les noms des Empereurs morts, écrits en caracteres d'or, ſur une table entourée de ſieges bas, où l'on voit divers papiers, qui contiennent des formules de prieres. De-là, deux jeunes Moines fort civils, qui ſervoient de guides aux Hollandois, leur firent prendre le chemin d'un autre Temple, ſéparé du précédent par une grande Place, dont la principale magnificence conſiſte dans ſes quatre toîts recourbés. Les poteaux, les colonnes, & les corniches, qui ſupportent les toîts, ſont peints de rouge & de jaune. On y voit, dans des niches verniſſées, pluſieurs Idoles, dont la principale eſt diſtinguée par un rideau qu'on tire devant elle, par un miroir rond, qui en eſt voiſin, & par quelques troncs, couverts d'un treillis, où l'on reçoit les aumônes du Peuple. A peu de diſtance du même Temple, on mena les Hollandois dans un autre, qui n'en eſt pas fort différent, où ils furent reçus par une troupe de jeunes Moines, qui leur ſervirent du ſacki, des champignons, des féves rôties, des gâteaux, des fruits, des racines & des légumes.

KÆMPFER. 1691. Délicieux Jardin.

Temple où ſe gardent les noms des Empereurs morts.

Ils retournerent enſuite à la grande Place par laquelle ils étoient entrés, & dont ils n'avoient viſité qu'une partie, puiſqu'on les aſſura qu'elle contient vingt-ſept Temples dans ſon enceinte. Mais de-là, on les conduiſit au Temple de Gibon, ou des Fleurs, qui eſt à plus de mille pas des précédens. Le chemin eſt très agréable. Ce Temple eſt entouré de trente ou quarante Chapelles, réguliérement diſpoſées. La Cour eſt plantée de beaux arbres, entremêlés de boutiques, & d'eſpaces vuides où le Peuple s'exerce à tirer de l'arc. Le Temple même eſt un Bâtiment long & étroit, dont le milieu, qui eſt ſéparé du reſte par une Galerie, contient une grande Idole, entourée de pluſieurs petites. La grande repréſente une jeune femme, de deux ou trois braſſes de longueur; & les petites ſont autant de jeunes gens qui s'empreſſent autour d'elle. On voit, au même lieu, la repréſentation d'un Navire Hollandois, avec des épées & d'autres armes Européennes. Une longue rue, qui ſe nomme la rue des Mandians & des lieux de débauche, méne de ce Temple à celui de Kiomids, où le premier objet qui ſe préſente eſt une tour de ſept étages, dont le plus bas eſt élevé de quelques marches au-deſſus du terrain. Le Temple eſt un peu plus loin, appuié d'un côté par la Montagne, & ſoutenu de l'autre par de fort hauts piliers. On y trouve toujours une grande foule de Peuple. Un eſcalier de pierre, qui eſt aſſez proche de l'Edifice, mene par quatre-vingt-cinq marches, à une fameuſe fontaine qui ſort du rocher en trois endroits, & dont on prétend

Temple de Gibon ou des Fleurs.

KÆMPFER. 1691.

que l'eau a la vertu d'inſpirer de la modeſtie & de la prudence. Elle ſe nomme Orevantaki. Les Hollandois la trouverent fort pure ; mais, en ayant gouté, ils ne s'apperçurent point qu'elle différât de l'eau commune. Ils continuerent d'avancer le long de la Montagne, ſur une terraſſe artificielle ; & paſſant par divers petits Temples, ils arriverent à l'entrée d'un grand, d'où la vûe eſt plus belle & plus curieuſe que l'Auteur ne peut le repréſenter. Toutes les Idoles de ce Temple ſont aſſiſes, & ſe tiennent par la main.

Fontaine de Sageſſe.

Temple de Daibods, ou des trente trois mille trois cens trente-trois Idoles.

Enfin les Hollandois furent conduits au Temple de Daibods, un des plus fameux du Japon, & peu éloigné du grand chemin de Fuſſimi. Il eſt bâti ſur une éminence : ſa cour eſt entourée d'une haute muraille de fort grandes pierres de taille, ſur-tout celles de la façade, qui n'ont guéres moins de deux braſſes en quarré. Le côté intérieur de cette muraille offre une grande galerie, ouverte du côté de la Cour, & couverte d'un toît qui eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes. Kæmpfer en compta cinquante, de chaque côté de la porte. La porte même en a pluſieurs, avec un double toît recourbé pour ornement. Deux Statues de Héros, qui paroiſſent garder l'entrée, n'ont, pour habillement, qu'un morceau de draperie noire autour de la ceinture. Elles ſont hautes de quatre braſſes, bien proportionnées, & placées ſur un piédeſtal d'une braſſe de hauteur. Le Temple ſe préſente au milieu de la cour, vis-à-vis de ces deux Statues. C'eſt le Bâtiment le plus exhauſſé que les Hollandois euſſent vû juſqu'alors au Japon. Il eſt couvert d'un double toît magnifique, dont le comble s'éleve au-deſſus de tous les Edifices de Meaco. Les piliers qui le ſoutiennent ſont au nombre de quatre-vingt-ſeize. Ses portes forment des allées, ou des galeries, qui s'élevent juſques ſous le ſecond toît. L'intérieur de l'édifice eſt entiérement ouvert au-deſſus du premier toît ; c'eſt-à-dire, que le ſecond n'eſt porté que par un grand nombre de poutres & de montans, différemment diſpoſés, & peints en rouge. Cependant ſa hauteur extraordinaire rend l'eſpace fort obſcur. Au lieu de nattes, & contre l'uſage commun, le rez-de-chauſſée du Temple eſt couvert de grandes pieces quarrées de marbre. Les piliers ont au moins une braſſe & demie de groſſeur, & ſont formés de l'aſſemblage de pluſieurs ſolives, peintes en rouge comme celles du ſecond toît. Dans un ſi vaſte eſpace, on ne découvre point d'autre ornement que l'Idole, qui eſt toute dorée, & d'une grandeur incroiable. „ Trois nattes „ pourroient être aiſément placées dans la paume de ſa main. Elle a de „ grandes oreilles, les cheveux friſés ; & ſur la tête, une couronne, qu'on „ découvre par la fenêtre qui eſt ſous le premier toît. On lui voit, ſur le „ front, une grande tache ſans dorure, qui produit l'effet d'une mouche „ ſur le viſage d'une femme. Les épaules ſont nues, la poitrine & le corps „ négligemment couverts d'une piece de drap. Elle tient la main droite „ levée, & la paume de la gauche appuyée ſur le ventre. Elle eſt aſſiſe à „ l'Indienne, les jambes croiſées, ſur une fleur de Tarate (98), ſoutenue „ par une autre fleur dont les feuilles ſe relevent. Elle a le dos appuyé contre un ovale d'ouvrage branchu, ou de filigrane à perſonnages, orné de „ différentes petites Idoles de forme humaine, aſſiſes ſur autant de fleurs

Deſcription de l'Idole.

(98) C'eſt la *Nymphæa Paluſtris maxima*, ou *Faba Ægyptiaca Proſp. Alpini.*

» de Tarate. Cet ovale eſt ſi grand, qu'il couvre quatre piliers; & l'Idole » a tant de largeur, que ſes épaules touchent d'un pilier à l'autre, quoi- » que la diſtance ſoit de quatre braſſes. Plus loin, les Hollandois virent » un autre Temple, dont l'Idole a quarante-ſix bras. Elle eſt environnée de » ſeize Héros, vêtus de noir, plus grands que nature; & derriere eux, » de deux rangs d'Idoles dorées, à peu près de la même taille, chacune » avec vingt bras. Les plus reculées de ces Statues ont de longues houlet- » tes. Les autres portent à la main des guirlandes & d'autres ornemens. » Elles ſont ſuivies de pluſieurs autres rangs d'Idoles, de différentes gran- » deurs, & dans un ordre, qui laiſſe toujours voir celles qui ſont les plus » éloignées. On prétend que leur nombre total monte à trente-trois mille » trois cens trente-trois; ce qui a fait donner, à l'édifice, un nom Japo- » nois, qui ſignifie Temple des trente-trois mille trois cens trente-trois » Idoles (99).

KÆMPFER. 1691.

Les Hollandois partirent de Meaco le 2 de Mars; & n'ayant pas employé moins d'une heure pour arriver à l'extremité d'un Fauxbourg qui ſe nomme Avattagus, ils traverſerent enſuite, par un ſentier fort étroit, une montagne, après laquelle ils trouverent, à une lieue de Meaco, les villages de Finoka & de Jakodſieja. Le dernier s'étend juſqu'à celui de Jabunoſa, dont le terroir produit le meilleur Tabac du Japon. A gauche de la route, on découvre un Monaſtere, nommé *Muro-Tai-Dai-Moſin*, précédé d'un magnifique Portail qui donne entrée dans l'avenue du Temple. Un quart de lieue plus loin, on arrive au village d'Ogivaki, compoſé d'une longue rue, d'environ cinq cens maiſons, qui ne ſont habitées que par des Serruriers, des Tourneurs en bois & en ivoire, des Ciſeleurs, des Tireurs d'or & d'argent, & ſurtout par des Sculpteurs & des Peintres. A droite, on voit une haute montagne, qui ſe nomme Ottovano-Jamma, & qui étoit alors couverte de neige. Les Hollandois s'arrêterent cette nuit à Oitz, quoique dans tout le jour ils n'euſſent fait que trois lieues Japonoiſes. Cette ville eſt compoſée d'une rue, en forme d'arc, où l'on ne compte pas moins de mille maiſons. Elle eſt ſituée au bord d'un Lac d'eau douce, qui porte ſon nom; & faiſant partie du Domaine Impérial, elle eſt gouvernée par un Officier de la Cour. Son Lac eſt étroit; mais il s'étend en longueur, au Nord, l'eſpace de cinquante ou ſoixante lieues Japonoiſes, juſqu'à la Province de Canga. Toutes les marchandiſes, qui viennent de cette Province à Meaco, deſcendent par eau juſqu'aux murs d'Oitz. Le Lac ſe décharge dans deux rivieres, dont l'une deſcend à Meaco, qu'elle traverſe, & l'autre paſſe à Jodo & à Oſacka, pour entrer dans la mer. On découvre, à peu de diſtance du même Lac, une haute & charmante montagne, nommée Jeſan, ou Jioſan, qui eſt couverte de beaux arbres & de verdure juſqu'au ſommet. Elle contenoit, dit-on, trois mille Temples, & par conſéquent un prodigieux nombre de Moines. Sa ſituation, & l'opinion de ſa ſainteté, en firent un aſyle pour les Habitans de Meaco, pendant la fureur des guerres civiles. Cependant l'Empereur Nobunanga, qui joignoit, à beaucoup de haine pour tous les Miniſtres de la Religion, le reſſentiment de quelques inſultes qu'il avoit reçues des Habi-

Route de Meaco à Famma-matz.

Ville & Lac d'Oitz.

Montagne de Jeſan & ſes trois mille Temples.

(99) Pages 134 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

tans de cette montagne, s'en rendit Maître avec une armée nombreuſe, détruiſit les trois mille Temples, & maſſacra tous les Moines. Derriere la montagne de Jeſan, à deux lieues du grand chemin, on voit les Firanotakies, autres montagnes qui s'étendent beaucoup ſur la longueur du Lac d'Oitz, & derriere leſquelles il y a deux chemins, par où quelques Princes de l'Occident du Japon ſe rendent à la Cour.

Le 3, on fit treize lieues, juſqu'au village de Tſutſi-Jamena. En ſortant d'Oitz, on arrive bientôt à l'agréable ville de Dſedſie, réſidence de Fondaſijro-Cami, Prince de Fœcatta. Ses rues ſont d'une régularité ſinguliere. Le Château, qui eſt à l'extrêmité Septentrionale de la ville, eſt entouré d'un côté par le Lac d'Oitz. C'eſt un vaſte & magnifique Bâtiment, orné de hautes Tours quarrées, dont les toîts, au même nombre que les étages, ſont d'un éclat ſurprenant. Un grand Temple du Dieu Umano-Gongin, qui eſt voiſin du Château, orne encore la Perſpective. Ici les grands chemins commencent à ſe trouver bordés de Sapins, qui ne ceſſent, juſqu'à Jedo, que dans quelques endroits coupés par des rochers, ou par un terrain trop ſabloneux. Les lieues ſont meſurées auſſi, avec beaucoup de régularité, par une butte ronde, & nn arbre deſſus. On trouve, après Dſedſie, un village nommé Tſetta, Sjetſa, ou Setta, que la riviere de Jodegava traverſe en ſortant du Lac d'Oitz. Le double Pont qu'on a bâti ſur cette riviere, dans un endroit où elle eſt ſéparée par une petite Iſle, eſt le plus grand que l'Auteur ait vû au Japon. Il lui donne, dans ſa totalité, trois cens quarante pas de longueur, entre deux baluſtres, ornés de boules de cuivre jaune. Une lieue & demie plus loin, on paſſe par le village de Kuſatz, dans le Territoire duquel la nature produit cette célébre eſpece de Roſeau, ou de Bambou, dont les racines ſervent à faire des cannes pour s'appuyer en marchant. Elles ſe nomment Fatſiku au Japon, quoiqu'elles ſoient portées en Europe ſous le nom de Rottang. Le prix en eſt ordinairement médiocre; mais elles deviennent quelquefois très cheres, lorſque le Seigneur du Pays défend d'en arracher pendant quelques années, de peur qu'une trop grande conſommation ne ſoit nuiſible à l'accroiſſement de la plante. Il s'en trouve dans d'autres Contrées; mais la racine en eſt ſi courte qu'on n'en peut faire des cannes. Ici, le Fatſiku, ou le Rottang, jette des racines ſi profondes, que pour les tirer de la terre, on eſt obligé de faire de très grandes ouvertures. Une partie des Habitans de Kuſatz n'a pas d'autre occupation ni d'autre Commerce. L'art de les préparer conſiſte à couper ce qu'il y a d'inutile aux deux bouts de la racine, avec un couteau d'une trempe particuliere. On coupe auſſi les jeunes racines & les fibres autour des jointures, en laiſſant néanmoins leurs marques, qui ſont de petits trous ronds autour de chaque jointure. Si les racines ſont courbées, on employe le feu pour les redreſſer. On les lave enſuite, & l'on apporte beaucoup de ſoin à les nettoyer (1).

Pont le plus grand du Japon.

Roſeaux, de la racine deſquels on fait les cannes pour s'appuyer.

Un quart de lieue au-delà de Kuſatz, on paſſe trois grands villages contigus, qui ſe nomment Mingava, Tebuira, & Minoki; ou, ſi l'on veut, trois rues conſécutives d'un même village, qui ſont diſtinguées par différens noms. Minoki eſt renommée par une poudre de ſinguliere vertu, qui n'a été découverte, & qui ne ſe fait que dans ce lieu. Les Japonois la nom-

Poudre célebre par ſes vertus.

(1) Pages 32 & 33.

ment

KÆMPFER. 1691.

ment Wadferan, & la prennent intérieurement pour toutes ſortes de Maladies, ſurtout pour une ſorte de Colique, qui eſt particuliere à leur Pays (2). Un pauvre Habitant, qui paſſe pour le premier Inventeur de ce fameux reméde, publia que le Dieu Jakuſi, qui eſt l'Eſculape des Japonois, lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit offert différentes plantes qui croiſſent ſur les montagnes voiſines, en lui ordonnant d'en faire uſage, pour le ſoulagement de ſes Compatriotes. Cette Hiſtoire ayant mis le remede en honneur, il en vendit beaucoup. Ses profits le mirent bientôt en état de faire bâtir une belle maiſon pour ſa demeure, & vis-à-vis de ſa boutique, une petite Chapelle, richement ornée, à l'honneur du Dieu qu'il reconnoiſſoit pour l'Auteur de ſa fortune. Il plaça, dans ce Temple, la Statue de Jakuſi, qu'on y voit debout, ſur une fleur de Tarate dorée, & ſous une grande coquille de Petoncle, qui lui ſert de couvrechef. La tête eſt entourée d'une couronne de raions. Il tient, dans la main droite, quelque Symbole que les Hollandois ne purent diſtinguer, & dans la gauche, un Sceptre, doré, comme toute la Figure. Les Japonois, qui paſſent dans le village, manquent rarement de rendre hommage à cette Idole; les uns, avec une profonde révérence, les autres s'approchant du Temple, tête nue, dans une poſture humiliée. Deux Parens de l'Inventeur, qui font leur demeure dans le même lieu, & qui ont continué le même Commerce, ne ſe ſont pas moins diſtingués par leurs richeſſes & par leurs fondations (3).

Hiſtoire de ſa découverte & de ſon Inventeur.

En ſortant de Minoki, on perd de vûe le Lac d'Oitz, qui eſt caché par des Collines; & l'on arrive, à ſix lieues de la ville du même nom, dans un grand village qui ſe nomme Iſlbe. A quelques lieues d'Iſlbe, on trouve la petite ville de Minakudſi, compoſée de trois longues rues fort irrégulieres, & célébre par ſes Manufactures de Chapeaux, & de Paniers de jonc. C'eſt un paſſage fort fréquenté par une foule de Pelerins, les uns à pied, d'autres à cheval, & deux ou trois ſur la même monture, qui reviennent d'Isje, Temple célebre, à l'extrêmité méridionale de la Province du même nom. La plûpart portent le nom de leur pélerinage, celui du lieu de leur naiſſance, & leur propre nom, écrits ſur leur chapeau, pour être reconnus dans toutes ſortes d'accidens. La boete, qui contient leurs Indulgences, eſt attachée auſſi au bord de leur chapeau, ſur leur front; & de l'autre côté, ils ont un bouchon de paille, enveloppé dans du papier, pour tenir la boete dans l'équilibre. Dſutſi Jamma fut le village où les Hollandois paſſerent la nuit, après une journée de douze lieues Japonoiſes.

Pelerins d'Isje.

Le 4, ils paſſerent la montagne de Dſutſika, pour arriver par un chemin fort rude à Sakanoſta, village, à deux lieues de Dſutſi Jamma. La deſcente de cette montagne ne reſſemble pas mal à celle d'un eſcalier à vis: ce ſont

(2) Elle eſt faite du Putsju, eſpece amere de Coſtus, qui, après avoir été ſechée & coupée groſſiérement, eſt réduite en poudre. On met cette poudre dans des papiers de quatre doigts en quarré, ſur leſquels on écrit en caracteres rouges & noirs, ſon nom, ſes uſages & ſes vertus. Chaque paquet peſe un peu plus de deux dragmes. On la donne, ſuivant l'âge & la diſpoſition du Malade, en une, deux, ou trois doſes, qui ſe prennent dans une taſſe d'eau chaude. Dans les Maiſons, où cette poudre ſe fait, on la vend préparée & bouillie dans l'eau. *Kæmpfer, ibid.* p. 33.

(3) *Ibid.* page 34.

KÆMPFER. 1691.

de grandes marches, taillées sur le bord d'une profonde vallée, qui menent à une autre montagne voisine. On ne laisse pas de rencontrer, dans cette route, plusieurs Chapelles servies par des Moines, qui présentent aux Voyageurs quelque relique à baiser. Jakanosta est un autre village, le premier qu'on rencontre dans la Province d'Isje, près duquel on vend, dans un petit Temple, des planches fort minces, où l'on grave des caracteres magiques, qui garantissent de toutes sortes d'infirmités & de disgraces. On trouve ensuite le village de Furzkaki. Plus loin, trois quarts d'heure de marche firent arriver les Hollandois à Sekinosisi. Ils n'avoient fait, à midi, qu'environ quatre lieues; mais, avant le soir, ils en firent sept jusqu'à Jokaitz, où l'on trouve un chemin qui mene au Pélerinage d'Isje, éloigné de treize lieues.

Superstitions Japonoises.

Ils avoient passé, dans l'après midi, par Kamme-Jamma, ville assez grande, & située sur une éminence, où l'inégalité du terrain rend les rues fort irrégulieres. Une lieue plus loin, ils avoient traversé le village de Munitsaya; & de-là, successivement, ceux de Tsjono, de Tsijakus, Tsietsuki, Ogevara & Finkava, dont le moindre est de deux cens maisons. Le Pays est fort montagneux, jusqu'à deux lieues de Jokaitz, où il devient plus plat & plus fertile. Jokaitz est une assez grande ville, où les Etrangers sont d'autant mieux traités, que la plûpart des Habitans vivent des services qu'ils leur rendent. Entre plusieurs Pélerins, que les Hollandois rencontrerent ce jour-là, ils admirerent une femme vêtue de soie, fort bien parée, & le visage couvert de fard, qui conduisoit un vieillard aveugle, & qui, marchant devant lui, demandoit effrontément l'aumône. Ils rencontrerent aussi plusieurs jeunes Bekunis, espece de Religieuses Mandiantes, qui abordent les Voyageurs en chantant, pour tirer d'eux quelques pieces d'argent. Elles s'arrêtent aussi long tems qu'on le desire, sans faire payer leurs faveurs trop cher. La plûpart sont filles des Prêtres Montagnards, & se sont consacrées à ce genre de vie en se rasant la tête. Elles sont propres & bien vêtues. Leur coeffure est un voile de soie noire, sur un chapeau leger, pour défendre leur teint de l'ardeur du Soleil. Kæmpfer loue leur conduite, qui est, dit-il, également libre & modeste, & comme partagée entre l'effronterie & la pudeur. Il ajoute » qu'elles ont autant de beauté qu'on en puisse trouver dans » les femmes du Pays; que leur mendicité a moins l'air de l'indigence » que d'une scéne de Comédie; que non-seulement elles attaquent la bourse » des Voyageurs, mais qu'elles les attendrissent par leurs charmes; que pour » les distinguer des autres Mendiantes, on les nomme Kamano Kikurri, » parce qu'elles vont toujours deux à deux; qu'elles ont leurs postes mar- » qués sur les chemins voisins de Jokaitz; & que chaque année elles sont » obligées de porter au Temple d'Isje, en forme de tribut, une certaine » partie de ce qu'elles ramassent en mendiant (4).

Pelerines de Jokaita.

Elles plaisent à Kæmpfer.

La route du 5 fut d'abord à Oruano, qui n'est qu'à trois lieues de Jokaitz; & dans cet espace, on traverse dix villages & plusieurs rivieres. Oruano, qui se nomme aussi Kuana & Kfana, est une fort grande ville, la premiere de la Province d'Owari, & située sur une Baie de la mer du Midi. Son Château est bâti dans l'eau, du côté Méridional, & doit sa fondation

(4) *Ibidem.* pages 39 & 40.

à l'Empereur Gengoin, qui, haïſſant les femmes, & ſurtout l'Impératrice ſon Epouſe, y relegua cette Princeſſe, avec toutes les Dames de ſa Cour. La grande riviere de Saijah ſe jette dans la mer, près d'un village du même nom, à trois lieues d'Oruano. Quatre lieues & demie plus loin, on trouve une autre ville nommée Mijah, dont le Château ſert de logement à l'Empereur, lorſqu'il ſe rend à Meaco. Une longue rangée de maiſons, qui s'étend l'eſpace de deux lieues, depuis Mijah, finit à Nagaija, réſidence du Seigneur de la Province, dont le Château paſſe pour le troiſiéme de l'Empire, par ſa force & ſon étendue. Ce Prince eſt ſi reſpecté, que ſi les Hollandois le rencontrent en chemin, ils ſont obligés de mettre pied à terre, avec toute leur ſuite, & d'attendre dans une poſture humiliée qu'il ſoit paſſé. On viſite, à Mijah, quelques Temples où l'on garde précieuſement de vieux cimeterres, dont ſe ſervoient les Héros Japonois des anciens tems.

KÆMPFER. 1691.

Haine d'un Empereur Japonois pour les femmes.

Temples des Cimeterres.

Kaſſadira, Narimuſi, Arimatſi & Imokava ſont de grands villages que les Hollandois traverſerent le lendemain, avant que d'arriver à Tſiva, ou Tſiriu, premiere ville de la Province de Mikava. Okaſaki, qu'on rencontre enſuite, eſt une autre ville de la même Province, arroſée par une riviere, qui prend ſa ſource dans les montagnes voiſines au Nord-Oueſt, d'où elle coule, avec beaucoup de rapidité, juſqu'à la mer. Fuſikava, petite ville, n'eſt qu'à une lieue & demie d'Okaſaki; & trois lieues & demie plus loin, on arrive dans une longue rue, bordée de belles maiſons & de magnifiques Hôtelleries. Cette unique rue compoſe une aſſez grande ville, qui ſe nomme Akaſaka. Le jour ſuivant, on fait ſept lieues pour arriver au Bourg d'Aray, en paſſant par Goju, Khomra, Simoſii, Joſida & Siroſaka. Joſida, ou Joſtſiida, eſt une ville conſidérable, ſiuée ſur une éminence, à cinq lieues d'Aray, & célebre par ſes Manufactures d'Ouvrages d'acier. Siroaſaka eſt un gros village, bâti ſur le bord de la mer; d'où l'on commence à découvrir le ſommet de la haute montagne de Fooſi, ou Fuſino-Jama, dont la beauté cauſe de l'admiration. Aray n'eſt qu'une petite ville, ouverte & ſans murailles, mais importante par le ſéjour des Commiſſaires Impériaux, qui ſont établis pour viſiter le bagage des Voyageurs, & ſurtout des Princes de l'Empire, auxquels il étoit alors défendu de faire paſſer des femmes & des armes. C'étoit une des Maximes politiques de l'Empereur regnant, pour s'aſſurer la paiſible poſſeſſion du trône. Les femmes & les filles des Princes étoient gardées à Jedo, Capitale de l'Empire, comme des cautions de la fidélité de leurs maris & de leurs peres (5). A l'égard des armes, il n'étoit permis, dans aucun lieu, d'en tranſporter une quantité conſidérable. Les Hollandois furent aſſujettis à la viſite des Commiſſaires; après quoi traverſant, dans une Barque Impériale, le Havre de Fawo, qui n'a qu'une demie lieue de largeur, & ſept lieues & demie de tour, ils deſcendirent à Migaſacka, d'où l'on ne compte que trois lieues juſqu'à Fammamatz. Le Pays, qu'ils avoient traverſé, étoit fort agréable, & bien cultivé, mais moins peuplé qu'ils ne s'y étoient attendu, en approchant de la Capitale. Fammamatz eſt une petite ville, dont les rues ſont très régulieres, & qui eſt accompagnée d'un grand Château.

Politique qui fait prendre les femmes & les filles pour cautions des hommes.

(5) *Ibidem.* page 47.

KÆMPFER. 1691.

Le jour ſuivant, on arrive à deux lieues de cette ville, ſur les bords de la grande riviere de Ten-Rijn, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de largeur, & dont la rapidité ne permet pas d'y bâtir des ponts. On trouve enſuite une ville nommée Mitzedai, qui eſt ſuivie de celle de Mitzka. Plus loin, on paſſe un Pont de cinq cens pas, pour entrer dans Tutkoro, d'où l'on ſe rend à Kakinga, ou Kakegava, qui en eſt à deux lieues. Niſijſacka eſt à la même diſtance de Kakinga; & l'on y prend des Cangos pour traverſer une montagne, juſqu'au village de Canaja, où l'on reprend des chevaux. Une lieue plus loin, on rencontre la grande & fameuſe riviere d'Oſingava, qui deſcend des montagnes voiſines avec une rapidité ſurprenante, & ſe jette dans la mer une demie lieue au-deſſous de ce paſſage. Il eſt impoſſible de la traverſer à gué, après les grandes pluies; &, dans d'autres tems, les grandes pierres qu'elle entraîne des montagnes, la rendent toujours fort dangereuſe. Les Habitans des lieux voiſins, qui connoiſſent parfaitement ſon lit, prennent un prix reglé pour aider les Voyageurs; & ſi quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les Loix du pays puniſſent de mort tous ceux qui s'étoient chargés de ſa conſervation. Ils ſont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui ſe meſure par un poteau planté ſur la rive. Quoique l'eau fût alors aſſez baſſe, cinq hommes furent nommés pour chaque cheval du cortege Hollandois; deux à chaque côté, pour lui ſoutenir le ventre, & un pour tenir la bride. Dans un tems plus difficile, on emploie ſix hommes de chaque côté du cheval; deux pour le tenir ſous le ventre; quatre pour ſoutenir ceux de devant & ſe ſoutenir l'un l'autre, pendant qu'un treiziéme mene le cheval par la bride. Les Ecrivains du Japon, ſurtout les Poëtes, font ſouvent alluſion aux attributs ſinguliers de cette riviere (6).

Riviere de Ten Rijn.

Riviere d'Oſingava, & ſes ſingularités.

Comment on la paſſe.

Simada eſt une petite ville, à peu de diſtance, où les Hollandois paſſerent la nuit. Le pays eſt montagneux & ſtérile. On eut, le lendemain, les montagnes à gauche; & l'on découvroit la mer à droite, au travers de pluſieurs champs, entourés d'arbriſſeaux qui portent le thé. Après avoir paſſé pluſieurs villages, on retomba dans les embarras du jour précédent, pour traverſer une riviere fort rapide, qui baigne les murs de Fuſii Jodo. Delà, paſſant à la vûe d'un fameux Château, nommé Fanunkaſijo, on eut, pendant deux ou trois lieues, un très mauvais chemin, par des montagnes & des rochers, où la riviere de Fuſiijodo prend ſa ſource: mais on retrouva la Plaine, vers la petite ville de Muſiko; & dans une demie heure de marche, on arriva ſur le bord d'une grande riviere, qui, traverſant Abikava, ſe jette dans la mer, à peu de diſtance, par trois embouchures.

On ne compte pas plus d'un quart de lieue de cette riviere à Suruga (7), Capitale de la Province du même nom. C'eſt une ville ouverte, dont les rues ſont larges, régulieres & remplies de belles boutiques. On y fait du papier, des étoffes à fleurs, des boetes, d'autres uſtenciles de roſeaux entrelaſſés, & toute ſorte de vaiſſelle verniſſée. On y bat monnoie, comme à Jedo & à Meaco. Le Château, qui eſt au côté Septentrional de la ville, avoit été conſumé par le feu depuis quelques années; & l'on attribuoit

Fiente de Pigeon qui prend feu d'elle-même.

(6) *Ibidem.* page 51.

(7) Quelques-uns la nomment Sumpu; & d'autres Fuſtju, du nom de ſon Château.

cet accident à la fiente de pigeon, qui s'étant ramaſſée long-tems au plus haut étage de la tour, y avoit pris feu par ſa propre chaleur. Kæmpfer ſe loue de la Jeuneſſe de cette Ville, qui lui parut bien élevée ; parce qu'en voyant paſſer les Hollandois, elle ne leur fit pas d'inſultes, comme dans les autres villes (8). KÆMPFER. 1691.

A trois lieues de Suruga, ils paſſerent dans un Village nommé Jeſeri, & ſitué ſur une profonde riviere, près de la Baye de Totomina. On jette ſur cette riviere une grande quantité d'un bois fort dur, qui s'appelle bois de Jeſeri, & qui deſcend juſqu'à la mer, d'où il ſe tranſporte dans toutes les Iſles du Japon. L'Empereur fait entretenir, dans un Port voiſin, quelques Vaiſſeaux de guerre pour la défenſe de la Baye ; vis-à-vis, ſur une haute montagne, eſt la fameuſe Forteresſe de Kuno, ou de Kone, que les Japonois croient imprenable, & qui ſervoit anciennement à garder les tréſors de l'Empereur. Kæmpfer obſerva, dans cette route, pluſieurs plantes rares, & différentes ſortes d'arbres entés, qui portent de grandes fleurs. Le grand chemin, ſurtout aux environs de Suruga, étoit couvert de Bikunis, ou de jeunes Religieuſes Mendiantes, qui divertiſſent les Voyageurs par leurs chanſons ; de Jammabos, ou de Prêtres des Montagnes, qui adreſſent de longues harangues aux Paſſans, & qui les terminent par un bruit effroiable de trompettes & d'anneaux de fer ; & de Pelerins, qui vont au Temple d'Isje ou qui en reviennent. Bois de Jeſeri.

Le 10 de Mars, on paſſa par Kiomids (9), petite Ville, à une lieue & demie de Jeſeri, & par Joſtivara, qui en eſt à ſept lieues & demie, pour arriver le ſoir à Miſijma. Cette journée, qui eſt de douze lieues, donna beaucoup d'occupation à la curioſité de Kæmpfer. Il vit, à Kiomids, un exemple de corruption, qu'il croit unique au monde. Enſuite, après avoir paſſé les Montagnes de Tatai, & la riviere de Jumatz, pour ſe rendre à Cambara, qui n'en eſt qu'à une lieue & demie, il fallut quitter la Côte du Golfe & tourner au Nord vers la grande riviere de Fudſikava, qu'on rencontre une lieue & demie plus loin, au Village d'Ikabutz, ſeul endroit où l'on puiſſe la traverſer. Elle a ſa ſource ſur la haute montagne de Fudſi, ou Fuſi, qui eſt à ſept grandes lieues Japonoiſes de ce Village, vers le Nord-Eſt ; & croiſſant, dans ſon cours, par la jonction de pluſieurs autres rivieres, elle ſe diviſe en deux bras, pour ſe jetter dans le Golfe de Totomina. On ne la paſſe qu'avec beaucoup de peine & de danger, dans Kiomids. Riviere de Fudſikava.

(8) On crioit après eux, *Taoſin*, *Bai*, *Bai*. L'Auteur n'explique point ces trois mots.

(9) Kiomids eſt une petite Ville d'environ vingt maiſons, ſituée au pied d'une montagne couverte de ſapins. La ville étant peu éloignée de la Mer, ſes Habitans tirent leur ſel des ſables des Côtes, après y avoir verſé de l'eau de Mer à différentes repriſes. On fait le même commerce dans les Villages voiſins, le long de la Côte, juſqu'à Kambura. On fait auſſi, à Kiomids, un ciment renommé, dont le principal ingrédient eſt la réſine, tirée des ſapins qui croiſſent dans la montagne voiſine. Il ſe vend en petits morceaux, pliés dans des écorces d'arbres, ou dans des feuilles de roſeaux. On monte de la Ville, par un eſcalier de pierre, ſur la montagne, où l'on trouve un Temple nommé Kiromiſira, célébre par pluſieurs Hiſtoires fabuleuſes ; mais encore plus par ſa charmante ſituation. *Ibidem*, page 55.

KÆMPFER. 1691.

des Bateaux plats, dont le fond eſt de planches ſi minces, qu'en paſſant ſur un banc de ſable ou ſur un rocher, elles cédent, & le Bateau gliſſe deſſus. C'eſt de l'autre côté de cette riviere, qu'après une heure & demie de marche, on ſe rendit à Joſtivara; ville la plus voiſine de la Montagne de Fudſi, quoiqu'elle en ſoit à ſix lieues. On compte ſix autres lieues, du pied de cette Montagne au ſommet. Kæmpfer, prenant la direction avec ſon compas, obſerva qu'elle portoit cinq degrés du Nord à l'Eſt. Elle eſt d'une hauteur incroiable; & les Montagnes voiſines ne paroiſſant que des collines en comparaiſon, elle ne reſſemble pas mal au Pic de Ténérife. On la découvre de ſi loin, qu'ayant ſervi de guide au Voyage des Hollandois, elle ne fut pas d'un petit ſecours à Kæmpfer, pour dreſſer la Carte de leur route. Il croit devoir s'attacher à ſa deſcription, parce qu'elle paſſe, avec juſtice, pour une des plus belles Montagnes du Globe terreſtre. Sa baſe eſt grande; & ſe terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. Elle eſt revêtue de neige, pendant la plus grande partie de l'année; & quoique les chaleurs de l'Eté en faſſent fondre la plus grande partie, il en reſte toujours aſſez pour couvrir entiérement le ſommet. On y voit, près de ſa cime, un trou fort profond, qui vomiſſoit anciennement des flammes & de la fumée; mais cette éruption a ceſſé, depuis qu'il s'eſt élevé, au-deſſus, une eſpece de petite colline ou de butte. A préſent, les endroits plats du ſommet ſont couverts d'eau. Cependant les floccons de neige, que le vent détache & fait voler de toutes parts, font juger encore que la Montagne eſt enveloppée d'un voile de nuages & de fumée. Comme l'air eſt rarement calme dans les parties ſupérieures, la dévotion y conduit le Peuple, pour rendre hommage au Dieu des Vents. On emploie trois jours à monter; mais on peut deſcendre en moins de trois heures, à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on gliſſe ſur la neige en Hyver, & ſur le ſable dans la belle ſaiſon. Les Jammabos, ou les Prêtres de la Montagne ſont conſacrés au culte de l'Eole Japonois. Leur mot du guet eſt Fudſi Jamma, qu'ils répétent ſans ceſſe en mendiant. Cette fameuſe Montagne exerce ſouvent les Poëtes & les Peintres du Japon (10).

Deſcription de la Montagne de Fudſi.

Miſijma, où les Hollandois paſſerent la nuit, étoit célébre autrefois par ſes Temples & ſes Chapelles, dont on racontoit beaucoup d'Hiſtoires fabuleuſes; mais un incendie, qui conſuma la ville entiere, en 1686, ne lui laiſſe aujourd'hui que l'avantage d'être ſituée ſur trois rivieres, & d'avoir un grand nombre de Ponts. On n'avoit rebâti qu'un ſeul Temple, dont Kæmpfer a donné la deſcription dans ſon ſecond Voyage à la Cour.

Miſijma.

Le Dimanche 11 de Mars, on traverſa la Montagne de Fakone, au ſommet de laquelle on trouve une Pyramide, qui fait la diviſion des Provinces d'Idſu & de Sagami, à l'entrée des Etats d'Odovara. De-là, deſcendant l'eſpace d'une heure, on arriva à Togitz, qui ſe nomme auſſi Fakone, du nom de la montagne. Cette Place eſt ſituée ſur un Lac, d'une demie lieue de largeur, & long d'une lieue, du Sud au Nord. Du côté Oriental, s'éleve une haute Montagne, terminée en pointe, au pied de laquelle eſt le village

Lac de Fakone.

(10) *Ibidem*, Pages 58 & 59.

de Motto Fakone ; & plus loin, entre Motto-Fakone & Togitz, celui de Dſoogaſſima. Le pays voiſin produit quantité de cedres, les plus beaux du Japon ; mais l'air y eſt ſi froid & ſi peſant, que les Etrangers ne peuvent s'y arrêter long-tems, ſans en reſſentir les mauvaiſes qualités. A l'extrêmité de Togitz, dans un lieu où le chemin s'étrecit, on trouve une Garde impériale, comme celle d'Aray, pour arrêter les femmes & les armes ; avec cette différence, que les recherches ſont ici plus rigoureuſes, parce que Togitz eſt comme une clef de la Capitale de l'Empire, & qu'aucun des Princes occidentaux ne peut éviter ce paſſage lorſqu'il ſe rend à la Cour. Si l'on ſoupçonne qu'entre les Paſſans il y ait une femme traveſtie en homme, elle eſt viſitée rigoureuſement ; mais c'eſt à des femmes qu'on abandonne ce ſoin. Aſſez près des Corps-de-garde, Kæmpfer fut arrêté par ſon étonnement, à la vûe de cinq Chapelles, & d'autant de Prêtres, qui pouſſoient des hurlemens effroiables, en battant ſur de petites cloches plattes. Mais il fut encore plus ſurpris, lorſqu'ayant vû tous les Japonois du Cortege jetter des pieces de monnoie dans les Chapelles, & recevoir en échange un papier, qu'ils portoient reſpectueuſement ſur le rivage du Lac, pour le jetter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faiſoit aller ſûrement au fond, on lui eût expliqué le motif de cet étrange uſage. Le Lac de Fakone paſſe, au Japon, pour le Purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de ſept ans ; & l'on croit qu'ils y ſont tourmentés, juſqu'à ce qu'ils ſoient rachetés par la charité des Paſſans. Les Prêtres aſſurent qu'ils reçoivent du ſoulagement, auſſi-tôt que les noms des Dieux & des Saints, qui ſont écrits ſur le papier, qu'on vend dans les Chapelles, commencent à s'effacer ; & qu'ils ſont entiérement délivrés, lorſque l'eau fait diſparoître ces caracteres. L'endroit particulier, où l'on prétend que les ames des enfans ſont retenues, ſe nomme Sainokavara. Il eſt marqué par un monceau de pierres : & loin d'accuſer les Prêtres d'impoſture, Kæmpfer paroît perſuadé qu'ils en ont la même opinion que le Peuple, parce qu'il en vit pluſieurs qui achetoient des papiers, & qui les jettoient d'auſſi bonne foi (11).

KÆMPFER. 1691.

Paſſage où l'on viſite les femmes.

Purgatoire des Japonois.

Dans une des Chapelles, on montroit pluſieurs curioſités (12) ; telles que des ſabres d'anciens Héros, dont on y raconte les glorieux exploits ; deux belles branches de corail ; deux cornes de licorne, d'une merveilleuſe grandeur ; deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf ; un habit d'étoffe d'ama, comme les Anges en portent au Ciel, & qui leur donne le pouvoir de voler ; le peigne de Joritomo, premier Monarque ſéculier du Japon, avec ſes armoiries deſſus ; la cloche de Kobidais, Fondateur d'une Secte célebre, & une Lettre écrite de la propre main de Takamine. Ainſi tous les Peuples du Monde ont leurs chimeres, dont la ſource eſt dans la nature humaine, puiſqu'elles ſe ſont trouvées à peu près les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres, & qui n'avoient jamais eu de communication.

Curioſités d'un Temple de Fakone.

De Togitz, les Hollandois continuerent de deſcendre, pendant une lieue, tantôt ſur le penchant, tantôt au pied de la montagne de Firango, d'où ils arriverent à la vûe de la haute & fameuſe montagne de Coma-Jamma. Ils

(11) *Ibidem.* page 65. (12) Page 66.

KÆMPFER. 1691.

laiſſerent, à gauche, une Caſcade fort remarquable. Le Lac de Fakone, étant environné de montagnes, n'a point d'autre iſſue que trois ouvertures, qu'il ſe fait par celle de Firango; & toutes ces eaux, raſſemblées ſur le penchant de cette montagne, forment un ſpectacle ſingulier dans leur chûte. Enſuite ſe reſſerrant dans un lit commun, avec pluſieurs ruiſſeaux qui s'y joignent, elles compoſent une grande riviere, qui, rencontrant des rochers & des précipices, traverſe la vallée juſqu'à la mer, avec un bruit terrible. On eſt dédommagé de la difficulté du chemin, par la beauté des points de vûe. La mer ſe préſente à l'Eſt, au bout d'une chaîne de montagnes. Kæmpfer, toujours ardent à s'inſtruire, obſerva, dans ces lieux ſauvages, une admirable diverſité d'arbres, de plantes & de fleurs. Les Médecins du Japon attribuent des vertus ſingulieres aux plantes de ces montagnes, & les font recueillir avec ſoin. » Ils eſtiment beaucoup une fort belle eſpece d'adiante ou de capillaire, » dont les tiges & les côtes ſont d'un pourpre brun, & qui n'eſt connue, au » Japon, que ſous le nom de *Fackona-Kſa*, qui ſignifie plante de Fakone. » Comme elle croît en abondance, & que perſonne n'ignore ſes vertus, il » n'y a point de Voyageurs qui ne s'arrêtent pour en cueillir ſa proviſion.

Plantes fort eſtimées des Médecins du Japon.

Après avoir paſſé par Jumotta, par Kaetama, ou Kaſamatz, & devant pluſieurs Temples célébres, les Hollandois arriverent à Odovara, pour y paſſer la nuit. Cette ville eſt bien fortifiée. On y prépare le Catechu parfumé (13), dont on fait des pilules, de petites Idoles, des fleurs, & d'autres figures. Les femmes en font beaucoup d'uſage, dans la perſuaſion qu'elle affermit les dents & qu'elle donne de la douceur à l'haleine. Kæmpfer obſerve que c'eſt un jus épaiſſi, que les Hollandois & les Chinois portent au Japon; & qu'après la préparation qu'il reçoit dans les villes de Meaco, d'Odovara, où il eſt mêlé avec de l'ambre, du camphre & d'autres ingrediens, ils le rachetent, pour le tranſporter dans d'autres lieux (14).

Catechu ou Cachou.

Le 12, on paſſa la riviere de Sakava, qui, ſans avoir plus de trois pieds de profondeur, eſt ſi dangereuſe, lorſqu'elle eſt enflée par les pluies, que, pour arrêter ſes ravages, on a fait, à grand prix, des digues auſſi longues que ſes bords. Sakava, Kooſi, Magigava, Miſava, Kojiſa, Firatza & Bansju ou Bandaju, ſont autant de gros villages, qu'on traverſe avant que d'arriver dans une grande plaine, dont la vûe ne peut découvrir les extrêmités, parce qu'elle s'étend juſqu'à Jedo. On trouve enſuite trois autres villages, nommés Marzija, Nango & Kavanda, qui conduiſent à celui de Jootſuia. On voit près des Côtes, vis-à-vis de Kavanda un rocher qui ſort de la mer, en forme de pyramide; & plus loin, directement au Sud, la fameuſe Iſle de Kamakura, dont le nom ſignifie Côtes. Elle paroît ronde, d'une lieue de tour au plus, & couverte de bois fort hauts. C'eſt un lieu d'exil pour les Seigneurs diſgraciés; & rarement ſont-ils rappellés, lorſque leur malheur les y condamne. Les Côtes en étant fort eſcarpées, on eſt obligé d'employer des grues, pour hâler les Bateaux, dans leſquels on y tranſporte les Priſonniers ou des proviſions. Une lieue au-delà de Jootſuia, on paſſe par Fuſiſava, ville arroſée d'une riviere, où l'on perd la vûe de la mer, qu'on ne retrouve que ſix lieues plus loin, à Fodogaï, pour ne

Plaine de Jedo.

Iſle de Kamakura, exil des Grands.

(13) Ou *Terra Japonica*, qu'on nomme vulgairement *Cachou*.
(14) *Ibidem* page 65.

(15) *Ibid*
Tom

lx

la plus perdre jusqu'à Jedo. Fodogaï est sur le rivage même, à l'embouchure d'une riviere, qui forme un Port assez sûr. Le Pays, qu'on avoit traversé pendant tout le jour, étoit également fertile & peuplé; il se termine par un petit nombre de Collines, d'où l'on découvre une suite continuelle de villes & de villages, & d'où l'on ne compte plus que six lieues jusqu'à Jedo. KÆMPFER. 1691.

Le Mardi 13, continuant de marcher par un Pays fort peuplé, dont les Places les plus remarquables sont Tsisi, ou Tsisiku, Kanagava, Kavasaki & Rokingo, les Hollandois arriverent à Tsusunomori, lieu célébre par l'abondance de coquillages & de plantes marines qui s'y trouvent. Kæmpfer y observa comment les Japonois préparent l'algue de mer, pour en faire un aliment. » Ils choisissent deux plantes principales, qui croissent sur les co-» quilles; l'une verte & déliée; l'autre, rougeâtre & plus large. Ils les met-» tent en pieces, ils les épluchent; & chaque espece est jettée dans une cuve » d'eau fraîche, où elle est bien lavée. Ensuite, étendant la verte sur une » piece de bois, on la hache en parties fort menues, comme du tabac. » On la lave encore; on la met dans un crible de bois, long de deux pieds, » où l'on verse de l'eau fraîche. Lorsqu'elle y a séjourné quelque tems, on » l'en retire, avec une espece de peigne; & la pressant de la main, on en » fait une pâte épaisse, dont on exprime l'eau, pour la faire sécher plus faci-» lement au Soleil. L'espece rouge n'étant pas si commune que la verte, » on ne la met pas en morceaux; mais la préparation en est d'ailleurs la même, » & l'on en fait aussi une espece de gâteaux, que les Japonois aiment beau-» coup (15). Préparation de l'Algue de Mer pour la Table.

Sinagava, qui se présente une demie lieue au-delà de Tsusunomori, est un Fauxbourg de Jedo, à deux lieues de cette ville Impériale, ou touche du moins au véritable Fauxbourg, comme Fudsimi touche à celui de Meaco. En y entrant, la Place des Exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines & de cadavres, les uns à demi pourris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux, & d'autres animaux carnassiers, qui se repaissent de ces miserables restes. Sinagava est composé d'une rue longue & irréguliere, qui a la mer à droite, & une Colline à gauche, sur laquelle on découvre quelques beaux Temples. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandois s'arrêterent dans une Hôtellerie, où la pleine vûe de la ville, & de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de Bâtimens, de toutes sortes de grandeur & de figure, offre une des plus belles perspectives du Monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attiroit souvent, dans le même lieu, des personnes d'une condition distinguée. Il leur restoit un quart de lieue, pour arriver à l'entrée du Fauxbourg de Jedo, qui n'est qu'une continuation de Singava, dont il est séparé par un simple Corps-de-garde. La mer, en cet endroit, s'approche si fort de la Colline, qu'il n'y a qu'un rang de Maisons entre la Colline & le chemin. Il regne quelque-tems le long de la Côte; mais venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulieres, d'une longueur considérable. Après une demie heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges & plus uniformes, la Sinagava, premier Fauxbourg de Jedo. Lieu des exécutions. Les Hollandois arrivent à Jedo.

(15) *Ibidem.* pages 73 & 74.

KÆMPFER. 1691.

foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traverſerent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irréguliérement Jedo du Sud au Nord, ils paſſerent pluſieurs Ponts magnifiques, entre leſquels ils en diſtinguerent un de quarante-deux braſſes de longueur, célébre, parce qu'il eſt le centre commun d'où l'on meſure les chemins & la diſtance des lieux dans toute l'étendue de l'Empire. Ils virent pluſieurs rues, qui aboutiſſent à la grande; & leur admiration fut particuliérement excitée par la foule incroyable du Peuple, par le train des Princes & des Grands, qu'ils ne ceſſoient pas de rencontrer, & par la riche parure des Dames, qui paſſoient continuellement dans leurs Chaiſes & leurs Palanquins. Ils ne ſe laſſoient pas de voir auſſi, la variété des Boutiques qui bordent les rues, & l'étallage de toutes ſortes d'échantillons & de modéles, avec un drap noir ſuſpendu, pour la commodité, ou pour le faſte. Ils ne s'apperçurent point, comme dans les autres villes, que perſonne eût la curioſité de les voir paſſer; » apparemment, obſerve Kæmpfer, parce qu'un ſi petit train n'avoit rien d'admirable pour » les Habitans d'une ville ſi peuplée, ſéjour d'un puiſſant Monarque, où l'on » eſt accoutumé à des ſpectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entiere, dans la grande rue, juſqu'à l'Hôtellerie ordinaire de la Nation Hollandoiſe.

Leurs premieres obſervations.

L'Ambaſſadeur fit donner avis de ſon arrivée aux Miniſtres des affaires étrangeres. Le premier ordre, qu'on lui fit ſignifier, fut de ſe tenir renfermé dans ſa chambre, lui & tous ſes gens; avec défenſe, au Bugio, de laiſſer approcher d'eux d'autres Japonois que leurs Domeſtiques. Kæmpfer murmure un peu de cette rigueur. » On devoit croire, dit-il, nos appartemens aſſez éloignés de la rue, puiſque c'étoit le plus haut étage du derriere de la Maiſon, où il n'y avoit d'entrée qu'un paſſage étroit, qu'on » auroit pû fermer à la clef, ſi cette précaution avoit paru néceſſaire. Il y » avoit deux portes, l'une en bas & l'autre au haut de l'eſcalier; & les » chambres étoient fermées de trois côtés. La mienne n'avoit qu'une ſeule » fenêtre étroite, au travers de laquelle j'avois aſſez de peine à voir le Soleil » en plein midi (16).

Rigueur avec laquelle ils ſont traités.

Il ſe paſſa près de quinze jours avant que l'Ambaſſadeur pût obtenir ſa premiere Audience; & la captivité des Hollandois diminua ſi peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jetter, de leurs fenêtres dans la rue, le moindre papier ſur lequel il y eût des caracteres de l'Europe (17). Cependant il paroît que Kæmpfer eut l'adreſſe de ménager aſſez les Gardes, pour ſe procurer la liberté de viſiter la ville, & d'en faire une deſcription d'autant plus curieuſe, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité (18).

Deſcription de Jedo, ſéjour de l'Empereur.

Des cinq grandes villes de Commerce, qui appartiennent au Domaine

(16) *Ibid.* page 86.

(17) Page 87. Cette défiance venoit peut-être d'un incendie, qui avoit brûlé plus de quatre mille Maiſons avant l'arrivée des Hollandois, & qui ſe renouvella pluſieurs fois pendant leur ſéjour dans la ville.

(18) Il le donne pour fidélement copié & réduit, d'après un grand plan de quatre pieds & demi de long, & d'autant de large, fait par les Japonois mêmes, & qui a été dépoſé entre les mains de M. le Chevalier Slonne. On le joint ici.

impérial, Jedo paſſe pour la premiere. Elle eſt tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'eſt le ſéjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui compoſent la Cour ; & la multitude de ſes Habitans eſt preſqu'incroiable. Elle eſt ſituée ſuivant l'obſervation de Kæmp-

KÆMPFER. 1691.

Sa ſituation.

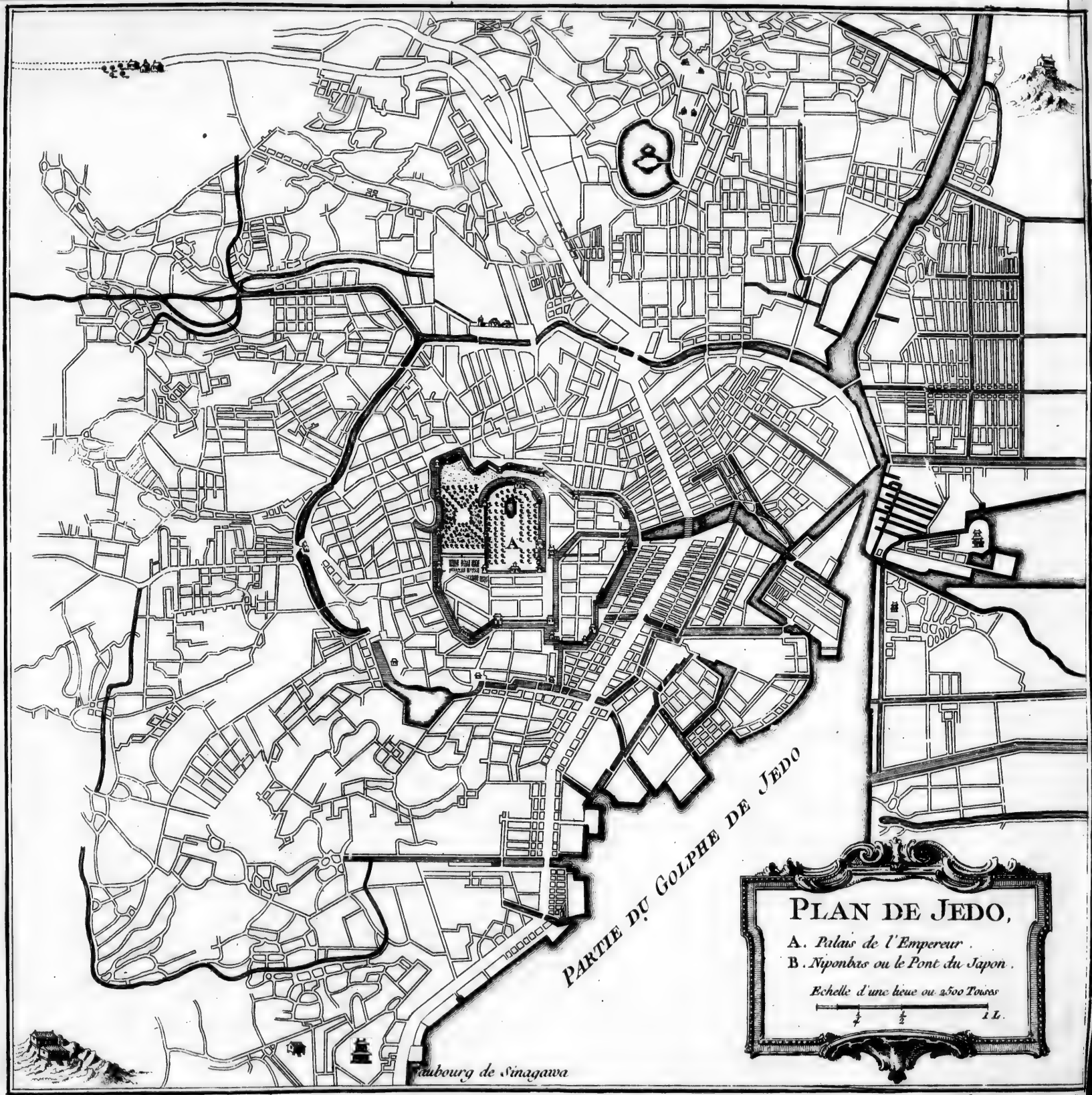
les Edifices.

522.

Précautions tre l'incen-

gemens des nes.

Palais des tats.



PLAN DE JEDO,

A. *Palais de l'Empereur.*

B. *Niponbas ou le Pont du Japon.*

Echelle d'une lieue ou 2500 Toises

¼ ½ 1 L.

KÆMPFER. 1691.

Leurs premieres obſervations.

foule du Peuple, & le tumulte, firent comprendre aux Hollandois, qu'ils étoient entrés dans la ville. Ils traverſerent un Marché, d'où prenant par une grande rue, qui coupe un peu irréguliérement Jedo du Sud au Nord, ils paſſerent pluſieurs Ponts magnifiques, entre leſquels ils en diſtinguerent

Rigueur avec laquelle ils ſont traités.

Deſcription Jedo, ſéjour l'Empereur.

impérial, Jedo paſſe pour la premiere. Elle eſt tout à la fois la Capitale & la plus grande ville de l'Empire. C'eſt le ſéjour d'un grand nombre de Princes & de Seigneurs, qui compoſent la Cour; & la multitude de ſes Habitans eſt preſqu'incroiable. Elle eſt ſituée, ſuivant l'obſervation de Kæmpfer, à trente-cinq degrés trente-deux minutes de latitude, dans une grande Plaine de la Province de Mucſaſi, au fond d'une Baye fort poiſſonneuſe, qui a, du côté droit, en allant vers la mer, Kamakura & la Province d'Idſu; & du côté gauche, les Provinces d'Ava & de Kudſu. La face de Jedo, qui regarde la mer, a la figure d'un croiſſant. Les Japonois lui donnent ſept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonférence. Elle n'eſt pas entourée de murs; mais pluſieurs foſſés qui l'environnent, & de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de réſiſtance, peuvent ſervir avantageuſement à la défendre. Une grande riviere, qui a ſa ſource au Couchant, la traverſe & ſe jette dans le Port; tandis qu'un de ſes bras va ſervir de foſſé au Château, & ſe jette auſſi dans le Port par cinq embouchures, dont chacune offre un Pont magnifique.

KÆMPFER. 1691.

Sa ſituation.

Jedo n'eſt pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'eſt arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans pluſieurs quartiers, des rues ſi régulieres qu'elles ſe coupent à angles droits. Elle doit cet embelliſſement aux incendies, qui y réduiſent ſouvent en cendre un grand nombre de Maiſons. Les nouvelles rues peuvent être diſpoſées ſur le plan des Propriétaires du terrain. En général, les Maiſons de Jedo ſont baſſes & petites, comme dans tout le reſte de l'Empire. La plûpart ſont bâties de bois de ſapin, avec un leger enduit d'argile. L'intérieur eſt le même qu'à Meaco; c'eſt-à-dire, diviſé en appartemens avec des Paravents de papier, les murs revêtus de papier peint, le plancher couvert de nattes, & les toîts couverts de bardeaux ou de coupeaux de bois. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec des matieres ſi combuſtibles, le feu y faſſe tant de ravage. Chaque Maiſon doit avoir, ſous le toît ou deſſus, une cuve pleine d'eau, avec les inſtrumens néceſſaires pour l'employer. Cette précaution ſuffit ſouvent, pour éteindre le feu dans une Maiſon particuliere; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie, qui a déja fait du progrès. Les Japonois ne connoiſſent point alors d'autre remede, que d'abattre les Maiſons voiſines, auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des Compagnies inſtituées dans cette vûe, qui font la patrouille nuit & jour, avec des habits de cuir brun pour les défendre de la flamme, & des crocs de fer.

Ses Edifices.

Précautions contre l'incendie.

Tous les quartiers de la ville ſont remplis, comme en Europe, de Moines, de Monaſteres, de Temples, & d'autres Bâtimens Religieux, qui en occupent les plus belles parties. Mais les logemens des Moines ne ſont différens de ceux des Laïques, que par quelques marches pour y monter, & par le voiſinage d'un Temple ou d'une Chapelle, ou du moins, de quelque grande Salle, ornée de pluſieurs Autels avec leurs Idoles. Les Palais des Grands ſont de ſuperbes édifices, comme on doit ſe l'imaginer de tant de Princes & de Puiſſans Seigneurs (19), qui font leur demeure ordinaire dans

Logemens des Moines.

Palais des Grands.

(19) *Voyez* la Deſcription, dans l'Article ſuivant.

KÆMPFER. 1691.

la Capitale de l'Empire. Ils ſont ſéparés des Maiſons particulieres par de grandes cours & de magnifiques portes, où l'on monte par quelques marches fort ornées. Mais ils n'ont qu'un étage, diviſé en pluſieurs riches appartemens, ſans tours, & ſans ces autres marques d'autorité, qu'on voit aux Châteaux des Princes & des Grands dans leurs Etats héréditaires.

Cherté des vivres.

Jedo, ſuivant l'expreſſion de Kæmpfer, eſt un Séminaire d'Artiſtes, de Marchands & d'Artiſans ; ce qui n'empêche point, dit-il, que tout ne s'y vende plus cher que dans aucun autre lieu de l'Empire. » Il en apporte, » pour raiſon, le concours infini du Peuple, des Moines oiſifs, & des » Courtiſans, avec la difficulté du tranſport pour les proviſions.

Château de Jedo, ou Palais de l'Empereur du Japon.

Le Château, ou le Palais de l'Empereur, eſt ſitué preſqu'au milieu de la ville. Sa figure eſt irréguliere. On lui donne cinq lieues de tour. Il eſt compoſé de deux clôtures, qu'on peut nommer deux Châteaux extérieurs. Le troiſiéme, qui fait le centre, & qui eſt proprement la demeure du Monarque, eſt flanqué de deux autres Châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands Jardins derriere l'appartement Impérial. Chacun de ces Châteaux eſt entouré de foſſés & de murs. Le premier occupe un grand terrain, qui environne le ſecond, & une partie du Palais Impérial. Il contient tant de rues, de foſſés & de canaux, qu'il fut difficile à Kæmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'eſt dans ce Château extérieur que demeurent les Princes de l'Empire, avec leurs familles. Le ſecond Château occupe moins d'eſpace & fait face au troiſiéme ; mais il eſt ſéparé des deux autres, par des murs, des foſſés, des pont-levis, & de groſſes portes. La Garde en eſt plus nombreuſe que celle du premier. Il contient les ſuperbes Palais de quelques-uns des plus puiſſans Princes de l'Empire, des Conſeillers d'Etat, des premiers Officiers de la Couronne, enfin de tous les Seigneurs qui ſont appellés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'Empereur. Le Château, qui mérite proprement le nom de Palais Impérial, eſt ſitué ſur un terrain un peu plus élevé que les deux autres. Il eſt entouré d'une épaiſſe muraille de pierre de taille, flanquée de Baſtions, qui reſſemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre, élevé du côté intérieur, ſoutient pluſieurs Bâtimens longs, & des guérites ou des tours à pluſieurs étages. Rien n'approche de la ſolidité de l'édifice, dans la partie que l'Empereur habite. Ce ſont des pierres de taille, d'énorme grandeur, poſées l'une ſur l'autre ſans mortier & ſans crampons de fer ; afin que dans les tremblemens de terre, qui ſont fréquens au Japon, les pierres puiſſent céder au choc & ne recevoir aucun dommage. De l'intérieur du Palais, s'éleve une tour quarrée plus haute que tout le reſte des Bâtimens, diviſée en pluſieurs étages, dont chacun a ſon toît, & ſi richement ornée, que de loin elle donne, à tout le Château, un air de magnificence qui cauſe de l'étonnement. Une multitude de toîts recourbés, avec des dragons dorés au ſommet & aux angles, qui couvrent tous les autres Bâtimens, produiſent le même effet. Le ſecond Château a peu d'ornemens extérieurs ; mais il eſt entouré, comme le premier, de foſſés, larges & profonds, & de très hauts murs, avec une ſeule porte & un pont, qui communique au troiſiéme. C'eſt dans le premier & le ſecond, qu'on éleve les Enfans de l'Empereur. Tous ces Châteaux, ou ces Palais, n'ont qu'un

Ornemens intérieurs.

étage, & ne laissent pas d'être assez hauts. Le troisiéme a plusieurs longues galeries, & de grandes salles, qui peuvent être divisées avec des Paravents. Chaque appartement a son nom. Celui qu'on nomme la Salle des mille Nattes, sert uniquement aux grandes assemblées, où l'Empereur reçoit l'hommage & les présens des Princes de l'Empire, & les Ambassadeurs des Puissances étrangeres; mais il y a diverses autres Salles d'Audience (20). Il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'Architecture du pays. Les plat-fonds, les solives & les colonnes sont de bois de Cedre, de Camphre ou de Jesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs & d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de Sculpture. La plûpart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches, dorés avec beaucoup d'art. Le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le Palais de l'Empereur & ceux des Princes. On garde le tresor Impérial, dans un Bâtiment dont les toîts sont de cuivre & les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plat-fond un grand réservoir d'eau. L'Empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonois sont persuadés que cette barriere est impénétrable au feu du Ciel. Mais Kæmpfer avertit que ne l'ayant pas vûe, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui (21).

KÆMPFER. 1691.

Appartement pour se garantir du Tonnerre.

Enfin le jour de l'Audience fut marqué au 29 de Mars, qui est le dernier du second mois des Japonois. Quoique ce fut un des jours ordinaires où l'Empereur étoit accoutumé de la donner, Kæmpfer avoue qu'on n'auroit pas pensé sitôt à dépêcher les Hollandois, si le Favori de l'Empereur, qui devoit donner une fête à ce Monarque, & qui avoit besoin de tems pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce Seigneur, qui se nommoit Makino-Bingo, avoit été Gouverneur de l'Empereur, & s'étoit maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'Ambassadeur Hollandois de se tenir prêt pour le 29. Les préparatifs ne marquent pas une considération fort distinguée, puisqu'il lui fit dire simplement de se rendre, de bonne heure, à la Cour, & de se tenir dans la Salle des Gardes jusqu'à ce qu'il fût appellé (22). Le récit de cette Audience est d'autant plus curieux, que non-seulement il peut servir à faire juger comment les Hollandois sont traités au Japon, depuis qu'ils en ont fait exclure les autres Nations de l'Europe; mais que l'Auteur, accusant Montanus de fausseté dans le célébre Ouvrage qu'il a publié (23), & passant lui-même pour un Observateur exact & sincere, son témoignage est le seul, sur lequel on puisse se former une juste idée de la Cour & des cérémonies du Japon. Ne changeons, à son récit, que ce qui demande un peu de réformation dans le style.

Comment les Hollandois obtiennent Audience.

Raisons qui les rendent curieux.

» Le 29 de Mars, qui étoit un Jeudi, les présens destinés pour sa Majesté » Impériale furent envoyés à la Cour. Ils y devoient être rangés sur des

Relation de la marche Hollandoise.

(20) Kæmpfer parle plus bas de la Salle des cent Nattes.

(21) Page 85.

(22) Page 90. Makino Bingo étoit Président du Conseil d'Etat.

(23) Ambassades mémorables des Hollandois aux Empereurs du Japon. *Voyez*, dans la Description, l'opinion qu'on en doit prendre.

KÆMPFER. 1691.

» tables de bois, dans la Salle des mille Nattes, où l'Empereur en devoit
» faire la revûe. Nous ſuivimes, auſſi-tôt, avec un petit Equipage; couverts d'un
» manteau de ſoie noir. Nous étions accompagnés des trois Intendans des Gou-
» verneurs de Nangaſaki, d'un Commis du Bugio, de deux Meſſagers de Nan-
» gaſaki, & d'un fils de l'Interprête, tous à pied. Nous étions quatre à
» cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandois & notre Inter-
» prête. Chacun de nos chevaux étoit conduit par un Valet, qui tenoit la
» bride, & qui marchoit à la droite. C'eſt le côté par lequel on monte à
» cheval & l'on en deſcend, à la maniere du Pays. Autrefois nous avions
» deux Valets pour chaque cheval; mais nous avons ſupprimé cet uſage,
» comme une dépenſe inutile. Notre Ambaſſadeur, que les Japonois nom-
» ment le Capitaine, venoit après nous dans un Norimon, ſuivi de notre
» ancien Interprête, qui étoit porté dans un Cango. Nos Domeſtiques fer-
» moient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendi-
» mes au Château, par une demie heure de marche. Nous entrâmes dans
» la premiere clôture par un grand Pont bordé d'une baluſtrade, ſur laquelle
» regne une ſuite de boules de cuivre. La riviere, qui paſſe deſſous, eſt
» large, & coule vers le Nord, autour du Château. On y voyoit alors un
» grand nombre de Bateaux & des Barques. Nous trouvâmes, au bout du
» Pont, deux portes fortifiées, entre leſquelles nous vimes une petite Garde.
» Après avoir paſſé la ſeconde porte, nous entrâmes dans une grande Place,
» où la Garde étoit plus nombreuſe. La Salle d'armes nous parut tapiſſée de
» drap. Les piques étoient debout, à l'entrée; mais le dedans étoit revêtu
» d'armes dorées, de fuſils verniſſés, de boucliers, d'arcs, de fleches & de
» carquois, rangés avec beaucoup d'ordre & de goût. Les Soldats ſe tenoient
» aſſis à terre, les jambes croiſées, tous vêtus de ſoie noire, & chacun avec
» deux ſabres à ſon ceinturon. On nous fit traverſer entiérement la premiere
» clôture, entre les Palais des Princes & des Grands de l'Empire, qui rem-
» pliſſent l'intérieur de ce premier Château. Le ſecond, où nous arrivâmes, ne
» nous parut différent du premier, que par la ſtructure des portes & des
» Palais, qui eſt plus magnifique. On nous y fit laiſſer notre Norimon,
» notre Cango, nos chevaux & nos Valets, pour nous conduire, par un
» long pont de pierre, au Fonmatz, qui eſt la demeure de l'Empereur. Après
» avoir paſſé ce Pont, nous traverſâmes un double Baſtion, ſuivi de deux
» Portes fortifiées, par leſquelles nous entrâmes dans une rue irréguliere,
» bordée, des deux côtés, d'une fort haute muraille. Nous arrivâmes au
» Fiakninban, c'eſt-à-dire à la grande Garde du Château, qui eſt au bout
» de cette rue, près de la derniere porte, qui conduit au Palais. On nous
» ordonna d'attendre, dans la Salle des Gardes, que le grand Conſeil d'Etat
» fût aſſemblé; tems auquel nous devions être introduits. Les deux Capi-
» taines de la Garde nous offrirent civilement du thé & du tabac à fumer;
» & quelques autres Gentilshommes vinrent nous tenir compagnie. Nous
» n'attendimes pas moins d'une heure; & dans l'intervalle nous vimes en-
» trer, au Palais, pluſieurs Conſeillers d'Etat, les uns à pied, d'autres
» portés dans leurs Norimons. Enfin nous fumes conduits par deux magni-
» fiques portes, au travers d'une grande Place quarrée, juſqu'à l'entrée du
» Palais. L'eſpace, entre la ſeconde porte & le frontiſpice du Palais, étoit

» rempli d'une foule de Courtiſans & d'un grand nombre de Gardes. De-là » on monte, par deux eſcaliers, dans une ſpacieuſe Salle, qui eſt à la droite » de l'entrée, où toutes les perſonnes, qui doivent être admiſes à l'Audience » de l'Empereur, ou des Conſeillers d'Etat, attendent qu'on les introduiſe. » Cette Salle eſt non-ſeulement fort grande, mais extrêmement exhauſſée; ce » qui n'empêche pas qu'elle ne ſoit aſſez ſombre, lorſqu'on y a mis tous les » Paravents, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'enhaut d'une » chambre voiſine. Elle eſt d'ailleurs richement meublée à la maniere du » Pays; & le mêlange de ſes piliers dorés, qui s'élevent entre les Paravents, » forme un coup d'œil fort agréable. Nous y attendimes encore, l'eſpace » d'une heure, que l'Empereur fût venu s'aſſeoir dans la Salle de l'Audience. » Alors trois Officiers conduiſirent notre Ambaſſadeur devant ſa Majeſté, » & nous laiſſerent dans la premiere Salle où nous étions. Auſſi-tôt qu'il » fut entré, ils crierent à haute voix, *Hollanda Capitaine*. C'étoit le ſignal, » pour l'avertir de rendre l'hommage établi. Il ſe traîna, ſuivant l'uſage, » avec les mains & les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les » préſens, qui étoient rangés d'un côté, & l'endroit où l'Empereur étoit » aſſis; là, s'étant mis à genoux, il ſe courba vers la terre, juſqu'à la tou- » cher du front. Enſuite il recula comme une écreviſſe, c'eſt-à-dire en ſe » traînant en arriere ſur les mains & ſur les pieds, ſans avoir ouvert la » bouche pour prononcer un ſeul mot. Il ne ſe paſſe rien de plus aux Au- » diences que nous obtenons de ce puiſſant Monarque; & l'on n'obſerve » pas plus de cérémonie, dans les Audiences qu'il donne aux plus grands » Princes de l'Empire. On les appelle, à haute voix, par leur nom; ils » s'avancent, en rampant; & lorſqu'ils ont frappé la terre du front, ils ſe » retirent de même.

KÆMPFER. 1691.

» La Salle d'Audience, nommée autrement la Salle des cens Nattes, ne » reſſemble en rien à celle qui eſt décrite & repréſentée par Montanus. Le » trône élevé, les degrés, par leſquels on y monte, les Tapis, dont il » les ſuppoſe couverts, les magnifiques colonnes entre leſquelles il dit que » les Princes de l'Empire ſe proſternent devant le Monarque, & d'autres » peintures, n'ont de fondement que dans ſon imagination. Tout ce qu'on » voit dans cette Salle, eſt réellement curieux & riche, mais beaucoup plus » ſimple qu'il ne le repréſente. Au ſecond Voyage que nous fîmes à la » Cour, on eut la bonté de nous faire voir la Salle; ce qui me donna » occaſion d'en tirer un plan, qui n'étoit pas difficile à compoſer. Il ſuffi- » ſoit de ſe faire dire le nombre des nattes, des colonnes, des paravents, » & des fenêtres. Son plancher eſt couvert en effet de cent nattes, toutes » de la même grandeur; d'où lui vient le nom de *Sen-Sio-Siki*, qui ſignifie » Salle de cent Nattes. Elle eſt ouverte, d'un côté, vers une petite cour, » d'où elle reçoit ſa lumiere. Du côté oppoſé, elle ſe joint à deux autres » chambres; l'une, qui ſert aux Audiences des Conſeillers d'Etat; l'autre, » plus petite, plus enfoncée & plus haute d'une marche, où l'Empereur » eſt aſſis, les jambes croiſées, ſur un petit nombre de tapis. Il n'eſt pas » aiſé de le voir dans cette ſituation, parce que le jour ne donne pas juſ- » qu'au lieu qui lui ſert de trône; ſans compter que l'Audience eſt fort » courte, & que ceux, qu'il y admet, ſont dans une poſture trop humble,

Montanus accuſé d'exagération.

Il eſt démenti par le témoignage oculaire de Kæmpfer.

KÆMPFER. 1691.

» pour trouver le moyen de l'enviſager. Cette cérémonie, d'ailleurs, eſt d'une » Majeſté qui inſpire beaucoup de reſpect. Il y regne un ſilence ſurprenant, » parmi les Conſeillers d'Etat, les Princes & les Seigneurs de l'Empire, » qui ſont en grand nombre, les Gentilshommes de la Chambre Impériale, » & d'autres grands Officiers, qui forment une double haie dans la Salle, » & ſur toutes les avenues, aſſis dans un bel ordre, avec leurs habits de » cérémonie (24).

Changemens fâcheux pour les Hollandois.

Autrefois, l'Ambaſſadeur Hollandois en étoit quitte pour rendre l'hommage; & peu de jours après, on lui liſoit certains Réglemens (25), qu'il promettoit d'obſerver, après quoi il étoit envoyé à Nangaſaki. Mais depuis plus de vingt ans (26) l'Ambaſſadeur, & les Hollandois qui l'accompagnent à Jedo, ſont conduits plus loin dans le Palais, pour donner à l'Impératrice, aux Princeſſes & aux Dames de la Cour, l'amuſement de les voir. Dans cette ſeconde Audience, l'Empereur & les Dames ſe tiennent derriere des Paravents & des Jalouſies; mais les Conſeillers d'Etat, & les autres Officiers de la Cour, ſont aſſis à découvert. Kæmpfer peint cette ſcéne bizarre, avéc beaucoup de naiveté.

Ils ſont donnés en ſpectacle à la Cour du Japon.

» Après la cérémonie de l'hommage, l'Empereur ſe retira dans ſon appar- » ment & nous fumes appellés avec l'Ambaſſadeur. On nous fit traverſer » pluſieurs appartemens, pour nous rendre dans une galerie fort dorée, » où nous attendimes un quart d'heure. Enſuite, traverſant pluſieurs autres » galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre, où l'on nous pria de » nous aſſeoir. Pluſieurs hommes raſés, qui étoient les Médecins de l'Em- » pereur, des Officiers de Cuiſine & des Eccléſiaſtiques, vinrent nous de- » mander nos noms & notre âge. Mais on tira bientôt des paravents devant » nous, pour nous délivrer de leurs importunités. Nous paſſâmes une demie » heure dans le même lieu. On nous conduiſit enſuite par d'autres galeries » plus obſcures, qui étoient bordées d'une file non interrompue de Gardes » du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'Empereur, la file » étoit continuée par pluſieurs grands Officiers de la Couronne, qui faiſoient » face à la Salle où nous étions attendus. Ces Officiers avoient leurs habits » de cérémonie, étoient aſſis ſur leurs talons, & la tête courbée. La Salle » conſiſtoit en divers compartimens, qui regardoient vers l'eſpace du mi- » lieu, dont quelques-uns étoient ouverts, & les autres fermés par des pa- » ravents & des jalouſies. Les uns étoient de quinze nattes, d'autres, de » dix-huit, & d'une natte plus hauts ou plus bas, ſuivant la qualité des » perſonnes qui les occupoient. L'eſpace du milieu étoit ſans nattes, & par

Comment on les place dans la Salle de la ſeconde Audience.

» conſéquent le plus bas, parce qu'on les en avoit ôtées. Ce fut ſur le plan- » cher de cet eſpace, qu'on nous ordonna de nous aſſeoir. L'Empereur & » l'Impératrice étoient aſſis à notre droite, derriere des jalouſies. J'eus deux » fois l'occaſion de voir l'Impératrice, au travers des ouvertures. Elle me » parut belle; le teint brun, les yeux noirs & pleins de feu; ſon âge d'en- » viron trente-ſix ans; & la proportion de ſa tête, qui étoit aſſez groſſe, me » fit juger qu'elle étoit d'une taille fort haute. J'entends, par le nom de Ja- » louſies, une ſorte de tapiſſerie très fine, compoſée de roſeaux fendus &

(24) Pages 96 & précédentes.
(25) *Voyez* la Deſcription.
(26) A compter de 1691, qui eſt la datte de l'Auteur.

» revêtus

» revêtue par derriere d'une ſoie tranſparente, avec des ouvertures, de la » largeur de la main, qui laiſſent un paſſage libre aux regards. On les peint » de diverſes figures, pour l'ornement, ou plutôt, pour mieux cacher ceux » qui ſont derriere; quoiqu'indépendamment des peintures, il ſoit difficile de » voir les perſonnes d'un peu loin, ſurtout ſi le derriere n'eſt point éclairé.

KÆMPFER, 1691.

» L'Empereur lui-même étoit dans un lieu ſi obſcur, que nous aurions » eu peine à l'appercevoir, ſi ſa voix ne l'eût fait découvrir. Il parloit néan- » moins ſi bas, qu'il ſembloit vouloir garder l'incognito. Les Princeſſes du » ſang & les Dames de la Cour étoient vis-à-vis de nous, derriere d'autres » jalouſies. Je m'apperçus qu'on y avoit mis des cornets de papier, entre » les cannes, pour élargir les ouvertures, & rendre le paſſage plus libre à la » vûe. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que » les Dames étoient au même nombre. Makino-Bengo étoit aſſis ſeul, ſur » une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'eſt-à-dire du » côté de l'Empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étoient » aſſis les Conſeillers d'Etat, du premier & du ſecond Ordre. La galerie, » derriere nous, s'étoit remplie des principaux Officiers de la Cour & des » Gentilshommes de la Chambre Impériale. Une autre galerie, qui conduiſoit » au compartiment de l'Empereur, étoit occupée par les enfans des » Princes, par les Pages de Sa Majeſté, & par quelques Prêtres, qui ſe » cachoient pour nous obſerver. Telle étoit la diſpoſition du Théâtre, où » nous devions jouer notre rolle (27).

Maniere dont l'Empereur & les Dames ſont placées.

» Notre premier Interprête s'aſſit un peu au-deſſus de nous, pour entendre » plus facilement les demandes & les réponſes; & nous primes nos places » à ſa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant & » nous proſternant, du côté des jalouſies de l'Empereur. Alors Bengo nous » dit, de la part de ce Monarque, qu'il nous voyoit volontiers. L'Interprête, » qui nous répéta ce compliment, rendit auſſi la réponſe de notre Ambaſſa- » deur. Elle conſiſtoit dans un très humble remerciment, de la bonté que l'Em- » pereur avoit eue, de nous accorder la liberté du Commerce. L'Interprête ſe » proſternoit à chaque explication, & parloit aſſez haut pour être entendu de » l'Empereur: mais tout ce qui ſortoit de la bouche du Monarque, paſſoit par » celle de Bengo; comme ſi ſes paroles euſſent été trop précieuſes & trop ſacrées, » pour être reçues immédiatement par des Officiers inférieurs. Après les premiers » complimens, l'acte, qui ſuivit cette ſolemnité, devint une vraie farce (28).

Comment les Hollandois parlent à l'Empereur.

» On nous fit mille queſtions ridicules. Premiérement, on voulut ſçavoir » notre âge & notre nom: chacun de nous reçut ordre de l'écrire ſur un » morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apporté » pour cette occaſion. On nous dit enſuite de remettre le papier & l'écri- » toire à Bengo, qui les mit entre les mains de l'Empereur, par un trou » de la jalouſie. Alors on demanda au Capitaine, ou à l'Ambaſſadeur, quelle » étoit la diſtance de Hollande à Batavia, & de Batavia au Japon; & lequel » avoit le plus de pouvoir, du Directeur général de la Compagnie Hollandoiſe, » ou du Prince de Hollande? Voici les queſtions qu'on me fit particuliére- » ment; quelles étoient les maladies extérieures ou internes, que je croyois » les plus dangereuſes & les plus difficiles à guérir? Quelle étoit ma mé-

Queſtions qu'on leur fait, & leurs réponſes.

(27) Page 98.

(28) Page 99.

KÆMPFER. 1691.

» thode, pour les ulceres & les apoſthumes intérieures ? Si les Médecins d'Eu-
» rope ne cherchoient point quelque reméde pour rendre les hommes im-
» mortels, comme les Médecins Chinois en faiſoient leur étude depuis plu-
» ſieurs ſiecles ? Si nous avions fait quelque progrès dans cette recherche,
» & quel étoit le meilleur reméde de l'Europe pour prolonger la vie ? Je
» répondis à cette derniere queſtion, que nos Médecins avoient découvert
» une liqueur ſpiritueuſe, qui pouvoit entretenir, dans le corps, la fluidité
» des liqueurs, & donner de la force aux eſprits. Cette réponſe, ayant paru
» trop vague, on me preſſa de faire connoître le nom de cet excellent re-
» méde. Comme je ſçavois que tout ce qui eſt en eſtime, au Japon, reçoit
» des noms fort longs & fort emphatiques, je répondis que c'étoit le *Sal*
» *Volatile Oleoſum Sylvii.* Ce nom fut écrit derriere la jalouſie, & l'on me
» le fit répéter pluſieurs fois. On voulut ſçavoir, enſuite, quel étoit l'In-
» venteur du reméde, & de quel Pays il étoit. Je répondis que c'étoit le
» Profeſſeur Sylvius en Hollande. On me demanda auſſi-tôt ſi je le pou-
» vois compoſer ; ſur quoi l'Ambaſſadeur me dit de répondre, non ; mais je
» répondis affirmativement, en ajoutant néanmoins que je ne le pouvois pas
» au Japon. On me demanda ſi je le pouvois à Batavia. Oui, répondis-je en-
» core ; & l'Empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé, par les premiers
» Vaiſſeaux qui viendroient au Japon.

Remedes pour prolonger la vie.

» Ce Prince, qui s'étoit tenu juſqu'alors aſſez loin de nous, s'approcha vers
» notre droite, & s'aſſit derriere les jalouſies, auſſi près qu'il lui fût poſ-
» ſible. Il nous fit ordonner ſucceſſivement d'ôter nos manteaux, de nous
» tenir debout, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les
» uns les autres, de ſauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la Langue Ja-
» ponoiſe, de lire en Hollandois, de peindre, de chanter, de danſer, de
» mettre & d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ces ordres,
» & je joignis à ma danſe une chanſon amoureuſe en Allemand. Ce fut de
» cette maniere, & par quantité d'autres ſingeries, que nous eumes la pa-
» tience de divertir l'Empereur & toute ſa Cour (29).

Les Hollandois amuſent la Cour par des ſingeries.

» Cependant l'Ambaſſadeur eſt diſpenſé de cette comique repréſentation.
» L'honneur qu'il a de repréſenter ſes Maîtres, le met à couvert de tou-
» tes ſortes d'indécences & de propoſitions injurieuſes. D'ailleurs il fit pa-
» roître aſſez de gravité, dans ſon air & dans ſa conduite, pour faire com-
» prendre aux Japonois que des ordres ſi bouffons lui plairoient peu (30).

(29) Page 101.

(30) Kæmpfer ne laiſſe pas de convenir, (page 190) qu'avant le ſecond Voyage de l'Ambaſſadeur à la Cour, on l'obligea d'ôter auſſi ſon manteau & de faire l'exercice dans la chambre. L'Empereur avoit été ſi content des Hollandois, au premier Voyage, qu'en les revoyant pour la ſeconde fois, il leur fit ordonner, ſans perdre de tems, » d'ôter » leurs manteaux, de ſe tenir debout, de » marcher, de tournoier, de danſer, de » chanter, de ſe faire des complimens en- » tr'eux, de ſe fâcher, de s'inviter à dîner, » d'entrer en converſation, de diſcourir fa- » milliérement comme un pere fait avec ſon » fils, de montrer comment deux amis, ou » un mari & une femme s'entretiennent, » ou prennent congé l'un de l'autre ; de » jouer avec des enfans, de les porter ſur » leurs bras, d'ôter leurs chapeaux & leurs » perruques, &c. *Pages 181 & ſuivantes.* On a vû dans la Relation de Mendez-Pinto, au neuviéme Tome de ce Recueil, que les Japonois ſont eux mêmes d'aſſez bons Comédiens, & que le goût des farces regne parmi les Grands, qui ne ſe croient pas deshonorés d'en être les Acteurs.

» Cette ſcéne finit par un dîner, qu'on ſervit devant chacun de nous, ſur » de petites tables couvertes de mets à la Japonoiſe ; avec de petits bâ- » tons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux & de fourchettes (31). » Enſuite, deux Officiers nous reconduiſirent dans la premiere Anti-cham- » bre, où nous prîmes congé d'eux.

KÆMPFER. 1691. Dîner qu'on fert aux Hollandois.

L'Ambaſſadeur employa les jours ſuivans, à faire ſes viſites aux Miniſtres & aux principaux Conſeillers d'Etat. Il fut reçu par-tout avec beaucoup de civilité, » par les Intendans & les Secrétaires (32), qui le régalerent de » thé, de tabac & de confitures. Les Chambres, où il étoit admis, étoient » remplies, derriere les paravents & les jalouſies, d'une nombreuſe aſſem- » blée, qui ſouhaitoit beaucoup de voir faire aux Hollandois leur exercice » comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaiſance ; mais ils chanterent » & danſerent dans pluſieurs Maiſons, lorſqu'ils étoient ſatisfaits de l'ac- » cueil qu'ils y avoient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes, qu'on leur » faiſoit boire avec un peu d'excès, leur montoient trop à la tête. Cette facilité à ſervir comme de jouet chez les Grands, & l'embarras où ils ſe trouvoient dans les rues, pour ſe dégager de la foule du Peuple, donnent une ſinguliere idée de leur Ambaſſade. Cependant ils témoignoient quelque impatience pour ſe retirer, lorſqu'ils croioient s'appercevoir qu'ils étoient peu reſpectés. Nous nous regardions, dit Kæmpfer, non comme des Marchands envoyés pour le trafic, mais comme des Ambaſſadeurs, qui devoient être traités honorablement (33).

Ils rendent diverſes viſites aux Seigneurs de la Cour.

Ils y ſont traités peu ſérieuſement.

Dans une viſite qu'ils rendirent au Seigneur Tſuſimano Cami, on leur ſervit un dîner compoſé des mets ſuivans : du poiſſon bouilli dans une fort bonne ſauce ; des huitres bouillies, & ſervies dans la coquille, avec du vinaigre ; diverſes petites tranches d'oye rôties ; du poiſſon frit, & des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit boire étoit exquiſe. Après le feſtin, on ſouhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes & leurs montres. On apporta deux Cartes géographiques, dont l'une étoit ſans les noms des pays, mais

On leur montre deux Cartes géographiques.

(31) Kæmpfer ne paroît pas content de la bonne chere Impériale. Il ſe plaint, dans un autre endroit (page 187), que le dîner ne répondoit pas à la magnificence d'un ſi puiſſant Monarque. Voici la deſcription qu'il fait d'un de ces repas : Sur chaque table, on plaça les mets ſuivans : 1°. Deux petits pains creux, parſemés de graine de Seſame. 2°. Un morceau de ſucre blanc, rafiné comme s'il eût été raié. 3°. Cinq Kainokis, confits : ce ſont des noiaux de l'arbre Kai, qui reſſemblent aſſez à nos amandes. 4°. Une tranche de gâteau, quarrée & platte. 5°. Deux gâteaux faits de fleur de farine & de miel, en forme d'entonnoir, bis & épais, mais un peu durs, qui avoient d'un côté l'empreinte d'un Soleil ou d'une roſe, & de l'autre, celle du Dairi Tſiap, c'eſt-à-dire, les armoiries du Dairi, qui ſont la feuille & la fleur d'un grand arbre, nommé Kiri. La fleur reſſemble aſſez à celle du Glouteron, & la feuille à celle du Digitalis. 6°. Deux tranches quarrées d'un gâteau fait de fine farine de fèves & de ſucre, d'un rouge brun & caſſant. 7°. Deux autres tranches d'un autre gâteau de fine farine de riz, jaune & dur. 8°. Deux tranches d'un autre gâteau, dont la mie étoit d'une pâte entiérement différente de celle de la croute. 9°. Un grand Mangue, bouilli & rempli de farine de pois, mêlée de ſucre, qu'on auroit priſe pour de la Theriaque. 10°. Deux petits Mangues de la groſſeur ordinaire, apprêtés de la même maniere. Les Hollandois goûterent un peu de tout ; après quoi, l'Interprête eut ordre d'emporter le reſte. Il en eut ſa charge. On lui donna, pour la porter, du papier & des planches. *Pages 191 & 192.*

(32) Page 102.

(33) Pages 106 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

d'ailleurs assez bien dessinée, & suivant toute apparence, d'après une Carte de l'Europe. L'autre étoit une Carte du Monde entier, de forme ovale, dont les noms étoient marqués avec les Kattakanna Japonois, qui sont une sorte de caracteres. Kæmpfer saisit cette occasion, pour observer la maniere dont les Japonois représentent les pays qui sont au Nord de leur Empire.

Observations de Kæmpfer sur ces Cartes.

Au-delà du Japon, & vis-à-vis des deux grands Promontoires Septentrionaux d'Osju, il remarqua l'Isle de Jesogasima. Au-delà de cette Isle, il vit un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes Provinces, dont un tiers s'avançoit au-delà du cercle Polaire, & couroit à l'Est beaucoup plus loin que les Côtes les plus orientales du Japon. Ce pays étoit representé avec un grand Golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, & le Golfe étoit à peu près de forme quarrée. Il n'y avoit qu'un passage entre le même pays & l'Amérique; & dans ce passage, il y avoit une petite Isle. Au-delà, tirant vers le Nord, il y avoit une autre Isle, de forme longue, qui touchant presque de ses deux extrêmités les deux Continens, c'est-à-dire, celui de Jesso, à l'Oüest, & celui de l'Amérique, à l'Est, formoit ainsi le passage au Nord. C'étoit à peu près de même, qu'on avoit representé toutes les Terres inconnues du Pole Antarctique, qui étoient marquées comme des Isles (34).

Articles qu'on fit à l'Ambassadeur.

De quantité d'autres circonstances, que Kæmpfer prit le même soin de recueillir, dans les deux Voyages de l'Ambassadeur à la Cour, il en reste une qu'on se reprocheroit d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandois. L'Ambassadeur, après avoir reçu son Audience de congé, fut appellé devant les Conseillers d'Etat, pour entendre la lecture des ordres qui regardent le Commerce. Ils portoient, entr'autres Articles (35) : que les Hollandois n'inquiéteroient aucun Navire ni Bateau des Chinois, ou des Liquans; qu'ils n'ameneroient, au Japon, dans leurs Vaisseaux, aucun Portugais, ou Prêtre; & qu'à ces conditions on leur accordoit un Commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent, à l'Ambassadeur, de trente robes, étalées dans le même lieu, sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une Lettre de Fortune, & qui est un témoignage de la protection de l'Empereur. L'Ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois; & pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

Présens de l'Empereur.

Formalités pour les présens des Seigneurs.

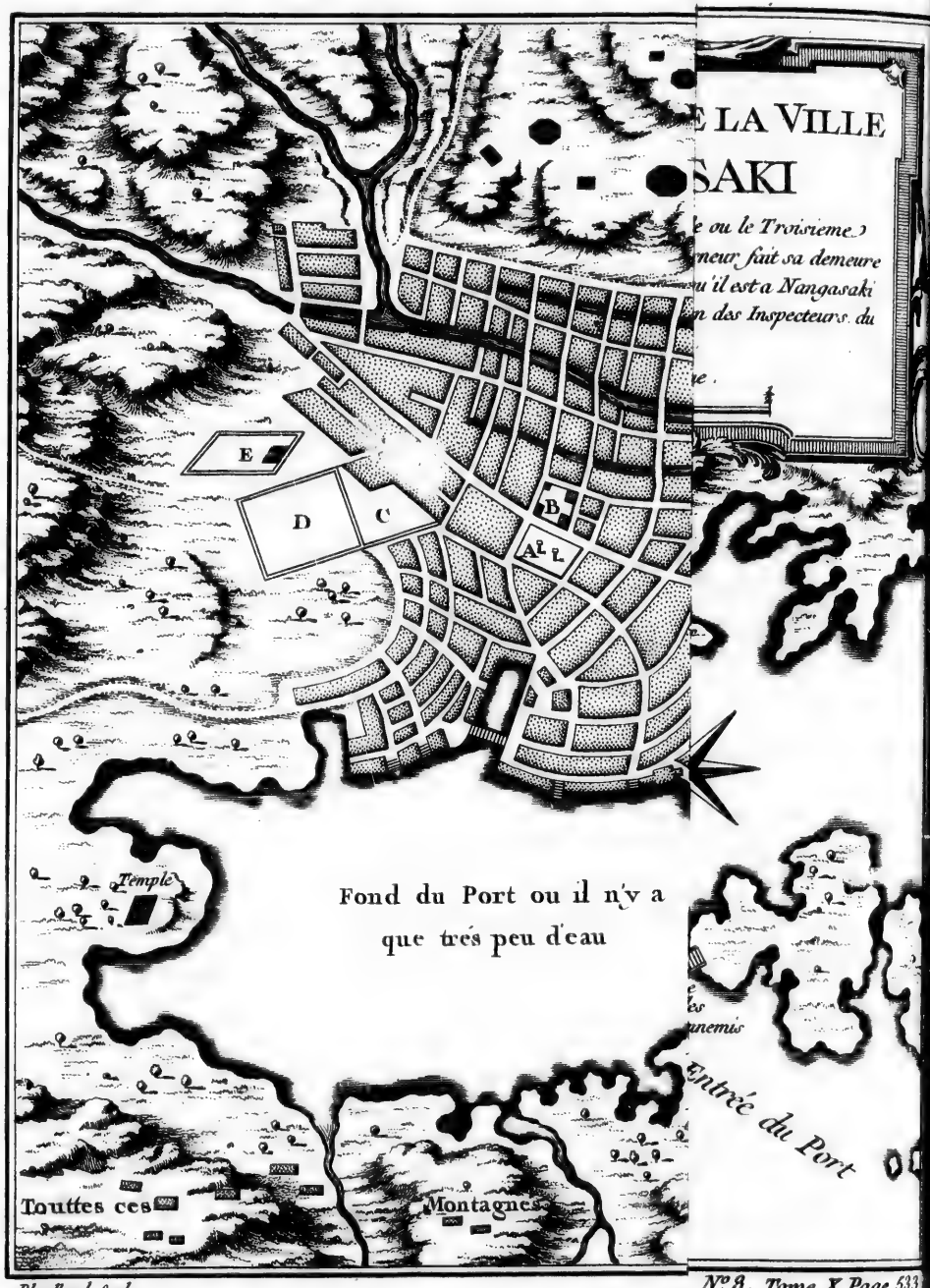
L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs Seigneurs de la Cour lui envoyerent aussi un présent de robes. Quelques-uns des Messagers laisserent leur fardeau à l'Hôtellerie Hollandoise. D'autres attendirent le retour de l'Ambassadeur, pour le remettre entre ses mains. La réception de ces présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial établi. Des Koulis, ou des Porteurs, marchoient devant, avec les robes, qu'ils portoient dans des caisses. Un d'entr'eux portoit la planche sur laquelle les robes devoient être étalées, & la Lettre de Fortune, qui est un assemblage de cordons plats, entrelassés par un bout, & renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie, de différentes couleurs, & quelquefois dorés, ou couleur d'argent. Celui qui devoit offrir les

Lettre de Fortune.

(34) Page 193. (35) Cette matiere sera plus étendue dans la Description.

Dheulland Sculp.

PLAN DU PORT ET DE LA VILLE
DE NANGASAKI
A. Lieu ou s'affichent les Edits de l'Empereur.
B. La Prison
C. Demeure d'un des Gouverneurs
D. Demeure de l'autre Gouverneur.
E. Temple ou le Troisieme Gouverneur fait sa demeure lors qu'il est a Nangasaki
F. Maison des Inspecteurs du Port.
Echelle d'une demie Lieue.
Demeure des Chinois
Port des Chinois
F
Lieu ou se tient une garde Imperiale de 700 hommes
Corps de garde
Demeure des Hollandois
Delima
Lieu ou se mettent les Vais.x Hollandois
Autre Lieu ou se tient pareille garde
Pupemberg
Lieu destiné a bruler les Vaisseaux ennemis
Entrée du Port
Sebo
I. Taminosima



Dheulland Sculp.

N° 8. Tome X. Page 533

robbes étoi
à-vis de lu
» Seigneu
» & un b
ſens lui aya
ce petit no
feuille de p
& leur cou
tenoit ſur
roient dans
pris, à l'An
pétoit dans
» humblen
» une Auc
» offices a
» & je ne
ces compli
de-vie (36
Le retou
Voyage à J
d'inutiles r
rent entre
une parfait
rieuſe Deſc
Cette vi
pire (37),
rein preſqu
éloigné de
merce à to
peuplée de
ſont des A
ſituation co
des Nation
certains jou
parties de
depuis long
rigoureuſes
1638, le
pluſieurs Lo
Etrangers ;
d'autres acc

(36) Pages
(37) Les q
la Province d
vince de Mu
de Setz ; & Sa
toutes quatre

robbes étoit introduit dans l'appartement de l'Ambaſſadeur ; & s'aſſeiant vis-à-vis de lui, à quelque diſtance, il lui faiſoit ce compliment : » Un tel » Seigneur, mon Maître, vous félicite d'avoir eu votre Audience de congé, » & un beau tems, ce qui eſt *Médithe*, c'eſt-à-dire, fort heureux. Vos préſens lui ayant été fort agréables, il ſouhaite que vous acceptiez en échange ce petit nombre de robes. En finiſſant, il donna, à l'Interprête, une grande feuille de papier, qui contenoit, en grands caracteres, le nombre des robes & leur couleur. L'Ambaſſadeur, à qui l'Interprête remettoit cette feuille, la tenoit ſur ſa tête, pour témoigner ſon reſpect. Tous les Spectateurs demeuroient dans un profond ſilence, les uns aſſis, d'autres à genoux. On avoit appris, à l'Ambaſſadeur, le compliment qu'il devoit faire en réponſe ; il le répétoit dans ces termes, avec une profonde inclination : » Je remercie très » humblement le Seigneur, votre Maître, de ſes ſoins pour nous procurer » une Audience prompte & favorable. Je le ſupplie de continuer ſes bons » offices aux Hollandois. Je lui rends graces auſſi de ſon précieux préſent, » & je ne manquerai point d'en informer mes Maîtres de Batavia. Après ces complimens, on apportoit du tabac pour fumer, avec du thé & de l'eau-de-vie (36).

KÆMPFER. 1691.

Compliment du Meſſager, & réponſe de l'Ambaſſadeur.

Le retour des Hollandois à leur petite Iſle de Deſima, & leur ſecond Voyage à Jedo, s'étant faits par la même route, on ne ſe jettera point dans d'inutiles répétitions pour les ſuivre. Mais, pendant dix mois, qui ſe paſſerent entre les deux Voyages, Kæmpfer employa tous ſes ſoins à prendre une parfaite connoiſſance de la ville de Nangaſaki, dont il donne une curieuſe Deſcription.

Deſcription de Nangaſaki.

Cette ville, une des cinq Places maritimes, ou commerçantes de l'Empire (37), eſt ſituée à l'extrêmité orientale de l'Iſle de Kiusju, dans un terrein preſque ſtérile, entre des Rochers eſcarpés & de hautes Montagnes, éloigné de l'Iſle de Nipon, qui eſt preſqu'entiérement fermée pour le Commerce à toutes les Nations Etrangeres. Nangaſaki (38) eſt médiocrement peuplée de Marchands & de riches Citoyens. La plûpart de ſes Habitans ſont des Artiſans, mêlés d'une populace du plus bas ordre. Cependant ſa ſituation commode, & la ſûreté de ſon Port, en font le rendez-vous commun des Nations Etrangeres, qui ont la liberté de commercer au Japon. Dans certains jours de l'année, les Marchands Japonois s'y rendent de toutes les parties de l'Empire. Ce Privilege, ou cette faveur ſinguliere, n'eſt accordé depuis long-tems qu'aux Chinois & aux Hollandois ; mais c'eſt avec les plus rigoureuſes reſtrictions. Après la perſécution, qui acheva de détruire, en 1638, le Chriſtianiſme dans toutes ces Iſles, l'Empereur établit, entre pluſieurs Loix nouvelles, que le Port de Nangaſaki ſeroit le ſeul ouvert aux Etrangers ; & que ſi quelque Navire étoit forcé par les tempêtes, ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans quelque autre endroit de l'Em-

Comment ſon Port eſt devenu le ſeul ouvert aux Etrangers.

(36) Pages 195 & précédentes.

(37) Les quatre autres ſont Meaco, dans la Province de Jamatyre ; Jedo, dans la Province de Muſaſi ; Oſacka, dans la Province de Setz ; & Sakai, dans la Province Jaſſumi ; toutes quatre dans la grande Iſle de Nipon. *Voyez* la Deſcription générale.

(38) On ſuit ici l'uſage de notre Langue, qui eſt d'écrire Nangaſaki, quoique Kæmpfer aſſure qu'il faut écrire Nagaſaki, mais que quelquefois, dit-il, on prononce Nangaſaki. *Tome II, page 85.*

KÆMPFER. 1691.

pire, perſonne n'auroit la permiſſion de deſcendre au rivage, mais qu'immédiatement après le danger, on continueroit le Voyage juſqu'à Nangaſaki, ſous une eſcorte des Gardes-Côtes du Japon, & qu'en arrivant dans ce Port, le Capitaine rendroit compte, au Gouverneur, des raiſons qui lui auroient fait prendre une autre route.

Forme & qualités du Port.

Le Port commence au Nord de la ville. Son entrée eſt fort étroite, & n'a que peu de braſſes de profondeur, ſur un fond de ſable. La Mer y reçoit quelques Rivieres, qui deſcendent des Montagnes. Enſuite s'élargiſſant, il devient plus profond; & lorſque ſa largeur eſt d'environ une demie lieue, il tourne au Sud Oueſt pendant l'eſpace d'une lieue, le long d'une Côte élevée. Il ne ceſſe point alors d'avoir environ un quart de lieue de largeur, juſqu'à l'Iſle de Taka-Jama, ou Taka-Boko, qui forme une haute Montagne. Les Hollandois la nomment Papenberg. Tous les Vaiſſeaux de leur Nation, qui doivent faire voile de Nangaſaki à Batavia, jettent l'ancre ordinairement près de cette Iſle, pour attendre l'occaſion de ſortir du Havre, au travers de quantité de bancs de ſable, de bas-fonds & de rochers, qui rendent le paſſage de ce Détroit également dangereux & difficile. Ils doivent gouverner à l'Oueſt, laiſſant la terre du côté droit, & paſſant entre de petites Iſles pour arriver à la pleine Mer. Kæmpfer a fait remarquer, à ſon arrivée, que toutes les Côtes du Havre ſont garnies de Baſtions, mais la plûpart ſans artillerie. Il fut aſſuré, pendant ſon ſéjour à Deſima, que les deux Gardes impériales, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre, à une demie lieue de la ville, ſont chacune de ſept cens hommes, en y comprenant néanmoins ceux qui ſont en faction dans les Barques de garde, pour empêcher les Navires Etrangers de jetter l'ancre, ſans en avoir obtenu la permiſſion. Près de Papenberg, où commence proprement le Port, on rencontre une petite Iſle, où le dernier Navire Portugais, envoyé de Macao au Japon, fut brûlé avec toutes ſes marchandiſes. Il ſe trouve rarement moins de cinquante Bâtimens Japonois dans le Port, ſans compter un grand nombre de petites Barques & de Bateaux pour la pêche. A l'égard des Vaiſſeaux Etrangers, ſi l'on excepte quelques mois de l'hyver, il eſt rare auſſi qu'il y en ait moins de trente, la plûpart Chinois. Les Navires Hollandois n'y ſéjournent jamais plus de trois mois en Automne, parce qu'alors le vent de Sud ou d'Oueſt, avec lequel ils ſont venus, tourne réguliérement au Nord. C'eſt la Mouſſon du Nord-Eſt, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs Ports. Le lieu ordinaire du mouillage eſt au bout de la Baye, à une portée de mouſquet de la ville. Il eſt commandé par les deux Gardes impériales. On y jette l'ancre ſur une argile molle, à ſix braſſes de profondeur, dans la haute marée, & à quatre & demie lorſqu'elle eſt baſſe (39).

Nombre de Vaiſſeaux qui s'y trouvent.

Situation de la ville.

La poſition de la ville eſt au trente-deuxiéme degrés trente-ſix minutes de latitude du Nord, & à cent cinquante-un degrés de longitude. Elle eſt placée au fond du Port, dans l'endroit où il a plus de largeur, & où, tournant au Nord, il forme un rivage en demi-cercle. Auſſi repréſente-t-elle, dans ſa forme, un Croiſſant, qui tire un peu ſur celle d'un triangle. Elle

(39) Tome II. page 79.

KÆMPFER. 1691.

est bâtie sur le rivage même, dans une étroite vallée, qui s'enfonce vers l'Est, & qui est formée par l'ouverture des montagnes voisines. Sa longueur est de trois quarts de lieue, à peu près sur la même largeur. La rue principale & la plus large, s'étend dans toute la longueur de la vallée. Les montagnes, qui l'environnent, ne sont pas fort hautes; mais la plûpart sont roides; & leur verdure, qui n'est pas interrompue jusqu'au sommet, forme un point de vûe très agréable. Derriere la ville, sur le panchant des montagnes, on voit plusieurs Temples magnifiques, ornés de beaux jardins & de terrasses. Au-dessus, on trouve une infinité de Sépultures; & la perspective est fermée, plus loin, par d'autres montagnes beaucoup plus hautes, mais fertiles & bien cultivées. Cette disposition enchanta les yeux de Kæmpfer (40). Il nomme quelques lieux remarquables aux environs. Fukafori est un agréable village, au Sud-Oueſt, à deux petites lieues d'Allemagne de la ville, avec un petit Fort où réside un Bugio, qui gouverne ce Canton pour le Prince de Fisen. Ce lieu fournit du bois de chauffage à la ville. Assez près du même village, on trouve un grand Lac, auquel on attribue cette vertu singuliere, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais, sur l'eau, de feuilles ni d'ordures. Les Japonois font honneur de cette propriété, au Genie, Protecteur du Lac; & leur respect va si loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous de rigoureuses peines. Au Nord de Nangasaki est la ville d'Omura, Domaine d'un Prince du même nom, & située sur un Golfe qui en tire aussi le sien. Quelques lieues plus loin, on trouve à l'Est, sur la Baie de Simara, la ville d'Isafai, qui appartient au Prince de Fisen.

Ses environs.

Nangasaki doit son nom à ses anciens Seigneurs, qui l'ont possedée de pere en fils, avec tout son district, depuis Nangasaki Kotavi, premier de ce nom, jusqu'à Nangasaki Sijn Seijemont, pendant douze générations. On montre encore, derriere la ville, au sommet d'une colline, les masures de leur ancienne demeure. Le dernier Seigneur de cette Race étant mort sans enfans, la ville & ses dépendances tomberent sous la possession du Prince d'Omura. Kæmpfer compte environ deux cens ans, depuis cette révolution. Nangasaki n'étoit qu'un miserable hameau, qui servoit de retraite à quelques Pêcheurs: on l'appelloit Fuca-Irije, c'est-à-dire la longue Baie, pour le distinguer du village de Fucafori, qui signifie long Etang. Le nouveau Seigneur de Fuca-Irije changea ce nom pour celui de Nangasaki, à l'honneur des anciens Maîtres; & ses soins en firent insensiblement un gros Bourg, jusqu'à la premiere arrivée des Portugais au Japon. Cette Nation jouit, pendant quelque tems de la liberté du Commerce, aux mêmes conditions que les Chinois, qui négocioient dans ces Isles. On ne leur avoit assigné aucun Port particulier. Ils avoient la liberté de s'arrêter dans les lieux qu'ils trouvoient les plus commodes. Leurs premiers établissemens furent dans la Province de Fisen, à Fakuda, village de l'Isle de Firando, vers l'entrée du Havre de Nangasaki, qui étoit alors sous la protection du Prince d'Omura. Le second fut au village de Fucafori. Dans ces deux lieux, & dans plusieurs autres où ils continuerent de s'établir, leurs soins s'étant partagés entre le Commerce & la propagation de l'Evangile, ils réussirent avec tant de bon-

D'où elle tire son nom, & comment elle s'est aggrandie.

(40) Page 22.

KÆMPFER. 1691.

heur, que le Prince d'Omura se déclara ouvertement pour la Religion Chrétienne, & les pressa de venir s'établir à Nangasaki. Ce Bourg étoit devenu si considérable, qu'il contenoit déja vingt-trois rues. Elles composent aujourd'hui la partie de la ville, qui se nomme Utsimatz, c'est-à-dire le Centre. Aussitôt que les Portugais y furent les Maîtres, la commodité du Havre y attira, pour le Commerce, un grand nombre de Japonois & de Chinois, qui prirent le parti de s'y arrêter. La vieille ville ne suffisant pas pour les contenir, on bâtit de nouvelles rues, qui furent distinguées par les noms des Provinces & des Villes, d'où leurs principaux Habitans étoient venus. Telles sont celles de Bemgomatz, Jedomatz, Kabasimamatz, Firandomatz, Omuramatz & Simabaramatz. Ainsi Nangasaki devint, par degrés, une Ville fort grande & fort peuplée. Mais l'Empereur s'allarma bientôt, de voir une Place de cette importance entre les mains des Etrangers; & prenant occasion de quelques mécontentemens qu'il reçut des Portugais, non-seulement il leur en ôta la possession, mais il dépouilla le Prince d'Omura, de sa Jurisdiction & de ses revenus, qui furent annexés au Domaine de l'Empire (41).

Les Portugais s'y établissent.

Ils en sont chassés, & la ville devient un Domaine de l'Empire.

La ville de Nangasaki est ouverte, comme la plûpart des autres villes du Japon. Elle est sans Château, sans murailles, sans fortifications & sans aucune défense. Trois rivieres, d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, pour la traverser de l'Est à l'Oueſt. Pendant la plus grande partie de l'année, elles ont à peine assez d'eau pour arroser les champs de riz & pour faire tourner quelques moulins; mais, dans la saison des pluies, elles grossissent, jusqu'à devenir capables d'entraîner des Maisons. Toute la ville est divisée en deux parties; celle d'Utsimatz, ou la partie interieure, qui est composée aujourd'hui de vingt-six rues; & celle, qui se nomme Sottomatz, ou ville extérieure, qu'on peut regarder comme les Fauxbourgs, & qui contient soixante & une rues. La plûpart sont irrégulieres, étroites & mal propres. Les unes montent, d'autres descendent. Quelques-unes des plus roides sont composées de marches de pierre, pour rendre le chemin plus commode. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par deux portes de bois, une à chaque bout, qui se ferment toutes les nuits, & souvent pendant le jour, lorsque cette précaution est nécessaire. Chacune a, comme Jedo, Meaco & la plûpart des grandes Villes, son Réservoir d'eau, avec tous les instrumens qui peuvent être employés contre le feu. L'Echelle, qui sert à monter dans ce lieu, est sous la direction de l'Officier qui commande dans la rue. Jamais les rues du Japon ne sont d'une excessive longueur. Elles ne sont pas toutes d'un Tsio Japonois, qui est la mesure de soixante kins ou brasses, quoiqu'elles aient emprunté leur nom de cette mesure. A l'égard du nombre des Maisons, il est rarement de plus de soixante dans une rue. Celles du Peuple sont de miserables Bâtimens. Elles sont petites, basses; & rarement de plus d'un étage, à Nangasaki. L'ameublement est tel qu'on l'a représenté dans la Description de Meaco; c'est-à-dire un lambris, tapissé de papier peint; des nattes d'un tissu fort épais, sur le plancher; des paravents de papier, qui divisent les chambres; & peu d'autres ustenciles, que ceux qui sont nécessaires pour les

Disposition intérieure de Nangasaki.

(41) Page 85 & précédentes.

besoins

besoins journaliers de la cuisine. Chaque Maison a, par derriere, une cour de décharge, ordinairement assez grande pour contenir quelques plantes agréables & curieuses, qu'on y entretient avec soin. Les Maisons des personnes riches sont beaucoup mieux disposées. Elles ont deux étages, avec une avant-cour, & un jardin par derriere. KÆMPFER. 1691.

Mais les Edifices remarquables de Nangasaki, sont ceux qui portent le nom de Janagura. Ils appartiennent à l'Empereur. On en distingue cinq principaux, qui sont de grands Bâtimens de bois, dans la Partie Septentrionale de la ville, & près du rivage, où l'on garde trois grandes Jonques Impériales, c'est-à-dire trois Vaisseaux de Guerre, avec tous leurs agrets. 2°. Le *Ten Siogura*, ou le Magasin à poudre, situé aussi sur le rivage, vis-à-vis de la ville; mais on en fait peu d'usage, depuis qu'une juste précaution a fait bâtir, sur une colline voisine, de grandes voutes où l'on garde la poudre. 3°. Les Palais des trois Gouverneurs, qui sont dans l'enceinte de la ville. Ils occupent un terrain considérable & plus élevé que celui des autres rues. Les Edifices en sont propres, uniformes, & d'égale hauteur. On entre, dans les cours, par des portes fortifiées & bien gardées. 4°. Outre ces Palais, qu'on peut nommer des Bâtimens publics, la ville est embellie d'environ vingt Hôtels, des Dai-Mio & des Sio-Mio. Le premier de ces deux noms est celui des Grands du premier Ordre, & l'autre, de ceux d'un moindre rang. Ce sont les Seigneurs des principales Terres de Kiusju, qu'on nomme aussi Saikokf, c'est-à-dire Pays Occidental, où la Ville de Nangasaki est située. Quoiqu'ils n'y viennent pas souvent, quelques-uns de leurs Officiers y résident toujours, pour veiller aux intérêts de leurs Maîtres.

Edifices publics, nommés Janagura.

Hôtels des Seigneurs.

Les Etrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont observés & gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres Orientaux, qui professent le même Religion, & qui négocient sous le même nom, sont établis derriere la ville, sur une éminence. Leur quartier est entouré d'une muraille, & porte le nom de Jakuin, c'est-à-dire Jardin de Médecine, parce qu'autrefois on y en voyoit un. Il se nomme aussi Dsiusensju, nom tiré des Observateurs qui sont employés, sur les collines, à donner avis, aux Gouverneurs, des Vaisseaux étrangers qu'ils voyent arriver dans le Port.

Quartier des Etrangers.

On a déja fait remarquer que les Hollandois ont leur habitation dans une petite Isle, qui se nomme Desima, c'est-à-dire l'Isle avancée, ou située devant la ville. Les Japonois la nomment quelquefois aussi Desimamatz, c'est-à-dire rue de l'Isle de devant, parce qu'elle est comptée au nombre des rues de Nangasaki, & sujette aux mêmes Réglemens. Elle est fort proche de la ville, entre des rochers & des sables, au milieu desquels elle a été élevée par art, à la hauteur d'une demie toise au-dessus de la pleine marée; & ses fondemens, hauts d'environ deux toises, sont de pierre de taille. Kæmpfer la compare à un Eventail, dont on auroit coupé le manche. C'est un quarré oblong, dont les deux grands côtés sont des segmens de cercle. Elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre, de quelques pas de longueur, au bout duquel les Japonois ont un bon Corps-de-garde, avec des Soldats sans cesse en faction. Au côté Septentrional sont deux grosses portes, qu'on nomme les Portes d'eau; & qu'on n'ouvre jamais, que pour charger & dé-

Isle de Desima, ou Quartier des Hollandois.

KÆMPFER. 1691.

charger les Vaiſſeaux Hollandois, à la vûe d'un certain nombre de Commiſſaires nommés par les Gouverneurs. Toute l'Iſle eſt entourée de planches de ſapin, médiocrement exhauſſées, & couvertes d'un petit toît, dont le ſommet eſt bordé d'un double rang de piques, en forme de cheval de friſe; foible défenſe, obſerve Kæmpfer, dans un cas d'attaque. A quelques pas des bords, & dans l'eau, les Japonois ont planté treize poteaux fort élevés, avec de petites planches au ſommet, qui contiennent, en grands caracteres, une défenſe à toutes ſortes de Vaiſſeaux & de Bateaux, de paſſer les poteaux & d'approcher de l'Iſle. Devant le Pont, du côté de la Ville, on voit un autre pilier, de pierre de taille, où l'on affiche les Edits de l'Empereur, & les ordres des Gouverneurs. Mais on lit conſtamment, ſur deux planches, un ordre qui concerne la Garde; avec un autre, qui regarde les Officiers de Deſima, & tous ceux que leurs affaires obligent d'entrer dans l'Iſle ou d'en ſortir.

On donne, à l'Iſle de Deſima, ſix cens pieds de longueur & deux mille quatre cens de largeur. Kæmpfer, a trouvé, dit-il, en la meſurant avec ſoin, que ſa largeur eſt de quatre-vingt-deux pas communs, & ſa plus grande longueur de deux cens trente-ſix. Elle eſt coupée, dans ſa longueur, par une large rue; mais on en peut faire le tour, par un petit chemin, qui regne le long des planches, dont elle eſt environnée, & qui peut être fermé dans le beſoin. Les eaux des goutieres s'écoulent dans la Mer par des tuiaux étroits & recourbés, auxquels on a donné cette forme, pour empêcher que rien ne ſorte de l'Iſle en cachette. La rue eſt bordée de Maiſons, dans toute ſa longueur. Elles ont été bâties aux dépens de quelques Habitans de Nangaſaki, auxquels les Hollandois doivent encore, ou à leurs Héritiers, en vertu du Contrat primitif, une rente annuelle de ſix mille cinq cens Siumomes; prix qui excéde, ſuivant Kæmpfer, le capital de la valeur réelle. Elles ſont bâties de bois, ſurtout de ſapin; à deux étages, dont le plus bas ſert de Magaſin. Les autres Batimens de l'Iſle ſont trois Corps-de-gardes, un à chaque bout de l'Iſle, & le troiſiéme au milieu; un lieu proche de l'entrée, où l'on tient les inſtrumens néceſſaires pour éteindre le feu; & de petits puits, qu'on a creuſés pour le même uſage. Toute l'eau, dont on ſe ſert dans les Maiſons, vient de la riviere qui traverſe la ville, par des tuiaux de Bambous, & ſe jette dans un Réſervoir commun; mais cette commodité eſt un article que les Hollandois payent à part. La Compagnie des Indes a fait bâtir à ſes frais, derriere la grande rue, une Maiſon deſtinée à la vente de ſes marchandiſes, & deux Magaſins, à l'épreuve du feu; une grande cuiſine; une Maiſon pour les Directeurs de ſon Commerce; une Maiſon pour les Interprêtes, qui ne ſont employés que dans le tems des ventes; un Jardin de plaiſance; un Bain & quelques autres commodités. L'Ottona, ou le Chef Japonois de la rue, y occupe une Maiſon commode, avec un Jardin. On a laiſſé une place vuide, où l'on éleve des Boutiques pendant que les Navires Hollandois ſont dans le Port.

Kæmpfer compta ſoixante-deux Temples dans la ville & aux dehors; cinq des Siaſia, conſacrés aux anciennes Idoles du pays; ſept de Jammabos, qui ſont les Prêtres des Montagnes; & cinquante à l'honneur des Idoles étrangeres, dont le culte s'eſt introduit au Japon. Vingt-neuf des derniers ſont hors de la ville, ſur le penchant des collines; & ne ſervent pas moins au

divertiſſement public qu'aux exercices de la Religion ; ils ſont accompagnés de Jardins agréables, de belles allées, & de grands appartemens. Ce ſont les plus beaux édifices de Nangaſaki, par l'agrément de leur ſituation, qui leur donne une vûe libre ſur la ville & ſur le Port. Kæmpfer s'étend beaucoup ſur la deſcription de ces Temples & de leur culte ; mais remettant quelques-unes de ſes obſervations à l'Article général des Religions Japonoiſes, on ne s'attache ici qu'aux Temples des Chinois, qui appartiennent à cette Deſcription, comme une des principales ſingularités de Nangaſaki. KÆMPFER. 1691.

Les Chinois y ont trois Temples, également remarquables par la beauté de leur ſtructure, & par le nombre des Prêtres, ou des Moines, qui ſont entretenus pour le ſervice des Autels. Ils ſont proprement de la Secte de Sen, quoiqu'ils ſoient ornés d'Idoles & d'Images Chinoiſes, de grandeur naturelle. On voit, dans les cours, de beaux arcs de triomphe & divers autres ornemens d'une forme étrangere. Les Chinois, & d'autres Marchands qui trafiquent ſous leur nom, quoique leur langage ſoit différent, ont fondé ces Temples après l'extirpation totale du Chriſtianiſme, pour y exercer librement leur Culte, & pour y dépoſer les Idoles de leurs Navires. Auſſi-tôt qu'ils ſont entrés dans le Port de Nangaſaki, les Idoles ſont portées à terre, & placées dans des Chapelles, qu'on a bâties exprès au voiſinage du grand Temple. Cette cérémonie ſe fait avec des formalités ſingulieres, au bruit des tymbales & des tambours. Elles ſont répétées, lorſqu'au départ des Jonques, on y reconduit les Idoles. Temples Chinois de Nangaſaki. Leur viſage.

Ces Temples, ou ces Monaſteres, portent le nom du Pays, ou de la Province de leurs Fondateurs, avec une épithete qui exprime leur richeſſe. Le plus grand ſe nomme Nankindira, c'eſt-à-dire, Temple de la ville de Nanquin. C'eſt le premier qui fut bâti au Japon. On ajoute, à ce nom, celui de Koofukuſi, qui ſignifie, Temple de l'Opulence établie. 2°. Tſiaksjudira eſt le Temple du pays d'Aimoi, par lequel il faut entendre, ſuivant Kæmpfer, les Provinces méridionales de l'Empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'Iſle Formoſe, & qui ſont établis dans d'autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce Temple. Le Matſuſi, ou le Monaſtere ſubordonné, eſt ſous la direction du Supérieur du grand Temple. L'épithete, ou le ſecond nom de ce Temple, eſt Fukuſi, c'eſt-à-dire, Temple des Riches. 3°. Fokſiu-Dira eſt le Temple des pays Septentrionaux. Il fut fondé par les Chinois des Parties Septentrionales, qui continuent d'en dépendre. Son autre nom eſt Fuku-ſaiſi ; c'eſt-à-dire, Temple des richeſſes & des offrandes. Singularités de leur Fondation.

Les trois Monaſteres n'étoient anciennement habités que par des Prêtres Chinois, entretenus aux dépens de leur ſeule Nation. Mais depuis qu'on a fermé l'Empire, & que les Réglemens ſont devenus fort ſéveres pour les Marchands Etrangers, on ne ſouffre, dans chaque Monaſtere, que deux Chinois de naiſſance, qui tirent leur entretien de la contribution volontaire de leurs Compatriotes, & des droits qui leur reviennent de leurs prieres. Si ces libéralités ne ſuffiſent pas, ils attendent le reſte de la bonté de l'Empereur. Les trois Supérieurs relevent immédiatement d'un Général pris de leur Corps, dont la réſidence eſt près de Meaco, ſur la Montagne d'Obaku. Ce Chef du Paganiſme étranger prend la qualité de troiſiéme Succeſſeur du Siege d'Ingen, dont Kæmpfer raconte l'Hiſtoire.

KÆMPFER. 1691. Pontife des Chinois au Japon.

Ingen étoit Souverain Pontife de la Chine, & vingt-huitiéme Succeſſeur de Saika, Fondateur de ſa Religion. Un zéle ardent pour la propagation de cette Secte, ſa tendreſſe pour les Moines de la même Foi, qui demeuroient dans les trois Monaſteres de Nangaſaki, & le deſir d'aſſurer cet Etabliſſement contre les attaques de Mukurrokokus, nom que les Sectaires donnent aux Chrétiens & à tous les Adverſaires de leurs opinions, l'obligerent de réſigner ſa Dignité entre les mains d'un Succeſſeur, & de paſſer au Japon, pour y établir un premier Siege de cette Doctrine. Il y fut reçu avec toutes ſortes de reſpect. L'Empereur lui offrit, pour ſon ſéjour, la montagne d'Obaku. Quelques miracles, qu'il fit preſqu'en arrivant, augmenterent l'opinion de ſa Sainteté. Cependant il ne put perſuader à tout le Clergé Japonois, qui étoit alors diviſé, d'embraſſer ſes principes, & de le reconnoître pour Chef. Il eut, pour Succeſſeur, un autre Chinois, nommé Okuſſi, qui fut remplacé par un Japonois, ſous le titre de Supérieur de la Montagne d'Obaku, & de Général des trois Monaſteres Chinois de Nangaſaki (42).

Lieux publics de débauche.

Kæmpfer imite ici les Japonois, dit-il, en paſſant, des Temples, aux Lieux de débauche. Il donne une idée fort ſinguliere de cet infâme Quartier. C'eſt, de toute la ville, celui qui contient les plus jolies maiſons; toutes habitées par des Courtiſanes. Il ſe nomme Kaſiematz. Sa ſituation eſt ſur une éminence. Il conſiſte en deux grandes rues. Dans toute l'Iſle de Saikokf, on ne compte que deux de ces lieux, que les Japonois nomment *Mariam*; l'un, dans la Province de Tſikuſen, & celui de Nangaſaki. Cette Iſle produit les plus belles femmes du Japon, à l'exception, néanmoins, de celles de Meaco, qui les ſurpaſſent encore. Kæmpfer aſſure que les Habitans de Nangaſaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorſqu'elles ont quelques agrémens. Elles ſont achetées fort jeunes par les Adminiſtrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir juſqu'à trente dans la même Maiſon. Elles y ſont fort bien logées. On les forme ſoigneuſement à danſer, à jouer des inſtrumens, à faire des billets tendres; & généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profeſſion. Le prix de leurs faveurs eſt fixé par les Loix. Celles, qui ſe diſtinguent par des qualités extraordinaires, ſont logées & vêtues avec diſtinction. Une des plus mépriſables doit veiller, pendant la nuit dans une loge, à la porte de chaque maiſon, pour la commodité des Paſſans; le payement eſt la plus petite monnoie du Pays. Celles, qui ſe conduiſent mal, ſont condamnées, par punition, à faire cette garde. La plûpart de ces filles ſe marient, après le tems de leur ſervice. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occaſion, qu'elles ont été bien élevées; & l'opprobre de leur jeuneſſe ne tombe que ſur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Auſſi rien n'eſt-il ſi mépriſé que cette eſpece d'hommes. Quoiqu'ils amaſſent des biens conſidérables, ils ne ſont jamais reçus dans la ſociété des honnêtes gens. On leur donne l'odieux nom de Katſava, qui ſignifie l'ordure du Peuple. Ils ſont mis au rang des Tanneurs de cuir, c'eſt-à-dire, de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonois; & dans l'exécution des Criminels, ils ſont obligés d'envoyer leurs Domeſtiques, pour aſſiſter les Miniſtres de la Juſtice (43).

(42) Pages 161 & précédentes.

(43) Page 89 & précédentes.

KÆMPFER. 1691.

Gokuja, qui ſignifie l'Enfer, eſt le nom de la Priſon publique. C'eſt un Edifice, au centre de la ville, qui conſiſte dans un grand nombre de petites chambres ſéparées, où l'on renferme, non-ſeulement ceux qui ont commis des crimes, mais encore ceux qui ſont ſoupçonnés de profeſſer la Religion Chrétienne. Obſervons, pour relever l'importance de cet Article, que cinquante-trois ans après l'extirpation du Chriſtianiſme au Japon, Kæmpfer nous apprend qu'il en reſte encore d'aſſez fortes traces, pour s'attirer l'attention du Gouvernement. Pendant qu'il étoit à Nangaſaki, on comptoit plus de cinquante Chrétiens dans cette priſon (44), hommes, femmes & enfans. De tems en tems, on y en amenoit quelques autres. En 1688, on en avoit arrêté trois. » Ces pauvres gens, pour employer les termes de Kæmpfer, ſont fort » ignorans ſur la Religion Chrétienne. Ils n'en ſçavent guéres que le nom » de notre Sauveur, & celui de ſa bienheureuſe Mere. Cependant ils y ſont » attachés avec tant de zéle, qu'ils aiment mieux mourir miſérablement en » priſon, que de racheter leur liberté par l'abjuration, à laquelle on les » ſollicite ſouvent. Il arriva, pour la premiere fois, en 1692, que trois de » ces Priſonniers envoyerent de l'argent aux Temples Idolâtres; Les Prêtres » ne voulurent point le recevoir, ſans la participation & le conſentement » du Gouverneur, qui n'oſa décider ſur un point ſi délicat, avant que d'avoir » reçu des inſtructions de la Cour. Les Chrétiens Japonois ne ſont pas au- » jourd'hui condamnés à mort, avec l'ancienne rigueur. On a quelque égard » pour leur ſimplicité. Ils ſont ſeulement condamnés à finir leur miſérable » vie dans cet Enfer temporel, d'où ils ne ſortent que pour être menés, de » deux en deux mois, au Palais des Gouverneurs; moins pour y être traités » rigoureuſement, que pour être preſſés de déclarer d'autres Chrétiens. Toute » la conſolation, qu'on leur accorde, eſt d'être tirés de leurs donjons, deux » fois l'année, pour ſe faire appliquer le Cauſtique du Moxa, ſuivant l'uſage » du Pays; ſix fois, pour ſe baigner dans la citerne de la Priſon; & ſix » fois encore, pour faire un tour de promenade, dans une grande & ſpa- » cieuſe cour, qui eſt hors de leur enceinte. Ils paſſent le reſte du tems » à filer de la laine & du chanvre, pour ourler les nattes. Ils raccommo- » dent leurs habits avec des aiguilles de Bambous, parce qu'il ne leur eſt pas » permis d'en avoir de fer. Quelques-uns s'exercent à d'autres petits ouvra- » ges. L'argent, qu'ils gagnent par leur travail & leur induſtrie, ne leur » eſt pas ôté. Ils en font part, franchement & ſans réſerve, à leurs femmes » & à leurs enfans, qui ſont dans la même Priſon, mais dans des lieux » ſéparés; de ce qui leur reſte, ils compoſent une liqueur, nommée Ama- » Saki, qui eſt une de leurs plus grandes délices. Le Gouverneur leur donne, » tous les ans, une natte pour ſe coucher; & depuis peu de tems, quel- » ques-uns d'entr'eux ont obtenu la permiſſion de ſe ſervir d'un petit cou- » teau, pour leurs ouvrages. Ils reçoivent quelquefois des habits, de leurs » Amis de Bungo; ce pays conſerve un petit nombre de Chrétiens, qui » l'étant plutôt de nom que de fait, jouiſſent là-deſſus de quelque liberté,

Chrétiens qui ſont encore dans les priſons de Nangaſaki.

Comment ils y ſont traités.

(44) On ſait que Nangaſaki & le Pays de Bungo, étoient des lieux où la Foi Chrétienne avoit fait de grands progrès avant les perſécutions, & qui furent arroſés par le ſang d'un grand nombre de Martyrs.

KÆMPFER. 1691.

» mais qui ont à ſubir un examen très rigoureux & de rudes cenſu» res (45).

Quoique tout ce qui concerne l'ordre établi dans les rues, & les autres parties de la Police, ſoit renvoyé à l'Article général du Gouvernement, on ne croit pas devoir détacher de cette Deſcription, un uſage, qui ſe renouvelle tous les ans à Nangaſaki, depuis plus d'un ſiécle, & qui marque à quel point l'Enfer a ſoulevé les Japonois contre la Foi Chrétienne. C'eſt une cruelle Inquiſition, pour découvrir ceux qui peuvent avoir conſervé quelques ſentimens Chrétiens, accompagnée d'une cérémonie déteſtable, & dont l'Hiſtoire de l'Egliſe ne fournit point d'autre exemple. Elle ne s'exerce qu'à Nangaſaki & dans quelques lieux voiſins, où le Chriſtianiſme étoit autrefois le plus floriſſant (46).

Acte d'abjuration du Chriſtianiſme, qui ſe fait tous les ans à Nangaſaki.

Au dernier mois de chaque année, le Nitzio-Goſi, un des Officiers de chaque rue, fait le Fito-Aratame; c'eſt-à-dire, qu'il prend par écrit le nom de tous les Habitans de chaque Maiſon, avec la datte & le lieu de leur naiſſance, leur profeſſion & leur Religion. Après avoir achevé cette liſte, qui comprend les deux Sexes & tous les âges, on attend le ſecond jour de la nouvelle année, pour commencer ce qu'on nomme le Jefumi. C'eſt un acte ſolemnel d'abjuration du Chriſtianiſme, dans lequel on foule aux pieds l'Image de Notre-Sauveur attaché à la Croix, & celle de ſa Sainte Mere, ou de quelque autre Saint. Kæmpfer en rapporte les circonſtances. » Ceux » qui ſont chargés de cette infernale exécution, commencent, dit-il, de » deux côtés différens, & continuent d'aller de Maiſon en Maiſon. Ils » parcourent ainſi cinq ou ſix rues par jour. Les Officiers, qui doivent » être préſens, ſont l'Ottona, ou le Chef de la rue, ſes trois Ooqueni» Oja, qui ſont ſes Commis, le Fitſia ou le Greffier, le Nitzi-Goſi ou le » Meſſager, & deux Monbans, c'eſt-à-dire, deux Archers du Guet, qui » portent les Images. Ces Figures ſont de cuivre jaune, de la longueur » d'un pied, & ſe gardent dans une boete pour cet uſage. Voici l'ordre » de l'abjuration. Les Inquiſiteurs ſont aſſis ſur une natte. Ils font appel» ler, dans la chambre, toutes les perſonnes dont la liſte contient les » noms, c'eſt-à-dire, le chef de Famille, ſa Femme, ſes Enfans, avec » les Domeſtiques de l'un & de l'autre Sexe, tous les Locataires de la » Maiſon; & quelquefois auſſi les plus proches voiſins, dont les Maiſons » ne ſont pas aſſez grandes pour la cérémonie. On place les Images ſur le » plancher nud: après quoi le Jefumi-Tſie, qui eſt le Sécretaire de l'In» quiſition, prend la liſte, lit les noms, & ſomme chacun ſucceſſivement, » à meſure qu'il paroît, de mettre le pied ſur les Images. Les Enfans, » qui ne ſont pas en état de marcher, ſont ſoutenus par leurs Meres, qui » leur font toucher les Images avec les pieds. Enſuite, le chef de Famille » met ſon ſceau ſur la liſte, pour ſervir de certificat, devant le Gouver» neur, que le Jefumi s'eſt fait dans ſa Maiſon. Lorſque les Inquiſiteurs » ont parcouru toutes les Maiſons de la Ville, ils foulent eux-mêmes aux » pieds les Images; & ſe ſervant mutuellement de témoins, ils confir-

(45) Pages 90 & 91.

(46) *Voyez* dans la Deſcription générale, l'Article du Commerce, où l'on rapportera ce qui regarde les Hollandois.

» ment leurs Certificats reſpectifs en y appoſant leurs ſceaux. Si quelqu'un » meurt, dans le cours de l'année, ſa Famille doit prier ceux de qui dé- » pend la Maiſon, d'aſſiſter à ſon lit de mort, pour rendre témoignage, » non-ſeulement qu'il eſt mort naturellement, mais encore qu'il n'étoit » pas Chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a » point quelque ſigne de violence, ou quelque marque de la Religion » Chrétienne; & les funérailles ne peuvent ſe faire qu'après qu'ils ont don- » né leur Certificat, accompagné de leur ſceau (47).

KÆMPFER. 1691.

Kæmpfer ne nous apprend, de ſon retour, que ſon embarquement avec l'Amiral Pompus, qui mit à la voile, du Port de Nangaſaki, le 31 d'Octobre 1692 (48).

(47) Pages 128 & 129.

(48) Tome I. page 230.

DESCRIPTION
DES ISLES DU JAPON.

Situation & grandeur du Japon.

LE grand Empire, que les Européens ont nommé Japon, & qui porte, parmi ſes Habitans, le nom de Nipon (49), ou Niphon, eſt ſitué entre le trente uniéme & le quarante-deuxiéme degré de latitude ſeptentrionale; & ſuivant une Carte aſſez récente, corrigée ſur les Obſervations Aſtronomiques d'un Jéſuite de la Chine, entre le cent cinquante-ſeptiéme & le cent ſoixante-quinziéme dégré trente minutes de longitude, depuis le premier Méridien de l'Iſle de Fer. Il s'étend au Nord-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt. Sa largeur eſt irréguliere, quoiqu'en général il ſoit aſſez étroit, en comparaiſon de ſa longueur, qui, depuis une des extrêmités de la Province de Fiſen, juſqu'aux Côtes Orientales de la Province d'Oſiu, a, ſuivant l'opinion commune, deux cens milles d'Allemagne (50), en droite ligne; ſans y comprendre toutes les Côtes & les Iſles plus éloignées, qui ne laiſſent pas d'être ſous la domination de l'Empereur du Japon.

Kæmpfer compare la diſpoſition extérieure de cet Empire, à celle de la Grande Bretagne, & de l'Irlande. Il eſt rompu, dit-il, & coupé de la même maniere, mais beaucoup plus, par des Caps, des Promontoires, des Bras de mer, des Anſes & de grandes Baies, qui avançant plus loin dans les Terres, forment quantité d'Iſles, de Peninſules, de Golfes & de Havres (51). Mais on diſtingue trois grandes Iſles, dont la principale s'appelle Nipon, & donne ſon nom à tout l'Empire. Elle s'étend en longueur, de l'Eſt à l'Oueſt, dans la forme d'une machoire, dont la partie recourbée ſe retourne au Nord. Un Canal étroit, ou un Détroit plein de rochers & d'Iſles, les unes habitées, d'autres déſertes, la ſépare d'une autre, qui eſt la ſeconde en grandeur, & que ſa ſituation au Sud-Oueſt de Nipon, fait nommer Saikokf, c'eſt-à-dire Pays de l'Oueſt. Elle porte auſſi le nom de Kiuſiu, ou Pays des Neufs, parce qu'elle eſt diviſée en neuf grandes Provinces. Les

(49) *Ni* ſignifie feu, & dans un ſens plus ſublime, le Soleil. *Pon*, ſignifie baſe ou fondement. Les Chinois Méridionaux prononcent Sijpon, ou Gepuan, dont les Portugais ont formé apparemment *Japan*, qui s'eſt changé en Japon. Les Japonois, dans leurs Livres, donnent d'autres noms à leur Empire. Ce ſont des épithetes, qui en expriment la grandeur & l'excellence. *Kæmpfer, T. I. p. 91.*

(50) Kæmpfer, *Ibid. pages 94 & 95.* La longueur du Japon, ſuivant le nouvel Hiſtorien de cet Empire, eſt Eſt & Oueſt, prenant un peu de l'Eſt-Nord-Eſt. Sa longueur eſt Nord & Sud. » Elle n'eſt pas, dit-il, auſſi » inégale que quelques Auteurs l'ont dit, » car elle n'eſt preſque jamais moindre que » de ſoixante ou ſoixante-dix lieues, en » comptant par les dégrés de latitude, & » elle n'eſt nulle part de cent. Quant à ſa » longueur, en la prenant depuis l'extrêmi- » té occidentale du Figen, juſqu'aux Côtes » orientales d'Oxu, ou Oſiu, elle eſt, ſui- » vant le Pere Briet, d'un peu plus de deux » cens ſoixante lieues communes de France. *Hiſtoire du Japon, Tome I. p. 10.*

(51) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, p. 95.

Japonois

Japonois lui donnent, de longueur, cent quarante de leurs milles, & quarante à cinquante de largeur. Son circuit, ſuivant Kæmpfer, eſt de cent quarante-huit milles d'Allemagne. La troiſiéme Iſle, ſituée entre la premiere & la ſeconde, & preſque quarrée dans ſa forme, ſe nomme Sikokf, c'eſt-à-dire Pays des quatre Provinces. Ces trois grandes Iſles ſont environnées d'un très grand nombre d'autres, dont les unes ſont petites, ſtériles, remplies de rochers; & les autres, aſſez grandes & aſſez riches pour être gouvernées par de petits Princes.

DESCRIPTION DU JAPON.

§ I.

Diviſion générale de l'Empire du Japon.

TOUTES les Iſles, qui compoſent l'Empire du Japon, furent diviſées vers l'année 590 de l'Ere Chrétienne, par Siuſiam, Monarque Héréditaire Eccléſiaſtique, en ſept grandes Contrées, que les Japonois nomment Gokiſitzidos. En 681, Ten-Mu diviſa ces ſept Contrées en ſoixante-ſix Provinces, à chacune deſquelles il donna un Gouverneur. Enſuite deux Iſles, nommées Iki & Tſuſſima, qui appartenoient autrefois à la Corée, ayant été réunies au Japon par droit de Conquête, le nombre des Provinces ſe trouva compoſé de ſoixante-huit. Cette double diviſion, qui ſubſiſte encore, n'empêche point que, par diverſes révolutions, ou pour multiplier les Gouvernemens, les ſoixante-huit Provinces de l'Empire n'ayent été ſubdiviſées en ſix cens quatre Juriſdictions ſubalternes.

Diviſion des Iſles dont le Japon eſt compoſé.

Outre ces Iſles & ces Provinces, d'autres Pays plus éloignés reconnoiſſent l'Empereur pour Souverain, ou vivent ſous ſa protection. On met au premier rang, les Iſles de Riuku, ou Liquejo, dont les Habitans ſe diſent Sujets, non de l'Empereur du Japon, mais du Prince de Satſuma, qui les a conquis; ſecondement Tſiolin, qui eſt la troiſiéme & la plus baſſe partie de la Peninſule, qu'on nomme Corée, & qui eſt gouvernée, au nom de l'Empereur, par le Prince d'Iki & de Tſuſſima: troiſiémement, l'Iſle de Jeſo, gouvernée au même nom, par le Prince de Matſumai, qui a ſes propres Etats dans la grande Province d'Osju.

Autres Iſles qui reconnoiſſent l'Empereur du Japon.

Les Iſles de Liquejo, que les Habitans nomment Riuku, ſont au Sud-Oueſt de la Province Japonoiſe de Satſuma, qui eſt ſituée dans le Continent de Saikokf, & de l'Iſle voiſine de Tana ou Tanagaſima, qui n'en eſt pas éloignée. Kæmpfer obſerve que, ſuivant les Cartes Hollandoiſes, elles s'étendent preſque juſqu'au vingt-ſixiéme degré de latitude Septentrionale. Si l'on en croit, dit-il, les Japonois, elles produiſent, chaque année, deux moiſſons de riz. Les Habitans, dont la plûpart exercent l'agriculture ou la pêche, ont beaucoup de douceur & de gaieté. Ils vivent fort contens, & ſe réjouiſſent, après le travail, en buvant du vin de riz, & jouant de leurs inſtrumens de muſique, qu'ils ne quittent pas même lorſqu'ils vont aux Champs.

Iſles de Liquejo & leurs Habitans.

On juge, à leur langage, qu'ils ſont Chinois d'origine. Dans la derniere révolution qui ſoumit la Chine aux Tartares, un grand nombre de Chinois, ſortis de cette grande Région, ſe diſperſerent dans les Indes Orientales. Pluſieurs chercherent une retraite dans ces Iſles, où s'étant attachés au Com-

DESCRIPTION DU JAPON.

merce, ils le continuent encore avec Satſuma. Mais, outre le tribut qu'ils paient au Prince de ce nom, depuis qu'il a conquis leurs Iſles, ils levent entr'eux une ſomme, qu'ils envoyent tous les ans au Monarque Tartare de la Chine, comme une marque de leur fidélité & de leur ſoumiſſion. Ils ont, comme les Japonois & les Tonquinois, leur Monarque Héréditaire Eccléſiaſtique, qui réſide à Jajuma, une des principales de ces Iſles, ſituée aſſez proche de celle d'Oſima, qui eſt de la ſeconde grandeur.

Peninſule de la Corée.

La Corée eſt une Peninſule, qui s'étend de la Tartarie vers le Japon, vis-à-vis des Côtes de la Chine. Les Japonois racontent qu'elle étoit autrefois diviſée en trois Provinces, dont ils nomment la plus proche d'eux, Tſioſiju; celle du milieu, Corey, & la troiſiéme, qui confine avec la Tartarie, Fakkuſai. Les Habitans, diſent-ils, ſont originaires de la Chine; & s'étant laiſſés ſubjuguer, pluſieurs fois, par différens Princes, ils devinrent Tributaires du Japon. Mais depuis plus d'un ſiecle, ils ſont retombés ſous la domination des Tartares; & les Japonois n'ont conſervé, de leurs Conquêtes, que les Côtes de la Province de Tſioſiju, dont le gouvernement eſt confié au Prince d'Iki & de Tſuſſima. Les Côtes de Corée ſont éloignées de l'Iſle de Tſuſſima, d'environ quarante-huit lieues Japonoiſes, ou ſeize milles d'Allemagne; & cette Iſle eſt à la même diſtance du Continent du Japon. On trouve, dans l'intervalle, un grand nombre de Rochers, & de petites Iſles, la plûpart déſertes. Les Marchandiſes, qui viennent de Tſioſiju au Japon, ſont d'excellente merluche & d'autre poiſſon ſalé, des noix, des plantes médicinales, des fleurs & des racines, particuliérement le ginſeng, qui croît en abondance dans les Provinces de Corée & de Fakuſai, comme dans celle de Siamſai, portion de la Tartarie.

Les Japonois en poſſedent une partie.

Iſle de Jeſo, ou Jeſogoſima

Jeſo ou Yeſſo, ou comme les Japonois la nomment Jeſogoſima, qui ſignifie l'Iſle de Jeſo, eſt la plus Septentrionale qu'ils poſſedent hors des limites du Japon, ſous le Gouvernement du Prince de Matſumai, Iſle voiſine qui appartient à la grande Province d'Oſiu. La ſituation de Jeſo eſt à quarante-deux degrés de latitude Septentrionale, au Nord-Nord-Eſt, vis-à-vis d'Oſiu. Elle s'avance fort loin dans la mer, par les deux Promontoires de Suugar & de Toajaſaki, qui forment un Golfe. Les Japonois diſent qu'on a beſoin d'un jour entier pour ſe rendre à cette Iſle, quoique le paſſage ne ſoit que de quarante lieues Japonoiſes, & que, dans quelques endroits, les Côtes ne ſoient éloignées que de quinze ou dix-huit; mais les courans y ſont très rapides, & portent ſucceſſivement à l'Eſt & à l'Oueſt. On la croit auſſi grande que l'Iſle de Kiuſiu; mais, étant remplie de forêts, elle ne produit, à ſes Maîtres, que des fourures, & le fameux poiſſon qu'ils nomment Karaſaki; eſpece de Morue qu'ils trouvent exquiſe, & qui s'y pêche en abondance. Kæmpfer s'imagine que le pays découvert par *de Vries*, au Nord du Japon, étoit une partie de cette Iſle. Les Cartes Japonoiſes ne s'accordent pas ſur ſa figure : mais elles donnent le nom de Matſuki à la partie du Sud-Oueſt, qui en eſt la plus grande; & mal deſſinées comme elles ſont, on n'y diſtingue pas aiſément ſi cette partie ne fait pas une Iſle ſéparée. Le langage des Habitans a quelque reſſemblance avec celui de la Corée. Ils ſont robuſtes & fort experts à la pêche; mais ſales, ſauvages, portant la barbe & les cheveux fort longs.

Sa diſtance du Japon.

Ce qu'elle produit.

DESCRIPTION DU JAPON. Continent d'Oku Jeſo.

Derriere cette Iſle, vers le Nord, on trouve le Continent, que les Japonois nomment Oku-Jeſo, c'eſt-à-dire, haut Jeſo. Tous les Géographes conviennent de l'exiſtence de ce pays; mais on n'a point encore déterminé s'il touche à la Tartarie ou à l'Amérique, ni par conſéquent où il faut placer le Détroit d'Anian, & le paſſage qu'on cherche depuis ſi long-tems, de la mer du Nord au grand Océan des Indes; ſuppoſé que ce pays ne ſoit pas joint, ſans aucun paſſage, à la Tartarie ou à l'Amérique (52). Les Japonois ne ſont pas mieux informés de l'état & de l'étendue de leur Oku-Jeſo. Ils lui donnent, de longueur, trois cens de leurs milles, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſur quoi ils ſe fondent. Kæmpfer raconte qu'une Jonque Japonoiſe, envoyée exprès, vers 1684, pour faire des découvertes, rapporta que les Habitans de cette Contrée étoient en communication avec des Tartares voiſins. Un vieux Pilote Japonois, qui connoiſſoit toutes ces Mers, lui confirma la même choſe. Une autre Jonque, qui étoit partie depuis peu d'années des Côtes Orientales du Japon, pour la même recherche, avoit rapporté, à ſon retour, qu'après avoir beaucoup ſouffert entre le quarante & le cinquantiéme degré de latitude, elle avoit découvert un très grand Continent, qu'on avoit pris pour l'Amérique, où, trouvant un bon Port, elle avoit paſſé l'hyver; mais elle n'avoit pû donner la moindre deſcription du pays, ni ſavoir s'il s'étendoit davantage au Nord-Oueſt. La Cour du Japon n'a pas pouſſé plus loin ſa curioſité; & les Cartes du pays, qui s'accordent toutes à marquer, derriere l'Iſle de Jeſo, un grand Continent à la ſuite de la grande Tartarie, & qui le font avancer à l'Eſt d'environ quinze degrés de longitude plus loin que les Côtes du Japon, laiſſent un grand eſpace vuide entre ce Continent & l'Amérique voiſine (53). Elles diviſent auſſi le pays d'Oku-Jeſo en cinq Provinces, dont les noms, d'après Kæmpfer, ſont Kaberſari, Orankai, Sitſij, Feroſan, & Amariſi. Entre les deux dernieres, elles marquent une riviere aſſez grande, qui ſe perd dans la Mer au Sud-Oueſt, derriere l'Iſle de Jeſo. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire ſur ces Cartes.

Entrepriſes des Japonois pour en découvrir les bornes.

Provinces d'Oku Jeſo.

Les Japonois comptent dans leur Empire, deux autres Iſles, qui ſont éloignées de plus de cent cinquante milles des Côtes d'Oſiu, à l'Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt. Ils nomment la plus Septentrionale & la plus éloignée du Japon, Ginſima, qui ſignifie l'Iſle d'argent; & la plus proche, qui eſt auſſi la plus grande, Kinſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle d'or; noms magnifiques, dont la richeſſe a tenté pluſieurs fois les Européens. La Cour d'Eſpagne, ayant appris qu'elles ſont ſituées à l'Oueſt de l'Amérique, dans cette partie du Monde, qui lui étoit aſſignée par le Pape, comme les découvertes du côté de l'Eſt devoient appartenir au Portugal, employa, vers l'année 1620, un très habile Pilote à cette recherche. L'entrepriſe fut ſans ſuccès. Celle des Hollandois ne fut pas plus heureuſe en 1639 & en 1643. Deux de leurs Vaiſſeaux, le Bresken & le Caſtricum, qui furent employés au ſecond de ces deux Voyages, eurent beaucoup à ſouffrir des tempêtes; & le Bresken s'étant haſardé

Iſles de Ginſima & de Kinſima, c'eſt à dire, d'argent & d'or.

Tentatives des Européens pour les découvrir.

(52) Kæmpfer rend compte de tous les efforts qu'il a faits inutilement en Moſcovie, pour ſe procurer plus de lumieres. *Tome I. pages* 104 *& ſuivantes.*

(53) *Voyez*, dans la Relation précédente, l'idée que Kæmpfer donne d'une Carte qu'on lui fit voir à Jedo.

DESCRIPTION DU JAPON.

à faire descendre quelques hommes de l'Equipage, ils furent arrêtés, mis aux fers, & traités cruellement, comme s'ils eussent été dans le dessein d'envahir ou de trahir l'Empire (54).

Isle de Bune, ou Bunsima.

Vers 1675, le hasard fit découvrir, aux Japonois, une très grande Isle. Une Barque de l'Isle de Fatsisia, qui en est éloignée de trois cens milles à l'Oueſt, y fut jettée par la tempête. On la trouva déserte, mais naturellement fertile, & bien pourvûe d'eau. Le bois d'Arak, qu'elle produit en abondance, & qui ne croît que dans les pays chauds, fait croire à Kæmpfer, qu'elle est plutôt située au Sud qu'à l'Est du Japon. Cette Isle de Fatsisio, d'où les Japonois étoient partis, est la plus éloignée de toutes les Isles qu'ils possedent vers le Sud. Elle est sous le même Méridien que Jedo, éloignée d'environ quatre-vingt de leurs milles de mer, de l'Isle de Nipon, & la derniere d'une longue rangée de petites Isles, qui sont presque contigues. Ses Côtes sont si hautes & si escarpées, que pour en descendre ou pour y monter, on est obligé d'élever les Bateaux avec toute leur charge, par le moyen d'une espece de grue. Elle est d'ailleurs stérile. Aussi l'Empereur en a-t-il fait sa principale prison d'Etat. C'est là qu'il relegue ordinairement les Seigneurs qui tombent dans sa disgrace. Leur occupation, dans un si triste séjour, est d'y faire des étoffes de soie; & la plûpart de ces malheureux Exilés ayant beaucoup d'adresse & de génie, ils en font de si belles & de si fines, que le transport aux Etrangers en est défendu sous de rigoureuses peines (55).

Isle de Fatsisio, exil des Seigneurs Japonois.

A quoi ils l'occupent.

En général, l'Empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, & bordé de montagnes, de rochers, ou de sables, qui rendent ses Côtes presqu'inaccessibles, il semble, suivant la remarque de Kæmpfer, que la Nature ait voulu former, de ces Isles, comme un petit Monde séparé, dans lequel ses Habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres Nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités, & même aux délices de la vie (56).

§ II.

Description particuliere des Provinces.

Cinq Provinces des revenus impériaux.

ON ne comprend point, dans la division la plus générale, cinq Provinces que les Japonois nomment Gokinai, ou Gokinai-Goka-Kokf, c'est-à-dire, Provinces des revenus Impériaux, parce que tout leur revenu est particuliérement assigné pour l'entretien de la Cour Impériale (57).

Jamasijro, ou Sansju.

La premiere est celle de Jamasijro, qui porte aussi le nom de Sansju. C'est un pays fertile & fort étendu, dont la longueur, du Sud au Nord, est de cent milles du Japon. Il est divisé en huit Districts; Okokuni, Kadono, Okongi, Kij, Udsi, Kusse, Sakanaka, & Tsukngi; dans lesquels on compte

(54) Page 100.
(55) Page 110.
(56) Page 97.
(57) L'Auteur parle du revenu en riz, qui monte, dit-il, à cent quarante-huit Mans, & mille deux cens Kokfs. Il faut remarquer, en général, que tous les revenus du pays sont réduits à ces deux mesures de riz. Un Man contient dix mille Kokfs, & un Kokf trois mille balles ou sacs de riz. *Page* 111.

plusieurs bonnes Villes & d'autres Places considérables. La seconde, nommée Jamatto, ou Wosju, s'étend aussi du Sud au Nord, à peu près de la même longueur que la premiere, & n'est pas un pays moins fertile. Elle avoit autrefois quantité de grandes Villes, qui sont aujourd'hui en petit nombre. On la divise en quinze Districts; Soono Cami, Soonosimo, Feguri, Firole, Katsu-Dsiau, Katsungé, Okuno, Umi, Utz, Josimo, Uda, Siki-no-Simo, Sikimo-Cami, Takand, Tooids, & Jammanobe. La troisiéme est celle de Kavatzij, ou Kasiu, pays d'une bonté médiocre, & d'environ deux journées de longueur, qui se divise en quinze Districts; Nistori, Isikava, Fukaitz, Jaskabe, Ookake, Tukajatz, Kavatz, Sarara, Umbarada, Katanno, Vakaje, Sibukaja, Sick, Tahbokf, & Tannan. La quatriéme se nomme Idsumi, ou Sensju. C'est une fort grande Province, mais peu fertile. Sa longueur est de cent milles du Japon, du Sud à l'Oueſt. Elle est bornée d'un côté par la mer, & de l'autre par une chaîne de hautes montagnes. La mer lui fournit du poisson en abondance; & ses productions sont du bled noir, des pois, & des féves peu estimées. On n'y compte que trois Districts; Ootori, Idsuma & Fina. Enfin, la cinquiéme est celle de Sitzu, qu'on nomme autrement Tsinokuni, & Sispu. Cette Province a deux journées & demie de tour. Elle est située sur un grand Golfe, & c'est le Pays, du Japon, le plus avancé vers l'Oueſt. Ses parties Méridionales sont fort chaudes; mais celles du Nord jouissent d'un air temperé, qui les rend plus abondantes, surtout en cinq pincipales especes de pois, qui se nomment Gokokfs. Sitzu est divisé en treize Districts; Sij-Jos, ou Simmios, Kutatz, Fingassinai, Nisijnan, Jatsan, Simasino, Simakami, Tesijma, Kavanobe, Meko, Avara, Arima, & Nosje.

DESCRIPTION DU JAPON.

Jamatto, ou Wosju.

Kavatzij, ou Kasiu.

Idsumi, ou Sensju.

Sitzu, ou Tsinokuni.

Passons à la division de l'Empereur Susiam, en sept grandes Contrées, qui forment le corps de l'Empire.

Les sept grandes contrées de l'Empire.

La premiere se nomme Tookaido, c'est-à-dire Contrée du Sud-Est. On a fait observer que les sept Contrées avoient été subdivisées en soixante-six Provinces, dans le nombre desquelles il faut compter les cinq qu'on a nommées; & que dans la suite on y en joignit deux autres. Le Tookaido contient quinze de ces soixante-huit Provinces: 1°. Iga, ou Isiju, qui est bornée au Midi & au Levant, par la mer, & séparée des Provinces voisines au Nord, par une chaîne de hautes montagnes. C'est un Pays chaud, & médiocrement fertile, où l'on trouve quelques plantes, quelques arbres, & quantité de Bambous. Il est divisé en quatre Districts; Aije, Namanda, Iga, & Nabari. 2°. Isie, ou Sesju, qui a trois journées de longueur, du Sud au Nord. La mer en fait une Presqu'Isle. Ce Pays est extrêmement fertile, entremêlé de plaines & de collines, qui lui donnent une agréable variété. Il se divise en quinze Districts; Quana, Asaki, Susuka, Itsisi, Aanki, Taato, Nisikisima, Gosasuma, Inaba, Mije, Ano, Itaka, Vatakei, Ino, & Taki. 3°. Sima, ou Sisio, est une petite Province qu'on peut traverser en une demie journée; pays stérile, mais abondamment fourni, par la mer, d'huitres & de coquillages. Il n'y a que trois Districts; Toosij, Ako, & Kanneſima. 4°. Ovari, ou Bisiu, est une Province intérieure, entiérement séparée de la mer, & l'une des plus fertiles & des mieux peuplées de l'Empire. Sa longueur est de trois journées, du Sud au Nord, & sa division

I. Tookaido.

DESCRIPTION DU JAPON.

en neuf Diſtricts ; Amabe, Nakaſſima, Kakuri, Nirva, Kaſſungale, Jamaëla, Aitſi, Tſitta, & Tooſijnoſſima. 5°. Mikava, ou Miſiu ; mauvais Pays, ſtérile, plein de rivieres, de marécages & d'étangs. Il a, de l'Eſt à l'Oueſt, une journée & demie de longueur ; & ſa diviſion eſt en huit Diſtricts ; Avomi, Kamo, Nukada, Batz, Fori, Jana, Tſitarra, & Akumi. 6°. Tootomi, ou Jenſiju, eſt une Province fertile, & des plus belles, par l'agréable variété de ſes collines & de ſes plaines, de ſes rivieres, de ſes villages & de ſes villes. On lui donne deux journées & demie de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt. Elle ſe diviſe en quatorze Diſtricts ; Fammana, Furz, Fuuſa, Aratama, Nangakami, Nagaſſimo, Sutz, Jammana, Kikoo, Faifara, Tojota, Jamaka, Sanno & Ivata. 7°. *Surunga*, ou *Siusju*, ſe diſtingue auſſi par la variété de ſes villes, de ſes villages, de ſes collines, & de ſes plaines fertiles. Elle a la même longueur que Footomi, s'étendant de l'Eſt à l'Oueſt ; & ſa diviſion eſt en ſept Diſtricts ; Tſta, Maſiafu, Udo, Iſabe, Rofarra, Fuſij & Suringa. 8°. La Province de *Kai*, ou de *Kaſtaju*, eſt un Pais plat, abondant en riz, en pâturages, en plantes & en arbres. Elle produit beaucoup de chevaux. On lui donne deux journées de longueur, du Sud au Nord, & ſa diviſion eſt en quatre Diſtricts ; Jamanaſſiro, Jaatzſiro, Como & Tſur 9°. *Idſu*, ou *Toosju*, eſt une longue Peninſule, qui produit une grande quantité de ſel, & qui, étant fort abondante en poiſſon, paſſe pour une aſſez bonne Province. Elle n'a que trois Diſtricts, ſur le Continent de N[illegible]on ; Takato, Naka & Camo, auxquels on ajoute deux Iſles voiſines, C[illegible]ima, & Firakaſima. 10°. La Province de *Songami*, ou *Sooſiu*, a trois journées de long ; pays plat & ſtérile, qui ne fournit guéres d'autre ſubſiſtance que du poiſſon, des tortues & des écreviſſes de mer, mais dont les forêts donnent quantité de bois. Il eſt diviſé en huit Diſtricts ; Aſikaranno-Cami, Aſikaranno-Simu, Ooſimi, Juringi, Ajikoo-Takangi, Camakura, Mijura, & Jeſima. 11°. *Muſaſi*, ou *Buſiu*, grande Province, qui a cinq journées & demie de circuit. C'eſt un Pays ſans bois & ſans montagnes, mais très fertile, abondant en riz, en Kokokf, en fruits & en plantes. On le diviſe en vingt-un Diſtricts ; Ku-Raggi, Tſukuki, Tama, Tatſinbaria, Kaikura, Jouma, Toſima, Fijki, Jokomi, Saitama, Koduma, Tſibu-ſima, Fabara, Faſiſ[illegible]a, Naka, Kami, Adatz, Tſitſibu, Jebava, Toteſima & Ooſara. 12°. *Ava*, ou *Fooſiu*, eſt une aſſez bonne Province, qui produit du riz & du bled. Elle eſt bien peuplée ; & la mer voiſine lui fournit, en abondance, du poiſſon & des huitres, dont on employe les coquilles à engraiſſer ſes terres. Elle n'a qu'une journée & demie de longueur, du Sud au Nord. On la diviſe en quatre Diſtricts ; Fekuri, Ava, Aſaima, & Nakaba. 13°. La Province de Kadſuſa, ou Koosju, eſt longue de trois journées, du Sud au Nord. Ses montagnes eſcarpées n'empêchent point que le terroir n'y ſoit bon. Une grande partie de ſes Habitans s'occupe à faire du cannib, ou des toiles de chanvre, qu'ils travaillent fort proprement. Sa diviſion eſt en onze Diſtricts ; Sſuſſu, Amfa, Itſuvara, Umingami, Toiko, Mooki, Iſſimi, Farinib-Nagava, Jammanob, & Muſſa. 14°. On donne, à la Province de Simooſa, ou Seo-ju, trois journées de long, du Sud au Nord. Elle eſt montagneuſe & peu fertile ; mais elle abonde en volailles & en beſtiaux. On la diviſe en douze Diſtricts ; Kaddoſika, Tſibba, Imba, Sooma, Saſpema, Inuki, Tooda, Kooſa, Unagami, Katori, Fannibu, &

Ökanda. 15°. Firatz, ou Sjoo, eſt une fort grande Province, dont la forme eſt quarrée, & qui n'a pas moins de trois journées de longueur dans chaque dimenſion. C'eſt un Pays médiocrement fertile, mais qui abonde en vers à ſoie, & dont les Habitans, renommés par leur induſtrie, joignent, à leurs Manufactures d'étoffes de ſoie, le Commerce des beſtiaux. On compte onze Diſtricts dans cette Province; Nijbari, Makaije, Tſekumba, Kavatz, Sſida, Umbaraki, Namingata, Naka, Kuſſi, Taka, & Jengoko, qui, ſignifiant Pays éloigné, eſt apparemment le nom de quelque Iſle.

DESCRIPTION DU JAPON.

Les revenus de ces quinze Provinces, de la Contrée de Tookaido, montent à quatre cens quatre-vingt-quatorze Mankokfs.

II. La ſeconde des ſept grandes Contrées ſe nomme Tooſando. Elle comprend huit grandes Provinces. 1°. Oomi, Pays extrêmement fertile, diverſifié par des montagnes, des collines, des rivieres, & de vaſtes champs, qui produiſent également du riz & du bled. Cette Province a trois journées & demie de circuit, & ſe diviſe en treize Diſtricts; Singa, Karimotto, Ius, Cammoo, Kanſaki, Inungami, Sakatta, Jetz, le haut & bas Aſſai, Imito, Takaſſima, Kooka, & Jooſiitzumi. 2°. *Mino*, ou *Dioſiu*, ne cede à la Province d'Oomi, ni par l'agréable variété des collines & des plaines, ni par la fertilité de ſon terroir. Elle a trois journées de longueur, du Sud au Nord, & ſe diviſe en dix-huit Diſtricts; Iſijutſu, Fuſa, Avadſi, Ikenda, Oono, Mottos, Muſſijroda, Katakata, Atſumi, Kakumi, Jamangata, Menggi, Gundsjo, Camo, Cako, Tokki, Jenna, & Taki. 3°. *Fida*, ou *Fisju*, eſt fort inférieure aux deux précédentes, en fertilité, comme en grandeur. Sa plus grande étendue, du Sud au Nord, n'eſt que d'environ deux journées de chemin. Elle eſt remplie de bois & de forêts. On n'y compte que quatre Diſtricts; Ofarra, Maſijnda, Anmano & Araki. 4°. La Province de *Sinano*, ou *Sinsju*, eſt un Pays très froid, éloigné de la mer, & preſque ſans beſtiaux, parce qu'elle a peu de pâturages. Ses richeſſes conſiſtent en quantité de meuriers, de ſoie & de cannib. Elle a cinq journées de longueur, du Sud au Nord. Elle ſe diviſe en onze Diſtricts; Midſutz, Takaij, Fanniſſima, Tſiſagetta, Sacku, Ina, Sſuva, Tſikumma, Atſumis-Sara, & Sijna. 5°. Koodſuke, ou Dſiosju, a quatre journées de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt. C'eſt un pays chaud, qui produit quantité de Meuriers & de Vers à ſoie; mais la ſoie qu'on en tire ne ſert qu'aux étoffes groſſieres. Sa diviſion eſt en quatorze Diſtricts; Uſſui, Aaſſa, Stikanne, Iſeſta, Sai, Nitta, Kattaoka, Soora, Gumma, Kauva, Tago, Midorino, Naba, & Jammada. 6°. Simoodſuke, ou Jasju, a trois journées & demie de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt. C'eſt une Province mêlée de Champs & de Montagnes, qui produit abondamment de l'herbe, du riz, du bled & du Gokokf. Elle a neuf Diſtricts; Askera, Janada, Aſo, Tſuga, Taka, Savingava, Savoja, Naſu, & Mukabe. 7°. *Mutſu*, ou Oosju, eſt la plus grande Province du Japon. Sa longueur eſt de ſeize journées, du Sud au Nord, & ſa fertilité n'y laiſſe rien manquer de néceſſaire à la vie. Toutes ſes parties étoient autrefois le Domaine d'un même Prince, avec la Province voiſine de Deva. On la diviſe en cinquante-cinq Diſtricts; Sirakava, Kurokava, Juvaſi, Mizaki, Aitz, Nama, Oda, Aſaka, Adataz, Sibatta, Karidu, Tooda, Natori, Sinnobu, Kikkunda, Sibanna, Aſſonuſa, Namingata, Juoderaga, Kavatz,

Tooſando, ſeconde Contrée.

DESCRIPTION DU JAPON.

Titzungi, Takane, Valfari, Jamadſukuri, Oonato, Kami, Sſida, Kurivada, Jeſan, Jeki, Miſava, Nagaoka, Tojone, Monovara, Oſika, Gunvi, Kaddono, Faſigani, Tlungarie, Oda, Iku, Motojas, Iſbara, Tardſi, Sikamma, Inaga, Siva, Ivaſaki, Kimbara, Kadſinda, Doke, Socka, Fei & Kiſen. 8°. *Dava*, ou Uſpo, a cinq journées de longueur. C'eſt une Province abondante en pâturage, en plantes & en arbres, où l'on aſſure que le Printems eſt plus avancé de quinze jours, que dans les autres Provinces du Japon. Elle faiſoit autrefois partie de celle d'Oſiu, mais étant aujourd'hui ſéparée, elle ſe diviſe en douze Diſtricts; Akumi, Kavanobe, Murajama, Oitama, Ookatz, Firaka, Tangaira, Diva, Akindatauri, Samboku, Mogueni, & Jamamotta.

Les revenus de ces huit Provinces montent à cinq cens ſoixante-trois Mankokfs, ſuivant les anciens comptes; mais ils ſont conſidérablement augmentés.

Foku-Rokkudo, troiſiéme Contrée.

III. La troiſiéme grande Contrée, qui ſe nomme Foku-Rokkudo, contient ſept Provinces. 1°. *Vackaſa*, ou *Siakusja*, s'étend du Sud au Nord, d'une journée & demie de longueur. Cette Province eſt bornée au Nord, par la Mer, qui lui fournit abondamment du poiſſon, des écreviſſes, des tortues, &c. Quelques mines de fer font ſes richeſſes & ſon Commerce. Elle eſt diviſée en trois Diſtricts; Oonibu, Oi, & Micatta. 2°. *Jetſiſſen*, ou *Jeatſu*, Province montagneuſe, vers le Sud, mais plate, fertile, & riche en beſtiaux vers le Nord, eſt longue de trois journées. Elle produit auſſi du cannib, des meuriers, de la ſoie & du gokokf en abondance. On la diviſe en douze Diſtricts; Tſurogo, Nibu, Sonobatz, Aſijba, Oono, Sakai, Kuroda, Ikingami, Takakida, Joodſida, Sagagita, & Naandsjo. 3°. *Kaga*, ou *Kasju*, a quelques Manufactures d'étoffes de ſoie, du vinaigre renommé, du ſoja, qu'on porte dans les autres Provinces, & produit aſſez de gokokf pour la ſubſiſtance des Habitans. Son étendue eſt de deux journées & demie, de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa diviſion en quatre Diſtricts; Jenne, Nomi, Iſikava, & Kanga, auxquels d'autres ajoutent Kaboku. 4°. *Noto*, ou *Scoſpo*, eſt preſque environnée de la mer. Elle a des Mines de fer, mais le terroir eſt peu fertile, & le gokokf y meurit beaucoup plus tard que dans les autres Provinces. On lui donne deux journées & demie, de l'Eſt à l'Oueſt, & quatre Diſtricts; Bagui, Noto, Fukeiſund, & Sſus. 5°. *Jaetſdo*, ou *Jaesju*, a trois journées de circuit. On en tire du bois pour conſtruire des Ponts, & une eſpece particuliere de vaiſſelle de terre, qui fait ſon Commerce. Elle eſt diviſée en quatre Diſtricts; Tonami, Imidſu, Mebu & Nikagacta. 6°. *Jetſingo*, ou *Jusju*, eſt une grande Province, qui a ſix journées de circuit, & qui eſt montagneuſe, vers le Sud, mais d'ailleurs aſſez fertile. Elle produit de la ſoie, du cannib & du gokokf. Sa diviſion eſt en ſept Diſtricts; Kabibi, Kof, Miſſima, Ivoodſi, Cambara, Nutavi, & Ivaſune. 7°. *Sado*, ou *Sasju*, eſt une Iſle de trois journées & demie de circuit, ſituée au Nord du Japon, vis-à-vis des Provinces de Jectfu & de Jetſingo. On vante ſon abondance, en riz, en bled, en gokokf, en pâturages & en bois. On y compte trois Diſtricts; Umo, Soota, & Camo.

Le revenu annuel de ces ſept Provinces monte à deux cens quarante-trois Mankokfs.

IV.

IV. Sanindo, quatriéme grande Contrée, eſt montagneuſe au Nord, comme ſon nom le ſignifie, & comprend huit Provinces. 1°. *Tanba*, ou *Tansju*, dont la longueur eſt de deux journées, & qui produit, avec beaucoup de riz, pluſieurs ſortes de pois & d'autres légumes. On la diviſe en ſix Diſtricts; Kuvada, Funaij, Taki, Amada, Fingami, & Ikarunga. 2°. *Tango*, ou *Tansju*, large d'une journée & demie, du Sud au Nord, riche en cannib & en ſoie, & fort abondante en poiſſon de mer. Cinq Diſtricts, qui la diviſent, ſont Kaki, Joki, Tango, Katamo, & Kumano. 3°. *Taſima*, ou *Tanſitju*, a deux journées de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; pays médiocre, qui ſe diviſe en huit Diſtricts; Aſami, Jabu, Idſu, Ketta, Kinnoſaki, Fiangaka, Sitzumi, & Mikummi. 4°. *Imaba*, ou *Insju*, eſt de la même longueur, que Taſima. Cette Province eſt bornée au Nord par la mer, & au Sud par une chaîne de Montagnes. Elle a des Manufactures de ſoie groſſiere, & ſes Diſtricts ſont au nombre de ſept; Togomi, Jagami, Tſidſu, Oomi, Takaguſo, Ketta, & Konno. 5°. *Fooki*, ou *Fakusju*, s'étend en longueur, de deux journées & demie du Sud au Nord. Avec un terroir peu fertile, elle produit, en abondance, de la ſoie, du cannib & du gokokf. Ses Manufactures ſont renommées. On la diviſe en ſix Diſtricts; Kavamura, Kume, Javata, Aneri, Oomi, & Fino. 6°. *Idſumo*, ou *Unsju*, qui a deux journées & demie de largeur, de l'Eſt à l'Oueſt, eſt comme environnée de la mer de Corée, qui en fait une preſqu'Iſle. C'eſt un pays extrêmement fertile, & diviſé en dix Diſtricts; Jja, Nomi, Semane, Akiſika, Tattenni, Jadſumo, Kanto, Jjis, Nirida, & Oofara. 7°. *Ivami* ou *Sekisju*, longue de deux journées du Sud au Nord, produit du cannib & du ſel. Quoique ſa fertilité ſoit médiocre, elle paye, à ſes Princes, le double des autres Provinces. Cinq Diſtricts, dont elle eſt compoſée, ſe nomment Tſikama, Naka, Ootz, Mino, & Canoa. 8°. *Oki* ou *Insju*, eſt une Iſle érigée en Province, & ſituée dans la mer de Corée, devant les Côtes de cette Peninſule. Son circuit eſt de deux journées.

Sanindo, quatriéme Contrée.

Le revenu annuel de ces huit Provinces ne montent qu'à cent vingt-trois Mankokfs.

V. Sanjodo, nom de la cinquiéme grande Contrée, ſignifie, pays montagneux Méridional. Il eſt compoſé de huit Provinces. 1°. *Farima*, ou *Bansju*, qui a trois journées & demie de circuit. C'eſt une Province très fertile, où l'on trouve, avec tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, des Manufactures d'étoffes de ſoie, de draps, & de papier. Elle eſt diviſée en quatorze Diſtricts; Akas, Kata, Kamo, Inami, Sikama, Ivo, Akato, Saija, Sitz, Kanſaki, Taka, Mitzubo, Iſſai, & Itto. 2°. *Mimaſaki*, ou *Sakusju*, a trois journées de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt. On remarque, comme une ſingularité de cette Province, qu'elle eſt moins ſujette aux vents que les autres parties de l'Empire. Un terroir médiocrement fertile y fournit aux Habitans tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Sa diviſion eſt en ſept Diſtricts; Aida, Katſunja, Tomaniſi, Tomaſigaſi, Khume, Ooba, & Maſuma. 3°. *Bidſen*, ou *Bisju*, a trois journées de circuit. C'eſt un aſſez bon pays, qui produit beaucoup de ſoie, & dont les fruits meuriſſent plutôt que dans les Provinces voiſines. Onze Diſtricts, qui ſont ſa diviſion, ſe nomment Koſuma, Waki, Ivanaſi, Ooku, Akoſaka, Kandatz, Minne, Ooas, Tſitaka,

Sanjodo, cinquiéme Contrée.

DESCRIPTION DU JAPON.

Tſingoſima, & Kamoſima. 4°. *Bisju*, ou *Fiſin*, de deux journées & demie de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt; Pays abondamment fourni de tout ce qui eſt néceſſaire à ſes Habitans, ſurtout de gokokf & de cannib, & diviſé en neuf Diſtricts; Utz, Kaboja, Kaija, Simomitz, Aſſangutz, Oda, Sitzuki, Teta, & Fanga, auxquels on ajoute les Iſles de Saburoſima & de Joriſima. 5°. *Bingo*, ou *Fisju*, qui s'étend de deux journées en longueur, du Sud au Nord; bon Pays, où le riz & le gokokf, qui y croiſſent abondamment, meuriſſent plutôt qu'ailleurs. Il eſt diviſé en quatorze Diſtricts; Abo, Futſiz, Kamijſi, Aſuka, Numaſini, Bonitz, Aſijda, Kooni, Mikami, Camidami, Mitſuki, Jeſſo, Sirra, & Mijwara. 6°. *Aki*, ou *Gasju*, Province montagneuſe & ſtérile, riche en Forêts, qui produiſent une ſinguliere abondance de champignons, & en ſel, qui ſe fait ſur ſes Côtes. Elle a deux journées & demie de longueur, du Sud au Nord, & ſa diviſion eſt en huit Diſtricts; Numada, Takatta, Tajoda, Sada, Cammo, Sabaku, Aki, Takamija, & Ikukuſſima, qui eſt auſſi le nom d'un lieu très célebre dans cette Province. 7°. *Suvo*, ou *Scosju*, abonde particuliérement en plantes & en pâturages. Ses Côtes ne ſont pas moins riches en poiſſon & en coquillages. Elle a trois journées de l'Eſt à l'Oueſt. On la diviſe en ſix Diſtricts; Ooſima, Kuka, Kumade, Tſimo, Sava, & Jooski. 8°. *Nagata*, ou *Tſiosju*, bornée au Sud & à l'Oueſt par la mer, & au Nord par une chaîne de Montagnes. Sa longueur eſt de deux journées & demie, de l'Eſt à l'Oueſt. Elle produit toutes les néceſſités de la vie, au double de ce qui ſuffit pour la ſubſiſtance de ſes Habitans. Sa diviſion eſt en ſix Diſtricts; Aſſa, Tojora, Mine, Ootz, Amu, & Miſijma.

Iſle de Kiusju, ou Saikokf.

Le revenu de ces huit Provinces monte annuellement à deux cens ſoixante-dix Mankokfs. Obſervons qu'elles appartiennent à l'Iſle de Nipon, comme toutes les autres Provinces des cinq grandes Contrées qu'on a nommées juſqu'ici. Celles, qui vont ſuivre, & les deux grandes Contrées, qui les contiennent, forment la ſeconde Iſle, qui eſt la plus grande après Nipon, & que les Japonois nomment Kiusju, c'eſt-à-dire pays de l'Oueſt; ou Saikokf, qui ſignifie pays des Neufs.

Saikaido, ſixiéme Contrée.

VI. Saikaido, ſixiéme grande Contrée dans l'Iſle de Kiusju ou de Saikokf, tire ſon nom de ſa ſituation à l'Oueſt. Elle eſt compoſée de neuf grandes Provinces. 1°. Tſikudſen, ou Tſikuſin, qui a quatre journées de longueur, du Sud au Nord. C'eſt un pays médiocrement bon, qui produit du riz & du bled, & qui a pluſieurs Manufactures de Porcelaine. Il eſt diviſé en vingt-quatre Diſtricts; Sima, Kama, Jaſſijka, Noſima, Mikaſa, Monagatta, Onka, Muſiroda, Fonami, Sara, Naka, Caſſija, Siaka, Muſima, Ito, Muſijro, Vutz, Kurande, Nokoſima, Sinotz, Kaſakura, Kamitzka, Sakura, Kokuf, & Taſſai. 2°. *Tſikungo*, ou *Tſikusju*, eſt une Province de cinq journées de longueur, du Sud au Nord, qui produit en abondance du bled, du riz & des pois. Ses Côtes lui donnent du poiſſon, des écreviſſes, & des coquillages. On y fait beaucoup de confitures, qui ſe tranſportent dans les autres Provinces. Elle eſt diviſée en dix Diſtricts; Mijwora, Mij, Ikua, Mi, Mike, Kandſima, Simodſima, Jammakando, Jammaſeta, & Takeno. 3°. *Budſen*, ou *Foosju*, longue de quatre journées, du Sud au Nord, eſt une Province diſtinguée par l'excellence de ſes plantes médicinales, & par le grand nom-

bre de ſes Manufactures d'étoffes de ſoie. Elle eſt diviſée en huit Diſtricts ; Tangava, Sakku, Mijako, Nakatz, Tſuiki, Kamitzki, Simotzki, & Uſa. 4°. *Bungo*, ou *Tonsju*, a trois journées de longueur. Avec une fertilité médiocre, elle produit de la ſoie, du drap, du chanvre, du gokokf, & des plantes d'une rare vertu. Sa diviſion eſt en huit Diſtricts ; Fira, Kecs, Navori, Oono, Amaba, Oakata, Faijami, & Kumiſaki. 5°. Fidſen, ou Fisju, a trois grandes journées de longueur, du Sud au Nord. Ses richeſſes naturelles ſont du bled, du riz, beaucoup de poiſſon & de volaille. Elle a quelques Manufactures de drap, & ſa diviſion eſt en onze Diſtricts ; Kiekij, Jabu, Mine, Ooſti, Kanſoki, Saaga, Maatſura Kiſſima, Tuſitz, Kadſuraki, & Takaku. 6°. *Figo*, ou *Fisju*, pays aſſez fertile, produit en abondance du bois, du bled, des pois, du poiſſon, des coquillages, & la plûpart des néceſſités de la vie. Sa grandeur eſt de cinq journées de circuit. On la diviſe en quatorze Diſtricts ; Tamana, Jamaga, Jamamotto, Kikutz, Aſo Takuma, Kuma, Aida, Maſiki, Udo, Jaadſito, Koos, Aakuſa & Aſſita. 7°. *Fiugo*, ou *Nisju*, longue d'environ trois journées, eſt une Province montagneuſe, maigre, qui produit à peine le bled, le riz, & les fruits néceſſaires pour la ſubſiſtance de ſes habitans. Elle eſt diviſée en cinq Diſtricts ; Uski, Koiju, Naka, Mijaſaka, & Morokata. 8°. *Ooſumi*, ou *Kusju*, a deux journées de longueur, de l'Eſt à l'Oueſt ; petite Province, mais d'une fertilité extraordinaire pour tout ce qui regarde les néceſſités de la vie. On y fait une grande quantité de papier, & quelques étoffes de ſoie. Sa diviſion eſt en huit Diſtricts ; Ooſumi, Fiſingari, Kuvabara, Soo, Sijra, Kimodſuki, Komadſij, & Kumage. 9°. *Satzuma*, ou *Satsju*, eſt à-peu près de la même longueur que la précédente, & d'une fertilité médiocre. Elle produit néanmoins beaucoup de meuriers & de chanvre, & l'on vante ſes Manufactures de draps. Elle eſt diviſée en quatorze Diſtricts ; Idſum, Takaki, Satzuma, Teki, Iſa, Ala, Kavanobe, Jene, Jecumaki, Fire, Fani, Jamma, Okinokoſima & Koskiſſima.

DESCRIPTION DU JAPON.

Le revenu annuel de ces neuf Provinces monte à trois cens quarante-quatre Mankokfs.

VII. *Nankaido*, ſeptiéme grande Contrée, dont le nom ſignifie pays des Côtes du Sud, eſt compoſée d'une Iſle de la troiſiéme grandeur, ſituée entre les deux précédentes, & nommée Sikokf, qui ſignifie Pays des quatre Provinces ; d'une Iſle voiſine, qui ſe nomme Avadſi, & qui eſt ſituée au Nord de Sikokf, & de la grande Iſle de Kijokumi, qui s'avance dans le Détroit de Nipon. Elle eſt diviſée d'ailleurs en ſix Provinces : *Kijnokumi*, ou *Kisju*, qu'on vient de nommer, & qui a quatre journées & demie de longueur, du Sud au Nord. C'eſt un pays plat & ſtérile, qui ne produit ni bled, ni riz, ni légumes. Il eſt diviſé en ſept Diſtricts ; Ita, Naka, Naguſa, Amabe, Arida, Fitaka, & Muro. 2°. *Avadſi* eſt une Iſle, d'une journée de longueur, que ſa ſtérilité n'empêche pas de nourrir ſes Habitans. Elle n'a que deux Diſtricts ; Tſina, & Mijwara, auxquels on ajoute deux Iſles voiſines, nommées Muſſima & Jeſima. 3°. Ava, ou Asju, dans l'Iſle de Sikokf, Province de deux journées de longueur ; un peu montagneuſe, mais qui produit abondamment des beſtiaux, de la volaille, du poiſſon & des coquillages. Elle eſt diviſée en neuf Diſtricts ; Mioſi, Ojen, Naſingaſi, Naniſi, Katſura,

Nankaido, ſeptiéme Contrée.

DESCRIPTION DU JAPON.

Naka, Itano, Ava, & Mima. 4°. *Sanuki*, ou *Sansju*, dans la même Isle. On lui donne trois journées de longueur, de l'Est à l'Oueſt. C'eſt un pays médiocrement fertile, montagneux, arroſé néanmoins par quantité de rivieres, & dont les parties capables de culture produiſent du bled, du riz & des légumes. La mer le fournit de poiſſon & des coquillages. Il eſt célébre par le grand nombre de perſonnes célébres, auxquelles il a donné la naiſſance. On le diviſe en onze Diſtricts; Ovutſi, Samingava, Miki, Mino, Jamada, Kanda, Ano, Utari, Naka, Tado, & Nako. 5°. Ijo, ou Joſſu, dans l'Iſle de Sikokf, a deux journées de longueur. C'eſt un mêlange de montagnes ſtériles & de champs, la plûpart ſabloneux; quoique d'autres produiſent du riz, du chanvre, des meuriers, de l'herbe & des plantes. Sa diviſion eſt en quatorze Diſtricts; Nij, Sukij, Kuvamira Ootz, Kaſafaia, Nooma, Tſike, Otſumi, Kumu, Fuke, Jio, Kita, Uva & Uma. 6°. *Toſa*, ou *Tosju*, derniere Province de la même Iſle, eſt longue auſſi de deux journées, de l'Eſt à l'Oueſt. Elle produit abondamment des légumes, du bois, du fruit, & d'autres ſecours pour la vie de ſes Habitans. On la diviſe en huit Diſtricts; Toſa, Agava, Taka, Oka, Faka, Nanooka, Kuteſima, & Kami.

Le revenu de ces ſix Provinces monte annuellement à cent quarante Mankokfs.

Les deux Provinces d'Iki & de Tſuſſima.

Cette Deſcription renfermant les ſoixante-ſix Provinces de l'ancienne diviſion (58), qui n'a pas ceſſé de ſubſiſter malgré toutes les révolutions de l'Empire, il ne reſte, à joindre au compte, que les deux nouvelles Provinces, ou plutôt les deux Iſles, auxquelles on a donné ce nom, depuis qu'elles ont été conquiſes & réunies à la Monarchie Impériale du Japon, dans la derniere guerre contre la Corée. On a déja remarqué qu'elles ſe nomment *Iki* & *Tſuſſima*. Mais les Japonois ſe ſont accoutumés à joindre les deux noms enſemble, parce qu'après avoir été autrefois ſous la domination du Prince de Satſuma, elles ont aujourd'hui un Prince particulier, qui porte le titre de Prince d'Iki-Tſuſſima. La premiere de ces deux Iſles, qu'on nomme auſſi Isju, n'a qu'une journée de longueur, & n'eſt diviſée qu'en deux Diſtricts; Iki & Iſida. Celle de Tſuſſima, nommée autrement Taisju, eſt un peu plus grande, & ſe diviſe de même en deux Diſtricts; Akata & Simonkata, c'eſt-à-dire, le haut & le bas Akata. On ne parle pas avantageuſement de la fertilité de ces deux Provinces; mais elles ſont fameuſes par le grand nombre d'Idoles qu'on y adore, & par diverſes curioſités naturelles, qui attirent les Etrangers. Le revenu annuel de ces deux Iſles monte à trois Mans cinq mille Kokfs.

Total du revenu des Provinces du Japon.

Kæmpfer conclut que le revenu de toutes les Iſles & les Provinces du Japon, eſt, chaque année, de deux mille trois cens vingt-huit Mans & ſix mille deux cens Kokfs, du moins ſuivant l'opinion établie par le compte auquel il s'eſt attaché; quoiqu'un Auteur Japonois, qu'il aimoit à conſulter, ne le fit monter qu'à deux mille deux cens cinquante-ſept Mankokfs (59).

(58) Outre les Provinces du revenu impérial, qui forment proprement le Domaine de l'Empereur, pluſieurs Diſtricts des autres Provinces y ſont annexés, ſoit parce qu'anciennement ils ont été deſtinés pour les beſoins de la Couronne, ou que dans la ſuite ils ont été enlevés à leurs Propriétaires, en punition de quelque crime, & réunis au Domaine. *Kæmpfer*, *page* 128.

(59) *Ibidem*. pages 126 & précédentes.

§ III.

Origine des Japonois, & forme de leur Gouvernement.

Les Japonois ne veulent descendre d'aucun Peuple.

CE n'eſt pas dans les anciennes Hiſtoires des Japonois, qu'il faut chercher la vérité de leur origine. La fierté, qui leur eſt naturelle, n'ayant pû ſouffrir qu'on les fît deſcendre d'aucun autre Peuple, ils n'ont pas trouvé d'expédient plus ſûr, pour éloigner l'idée de cette eſpece de dépendance, que de ſe prétendre ſortis du ſein même de leur Empire; non comme les inſectes, à l'exemple de quelques autres Nations (60), mais en faiſant remonter leur naiſſance juſqu'à leurs Dieux. Cette imagination leur eſt ſi particuliere, qu'elle mérite quelque détail en faveur de la ſingularité. On apprend de Kæmpfer, qui s'étoit fait une étude de s'en inſtruire, qu'ils ſuppoſent un premier Cahos, auquel, tout ce qui exiſte doit ſa formation, & qui a produit leurs Dieux. Ils en établiſſent deux différentes Généalogies; la premiere, d'Eſprits céleſtes, ou d'être tout-à-fait dégagés du mélange de la matiere, qui ont gouverné le Japon pendant une ſuite de ſiécles, dont il eſt impoſſible de déterminer la longueur: la ſeconde, d'Eſprits terreſtres, ou Dieux-Hommes, qui, ayant ſuccédé aux premiers, ont regné auſſi fort longtems; juſqu'à ce qu'enfin, ils engendrerent la troiſiéme Race, qui habite aujourd'hui le Japon, & qui ne conſerve rien de la pureté, ni des perfections de leurs divins Ancêtres.

Idée ſinguliere qu'ils ont de leur origine.

Double ſucceſſion de Dieux & de demi Dieux.

La maniere, dont ils rapportent que ces Dieux & ces demi-Dieux furent créés, & ſe produiſirent ſucceſſivement, n'eſt pas moins extraordinaire. Les Dieux, ou les Etres purement ſpirituels, furent au nombre de ſept principaux Gouverneurs (61), dont le premier ſortit du Chaos, dans ſon premier développement. Il en étoit la partie la plus pure. Son fils ſortit de lui, par le mouvement & le pouvoir actif des Cieux & des Elemens qui ſont au-deſſous. Chacun devint ainſi le Pere d'un autre. Mais le dernier, s'étant formé des organes ſenſibles, pour connoître charnellement ſa femme, engendra la ſeconde ſucceſſion, c'eſt-à-dire celle des Etre mêlés, qui participoient également de la Nature Divine, & de la Nature Humaine. Cette Race, quoique fort inférieure à la premiere, ne laiſſa point de conſerver des qualités ſublimes, & ſçut les tranſmettre à ſes deſcendans, par des voies encore plus incompréhenſibles. Enfin elle s'éteignit (*) dans la perſonne d'Avaaſe-Dſuno,

(60) Diodore de Sicile. *Liv.* I.

(61) On les nomme dans cet Ordre: 1°. Kuni-Toko Dat-ſii-no-Mikotto. (Mikotto eſt une épithete, qui exprime la puiſſance & la félicité). 2°. Kuni-Satzu Tſii-no-Mikotto. 3°. Tojo-Kun-Nanno Mikotto. Ces trois premiers n'avoient point de femmes; mais les quatre ſuivans étoient mariés, & chacun eut ſon Succeſſeur de ſa femme, quoique d'une maniere incompréhenſible. 4°. Utſii-Nino-Mikotto. 5°. Oo-Tono-Tſuno-Mikotto. 6°. Oo-mo-Tamo-Mikotto. 7°. Iſanagi-no-Mikotto. Les Japonois ont une vénération particuliere pour le dernier & pour Iſanani, ſa femme, comme Aïeux de la ſeconde Race, de laquelle eſt ſortie la troiſiéme.

(*) On compte cinq Gouverneurs ou Monarques de la ſeconde Succeſſion: 1°. Tenſio Dai-Dſin, fils aîné d'Iſanagi, ou Ama-Teru-Oon-Gami, en langage populaire. Il a des Idoles dans toutes les parties de l'Empire, &

DESCRIPTION DU JAPON.

qui devint le pere de la troiſiéme, c'eſt-à-dire de celle qui compoſe aujourd'hui les Habitans du Japon (62).

Origine attribuée aux Japonois.

Mais paſſons ſur des fables, qui ne peuvent trouver de crédit que parmi ceux qui ſe croyent intéreſſés à les faire valoir. La plûpart de nos Géographes ont fait ſortir les Japonois de la Chine, & ſe ſont fondés ſur deux Hiſtoires, que les premiers Voyageurs de l'Europe ont rapportées de l'Orient.

Tradition orientale.

On y raconte que pluſieurs familles Chinoiſes ayent été convaincues d'une conſpiration contre leur Souverain, tous les coupables furent condamnés à la mort; mais que le nombre s'en trouva ſi grand, que les Bourreaux mêmes ſe laſſerent de répandre tant de ſang; que l'Empereur conſentit alors à changer ſa premiere Sentence en celle du Banniſſement; & que tout ce qui reſtoit de ces Malheureux, ayant été tranſporté dans les Iſles du Japon, alors incultes & déſertes, ils le peuplerent par degrés, & devinrent les Antêtres de cette puiſſante Nation qui les habite aujourd'hui.

Autre tradition.

Les Orientaux racontent encore qu'un Empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine ſoit ſi courte, entreprit de trouver quelque reméde qui pût le garantir de la mort; & qu'il employa d'habiles gens, à cette recherche, dans toutes les Parties du Monde: qu'un de ſes Médecins, las de vivre ſous un Maître qui ſe faiſoit déteſter par ſa barbarie, profita fort adroitement de l'occaſion, pour s'en délivrer: il ſe prétendit bien informé que le reméde, dont il étoit queſtion, ſe trouvoit dans les Iſles voiſines, mais qu'il conſiſtoit dans quelques plantes d'une organiſation ſi tendre, que, pour conſerver toute leur vertu, elles demandoient d'être cueillies par des mains pures & délicates. L'Empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cens jeunes hommes & autant de jeunes filles, ſur leſquels il lui remit toute ſon autorité; & cet habile Impoſteur s'en ſervit heureuſement pour s'établir dans les Iſles du Japon, & pour les peupler (63).

Objections qui les détruiſent.

Kæmpfer allégue, contre la premiere de ces deux Hiſtoires, le ſilence des Hiſtoriens de la Chine & du Japon; & la différence, qu'on remarque entre les deux Nations, dans les points les plus eſſentiels, tels que la Langue, la Religion, le Caractere & les Uſages (64). Il croit que la ſeconde eſt la plus vraie. Les Japonois, dit-il, ne la déſavouent point. Au contraire ils montrent, ſur leurs Côtes Méridionales, l'endroit où les Chinois aborderent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, & les reſtes d'un Temple qui fut élevé à la mémoire de leur Chef, pour avoir apporté, au Japon, les Sciences, les Arts & la Politeſſe de la Chine: mais ils prouvent fort bien, par la Chronologie de leurs propres Monarques, que l'Empereur Chinois, au regne duquel on rapporte cet événement, regnoit quatre cens

l'on fait des Pelerinages à ſon honneur dans les lieux où l'on prétend qu'il a vécu. 2°. Oo-ſivo-ni-no-Mikotto. 3°. Ninikin-Mikotto. 4°. De-mi-no Mikotto. 5°. Avadſe-Dſu-no-Mikotto, avec lequel finit le ſecond âge. Les Japonois attribuent à ceux de la troiſiéme Race, qui deſcendent en droite ligne du fils aîné d'Avadſe-Dſuno, ou, au défaut de la ligne directe, à leurs plus proches héritiers, un pouvoir ſurnaturel, & croient que leur Dairi, ou l'Empereur héréditaire Eccléſiaſtique, deſcend de cette Race.

(62) Page 153 & ſuivantes.

(63) Page 129.

(64) Linſchot donne ces différences mêmes pour une preuve de la vérité de l'Hiſtoire, parce qu'il les croit affectées par les Japonois, pour déguiſer mieux une origine dont ils ſont bleſſés. Mais ce rafinement eſt ſans vraiſemblance.

cinquante-trois ans après Sinnu, premier Monarque du Japon (65); & par conſéquent, que leurs Iſles étoient déja peuplées.

DESCRIPTION DU JAPON.

Conjectures de Kæmpfer.

Après quantité d'obſervations, le même Auteur eſt porté à conclure que la Langue Japonoiſe n'ayant aucune reſſemblance avec celle des autres Peuples de l'Orient, & paroiſſant d'une pureté ſans mêlange, c'eſt peut-être une de ces Langues premieres, que la Providence infuſa, dit-il, dans l'eſprit & la mémoire de ceux qui avoient entrepris de bâtir la Tour de Babel; & que les premiers Japonois étoient du nombre de ces téméraires Architectes. Il va juſqu'à tracer la route qu'ils doivent avoir ſuivie, pour arriver aux Iſles du Japon (66). Mais, dans cette ſuppoſition même, il reconnoît que l'extrême différence, qu'on remarque pour la figure & le caractere, entre les Habitans Japonois de pluſieurs Provinces (67), doit faire juger que différentes Nations ont contribué à peupler ces Iſles, ſoit par des colonies envoyées exprès, ſoit par des naufrages, qui peuvent avoir été fréquens ſur une mer ſi orageuſe. Quoiqu'on entende aujourd'hui beaucoup mieux la navigation, ces accidens ne laiſſent pas de ſe renouveller encore. Les Hiſtoires du Japon rendent témoignage que, dans quelques Iſles voiſines, au Sud & au Nord, on a trouvé des Noirs, dont la peinture ne permet pas de douter que ce ne fût des Marchands Malais, ou des Habitans de quelqu'une des Moluques, qui, s'y voyant jettés par la tempête, s'étoient déterminés à demeurer dans des lieux qu'ils avoient trouvé déſerts. Kæmpfer fut témoin lui-même, pendant ſon ſéjour au Japon, de l'infortune de pluſieurs Vaiſſeaux, qui vinrent échouer ſur les Côtes (68); & l'on ſçait, ajoute-t-il, que le premier Bâtiment Européen, qui aborda dans ces Iſles, fut un Vaiſſeau Marchand Portugais pouſſé par la tempête.

(65) Deux cens neuf ans avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt.

(66) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, pages 139 & ſuivantes.

(67) *Ibid.* page 151.

(68) *Ibidem.* & pages précédentes. Ne ſupprimons pas quelques exemples, qui conviennent à ce Recueil. D'un Vaiſſeau, qui échoua ſur les Côtes de Satzuma, pendant que Kæmpfer étoit au Japon, » il ne ſe » ſauva que trois Matelots noirs, qui ne » pouvoient pas prononcer diſtinctement un » ſeul mot, excepté celui de Tibano. Après » les avoir gardés quelque-tems en priſon, » on les remit aux Hollandois, pour les » tranſporter ſur leurs Vaiſſeaux. On ame- » na, à Nangaſaki, un Vaiſſeau qui avoit » été jetté ſur les Côtes Septentrionales du » Japon, ſans qu'il y eût perſonne à bord. » La maniere particuliere dont il étoit bâti, » & les reſtes de caracteres qu'on trouva » ſur la poupe, firent conjecturer aux Japo- » nois qu'il venoit des extrêmités de Jeſo. » Un autre Vaiſſeau périt, il n'y a pas long- » tems, ſur les Côtes de l'Iſle Biuku, & » deux hommes ſeulement ſe ſauverent. Ils » furent menés d'abord à Satzuma, & en- » ſuite à Nangaſaki, avec une eſcorte de » huit Barges; ce qui coûta quelques mil- » liers d'écus au Prince de Satzuma. Ils » avoient la taille belle & la phyſionomie » agréable, la tête raſée à la maniere des » Polonois, point de barbe & trois trous » à chaque oreille. La civilité de leurs » manieres & leur contenance libre & mo- » deſte faiſoient voir qu'ils avoient été aſſez » bien élevés. Ils donnoient des marques » d'eſprit, par la peine qu'ils prenoient à fai- » re connoître le nombre, la ſituation & la » grandeur des Iſles d'où ils étoient partis, » en mettant, ſur une table, des pierres de » différentes grandeurs, & leur donnant à » chacune le nom de ces Iſles. Ils appel- » loient *Patan* celle de leur demeure. Dans » ces occaſions, il faut que tout l'Equipage » du Vaiſſeau, tant ceux qui ſont échappés » au naufrage, que les corps de ceux qui » ſe ſont noiés & que la mer a jettés au » rivage, auſſi bien que les agrêts du Vaiſ- » ſeau, ſoient conduits & portés à Nanga-

DESCRIPTION DU JAPON.

Mais, pour emprunter une obſervation de l'Hiſtorien moderne, ſi quel que Peuple voiſin a formé le corps de la Nation Japonoiſe, il y a beaucoup d'apparence que ce ſont les Tartares plutôt que les Chinois. Les Annales de la Chine diſent formellement qu'en l'année 1196 avant Jeſus-Chriſt, les Tartares commencerent à peupler les Iſles de la Mer Orientale. En effet, outre bien des manieres communes aux Tartares & aux Japonois, il y a tant de rapport entre le génie belliqueux & la fermeté d'ame de ces deux Peuples, qu'un Japonois ſeroit bien défini, un Tartare poli & civiliſé (69).

Comment & quand le Japon fut découvert.

La découverte du Japon par les Européens eſt un effet du même hazard, qui ſembla préſider aux Navigations du quinziéme & du ſeiziéme ſiécle. Marc Pol, qui vivoit à la fin du treiziéme, eſt le premier Ecrivain de l'Europe (70) qui ait parlé de cet Empire, ſous le nom de Zipangri, ou Zipangu, ſans y avoir pénétré; & non-ſeulement la comparaiſon des particularités naturelles qu'il rapporte, avec celles que l'expérience a fait vérifier, mais la conformité même de ſes récits hiſtoriques, avec les Annales du Japon & de la Chine, ne laiſſent aucun doute que ce ne ſoit le Japon qu'il a nommé Zipangri. On lui fait l'honneur d'avoir contribué (71), par la relation de cette Iſle, aux conjectures & aux eſpérances de Chriſtophe Colomb. En ſuppoſant, comme on le faiſoit alors, quoique fauſſement, que l'Empire de la Chine étoit de quinze heures à l'Orient de l'Europe, & par conſéquent que Zipangri l'étoit encore davantage, Colomb devoit conclure naturellement, qu'il abrégeroit plus le chemin, en dirigeant ſa courſe vers l'Occident, à ſon départ de l'Europe, qu'en allant vers l'Orient, & faiſant le tour de l'Afrique. Peut-être auſſi avoit-il été frappé par la vue d'une Carte Marine, & d'une Mappemonde (72), que Marc Pol avoit apportées en Europe, & qui repréſentoient divers Pays que les Portugais avoient découverts depuis. Il eſt vrai du moins qu'en abordant à l'Iſle Hiſpaniola, il ſe crut dans la véritable Zipangri de Marc Pol.

Zipangri de Marc Pol.

Fruit qu'en tira Colomb.

Les Portugais, qui s'attribuent la gloire d'avoir découvert le Japon, ne conviennent pas eux-mêmes du tems auquel cet événement doit être rapporté. Les uns le font remonter juſqu'à l'année 1535. D'autres le placent en 1542, d'autres en 1548, & quelques-uns le rapprochent encore plus de notre tems. Dans cette incertitude, le Traducteur de Kæmpfer ne croit pas qu'on puiſſe refuſer la préférence à l'opinion de Diego de Couto, Continuateur des Décades de Barros. Ce Sçavant, qui étoit Hiſtoriographe de Philippe II, Roi d'Eſpagne & de Portugal, avoit paſſé la meilleure partie de ſa vie aux Indes, où les

Difficultés ſur le tems & les Auteurs de la découverte du Japon.

» ſaki, qui eſt le lieu où l'on examine tout » ce qui concerne la Marine. On n'épargne » rien pour découvrir d'où viennent ceux » qui ſe ſont ſauvés. Cet examen ſe fait » quelquefois en préſence du Réſident de » Hollande. *Ibid.* page 149.

(69) Hiſtoire du Japon, p. 119.

(70) Le Traducteur de Kæmpfer obſerve, que M. de Liſle s'eſt trompé, en prenant, pour les Iſles du Japon, les trois *Inſulæ Satyrorum de Ptolemée*. Cet ancien Géographe place les Iſles des Satyres au Sud de la Ligne, & le Japon eſt certainement ſitué entre trente-un & quarante-huit degrés de latitude du Nord. *Diſcours préliminaire du Traducteur.* Page 33 & 34.

(71) Le même, page 38.

(72) On trouve encore trois Cartes, dreſſées principalement ſur ſa Relation & ſur ſes Obſervations, dans la rare & fameuſe Edition de la Géographie de Ptolemée, publiée à Lyon, en 1535, par *Michael Villanovanus*, ou *Michel Servet*, qui fut enſuite brûlé à Genève en qualité d'Athée.

Archives

Archives de Goa étoient confiées à ſa garde; & c'étoit de cette ſource qu'il avoit tiré des matériaux pour ſon grand Ouvrage des découvertes & des conquêtes des Portugais, qu'il a pouſſé juſqu'à la fin du ſeiziéme ſiécle. Il nous apprend, dans ſa cinquiéme Décade, qu'en 1542, pendant que Martin-Alphonſe de Souſa gouvernoit les Indes Orientales, trois Portugais, Antoine da Mota, François Zeimoto, & Antoine Peixota, furent jettés par une tempête, ſur les Côtes du Japon, à bord d'une Jonque chargée de cuir, qui alloit de Siam à la Chine (73). DESCRIPTION DU JAPON.

L'embarras n'eſt qu'à concilier ce récit avec celui de Fernand-Mendez Pinto, qui non-ſeulement s'attribue l'honneur de cette découverte, mais qui compte Zeimoto entre ſes compagnons; avec cette différence, qu'au lieu de François, il le nomme Diego. D'ailleurs Pinto n'étoit pas parti de Siam; & c'étoit dans la Jonque d'un Corſaire Chinois que faiſant voile pour les Iſles de Lequios, où le vent contraire ne leur permit point d'aborder, ils tournerent volontairement vers une Iſle du Japon. Des prétentions ſi contraires n'ont point empêché le nouvel Hiſtorien de cet Empire d'adopter le récit de Pinto, ſans avoir éclairci le fond de la difficulté. Ses réflexions ne marquent néanmoins aucune prévention, en faveur d'un Ecrivain, à qui l'on eſt redevable d'une partie des lumieres qui ſervent à l'Hiſtoire de l'Apôtre des Indes (74). Embarras à le concilier.

Concluons que, ſi l'on ne peut conteſter la découverte du Japon aux Portugais, le nom de l'Inventeur eſt trop incertain, pour obtenir un rang dans l'Hiſtoire à ce titre. Mais obſervons auſſi qu'il ne faut pas juger des découvertes qui regardent les Indes Orientales, comme de celles qui ſe faiſoient en même tems dans un autre Hemiſphere. Les unes, c'eſt-à-dire celles de l'Amerique, avoient, pour objet, des Pays véritablement inconnus, que cette raiſon a fait nommer juſtement un nouveau Monde; au lieu que, dans les Indes Orientales, on connoiſſoit l'exiſtence & le nom même de la plûpart des Pays, avant que d'y avoir pénétré. Il eſt impoſſible, par exemple, qu'indépendamment de la Relation de Marc Pol, les Portugais établis à la Chine n'euſſent pas appris, avant l'année 1542, qu'au Nord d'une mer qu'ils fréquentoient, il y avoit, à peu de diſtance, de grandes & puiſſantes Iſles, où les Chinois portoient leur Commerce. Ainſi, pour s'exprimer proprement, la queſtion n'eſt pas quel fut le Portugais qui découvrit le Japon, mais quel fut celui que le hazard d'une tempête, ou d'autres cauſes, y firent aborder le premier. Obſervation ſur la nature des découvertes.

(73) Le Pere de Charlevoix les fait partir de Dodra, au Royaume de Cion, dans l'Iſle de Macaſſar. *Hiſtoire du Japon, Tome II. page* 139. On a vû ci-deſſus, dans l'article de Celebes, que ce Royaume n'exiſte pas.

(74) Ce qu'il y a de ſingulier, dit-il, c'eſt que deux accidens aſſez ſemblables obligerent deux Navires, l'un Chinois, & l'autre Portugais, d'aborder à ces Iſles, la même année, à peu près dans le même tems, & ſans que l'un eût connoiſſance de l'autre; enſorte que ceux qui les montoient ſe crurent également en droit de s'attribuer l'honneur de la premiere découverte de ce grand & fameux Archipel, & que par le peu de ſoin qu'ont eu les uns & les autres de marquer les dattes, ou par celui qu'ils prirent de les ſupprimer, il n'a jamais été poſſible de ſçavoir au juſte à qui cet honneur appartenoit. Il paroît même que dans le tems où il étoit aiſé de s'inſtruire de ce fait, on ne s'eſt pas mis en peine de s'en informer, par la raiſon, ſans doute, que pendant pluſieurs années on ne parla gueres que de la décou-

DESCRIPTION DU JAPON.

§ IV.

Gouvernement général & particulier du Japon.

Comment le Japon s'eſt formé en Monarchie.

LE Gouvernement du Japon a toujours été Monarchique. Si l'on ſe rappelle la diviſion des trois Races, ſur leſquelles les Japonois font rouler toute leur Hiſtoire, on jugera facilement que les deux premieres ſont fabuleuſes; mais le commencement de la troiſiéme eſt l'époque fixe & certaine de cet Empire. Elle commence ſix cens ſoixante ans avant J. C., avec le regne de Syn-Mu, qui étoit alors âgé de ſoixante-dix-huit ans. Ce Monarque eut, ſuivant les Annales du Japon, trois freres aînés, qui regnerent avant lui; mais leurs regnes furent ſi obſcurs qu'on ne les fait point entrer dans cette Chronologie (75), c'eſt-à-dire, au fond, que l'origine du Fondateur de la Monarchie Japonoiſe eſt fort incertaine; & c'eſt apparemment faute de lumieres ſur ces premiers tems, qu'on lui donne, pour Pere, le dernier des demi-Dieux qui compoſent la ſeconde Race.

Syn Mu, premier Empereur.

Syn-Mu, dont le nom entier eſt Syn-Mu-Ten-Oo, fut vraiſemblablement le premier qui fit ſortir les Japonois, de l'Ordre le plus ſimple de la Nature, c'eſt-à dire de l'indépendance & de la barbarie (76). Son regne fut long, quoiqu'il eût commencé tard à regner (77). Il laiſſa le trône à ſes Succeſſeurs, dont la ſuite chronologique eſt appuyée ſur des Annales inconteſtables, & confirmée par une Tradition conſtante. Auſſi les Japonois donnent-ils à ce Prince le titre de Nin-O, qui ſignifie le plus grand de tous les hommes. Ils lui donnent encore celui de Mikaddo (*) diminutif de Mikotto, qui eſt le titre ſuprême des Empereurs de la premiere & de la ſeconde Race. Depuis l'origine de la troiſiéme juſqu'à l'année 1693, qui eſt celle où Kæmpfer quitta le Japon, on comptoit cent quatorze Princes de la même Maiſon, qui avoient occupé ſucceſſivement le trône, en ligne droite & par les aînés. De-là vient ce reſpect extraordinaire, qui les fait regarder comme des eſpeces de Divinités (78).

Nombre de ſes Succeſſeurs.

verte du Japon par le Navire Portugais. Il faut convenir que le ſilence de preſque tous les Hiſtoriens ſur l'avanture du Navire Chinois, laquelle ſemble n'avoir été publiée qu'après que Fernand-Mendez Pinto eut mis au jour ſes Mémoires, eſt un grand préjugé pour la faire regarder comme un vrai Roman. *Ibidem.* pages 122 & 123. *Voyez* l'Introduction des Voyages de Pinto, au Tome neuviéme de ce Recueil.

(75) Kæmpfer, Tome I. p. 250.

(76) Le Japon s'appelloit alors Akit-Suſſima. Synmu partagea les tems en années, en mois, & en jours. *Ibidem.*

(77) On le fait régner ſoixante-dix-neuf ans, & mourir par conſéquent à l'âge de cent cinquante-ſept.

(*) Ce titre eſt devenu celui de tous ſes Succeſſeurs. On ne les appelle proprement, dit Kæmpfer, que Mikaddo, Dai, Oo, Kwo, & Tai, tous noms qui ſignifient Empereur, Prince & Grand-Seigneur. Cependant on les déſigne ſouvent, dans la converſation ordinaire, par le nom de Dairi, qui ſignifie proprement leur Cour entiere; d'où leur vient auſſi le nom de Kintſiuſama, c'eſt-à-dire, Chef ou Seigneur de la Cour Eccléſiaſtique, par les raiſons qui vont être expliquées. En parlant d'eux-mêmes, ils prennent le titre de *Tſin*, & ils ſignent *Maro*, *Ibid.* p. 235. Le même Auteur fait honneur, aux Chinois, d'avoir inſpiré aux Habitans du Japon le goût du Gouvernement Monarchique. *Ibidem.*

(78) Ce Voyageur donne une ſuite chronologique de tous ces Princes, avec l'abregé de leur vie. Tome I. pages 248 & ſuivantes.

Mais, dans la ſuite des tems, cet Ordre fut interrompu par des révolutions, qui firent voir deux Maîtres dans l'Empire; & qui, ſans renverſer, du trône les Mikados ou les Dairis, ne leur laiſſerent qu'un ombre de Grandeur & d'Autorité, pendant que le véritable pouvoir paſſa, ſous un autre titre, entre les mains de leurs Concurrens. C'eſt au douziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne, qu'on rapporte cette violente convulſion du Gouvernement Japonois. Dès les premiers tems de la Monarchie, toute la Milice étoit commandée par un Chef, qui portoit le nom de Cubo, auquel on ajouta celui de Sama, qui ſignifie Seigneur; & l'importance de cette Charge, qui donnoit une autorité preſqu'abſolue dans l'adminiſtration militaire, obligeoit l'Empereur de ne la confier qu'à des mains ſûres. Elle étoit ordinairement l'appanage du ſecond de ſes Fils, lorſqu'il en avoit pluſieurs. Ce fut un de ces redoutables Officiers, nommé Joritomo (79), qui, prenant occaſion d'une guerre civile pour ſecouer le joug, jetta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'eſt ſoutenu depuis le même tems juſqu'aujourd'hui. Kæmpfer nomme trente-ſix de ces Empereurs Cuboſamas; car c'eſt le titre qu'ils ont conſervé, pour ſe diſtinguer des Empereurs Mikados ou Dairis. La guerre dura long-tems entre ces deux Puiſſances; & la variété des ſuccès devint l'occaſion d'un nouveau déſordre, de la part des Seigneurs & des Gouverneurs particuliers, qui s'érigerent en Souverains dans leurs Provinces. On les vit regner aſſez long-tems ſous le nom de Jakatas, avec autant d'indépendance que les Cuboſamas en affectoient à l'égard des Dairis. Chacun d'eux avoit ſon Domaine, qui excédoit toujours la moitié de ſon Etat, & partageoit le reſte entre ſes grands Vaſſaux, qui ſe nommoient Konikus, & qui étoient obligés de lui rendre des ſervices proportionnés aux Terres qu'ils avoient reçues. Ces Konikus ſe réſervoient, de même, une partie de leurs poſſeſſions, pour leur entretien, & diſtribuoient l'autre à des Seigneurs d'un Ordre inférieur, qui relevoient d'eux. On les nommoit Tonos. Ils avoient, ſous eux, aux mêmes conditions, les ſimples Gentilshommes, & tous ceux qui faiſoient profeſſion des armes. Une ſubordination ſi bien établie mettoit chacun de ces petits Rois en état de lever promptement des troupes nombreuſes; mais leur chûte entraînoit, avec autant de rapidité, la ruine de tous ceux qui s'étoient attachés à leur fortune, non-ſeulement parce que, ſuivant les Loix du Japon, toute la famille d'une perſonne criminelle, ou diſgraciée, participe à ſon châtiment, ſi le Prince ne lui fait grace; mais encore, parce que celui, qui entroit dans les biens, dont un de ces petits Souverains avoit été dépouillé, n'étoit pas obligé de laiſſer, aux Vaſſaux de leurs Prédéceſſeurs, les Terres qu'ils tenoient de lui. Pendant cette diviſion de toutes les Parties de l'Empire, les Cuboſamas ne jouiſſoient que des cinq Provinces, qui font l'ancien Domaine des Empereurs. Mais, au commencement du ſeiziéme ſiécle, un de ces Monarques ſe rendit abſolu, par la force des armes; & réduiſant les Dairis à la Souveraineté de la Religion, il établit, entre lui & les

DESCRIPTION DU JAPON. Révolution qui change la face de l'Empire.

Double Empire des Dairis & des Cuboſamas.

Les Seigneurs s'érigent en Souverains.

(79) Il n'eſt pas certain que ce Joritomo fut fils d'un Dairi. C'eſt de ſon fils, qui portoit le même nom, qu'on commence à compter les Empereurs Cuboſamas, dont Kæmpfer donne auſſi la ſucceſſion. *Ibidem.* pages 309 & ſuivantes. Il déclare qu'il s'eſt attaché aux deux Chroniques du Japon les plus exactes. *Ibid.* page 249.

DESCRIPTION DU JAPON.

Jakatas, la même distance qui étoit entre les Jakatas & les Konikus : c'est-à-dire que tout fut reculé d'un degré, & qu'aujourd'hui plus de la moitié de l'Empire est du Domaine Impérial.

On distingue donc, au Japon, deux Empereurs ; l'un que nos Voyageurs appellent le Monarque *Séculier* ou le Cubosama, qui jouit réellement de toute l'Autorité *Temporelle* ; l'autre, qu'ils nomment le Monarque Ecclésiastique, & qui continue la succession des anciens Mikados ou Dairis, avec les apparences de la Souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la Religion, à nommer aux Dignités Ecclésiastiques, & à prononcer sur certains différends qui s'élevent entre les Grands.

Meaco est le séjour du Dairi.

Meaco est le séjour fixe de ce Souverain dégradé. Il occupe, dans la partie Nord-Est de la ville, un Palais d'immense étendue, dont on a vû la description dans le Journal de Kæmpfer ; & sous prétexte de veiller à sa conservation, le Cubosama entretient constamment, auprès de lui, une grosse garnison, pour le garder. Le Dairi n'a proprement aucun Domaine ; mais le Cubosama, qui s'est emparé du Domaine Impérial, pourvoit noblement à sa subsistance. Il lui abandonne le revenu de Meaco & de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son trésor. Cet argent est mis entre les mains du Dairi, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins & ses plaisirs, & qui distribue le reste à ses Officiers. Le droit, qu'on lui a conservé de nommer aux Dignités Ecclésiastiques, & de conferer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource, qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce aussi sur les différends des Grands, il a, pour cette fonction, un Conseil d'Etat, dont les Officiers se nomment Kungis ou Kunis. Il les envoye souvent, avec le titre de Commissaires Souverains, pour faire exécuter ses Sentences ; & ces Commissions lui rapportent de grosses sommes.

Autorité qui lui reste.

Honneurs qu'on lui rend.

Au reste, la politique des Cubosamas le dédommage de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre, par un culte Religieux, qui approche des honneurs Divins. La Nation Japonoise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à le regarder comme un descendant des Dieux & des demi-Dieux, est entrée, sans peine, dans toutes les vûes qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les Dairis sont regardés comme des Pontifes Suprêmes, dont la personne est sacrée. Ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kæmpfer rapporte quelques exemples de leurs Usages. » Un Empereur Ecclésiastique du Japon croiroit profaner sa Sainteté, s'il touchoit la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, » il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais » au grand air, ni même à la lumiere du Soleil, qu'il ne croit pas digne » de luire sur sa tête. Telle est la Sainteté des moindres parties de son corps, » qu'il n'ose se couper, ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. On lui » retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office, qu'on » lui rend alors, passe pour un vol. Autrefois il étoit obligé de se tenir » assis sur son trône, pendant quelques heures de la matinée, avec la Couronne Impériale sur sa tête, & de s'y tenir dans une parfaite immobilité » qui passoit pour un augure de la tranquillité de l'Empire. Au contraire, » si par malheur il lui arrivoit de se remuer, ou de tourner les yeux vers

» quelque Province, on s'imaginoit que la guerre, le feu, la famine & » d'autres fléaux terribles ne tarderoient point à désoler l'Empire. On l'a » déchargé d'une si gênante cérémonie ; ou peut-être les Dairis eux-mêmes » ont-ils secoué ce joug. On se contente de laisser la Couronne Impériale » sur le trône, sous prétexte que dans cette situation, son immobilité, » qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour, on apporte la » nourriture du Dairi dans des pots neufs. On ne le sert qu'en vaisselle » neuve, & d'une extrême propreté ; mais d'argile commune, afin que » sans une dépense excessive on puisse briser chaque jour, tout ce qui a » paru sur sa table. Les Japonois sont persuadés que la bouche & la gorge » des Laïques s'enfleroient aussi-tôt, s'ils avoient mangé dans cette vais- » selle respectable. Il en est de même des habits sacrés du Dairi. Celui qui » les porteroit, sans sa permission expresse, en seroit puni par une enflure » douloureuse.

DESCRIPTION DU JAPON.

Succession au trône du Dairi.

Aussi-tôt que le trône est devenu vaquant par la mort d'un de ces Monarques imaginaires, la Cour Ecclésiastique y éleve son héritier le plus proche, sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vû souvent des Princes mineurs, ou de jeunes Princesses, qui n'étoient pas mariées ; & quelquefois même, la veuve de l'Empereur mort s'est trouvée assez proche de son sang pour lui succéder. S'il y a plusieurs Prétendans à la Couronne, dont les droits puissent être contestés, on ajuste le différend avec beaucoup de douceur & de justice, en les faisant régner tour à tour, chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré du sang. Quelquefois le pere résigne successivement la Couronne à plusieurs de ses enfans, pour donner à chacune de leurs différentes meres le plaisir de voir le sien, sur un trône, auquel il n'auroit pas d'autre droit. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un Empereur peut mourir ou abdiquer, sans que le public en soit instruit, jusqu'à ce que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que ceux de la famille Royale, qui se croioient appellés à la succession, dont on les avoit exclus, ont maintenu leur droit par la force des armes. De-là sont venues des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les Princes du Japon embrassoient différens partis, & qui ne se sont terminées que par la mort d'un des Concurrens, & par la destruction de toute sa famille (80).

Mariage du Dairi.

Le Dairi, suivant l'usage de ses Prédecesseurs, prend douze femmes, & partage les honneurs du trône avec celle qui est mere du Prince héréditaire. Les cérémonies de son Mariage, celles de l'accouchement de l'Impératrice, & du choix d'une Nourrice, pour l'héritier de la Couronne, sont, dans les termes de Kæmpfer, » d'une splendeur qui sur- » passe l'imagination ; comme si la félicité de l'Empire en dépendoit uni- » quement (81).

Son habillement.

L'habillement du Dairi est assez simple. C'est une tunique de soie noire, sous une robbe rouge ; & par-dessus les deux, une espece de crespon de soie, extrêmement fin. Il porte, sur la tête, une sorte de chapeau, avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mître d'Evêque, ou de la Tiare

(80) Pages 238 & précédentes. (81) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

du Pape. Mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. Caron assure, dans ses Réponses aux Questions, qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du Palais; & qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table.

Titres qu'il confere.

Toutes les personnes, qui composent sa Cour, se vantent d'être descendus, comme lui, de Ten-sio-Dsin, le premier des demi-Dieux & le Chef de la seconde Race Impériale. Quelques-uns d'entr'eux possedent de riches Bénéfices, où ils se retirent pendant une partie de l'année. Cependant la plûpart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur Chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On en distingue plusieurs Ordres (82). Mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres d'honneur, que le Dairi accorde également aux Princes & aux Seigneurs séculiers, soit à la recommandation de l'Empereur Cubosama, soit à leur propre priere, lorsqu'elle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kæmpfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le Cubosama peut conférer lui-même aux premiers Ministres & aux Princes de l'Empire, mais avec le consentement du Dairi; ceux de Makendairo & de Cami. Le premier, qui étoit anciennement héréditaire, revient à celui de Duc ou de Comte. Le second signifie Chevalier (83).

Deux Titres à la nomination du Cubosama.

Habits des Kuges, ou des Courtisans du Dairi.

Entre plusieurs marques qui distinguent les Courtisans Ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connoître, non-seulement leur profession, mais les différences mêmes de leurs Classes. Ils portent de larges & longues culottes. Leur robbe est aussi d'une longueur & d'une largeur extrêmes, avec une queue traînante, qui s'étend fort loin derriere eux. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la figure désigne leur rang ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon noir ou de soie, qui leur pend sur les épaules; & d'autres, une piece en forme d'éventail, qui

(82) Ils se réduisent à six. Celui de la premiere Classe est Dai-Seo Dai Sin. Il consacre la personne qui en est honorée, & le rend, à sa mort, Dieu ou Cami. Aussi le Dairi se le réserve-t-il à lui seul, ou le donne-t-il rarement à d'autres. Le titre de Quanbuku appartient aussi à la premiere Classe, & c'est celui du premier Officier de la Cour Ecclésiastique. L'Empereur Séculier s'en croit honoré lui-même, ou le cede à son Héritier présomptif. C'est le même que celui de Quebacondono, ou Cambacundono, qui se trouve souvent dans les Relations des Jésuites. 2°. Sa-Dai Sin, U-Dai Sin, & Nai-Dai-Sin, sont trois titres qui appartiennent à la seconde Classe, & jamais il n'y a plus de trois personnes, qui en soient revêtues. 3°. Les Dai-Nagon & les Tsu-Nagon, composent le troisiéme Ordre. Ces deux titres sont toujours attachés à certaines fonctions. 4°. La quatriéme Classe est composée des Sconagon, Tsiunagon, Tsiusco, & des Sdidsiu. Ces deux Ordres sont fort nombreux & se subdivisent en plusieurs rangs. Ceux qui en sont honorés portent en général le nom de Tensio-Bito, qui signifie hommes célestes; comme tous les Officiers de la même Cour prennent le titre de Kuges, c'est-à-dire, Seigneurs Ecclésiastiques, pour se distinguer des Geges, nom sous lequel sont renfermés tous les Laïques. Les titres de la sixiéme Classe sont, Ta, U, Goi, & d'autres moins considérables. *Kæmpfer, ibid.* page 240.

(83) Le même caractere, qui signifie une ame déifiée, se prononce aussi Cami, quoique d'une nature tout-à-fait différente. En général, toutes les Divinités du Japon portent le nom de Cami. *Ibid.* page 241.

tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande, qui deſcend des deux côtés ſur la poitrine. Les Dames de la Cour du Dairi ſont vêtues auſſi tout différemment des femmes Laïques ; ſurtout les douze femmes de ce Prince, qui portent des robbes ſans doublure, & d'une largeur ſi ſinguliere, qu'elles n'ont pas peu d'embarras à marcher lorſqu'elles ſont en habits de cérémonie (84).

Amuſemens de la Cour Eccléſiaſtique.

L'Etude & les Sciences ſont le principal amuſement de cette Cour. Non ſeulement les Kuges, ou les Courtiſans, mais pluſieurs de leurs femmes ſe ſont fait un grand nom par divers Ouvrages d'eſprit. Les Almanacs ſe faiſoient autrefois à la Cour du Dairi. Aujourd'hui, c'eſt un ſimple Habitant de Meaco qui les dreſſe ; mais ils doivent être approuvés par un Kuge, qui les fait imprimer à Isje, comme dans un lieu ſaint. La muſique eſt en honneur auſſi dans cette Cour ; & les femmes, ſurtout, y touchent, avec beaucoup de délicateſſe, pluſieurs ſortes d'inſtrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices, qui conviennent à leur âge. Kæmpfer ne put être informé ſi l'on y repréſente des ſpectacles ; mais la paſſion générale des Japonois, pour le Théâtre, lui donne du penchant à croire que ces graves Eccléſiaſtiques ne ſe privent pas de cet amuſement (85).

Viſite reglée que le Cubosama rend au Dairi.

Tous les cinq ou ſix ans, l'Empereur Cubosama rend une viſite ſolemnelle au Dairi. On emploie une année entiere aux préparatifs de ce Voyage. Une partie des Seigneurs, qui ſont nommés pour le cortege, partent quelques jours avant l'Empereur ; une autre partie quelques jours après ; mais le Conſeil ne quitte point ce Monarque. Le chemin de Jedo à Meaco, qui eſt de cent vingt-cinq milles, ſe partage en vingt-huit logemens, dans chacun deſquels il trouve une nouvelle Cour, de nouveaux Officiers, de nouveaux Soldats, des chevaux frais, des proviſions, & tout ce qui eſt néceſſaire pour la Cour d'un Prince qui va rendre hommage, avec une armée, à un Souverain dont il eſt réellement le Maître. Ceux qui ſont partis de Jedo avant lui s'arrêtent au premier logement. Ceux qui l'y attendoient, le ſuivent juſqu'au ſecond ; & le même ordre s'obſervant juſqu'à Meaco, chaque troupe ne ſuit ce Prince que pendant une demie journée, car il fait deux logemens par jour. A ſon arrivée dans la Capitale Eccléſiaſtique, les troupes s'y rendent en ſi grand nombre, que cent mille Maiſons, dont Meaco eſt compoſée, ne ſuffiſant pas pour les loger, on eſt obligé de dreſſer des tentes hors de la Ville. Kæmpfer a remarqué, dans ſon Journal, que le Cubosama y trouva un grand Château, uniquement deſtiné à le recevoir. Les Etrangers ignorent ce qui ſe paſſe de particulier, dans l'entrevûe des deux Empereurs. Cependant tout le monde ſçait que le Cubosama préſente ſes reſpects au Dairi, comme un Vaſſal à ſon Souverain ; & qu'après lui avoir fait de magnifiques préſens, il en reçoit auſſi de fort riches. On raconte que pendant cette viſite, on lui apporte une taſſe d'argent pleine de vin ; qu'il boit la liqueur, & qu'il met la taſſe en pieces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie paſſe pour une preuve éclatante de dépendance & de ſoumiſſion.

Puiſſance de l'Empereur Cubosama.

Cependant ce n'eſt au fond qu'une ſcéne de Théâtre, qui n'empêche point

(84) *Ibid.* page 248.

(85) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

que le Cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. On a déja vû qu'il tient sa Cour à Jedo, & Kæmpfer a décrit la magnificence de son Palais. Le nouvel Historien du Japon dont l'estime se déclare continuellement, pour ce Voyageur, par l'usage qu'il fait de ses lumieres, a fort bien rassemblé, d'après lui, les principaux traits qui peuvent donner une juste idée de la Monarchie séculiere du Japon. Il n'est pas surprenant, dit-il, que dans un Etat d'une médiocre étendue, l'Empereur Cubosama soit un des plus riches Monarques de l'Univers. Outre son Domaine, qu'on fait monter depuis le seiziéme siécle à plus de la moitié du Japon, & les droits qui se levent en son nom sur le Commerce étranger & sur les Mines, chaque Seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de Soldats, proportionné au revenu dont il jouit. Celui, qui a dix mille florins de rente, doit entretenir vingt Fantassins & deux Cavaliers. La proportion, pour les autres, est prise de cette régle. Pendant que les Hollandois avoient leur Comptoir à Firando, le Prince, qui commandoit dans ce petit Etat, aiant six cens mille florins de revenu, entretenoit six cens Fantassins & six vingt Cavaliers, sans y comprendre les Valets, les Esclaves, & tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin, toute supputation faite, le nombre total des Soldats que les Princes & les Seigneurs sont obligés de fournir à l'Empereur séculier, monte à trois cens huit mille Fantassins, & trente-huit mille huit cens hommes de Cavalerie. De son côté, il compte à sa propre solde cent mille hommes de pied, & vingt mille chevaux, qui composent les Garnisons de ses Places, sa Maison & ses Gardes. Les Cavaliers sont armés de pied en cap. Ils ont des carabines fort courtes, des javelots, des dards & le sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les Fantassins n'ont pas d'autres armes deffensives qu'une espece de casque. Pour armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espece de pique & un mousquet. L'Infanterie est divisée par Compagnies. Cinq Soldats ont un homme qui les commande; & cinq de ces Chefs, qui avec leurs gens font trente hommes, en reconnoissent un autre qui leur est supérieur. Une Compagnie de deux cens cinquante hommes a deux Chefs principaux & dix subalternes, avec un seul Capitaine qui les commande tous; & toutes les Compagnies sont commandées par un Chef général. La même gradation s'observe dans la Cavalerie.

Nombre de sa Milice.

Armes de la Cavalerie & de l'Infanterie Japonoises.

Ordre des Troupes.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un Prince, qui ne pense qu'à contenir ses Sujets dans la soumission, & qui ne se propose point des Conquêtes. Cependant, si l'Empereur du Japon avoit besoin de plus grandes forces, il lui seroit facile de rassembler de formidables armées, sans causer aucun désordre dans le Commerce de ses Etats, & dans l'exercice des Arts, ni même dans le travail nécessaire à la subsistance des Peuples. Tous les ans, il est exactement informé du nombre de ses Sujets; soit de ceux qui habitent les villes, ou de ceux qui sont établis à la campagne. Divers Officiers, chargés de cette commission, en rendent directement compte à la Cour.

Le Cubosama peut en lever beaucoup plus.

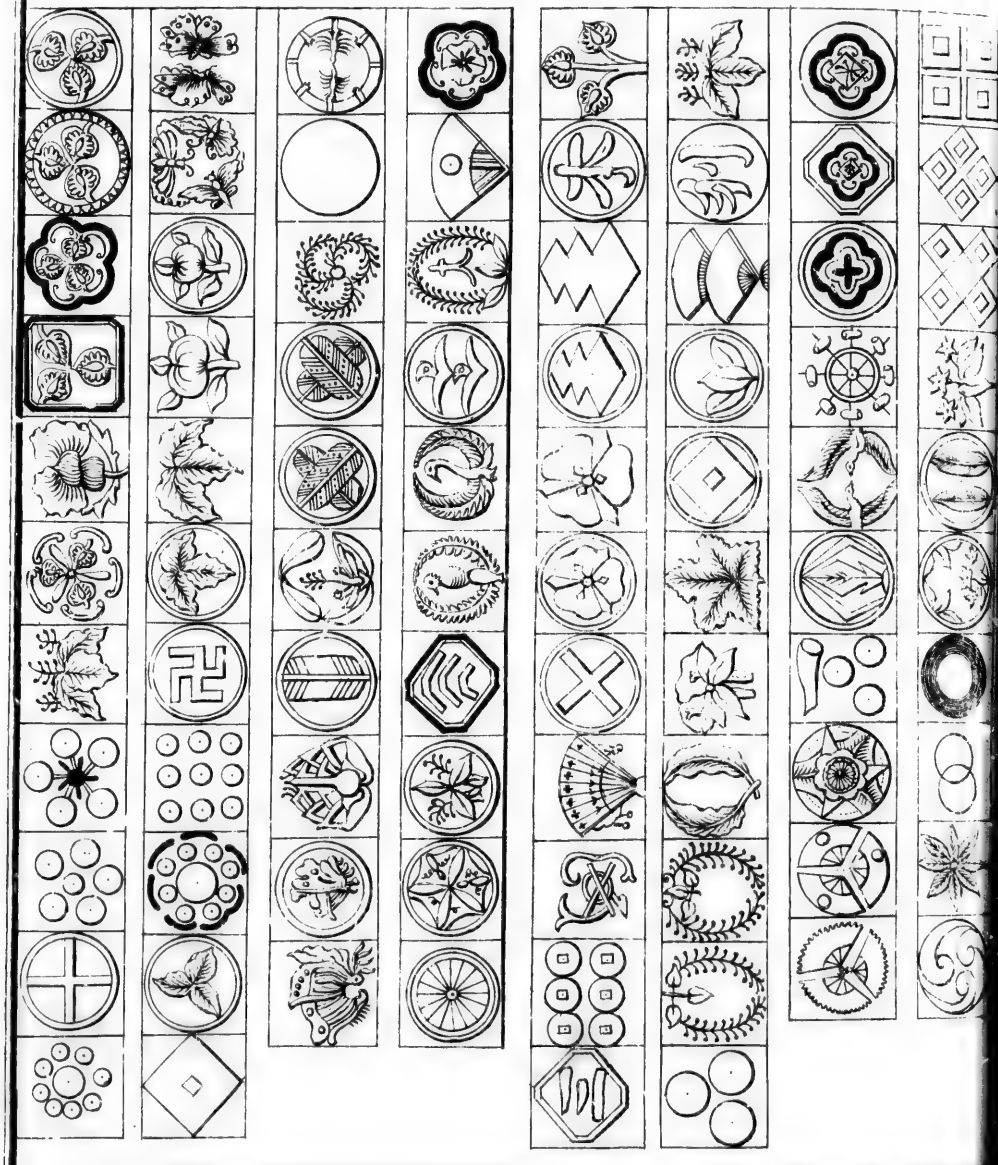
Autant qu'il est facile au Cubosama d'amasser des trésors, autant les Grands trouvent-ils de difficulté à multiplier leurs richesses. La plûpart jouissent d'un

Les Seigneurs ne peuvent thesauriser.

revenu

Armes de l'Empire et des Gentilshommes

Armes des Princes Japonnois



revenu considérable (86). La politique du Souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les Gouverneurs sont obligés de passer six mois de l'année à Jedo, & de s'y rendre avec un pompeux cortege. Les autres Seigneurs doivent y aller une fois du moins en deux ans, & chaque fois qu'ils y sont appellés. Le tems est marqué à chacun pour ces Voyages, qui ne peuvent se faire qu'à grands frais Avant que d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des Commissaires Impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Dans mille occasions, ils doivent donner des repas & des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes & leurs enfans demeurent habituellement à Jedo, & ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'Empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais.

DESCRIPTION DU JAPON. Dépenses auxquelles ils sont obligés.

Lorsqu'un Prince, ou un Seigneur, bâtit une maison, il faut qu'avec la porte ordinaire il en fasse faire une autre, ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée dans toute son étendue. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Empereur de rendre visite au Maître de la Maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois ans auparavant, & tout l'intervalle est employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit servir est marqué aux armes de l'Empereur, qui a droit seul de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours. La premiere fois que ce Prince fait l'honneur, à un de ses Sujets, de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand Monarque. Mais ce qu'il donne, n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur, qui vient de sa main, une piece de gibier de sa chasse, jette le Seigneur qui la reçoit, dans des profusions incroyables.

Assujettissement singulier pour leurs Maisons.

Ces Monarques veillent, sans relâche, à tenir les Grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits Etats, pour les affoiblir; ils font jouer toutes sortes de ressorts, pour être instruits de leurs desseins & pour rompre leurs liaisons. Ils font tous les mariages de ceux qui composent leur Cour. Des femmes, que l'on tient ainsi de la main du Souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des Palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles, que l'on met auprès d'elles, sont choisies avec un soin extrême, & servent avec beaucoup de modestie & d'adresse. On les divise par troupes de seize, chacune sous une Dame qui la commande; & ces troupes servent tour-à-tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures Maisons du Pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; & lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

Politique des Cubosamas.

Ce détail fera conclure que le Gouvernement général du Japon est un véritable despotisme, où la politique & la force sont également employées,

(86) On a déja vû que Kæmpfer fait monter les revenus de l'Empire à deux mille trois cens vingt-huit Mans, six cens vingt Kokfs. Ils sont évalués à quatre cens sept millions quatre cens dix-neuf mille florins de Hollande, c'est-à-dire, environ huit cens quatorze millions huit cens vingt milles livres de France. Caron en donne le détail, dans ses Réponses aux questions sur le Japon.

DESCRIPTION DU JAPON. Gouvernement particulier.

pour soutenir un trône qui leur doit son établissement & sa conservation.

A l'égard du Gouvernement particulier, chacune des Villes Impériales (87) a deux Gouverneurs, ou Lieutenans Généraux, qui se nomment Tonos-Samas, c'est-à-dire, Seigneurs ou Princes. Ils commandent tour-à-tour; & tandis que l'un exerce ses fonctions, l'autre fait son séjour à la Cour Impériale de Jedo, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son Collegue. La seule ville de Nangasaki en a trois, depuis l'année 1688, pour la sûreté d'une Place de cette importance, où le Commerce des Etrangers demande beaucoup plus de vigilance & de précaution. Les appointemens des Gouverneurs ne passent jamais dix milles taels; somme peu considérable, pour la grandeur de leur train & de leur dépense: mais les profits casuels sont immenses; & l'on s'enrichiroit dans ces emplois, si les présens, qu'on y est obligé de faire à l'Empereur & aux Grands de la Cour, n'emportoient une bonne partie du gain. La Maison des Gouverneurs est composée, en premier lieu, de deux ou trois Majordomes, ou Intendans, qui sont ordinairement gens de condition; secondement, de dix Jorikis, Officiers civils & militaires, tous d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, & d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations, qui se font aux Seigneurs des Provinces; & leur suite est alors très nombreuse. Après eux, les Gouverneurs ont trente autres Officiers, qui se nomment Doosju, d'un Ordre inférieur pour les fonctions & la naissance, suivant leur institution: tous ces Officiers sont nommés par l'Empereur, de qui ils reçoivent leurs appointemens, & quelquefois des ordres particuliers, qu'ils exécutent sans la participation des Gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les Surveillans de la Cour. Mais, à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance, les a fait soumettre absolument, depuis l'année 1688, à l'autorité des Gouverneurs, qui les nomment, & qui payent leurs appointemens; ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Gouverneurs des villes.

Deux sortes de principaux Officiers.

Le nombre des Officiers, qui suivent ces deux Ordres, est incroyable, comme celui des Gardes & des Domestiques. On prendroit le Palais d'un Gouverneur pour celui d'un Souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non-seulement sur les Habitans de la ville, mais encore sur les Etrangers que le Commerce y amene, ou qu'il y retient; c'est-à-dire, sur les Chinois & les Hollandois. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits. On a vû, dans la Description de cette ville, que les Causes des Chrétiens sont aussi de leur ressort.

Quatre Maires, nommés To-Si-Jori Su.

Tous les Gouverneurs Imperiaux président à un Conseil, composé de quatre Magistrats, qu'on nomme To-Sii-Jori-Siu, ou les Anciens; parce qu'effectivement ils étoient autrefois choisis entre les plus vieux Habitans. Cet Office étoit alors annuel; mais ils sont devenus comme héréditaires, & l'on nomme, tous les ans, un de ces quatre Magistrats, sous le titre de Ninbam, qui signifie Surveillant ou Gardien, pour informer le Gouverneur de ce

(87) Kæmpfer avertit que ce qu'il dit des Villes Impériales peut donner l'idée du Gouvernement établi dans les autres Villes, & même dans les Bourgs & les Villages; avec cette seule différence, que les Magistrats, quoique revêtus du même pouvoir, y ont des noms différens. *Tome II. page* 134.

qui arrive d'important, & pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au Conseil. S'il s'éleve quelque différend entre lui & ses Collegues, l'affaire est portée devant le Tribunal de l'Empereur, qui en remet ordinairement la décision aux Gouverneurs. Autrefois les To-Sii-Jori-Siu, qui sont comme les Maires ou les Consuls de la ville, dépendoient immédiatement du Conseil d'Etat, dont ils recevoient leurs provisions. Ils jouissoient du Privilege de porter deux cimeterres, comme les Grands de l'Empire, & de se faire précéder d'un Piquier; mais, à mesure que le pouvoir des Gouverneurs s'est accru, les Magistrats ont vû leur autorité diminuer & leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les Officiers de la Bourgeoisie, & celui de régler les taxes. Cependant celui, qui est revêtu de l'Office annuel de Ninbam, conserve le droit d'aller à la Cour de Jedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'Empereur, & pour remettre, au Conseil, le Mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

DESCRIPTION DU JAPON. Affaires civiles.

Ces quatre Magistrats ont leurs Subdélégués, nommés Dsiojosis, c'est-à-dire Officiers perpétuels, parce que leurs emplois sont à vie. Ils jugent de toutes les petites affaires civiles. Le salaire de ces Officiers subalternes est une petite somme, assignée par l'Empereur. Cependant, comme le Peuple juge de l'importance d'un Office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, ils s'efforcent de donner un air de Dignité à leurs Charges, par de somptueux dehors qui servent de voile à leur pauvreté. Les *Nengiosis* sont quatre autres Officiers, qui suivent les Dsiojosis, & qui sont nommés par les Maires, pour représenter les Habitans de la ville, & veiller à leurs intérêts près des Gouverneurs. Ils sont logés dans une petite chambre du Palais, où ils attendent le moment de présenter leurs Requêtes, au nom des Particuliers, ou de recevoir les ordres du Gouverneur. C'est un Office délicat & penible, qui demande beaucoup de prudence & d'attention. Tels sont les principaux Officiers Municipaux. Ils n'ont pas de lieu reglé pour s'assembler; & s'il est nécessaire qu'ils tiennent Conseil, ils se rendent chez le Ninbam, qui préside à toutes les Assemblées où les Gouverneurs ne se trouvent point.

Dsiojosis, Subdelegués des Maires.

Officiers nommés Nengiosis, & délicatesse de leurs fonctions.

On nomme, au Japon, Tsiooſino-Mono, ou Messagers de ville, ce que nous nommons Sergens ou Archers. C'est une Compagnie composée d'environ trente familles, qui demeurent dans une même rue, & qui étoient autrefois sous les ordres du Ninbam; mais elles ne reconnoissent aujourd'hui que ceux des Gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre & d'arrêter les Criminels. Quelquefois même on les employe pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des Peres. La plûpart sont excellens Lutteurs, & d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous sur eux, une corde; & quoiqu'au fond leur Office soit mépriſé, il passe pour militaire & noble, & leur donne le droit de porter deux cimeterres comme les Gentilshommes.

Tsiooſino Monos, ou Archers.

On a déja remarqué qu'il n'y a point d'Office plus vil & plus odieux, dans les villes du Japon, que celui des Tanneurs. Il consiste non-seulement à écorcher les bestiaux morts, & à tanner les cuirs, mais encore à servir d'Exécuteurs pour toutes les Sentences de la Justice, telles que d'appliquer les Criminels à la torture,

Exécuteurs de la Justice.

DESCRIPTION DU JAPON.

ou de leur donner la mort par les ſupplices en uſage. Auſſi demeurent-ils enſemble dans un village ſéparé, & proche du lieu des exécutions, qui eſt généralement au bout Occidental de la ville, aſſez près du grand chemin (88).

Ordre de la Juſtice criminelle.

La Juſtice Criminelle dépend auſſi du Ninbam & des trois autres Maires; à l'exception de certains cas privilégiés, qui ſont du reſſort des Gouverneurs, ou qui doivent être portés au Conſeil d'Etat. Mais l'adminiſtration particuliere appartient à la Police, dont l'ordre eſt admirable au Japon.

Police & ſes Officiers. L'Ottona.

Chaque rue d'une ville a ſes Officiers & ſes Réglemens de Police. Le principal Officier d'une rue ſe nomme l'Ottona. Ses fonctions conſiſtent à prendre ſoin que la garde ſe faſſe pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des principaux Magiſtrats ſoient ponctuellement exécutés. Il tient écrit, dans un Regiſtre, tous les noms de ceux qui occupent une Maiſon, ou qui demeurent dans celle d'autrui; de ceux qui naiſſent, qui meurent, ou qui ſe marient, qui vont en Voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur rang, leur religion & leur métier. S'il s'éleve quelque conteſtation entre les Habitans de ſa rue, il appelle les Parties pour leur propoſer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légeres, en mettant les Coupables aux arrêts ou en priſon. Il doit obliger les Habitans à prêter main-forte, pour arrêter les Criminels, qu'il fait mettre aux fers, & dont il inſtruit l'affaire, pour la porter devant les Magiſtrats Supérieurs. En un mot, il eſt reſponſable de tout ce qui arrive dans l'étendue de ſon autorité. Ce ſont les Habitans mêmes de la rue, qui le choiſiſſent; & cette élection ſe fait à la pluralité des ſuffrages: mais il doit obtenir l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre poſſeſſion de ſon emploi. Son ſalaire eſt le dixiéme du tréſor de la rue. A Nangaſaki, ce tréſor eſt ce qui revient d'une ſomme qui ſe leve ſur les marchandiſes étrangeres.

Diſtribution des Offices dans chaque rue.

Chaque Ottona doit avoir trois Lieutenans, qui ſe nomment Oogumi-Ojas. Tous les Habitans d'une rue ſont partagés en Compagnies de cinq hommes, dont chacune a ſon Chef, & dans leſquelles on ne reçoit néanmoins que les Propriétaires de Maiſons; & comme ils ne ſont pas le plus grand nombre, une Compagnie de cinq a quelquefois juſqu'à quinze familles qui en dépendent. Les Locataires ſont exempts auſſi des taxes & des autres impoſitions, qui ſe mettent ſur les Maiſons; mais ils ne ſont pas diſpenſés de la garde & de la ronde, qu'ils doivent du moins faire pour eux-mêmes. Ils n'ont aucune part à l'élection des Officiers de la rue, & n'entrent point en partage de l'argent public. D'ailleurs les loyers ſont conſidérables, & l'eſtimation s'en fait ſuivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens. Ils ſe payent réguliérement tous les mois. Le Greffier, ou le Sécretaire, eſt un autre Officier de la rue, ſous le titre de *Fiſia*. Il écrit & fait publier les ordres de l'Ottona. Il expédie les Paſſeports, les Certificats, & les Lettres de Congé. Il tient les Livres & les Journaux qui contiennent la liſte des Habitans & tous les détails du Quartier. Un autre Office eſt celui du Takura-Kaku, nom qui ſignifie Garde des joyaux. C'eſt le Tréſorier de

(88) Kæmpfer, pages 115 & précédentes.

la rue, ou le Dépositaire de l'argent public. Sa Commission est annuelle, & tous les Habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des Officiers d'une rue est le Nitsi-Joii, ou le Messager. C'est à lui d'informer l'Ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, & de tout ce qui doit venir à la connoissance de ce premier Officier. Il lui remet les Requêtes & les Certificats. Il recueille les sommes, dont chacun donne sa part pour le présent qui se fait aux Gouverneurs & aux principaux Magistrats. Il porte les ordres aux Chefs des Compagnies, & c'est lui même qui les publie.

Gardes & rondes.

On fait, toutes les nuits, deux rondes dans chaque rue. La premiere se fait par les Habitans mêmes, tour-à-tour, au nombre de trois, qui ont leur Corps-de-Garde, ou leur Retraite, dans une loge, au milieu de la rue. Les jours solemnels, & tout autre jour où le Magistrat en donne l'ordre, ce Guet dure le jour comme la nuit. On le double même, au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette Garde, ou de lui faire la moindre opposition. L'autre ronde est celle des portes de la rue. Elle est particuliérement établie contre les voleurs & les accidens du feu; mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrêmités de la rue, marchent de tems en tems l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a d'autres Gardes, le long de la Côte, & même à bord des Navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pieces de bois, pour faire connoître leur vigilance; & ce bruit, qui sert à la sûreté des Habitans, nuit beaucoup à leur repos.

Réglemens établis dans chaque rue.

Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, & que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des Navires étrangers, pour empêcher les Habitans de se dérober par la fuite, ou de frauder la Douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vûe un Vaisseau qui met à la voile, on fait, dans chaque quartier, de rigoureuses recherches, pour s'assûrer qu'il n'y manque personne. Le Messager appelle chacun par son nom, & l'oblige de se présenter. Dans les tems suspects, si quelqu'un est appellé, pour ses affaires, d'une rue à une autre, il doit prendre un Passeport de son Ottona, & se faire accompagner d'un homme du Guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une Requête, à l'Ottona de la rue où l'on veut se loger, exposer les raisons qui font desirer ce changement, & joindre au Placet un plat de poisson. L'Ottona ne répond qu'après s'être informé de la profession, du caractere & de la conduite du Suppliant; & qu'après avoir fait demander à chaque Habitant de sa propre rue, s'il consent à recevoir le nouveau Sujet qui se présente. Une opposition grave, fondée sur quelque vice incommode ou scandaleux, fait rejetter la demande. Mais, lorsqu'elle est accordée, il faut que le Suppliant obtienne, de la rue qu'il quitte, un Certificat de vie & de mœurs, & des Lettres de Congé. Il les porte à son nouvel Ottona, qui, le prenant aussi-tôt sous sa protection, & l'incorporant aux Habitans de la rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel Habitant doit traiter la Compagnie, dont il est devenu membre. Il vend ensuite son ancienne Maison, avec le consentement de tous les Habitans de la rue

DESCRIPTION DU JAPON.

où elle eſt ſituée, qui peuvent rejetter un Acheteur inconnu, ou de mauvaiſe réputation. Une condition indiſpenſable, pour celui qui achete, eſt de payer un droit de huit pour cent, & quelquefois de douze. Cette ſomme paſſe dans le tréſor de la rue, au profit commun des Habitans, entre leſquels on en diſtribue également une partie. L'autre eſt employée aux frais communs du Quartier.

Précautions pour voyager.

Un Habitant, qui doit faire un Voyage, prend d'abord un Certificat du Chef de ſa Compagnie; ou, s'il n'eſt pas Propriétaire d'une Maiſon, il le prend de celui à qui la ſienne appartient. Le Certificat porte qu'un tel ſe diſpoſe à partir pour des affaires, qui doivent être déſignées, & que ſon Voyage ſera de telle durée. Cet Ecrit paſſe par les mains de la plûpart des Officiers de la ville, qui le confirment de leur ſceau; & toutes ces formalités ſe font gratuitement, à la réſerve du papier, qui doit être payé au Maſſager, & dont le prix fait une partie de ſes appointemens.

Punition des querelles particulieres.

S'il s'éleve quelque querelle entre les Habitans d'une rue, les voiſins les plus proches ſont obligés de ſéparer les Combattans. Non-ſeulement celui des Adverſaires, qui tueroit l'autre, payeroit ſon crime de ſa tête, n'eut-il fait que ſe défendre; mais les trois familles les plus voiſines du lieu où le meurtre auroit été commis, ſeroient obligées de garder leurs Maiſons, pendant pluſieurs mois: c'eſt-à-dire, qu'après leur avoir donné le tems de faire des proviſions pour la durée de leur châtiment, leurs portes & leurs fenêtres ſeroient abſolument condamnées. Tous les autres Habitans de la rue auroient part auſſi à la punition. Ils ſeroient condamnés à de rudes corvées, plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auroient pû faire, pour arrêter la querelle. Les Chefs de Compagnie ſont toujours punis avec plus de rigueur. Ils ſont reſponſables des membres de leur Compagnie, qui échappent à la Juſtice. Tout Japonois, qui met le ſabre ou le poignard à la main dans une querelle particuliere, quand il n'auroit pas touché ſon Adverſaire, eſt condamné à la mort, s'il eſt dénoncé. On a déja dû remarquer, dans le Journal de Kæmpfer, qu'à la mort du plus ſimple Habitant, les membres de ſa Compagnie ſont appellés, pour rendre témoignage qu'il eſt mort naturellement. A Nangaſaki, & dans quelques endroits du Ximo, l'uſage eſt de viſiter les cadavres, dans la double vûe de s'aſſurer qu'ils n'ont aucune marque de mort violente & de Chriſtianiſme.

Taxes & impoſitions publiques.

On leve peu de taxes ſur les Habitans des villes. Elles ne tombent même que ſur les Propriétaires des Maiſons; parce que les autres ne ſont pas regardés comme des vrais Citoiens, quoiqu'ils faſſent toujours le plus grand nombre. La premiere taxe, nommée Diſiſi, eſt une rente fonciere, qui ſe leve au nom de l'Empereur, dans le cours du huitiéme mois de l'année, ſur toutes les perſonnes qui ont des Maiſons ou des Terrains en propriété, dans l'enceinte d'une ville. Elle ſe régle ſur la longueur. La profondeur n'eſt conſidérée que dans les Maiſons où elle excéde quinze braſſes; mais alors, le ſurplus ne fût il preſque pas ſenſible, on paye le double. 2°. Une eſpece de contribution volontaire, dont perſonne n'oſeroit néanmoins s'exempter, pour faire un préſent au Gouverneur. Elle ſe leve auſſi ſur les Propriétaires des Maiſons; mais elle eſt particuliere à Nangaſaki, comme pluſieurs autres, dont le produit eſt employé à l'honneur des Dieux, & pour leſquelles on

ne force perſonne. Elles ne reviennent que tous les ſept ou huit ans, parce qu'il n'y a, chaque année, qu'un certain nombre de rues qui doivent y contribuer. On oblige ſeulement les Propriétaires des lieux de débauche, à donner tous les ans une certaine ſomme. Ainſi le Japon n'a proprement qu'une taxe Impériale, qui ſe leve ordinairement chaque année. Dans les villes, qui ne ſont pas du Domaine, elle ſe leve au nom des Princes dont elles dépendent immédiatement. Meaco ſeul eſt exempt de toute impoſition, par un Privilege de Tayco-Sama (89).

Gouvernement des Bourgs & des Villages.

Kæmpfer donne pour exemple, de la maniere dont les villages & les bourgs ſont gouvernés, & des levées qui s'y font, ce qui s'obſerve dans le Canton de Nangaſaki. L'adminiſtration de ce Pays, qui eſt borné par les montagnes voiſines, eſt entre les mains d'un Officier qui leve un droit annuel ſur le froment, le riz, & généralement ſur toutes les productions des terres cultivées. A l'égard de celles, qui ſont plantées d'arbres fruitiers, ou deſtinées au jardinage, le droit ſe paye en argent, & monte un peu plus qu'à la moitié de la récolte. Le Fermier doit porter, dans les magaſins de l'Empereur, ce qui revient à ce Prince, & l'évaluation faite par des Experts, qui vont examiner les champs avant la moiſſon. Leur eſtimation ſe fait par conjecture. Les forêts & les bois payent une rente fonciere, à proportion de leur étendue (90).

Loix & ſupplices.

A l'égard des Loix, elles conſiſtent dans les Ordonnances de l'Empereur, & quelques anciennes Conſtitutions, dont on ne peut appeller d'aucun Tribunal. Mais les Princes & les Grands ſont ordinairement à couvert de cette extrême ſévérité. S'ils ſont convaincus de malverſation, la Cour les bannit dans une des deux Iſles qu'on a nommées; ou, ſi le crime eſt capital, leur ſupplice eſt d'avoir le ventre fendu: & lorſque l'Empereur ne leur fait pas grace, toute leur famille doit mourir avec eux. Quand on veut favoriſer le Coupable, on permet à ſon plus proche parent de l'exécuter dans ſa Maiſon; & cette mort, qui n'a rien de honteux pour celui qui la donne, eſt auſſi moins deshonorante pour celui qui la reçoit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plûpart demandent la permiſſion de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un Criminel, qui obtient cette grace, aſſemble ſa famille & ſes amis, ſe pare de ſes plus riches habits, fait un diſcours éloquent ſur ſa ſituation; après quoi, prenant un air tout-à-fait content, il ſe découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux eſt effacé par ce genre de mort. On met le Criminel au rang des braves. Sa famille ne contracte aucune tache, & n'eſt pas dépouillée de ſes biens. Le ſupplice ordinaire du Peuple eſt la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou ſont taillés en pieces à coups de ſabre (91). La rigoureuſe exactitude de ces châ-

(89) Page 130 & ſuivantes.

(90) Page 135.

(91) *Voyez*, au premier Tome de ce Recueil, une figure des exécutions Japonoiſes. Le fameux ſupplice de la Foſſe, exercé ſi ſouvent à l'égard des Chrétiens, conſiſtoit à ſuſpendre le Patient par les pieds, la tête dans une foſſe, où l'on mettoit quelquefois un ſerpent & un chien ſans nourriture. Kæmpfer a fait obſerver, pluſieurs fois, que les Exécuteurs publics ſont les Tanneurs, aidés des Domeſtiques de ceux qui tiennent des Maiſons de débauche.

DESCRIPTION DU JAPON.

timens a plus de force qu'un long Code, pour contenir tous les Ordres de la Nation. D'ailleurs les Princes, les Magiſtrats & les Peres mêmes de famille, décident ſouverainement ſur les procès qui naiſſent dans l'étendue de leur Juriſdiction, & qui n'ont pû ſe terminer par arbitrage. Si la Loi n'eſt pas préciſe en faveur de l'une ou l'autre Partie, c'eſt le bon ſens qui préſide à ces déciſions. Les Reſcrits de l'Empereur ſont exprimés en peu de mots. Jamais il n'apporte de raiſon pour expliquer ſes ordres; & ſouvent même il laiſſe, aux Juges ſubalternes, la détermination de la peine ou du ſupplice. Les Japonois trouvent de la majeſté dans ce ſtyle concis; & le moindre doute, ſur la juſtice & le diſcernement du Souverain, paſſeroit pour un crime.

§ V.

Figure, Habillement, Education, Science, Arts & Caractere des Japonois.

Portrait des Japonois.

LE s Chinois & les Japonois n'ont rien à ſe reprocher du côté de la figure. C'eſt l'expreſſion d'un Hiſtorien qu'on a déja nommé avec éloge (92), & dans lequel on trouve ici diverſes recherches, aſſez agréablement recueillies. En général, les Japonois, dit-il, ſont fort mal faits. Ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois; les jambes groſſes, la taille au-deſſous de la médiocre; le nez court, un peu écraſé & relevé en pointe; les ſourcils épais, les joues plattes, les traits groſſiers, & très peu de barbe, qu'ils ſe raſent ou s'arrachent. Mais cette deſcription ne convient pas à toutes les Provinces. D'ailleurs, la plûpart des grands Seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du viſage. Une fierté noble, qui leur eſt naturelle, & qu'ils ſçavent ſoutenir ſans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les Voyageurs leur attribuent de la beauté. Kæmpfer regarde celles de la Province de Fiſen, comme les plus belles perſonnes de l'Aſie (93), mais il les repréſente fort petites; & l'uſage qu'elles ont, de ſe peindre le viſage, peut faire douter que leurs agrémens ſoient tout-à-fait naturels.

Leur habillement.

L'habillement des Japonois eſt noble & ſimple. Les Grands & tous les Nobles, avec la proportion de leur Ordre, portent des robbes traînantes, de ces belles étoffes de ſoie, à fleurs d'or & d'argent, qui ſe font dans l'Iſle de Fatſiſio, & dans celle de Kamakura. De petites écharpes, qu'ils ont au cou, leur font une eſpece de cravate. Une autre, plus large, leur ſert de ceinture ſur la tunique de deſſous, qui eſt auſſi d'une étoffe très riche. Leurs manches ſont larges & pendantes. Mais les ornemens, dont ils paroiſſent le plus curieux, ſont le ſabre & le poignard, qu'ils paſſent dans leur ceinture, & dont la poignée, & ſouvent même le fourreau, ſont enrichis de perles & de diamans. Les Bourgeois, dont la plûpart ſont Marchands, Artiſans ou Soldats, ont des habits qui ne leur deſcendent qu'à la moitié des jambes, & dont les manches ne paſſent point le coude Le reſte du bras eſt nud, mais

(92) Le Pere de Charlevoix, Tome I. pages 161 & ſuiv. On s'attache particuliérement à lui dans cet Article.

(93) *Voyez* ci-deſſus ſon Journal.

portent

portent tous des armes, & d'une propreté fort recherchée. Ils different encore des perſonnes de qualité, par la forme de leur chevelure, qu'ils ont raſée derriere la tête; au lieu que les Nobles ſe font raſer le haut du front, & laiſſent pendre le reſte de leurs cheveux par derriere, & trouvent tant de grace à cette parure, qu'ils ont preſque toujours la tête découverte. Cependant ils ſe la couvrent, en voyage, d'un grand chapeau de paille, ou de bambou, très proprement travaillé, qui s'attache, ſous le menton, avec de larges bandes de ſoie, doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils ſont tranſparens, legers; & lorſqu'une fois ils ſont mouillés, la pluie ne les pénétre point. Ils ne relevent pas beaucoup l'air des hommes, dont la taille courte & ramaſſée paroît cachée de loin par ces larges coeffures: mais ils ne ſont pas mal aux femmes, qui en uſent même aſſez communément dans les villes. DESCRIPTION DU JAPON.

Elles ſont d'ailleurs plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonoiſes ſont coeffées en cheveux, mais différemment, ſuivant leur condition. Les femmes de l'Ordre inférieur ſe contentent de les relever ſur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Eſpagnoles & les Italiennes. Les Dames laiſſent tomber négligemment leur chevelure ſur le derriere de la tête, où elle eſt nouée en touffe pendante. Au-deſſus de l'oreille, elles ont un poinçon, au bout duquel pend une perle, ou quelque pierre de prix, avec un petit rond de perles à chaque oreille, qui leur donne beaucoup de grace. Leur ceinture eſt large, & ſemée de fleurs & de figures, dont la beauté répond au reſte de l'ajuſtement. Sur quantité de longues veſtes, elles ont une robbe flottante, qui traîne de quelques pieds. C'eſt par le nombre de ces veſtes, qu'on juge de la qualité d'une femme. On aſſure qu'elles montent quelquefois juſqu'à cent, & qu'elles ſont ſi déliées qu'on en peut mettre pluſieurs dans la poche. Les Dames de la premiere qualité ne paroiſſent jamais dans les rues ſans une ſuite nombreuſe. Une troupe de filles, magnifiquement parées, leur portent des mules de prix, des mouchoirs, & toutes ſortes de confitures dans de grands baſſins. Ce cortege eſt precédé des femmes de chambre, qui environnent leur Maîtreſſe; les unes avec des éventails, d'autres avec un paraſol, en forme de dais, dont la crêpine eſt très riche. Les femmes Chrétiennes avoient ſur la tête, en allant à l'Egliſe, un voile, qui non-ſeulement leur couvroit le viſage, mais qui leur pendoit juſqu'aux pieds. L'uſage oblige les Dames, de ne recevoir aucune viſite ſans avoir un linge ſur la tête. Ces viſites ne leur ſont permiſes qu'une fois l'année; & pour peu que les lieux ſoient éloignés, elles ſe font porter dans des Norimons, avec toutes les femmes de leur ſuite. Habits & parure des femmes. Faſte dans leur marche, & leurs viſites.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe changent d'habillement, à meſure qu'ils avancent en âge. Ils ſont tous legérement couverts, & ne portent ordinairement rien ſur la tête. Auſſi les accoutume-t-on de bonne-heure au froid. Toute leur chauſſure conſiſte dans une eſpece de ſandale, qui ne s'attache point & qu'on quitte aiſément. Elles ſont faites indifféremment de peau de cerf, & d'un tiſſu de paille, de jonc, ou de bambou, fort bien travaillé.

Les Japonois ne négligent rien pour cultiver l'eſprit de leurs enfans, & Education des Japonois.

DESCRIPTION DU JAPON.

ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux ſexes. Les femmes ſçavantes ne ſont pas rares au Japon. Ce n'eſt pas du moins le tems qui leur manque, car elles ne doivent ſe mêler d'aucune ſorte d'affaires. Leur inſtruction, comme celle des hommes, commence par le cœur. On les accoutume de bonne heure à ſe conduire par des principes d'honneur & de raiſon.

Langue.

Enſuite on leur apprend leur langue, c'eſt-à-dire, à parler correctement, à bien lire, à bien former les caracteres (94). Ils en font une étude ſérieuſe, qui eſt ſuivie de celle de leur Religion. A celle-ci ſuccede une bonne logique, qui leur apprend à diſcerner le vrai & à raiſonner juſte. On paſſe aux leçons d'Eloquence, de Morale, de Poëſie & de Peinture. Peu de Nations ont plus de génie pour ces beaux Arts.

Qualités de leur eſprit.

Les Japonois ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connoître le cœur humain, & un talent rare pour en remuer tous les reſſorts. Pluſieurs Miſſionnaires, qui avoient entendu leurs Prédications, ont avoué que rien ne leur avoit paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'Eloquence, & qu'il eſt aſſez ordinaire, au Japon, de voir fondre en larmes un nombreux Auditoire. Ils ajoutent que leur Poëſie a des graces ſingulieres. Leur principal talent eſt pour les pieces de Théâtre. Elles ſont diſtribuées, comme les nôtres, en Actes & en Scênes. Un Prologue en

Leur éloquence.

Leur goût pour le Théâtre.

(94) Kæmpfer aſſure que la Langue Japonoiſe eſt originale, qu'elle eſt nette, articulée, diſtincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une ſyllabe. Les Japonois ne peuvent donner à notre H. que le ſon de F. Leurs caracteres ſont groſſiers & informes. Ils ſont poſés les uns ſur les autres en ligne perpendiculaire, comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entre deux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractere eſt un mot, le génie de la langue Japonoiſe exige que les caracteres, qui ſont auſſi des mots, ſoient quelquefois tranſpoſés, & quelquefois joints enſemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet uſage; ce qui eſt ſi néceſſaire, que lorſqu'on imprime, au Japon, des Livres Chinois, on eſt obligé d'ajouter ces mots ou ces particules, pour rendre les Japonois capables de les lire ou de les entendre. A l'égard de l'Ecriture ſçavante, elle eſt à peu près la même à la Chine & au Japon. Elles conſiſte en caracteres ſignificatifs. Les idées ſont attachées à la figure, avant que d'être attachées au ſon par lequel cette figure s'exprime; & de-là vient que ce genre d'écriture eſt compoſé d'un ſi grand nombre de caracteres, parce que chaque caractere n'eſt que l'image de la choſe qu'il repréſente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins ſujette aux ambiguités. La préciſion des idées eſt ſi juſte, que l'on change ces caracteres en avançant en âge ou en dignité. Il en eſt de même des Plantes, & d'une infinité d'autres choſes. On les exprime par différens caracteres, ſuivant leur degré de perfection & leur uſage. Toutes les prieres & les Loix anciennes du Japon, ſurtout celles qui regardent la Religion, ſont dans un langage ſacré & inintelligible. On aſſure que ceux mêmes qui ſe donnent pour Interprêtes des Dieux, ne l'entendent pas plus que les autres. Il y a auſſi deux ſortes d'Alphabet, qui ſont uſités par le Peuple, & qui différent des nôtres, en ce que chaque figure ſignifie non une ſimple lettre, mais une ſyllabe entiere du langage vulgaire. Les Japonois ſe ſervent d'un pinceau pour écrire, & le font avec une viteſſe ſurprenante. On verra, dans l'Article de l'Hiſtoire naturelle, ce qui regarde leur papier.

Ajoutons ici que rien ne cauſe plus de confuſion, dans leurs hiſtoires, que l'uſage où ils ſont de changer ſouvent de noms. Ce changement ſe fait régulierement trois fois. En ſortant de l'adoleſcence, on quitte le nom qu'on avoit reçu à la naiſſance; & celui qu'on prend alors change auſſi dans la vieilleſſe. Mais ceux de la Famille, & celui de la Terre ou de la Principauté qu'on poſſede, demeurent toujours. Lorſqu'on paſſe d'une condition à une autre, on prend encore d'autres noms, qu'on ſubſtitue aux premiers. Ces changemens ſe font avec de grandes cé-

expoſe le plan ; mais ſans toucher au dénouement, où l'on veut toujours que le Spectateur ſoit ſurpris. Les décorations ſont belles, & convenables au ſujet. Les intermédes ſont des Ballets, ou quelque farce bouffonne ; mais, dans les Tragédies & les Comédies, tout eſt rapporté à la Morale. Le ſtyle des premieres a de l'emphaſe & de l'énergie. Elles roulent ordinairement ſur les actions les plus héroïques.

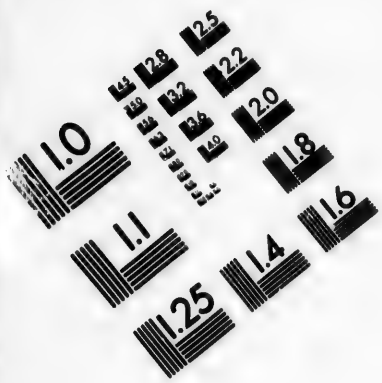
Comédies & Spectacles Japonois.

Les Spectacles publics ſont compoſés de pluſieurs pieces, qui ſe ſuccédent les unes aux autres, & dont le ſujet eſt pris dans l'Hiſtoire des Dieux & des Héros. Leurs Avantures, leurs grands Exploits, leurs intrigues amoureuſes ſont miſes en Vers, & ſe chantent en danſant au ſon de toutes ſortes d'inſtrumens de Muſique. De petites farces ſont les intermédes ; on voit paroître diverſes ſortes de Bouffons, dont les uns diſent mille plaiſanteries, & d'autres, à la maniere des anciens Pantomimes, danſent ſans parler, & s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions & par leurs geſtes, les circonſtances du Sujet qu'ils repréſentent. La Scène eſt ordinairement formée par des Fontaines, des Ponts, des Maiſons, des Jardins, des Arbres, des Montagnes, des Animaux ; tout de grandeur naturelle, & diſpoſé de maniere, que les changemens peuvent ſe faire avec beaucoup de promptitude. Les Acteurs ſont ordinairement (*) de jeunes Garçons, choiſis dans les quartiers qui font la dépenſe du Spectacle, & de jeunes Filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils ſont magnifiquement vêtus, ſuivant la différence de leurs rolles. Les mêmes Scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kæmpfer donne la deſcription de la Place des Spectacles qu'il vit à Nangaſaki. On y avoit élevé, dit-il, un grand Temple de Bambous, avec des aîles au côté. Le Frontiſpice étoit tourné vers la Place. Ce Bâtiment, qui étoit couvert de paille & de branches de Tſugi, reſſembloit aſſez à une Grange. Auſſi ſe propoſoit-on de remettre devant les yeux l'ancienne ſimplicité Japonoiſe. Un grand ſapin s'élevoit à côté de la façade, & les trois autres côtés de la Place étoient diſpoſés en Loges, où l'on avoit ménagé un grand nombre de ſiéges pour les Spectateurs. Les Miniſtres des Dieux s'aſſeient en bon ordre ſur trois bancs, vis-à-vis le Frontiſpice. On reconnoiſſoit les Superieurs, qui étoient ſur le banc le plus élevé, à leur habit noir, & à un bâton court qu'ils portoient pour marque de leur autorité. Quatre Canuſis, d'un rang peu inférieur, étoient ſur le ſecond banc, vêtus de robbes blanches, avec un bonnet noir vernifſé. Tous les autres étoient à peu pres vêtus comme les Canuſis. Les Valets du Temple ſe tenoient derriere leurs Maîtres, tête nue & debout. De l'autre côté de la Place, vis-à-vis du Clergé, les Lieutenans des Gouverneurs étoient aſſis ſous une Tente, un peu au-deſſus du pavé-de-chauſſée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux. Leur devoir, dans ces occaſions, eſt de faire ranger la foule & de contenir la populace. Ils ont encore deux quantité d'Officiers ſubalternes.

Chaque quartier fait à ſon tour la dépenſe des Spectacles.

On vient d'obſerver que ce ſont les différens quartiers de la ville, qui font la dépenſe des grands Spectacles. Ils la font, chacun à leur tour, un certain nombre de fois chaque année. Kæmpfer nous donne une idée pompeuſe de la maniere dont ils amenent, comme en proceſſion, leurs Acteurs

(*) Au nombre de huit, douze ou plus. *Kæmpfer, Tome II. page 145.*



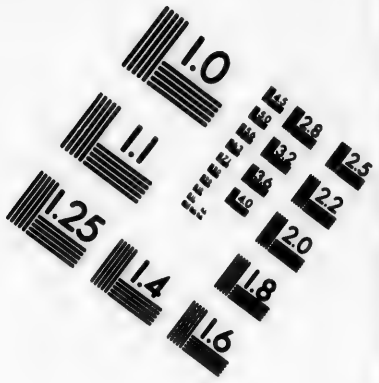
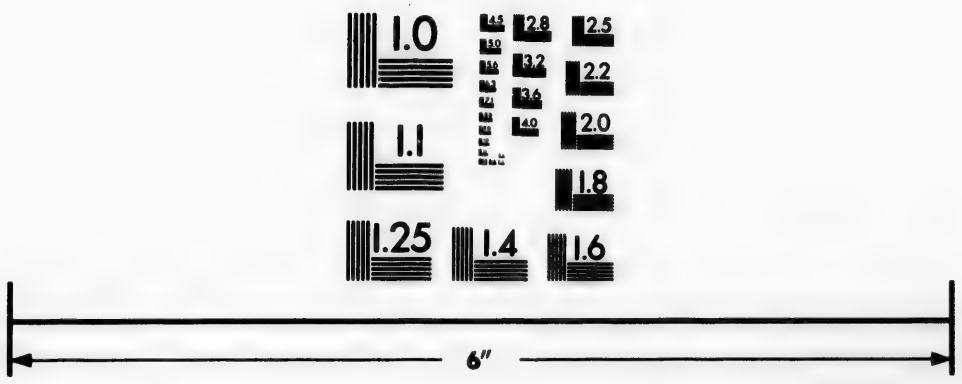
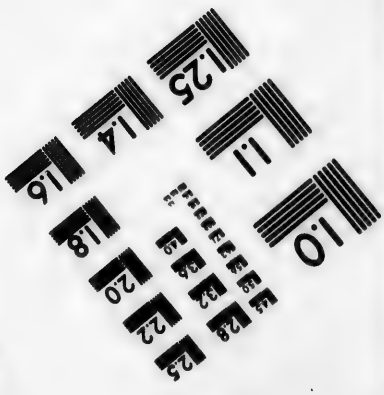


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DESCRIPTION DU JAPON.

& leurs machines. On voit d'abord un dais fort riche, ou un paraſol de ſoie, ſous lequel eſt placé un bouclier, qui offre en gros caracteres le nom de la rue. Il eſt accompagné d'une Muſique, où dominent les flutes de différentes eſpeces, quelques tambourins, des tymbales & des cloches. Ce charivari, qui plaît beaucoup aux Japonois, eſt inſupportable aux Etrangers. Par un uſage fort contraire au nôtre, c'eſt ſur les mouvemens du corps & ſur la danſe, que les airs & le chant ſont reglés. Les danſes ne ſont pas vives; mais, d'ailleurs, elles ne cédent rien aux nôtres. La Muſique eſt ſuivie des machines, & de tout l'appareil de Scène que le quartier doit fournir. Ce qu'il y a de plus peſant eſt porté par des hommes gagés; & le reſte, par des enfans du quartier, mis fort proprement. Enſuite viennent les Acteurs, ſuivis des Habitans du quartier, tous en habits de cérémonie. La marche eſt fermée par un nombre conſidérable de gens du bas ordre, qui portent des bancs ou des nattes, & qui marchent deux à deux. Les danſes & les Spectacles de chaque rue durent ordinairement trois quarts d'heure (*); après quoi la proceſſion s'en retourne dans le même ordre qu'elle eſt venue (**).

Durée des Scènes.

(*) Kæmpfer, Tome II. pages 143 & ſuivantes.

(**) On ne prendroit pas une juſte idée du génie des Japonois, ſi l'on ne joignoit ici les douze Scènes auxquelles Kæmpfer aſſiſta.

Premiere Scène. On voyoit huit Filles avec des habits de couleur, brochés de grandes fleurs blanches. Elles portoient de grands chapeaux, comme pour les défendre de l'ardeur du Soleil, avec des éventails & des fleurs à la main. Elles danſoient tour à tour, & de tems en tems elles étoient relevées par deux vieilles femmes qui danſoient dans un autre équipage.

Deuxiéme Scène. Un Jardin couvert de belles fleurs; une chaumiere au milieu, d'où ſortirent, d'un ſaut, huit jeunes filles habillées de blanc & de rouge, danſant avec des éventails, des cannes, & des paniers de fleurs. Elles étoient relevées par une fort bonne Actrice qui danſoit ſeule.

Troiſiéme Scène. Huit chars de triomphe, avec des bœufs au timon, de différentes couleurs, mais repréſentés fort naturellement, & traînés par de jeunes garçons richement vêtus. Ces chars portoient un arbre de Tſubaki en fleur; une Montagne couverte d'arbres; une Forêt de Bambous, avec un tygre, qu'on y voyoit tapi; un Fardeau de paille; un Arbre entier, avec ſes branches & ſes racines; une Baleine, ſous un rocher, à demi couverte d'eau. On vit, à la fin, une autre Montagne, dont le ſommet offroit un jeune homme vivant & magnifiquement mis, ſous un abricotier couvert de fleurs. Elle étoit traînée auſſi par de jeunes garçons.

Quatriéme Scène. Des Danſeurs, qui jouoient leur rolle entre ſix carreaux de fleurs, avec un arbre verd. Neuf autres jeunes garçons, chacun avec deux épées & un mouſquet. Une danſe de Payſans.

Cinquiéme Scène. Une Montagne, portée ſur les épaules de quantité d'hommes. Une Fontaine & une Allée, un grand Tonneau & une Maiſon, qui parurent ſucceſſivement. Deux Geants maſqués, avec des têtes d'une prodigieuſe groſſeur, repreſentant des Divinités Indiennes. Ils furent abordés par un troiſiéme, d'une taille encore plus monſtrueuſe, qui ſortit de la Montagne, armé d'une épée fort large. Celui-ci étoit ſuivi de ſept Chinois, qui ſortirent en ſautant de la même Montagne, & qui danſerent avec les Geants. Après la Danſe, le Géant monſtrueux mit en pieces le tonneau, d'où ſortit un jeune garçon fort bien mis, qui fit une belle harangue, & qui ſe mit enſuite à danſer avec le Géant. Cependant trois Singes, de grandeur naturelle, avec des têtes de poiſſon, ſortirent adroitement de la Fontaine, & danſerent autour, contrefaiſant la danſe du Géant & du jeune Garçon.

Sixiéme Scène. Un arc de triomphe rond, à la Chinoiſe; une Maiſon de Campagne & un Jardin; une danſe de dix jeunes Garçons armés, & vêtus de robbes doublées de verd, de jaune, & de bleu, avec des hautes-chauſſes d'une forme particuliere. Un Arlequin, qui ſauta parmi eux, & qui dit mille bouf-

Description du Japon.

On attribue aux Peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau eſt fort délicat ; mais ils s'appliquent peu aux Portraits. Ils ſe bornent aux figures d'oiſeaux, de fleurs, & d'autres productions de la nature. C'eſt toujours ſur de ſimples feuilles de papier qu'ils les tracent. Elles ſe vendent quelquefois juſqu'à trois & quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vû d'eux, en Europe, que des Ouvrages fort groſſiers, il n'en faut pas conclure que ce récit ſoit exageré, parce que les peintures de cette perfection ſe conſervent fort ſoigneuſement dans les Cabinets. On parle de leur Muſique avec moins d'éloges. Ils ont peu de méthode ; & leurs voix, ni leurs inſtrumens, ne méritent point d'attention.

Livres & Bibliotheques.

Ils compoſent beaucoup de Livres, & leurs Bibliothéques ſont nombreu-

fonneries. Cette Scène fut terminée par deux Danſeurs, en habits étrangers, qui vinrent du Jardin en danſant.

Septiéme Scène. Une Montagne couverte de Bambous & de Sapins, avec douze autres arbres en fleur, chacun de différente eſpece. Une ſuite nombreuſe de gens magnifiquement vêtus. Enſuite deux perſonnes habillées de blanc, & huit autres de jaune, danſant & battant des cloches. Sept autres, qui ſuccéderent, & qui danſerent avec des pots de fleurs ſur la tête.

Huitiéme Scène. Le train pompeux d'un Prince voyageant avec ſon fils, repreſenté fort au naturel par de jeunes Garçons.

Neuviéme Scène. Une Maiſon verte, au travers & tout autour de laquelle danſoient dix jeunes Garçons, vêtus de robbes noires ; chacun, d'abord, avec deux épées, enſuite avec des fleurs, des fleches, & des piques. Ils étoient relevés par des intermédes de Bouffons. Enfin leurs Valets, portant des boëtes ſur leurs épaules, entremêlerent leurs ſauts & leurs danſes avec celles de leurs Maîtres.

Dixiéme Scène Un Théâtre placé près d'une colline couverte d'arbres. Un jeune homme vêtu de noir & de jaune parut ſur le théâtre, parla, & joua un rolle qui dura une demie heure ; tandis que huit autres jeunes Garçons, en robbes de différentes couleurs, exécuterent une danſe ; chacun ſeul d'abord, enſuite avec un Compagnon, & puis tous enſemble. Un Singe, qui ſauta de la colline, vint finir la Scène par divers tours.

Onziéme Scène. Un jeune Sauteur, fort bien fait, devant lequel on plaça une table, en forme d'échaffaut, avec huit marches pour y monter, & huit de l'autre côté pour en deſcendre. On mit un Bambou creux au travers de l'échaffaut, & une porte, qui avoit un trou rond d'environ deux empans & demi de diamétre. Le Sauteur fit pluſieurs tours qui ſurprirent Kæmpfer. Un des plus étonnans fut de ſauter, de la diſtance d'environ trois toiſes, au travers du trou de la porte, quoique le diamétre du trou fût beaucoup moins grand que celui du chapeau qu'il portoit.

Douziéme Scène. Pluſieurs machines d'une grandeur énorme, exactement ſemblables, en grandeur & en couleur, à ce qu'on avoit voulu repreſenter ; mais toutes d'une matiere ſi mince, que chacune étoit portée par un ſeul homme. Outre ce fardeau, chaque Porteur avoit un grand tambour, qui lui pendoit par devant, ſur lequel d'autres hommes frappoient avec des cloches. Ils traverſerent ainſi le Théâtre en danſant, mais ſans pouvoir ſauter bien haut, parce que leur fardeau, quoique ſi leger par ſa matiere, étoit ſi lourd & ſi incommode par ſa grandeur, qu'ils furent obligés pluſieurs fois de reprendre haleine. Ce qu'ils portoient ſur leur dos, étoit ; 1°. Un Puits, avec tous les inſtrumens néceſſaires pour éteindre le feu. 2°. Une grande cloche d'Egliſe, avec toute ſa charpente, & un dragon deſſus, pour ornement. 3°. Une Montagne couverte de neige, avec un aigle au ſommet. 4°. Un canon de fonte, de vingt-quatre livres de balle, avec ſon affut & tout ſon train. 5°. Un grand coffre de Mer, empacqueté dans douze balles de paille, à la maniere du pays. 6°. Une baleine, dans un baſſin de grandeur proportionnée. 7°. Diverſes charges de coquillages & de fruits, &c. Enſuite, pour former le contraſte, d'autres hommes ſuccédoient avec ce qu'il y a réellement de plus leger ; c'eſt-à dire, l'un avec un ſimple coquillage, l'autre avec un fruit, une fleur, une plume, &c. *Kæmpfer, ubi ſuprà, page 148.*

DESCRIPTION DU JAPON.

ſes. Tous ces Ouvrages regardent la Morale, l'Hiſtoire, la Religion & la Médecine. Leur Hiſtorien aſſure qu'ils n'en ont aucun de Juriſprudence (95), quoiqu'il leur attribue quelques conſtitutions, en petit nombre,

(95) *Ubi ſuprà*, p. 177. Cependant le Traducteur de Kæmpfer nomme le *Sikki-Mokac*, qui eſt un Traité des Loix Japonoiſes, & le *Kiuſai*, qui traite des Coutumes civiles. Kæmpfer apporta du Japon pluſieurs Livres, qu'il donna au Chevalier Hans-Sloane. Leurs Titres feront une Note curieuſe.

1. *Nippon-Odaiki.* Ce ſont les Annales du Japon, qui contiennent l'origine, les regnes, & les actions remarquables des Empereurs, depuis Syn-Mu, juſqu'à notre tems.

2. *Nippon-Okaitſu*; c'eſt-à-dire, mot pour mot, premiers traits de l'Hiſtoire des grandes choſes du Japon.

3. *Tai-Fee-Ki.* C'eſt l'Hiſtoire d'une guerre qui dura quarante ans, entre les Maiſons de Fecki & de Gendſi, & qui finit par l'extirpation de la premiere. L'Ouvrage entier eſt diviſé en quatre-vingt parties, qu'on relie d'ordinaire en quarante volumes.

4. *Fee-Mono-Guttari*; ou Diſcours ſur les affaires de Fecki, qui roule ſur le même ſujet que le précédent.

5. *Oſacca-Mono-Gattari*, ou Diſcours ſur les affaires d'Oſacca. C'eſt l'Hiſtoire de pluſieurs guerres inteſtines du Japon.

6. *Simabaraki*, ou *Simabaragaſen*; c'eſt-à-dire, Relation de la guerre de Simabara, qui contient les efforts de trente-ſept mille Chrétiens, pour ſe défendre dans une Forteresſe de ce nom, où leur deſtruction totale acheva celle du Chriſtianiſme au Japon. Cet Ouvrage & le précédent ont été traduits par Kæmpfer, & les Manuſcrits ſont dans le même lieu.

7. *Sin-Dai-Ki*, Hiſtoire des Dieux du Japon, qui y étoient adorés anciennement.

8. *Ten-Sin-Ki.* Hiſtoire particuliere de la vie & des actions héroïques de Ten-Sin, qui eſt le chef des Sintos, Dieux Japonois.

9. *Nippon-Idſumi*, non Kuni-Oojaſijro; c'eſt-à-dire, Guerres des Dieux, à Oojaſijro, dans la Province d'Idſuini.

10. *Dai-Fanja-Firamitz*, ou Traité des Dieux adorés par la Secte des Budſoiſtes.

11 & 12. Le *Sikki-Moku* & le *Kiuſai*, deux Livres de Juriſprudence qu'on a déja nommés.

13. *Soogakf.* C'eſt un Traité qui contient les préceptes de Morale, enſeignés & pratiqués par les Stutoiſtes, Secte de Philoſophes Japonois.

14. *Fontsjo-Oin-Fiſi*; c'eſt-à dire, mot pour mot, Ouvrage de l'ombre du Cerifier Japonois. C'eſt un Traité de l'art de gouverner; qu'Itakura-Suvono-Cami, ancien Gouverneur de Meaco, compoſa, dans ſa vieilleſſe, à l'ombre d'un grand Cerifier de ſon Jardin.

15. Tſure-Dſure-Joſijdano-Kenko; Ouvrage de Morale d'un Officier militaire, qui embraſſa la vie Monaſtique.

16. *Faku-Nin-Isju*, c'eſt-à-dire, Vers de cent Poëtes. C'eſt un Recueil de Poëſies, de la Cour Eccléſiaſtique de Jedo.

17. Kojogun. Traité du Gouvernement du Japon.

18. Nipponki. Deſcription des principales curioſités du Japon.

19. Sitzi-Joſſu. Deſcription géographique de l'Empire du Japon. C'eſt d'après ce Livre, que Kæmpfer a donné celles qu'on a rapportées ici ſur ſon témoignage.

20. Deſcription de la Cour du Dairi, avec cent habillemens différens des perſonnes qui la compoſent.

21. Jedo-Kagami. Deſcription de la Cour de Jedo, avec une liſte de tous les Officiers du Cuboſama & de leurs revenus.

22. Sikki. Chronique Chinoiſe, qui contient une Deſcription des principaux événemens de l'Hiſtoire de la Chine.

23. *Monnengojomi*, c'eſt-à-dire, Almanac pour dix mille ans, qui contient un calcul des jours heureux ou malheureux, ſuivant l'influence des Signes céleſtes.

23. *Dſiokiri.* C'eſt un Almanac. Ceux du Japon ont ordinairement huit pouces de hauteur & cinq pieds de longueur.

24. Oſajo. Traité des Elémens, des Mondes, des Cieux, des Etoiles, des Comètes, des Météores, &c.

25. *Kinnodſui.* Herbier Japonois, où l'on trouve les figures de près de cinq cens Plantes & Arbres qui croiſſent au Japon, avec leurs noms & leurs uſages. Il contient auſſi un Livre des Quadrupedes, un Livre des Oiſeaux, & deux Livres de Poiſſons, de Coquillages & d'Inſectes, avec les figures; un Traité d'Anatomie, & les figures des parties du corps humain; un Livre de Minéraux, Pierres foſſiles, Coraux, &c.; deux

dit-il, mais bien faites, & fidellement obſervées, parce que la moindre contravention eſt punie avec rigueur.

DESCRIPTION DU JAPON. Sciences ſpeculatives.

Si l'on excepte les matieres de Religion, qui exercent continuellement les Miniſtres, il ne paroît pas que les Japonois cultivent beaucoup les Sciences ſpéculatives. Ils ſont peu verſés dans ce qui concerne les Mathématiques, la ſimple Métaphyſique, & même la Phyſique. Ils ne connoiſſent pas mieux le Ciel. Leurs Epoques, leurs Elemens, la maniere dont ils partagent les heures, & dont ils comptent leurs années, ne donnent pas une haute idée de leurs combinaiſons & de leurs calculs.

Calculs des tems.

Ils ont trois ſortes d'Epoques, dont la premiere commence avec le regne de Syn-Mu, leur premier Empereur, & précéde, comme on l'a déja remarqué, l'Ere Chrétienne de ſix cens ſoixante ans. Ils ont reçu les deux autres des Chinois. L'une, qui ſe nomme Nengo, fut inventée à la Chine, pour mettre plus de certitude dans la Chronologie, & fut introduite au Japon, ſous le regne du trente-ſixiéme Dairi. Elle comprend un certain nombre d'années, qui eſt rarement au-deſſus de vingt, & très ſouvent au-deſſous. C'eſt au Dairi à l'établir, à lui choiſir un nom & une figure, & à la faire ceſſer pour en ſubſtituer une autre. Il la datte toujours de quelque événement remarquable, tel qu'un changement d'importance, dans la Religion ou l'Etat, dont elle ſert à conſerver le ſouvenir. Son plus grand uſage eſt dans les Almanacs, les ordres des Princes, les Proclamations, les Journaux & les dattes des Lettres. Elle s'employe auſſi dans les Livres imprimés, ſurtout dans ceux qui ont rapport à l'Hiſtoire: mais on y ajoute l'année courante de la premiere Epoque. Le nouveau Nengo commence toujours avec la nouvelle année, quoiqu'il ait été ſouvent inſtitué pluſieurs mois auparavant. Quelquefois auſſi, on ſe ſert encore du Nengo précédent, dans le titre des Livres & des Ecrits; irrégularité qui vient, ſuivant la conjecture de Kæmpfer, ou de ce que les Peuples n'approuvent point la nouvelle figure, ou de ce que dans un ſi grand Empire, elle ne peut être notifiée tout d'un coup. L'autre Epoque Chinoiſe, que les Japonois ont adoptée, conſiſte en

Livres des habits Japonois, & plus de quatre cens figures d'outils, d'armes, & de meubles.

26. *Kennei-Tſioofo-Ki-Mokurokf*, ou Inſtruction pour les Familles, qui renferme tout ce qui appartient aux beſoins de la vie.

27. Deux Livres concernant l'Architecture, où ſont repreſentées pluſieurs Forteresſes, Temples, Maiſons, Jardins, grands chemins, Puits, &c.

28. Un Traité d'Agriculture, avec les figures des inſtrumens en uſage au Japon.

29. *Dodſutski.* Livre qui contient divers Routiers, pour l'uſage des Voyageurs. On y trouve les diſtances des Places, le prix des vivres & des Voitures, & les figures de pluſieurs Bâtimens qu'on rencontre ſur les routes.

30. Trois Livres de Blazon, qui contiennent les Armoiries du Japon, & celles des Princes & des Grands de l'Empire.

31. Un Dictionnaire, qui contient cinq mille caracteres, & pluſieurs Livres, qui repréſentent diverſes figures des caracteres Japonois ſimples & compoſés.

32. Une Mappemonde Japonoiſe, large de deux pieds, & longue de quatre pieds trois pouces. Pluſieurs Cartes du Japon, qui ont deux pieds trois pouces de large, & ſix pieds & demi de long. Une Carte de la Chine, diviſée en Provinces.

33. Divers Plans, tels que ceux de Jedo, de Meaco, de Nangaſaki, & de ſon Territoire, d'Oſacca, &c.

34. Cinquante vûes de pluſieurs Temples fameux, Châteaux, & autres Edifices Japonois.

DESCRIPTION DU JAPON.

Cycles ou Périodes, de ſoixante années, qui ſe forment d'une combinaiſon des douze Signes céleſtes, avec les lettres de leurs noms. Les caracteres de ces douze Signes, combinés cinq fois avec ceux des dix Elemens, ou ces dix Elemens ſix fois, avec les Signes céleſtes, produiſent ſoixante figures compoſées, ou ſoixante caracteres, dont chacun ſe prend pour une année. Après l'expiration des ſoixante années, un nouveau Cycle commence. A l'aide de cette Epoque, les Hiſtoires & la Chronologie du Japon s'accordent toujours avec celles de la Chine, avec cette différence que les Chinois marquent non-ſeulement l'année, mais le nombre du Cycle, ce qui n'eſt point en uſage au Japon. Kæmpfer obſerve que cette diverſité vient peut-être de l'orgueil des Japonois, qui ne veulent pas avoir ſans ceſſe, devant les yeux, une longue ſuite de Cycles Chinois, écoulés avant l'origine de leur Monarchie.

Signes céleſtes.

Les douzes Signes céleſtes, ſuivant les Japonois, qui les nomment *Jetta*, ſont; 1°. Ne, ou le Souris, 2°. Us, le Taureau; 3°. Torra, ou le Tigre; 4°. Ow, ou le Lievre; 5°. Tats, ou le Dragon; 6°. Mi, ou le Serpent; 7°. Uma, ou le Cheval; 8°. Tſitſuſe, ou le Mouton; 9°. Jeſai, ou le Singe; 10°. Torri, ou le Coq; 11°. In, ou le Chien; 12°. I, ou le Verrat.

Diviſion du jour & de ſes parties.

Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour naturel, & aux douze parties, dont ils compoſent chaque heure; ce qui les met en état de marquer exactement, dans leurs Hiſtoires, non-ſeulement quel jour, mais à quelle heure, & même à quelle partie de l'heure un fait eſt arrivé. Cependant ce qu'ils appellent jour, eſt l'eſpace de tems qui s'écoule entre le Lever du Soleil & ſon Coucher. Ils le diviſent en ſix parties égales, comme la nuit en ſix autres; d'où il arrive que, ſuivant la ſaiſon, les heures ſont plus longues ou plus courtes.

E'lémens.

A l'égard des Elemens, ils en comptent dix, parce que ce nombre eſt néceſſaire pour faire réſulter ſa combinaiſon avec les Signes céleſtes, dans un Cycle de ſoixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui ſont le Bois, le Feu, la Terre, la Mine & l'Eau, déſignés par deux ſortes de caracteres qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le Solſtice d'Hyver & l'Equinoxe du Printems, vers le cinquiéme jour de Février. Mais, comme ils ſont d'une ſuperſtition extrême à célébrer le jour de la nouvelle Lune, ils commencent ordinairement l'année, par la Lune qui précéde ou qui ſuit immédiatement le cinq de Février. Leurs mois ſont Lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize Lunes; de ſorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont ſept que Kæmpfer nomme Biſſextiles (96).

Année, & ſes différences.

Les Marchands Japonois ont une Arithmétique aſſez ſimple, & qui n'en eſt pas moins ſûre. Ils ſe ſervent d'une table, ſur laquelle ils placent des bâtons, ſurmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations; à-peu-près comme les Chinois, deſquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Académies pour l'éducation de la Jeuneſſe.

Les Sçavans du Japon ſont les Miniſtres de la Religion du Pays. Ils ſont chargés ſeuls de l'éducation de la Jeuneſſe, qui demeurent chez eux juſqu'à

(96) Kæmpfer, Tome I. pages 148 & précédentes; ou le Pere Charlevoix, d'après lui, *pages* 174 & *précédentes*.

l'âge

l'âge de quatorze ans. Ces Académies ſont en grand nombre. On lit, dans les Lettres de Saint François Xavier, que, de ſon tems, il y en avoit quatre aux environs de Meaco, dont chacune n'avoit pas moins de trois ou quatre mille Ecoliers, & qu'elles n'approchoient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuſe de l'Empire. Les Filles ſont élevées de même, dans des Communautés de leur ſexe.

DESCRIPTION DU JAPON.

Auſſi-tôt que les jeunes gens ſont retournés à la Maiſon paternelle, on les forme aux exercices de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; & cette cérémonie, qui eſt une vraie fête, fait connoître que la guerre eſt la paſſion dominante de leur Nation. Ils ſe perfectionnent bientôt dans cette Science. Les premiers Européens, qui leur porterent des armes à feu, furent ſurpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en ſervir. Tout Japonois eſt né ſoldat. Ces Inſulaires ne ſont véritablement jaloux que de leurs armes. Ils ne les quittent que pendant le ſommeil; encore les mettent-ils ſur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occaſion, quoique rien ne ſoit plus étroitement défendu dans les villes. Ce Réglement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de deſordres.

Premiers exercices des jeunes gens.

Les faſtes de l'Empire ſont compoſés dans la Cour du Dairi. C'eſt l'occupation des Princes & des Princeſſes du ſang Impérial. On en tire des copies, qui ne s'impriment qu'après un certain tems, & qui ſe gardent ſoigneuſement dans le Palais. On attribue, à cette réſerve, le ſilence des Miſſionnaires ſur l'ancienne Hiſtoire d'un Pays, dont ils ne pouvoient douter que les différentes révolutions n'euſſent pû faire le ſujet d'un ouvrage intéreſſant (97).

Faſtes de l'Empire.

La Médecine eſt plus en honneur, au Japon, que la Chirurgie. Nos Voyageurs ne parlent même d'aucun Chirurgien de profeſſion. Mais les Médecins embraſſent toutes les parties de l'Art, qui regarde la vie & la ſanté des hommes. Ils ſe font ſuivre, par-tout, d'un Valet, avec une caſſette qui a douze tiroirs, & dans chacun deſquels ils ont cent quarante-quatre petits ſachets d'herbes & de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la Science du poulx. On aſſure qu'après avoir examiné, pendant une demie heure, le poulx d'un Malade, ils connoiſſent les cauſes & tous les ſymptômes du mal. Ils ne ſont pas fatiguans par la multitude des remédes; mais on ne s'accommoderoit point de leur méthode en Europe. Ils ne tirent jamais de ſang aux Malades. Ils ne leur donnent rien à manger qui ſoit cuit, parce qu'ils ſuppoſent qu'un eſtomac affoibli ne peut rien digerer qui ne ſoit dans ſon état naturel. Ils ne leur refuſent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature, toujours ſage, malgré les déſordres des humeurs, ne deſire rien qui puiſſe lui nuire. Leur plus grande attention eſt à prévenir les maladies, par l'uſage fréquent du bain.

Médecine Japonoiſe.

Celle qui paſſe pour la plus commune au Japon, eſt une eſpece de Colique, particuliere à cet Empire. Les Etrangers n'y ſont pas moins ſujets, lorſqu'ils commencent à boire du Sakki, liqueur du Pays, qui a la conſi-

Colique particuliere au Japon, aiguilles d'or qu'on emploie pour la guérir.

(97) Cette réflexion eſt de l'Hiſtorien du Japon. Mais elle ſuppoſe qu'il n'y a de fond à faire que ſur les Ecrivains de la Cour; puiſque la Nation en a d'ailleurs un grand nombre.

DESCRIPTION DU JAPON.

ſtence du vin d'Eſpagne, & qui ſe fait avec du riz. Quelques ſymptômes de cette maladie reſſemblent beaucoup à ceux de la *Paſſion* hiſterique. Elle met ſouvent le Malade dans la crainte d'être ſuffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aînes juſqu'aux côtes, eſt cruellement tiraillée; & quelquefois, après de longues douleurs, il ſurvient des tumeurs dangereuſes en divers endroits du corps, ſurtout aux teſticules & aux fondemens. La méthode, qu'on employe communément, pour la guériſon du mal, n'eſt pas moins ſinguliere que le mal même. On ſe ſert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi pouce; les unes avec un petit marteau, & d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération ſe fait ſur le ventre, à la région du foie, & demande neuf trous en trois rangs, à la diſtance d'un demi pouce l'un l'un de l'autre. Kæmpfer, qui s'étend beaucoup ſur les circonſtances de la ponction (98), rend témoignage que les douleurs ceſſent preſqu'auſſi-tôt, *comme ſi c'étoit*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe & le degré de dureté qui conviennent, eſt connu de peu de perſonnes, & fait une profeſſion particuliere, qui ne peut être exercée qu'avec des Lettres Patentes de l'Empereur.

Fameux cauſtique, nommé Moxa.

Les Japonois ont, pour la même maladie, & pour quantité d'autres, un Cauſtique, dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité. Il n'eſt pas moins eſtimé des Chinois, & de toutes les Nations qui ſont en commerce avec eux. L'uſage en eſt ſi fréquent, que l'application s'en faiſant d'ordinaire le long de l'épine du dos & des deux côtés, juſqu'aux reins, il n'y a perſonne, au Japon, qui n'ait le dos cicatriſé, comme s'il avoit été fouetté cruellement. Ce Cauſtique ſe nomme Moxa (99). C'eſt un duvet doux, aſſez ſemblable à la filaſſe du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aiſément, quoiqu'il brûle avec lenteur, & qui donne une chaleur moderée. Il ſe fait de feuilles ſéchées, de l'armoiſe ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeuneſſe de la plante, & qu'on expoſe long tems au grand air. Sa brûlure ſe fait à peine ſentir. Elle paſſe pour un remede ſi certain, & pour un préſervatif ſi puiſſant, que toute la Nation Japonoiſe étant perſuadée de ſa vertu, on accorde, aux Malheureux mêmes qui ſont condamnés à une priſon perpétuelle, la permiſſion de ſortir une fois en ſix mois, pour ſe faire appliquer le Moxa.

De quoi il eſt compoſé.

Trois ſortes de petites veroles.

Les Japonois diſtinguent trois ſortes de petites Veroles; la premiere, qui reſſemble à celle de l'Europe; & la ſeconde, qui ne differe pas de ce que nous nommons la rougeole; mais la troiſiéme eſt particuliere au Japon. Elle conſiſte dans un grand nombre de puſtules aqueuſes, qui paroiſſent venir des boiſſons froides, dont l'uſage eſt commun dans ces Iſles. Mais ces trois maladies ſont traitées peu ſérieuſement. Le reméde ordinaire eſt d'envelopper le Malade d'un drap rouge. Lorſque les enfans du ſang Impérial en ſont attaqués, non-ſeulement leur lit & leur chambre doivent être garnis de rouge; mais ceux qui approchent d'eux doivent être en habits de la même couleur.

Arts méchaniques.

Les Arts Méchaniques ſont fort cultivés dans toutes les Parties du Japon. Ils y ſont venus de la Chine; mais ſi les Japonois n'ont preſque rien in-

(98) Dans l'Appendice ou le Supplément à l'Hiſtoire du Japon Tome III. pages 274 & ſuivantes.

(99) *Ibidem*. pages 282. & ſuivantes.

venté, ils ſont capables de donner la derniere perfection à tout ce qui ſort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure & la cizelure. Leur papier l'emporte beaucoup ſur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la fineſſe & la propreté des étoffes de Fatſiſio & de Kamakura. La porcelaine du Japon eſt célebre par ſa beauté. Les ſabres y ſont d'une trempe admirable. Le vernis des Japonois eſt au-deſſus de tous les autres, & ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils ſurpaſſent tous les Indiens dans la compoſition de leurs liqueurs & dans l'apprêt des viandes. Mais leur induſtrie & leur application éclatent particuliérement dans la culture des terres, dont ils ne laiſſent pas un ſeul pouce inutile.

DESCRIPTION DU JAPON.

On n'a repréſenté juſqu'ici les Japonois que par les dehors & par des qualités acquiſes, qui ne peuvent ſervir à la connoiſſance de leur caractere. Kæmpfer déclare plus d'une fois qu'il les regarde comme une Nation ſpirituelle. Mais, ſuivant l'obſervation de leur nouvel Hiſtorien, c'eſt en donner une idée fort imparfaite. Ce Voyageur ne s'eſt pas étendu ſur leur portrait, parce qu'il n'avoit pas vécu aſſez familiérement avec eux pour les connoître à fond. Peut-être a-t-il étudié les productions du pays, avec plus de ſoin que les Miſſionnaires. Il ſe fait honneur d'avoir trouvé le ſecret de fouiller dans leurs Archives. Il a vû les Grands comme en ſpectacle, c'eſt-à-dire, environnés de tout leur faſte. Il a traité avec des Officiers publics, avec des Facteurs & des Commis; mais il n'a pû pénétrer dans leur cœur, parce que cette étude ſuppoſe des ouvertures que les Japonois ne peuvent plus avoir pour les Etrangers. C'eſt donc aux anciens Miſſionnaires, à ceux qui ont mené long-tems une vie paiſible au Japon, & qui ont appris à connoître les Habitans dans un commerce libre, qu'il faut ſe fier uniquement de la peinture de leur caractere. L'Hiſtorien que je cite a pris ſoin de recueillir, dans ces excellentes ſources, de quoi former un parallele des Japonois & des Chinois, dont je crois pouvoir détacher ici ce qui regarde les premiers. Des couleurs ſi fidéles ſerviront bien mieux, dit-il, à les faire connoître, que divers traits d'oppoſition, de leurs mœurs avec les nôtres, qu'on a ramaſſés avec affectation, & d'où l'on a cru pouvoir conclure qu'ils devoient être appellés nos *Antipodes moraux.* » Prendre le blanc pour la couleur du » deuil, & le noir pour celle qui marque la joie; monter à cheval à droi- » te, par la raiſon que dans une action ſi noble il ne faut point appuyer » ſur le pied gauche; ſe revêtir de ſes habits de cérémonie dans la Mai- » ſon, & les quitter quand on en ſort, &c. Ce ſont de purs uſages, qui » n'ont aucun rapport à la maniere de penſer, & qui en ont encore moins » aux ſentimens du cœur, d'où réſulte le véritable caractere (1).

Caractere des Japonois.

Kæmpfer n'a pû le connoître parfaitement.

De quelle ſource on le tire.

L'honneur eſt le principe ſur lequel roulent tous les mouvemens des Japonois. De-là naiſſent la plûpart de leurs vertus & de leurs défauts. Ils ſont ouverts, droits, bons amis, fideles juſqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, ſans attachement pour les richeſſes; ce qui leur fait regarder le Commerce comme une profeſſion vile: auſſi n'y a-t-il point de Peuple policé, qui ſoit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté, que produit l'indépendance, que la vertu rend reſpectable, & qui éleva ſi fort les

Qualités communes au Japon.

(1) Hiſtoire du Japon. Tome I. pages 125 & ſuivantes.

DESCRIPTION DU JAPON.

premiers Romains au-deſſus des autres hommes. On ne trouve, chez le commun des Japonois, que le pur néceſſaire ; mais tout y eſt d'une propreté charmante, & leur viſage reſpire un contentement parfait & un ſouverain mépris du ſuperflu. Toutes les richeſſes de ce puiſſant Etat ſont entre les mains des Princes & des Grands, qui ſçavent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin ; & l'Hiſtoire des plus opulentes Monarchies n'offre rien, en ce genre, qui ſoit au-deſſus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'eſt que le Peuple n'en conçoit pas d'envie. S'il arrive même qu'un Seigneur, par quelque accident funeſte, ou pour s'être attiré la diſgrace du Prince, tombe dans l'indigence, il n'eſt ni moins fier, ni moins reſpecté que dans ſa plus brillante fortune ; & la miſere ne le portera point à ſe mésailler. Le point d'honneur eſt également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du Peuple s'offenſe de quelque terme un peu moins meſuré, de la part même d'un Seigneur, & ſe croit en droit de faire éclater ſon reſſentiment ; d'où il arrive que chacun eſt ſur ſes gardes, & que le reſpect eſt mutuel dans toutes les conditions. Il en eſt de même de la grandeur d'ame, de la force d'eſprit, de la nobleſſe des ſentimens, du zéle pour la Patrie, du mépris de la vie, & d'une certaine audace que tout Japonois porte marquée ſur ſon viſage, & qui l'excite à tout entreprendre (2).

Grandeur d'ame répandue dans toutes les conditions.

Les droits de l'amitié ne ſont pas moins ſacrés au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Un Japonois ne connoît point de périls, lorſqu'il eſt queſtion de défendre ou de ſervir ſon ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront pas un Coupable de nommer ſes Complices. Qu'un Inconnu même ſe jette entre [illegible] bras de quelqu'un & le prie de lui conſerver la vie & l'honneur, celui dont on implore ainſi la protection y employera ſon ſang & ſon bien, ſans s'embarraſſer des ſuites, ni de ce que ſa femme & ſes enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médiſans, les grands parleurs, ſont au Japon dans un ſouverain mépris ; ils y paſſent pour gens ſans courage, ou qui penſent peu. On n'y ſouffre point les jeux de haſard, parce qu'on les regarde comme un trafic ſordide & contraire à l'honneur. Dans les hommages que le Japonois rend à ſes Dieux, & dans le reſpect qu'il

Noble fermeté.

(2) L'Auteur en cite des exemples. Un Gentilhomme du Fingo avoit une femme d'une beauté rare. L'Empereur le ſçut, & lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il ſe fit amener ſa veuve, & voulut l'obliger de demeurer au Palais. Elle parut ſenſible à cet honneur ; mais elle demanda trente jours, pour pleurer ſon mari, & la permiſſion de régaler ſes Parens. L'Empereur y conſentit, & voulut être du feſtin. En ſortant de table, la Dame s'approcha d'un balcon ; & feignant de s'y appuyer, elle ſe précipita d'un fort haut étage où la fête s'étoit célébrée.—— Un Seigneur devint éperdûment amoureux d'une fille, qu'il avoit enlevée à la veuve d'un Soldat. La mere, apprenant la fortune de ſa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque ſecours dans ſa miſere. Cet écrit fut découvert entre les mains de la fille, par le Seigneur, qui voulut abſolument le lire. Dans la néceſſité de découvrir la honte de ſa mere, elle prit le parti d'avaller le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalouſie porta le Seigneur à lui faire ouvrir le goſier. Il fut inſtruit ; & dans ſa douleur, il ne trouva point d'autre ſoulagement que de faire venir la mere, qu'il entretint dans l'abondance juſqu'à ſa mort.—— Une ſervante, qui ſe crut deshonorée d'avoir donné quelque ſujet de rire à ſes dépens, ſe prit le ſein, ſe le porta, dit l'Auteur, à la bouche, ſe l'arracha avec les dents, & mourut ſur l'heure. *Hiſtoire du Japon, Tome I. pages* 130 & 131.

porte à ceux dont le caractere ou le rang exige de la soumission, il n'est pas aisé de juger lequel des trois grands motifs, de la Religion, du naturel & de l'éducation, y a le plus de part. Il en faut excepter néanmoins la soumission pour ses Princes, dans laquelle il n'est retenu ordinairement que par la force & la crainte; mais on peut dire que c'est bien moins la faute des Sujets que celle des Souverains, qui prennent des airs trop fastueux pour un Peuple naturellement fier & porté à l'indépendance, quoique capable de fléchir par raison, & de s'en faire une de la nécessité. DESCRIPTION DU JAPON.

Cependant la même Nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages. Malgré sa vie dure & sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution. Mais il est facile de ramener un Japonois de ses égaremens. Il est vertueux par sentiment. Autres qualités du caractere Japonois.

Il est naturellement religieux & docile. Il aime la vérité, qui le condamne. Il convient des excès qu'on lui fait reconnoître. Il veut être instruit de ses obligations & de ses défauts; & l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un Domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. Enfin, la mauvaise foi est en horreur au Japon, & le mensonge le plus leger y est puni de mort. Chacun y donne, à la Religion, tout ce qu'il croit devoir aux principes de celle dont il fait profession; il ne lui manque que de bien prendre son parti, personne n'y fait servir la Religion à ses intérêts; & dans ceux mêmes, qui ne croyant pas aux Dieux du pays, ne laissent pas de leur rendre un culte extérieur, c'est amour de l'ordre, c'est crainte de scandaliser le Peuple, auquel ils croient ce frein nécessaire. On n'a pas d'exemple qu'un Japonois ait blasphêmé ses Dieux. Rarement on l'entend se plaindre. Dans les plus grands revers ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un pere condamne son fils à la mort sans changer de visage, & sans cesser néanmoins de paroître pere. Les exemples en sont si communs, qu'ils ne s'attirent plus d'attention. Si quelqu'un sçait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer. Il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vûe la résolution de s'en vanger. Si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils; & toutes ces précautions ne regardent que la sûreté de la vengeance, car elle s'exerce toujours noblement. Jamais le Japonois n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille & de sang froid.

Il s'estime infiniment, & son mépris est souverain pour les Etrangers; non-seulement par l'idée qu'il a de sa Nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne & qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gayeté féroce, & qu'il se donne volontairement pour le plus leger sujet. Le peu de cas qu'il fait de sa propre vie le rend cruel à l'égard des autres, sans en excepter ses proches; dur & inhumain pour les foibles & les infirmes; leger & inconstant par caprice & par mépris. On l'a nommé, avec assez de raison, l'Anglois de l'Asie.

Le commerce de la vie est fort aisé au Japon. Les manieres des Japonois, leur tour d'esprit, un certain air libre & naturel les rendent propres à la société, & les rapprochent beaucoup des Nations les plus polies de l'Europe. Kæmpfer attribue, à la conformité de mœurs & de caractere, les pro- Commerce de la vie.

DESCRIPTION DU JAPON.

grès ſurprenans que les Portugais firent d'abord dans cet Empire, pour l'avantage de leur Commerce. Il fait conſiſter cette reſſemblance dans beaucoup d'affabilité, & dans un mêlange agréable de gravité & d'enjoûment. D'ailleurs on voit, dans les Lettres des premiers Miſſionnaires du Japon, que la maniere dont ils étoient reçus des Grands & des Petits n'avoit rien d'étranger ni de gêné.

Bonté de naturel des Japonois.

Enfin, pour dernier trait, leur Hiſtorien joint la bonté du naturel à la nobleſſe & à l'élévation de leur cœur. Les Seigneurs, les Peres & les Maris ont droit de vie & de mort ſur leurs Vaſſaux, leurs Femmes & leurs Enfans. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même pour leurs Domeſtiques. A la vérité, comme les Maîtres répondent des fautes de ceux qui les ſervent, ils ont ſur eux tant d'autorité, que s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, il leur ſuffit, pour être abſous, de prouver la juſtice de leur emportement. Cependant c'eſt bien moins la crainte que l'amour, qui retient chacun dans le devoir. Les ſentimens du cœur, dans ces Inſulaires, ſont tout à la fois ſi nobles & ſi tendres, que Saint François Xavier n'en parloit qu'avec admiration. » Je ne ſçaurois finir, dit-il dans une de ſes » Lettres, lorſque je parle des Japonois, qui ſont véritablement les délices » de mon cœur. Ses ſucceſſeurs ont tenu le même langage. Un de ces anciens Apôtres nous apprend que les nouveaux Chrétiens étoient extrêmement ſenſibles aux moindres témoignages d'amitié; que les plus pauvres, après avoir travaillé pour eux tout un jour, étoient tranſportés de joye s'il les voyoient contens; qu'au contraire ils étoient affligés des plus ſimples marques de froideur & d'indifférence; enfin, que de legers offices, rendus à des Particuliers, attiroient ſouvent, aux Miſſionnaires, des remercimens de la part même des Magiſtrats Payens. On ajoute qu'un ſi beau fond s'enrichit encore par l'excellence de la culture. Le ſoin des peres & des meres pour l'éducation de leurs enfans, & l'exactitude des Prêtres pour inſtruire les Peuples des principes de la Religion & de la Morale, ne peuvent aller plus loin, & n'ont rien d'égal que l'amour, le reſpect & la ſoumiſſion des enfans pour les Auteurs de la naiſſance, & que la vénération des Peuples pour les Miniſtres des Dieux. La Foi Chrétienne avoit perfectionné de ſi vertueux ſentimens (3).

(3) Le Pere de Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve, dit il, dans un Mémoire de l'année 1604, & dont l'Auteur avoit été témoin oculaire. Une femme étoit reſtée veuve avec trois garçons, & ne ſubſiſtoit que de leur travail. Mais comme ils ne pouvoient gagner aſſez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange réſolution, dans la ſeule vûe de mettre leur mere à ſon aiſe. On avoit publié, depuis peu, que quiconque livreroit un Voleur à la Juſtice recevroit une ſomme aſſez conſidérable. Ils convinrent entr'eux qu'un des trois paſſeroit pour Voleur, & que les deux autres le meneroient au Juge. Ils tirerent au ſort, qui tomba ſur le plus jeune. Ses freres le lient & le conduiſent comme un Criminel. Le Magiſtrat l'interroge. Il répond qu'il a volé. On le jette en priſon; & ceux qui l'ont livré touchent la ſomme promiſe Leur cœur s'attendriſſant alors ſur le danger d'une ſi chere victime, ils trouvent le moien d'entrer dans la priſon, & ne ſe croyant vûs de perſonne, ils s'abandonnent à toute leur tendreſſe. Un Officier, que le haſard rendit témoin de leurs embraſſemens & de leurs larmes, fut extrêmement ſurpris de ce ſpectacle. Il fait ſuivre les deux Délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait ſi ſingulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étoient entrés dans une Maiſon, & qu'on leur avoit entendu faire le récit de leur avanture à une

DESCRIPTION DU JAPON.

Avec un caractere ſi aimable, il n'eſt pas ſurprenant que les Japonois ſoient fort ſenſibles aux plaiſirs de la ſociété. Ils ſe donnent mutuellement à manger, avec une ſorte de magnificence, qui ne préjudicie point à la ſobriété. Ce qu'il y a d'incommode dans leurs feſtins, c'eſt un cérémonial qui ne finit point; mais il s'exerce avec autant d'ordre que de propreté. Dans un grand nombre de Domeſtiques, on n'entend pas une parole, & l'on ne remarque pas la moindre confuſion. Les plats ſont ornés de rubans de ſoie. On ne ſert pas un oiſeau qui n'ait le bec & les pattes dorées. Tout le reſte eſt orné à proportion. La Fête eſt ordinairement accompagnée de muſique. En un mot, il ne manque rien à la ſatisfaction des yeux & des oreilles; mais on a dû remarquer, dans le Journal de Kæmpfer (4), qu'il n'y a point d'excès à craindre du côté de la bonne chere.

Agrémens de la Société.

Bon ordre des Feſtins.

L'Hiſtorien, dont j'emprunte la plûpart de ces traits, ajoute, avec complaiſance, que ce qui releve, dans les Japonois, l'éclat d'un ſi grand nombre de qualité diſtinguées, c'eſt un ſentiment de Religion qui naît avec eux, & dont la vivacité ſurpaſſe l'opinion qu'on peut s'en former. On a dû long-tems, à cette heureuſe diſpoſition, les merveilleux progrès du Chriſtianiſme dans leurs Iſles. Elle y a fait autant de Saints que de Chrétiens. Leur grandeur d'ame & le mépris qu'ils font de la vie, avoient fait prendre, à leur zéle pour la Foi, un caractere héroïque, dont les traits ne s'effaceront jamais dans les Faſtes de l'Egliſe. En effet ces deux qualités les éleveront toujours au-deſſus de toutes les autres Nations de l'Aſie. Leurs Hiſtoires ſont remplies d'événemens qui nous retracent les plus grandes actions des Ro-

Le caractere des Japonois a contribué aux progrès du Chriſtianiſme dans leurs Iſles.

femme, qui étoit leur mere; qu'à cette nouvelle elle avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ſes enfans de reporter la ſomme qu'ils avoient reçue, en proteſtant qu'elle aimoit mieux mourir de faim que de prolonger ſes jours aux dépens de ceux de ſon fils. Le Juge informé, conçoit autant de pitié que d'admiration. Il fait venir ſon Priſonnier, il recommence les interrogations; & le trouvant ferme à ſe reconnoître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embraſſe tendrement, il ſe hâte d'aller faire ſon rapport au Cuboſama, qui charmé d'une action ſi héroïque, voulut voir les trois freres, les combla de careſſes, aſſigna au plus jeune quinze cens écus de rente, & cinq cens à chacun des deux autres. *Hiſtoire du Japon*, *Tome I. page* 143.

Le point d'honneur ne porte pas ce Peuple à des actions moins extraordinaires. Kæmpfer raconte que deux Gentilshommes s'étant rencontrés ſur un eſcalier du Palais Impérial, leurs épées ſe frotterent l'une contre l'autre. Celui qui deſcendoit s'offença de cet accident. L'autre s'excuſa, en proteſtant que c'étoit l'effet du haſard. Il ajoûta que le malheur après tout n'étoit pas grand; que ce n'étoit que deux épées qui s'étoient touchées, & que l'une valoit bien l'autre. Je vais vous faire voir, reprit le premier, la différence qu'il y a de l'une à l'autre; & ſur le champ, il tire ſon poignard & s'ouvre le ventre. Le ſecond, ſans réplique, monte en diligence pour ſervir ſur la table de l'Empereur, un plat qu'il tenoit en main, revient enſuite; & trouvant ſon Adverſaire, qui expiroit, il lui dit qu'il l'auroit prévenu, s'il n'eût pas été occupé du ſervice du Prince, mais qu'il le ſuivroit de près, pour lui faire voir que ſon épée valoit bien la ſienne. Auſſitôt, il ſe fendit le ventre, & tomba mort. Le Pere de Charlevoix n'oſe décider s'il y a plus de fureur dans cette action, que dans celle de deux Européens, qui ſe coupent la gorge en duel. *Ubi ſup.* page 146.

(4) On a vû, dans le Journal de Kæmpfer, qu'à Fiogo, petite ville de la Province de Setz, un Japonois ſe fit enterrer ſous les fondemens d'un Ouvrage public, qui avoit été renverſé pluſieurs fois par des orages, pour appaiſer les Dieux, à la colere deſquels on attribuoit les obſtacles. Quelques Auteurs en comptent trente, qui ſe dévouerent dans cette occaſion.

DESCRIPTION DU JAPON.

Il ne nuit point à leur repos, non plus que leur Gouvernement.

mains. Ils ont eu leurs Décius, leurs Sevolas, & leurs Coclés. Des hommes qui portent ſi loin le mépris de la vie, ſont capables de tout oſer; & de-là vient auſſi l'acharnement qui paroît dans toutes leurs guerres. Cependant on n'en doit pas conclure, avec pluſieurs de nos Ecrivains, que leur Empire eſt auſſi agité que la mer qui l'environne. Il eſt vrai, ſuivant la remarque de leur Hiſtorien, qu'à juger de leurs diſpoſitions par ce qui s'y eſt paſſé depuis la fin du ſeiziéme ſiécle juſques vers le milieu du ſuivant, on pourroit croire que, ſi leur genie belliqueux les a toujours garantis d'une Domination étrangere (5), les défauts de leur Gouvernement expoſent l'Etat à de continuelles révolutions. Mais vouloir inférer, de ce qui eſt arrivé ſous deux ou trois regnes, que le Japon eſt mal gouverné, ce ſeroit prétendre, comme s'exprime le même Hiſtorien, qu'un homme n'eſt pas d'une bonne conſtitution, parce qu'il a eſſuié une longue & fâcheuſe maladie. Mais, quand il y auroit quelque défaut dans la forme de leur Gouvernement, il ne ſçauroit être reproché à ceux qui s'y trouvent aſſujettis; & les déſordres qu'il a cauſés ne tombent point ſur une Nation, dont une des principales vertus eſt la ſoumiſſion & la fidélité pour ſes Maîtres.

§ VI.

Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, Jardins, Chemins, Voitures & Bâteaux du Japon.

Idée générale des Villes.

LA plûpart des Villes du Japon ſont bien bâties & fort peuplées. On en compte, ſuivant Kæmpfer, juſqu'à treize mille, dont il eut l'occaſion de voir trente-trois dans ſon Voyage à la Cour. Les rues en ſont généralement régulieres. Elles s'étendent en droite ligne & ſe coupent à angles droits. Chaque Ville n'a que deux portes, qui ne ſont pas plus remarquables par leur beauté, que celles qui ſont au bout de chaque rue, & qu'on ferme réguliérement toutes les nuits, mais aux deux côtés deſquelles on éleve, quelquefois, pour l'ornement, des pans de muraille, qui ne s'étendent pas bien loin. Dans les grandes Villes, & dans celles qui ſont la réſidence de quelque Prince, ces deux portes ſont plus ornées, mieux entretenues, & ſoigneuſement gardées. Le reſte eſt ordinairement tout ouvert, ou quelquefois ceint d'une haie ou d'un foſſé. Les Villes frontieres du Domaine Impérial ne ſont guéres mieux fortifiées que les autres; mais dans les paſſages étroits qui y conduiſent, & qu'il eſt difficile d'éviter, elles ſont défendues par de bonnes portes, avec une Garde nombreuſe, qui n'y laiſſe entrer perſonne ſans examen (6).

Place & Poteaux qui ſervent à la publication des ordres.

Toutes les Villes ont une Place fermée de grilles, qui ſe nomme Fudanoiſiuſi, d'où l'on annonce, au Peuple, la *Volonté ſuprême*, comme les Ja-

(5) Les Annales du Japon racontent deux tentatives des Tartares ſur cet Empire; & Marc Pol, qui étoit alors à la Cour de la Chine, en parle auſſi dans ſes Relations. Elles n'eurent aucun ſuccès. Les Japonois ſeroient plus capables de faire des Conquêtes, s'ils n'étoient perſuadés qu'elles ſeroient nuiſibles à leur repos.

(6) Kæmpfer, Tome II. pages 220, 221.

ponois

ponois s'expriment, c'eſt-à-dire, les Edits & les Ordres particuliers de l'Empereur. C'eſt le Seigneur, ou le Gouverneur de la Province, qui les fait publier en ſon propre nom; & pour l'inſtruction des Paſſans, ils ſont écrits en gros caracteres ſur une planche quarrée, longue d'un pied ou deux, attachée au-deſſus d'un Poteau, qui a pour le moins deux toiſes de hauteur. Les principales de ces planches contiennent l'Edit qui regarde le Chriſtianiſme: mais, comme les Seigneurs y placent auſſi leurs propres Ordres, le nombre en eſt quelquefois ſi grand, qu'il eſt preſqu'impoſſible de les voir, & de les lire tous. On place quelquefois, ſur le Poteau, des pieces de monnoie, qui doivent être la récompenſe de ceux qui donneront des lumieres ſur ce qu'on veut découvrir. On trouve de ces Poteaux, juſques dans les villages & ſur les grandes routes.

DESCRIPTION DU JAPON.

Les Maiſons des Particuliers, dans les Villes, ne doivent point avoir plus de ſix toiſes de hauteur; & rarement ſont-elles ſi hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des Magaſins. Les Palais mêmes des Empereurs n'ont qu'un étage, quoiqu'on en voie quelquefois deux, aux Maiſons particulieres. C'eſt la crainte des tremblemens de terre, aſſez fréquens au Japon, qui aſſujettit les Habitans à cette méthode. Mais, ſi ces Edifices ne peuvent être comparés aux nôtres, pour la ſolidité, ni pour l'élevation, ils ne leur cédent rien pour la commodité ni pour l'agrément. Preſque toutes les Maiſons du Japon ſont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez-de-chauſſée, eſt élevé de quatre ou cinq pieds, pour le garantir de l'humidité. Il ne paroît pas que l'uſage des caves y ſoit connu. Kæmpfer a déja fait remarquer que, pour précaution contre le feu, chaque Maiſon doit avoir un endroit ſéparé, & fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles ſont de planches, & couvertes de groſſes nattes, qui ſont jointes avec beaucoup d'art.

Deſcription des Maiſons Japonoiſes.

Les Maiſons des perſonnes de diſtinction ſont diviſées en deux appartemens; l'un pour les femmes, qui ne ſe montre que rarement; l'autre ouvert, pour les uſages communs de la vie & de la ſociété. La plus belle porcelaine, ces Cabinets, ces coffres ſi renommés, ne ſervent point dans les Salles où tout le monde eſt reçu. On les tient dans des lieux plus ſûrs; & le reſte de la Maiſon eſt orné de porcelaines communes, de pots pleins de thé, de peintures, d'armes & d'armoiries. Le plancher eſt couvert de nattes doubles & bien rembourrées, dont les bordures ſont des franges & des broderies. Chaque natte, ſuivant la Loi, doit avoir une toiſe de longueur, ſur une demie de largeur. La grandeur d'une chambre, comme on l'a déja fait obſerver, ſe meſure par le nombre des nattes.

Les deux appartemens, qui diviſent le corps de la Maiſon, ſont compoſés de pluſieurs chambres, ſéparées, comme on l'a vû dans le Palais même de l'Empereur, par de ſimples cloiſons, ou plutôt par des eſpeces de paravents, qu'on peut avancer ou reculer, pour élargir les chambres, ou les rétrécir, ſuivant le beſoin. Dans les Maiſons les plus magnifiques, les cloiſons & les portes des chambres ſont couvertes de papier; mais il eſt orné de fleurs d'or ou d'argent, quelquefois de peintures, dont le platfond eſt toujours embelli. Il n'y a pas un coin qui n'offre quelque choſe de riant. A la vérité, tous ces agrémens coûtent peu; & l'on n'y employe que des matériaux

Appartemens & meubles.

DESCRIPTION DU JAPON.

communs. Cependant on obſerve qu'ils contribuent, autant que la poſition des appartemens, à rendre les Maiſons fort ſaines. Premiérement, tout eſt de ſapin & de cedre. En ſecond lieu, les fenêtres ſont tellement ouvertes, qu'en faiſant changer de place aux cloiſons, on donne à l'air un paſſage libre. Le toît, qu'on couvre de planches ou de bardeau, eſt ſoutenu par de groſſes poutres; & ſi la Maiſon a deux étages, le ſecond eſt toujours bâti plus ſolidement que le premier. L'expérience a fait connoître qu'un Edifice en réſiſte mieux aux tremblemens de terre. Les dehors n'ont rien d'agréable pour la conſtruction; mais les planches, qui forment les murailles, ſont enduites d'une terre graſſe & de pluſieurs couches de vernis. Les toîts mêmes en ſont couverts. Ce vernis eſt relevé de dorures & de peintures. Les fenêtres ſont chargées de pots de fleurs; & l'on y ſupplée par des fleurs artificielles, lorſque la nature en refuſe d'autres. Dans l'intérieur, le vernis n'eſt pas plus épargné. Les portes, les poteaux, une galerie, qui regne ordinairement ſur le derriere de chaque Maiſon, & d'où l'on deſcend dans le jardin, en ſont revêtues; & ſi le bois eſt ſi beau qu'on n'en veuille pas cacher les veines & les nuances, on ſe contente d'une couche legere & d'un vernis tranſparent. On ne trouve, dans les chambres, ni bancs, ni chaiſes. L'uſage, au Japon, comme dans tout le reſte de l'Aſie, eſt de s'aſſeoir à terre; &, pour ménager les nattes, on quitte, en entrant dans la Maiſon, les ſandales, qui ſont la chauſſure du pays. Ces mêmes nattes ſervent de lit pour le ſommeil, avec une machine de bois qui tient lieu d'oreiller. Mais les perſonnes aiſées y étendent un riche tapis. L'oreiller eſt un petit coffre, de forme à-peu-près cubique, compoſé de ſix petits ais, joints fort proprement & verniſſés. La plûpart des autres uſtenciles ſont d'un bois mince, revêtu d'un vernis épais, dont la couleur eſt un rouge foncé. Les fenêtres ſont de papier, avec des volets de bois en dedans & en dehors; mais on ne les ferme que la nuit, & jamais ils ne paroiſſent pendant le jour. Leur unique uſage eſt de fermer la Maiſon, du côté de la cour & de la galerie.

Ornemens exterieurs.

Ornemens des Salles de Compagnie.

La Salle, où l'on reçoit compagnie, a toujours une grande armoire vis-à-vis la porte; & c'eſt contre cette armoire, qu'on place les perſonnes dont on reçoit la viſite. A côté eſt un buffet, ſur lequel on met quelques Livres qui traitent de Religion. La porte eſt accompagnée d'un balcon, par lequel, ſans ſe lever du lieu où l'on eſt aſſis, la vûe donne ſur la campagne, ou ſur la rue, ou ſur le jardin. Comme les cheminées ne ſont pas en uſage au Japon, on ménage, ſous le plancher des plus grandes chambres, un trou quarré & muré, qu'on remplit de charbons allumés, ou de cendre chaude, & qui donne une chaleur ſuffiſante. Quelquefois on met, ſur ce foier, une table baſſe, qu'on couvre d'un tapis, ſur lequel on ſe tient aſſis dans le grand froid. Si la chambre n'a point de foier, on y ſupplée par des pots de cuivre & de terre, qui produiſent le même effet. Au lieu de pincettes, on ſe ſert de barres de fer pour attiſer le feu, avec autant d'adreſſe qu'on uſe de deux petits bâtons pour manger.

Meubles d'amuſement.

Dans les Maiſons des Grands, ou des perſonnes fort riches, & dans les grandes Hôtelleries, on trouve quantité de choſes curieuſes, qui ſervent d'amuſement. C'eſt premiérement un grand papier, bordé d'un cadre de broderie fort riche, qui contient la figure d'une Divinité, ou de quelque per-

ſonne renommée par ſa vertu. Le pinceau en paroît groſſier ; mais les traits en ſont hardis, & ſi fidéles, qu'on eſt frappé de la reſſemblance. Quelquefois, au lieu d'un Portrait, on ſe contente de tracer, ſur le papier, une Sentence Morale de quelque fameux Philoſophe, ou d'un Poëte célébre. On voit, d'un autre côté, des peintures qui repréſentent de vieux Chinois en groteſque, des arbres, des payſages. On voit des pots de fleurs, qu'on a ſoin de changer, ſuivant la ſaiſon, & d'entrelaſſer de branches, avec un art & un goût ſurprenant ; des caſſolettes de cuivre, jettées en moule, dans la forme d'une grue, d'un lion, ou de quelque autre animal, & toujours d'un travail exquis ; des pieces d'un bois rare, dont les veines & les couleurs ſe font admirer par leur diſpoſition, ſoit qu'elles ſoient l'ouvrage de la nature ou de l'art ; des toilettes de rezeau, ou des étoffes à ramage, parfaitement travaillées, ſemblables à celles dont on orne les balcons, les fenêtres, le haut des portes & les Paravents ; enfin de la vaiſſelle, des porcelaines, & d'autres uſtenciles, rangés en fort bel ordre.

DESCRIPTION DU JAPON.

Mais ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes Maiſons, c'eſt le Jardin, avec ſes ornemens. Tous les Voyageurs conviennent qu'on ne ſe laſſe point d'en admirer la magnificence & le goût. Il occupe tout l'eſpace, qui eſt derriere la Maiſon. Il eſt ordinairement quarré & muré, en maniere de citerne ; ce qui fait juger que le terrain eſt creuſé à quelque profondeur. On y deſcend par une galerie, qui avance derriere la Maiſon, & qui eſt terminée par des bains ; car les Japonois ont l'uſage de ſe baigner & de ſe faire ſuer tous les jours au ſoir.

Jardins Japonois, & leurs ſingularités.

Une partie du jardin eſt pavée de pierres rondes, de diverſes couleurs, qu'on prend au fond des rivieres, & ſur le bord de la mer. Le reſte eſt couvert de gravier, qui ſe nettoie ſoigneuſement. Dans toutes les autres parties, il regne une apparence de déſordre, qui eſt d'un agrément infini. Les plus grandes pierres occupent le milieu, & forment une allée, dans laquelle on peut ſe promener. Des plantes, qui portent des fleurs, entre leſquelles il y en a toujours quelqu'une de rare, ſont diſpoſées d'eſpace en eſpace, & forment la plus agréable variété. A l'un des coins du quarré, un petit rocher, parfaitement imité de la nature, orné de figures d'oiſeaux, ou d'inſectes d'airain, offre une caſcade, formée par un petit ruiſſeau, qui ſe précipite avec un doux murmure. Il eſt accompagné d'un petit bois, planté à la main, & compoſé d'arbres qui peuvent croître fort près les uns des autres. Enfin, l'on trouve, dans un autre endroit, un petit vivier, environné d'arbres & rempli de poiſſon. Si le terrain ne permet pas d'y faire un jardin de cette forme, on y ſupplée par des arbres à fruits, tels que des pruniers, des cerifiers, ou des abricotiers. Kæmpfer ajoute qu'on a ſoin de les greffer, non pour en rendre le fruit meilleur, mais pour y faire croître les fleurs avec plus d'abondance. Ces arbres ſont d'autant plus eſtimés, qu'ils ſont plus vieux, plus tortus & plus difformes. On en laiſſe quelquefois croître aſſez les branches, pour les faire entrer dans les chambres : mais l'uſage ordinaire eſt de les ébrancher, pour leur faire porter des fleurs plus larges & en plus grand nombre. Elles ſont en effet d'une grandeur ſinguliere, ſouvent doubles, & d'un très bel incarnat. Dans les petites Maiſons, qui ne peuvent pas même avoir de ces arbres, on pratique une ou-

DESCRIPTION DU JAPON.

verture ; où l'on entretient, dans une cuve pleine d'eau, des poiſſons qui ont la queue dorée ou argentée. On y ajoute quelques pots à fleurs, ou certains arbres nains, qui croiſſent aiſément dans le plus mauvais terrain, pourvû que la racine ſoit toujours dans l'eau. Le peuple même en plante ſouvent de cette eſpece, devant les portes des Maiſons.

Maiſons des Bourgs & des Villages.

Les Bourgs & les Villages, dont Kæmpfer fait monter le nombre juſqu'à neuf cens mille huit cens cinquante-huit, & qui ſont ordinairement ſitués le long des grands chemins, paroiſſent fort peuplés, ſurtout dans la grande Iſle de Nipon. La plûpart ne conſiſtent que dans une double rangée de Maiſons, mais ſi longue que, d'un Village à l'autre, il n'y a preſque point de ſéparation. Ainſi toutes les routes un peu fréquentées n'offrent, des deux côtés, qu'une ſuite continuelle de Maiſons. Celles des ſimples Payſans méritent peu de remarque. Elles ſont compoſées de quatre murailles baſſes, couvertes d'un toît de chaume ou de bardeau. Sur le derriere, le plancher eſt un peu plus élevé, parce que c'eſt la partie du foier. Tout le reſte eſt couvert de nattes aſſez propres. Derriere la porte de la rue, qui eſt toujours ouverte, on voit pendre une rangée de groſſes cordes, qui forment une eſpece de jalouſie, au travers de laquelle on peut voir ſans être vû. Les apparences ne font pas juger avantageuſement de la richeſſe de ces Maiſons ; mais, avec quelques proviſions de riz, de racines & de légumes, tous les Habitans ſubſiſtent, ſe portent bien & vivent contens. On ne ceſſe pas d'admirer, au Japon, le nombre de boutiques, qui ſe trouvent dans toutes les Villes & juſques dans les moindres Villages ; & l'on a peine à comprendre comment un Pays ſéparé du reſte du Monde, & qui n'a qu'un fort petit Commerce au-dehors, en peut faire un ſi grand dans ſon propre ſein.

Commerce ſurprenant dans l'intérieur du Japon.

On a fait obſerver que hors des Villes & des Villages, & toujours à l'Occident, il y a des Places deſtinées à l'exécution des Criminels. Il eſt aiſé de les reconnoître, aux poteaux & aux inſtrumens qu'on y laiſſe, pour inſpirer de la terreur aux Paſſans.

Châteaux des Princes & des Seigneurs Japonois.

Les Châteaux des Princes ſont ordinairement ſitués, ou ſur les bords des grandes rivieres, ou dans quelque endroit élevé ; & la plûpart occupent un fort grand terrain, avec trois enceintes, dont chacune a ſon foſſé, une muraille de pierre ou de terre, & une porte fortifiée. Le centre, qui ſert de logement au Maître, eſt relevé par une tour blanche & quarrée, à trois étages, dont le toît forme une ſorte de couronne ou de guirlande. Les Gentilshommes, les Intendans, les Sécretaires & les autres Officiers, ſont logés dans la ſeconde enceinte ; les Soldats & les Valets, dans la premiere. Tous les eſpaces vuides ſont cultivés, & l'on y ſeme du riz. La totalité des Edifices, qui ſont relevées par une profuſion de peintures & de vernis, les murailles, qui ſont blanchies, les baſtions, les portes, au-deſſus deſquelles il y a toujours quelque petit Bâtiment, & la tour du centre, forment, de loin, une aſſez belle Perſpective. Le dehors offre ordinairement une Place, où ſe fait la revûe des troupes. Kæmpfer obſerve que, pour un pays où le canon n'eſt preſque pas en uſage, les Fortifications de ces Châteaux ſont aſſez bonnes. Quoique les Seigneurs ſoient obligés de les entretenir ſoigneuſement, ils ont beſoin d'une permiſſion expreſſe de l'Empereur, pour faire relever les parties qui tombent par quelque accident. Elle s'accorde très rarement,

parce qu'aujoujourd'hui la politique des Monarques Japonois ne ſouffre plus qu'on bâtiſſe de nouveaux Châteaux. Du tems de Kæmpfer, le nombre en étoit déja réduit à cent quarante-ſix, dans toute l'étendue de l'Empire; la plûpart à la porte des grandes Villes.

DESCRIPTION DU JAPON.

On a vû, dans le Journal du même Voyageur, la Deſcription du Château Impérial de Jedo.

Ses obſervations, ſur les grands Chemins, dans ſon premier Voyage à la Cour, ont déja dû faire prendre une haute idée de cette partie de la Police du Japon. Il a fait remarquer que non-ſeulement les Provinces, mais les Diſtricts particuliers ſont ſéparés par de belles routes, dont la plûpart ont tant de largeur, que les plus grands trains des Princes & des Seigneurs peuvent s'y croiſer ſans déſordre; que, dans les Iſles fréquentées, les diſtances ſont marquées réguliérement, & que toutes ces marques commencent à ſe compter depuis le grand Pont de Jedo, qui ſe nomme par excellence Niponba, ou le Pont du Japon; qu'à l'extrêmité de chaque Province & de chaque Diſtrict, on apprend, par des inſcriptions en gros caracteres, quel eſt le canton, quelles ſont les terres où l'on ſe trouve, & de combien de millles, la Ville, ou le Château le plus proche en eſt éloigné. Les moindres chemins ſont bordés de ſapins ou d'autres arbres, & rafraîchis par des fontaines. On y a creuſé des foſſés & des canaux, pour en faire écouler les eaux dans les terres baſſes. On y a conſtruit des digues, pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourroient cauſer des inondations. Il n'y a que les neiges, auxquelles on n'a pas trouvé le moyen de remédier, & dont l'abondance eſt d'une extrême incommodité pendant l'hyver. Au reſte, ce ſont les Villages les plus voiſins, qui ſont chargés de ces travaux publics. Les chemins ſont nettoiés tous les jours; & lorſqu'une perſonne de haute diſtinction doit y paſſer, des Officiers, qui n'ont pas d'autres fonctions, marchent devant, pour y faire regner l'ordre. De diſtance en diſtance, on trouve des monceaux de ſable, pour applanir & ſécher les endroits qui ſont rompus par les pluies. Les Seigneurs & les Gouverneurs des Provinces ſont ſûrs de rencontrer des cabinets de verdure, dreſſés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du Voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail ſoit d'une grande dépenſe pour les Payſans; au contraire, tout ce qui peut ſalir les chemins, tourne à leur utilité: les branches des arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui eſt très rare dans quelques Provinces; les fruits, qui ne ſe mangent point, & toutes les autres immondices, ſervent à engraiſſer leurs terres. Auſſi s'empreſſent-ils d'eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins, dans les montagnes les plus eſcarpées; on a bâti des ponts, ſur toutes les rivieres qui peuvent en recevoir; & Kæmpfer en décrit un de quarante arches, & de quatre cens pas de longueur. La plûpart ſont de bois de cedre, quelques-uns de pierres; & preſque tous ſont ornés de belles baluſtrades, ſur leſquelles on voit regner, de chaque côté, une rangée de groſſes boules de cuivre.

Grands chemins, & leurs commodités.

Dans leurs Voyages, les Japonois ont l'uſage d'une ſorte de haut-de-chauſſes, extrêmement larges juſqu'aux genoux, d'où elles vont toujours en retréciſſant juſqu'à la cheville du pied, & fendues des deux côtés pour recevoir les deux bords de la robbe, qui rendroient autrement la marche fort incom-

Habits de voyage.

DESCRIPTION DU JAPON.

mode. Les uns portent auſſi une eſpce de juſte-au-corps, ou de manteau court; & d'autres, au lieu de faire deſcendre les haut-de-chauſſes aſſez bas pour couvrir la jambe, y ſuppléent par de larges rubans, dont ils ſe couvrent, depuis les genoux juſqu'aux pieds. Les Domeſtiques & les Porte-faix ſe trouſſent entiérement juſqu'à la ceinture, ſans aucun égard pour la pudeur. Quoiqu'on ne ſorte jamais, au Japon, ſans un éventail à la main, celui qu'on porte en Voyage eſt remarquable par les noms des routes & des Hôtelleries, qui s'y trouvent marqués. On ſe munit auſſi de petits livres, qui ſe vendent ſur la route, & qui contiennent le prix des vivres (7).

Chevaux, ſelles, & voitures.

Kæmpfer prend plaiſir à repréſenter la maniere, dont les Japonois ſont à cheval. La ſelle eſt de bois, toute ſimple & toute unie, aſſez ſemblable, dit-il, aux bas des chevaux de poſte de Suede; mais, pour ne pas bleſſer le cheval, elle eſt poſée ſur un petit couſſin qu'on lui met ſur le dos, avec une houſſe ſur la croupe, qui offre les armes ou la marque du Cavalier. Une piece de drap aſſez groſſier pend des deux côtés; & ſi le tems eſt mauvais, on en attache les deux bouts ſous le ventre de l'animal, pour le garantir de la crotte. Sa tête eſt couverte d'un rezeau, dont les fils ſont déliés, mais capables de la défendre de la piquure des mouches, qui ſont fort incommodes au Japon. On lui met des ſonnettes au cou, au poitrail, & dans pluſieurs autres endroits. On paſſe, par-deſſus la ſelle, deux courroies, qui, pendant à droite & à gauche, ſoutiennent deux porte-manteaux en équilibre; & pour les affermir parfaitement, on met, par-deſſus, une petite boete fort mince, qui poſe ſur la croupe, & qui eſt arrêtée à la ſelle avec des ſangles. Cette boete, qu'on peut ouvrir ſans la détacher, contient diverſes choſes qui peuvent ſervir aux beſoins du Cavalier. Dans l'eſpace, qui demeure vuide entre les deux Porte-manteaux, on place un couſſin, ou quelque choſe de mou; & c'eſt-là que le Cavalier eſt aſſis, les jambes croiſées, comme s'il étoit à terre ſur ſa natte; ou pendantes, s'il aime mieux cette ſituation. Il doit être fort attentif à ſe tenir aſſis ſur le milieu; ſans quoi il ſeroit menacé de tomber, ou de faire tomber le cheval même, qui n'eſt pas fort à l'aiſe ſous un harnois de cette forme. Dans les chemins difficiles, un Valet tient la main ſur la boete, qui ſert à fixer le reſte de l'équipage.

Portrait d'un Japonois à cheval.

Un Japonois, monté comme on le décrit, avec un large chapeau de paille, & un manteau de papier verniſſé qui couvre l'homme & le cheval, pour les garantir de l'ardeur du Soleil & des autres injures de l'air, fait une figure des plus groteſques. Le Cavalier ne touche point à la bride de ſon cheval. C'eſt un Valet qui la tient, & qui marche au côté droit, près de la tête. Dans les viſites, que les gens de qualité ſe rendent mutuellement, ils tiennent la bride eux-mêmes; mais le cheval n'en eſt pas moins conduit par un ou deux Valets, qui le tiennent par le mord. Les étrivieres étant fort courtes, un large cuir pend des deux côtés de la ſelle, à la maniere des Tartares. Les étriers ſont de fer, ou d'un métal qui ſe nomme Sowanſa. Ils ſont épais & peſans, aſſez ſemblables dans leur forme à la plante des pieds; ouverts d'un côté, pour donner de la facilité à s'en débarraſſer; ordinairement fort bien travaillés, & garnis d'argent. Les rênes ſont de ſoie, attachées au mord (8).

(7) Il n'eſt pas permis aux Hollandois du Japon, d'acheter de ces vivres. *Ibid*, p. 300.

(8) Page 302 & précédentes.

On a déja remarqué que les Japonois ne montent point à cheval par le côté, mais par le poitrail à droite ; ce qui eſt fort incommode pour ceux qui n'ont pas beaucoup d'agilité.

Norimons & Cangos.

Les Voitures du Japon ſont une maniere de voyager plus magnifiquement, mais avec plus de dépenſe. On s'en ſert auſſi dans les Villes. Ce ſont des eſpeces de litieres, qui ſont portées par des Domeſtiques, ou par des Porteurs de profeſſion. On en diſtingue deux ſortes ; celles des perſonnes de qualité s'appellent Norimons, & les autres *Cangos* (9). Rien n'eſt plus ſomptueux & plus éclatant que les beaux Norimons, ſurtout ceux dont on ſe ſert dans les Villes, pour les viſites ou pour les cérémonies. Leur forme n'eſt pas fort différente de celle des Cangos. Quelques-uns même n'en ſont diſtingués, que par les bâtons qui ſervent à les porter. Ceux des Cangos ſont ſimples, maſſifs, d'une ſeule piece, & plus petits. Ceux des Norimons ſont plus grands, bien ornés, creux, compoſés de quatre petits ais d'un bois mince, proprement joints, courbés en arc & fort legers. Leur groſſeur & leur longueur ſont reglées par les Ordonnances Impériales, & proportionnées à la qualité du Maître ; mais on a plus d'indulgence pour les Dames. Le dedans du Norimon eſt un quarré long, aſſez grand pour s'y tenir couché, fermé de bambous proprement entrelaſſés, verniſſé, & quelquefois orné des plus belles peintures. Cette voiture n'a que deux fenêtres collatérales. Lorſqu'il pleut, on la couvre de papier verniſſé, qui eſt à l'épreuve de la pluie, & de la même fabrique que le manteau des Cavaliers. On diſtingue encore la qualité de celui qui ſe fait porter dans un Norimon, par le nombre des Porteurs, & par la maniere dont ils prennent leurs bâtons. Si c'eſt un Prince du Sang, ou le Seigneur d'une Province, ils tiennent le bâton ſur la paume de la main. Pour les perſonnes d'un rang inférieur, ils le portent ſur leurs épaules. Ils ont tous la livrée de leur Maître ; & dans les Voyages, ils ſont en aſſez grand nombre pour ſe relever tour à tour. Il y a des Cangos que les perſonnes même de qualité préférent aux Norimons pour les Voyages, & qu'on eſt forcé d'employer pour paſſer les Montagnes. Ils ſont petits ; & l'on n'y eſt pas fort à l'aiſe, parce qu'on eſt obligé de s'y tenir courbé & d'y croiſer les jambes. Kæmpfer les compare à des paniers, comme leur nom le ſignifie. Le couvert en eſt plat, & le fond concave. Les plus petits ont trois Porteurs, dans les chemins difficiles. On paſſe, avec ces voitures, par des lieux qu'on ne traverſeroit point à cheval.

Leurs différences.

Maniere de voyager ſur les rivieres.

Pour voyager ſur les Rivieres, ou pour ſuivre les Côtes de la Mer, les Japonois ont des Barques, qui reſſemblent beaucoup aux ſtrubes de Ruſſie, avec leſquelles on remonte le Volga, depuis Moſcou juſqu'à Caſan. Les voiles en ſont moitié noires & moitié blanches. Mais certaines Rivieres, qui ont peu de profondeur & beaucoup de rapidité, ne ſe traverſent qu'avec une ſorte de Bac, dont le fond eſt plat, & ſi pliant, qu'il céde au ſable, ſur lequel il gliſſe doucement. En général, tous les Navires & les Bateaux du Japon ſont de ſapin ou de cedre ; mais leur conſtruction & leur forme ſont proportionnées à leur uſage. Les Barques de plaiſir ont auſſi la figure qui leur convient. La plûpart ne vont qu'à la rame ; mais ils ont tous, deux

(9) Norimon ſignifie Chaiſe. Cangos ſignifie Hote ou Panier.

DESCRIPTION DU JAPON.

ponts ; le premier, fort bas & fort plat ; le ſecond, diviſé en pluſieurs Chambres, à l'aide des Paravents, avec des fenêtres, & toutes ſortes d'ornemens & de commodités.

Navires & Barques du Japon.

Les plus grands Bâtimens du Japon ſont des Navires Marchands, qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'Empire, mais qui ſervent à tranſporter d'une Iſle ou d'une Province à l'autre, des Paſſans ou des Marchandiſes. Cette courte navigation a beaucoup d'agrémens. Quoique la plûpart des petites Iſles, qu'on rencontre à chaque inſtant ſur ces routes, particuliérement celles qui ſont en ſi grand nombre entre Nipon & Xicoco, ſoient montagneuſes, incultes & ſtériles, on ne va jamais bien loin ſans en rencontrer quelqu'une, où l'on eſt ſûr de trouver un Havre commode, de l'eau douce, quelques terres aſſez bonnes, & par conſéquent un certain nombre d'Habitans. D'ailleurs, elles ne manquent point de bois, & la ſeule vûe de leurs Côtes forme une promenade agréable. Cependant Kæmpfer obſerve qu'avec des Bâtimens ſi fragiles, & dans une mer ſi redoutable, il faut être bien ſûr du tems pour oſer mettre à la voile : mais, depuis près d'un ſiécle, les Loix de l'Empire ne permettent point d'en conſtruire de plus forts ; quoique les marchandiſes n'y ſoient pas même à couvert de l'eau du Ciel, ni de celle des vagues. C'eſt une précaution des Empereurs, pour ôter à leurs Sujets juſqu'à la tentation d'entreprendre de longs Voyages. La pouppe eſt toute ouverte, & la fabrique ſi legere, qu'au moindre vent la prudence oblige de chercher un abri, ou, du moins, de jetter l'ancre & d'amener les voiles. En un mot, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien du Japon, les Sauvages de la Floride & du Canada donnent moins au hazard, dans leurs Canots d'écorce & dans leurs moindres Pyrogues, que les Japonois dans leurs plus grands Vaiſſeaux.

La longueur ordinaire de ces Bâtimens eſt de quatorze toiſes, ſur quatre de largeur. Depuis le milieu juſqu'à l'éperon, ils vont en pointe, & les deux bouts de la quille s'élevent conſidérablement ſur l'eau. Le corps n'eſt pas convexe, comme celui des Navires Européens ; mais la partie, qui eſt dans l'eau, s'étend preſqu'en droite ligne. La pouppe, qui eſt large & plate, a dans le milieu une ouverture qui va juſqu'au fond de cale, & qui laiſſe voir preſque tout le dedans du Navire. Cette ouverture ne ſervoit, dans ſon invention, qu'à conduire plus facilement le gouvernail ; mais depuis que l'entrée du Japon eſt entiérement fermée aux Etrangers, elle eſt ordonnée par une Loi, pour empêcher qu'on ne conduiſe les Navires en pleine mer. Le tillac s'éleve un peu vers la pouppe, & s'élargit vers les côtés. Les planches, qui le compoſent, ne ſont ni fermes, ni liées enſemble ; & lorſque le Bâtiment a toute ſa charge, il excéde fort peu la ſurface de l'eau. Une eſpece de cabane, de la hauteur d'un homme, le couvre preſqu'entiérement, & ne laiſſe qu'un petit eſpace vers l'éperon, qui ſert de magaſin pour y ſerrer les ancres & les cordages. Elle avance d'environ deux pieds, de chaque côté, hors du Vaiſſeau, avec des fenêtres tout au tour. Dans le fond, elle a de petites Chambres pour les Paſſagers, diviſées par des paravents & des portes ; & les planchers ſont couverts de nattes. C'eſt toujours la plus reculée, qui paſſe pour la plus honorable. Le deſſus, ou le pont le plus élevé, eſt un peu plat. Les planches en ſont bien jointes.

Lorſqu'il

Lorſqu'il pleut, on amene le mât, ſur ce Pont ; & par-deſſus on étend la voile, ou des nattes de paille, pour couvrir les Matelots.

DESCRIPTION DU JAPON. Voiles, cables & rames.

Les Vaiſſeaux Japonois n'ont qu'une ſeule voile, qui eſt de chanvre & fort grande. Ils n'ont auſſi qu'un mât, placé à cinq ou ſix pieds du milieu, du côté de la pouppe. Il eſt de la longueur du Bâtiment, & ſe baiſſe ou ſe leve avec des poulies. Les ancres ſont de fer, & les cables de paille cordonnée, mais plus forts qu'on ne peut ſe l'imaginer. Un Vaiſſeau a depuis trente juſqu'à cinquante Rameurs, toujours prêts à ſuppléer au vent, lorſqu'il tombe. Ils ſont aſſis ſur des bancs, du côté de la pouppe, & rament en cadence ſur un air de chanſon, ou ſur quelque autre bruit réglé. Ils n'étendent point leurs rames à la maniere des Européens, droit en avant, pour fendre la ſurface de l'eau ; mais ils les laiſſent tomber perpendiculairement & les relevent. Cette méthode eſt meilleure & moins pénible que la nôtre, ſurtout pour un pays où les Vaiſſeaux paſſent fort près les uns des autres, parce que les Canaux ſont fort étroits, & où les bancs des Rameurs ſont fort élevés. C'eſt par la même raiſon, que les rames ſont un peu recourbées, avec un joint mobile au milieu, qui cédant à la preſſion de l'eau donne plus de facilité à les relever. Dans tous ces Bâtimens, les diverſes pieces de la charpente, & les planches, ſont attachées enſemble avec des crampons & des bandes de cuivre. L'éperon eſt orné d'un nœud de franges, compoſé de petits cordons noirs. Les perſonnes de qualité font tendre leurs cabanes d'un pavillon de drap, qui porte leurs armoiries. Leur pique, qui eſt la marque de leur autorité, eſt plantée ſur l'arriere, à côté du gouvernail ; & de l'autre côté, les Pilotes ont une girouette. Auſſi-tôt qu'on a jetté l'ancre, on ôte le gouvernail, dont on appuie le bout ſur le rivage, pour faire une eſpece de Pont qui mene à terre, en paſſant par l'ouverture de la pouppe (10).

Ornemens pour les perſonnes de qualité.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux Villages ont des Poſtes, qui appartiennent au Seigneur, & qui ſe nomment Siuku, où l'on trouve en tout tems, à des prix réglés, un nombre ſuffiſant de chevaux, de Porteurs, de Valets, & de tout ce qui eſt néceſſaire pour la diligence ou la commodité de la route. Leur diſtance ordinaire eſt d'un mille & demi, & jamais de plus de quatre milles. Kæmpfer en compta cinquante-ſix entre Oſacka & Jedo. Elles ſont remplies de Clercs & de Teneurs de Livres, qui tiennent regître de ce qui s'y paſſe chaque jour, & de Meſſagers établis pour les Lettres & les Edits de l'Empereur. Ces Lettres, qui doivent être portées à la poſte voiſine, auſſi-tôt qu'elles arrivent, ſont renfermées dans une petite boete, revêtue d'un vernis noir, avec les armes Impériales ; & le Meſſager les porte ſur ſon épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il eſt toujours accompagné d'un autre, qui prendroit ſa place, s'il lui arrivoit quelque accident. Tous les Voyageurs, ſans exception de rang & de qualité, doivent ſortir du chemin, pour laiſſer le paſſage plus libre à ces Meſſagers, qui ſe font reconnoître par le ſon d'une petite cloche.

Poſtes établies ſur les routes.

Meſſagers Impériaux.

Les Maiſons de Poſte ne ſervent point de logement ; mais les Hôtelleries ſont en grand nombre, & fort bonnes ſur toutes les routes, particuliére-

Grandes Hôtelleries. Leur deſcription.

(10) Kæmpfer, pages 317 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

ment dans les lieux où la Poſte eſt établie. Elles ſont toutes à deux étages mais le plus bas ne peut guéres ſervir que de Magaſin. Quoiqu'elles n'ayent pas plus de largeur que les Maiſons communes, elles ont quelquefois quarante toiſes de profondeur, & la plûpart ſont accompagnées d'un Tſuboo, c'eſt-à-dire, d'un jardin fermé de murailles blanches. Ces Maiſons ſont bien percées de fenêtres, avec de ſimples jalouſies, qu'on laiſſe ouvertes tout le jour; & lorſqu'il ne s'y trouve pas quelque perſonne de qualité, avec ſa ſuite, on ôte auſſi les paravents qui diviſent les chambres; ce qui laiſſe un paſſage libre à la vûe, de la rue juſqu'au fond du jardin. Le plancher n'eſt élevé que d'environ une toiſe & demie, au-deſſus du rez-de-chauſſée; & s'avançant à quelque diſtance hors de la muraille, du côté de la rue, comme de celui du jardin, il forme une eſpece de petit banc, ou de galerie, qui eſt couverte d'un toît, ſous lequel on peut ſe promener ou s'aſſeoir. Les Voyageurs peuvent auſſi monter de-là ſur leurs chevaux. Dans les grandes Hôtelleries, on trouve un paſſage pour la commodité des perſonnes de diſtinction. Ils peuvent y entrer dans leurs voitures, & ſe rendre à leurs appartemens, ſans traverſer le devant de l'Edifice, qui eſt ordinairement mal propre, obſcur, expoſé à la fumée de la Cuiſine, & dont les chambres ne ſont ſéparées que par de mauvais treillis. C'eſt le logement des Domeſtiques & de ceux qui voyagent à pied; tandis que les Voyageurs de quelque apparence ſont reçus dans les appartemens de derriere, où tout eſt d'une propreté charmante. On n'apperçoit pas la moindre tache ſur les murs, ni ſur les paravents & les planchers. Il n'y a point d'Hôtellerie qui n'ait ſes bains & ſes étuves. On y eſt ſervi, comme les plus grands Seigneurs le ſont dans leurs Palais. Auſſi n'en ſort-on point, ſans avoir fait nettoier l'appartement qu'on occupoit. La plûpart des uſtenciles, étant d'un bois fort mince, & revêtus d'un vernis épais, ſe lavent facilement avec de l'eau chaude, & ſont eſſuiés avec un linge fort net. Tous les ornemens, qu'on a, repréſentés dans les Palais, ſe trouvent dans les grandes Hôtelleries; particuliérement les Latrines & les Bains, dont on a cru devoir remettre ici la deſcription, parce qu'il paroîtra plus ſurprenant que les Japonois portent la propreté ſi loin dans leurs logemens publics.

Deſcription des Latrines & des Bains Japonois.

La petite galerie, qui avance de la Maiſon ſur le jardin, conduit aux Latrines & aux Bains. Les Latrines ſont bâties à l'un des côtés du derriere de la Maiſon. Elles ont toujours deux portes. On trouve, à l'entrée, de petites nattes neuves, pour l'uſage de ceux qui ne veulent pas toucher la terre à pieds nuds, quoiqu'on la tienne conſtamment fort ſéche & fort nette. On s'y aſſied, à la maniere des Aſiatiques, ſur un trou, qui eſt ouvert dans le plancher, & dont le fond eſt rempli de menue paille, où l'ordure ſe perd ſur le champ. A l'arrivée des perſonnes de qualité, on couvre, d'une feuille de papier net, la planche qui eſt vis-à-vis du trou, les verroux des deux portes, & toutes les autres choſes auxquelles on peut porter la main. A peu de diſtance eſt un baſſin plein d'eau, pour ſe laver. C'eſt une pierre inégale, de figure oblongue, dont la partie ſupérieure eſt taillée en forme de cuve. Un ſeau neuf de Bambou pend auprès, couvert d'une belle planche de ſapin, ou de cyprès, à laquelle on attache une nouvelle anſe de bambou, chaque fois qu'on s'en eſt ſervi.

Le Bain eſt ordinairement bâti ſur le derriere du jardin, & compoſé de bois de cyprès. Il renferme ce que les Japonois nomment un Froo, c'eſt-à-dire, une Etuve; & un Ciffroo, qui ſignifie un Bain chaud. On les chauffe & on les diſpoſe chaque jour au ſoir, parce que l'uſage eſt de ſe baigner ou de ſe faire ſuer à la fin de la journée. Les Japonois peuvent ſe deshabiller en un inſtant; ils n'ont qu'à détacher leur ceinture, pour faire tomber tous leurs habits à la fois, & demeurer entiérement nuds, à la réſerve d'une petite bande, qu'ils portent ſur la chair, & qui leur couvre le milieu du corps. Le Froo, ou l'Etuve, eſt une eſpece de coffre, ou de poële, preſque cubique, qui eſt élevé de trois ou quatre pieds au-deſſus de la terre, & bâti contre le mur. Il n'a pas tout-à-fait une toiſe de hauteur; mais il n'en a pas moins d'une & demie, en longueur & en largeur. Le plancher eſt compoſé de lattes ou de petites planches applanies, qui ſont éloignées de quelques pouces l'une de l'autre, pour donner paſſage aux vapeurs qui s'élevent, & une iſſue commode à l'eau, dont on ſe lave. On entre, ou plutôt, on ſe gliſſe dedans par une petite porte. Il y a deux autres ouvertures, une à chaque côté, pour laiſſer exhaler l'humidité ſuperflue. L'eſpace vuide, qui ſe trouve ſous le poële juſqu'au plancher, eſt fermé d'un mur, pour empêcher que la chaleur ne ſe répande ſur les côtés. La fournaiſe eſt directement ſous l'Etuve, & l'ouverture, pour le feu, en eſt fermée du côté du Bain, de peur qu'il n'y entre de la fumée; mais une partie de la fournaiſe avance dans la cour où l'on met l'eau & les plantes néceſſaires. Auſſi-tôt que le feu eſt allumé, on ferme cette partie avec une douve, pour faire monter l'humidité & les vapeurs dans l'Etuve, au travers de la partie intérieure, qui eſt couverte. Il y a toujours deux cuves pleines; l'une d'eau chaude, & l'autre d'eau froide (11).

DESCRIPTION DU JAPON. Froo & Ciffroo

Outre ces belles Hôtelleries, on en trouve, ſur toutes les routes, un grand nombre de petites, avec une infinité de Cabarets, & de Boutiques de Rôtiſſeurs, de Pâtiſſiers, de Confituriers, au milieu même des forêts & ſur les montagnes, où ceux qui voyagent à pied, peuvent ſe faire donner, en tout tems & à vil prix, quelque choſe de chaud à manger, & du thé, du ſacki ou d'autres liqueurs. Les plus pauvres de ces Maiſons offrent toujours aux Paſſans quelque objet capable de les attirer: c'eſt un jardin ou un verger, qu'on peut voir de la rue, & dont les belles fleurs, ou quelque petit ruiſſeau d'eau pure, qui tombe d'un rocher voiſin, invitent un Voyageur à venir s'y repoſer à l'ombre: ce ſont de grands pots, remplies de branches fleuries, & diſpoſés dans une forme curieuſe: ſouvent c'eſt une jolie Servante, ou quelques jeunes Filles bien miſes, qui n'épargnent rien pour inſpirer le goût de leurs rafraîchiſſemens. Elles tiennent les vivres devant le feu, dans un endroit ouvert, attachés à des brochettes de bambou, & prêts ſur le champ, pour ceux qui ne veulent pas s'arrêter. Auſſi-tôt qu'elles voient venir quelqu'un de loin, elles allument le feu, pour faire juger que tout eſt apprêté à l'inſtant. On les entend chanter, rire, vanter leurs marchandiſes. Les vivres, qui ſe vendent dans les Rôtiſſeries, ſont des *Mans-*

Petites Hôtelleries, & autres rafraîchiſſemens.

Amorces, pour attirer les Paſſans.

(11) Kæmpfer, pages 338 & 339. Il manque quelque choſe à la netteté de cette deſcription, peut-être n'en faut-il accuſer que les Traducteurs.

DESCRIPTION DU JAPON. Vivres & mets qui ſe vendent dans ces lieux.

je, ſortes de gâteaux ronds, dont les Japonois tiennent l'uſage des Portugais, de la groſſeur d'un œuf de poule, & ſouvent remplis de farine de fèves noirs & de ſucre : des gâteaux de *Kaad*, racine qui ſe trouve ſur les montagnes, qu'on coupe par tranches rondes, & dont on fait une gelée après les avoir fait rôtir ; des eſcargots ; des huitres ; diverſes ſortes de poiſſon, bouilli ou mariné ; de la *Laxe* Chinoiſe, qui eſt une eſpece de bouillie claire, de pâte fine de belle fleur de froment, coupée par petites tranches longues & minces, & cuites au four : toutes ſortes de plantes, de racines & de rejettons que la ſaiſon fournit, proprement nettoyées & bouillies à l'eau avec du ſel ; une infinité d'autres mets, particuliers au Pays, & dont la ſimplicité prouve, ſuivant l'obſervation de Kæmpfer, l'ancienne pauvreté des Japonois, & la ſtérilité naturelle du Pays, avant qu'une laborieuſe culture l'eût rendu tel qu'il eſt à préſent. La ſauce ordinaire, pour tous ces mets, eſt un peu de ſoije, mêlé avec du ſaki. On orne le plat de feuilles de ſansjo, ou de tranches de gingembre & d'écorce de limon. Les confitures ſont généralement plus agréables à la vûe qu'au goût, & d'une dureté qui les rend difficiles à mâcher. Le thé, qui ſe vend à chaque pas, dans des cabanes qui n'ont pas d'autre uſage, n'eſt pas de la meilleure ſorte : ce ne ſont que les feuilles les plus larges, qui reſtent ſur l'arbriſſeau, pour la troiſiéme récolte, après que les plus jeunes & les plus tendres ont été enlevées deux fois. Au lieu d'être roulées & friſées, comme le meilleur thé, elles ſont ſimplement rôties dans une poële ; après quoi on les met dans des corbeilles de paille, ſous le toît des Maiſons, proche de l'ouverture qui ſert de paſſage à la fumée. Le peuple Japonois croit ce thé plus ſain, pour un uſage conſtant, que les feuilles jeunes & tendres, qui ſont le partage des perſonnes riches ; & la maniere de le préparer ne ſuppoſe pas beaucoup de délicateſſe : on en prend une bonne poignée, qu'on fait bouillir dans un grand chaudron de fer. Quelquefois on le met dans un petit ſac, ou dans un petit panier qui ſurnâge. C'eſt cette décoction, mêlée d'un peu d'eau froide, qu'on préſente aux Voyageurs (12).

Thé populaire.

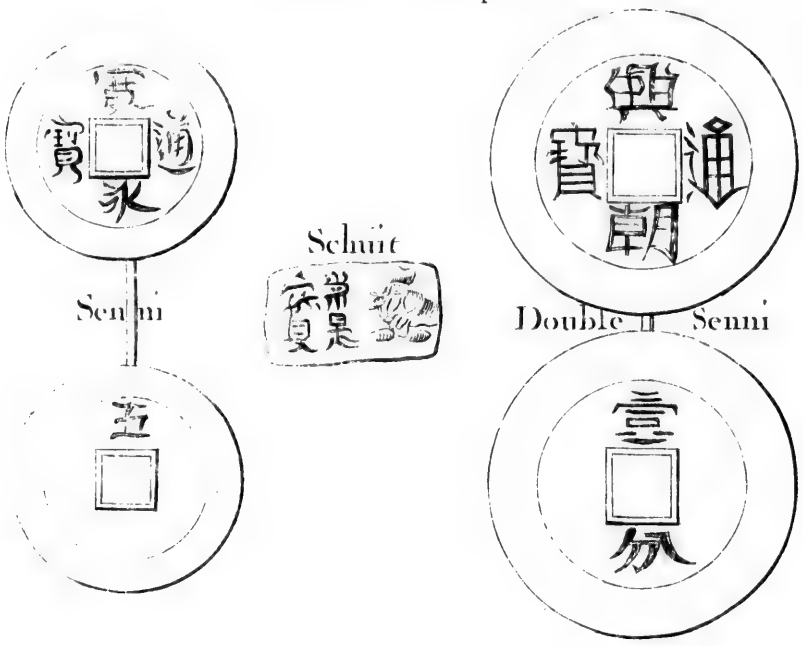
Combien les grands chemins du Japon ſont peuplés.

Avec tant de commodités pour les Voyages, il n'eſt pas ſurprenant que la plûpart des grands chemins ſoient auſſi peuplées que les Villes. Kæmpfer aſſure qu'ayant paſſé quatre fois dans le Tokaido, qui eſt à la vérité, une route des plus fréquentées du Japon, il y a vû plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les Princes & les Seigneurs de l'Empire ſont obligés de paroître à la Cour une fois l'année, ils doivent paſſer deux fois ſur les grandes routes ; c'eſt-à-dire, lorſqu'ils vont à Jedo & lorſqu'ils en reviennent. Ils font ce Voyage avec toute la pompe qu'ils croyent convenable à leur rang, & au reſpect qu'ils portent à leur Maître. La ſuite de quelques-uns des premiers Princes de l'Empire eſt ſi nombreuſe, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement, pendant deux jours conſécutifs, le bagage d'un Prince, compoſé des Officiers ſubalternes & des Valets, diſperſés en pluſieurs bandes. Le Prince même ne paroît que le troiſiéme jour, ſuivi d'une groſſe Cour, qui marche dans un ordre admirable. On compte que le cortege d'un des

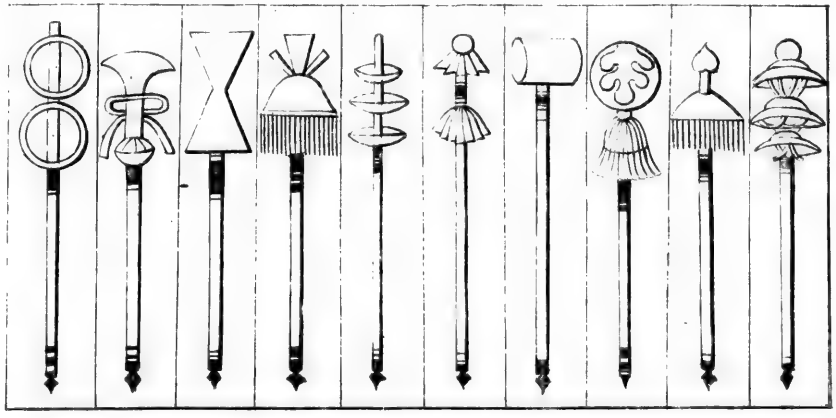
Cauſes de ce mouvement.

(12) Page 344 & précédentes.

Monoies du Japon.



Marques d'honneur qu'on porte devant les Princes et les Grands



T. X. N.° XVI.

principaux *Daimios*, eſt compoſé d'environ vingt mille hommes; celui d'un Siomjo, de dix mille; & celui d'un Gouverneur des Villes Impériales, ou des terres du Domaine, de pluſieurs centaines, ſuivant ſa diſtinction & ſes revenus. Quoique les chemins ſoient aſſez grands pour ſuffire au paſſage, il eſt impoſſible que de ſi nombreuſes troupes ne ſe nuiſent beaucoup dans les Siukus; car ſouvent de grands Villages entiers ne peuvent contenir le cortege d'un ſeul Daimio. C'eſt pour prévenir cet inconvénient, que les Princes & les Seigneurs font avertir d'avance les Siukus, & toutes les Hôtelleries par leſquelles ils doivent paſſer. Sur cet avis on inſtruit les Villes, les Villages & les Hameaux qui ſe trouvent ſur leur route, par des inſcriptions élevées ſur de petites planches, où le public apprend quel jour tel Seigneur doit dîner, ou paſſer la nuit, dans le lieu qu'il a nommé (13).

Pelerins, Mendians, & petits Marchands qui abordent ſur les chemins.

Le nombre des Paſſans eſt ſans ceſſe augmenté par une infinité de Pelerins & de Mendians, de l'un & de l'autre ſexe, la plûpart engagés dans des Confréries, ou des Ordres religieux; les uns malades, d'autres ſains & vigoureux, qui demandent la charité en priant, en chantant, en jouant du violon, de la guitarre, & d'autres inſtrumens, ou en faiſant divers tours d'adreſſe. Cette foule croît encore par le prodigieux nombre de Marchands en détail, & d'enfans de Payſans, qui courent du matin au ſoir à la ſuite des Voyageurs, leur offrant différentes eſpeces de mauvais vivres, des Livres qui marquent les routes, des ſouliers de paille pour les hommes & les chevaux, des cordes, des courroies, des curedents, & quantité d'autres bagatelles. Souvent on rencontre auſſi des Cangos & des Palanquins

(13) Après un long récit de l'ordre qui regne dans ces marches, Kæmpfer ajoute : » C'eſt une choſe extrêmement curieuſe & » digne d'admiration, de voir tant de perſonnes (excepté ſeulement les Porteurs de » piques, les Valets de Norimon, & les » gens de livrée) habillées de ſoie noire, » marchant avec une gravité qui leur ſied » bien, & gardant un ſi profond ſilence, » qu'on n'entend pas le moindre bruit, à » la réſerve de celui du frottement des habits, & des divers mouvemens des hommes & des chevaux. D'un autre côté, il » paroît fort étrange, à un Européen, que » tous les Porteurs de piques & les Valets » trouſſent leur habit juſqu'à la ceinture, » & qu'ils expoſent ainſi leur nudité, n'ayant » qu'une bande de drap pour la couvrir. Ce » qui ſemble plus biſarre encore, & plus » comique, c'eſt une certaine marche, ou » danſe bouffonne, que les Pages, les Porteurs de piques, de paraſols, de chapeaux, de faſſanbaks ou de coffres, & » tous les Valets de livrée affectent, lorſqu'ils paſſent au travers de quelque Ville » ou Bourg remarquable, ou à côté du cortege de quelque autre Prince ou Seigneur. » A chaque pas, ils jettent un pied en arriere, & le relevent juſqu'à leur dos, étendant le bras auſſi loin qu'ils peuvent du » côté oppoſé, comme s'ils vouloient nâger » dans l'air. En même-tems, ils brandillent & agitent, d'une maniere fort ſingu- » liere, qui répond aux mouvemens de leur » corps, les piques, les chapeaux, les paraſols, les faſſanbacks, & tout ce qu'ils portent. Les Valets de Norimon retrouſſent » leurs manches, juſqu'aux épaules, & vont les » bras nuds. Ils portent les bâtons du Norimon, ou ſur leurs épaules, ou ſur la paume de leur main, qu'ils levent au-deſſus » de leur tête Pendant qu'ils le ſoutiennent » ainſi, ils étendent l'autre bras, tenant la » main dans une ſituation horizontale, par » laquelle, auſſi-bien que par leur maniere » de marcher à petits pas, à pas comptés, » & les genoux roides, ils affectent une circonſpection fort ridicule. Si le Prince ſort » de ſon Norimon, pour entrer dans une » des cabanes de verdure, qu'on a bâties » exprès pour lui de diſtance en diſtance, » ou dans quelque Maiſon particuliere, il » laiſſe toujours, à l'Hôte, un Cobang pour le » récompenſer. Mais ce qu'il donne à dîner » & à ſouper eſt beaucoup plus conſidérable. *Page* 350.

DESCRIPTION DU JAPON.

vuides, & des chevaux de renvoi tout sellés, avec les Valets qui en prennent soin; & qui, pour quelque legere gratification, les offrent jusqu'à la poste voisine à ceux qui marchent à pied.

Filles de joie, & leur ancienneté au Japon.

Enfin, Kæmpfer termine cette Description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes & les petites Hôtelleries, les Cabanes à thé, & les Rôtisseries, surtout dans l'Isle de Nipon, sont remplis à toutes les heures du jour. Mais c'est particuliérement vers midi, lorsqu'elles ont achevé de s'habiller & de se peindre, qu'elles se montrent au Public. La plûpart se tiennent debout, à la porte de ces Maisons, ou assises sur la petite galerie, qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les Voyageurs à leur accorder la préférence. Dans les Villages de Poste, où l'on trouve ordinairement plusieurs Hôtelleries peu éloignées l'une de l'autre, toutes ces femmes font un bruit fort incommode. Elles sont quelquefois six ou sept, & jamais moins de trois dans chaque Maison. Cette infâme usage est fort ancien (14). On fait remonter sa naissance sous le fameux Joritomo, premier Monarque séculier du Japon, qui dans la crainte que ses Soldats, fatigués d'une longue guerre, n'abandonnassent son armée pour rejoindre leurs femmes & leurs enfans, ne trouva rien de plus propre à les retenir, que l'établissement des Maisons publiques de débauche.

§ VII.

Commerce des Japonois avec les Etrangers.

Premier Commerce des Européens avec les Japonois.

QUELQUE jugement qu'on ait porté de la découverte du Japon, par la route des Indes (15), on ne peut douter que les Portugais n'ayent été les premiers de qui les Japonois ont reçu des Marchandises de l'Europe, & les lumieres du Christianisme. L'Empire n'étoit pas encore formé, & les Seigneurs n'étoient pas dans la dépendance où ils sont tombés depuis. Le goût qu'ils prirent pour des Etrangers, qui leur apportoient de si loin une nouvelle Religion & des richesses inconnues, fit bien-tôt monter la fortune des Portugais au comble. Quelques persécutions, suscitées par la jalousie des Prêtres du pays, & par des craintes politiques, n'arrêterent pas les progrès de l'Evangile. Au contraire, la constance des Missionnaires & des nouveaux Fidéles excita la curiosité d'un grand nombre de Japonois, qui n'avoient pas encore reçu les mêmes lumieres. Ils voulurent sçavoir quelle étoit cette Doctrine, qui donnoit tant de joie à ses Sectateurs, au milieu même des

Obstacles qui viennent de la Religion.

(14) L'Auteur accuse Caron de s'être trompé, lorsqu'il a voulu donner une meilleure idée de la continence des femmes Japonoises. Il le soupçonne, dit-il, d'avoir voulu ménager leur honneur, par respect pour sa propre femme, qui étoit de cette Nation Il ajoûte que la débauche est si ouverte au Japon, que les Chinois à qui elle est défendue sous des peines très séveres, s'y rendoient exprès pour y trouver plus de liberté, & que par cette raison ils le nommoient *le Bordel de la Chine*. Page 362.

(15) En 1542 ou 1549. *Voyez*, ci-dessus, le § III. Les Histoires Japonoises disent que le premier Navire d'Europe, qu'on voit sur leurs Côtes, jetta l'ancre devant Awa, vis-à-vis l'Isle de Tsikokf. Les Portugais prétendent qu'il jetta l'ancre dans un Port de Bungo, une des neuf Provinces de Kiusju.

ſupplices ; & lorſqu'ils en furent inſtruits, ils marquerent la même ardeur à l'embraſſer (16).

DESCRIPTION DU JAPON.

Etat floriſſant des Portugais au Japon.

Le ſuccès du Commerce croiſſant avec celui de la Foi, les Marchands Portugais épouſoient les filles des plus riches Habitans ; & ceux qui refuſoient de s'établir au Japon, emportoient chaque année d'immenſes tréſors. Le gain qu'ils faiſoient ſur les marchandiſes de l'Europe étoit de cent pour cent. Kæmpfer, entrant dans le détail de leurs profits, parle d'un petit Navire de leur Nation, qui emporta tout d'un coup plus de cent tonnes d'or (17). C'eſt du même Voyageur qu'il faut apprendre la cauſe de leur chûte, & celle de l'accroiſſement des Hollandois, qui ſont parvenus à les ſupplanter. Si ſa qualité de Proteſtant peut le rendre ſuſpect, dans ce qui touche la Religion Romaine, on ſera guéri de ce ſoupçon, lorſqu'on le verra traiter les Hollandois avec la même liberté : rare exemple de bonne foi, ſurtout dans un point qui avoit paſſé pour obſcur juſqu'à lui, & qui n'a jamais été ſi nettement expliqué.

Cauſes de leur chûte.

» J'ai ſouvent entendu raconter, dit-il, par des Japonois dignes de foi, » que l'orgueil & l'avarice contribuerent beaucoup à rendre toute la Nation » Portugaiſe odieuſe au Japon. Les nouveaux Chrétiens mêmes étoient ſur- » pris & ſouffroient impatiemment que leurs Peres ſpirituels n'euſſent pas » ſeulement en vûe le ſalut de leurs ames, mais qu'ils euſſent auſſi l'œil » ſur l'argent de leurs Proſelytes & ſur leurs terres ; & que les Marchands, » après s'être défaits de leurs marchandiſes à très haut prix, exerçaſſent en- » core des uſures inſupportables. Les richeſſes, & le ſuccès imprévû de la » propagation de l'Evangile, enflerent d'orgueil les Laïques & le Clergé. » Ceux qui étoient à la tête du Clergé (18), trouverent au-deſſous de leur » dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jeſus-Chriſt & de ſes » Apôtres : ils n'étoient pas contens s'ils ne ſe faiſoient porter dans de ma- » gnifiques chaiſes, imitant la pompe du Pape & des Cardinaux à Rome. » Non-ſeulement ils ſe mettoient ſur le pied des plus Grands de l'Empire, » mais ils prétendoient à la ſupériorité du rang. Il arriva un jour qu'un » Evêque Portugais rencontra, ſur le grand chemin, un des Conſeillers » d'Etat qui alloit à la Cour. Le ſuperbe Prélat ne voulut pas faire arrêter

(16) *Voyez* la Nouvelle Hiſtoire du Japon.

(17) Une tonne d'or eſt cent mille florins de Hollande. Kæmpfer aſſure que pendant fort long-tems ils tiroient chaque année, du Japon, plus de trois cens tonnes. Dans le plus grand déclin de leur Commerce, c'eſt-à-dire, en 1636, ils tranſporterent, de Nangaſaki à Macao, deux mille trois cens cinquante caiſſes d'argent, ou deux millions trois cens cinquante mille taels. En 1637, ils en tirerent deux cens millions cent quarante-deux mille trois cens ſoixante-cinq taels ; &, en 1638, un million deux cens cinquante-neuf mille vingt-trois taels. Dans le tems de leur déclin, ils n'alloient plus au Japon qu'avec des Galiotes, au lieu que pendant la proſpérité de leurs affaires, ils portoient leurs Marchandiſes dans de grands Navires. *Tome II. pages 168 & 169.*

(18) Kæmpfer ne fait tomber ſes accuſations que ſur les Prélats. Il parle, au contraire, avec une vénération, ſurprenante dans un Proteſtant, de Saint François Xavier, premier Apôtre du Japon, & de tous les Miſſionnaires de la même Compagnie. Ces Religieux, dit-il, s'accréditoient par leur modeſtie exemplaire, leur vie vertueuſe, & l'aſſiſtance déſintéreſſée qu'ils donnoient aux Pauvres & aux Malades. *Ubi ſuprà*, page 165.

DESCRIPTION DU JAPON.

» ſa chaiſe, pour mettre pied à terre & rendre ſes reſpects à ce Grand, » ſuivant l'uſage du pays. Une conduite ſi imprudente, dans un tems où » les Portugais étoient déja déchûs de leur crédit, ne pouvoit être que d'une » fort dangereuſe conſéquence pour leur Nation. Le Conſeiller s'en plai- » gnit à l'Empereur, & lui fit un portrait de l'orgueil de ces Etrangers, qui » excita vivement ſon indignation. Cet événement eſt rapporté à l'année » 1596. Ce fut dans le cours de l'année ſuivante, que la perſécution fut rallu- » mée contre les Chrétiens.

» A la vérité les Bonzes, ou les Prêtres du pays, irrités de voir renver- » ſer leurs Temples & briſer leurs Idoles, échaufferent encore le reſſenti- » ment de la Cour; ſans compter que l'union & la bonne intelligence qu'on » voyoit régner entre les Chrétiens, donna de l'inquiétude au prudent Em- » pereur Taico, & à ſon ſucceſſeur Jyejas. Le premier ne devoit la Cou- » ronne qu'à ſon courage & à ſa bonne conduite L'autre, qui la devoit à » la trahiſon, & à des trames criminelles, appréhendoit avec d'autant plus » de raiſon les progrès du Chriſtianiſme, que ſon pupille Fide-Jori, fils » unique de Taico, ſur lequel il avoit uſurpé le trône, & la plûpart des » Courtiſans, avoient été les uns Chrétiens, les autres portés à favoriſer » la Religion Chrétienne. On commença par publier une Déclaration Im- » périale, qui défendoit d'enſeigner plus long-tems la *Doctrine des Peres*; » c'eſt le nom que les Japonois donnoient alors à l'Evangile. Enſuite les » Gouverneurs, & les Grands des Provinces, reçurent ordre d'obliger leurs » Sujets, par la perſuaſion ou la force, de rentrer dans l'ancienne Religion. » Il fut auſſi très ſévérement défendu, aux Directeurs du Commerce Portu- » gais, d'amener à bord de leurs Vaiſſeaux aucune ſorte d'Eccléſiaſtiques; & » ceux qui étoient diſperſés dans le pays furent ſommés d'en ſortir. On » n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuſes Loix. Les Portugais & les » Caſtillans continuerent d'amener ſecrétement de nouvelles recrues de Miſ- » ſionnaires. Mais il arriva, dans les mêmes conjonctures, un malheureux » accident qui hâta leur ruine :

Imprudence de quelques Religieux de Saint François, & ſes malheureuſes ſuites.

Quelques Religieux de Saint-François, envoyés par le Gouverneur de Manille, avec la qualité d'Ambaſſadeurs à la Cour du Japon, prêcherent publiquement dans les rues de Meaco, & firent bâtir une Egliſe, malgré les ordres de l'Empereur, qui venoient d'être publiés, & contre les avis & les preſſantes ſollicitations des Jéſuites. Cette imprudence, obſerve Kæmpfer, ne pouvoit être excuſée que par un deſir ardent du Martyre & par le précepte de l'Apôtre, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes: mais il étoit évident qu'un mépris ſi manifeſte de l'Autorité Impériale porteroit un coup irréparable au Chriſtianiſme. Auſſi la perſécution, qui s'éleva auſſitôt, n'a-t-elle rien d'égal dans l'Hiſtoire de l'Egliſe. Après un cruel maſſacre de pluſieurs milliers de Chrétiens, qui dura près de quarante ans, elle finit par l'extirpation totale de la Foi Chrétienne, & par le banniſſement perpétuel des Portugais.

Reſte de faveur pour les Portugais.

Cependant il paroît que l'intention des Empereurs n'étoit pas d'abord d'envelopper toute la Nation Portugaiſe dans cette Sentence. Ils ne vouloient pas ſe priver volontairement des marchandiſes & des raretés étrangeres qu'elle apportoit

apportoit dans leurs Etats. Vers la fin de cette effroyable perſécution, qui fit périr preſque tous les Religieux Portugais & Caſtillans, les Séculiers & les Marchands furent épargnés, dans la vûe de continuer avec eux les traités de Commerce, qui n'avoient rien de commun avec l'affaire de la Religion. En 1635, on jetta les fondemens de l'Iſle de Deſima, que les Hollandois poſſedent à préſent, dans le Havre de Nangaſaki; & cette demeure fut aſſignée aux Portugais. Mais, peu de tems après, une fatale conſpiration contre la perſonne de l'Empereur, dans laquelle on les accuſa d'être entrés, acheva malheureuſement de les perdre.

DESCRIPTION DU JAPON.

C'eſt pour eux qu'on forme l'Iſle de Deſima.

Il faut ſe rappeller qu'avant la fin du ſeiziéme ſiécle, les Hollandois excités par l'immenſe profit que les Portugais tiroient du Japon, avoient formé, dans l'enfance de leur Compagnie des Indes Orientales, le deſſein de s'y procurer un établiſſement ſolide, ou d'y obtenir du moins un lieu fixe, pour la réception des Vaiſſeaux & des marchandiſes, qu'ils ſe propoſoient d'y envoyer tous les ans (19). Leur premier Comptoir fut bâti au commencement du ſiécle ſuivant, dans une petite Iſle peu éloignée de la ville de Firando, à laquelle il communiquoit par un Pont. On leur avoit fait un accueil d'autant plus favorable, qu'ils étoient Ennemis jurés des Portugais, dont la Cour de Jedo avoit déja réſolu de ſe délivrer. Les Portugais, de leur côté, n'oublierent rien, pour traverſer l'entrepriſe de ces dangereux Rivaux. Ils employerent, contre eux, le crédit qu'ils conſervoient encore près d'une partie des Grands de l'Empire. Mais tous leurs efforts demeurerent ſans ſuccès. L'Empereur Ijejas, qui fut nommé *Gongen* après ſa mort, accorda (20) la liberté du Commerce aux Hollandois, dans toute l'étendue de ſes Etats, par un Gosjanim formel, c'eſt-à-dire, par l'Acte le plus ſolemnel de l'Empire. Après la mort d'Ijejas, ils s'adreſſerent à la Cour, pour faire renouveller leur Privilege; démarche que Kæmpfer nomme imprudente, parce que les premieres Lettres, qui leur étoient extrêmement favorables, ſuffiſoient, dans une Nation qui obſerve, avec la derniere fidélité, les engagemens de ſes Ancêtres. Cette demande fut accordée, mais avec des conditions beaucoup moins avantageuſes. Cependant la proſperité des Portugais diminuoit de jour en jour; & les Hollandois commencerent à ne rien ménager pour s'établir ſur leur ruine. Outre leurs ſoins & leurs dépenſes à la Cour, pour ſe procurer les bonnes graces de l'Empereur, & pour engager tous les Grands dans leurs intérêts, ils firent acheter, dans les Pays étrangers, tout ce qu'il y avoit de rare & d'exquis, pour en faire des préſens. Les animaux les plus ſinguliers, & les marchandiſes les plus précieuſes furent apportés des Parties les plus éloignées de l'Europe, de la Perſe & des Indes. On obſerve que les Japonois abuſoient de cette ardeur à leur plaire, en donnant, à des Alliés ſi complaiſans & ſi ſoumis, des figures bizarres, qui ne pouvoient avoir d'exiſtence que dans leur imagination; comme s'il eût ſuffi d'avoir ces ridicules modéles, pour trouver des Etres qui leur reſſemblaſſent. En un mot, l'avidité du profit, qui dépendoit de la faveur d'une Nation capricieuſe, mit les Hollandois dans la diſpoſition d'obéir aux ordres les plus révoltans.

Comment les Hollandois deviennent leurs Rivaux.

Efforts ſinguliers des Hollandois pour les ſupplanter.

(19) *Voyez* les Relations du Tome VIII. de ce Recueil.

(20) En 1611.

DESCRIPTION DU JAPON. Comment ils achevent d'y reuſſir.

Telle étoit leur ſituation, lorſque s'étant rendus Maîtres d'un Vaiſſeau Portugais, près du Cap de Bonne-Eſperance, ils trouverent, à bord, des Lettres adreſſées au Roi de Portugal, par Moro, Chef des Portugais au Japon, Japonois de naiſſance, & fort attaché à la Religion Chrétienne. Ils ſe hâterent d'envoyer ces Lettres au Prince de Firando, leur Protecteur, qui les communiqua auſſi-tôt au Gouverneur de Nangaſaki, Directeur & Juge Supérieur des Affaires étrangeres, quoiqu'ami des Portugais. Moro fut arrêté. Il nia l'accuſation avec beaucoup de fermeté, & tous les Portugais de Nangaſaki l'imiterent. Mais ni leur conſtance, ni le crédit du Gouverneur, ne purent diſſiper la tempête qui étoit prête à fondre ſur leurs têtes. Ils furent convaincus, s'il en faut croire leurs Ennemis, par le caractere & le cachet des Lettres (21). Moro ſe vit condamné au plus cruel ſupplice. Kæmpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette Lettre découvroit tout le fond du complot que les Chrétiens du Japon avoient formé avec les Portugais, contre la vie de l'Empereur & contre l'Etat. » On y voyoit, dit-il, qu'il leur manquoit des Vaiſſeaux, & » des Soldats, qu'on leur avoit promis du Portugal; on y voioit les noms des » Princes intéreſſés dans la conſpiration, & l'eſperance qu'ils avoient d'obtenir » la bénédiction du Pape. Cette découverte, commencée par les Hollandois, » fut enſuite confirmée par une autre Lettre du Capitaine Moro, adreſſée » au Gouvernement Portugais de Meaco, qui fut interceptée par un Na» vire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les Ennemis des Por» tugais joignirent l'arrivée ſecrette d'un grand nombre d'Eccléſiaſtiques, » l'Empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux Etran» gers & la ſortie à ſes Sujets naturels (22).

(21) C'eſt ſur quoi Kæmpfer n'apporte point d'autres preuves. Auſſi les Portugais ont-ils toujours traité ces Lettres de ſuppoſitions calomnieuſes. On doit remarquer ici que le Directeur du Commerce Hollandois, au Japon, étoit alors Caron, qu'on vit paſſer enſuite au ſervice de France & Directeur de ſes Etabliſſemens aux Indes Orientales. (*Voyez* ci-deſſus les Tomes VIII & IX.) C'eſt le même qui a publié une courte Relation du Japon, par Demandes & par Réponſes. Quelques-uns l'ont accuſé d'avoir fabriqué la Lettre, qui cauſa le malheur des Portugais. Kæmpfer nous apprend qu'il avoit d'abord ſervi d'aide de Cuiſine dans un Navire Hollandois, & que ſon heureux génie le conduiſit par degrés à la fortune. Mais lorſqu'il ajoute que ſur quelques mécontentemens, il partit de Batavia pour aller offrir ſes ſervices aux Portugais & aux François, & qu'il fit naufrage à la vûe de Liſbonne avant que d'avoir pû exécuter des deſſeins qui auroient été deſavantageux à la Compagnie de Hollande, il doit avoir ignoré que Caron ſervit effectivement les François, aux Indes, pendant pluſieurs années, & que ce fut en revenant de leur Comptoir de Surate, qu'il fit naufrage ſur les Côtes de Portugal. *Kæmpfer, ibid. page* 236.

(22) Les principaux Articles de ce fameux Edit méritent d'être conſervés dans leur forme originale :

A Sakaki-Barra-Findamo-Camis, & à Baba-Sabray Sejimon, Gouverneurs de Nangaſaki.

Aucun Navire Japonois, ou Bateau, tel qu'il ſoit, ni aucun Japonois ne pourra ſortir du pays. Celui qui contreviendra à cet ordre ſera mis à mort. Le Navire, avec l'Equipage & les marchandiſes, ſeront mis en ſequeſtre juſqu'à nouvel ordre.

Tout Japonois qui reviendra des Pays Etrangers, ſera mis à mort.

Celui qui découvrira un Prêtre aura une récompenſe, depuis quatre cens juſqu'à cinq cens ſchuits d'argent, & pour chaque Chrétien à proportion. (Un ſchuits peſe environ cinq onces).

Tous ceux qui ſoutiendront la Religion des Chrétiens, ou qui porteront ce nom infâme, ſeront arrêtés & mis en priſon.

DESCRIPTION DU JAPON.

Malgré la ſévérité de ces ordres, les Directeurs Portugais lutterent encore, près de deux ans, contre les dangers dont ils étoient menacés, dans l'eſperance d'obtenir du moins la permiſſion de demeurer dans l'Iſle de Deſima, & d'y continuer leur Commerce. L'Empereur parut même incertain, lorſqu'ils lui eurent fait repréſenter que cette petite Iſle, étant ſéparée du Continent de ſon Empire, ils pouvoient l'habiter, ſans contrevenir à ſon Edit. Mais la Compagnie Hollandoiſe l'ayant fait aſſurer, en même tems, qu'elle auroit ſoin de lui fournir toutes les marchandiſes que les Portugais apportoient au Japon, on vit paroître une nouvelle Ordonnance, qui les déclaroit Ennemis de l'Empire, & qui portoit la rigueur juſqu'à défendre l'entrée du Japon aux marchandiſes mêmes de leurs Pays, à l'exception des vins d'Eſpagne, pour l'uſage particulier de la Cour. Ils ſe retirerent alors à Macao. N'accuſons pas légerement les Hollandois d'avoir acheté cette préférence, en deſavouant la qualité de Chrétiens (23). Mais Kæmpfer convient qu'ils furent mis à de rudes épreuves. En 1638, lorſque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait déſeſperées, environ quarante mille Chrétiens Japonois, réduits au déſeſpoir par les cruautés inouies qu'ils voyoient ſouffrir à leurs freres, dont pluſieurs milliers avoient déja péri dans les ſupplices, choiſirent, pour azile, une vieille Forteresſe, voiſine de Simabara, dans la réſolution d'y défendre leur vie juſqu'à l'extrêmité. Les Hollandois, en qualité d'Amis & d'Alliés de l'Empereur, furent priés d'aſſiſter les troupes Impériales au Siége de cette Place. Kockebeker, Directeur de leur Commerce à Firando, ne tarda point à ſe rendre à bord du ſeul Vaiſſeau Hollandois qui fût alors dans le Havre de cette Ville; & s'étant approché de la Forteresſe de Simabara, il fit tirer contre les Chrétiens, dans l'eſpace de quinze jours, quatre cens vingt-ſix coups de canon, tant du Vaiſſeau qu'il montoit, que d'une Batterie qu'il avoit élevée ſur le rivage. Cette attaque diminua beau-

A quel prix les Hollandois l'emportent ſur les Portugais.

Ils prêtent leur ſecours aux Japonois pour exterminer quarante mille Chrétiens.

Toute la race des Portugais, avec leurs Meres, leurs Nourrices, & généralement tout ce qui leur appartient, ſera banni & renvoyé à Macao.

Quiconque oſera porter une Lettre des Pays Etrangers, ou en retourner après ſon banniſſement, ſera mis à mort avec toute ſa famille. Tous ceux auſſi, qui oſeront demander grace pour lui, ſeront mis à mort, &c.

Donné la treiziéme année de notre regne, Quanja 191, dans le cinquiéme mois. *Signés* : Sakkaja-Sanikkeno-Cami. Dijno-Ojeno-Cami. Cangano-Cami. Matzendeyro-Infeino-Cami. Abono-Bongono-Cami. *Kæmpfer*, page 176.

(23) On lit, dans quelques Auteurs, que lorſqu'on leur demandoit s'ils étoient Chrétiens, ils répondoient que non, mais qu'ils étoient Hollandois. Kæmpfer croit cette imputation fauſſe Ce qu'il en dit eſt curieux. » J'ai pris tous les ſoins poſſibles, pour m'in» former de la vérité du fait, ſans aucune » partialité. J'ai feuilleté pour cela les Jour» naux & les autres Ecrits, qu'on a gardés, » depuis la premiere arrivée des Hollandois » au Japon, & je n'y ai rien trouvé de ſem» blable. Un Vieillard Japonois, notre pre» mier Interprête, m'a aſſuré, au contraire, » que les Hollandois ont toujours dit qu'ils » faiſoient profeſſion du Chriſtianiſme, mais » qu'ils n'étoient pas de la Secte des Prêtres » Portugais. Ce qui probablement donna lieu » à ce faux bruit fut la réponſe d'un Hol» landois, nommé Michel Sandwoort, qui, » ayant fait naufrage ſur les Côtes du Japon, » s'établit enſuite avec un de ſes Compa» triotes, à Nangaſaki, parmi les Naturels » du Pays, & hors de la dépendance des » Hollandois. Lors de l'établiſſement de » l'Inquiſition du Japon, cet homme, ayant » été interrogé s'il étoit Chrétien, répon» dit, pour ſauver ſa vie & celle de ſon » Compagnon : *Quoi, Chrétiens ? Chré» tiens ? Nous ſommes Hollandois.* Les In» quiſiteurs, à la vérité, parurent ſatisfaits » de cette confeſſion. *Ubi ſup. pp.* 236 & 237.

DESCRIPTION DU JAPON.

coup le nombre des Aſſiégés, & ruina tellement leurs forces, qu'ils furent bientôt exterminés juſqu'au dernier. Kæmpfer obſerve, avec tout le deſintéreſſement d'un honête Hiſtorien, » qu'un empreſſement ſi ſoumis, pour l'exé-
» cution d'un ordre qui entraînoit la deſtruction totale du Chriſtianiſme,
» aſſura leur établiſſement au Japon, malgré le deſſein que la Cour avoit
» eu d'en exclure tous les Etrangers; mais que les Japonois, les plus diſtin-
» gués par leur Nobleſſe & par leurs ſentimens, ne porterent pas un juge-
» ment favorable de leur conduite, & du crédit qu'elle leur avoit fait acquérir.
» Il leur parut contre la raiſon, d'eſperer qu'ils puſſent être ſincérement fi-
» déles à un Monarque étranger, qu'ils regardoient comme un Payen; tan-
» dis qu'ils avoient montré tant d'ardeur à détruire des gens avec leſquels
» ils convenoient ſur les points fondamentaux de leur Foi, comme les Japo-
» nois l'avoient appris des Religieux Portugais, & *qui entroient dans le Ciel*
» *par la même porte* (24). Auſſi la complaiſance & l'humilité des Hollan-
» dois, ajoute le même Voyageur, a-t-elle ſi peu contribué à gagner la
» confiance ou l'amitié d'une Nation ſi fiere & orgueilleuſe, qu'au con-
» traire ſa jalouſie & ſa défiance ont paru croître, à proportion des preu-
» ves qu'elle a reçues de leur fidélité. Plus ils ſembloient mériter d'égards
» & d'affection, plus ils ſe ſont attiré de mépris & de haine (25).

Jugement des principaux Japonois ſur leur conduite.

Mais, avant que de repréſenter leur ſituation & leur Commerce, ſuivons un moment les Portugais & les Caſtillans dans leur retraite. Le Gouvernement de Macao, qui vit arriver une malheureuſe troupe de Fugitifs, ne put ſe perſuader que l'ordre, qui les avoit chaſſés de leurs établiſſemens, après un ſiécle de poſſeſſion, fût une diſgrace irréparable. Il réſolut de ne pas attendre que le ſouvenir de leurs anciens ſervices fut tout-à-fait effacé de l'eſprit des Japonois, pour faire une tentative à la Cour de Jedo; & dès l'année 1640, c'eſt-à-dire, l'année d'après celle de leur expulſion, il envoya deux Ambaſſadeurs à l'Empereur, avec un cortege de ſoixante-treize perſonnes. Le droit des gens, qu'il croyoit reſpecté de toutes les Nations, n'empêcha point que ces deux Miniſtres ne fuſſent arrêtés à Nangaſaki, avec toutes les perſonnes de leurs ſuite; & quoiqu'ils n'euſſent point de marchandiſes à bord, qui puſſent les faire accuſer d'être venus pour le Commerce, un ordre de l'Empereur les condamna tous au dernier ſupplice, ſans autre exception que douze Domeſtiques, du dernier rang, qui furent renvoyés à Macao, pour porter une ſi ſanglante nouvelle à leurs Compatriotes, avec la ridicule commiſſion de les aſſurer, que, ſi le Roi de Portugal, ou le Dieu même des Chrétiens, oſoient mettre le pied dans l'Empire Japonois, ils y recevroient le même traitement. Ces douze hommes n'arriverent point à Macao, & l'on n'a jamais appris ce qu'ils étoient devenus. Il eſt aſſez vraiſemblable que, manquant d'habileté dans la Marine, ils périrent avec le Bâtiment qui les portoit. Les Malheureux, qui furent exécutés, avoient, ſuivant l'uſage du Pays, chacun ſon Bourreau à leur côté; de ſorte qu'au premier ſigne, toutes leurs têtes furent abbatues dans un inſtant.

Tentative des Portugais, pour rentrer au Japon.

Leurs Ambaſſadeurs y ſont condamnés au ſupplice.

Une Hiſtoire Japonoiſe raconte un autre événement tragique, qui arriva, peu

Hiſtoire tragique d'un Vaiſſeau Eſpagnol, au Port de Nangaſaki.

(24) C'eſt une expreſſion des Japonois, que Kæmpfer a ſouvent entendue, lorſqu'il eſt tombé avec eux ſur ce ſujet. *Pages* 125.

(25) Pages 185 & 186.

(26) Pag

de mois auparavant, à un grand Navire Eſpagnol des Philippines. Les Caſtillans (c'eſt le nom que les Japonois donnoient à tous les Eſpagnols) avoient pris une Jonque du Japon, près de Manille, & l'avoient coulée à fond, dans l'eſpérance d'éteindre la connoiſſance d'une action ſi barbare. Cependant elle parvint aux Japonois. Bientôt un Vaiſſeau Eſpagnol, à trois Ponts, jetta l'ancre au Port de Nangaſaki. Les Gouverneurs employerent la diſſimulation; mais ce fut pour ſe donner le tems d'informer la Cour. Auſſi-tôt le Prince d'Arima reçut ordre de faire périr le Bâtiment, par les flammes, avec tout l'Equipage & les marchandiſes. Il ſe trouva, dans la ville, quelques perſonnes mieux intentionnées, qui avertirent ſécretement les Eſpagnols: mais l'avidité du gain leur fit d'abord négliger cette information, & leur perſuada que, s'il étoient attaqués, leur Navire étoit en état de ſe défendre. Ils travaillerent nuit & jour à le charger d'or, d'argent, & de marchandiſes précieuſes. Enſuite, lorſqu'ouvrant les yeux ſur le danger, avec une double inquiétude pour eux-mêmes & pour leurs richeſſes, ils ſe diſpoſerent à partir, un vent contraire les arrêta. Leurs Ennemis, qui avoient profité de cet intervalle pour exécuter les ordres de l'Empereur, arriverent dans un grand nombre de Barques. Le Vaiſſeau Eſpagnol fut inveſti; & tous ceux qui le montoient ſe virent réduits, pour unique reſſource, à vendre cherement leur vie. En effet les Japonois apprirent, dans cette occaſion, à reſpecter la valeur des Européens. Le Prince d'Arima, comptant ſur une victoire aiſée, encouragea d'abord ſes Soldats par l'eſpoir du butin; mais, lorſqu'il les vit effrayés d'une réſiſtance, à laquelle ils ne s'étoient pas attendus, il ſauta le premier à bord du Navire. Son exemple entraîna un ſi grand nombre de Soldats après lui, que le tillac en fut couvert. Les Eſpagnols ſe retirerent ſous le Pont, avec le ſoin de fermer leurs écoutilles. Cette retraite précipitée, dans des Ennemis ſi braves, fit ſoupçonner au Prince, qu'elle n'étoit pas ſans deſſein; & ſoupçonnant de l'artifice, il rentra d'un ſaut dans ſa Barque, ſous le prétexte d'exciter le reſte de ſes troupes. Au même moment, les Eſpagnols mirent le feu à quelques barils de poudre, qu'ils avoient ſous le tillac, & qui firent ſauter tous les Japonois qui étoient deſſus. Le Prince crut le péril à ſa fin, & commanda de nouvelles troupes, pour recommencer l'abordage; mais les Eſpagnols, s'étant retirés ſous le ſecond Pont, le firent ſauter comme le premier. Enſuite, étant deſcendus à fond de cale, ils continuerent la même manœuvre pour le troiſiéme. Ainſi la mer & le rivage ſe trouverent couverts de Japonois morts ou bleſſés, avant qu'ils puſſent attaquer des Ennemis, qui ne parurent enfin que pour ſe défendre avec une réſolution furieuſe, & pour ſe faire tuer juſqu'au dernier. Il paroît même qu'en périſſant, ils trouverent le moyen de faire couler à fond les reſtes de leur Vaiſſeau; car on aſſura Kæmpfer qu'on avoit pêché, dans cet endroit, quantité de caiſſes d'argent, & que, depuis peu d'années, on en avoit encore tiré quelques-unes. Cette attaque coûta la vie à plus de trois mille Japonois (26).

DESCRIPTION DU JAPON.

Après l'exécution des Ambaſſadeurs de Macao, l'Empereur du Japon, informé que les Portugais étoient traités favorablement à la Chine, & qu'ils

Précautions des Japonois, depuis l'expulſion des Portugais.

(26) Pages 181 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

avoient beaucoup du crédit dans cette Cour, ſe crut obligé, pour la ſûreté de ſes Etats, de prendre un grand nombre de précautions, qui durent encore. On fit bâtir, au ſommet des montagnes, des Corps-de-Garde & des Guerites. On y entretient des Soldats, pour avertir, par des feux & d'autres ſignaux, de l'approche des Vaiſſeaux qui font voile vers le Japon. S'ils en apperçoivent dix ou plus, ils ſe hâtent d'élever leurs feux, qui en font allumer d'autres, de diſtance en diſtance, juſqu'à la ville Impériale de Jedo; &, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, la Cour peut être informée par cette voie. Les ordres ſont d'autant plus faciles à donner, que par de fort bons Réglemens, chacun ſçait le poſte qu'il doit occuper à l'apparition de ces feux, & ce qu'il doit faire pour la défenſe commune.

Avantages que les Hollandois ont tirés de cette révolution.

Revenons aux Hollandois, qui devoient s'attendre, après leur triomphe & pour prix de leurs ſervices (27), à ſe voir tout d'un coup en poſſeſſion, non-ſeulement de la liberté qu'ils deſiroient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avoient fait dépouiller leurs Rivaux.

Avec qu'elle hauteur ils ſont traités.

Cependant, ils reçurent ordre de démolir le Comptoir & le Magaſin qu'ils avoient bâtis depuis peu dans l'Iſle de Firando; ſans autre raiſon que parce qu'il étoit de pierre de taille, c'eſt-à-dire, plus beau que les Edifices ordinaires du Pays, & qu'ils avoient gravé, au Frontiſpice, l'année de l'Ere Chrétienne. Enſuite ils ſe virent forcés d'abandonner entiérement ce Comptoir, & de ſe confiner dans la petite Iſle qui avoit été bâtie pour les Portugais. On en a vû la deſctiption dans le Journal de Kæmpfer, qui la nomme une Priſon. Là, ils ſont environnés d'une foule d'Officiers, de Gardes & de Surveillans Japonois, ſurtout à l'arrivée de leurs Vaiſſeaux, & pendant la durée de leur vente. Tous ces Geoliers & ces Eſpions, auxquels ils ſont obligés de payer eux-mêmes des gages fort conſidérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par un ſerment ſolemnel à leur refuſer toute ſorte de communication, de confiance ou d'amitié. Dans l'acte de ce ſerment, ils atteſtent les Dieux ſuprêmes, ils ſe ſoumettent à leur vangeance, & à celle des Magiſtrats du Pays, eux, leur famille, leurs Domeſtiques & leurs Amis, s'ils n'exécutent pas fidélement chaque article. Enſuite ils le ſignent de leur cachet, trempé dans de l'ancre noire, où ils verſent quelques gouttes de leur ſang, qu'ils tirent en piquant un de leurs doigts derriere l'ongle. Un engagement ſi terrible le devient encore plus, par la rigueur avec laquelle on punit les moindres contraventions (28).

Serment qu'on prête contr'eux.

(27) Kæmpfer, quoiqu'attaché à leur Compagnie & leur zèlé Partiſan, parle, avec moins de modération, des complaiſances qu'ils ont eûes pour les Japonois. » L'ava-» rice, dit-il, & l'attrait de l'or du Japon, » ont eu tant de pouvoir ſur eux, que plu-» tôt que d'abandonner un Commerce ſi lu-» cratif, ils ont ſouffert volontairement une » priſon preſque perpétuelle; car c'eſt la » pure vérité, que l'on peut nommer ainſi » notre demeure à Deſima. Ils ont bien vou-» lu eſſuier, pour cela, une infinité de du-» retés de la part d'une Nation Etrangere & » Payenne; ſe relâcher dans la célébration » du Service Divin, les Dimanches & les » Fêtes ſolemnelles; s'abſtenir de faire des » Prieres & de chanter des Pſeaumes en pu-» blic; éviter le ſigne de la Croix & le nom » de Jeſus-Chriſt, en préſence des Naturels » du Pays, & en général toutes les marques » extérieures du Chriſtianiſme; enfin, endu-» rer patiemment le procédé impérieux de » ces orgueilleux Infidéles, qui eſt la choſe » du monde la plus choquante pour une » ame bien née. *Page* 186.

(28) Page 209.

Après le départ des Vaiſſeaux Hollandois, le Directeur de leur Commerce part avec une ſuite nombreuſe, pour rendre ſes reſpects à l'Empereur & lui porter les préſens annuels de la Compagnie. Cette Ambaſſade paſſe pour un hommage, que la Nation Hollandoiſe rend à l'Empereur du Japon, comme à ſon Souverain. Auſſi preſcrit-on, à l'Ambaſſadeur, la conduite qu'il doit tenir dans ſa route; & le nom commun qu'on lui donne eſt celui de Kitozitz, c'eſt-à-dire, Otage. Pendant le Voyage, on ne laiſſe pas, aux Hollandois de ſa ſuite, ni à lui-même, plus de liberté qu'à des Priſonniers. Il ne leur eſt permis de parler à perſonne; pas même, ſans une permiſſion ſpéciale, aux Domeſtiques des Hôtelleries qui leur ſervent de logement. Lorſqu'ils y arrivent, on ſe hâte de les mener au plus haut étage de la Maiſon, ou dans les appartemens intérieurs, qui n'ont de vûe que ſur la cour; & pour s'aſſurer d'eux, on ferme les Portes de la cour avec des cloux. Leur cortege, qui eſt compoſé d'Interprêtes, de Soldats, d'Archers, de Porteurs & de Valets du pays, doit être entretenu aux frais de la Compagnie des Indes (29).

DESCRIPTION DU JAPON. Combien ils ſont obſervés dans leur voyage à la Cour.

On a vû, dans le Journal de Kæmpfer, avec quel air de dédain ils ſont traités à la Cour. Tout Japonois, qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié, n'eſt pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour ſa Patrie l'attachement qu'il lui doit. De-là vient l'opinion bien établie, qu'il eſt également glorieux & légitime de leur ſurvendre, de leur demander un prix exceſſif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il eſt poſſible, de diminuer leurs libertés & leurs avantages, & d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur ſervitude.

Principes des Japonois.

Celui qui leur dérobe quelque choſe, & qui eſt ſaiſi ſur le fait, en eſt quitte pour la reſtitution de ce qu'on trouve ſur lui, & pour quelques coups de fouet qu'il reçoit ſur le champ des Soldats qui gardent leur Iſle. Si le crime eſt conſidérable, il eſt quelquefois banni pour un tems aſſez court. Mais le châtiment des Hollandois, qui fraudent la Douane, eſt une mort certaine, ſoit en leur tranchant la tête, ou par le ſupplice de la Croix.

Diverſes humiliations des Hollandois.

Aucun Hollandois ne peut envoyer une Lettre hors du pays, ſans en avoir donné une copie aux Gouverneurs, qui la font enregiſtrer dans un Livre deſtiné à cet uſage. Les Lettres, qui viennent de dehors, doivent être remiſes aux mêmes Officiers, avant que d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux ſur celles qui ſont pour les Particuliers, quoiqu'elles ſoient compriſes auſſi dans la Loi. Autrefois, lorſqu'un Hollandois mouroit à Nangaſaki, on le jugeoit indigne de la ſépulture, & ſon corps étoit jetté dans la mer à la ſortie du Port. Depuis quelque-tems, on a pris le parti de leur aſſigner un petit terrain inutile, ſur la Montagne d'Inaſſa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs Morts: mais, après la cérémonie, on y met une garde Japonoiſe; & quelque jugement qu'on veuille porter des ordres qu'elle reçoit, il devient bientôt preſqu'impoſſible de découvrir le lieu de la ſépulture.

En général, il eſt toujours aiſé aux Naturels du pays, & même aux Etrangers, de faire valoir leurs prétentions ſur les Hollandois. Le Gouverne-

(29) Page 205.

DESCRIPTION DU JAPON.

ment ne se fait jamais presser, pour accorder des dommages & des intérêts au Demandeur. Il ne daigne pas considérer si la demande regarde la Compagnie, ou quelques-uns de ses Officiers, ni s'il est juste de lui faire porter la peine des malversations d'autrui. Au contraire, si c'est d'elle que viennent les plaintes, elle trouve tant de difficultés à se faire rendre justice, que souvent elle est obligée d'abandonner ses plus justes droits.

On demande quels sont leurs dédommagemens.

Ce détail n'est qu'un leger extrait de plusieurs Chapitres de Kæmpfer, qui contiennent les vexations qu'elle essuie continuellement. Si l'on y joint les Loix mortifiantes, qui s'observent à l'arrivée de ses Vaisseaux (30), la nécessité de livrer toutes ses marchandises à la bonne foi des Officiers du pays, & de les faire décharger par des mains inconnues (31), celle de supprimer jusqu'aux moindres marques de Christianisme; enfin l'étrange contrainte, qui tient ses Officiers renfermés dans une Isle, longue de cent toises, & large d'environ quarante, dépendans du caprice, des rigueurs, de la haine & du mépris d'une Nation infidéle; on demandera, sans doute avec impatience, quels peuvent être les avantages & les profits qui dédommagent les Hollandois de tant d'humiliations.

Marchandises qu'ils portent au Japon.

Kæmpfer nous apprend quelles sont les marchandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie crue de la Chine, du Tunquin, du Bengale & de Perse; toute sorte de soies, d'étoffes de laine, & d'autres étoffes des mêmes Pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, & d'autres étoffes de soie & de laine, surtout des serges d'Angleterre; du bois de teinture, que nous nommons Sapan & bois de Brésil; des peaux de buffle & de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie; de la cire; des cornes de buffle de Siam & de Camboye; des cordouans, & des peaux tannées de Perse, du Bengale, & d'autres pays, mais non d'Espagne & de Manille, sous de rigoureuses peines; du poivre & du sucre en poudre & Candy, de plusieurs endroits des Indes orientales; des cloux de girofle, & des noix muscades (on ne demande plus de canelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les Isles de Borneo & de Sumatra; du Mercure, du cinabre & du saffran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax & de l'alun, de Bengale & de Siam; du musc de Tunquin; de la gomme de Benjouin d'Arsijen; de la gomme lacque de Siam; des coraux, de l'ambre, du véritable antimoine, dont les Japonois se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes & d'autres lunettes; du masang de Vaca, qui est une pierre médicinale, tirée de la vessie du fiel des vaches de Mozambique; du bois de serpent; de l'Atsiaer; des Bambous; des Mangues, & d'autres fruits verds des Indes orientales, confits avec du poivre de Turquie, de l'ail & du vinaigre; des craions de plomb

(30) On se contente de renvoyer ci-dessus au Journal de Kæmpfer, lorsqu'il décrit les circonstances de son arrivée.

(31) » Ce ne sont pas nos gens, mais les » Naturels du Pays, qui chargent & déchar- » gent nos Navires. Ils sont deux fois en » plus grand nombre qu'il ne faut; & ne » travaillassent-ils qu'une heure, il faut que » nous payions la journée entiere. Tous » ceux qui nous rendent quelques services, » quoique souvent inutiles, sont payés lar- » gement sur les marchandises. La plûpart » de ces Ouvriers sont fort adroits à voler. *Page* 210.

de

de mer, & de bol d'Arménie, pour écrire ; du mercure ſublimé, & jamais du calomel, ou mercure doux ; des limes fines ; des aiguilles ; des lunettes ; de grands verres à boire, de la plus belle eſpece ; des coraux contrefaits ; des oiſeaux rares, & d'autres curioſités étrangeres, ſoit de l'art ou de la nature.

DESCRIPTION DU JAPON.

Mais de toutes ces marchandiſes, celle que les Japonois aiment le plus, quoique la moins avantageuſe pour les Marchands qui l'apportent, c'eſt la ſoie crue, dont les Portugais, par cette raiſon, nommoient la vente *Parcado ;* & ce nom ſe conſerve encore au Japon. Toutes ſortes d'étoffes & de toiles donnent un profit ſûr & conſidérable. On gagne beaucoup auſſi ſur le ſapan, ou le bois de Bréſil, & ſur les cuirs. Les marchandiſes les plus lucratives ſont le ſucre, le catechu, ou cachou, le ſtorax liquide, le patsju, le camphre de Borneo, les miroirs, le corail & l'ambre.

Marchandiſes les plus eſtimées des Japonois.

Dans les premiers tems de leur Commerce au Japon, les Hollandois n'y envoyoient pas, chaque année, moins de ſept Navires, chargés de toutes ces richeſſes. Depuis qu'ils ont été reſſerrés dans l'Iſle de Deſima, ils n'en envoyent pas plus de trois ou quatre. Ainſi, l'on peut diſtinguer pluſieurs états de leur fortune, ſuivant le degré de faveur dans lequel ils ont été à la Cour. Kæmpfer les réduit à quatre, qu'il nomme les Périodes de leur Commerce, & dont il donne fidélement l'Hiſtoire (32). Aujourd'hui, par de fâcheuſes révolutions, la ſomme annuelle, à la valeur de laquelle ils ont la permiſſion de vendre leurs marchandiſes, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, & monte à dix tonnes & demie d'or. A l'égard du prix des marchandiſes, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Meaco, qui eſt ordinairement reglé par la conſommation qui s'en fait dans le pays. » Une année portant l'autre, dit Kæmpfer, nos profits peu-» vent monter à ſoixante pour cent. Cependant, ſi l'on conſidére toutes les » charges & les dépenſes de notre vente (33), nous n'avons guéres plus de » quarante ou de quarante-cinq pour cent, de profit clair : gain peu conſi-» dérable, pour une Compagnie, qui a tant de dépenſes à ſoutenir aux In-» des Orientales. Auſſi cette branche de ſon Commerce ne vaudroit-elle pas » la peine d'être entretenue, ſi les marchandiſes que nous tirons du Japon, » ſurtout le cuivre rafiné, ne donnoient le même profit, & même un peu » plus. Ainſi la totalité peut aller à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pour cent. » Ajoutez que les dépenſes ne ſont pas les mêmes chaque année (34).

Profits clairs des Hollandois.

Les Vaiſſeaux Hollandois employent donc une partie de la valeur de leurs marchandiſes, à ſe procurer du cuivre rafiné, dont ils chargent, par an, depuis douze mille juſqu'à vingt mille pics (35). Ce métal eſt fondu en petits bâtons, ou rouleaux, d'un empan de long, & d'environ l'épaiſſeur d'un pouce. Chaque pic ſe met dans une petite boëte de ſapin, pour être tranſporté plus facilement ; & les trois ou quatre Navires, qui compoſent la Flotte Hollandoiſe, en font une partie de leur cargaiſon. Un de ces Bâtimens fait voile à Batavia, par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Pulo-Timon, Iſle ſur les Côtes de Malacca, & continuent de-là leur Voyage

Ce qu'ils rapportent du Japon.

(32) Pages 251 & ſuivantes.
(33) Elle ſe nomme, Combang, au Japon.
(34) Pages 244 & 250.
(35) Un pic eſt cent vingt-cinq livres, poids de Hollande.

DESCRIPTION DU JAPON.

jusqu'à Malacca même, d'où le Gouverneur Hollandois les envoye, tantôt au Bengale, tantôt aux Côtes de Coromandel, ou dans quelque autre Place, qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds & plats, & quelquefois de casjes de cuivre, espece de liards ou de basse monnoie, qu'on porte au Tunquin. Tout le cuivre est vendu aux Marchands Hollandois, par une Compagnie Japonoise, qui jouit seule d'un Privilege de l'Empereur pour le rafiner & le vendre aux Etrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaine; un boete ou deux de fil d'or, de cent rouleaux la boete; toutes sortes de cabinets vernissés, de boetes, de caisses à tiroirs, & d'autres Ouvrages de cette espece; des parasols, des écrans, divers petits Ouvrages de canes refendues; des cornes d'animaux; des peaux de poisson, que les Japonois préparent avec beaucoup d'art & de propreté; des pierreries; de l'or; du *Sowa*, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent & d'or, & dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; des Rattangs; du papier peint & coloré en or & en argent; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile & du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du *Sacki*, espece de breuvage, qui se fait avec du riz; du *Soge*, marinade assez agréable; des fruits confits, dans des barils; du tabac dentelé; diverses sortes de thé & de marmelades, & quelques milliers de cobangs en or (36).

Marchandises estimées de contrebande.

Pendant la cargaison, le soin qu'on apporte à visiter les Vaisseaux Hollandois & toutes les Maisons de Desima, surpasse encore les précautions qui s'observent à l'arrivée de la Flotte. Rien n'échappe aux recherches des Officiers. Toutes les hardes sont examinées piece à piece. Entre les marchandises de contrebande, Kæmpfer nomme tout ce qui a la figure d'une Idole du Pays, celle d'un Kuge, ou d'un Ecclésiastique de la Cour du Dairi, tous les Livres imprimés, tous les papiers, ou les métaux, qui portent quelques caracteres Japonois, l'argent monnoyé, les étoffes tissues au Japon; mais surtout les armes & tout ce qui s'y rapporte, comme la figure d'une Selle, d'un Navire ou d'un Bateau, d'une Armure, d'un Arc, d'une Fleche; les Epées & les Sabres. Si l'on trouvoit quelque chose de cette nature sur un Navire Hollandois, la moindre punition du Capitaine seroit un bannissement perpétuel du Pays; & tous les Officiers suspects seroient mis à la torture, pour leur faire découvrir le vendeur & les complices, dont le sang pourroit expier seul un si grand crime. Kæmpfer en rapporte quelques exemples. Les Japonois, dit-il, ont tant de penchant pour la contrebande, que dans l'espace de six ou sept ans, trois cens personnes furent condamnées au dernier supplice, pour avoir fraudé la Douane avec les Chinois; & que, pendant un séjour de deux ans qu'il fit au Japon, il en vit exécuter plus de cinquante, dont l'un n'étoit accusé que d'avoir fait passer frauduleusement une livre de camphre (37).

Commerce des Chinois au Japon.

A l'occasion des Chinois, il est tems d'observer, avec le même Voyageur,

(36) Page 258. Le Cobang est une très grande Monnoie. *Voyez*, ci-dessus, l'Histoire des Monnoies de l'Asie.

(37) Page 260.

que, depuis l'antiquité la plus éloignée, ils ont porté, dans tout l'Orient, les marchandiſes de leur Pays; ſurtout la ſoie crue, qui abonde à la Chine; & d'où les Grecs & les Romains leur avoient donné le nom de *Seres*. Leur principal Commerce étoit dans les Royaumes & les Iſles ſituées entre Sumatra & Malacca, du côté de l'Eſt. Après la Conquête de leur Pays par les Tartares, ceux qui refuſerent de ſe ſoumettre & de ſe raſer la tête, à la maniere des Vainqueurs, abandonnerent leur Patrie, pour aller s'établir dans les lieux où ils avoient exercé le Commerce. Depuis un tems immémorial, les Iſles du Japon étoient de ce nombre. Ils n'y alloient, à la vérité, qu'avec un petit nombre de Jonques, parce que, ſous divers regnes de leurs Empereurs, toute communication leur étoit défendue avec les Nations étrangeres; cet ordre ne pouvoit être violé que par ceux qui habitoient les Côtes & les Iſles voiſines. Mais auſſi-tôt que leurs nouveaux Maîtres eurent établi la liberté du Commerce, ils étendirent leurs correſpondances dans la plûpart des Pays de l'Orient, ſurtout au Japon, où divers rapports entre les deux Nations, tel que celui du Langage ſçavant, de la Religion, des Sciences & des Arts, leur avoient toujours fait obtenir un accueil favorable.

DESCRIPTION DU JAPON.

Son origine.

Anciennement ils fréquentoient le Port d'Oſacka, qui eſt dangereux par ſes rochers & ſes bas-fonds, & quelques autres lieux qui ne ſont pas plus ſûrs pour la navigation. Enſuite les Portugais leur montrerent le chemin du Port de Nangaſaki. Ce fut, vers le même temps, que l'Empereur du Japon nomma Nangaſaki, pour le ſeul Port de ſes Etats, qui ſeroit deſormais ouvert aux Etrangers. Alors pluſieurs Chinois prirent le parti de s'y fixer; & non-ſeulement ceux qui n'avoient pas quitté leur Patrie, mais tous les autres, qui ſe trouvoient diſperſés dans les Pays voiſins & dans les Iſles à l'Eſt du Gange, y vinrent trafiquer pour leur compte, ou pour ceux qui les employoient. Ils jouirent pendant quelque tems d'une heureuſe liberté, & leurs Jonques y venoient en fort grand nombre. Dans cet intervalle ils bâtirent trois Temples à Nangaſaki, pour y exercer librement leur Religion. Mais la quantité de leurs Jonques, qui ſe multiplioient de jour en jour, & dont chacune n'avoit jamais moins de cinquante hommes à bord, excita bientôt la défiance des Japonois. Outre le motif du Commerce, les plus riches perſonnes de la Chine venoient au Japon pour s'y livrer à la débauche des femmes, qui eſt ouvertement permiſe (38). On fut ſurpris d'y voir aborder un jour des Mandarins Tartares, avec une petite Flotte de ſix Jonques. Le Gouvernement les obligea de mettre à la voile, après leur avoir fait déclarer qu'on ne vouloit pas, dans le Pays, d'autres Commandans & d'autres Seigneurs que ceux de la Nation. Des ſoupçons ſi vifs menaçoient les Chinois de quelque changement. En effet, après l'expulſion des Portugais, on apprit bientôt au Japon que les Jéſuites avoient été reçus & traités favorablement à la Cour du Monarque Tartare de la Chine; & que ce Prince leur avoit accordé la liberté de prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de ſes vaſtes Etats. En même-temps, les Japonois ſaiſirent, à l'entrée de Nangaſaki, quelques Livres qui regardoient le Chriſtianiſme, & que les mêmes Miſſionnaires avoient fait

Ils s'établiſſent à Nangaſaki.

Jalouſie des Japonois.

Saiſie de quelques Livres Chrétiens, qui l'augmente.

(38) Voyez, ci-deſſus, le Paragraphe des Mœurs.

DESCRIPTION DU JAPON.

imprimer à la Chine, en langage du Pays. Cette découverte leur fit craindre que la Foi Chrétienne, dont l'extirpation avoit coûté tant de sang, ne rentrât indirectement dans leurs Isles. Ils soupçonnerent les Marchands, qui avoient apporté ces Livres entre plusieurs autres, d'avoir du moins quelque penchant pour la Religion proscrite. Cette raison, fortifiée par l'arrivée des Mandarins Tartares & par l'accroissement continuel des Chinois, fit penser la Cour à resserrer leur Commerce dans des bornes plus étroites. Elle commença par le réduire à la somme annuelle de trois cens mille taels, ou, suivant la maniere de compter des Hollandois, à vingt & une tonnes d'or, qui font à peu près le double de celle, où le Commerce Hollandois étoit déja réduit. Elle ordonna que les marchandises, qui devoient monter à cette somme, seroient apportées par soixante-dix Jonques au plus, suivant la distribution qu'elle en fit elle-même; dix-sept Jonques de Nankin; cinq de la Ville & de la Province de Canton; cinq de Nefa; quatre de Sintsjeu; quatre de l'Isle d'Aynan, & du Continent voisin de la Chine; trois de Kootsjo; trois du Royaume de Siam; deux du Royaume de Camboye; deux de Tayowan ou Takkafaga, dans l'Isle Formose; une de Fudasan, Port situé au-dessus de Raktsju, & célebre par un fameux Temple de Quanwon; une de la Cochinchine; une de Fani, qui est une des plus grandes Isles d'entre les Kiuskus, & quelques autres, dont Kæmpfer ne put être informé. Ainsi, tous les Chinois, dispersés en divers Pays, étoient compris dans ce partage. Ensuite on admit encore une Jonque de Siakka-Tarra ou Java, & une autre de Pekin, pour remplacer celles qui pouvoient faire naufrage en chemin. L'observation de cet ordre fut recommandée avec rigueur. Cependant toute l'exactitude des Officiers Japonois ne put empêcher les Chinois de les tromper. Plusieurs des mêmes Jonques, se hâtant de vendre leur cargaison, trouvoient le moyen de faire le Voyage deux fois l'année. D'autres faisoient voile à la Province de Satzuma, comme si le gros tems les y avoit jettées. Elles y vendoient leurs marchandises, pour aller prendre une nouvelle cargaison, qu'elles portoient ensuite à Nangasaki. Si le hazard leur faisoit rencontrer les Gardes-Côtes du Japon, elles prenoient une autre route, en feignant de s'être égarées & de chercher le Port de Nangasaki.

Coups portés au Commerce des Chinois.

Comment ils les éludent.

Enfin la Cour ne trouva point de voie plus sûre, pour mettre une barriere éternelle aux nouvelles entreprises, que de resserrer les Chinois dans une Prison, comme elle avoit enfermé les Hollandois dans celle de Desima. En 1688, un Jardin, qui avoit appartenu à Sfugu-Feso, Intendant des Domaines Impériaux, leur fut assigné pour demeure.

Ils sont renfermés comme les Hollandois.

Description de leur Prison.

Ce Jardin étoit agréablement situé, vers le fond du Port, près du rivage & de la ville. Il avoit été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes, domestiques & étrangeres. On bâtit, sur ce terrain, plusieurs rangs de petites Maisons, chaque rang couvert d'un toît commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades & de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui étoit un des plus agréables Jardins du Monde au commencement de Février, avoit, à la fin de Mai, l'odieuse apparence d'une Prison forte, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque tems qu'ils arrivent, on ne leur accorde pas d'autre retraite. Ils y sont traités comme les Hollandois à De-

sima. Kæmpfer y trouve néanmoins quelques différences. Premiérement, dit-il, les Chinois ne sont pas admis à la présence de l'Empereur; au lieu que les Hollandois reçoivent cet honneur une fois tous les ans. Mais, en récompense, les Chinois sont dispensés de la fatigue d'un Voyage de trois mois, & de la dépense d'un grand nombre de présens, qu'il faut faire à l'Empereur & à ses Ministres. En second lieu, ils ont des vivres & des provisions, qu'on leur porte jusqu'à l'entrée de leur Comptoir; & les Hollandois n'en obtiennent qu'en faisant la dépense d'entretenir une Compagnie entiere de Vivandiers Japonois. Troisiémement, on regarde les Chinois comme des Marchands particuliers, qui ne forment point un Corps; & par cette raison, ils sont traités de leurs Inspecteurs & de leurs Gardes avec moins de civilité que les Hollandois. Quatriémement, ils n'ont pas, comme les Hollandois, un Directeur de leur Commerce, qui réside continuellement au Japon. Lorsque leur vente est finie, la plûpart s'en retournent dans leurs Jonques, & laissent leurs Maisons désertes pendant leur absence (39).

DESCRIPTION DU JAPON. Comparaison de leur traitement & de celui des Hollandois.

(39) P. 270. C'est-à-dire, qu'ils y ont leurs Inspecteurs Japonois, & leurs Réglemens. On a renvoyé, du § IV. à la fin de celui-ci, pour quelques exemples de la Langue commune du Japon, qui se trouvent dans Kæmpfer. L'un est un Réglement de l'habitation des Chinois, & l'autre en est un de celui des Hollandois.

Dzio Sadamavi.

Nippon sui Sku sin gofatto somuki Nanigo toki Jorassu akusiwo takumi Reimotzuwo idasi tanomu mono Korre araba Kitto Mooſi idzubezi Tatto Jeha Dorui tarito sutome togawo Jurus sono nei motzno idsii Go foobi Kuda sarubes mosi Samin Kore Aruni Oitewa Seiqua Nanbeki.

Mono Nari.

Qua . . . Pi . . .

Signés, . . . Tonnomo. Siu Bioje. Setzno Cami.

Ordre touchant la Contrebande.

Si un Japonois, ou un Etranger, contre les ordres, tâche de vendre quelque marchandise de Contrebande, & qu'il soit découvert, on en informera les Magistrats, qui en doivent connoître. Si quelqu'un des Complices se décele lui-même, & sert de témoin, il aura son pardon, & de plus une récompense proportionnée au crime. Les Contrevenans, convaincus par le témoignage de leurs Complices, seront punis selon la Loi.

Cela suffit.

Le mois . . . Le jour . . .

Kinsai Desimamats.

1. Kes seno Foku onna irukotto.

2. Koja sisiri no Foka si uke Jammabus sika irukotto.

3. So quam sin no mono narabini Kotsusiki Irukotto.

4. Desima Mawari foos Kui Jori utsii ni sune Norikomu Kotto t sukettari sassi osta sune nori tooru kotto.

5. Juje naku Holanda siu Desima Jori idsurukotto.

Migino Dsio Kataku simamoru beki.

Mono Nari, &c.

Réglemens pour la rue de Desima.

1. Il n'y aura que les femmes de joie qui aient la permission d'y entrer.

2. Les seuls Ecclésiastiques de la Montagne de Koja y seront admis. Tous les autres Jammabos en seront exclus.

3. Les Mandians & ceux qui vivent de charités ne pourront y entrer.

4. Personne n'approchera, avec un Vaisseau ou un Bateau, dans les palissades de Desima. Personne ne passera, avec un Navire ou un Bateau, sous le Pont.

5. Aucun Hollandois ne pourra sortir de Desima, que pour des raisons importantes.

Tous ces ordres seront ponctuellement exécutés.

Cela suffit, &c.

DESCRIPTION DU JAPON.

Leurs Foires & leurs Marchandises.

Ils ont trois Combangs, ou trois Foires, dans le cours de l'année; l'une au Printems, pendant laquelle ils vendent les marchandises de vingt Jonques; l'autre en Eté, pour les marchandises de trente; & la derniere en Automne, pour celles de vingt. Toutes les Jonques surnuméraires, & celles qui arrivent après les ventes, doivent remettre sur le champ à la voile, sans qu'il leur soit même permis de décharger leurs marchandises. Ces cargaisons consistent en soies non ouvrées, de la Chine & du Tunquin; toutes les étoffes de soie & de laine, que les Hollandois apportent comme eux; du sucre de divers Pays; des pierres de Calamine du Tunquin, pour donner sa teinture au cuivre & aux ouvrages qu'on en fait; de la térébentine, tirée des Pistachiers; de la gomme & de la myrrhe; des agathes; du bois de Calambouc, de Tsiampa, de Camboye, & des Pays voisins; le précieux camphre de Baros, de l'Isle de Borneo; la racine de ginseng qui vient de Corée; plusieurs drogues & remedes de la Chine, simples ou composés; & quantité de Livres Chinois, qui traitent de Philosophie ou de Religion.

Deux Censeurs au Japon pour les Livres.

Après la saisie des Livres Chrétiens, on ordonna qu'à l'avenir, tous ceux, qui seroient apportés par les Chinois, seroient soumis à la Censure de deux hommes de Lettres, établis par la Cour, avec des appointemens considérables; l'un, pour les Matieres [illegible]iastiques; l'autre, pour la Philosophie, la Médecine & l'Histoire (40).

Marchands des Isles de Riuku ou Liquejo.

Outre les Hollandois & les Chinois, le Privilege du Commerce est accordé aux Marchands des Isles de Riuku, ou de Liquejo; mais dans la seule Province de Satzuma. On a déja remarqué que, sous l'un ou l'autre de ces deux noms, il faut comprendre cette chaîne d'Isles qui s'étendent, depuis les Côtes Occidetales de Satzuma, jusques vers les Philippines. Leurs Habitans parlent un Chinois corrompu, qui rend témoignage à leur origine; & l'on sçait que, de tout tems, les Chinois ont entretenu des relations de Commerce dans ces Isles. Il y en passa un grand nombre, après la Conquête de leur Empire. Quelque tems après, elles furent soumises par le Prince de Satzuma, qu'elles regardent comme leur Conquerant, & qui en tire un tribut; mais loin de reconnoître l'autorité de l'Empereur du Japon, elles envoyent chaque année un présent au Monarque Tartare de la Chine, comme une marque de leur soumission. Aussi leurs Habitans sont-ils traités comme Etrangers par rapport au Commerce. Tous les Ports de l'Empire leur sont fermés, à l'exception du Havre de Satzuma. La quantité de marchandises, qu'ils peuvent y vendre, est limitée aussi à la somme annuelle de cent vingt-cinq mille taels. Ils y portent toutes sortes d'étoffes de soie, & d'autres marchandises de la Chine; quelques denrées de leur propre Pays, telles que du bled, du riz, des fruits & des légumes; de l'awamuri, qui est une sorte d'eau-de-vie, tirée du superflu de leur récolte; des Takaragais & des Fimagais, c'est-à-dire des nacres de perles; & cette espece de petites coquilles, qui se nomment Koris dans les Indes, d'où elles se tirent, particuliérement aux Isles Maldives. Celles de Riuku, que les Habitans trouvent en abondance sur leurs Côtes, servent à composer un fard blanc, à l'usage des jeunes garçons & des filles. Ils portent aussi quantité de grandes coquilles,

Leur Commerce avec le Japon est borné à Satzuma.

(40) Page 172.

plattes, polies, & presque transparentes, qui servent de vîtres aux Japonois pour leurs fenêtres; des fleurs rares, des plantes, & d'autres productions de leurs Isles. DESCRIPTION DU JAPON.

§ VIII.

Religions, Sectes, Prêtres, Temples, Pelerinages, & Cérémonies du Japon.

Diversité de Religions.

LA liberté, qui regnoit dans cet Empire avant la ruine du Christianisme, y avoit introduit quantité de Sectes étrangeres, au préjudice de l'ancienne Religion du Pays. Quelques Auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le Soleil & la Lune, & d'autres offrent leur encens à divers Animaux. Les Camis, premiers Souverains du Japon, les Foes ou les Fotoques des Indes, tous ceux qui ont contribué à peupler & à policer ces Isles, qui y ont porté des Loix utiles, quelque Science, quelque Art, & tous ceux qui y ont établi quelque nouveau Culte, y ont des Temples & des Adorateurs. La plûpart des Grands passent pour Athées, & croyent l'ame mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession d'une Secte. Enfin les Démons mêmes ont des Autels & des Sacrifices au Japon; mais ils ne doivent ces honneurs qu'à la crainte. On n'attend d'eux aucune faveur; mais on les redoute, parce qu'on leur croit le pouvoir de nuire, & l'on s'efforce de les appaiser.

On y a trouvé des traces du Christianisme.

Ce qu'il y a d'étonnant, observe le nouvel Historien, c'est qu'au milieu de ce cahos de Religions, on a trouvé tant de traces du Christianisme, que nous n'avons presque pas un mystere, pas un dogme, ni même une pratique de piété, dont il ne semble que les Japonois ayent eu quelque connoissance. On pourroit juger qu'il avoit anciennement pénétré parmi eux, soit directement & dans toute sa pureté (41), soit indirectement & déja corrompu par les Indiens, les Tartares & les Chinois, qui l'ont reçu, comme on ne l'ignore point aujourd'hui, des Syriens, Sectateurs de Nestorius. Mais comment concevoir que les Japonois eussent conservé la forme extérieure d'une Religion, dont ils avoient entiérement perdu l'idée? L'Historien, que je cite, est plus porté à se persuader que ces pratiques ne sont pas plus anciennes, au Japon, que l'arrivée des premiers Navires Portugais. Une Nation si libre & si curieuse peut avoir embrassé, à la premiere vûe, certains usages, dont elle se promit de l'utilité. Tel est celui du Signe de la Croix, pour chasser les Démons (42). Si l'on prétend qu'une origine si moderne auroit été reconnue à la trace, par les premiers Missionnaires; le même Ecrivain répond, qu'avant qu'ils ayent pu tourner leur attention à ces recherches, il n'est pas impossible que la trace se soit perdue, dans un Pays

D'où elles sont venues.

(41) Un Evêque Arménien assura un des premiers Missionnaires Jésuites, que les Prêtres de sa Nation avoient porté l'Evangile aux Japonois. *Histoire du Japon, Tome I. page 262.*

(42) On manda, à Saint-François Xavier, lorsqu'il étoit encore aux Indes, qu'une Maison Japonoise en avoit été délivrée par l'usage de ce Signe. *Ibid.* page 263.

DESCRIPTION DU JAPON.

où la superstition fait saisir d'abord tout ce qui paroît merveilleux, sans en examiner trop la source (43).

Trois principales Religions du Japon.

A l'arrivée des Portugais, le Japon avoit trois Religions principales. 1°. L'ancienne, nommée Sinto. 2°. Le Budso, ou le Culte des Idoles étrangeres, apporté du Royaume de Siam ou de la Chine. 3°. Le Siuto, ou la Doctrine des Philosophes & des Moralistes.

Religion du Sinto, la plus ancienne.

Les fondemens de la premiere sont les mêmes que ceux de l'Empire & des deux premieres Races Impériales, tels qu'on les a déja représentés (44); c'est-à-dire, qu'ils consistent dans l'adoration des sept Esprits Célestes, qui composent la premiere Dinastie des Souverains du Japon & des cinq demi-Dieux (45) de la seconde, sous le nom de Camis. Les Empereurs, qui ont regné depuis Syn-Mu, Fondateur de la troisiéme, sont admis aussi à ce rang suprême. C'est l'Empereur regnant qui fait cet honneur à celui qui l'a précédé. La Cérémonie de l'Apothéose se fait avec beaucoup d'appareil; & l'on assigne ordinairement, au nouveau Dieu Cami, l'espece de pouvoir qu'il doit exercer sur les Mortels. Kæmpfer observe que tout le systême de la Théologie du Sinto n'est qu'un ridicule composé de fables si extravagantes & si monstrueuses, que ceux, qui en font leur étude, les cachent soigneusement à leurs propres Sectateurs, & plus encore à ceux des autres Religions. Cette Secte, dit-il, n'auroit pas subsisté long-tems, sans son étroite liaison avec les Loix Civiles du Pays, que les Japonois observent avec un scrupuleux attachement; & c'est peut-être aussi son absurdité, qui jette la plûpart des Grands & des Beaux-esprits dans l'Athéisme. Ses Docteurs ne laissent pas d'enseigner leurs principes à ceux qui veulent s'en instruire; mais c'est toujours sous le sceau du secret; surtout lorsqu'ils arrivent au dernier article, qui traite de l'origine des choses (46). Ils n'en parlent à leurs Disciples qu'après les avoir engagés par un serment, scellé & signé de leur main, à ne jamais profaner de si profonds mysteres, en les communiquant aux Incrédules. D'ailleurs il paroît que ce qu'ils appellent Esprit, n'est qu'une matiere plus subtile & plus déliée.

Dieux Camis.

Extravagances du Sinto.

Son plus profond mystere.

Le plus révéré des Camis.

Le plus révéré de tous les Camis (47) est Tensio-Dai Dsin, Fondateur

(43) *Ibid.*

(44) *Voyez*, ci-dessus, § III.

(45) Ou Dieux terrestres, comme s'expriment les Japonois. C'est par eux qu'a commencé le titre de Mikotto, qui signifie quelque chose de divin, & dont Mikaddo, qui a la même signification que celui de Dairy, est un diminutif.

(46) Kæmpfer le rapporte, tiré d'un Livre que les Japonois nomment Odaiki. Il donne le texte original & la traduction :

Kai takuno fasime dsusio Fuso Tatojaba Jujono sui soni ukunga Getosi Tentsijno utsijni Itsi but su Weo seosesu Katats Igeno gotosi senquas stesin to nar Kunitokodatsno Mikotto to goos.

Au commencement de l'ouverture de toutes choses, le Chaos flottoit, comme les Poissons nâgent dans l'eau pour leur plaisir. De ce Chaos sortit quelque chose de semblable à une épine, qui étoit susceptible de mouvement & de transformation. Cette chose devint une Ame ou un Esprit; & cet Esprit est appellé Kunitokodatsno Mikotto. *Kæmpfer, Tome II. page 8.*

(47) Cami & Sin, signifient Ame & Esprit. On leur donne aussi l'épithete de Miosio, c'est-à-dire, sublime, illustre; & de Gongen, qui signifie, juste, sévere, jaloux.

de

de la ſeconde Race, & premier des Dieux terreſtres. Tous les Japonois ſe croyent deſcendus de lui; & ce qui fonde le droit héréditaire des Dairis au trône Impérial, c'eſt qu'ils viennent de l'aîné de ſes Fils. On regarde apparemment les ſept Camis, qui l'ont précédé, comme trop élevés au-deſſus de la terre, pour s'intéreſſer à ce qui s'y paſſe. Ceux mêmes qui ont quitté l'ancienne Religion, pour embraſſer les nouvelles Sectes, rendent une eſpece de culte à ce Pere de la Nation Japonoiſe. Les anciennes Hiſtoires s'étendent beaucoup ſur ſes miracles, ſur ſes actions héroïques; & l'Empire a peu de Villes où l'on ne trouve un Temple à ſon honneur.

DESCRIPTION DU JAPON.

Outre les Empereurs, on accorde le titre de Camis à tous les grands hommes qui ſe ſont diſtingués pendant leur vie, par leur ſainteté, leurs miracles, & par les avantages qu'ils ont procurés à la Nation. Mais ces Apothéoſes ne ſont que des Dieux inférieurs, qui ſont placés entre les Etoiles. Au reſte chacune de ces Divinités a ſon Paradis; les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les Corps lumineux qui éclairent les Cieux. Chaque Adorateur choiſit ſon Dieu, ſuivant le goût qu'il a pour le Paradis, & ne ménage rien pour lui marquer ſa dévotion. Comme le nombre de ces Dieux augmente tous les jours, & qu'on n'en reconnoît point un nouveau ſans lui ériger un Temple, il n'y a point de Ville, où le nombre des Temples & des Chapelles ne ſoit preſqu'égal à celui des Maiſons. Les Empereurs & les Princes ſe diſputent la gloire d'en bâtir de magnifiques. Auſſi les richeſſes de quelques-uns de ces Monumens ne ſurprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'eſt pas rare d'y voir quatre-vingt ou cent colonnes de cedre, d'une prodigieuſe hauteur, & des ſtatues coloſſales de bronze. On y en voyoit même autrefois d'or & d'argent, avec quantité de lampes & d'ornemens d'un grand prix. Les ſtatues ſont ordinairement couronnées de raions. Mais cet uſage n'eſt pas borné au Sinto; & ce n'eſt pas non plus dans cet ancien culte, qu'on cherche à ſe diſtinguer par la magnificence.

Camis inférieurs.

Chaque Dieu a ſon Paradis.

Ses Temples ſe nomment Mias (48), c'eſt-à-dire, demeure des Ames immortelles. Kæmpfer n'en donne pas moins de vingt-ſept mille ſept cens, à tout le Japon. La plûpart ſont ſitués ſur des éminences, à quelque diſtance des terres communes & ſouillées par l'uſage. Une allée large & ſpacieuſe, bordée de deux rangs de cyprès, leur ſert d'avenue. L'entrée de cette allée eſt remarquable, par une porte de pierre ou de bois, ſur laquelle s'éleve, entre deux poutres, une planche quarrée, qui porte, en caracteres d'or, le nom du Dieu, auquel le Mia eſt conſacré. Ces dehors ſemblent annoncer un Temple conſidérable; mais ils ſe ſentent preſque tous de l'antique ſimplicité des premiers, ſur le modele deſquels on conſtruit les autres. Ce ne ſont le plus ſouvent que de miſérables Edifices de bois, cachés entre des arbres & des buiſſons, avec une ſeule fenêtre grillée, au travers de laquelle on peut voir l'eſpace intérieur. Il eſt ordinairement, ou tout-à fait vuide, ou ſans autre ornement qu'un miroir de métal, placé au centre; autour duquel pendent des houſſes de paille fort bien travaillées, ou de papier

Mias, ou Temples des Camis, Dieux du Sinto.

Avenue.

(48) On les appelle auſſi Jaſiro, & Siaou *Sinsja*; mais ce dernier nom s'applique proprement à la Cour entiere du Mia, avec tous les Bâtimens qui en dépendent.

DESCRIPTION DU JAPON.

blanc découpé, qui ſont attachées en forme de franges à une longue corde. Elles paſſent pour un ſymbole de la pureté & de la ſainteté de l'Edifice. On y monte par un eſcalier de pierre, qui conduit ſur une eſplanade, où l'on entre par une ſeconde porte, ſemblable à la premiere, & ſur laquelle on trouve pluſieurs Chapelles, qui accompagnent le Temple principal. Ce qui ſe préſente d'abord ſur l'eſplanade, eſt un baſſin plein d'eau, où ceux, qui vont rendre leurs adorations à la Divinité, peuvent ſe laver. Le Temple, à côté duquel on voit un grand coffre pour y recevoir les aumônes, eſt élevé d'environ ſix pieds au-deſſus du terre-plein. Sa hauteur n'excede jamais trois braſſes, & ſa largeur eſt toujours égale à ſa hauteur. Il eſt environné d'une galerie, où l'on monte par quelques degrés. C'eſt ſur cette galerie, & devant le Frontiſpice, dont la ſimplicité répond à tout le reſte, qu'on ſe proſterne pour adorer le Dieu; car la porte du Temple eſt ordinairement fermée, ou ne s'ouvre du moins que les jours de Fête. La plûpart de ces lieux religieux ont une Anti-chambre, où les Gardiens du Temple ſe tiennent aſſis, vêtus de leurs habits de cérémonie, qui ſont très riches. Les portes & les fenêtres de ces Anti-chambres ſont grillées, & le pavé en eſt couvert de nattes fines. Le toît du Temple, qui eſt de tuile, de pierre, ou de coupeaux de bois, avance aſſez de chaque côté pour couvrir la galerie, & différe de celui des autres Bâtimens en ce qu'il eſt recourbé avec plus d'art & compoſé de pluſieurs couches de belles poutres, dont l'arrangement a quelque choſe de fort ſingulier. A la cime du toît, il y a quelquefois une poutre plus groſſe que les autres, & poſée de long, qui en a, vers ſes extrêmités, deux autres qui ſe croiſent, & ſouvent une troiſiéme derriere, qui eſt en travers.

Deſcription de l'Edifice.

Quel en eſt le modéle.

Cette ſtructure eſt ſur le modéle du premier Temple, qui ſubſiſte encore à Iſje, où l'on prétend qu'Iſanami, dernier des ſept grands Eſprits céleſtes & Pere de Tenſio-Dai-Dſin a fait quelque tems ſa réſidence. Quoique très ſimple, elle eſt ingénieuſe & preſque inimitable. Le poids & les liaiſons de toutes ces poutres, entrelacées les unes dans les autres, affermiſſent beaucoup l'édifice, & le défendent mieux contre les tremblemens de terre. On voit pendre, ſur la porte du Temple, une cloche platte, ſur laquelle on doit frapper quand on arrive; comme pour avertir le Dieu qu'on vient l'adorer. Le miroir intérieur eſt placé de maniere, qu'en regardant par la fenêtre on puiſſe s'y voir. Il apprend, ſuivant les Japonois, que comme on y voit diſtinctement les traits & les taches du viſage, de même toutes les ſouillures & les diſpoſitions ſécretes du cœur paroiſſent à découvert aux yeux des Immortels. Il ſe trouve rarement des Idoles dans les Mias, parce qu'on n'en faiſoit point dans les premiers tems de la Monarchie. S'il s'en eſt introduit quelqu'une, depuis l'établiſſement de la nouvelle Idolâtrie, elle eſt enfermée dans une chaſſe, vis-à-vis de l'entrée. On l'en tire le jour de la Fête du Cami, qui ne ſe célébre qu'une ſeule fois dans un ſiécle. L'uſage eſt de conſerver auſſi, dans la même chaſſe, les oſſemens & les armes du Dieu, & les ouvrages qu'il a faits de ſes propres mains, pendant ſa vie mortelle.

Introduction des Idoles.

Les Chapelles, qui environnent les Mias, ſont quarrées, ou hexagones, ou octogones, proprement verniſſées, ornées au-dehors de corniches dorées,

Chapelles portatives.

& au-dedans de miroirs & de divers colifichets. Elles ſont ordinairement portatives ; & dans certains tems on les porte en effet, avec beaucoup de pompe, aux principales ſolemnités. Quelquefois la Statue du Cami eſt portée auſſi dans ces Chapelles ; mais ceux qui ſont chargés de ce poids ſacré marchent à reculons, après avoir fait retirer le Peuple, comme indigne de voir la Divinité. Enfin les dehors des Mias, leur Anti-chambre, & d'autres Appartemens dont ils ſont quelquefois accompagnés, ſont parés de cimeterres bien travaillés, de modéles de [illegible]ires, de différentes ſortes d'Images, & d'autres ornemens de cette nature ; uſage, néanmoins, qui ne s'eſt introduit qu'à l'imitation du Budſoiſme.

Gardiens des Temples.

Les Gardiens de ces Temples ſont de ſimples Laïcs, qui demeurent aux environs avec leurs familles. Kæmpfer, après les avoir réduits à cette qualité, ne laiſſe pas de leur donner le nom de Prêtres ſéculiers, qu'il ne fait tomber apparemment que ſur leurs fonctions. On les nomme Negis, Canuſis, & Siannins ; gens d'une fierté ſurprenante. Ils ſont entretenus, ou par des fondations, ou par les libéralités du Dairi, ou par les aumônes des Fidéles. L'habit de leur profeſſion eſt une grande robbe, ordinairement blanche, quelquefois jaune, quelquefois d'autre couleur, & de la même forme, à peu près, que celles de la Cour du Dairi. Cependant ils portent, ſous ces robbes, l'habit commun des Séculiers. Ils ſe raſent la barbe, mais ils laiſſent croître leurs cheveux. Leur coeffure eſt un bonnet oblong, roide & verniſſé, fait en forme de Bateau, qui avance ſur le front, & s'attache ſous le menton avec des cordons de ſoie, & d'où pendent des nœuds à frange, plus longs ou plus courts, ſuivant le rang de celui qui les porte, & qui n'eſt obligé de s'incliner devant les perſonnes d'un ordre plus relev[illegible] que juſqu'à ce que le bout de ces nœuds touche la terre. Les Supérieurs ont les cheveux treſſés & relevés ſous une gaze noire d'une forme ſinguliere, & les oreilles couvertes d'une eſpece d'oreillette, d'un empan & demi de long & de deux ou trois pouces de large, qui ſe releve près des joues, ou qui pend plus ou moins, ſuivant les dignités ou les titres d'honneur qu'ils ont obtenus du Dairi. Dans les affaires Eccléſiaſtiques, ils ne ſont ſoumis qu'à ce Monarque ; mais, pour le temporel, ils reconnoiſſent, comme tous les Eccléſiaſtiques de l'Empire, l'autorité de deux *Dſi-Sin-Bugios*, ou Juges Impériaux des Temples, nommés par le Monarque ſéculier. Lorſqu'ils paroiſſent en habit Laïc, ils portent deux cimeterres, comme les perſonnes de la premiere qualité.

Leur habillement.

De qui ils dépendent.

Les principaux points de la Religion du Sinto ſe réduiſent à cinq : La pureté du cœur. L'abſtinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui conſiſte à ne pas ſe ſouiller de ſang, à s'abſtenir de manger de la chair (49), à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'eſt pas permis aux femmes d'entrer dans les Temples, lorſqu'elles ont leurs infirmités lunaires. On repréſente les trois ſortes d'impuretés contraires à la Loi, par l'emblê-

Principaux dogmes du Sinto.

(49) Pour avoir mangé de la chair d'un animal à quatre piés, excepté du daim, on eſt impur pendant trente jours. Pour les volatiles, à l'exception du faiſan, de la grue, & des oiſeaux aquatiques, dont on peut manger en tout tems, l'impureté ne dure qu'une heure. Pour avoir aſſiſté à l'exécution d'un Criminel, ou s'être trouvé près d'un corps mort, elle dure tout un jour, &c.

DESCRIPTION DU JAPON.

me de trois ſinges, aſſis aux piés de Dſijſo, qui ſe bouchent de leurs deux pattes de devant, l'un les yeux, l'autre les oreilles, & le troiſiéme la bouche. Non-ſeulement on ne trouve rien, dans les Livres ſacrés du Sinto, ſur la nature des Dieux & ſur leur pouvoir, mais les explications y ſont fort obſcures ſur l'état des Ames après leur ſéparation. Elles portent ſeulement que les Ames impures ne ſont pas reçues d'abord dans le Paradis de leurs Dieux, & qu'elles demeurent errantes, auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire pour l'expiation de leurs péchés. On ne reconnoît point, dans cette Religion, d'autres Diables que les ames des Renards; animaux qui font beaucoup de ravages au Japon. Rien n'eſt plus ſimple que le culte. Il n'a point de rites fixes, ni de cérémonies, ni de chapelets, ni aucun formulaire de prieres. On ſe lave, pour aller au Temple. On met ſes meilleurs habits, ſurtout les jours de Fête. En arrivant à la Cour du Temple, où l'on ſe rend d'un air grave & compoſé, on ſe lave ordinairement les mains dans le baſſin qui eſt à côté de la porte. Enſuite, s'avançant les yeux baiſſés, on monte ſur la galerie, pour ſe mettre à genoux vis-à-vis de la porte. Dans cette poſture, on baiſſe peu à peu la tête juſqu'à terre, on la releve, & les yeux tournés ſur le miroir, on adreſſe une courte priere au Dieu, pour lui expoſer ſes beſoins; on jette quelques pieces d'argent dans le Temple ou dans le tronc; on frappe trois fois ſur la cloche qui pend à la porte, pour réjouir les Dieux, qui, ſuivant les idées des Japonois, prennent un plaiſir extrême au ſon des inſtrumens de Muſique; après quoi l'on ſe retire, pour aller paſſer le reſte du jour en promenades, en jeux & en feſtins. L'opinion commune eſt que les jours de Fête ſont inſtitués pour ſe récréer & ſe délaſſer du travail; on les choiſit pour les viſites, les feſtins & les noces; & ſouvent les perſonnes publiques n'en prennent point d'autres pour leurs audiences.

Diables.

Simplicité du Culte.

Fêtes du Sinto.

Fêtes annuelles.

Toutes les Fêtes du Sinto ont leurs jours fixes. Chaque mois en a trois, qui reviennent conſtamment le premier jour, le quinziéme & le dernier (50). Cinq autres ſont réparties dans le cours de l'année, & fixées à certains jours, qui paſſent pour les plus malheureux, parce qu'ils ſont impairs, & qui en ont pris leurs noms. 1°. Songuatz, ou le premier jour de l'an (51). 2°. San-

(50) La premiere eſt plutôt un jour de complimens, que de dévotion. Les Japonois ſe levent de grand matin, & vont de maiſon en maiſon, rendre viſite à leurs Supérieurs, à leurs Amis & à leurs Parens. Le reſte du jour ſe paſſe en promenade & en amuſemens. Dans la ſeconde Fête, on donne preſque tout le tems à la viſite des Dieux. La troiſiéme eſt aſſez négligée des Spectateurs du Sinto.

(51) Le Songuatz eſt célebré avec toute la ſolemnité poſſible. Il ſe paſſe en viſites mutuelles, pour ſe complimenter ſur l'heureux commencement de l'année, à manger, à boire, à viſiter les Temples. Tout le monde ſe leve fort matin, met ſes plus beaux habits, & va chez ſes Patrons, ſes Amis & ſes Parens, à qui l'on fait, avec une profonde révérence, le Medito, c'eſt-à-dire, un compliment convenable au tems. On leur donne une boete, qui contient deux ou trois évantails, & un morceau de chair d'Awabi, ou de l'*Auris maurina*, ſéche & attachée aux évantails, avec le nom de celui qui fait le préſent, écrit ſur la boete, afin que la perſonne, à qui on le fait, reconnoiſſe d'où il lui vient, ſi dans ſon abſence on le laiſſoit à ſa porte. Ce morceau de chair eſt deſtiné à leur rappeller la frugalité & la pauvreté de leurs Ancêtres, qui ne vivoient preſque que de la chair de ce coquillage. Chez les perſonnes de qualité, où il ſe fait un très

guatz-Sannitz, le troiſiéme jour du troiſiéme mois. 3°. Goguatz-Gonitz, le cinquiéme jour du cinquiéme mois. 4°. Sitſiguatz-Fanuka, le ſeptiéme jour du ſeptiéme mois. 5°. Kugatz-Kunitz, le neuviéme jour du neuviéme mois. Ces grandes Fêtes annuelles ſont moins des Inſtitutions Religieuſes, que Politiques; & comme elles ſont moins conſacrées au culte des Dieux qu'au plaiſir, elles ſont célébrées par tous les Japonois, ſans diſtinction de Secte. Kæmpfer fait l'Hiſtoire de leur origine, & le récit de leur célébration.

Fêtes de Tenſio Dai-Dſin.

Le ſixiéme jour de la neuviéme Lune eſt particuliérement conſacré au grand Protecteur de l'Empire, Tenſio-Dai-Dſin. On le célébre dans toutes les villes & dans tous les villages, par des réjouiſſances publiques, par des proceſſions & des ſpectacles. Ce Dieu avoit pluſieurs freres, dont quelques-uns ont auſſi leur culte; & les Marchands ſolemniſent ſurtout la Fête d'Iebiſu, l'un d'entr'eux, qui, s'étant attiré la diſgrace de ſon aîné, fut relégué dans une Iſle déſerte. Il eſt regardé comme le Neptune du Japon, ſur une tradition populaire, qu'il pouvoit vivre juſqu'à trois jours dans l'eau. Les Pêcheurs & les Mariniers l'ont choiſi, par la même raiſon, pour leur Protecteur. On le repréſente aſſis ſur un rocher, tenant une ligne d'une main, & de l'autre un poiſſon, nommé Tai, qui lui eſt particuliérement conſacré. Ce poiſſon, qui eſt très rare, reſſemble à la carpe: il eſt agréablement bigarré de rouge & de bleu, & les Japonois lui donnent le premier rang entre les poiſſons.

Fête d'Icbiſu, Neptune du Japon.

Patrons des Marchands.

Les Marchands ont trois autres Patrons, entre les Dieux du Pays; l'un nommé Dai-Koſu, qui, par-tout où il frappe de ſon marteau, fait ſortir les choſes dont a beſoin. On le repréſente aſſis ſur une balle de riz, ſon marteau à la main droite, & près de lui un ſac, pour y mettre ce qu'il veut faire ſortir de la terre. Le ſecond, qui ſe nomme Toſſi-Koku, eſt invoqué au commencement de l'année, pour obtenir le ſuccès de toutes ſortes d'entrepriſes. On le repréſente debout, vêtu d'une grande robbe à larges manches, avec une longue barbe, un front d'une prodigieuſe largeur, de grandes oreilles, & un éventail à la main. Le troiſiéme eſt révéré ſous le nom de Fotey. Sa figure n'a de ſingulier qu'un gros ventre. On lui demande de la ſanté, des richeſſes & des enfans. Les Japonois ont un Dieu de la Médecine, un Dieu des Enfers, ou des Renards, & quantité de Saints ou de Héros, dont ils célébrent auſſi les Fêtes. Celui qu'ils nomment Suwa, & qui eſt honoré particuliérement par les Chaſſeurs, reçoit des honneurs ſolemnels, le neuviéme de chaque mois. Kæmpfer s'étend beaucoup ſur les Matſuris, c'eſt-à-dire ſur les proceſſions & les ſpectacles, qui ſe font, à l'honneur de Suwa, dans la ville de Nangaſaki, dont il eſt le Protecteur particulier (52).

Pelerinages du Japon.

Il ne s'attache pas moins à décrire les Pélerinages, qui ſont un des principaux objets de la piété des Japonois. Un zélé Sectateur du Sinto ne va point à d'autres Temples que ceux de ſes propres Dieux: mais la plûpart ne

grand nombre de viſites, un Officier de la Maiſon ſe tient dans une Salle-baſſe, pour recevoir les complimens & les préſens, & pour écrire les noms de ceux qui ſont venus. Ces viſites ne durent que trois jours; mais on continue de ſe réjouir pendant tout le mois. *Kæmpfer, page 25.*

(52) Tome II. pages 143 & ſuivantes, après la deſcription de cette Ville.

DESCRIPTION DU JAPON.

prennent, pour régle, que leur inclination ou leur commodité. Le premier Pélerinage eſt celui d'Iſje, ou Ixo. Le ſecond eſt aux trente-trois Temples de Quamwia, qui ſont dans l'étendue de l'Empire. Le troiſiéme, à quelques Temples des principaux Sins, Camis ou Foroques, & des plus renommés par leurs miracles; tels que Nikotira, c'eſt-à-dire le Temple de la ſplendeur du Soleil, dans la Province d'Osju, ou quelques Temples de Fatzonan, & du fameux Légiſlateur Jakuſi. Mais Kæmpfer ſe borne à la deſcription du Pélerinage d'Ixo.

Deſcription du Pélerinage d'Iſjo.

Le fameux Temple, qu'on viſite dans la Province de ce nom, eſt dédié à Tenſio-Dai-Dſin, qui nâquit dans cette Province. On le nomme Dai-Singu, c'eſt-à-dire, Temple du grand Dieu. Il eſt bâti dans une grande Plaine, & n'a rien de reſpectable que ſon antiquité. C'eſt un mauvais Edifice de bois, couvert d'un toît de chaume aſſez plat. On apporte une extrême attention à le conſerver dans ſon premier état, comme une image de l'ancienne ſimplicité. Il n'offre, dans l'intérieur, qu'un grand miroir de métal, & du papier découpé autour des murailles. Près de cent petites Chapelles, bâties à l'honneur des Dieux inférieurs, environnent le Mia; la plûpart ſi baſſes, qu'on a peine à s'y tenir debout. Elles ont toutes un Canuſi pour Gardien. Quantité d'Officiers du Temple, qui ſe qualifient de Meſſagers des Dieux, habitent aux environs, & tiennent des logemens prêts pour les Pélerins. Aſſez proche eſt un gros Bourg, qui porte le même nom que le Temple, & dont preſque tous les Habitans ſont Hôteliers, Imprimeurs, Faiſeurs de papiers & de cabinets, Relieurs, Menuiſiers, & Artiſans de tous les métiers qui peuvent entrer dans le Commerce permis ſi près du Temple.

Les vrais Dévots font ce Pélerinage une fois l'an; & perſonne ne ſe diſpenſe de le faire, du moins une fois, dans le cours de ſa vie. On eſt même perſuadé qu'un Japonois, qui aime ſa Patrie, doit rendre ce devoir de reſpect & de reconnoiſſance à Tenſio-Dai-Dſin, ſinon en qualité de Dieu & d'Eſprit tutelaire de la Nation, du moins comme à ſon Fondateur & ſon premier Pere. Ses vrais Adorateurs croyent qu'il y a pluſieurs graces attachées à ce Pélerinage, telles que l'abſolution des péchés, l'aſſurance d'un état heureux après la mort, la ſanté, les richeſſes, les dignités, une poſtérité nombreuſe; enfin toutes les bénédictions de cette vie & de l'autre. Les Canuſis donnent, à chaque Pélerin, un Acte autentique de la rémiſſion de ſes péchés. Ceux à qui leur âge, leurs infirmités, ou les devoirs de leurs emplois, ne permettent point d'aller au Temple, reçoivent chez eux ces abſolutions, qui leur ſont envoyées pour un certain prix; & cette rétribution fait une partie conſidérable du revenu des Temples & de leurs Miniſtres.

Tems du Pelerinage.

Le Pélerinage d'Ixo ſe fait dans tous les tems de l'année; mais le plus grand concours eſt aux mois de Mars & d'Avril, ſaiſon charmante au Japon. On y voit des perſonnes de toutes ſortes d'état, à l'exception des plus puiſſans Princes, qui le font rarement en perſonne. Ils imitent l'Empereur ſéculier. Ce Prince ſe contente d'y envoyer tous les ans une Ambaſſade, dans le même tems qu'il en fait partir une autre pour le Dairi, qui eſt diſpenſé de tous les Pélerinages, par la ſupériorité de ſon rang & par la ſainteté de ſa perſonne. On trouve toutes ſortes de commodités pour le

L'Empereur & les Princes s'en dispenſent.

Voyage ; car chacun a la liberté de le faire à pied, en litiere, ou à cheval, & même avec une ſuite convenable à ſa qualité. Les plus pauvres portent leur lit ſur leur dos, c'eſt-à-dire une natte de paille roulée. Ils ont un bâton à la main, & une écuelle de bois pendue à leur ceinture. Ils tendent leur chapeau comme les pauvres de l'Europe, pour demander l'aumône. Lorſqu'un Pélerin quitte ſa Maiſon pour ſe mettre en marche, on attache, à ſa porte, une corde entortillée d'un morceau de papier bleu, pour avertir ceux qui ont contracté quelque impureté légale, de ne point entrer. Les Pélerins, pendant leur Voyage, doivent s'abſtenir eux-mêmes d'approcher d'aucune femme, ſans en excepter la leur. En arrivant au terme, ils ſe rendent chez le Canuſi auquel ils ſont adreſſés, ou qu'ils connoiſſent déja. Ils ſe proſternent devant lui, juſqu'à toucher la terre du front. Après les avoir inſtruits, il les mene lui-même devant le Temple, où ils s'étendent de toute leur longueur, le ventre & le viſage contre terre. Dans cette poſture, ils font leur priere au Dieu ; & ceux qui ne ſont pas aſſez riches pour ſe loger dans une Hôtellerie, retournent chez le Canuſi, qui les reçoit avec une charité apparente, mais qui ne riſque rien à ſe fier à leur reconnoiſſance, parce que dans l'ardeur de leur dévotion, ils lui donnent juſqu'au fruit de leur quête. Avant que de partir, ils reçoivent avec reſpect l'acte d'abſolution, renfermé dans une boëte, ſur laquelle ſont écrits les noms du Temple & celui du Canuſi. Cet acte ſe nomme *Offawai*. On a déja remarqué qu'ils ſe l'attachent au front, ſous le bord de leur chapeau, pour le tenir à couvert de la pluie ; & qu'ils mettent, du côté oppoſé, une autre boëte, ou une poignée de paille, à-peu-près du même poids. Ils le regardent comme une *Relique* ſi précieuſe, qu'après l'expiration du terme de ſes effets, qui eſt toujours la fin de l'année, ils le placent dans leur plus bel appartement. Quelques-uns le mettent ſous un petit toît, au-deſſus des portes de leur Maiſon. Les Canuſis du Temple d'Ixo font vendre, au premier jour de l'an, dans toutes les villes de l'Empire, un prodigieux nombre de ces Offawais, avec les Almanacs nouveaux qui ſe compoſent par l'ordre du Dairi. Ceux qui en achetent une fois, ſont aſſurés que tous les ans, on leur préſentera trois choſes : une quittance du Canuſi, un nouvel Offawai, & un Almanac de l'année (53).

DESCRIPTION DU JAPON. Comment les Pauvres le font.

Offawai, ou Acte d'abſolution qu'ils reçoivent.

On a remarqué, en parlant du Dairi, qu'il eſt le Chef ſuprême de l'ancienne Religion, & qu'elle n'a pas proprement de Prêtres, puiſqu'elle n'en a pas d'autres que ce Prince & toute ſa Cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction Eccléſiaſtique, & que les Canuſis, dont l'Office ſe réduit à la garde des Temples. Mais elle a fort anciennement un Ordre Religieux d'Hermites, qui ſe nomment Jammabos, c'eſt-à-dire Soldats de Montagne ; & qui, ſuivant leur nom & leurs Régles, ſont obligés de combattre pour le ſervice des Camis, & pour la conſervation de leur culte. Ils font profeſſion de mener une vie très dure, voyageant ſans ceſſe dans les Montagnes ſaintes, vivant de racines pendant ces voyages, & ſe baignant dans l'eau froide, au cœur même de l'Hyver. On attribue leur inſtitution à Gienno-

Ordre Religieux d'Hermites, nommés Jammabos.

Leur Fondateur & leur inſtitution.

(53) Kæmpfer, Tome II. pages 42 & précédentes. Il joint, à ce récit, une Relation Japonoiſe de l'état préſent des Temples d'Iſje ou d'Ixo.

DESCRIPTION DU JAPON.

Gioſſa, dont on ne connoît point la naiſſance (54), & qui paſſa toute ſa vie à parcourir les déſerts, où il découvrit des nouvelles routes pour la commodité des Voyageurs. Les Jammabos ſont diviſés en deux Congrégations, ſous les noms de Toſanfas & de Fonſanfas, dont la principale différence conſiſte dans celle d'un Pélerinage particulier, qu'ils ſont obligés de faire tous les ans. Les uns ont pour terme une montagne fort haute, nommée Fikooſan, dans la Province de Bugen. Les autres vont au tombeau de leur Fondateur, dans la Province de Joſſſino, ſur une autre montagne, qui n'eſt pas moins difficile, & qui ſe nomme Omine. A leur retour, les uns & les autres ſont obligés d'aller rendre viſite à leur Général, qui réſide à Meaco. Ils lui font préſent d'une partie de leur quête, pour laquelle ils reçoivent un nouveau titre de diſtinction, & le droit de faire quelque changement honorable à leur habit. Ils ſont vêtus comme les Séculiers, avec quelques ornemens qu'ils y ajoutent, & qui ſont réglés par les Statuts de l'Ordre. Leur cimeterre, qu'ils portent attaché à leur ceinture, du côté gauche, eſt un peu plus court que les cimeterres communs, & le fourreau en eſt plat. Ils ont, à la main, un petit bâton du Dieu Diſſo, avec un pommeau de cuivre où tiennent quatre anneaux du même métal, qui leur ſervent à faire du bruit pendant leurs prieres. A leur ceinture pend une grande coquille, tournée en trompe, unie, blanche, avec des lignes & des taches rouges, qui ſe trouve ſur la Côte d'Array, & qui leur ſert en effet de trompette ou de cor, pour demander l'aumône aux Voyageurs qu'ils rencontrent. Ils ont, autour du cou, une ſorte d'écharpe, terminée par des franges, qui fait connoître, par ſa longueur & par la diſpoſition des franges, les titres qu'ils ont reçus de leurs Supérieurs. Il y en a peu qui portent un bonnet particulier; mais leurs ſandales ſont faites de paille entrelaſſée, ou des tiges de la fleur de Tarate, plante à laquelle ils attachent une haute opinion de ſainteté. L'uſage de cette chauſſure eſt réſervé, ſurtout, pour leurs Pélerinages aux deux ſaintes montagnes. Ils ont ſur le dos, un ſac, dans lequel ils mettent leurs livres, leur argent & leur linge. Jamais ils ne ſont ſans une eſpece de chapelet, de grains raboteux, ſur lequel ils récitent leurs prieres; mais comme l'invention en eſt plus nouvelle que l'inſtitution de l'Ordre, on n'en trouve aucune trace dans les ſtatuts. Enfin, ils ont un gros bâton, dont l'unique uſage eſt de les ſoutenir dans leur marche. Les plus diſtingués ſe font couper les cheveux fort courts, derriere la tête. Les autres leur laiſſent toute leur longueur, & ſe contentent de les relever en les attachant. Pluſieurs néanmoins ſe les raſent tout-à-fait. Ils ſont mariés, & leurs enfans ſuivent le genre de vie de leurs peres. On ne manque point de rencontrer quelques Jammabos, autour des plus célébres Mias. Ils demandent l'aumône avec leur trompe, ou d'une voix forte, au nom du Dieu qu'on y adore. Leurs enfans, qu'ils élevent dans cette profeſſion vagabonde, ſont fort incommodes aux Voyageurs. Ils vont les attendre ſur le penchant des collines, & dans les paſſages étroits, où il eſt difficile de refuſer quelque libéralité à leurs inſtances.

Leur habit & leurs ornemens.

Comment ils demandent l'aumône, eux & leurs enfans.

Mendians d'une autre eſpece.

On trouve ſur les grands chemins du Japon, d'autres Mendians, qui

(54) Kæmpfer dit qu'il vivoit il y a près d'onze cens ans.

marchent

marchent ordinairement quatre à quatre, vêtus de toile blanche, comme on l'eſt à la Cour du Dairi. Les deux premiers vont d'un pas lent & grave, mais d'un air réſolu. Lorſqu'ils entrent dans un village, ou qu'ils voient approcher quelque Voyageur, ils s'arrêtent, pour diſpoſer une grande civiere qu'ils portent avec eux, garnie de branches de ſapin & de papier blanc découpé, ſur laquelle ils mettent une eſpece de cloche de matiere legere, ou un chaudron, ou quelque autre machine qui fait alluſion à de vieilles fables. Le troiſiéme, portant à la main un bâton de commandement orné d'une touffe de papier blanc, marche, ou plutôt, danſe devant la civiere, & chante à voix baſſe une chanſon ſur le même ſujet; tandis que le quatriéme demande l'aumône aux Paſſans, ou de porte en porte. D'autres, qui vont auſſi par petites troupes & vêtus de blanc, ne demandent pas l'aumône, mais avancent toujours, en chantant & jouant de la guitarre ou d'une eſpece de violon, & reçoivent ce qu'on leur offre volontairement. D'autres encore vont nuds dans le plus grand froid, en vertu d'un vœu par lequel ils ſe propoſent d'obtenir quelque grace de leur Dieu. Ils menent une vie fort pauvre, ne reçoivent rien des Paſſans, vont ſeuls, & courent preſque toujours, apparemment pour réſiſter mieux au froid. Enfin, les grands chemins de l'Empire offrent une Secte particuliere de Mendians, qui comprend les deux Sexes, & qui ont tous la tête raſée. Les filles ſont ſous la protection de certaines Religieuſes de Meaco & de Kamakura, auxquelles cette dépendance les oblige de payer un tribut annuel, du profit de leurs quêtes. Pluſieurs font auſſi des offrandes au Temple de Khumano, dans la Province d'Isje, qui eſt leur principale demeure & le centre de leur Ordre. Kæmpfer les repréſente comme les plus belles perſonnes du Japon. Une fille née de Parens pauvres, & qui n'a que la beauté pour partage, embraſſe d'autant plus volontiers ce genre de vie, qu'elle eſt ſûre de n'y manquer de rien : mais ſouvent la Religion ſert de voile à ces belles Pélerines, pour couvrir la plus honteuſe débauche. C'eſt la reſſource commune de toutes les filles des Jammabos; & la plûpart de ces Hermites Montagnards prennent leurs femmes dans cet Ordre. Elles demeurent deux ou trois enſemble, & chaque jour elles font une courſe de quelques milles. Lorſqu'elles apperçoivent un Voyageur de diſtinction, elles s'approchent de lui en chantant; & s'il leur fait quelque aumône, elles ne font pas difficulté de l'accompagner auſſi long-tems qu'il le deſire, pour ſervir à ſon amuſement. Comme leur état les oblige d'avoir la tête raſée, elles cachent cette difformité par une petite coeffe noire, qui n'aide pas peu à relever les agrémens de leur viſage. Kæmpfer a déja peint leur propreté dans ſon Journal. Elles ont, dit-il, des mitaines aux mains; &, ſur la tête, un grand chapeau, qui les garantit de l'ardeur du Soleil & des injures de l'air. Avec une contenance & des manieres ſéduiſantes, elles ont une apparence de modeſtie; quoiqu'elles ayent la gorge fort découverte.

DESCRIPTION DU JAPON.

Autre eſpece.

Agréables Mendiantes.

L'ancienne Religion s'étoit ſoutenue dans cette ſimplicité, depuis l'origine de la Monarchie, lorſque l'Idolatrie étrangere vint diviſer les eſprits, par un Schiſme qui produiſit deux Sectes, entre leſquelles le Sinto eſt aujourd'hui partagé. L'une, nommée Juitz, comprend les véritables Orthodoxes, qui n'ont pas voulu ſouffrir le moindre changement dans la Doctrine de leurs

Naiſſance de deux Sectes du Sinto, les Juitz & les Riobus.

DESCRIPTION DU JAPON.

Ancêtres. L'autre eſt celle des Riobus, eſpece de *Syncrétiſtes*, qui entreprirent de concilier les deux Partis, en imaginant que l'ame d'Amida, le plus célébre des Fotoques, s'étoit jointe & confondue avec celle de Tenſio-Dai-Dſin. Cette Secte l'emporte par le nombre. Elle a même trouvé quelque faveur à la Cour du Dairi. Enfin ſes progrès ſont tels, qu'à l'approche de la mort, preſque tous les Japonois implorent les Idoles étrangeres, & demandent que les funerailles ſe faſſent avec les Céremonies du Budſo. Cependant les Camis ont encore de zélés Partiſans, entre leſquels il paroît qu'on peut mettre diverſes Confrairies; les unes Eccléſiaſtiques, d'autres mixtes, & ſurtout deux Sociétés d'Aveugles, qui ſont deux Corps nombreux dans l'Etat. Kæmpfer rapporte leur origine, d'après les Hiſtoriens du Japon. Un jeune Prince, nommé Semnimar, fils d'un Dairi, ſe fit aimer d'une Princeſſe du ſang Impérial; mais leur bonheur ne fut pas de longue durée. La Princeſſe mourut, & Semnimar perdit la vûe, à force de pleurer. Pour ſe conſoler de cette double infortune, il prit enfin la réſolution d'inſtituer une Confrairie, où l'on ne reçût que des Aveugles. Il en dreſſa les Statuts, il en obtint la confirmation de l'Empereur, ſon Pere; & pendant pluſieurs ſiécles, cette Société fut très floriſſante, ſous le nom de Buſſets-Sato, ou d'Aveugles-Buſſets. Mais elle n'eſt aujourdhui compoſée que de Gens d'Egliſe, dont les Régles & les mœurs ne different pas beaucoup de celles des Jammabos. Sa décadence eſt venue de l'inſtitution d'une autre Société d'Aveugles, pour laquelle pluſieurs Grands de l'Empire, qui avoient perdu la vûe, ſe déclarerent avec d'autant plus de zele, que ſa naiſſance eut quelque choſe de noble & de militaire. L'Empire étoit partagé en deux factions principales. L'Empereur Feki avoit pour lui la premiere; & le Cubofama, nommé Gendz, étoit à la tête de la ſeconde. Chacune prit le nom de ſon Chef; & ces diviſions remplirent long-tems le Japon de ſang & d'horreurs. Après une longue variété de ſuccès, les Gendzis prirent l'aſcendant, par la bonne conduite de Joritomo, devenu Cubofama, qui gagna une bataille déciſive, où l'Empereur fut tué. Ce malheureux Monarque avoit un Général d'une bravoure & d'une force, qu'on croyoit ſurnaturelles. Son nom étoit Kakekigo. Il s'étoit ſauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris enſuite par les troupes victorieuſes. Joritomo l'eſtimoit. Il voulut ſe l'attacher par ſes offres. Ce brave Guerrier lui répondit. » J'ai été fidéle Serviteur » d'un bon Maître; il eſt mort; perſonne ne ſe vantera jamais que j'aie eu » pour lui la même fidélité & la même affection. J'avoue que je vous dois » la vie; mais mon malheur eſt tel que je ne puis tourner les yeux ſur » vous, ſans me ſentir le deſir de vous ôter la vie, pour vanger mon » Maître. La fortune me réduit à ne pouvoir vous marquer la reconnoiſ- » ſance que je dois à vos offres, qu'en m'arrachant ces deux yeux qui m'exci- » tent à votre perte (55). En achevant cette réponſe, il s'arracha les yeux, les mit ſur une aſſiette, & les offrit à Joritomo. Un mêlange d'horreur & d'admiration lui ayant fait accorder auſſi-tôt la liberté, il ſe retira dans la Province de Fiunga, où il inſtitua la Société d'Aveugles qui porte le nom de Feki, & qui s'eſt extrêmement étendue. Elle eſt compoſée d'Aveugles,

Deux Confraries d'aveugles.

Les Buſſets Sato, & leur origine.

Les Fekis.

Hiſtoire de leur Fondateur.

Singularités des aveugles Fekis.

(55) Tome II. page 57.

de toutes ſortes de rangs & de profeſſions. Comme ils ſont tous Séculiers, leur principale diſtinction eſt de ſe faire raſer la tête comme les Buſſets, ou les Aveugles Eccléſiaſtiques. Dans la maniere de ſe vêtir, ils different peu du commun des Japonois, quoiqu'entr'eux les rangs & les dignités ſoient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes. Ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers, qui s'accordent avec leur infortune. Pluſieurs cultivent heureuſement la Muſique. On les employe, dans les Cours des Princes & des Grands de l'Empire, aux Solemnités, & aux Fêtes publiques, telles que les proceſſions & les mariages (56). Ils ſont diſperſés dans tout l'Empire; mais leur Général réſide à Meaco. On lui donne le nom d'Oſiokf; & le Dairi lui fait une penſion annuelle de quatre mille trois cens taels, pour ſon entretien. Il gouverne la Société, à la tête d'un Conſeil de dix Anciens, qui a le pouvoir de vie & de mort; avec cette reſtriction, néanmoins, que pour l'exécution d'un Criminel, la Sentence doit être approuvée & l'ordre expédié par le Préſident de la Juſtice Impériale. C'eſt le Conſeil de Dix, qui nomme les Officiers inférieurs qui réſident dans les Provinces. Les Supérieurs Provinciaux portent le titre de Kengios; & chaque Kengio a ſes Kotos ou ſes Conſeillers, qui gouvernent eux-mêmes des Diſtricts particuliers, & qui ſont diſtingués du commun des Aveugles, par la largeur de leurs culottes. Kæmpfer vit à Nangaſaki un Kengio & deux Kotos, dont l'autorité s'étendoit ſur tous les Aveugles de la ville & du pays d'alentour. Il leur attribue une ſinguliere eſpece d'émulation. Ils ſont obligés, dit-il, d'acquérir, de cinq en cinq ans, un nouveau *Quan*, c'eſt-à-dire, un titre plus conſidérable, qui leur eſt conferé par le Kengio. Ces titres coûtent depuis vingt juſqu'à cinquante taels. S'ils négligent de s'avancer, ou ſi la ſomme leur manque, ils tombent dans un rang inférieur à celui qu'ils occupoient (57).

DESCRIPTION DU JAPON.

Leur Gouvernement.

Il s'étend dans les Provinces.

Emulation ſingulière pour les rangs.

Paſſons au culte des Idoles étrangeres, qui ſont venues diſputer, aux Camis, les adorations des Japonois. Budſo, ou Budſod, nom qu'on donne à cette Idolâtrie, ſignifie proprement *Voie* des Idoles étrangeres, ou maniere de les honorer. Quelques Auteurs prétendent qu'elles ne ſont pas en effet les premieres Idoles que les Japonois ayent reçu des Etrangers, & que, dès la fondation de l'Empire, il s'en étoit introduit quelques autres dans le Khumano. On ne ſçait pas trop non plus, obſerve le nouvel Hiſtorien (58),

Budſo, ſeconde Religion du Japon.

Anciennes Idoles.

(56) On ne ceſſe point de s'attacher ici à Kæmpfer. Le nouvel Hiſtorien du Japon ajoute au même récit, pluſieurs traits agréables, qui relevent beaucoup la Société des Fekis: mais il ne fait pas connoître de quelle ſource il les tire. » Ils ſont, dit il, leur principale occupation de l'étude. Ils s'appliquent ſurtout à l'Hiſtoire, à la Poëſie, & à la Muſique. Ils ſont reçus, chez tous les Grands, en qualité de Savans & de beaux Eſprits En effet, les Annales de l'Empire, l'Hiſtoire des grands hommes, les anciens titres des Familles, ne ſont pas des monumens plus ſûrs, que la mémoire de ces illuſtres Aveugles, qui ſe communiquent les uns aux autres. Leurs connoiſſances forment une Tradition Hiſtorique, contre laquelle perſonne ne s'aviſe de s'inſcrire en faux. Ils ont des Académies, où ils prennent des grades. Ils s'y exercent, non-ſeulement à cultiver leur mémoire, mais encore à mettre en Vers ce qu'ils ſavent, à mettre [illegible] chant les plus beaux traits de l'Hiſtoire, & à leur donner tous les agrémens de la Poëſie & de la Muſique. *Tome I. p.* 324.

(57) Kæmpfer, Tome II. pages 59 & précédentes.

(58) *Ubi ſuprà*, page 326.

DESCRIPTION DU JAPON.

ce qu'il faut penſer d'une Idole nommée *Denix*, ou *Cogi*, à laquelle il trouve, dit-il, dans de bons Mémoires, que les Japonois donnoient alors le premier rang parmi leurs Dieux. » Cependant il paroît que c'étoit moins » une Divinité particuliere qu'un Symbole, ſous lequel on a voulu repré- » ſenter un ſeul Dieu en trois Perſonnes. On lui donne trois têtes, & » quarante mains, pour exprimer, dit-on, la Trinité des Perſonnes, & » l'univerſalité d'opérations. D'autres ne reconnoiſſent, dans cette figure, » qu'un Myſtere Philoſophique: ils expliquent les trois têtes, du Soleil, » de la Lune & des Elemens; le corps, de la matiere premiere; & les qua- » rante mains, des qualités céleſtes, & élementaires par le moyen deſquelles » la matiere premiere prend toutes ſortes de formes. Peut-être auſſi Denix étoit-il le même qu'Amida, qu'on repréſente ſous diverſes figures.

Reſſemblance de la nouvelle Idolâtrie des Japonois avec la Religion commune des Indes.

Quelque jugement qu'on en doive porter, il y a tant de reſſemblance entre la nouvelle Religion Japonoiſe, & celle des Bramines, qui eſt l'ancienne Religion d'Egypte, & qui regne aujourd'hui dans toutes les Parties de l'Aſie, qu'on peut ſe perſuader raiſonnablement, à l'exemple de Kæmpfer, que le *Siaca*, ou *Xaca*, des Chinois (59) & des Japonois, eſt le Budha des Banians de l'Inde; le Badhum des Ceylamois, le Sommona-Kodom des Siamois; le Sommona-Rhutama des Peguans, &c; en un mot, que cette Secte s'eſt répandue, comme le Figuier d'Inde, qui ſe multiplie de lui-même, en formant de nouvelles racines de l'extrêmité de ſes branches (60). On ſera diſpenſé par conſéquent de s'arrêter à l'explication de ſes Principes, ſur leſquels on s'eſt aſſez étendu dans les Deſcriptions de la Chine, de Siam & de l'Indouſtan. Quelques différences, qu'il faut attribuer à celle des Uſages, des Caracteres & des Langues, n'autoriſeroient point d'ennuieuſes répétitions (61).

On renvoie diverſes explications précédentes.

Il ſuffira de remarquer, ſuivant Kæmpfer, que les Hiſtoires Japonoiſes font naître Siaka, ou Xaca, dans la Province de Magatta, au Pays

(59) Les Chinois l'appellent auſſi Fo, d'où vient Fotoque. Il n'eſt pas nommé autrement dans l'Article de la Chine.

(60) Kæmpfer apporte pluſieurs raiſons, qui donnent une parfaite vraiſemblance à cette conjecture. Il remarque particuliérement qu'il y a environ vingt-trois ſiécles que Cambiſés détruiſit la Religion des Egyptiens, tua leur Apis, ou leur Vache ſacrée, & maſſacra ou exila leurs Prêtres: or, ſi l'on conſidere que les Siamois comptent leur Sancarad, ou leur Epoque Eccléſiaſtique, depuis la mort de Xaca, & que leur année 2233 ou 2234, revient à l'année 1690, de l'Ere Chrétienne, on trouvera que cette Epoque s'accorde avec le tems de l'invaſion de l'Egypte, par Cambiſés. Si l'on ſuppoſe donc que des Prêtres de Memphis, ſous la conduite d'un de leurs principaux Chefs, ſe ſoient réfugiés dans les Indes, qu'ils y ayent prêché leur Religion, & que la réputation du nouvel Apôtre lui ait fait donner les noms de Budha, de Xaca, &c, qui ſignifient grand Saint, cette ſuppoſition n'aura rien que de fort probables. D'ailleurs le même Voyageur obſerve que Xaca eſt repréſenté avec des cheveux friſés, & qu'il eſt certain qu'aucun Noir de l'Aſie ne les a de cette figure. *Kæmpfer, Tome I. pages 60 & précédentes.*

(61) Le nouvel Hiſtorien ne laiſſe pas d'atteſter pluſieurs anciens Miſſionnaires, dont les uns font naître Xaca mille vingt-ſix ans avant Jeſus-Chriſt, & d'autres rapportent, après les Docteurs du Budſo, qu'ils avoient conſultés, qu'il eſt né d'une Reine de Dehli, dans l'Indouſtan; quoiqu'en même-tems ces Docteurs ajoutaſſent qu'il eſt le Dieu de la Nature, & que ſon nom ſignifie, ce qui eſt ſans commencement. *Ubi ſuprà, pages 340 & 346.* Mais de telles contradictions ne paroiſſent pas propres à faire prévaloir le témoignage de ces Miſſionnaires, ſur l'opinion à laquelle on croit pouvoir ici s'attacher.

de Tenſik, nom ſous lequel ils comprennent l'Iſle de Ceylan, les Côtes de Malabar & de Coromandel; & même, en général, tout le Midi de l'Aſie. Ils le font naître la vingt-ſixiéme année du regne de Soowo, Empereur de la Chine; ce qui revient, ſuivant le calcul de quelques Auteurs, à 1209 ans, avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt; & ſuivant d'autres, à 1207. En ſuppoſant que l'Auteur de la Religion des Siamois fût le même, il ne ſeroit pas né, ſuivant leur maniere de compter, plus de 542 ans avant Jeſus-Chriſt. Il employa une partie de ſa vie dans la ſolitude, à pénétrer les plus profonds ſecrets de la Religion; enſuite, étant ſorti de ſa retraite, ſuivi d'une infinité de Diſciples, il paſſa le reſte de ſes jours, à répandre ſa doctrine. Après avoir vécu ſoixante-douze ans (62), il laiſſa ſes principes par écrit à deux de ſes plus illuſtres Diſciples, Annan & Kasja, qu'on place, par cette raiſon, ſur les mêmes Autels que leur Maître, l'un à ſa droite, l'autre à ſa gauche. Ils en compoſerent un Livre, qui fut nommé *Fokekio*, ou *Livre des belles Fleurs*. On l'appelle auſſi par excellence Kio, le *Livre*; & c'eſt comme la Bible de toutes les Nations Orientales, ſituées au delà du Gange. Xaca parloit ſouvent d'un Prophéte plus ancien que lui, & qui avoit fait ſon ſéjour dans le Royaume de Bengale, où les Indiens ont placé leurs Champs-Eliſés. Les Chinois le nomment Omito, & les Japonois Amida. Cette préférence que Xaca ſembloit lui donner lui-même, lui attire les plus grands honneurs au Japon. Il a même une Secte fort étendue, qui lui eſt ſpécialement dévouée, & dans laquelle on fait profeſſion de croire, que, de quelques crimes qu'on ſoit coupable, on eſt aſſuré du ſalut, ſi l'on meurt en l'invoquant, parce qu'il a fait une très rude pénitence pour expier les péchés des hommes. Auſſi les Japonois l'invoquent-ils continuellement. Il eſt adoré ſous différentes formes, la plûpart myſtérieuſes; c'eſt-à-dire, fondées ſur des fables.

DESCRIPTION DU JAPON.

Ce que les Japonois racontent de Xaca, Auteur du Budſo.

Son principal Livre, nommé Fokekio.

Amida, Divinité fort diſtinguée.

Suivant les Japonois, le premier qui prêcha cette Religion, paſſa de-là au Japon (63), où il obtint la permiſſion de bâtir un Temple, qui porte encore ſon ancien nom de Fakubaſi, c'eſt-à-dire, Temple du Cheval blanc, parce que le Kio y fut porté par un cheval de cette couleur. Pendant quelques ſiécles, la doctrine de Xaca fit des progrès fort lents; mais, vers l'an 518 de l'Etre Chrétienne, un autre Saint, nommé Darma, ſon trente-troiſiéme Succeſſeur, fit jetter des fondemens ſolides au Budſo, dans le vaſte Empire de la Chine, d'où il ſe répandit dans le Fakkuſai; c'étoit le nom qu'on donnoit alors à la Preſqu'Iſle de Corée, & qui n'eſt à préſent que celui d'une de ſes trois Provinces. Ce fut là que le premier Buds, ou la premiere Idole de Xaca, fut élevé, l'an 543 de Jeſus-Chriſt. Le Japon, dont les Habitans étoient alors partagés entre leur Religion primitive, & quelques Doctrines Philoſophiques qui leur étoient venues de la Chine, ne réſiſterent pas plus long-tems. Ils reçurent le Budſo, ſept ans après ſon introduction dans la Corée, ſous le regne de l'Empereur Kimmai, qui ferma les yeux ſur ſes progrès (64).

Comment & quand le Budſo fut introduit au Japon.

(62) On lit, dans Kæmpfer, quatre cens cinquante ans avant Jeſus-Chriſt. C'eſt apparemment une faute d'impreſſion; car on devroit lire mille cent quarante, ſuivant ſon propre calcul.

(63) Vers l'an de Jeſus Chriſt, ſoixante-trois.

(64) Kæmpfer, Tome II. pages 69 & 70.

DESCRIPTION DU JAPON.

Grand attrait du Budſo pour les Japonois.

L'attrait le plus ſéduiſant de cette Religion, pour un Peuple du caractere des Japonois, eſt l'immortalité qu'elle promet à la vertu, dans une plus heureuſe vie. De-là, pour emprunter les termes de leur nouvel Hiſtorien, ces ſcènes tragiques d'une infinité de perſonnes de tout âge & de tout Sexe, qui courent à la mort de ſang-froid & même avec joie, dans l'opinion que le ſacrifice de leur vie eſt agréable à leurs Dieux, & qu'ils ſeront admis au bonheur, ſans aucune épreuve. Rien n'eſt plus commun que de voir le long des Côtes de la mer, des Barques remplies de ces Fanatiques, qui ſe précipitent dans l'eau, chargés de pierres, ou qui perçant leurs Barques, ſe laiſſent inſenſiblement ſubmerger, en chantant les louanges du Dieu Canon, dont ils placent le Paradis au fond des flots. Une multitude infinie de Spectateurs les ſuit des yeux, éleve leur courage juſqu'au Ciel, & veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils diſparoiſſent. Les Sectateurs d'Amida s'enferment & ſe font murer dans des cavernes, dont l'eſpace leur ſuffit à peine pour y demeurer aſſis, & où ils ne peuvent reſpirer que par un tuiau, qu'on a ſoin de leur ménager. Là, ils ſe laiſſent tranquillement mourir de faim, dans l'eſpérance qu'Amida lui-même viendra recevoir leurs ames. D'autres montent ſur des pointes de rochers extrêmement élevés, au-deſſous deſquels il ſe trouve des Mines de ſouffre, dont il ſort quelquefois des flammes, & ne ceſſent point d'invoquer leurs Dieux, en les priant d'accepter l'offre de leur vie, juſqu'à ce qu'ils voyent la flamme, qui commence à s'élever. Alors ils la prennent pour une marque que leur ſacrifice eſt accepté; & fermant les yeux, ils ſe jettent, la tête la premiere, au fond de l'abîme. D'autres ſe font écraſer ſous les roues des chariots ſur leſquels on porte en proceſſion leurs Idoles, & ſe laiſſent fouler aux pieds, ou étouffer dans la preſſe de ceux qui viſitent les Temples. Comme on ne voit rien d'approchant dans la Religion du Sinto, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait été fort obſcurcie par des idées ſi conformes au caractere héroïque de ſes anciens Sectateurs. La mémoire de ces Martyrs imaginaires eſt en vénération, parmi ceux qui adorent les mêmes Dieux. On leur érige quelquefois des Temples ou des Chapelles, & ces honneurs ſont un nouvel aiguillon pour leurs admirateurs. Ce n'eſt pas ſans préparation qu'on ſe livre à la mort. Une perſonne qui a pris la réſolution de quitter cette vie, pour en obtenir une meilleure, paſſe pluſieurs jours ſans dormir; & ceux de ſes Amis, à qui elle communique ſon deſſein, ne l'abandonnent plus. Le Matyr futur ne les entretient que du mépris du Monde. Quelquefois même il fait des diſcours publics, ſur le ſujet dont il eſt rempli. Tous ceux qui le rencontrent lui font des préſens. Enfin, le jour du ſacrifice, il aſſemble ſes Parens, ſes Amis, & ceux que ſes exhortations ont engagés à ſuivre ſon exemple. Il excite ſes imitateurs à la perſévérance. Un feſtin termine ces préparatifs, & l'on ne ſort de table que pour prendre le chemin de la mort. Ceux qui vont ſe précipiter dans l'eau ſe muniſſent d'une faulx, pour couper les herbes, ou pour écarter d'autres obſtacles, qu'ils craignent de rencontrer ſur leur paſſage.

A quel excès de Fanatiſme il les porte.

Préparations de ceux qui ſe dévouent à la Mort.

Eſprit de pénitence qui régne dans le Budſo.

Tous les Japonois ne pouſſent pas ſi loin le Fanatiſme; mais l'eſprit de pénitence eſt aſſez commun dans la Religion du Budſo. Un grand nombre de ces Idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de

l'hyver, par ſe faire verſer, ſur la tête & ſur tout le corps, juſqu'à deux cens cruches d'eau glacée, ſans qu'on remarque en eux le moindre frémiſſement. D'autres entreprennent de longs Pélerinages, marchant nuds pieds par des chemins fort rudes, ſur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du Soleil, la pluie, le froid, grimpant au ſommet des rochers les plus eſcarpés, courant avec une vîteſſe inconcevable dans des lieux où les Daims & les Chamois paſſeroient avec moins de hardieſſe, & marquant, à ceux qui les ſuivent, le chemin par les traces de leur ſang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour, proſternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front, qui en demeure écorché. Le Pélerinage que certains Bonzes, nommés Xamabagis, Diſciples de Xaca, font de tems en tems, & que leurs plus zélés Sectateurs entreprennent à leur exemple, peint ſi bien les emportemens de leur ſuperſtition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ſes circonſtances, d'après le nouvel Hiſtorien du Japon, qui les a recueillies de pluſieurs Mémoires dont il garantit la ſûreté.

Récit d'un Pélerinage fort étrange.

Environ deux cens Pélerins s'aſſemblent, tous les ans, dans la ville de Nara, qui eſt à huit lieues de Meaco. Ils ſe mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire eſt de ſoixante-quinze lieues; & les chemins qu'ils choiſiſſent, par les bois & les déſerts, ſont ſi difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour. D'ailleurs, ils vont pieds nuds, & chacun porte ſa proviſion de riz pour tout le voyage. A la vérité, ce fardeau n'eſt pas conſidérable, parce qu'on ne mange que le matin & le ſoir, & qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours, on n'en trouve pas une goutte, & chacun doit porter ſa proviſion pour ce tems; mais comme elle manque ou qu'elle s'altere bientôt, pluſieurs en tombent malades. Lorſqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne ſans pitié, & la plûpart périſſent miſérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter: mais il faut prendre des guides. Certains Bonzes, nommés Genguis, qui ſe rendent exprès dans une bourgade, nommée Ozino, ſont employés à cette fonction. Ils conduiſent les Pélerins, l'eſpace de huit autres lieues, juſqu'au Bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres Bonzes, connus ſous le nom de Goguis, qui ſont les Directeurs de ce Pélerinage. Ces deux eſpeces de Bonzes menent une vie extrêmement pénitente. On ignore dans quels lieux ils ſe retirent. L'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure, qui a quelque choſe d'affreux, leur air & leur regard farouche, leur ton de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent ſur le panchant des rochers bordés de précipices, inſpirent une véritable horreur, qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces Conducteurs ont de fréquens entretiens avec les Démons. Enfin tout ce qu'on en raconte les feroit plutôt regarder comme des Eſprits infernaux, que comme des hommes. Ils paſſent néanmoins pour les confidens de Xaca, & pour des Saints d'un Ordre diſtingué.

L'autorité qu'ils prennent ſur les Pélerins ne peut être conçue que par ſes effets. Ils commencent par les avertir d'obſerver exactement le jeûne, le ſilence, & toutes les régles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils

DESCRIPTION DU JAPON.

prennent le Coupable, ils le ſuſpendent par les mains au premier arbre, & l'y laiſſent expoſé au plus affreux deſeſpoir. Dans cette ſituation, un Malheureux, à qui la force manque bientôt pour ſe ſoutenir, tombe, & roule de précipice en précipice. Les Spectateurs n'oſent pouſſer la moindre plainte. Un fils qui pleureroit ſon pere, un pere qui donneroit le moindre ſigne de compaſſion pour ſon fils, recevroit le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les Bonzes font aſſeoir tous les Pélerins, les mains en croix, & la bouche collée ſur leurs genoux. C'eſt la poſture ordinaire des Japonois pendant leurs prieres. Il faut demeurer dans cette poſture, l'eſpace de vingt-quatre heures. De grands coups de bâton puniroient le moindre mouvement. Tout ce tems eſt deſtiné à faire l'examen de ſa conſcience, pour ſe diſpoſer à la confeſſion de tous les péchés où l'on eſt tombé depuis le dernier Pélerinage. Après cette préparation, toute la troupe ſe remet en marche. En approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, aſſez proches les unes des autres, au milieu deſquelles s'éleve un rocher eſcarpé, qui ſemble ſe perdre dans les nues. Au ſommet de ce rocher, qui eſt le terme du Pélerinage, les Guoguis ont dreſſé une machine, par laquelle ils font ſortir une longue barre de fer, qui ſoutient une balance fort large. Ils placent les Pélerins, l'un après l'autre, dans un des plats de la balance, en mettant, dans l'autre, un contrepoids pour l'équilibre. Ils pouſſent enſuite la barre en dehors ; & le Pélerin ſe trouve ſuſpendu au-deſſus d'un profond abîme. Tous les autres ſont aſſis ſur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce Malheureux pénitent, qui doit déclarer, à haute voix, tous ſes péchés. Si les Bonzes croient s'appercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiſer ſes fautes, ils ſecouent la barre, & ce mouvement le fait tomber dans un précipice, dont la ſeule vûe eſt capable de troubler ſa vûe & ſa raiſon. Auſſi-tôt que l'un a fini, un autre prend ſa place. Lorſqu'ils ont tous paſſé par une ſi dangereuſe épreuve, ils ſont conduits dans un Temple de Xaca, où la Statue de ce Dieu eſt en or maſſif, & d'une grandeur extraordinaire ; environnée de pluſieurs petites Idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca. Enſuite, ils employent vingt-cinq jours à faire diverſes Stations autour des montagnes. Delà, prenant congé de leurs Directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils ſe rendent enſemble dans un autre Temple, qui eſt le terme de leurs dévotions. Ils n'en ſortent que pour faire éclater leur joye par une fête commune ; & chacun prend alors le chemin qui lui convient, pour ſe retirer.

Pratiques qui paroiſſent priſes de la Religion Romaine.

Le même Hiſtorien obſerve que les Sacrifices ſont à-peu-près les mêmes dans les deux Religions, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe réduiſent à brûler des parfums ſur une table élevée en forme d'Autel, & placée vis-à-vis les Idoles. On allume auſſi des bougies, qui ſont, dit-il, une eſpece de Sacrifice. A l'occaſion d'une Idole nommée Quenonoa, à qui l'on s'adreſſe, pour obtenir ſa médiation auprès des Dieux, & de certains Eſprits d'un Ordre inférieur, que les Japonois regardent comme les Miniſtres des grandes Divinités, il admire la reſſemblance d'un grand nombre de leurs pratiques avec celle de l'Egliſe Romaine. Il en remarque dix principales, qu'on prendroit pour

pour autant de Traditions Chrétiennes, ſi l'on pouvoit expliquer comment elles ſont parvenues au Japon (65). La Hierarchie du Budſo differe très peu de celle de l'Egliſe Catholique. Les Bonzes, qui ſont les Prêtres de cette Religion, ont un Grand Pontife, nommé Xaco (66), dont le pouvoir s'étend juſques ſur l'autre vie. Non-ſeulement il peut abréger les peines du Purgatoire, mais on lui attribue même le pouvoir de tirer les ames de l'Enfer, & de les placer dans le Paradis, ſans qu'elles ſoient obligées de paſſer par de nouvelles métamorphoſes. D'ailleurs toutes les Sectes du Budſo lui ſont ſoumiſes. On ne peut en former de nouvelles, ſans ſon approbation. C'eſt lui qui décide ſur le ſens des Livres de Xaca, & tout le Cérémonial de cette Religion eſt de ſon reſſort. Il érige des Temples, il décerne un culte aux Saints & aux Martyrs des Sectes de ſa dépendance. Il conſacre les Tundes, qui ſont comme les Evêques du Budſo. A la vérité l'Empereur Cubo-ſama s'eſt attribué le droit de conferer cette Dignité, à laquelle il y a de grands revenus attachés; mais le Xaco confirme la nomination du Prince, conſacre les Tundes, & leur accorde le pouvoir de diſpenſer dans les cas ordinaires. Ces Prélats Japonois peuvent appliquer, aux Vivans & aux Morts, les mérites des Dieux & des Saints; pouvoir qu'ils ne communiquent aux Prêtres, qu'avec de grandes reſtrictions. La plûpart ſont, en même tems, Supérieurs des Monaſteres de Bonzes, avec leſquels ils vivent en Communauté; car, ſuivant la remarque du même Hiſtorien, tout le Clergé du Budſo eſt Régulier, & peut être regardé comme un Ordre Religieux, diviſé en pluſieurs Congrégations, qui reconnoiſſent le même Général. Il eſt diviſé en pluſieurs Sectes, que leur dépendance d'un même Chef n'empêche pas de ſe haïr mutuellement. On ne les diſtingue que par la couleur de leurs habits; car la forme en eſt preſque la même, & reſſemble aſſez à celle de nos Moines. Ils ont tous, les cheveux & la barbe raſés; & jamais ils ne ſe couvrent la tête. On croit qu'ils ne mangent, ni chair, ni poiſſon frais. Ils donnent une partie du jour à la priere, & chantent à deux chœurs. Quelques-uns ſe levent à minuit, pour leurs exercices de piété. Ils gardent un profond ſilence devant les Séculiers, & leur viſage reſpire la modeſtie & la pénitence. On en diſtingue quatre principales Sectes, qui ont leurs Monaſteres dans les lieux

DESCRIPTION DU JAPON. Bonzes & Hierarchie du Budſo.

(65) 1°. Le Signe de la Croix, comme on l'a déja obſervé, mais en Croix de Saint-André, qu'ils font aſſez ſouvent ſur eux, principalement le matin, en ſe levant. Quand on leur en a demandé la raiſon, ils ont répondu que c'étoit pour chaſſer le Démon. Le Roi de Satſuma, qui reçut Saint François Xavier, portoit une Croix dans ſon Ecuſſon, ce qui eſt aſſez ſurprenant dans un pays où la Croix eſt le plus honteux ſupplice. 2°. Un Chapelet compoſé de cent quatre-vingt grains, paſſés dans un fil, qu'on laiſſe dans ſa longueur. Kæmpfer, qui a fait graver celui du Sinto, lui donne la même figure qu'aux nôtres. 3°. L'uſage de ſonner une cloche à certaines heures du jour, comme nous faiſons pour l'*Angelus*. Ils ſe mettent alors à genoux, en invoquant le Dieu qu'ils honorent le plus. 4°. Les Pelerinages, qui ont pour but, dans les deux Religions, d'obtenir le pardon des péchés & la rémiſſion de la peine. 5°. Les Proceſſions, où l'on porte les Images des Dieux & leurs Reliques. 6°. Les vœux & les prieres publiques, pour fléchir le Ciel dans les grandes calamités. 7°. Le droit d'aſyle, dont les Temples jouiſſent. 8° Des eſpeces de Canoniſations, qu'il ne faut pas confondre avec les Apotheoſes. 9°. L'ordre hierarchique, établi dans la Religion des Foroques. 10°. Les lampes & les bougies allumées devant les Idoles. *Ubi ſuprà, pages 371 & ſuivantes.*

(66) Apparemment parce qu'il eſt Vicaire du grand Xaca.

DESCRIPTION DU JAPON.

habités, & qui ſont répandues dans le commerce du Monde. La plûpart des autres ne fréquentent que les bois & les déſerts. Quoique la différence de leurs opinions faſſe regner entr'eux une guerre ouverte, cette animoſité ne ſe communique point à leurs Sectateurs; & la diverſité de croyance ne trouble jamais le repos des familles. En général le Peuple eſt infatué de la ſainteté des Bonzes, & juge favorablement de ce qu'il reſpecte. L'auſterité de leurs dehors, le crédit qu'on leur ſuppoſe auprès des Dieux, le ſoin qu'ils ont d'attirer dans leur Corps de jeunes gens d'une naiſſance illuſtre, ſoutiennent leur réputation contre toutes ſortes d'attaques. Il n'y a pas de Prince au Japon, qui ne ſe trouve honoré d'avoir un fils Bonze. De-là cette aveugle confiance, pour tout ce qui ſort de leur bouche & de leurs mains. Ils font un débit prodigieux de certaines robbes de papier, dont tous leurs Sectateurs veulent mourir revêtus. Ils diſtribuent des pains bénis, d'une vertu proportionnée à leur prix. Ils vendent juſqu'au mérite de leurs bonnes œuvres, en ſe réſervant le principal. Ils donnent, aux plus intéreſſés, des Lettres de Change, payables dans l'autre Monde. Leurs Monaſteres ſont des gouffres, où la moitié des biens de l'Etat va s'abîmer. Une de leurs occupations eſt de prêcher. Le Docteur, revêtu d'habits magnifiques, monte ſur une Eſtrade, couverte ordinairement des plus riches tapis de la Chine. Il a devant lui une table, ſur laquelle eſt le Foquekio. Il ouvre ce ſaint Livre, il en lit quelques lignes, dont il donne une explication auſſi obſcure que le Texte. Enſuite, il tombe ſur la Morale ou ſur les dernieres fins de l'homme; mais il conclut toujours que le plus ſûr moyen d'obtenir la faveur des Dieux, eſt d'orner leurs Temples, & de faire de grandes libéralités à ſes Miniſtres.

Juſqu'où va l'aveuglement des Japonois pour les Bonzes.

Les Temples des Fotoques portent le nom de Tiras. La plûpart ſont beaucoup plus grands, plus élevés, plus riches, & mieux ornés que ceux des Camis. Il n'y a point de Province, qui n'en ait quelques-uns d'une beauté ſurprenante. Rien n'approche ſurtout de la magnificence de leurs toîts, qui ſont dorés, ou revêtus du plus beau vernis. Dans les Villes & les grandes Bourgades, ils ſont ſitués ordinairement ſur le terrain le plus élevé. Ceux de la Campagne ſe préſentent, au ſommet, ou ſur le penchant des montagnes & des collines. Ils ont tous (67) une vûe charmante, une ſource, ou un petit ruiſſeau d'une eau très claire, un bois, & de belles promenades. Ils ſont conſtruits du meilleur bois de cedre & de ſapin, environnés de colonnes, ornés de ſtatues & de figures en reliefs. L'Autel, qui s'éleve au centre, offre une ou pluſieurs Idoles d'or, d'argent, ou de bois doré; & vis-à-vis, on voit toujours un grand Candelabre, couvert de bougies allumées, qui répandent une odeur agréable. Quoique, pour le ſpirituel, les Bonzes & les Temples du Budſo dépendent du Grand Pontife, qui fait ſa réſidence à Meaco, ſous l'autorité du Dairi, ils ſont, pour tout le reſte, comme ceux du Sinto, ſous la Juriſdiction immédiate de deux Officiers, nommés par l'Empereur Cubofama. Ces deux Surintendans de l'ancienne & de la nouvelle Religion jouiſſent d'une conſidération fort diſtinguée, à la Cour de Jedo. Les Jugemens de leur Tribunal ſont ſans appel; mais,

Leurs Temples ſe nomment Tiras. Idée qu'on en donne.

(67) *Voyez*, ci-deſſus, la Deſcription de ceux de Meaco, dans le Journal de Kæmpfer.

pour l'exécution des Sentences de mort, ils doivent obtenir l'agrément des Supérieurs Eccléſiaſtiques.

DESCRIPTION DU JAPON.

Religieuſes du Budſo.

La Religion du Budſo a comme l'ancienne, des Filles récluſes, qui ſont chargées de l'éducation des jeunes perſonnes de leur Sexe. Elles ſe nomment Biconis, ou Bicunis, quoique la plûpart des Relations leur donnent le nom de Bonzies. Dans pluſieurs Provinces, on voit des Monaſteres des deux Sexes, qui ſe touchent; & des Temples, où les Bonzes & les Bicunis chantent les louanges de leurs Dieux à deux chœurs. Les Bicunis ſont auſſi partagées en pluſieurs Congrégations; ou plutôt chaque Secte de Bonzes a ſes Biconis. Leur habillement reſſemble beaucoup à celui de nos Religieuſes, & ne differe entr'elles, que par la couleur. Elles s'occupent à faire les robbes de papier & les autres bagatelles, dont les Bonzes amuſent la crédulité du Peuple.

Ses Fêtes.

On remarque du Budſo, comme de l'ancienne Religion, qu'il a laiſſé dégénerer ſes Fêtes en ſpectacles (68), quoiqu'elles y conſervent une apparence plus religieuſe. Une des plus ſolemnelles eſt celle du quinziéme jour de la ſeptiéme Lune, qui porte le nom de Fête de l'Homme.

Fête de l'Homme.

Elle commence par une proceſſion, où paroiſſent d'abord quinze ou vingt Chars de triomphe, tirés chacun par trente, ou quarante hommes, & remplis de machines ſymboliques. Des troupes d'enfans, richement vêtus, accompagnent les machines, & jouent de toutes ſortes d'inſtrumens. Ceux qui ont fait la dépenſe des ornemens, ou qui ont préſidé à l'invention, ſuivent en bel ordre. D'autres Chars ſuccédent en plus grand nombre, ornés de peintures exquiſes, chargés de repréſentations des plus beaux Monumens de l'Antiquité, avec un cortege de gens armés de toutes pieces. L'Aſſemblée ſe rend au Temple du Dieu, dont on célébre la Fête. Elle y demeure juſqu'au ſoir, pour en ſortir alors dans le même ordre. L'Idole ſuit la proceſſion, portée ſur un brancard, par des hommes qui ſemblent ſuccomber ſous le poids de la Majeſté Divine. La Maîtreſſe du Dieu paroît enſuite, portée auſſi ſur un brancard. Après quelques tours par la Ville, elle ſe rencontre, comme par hazard, vis-à-vis d'un troiſiéme brancard, où eſt l'épouſe légitime, dont les Porteurs ſe mettent alors à courir de tous côtés, & tâchent d'exprimer, par leur action, le chagrin que la Déeſſe reſſent de voir ſa Rivale. Il ſe communique bientôt à une partie du Peuple, qui fond en larmes. Tout le monde s'approche confuſément du brancard, comme ſi chacun vouloit prendre parti entre le Dieu, ſon Epouſe & ſa Concubine. Enfin l'Aſſemblée ſe ſépare en déſordre; & les Idoles reprennent le chemin du Temple.

Fête du Nordmon.

Dans une autre Fête, qui ſe célébre à Sacay, pendant la ſixiéme Lune, on choiſit les plus belles & les plus grandes rues de la Ville; & toutes les avenues ſont fermées par des barrieres. A l'heure marquée, on voit ſortir, d'une Maiſon de Bonzes, une Idole à cheval, le cimeterre à la main, ſuivie de deux Pages, dont l'un porte ſon arc & ſes fleches, & l'autre un oiſeau de proie. Quantité de gens ſuccédent, à cheval, ou à pied; quelques-uns, avec une grande ſuite de Livrée, portant quelque choſe à la main, & répé-

(68) Le goût des Japonois pour la Comédie & les Scènes de Théâtre, ſe déclare dans tout ce qu'ils font. *Voyez*, ci-deſſus, le § des Sciences.

DESCRIPTION DU JAPON.

tant ſans ceſſe, d'un ton joyeux, *mille ans de plaiſir, mille milliers d'années de joye.* Les Bonzes du Monaſtere, d'où ce cortege eſt parti, viennent enſuite; & derriere eux, une nombreuſe Nobleſſe à cheval. Une troupe de Sorcieres, dit l'Hiſtorien, vêtues de blanc, ſuit en chantant les louanges de leur Dieu. La marche eſt fermée par un magnifique Norimon, environné de gens armés, & porté par vingt hommes, qui répétent le même cri. Le Norimon eſt vuide; cependant il reçoit du Peuple les mêmes reſpects que s'il étoit occupé par le Dieu même. On lui fait diverſes ſortes d'offrandes, qui tournent au profit des Bonzes.

Fête bizarre & ſanglante.

Une troiſiéme Fête, qui ſe célebre dans le cours de la ſeconde Lune, paroît peu mériter le nom de Solemnité religieuſe. Des Cavaliers bien montés & bien armés, ſe rendent ſur une eſpece d'eſplanade. Chacun porte, ſur ſon dos, la figure du Dieu, dont il ſuit la Secte. En arrivant, ils forment divers eſcadrons. C'eſt le prélude d'un combat ſanglant, qui commence à coups de pierres; mais dans lequel on employe bientôt les fleches, les lances, & le ſabre. On ſe traite alors avec toute la fureur de la haine. Auſſi n'eſt-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vuider. Chacun ſe vange ſous le maſque de la Religion, & ſous les auſpices des Dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts & de bleſſés, ſans que la Juſtice ait droit de rechercher les motifs de cette violence. On juge qu'une Fête ſi ſinguliere a été inſtituée, pour décider, par les armes, la préſéance entre les Dieux du même ordre.

Mariages, & divorces.

Kæmpfer ne nous apprend point en quoi conſiſtent les engagemens du Mariage, & quelles en ſont les Cérémonies (69). Mais il paroît que les

(69) On les trouve dans les Ambaſſades mémorables de la Compagnie Hollandoiſe. Mais l'Auteur ſe contredit en quelques endroits. Cependant on ne doit pas être ici plus difficile que le nouvel Hiſtorien du Japon, qui emprunte de lui ce détail, après avoir fait la même remarque.

» Encore que les Japonois ayent autant » de femmes qu'ils en veulent, il n'y en a » qu'une de légitime & qui mange avec le » mari; toutes les autres étant obligées de » le ſervir: auſſi ſes enfans héritent-ils de » tous les biens du Pere, qui donne aux » autres très peu de choſe. ... Toutes choſes étant diſpoſées, on va de grand matin chez l'un & chez l'autre, qu'on met » chacun dans un caroſſe, tiré par des bœufs, » ou par des chevaux; puis on les méne » hors de la ville, au ſon de pluſieurs inſtrumens, ſur une colline, où chacun va » par des chemins différens, au milieu d'une » grande foule, d'où ils auroient peine à » ſortir, ſi des Archers ne fendoient la preſſe. Après le caroſſe du Marié, ſuivent » quantité de chariots, chargés de préſens » pour la mariée, ou plutôt de ſon douaire; & au même-temps qu'elle le reçoit, » elle le donne à ſes parens, en reconnoiſſance de la peine qu'ils ont priſe à l'élever. Ainſi un pere eſt riche (70), ſuivant » le nombre de ſes filles, principalement ſi » elles ſont belles; celles-ci, étant miſes à » bien plus haut prix que les autres..... » Un peu avant que d'arriver à la colline, » le Marié ſort de ſon caroſſe; & pendant » qu'elle y monte ſeule, le Mari avance » ſeul auſſi, l'un & l'autre n'étant eſcortés » que de leurs Parens & de quelques joueurs » d'Inſtrumens, qui les accompagnent; ce » qui ſe fait par des montées coupées d'une » barriere, qui ſépare en montant les Mariés de leurs proches. Au haut de la colline, tous ces gens ſe ſéparent, & prennent place, les Parens derriere la Mariée.

(70) Après avoir dit que le mari & la femme ne différent que très peu en biens, en âge & en qualité, il aſſure qu'au Japon, non-ſeulement un homme épouſe une fille ſans bien, mais qu'il eſt même obligé de leur donner un Douaire.

Description du Japon.

inclinations n'y ſont guéres conſultées. On ſe marie, au Japon, ſans s'être connu. Ce ſont les Parens, des deux côtés, qui forment le nœud. A la vérité, cet aveugle Contrat n'eſt pas gênant, puiſque la liberté de ſe ſéparer eſt égale pour les deux Sexes, & que les hommes peuvent avoir autant de Concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultere eſt puni de mort, dans les femmes; & quelquefois une ſimple liberté leur coûte la vie. Les Japonois ſont peut-être les ſeuls hommes du Monde, qui ayent trouvé l'art de gagner & de ſe conſerver le cœurs de leurs femmes, par cette rigueur; car on vante leur attachement & leur fidélité. Les Hiſtoires du Japon en offrent de continuels exemples. On y voit des femmes qui ſe laiſſent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour ſuivre leurs Maris au tombeau. Il eſt difficile d'accorder ce fond de tendreſſe, avec l'uſage qui permet aux Peres & aux Meres d'expoſer les enfans qu'ils ne

Comment les Maris s'aſſurent le cœur de leurs femmes.

» & tous les joueurs d'Inſtrumens derriere » le Marié, l'un & l'autre un peu éloignés. » Ces Parens ſont deux à deux, ſous un » Paraſol porté par des Valets, pendant que » de l'autre côté les joueurs d'Inſtrumens » mettent en pratique tout ce qu'ils ſavent; » les uns étant aſſis à terre, & faiſant je ne » ſais quel bruit, ſur je ne ſais quels Inſ» trumens, qui n'ont rien de ſemblable aux » nôtres. D'autres frappent, avec des bâtons, » ſur des boules de cuivre, leſquelles étant » creuſes, & pendues à des chaînes, qui » ſont attachées à deux gros bâtons en tra» vers, font un certain bruit, ſur lequel ces » gens ſe remuent en cadence.

» Entre les Parens des Mariés & les joueurs » d'Inſtrumens, eſt une tente fort éclairée. » Tout le dehors eſt couvert de papier huilé; mais le dedans eſt tapiſſé d'une belle » étoffe de ſoie. Sa figure, qui eſt octogo» ne, finit inſenſiblement par ſix pointes, » ou pyramides, ſoutenues de quatre pi» liers. Au milieu de la tente, eſt un fort » bel Autel, où eſt le Dieu du Mariage, re» preſenté avec une tête de chien, les bras » ouverts, & un fil de laiton entre les mains. » Par la tête de chien, les Japonois veulent » faire entendre que la fidélité & la vigilan» ce ſont néceſſaires dans le mariage; com» me par le fil de laiton, ils repréſentent l'u» nion étroite qui doit être entre les Mariés... » Devant l'Idole, il y a un Prêtre, à la main » droite duquel eſt la Mariée, & à la gau» che le Marié, chacun deſquels tient en » main une torche ardente. La Mariée allu» me la ſienne aux lampes, qui brûlent à » l'entour de la tente; pendant que le Prê» tre marmotte je ne ſais quelles paroles... » Après, le Marié allume la ſienne à celle » de la Mariée, & les Aſſiſtans font un cri » de joie, & leur ſouhaitent toute ſorte de » proſpérité dans la ſuite de leur mariage, » à quoi le Prêtre ajoute ſa bénédiction..... » Pendant que les nouveaux Mariés ſont oc» cupés ſur la colline à leurs cérémonies; » ceux qui ſont demeurés à pied ne le ſont » pas moins; les uns à jetter dans le feu les » babioles de la Mariée, lorſqu'elle étoit en» core enfant; d'autres à mettre en mille » poſtures un rouet, une quenouille; d'au» tres enfin à faire la ronde à l'entour du » chariot où eſt l'argent, qui lui eſt donné » pour ſa dot.... Pour concluſion, les Prê» tres tuent, au pied de la colline, deux » bœufs de Siam & quelques moutons (*), » qu'ils ſacrifient au Dieu du Mariage... On » ramene enſuite la Mariée dans ſon ca» roſſe, parmi les cris de joie du Peuple & » l'harmonie des Muſiciens, au logis du Ma» rié, où cependant de jeunes gens ſont oc» cupés, les uns à planter des pavillons ſur » la terraſſe, & ſur d'autres lieux élevés; » d'autres à ſe parer de guirlandes, & à ſe» mer des fleurs dans tous les endroits de » la Maiſon. Cette Fête, dont la dépenſe eſt » incroiable, dure ordinairement huit jours.

» L'âge auquel les Japonois marient leurs » filles eſt quinze ou ſeize ans, & rare» ment plûtard. Il arrive même aſſez ſou» vent qu'on les engage dès le Berceau. *Hiſtoire du Japon, Tome I. pages 395 & précédentes.*

(*) L'Hiſtorien, du Japon, remarque qu'il n'y a des moutons, dans ces Iſles, que depuis que les Portugais y en ont porté; & que les bœufs, qu'on nomme les bœufs de Siam, ſont des buffles, naturels au pays. *Tome I. page 394.*

DESCRIPTION DU JAPON.

Expoſition des enfans.

ſont point en état d'élever. Peut-être croyent-ils faire un acte d'humanité, en délivrant ces innocentes créatures, d'une vie qui leur deviendroit à charge. Les perſonnes aiſées, qui n'ont pas d'enfans, adoptent ceux de leurs Parens & de leurs Amis qui en ont un trop grand nombre.

Alliances & héritages.

Dans les Alliances, on ne reſpecte que le premier degré du ſang, ſur lequel on ne ſe relâche jamais. Lorſque les aînés des familles ſont parvenus à l'âge viril, les Peres prennent le parti de ſe retirer; & leur abandonnant la conduite de leurs biens, ils ne s'en réſervent que ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance, & à l'entretien de leurs autres enfans. Le partage des Cadets eſt modique. Les Filles ne portent à leurs Maris que ce qu'elles ont ſur elles.

Trois ordres des conditions communes.

Il paroît que, dans les Conditions communes, on obſerve les mêmes degrés & les mêmes proportions que parmi la Nobleſſe, mais ſans aucune marque de dépendance, ou de ſubordination. Les Marchands compoſent le premier Ordre; les Artiſans, le ſecond; & les Laboureurs, le troiſiéme: mais un Laboureur n'eſt guéres diſtingué des Valets de ſon Maître; car tous les Japonois, qui poſſedent des Terres, ſont dans l'uſage de les faire valoir eux-mêmes. Ainſi tous les Domeſtiques peuvent être compris dans le troiſiéme Ordre; & l'idée, qu'on a donnée de la Police, doit faire juger qu'il comprend même les ſimples Soldats.

Funérailles du Japon.

Les Funérailles du Japon, auxquelles ce récit conduit aſſez naturellement, ſont plus uniformes qu'on ne doit ſe l'imaginer de cette multitude de Sectes, & de la variété de leurs opinions. Les Miniſtres des Temples vont prendre le corps, & le portent en chantant dans leur Cloître, où ils l'enterrent, ſans autre rétribution que ce qui leur eſt offert à titre d'aumône. Mais, avant la mort du Malade, ils ont employé tous leurs ſoins à ſe procurer une partie de ſon bien. A l'égard des perſonnes de qualité, on nous repréſente ce qui ſe pratique à Meaco, où l'on peut croire que la préſence du Dairi a fait conſerver le plus ancien uſage.

Une heure avant que le corps ſoit tranſporté, les Amis du Mort ſe rendent en cérémonie, & magnifiquement vêtus, au lieu de la ſépulture, comme pour en prendre poſſeſſion. A l'heure marquée, le convoi marche dans cet ordre: 1°. les femmes, parentes ou amies du Mort, vêtues de blanc, & la tête couverte d'un voile de différentes couleurs. Elles ſont accompagnées de leurs Suivantes; & les plus qualifiées ſont portées dans leurs Norimons, dont l'appareil ne ſe ſent point d'une cérémonie lugubre. 2°. Les principales perſonnes de la Ville, qui veulent témoigner leur reſpect pour la mémoire de leur Supérieur, ou de leur égal, & qui ſont parées comme s'ils venoient aſſiſter à ſa nôce. 3°. Après un aſſez grand intervalle, le Supérieur des Bonzes de la Secte du Mort, tout couvert de ſoie & d'or, porté dans un ſuperbe Norimon au milieu d'une troupe de Bonzes, revêtus d'une ſorte de ſurplis, & d'un manteau noir par-deſſus. 4°. Un homme ſeul, en habit cendré; couleur, qui eſt de deuil, comme le blanc; & portant une torche de pin. 5°. Deux cens Bonzes chantant, avec une eſpece de Bedeau, qui frappe ſans ceſſe ſur un baſſin. 6°. Pluſieurs autres Officiers, dont chacun porte au bout d'une longue pique, un grand panier de carton, plein de feuilles, ou d'autres fleurs artificielles, qui étant ſecouées, forment une ſorte de pluie:

tandis que le peuple, auſſi tranſporté de joie que ſi ces fleurs tomboient véritablement du Ciel, s'écrie que le Mort eſt entré dans ſon Paradis. 7°. Huit jeunes Bonzes, de dix-huit à vingt ans, portant, ſous le bras, de grandes baguettes renverſées, au bout deſquelles on lit, ſur de petits drapeaux, le nom du Dieu de la Secte. Ce nom eſt écrit auſſi ſur dix lanternes fermées d'une toile fine, & portées par dix autres Bonzes, qui ſuivent immédiatement, & qui ſont précédés de deux petites torches deſtinées à mettre le feu au bucher. Elles ſont portées par un Officier, en habit cendré. 8°. Une troupe de gens, vêtus de la même couleur, & la tête couverte de chapeaux, de figure triangulaire, noués ſous le menton. Ces chapeaux ſont de cuir noir, & luiſant comme l'acier le plus poli. Le nom du Dieu y eſt écrit en gros caracteres. Il l'eſt auſſi en lettres d'or, ſur un grand Ecriteau de toile fine, porté par un autre homme.

Après ce cortege, le corps paroît, dans un Norimon extrêmement orné, ſoutenu par quatre Porteurs. Il eſt vêtu de blanc, & dans la poſture, où l'on eſt en priant. Par-deſſus ſes habits il porte une robbe de papier, où ſont écrits des caracteres myſtérieux, qui doivent lui faire ouvrir l'entrée du Ciel. Ses enfans ſont autour de lui, dans leurs plus riches habillemens; & le plus jeune porte une torche allumée, avec laquelle il doit mettre le feu au bucher. On y arrive. Il eſt conſtruit dans une foſſe, au milieu d'un champ fermé de murailles, qui ſont tendues de drap noir, & dans l'enceinte deſquelles on entre par deux portes. Aux deux côtés du bucher s'offrent deux tables, dont l'une eſt chargée de toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & l'autre d'un grand braſier.

Auſſi-tôt que le corps eſt entré dans l'enceinte, les Bonzes le placent, avec le Norimon, au milieu du bucher. Leur Chef s'approche; & recevant la torche allumée du plus jeune des fils du Mort, il tourne trois fois, autour du bucher, en la remuant, comme nos Prêtres remuent l'encenſoir. Enſuite, après avoir récité quelques prieres, il la rend à celui des mains duquel il l'a reçue, qui la jette à l'inſtant au milieu du bucher. Les deux autres torches, qu'on allume auſſi-tôt, ſervent à mettre le feu en pluſieurs autres endroits du bucher, où l'on jette en même-tems de l'huile, des parfums, & d'autres matieres combuſtibles. Lorſque le corps eſt conſumé, la famille environne la table du braſier, y répand des parfums, & rend à genoux des adorations au Mort, dont on ſuppoſe que l'ame eſt admiſe au commerce de ſes Dieux. On donne enſuite, à chaque Bonze, une rétribution convenable à ſa dignité. Les moindres préſens ſont de la valeur d'un ducat; & les plus conſidérables d'environ vingt écus. Le lendemain, les Parens & les Amis du Mort vont recueillir ſes cendres, & les mettent dans un vaſe doré, qu'ils couvrent d'un voile fort riche, & qu'ils placent dans l'endroit même où étoit le bucher. Il y demeure ſept jours, pendant leſquels les Bonzes y vont faire leurs prieres. De-là, il eſt porté au lieu qui eſt deſtiné pour ſa ſituation fixe, & poſé ſur une eſpece de piedeſtal, où le nom du Mort & celui de ſa Secte ſont gravés. Sept mois après, on recommence les mêmes cérémonies. Elles ſe renouvellent au bout de ſept années, & quelquefois même de quinze en quinze jours, ſuivant la dépenſe que la famille y veut faire; car les Bonzes ſont toujours prêts, lorſque le

DESCRIPTION DU JAPON.

payement eſt certain. Ce cérémonial, obſerve l'Hiſtorien, fait connoître que l'idée de la mort n'a rien de lugubre pour les Japonois, & qu'ils la regardent moins comme un mal, que comme un paſſage qui conduit au bonheur.

Forme & durée du Deuil.

Le deuil dure deux ans, pendant leſquels on doit ſe priver de toute ſorte de plaiſir : c'eſt-à-dire, qu'après avoir commencé par prendre part au bonheur du Mort, on pleure enſuite ſa perte. La maniere, dont on eſt vêtu dans cette intervalle, paroît capable d'inſpirer la triſteſſe. Les hommes le ſont à-peu-près comme les femmes. On porte pour coeffure, dans les deux Sexes, une eſpece de bandeau quarré, auquel eſt couſu un grand linge, qui tombe par derriere comme un crêpe. La robbe de deſſus eſt d'une largeur extraordinaire, & ſe ferme ſur l'eſtomac. Elle doit être tout unie, & ſans doublure. La ceinture, qui eſt fort large & en rezeau, fait ordinairement deux tours ; & tout l'habillement doit être de toile crue. Cette ſimplicité eſt accompagnée d'une ſinguliere modeſtie. On marche lentement, les yeux baiſſés, & les mains replíées dans les manches.

Fête du retour des Ames.

L'Hiſtorien a recueilli des mêmes Mémoires, que dans une Secte du Japon, où l'on croit que les Ames employent trois ans à ſe rendre au Paradis de leur Dieu, on ſuppoſe auſſi que, pendant ce voyage, elles reviennent chaque année dans leur famille ; ſuppoſition fort ridicule, puiſque ſe retrouvant toujours au point d'où elles ſont parties, elles ne pourroient jamais arriver à leur terme. On n'a pas laiſſé d'établir, pour les recevoir, une Fête, qui ſe célebre le treizieme jour de la ſeptiéme Lune. Toutes les Maiſons ſont fort ornées. Le ſoir, qui précede la Fête, chaque famille ſort de la ville avec beaucoup d'appareil. En arrivant au lieu, où doivent ſe rendre les Ames, chacun leur fait de grands complimens ſur leur retour. On les invite à ſe repoſer. On leur préſente des rafraîchiſſemens, & l'on commence avec elles une converſation aſſez plaiſante, qui ne dure pas moins d'une heure. Enſuite une partie de la famille prend congé d'elles, pour aller préparer tout ce qui eſt néceſſaire dans la Maiſon. Les autres demeurent quelque tems encore à les entretenir : puis, ils les invitent à venir avec eux. La converſation continue pendant le chemin. Un grand nombre de flambeaux les accompagnent. En entrant dans la ville, ils la trouvent éclairée par des illuminations. L'intérieur des Maiſons n'eſt pas moins éclatant de lumieres, & les tables y ſont magnifiquement ſervies. Les Morts ont leurs couverts, comme les Vivans ; & ſuivant le principe des Japonois, qui croyent les Ames formées d'une matiere extrêmement ſubtile, on ne doute pas qu'elles ne ſucent la plus pure ſubſtance de tous les mets, qu'on leur préſente. Après le repas, chacun va rendre viſite aux Ames de ſes Amis & de ſes Voiſins. La nuit ſe paſſe à courir ainſi dans toute la ville, & la Fête dure juſqu'à la fin du jour ſuivant. Alors les Ames, qu'on croit ſuffiſamment délaſſées & rafraîchies, ſont reconduites, avec la même cérémonie, juſqu'au lieu où l'on étoit allé pour les recevoir. Les campagnes ſont encore éclairées cette nuit, afin qu'elles puiſſent retrouver leur chemin ; & de peur qu'il n'en ſoit reſté quelques-unes dans les Maiſons, & qu'elles n'ayent de l'embarras à rejoindre les autres, on jette quantité de pierres ſur les toîts, & l'on viſite avec ſoin tous les Appartemens, en donnant, de toutes parts, de

Comment les Ames ſont congédiées.

de grands coups de bâton. La crainte d'être incommodés par les apparitions de ces fâcheux Hôtes, n'a pas peu de part au dernier acte (72).

DESCRIPTION DU JAPON.

Secte Philosophique du Siuto.

Kæmpfer eſt le ſeul Voyageur, qui parle avec quelque étendue d'une Secte conſidérable, qu'il nomme Siuto (73), & qui n'eſt compoſée que de Philoſophes. Elle reconnoît, pour ſon Auteur, le célébre Confucius, ou Kooſi, dont la mémoire n'eſt pas moins reſpectée au Japon qu'à la Chine. Il nâquit, ſuivant Kæmpfer, il y a 2243 ans (74). Mooſi, un de ſes Diſciples, ayant beaucoup contribué à la propagation de ſa Doctrine, par la publication d'un Livre, qui en contient les principes, elle ſe répandit, au Japon, preſqu'auſſitôt que dans ſa Patrie. Il paroît qu'elle porta les premieres atteintes à l'ancienne Religion du Pays, & qu'elle fut comme la premiere barriere, qui arrêta l'inondation des nouvelles Sectes venues des Indes. Ses Sectateurs ne renoncerent pas tout d'un coup au culte des Camis; mais ils ceſſerent de les regarder comme des Dieux, quoiqu'extérieurement ils ſe conformaſſent à ce qui étoit établi par les Loix ou par l'uſage; ce qu'ils n'avoient jamais fait pour le culte des Fotoques.

Sa Doctrine.

Kæmpfer nous donne une courte expoſition de leur Philoſophie. Elle ſe réduit, dit-il, à cinq Articles, qu'ils appellent Dſin, Gi, Re, Tſi, & Sin. Dſin, leur enſeigne à mener une vie vertueuſe; & de-là vient qu'un homme vertueux eſt honoré du nom de Dſinja. Gi donne des leçons de juſtice; & Re en donne de politeſſe. Tſi établit les maximes d'un bon & ſage Gouvernement. Sin traite de la conſcience pure & de la droiture du cœur. Cette Secte de Moraliſtes ne reconnoît point la tranſmigration des ames. Elle admet une ame du Monde, un eſprit univerſel, une puiſſance répandue dans l'Univers, qui anime tout, & qui réprend les ames ſéparées des corps, comme la Mer reçoit toutes les rivieres & toutes les eaux qui s'y jettent. Cette ame du Monde eſt le réceptacle commun des ames, d'où elles peuvent ſortir pour animer d'autres Créatures. Les Sectateurs du Siuto la confondent avec l'Etre Suprême, & lui attribuent toutes les perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ils employent fréquemment le mot de Ten, qui ſignifie Ciel ou Nature; par exemple, c'eſt le Ciel, ou la Nature, qu'ils remercient de tous les biens ſenſibles qu'ils croyent en recevoir. Cependant quelques-uns d'entr'eux, avec leſquels Kæmpfer s'entretint familiérement, reconnoiſſoient un Etre intellectuel, incorporel, gouverneur & directeur, non pas Auteur, de la Nature (75). Ils prétendent même qu'il eſt une production de la Nature, engendrée par *In* & *Jo*, c'eſt-à-dire, le Ciel & la Terre; l'un actif, l'autre paſſif; l'un principe de génération, l'autre de corruption. C'eſt de la même maniere, diſent-ils encore, que les Puiſſances naturelles ſont des Etres ſpirituels. Ils croient le Monde éternel. Ils ſuppoſent que les hommes & les animaux ont été produits auſſi par In & Jo.

(72) Hiſtoire du Japon, *ubi ſuprà*, *pages 389 & précédentes.*

(73) Ce mot ſignifie voye ou méthode des Philoſophes.

(74) A compter, dit il, depuis la cinquiéme année de l'Ere Japonoiſe, qui ſe nomme Genrokf. Il écrivit en 1692. Le Pere Coupler met la naiſſance de Confucius, cinq cens cinquante & un ans avant Jeſus-Chriſt, & cent neuf ans après la fondation de l'Empire Japonois.

(75) *Voyez*, ci-deſſus, dans la Deſcription de la Chine, les véritables principes de Confucius.

DESCRIPTION DU JAPON.

Ses Sectateurs n'ont ni Temples ni Culte.

Comme ils n'admettent aucune des Divinités du pays, ils n'ont, ni Temples, ni forme de culte. Ils ſe conforment aux uſages généraux de leur Patrie, en célébrant la mémoire de leurs Parens morts; c'eſt-à-dire, que mettant toutes ſortes de viandes ſur une table, & faiſant brûler des chandelles devant leurs Images, ils ſe proſternent juſqu'à terre pour leur rendre ce qu'ils doivent aux Loix du ſang. Dans cette ſolemnité, qui s'obſerve tous les mois ou tous les ans, ils prennent leurs plus beaux habits, après s'être lavés & purifiés l'eſpace de trois jours, pendant leſquels ils n'approchent point de leurs femmes, & ne touchent à rien d'impur. Les Moraliſtes ne brûlent point leurs Morts. Ils gardent les corps pendant trois jours, après leſquels ils les mettent dans un cercueil, couchés ſur le dos, & la tête élevée. Le cercueil eſt rempli de parfums, pour en éloigner la corruption; & la ſépulture ſe fait ſans cérémonie.

Leur mépris pour la Mort.

Cette Secte croit la Mort non-ſeulement permiſe, mais glorieuſe & louable, lorſqu'elle eſt néceſſaire pour éviter une fin honteuſe, ou pour ſe dérobber à des Ennemis vainqueurs. On ſoupçonnoit autrefois les Sectateurs du Siuto de favoriſer la Religion Chrétienne. Auſſi, lorſqu'elle fut extirpée par les ſupplices, on leur ordonna d'avoir chez eux une Idole, ou du moins le nom de quelque Divinité du Pays, placé dans un lieu honorable de leurs Maiſons, avec un vaſe rempli de fleurs & un encenſoir devant cette eſpece d'Autel. Ils choiſiſſent ordinairement l'Idole de Quanwon, ou celle d'Amida, qu'ils placent derriere leur foyer. On voit, dans leurs Ecoles publiques, le portrait de Confucius. Il n'y a pas long-temps qu'un Empereur Cubosama fit bâtir, dans Jedo, deux Temples à l'honneur de ce Philoſophe; & lorſqu'il les viſita, pour la premiere fois, il fit, à ceux qui l'accompagnoient, un fort beau diſcours ſur le mérite de ce Chef de la Philoſophie Chinoiſe.

Cauſe de leur diminution.

Mais ce reſte de vénération n'empêche pas que depuis la ruine du Chriſtianiſme, le nombre des Partiſans du Siuto ne ſoit fort diminué. La rigueur des Edits Impériaux s'eſt étendue juſqu'à leurs Livres, qu'on ne lit point aujourd'hui ſans crainte. Ils faiſoient autrefois les délices de tout le monde; les Arts & les Sciences étoient comme le partage de cette Secte, & l'on aſſure qu'elle comprenoit alors la plus grande partie de la Nation.

Efforts d'un Prince pour relever cette Secte.

Trente ans avant l'arrivée de Kæmpfer, au Japon, le Prince de Siſen & d'Inaba, Protecteur du Siuto & des Sçavans, avoit entrepris de faire revivre, dans ſes Etats, cette Philoſophie preſqu'éteinte. Il avoit fondé une Univerſité dans cette vûe; & les Sçavans, raſſemblés de toutes parts, y trouverent toutes ſortes de faveurs & de priviléges. Mais les Bonzes, qui ſe crurent menacés de leur ruine, firent tant de bruit aux deux Cours Impériales, que le Prince de Siſen auroit payé ſon entrepriſe de ſa tête, s'il n'eût pris le parti de renoncer aux affaires, après avoir remis ſes Etats entre les mains de ſon fils. Cette démarche appaiſa ſes Ennemis, & lui procura une vie tranquille. Quoiqu'on ne pût douter que ſon Succeſſeur ne fût dans les mêmes principes, ce jeune Prince ſe conduiſit avec tant de prudence, que du temps de Kæmpfer, il jouiſſoit paiſiblement de ſes Etats, dans une parfaite liberté de penſer (76).

(76) Kæmpfer, Tome II. pages 75 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

§ IX.

Hiſtoire Naturelle du Japon.

Climat & Saiſons.

LE nouvel Hiſtorien s'eſt attaché avec tant d'exactitude & de fidélité à recueillir toutes les obſervations de Kæmpfer, que dans un article ſi curieux on peut prendre indifféremment l'un ou l'autre pour guide. Les Japonois, diſent-ils tous deux, vantent beaucoup leur climat. Il doit être effectivement fort ſain, puiſqu'on y vit très long-temps, que les femmes y ſont très fécondes (77), & qu'on y eſt ſujet à peu de maladies. Le temps néanmoins y eſt fort inconſtant. En Hyver, l'air eſt chargé de neige & produit de fortes gelées. En Eté, ſurtout dans les jours caniculaires, il eſt d'une chaleur inſupportable. Les pluies ſont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus grandes tombent aux mois de Juin & de Juillet, que cette raiſon a fait nommer Satſuki, ou les mois d'eau. Cependant la ſaiſon des pluies n'a pas, au Japon, cette régularité qu'on obſerve dans les Contrées plus chaudes des Indes orientales. Le tonnerre & les éclairs y ſont fort fréquens.

Qualités de la Mer du Japon.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces Iſles, joint au grand nombre d'écueils dont elle eſt parſemée, en rendent la navigation fort dangereuſe. On ne voit, nulle part, tant de ces trompes ou de ces colonnes d'eau, dont on a donné plus d'une fois la deſcription dans ce Recueil. Les Japonois les prennent pour des dragons d'eau, qui ont une longue queue. Auſſi les nomment-ils dans leur langue *Tatſmaki*, c'eſt-à-dire, dragons jailliſſans. Les Côtes du Japon ont deux fameux tournans, qui en augmentent le danger. Le premier, nommé Faiſaki, eſt au-deſſus de l'Iſle d'Amakuſa. Il n'eſt jamais plus redoutable que dans les baſſes marées; car lorſque la mer eſt haute, il ſe trouve de niveau avec la ſurface des flots, & le moindre vent aide à s'en tirer: mais auſſi-tôt qu'elle commence à baiſſer, on le voit tournoier d'abord avec violence, & puis tomber tout d'un coup juſqu'à la profondeur de quinze braſſes, entraînant, avec une extrême rapidité, tout ce qui ſe rencontre dans ſon courant, & le briſant contre les rochers qu'il renferme. Les débris demeurent quelquefois abîmés au fond de l'eau, & quelquefois ils ſont rejettés à la diſtance de pluſieurs milles (78). Le ſecond tournant eſt proche des Côtes de la Province de Kijnokuni. On le nomme Awano Narratto, c'eſt-à-dire, bruiſſement d'Awa, parce que cette Province en eſt voiſine. Il ſe précipite avec tant d'impétuoſité autour d'une petite Iſle, compoſée de rochers, que la violence de cette agitation la fait trembler continuellement. Il ne laiſſe pas d'être le moins dangereux, parce que le bruit, qui ſe fait entendre de fort loin, excite la défiance & les précautions. Ce terrible écueil eſt un fond inépuiſable d'alluſions, pour les Poëtes & les Prédicateurs Japonois (79).

Terroir du Japon.

En général, le terroir du Japon eſt montagneux, rempli de pierres, &

(77) On a vû, dans le Journal de Kæmpfer, un village du Ximo, dont tous les Habitans étoient fils, petit-fils & arriere petits-fils d'un ſeul homme, qui vivoit encore.

(78) Kæmpfer, Tome I. page 162.

(79) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

naturellement peu fertile. Mais l'induſtrie & le travail infatigable des Habitans leur font tirer, des rochers mêmes & des lieux les plus ſecs, tout ce qui eſt néceſſaire à leur ſubſiſtance. D'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poiſſon, & toutes ſortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas. Ils ont, de toutes parts, des lacs, des fontaines & des rivieres; quelques-unes ſi rapides, qu'on ne les paſſe point ſans danger, & qu'il n'eſt pas poſſible d'y conſtruire des Ponts. Auſſi la plûpart ont-elles leur ſource ſur des montagnes, d'où elles deſcendent avec d'autant plus d'impétuoſité, qu'elles ſont groſſies par les grandes pluies des mois de Juin & de Juillet. On diſtingue, entre les plus célebres; 1°. Celle d'Uſin, qui eſt large d'un quart de lieue d'Allemagne. Elle tombe du ſommet d'une montagne, avec tant de rapidité, que pour la paſſer à gué, dans les tems mêmes où l'eau monte à peine aux genoux, un Voyageur eſt obligé de faire conduire ſon cheval par cinq hommes robuſtes, qui connoiſſent parfaitement le canal. Les accidens y ſont néanmoins aſſez rares, parce que, ſuivant la Loi du Pays, les guides ſont reſponſables de la ſûreté des Paſſans. 2°. La riviere d'Omi, qui tire ſon nom de la Province où elle prend ſa ſource, & qui ſe forma dans l'eſpace d'une nuit, 285 ans avant l'Ere Chrétienne. 3°. Celle d'Aska, remarquable par le changement continuel de ſon lit. Kæmpfer ne nomme aucune riviere du Japon, qui paroiſſe d'un long cours & fort navigable.

Les Rivieres.

Tremblemens de terre, communs au Japon.

On connoît peu de pays auſſi ſujets aux tremblemens de terre. Ils y ſont ſi fréquens, que les Habitans s'en allarment peu; quoiqu'ils ſoient quelquefois aſſez violens pour renverſer des villes entieres. Le peuple attribue ces violentes ſecouſſes à une groſſe baleine, qui ſe remue ſous terre. On fait un récit effrayant (80) des deſordres qu'elles cauſerent en 1586, depuis la Province de Sacaja juſqu'à Meaco. La ville de Jedo, réſidence des Empereurs Cuboſamas, fut preſqu'entiérement abîmée en 1703; & plus de deux cens mille Japonois furent enſevelis ſous ſes ruines. En 1730, on publia, dans toutes les Nouvelles de l'Europe (81), que Meaco, ancienne Capitale de l'Empire, & ſéjour ordinaire des Dairis, avoit été renverſée dans toute ſon étendue, avec perte d'un million d'Habitans. Kæmpfer nomme quelques parties du Japon, telles que les Iſles de Gotto & la petite Iſle de Sikubuſima, qui n'ont jamais ſenti la moindre ſecouſſe. Tous conviennent du fait, dit-il; mais les uns attribuent cette exception à la faveur d'un Dieu tutelaire; & d'autres, moins ſuperſtitieux, prétendent l'expliquer par les principes d'une fort mauvaiſe Phyſique. Ils ſuppoſent que ces cantons portent immédiatement ſur le centre de la terre. (82). Le nouvel Hiſtorien, rapprochant diverſes obſervations de Kæmpfer, trouve une explication fort naturelle dans le grand nombre de Volcans qu'on voit au Japon. Une petite Iſle, voiſine de Firando, a brûlé pendant pluſieurs ſiécles. Une autre, vis-à-vis de Satſuma, jette continuellement du feu. Dans la Province de Fingo, ſur

Leurs terribles effets.

Volcans.

(80) Le Pere de Froes, dans une Lettre datée de Simonoſeki, dans la Province de Nagaſta, le 15 d'Octobre 1586. *Voyez* le Recueil du Pere Hay *de rebus Japonicis*. Le même Recueil contient le récit d'un autre accident de la même nature, arrivé dix-ans après.

(81) Gazette de France, article de Vienne du premier Novembre 1730.

(82) *Ibid.* page 165.

la cime d'une haute montagne, on voit une large ouverture, qui étoit autrefois la bouche d'un Volcan, quoiqu'il n'en ſorte plus rien depuis quelques années. Dans la Province de Chicugen, près d'un lieu nommé Kujanoſſa, une Mine de charbon, qui s'eſt enflammée par la négligence des Ouvriers, n'a pas ceſſé de brûler depuis. La montagne de Feſi, dans le voiſinage de Surunga, fameuſe par ſa hauteur, par ſa forme, qui repréſente celle d'un chapeau, & par la neige dont elle eſt toujours couverte, exhaloit autrefois des flammes. Elles ont diſparu, depuis que le feu a fait une ouverture au côté de la montagne; mais on en voit encore ſortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur inſupportable. La terre y eſt chaude, & même brûlante en divers endroits. Il en ſort pluſieurs ſources d'eau chaudes, dont on vante la vertu pour les maux vénériens (83). Le Japon a quantité d'autres Volcans, & diverſes ſortes d'eaux médecinales. Caron parle de pluſieurs ſources, qui paſſent par des Mines de cuivre, de ſalpêtre, de ſouffre, de ſel, de fer & d'étain. Il en vit une, qui vient d'une Mine d'étain, & qui ſort d'une grotte, dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vûe peut s'étendre dans l'obſcurité, on découvre, autour de cette grotte, des pierres taillées en pointe, comme des dents d'éléphant. L'eau eſt d'une chaleur temperée. Il vit une autre fontaine, qui ne coule ordinairement que deux fois le jour, l'eſpace d'une heure à chaque fois: mais lorſque le vent ſouffle de l'Eſt & qu'il eſt violent, elle coule à trois ou quatre repriſes, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Enfin, le même Voyageur décrit une autre ſource, qui a quelque choſe encore de plus ſingulier. Elle ſort d'une eſpece de puits, dont les côtés ſont garnis de pierres fort groſſes & fort peſantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule avec tant d'abondance & avec un vent ſi fort, que les pierres en ſont ébranlées. La premiere eau ſort à la hauteur de trois ou quatre braſſes. Sa chaleur ſurpaſſe le degré auquel on peut échauffer l'eau commune, & ſe conſerve auſſi beaucoup plus longtems. Le canal, par lequel cette eau paſſe, eſt revêtu de fortes pierres; précaution qu'on a crue néceſſaire pour empêcher qu'elle ne brûle la terre: & du grand canal, on en a tiré pluſieurs petits, qui conduiſent l'eau juſqu'au logement des Malades.

Eaux chaudes & minerales.

Cette multitude de Volcans & de bains chauds prouve aſſez que la terre du Japon renferme beaucoup de ſouffre. Mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kæmpfer connoiſſoit peu de pays où ce minéral, qui eſt la ſource de tous les métaux, ſoit en plus grande abondance. On en tire ſurtout une ſi prodigieuſe quantité d'une Iſle de la Province de Satſuma, qu'elle en a pris ſon nom. Il n'y a pas plus d'un ſiécle qu'on a la hardieſſe d'y aborder. Elle paſſoit auparavant pour inacceſſible, à cauſe d'une fumée noire & épaiſſe qui en ſort continuellement, & qui préſentoit des monſtres horribles à l'imagination des Peuples voiſins. Perſonne ne doutoit que l'Iſle ne fût habitée par des Eſprits infernaux. Un Particulier, moins timide, demanda la permiſſion d'y entrer. Il choiſit cinquante hommes de la même réſolution, avec leſquels il oſa deſcendre au rivage. Après avoir traverſé quel-

Abondance de ſouffre.

(83) Le Mal, qu'on nomme en France mal de Naples, porte au Japon le nom de mal Portugais, parce qu'il n'y étoit pas connu avant l'arrivée des Portugais.

DESCRIPTION DU JAPON.

ques bois, il trouva un terrain fort uni, & ſi couvert de ſouffre, que de quelque côté qu'il marchât, il voyoit ſortir une épaiſſe fumée ſous ſes pieds. L'Iſle fut nommée Ivogaſima, c'eſt-à-dire, l'Iſle de ſouffre; & depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au Prince de Satſuma environ vingt caiſſes d'argent, outre le produit des arbres, qui n'y croiſſent que ſur les Côtes. Le pays de Ximabara, où l'on trouve beaucoup de bains chauds, pourroit fournir auſſi quantité de ſouffre; mais une ſuperſtition, qui n'eſt point expliquée dans Kæmpfer, s'oppoſe au travail des Habitans; ce qui n'empêche pas qu'en général le ſouffre ne ſoit une des principales richeſſes du Japon.

Mines d'or.

Il ſe trouve de l'or dans pluſieurs Provinces de l'Empire. C'eſt une partie conſidérable du revenu Impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune Mine, ſans la permiſſion de la Cour, qui ſe réſerve les deux tiers du produit. L'or du Japon ſe tire ordinairement par la fonte; mais on en trouve auſſi dans le ſable, en le lavant; & le cuivre du Pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes Mines de ce précieux métal, & celles, dont l'or paſſoit pour le plus pur, ont été long-tems les Mines de Sado, une des Provinces Septentrionales du Nipon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, ſur laquelle il ne ſe leve aucun droit pour l'Empereur. Les Mines de Suronga ſont auſſi très eſtimées; mais les unes & les autres commencent à s'épuiſer. On en a découvert de nouvelles (84), auxquelles il eſt rigoureuſement défendu de travailler; dans la vûe apparemment de les réſerver pour des néceſſités preſſantes. Le premier eſſai a fait reconnoître qu'elles rendent ſix pour ſeize. Une Montagne ſituée ſur le Golfe d'Okus, dans le Diſtrict d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du ſiécle paſſé, on trouva que le ſable du lieu qu'elle avoit occupé, étoit mêlé d'or pur. Malheureuſement, on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une ſi riche découverte: un grand tremblement de terre, ſuivi de marées extraordinaires, couvrit la Mine de boue & d'argile, à la hauteur de pluſieurs braſſes, & le travail fut abandonné. Dans la Province de Chicungo, une autre Mine, qui donnoit beaucoup d'or, s'eſt tellement remplie d'eau, qu'il eſt devenu impoſſible d'y travailler. On eſt perſuadé néanmoins qu'en faiſant une ouverture, dans le rocher qui eſt à l'entrée, l'eau pourroit s'écouler; & cette entrepriſe avoit été formée: mais un orage, ſurvenu dans le moment qu'on alloit commencer le travail, fit juger que la Divinité du lieu ne vouloit pas qu'on déchirât le ſein d'une terre qui étoit ſous ſa protection. De même, un torrent, ſorti tout d'un coup d'une montagne, où l'on alloit ouvrir une Mine d'or, dans l'Iſle d'Amakuſa, répandit l'épouvante parmi les Habitans, & fit prendre la fuite aux Ouvriers.

Cuivre.

La Province de Bungo a des Mines d'argent. Kattami, lieu ſitué au Nord du Japon, en a de plus riches encore. On a parlé, dans la Deſcription Géographique, des deux Iſles de Ginſima & de Kinſima, & de l'opinion qu'on a de leur richeſſe. On a déja remarqué auſſi que l'argent du Japon paſſe pour le meilleur du Monde, & qu'autrefois on l'échangeoit, à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonois ont encore un métal précieux, mais compoſé, qu'ils nomment Sowa, ou *Saouas*, dont la couleur tire ſur

Sowa, métal précieux.

(84) Dans la Province de Satſuma.

le noir, & qui eſt un mêlange de cuivre & d'or. Il n'eſt pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art, dont on n'approche point dans les autres Contrées de l'Aſie ; & lorſqu'il eſt employé, il ne céde rien à l'or pour l'éclat & la couleur. DESCRIPTION DU JAPON.

Après tout, le cuivre eſt le plus commun des métaux de ces Iſles, & ſuffiroit ſeul pour les enrichir. On le tire principalement des Provinces de Surunga, d'Alſango, & de Kijnokuni. Le plus fin & le plus malléable eſt celui de Kijnokuni. Celui d'Alſango eſt ſi groſſier, que pour l'employer facilement, il y faut mêler, ſur ſoixante-dix Catis, trente du précédent. Celui de Surunga eſt non-ſeulement très fin & ſans défauts, mais il eſt chargé de beaucoup d'or ; & les Japonois ſéparant ces métaux infiniment mieux aujourd'hui, qu'ils ne faiſoient autrefois, les Rafineurs de la Côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. On a vû, dans l'Article du Commerce, ſous quel forme il ſe vend aux Hollandois. L'airain eſt aſſez rare au Japon, & beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de Calamine, & qu'il faut en faire venir du Tunquin, en gâteaux plats, qui ſe vendent fort cher. La Province de Bungo produit un peu d'étain, ſi blanc & ſi fin, qu'il n'eſt guéres inférieur à l'argent ; mais les Japonois n'en font preſqu'aucun uſage. Airain. Etain.

On ne trouve du fer que ſur les confins des trois Provinces de Nincaſaka, de Bitsju & de Biſen ; mais on l'y trouve en grande abondance. Il eſt affiné dans les mêmes lieux, & ſe vend preſqu'auſſi cher que le cuivre. La plûpart des outils de fer ſont à plus haut prix, au Japon, que ceux qui ne ſont que de cuivre, ou même d'airain. Ces deux métaux ne ſervent que pour les uſtenciles, les crochets, les crampons, & d'autres pieces qui entrent dans la conſtruction des Navires & des Edifices. Pour la Cuiſine, les pots ſont d'une compoſition de fer, & de fort peu d'épaiſſeur. Les plus vieux ſont les plus eſtimés, parce qu'il y entre un alliage, dont on a perdu le ſecret. Le charbon de terre ne manque point au Japon. Il ſort en abondance de la Province de Tſikuſen, des environs de Kuganiſſu, & des Provinces Septentrionales. Fer. Cherté des uſtenciles de fer.

Le ſel commun ſe fait avec l'eau de la mer. On creuſe un grand eſpace de terre, qu'on remplit de ſable fin, ſur lequel on jette de l'eau de mer, qu'on laiſſe ſécher. On recommence la même opération, juſqu'à ce que le ſable paroiſſe aſſez imbibé de ſel. Alors on le ramaſſe ; on le met dans une cuve, dont le fond eſt percé en trois endroits ; on y jette encore de l'eau de mer, qu'on laiſſe filtrer au travers du ſable ; on reçoit cette eau dans de grands vaſes, pour la faire bouillir juſqu'à certaine conſiſtence ; & le ſel, qui en ſort, eſt calciné dans de petits pots de terre, juſqu'à ce qu'il devienne blanc (85). Sel.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de ſel armoniac. On n'y connoît pas même leurs qualités, ni leurs uſages. Le vif-argent & le borax y viennent de la Chine. Kæmpfer y trouva néanmoins deux ſortes de borax, qui croiſſent naturellement, mais ſi mêlées de parties héterogenes, que les Japonois ne veulent pas ſe donner la peine de les ſéparer. Le mercure ſublimé eſt rare, Antimoine. Sel armoniac. Borax.

(85) Kæmpfer, *ibid.* pages 174 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

& d'un prix exceſſif dans leurs Iſles. Ils en font le principal ingrédient d'un eau mercuriale, qu'ils croyent ſouveraine pour la guériſon des ulceres, des cancers & d'autres maux. Le cinnabre naturel ſe prend intérieurement dans pluſieurs Maladies (86); & l'artificiel s'employe dans les couleurs: l'un & l'autre leur vient de la Chine. Le Commerce de cette marchandiſe eſt entre les mains de quelques Particuliers, qui jouiſſent d'un Privilege excluſif. Kæmpfer ne dit rien du plomb; mais Caron aſſure que le Japon en produit beaucoup.

Cinabre.

Plomb.

Agathes.

Cornalines.

Jaſpe.

On trouve, dans les montagnes de Tſengaar, ſituées à l'une des extrêmités Septentrionales du Japon, différentes eſpeces d'agathes, dont quelques-unes ſont d'une rare beauté, bleuâtres, & fort approchant du ſaphir. On en tire auſſi des cornalines & du jaſpe. Les Côtes de Saikokf ſont couvertes d'huitres & d'autres coquillages, qui renferment des perles (87). Les plus groſſes & les plus belles ſe trouvent dans une huitre, nommée Akoja, qui reſſemble aſſez aux coquilles de Perſe. Elle eſt à-peu-près de la largeur de la main, mince, frêle, unie, & luiſante au dehors; un peu raboteuſe & inégale en dedans; d'une couleur blanchâtre, auſſi éclatante que la nacre ordinaire, & difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satſuma, & dans le Golfe d'Omura. Le profit, qui en revient aux Princes de Satſuma, les a portés à défendre qu'elles ſoient vendues au Marché. Elles ſont rares. Kæmpfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire: ſi l'on met quelques-unes des plus groſſes dans une boëte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre ſorte de coquille qui ſe nomme Takaraga, on voit naître, à côté de chacune, une ou deux petites perles, qui ſe détachent d'elles-mêmes, au bout de trois ans; tems auquel on les ſuppoſe parvenues à leur maturité. Marc Paul & d'autres Voyageurs aſſurent qu'on trouve au Japon des perles rouges, de figure ronde. Kæmpfer décrit cette coquille, que les Japonois nomment Awabi: elle eſt d'une ſeule piece, preſqu'ovale, aſſez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers & au fond de la mer, ornée d'un rang de trous, qui deviennent plus grands, à meſure qu'ils s'approchent de ſa plus grande largeur. La ſurface extérieure eſt rude & gluante. Il s'y attache ſouvent des coraux, des plantes de mer, & d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre brillante, d'où il s'éleve quelquefois des excreſcences de perles blanchâtres, comme dans les coquilles ordinaires de Perſe. Cependant une groſſe maſſe de chair, qui remplit ſa cavité, eſt le principal attrait qui la faſſe rechercher des Pêcheurs. Ils ont des inſtrumens faits exprès, pour la détacher des rochers. Le même Voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuſes.

Perles prolifiques.

Perles rouges.

Naphte.

Dans une riviere de la Province de Jetſingo, on trouve du naphte, de couleur rougeâtre, que les Japonois nomment Tſutſono-Abra, ou terre rouge. Il ſe tire de quelques endroits, où l'eau eſt preſque dormante; & l'on

(86) Le Cinnabre naturel du Japon eſt d'un rouge charmant. Il s'en trouve de ſi beau, qu'il ſe vend beaucoup au delà de ſon poids en argent. *Kæmpfer, page 179.*

(87) Les Japonois n'en connoiſſoient pas l'uſage & le prix, & ne l'ont ſçu que des Chinois.

s'en

s'en ſert dans les lampes, au lieu d'huile. Les Côtes de Satſuma & des Iſles de Kiuku offrent ſouvent de l'ambre gris; mais il s'en trouve encore plus ſur celles de Khumano, & des Provinces de Kijnokuni & d'Isje. Kæmpfer raconte qu'on le tire principalement des inteſtins d'une Baleine, aſſez commune dans la mer du Japon, & nommée Fiakſiro par les Habitans, c'eſt-à-dire, Poiſſon à cent braſſes, parce qu'ils ſuppoſent que ſes inteſtins ont cette longueur. Il y eſt mêlé avec les excremens de l'animal, qui ſont comme de la chaux, & preſqu'auſſi durs qu'une pierre. C'eſt par leur dureté qu'on juge, s'il s'y trouvera de l'ambre gris. Auſſi le nomme-ton Kuſarano-Fu, nom qui ſignifie excrément de Baleine. Mais ce n'eſt pas de-là qu'il tire ſon origine. De quelque maniere qu'il croiſſe au fond de la mer, ou ſur les Côtes, il paroît qu'il ſert de nourriture à ces Baleines, & qu'il ne fait que ſe perfectionner dans leurs entrailles. Avant qu'elles l'ayent avallé, ce n'eſt qu'une ſubſtance aſſez difforme, plate, gluante, ſemblable à la bouſe de vache, & d'une odeur très déſagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flottant ſur l'eau, ou jetté ſur le rivage, le diviſent en petits morceaux, qu'ils preſſent, pour lui donner la forme de boule. A meſure qu'il durcit, il devient plus ſolide & plus peſant. D'autres le mêlent & le paîtriſſent avec de la farine de coſſes de riz, qui en augmente la quantité & releve ſa couleur. Il y a d'autres manieres de le falſifier: mais, ſi l'on en fait brûler un morceau, le mêlange ſe découvre auſſi-tôt par la couleur, l'odeur & les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante. S'il eſt véritable, il ſe diſſout, & ſe répand avec égalité. Les Japonois n'ont appris que des Chinois & des Hollandois, la valeur de l'ambre gris (88). A l'exemple de la plûpart des Nations Orientales de l'Aſie, ils lui préféroient l'ambre jaune.

DESCRIPTION DU JAPON.

Ambre gris.

Où il ſe trouve, & comment il ſe perfectionne.

Maniere Chinoiſe de l'eſſayer.

Les mers du Japon produiſent une quantité ſurprenante de plantes marines, d'arbriſſeaux, de coraux, de pierres ſingulieres, d'éponges, & de toutes ſortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine & des Iſles Moluques. Mais les Japonois en font peu d'eſtime; ou ſi le hazard en fait tomber dans les filets d'un Pêcheur, il les porte au Temple le plus voiſin, pour les offrir à Jebis, qui eſt le Neptune du Japon, comme un tribut de l'Element auquel cette Divinité préſide (89).

Végétaux des Mers du Japon.

Un Voyageur, qui avoit fait un long ſéjour à la Chine, a prétendu qu'il ne ſe faiſoit point de porcelaine au Japon, & que celle, qui ſe vend parmi nous à ce titre, ſe faiſoit à la Chine pour les Japonois, qui l'y venoient acheter. Il eſt vrai qu'ils y en achetent beaucoup; mais il ne l'eſt pas moins, que celle, qui porte le nom du Japon, ſe fabrique dans le Figen, la plus grande des neuf Provinces de Saikokf ou du Ximo (90); la matiere eſt une argile blanchâtre, qui ſe tire en abondance des montagnes voiſines d'Uriſijno & de Suwota, & de quelques autres endroits de la même Pro-

Porcelaine.

(88) Kæmpfer donne une deſcription particuliere de l'Ambre gris dans l'appendix, à la fin du troiſiéme Tome.

(89) Le même, T. I. pp. 179 & précéd.

(90) *Voyez*, ci-deſſus, le Journal de Kæmpfer, & la Deſcription géographique du Japon.

DESCRIPTION DU JAPON.

vince. Quoique cette argile ſoit naturellement fort nette, elle demande encore d'être paîtrie & bien lavée, pour devenir tranſparente; & ce travail eſt ſi pénible, qu'il fait dire, comme en Proverbe, que les os humains ſont un des ingrédiens, dont la porcelaine eſt compoſée. On n'a pas d'autres lumieres ſur la fabrique de cette précieuſe vaiſſelle. Perſonne n'ignore que l'ancienne Porcelaine du Japon eſt plus eſtimée que celle de la Chine, & qu'elle paroît mériter cette préférence; ſurtout par le blanc de lait qui la diſtingue. Celle d'aujourd'hui n'eſt pas de la même beauté; ce qui fait juger que le ſecret de la préparation s'eſt perdu. Celle de Saxe, remarque l'Hiſtorien moderne, approche beaucoup plus de l'ancienne, & celle de Chantilly encore plus. L'une & l'autre la ſurpaſſe même par le gros du deſſein, & par la fineſſe des traits (91).

Principales Plantes du Japon.

Si l'on conſidere les avantages du climat & l'induſtrie laborieuſe des Habitans du Japon, il ne paroîtra pas ſurprenant que, malgré les mauvaiſes qualités du terroir, ces Iſles produiſent en abondance toutes ſortes de plantes & de fruits. Les plus ſimples faiſoient la nourriture des anciens Japonois, indigens, ſimples eux-mêmes, & contens de leur frugalité. Mais l'opulence a mis beaucoup de changement dans les mœurs, & les recherches du goût ſont devenues plus délicates. Kæmpfer a cru cet exorde néceſſaire, en commençant la deſcription des Plantes, qui ſont le plus en uſage au Japon (92).

Meurier.

Il donne le premier rang au Meurier, parmi les arbres. Quoique ſon fruit, noir, ou blanc, ſoit inſipide dans ces Iſles, ce défaut eſt bien compenſé par l'avantage qu'on y tire de ſes feuilles, pour la nourriture des vers à ſoie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, ſurtout dans les Provinces Septentrionales, où quantité de villes & de villages tirent preſque uniquement leur ſubſiſtance des Manufactures d'étoffes de ſoie. Le Kadſi, ou l'arbre dont on tire le papier, eſt une eſpece de Meurier. Quoiqu'il croiſſe ſans culture, on prend ſoin de le tranſplanter. Il s'éleve avec une vîteſſe ſurprenante, & ſes branches s'étendent fort loin. De ſon écorce, on fait non-ſeulement du papier, mais des cordes, de la méche, du drap, diverſes ſortes d'étoffes & d'autres commodités (93).

Kadſi, arbre à papier.

Uruſi, ou Arbre du vernis.

L'Uruſi, ou l'arbre du vernis, n'eſt pas moins admirable par ſon utilité. Il produit un jus blanchâtre, dont les Japonois ſe ſervent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats & leurs aſſiettes. A la table même de l'Empereur, la vaiſſelle & les uſtenciles verniſſés obtiennent la préférence ſur les plus précieux métaux. On diſtingue une autre eſpece d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, & qui ſe nomme *Faaſi*. Il croît ſur les collines & les montagnes; mais ſon jus n'a pas la bonté de l'autre, & ne fournit pas la même quantité. Le véritable Uruſi eſt une eſpece particuliere au Japon. Celui de Jamatto eſt le plus eſtimé, quoiqu'il croiſſe auſſi dans les Provinces de Figo & de Tſikoku. Kæmpfer obſerve que l'arbre du vernis,

(91) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, page 57.

(92) Ceux qui ſouhaiteront un plus grand détail, peuvent conſulter les *Amœnitates exoticæ*, Ouvrage du même Voyageur, ou le Tome VIII. de la Nouvelle Hiſtoire du Japon, dont tous les Articles ſont tirés de cet Ouvrage.

(93) La maniere dont ſe fait le papier eſt décrite fort au long dans les deux Ouvrages qu'on vient de nommer.

qu'on trouve aux Indes, eſt tout-à-fait différent de l'Uruſi des Japonois (94). A Siam, on le nomme l'arbre de Rack (95). Il croît & porte du fruit dans la plûpart des Contrées de l'Orient; mais on obſerve qu'à l'Oueſt du Gange, ſon jus n'eſt pas blanchâtre; ſans qu'on puiſſe juger, ſi cette différence doit être attribuée à celle du climat, ou à l'ignorance des Habitans, qui n'entendent pas la maniere de le cultiver. La plus grande quantité de ce jus des Indes vient des Royaumes de Siam & de Camboie, & ſe vend à très grand marché. On en porte même au Japon, où les Naturels du Pays l'employent pour vernir des uſtenciles de peu de valeur, & le font entrer auſſi dans la compoſition de leur plus excellent vernis (96).

Laurier à baies rouges.

Le Japon a pluſieurs eſpeces de Laurier. Celui qui porte des baies rouges, eſt une *Cannelifera-ſpuria*; ou plutôt, à cauſe de ſa viſcoſité, une *Caſſia-lignea*. Il reſſemble parfaitement à l'arbre de Canelle, non-ſeulement par ſa grandeur, mais encore par ſa figure & la ſubſtance des feuilles. Mais l'écorce n'a plus cette agréable douceur, qui eſt particuliere à l'écorce de la véritable canelle; elle tient beaucoup plus de l'âcreté aromatique du Coſtus; défaut que Kæmpfer croit devoir attribuer uniquement à la qualité du terroir. Il porte le même jugement de la Canelle de Malabar, de Sumatra & de Java, qui n'approchent point, dit-il, de celle de Ceylan.

Arbre du Camphre.

Le Kus, ou l'arbre du Camphre, eſt une autre eſpece de Laurier. Les Payſans de la Province de Satſuma & des Iſles de Gotto, font le camphre par une ſimple décoction des racines & du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il eſt à très vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingt juſqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon, pour un ſeul catti de véritable camphre de Borneo. Celui-ci eſt, dit-on, une ſubſtance naturelle, recueillie ſur le tronc des vieux Camphriers de l'Iſle de Borneo, en faiſant des inciſions entre l'écorce & le bois (97).

Tſianoki, ou l'arbriſſeau du Thé.

Tſianoki, ou l'arbriſſeau du thé, eſt une des plantes les plus utiles qui croiſſent au Japon; quoiqu'elle y ſoit reléguée ſur les bords des champs de riz, & dans d'autres lieux arides, où elle ne peut recevoir de culture. La boiſſon commune des Japonois eſt une infuſion des plus grandes feuilles de cet arbriſſeau. On fait ſécher les plus jeunes & les plus tendres; on les met en poudre; qu'on jette dans une taſſe d'eau chaude; & cette maniere de les préparer eſt le partage des perſonnes de qualité.

Sanſio.

L'arbre, qu'on nomme *Sanſio*, eſt d'une moyenne grandeur, & muni de pointes ou de piquans. Les Japonois ſe ſervent de ſon écorce & de ſes coſſes, au lieu de poivre & de gingembre. Ils mangent ſes feuilles, comme celles du *Richés*, autre arbre aromatique, qui croît dans leurs Iſles (98).

Trois ſortes de Figuiers.

On compte, au Japon, trois ſortes de Figuiers: 1°. Le Kaki, quoiqu'aſſez différent du Figuier commun. Il eſt fort déſagréable à la vûe, & ſa figure approche de celle d'un vieux Pommier. Ses feuilles ſont plates, longues & ovales. Son fruit a la forme & la couleur d'une poire rougeâtre: mais ſa

(94) C'eſt le véritable Anacardinus, ſuivant Kæmpfer.

(95) Il ne faut pas le confondre avec l'Arrack.

(96) *Voyez* les deſcriptions de tous ces Arbres dans les *Amœnitates exoticæ*, pages 792 & ſuivantes.

(97) *Ibidem.*

(98) *Ibidem.*

DESCRIPTION DU JAPON.

partie charnue a le goût d'une figue délicieuse. Il est rempli d'une semence dure & presque pierreuse, qui approche beaucoup de celle de la courge. Cet arbre n'est pas moins estimé par l'abondance, que par l'utilité de ses productions. Son fruit sec fournit une nourriture exquise; surtout, lorsqu'il est confit au sucre. La seconde espece de Figuier ressemble assez à celle de l'Europe; si l'on excepte ses feuilles, qui sont larges, plates, rudes & oblongues. La troisiéme espece est le véritable Figuier de l'Europe, porté au Japon par les Portugais. Mais son fruit est plus gros que le nôtre; & Kæmpfer le trouve de meilleur goût.

Sycomore.

Le Sycomore, qui ne doit passer que pour un Figuier sauvage, croît en abondance au Japon; mais les Japonois n'en mangent pas le fruit. Cependant Kæmpfer l'a jugé digne d'une description.

Chataigniers.

Les Chataigniers sont fort communs dans cet Empire, surtout dans la Province de Tsikusen, & leur fruit est non-seulement beaucoup plus gros, mais de meilleur goût que celui des nôtres. Le Pommier n'est pas connu des Japonois. Ils n'ont qu'une seule espece de Poires, que nous appellons Poires d'hyver. Les plus petites ne pesent guéres moins d'une livre; mais elles ne peuvent être mangées crues.

Noiers. If, ou Kaja.

Le Noier croît principalement dans les Provinces du Nord. Elles produisent aussi une espece d'If fort haut, que les Japonois nomment *Kaja*, & qui porte des noix, renfermées dans une véritable poulpe. Leur grosseur & leur forme sont celles de la noix d'Arrack. Elles n'ont pas un goût fort agréable, lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités purgatives, qui la rendent fort saine; & le goût, d'ailleurs, en est presque le même que celui des amandes douces. Elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encre du Japon (99). On trouve en abondance, dans presque toutes les Provinces, une autre sorte de noix que les Japonois nomment *Ginau*, de la grosseur des plus grosses Pistaches, & fruit d'un grand arbre dont les feuilles ressemblent à celles de l'Adianthe. Il se nomme *Isjonoki*. Ces noix rendent une huile, qui a divers usages (1).

Chênes dont les glands se mangent.

Deux especes de Chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres. Les glands de la premiere, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis. Le fruit du Naatsme (2), autre arbre du Pays, est d'une bonté singuliere, & beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de Limoniers, au Japon, que dans les Jardins des Curieux. Les Oranges & les Citrons y croissent en abondance. On en distingue plusieurs especes. Celle des Citrons les plus estimés se nomme Mican. Ils ont la forme & la grosseur d'une Pêche. L'odeur en est excellente. C'est moins un arbre qu'un arbrisseau, qui les porte. On s'en sert beaucoup dans l'apprêt des viandes (3).

Vignes. Abricotiers, & Pruniers.

Les Japonois plantent peu de Vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin meurit difficilement. Leurs Mûres & leurs Framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs Fraises ne leur permet guéres d'y toucher.

(99) *Ibidem*, page 814.
(1) *Ibidem*.
(2) C'est le *Paliurus de Prosper Alpinus*.
(3) *Amœnitates exoticæ*, p. 801.

Ils ont abondamment des Pêches, des Abricots & des Prunes. Les Prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres : les unes blanches, les autres couleur de pourpre. Elles ont de petits grains, comme les Mûres. On ne cultive, au Japon, les Cerisiers & quelques autres arbres, que pour les fleurs : mais, par cette culture, elles deviennent aussi grandes que les roses ; & Kæmpfer en fait une peinture charmante au Printems. DESCRIPTION DU JAPON.

Le Sapin & le Cyprès sont les arbres les plus communs dans les Bois & les Forêts de toutes ces Isles. On en construit les Maisons & les Vaisseaux. On en fait des Cabinets, des Coffres, des Boëtes & des Cuves. Les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, & qu'on en plante dans les lieux sabloneux dont on n'a pas d'autre avantage à tirer, le Peuple en ramasse soigneusement les feuilles, avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, & d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper un Sapin, ni un Cyprès, sans la participation du Magistrat ; & ceux mêmes, à qui cette grace est accordée, doivent toujours en replanter de jeunes à la place. Sapins & Cyprès.

Le Bambou est très commun au Japon, & d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes. On en fait plusieurs sortes de meubles, des paniers, des allumettes, & jusqu'à des gouttieres & des murailles. La Province d'Oomi produit une espece de Bambous, que les Hollandois transportent sous le nom de Rottang, ou Rattang, & qu'ils vendent pour des cannes à marcher. On a lû, dans le Journal de Kæmpfer, quelle en est la préparation. La verdure perpétuelle du Sapin & du Bambou attire un respect à ces deux arbres, qui va jusqu'à leur attribuer de l'influence sur le bonheur de la vie humaine. On en orne les Temples & les autres lieux saints, particuliérement aux jours de Fête & de réjouissance. Les Orateurs & les Poëtes font des allusions ingénieuses à leurs propriétés. Ils prétendent que le Bambou vit plusieurs centaines d'années ; & que le Sapin parvient à l'âge de mille ans, après lesquels ses branches se courbent d'elles-mêmes vers la terre, parce que dans cette extrême vieillesse, la force lui manque pour les soutenir plus long-tems. Kæmpfer avoue qu'il a vû des Sapins & des Bambous d'une grosseur prodigieuse (4). Bambou. Rottang.

Le Finoki & le Suggi sont deux sortes de Cyprès, dont le bois, quoique leger & blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La Cour a quelquefois défendu d'en couper ; mais cet ordre est mal observé dans les Provinces éloignées. Le *Kſamaki*, c'est-à-dire, le Maki puant, le *Sſinoki*, espece de Chêne, & le *Jusnoki* ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très communs, dont la plûpart des Maisons sont bâties. Le Fatznoki, autre arbre qui croît aux environs de la ville de Jeseri, & la racine du Camphrier, fournissent le meilleur bois & le plus rare pour les Cabinets, les Bureaux & d'autres Ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une rare beauté. Finoki. Suggi. Kſamaki. Sſinoki. Jusnoki.

Il n'y a point de Pays qui l'emporte sur le Japon, pour l'agrément & la varité des fleurs, qui ornent ses champs, ses collines & ses forêts. Les plus belles se transplantent dans les Jardins, où l'art & la culture achevent de- Fleurs.

(4) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, page 187.

DESCRIPTION DU JAPON.

leur donnet une perfection inconcevable (5). Entre les principales, on nomme le Tſubaki, eſpece d'arbriſſeau, dont les fleurs reſſemblent aux plus belles roſes. Il croît dans les bois & les haies. On en diſtingue tant d'eſpeces différentes, que s'il en faut croire les Japonois, leur langue a neuf cens mots pour les exprimer. Le Sarſuki eſt un autre arbriſſeau, qui porte des fleurs-de-lys, & dont les Jardins offrent plus de cent différentes eſpeces; mais parmi celles qui viennent ſans culture, on en admire deux, l'une violette & l'autre incarnate, dont Kæmpfer aſſure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *Sakanandſio* eſt encore un arbriſſeau, qui porte une eſpece de fleur-de-lys, mais beaucoup plus grande que celles qu'on vient de nommer: il eſt plus rare, & l'on en compte trois ſortes. Le *Momidſi*, eſt une eſpece d'Erable, qui prend ſon nom de la couleur violette de ſes feuilles. On en diſtingue deux ſortes, dont la différence conſiſte dans la couleur de leurs feuilles: les unes ſont violettes en Eté, & les autres ne le deviennent qu'en Automne; mais elles ſont d'une égale beauté. Les feuilles du Faſi changent auſſi de couleur, & deviennent violettes en Automne.

Neuf cens ſortes de Tſubaki.

Sakanandſio.

Momidſi à feuilles violettes.

Il eſt impoſſible de repréſenter la variété des Matricaires & des Lys du Japon. Les premieres, dont une heureuſe culture rend les fleurs auſſi grandes que les roſes, ſont le principal ornement des Maiſons & des Jardins. Les autres ſont un Jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de Narciſſes & de Giroflées: mais Kæmpfer obſerve que toutes ces fleurs n'ont l'odeur, ni ſi agréable, ni ſi vive que celles de la même eſpece qui croiſſent dans les autres Pays, & qu'elles ne les ſurpaſſent que par l'éclat de leurs couleurs. Il en eſt de même de la plûpart des fruits du Japon. Leur goût n'eſt pas auſſi délicieux, auſſi aromatique, ſuivant l'expreſſion du même Voyageur, que celui des fruits de la Chine & des autres Contrées de l'Orient.

Variété infinie de Lys & de Matricaires.

Les fleurs du Japon n'excellent que par leur couleur.

Les Japonois cultivent autant de Chanvre & de Coton, qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le Sijto, ou le Chanvre ſauvage, croît abondamment dans la plûpart des lieux incultes. On en fait toutes ſortes d'étoffes, fines & groſſieres. La ſemence de pluſieurs Plantes produit une huile, qui a divers uſages, dans la Médecine & pour les beſoins domeſtiques. Telle eſt celle du Kiri, grand arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles de la Bardane. Sa ſemence eſt ſemblable à celle de la Guimauve. Le Dairi, ou l'Empereur Eccléſiaſtique, porte, dans ſes Armes, la feuille de cet arbre, avec trois boutons épanouis (6). L'*Abraſin*, eſt un arbre de grandeur moyenne, dont la feuille ne differe pas de celle du Platane. Ses fleurs ont la forme & la grandeur d'une roſe; & ſa ſemence reſſemble à celle du Ricinus (7). On compte encore, parmi les Plantes huileuſes, l'Aſadiracht d'Avicenne; l'Iſubaki, l'Uruſi, le Faaſi, & le Kainoki, dont on a déja parlé; l'abriſſeau qui porte le coton; le Seſame de deux eſpeces, dont les ſemences ſont blanches & noires. De toutes les huiles qu'on tire de la ſemence de ces Plantes, celles du Seſame & du Kiri ſont les ſeules qui ſervent à l'apprêt des viandes. Mais, en général, les Japonois font entrer peu d'huile & de beurre dans leurs alimens (8).

Chanvre & Coton.

Plantes huileuſes.

Kiri, arbre dont le Dairi porte la feuille dans ſes Armes.

Abraſin, & pluſieurs autres.

(5) Le même, p. 188.

(6) *Amœnitates exoticæ*, p. 859.

(7) Auſſi Kæmpfer l'a-t-il nommé, *Ricinus Arboreus folio Alceæ.*

(8) Le même, Tome I. page 190.

Kæmpfer doute qu'il y ait quelque Pays au monde, où l'on entende ſi bien l'Agriculture ; ce qu'il attribue d'un côté à la multitude des Habitans, & de l'autre au défaut de commerce & de communication avec les Etrangers, qui les met dans la néceſſité de pourvoir à leurs beſoins par leur propre travail. Il n'y a pas, dit-il, un pouce de terre en friche au Japon. Non-ſeulement le plat-pays, qu'on n'employe jamais en pâturages, mais les montagnes les plus hautes produiſent du bled, du riz, des légumes, & une infinité d'herbes, ou nourriſſantes ou Médecinales. Les terres baſſes & unies ſont labourées avec des bœufs. Les hommes réſervent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile. Tout eſt fumé & diſpoſé avec un art infini. Il ne manque à ces Inſulaires, après avoir bien conçu la néceſſité de l'art & l'avoir porté à ſa perfection, que de l'avoir annobli : mais, au Japon, comme dans tous les Pays habités par des hommes, on a moins penſé à faire conſiſter la nobleſſe dans les exercices utiles, que dans ce qui flatte & ce qui favoriſe les paſſions.

DESCRIPTION DU JAPON. Agriculture.

Les Japonois ont une méthode aſſez ſinguliere, pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente & de toutes ſortes d'immondices. Ils brûlent de vieilles nippes, qu'ils y joignent. Ils y employent même des coquilles d'huitres. Ce mêlange produit un excellent engrais. On a déja remarqué qu'avant que d'enſemencer une terre, ils la meſurent, & que cette opération ſe renouvelle à l'approche de la moiſſon. Enſuite, ils ſupputent ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures ſont ordinairement d'une juſteſſe ſurprenante, & garantiſſent les Seigneurs des tromperies de leurs Fermiers. Les Propriétaires ont ſix dixiémes de tous les fruits de leurs terres, & les quatre autres ſont pour ceux qui les cultivent. Les Fermiers du Domaine Impérial ne donnent que quatre dixiémes aux Intendans de l'Empereur ; les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre, qui n'eſt point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premieres années : mais dans les Baux, on a toujours égard à la bonne ou la mauvaiſe qualité du terroir ; & la Loi porte que ſi quelqu'un laiſſe paſſer une année ſans cultiver ſa terre, il en perd la propriété.

Engrais des Terres.

Loix des récoltes.

On cultive particuliérement, au Japon, ce qui ſe nomme Gokokf, ou les cinq fruits de la terre. C'étoit anciennement la ſeule nourriture d'un Pays, où la Religion défend l'uſage de la viande ; mais, ſoit diſpenſe ou relâchement, cette régle eſt aujourd'hui fort mal obſervée. Les cinq fruits ſont le riz, l'orge, le froment, & deux ſortes de féves. Le riz du Japon, ſurtout une eſpece, qui eſt la plus commune dans les Provinces Septentrionales, l'emporte beaucoup ſur celui des Indes. Il eſt d'une blancheur de neige, & ſi nourriſſant, que les Etrangers, qui n'y ſont pas faits, en doivent uſer avec modération. On le mange cuit à l'eau ; ce qui reſte, au-delà des proviſions annuelles, eſt employé à faire une biere, qui ſe nomme Saki. Le riz ſe ſeme dans la ſaiſon des pluies ; & ce travail eſt le partage des femmes. On le ſeme dans toutes les terres qui paroiſſent propres à le recevoir, & dont on n'eſt pas forcé de faire un autre uſage. Les plus convenables à cette ſemence, ſont les terres baſſes & plates, qui peuvent être percées de canaux pour les arroſer. La Province de Figen eſt une des plus

Gokokf, ou cinq ſortes de grains.

Riz, ou Kome.

DESCRIPTION DU JAPON.

fertiles en riz, & produit auſſi le plus excellent. Auſſi les campagnes y ſont-elles coupées de toutes parts, par des canaux tirés des rivieres; & quantité d'écluſes donnent la facilité de les inonder entiérement.

Orge, ou l'Oomuggi.

Quoique l'orge ſoit principalement deſtiné à la nourriture des chevaux & du bétail, on ne laiſſe pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes, & d'en faire des gâteaux. Les Pauvres en font même du pain. Il en croît, au Japon, une eſpece, dont les épis prennent la couleur de pourpre en meuriſſant. Le froment eſt à vil prix, & ne s'employe qu'à faire des gâteaux. Des deux eſpeces de féves, celle qu'on nomme Daidſu, ou Féves-Daid, ſont de la groſſeur des pois de Turquie, & croiſſent comme les lupins. Après le riz, c'eſt l'aliment le plus ordinaire des Japonois. Ils en font une eſpece de bouillie nommée Midſu, avec laquelle ils apprêtent leurs viandes; & une ſorte de Saupiquet, *ou* d'*Embamma*, comme ils l'appellent, qu'ils mangent à l'entrée du repas, pour ſe mettre en appétit. Les Hollandois en apportent en Europe, ſous le nom de *Soeja* (9), qui eſt le terme Japonois. La ſeconde eſpece de féves, qui ſe nomme *Adſuki*, ou *Sodſu*, eſt blanche, & d'une figure aſſez ſemblable à la lentille. On fait des gâteaux de ſa farine, paîtrie avec du ſucre. Outre ces cinq fruits, on comprend encore, ſous le nom de Gokokf, l'*Awa*, ou le bled des Indes; le *Kibi*, ou le millet; & généralement toutes ſortes de grains & de légumes.

Froment, ou Koomuggi.

Féves Daid, & Féves Fo.

Soeja.

Raves & leurs qualités.

Les Raves croiſſent facilement au Japon, & ſont d'une groſſeur extraordinaire. De toutes les productions de la Terre, c'eſt peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des Habitans: mais, comme ils fument la terre avec les excrémens humains, elles ont une odeur ſi forte, que les Européens ont peine à les ſouffrir. Elles ſe mangent crues, ou bouillies, ou confites au vinaigre. Les raiforts, les carottes, les courges, les melons, les concombres, le fenouil, & quelques eſpeces de laitues, qui ne ſe trouvent, parmi nous, que dans les jardins, croiſſent naturellement dans les Iſles du Japon. Le panais de jardin n'y eſt pas connu; mais la Nature y offre partout des panais ſauvages. Les Hollandois y ſement, avec ſuccès, du perſil, du cumin, de la chicorée & des laitues communes; à l'exemple des Portugais, qui avoient apporté toutes ces graines.

Plantes, Européennes.

On voit croître, ſans culture, une infinité d'autres plantes, dans les champs, ſur les montagnes, dans les bois, dans les marais, dans les lieux les plus ſtériles, & ſur les Côtes mêmes de la mer. Il y en a très peu, dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne ſervent de nourriture aux Habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend ſoin de leur offrir, les expoſe quelquefois à de fâcheuſes mépriſes; mais ils ont l'art de faire perdre, à pluſieurs plantes, leurs qualités venimeuſes. Ainſi, du *Konjokf*, qui eſt une dangereuſe eſpece de dracunculus, ils font une bouillie aſſez douce & de fort bon goût. En faiſant infuſer les racines de la fougere, qu'ils nomment *Warabi*, ou *Ren*, ou de la féve d'Egypte, que quelques-uns nomment fleur de Tarate, & d'une autre racine, qu'ils appellent *Kaſne*, ils en tirent une farine qui s'employe dans l'apprêt des viandes, & qu'on

Plantes que les Japonois dépouillent de leur venin.

(9) *Amœnitates exoticæ*, p. 839. On y trouve la maniere dont il ſe fait, & la figure de la Féve.

mange

mange auſſi ſeule, après l'avoir fait diſſoudre dans l'eau. De toutes les plantes molles, qui croiſſent au fond de la mer, il n'y en a preſque pas une que les Japonois ne mangent. Ce ſont les femmes des Pêcheurs, qui les préparent & qui les vendent. Leur adreſſe eſt extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant juſqu'à trente & quarante braſſes de profondeur. (10).

DESCRIPTION DU JAPON.

Au Japon, comme à la Chine, on parle beaucoup de quelques animaux chimériques; & Kæmpfer, qui croit ces fictions empruntées des Chinois, les juge dignes de quelque remarque, avant que de paſſer aux animaux réels.

Animaux chimériques du Japon.

Le Kirin eſt un des plus monſtrueux. Les Japonois le repréſentent avec le corps d'un cheval, les quatre pieds d'un daim, la tête d'un dragon, deux aîles; & ſur la poitrine, deux cornes recourbées en arriere. Ils lui attribuent une vîteſſe incroyable. Qu'il marche ou qu'il coure, c'eſt toujours avec une ſi grande légereté, qu'il ne foule pas l'herbe, & qu'il ne ſe fait pas ſentir au plus foible inſecte qui ſe trouve ſous ſes pas. On en fait honneur à ſa bonté. Auſſi ne peut-il naître que ſous certaines conſtellations, & dans le tems que la nature produit un *Seſin*; nom par lequel on entend un homme d'une intelligence & d'une bonté ſurnaturelle, tels que Gio & Sium, deux excellens Empereurs Chinois; tels que Kooſi ou Confucius, Fiaca ou Xaca, Darma, Sokoktais, & d'autres grands Perſonnages, qui ſe ſont ſignalés par leur mérite & leur vertu.

Le Kirin.

Le *Sungu* eſt un autre animal imaginaire, auquel les Japonois donnent la figure d'un léopard, avec deux cornes tendres devant la poitrine, recourbées en arriere. Un troiſiéme ſe nomme *Kaitſu*, ou *Kaiſai*. Ils le repréſentent ſous la forme d'un renard, qui a deux cornes devant la poitrine, & une autre ſur le front, avec un rang de pointes ſur le dos, comme le crocodile. Ils donnent le nom de *Tats*, ou *Dria*, ou *Dſia*, à une eſpece de dragon à quatre pieds, dont leurs Chroniques rapportent quantité d'Avantures fabuleuſes. On lui donne pour demeure le fond de la mer. Sa figure eſt celle d'un fort gros ſerpent, dont le corps eſt couvert d'écailles, avec des pointes aigues le long du dos, & une tête monſtrueuſe; la queue ſe termine en maniere d'épée à deux tranchans. Quelques habits de l'Empereur, ſes armes, ſes cimeterres, ſes couteaux, les meubles & les tapiſſeries du Palais Impérial, ont pour ornemens des figures de ce dragon, tenant un joyau rond, ou une perle, dans ſa patte droite de devant. Le même uſage eſt établi à la Chine, avec cette différence, que le dragon Chinois a cinq ongles, & que celui du Japon n'en a que trois. Un autre, nommé *Tatſmaki*, eſt ce même dragon d'eau, à longue queue, qui faiſant auſſi ſon ſéjour au fond de la mer, s'éleve quelquefois dans l'air, & forme, par ſon agitation, les trompes marines, qui ſont ſi fréquentes dans les mers du Japon. Le ſixiéme eſt un oiſeau de Paradis, qui ſe nomme *Foo*, d'une beauté charmante, & d'une grandeur extraordinaire; en un mot le Phenix des Anciens. Il habite les plus hautes régions de l'air, dont il ne deſcend jamais qu'à la naiſſance de quelque Seſin, ou de quelque Empereur, ou

Sungui.

Kaitſu.

Tats.

Tatſmaki.

Foo.

(10) Kæmpfer, Tome I. pages 195 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

pour quelque événement de la même importance. Les Chinois ont auſſi leur Foo ; mais ils le repréſentent différemment (11).

Animaux domeſtiques.

Il ſemble que toutes ces vaines imaginations viennent de la rareté des grands animaux réels, dans un Empire de l'étendue du Japon. Kæmpfer remarque en général qu'il y a trop peu de lieux incultes & déſerts, pour la retraite des bêtes ſauvages ; & que les domeſtiques ſe réduiſent à ceux qui ſont abſolument néceſſaires pour le ſervice de l'homme, c'eſt-à-dire, pour les voitures & pour le travail. A la vérité les eſpeces domeſtiques doivent multiplier beaucoup, parce que l'opinion de la Métempſicoſe, qui s'eſt répandue avec le Budſo, fait reſpecter leur vie. Les animaux domeſtiques à quatre pieds, ſont le cheval, le taureau, le chien & le chat. On ne voit, au Japon, ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni élephans. Les Portugais y avoient porté des moutons & des chévres, qui avoient aſſez mutiplié ; mais les Japonois, ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'oſent en manger la chair, & qu'ils ne ſçavent pas en travailler le poil & la laine, les ont laiſſé devenir ſauvages.

Chevaux.

Les chevaux Japonois ſont petits ; mais il s'en trouve qui ne le cédent, ni en beauté, ni en vîteſſe, à ceux de Perſe. Les meilleurs viennent des Provinces de Satſuma & d'Oxu. Celle de Rai en produit une race, qui eſt fort eſtimée. Les taureaux & les vaches ſervent uniquement pour l'agriculture & le charroi. On ne connoît, au Japon, ni le beurre, ni l'uſage du lait. Mais on y trouve deux ſortes de taureaux : les premiers different peu des nôtres ; les ſeconds ſont des buffles, d'énorme groſſeur, qui ont une boſſe ſur le dos, comme les chameaux, & qui ne ſervent que pour le tranſport des marchandiſes. On nourrit quelques porcs, dans la Province de Figen ; mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la tranſmigration des ames ſoit reçue à la Chine, comme au Japon, les Chinois en obſervent moins ſcrupuleuſement les maximes, & mangent volontiers de la chair de porc. On voit encore, à Firando, quelques chévres & quelques brebis ; reſte de celles que les Portugais y élevoient en grand nombre.

Taureaux & Vaches.

Buffles.

Chiens du Japon.

Depuis le regne de l'Empereur Tſinajos, qui occupoit le trône des Cubo-ſamas du tems de Kæmpfer, il y avoit plus de chiens, au Japon, qu'on n'en avoit jamais vû dans cet Empire, & peut-être plus que dans aucun autre pays du Monde. Quoiqu'ils euſſent chacun leur Maître, ils ſe tenoient dans les rues, où ils étoient fort incommodes aux Paſſans. Chaque rue étoit obligée, par un ordre particulier de l'Empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux, & de les nourrir. On y avoit bâti de petites loges, pour leur ſervir de retraite, lorſqu'ils étoient malades, & pour les y ſervir avec beaucoup de ſoin. Ceux qui venoient à mourir, devoient être portés ſur le ſommet des montagnes, lieu fixé pour leur ſépulture. Il étoit défendu, ſous de groſſes peines, de les inſulter, ou de les maltraiter. C'étoit un crime capital de leur ôter la vie, quelque déſordre qu'il puſſent cauſer. Les plaintes devoient être portées à leurs Maîtres, qui avoient droit ſeuls de les punir. Cette étrange attention, à les conſerver, venoit d'une idée ſuperſti-

Leur étrange multiplication.

A quelle occaſion ils ſont fort conſidérés.

(11) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, page 198 & précédentes. *Voyez* l'Article des Animaux, dans la Deſcription de la Chine.

tieuſe de l'Empereur, qui étoit né ſous un des douze Signes céleſtes, auquel les Japonois donnent le nom de Chien. Kæmpfer en raconte un trait agréable. » Le Maître d'un chien mort le portoit au ſommet d'une montagne, » pour l'enterrer. Fatigué du poids, il ſe mit à maudire le jour de la naiſ» ſance de l'Empereur, & le ridicule ordre qui cauſoit tant d'embarras à » toute la Nation. Son Compagnon lui conſeilla de ſe taire, quoiqu'il ne » condamnât point ſon impatience & ſes plaintes; mais, dans la néceſſité » d'obéir à la Loi, il lui dit qu'au lieu de ſe livrer aux imprécations, il » devoit remercier les Dieux de ce que l'Empereur n'étoit pas né ſous le » Signe du Cheval, parce que ſon fardeau eût été bien plus péſant (12).

Les Japonois n'ont point de levriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chaſſe. Cet exercice n'étant pas fort en uſage, dans un pays ſi rempli d'hommes, & ſi mal pourvû de gibier, ceux qui en ont le goût, n'y employent que des chiens ordinaires. Ils ont une eſpece particuliere de chats, dont on vante beaucoup la beauté. Leur couleur eſt blanchâtre, avec de grandes taches noires & jaunes, & leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux ſouris. Leur unique uſage eſt de ſervir à l'amuſement des femmes, qui ſe plaiſent à les careſſer.

Chats d'une rare beauté.

Les Quadrupedes ſauvages du Japon ſont les lievres, les daims, les ſangliers, dont quelques Sectes permettent de manger en certains tems de l'année, les ſinges, les ours, les tanukis, les chiens ſauvages, les itutz, les tins, les renards, les rats & les ſouris.

Quadrupedes ſauvages.

L'Iſle de Mijoſima, qui ſe nomme auſſi Akino-Mijoſima, parce qu'elle eſt voiſine de la Province d'Aki, eſt célébre par une eſpece particuliere de daims, qui ſont fort doux & naturellement apprivoiſés. Les Loix du Pays défendent de les tuer, & font un devoir aux Habitans d'enterrrer ceux qui meurent près de leurs maiſons. Un Japonois, qui manqueroit à cette obligation, ſeroit condamné à quelques jours de travail, pour les Temples ou pour le Public.

Les ſinges du Japon ſont extrêmement dociles; mais le nombre n'en eſt pas grand. Leur couleur eſt d'un brun obſcur. Ils ont la queue courte, le viſage & le dos rouges, & ſans poil. Kæmpfer en vit un, auquel on donnoit cent ſix ans, & qui faiſoit quantité de tours, avec une adreſſe ſurprenante. Les Provinces du Nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit auſſi des chiens ſauvages, qui ont le muſeau grand & ouvert. Le Tanuki eſt un animal d'une eſpece très ſinguliere. Sa couleur eſt d'un brun obſcur, & ſon muſeau reſſemble à celui du renard. Il n'eſt pas fort gros. Kæmpfer le prend pour une eſpece de loup. L'Itutz & le Tin ſont deux animaux, de couleur rouſſâtre, qui ne ſeroient pas différens, ſi le Tin n'étoit plus gros que l'autre. Ils vivent ſi familiérement ſous le toît des Maiſons, qu'on peut les mettre au rang des Animaux domeſtiques. Ils font la guerre à la volaille & au poiſſon. Toutes ces Iſles ſont remplies de rats & de ſouris. Les Habitans apprivoiſent de gros rats, & leur apprennent à faire divers tours d'adreſſe, ſurtout à Oſacka, qui eſt comme le rendez-vous de tous les Charlatans de l'Empire. Les renards ne ſont guères moins communs

Singes.

Ours & Chiens ſauvages.

Tanuki.

Itutz & le Tin.

Rats & Souris.

Renards.

(12) *Ibidem.* page 200.

DESCRIPTION DU JAPON.

Le peuple les croit animés par le Diable; ce qui n'empêche pas les Chaſſeurs de les tuer, parce qu'on fait, de leur poil, d'excellens pinceaux pour écrire & pour peindre. On ne voit, dans aucune Iſle du Japon, ni tigres, ni lions, ni pantheres, ni d'autres eſpeces d'animaux carnaſſiers.

Fourmis blanches, & leurs propriétés.

Entre les Inſectes repriles, celui qu'on nomme *Fourmi* blanche, paſſe pour le plus nuiſible. C'eſt un petit ver délié, & blanc comme la neige, à l'exception de la tête & de la gorge, qui ſont d'un brun obſcur. On le voit toujours en bande comme nos Fourmis, dont il ne differe pas beaucoup par la groſſeur. Les Japonois le nomment Do-Toos, c'eſt-à-dire, Perceur; nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre, & s'il peut entrer dans un Magaſin, il détruit en peu de tems les meilleures marchandiſes. Le ſeul préſervatif, qu'on ait découvert juſqu'ici contre ces dangereux inſectes, eſt de répandre du ſel ſur tout ce qu'on veut dérobber à leurs morſures. Ils ſont en guerre continuelle avec les autres Fourmis; & lorſqu'une des deux eſpeces s'eſt emparée de quelque lieu, il ne faut pas craindre que l'autre s'y puiſſe loger. Les Fourmis blanches ne peuvent ſupporter l'air, & pour ſe tranſporter d'un endroit dans un autre, elles ſe bâtiſſent, le long des chemins, des voutes & des arcades qui tiennent à la terre. Elles marchent avec une vîteſſe incroyable, & ſouvent tout eſt ravagé avant qu'on ait pû s'appercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets ſi prompts à l'acrimonie de leurs excrémens; mais Kæmpfer aſſure que quatre pincettes, recourbées & tranchantes, dont leur muſeau eſt armé, ſuffiſent pour cauſer tous les deſordres dont on les accuſe. Il rapporte que s'étant une fois couché aſſez tard, il apperçut le lendemain, ſur ſa table, des traces de leurs voutes; & qu'en y jettant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la groſſeur du petit doigt, qu'elles avoient fait, dans l'eſpace de quelques heures, à l'un des pieds montans de la table, un autre en travers de la table même, & un troiſiéme au milieu de l'autre pied en deſcendant, par lequel elles rentroient dans le plancher. On ne peut ſuppoſer que leurs excrémens ayent aſſez d'âcreté pour un effet ſi prompt: mais il y a beaucoup d'apparence que c'eſt la matiere dont ces petits animaux compoſent leurs voutes.

Mukales.

Millepede.

L'Inſecte, que les Japonois nomment vulgairement Mukade, & qui porte le nom de Goko, dans le langage figuré, n'eſt pas l'Aſellus, ou la Cloporte. C'eſt le Millepede des Indes, ver long de deux ou trois pouces, délié, de couleur brune, & qui a de chaque côté un grand nombre de pieds, d'où il a pris ſon nom. Il eſt très venimeux dans les Indes; mais, outre qu'il eſt rare au Japon, il y cauſe moins de mal, & ſa morſure ne demande point d'autre remede que de la ſalive.

Serpens.

Les Lezards du Pays ne différent pas des nôtres. On y voit peu de Serpens. Le Fitakuts, ou Fibakari, qui eſt un des plus remarquables, a la tête plate & les dents aigues. Sa couleur eſt verte. Il a pris ſon nom de la longueur du jour, ou de l'eſpace de tems que le Soleil demeure ſur l'horiſon, parce que ceux, qui en ſont mordus, meurent avant le coucher de cet aſtre. Les Soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage. On en fait une poudre, nommée Sjotwatſio, qui paſſe pour un ſpécifique contre pluſieurs maladies internes, & qui étant placée ſous les goutieres d'un toît, produit,

dit-on, de petits Serpens de la même eſpece. Le Jamakajatz, qui ſe nomme auſſi Uwabami, & quelquefois Dja, c'eſt-à-dire Dragon, eſt une autre eſpece de Serpent, d'une groſſeur monſtrueuſe. On le trouve dans l'eau, ou ſur les montagnes; mais il eſt très rare.

DESCRIPTION DU JAPON.

Les Japonois n'ont, à parler proprement, aucun animal domeſtique. S'ils nourriſſent des poules & des canards, l'opinion de la Métempſicoſe ne leur permettant point d'en manger, ils n'y cherchent que de l'amuſement. Cependant le Peuple ne fait pas ſcrupule d'en vendre, à ceux qui reſpectent peu la Religion. Dans les jours conſacrés à la mémoire d'une Perſonne morte, il n'eſt pas permis, à ſes Parens ni à ſes Amis, de tuer un oiſeau, ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'Empereur, il eſt défendu, dans tout l'Empire, de tuer ou de porter au Marché aucune créature vivante. Les coqs ſont encore plus épargnés que les poules. On les conſerve avec ſoin, ſurtout dans les Monaſteres, parce qu'ils meſurent le tems, & qu'ils prédiſent les changemens de l'air.

Oiſeaux domeſtiques.

Les oiſeaux ſauvages ſont devenus ſi familiers, dans les Iſles du Japon, qu'on en pourroit mettre pluſieurs eſpeces, au rang des animaux domeſtiques. Le principal eſt le Tſuri, ou la Grue, qu'une Loi particuliere réſerve pour le divertiſſement ou l'uſage de l'Empereur. Cet oiſeau & la tortue paſſent pour des animaux d'heureux augure; opinion fondée ſur la longue vie qu'on leur attribue, & ſur mille récits fabuleux dont les Hiſtoires ſont remplies. Les Appartemens de l'Empereur & les murailles des Temples ſont ornés de leurs figures; comme on y voit, par la même raiſon, celles du Sapin & du Bambou. Jamais le Peuple ne nomme une grue, ſans y joindre le titre d'O-Tſuriſama, qui ſignifie Monſeigneur: on en diſtingue deux ſortes; l'une auſſi blanche que l'albâtre; l'autre, griſe, ou couleur de cendre. Les Herons, ou les Saggis, forment pluſieurs eſpeces, qui ne différent pas moins en couleur qu'en groſſeur.

Oiſeaux ſauvages.

Grues, & leur privilege.

Herons, ou Saggis.

On diſtingue deux ſortes d'oyes ſauvages, qui ne ſe mêlent jamais; les unes, blanches comme la neige, avec les extrêmités des aîles fort noires; les autres, d'un gris cendré; toutes ſi communes & ſi familieres, qu'elles ſe laiſſent facilement approcher. Quoiqu'elles faſſent beaucoup de dégât dans les campagnes, il eſt défendu de les tuer, ſous peine de mort, pour aſſurer le privilege de ceux qui achetent le droit. Les Payſans ſont obligés d'entourer leurs champs de filets, pour les défendre de leurs ravages. Entre pluſieurs eſpeces de canards, le plus commun, qui ſe nomme Kinmodſui, eſt d'une beauté ſi rare, que les Etrangers, qui ne l'ont vû qu'en peinture, ne peuvent s'imaginer qu'il exiſte réellement. Son plumage forme des nuances admirables; mais le rouge domine autour du cou & de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette. Sa queue, qu'il éleve obliquement, & ſes aîles, qui ſont placées régulierement ſur le dos, font un effet merveilleux. Le nouvel Hiſtorien eſt porté à le prendre pour ce que le Pere le Blanc nomme la Poule du Japon, dans ſon Hiſtoire de la Révolution de Siam; &, ſi cette conjecture eſt juſte, il faut joindre, à toutes les perfections de ce bel oiſeau, une démarche majeſtueuſe, qui les releve encore (13).

Oyes ſauvages & leurs dégâts.

Canards d'une merveilleuſe beauté.

(13) Hiſtoire du Japon, Tome VIII. pages 90 & 91.

DESCRIPTION DU JAPON.

Faiſans. Beccaſſines.

Les Faiſans du Japon ſont d'une extrême beauté ; ſurtout une eſpece particuliere, qui ſe diſtingue par l'éclatante variété de ſes couleurs, & par une admirable queue, qui n'a pas moins de deux ou trois pieds de longueur. Les Beccaſſines ſont ici fort communes. Quelques Sectes en mangent, & ſe permettent auſſi les Faiſans, les Oyes & les Canards. On ne connoît qu'une eſpece de Pigeons ſauvages, qui ont le plumage noir & bleu, ſans aucune beauté, & qu'on éloigne ſoigneuſement des Maiſons, parce que l'expérience a fait connoître que leur fiente prend aiſément feu. On voit des Cigognes, au Japon, pendant toute l'année. Les meilleurs Faucons viennent des Provinces Septentrionales ; mais on les nourrit moins pour le vol, que par curioſité pour leur grandeur. Les Eperviers ne ſont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales. C'eſt un oiſeau extrêmement fier. Kæmpfer attribue la même qualité à des Corbeaux d'une grandeur médiocre, dont l'eſpece eſt venue de la Chine & s'eſt fort multipliée au Japon. Il parle d'une autre eſpece, qui eſt venue de Corée, & qui ſe nomme *Corcigara*. Mais on ne trouve point, dans ces Iſles, les Corbeaux qui ſont communs en Europe, ni des Perroquets & d'autres oiſeaux des Indes (14).

Pigeons ſauvages.

Oiſeaux de proie.

Foken.

Le *Foken*, ou, ſuivant le langage vulgaire, le Fotetenis, eſt un oiſeau nocturne, d'un goût exquis, & qu'on ne ſert même aux tables des Grands, que dans les occaſions extraordinaires. On aſſure que ſes cendres calcinées rétabliſſent le Saki, lorſqu'il devient aigre. Le *Miſago*, ou *Biſago*, eſt un oiſeau de mer, du genre de l'Epervier. Il vit de poiſſon. Sa retraite eſt un trou, dans quelques rochers, où il met ſa proie ; & l'on a remarqué qu'elle s'y conſerve auſſi parfaitement que le poiſſon mariné, où l'Atſiaari d'où cet oiſeau tire auſſi le nom de Biſagonoſuſi, ou d'Atſiaar-Biſago. Ceux qui découvrent cette proviſion en tirent un profit conſidérable, parce que les Japonois en aiment le goût & qu'elle ſe vend fort cher.

Miſago.

Les Mouettes, les Corbeaux marins, les Pies de mer, les Moineaux, les Hirondelles, & quelques autres eſpeces d'oiſeaux, ſont les mêmes au Japon qu'en Europe. Les Alouettes y chantent beaucoup mieux. On vante auſſi le chant des Roſſignols du Pays, qui ne doivent pas être communs, puiſqu'ils ſe vendent quelquefois juſqu'à vingt cobangs (15).

Les Japonois ont des Abeilles, qui font de la cire & du miel, mais en petite quantité. Les Abeilles ſauvages, les Guêpes, les Mouches ordinaires, les Couſins, les Mouches luiſantes, les Eſcarbots, les Punaiſes, les Sauterelles, & la plûpart des autres Inſectes de l'Europe, ſont connues au Japon. Mais on en nomme quelques eſpeces, qui paroiſſent propres à ces iſles.

Eſpece d'Inſectes particulieres au Japon.

Entre les Papillons, on en diſtingue un fort grand, nommé Jamma-Tſio, ou Papillon de montagne, qui eſt ou tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *Komuri*, eſt une groſſe mouche de nuit, très belle, tachetée de diverſes couleurs, & tout-à-fait velue. De pluſieurs eſpeces d'Eſcarbots, d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui reſſemble beaucoup à la mouche de fumier. Il eſt luiſant, noir ; il a deux cornes recourbées & larges, dont la plus grande eſt placée ſur le nez comme celle du Rhinoceros, & la plus petite ſort de l'épaule. Cet animal marche avec peine, &

Eſcarbots.

(14) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, page 207. (15) Kæmpfer, page 208.

vit ſous terre. On appelle *Sebi*, & quelquefois *Semi*, une autre eſpece d'Eſcarbot de couleur brune, qui fournit aux Naturaliſtes la matiere de pluſieurs obſervations. On en compte trois ſortes : le plus gros, nommé Kuma-Sebi, a la figure & la groſſeur de ces Mouches, qui ne volent que le ſoir en Europe ; mais il eſt ſans aîles. Au Printems, il ſort la nuit de deſſous terre, où il ſe tient pendant tout l'Hyver. Ses jambes déliées lui ſervent à s'attacher aux branches des arbres, aux feuilles, & à tout ce qu'il peut ſaiſir. Bien-tôt, il créve, & ſon dos ſe fend dans ſa longueur, pour faire place à une autre mouche, qui s'y trouvoit renfermée & qui reſſemble auſſi à un Eſcarbot, mais qui paroît d'abord plus grande que ſa priſon. Quelques heures après, cette Mouche s'envole en bourdonnant (16). Lorſqu'elle rompt l'étui qui l'enfermoit, & qu'en même-tems elle déploye ſes quatre aîles, elle fait un bruit aigu & perçant, que les Japonois croyent entendre à la diſtance d'un mille. Kæmpfer aſſure, du moins, que les bois & les montagnes retentiſſent du bruit de ces petits animaux. Ils diſparoiſſent dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre, pour y ſubir une nouvelle métamorphoſe & reparoître l'année d'après. C'eſt ce que le même Voyageur n'eut pas l'occaſion de vérifier ; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement & d'un ton bas, & qui augmentant enſuite par degrés, en vîteſſe & en force, baiſſe encore en finiſſant. Ce bruit lui parut reſſembler à celui du fuſeau d'un Boutonnier. Il commence au lever du Soleil & finit à midi. La dépouille du Kuma-Sebi, qui ſe nomme Semino-Mukigara, eſt employée dans la Médecine, & ſe vend dans les Boutiques du Japon (17).

DESCRIPTION DU JAPON.

Singularités du Kuma-Sebi.

Vers le tems où cet Eſcarbot diſparoît, on lui en voit ſuccéder un plus petit, qui ſe nomme Ko-Sebi, ou le petit Sebi. Il chante depuis midi juſqu'au coucher du Soleil. Sa vie dure juſqu'à la fin de l'Automne, & ſon chant s'éleve moins que celui du premier. Une autre eſpece, qui ne différe de la ſeconde, ni par la groſſeur, ni par la figure, chante du matin au ſoir. Les femelles des trois eſpeces ſont muettes, & reſſemblent d'ailleurs aux mâles, excepté qu'elles ont la poitrine fermée.

Autres Eſcarbots.

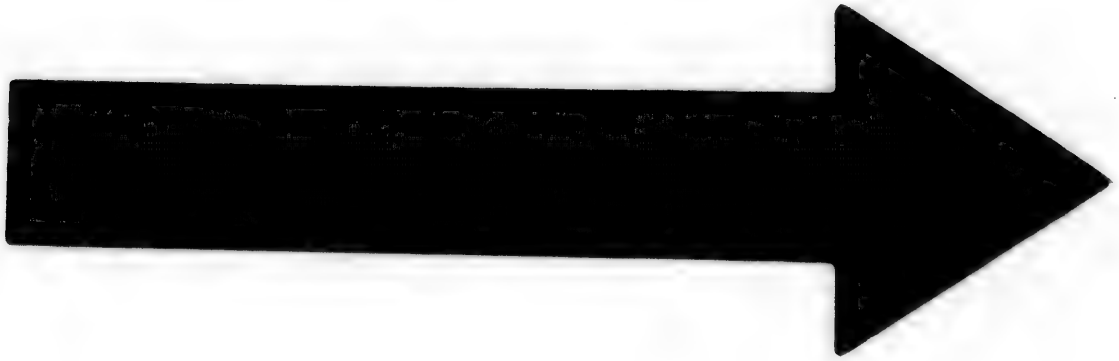
Les Cantharides du Japon ſont de la couleur des nôtres ; mais plus rondes, & preſqu'auſſi groſſes que les Eſcarbots communs de l'Europe. Les Japonois en ignorent abſolument l'uſage. Ils en ont une autre eſpece, qu'ils nomment Fammio ; & qui, étant extrêmement cauſtiques, ſont miſes au rang des poiſons. On les trouve ſur les épis de riz. Elles ſont longues, déliées, & plus petites que nos Cantharides bleues ou dorées, avec des taches & des lignes d'un rouge cramoiſi ; ce qui leur donne beaucoup d'éclat. Enfin, parmi les Mouches de nuit, on en voit une très rare, à-peu-près de la longueur du doigt, ceinte, ronde, avec quatre aîles, dont deux ſont tranſparentes & cachées ſous les deux autres, qui ſont luiſantes, comme ſi elles avoient été polies, & embellies d'un charmant mélange de taches & de lignes bleues & dorées. Cet inſecte eſt d'une beauté ſi ſingulier, qu'on ſe fait un plaiſir d'en conſerver entre les bijoux les plus curieux. Elle a

Cantharides.

Fammio.

Charmante Mouche.

(16) Geſner, qui en a donné la deſcription, la nomme Cicada ou Cigale.
(17) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, page 209.



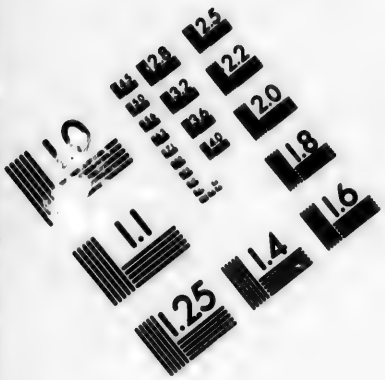
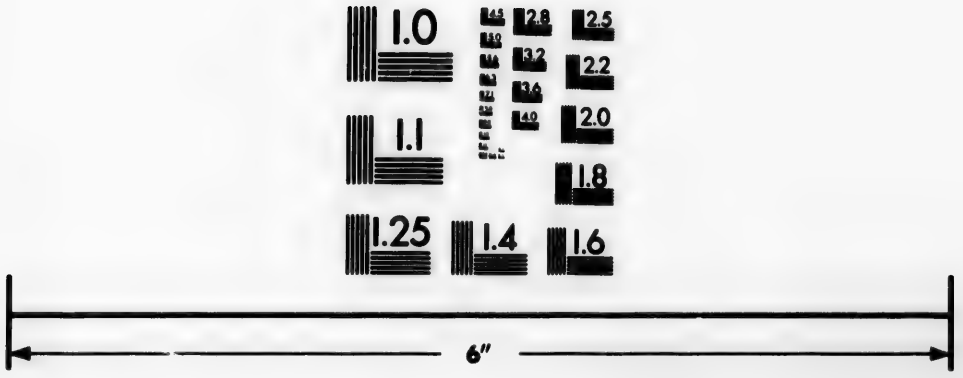


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DESCRIPTION DU JAPON.

Fable dont elle fait le ſujet.

fait naître aux Poëtes Japonois, l'idée d'une aſſez jolie fable, qui explique l'ardeur inconſidérée, avec laquelle on voit les Mouches ſe brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres Mouches de nuit ſont devenues amoureuſes de cet Ornement de leur eſpece ; & que, pour ſe délivrer de leurs importunités, elle leur ordonne malicieuſement, ſous prétexte de mettre leur conſtance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Ses Amans, ne conſultant que leur paſſion, lui obéiſſent aveuglément ; & courant contre le premier feu qu'ils rencontrent, ils ne manquent pas de s'y brûler. La femelle n'approche pas de la beauté du mâle.

Les productions de la Mer ne fourniſſent pas moins à la ſubſiſtance des Japonois, que celles de la Terre ; ſi l'on en excepte le riz, qui fait la plus grande partie de leur nourriture. Les Côtes de chaque Iſle abondent en toutes ſortes de plantes marines, de poiſſons, d'écreviſſes, & de coquillages. Il n'y en a preſque point qui ne ſerve de nourriture aux Habitans ; & quelques-uns ſont d'une bonté, qui fait honneur aux meilleures tables. On comprend, ſous le nom général de Kiokais, ou Wokais, les poiſſons, les écreviſſes & les coquillages.

Comment les Japonois pêchent la Baleine.

Le plus utile de tous les poiſſons de ces Mers, eſt le Kudſuri, ou la Baleine. On en pêche ſur toutes les Côtes de l'Empire, particuliérement ſur celles de Khumano & de toute la Partie Méridionale de la grande Iſle de Nipon, autour des Iſles de Tſuſſima & de Gotho, & ſur les Côtes d'Omura & de Nomo. Elles ſe prennent ordinairement avec le harpon, comme en Groenlande ; mais les Bateaux des Japonois ſemblent plus propres, à cette pêche, que les nôtres. Ils ſont petits, étroits ; un des bouts ſe termine en pointe fort aigue ; & chacun porte dix Rameurs, qui les font voguer avec une viteſſe incroyable. Vers l'an 1680, un riche Pêcheur de la Province d'Omura inventa une nouvelle maniere de prendre les Baleines, avec des filets de cordes fortes, d'environ deux pouces d'épaiſſeur. Cette méthode fut pratiquée d'abord avec beaucoup de ſuccès ; & l'on prétend qu'auſſi-tôt que la Baleine ſe ſent la tête embarraſſée dans le filet, elle nage avec plus de peine, & devient plus facile à tuer. Cependant on trouva, dans la ſuite, que la dépenſe étoit exceſſive pour les Pêcheurs ordinaires, & l'on revint à l'ancienne maniere. La pêche commence au mois de Décembre. Dans une ſeule année, on a pris juſqu'à deux cens ſoixante-quatorze Baleines, aux Iſles de Firando & de Gotho.

Différentes eſpeces de Baleines.

Les Japonois en connoiſſent pluſieurs ſortes, qui ne different pas moins de nom, que de figure & de groſſeur. Celle qui ſe nomme Sebio, eſt la plus groſſe. On en tire beaucoup plus d'huile que des autres. Sa chair d'ailleurs eſt ſi bonne & ſi ſaine, que les Pêcheurs attribuent la force de leur ſanté, malgré la rigueur du froid & les fatigues de leur profeſſion, à l'uſage qu'ils en font continuellement. L'*Awo-Sangi*, ou le Kokadſura, eſt une petite Baleine de couleur griſe & cendrée, dont la figure eſt un peu différente de celle du Sebio. Le *Nagaſſ* a communément depuis vingt juſqu'à trente braſſes de long. Elle peut demeurer deux ou trois heures ſous l'eau ; avantage qu'elle a ſur les autres Baleines, qui ſont obligées de s'élever à tous momens ſur la ſurface des flots pour reſpirer. Le *Sotrokadſura*, c'eſt-à-dire, la Baleine des Aveugles, a reçu ce nom, parce qu'on lui voit ſur le dos,

dos, la figure d'un Bywu, eſpece de Luth, qui eſt l'inſtrument favori des Aveugles du Japon. Sa longueur eſt rarement de plus de dix braſſes. On prétend que l'uſage de ſa chair cauſe des toux, des fiévres, des ulceres ſur la peau, & quelquefois la petite verole. Le *Mako* eſt une petite Baleine, qui n'a jamais plus de trois ou quatre braſſes de long; & de-là vient qu'on donne le même nom aux Baleines de toutes les eſpeces. Elle ſe prend ſouvent ſur les Côtes Orientales du Japon, & ſur celles de Kijnokuni & de Satſuma. On trouve de l'ambre gris dans ſes inteſtins; mais on ne tire, de ſa tête, qu'une médiocre quantité d'huile.

DESCRIPTION DU JAPON.

L'Iwaſikura, dont le nom ſignifie Mangeur de ſardines, reſſemble aux poiſſons ordinaires par la queue & les nageoires. Kæmpfer raconte que, dans ſon Voyage à la Cour de Jedo, il vit une Baleine de cette eſpece, entre Caminoſeki & Simonoſeki; & qu'il la prit pour le Poiſſon que les Hollandois nomment *Noord-Caper*. Dans tous ces monſtrueux animaux, il n'y a rien qui ne ſoit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plûpart ont noire, la chair, qui eſt rouge & ſemblable à celle du Bœuf, les inteſtins, que leur longueur fait nommer Fiackſiro, c'eſt-à-dire, longs de cent braſſes, & toutes les parties internes ſe mangent différemment apprêtées. De la graiſſe, on tire de l'huile, en la faiſant bouillir. On mange même le ſédiment qui reſte, après l'avoir fait bouillir une ſeconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir, dans leur fraîcheur, ceux qui ſont d'une ſubſtance cartilagineuſe, pour les manger auſſi. D'autres les ratiſſent, les nettoient, & les font ſécher pour la cuiſine. Des parties nerveuſes & tendineuſes, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui ſont principalement d'uſage dans les Manufactures de coton, & pour les inſtrumens de Muſique. On ne jette pas même les inteſtins, qui ſe gardent auſſi pour la cuiſine. Enfin, des os de la machoire, des nageoires, & des autres os d'une ſubſtance plus ſolide, on fait diverſes ſortes de petits ouvrages, particuliérement de belles balances, qui ſervent à peſer l'or & l'argent.

Utilité de toutes les parties de la Baleine.

Le *Satſiſoko* eſt un poiſſon de deux, trois, & quelquefois de cinq ou ſix braſſes de longueur, avec deux dents fort longues, qui s'élevent perpendiculairement hors de la bouche, & qu'on fait quelquefois ſervir d'ornement au ſommet des Châteaux, des Temples, & des Edifices publics. On aſſure que ce poiſſon eſt l'ennemi mortel des Baleines, & qu'il les tue, en ſe gliſſant dans leur gueule, & leur dévorant la langue.

Satſiſoko.

L'*Iruku* eſt un poiſſon connu dans les Indes, où il porte le nom de Tenje. Le *Furube* en eſt un autre, qui n'eſt pas fort gros, & que les Hollandois nomment *Blaſer*, c'eſt-à-dire, Souffleur, parce qu'il peut s'enfler, juſqu'à prendre la forme d'une boule ronde. On le met au rang des Poiſſons venimeux, juſqu'à prétendre qu'il eſt mortel pour ceux qui le mangent tout entier. Le Japon en a trois eſpeces, toutes trois fort abondantes. Ceux de la premiere, nommés Suſumebukas, ſont petits & fort dangereux. La ſeconde eſpece, qu'on appelle Mabaku, ceſt à-dire, le véritable Baku, paſſe pour un Poiſſon fort délicat; mais il en faut jetter la tête, les inteſtins & les os, laver & nettoyer la chair avec beaucoup de ſoin, ſans quoi il cauſeroit infailliblement la mort. On prétend même qu'après les plus grands ſoins, il eſt toujours venimeux; & les Japonois, qui ſont las de vivre, choi-

Iruku.

Furube, Poiſſon venimeux, & ſes trois eſpeces.

DESCRIPTION DU JAPON.

siſſent ſouvent ce poiſſon, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cauſe d'abord l'évanouiſſement, enſuite des convulſions, & un delire qui finit par un violent crachement de ſang, après lequel on expire. Il eſt défendu aux gens de guerre, de manger du Mabaku, & même d'en acheter. Si quelqu'un d'eux en meurt, ſon fils perd le droit de ſuccéder à ſon Office. On ne laiſſe pas de vendre ce poiſſon fort cher, & d'en manger par friandiſe, mais il doit du moins être fort frais. La troiſiéme eſpece ſe nomme *Kimadura*, c'eſt-à-dire, Couſſin Septentrional; apparemment, parce qu'il a la tête ordinairement tournée vers le Nord; car on nomme de même ceux qui dorment dans cette ſituation. Son poiſon eſt abſolument mortel. Auſſi n'eſt-il recherché que de ceux qui ont pris la réſolution de mourir (18).

Cheval ou chien marin du Japon.

Le Cheval Marin, ou le Chien Marin des Mers du Japon, eſt un poiſſon très ſingulier, à-peu-près de la longueur d'un enfant de dix ans, ſans écailles & ſans nageoires; la tête, la bouche & la gorge grandes; le ventre large & plat comme un ſac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau. Il a les dents minces & aigues, comme celles d'un ſerpent, & les parties internes ſi petites, qu'à peine ſont-elles viſibles. On lui voit, ſous le ventre, deux pieds plats & cartilagineux, avec des doigts qui reſſemblent beaucoup aux mains d'un enfant, & dont il ſe ſert apparemment pour marcher au fond de la mer. Toutes ſes parties ſe mangent ſans exception. Il ſe pêche ſouvent dans le Golfe de Jedo, entre la ville de ce nom & Kamakura.

Tai, ou Steen-Braeſſem.

Le Tai, que les Hollandois des Indes nomment *Steen-braeſſem*, eſt regardé des Japonois, comme le Roi des Poiſſons, & paſſe, parmi eux, pour un animal d'heureux augure, parce qu'il eſt conſacré à Jebis, Dieu de la Mer. Rien n'approche de l'éclat de ſes couleurs, tandis qu'il eſt dans l'eau. C'eſt un mêlange de rouge & de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la Carpe. Mais il eſt ſi rare, qu'il ne ſe vend pas moins de mille cobangs. Un autre Poiſſon de la même eſpece ſe nomme Khoro-Tai, ou Steen-braeſſem noir, à cauſe de ſa couleur. On l'eſtime beaucoup moins.

Suſuki. Funa.

Le *Suſuki* eſt le même Poiſſon, que les Allemands nomment *Kahlkopf*, c'eſt-à-dire, tête chauve. Le *Funa* reſſemble à la Carpe, & ſe fait rechercher pour ſes vertus médicinales, particuliérement contre les vers. On en diſtingue un plus gros, de la même eſpece, qui porte le nom de *Nagos*.

Mebaar.

Le *Mebaar* eſt de couleur rouge, à-peu-près de la groſſeur & de la figure du Steen-braeſſem. Ses yeux s'avancent hors de la tête, comme deux balles. On le pêche par-tout, & c'eſt la nourriture ordinaire des Pauvres. Le *Ko* eſt de la même eſpece, & reſſemble auſſi à la Carpe. Il ſe prend, ſurtout, près des chûtes d'eau, qu'il s'efforce de remonter. On le tranſporte dans toutes les parties de l'Empire, frais ou mariné. Le *Maar*, ou le Saumon, ſe prend dans les rivieres & dans les lacs d'eau douce. L'*Itojori* eſt un petit Saumon.

Makuts. Sawara. Kamas.

Le *Makuts* eſt le Poiſſon que les Hollandois nomment *Hardet*. Le *Sawara* eſt celui qu'ils appellent Poiſſon du Roi. Le *Fiuvo* eſt leur Draetviſah; & l'*Ara*, leur Jacob-Everts. Le *Kuſana* eſt le Nez-court. Le *Kamas* eſt le Bro-

(18) Kæmpfer, pages 215 & précédentes.

chet. Le *Susuki* (19) est le Schelvisch des Hollandois, mais plus long & plus délié. L'*Adsi* est leur Maasbaukes. On en distingue plusieurs especes, dont la plus grosse se nomme *Oadsi*. Le *Taka* est ce que les Hollandois appellent Taie. Le *Kame* & le *Takokome* sont deux especes de Raies, dont la peau, qui est fort dure, sert à faire des étuis, & d'autres curiosités. Il en vient aussi de Siam, & de plus belles que celles du Japon.

DESCRIPTION DU JAPON.

Taka.

Kame & Takokame.

Le *Tesje* est un poisson large & plat, qui a la queue longue, & souvent au bout, un aiguillon de corne ou d'os, que les Hollandois des Indes nomment Pylstraat. Cet aiguillon, lorsqu'il est ôté au Tesje vivant, passe pour un remède infaillible contre la morsure des Serpens. Aussi les Japonois en portent-ils toujours sur eux. Le *Bora* ressemble au Brochet. Il a la chair blanche & délicieuse. On le nomme aussi Songaats, parce qu'il se prend dans le mois de ce nom, qui est le premier de l'année Japonoise. On le marine & on le fume. Ce Poisson, & tous ceux qu'on prépare de même, sont compris sous le nom général de Karasumi. On les porte de Nangasaki & de Nomo, où il s'en prend beaucoup, à Jedo & dans les autres parties de l'Empire, attachés par dixaine à des cordes. Les Hollandois & les Chinois en transportent aussi.

Tesje.

Bora.

Karasumi.

Le *Katsuwo* est un bon poisson, dont la meilleure espece se prend aux environs de Gotto, & que les Hollandois transportent aussi sous le nom de *Combloomas*. La maniere de le préparer est de le couper en quatre, & de le faire sécher par degrés sur la vapeur de l'eau bouillante, pour le manger à l'eau. Le *Managatsuwo*, est un poisson plat, auquel la nature a donné un œil de chaque côté. Le Saki, qui est une espece de Cabliau, se marine, & ressemble à la Morue. On le tire du pays de Jesso; & son nom lui vient de son odeur, qui approche fort de celle du Saki. Le *Tara* est une sorte de Morue, qui vient des Provinces du Nord, & dont la meilleure espece se nomme Tsiosijn-Tara, parce qu'on la tire de Tsiosipo. Le *Sajori*, que les Habitans de Nangasaki appellent Susomoiwo, a reçu des Hollandois le nom de Nadalvisch, qui signifie Poisson aiguille. Il n'a pas plus d'un empan de longueur. Il est mince, avec un rang de pointes longues & aigues le long du dos. Le *Tobivo*, que les Hollandois nomment Springer, ou Poisson volant, parce qu'il saute hors de l'eau, n'a guéres plus d'un pied de longueur; mais l'excellence de sa chair fait regretter qu'il soit rare. Les Japonois ont des Sardines, sous le nom d'Iwas, & des Eperlans qu'ils nomment Kiffugos. Le *Jesso*, appellé Sankruiper par les Hollandois, est un poisson qui tient le milieu entre l'Eperlan & l'Anguille. Le Maquereau porte, au Japon, le nom de Saba. L'*Ai*, ou *Ai-no-iwo*, que les Hollandois nomment Modevish, est un poisson d'eau douce, d'un empan de long, qui nâge avec une vîtesse surprenante. Le *Sijroivo*, ou le Poisson blanc, se pêche au Printems, à l'embouchure des rivieres. Le Konosijro, nommé par les Hollandois Sassap, est une espece de Hareng, qui ressemble aux Strohmlings des Suedois. Le *Kingjo*, ou le Poisson doré, n'excede guéres la longueur d'un doigt: il est rouge, il a la queue d'un très beau jaune

Katsuwo.

Managatsuwo.

Saki.

Tara.

Sajori.

Tobivo.

Iwas & Kiffugos.

Jesso.

Kingjo, ou Poisson doré.

(19) Ce nom, qu'on a lû quelques lignes plus haut pour un Poisson différent, est sans doute alteré dans l'un ou l'autre endroit.

DESCRIPTION DU JAPON.

luiſant, ou de couleur d'or; mais, dans ſa jeuneſſe, il eſt noirâtre. Au Japon, comme à la Chine & dans preſque toutes les Indes, il fait l'ornement des Viviers, où on le nourrit de Mouches qui n'ont pas encore leurs aîles. Les Japonois en ont une eſpece, dont la queue eſt couleur d'argent.

Unagi. L'*Unagi* eſt l'Anguille commune; mais l'*Oounagi* en eſt une autre eſpece, d'une groſſeur extraordinaire. Le *Jaatzme Unagi*, c'eſt-à-dire, l'Anguille à neuf yeux, eſt ce qu'on appelle, en Allemagne; Neunaug, eſpece de grande

Doodſio. Lamproie. Le *Doodſio*, eſt le Puytaal des Hollandois, qui eſt de la longueur du doigt, & qui a la tête fort groſſe en comparaiſon du corps. Il ſe trouve dans des champs de riz couverts d'eau, & dans les Etangs bourbeux. On en connoît deux eſpeces; l'une avec une barbe, & l'autre qui n'en a point. Les Japonois prétendent qu'on peut former artificiellement des Doodſios, en coupant de la paille, la mêlant avec de la bourbe, & l'expoſant le matin

Fammo. à la chaleur du Soleil. Le *Fammo*, que les Hollandois ont nommé *Congeraal*, eſt plus grand que l'Anguille commune, & plus mince, quoiqu'il lui reſſemble lorſqu'il eſt ſous l'eau.

L'Ika, ou le Polype. L'*Ika* eſt le Polype ordinaire, que les Japonois & les Chinois regardent comme un mets fort délicat. Il ſe prend avec un appas de ſa propre chair.

Autres encore. Le *Jako* eſt une autre eſpece de Polype, qui a de longues queues, ou plutôt une ſorte de pieds, armés de petits crochets, avec leſquels il s'attache aux rochers & au fond de la mer. Il ſe mange frais, bouilli, ou mariné. Le *Kuragge* eſt encore un Polype, dont on diſtingue deux ſortes; l'une nommé Midſura, ou Polype blanc, qu'on trouve dans toutes les mers, & qui eſt un fort mauvais aliment; l'autre, plus rare, charnue, & qui ſe mange avec goût, lorſqu'elle eſt bien apprêtée. Quelques-uns de ces Polypes ſont ſi gros, que deux hommes ont peine à les ſoulever. Leur chair marinée a la même couleur & le même goût que ces nids d'oiſeaux, qui ſe mangent en Orient, ſur-tout à la Chine; & Kæmpfer paroît perſuadé, ſur l'autorité de quelques Pêcheurs Chinois, que ces nids prétendus ne ſont que de la chair de ce poiſſon, apprêtée apparemment ſous une forme trompeuſe (20).

Les nids d'oiſeaux qui ſe mangent ſont de leur chair.

Namako. *Namako*, que les Hollandois de Batavia nomment Kafferkull, ſe mange auſſi.

Imori. L'Imori eſt un petit Lézard d'eau, venimeux, qui a le dos noir & le ventre rouge. Le *Takanomakura*, eſt ce qu'on appelle l'Oreiller du Polype. Le *Tako* eſt une Etoile de mer, que les Japonois ne mangent point.

Ki, ou Came, eſpece de Tortue. De tous les animaux à quatre piés, qui vivent dans l'eau, il n'y en a point qu'ils eſtiment plus que le Ki ou Came, c'eſt-à-dire, la Tortue. On a déja remarqué qu'ils la regardent comme un emblême particulier du bonheur, à cauſe de la longue vie qu'on lui attribue. Quoique cette eſpece particuliere, à laquelle ils donnent une large queue, en forme de rondache, & qui eſt appellée *Mooki* dans la langue ſçavante, ne ſoit qu'une chimere & une fiction, on la voit ſouvent parmi les figures emblematiques dont ils ornent les murailles de leurs Temples, celles de leurs Hôtels, & les Appartemens de l'Empereur & des Princes de l'Empire. Entre les véritables Tortues, les plus communes ſont l'*Iſicame*, ou *Sanki*, c'eſt-à-dire, la Tortue des pierres, ou de montagne, qui tire ce nom des lieux où elle ſe trouve; & l'*Io-Game*,

(20) *Ubi ſuprà*, page 220. C'eſt une erreur. Ces nids ſont réels & fort connus.

ou *Doo-Game*, c'eſt-à-dire, Tortue-d'eau, ou Tortue poiſſonneuſe, parce qu'elle vit dans l'eau. On raconte que ſur les Côtes Septentrionales & Orientales du Japon, il ſe trouve des Tortues aſſez grandes, pour couvrir un homme de la tête aux piés.

DESCRIPTION DU JAPON.

Les Japonois donnent généralement le nom de Jebis à toutes ſortes d'Ecreviſſes & d'Ecrevettes, quoiqu'ils en ayent pluſieurs eſpeces particulieres. Le *Jebiſako* eſt cette petite Ecreviſſe commune, qu'on voit en abondance ſur les Côtes de la Mer Baltique. Le *Si-Jebi* ne differe pas beaucoup des Ecreviſſes ordinaires, non plus que le *Dakma-Jebi*; excepté que celle-ci ne vit que dans l'eau douce, & qu'à l'âge d'un an elle devient noire. Les *Kuruma-Jebi*, ou l'Ecreviſſe à roue, tire ce nom de la figure de ſa queue. L'*Umi-Jebi*, c'eſt-à-dire, la grande Ecreviſſe, eſt ordinairement longue d'un pied. Sa queue, qui eſt noire, cauſe le mal de ventre, ou même le *Cholera-Morbus*. Le Siakwa a la queue large, & ſe prend ſouvent avec le petit poiſſon. Il a ſi peu de chair, qu'à peine lui en reſte-t-il dans le tems de la pleine lune. Tous les animaux teſtacés & cruſtacés, de ces mers, ſont alors plus pleins & plus charnus qu'au tems des nouvelles Lunes, contre l'expérience ordinaire des mers de l'Europe. Le Gamina, ou le Koona, eſt revêtu d'une coquille charmante. Le *Koni*, dont le nom ſignifie Ecreviſſe de poche, eſt notre Ecreviſſe de riviere. Le Kaburogani, ou l'Unkiu, eſt d'une forme ſinguliere: il lui ſort de la tête une ſorte d'épée, pointue, longue, dentelée, & ſon dos eſt un peu rond & fort liſſe. Le *Gadſame* n'eſt pas plus gros que l'Ecreviſſe de riviere; mais ſon écaille ſupérieure ſe termine en pointe des deux côtés: il a quatre pieds, dont les deux de devant ſont plus grands que ceux de derriere. Le *Simagani*, c'eſt-à-dire, l'Ecreviſſe de poche canelée, pourroit s'appeller auſſi l'Ecreviſſe à verrues, parce que ſa coquille en eſt couverte, à l'exception des jambes de derriere, qui ſont liſſes & preſque cylindriques. Quelques uns de ces difformes animaux ſont d'une groſſeur incroyable. Kæmpfer en acheta une jambe de derriere, qui étoit auſſi longue & auſſi groſſe que la jambe d'un homme.

Jebis, ou Ecreviſſes du Japon.

Quand les Teſtacés & les Cruſtacés ſont pleins au Japon.

Les Mers du Japon offrent une prodigieuſe quantité de toutes ſortes d'Huîtres, de Moules, & de Coquillages, qui ſe mangent crus, marinés, ſalés, bouillis ou frits. La marée en laiſſe tous les jours un grand nombre ſur les Côtes; on les prend d'ailleurs en plongeant, ou dans des filets. Les plus connus ſont l'Awabi, dont on a parlé à l'occaſion des Perles. C'eſt un coquillage univalve, ouvert, & de la groſſeur d'une médiocre coquille Perſienne, mais plus profond. Il ſe trouve à beaucoup de profondeur ſous l'eau, attaché ordinairement, ſoit aux rochers, ſoit au fond de la mer, où les femmes des Pêcheurs, qui entendent mieux l'art de plonger que les hommes, vont les prendre, avec la précaution de s'armer d'un grand couteau, pour ſe défendre des Kaies ou des Marſouins. Lorſqu'elles découvrent un Awabi, elles doivent l'enlever bruſquement, avant qu'il puiſſe les voir; ſans quoi, il ſe colleroit au rocher avec tant de force, qu'il ſeroit impoſſible de l'en détacher. La coquille eſt remplie d'une groſſe piece de chair, de couleur jaune ou blanchâtre, & très coriace, quoiqu'elle n'ait aucune fibre. Les Japonois racontent que c'étoit la nourriture ordinaire de leurs Ancêtres. C'eſt pour conſerver la mémoire de ce tems d'indigence & de ſimplicité, qu'on

Coquillages de ces Mers.

DESCRIPTION DU JAPON.

en ſert dans les feſtins. C'eſt un uſage, dans toutes les conditions, d'en joindre une piece aux préſens que l'on fait, parce que cette chair eſt un préſage de bonheur. On la coupe en petites tranches, qu'on fait ſécher ſur des ais. Il ſe trouve quelquefois une perle, dans ce coquillage : mais mal formée, de couleur jaunâtre, & de peu de valeur.

Tairagi. Le *Tairagi* eſt un Bivalve plat, long, mince & fort grand, preſque tranſparent, d'une forme qui approche de la triangulaire, & qui, ſur une large face, ſe termine en pointe. Le Poiſſon eſt attaché de chaque côté de la coquille, par un tendon très fort. Les meilleurs Tairagis ſe trouvent dans

Akoja. le Golfe d'Orima, & l'on en tire quelquefois des perles. L'*Akoja* eſt auſſi un Bivalve plat, de la longueur de la main. Sa ſurface extérieure eſt couverte d'écailles, & d'une figure déſagréable. Mais on y trouve une excellente nacre de perle reluiſante. Ceux de la meilleure ſorte, & qui produiſent les plus belles perles, ſe pêchent dans le Golfe d'Omura. Le Mirakai eſt la Moule noire & commune, d'eau douce, qui n'eſt pas rare dans les Rivieres & les Lacs d'Allemagne.

Famaguri. Les Famaguris ſont des Bivalves de la même figure & de la même groſſeur, mais plus épais, liſſes & blancs dans l'intérieur, & de couleur brune en dehors. On peint, en dedans, pluſieurs figures curieuſes ; & c'eſt un des amuſemens de la Cour du Dairi. Elles ſervent à former une eſpece de jeu, qui ſe joue de cette maniere : on jette à terre pluſieurs tas de Famaguris ; chaque Joueur en prend ſa part ; le Vainqueur eſt celui qui en produit le plus grand nombre de paires. Chaque paire a des crochets particuliers, par leſquels on peut facilement les diſtinguer & les aſſembler, quelque mêlées qu'elles puiſſent être. Les meilleurs de ces coquillages ſe prennent ſur les Côtes de Quanto, où ils ſe trouvent en abondance.

Sidſimi. Le *Sidſimi* eſt un petit Bivalve, qui reſſemble au Famaguri, mais qui

Kaiſi. eſt plus mince ; on le trouve enfoncé dans la bourbe. Les *Kaiſis*, ou les Utſinakis, ſont les huitres. Celles du Japon ſont difformes, raboteuſes, pierreuſes. Elles croiſſent attachées les unes aux autres, & collées aux rochers. On en diſtingue deux principales ſortes ; les unes fort groſſes, dont les meilleures & les plus eſtimées ſont celles du Golfe de Kamakura ; les autres beaucoup plus petites. Le *Kiſa*, ou l'Akagui, eſt un autre Bivalve, blanc en dehors, avec des raies profondes, & preſque paralleles. En dedans, il eſt de couleur rougeâtre. On met un manche à cette coquille, pour la

Nagatakai. faire ſervir de cuilliere. Le *Nagatakai* eſt une grande coquille noire, difforme, un peu ronde, & cannelée. L'*Aſari* en eſt une petite, mince, de cou-

Té. leur griſe ou cendrée. Le *Té*, ou le Maté, eſt un Bivalve oblong, mince, entr'ouvert à chaque bout, & ſon Poiſſon paſſe pour un mets délicieux. L'*Umi-Fake* eſt un autre Bivalve, à-peu-près de la même eſpece, d'un empan de long, & ſi gros, qu'à peine peut-on le tenir entre le pouce & l'index. On en marine la chair. Ce coquillage ne ſe trouve que ſur les Côtes de Tſikungo. Il eſt défendu d'en pêcher, avant qu'on en ait fait une proviſion ſuffiſante pour la table de l'Empereur.

Tarakangai. Les *Tarankangais*, qui ſe nomment Kowers dans les Indes, ſont de différentes eſpeces au Japon. On tire les meilleurs, des Iſles Liqueios ; & les

Safai. Dames Japonoiſes en font le principal ingrédient de leur fard. Le *Safai* eſt

un Univalve turbiné, gros, épais, odoriferant, blanc & plein de piquants.

DESCRIPTION DU JAPON.

Il a la bouche fermée, & une eſpece de couvercle plat, épais, de ſubſtance pierreuſe, rabotteux, & ſemblable en dehors au *Lapis Judaicus*, mais plus pointu & plus liſſe. Le *Niſi* eſt un autre Univalve, à-peu-près de la même forme, mais plus gros, & dont la chair n'a pas la même bonté. Ils ſe tiennent l'un & l'autre, fortement attachés aux rochers & au fond de la mer, comme l'Awabi.

Niſi.

Les Fananiſis ſont les Limaçons communs de terre. Ils ſont noirs au Japon, & la Nature leur apprend à chercher leur nourriture dans la bourbe des champs de riz. Ils ont la bouche fermée. Leur coquille eſt oblongue & preſque pierreuſe. Le *Bai* eſt un Limaçon, renfermé dans une coquille blanche & turbinée. Le *Ras*, ou le Milva, en eſt un autre de la même eſpece, mais noir & plus petit. L'un & l'autre ſe trouvent ſur le rivage, en baſſe marée. Le Kabuto eſt un Univalve, petit, oval & turbiné. Le Sugai eſt plus petit encore, & de la même forme (21).

Tananiſis, ou Limaçons de pluſieurs eſpeces.

Quand le Japon n'auroit pas reçu tant de préſens de la Nature, il n'en ſeroit pas moins un des plus riches Pays du Monde, s'il eſt vrai que la bonté du climat & l'induſtrieuſe activité des Habitans ſont les véritables richeſſes. Les Japonois ſont devenus riches à force de travail, ſans ceſſer d'être laborieux. On a déja obſervé qu'ils doivent un ſi rare avantage, à l'excluſion du Commerce étranger, qui les a mis dans la néceſſité d'attendre tout d'eux mêmes, c'eſt-à-dire, de leur induſtrie & de leurs efforts. Auſſi l'agriculture, qui eſt leur principale reſſource, n'a-t-elle jamais été pouſſée ſi loin dans aucune autre Nation. Ils ont trouvé le moyen de faire naître l'abondance du ſein de la ſtérilité; & leur exemple, ſuivant la réflexion de leur Hiſtorien moderne, ſemble prouver, contre l'opinion commune, que ce n'eſt pas tant la roſée du Ciel, que la ſueur du front, qui donne aux campagnes une véritable fécondité.

Réflexions ſur l'induſtrie des Japonois.

Outre les richeſſes, qu'ils tirent de leurs terres en toutes ſortes de grains & de légumes, on a vanté leur adreſſe à trouver, juſques dans l'écorce de leurs arbres, de quoi fournir aux beſoins les plus eſſentiels de la vie. On a remarqué que celle d'une eſpece de Meurier, qu'ils nomment *Kadſi*, leur fournit tout à la fois du papier, des cordes, diverſes ſortes de méches, des étoffes, du drap, & pluſieurs autres commodités. Donnons un exemple de ces opérations, dans la maniere dont ils fabriquent le papier.

Après la chûte des feuilles, c'eſt-à-dire, vers le mois de Décembre, les rejettons du Kadſi, qui ſont fort gros, ſe coupent de la longueur d'environ trois pieds. On les met en faiſceaux, qu'on fait bouillir dans de l'eau, avec des cendres. S'ils ſont coupés depuis trop long-tems, & qu'ils ſe ſoient ſéchés, on les laiſſe tremper l'eſpace de vingt-quatre heures, avant cette leſcive. Les faiſceaux doivent être fort ſerrés; & lorſqu'on les a mis dans la chaudiere, on a ſoin de les couvrir. On les y fait bouillir, juſqu'à ce que les bâtons laiſſent voir un demi pouce de bois, dépouillé de leur écorce. Alors on les tire de l'eau, on les laiſſe réfroidir à l'air; puis on les fend en longueur, on les dépouille entiérement de leur écorce, & l'on jette ce qui

Maniere dont ils font du papier, d'une écorce d'arbre.

(21) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, pages 291 & précédentes.

DESCRIPTION DU JAPON.

n'eſt utile à rien. On fait enſuite ſécher l'écorce ; on la nettoie ; on la laiſſe tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures. Auſſi-tôt qu'elle eſt aſſez ramollie, on en racle la ſurface avec un couteau, & l'on ſépare en même tems l'écorce vieille d'une année, de celle qui eſt plus jeune & plus mince. La premiere donne le meilleur papier. La ſeconde en fait un plus noirâtre, mais qui n'en eſt pas moins bon. S'il ſe trouve de l'écorce plus vieille, on la met à part, pour en faire un papier plus groſſier que les deux autres.

Lorſque toutes ces écorces ont été parfaitement nettoiées, on les fait encore bouillir dans la cuve ; mais on y met moins de cendre que la premiere fois ; & pendant tout le tems qu'elles ſont ſur le feu, on les remue avec un roſeau, en y verſant de tems en tems de la nouvelle leſcive, mais dans la quantité ſeulement qui eſt néceſſaire pour arrêter la trop grande évaporation, & pour ſuppléer à ce qui eſt conſumé. Cette opération continue, juſqu'à ce que la matiere devienne ſi déliée, qu'étant légerement touchée du bout du doig, elle ſe réduiſe ou ſe ſépare comme de la bourre, ou comme un amas de fibres. Obſervons que la leſcive, dont on ſe ſert ici, ſe fait de la maniere ſuivante. On met en croix deux pieces de bois ſur une cuve. On les couvre de paille, ſur laquelle on répand de la cendre mouillée ; puis on verſe deſſus, de l'eau bouillante, qui à meſure qu'elle paſſe au travers de la paille, pour tomber dans la cuve, s'imbibe des parties ſalines de la cendre, & fait la leſcive dont on a beſoin.

On recommence à laver les écorces, après qu'elles ont bouilli pour la ſeconde fois ; mais c'eſt ce qui demande beaucoup d'attention. Si elles n'étoient pas aſſez lavées, elles ne feroient qu'un papier groſſier ; ſi elles le ſont trop, le papier ſera fin & blanc, mais trop pénétrable à l'encre. Ordinairement, c'eſt dans une riviere qu'on les lave. On les y trempe dans une eſpece de van, ou de crible ; & lorſqu'elles y ſont, on les remue avec la main, juſqu'à ce qu'elles ſoient réduites à la conſiſtence de la laine, ou d'un duvet fort doux. Pour le papier le plus fin, on les lave une troiſiéme fois ; ou plutôt, on les laiſſe tremper, enveloppées dans un linge. On a ſoin auſſi d'en ôter les nœuds, la bourre, & toutes les parties étrangeres qui pourroient s'y être gliſſées. Ces ſuperfluités ſe mettent à part, avec les écorces les plus groſſieres, pour le mauvais papier. Ainſi rien n'eſt perdu dans cette fabrique.

Comment le papier reçoit ſa forme.

La matiere étant lavée autant de fois qu'il eſt néceſſaire, on la poſe ſur une table de bois, uni & épais, où deux perſonnes la battent avec des bâtons, juſqu'à ce qu'elle devienne auſſi fine qu'on le deſire. Dans cet état, elle reſſemble à du papier qui, à force d'être trempé, n'auroit preſque plus de conſiſtence. Enſuite on la met dans une cuve, avec une infuſion gluante & glaireuſe de riz & de racine d'Oveni, arbriſſeau qui a les mêmes qualités. Tout eſt remué avec un roſeau net & délié, pour aider la matiere à s'imbiber de l'infuſion ; ce qui ſe fait mieux dans une cuve étroite, d'où cette compoſition eſt tranſvaſée dans une plus grande, aſſez ſemblable à celle qu'on employe dans nos Manufactures de papier. On tire, de cette ſeconde cuve, les feuilles une à une, dans des moules de jonc ; & pour les faire ſécher à propos, on les met en pile ſur une table couverte d'une double natte, en inſerant, entre chaque feuille, un roſeau qui avance par les deux bouts, & qui ſert, lorſqu'il le faut, à les ſoulever l'une après l'autre.

Chaque

Chaque pile eſt couverte d'un ais fort mince, de la grandeur & de la figure des feuilles; & par-deſſus, on met d'abord des poids aſſez légers, de peur que les feuilles humides ne ſe preſſent trop entr'elles. Enſuite, on en ajoute de plus peſans, pour exprimer l'eau dont elles ſont imbibées. Le jour d'après, on leve les feuilles, ſucceſſivement, avec le roſeau qui les ſéparoit; & de la paume de la main, on les jette ſur des planches longues & rabotteuſes, où le peu d'humidité, qui leur reſte encore, les fait tenir aiſément. On les expoſe enſuite au Soleil; & lorſqu'elles ſont entiérement ſeches, on les met en morceaux, on les rogne à l'entour; & rien ne manque alors à leur perfection.

D'où lui vient ſa blancheur & ſa conſiſtance.

La blancheur de ce papier lui vient de l'infuſion de riz; & ſa conſiſtence, d'une glaire viſqueuſe, qui ſe trouve dans cette infuſion & dans celle de la racine d'Oreni. L'infuſion de riz ſe fait dans un pot de terre, qui ne doit pas être verniſſé, où l'on fait tremper les grains de riz dans l'eau. Enſuite, après avoir agité le pot, d'abord aſſez doucement, puis plus fortement par degrès, on y verſe à la fin, de l'eau fraîche. Tout eſt paſſé au travers d'un linge. Ce qui demeure dans le linge, après l'avoir laiſſé bien égouter, eſt remis dans le pot, où l'on recommence la même opération, qui ſe répéte auſſi long-tems qu'il reſte trop de viſcoſité dans le riz. Celui du Japon eſt d'autant meilleur, pour cet uſage, qu'il eſt le plus blanc & le plus gros de toute l'Aſie. L'infuſion de la racine d'Oreni, qu'on joint à celle de riz, ſe fait auſſi avec beaucoup de méthode. On coupe la racine en petits morceaux, qu'on pile, & qu'on jette dans de l'eau fraîche, où ils n'ont beſoin que d'une nuit pour la rendre auſſi glaireuſe qu'elle doit l'être, après avoir été paſſée dans un linge. Mais les différentes ſaiſons de l'année demandent une différente quantité de cette effuſion. En Eté, par exemple, il en faut davantage; parce que la chaleur diſſout cette eſpece de colle, & la rend plus fluide. D'ailleurs, une trop grande quantité de liqueur rendroit le papier trop mince, comme un défaut de quantité le rendroit trop épais, inégal & ſec. En levant les premieres feuilles, on s'apperçoit du mal, s'il eſt déja commis; mais il n'eſt plus tems d'y remédier. Au lieu de la racine d'Oreni, qui eſt quelquefois très rare, ſurtout au commencement de l'Eté, on ſe ſert d'un arbriſſeau rampant, nommé *Sane Kadſura*, dont les feuilles rendent une ſorte de glue, aſſez ſemblable à celle de l'Oreni; mais l'infuſion n'en eſt pas ſi bonne.

Infuſion de la racine d'Oreni.

Kæmpfer obſerve encore que les deux nattes, ſur leſquelles on poſe en pile les feuilles fraîchement levées de leurs moules, ſont d'une forme différente. Celle de deſſous doit être épaiſſe & groſſiere; l'autre plus claire & compoſée de joncs plus minces. Les joncs de celle-ci ne laiſſeroient pas un paſſage libre ſur l'eau, s'ils étoient ſerrés; ils feroient auſſi quelque impreſſion ſur le papier, s'ils n'étoient pas minces.

Papiers forts, dont on fait des habits & des cordes.

Les Japonois font une ſorte de gros papier, pour les enveloppes, de l'écorce d'un arbriſſeau, qu'ils nomment Kadſe-Kadſura; & leur méthode eſt peu différente. On vend à Syriga, ville de la Province de Surunga, une eſpece de papier fort, très proprement peint, & plié en ſi grandes feuilles, que d'une ſeule on peut ſe faire un habit. Ce papier, d'ailleurs, a tant de reſſemblance avec une étoffe de laine, qu'on s'y méprend à la vûe. En géné-

DESCRIPTION DU JAPON.

ral, tout le papier du Japon eſt ſi fort, qu'il n'y en a point dont on ne puiſſe faire de bonnes cordes (22).

Obſervations ſur l'Arbriſſeau Japonois qui porte le Thé.

Entre les obſervations, qui compoſent l'*Appendice* ou le Supplément des trois Tomes de Kæmpfer, on trouve un Article fort curieux ſur le Thé du Japon, dont on ne peut ſe diſpenſer de donner, du moins, quelque extrait. L'arbriſſeau Japonois, qui porte le Thé, a la feuille du Ceriſier, & la fleur ſemblable à la roſe des champs. Son fruit n'a qu'une ou deux, ou tout au plus, trois coques. Il porte, à la Chine, le nom de *Theh*; au Japon, celui de *Tsjaa* ou *Tsjanoki*, qui ſe prononce Tchaa & Tchanoki. Mais on doit obſerver que dans la Langue ſçavante, il n'a point de caractere propre, c'eſt-à-dire, qui donne ſa véritable idée. On y a ſupplée par d'autres caracteres, dont quelques-uns expriment ſimplement le ſon du mot, & d'autres font alluſion aux vertus & à la deſcription de la Plante. Kæmpfer en diſtingue un, qui repréſente les paupieres de Darma, vingt-huitiéme Succeſſeur de Siaka, ou Xaca, & qui floriſſoit, à la Chine, dans le dixiéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. La fable de ſon origine ſuppoſe que le Thé n'étoit pas connu avant Darma, & que les paupieres de cet Apôtre des Fotoques furent changées en autant de pieds de cet arbriſſeau, dont il reconnut la vertu en goûtant de ſes feuilles.

Sa Deſcription.

On a remarqué que l'arbriſſeau du Thé (23) n'occupe, au Japon, que les bordures des champs, & que les lieux les plus ſtériles ſont ceux où il croît le mieux. Il s'éleve lentement, un peu plus qu'à la hauteur d'une braſſe. Sa racine, qui eſt noire & ligneuſe, jette irréguliérement ſes branches. Celles de la tige, & ſes rejettons, n'ont pas plus de régularité. Il arrive ſouvent qu'on voit ſortir enſemble, du même tronc, pluſieurs tiges, ſi ſerrées l'une contre l'autre, & qui forment une eſpece de buiſſon ſi épais, qu'on les prendroit pour le même arbriſſeau. Cette confuſion vient de pluſieurs graines, qu'on met dans la même foſſe. On obſerve encore, que ſi l'on coupe les vieilles Plantes à la tige, il en ſort de nouveaux rangs de branches & de rejettons, plus touffus & en plus grand nombre. Mais ce n'eſt pas la premiere année; car les premiers rejettons ſont plus rares que ceux des années ſuivantes. En récompenſe, ils ſont plus grands & mieux nourris. Mais, dans tous les tems, ils ſont courts, & de différentes longueurs. Ils n'ont pas les anneaux qui marquent l'accroiſſement annuel des arbres. Les premiers, comme ceux qui les ſuivent, ſont environnés d'un très grand nombre de feuilles; mais ſans ordre. L'écorce eſt couverte d'une peau fort mince, qui ſe détache, lorſqu'elle commence à ſécher. Sa couleur eſt un chatein ordinaire, plus griſâtre à la tige, & tirant même ſur le verd. Son odeur approche beaucoup de celle des feuilles du Noiſettier; mais elle eſt moins agréable. Son goût eſt amer, aſtringent. Le bois eſt dur, compoſé de fibres fortes & épaiſſes, d'une couleur verdâtre qui tire ſur le blanc, & d'une odeur très rebutante lorſqu'il eſt verd. La moelle eſt petite; & fort adhérente au bois. Les feuilles ont leur queue, ou leur pedicule, court, gros,

(22) *Amœnitates exoticæ.* Faſtes & Hiſtoire du Japon, pages 132 & précédentes.

(23) Kæmpfer le définit, *Thea frutex, folio Ceraſi, flore roſæ Sylveſtris, fructu unicocco, bicocco, ut & plurimum tricocco.*

verd, assez rond, assez uni au-dessous; mais creux, du côté opposé. Elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, parce que l'arbrisseau est toujours verd. On les arrache de force. Elles sont d'une substance moyenne entre la membraneuse & la charnue, mais de différentes grandeurs. Les plus grandes ont deux pouces de long, sur un peu moins dans leur plus grande largeur. En un mot, lorsqu'il ne manque rien à leur forme, elles ont parfaitement la substance, la figure & la grandeur du Griotier (24). Elles sont dentelées. Un nerf remarquable, qui les traverse au milieu, se partage de chaque côté en six ou sept côtes de différentes longueurs, courbées sur le derriere. De petites veines s'étendent près du bord des feuilles, entre les côtes. Dans leur fraîcheur, ces feuilles n'ont aucune odeur & ne sont pas d'un goût aussi désagréable que l'écorce; quoiqu'elles soient astringentes & qu'elles tirent sur l'amer. Elles diffèrent beaucoup en grandeur & en figure; ce qui doit être attribué à leur âge, à leur situation & à la nature du terroir. De-là vient qu'on ne peut juger de leur figure, ni de leur grandeur, lorsqu'elles sont séchées & portées en Europe. Elles affecteroient la tête, si on les prenoit fraîches; parce qu'elles ont quelque chose de narcotique, qui assoupit les esprits animaux, & qui cause aux nerfs un tremblement convulsif. Mais cette mauvaise qualité se perd lorsqu'elles sont seches.

DESCRIPTION DU JAPON.

En Automne, les branches sont entourées d'un grand nombre de fleurs, qui continuent de croître pendant l'Hyver. Elles sortent seules, ou deux ensemble, des aîles des feuilles, & ne ressemblent pas mal aux roses sauvages. Leur diamétre est d'un pouce, ou d'un peu plus. Elles sont composées de six petales, ou feuilles, dont une ou deux se retirent, & n'approchent pas de la grandeur & de la beauté des autres. Elles sont rondes, creuses, attachées à des pedicules d'un demi pouce de long, qui s'aggrandissent insensiblement, & qui se terminent par cinq ou six enveloppes, petites & rondes, qui servent de calice à la fleur. Le goût des fleurs est désagréable, & tire sur l'amer. Il affecte surtout la racine de la langue. On voit, au fond, un grand nombre d'étamines blanches, extrêmement petites, comme dans les roses. Le bout en est jaune, & de la forme d'un cœur. Kæmpfer assure qu'il en a compté deux cens trente, dans une seule fleur.

Fleurs du Thé.

Aux fleurs succédent les fruits, en grande abondance. Ils sont d'une, de deux, & plus ordinairement de trois coques, semblables à celles qui contiennent la semence du Ricin, & composées de trois autres coques rondes, de la grosseur des Prunes sauvages, qui croissent ensemble attachées à une queue commune, comme à un centre, mais distinguées par trois divisions assez profondes. Chaque coque contient une gousse, une noisette & sa graine. La gousse est verte, tirant sur le noir lorsqu'elle est mure, d'une substance grasse, membraneuse, un peu ligneuse, s'entr'ouvrant au-dessus de la surface après qu'elle a demeuré une année sur l'arbrisseau, & laissant voir la noisette qui y est renfermée. Cette noisette est presque ronde, mais un peu comprimée du côté par lequel les trois coques se joignent. Son écaille est mince, un peu dure, polie, couleur de châteigne. Etant cassée, elle offre un pepin

Son fruit.

(24) Tendres, elles ressemblent plus aux feuilles de ce qu'on appelle *Evonymus vulgaris, fructu acido*, à l'exception de la couleur.

DESCRIPTION DU JAPON.

rougeâtre, d'une ſubſtance ferme, comme celle des avelines, d'un goût dourcâtre, aſſez deſagréable d'abord, & qui devient, dans la ſuite, plus rude & plus amer. Il fait ſaliver beaucoup. Il eſt fort dégoûtant lorſqu'il tombe dans le goſier; mais ce mauvais goût paſſe vîte. Ces noiſettes, ou ces pepins, contiennent beaucoup d'huile & ranciſſent fort aiſément. Auſſi n'en voit-on pas germer deux ſur dix, lorſqu'ils ſont ſemés. Les Japonois ne font aucun uſage, ni des fleurs, ni des pepins.

Premiere récolte des feuilles.

A ſept ans, l'arbriſſeau du Thé eſt de la hauteur d'un homme. L'uſage eſt de le couper à la tige, d'où il ſort, dès l'année ſuivante, de jeunes branches aſſez chargées de feuilles. La récolte n'en eſt pas aiſée. On loue des Ouvriers, qui n'ont pas d'autre profeſſion, & dont l'adreſſe eſt ſinguliere pour ce travail. Les feuilles ne doivent point être arrachées à pleines mains. On les tire une à une, avec beaucoup de précaution. Elles ne ſe cueillent pas toutes en même-tems. On s'y prend à deux fois, & ſouvent à trois. Dans ce dernier cas, la premiere récolte ſe fait vers la fin du premier mois de l'année Japonoiſe, c'eſt-à-dire, les premiers jours de Mars. Les feuilles n'ont alors que deux ou trois jours. Elles ſont en petit nombre, fort tendres, & peu déployées. Ce ſont les plus eſtimées & les plus rares. Il n'y a que les Princes & les perſonnes aiſées, qui en puiſſent acheter; & cette raiſon leur a fait donner le nom de *Thé impérial*. On les appelle auſſi Fleur de Thé; d'où l'on concluroit mal que ce Thé ſoit la fleur d'arbriſſeau. Kæmpfer ajoute, que le Thé Bouy des Chinois appartient à la même claſſe (25).

Seconde & troiſiéme récolte.

La ſeconde récolte, & la premiere pour ceux qui n'en font que deux par an, ſe fait au ſecond mois; c'eſt-à-dire, vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Quelques-unes des feuilles ſont alors parvenues à leur perfection. Quoique les autres ne le ſoient pas, on les cueille toutes indifféremment: mais, avant que de leur donner la préparation ordinaire, on les range dans leurs diverſes claſſes, ſuivant leur grandeur & leur bonté. Celles qui n'ont pas encore toute leur grandeur naturelle, approchent des feuilles de la premiere récolte, & ſe vendent ſur le même pied. La troiſiéme récolte, qui eſt toujours la plus abondante, ſe fait au troiſiéme mois de l'année Japonoiſe, lorſque toutes les feuilles ont leur perfection; & pluſieurs n'en font pas d'autre. Cependant on y ſépare auſſi les feuilles, ſuivant leur âge & leur grandeur; & l'on en fait trois claſſes, qui ſont diſtinguées ſous les noms d'*Itzibau*, de *Niban*, & de *Sanban*, c'eſt-à-dire, premiere, ſeconde & troiſiéme. La derniere contient les feuilles les plus groſſieres, qui ont deux mois d'âge, & dont le Peuple fait ſa boiſſon ordinaire.

Le Japon n'a que trois Claſſes de Thé.

Kæmpfer aſſure qu'on ne connoît point, au Japon, d'autres eſpeces de Thé que ces trois différentes claſſes des feuilles d'un même arbriſſeau (26). Le Thé impérial, lorſqu'il a toute ſa préparation, ſe nomme Ficki-Tsjaa, c'eſt-à-dire, Thé moulu; parce qu'on le prend en poudre, dans de l'eau chaude. On lui donne auſſi les noms d'Udſi-Tsjaa, & de Tacke-Sacki-Tsjaa, de

(25) Il ſe trompe, ſuivant la remarque de l'Hiſtorien moderne, s'il entend qu'on appelle Thé Bouy, à la Chine, préciſément celui qui s'y cueille, comme le Thé impérial au Japon; car le Thé Bouy eſt une eſpece de Thé particulier. On compte, à la Chine, plus de cinquante eſpeces de Thé, qui viennent d'autant d'arbriſſeaux différens. Kæmpfer paroît l'avoir ignoré.

(26) C'eſt ce qu'il eſt difficile de ſe perſuader, après l'obſervation qu'on vient de faire ſur la différence des arbriſſeaux du Thé à la Chine.

quelques lieux particuliers dont on distingue les plants. Le plus estimé est celui d'Udsi, petite ville assez proche de Meaco. Tout le Thé, qui se sert à la Cour de l'Empereur & dans la Famille Impériale, doit être cueilli sur une montagne voisine de cette ville. On le cultive avec des soins & des précautions incroyables. Un fossé large & profond environne le plant. Les arbrisseaux y sont disposés en allées, qu'on ne manque pas un seul jour de balaier. On porte l'attention, jusqu'à ne souffrir aucune ordure sur les feuilles. Lorsque la saison de les cueillir approche, ceux qui sont chargés de cet office doivent s'abstenir de manger du poisson, & de toute autre viande qui n'est pas nette; de peur que leur haleine n'y répande quelque infection. Pendant toute la récolte, il faut qu'ils se lavent deux ou trois fois par jour, ou dans un bain chaud ou dans la riviere; & malgré tant de précautions pour se tenir propres, il ne leur est pas permis de toucher les feuilles avec les mains nues. Chacun doit avoir des gants. C'est le principal Inspecteur de la Cour Impériale pour le Thé, qui commande sur cette montagne. Il y entretient des Commis, pour veiller à la culture de l'arbrisseau, à la récolte & à la préparation des feuilles, & pour garder le passage du fossé, qui est, d'ailleurs, bordé d'une forte haie. Ce Thé, après la récolte & les préparations, est mis dans des sacs de papier, qu'on renferme dans des pots de terre ou de porcelaine; & pour le conserver plus parfaitement, on acheve de remplir les pots de Thé commun. Dans cet état, il est transporté à la Cour, sous une garde nombreuse. De-là vient que le prix en est exorbitant. En comptant tous les frais de la culture, de la récolte, de la préparation, & du transport, un Kin, ou un Catti de Thé impérial, monte ordinairement à trente ou quarante Siumomes, ou Taels, c'est-à-dire, à quarante-deux ou quarante-six onces d'argent. Le Pourvoyeur, dans les comptes qu'il présente à la Cour des Finances, le fait quelquefois monter à un Obani, monnoye d'or de la valeur de cent onces d'argent. Mais on en sera moins surpris, si l'on considére qu'un pot de ce Thé, qui ne contient pas plus de trois ou quatre Cattis, est quelquefois conduit à la Cour par un cortege de deux cens personnes. Kæmpfer raconte qu'étant à l'Audience de l'Empereur, avec l'Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise, un Gentilhomme de service, qui lui présentoit une tasse de Thé, lui dit: » Buvez-le de bon cœur; en voilà pour un Itsebo. C'est une monnoye quarrée d'or, qui vaut douze ou treize Schellings d'Angleterre.

DESCRIPTION DU JAPON. Thé d'Udsi, le plus estimé.

Précautions avec lesquelles il est cultivé pour l'Empereur.

Sa cherté.

Le Thé des feuilles de la seconde classe se subdivise en quatre autres, qui different en prix & en bonté. Il se nomme Tootsjaa, c'est-à-dire, Thé Chinois, parce qu'on le prépare à la maniere Chinoise. Celui des feuilles de la troisiéme classe s'appelle Bantsjea. Comme il est composé des feuilles grosses & fortes, qui ne peuvent être préparées à la maniere des Chinois, c'est-à-dire, séchées sur des poëles, & frisées, on l'abandonne au Peuple. Cependant les vertus de la Plante s'y conservent plus sûrement que dans les autres, dont les parties sont trop volatiles, pour ne pas s'affoiblir beaucoup dans la moindre exposition à l'air, ou dans une simple décoction.

La préparation du Thé n'est pas la moins curieuse partie de cet Article. Aussi-tôt que les feuilles sont cueillies, on les étend sur le feu, dans une Platine de fer; & lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paulme de la main, sur une natte rouge très fine, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait frisées. Le feu leur ôte cette qualité narcotique & maligne, qui

Curieuse préparation des feuilles du Thé.

DESCRIPTION DU JAPON.

pourroit offenſer la tête. On les roule, non-ſeulement pour les conſerver mieux, mais afin qu'elles tiennent moins de place. Il faut leur donner ſur le champ toutes ces façons; parce qu'étant gardées une nuit ſeulement, elles ſe noirciroient & perdroient beaucoup de leur vertu. On doit éviter auſſi de les laiſſer long-tems en monceaux, ſi l'on ne veut pas qu'elles ſe corrompent en s'échauffant. A la Chine, on commence, dit on, par jetter les feuilles de la premiere récolte dans l'eau chaude, où elles demeurent l'eſpace d'une demie minute; & la chaleur de l'eau ſert à les dépouiller plus facilement de leur qualité narcotique. Mais il eſt certain que cette premiere préparation demande un ſoin extrême. On fait chauffer d'abord la platine dans une eſpece de four, avec un feu modéré; & lorſqu'elle a le degré de chaleur qui convient, on y jette quelques livres de feuilles, qu'on ne ceſſe pas de remuer, juſqu'à ce qu'elles ſoient ſi chaudes, qu'à peine y puiſſe-t'on tenir la main. Alors on les retire de la platine, & les répandant ſur une natte, on commence à les rouler. Cette ſeconde opération coûte beaucoup à l'Ouvrier. Il ſort des feuilles rôties, un jus de couleur jaune, tirant ſur le verd, qui lui brûle les mains. Malgré la douleur qu'il reſſent, il doit continuer ce travail, juſqu'à ce qu'elles ſoient refroidies, parce que la friſure ne tiendroit pas, ſi les feuilles n'étoient pas chaudes. Il eſt même obligé de les remettre deux ou trois fois ſur le feu; & quelques gens délicats les y font remettre juſqu'à ſept fois, en obſervant néanmoins de diminuer toujours par degrés la force du feu; précaution néceſſaire, pour conſerver aux feuilles une couleur vive, qui fait une partie de leur prix. On ne manque pas non plus de laver, à chaque fois, la platine, avec de l'eau chaude; parce que le ſuc, qui ſort des feuilles, s'attache à ſes bords, & que les feuilles pourroient le reprendre.

Comment on les file.

Autres méthodes.

Lorſqu'elles ſont bien friſées, on les jette ſur le plancher, qui eſt couvert d'une natte; & l'on ſépare celles qui ſont trop rôties, ou qui n'ont pas été roulées aſſez ſoigneuſement. Les feuilles du Thé impérial doivent être plus rôties que les autres, pour devenir plus aiſées à moudre; mais quelques-unes ſont ſi jeunes & ſi tendres, qu'on eſt obligé de les mettre d'abord dans de l'eau chaude, enſuite ſur un papier épais; & de les faire ſécher ſur des charbons, ſans être roulées, à cauſe de leur extrême petiteſſe. Les gens de la campagne ont une méthode plus ſimple & plus courte, qui conſiſte à rôtir les feuilles dans des chaudieres de terre, ſans aucune autre préparation. Leur Thé n'en eſt pas moins eſtimé des Connoiſſeurs, quoiqu'il ſoit beaucoup moins cher. On lui croit même plus de force qu'au Thé impérial, qui, après avoir été gardé quelques mois, eſt encore remis ſur le feu, pour lui faire perdre l'humidité qu'il pourroit avoir contracté dans la ſaiſon des pluies. Mais, enſuite, on prétend qu'il peut être gardé long-tems; pourvû qu'on ne lui laiſſe pas prendre l'air, qui en diſſiperoit aiſément les ſels volatils. En effet, tout le monde convient que ce Thé, & les autres eſpeces à proportion, les ont perdu preſque tous en arrivant en Europe. Kæmpfer aſſure qu'il ne leur a jamais trouvé, hors du Japon, ni cet agréable goût, ni cette vertu de rafraîchir modérément, qu'on y admire dans le climat qui les produit.

Maatſubos, ou Pots qui ſervent à garder le Thé.

Les Japonois mettent leurs proviſions du Thé commun, dans de grands pots de terre, dont l'ouverture eſt fort étroite. Le Thé imperial ſe garde ordinairement dans des vaſes de porcelaine, particuliérement dans ceux qu'on

appelle *Maatſubos*. Ils ſont très anciens & d'un fort grand prix. On leur attribue la propriété, non-ſeulement de conſerver le Thé, mais d'en augmenter les vertus. Le Thé vieux y reprend la force qu'il a perdue. Il n'y a point de Seigneurs, qui ne ſe procurent, à grand prix, quelques-uns de ces vaſes. On a déja fait remarquer leur origine. Ils ſe faiſoient, autrefois, d'une terre de l'Iſle Mauri, voiſine de Formoſo. Cette Iſle ayant été ſubmergée, il n'en reſte que des rochers, qu'on apperçoit dans les baſſes marées, & du milieu deſquels on tire quelquefois des vaſes de porcelaine, qui ſe trouverent tout faits, lorſque l'Iſle fut abîmée. Ils ſont extrêmement défigurées par des coquillages, des coraux, & d'autres excreſcences maritimes. Ceux qui les nettoient, ſe gardent bien de les racler entiérement. Ils laiſſent toujours un peu de ce mélange étranger, pour faire connoître qu'ils ne ſont pas contrefaits. Ainſi leur difformité leur ſert de luſtre. Ils ſont tranſparens, extrêmement minces, d'une couleur blanchâtre, qui tire ſur le verd. Leur forme approche de celle des petits barils; avec un petit cou fort étroit, qui les rend auſſi propres à tenir du Thé, que s'ils avoient été faits pour cet uſage. On les reçoit, au Japon, de divers Marchands Chinois, qui les achetent pour les revendre. Les moindres valent environ cent taels. Les plus grands, & ceux qui ſont entiers, ſe payent trois, quatre & juſqu'à cinq mille taels; mais l'Empereur ſe réſerve le droit d'acheter les plus précieux. On en voit un grand nombre dans ſon tréſor. Il eſt rare d'en trouver qui ne ſoient ni rompus ni félés; mais on a le ſecret d'une compoſition de blanc, qui les répare avec tant de propreté que, pour en découvrir les fentes, il faut les faire bouillir dans l'eau, pendant deux ou trois jours. Comme le Thé de la troiſiéme récolte n'eſt pas ſi ſujet que les autres à s'éventer, les Payſans le tiennent dans des corbeilles de paille, de la forme de nos tonneaux, qu'ils placent ſous le toît des Maiſons, à côté de l'ouverture qui ſert de cheminée; car ils ſont perſuadés que la fumée conſerve la vertu des feuilles. Ils n'en uſent pas autrement pour le Thé de la premiere & de la ſeconde récolte, lorſqu'ils peuvent s'en procurer; & cette méthode leur réuſſit: peut-être, obſerve l'Auteur, parce qu'ils ont le goût moins délicat que les Grands. Quelques-uns mettent, par-deſſus, des feuilles d'armoiſe commune, ou des feuilles tendres d'une plante, nommée *Saſangua*, dans l'opinion qu'elles lui communiquent un goût plus agréable. Mais l'expérience a fait reconnoître que d'autres odeurs, dont on a voulu faire l'eſſai, ne s'allient pas bien avec les feuilles de Thé.

DESCRIPTION DU JAPON.

Leur origine.

Le breuvage, le plus commun au Japon, eſt une infuſion des grandes feuilles de cette Plante. On les fait bouillir dans un chaudron, qui ſe met dès le matin ſur le feu; & pour les retenir au fond, en laiſſant la liberté d'y puiſer de l'eau, on met, par-deſſus, une corbeille, ou une claie. Quelquefois, au lieu d'une claie, on enferme les feuilles dans des ſachets, qui demeurent au fond par leur propre poids. On tient, à peu de diſtance, un baſſin d'eau froide, pour refroidir tout d'un coup la liqueur, autant qu'on le deſire. Le Thé impérial ne ſe prend guéres qu'en poudre. On apporte, ſur une table, des taſſes, de l'eau chaude, & du Thé fraîchement moulu (26); on verſe de l'eau dans une taſſe; on y jette, avec une petite cuil-

Comment les Japonois prennent le Thé.

(26) On le réduit en poudre ſubtile par le moyen d'un moulinet, fait d'une pierre d'un noir verdâtre, qu'on appelle Serpentine. Cette opération ſe fait ou le jour ou la veille.

DESCRIPTION DU JAPON.

liere, de la poudre de Thé, qu'on remue avec un petit inſtrument dentelé, juſqu'à ce qu'elle écume; & c'eſt dans cet état qu'on le préſente. Il a la conſiſtence d'une bouillie claire. Auſſi l'appelle-t-on communément *Koits-jaa*, ou Thé épais. Quoique toutes ces méthodes n'ayent rien de fort difficile, on en a fait un art, qui ſe nomme *Sado*, ou *Tſianoſi*; & les Japonois ont des Maîtres, qui l'enſeignent aux enfans des deux Sexes. Les Pauvres, ſurtout dans la Province de Nara, font quelquefois bouillir leur riz dans la décoction de Thé. Ils aſſurent qu'il devient beaucoup plus nourriſſant par ce mêlange. Enfin ce vieux Thé même, dont on ne veut plus boire, parce qu'il a perdu ſa vertu, ſert à teindre en brun des étoffes de ſoie. On envoye, tous les ans, pour cet uſage, une grande quantité de ces vieilles feuilles, à Surate (27).

Remarques ſur les qualités du Thé.

Terminons cet Article, par quelques remarques intéreſſantes ſur les bonnes & les mauvaiſes qualités du Thé. Ses feuilles, dit Kæmpfer, ont une qualité narcotique, qui met les eſprits animaux dans un grand déſordre, juſqu'à cauſer une ſorte d'ivreſſe. Quoiqu'elles perdent la plus grande partie de cette vertu, après les préparations qu'on leur donne, ce n'eſt que dans l'eſpace de dix mois qu'elle s'évapore tout-à-fait. Alors, bien loin de troubler les eſprits animaux, elle y répand une fraîcheur moderée. Elle récrée les ſens, elle les fortifie. Ainſi, le Thé, pris dans l'année même où les feuilles ont été cueillies, eſt plus agréable au goût; mais ſi l'on en fait un trop grand uſage, il attaque la tête, il la rend peſante, & fait trembler les nerfs. Le meilleur, c'eſt-à-dire, le plus délicat & le plus ſain, doit avoir du moins un an. Les Japonois ne le boivent jamais plus nouveau, ſans y mêler une égale quantité du plus vieux. Alors, il dégage les obſtructions, il purifie le ſang; il entraîne, ſurtout, la matiere terreuſe qui cauſe la gravelle, la nephrétique & la goutte. Kæmpfer rend témoignage que pendant tout le ſéjour qu'il fit au Japon, il ne vit perſonne, parmi ceux qui en faiſoient un uſage habituel, qui fût attaqué de la goutte ou de la pierre; & ſi ces maux, dit-il, n'étoient héréditaires en Europe, il eſt fortement perſuadé que le Thé y produiroit les mêmes effets. Il ajoute que ceux-là ſe trompent beaucoup, qui recommandent l'uſage de la Véronique, & du *Myrtus Brabantia*, comme un équivalent pour le Thé. Il ne croit pas qu'il y ait de plante connue, dont l'infuſion, ou la décoction, peſe ſi peu ſur l'eſtomac, paſſe plus vîte, rende plus de vigueur aux eſprits abbatus, & ranime plus ſûrement la gayeté. D'un autre côté, il convient, avec les Japonois, que l'uſage du Thé arrête & trouble l'effet des autres remédes; qu'il eſt particuliérement nuiſible dans cette ſorte de colique, qui eſt ordinaire au Japon (28); & que l'infuſion des feuilles trop nouvelles, qui attaque la tête en général, augmente l'inflammation des yeux. Il eſt perſuadé auſſi, ſur le témoignage des Médecins Chinois, qu'il ne manqua point de conſulter, que ſi l'on prenoit l'habitude de boire pendant tout le jour une infuſion forte des feuilles du Thé, on détruiroit le principe radical de la vie, qui conſiſte dans un mêlange bien conditionné de froid & de chaud, de ſec & d'humide. Le même effet, dit-il, arriveroit, par des raiſons contraires, d'un uſage continuel de viande graſſe, ſurtout de chair de porc; mais ſi l'on mêle ces deux choſes enſemble, loin de nuire à la ſanté, elles y contribuent & procurent une longue vie (29).

(27) Appendice de Kæmpfer, pages 255 & précédentes.

(28) *Voyez*, ci-deſſus, l'article des Sciences du Japon.

(29) Kæmpfer, *ubi ſuprà*, page 259.

Fin du Tome dixiéme.

TABLE

DES TITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT, Pag. j

SUITE DU LIVRE II.

INTRODUCTION. 1*
VOYAGE de Thomas Rhoe dans l'Indouſtan, 1
Paragraphe II. Voyage de Rhoe à la ſuite du Grand-Mogol, 36
VOYAGE de Jean Albert de Mandeſlo, dans l'Indouſtan, 57
VOYAGE de Bernier, au Royaume de Kachemire, 92
VOYAGES de Tavernier. Introduction, 122
Parag. I. Premiers Voyages de Tavernier, 124
Parag. II. Voyage de Tavernier, dans l'Indouſtan, 131
DESCRIPTION de l'Indouſtan, 193
Parag. II. Fondation de l'Empire Mogol, & Race Impériale, 212
Parag. III. Etat de la Cour du Mogol depuis le départ de Nadir-Chah, 227
Parag. IV. Forces & Richeſſes des Grands-Mogols, 232
Parag. V. Gouvernement & Police de l'Indouſtan, 241
Parag. VI. Religion, Figure, Habits, Mœurs & Uſages des Peuples de l'Indouſtan, 250
Parag. VII. Sectes Idolâtres des Indes, 262
PREMIER VOYAGE des François, dans l'Arabie Heureuſe, par l'Océan Oriental, 282
Parag. II. Voyage à Mouab, Cour Royale d'Yemen, 292
Parag. III. Suite du Voyage de l'Arabie Heureuſe, 299
Parag. IV. Obſervations ſur l'Arbre & le fruit du Caffé de l'Arabie Heureuſe, 301
RELATION du Carnate, par quelques Miſſionnaires Jéſuites, pour ſervir de Supplément à la Deſcription de l'Indouſtan, 309
MONNOYES, ou diverſes ſortes de Pieces métalliques, de Coquilles & d'Amandes, qui paſſent pour Monnoyes dans toute l'Aſie, 317
Parag. II. D'où l'Aſie tire l'or & l'argent, 327
VOYAGES aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt, 331
Introduction, ibid.
Parag. II. Voyage de Ferdinand Magalhanes, ou Magellan, 332
VOYAGE d'Olivier de Noort, aux Indes Orientales, par le Sud-Oueſt, 337
DESCRIPTION des Iſles Marianes, 364
DESCRIPTION des Iſles Philippines, 376
Parag. I. Idée générale de ces Iſles, ibid.
Parag. II. Deſcription de l'Iſle de Luçon, nommée auſſi Manille, 380

Parag. III. *Isles de Capoul, Tico. Bourias, Masbate, Marinduque, Mindoro, Louban, Balayanes, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Imaras, Souyau, Romblon, Batan & Tablas*, 390
Parag. IV. *Isles de Samar, Leyte, Bool, Sibu, Bantayan, Camotes, Negras, Fuegos & Panamas*, 394
Parag. V. *Isles de Mindanao, & de Xolo*, 398
Parag. VI. *Conquête des Isles Philippines*, 402
Parag. VII. *Gouvernement de Manille & des autres Isles*, 405
Parag. VIII. *Climat & richesse des Philippines*, 408
Parag. IX. *Animaux, Plantes & Fruits des Philippines*, 410
Parag. X. *Langues & Usages des Insulaires*, 420
NAVIGATION AUSTRALE, *ou Voyage de Jacques le Maire, pour la découverte d'un nouveau passage, au Sud du Détroit de Magellan*, 431
DESCRIPTION *de l'Isle Celebes, ou Macassar*, 457
VOYAGE *d'Engelbert Kæmpfer au Japon*, 480
Parag. I. *Kæmpfer se rend de Batavia au Japon. Circonstances de son arrivée*, 484
Parag. II. *Son séjour au Japon, & ses Voyages dans les principales Villes*, 489
Parag. III. *Description de Nangasaki*, 533
DESCRIPTION *des Isles du Japon*, 544
Parag. I. *Division générale de l'Empire du Japon*, 545
Parag. II. *Description particuliere des Provinces*, 549
Parag. III. *Origine des Japonois, & forme de leur Gouvernement*, 557
Parag. IV. *Gouvernement général & particulier du Japon*, 562
Parag. V. *Figure, Habillement, Education, Sciences, Arts & Caractere des Japonois*, 576
Parag. VI. *Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, Jardins, Chemins, Voitures & Bateaux du Japon*, 592
Parag. VII. *Commerce des Japonois avec les Etrangers*, 606
Parag. VIII. *Religions, Sectes, Prêtres, Temples, Pélerinages & Cérémonies du Japon*, 622
Parag. IX. *Histoire naturelle du Japon*, 651

Fin de la Table des Titres & Paragraphes.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE SIMON, *Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*

AVIS AU RELIEUR.

Pour placer les Cartes.

N°.		pag.
1.	CArte de l'INDOUSTAN, premiere feuille,	1.
1.	Carte de l'INDOUSTAN, seconde feuille,	
2.	Carte de l'Archipel de SAINT-LAZARE, ou les ISLES MARIANES,	364.
3.	Carte des ISLES PHILIPPINES, premiere feuille,	376.
3.	Carte des ISLES PHILIPPINES, seconde feuille,	
4.	Carte de l'ISLE CELEBES, ou MACASSAR,	457.
5.	Carte de l'Empire du JAPON,	480.
6.	Plan de MEACO,	507.
7.	Plan de JEDO,	522.
8.	Plan de NANGASAKI,	533.

Pour placer les Figures.

N°.		pag.
I.	L'Arbre du Caffé,	301.
II.	Rameau de l'Arbre du Caffé avec la Fleur & le Fruit,	302.
III.	Cour du Grand-Mogol,	244.
IV.	Différentes sortes de Fakirs,	266.
V.	CHAH JEHAN,	214.
VI.	Monnoies d'Arabie,	317.
VII.	Monnoies qui repréfentent les XII Signes du Zodiaque,	319.
VIII.	Monnoies d'un Roi & de deux Rajas, tous trois Tributaires du Grand-Mogol,	320.
IX.	Monnoies d'Or du Japon,	326.
X.	Coches Mogols tirés par des Bœufs,	256.
XI.	Monnoie du Roi de Queda & de Pera,	323.
XII.	Monnoies de la Chine & du Tunquin,	325.
XIII.	BEGUM SAHEB,	132.
XIV.	RAUCHENARA BEGUM,	100.
XV.	Armes de l'Empire & des Princes Japonois,	569.
XVI.	Marques d'honneur des Princes & des Seigneurs du Japon,	605.

Nota. *Les quatre Monnoies de la même Planche, regardent la Figure IX & la page 326.*

XVII.	Sceau des Grands-Mogols.	56